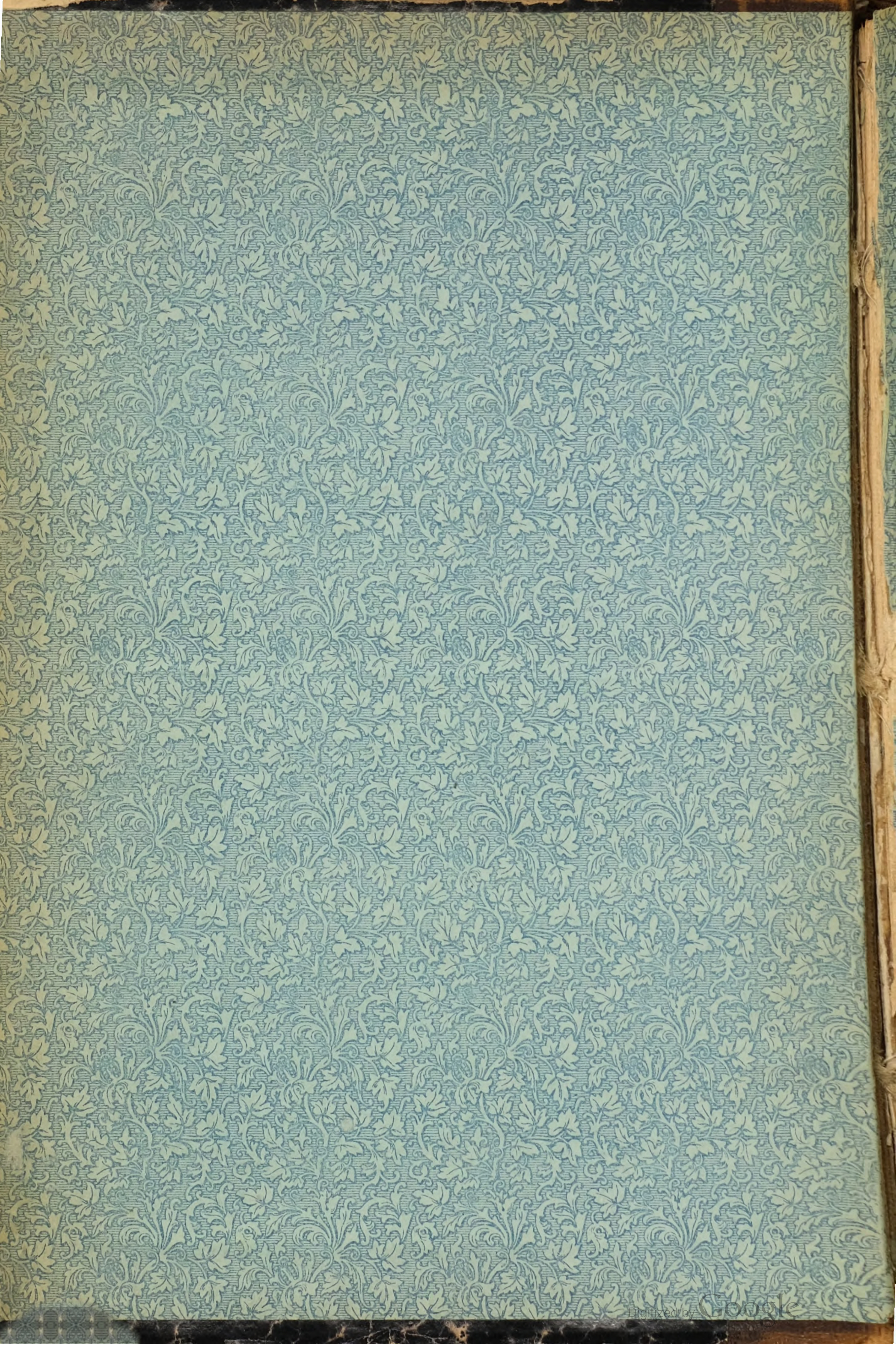

He
50668
1





209 **DIABLE au XIXe siècle** (Le) ou les Mystères du Spiritisme, la Franc-Maçonnerie Luciférienne. Révélations complètes sur le Palladisme, la Théurgie, la Géotie et tout le Satanisme moderne, par le Dr Bataille. (Récits d'un Témoin). *Delhomme et Briguet*, (1892-95), 2 forts vol. in-4 de 964 et 960 pp., 112 chag.

Très nombreuses illustrations. — Ouvrage devenu très rare, dans lequel il est traité à fond du fameux « Palladisme » de Miss Diana Vaughan ; Stanislas de Guaita y est assez vivement pris à parti, et ses « envoûrements criminels » font l'objet d'un long chapitre.

29. 11. 22

AVANT-PROPOS

Confidences d'un Occultiste

Médecin de la Compagnie des Messageries Maritimes, sur les paquebots de laquelle j'ai fait la plus grande partie de ma carrière et passé tout au moins ma vie entière d'âge mûr, je me trouvais en 1880 sur la ligne de Marseille au Japon.

Le lecteur connaît ces admirables œuvres de l'industrie maritime française, ces bateaux qui ne mesurent pas moins de 152 mètres de long sur 14 et même 15 mètres de large, et dans lesquels rien ne manque au point de vue du confort et de la sécurité des passagers. Ce sont de véritables hôtels flottants, de colossale dimension, possédant toutes les commodités des hôtels ordinaires de terre, et à bord desquels on se doute souvent à peine que l'on navigue en plein Océan, tant leur stabilité est grande et tant leurs mouvements sont doux.

Cette courte description permet de comprendre l'affluence vraiment extraordinaire de passagers de tous pays et de toute sorte qui s'y rencontrent, s'y coudoient, s'y connaissent aujourd'hui, aux hasards d'une traversée, ou s'y oublient demain dès le débarquement, au terme du voyage.

Soldats allant au Tonkin pour la conquête de la terre et des corps, missionnaires les précédant ou les suivant pour la conquête d'âmes à Dieu, fonctionnaires de toute sorte, gens de toute nationalité, tels sont les passagers irréguliers et intermittents de cette ligne, qui passent une fois et ne reviennent guère. Mais, par contre, il en est d'autres que l'on revoit périodiquement, que l'on retrouve toujours les mêmes, et avec lesquels à la longue une sorte d'intimité s'établit.

Ceux-ci, le maître-d'hôtel qui les reçoit à leur arrivée à bord les reconnaît et les salue d'un signe de tête respectueusement familier; à peine installés, ils vont tout de suite rendre un bout de visite aux officiers qu'ils connaissent, au docteur plus particulièrement, que sa spécialité et la liberté dont il jouit mettent encore plus en rapport avec eux. De ce nombre, sont les gros acheteurs de bibelots d'Extrême-Orient, et surtout les graineurs, voyageurs et représentants des grandes maisons de soie, des grandes filatures d'Italie, qui, toutes les années, aux mêmes époques, montent au Japon acheter pour le compte de leurs maisons les graines ou œufs de vers à soie, ainsi nommées à cause de leur aspect, et qu'ils rapportent, soigneusement collées sur des cartons étagés les uns sur les autres, au moyen de supports qui les séparent dans de grandes caisses arrimées aussi avec le plus grand soin. Ces graineurs et leur chargement constituent une riche clientèle pour la Compagnie, dont ils sont en quelque sorte les habitués réguliers.

Une rapide énumération des escales par lesquelles le *Courrier de Chine* passe et auxquelles il s'arrête, et le lecteur aura toutes les données nécessaires pour comprendre l'important récit qui suivra.

Partant de Marseille, le paquebot s'arrête, ou du moins s'arrêtait à l'époque, à Naples, Port-Saïd, Suez, Aden, Pointe-de-Galle ; là, il trouve une annexe qui prend ses marchandises et ses passagers à destination de Pondichéry, Madras et Calcutta ; puis, il continue sa traversée pour Singapore, passant près de l'archipel de Java, les Célèbes, les Moluques, pour s'arrêter à Saïgon et suivre pour Hong-Kong, Shang-Haï, et par annexe encore de Hong-Kong à Yokohama.



Or donc, j'étais à ce moment le médecin de l'*Anadyr*, un des beaux spécimens de la flotte de la Compagnie ; le paquebot rentrait de Chine en pleine mousson de Suroua, c'est-à-dire en juin. Nous étions arrivés le matin à Pointe-de-Galle, au sud de l'île de Ceylan, cette admirable partie de l'Inde où la tradition orientale place le paradis terrestre, dont, par leur faute, pour avoir suivi la mauvaise inspiration du démon, nos premiers parents, Adam et Ève, furent chassés (1).

Paresseusement étendu sur ma chaise longue, à l'arrière du paquebot, je songeais précisément à toutes ces curieuses phases de l'histoire de l'humanité primitive, avec ses catastrophes, ses événements étranges, surnaturels, — témoins peut-être, pensais-je, de la lutte entre l'archange, chef des milices de Dieu, et l'esprit du mal, — lorsque je vis s'approcher de moi le premier maître d'hôtel, sa casquette à la main, qui me dit :

— Docteur, les passagers de Galle montent à bord.

Je dirai, entre parenthèses, que, à toutes les escales, le docteur, sans en avoir l'air, inspecte un à un les nouveaux passagers, afin de signaler au commandant ceux qu'il reconnaît à première vue trop malades pour supporter la traversée, de telle sorte que, d'accord avec l'agent, le commandant puisse s'opposer à leur embarquement.

Au moment même où le maître d'hôtel me parlait, et alors que j'allais me lever, je me sentis frapper par derrière, sur l'épaule, un petit coup familier.

Je me retournai, et comme je ne reconnaissais pas tout de suite l'homme, il s'en aperçut, et, avec une légère contraction de contrariété du sourcil, rapide, mais que je remarquai néanmoins, se nomma :

— Gaëtano Carbuccia.

Tout aussitôt, la mémoire me revint.

— Eh ! fis-je, excusez-moi, je vous en prie, mon cher monsieur Carbuccia ; mais je ne vous remettais pas...

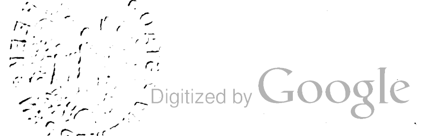
— Ah ! c'est que j'ai, en effet, bien changé depuis la saison dernière, reprit-il.

Et sur sa figure passa instantanément comme le reflet d'une immense douleur profondément contenue.

— Mais non, mais non, fis-je avec cette bonhomie un peu vague et amicale du médecin qui cherche quand même à rassurer d'abord tout le monde.

En vérité, mon homme était, ma foi, horriblement changé ; et j'avoue que, s'il ne m'avait pas dit son nom, je ne l'eusse certainement pas reconnu. Je le regardais, silencieux, me rappelant maintenant ce gaillard grand et solide, cette manière d'hercule, aux traits vigoureux, aux yeux et à la chevelure noirs, avec son nez busqué d'un audacieux dessin et sa grande bouche, l'homme aux cravates rouges enfin et aux gilets bleus, aux pantalons à pied d'éléphant, aux monstrueuses breloques, le véritable Italien de corps et de costume que j'avais connu quelques voyages auparavant et qui m'avait donné, je me le rappelais

(1) En réalité, l'emplacement du paradis terrestre est resté en discussion. La Genèse (chap. II, v. 10-14), rapporte qu'il était arrosé par quatre fleuves : le Physon (Oyrus), le Géhon (Araxe), l'Euphrate et le Tigre. La plupart des Orientaux le placent dans l'île de Ceylan, si merveilleuse comme nature, aujourd'hui encore un des plus beaux pays du globe. Quelques auteurs l'ont cherché dans la Palestine. Huet dit qu'il était situé dans la région où se joignent le Tigre et l'Euphrate, près du golfe Persique. Enfin, un grand nombre de théologiens pensent que son emplacement se trouvait dans la région où naissent ces deux fleuves en Arménie, près du mont Ararat. — L'origine de la tradition orientale paraît être l'existence du fameux Pic d'Adam, haute montagne de l'île de Ceylan, pic qui a 2,262 mètres d'altitude, et où l'on voit, sur une pierre, au sommet, une trace de pied gigantesque, que les Cynghalais ont de tout temps attribuée au premier homme. Il est bon d'ajouter que les Indiens disent, de leur côté, que cette trace provient de Bouddha, qui, après ses métamorphoses, s'envola de là pour aller au ciel. Quant aux rares chrétiens du pays, ils croient que cette empreinte a été laissée par saint Thomas. Le Pic d'Adam, très vénéré, se trouve ainsi être un lieu de pèlerinage pour trois religions.



bien à présent, tant de tintouin, au cours de la dernière traversée qu'il avait faite avec moi.

Tous les malheurs lui étaient arrivés, en effet, comme par un hasard inexplicable. Il avait eu, d'abord, une violente attaque de coliques néphrétiques ou coliques *de miserere*, qui l'avait tenu huit jours couché dans sa cabine, en proie à d'épouvantables douleurs; puis, le jour même de sa première montée sur le pont, une poulie, chose qui n'arrive jamais, lui était tombée sur l'épaule, et il avait fallu vraiment sa force et sa résistance extraordinaires pour qu'elle ne la lui eût pas brisée; enfin, un soir, en descendant en curieux visiter la machine, il avait dégringolé tout de son long, dans la cage de fer, d'où on l'avait relevé avec je ne sais plus combien de contusions: c'était vraiment, on l'avouera, jouer de malheur. Et, pendant que rapidement devant moi défilaient ces souvenirs, je voyais, devant moi aussi, l'ancien hercule, maintenant amaigri, déjeté, blanchi, presque un vieillard, l'aspect mélancolique et douloureux, la voix blanche et tremblée, contrastant singulièrement avec l'ancien clairon qu'il possédait dans le larynx, avec lequel il riait si fort, sacrant et jurant à pleine voix, à s'en boucher les oreilles, et à s'enfuir d'épouvante et de scandale.

Quelques mois avaient suffi, et le joyeux drille était devenu un squelette. Que pouvait-il s'être passé, pour amener un tel changement? j'en demeurais abasourdi... Et lui, dans ces rapides moments, me regardait aussi, me disant enfin:

— Ah! mon bon docteur, vous n'êtes pas changé, vous! et du plus loin que je vous ai aperçu, à plus de cent mètres du bord, je vous ai tout de suite reconnu. Cela m'a fait plaisir; je vous dois tant de reconnaissance; et qui sait? c'est peut-être la Providence qui vous met encore une fois sur mon chemin!...

Il hésitait en disant ces dernières paroles, qui semblaient sortir péniblement et comme en un gros effort.

J'avoue que véritablement j'étais intrigué, et je ressentais en moi un sentiment que je m'expliquais moi-même difficilement, sentiment fait de commisération plus grande peut-être que d'habitude, et d'une curiosité qui s'allumait et me surprenait, moi en général assez indifférent et blasé par profession.

— Mais, au fait, lui dis-je, expliquez-moi donc comment il se fait que je vous trouve cette fois venant de Calcutta? Vous n'appartenez donc plus à la grande compagnie de soie l'*Aratria?*

Ce détail me revenait, en effet, tout à coup à la mémoire. Les graineurs de vers-à-soie n'ont aucune raison pour se détourner de leur route, transborder, et aller à Calcutta, où ils n'ont rien à faire.

— Ah! me répondit-il en soupirant, tandis que son œil fixé sur le pont, mélancolique, semblait perdu dans ses réflexions; ah! vous ne savez donc pas, docteur?... Ah! que d'ennuis, que de chagrins depuis la saison dernière!...

Et, comme je paraissais étonné:

— Oui, continua-t-il, ce sont ces maudits Japonais, qui, malicieux comme des singes, ont eu l'idée de se passer d'abord de notre intermédiaire et même ensuite de celui de nos maisons. Depuis longtemps déjà, ils sont venus eux-mêmes offrir et vendre leurs marchandises, leurs graines, qu'ils apportaient, se faisant ainsi directement courtiers-graineurs, et cela, bien entendu, vous le comprenez, au détriment de votre serviteur et de ses collègues. Du coup, nous avons presque tous perdu nos situations acquises par vingt années de travail, et moi, dans cette affaire, j'ai été plus particulièrement touché. Ma compagnie m'avait conservé, bien entendu avec une grosse diminution d'appointements; mais cela allait encore, parce que, profitant des bonnes années, j'avais su économiser et laisser dans la maison une centaine de mille francs, dont elle me servait un bon intérêt. Patatrac! voilà que tout à coup mes Japonais se mettent à faire concurrence directe à nos patrons, à nos compagnies; ils viennent établir, en

Italie même, des maisons concurrentes, et assassinent le marché par des rabais extraordinaires... Là-dessus, c'était fatal, en deux saisons, faillite sur faillite; les unes après les autres, les compagnies italiennes ferment leurs comptoirs, suspendent leurs paiements, et, du jour au lendemain, je me trouve pris dans la faillite de l'*Aratria*, qui laisse un passif énorme, cinquante à soixante millions... Ruiné, docteur! ruiné du jour au lendemain, je le répète, et obligé, à quarante-cinq ans, de recommencer toute ma vie!

Et, en racontant, Carbuccia secouait la tête lamentablement, courbant les épaules, comme si un poids considérable eût pesé sur elles.

— Alors, continua-t-il, j'ai dû me débrouiller comme j'ai pu, et je suis entré dans une maison de bibelots... Je voyage maintenant dans l'Inde pour y chercher les étoffes, les cuivres, en un mot, les différentes curiosités du pays... Mais cela ne va pas; on ne découvre plus rien, tout est vieux, connu, archi-connu; et j'ai grand'peur de trouver, en rentrant, ma nouvelle maison en liquidation aussi. Alors, ce sera encore une fois à recommencer...

A ce point de son récit, Carbuccia s'arrêta, hésitant; il semblait qu'il avait encore quelque chose à dire, mais qu'il se demandait s'il ne devait point plutôt en rester là...

Je comprenais maintenant les changements physiques survenus chez Carbuccia. Cet homme, que je connaissais matériel avant tout, jouisseur, si on peut se servir de ce terme, s'était écroulé lorsque le côté matériel de la vie, l'argent, lui avait fait défaut; n'ayant ni famille, ni femme, ni enfants, ni affection quelconque, il errait à présent comme une âme en peine et voyait la misère peut-être, l'horrible misère, approcher pour saisir le vieillard. Et voilà, pensais-je, à quelle situation aboutit la vie, lorsque l'on oublie l'âme pour ne penser qu'au corps... J'avoue que j'étais, sinon ému, du moins saisi du spectacle de cet écroulement.

— Ah! mon cher monsieur Carbuccia, lui dis-je, je vous plains bien sincèrement, et de tout mon cœur...

— Je le sais, docteur, interrompit-il; et si je me suis laissé aller ainsi devant vous, c'est que vous me connaissez bien, c'est que vous m'avez si bien soigné, et que j'ai pour vous, croyez-le bien, une très grande estime et une très grande sympathie.

— Je comprends maintenant, repris-je, que vous ayez un peu changé; il y a en effet, de quoi bouleverser un homme; perdre comme cela d'un coup et fortune et situation, c'est dur!...

— Ah! interrompit-il encore une fois, mais à demi-voix, et en regardant tout autour de lui de peur que quelqu'un n'entendît... Ah!... s'il n'y avait que cela!...

— Mais qu'y a-t-il donc encore, monsieur Carbuccia?

Vraiment, je ne comprenais plus.

Il fit un violent effort, releva la tête, passa sa main sur son front comme pour en chasser des idées noires qui l'obsédaient; puis, il balbutia:

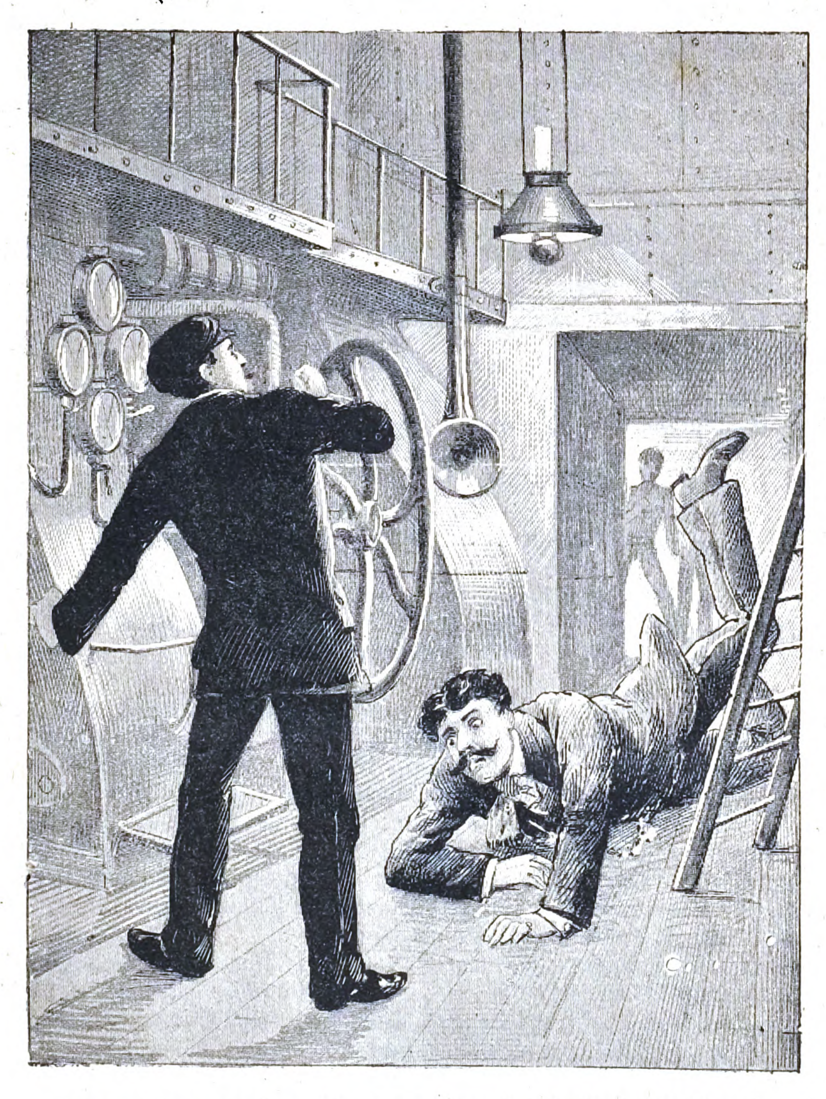
— Non, je n'ai rien dit, je me suis trompé... Pardonnez-moi, docteur, je rêvais... D'ailleurs, fit-il plus lentement et comme repris de la pensée qui le hantait; d'ailleurs, vous ne comprendriez pas!...

A ce moment, notre conversation fut interrompue; des gens allaient et venaient sur le pont; je quittai donc mon homme pour aller inspecter mes passagers, en lui disant:

— A ce soir, monsieur Carbuccia, à ce soir.

L'*Anadyr* devait précisément partir le soir même, tard, dès que l'on aurait fait le charbon. Un instant encore je pensai à Carbuccia, en le regardant descendre, voûté, par l'échelle des premières. Puis, je repris, comme d'habitude, le cours de mes occupations.





En descendant en curieux visiter la machine, il avait dégringolé (Page 3).

L'embarquement du charbon, la nuit, à bord d'un paquebot, est un tableau curieux, mais sale et bruyant. Une poussière abominable et noire, qui pénètre, tant elle est fine, jusque dans les tiroirs des meubles, se répand dans toute l'atmosphère, pendant que le bruit du charbon qui tombe dans les soutes résonne sans discontinuer, faisant en quelque sorte vibrer tout entier le bateau en fer. Cela est parfois insupportable, insoutenable, surtout dans ces parages de l'Inde où il fait une chaleur humide constante et où la quantité d'électricité répandue dans l'air vous énerve déjà à votre insu. Il y a là de quoi rendre malade et surexciter les nerfs de bien des gens, pour peu qu'ils soient un peu prédisposés. Heureusement, cela ne dure que quelques heures. Quoi qu'il en soit, la nuit du charbon est une nuit perdue pour le sommeil.

La fin de la journée s'était écoulée monotone ; peu de passagers avaient paru au dîner du soir, et je n'avais plus revu mon Carbuccia. Vers les huit heures, les mahonnes, bateaux à charbons, avaient accosté le bord, et l'embarquement avait commencé. Moi, pour échapper autant que possible à la poussière, je me réfugiais en ces occasions sur la passerelle, qui est en général élevée au-dessus du pont, où l'on a plus d'air que sous les tentes de l'arrière, et où l'on a de plus le grand avantage d'être seul, et de pouvoir s'étendre à sa guise dans son fauteuil.

J'étais donc sur la passerelle ; il pouvait être environ onze heures, et je rêvais éveillé, essayant, au milieu du bruit affreux, de faire comme tous les soirs la récapitulation mentale des faits de ma journée. Justement, j'en arrivais à l'incident Carbuccia, lorsque mon infirmier parut en haut de l'échelle, me disant :

— Docteur, un passager vous demande ; il m'a dit de vous donner son nom, M. Carbuccia, que vous connaissez, prétend-il...

Je fis un haut-le-corps dans mon fauteuil ; la bizarrerie de la coïncidence me frappa. Décidément, pensai-je, ce Carbuccia me hante aujourd'hui d'une façon singulière.

— Bien, fis-je à l'infirmier, j'y vais.

On a beau faire et beau dire, il y a des choses qui doivent arriver. En vertu de quelle loi, de quelle volonté de la Providence ? Cela est difficile à comprendre et à déterminer. Mais, vraiment, j'étais pour l'instant, à mille lieues de me douter de ce que j'allais apprendre et des conséquences qui allaient en résulter pour moi.

Je me levai et descendis sur le pont et de là dans la batterie, où mon infirmier m'attendait pour m'indiquer le numéro de la cabine occupée par le passager malade : le numéro 27-28. Je m'y rendis immédiatement.

Carbuccia était assis sur la couchette supérieure ; car les cabines de première classe contiennent deux couchettes seulement, surperposées l'une sur l'autre. Il faisait dans la cabine une chaleur insupportable, le sabord étant fermé à cause de la poussière ; on embarquait justement le charbon de ce côté-là, et la roulée des morceaux contre la tôle des manches de descente dans les soutes laissait entendre une musique enragée. Carbuccia se tenait la tête des deux mains.

— Ah ! béni soyez-vous, docteur ! s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut ; venez à mon secours, ma tête éclate, je suis horriblement énervé...

Et tout à coup il se mit à fondre en larmes.

— Voyons, voyons, monsieur Carbuccia, fis-je ; vous savez bien que c'est le charbon, et puis l'électricité de l'air ; cela fait toujours cet effet-là. Dans une heure, tout sera terminé, nous serons à la mer, on respirera.

Mais lui ne m'écoutait pas ; il pleurait de plus belle, répétant :

— Que je suis donc malheureux ! que je suis donc malheureux !

Décidément, il y avait chez mon Italien quelque chose de grave sous roche et autre chose encore que ce qu'il m'avait dit. Je me demandai rapidement :

— Dois-je comme médecin chercher à savoir, aller plus loin, provoquer des confidences ? ou faut-il simplement passer outre, ordonner un calmant quelconque, et ne plus m'occuper que du malade et non de l'homme ?... Baste, pensai-je, dans quelques jours, il débarquera, et qui sait si, étant donné l'état dans lequel il me paraît, je le reverrai jamais ?...

On eût dit qu'il devinait ce que je roulais dans ma tête ; car, brusquement, il sauta en bas de sa couchette, vint à moi, et, me serrant les mains dans les siennes que je sentis brûlantes :

— Docteur, docteur, balbutia-t-il, ne m'abandonnez pas !... Vous avez toujours été bon pour moi, je n'ai que vous à qui je puisse me confier dans la situation où je me trouve ; je vous dirai tout, mon cœur déborde, j'ai besoin de parler, de m'épancher, de dépeindre à quelqu'un toute l'horreur de ma situation... Voilà



huit jours que je me consume à petit feu, que je me dévore; je sens que, si je ne parle pas, je deviendrai fou...

Et il m'embrassait les mains, qu'il inondait de ses larmes.

— Voyons, voyons, monsieur Carbuccia, dis-je alors; voyons, voyons, calmez-vous... Tenez, voulez-vous? montez avec moi sur la passerelle; nous y serons bien seuls, bien à notre aise; le grand air dissipera votre mal de tête, et vous serez plus calme pour causer.

Certes, je commençais à être sérieusement intrigué; je ne sais quel instinct secret me poussait aussi à écouter cet homme et me disait que de cette conversation sortirait pour moi quelque chose d'inattendu et de grave importance.

Nous montâmes sur le pont et de là sur la passerelle, lui me suivant, la tête penchée, comme abîmé dans ses réflexions. Arrivé là, je le priai de s'asseoir à côté de moi sur ma chaise longue, qui nous servait de canapé.

— Et maintenant, lui dis-je, que nous sommes seuls, monsieur Carbuccia, racontez-moi, librement, tout ce que vous voudrez; cela vous soulagera, cela vous fera du bien; d'ici là, le charbon sera terminé, et vous irez vous coucher bien tranquillement.

Il eut comme un frémissement, un frisson général de tout l'être; puis, me regardant bien en face, il me dit à brûle-pourpoint:

— Aurez-vous le courage, mon bon docteur, d'écouter jusqu'au bout un homme décidé à tout dire?

— Ma foi, répondis-je en riant et croyant qu'il faisait simplement allusion à la longueur quelconque d'un récit de ses revers de fortune qu'il allait m'entreprendre, ma foi, oui... Vous n'en avez pourtant pas jusqu'à l'aube?

— Peut-être bien, fit-il, et peut-être davantage.

— Bigre! répliquai-je sans pouvoir retenir cette exclamation... Enfin, allez-y toujours.

Alors, après un nouveau frisson, une courte hésitation comme la dernière trace d'une lutte intérieure qui se livrait en lui:

— Docteur, fit-il en se levant tout à coup, docteur, je suis damné!...

Et, poussant un soupir prolongé, il chancela sur ses jambes, prêt à se trouver mal. J'eus juste le temps de le retenir. Encore une fois, ses larmes débordèrent, le suffoquant. Je le couchai sur la chaise longue, et il resta là un moment, étendu, comme sans connaissance, avec des sanglots contenus dans la gorge.

Moi, je le regardais, ne pensant même plus à sa syncope; j'étais littéralement abasourdi... Carbuccia, le sceptique, l'athée Carbuccia, racontant qu'il était damné, et se trouvant mal à cette idée et à cet aveu, voilà par exemple qui me surpassait!... Comment! cet homme qui, il y a quelque temps à peine, ne croyait ni à Dieu ni à diable, avec lequel j'avais eu, sur des questions religieuses et de foi, des conversations dans lesquelles il s'était toujours moqué de moi et m'avait doucement raillé de ce qu'il appelait ma superstitieuse crédulité, cet homme se disait damné?... Décidément, ou il était subitement devenu fou, — on a vu de ces exemples, — ou bien alors il s'était réellement passé en lui des choses extraordinaires. Le cas devenait intéressant pour le médecin, et je me promis de provoquer maintenant ses confidences et de tout savoir, pensant avoir affaire à un beau cas de suggestion et à une belle observation d'hallucination démoniaque à publier dans les journaux de médecine. Mais je n'eus pas à l'interroger. Presqu'aussitôt il revint à lui, calmé par cette dernière crise, les nerfs détendus, absolument décidé, cela se voyait dans son regard.

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas, docteur? articula-t-il très nettement.

Et, comme je ne répondais pas:

— Je l'étais, poursuivit-il, mais maintenant je ne le suis plus. Vous m'avez connu fou; à présent, trop tard malheureusement pour moi, je suis sage, puisque



je me rends compte de ma folie de jadis ; et, je vous en prie encore, écoutez-moi... Tenez, ajouta-t-il en me tendant son bras, vous pouvez prendre mon pouls, vous verrez si je suis calme.

Et il commença :

— Vous savez, mon bon docteur, quel métier je faisais ; nous nous sommes assez souvent vus, et je vous dois assez de reconnaissance pour ne rien vous cacher. Un jour, il y a de cela cinq ans, à bord de ce même *Anadyr* sur lequel nous sommes, un de mes collègues me dit :

« — Ah ça ! diable, Carbuccia, mais vous n'êtes donc pas maçon ?

« — Maçon, qu'est-ce que c'est que cela ?

« — Eh ! mon cher, maçon, franc-maçon !

« — Ah ! non, par exemple !... Ce sont des farceurs, paraît-il, que tous ces gens-là, et je n'ai pas envie... »

Mon camarade m'interrompit :

« — Vous avez tort, Carbuccia, de parler comme cela de choses que vous ne connaissez pas. La maçonnerie est une institution des plus sérieuses et j'ajoute des plus indispensables pour ceux qui, comme nous, voyagent et ont besoin, dans tous les pays du monde, de trouver des amis, des clients, bref, de se créer des relations pour faire des affaires. »

Il se mit alors à me raconter que, dans le monde entier, la franc-maçonnerie avait des affiliés, que l'un des principes de cette société était de se porter secours, de s'entr'aider les uns les autres, et que rien, en définitive, n'était plus profitable que de se faire recevoir franc-maçon.

Je l'écoutais à peine, riant sous cape de le voir si enflammé pour cette société, et, au surplus, je refusai net de me laisser convaincre, lorsqu'il m'eût dit qu'il fallait, pour être admis à en faire partie, subir des épreuves, passer par diverses filières, mettre en un mot un temps infini pour arriver à des grades élevés.

Il eut beau revenir plusieurs fois à la charge, au cours de la traversée que nous fîmes ensemble ; je finis par l'envoyer promener.

Hélas ! pourquoi n'ai-je pas persisté dans cette bonne voie ?...

Mais, voilà qu'à Naples où je demeure, et où il me quitta, je fis, par le plus grand des hasards, connaissance d'un de mes voisins du 25 de la strada San-Biagio de Librae, un original, du nom de Giambattista Peisina, qui se disait et s'intitulait pompeusement, et faussement, je le croyais du moins à cette époque : Très illustre souverain, grand commandeur et grand-maître général, grand Hiérophante du Souverain Sanctuaire de l'antique et primitif rite oriental de Memphis et Misraïm... Excusez du peu !...

Et, comme je riais, moi, à l'énumération de cette charretée de titres :

— Je riais aussi en ce temps-là, dit gravement Carbuccia ; aujourd'hui, je ne ris plus.

Et il reprit :

— Peisina, il faut le dire, ne jouissait pas d'une excellente réputation dans le quartier ; on ne savait pas au juste quels étaient ses moyens d'existence ; il montait chez lui du matin au soir une foule de gens dont la plupart avaient de bien vilaines figures ; mais, somme toute, on ne disait pas trop grand'chose sur son compte, comme si on en avait eu peur.

Au demeurant, Peisina, d'aspect austère et grave en apparence, était, dans le privé, un bon vivant, ne dédaignant pas la bouteille et ayant le mot pour rire ; il se gobergeait finement, mangeant bien et buvant sec, à la gloire du grand architecte de l'univers, disait-il, pour narguer les jésuites, mais en plus qu'eux, ajoutait-il, à sa santé.

Un jour, entre deux vins, je lui racontai, en manière de plaisanterie, la tentative d'embauchage dont j'avais été l'objet de la part de mon camarade. Alors, il



L'apparition prit les mains de mon voisin ; il eut alors comme une secousse électrique et poussa un grand cri (Page 18).

devint sérieux aussitôt, reprenant mot pour mot l'antienne de l'autre, avec les mêmes termes, les mêmes phrases ; on eût presque dit que tous deux récitaient une leçon apprise par cœur.

Seulement, il ajouta :

« — Votre ami est un nigaud ; mais, à vous qui êtes un homme intelligent, on peut tout dire. Nous laissons, — et il appuyait sur le mot *nous*, — nous laissons dans les grades inférieurs et nous soumettons à des épreuves les gens dont nous doutons, qui ne nous paraissent pas mûrs pour la lumière ; mais vous, qui êtes mon très illustre, très recommandable et très génial ami, je vous le dis, sous le sceau du secret, si vous le désirez, je puis, moi, en ma qualité de très illustre

souverain grand-maître (ici toute l'enfilée de titres qu'il débita sans reprendre haleine), je puis, moi, d'un seul coup, vous initier à un degré très avancé de nos sublimes et impénétrables mystères!... Voulez-vous avoir la troisième classe et être trente-cinquième? fit-il en passant la main dans sa barbe.

« — Ma foi, oui, fis-je sans même réfléchir; ma foi, oui.

Cela m'avait en quelque sorte échappé. Il me prit au mot, ajoutant :

« — Avez-vous les métaux?

« — Plaît-il? » fis-je.

Il reprit, scandant la phrase : « — Avez-vous les métaux? »

Et, comme je ne comprenais pas, il m'expliqua :

« — Cela vous coûtera deux cents francs... Vous comprenez? fit-il, les frais de diplôme, le tronc de la veuve, la maçonnerie avant tout société de bienfaisance, centralisant l'argent pour des œuvres... » et autres phrases en baudruche, dont il avait plein la bouche.

« — Et pour deux cents francs, alors, je serai d'emblée, comment dites-vous?... trente-cinquième?... Je saurai tous les secrets?...

« — Parfaitement, répliqua Peisina ; et vous aurez le titre de Grand Commandeur du Temple. »

Je ne savais pas au fond si je devais rire ou me fâcher. Mais qu'était-ce que l'argent à cette époque pour moi?... Je me dis : Qu'est-ce que tu risques après tout? Deux cents francs, ce n'est pas trop cher vraiment, même si tu es mystifié... Séance tenante, nous nous rendîmes chez Peisina ; et là, dans une sorte de salon spécial, il m'apprit à marcher, à faire les gestes et à prononcer différents mots et différentes phrases, tous ces fameux secrets de jadis, aujourd'hui secrets de polichinelle ; et, en fin de compte, il me délivra un diplôme, signé de son plus beau parafe, ainsi que les insignes de mon grade.

En deux heures à peine, j'étais un Grand Commandeur des plus initiés.

Il est facile de voir par là que ce Giambattista Peisina était un malin, qui avait trouvé le moyen de se faire de bonnes petites rentes, grâce à ce commerce de diplômes maçonniques ; mais, il était réellement un des gros bonnets de l'association, et il avait vraiment le droit de conférer des grades, même sans les épreuves usuelles.

J'étais donc parfaitement initié; le signor Peisina m'avait fait, à plusieurs reprises, répéter mots, gestes et marche, afin que je n'eusse pas l'air trop emprunté lorsque je voudrais m'en servir.

« — Et maintenant, ajouta-t-il, lorsque tout fut fini, moyennant un abonnement de quinze francs par an, que vous paierez en qualité de membre actif de l'Aréopage de Naples, je vous communiquerai régulièrement les mots d'ordre et de passe qui vous sont indispensables, et vous pourrez ainsi vous présenter partout comme membre de nos illustres loges, chapitres et conseils philosophiques. »

J'étais, je vous l'avoue, enchanté, et lui aussi, paraît-il.

Et me voilà allant dans les temples interdits aux profanes, fréquentant les frères; et ma foi, j'ai vu chez eux des choses amusantes, cocasses même; j'y ai fait d'innombrables connaissances très distinguées, dont la plupart ont fini par m'emprunter de l'argent, qui, par parenthèse, ne m'a jamais été rendu. Quant à avoir fait des affaires grâce à la maçonnerie, ça, c'est une autre paire de manches!...

Mais voilà qu'un jour, je me le rappelle comme si c'était hier, un collègue, maçon d'une loge de Calcutta, mais qui avait été initié au rite de Memphis, à Withington, près de Manchester, en Angleterre, me témoigna son étonnement de ne pas me voir croître en grades et en sagesse maçonniques, suivant le jargon en usage, et de me retrouver toujours simple Grand Commandeur du

Temple, lorsqu'il y a tant d'autres grades des plus intéressants à conquérir.

En deux mots, il réussit à piquer ma curiosité, et cela, avec des phrases apprises comme une leçon, je l'ai compris depuis lors, des phrases faisant partie, comme celles de mon autre camarade et de Peisina, d'un tout, d'une sorte de boniment, d'attrape-nigaud, soigneusement étudié et fait dans le but de faire des recrues et de stimuler les gens qui désirent s'initier davantage.

Quoi qu'il en soit, il réussit à me faire tomber dans son panneau, en me parlant de séances extrêmement curieuses, auxquelles on peut assister dès que l'on passe dans la maçonnerie cabalistique ou maçonnerie occulte.

Le boniment est tellement bien fait, qu'il devient pour vous obsédant, qu'il hante votre cerveau. En fin de compte, je fus pris et me laissai attraper comme bien d'autres l'ont été avant moi, comme bien d'autres le seront encore après ; et me voilà aspirant à la connaissance de nouveaux secrets.

Du reste, je dois dire que mes nouveaux frères cabalistes ne m'ont pas laissé trop attendre. On m'a fait grâce des initiations aux 36e, 37e, 38e et 39e degrés, et je fus reçu d'emblée au quarantième grade, *Sublime Philosophe Hermétique*. Il est vrai que, bien que n'ayant subi que les épreuves de ce dernier grade, j'avais, par contre, subi toutes les attaques à ma bourse ; et, comme me l'avait fait déjà pressentir Peisina, on m'avait fréquemment demandé si j'avais les métaux?... et on s'était assuré que je les avais.

Dire que je donnais l'argent avec plaisir, serait exagérer. Les affaires alors allaient déjà mal, la roue de la mauvaise fortune commençait à tourner, les premières secousses de la catastrophe finale étaient ressenties par moi ; et comme à chaque grade nouveau il s'agissait d'assez fortes sommes pour frais de diplômes, de tronc des œuvres, etc., etc., vous voyez, docteur, que, si j'ai mal tourné, j'y ai mis le prix. Je protestais donc chaque fois dans mon for intérieur ; mais, que voulez-vous? une fois engrené dans la machine, une fois le doigt pris, le corps y passe, et l'âme avec naturellement ; il semble que c'est comme au jeu, plus on perd, plus on s'acharne à la déveine, plus on s'enfonce ; quelque chose de maudit vous cloue à ce tapis vert, que l'on sait très bien être le linceul de votre ruine, de votre désespoir et de votre infamie...

Carbuccia m'avait fait cette première partie de son récit, tout d'une haleine, tout d'un trait, et sans fatigue apparente ; il avait, on eût dit, retrouvé pour un instant sa voix sonore et claire, qui m'arrivait en plein dans l'oreille au milieu du fracas assourdissant du charbon. J'étais vivement intéressé par ces détails vivants, qui dépeignaient si bien une société dont j'entendais souvent parler, dont je voyais les échantillons de toute nature parmi mes passagers, aux obsessions de certains desquels j'avais été moi-même bien souvent en butte ; car on tenta maintes fois de m'embrigader.

Maintenant, Carbuccia, baissait la voix, parlant plus bas, de peur que le vent ne transportât ses paroles et qu'une autre oreille que la mienne pût les recueillir. Le bruit du charbon diminuait, d'ailleurs, d'intensité.

A ma demande et à mon invitation de se reposer un instant avant de continuer, il répondit que non, disant qu'il n'était pas fatigué le moins du monde, et précipitant au contraire son débit, comme s'il avait craint que nous fussions tout à coup dérangés par quelque importun, que quelque chose d'inattendu vînt l'arrêter, nous surprendre et l'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Il s'était légèrement rapproché de moi ; et, malgré la nuit épaisse, je voyais sa silhouette se dessiner sur le blanc de la toile de la passerelle.

— A peine, continua-t-il, fus-je reçu Sublime Philosophe Hermétique, que de tous côtés on m'envoya des convocations avec prière d'assister à des réunions de sociétés plus ou moins maçonniques ; c'est ainsi que je fis connaissance des Frères du Palladium Réformé Nouveau ou Société des Ré-Théurgistes Optimates,

dont le directoire central est à Charleston, dans l'Amérique du Nord, sous la haute autorité du général Albert Pike.

Comme je manifestais mon étonnement de tous ces noms baroques:

— Oh! ce n'est encore rien, me dit Carbuccia, et vous n'avez encore rien entendu. Dans le cours du voyage, nous aurons le temps de recauser de tout cela, et je vous mettrai au courant, je l'espère, si toutefois cela peut vous intéresser, et si vous vous sentez assez fort pour ne pas vous laisser tenter de connaître de près ces niaiseries, au bout desquelles on finit par arriver à une monstruosité.

— Pour cela, mon cher monsieur Carbuccia, que votre conscience se rassure !... Moi, je suis cuirassé contre ces sottises-là, et cela m'étonnerait fort si jamais vos frères me pinçaient dans leurs filets. Permettez-moi de vous le dire, d'ailleurs ; ils n'attrapent jamais que les naïfs, ceci dit sans vous fâcher.

— Vous croyez cela, mon cher docteur?... Eh bien, détrompez-vous...

— C'est vrai, aux naïfs, il faut ajouter les coquins, ajoutai-je, mais je vous estime encore assez, monsieur Carbuccia, pour vous classer dans la première catégorie des victimes des sectes en question.

Carbuccia ne répliqua pas, courba la tête, et reprit son récit:

— Ces Ré-Théurgistes Optimates tiennent des réunions palladiques spirites; ils se livrent à toutes les manœuvres défendues par l'Église et à une masse d'opérations occultes: tables tournantes et parlantes; enfin, évocations.

Je souris légèrement à ce que je considérais comme une billevesée. Carbuccia s'en aperçut dans l'obscurité.

— Ne riez pas, docteur, dit-il; cela est plus certain et malheureusement bien plus sérieux que vous ne le croyez et qu'on ne le croit. Il y a, à l'égard de tous ces maléfices, un scepticisme que je m'étonne de rencontrer, alors que cependant dans toute l'Europe, dans le monde entier, il ne se passe pas un jour, peut-être pas une heure, sans que quelque part quelqu'un ne maléficie, seul ou en compagnie de gens comme lui abandonnés de Dieu... Tenez, en ce moment, à l'heure où nous parlons... Mais écoutez la fin, et vous saurez tout...

Dans la première période de ma fréquentation des réunions palladiques spirites, j'assistai à de nombreuses évocations; mais je m'aperçus vite, la supercherie était d'ailleurs grossière, que les apparitions de fantômes évoqués étaient produites par des projections assez habilement faites, mais pas assez pourtant pour que le truc échappât à l'œil de l'observateur.

Cependant, je ne dis rien, pensant que c'était là la répétition de toutes les comédies qui m'avaient été précédemment données en spectacle dans les loges maçonniques; il est bon de savoir, en effet, que les Ré-Théurgistes Optimates appartiennent presque tous à la franc-maçonnerie, dont les rituels ont servi de modèle à un grand nombre des leurs; cette secte est une autre maçonnerie, plus occulte, plus perverse, plus criminelle que l'autre, et ayant surtout un caractère plus nettement diabolique.

Mais, voilà qu'un beau jour, le grand-maître d'une réunion palladique, à laquelle je m'étais fait inscrire, me dit, alors que nous étions en séance:

« — Frère Carbuccia, vous vous croyez peut-être des nôtres? Vous vous imaginez avoir été réellement initié aux mystères de la cabale et de la magie?... Eh bien! non... Tout ce que vous avez vu jusqu'à présent n'était que de la fantasmagorie, de la simulation, des chimères, des apparences vaines et trompeuses...

« — Pardon, répondis-je, je m'en étais fort bien aperçu; mais j'étais trop poli pour vous le dire.

« — Or ça, reprit le grand-maître, nous vous avons étudié avec soin, depuis que vous nous fréquentez, et nous comprenons que vous êtes un homme sur qui l'on peut compter... Nous allons donc aujourd'hui vous donner la véritable initiation des Mages. Vous êtes digne de pénétrer nos arcanes et de voir face à



face la réalité... Vérifiez vous-même la salle maintenant ; aucun appareil n'est dissimulé, vous pouvez le constater. »

Et l'on me fit faire une visite minutieuse du local.

Alors, après toute une séance de spiritisme, en dernier lieu, on évoqua Voltaire et Luther. A un moment donné, dans le silence de l'obscurité, je vis très distinctement deux silhouettes, comme des ombres, comme des fantômes, apparaître, aller et venir dans la salle au milieu de nous, à peu de distance du sol, sans le toucher ; mais ces esprits ne répondirent pas aux questions que le grand-maître leur adressait et s'évanouirent, s'effaçant graduellement comme une vapeur légère, ainsi que du reste ils étaient apparus.

Je fus assez vivement impressionné, et, cependant, au fond, je doutais encore. Les trucs n'avaient-ils pas été mieux dissimulés que d'habitude? Voilà ce que je me demandais... J'assistai ainsi à de nombreuses évocations du même genre, et toujours d'êtres humains trépassés.

Je finis, je dois le dire, par prendre l'habitude de ces coupables pratiques; j'essayai de me bien pénétrer de toutes les cérémonies d'invocation, de toutes les formules, et puisque, pensai-je, mes frères en théurgie ont le pouvoir d'évoquer des trépassés, de conjurer des sorts, je vais à mon tour me servir de ces moyens, pour essayer de rétablir ma fortune, devenir riche, être heureux.

Cependant, tout cela avait un peu ébranlé mes convictions d'athée, de libre-penseur, d'homme ne croyant à rien. S'il y a réellement quelque chose *après*, me disais-je, n'y aurait-il pas réellement aussi, comme l'affirment les catholiques, un enfer, et par conséquent un Dieu bon et miséricordieux, mais terrible aussi?... Alors?... Mais quel est le roi du ciel et quel est le roi de l'enfer?. . Cela ne m'apparaissait pas bien clairement, à raison surtout des thèses étranges que j'avais entendu soutenir par les conférenciers de nos sociétés d'occultistes.

Mais n'anticipons pas. Je me borne à vous indiquer, mon cher docteur, quel était, dès ce moment, le trouble de ma conscience, et j'arrive au plus important, c'est-à-dire au fait inouï, épouvantable, dont depuis huit jours je suis absolument bouleversé.....

Ici, j'arrêtai mon Carbuccia.

— Vous allez, je le vois, lui dis-je, me raconter des faits graves, des choses qu'un chrétien ne doit pas entendre sans horreur, et si, comme je n'en doute pas, à voir la netteté de votre récit, sa simplicité, ainsi que la conviction qui en résulte, vous allez plus loin, si vous pénétrez, en un mot, dans le domaine des idées que la religion nous défend d'aborder témérairement, je ne puis plus vous écouter... C'est à un prêtre qu'il faut aller confesser cela, c'est à ses pieds qu'il faut vous jeter ; quant à moi, je n'ai ni qualité ni envie de recueillir des confidences sur de tels sujets... Je ne vous le cache pas, j'avais tout à l'heure grand désir de tout savoir ; mais maintenant, au fur et à mesure que vous avancez dans votre récit, je sens que je vais apprendre des choses qui me troublent déjà sans que je les connaisse ; ma conscience de chrétien se révolte, et je me demande si vous écouter seulement ne me rend pas votre complice jusqu'à un certain point... Car, enfin, ce n'est pas au médecin dans l'exercice de ses fonctions que vous racontez cela ; je ne suis donc, en aucune façon, tenu vis-à-vis de vous au secret professionnel, et je ne sais si je résisterai, moi, à l'envie de tout raconter à mon tour, de publier ce que vous me dites de point en point et mot à mot, afin de faire connaître au monde entier des faits peu connus et en grande partie ignorés, afin que la divulgation de ces exécrables pratiques mette en garde et contribue à sauver des âmes sur le seuil de ce précipice dans lequel vous êtes tombé, dans lequel, je le pressens, vous avez roulé jusqu'au fond...

— Oh ! dit alors Carbuccia, quelle merveilleuse idée vous avez là, docteur !... Oui, c'est cela, il faudra publier mon récit, il faudra raconter tout un jour,



dévoiler, comme vous le dites, au monde entier, l'œuvre des maléfices. Je vous y aiderai de tout mon pouvoir, en vous mettant au courant de tout ce que j'ai vu, fait et observé. Et, à ce titre, vous devez, vous médecin, en l'absence de prêtre à bord, entendre et recevoir, non ma confession, mais mon aveu, ma déclaration sincère et solennelle... Cela peut vous paraître étrange, peut-être, que je me livre ainsi à vous ; mais je vous connais, je vous estime, j'ai confiance absolue en vous ; vous avez sauvé une fois déjà ma vie matérielle, sauvez ma vie spirituelle, écoutez-moi !... Le prêtre, j'en ai peur... Oh ! non, s'empressa-t-il de se reprendre, voyant que je faisais un mouvement... Oh ! non, pas comme vous pensez, mais par timidité, par horreur de moi... Pensez, depuis ma première communion, qui fut, il est vrai, excellente, depuis mon enfance, par conséquent, j'ai perdu l'habitude du prêtre, et jamais je n'oserai raconter à cet homme, malgré le caractère sacré dont il est revêtu, peut-être même à cause de ce caractère, ce que je vous dis à vous avec confiance, avec soulagement... Je vous le répète, je vous connais, vous êtes pour moi comme un frère, un père, et je n'ai ni honte, ni amour-propre avec vous... Enfin, si vous ne m'écoutez pas, jamais peut-être je ne dirai rien à personne ; ces secrets terribles mourront avec moi, et l'œuvre mauvaise, non dévoilée, continuera son ténébreux chemin...

Il parlait ainsi, me pressant, avec le ton d'un enfant qui supplie, d'un malheureux qui implore, et j'étais vraiment ému.

Au demeurant, ma décision fut vite prise ; son dernier argument m'ébranla.

— Eh bien, lui dis-je, si vous me promettez formellement d'achever votre retour à Dieu, de le légaliser en quelque sorte en allant vous confesser, si, en un mot, vous me promettez d'une façon expresse de faire votre paix définitive avec la religion chrétienne, alors je consens à vous écouter, et je verrai ensuite ce que j'aurai à faire.

— Je vous le jure, fit-il simplement.

— Parlez, lui répondis-je ; — et je fis un signe de croix.

—Lors de mon dernier voyage à Calcutta, j'allai, suivant mon habitude, voir mes frères les Ré-Théurgistes Optimates. Cette fois, je trouvai le grand-maître et ses acolytes en grand mouvement. On avait, paraît-il, reçu quelques jours auparavant, un nouveau rituel de cérémonies magiques, composé par Albert Pike ; il n'était question que de cela, et je comprenais, à certaines phrases échappées au grand-maître et à certains préparatifs, qu'il allait y avoir une séance extraordinaire. Elle était seulement retardée par ce fait, que l'on n'avait pas à Calcutta, certaines choses, — que l'on ne m'indiquait pas, — absolument indispensables pour le cérémonial.

Les choses en question ne se firent d'ailleurs pas attendre ; le frère Georges Shekleton, qu'on avait envoyé exprès les chercher en Chine, seul endroit du globe où l'on pût les trouver et se les procurer, devait arriver le lendemain par un paquebot de la *Peninsular and Oriental*, venant de Shang-Haï et Hong-Kong. Le paquebot attendu arriva, en effet, le lendemain.

Le grand-maître se rendit à bord à la rencontre du frère Shekleton, et tous deux nous arrivèrent, portant en grande pompe une petite caisse de bois blanc, contenant ce que Albert Pike avait déclaré indispensable pour la réussite de l'opération magique tant désirée.

La caisse fut ouverte devant nous tous, dans la salle de nos réunions ; elle contenait... — et ici Carbuccia frissonna et sa voix s'altéra subitement, — elle contenait, continua-t-il, trois crânes de missionnaires, tout récemment morts victimes de la foi, dans la basse Chine.

« — Frères, nous dit le grand-maître, notre frère Shekleton a justement et parfaitement accompli la mission d'honneur dont nous l'avions chargé... Il a

vu là-bas nos frères les adeptes de la maçonnerie cabalistique chinoise, et. grâce à eux, il a pu se procurer les trois crânes que vous voyez... Ce sont trois crânes de pères des missions du Kouang-Si, que nos frères chinois ont eux-mêmes suppliciés, après leur avoir infligé des souffrances qui, si terribles qu'elles pussent être, étaient encore au-dessous de celles que méritaient ces infâmes propagateurs de la superstition romaine (1). Leurs crânes avaient été envoyés au Tao-Taï de la région, pour servir aux usages profanes que vous savez (2). Notre frère le Tao-Taï a bien voulu nous les céder, à la demande de notre respectable aréopage; et voici son cachet, qui ne nous permet pas de suspecter leur authenticité. »

En prononçant ces mots d'une voix joyeuse, le grand-maître nous montrait, en effet, un grand papier de riz, au dragon impérial *à cinq griffes*, que seuls peuvent employer les hauts fonctionnaires, et qui, trouvé dans la main d'un homme ordinaire, lui vaut son arrêt de mort immédiat... Il n'y avait donc pas à douter.

J'eus, poursuivit Carbuccia, toutes les peines du monde à ne pas réprimer un sentiment d'horreur. Mais j'étais trop engagé, je le compris alors. Il me sembla que, si je manifestais le désir de me retirer de la séance, j'étais perdu; et il me fallut assister à une épouvantable scène, digne de vrais sauvages!

On disposa les trois têtes sur une table. Le maître des cérémonies nous fit ranger autour, en formant un triangle dont la pointe était à l'orient de la salle. Puis, le grand-maître, prenant un poignard, qui est le bijou suspendu au cordon du rite palladique, se détacha de la chaîne triangulaire des assistants, s'avança vers la table, et donna un coup de l'arme d'acier dans chacun des trois crânes en disant en anglais: «*Maudits soient Adonaï et son Christ! Béni soit Lucifer!*»

Il nous fallut, bon gré, mal gré, l'imiter chacun à notre tour.

Après quoi, les trois crânes étant, comme vous le pensez, dans un état lamentable, les débris en furent jetés au sein d'un brasier, qui brûlait au pied du Baphomet, dominant l'orient (3).

On éteignit alors toutes les lumières, sauf une seule, qu'un chevalier grand-expert tenait devant le grand-maître, pour lui permettre de lire sur le rituel d'Albert Pike; le grand-maître lut une formule d'évocation que je n'avais jamais entendue; c'était un appel direct à Lucifer.

Je me demandais, très inquiet, ce qui allait arriver.

La salle, je l'avais remarqué, n'était pas disposée comme du temps des premières apparitions fantasmagoriques qu'on m'avait fait voir; et je comprenais bien, mais trop tard, que les pseudo-apparitions par projections oxhydriques

(1) Il est à présumer qu'il s'agit là de quelque massacre de pères jésuites, les missionnaires les plus détestés par les mandarins. Ces massacres sont, du reste, fréquents; mais ce qui est le plus honteux, c'est que les gouvernements européens les tolèrent et n'en demandent jamais réparation.

(2) Le Tao-Taï est un fonctionnaire de premier ordre, un gouverneur. Les usages profanes, auxquels il est fait allusion, sont immondes : après un massacre, les Chinois jettent dans un carrefour les têtes coupées des victimes, et la populace va uriner sur ces débris humains. Après le grand massacre qui eut lieu à Tien-Tsin, le 21 juin 1870, et dans lequel le consul de France, M. Fontanier, périt au milieu des missionnaires et des sœurs de charité, la tête du consul demeura très longtemps, sur une des principales places publiques de la ville, subissant ces ignobles outrages posthumes. Ces abominations sont de notoriété publique. Ce que tout le monde sait aussi en Chine, c'est que le Tao-Taï de Tien-Tsin qui a présidé au massacre de 1870 n'est autre que le marquis Tseng; ainsi, non seulement l'assassinat du consul Fontanier n'a jamais été vengé, mais l'homme qui a approuvé, encouragé, couvert les massacreurs, l'homme qui a fait exposer la tête de la victime, comme il vient d'être dit, est devenu l'ambassadeur de la Chine auprès du gouvernement français, agréé par le gouvernement français!

(1) Plus loin, lorsque je raconterai les visites personnelles que j'ai faites au sein des sociétés d'occultistes, je décrirai, avec plus de détails que ceux donnés ici par Carbuccia, l'intérieur des temples secrets, vraiment sataniques, des Ré-Théurgistes Optimates ; je donnerai, en outre, toutes les explications nécessaires relatives au Baphomet et à tout le reste.

étaient pour familiariser les timides avec ces pratiques. Le sol n'était pas parqueté, mais dallé au ciment par carreaux alternativement blancs et noirs, comme un damier; l'orient, surélevé de trois marches, plus quatre marches à l'autel du Baphomet, était construit en granit, en grosses pierres massives. J'insiste sur ces détails, pour vous montrer que j'ai vu, docteur, que j'allais assister à une apparition réelle, qu'aucune trappe n'existait nulle part, qu'aucune supercherie n'était possible.

Le grand-maître termina son évocation par des mots auxquels je n'ai rien compris, des mots qui doivent être hébreux ou de quelque langue inconnue; mais j'incline pour l'hébreu. Au surplus, je n'eus pas le temps de réfléchir beaucoup sur ce point.

Il avait à peine terminé, et il venait, nous tous l'imitant selon l'usage, d'ouvrir les bras, les mains tendues comme pour souhaiter la bienvenue, qu'un vent violent souffla dans la salle, malgré que les portes restassent fermées. On entendit aussitôt un mugissement souterrain, effrayant; le flambeau du grand-maître s'éteignit de lui-même, et nous demeurâmes dans la plus complète obscurité. Alors, ce fut un fracas épouvantable, dont il est impossible de se faire une idée. En outre, le sol tremblait par fortes secousses; il semblait que la maison allait s'écrouler sur nos têtes. Je m'attendais à être enseveli vivant sous les décombres. Il n'en fut rien. Un formidable coup de tonnerre éclata, et la salle fut brillamment éclairée, plus vivement que s'il y avait eu des milliers et des milliers de bougies. Ce n'était pas une lumière semblable à celle produite par des lampes électriques; c'était vraiment une lumière comme on n'en voit jamais, tenant le milieu entre le rouge et le blanc, ni rouge, ni blanche, bref une lumière indéfinissable.

Tous nos regards étaient tournés vers l'orient, où le trône du grand-maître était vide, le grand-maître se tenant auprès, à gauche, nous tournant le dos.

Tout à coup, cinq ou six secondes seulement après la brusque illumination de la salle, sans aucune transition, sans la moindre formation d'un fantôme d'abord indéfini et puis prenant corps peu à peu, tout à coup, c'est le seul cas où ce terme a vraiment lieu d'être employé, un être humain fut vu par nous tous, assis sur le trône du grand-maître. L'apparition avait été d'une instantanéité absolue.

Le grand-maître tomba à genoux, et nous fîmes comme lui.

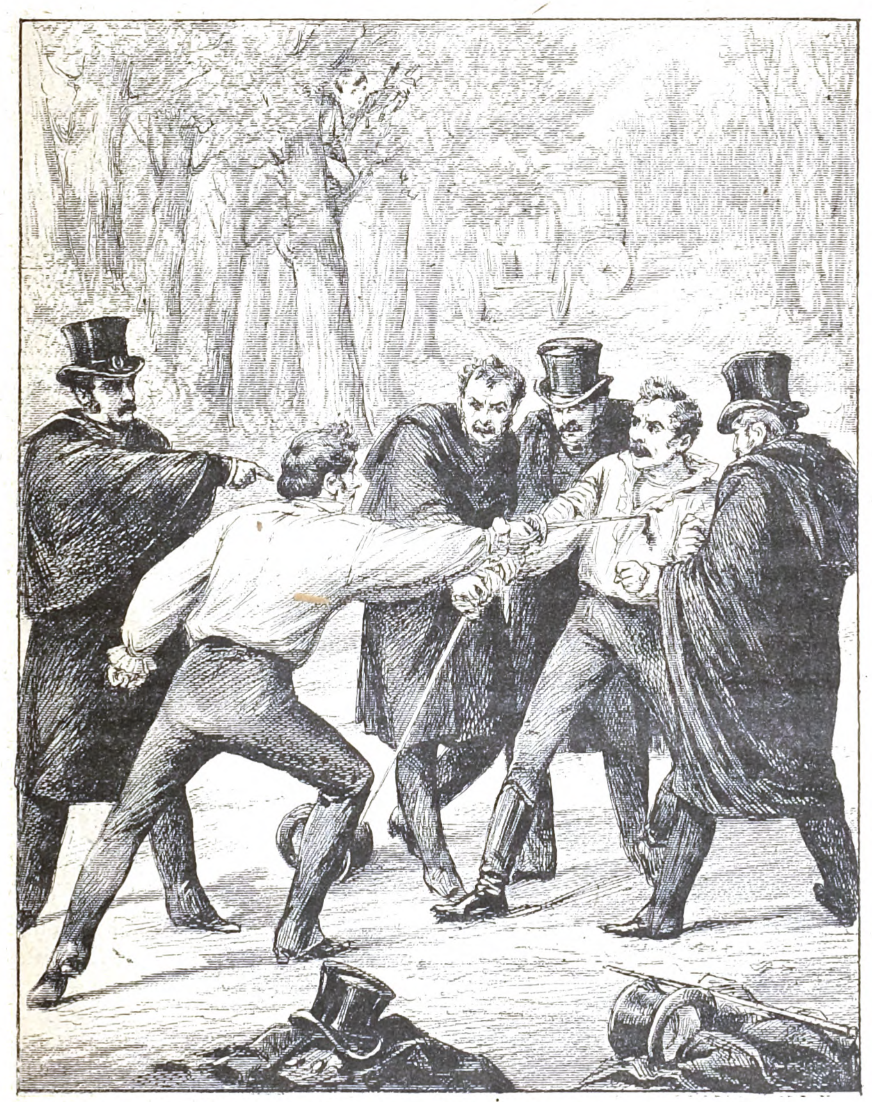
Pour mon compte, je vous assure que j'avais mes yeux fixés à terre, et que je tremblais trop pour oser les lever vers l'orient.

Au bout de quelques instants, qui m'ont paru des siècles, j'entendis une voix qui nous disait :

« — Relevez-vous, mes enfants ; prenez place, et n'ayez aucune crainte. »

On obéit. Nous nous assîmes sur nos sièges, le grand-maître sur un fauteuil auprès du chevalier chancelier.

Je regardai alors l'esprit apparu. A toutes les précédentes évocations, auxquelles j'avais pris part, lorsque l'esprit évoqué avait bien voulu apparaître, c'était toujours un fantôme aux formes plus ou moins vaporeuses, un être fluidique, essentiellement impalpable. Cet esprit, au contraire, était bien un être comme vous et moi, en chair et en os, mais au corps véritablement rayonnant. Au théâtre, parfois, on accompagne d'un jet de lumière oxhydrique le principal personnage qui est en scène; néanmoins, le truc est facile à apercevoir, attendu que la lumière, dirigée d'un point quelconque sur l'artiste, va en s'élargissant vers lui dans la forme d'un compas à peine ouvert; la lumière tombe sur l'homme et l'éclaire. Loin de là, l'esprit qui venait de nous apparaître, était lui-même le centre de la lueur, le foyer lumineux éclairant la salle. Il n'y avait pas à douter; nous étions bien en présence de Lucifer en personne.



Le cinquième lui plongea son épée dans la poitrine. (Page 23.)

Lorsqu'il se montre, est-il toujours comme je l'ai vu?... Cela, je l'ignore... Ce jour-là, il avait les traits d'un homme de trente-cinq à trente-huit ans; de haute stature; sans barbe ni moustache; plutôt maigre que gras, mais nullement osseux; la physionomie fine, distinguée; je ne sais quelle mélancolie dans le regard; un sourire nerveux plissant le coin de ses lèvres. Il était nu, d'une peau blanche légèrement rosée, merveilleusement découplé, comme une statue d'Apollon.

Il nous dit, en excellent anglais, d'une voix vibrante, dont je me sens encore remué au fond de l'âme :

« — Mes enfants, la lutte est rude contre mon éternel ennemi, mais ne vous laissez jamais envahir par le découragement; le triomphe final est à nous... Je

suis heureux de me sentir aimé dans cet asile où ne pénètrent que des humains dignes de moi; et je vous aime bien, moi aussi... Je vous protégerai contre vos adversaires; je vous donnerai la réussite dans toutes vos entreprises, et je vous réserve des joies immenses et sans fin pour le jour où vous aurez accompli votre tâche sur cette terre et où vous vous réunirez à moi... Mes élus, à moi, sont innombrables; les étoiles qui scintillent au firmament, les astres que vous apercevez et ceux que vous ne voyez pas, sont moins nombreux que les phalanges qui m'entourent dans la gloire de mon domaine éternel... Travaillez, travaillez sans cesse à affranchir l'humanité de la superstition; je bénis vos efforts; n'oubliez jamais la récompense qui vous est promise... Surtout, ne redoutez pas la mort, qui sera, pour vous, l'entrée dans la félicité impérissable de mon empire... Enfin, multipliez-vous en ce monde-ci, et aimez-moi toujours, comme je vous affectionne, ô mes enfants bien-aimés!... »

Après ces paroles, il se leva du trône, vint au grand-maître et le regarda bien fixement dans les yeux, puis aux autres dignitaires qui étaient à l'orient, s'arrêtant devant chacun à tour de rôle et le regardant de même. Nous étions muets. Il descendit ensuite les degrés de l'estrade. Instinctivement, nous allions nous lever; mais, de la main, il nous fit signe de demeurer sur nos sièges. Il parcourut alors la salle; chacun de nous fut l'objet d'un rapide examen de sa part.

Quand il fut devant moi, il plongea son regard dans le mien comme s'il cherchait à lire au plus profond de ma pensée. Il me sembla qu'il eut une sorte d'hésitation à mon égard. Il avait souri à mon voisin de gauche; mais, en me regardant, moi, il contracta l'arcade sourcilière, resta pensif un instant, et je ne sais quel rictus bizarre tordit sa bouche; j'aurais donné dix années de ma vie pour être à ce moment à mille lieues de Calcutta!... Si j'avais été debout, mes jambes ne m'auraient certainement pas supporté. Enfin, il passa à mon voisin de droite, et je me sentis soulagé.

Lorsqu'il eut fait le tour de toute l'assistance, il revint au milieu, nous embrassa tous d'un rapide coup d'œil circulaire, et se dirigea droit vers mon compagnon de gauche; c'était lui qui avait rapporté de Shang-Haï les trois crânes de missionnaires.

Il s'approcha très près et lui dit :

« — Donne-moi tes mains. »

L'autre les lui tendit; il les prit dans les siennes; mon voisin eut comme une secousse électrique; il poussa un grand cri, qui n'avait rien d'humain; et subitement, Lucifer disparut, la salle étant à l'instant même plongée dans l'obscurité.

Les frères servants rallumèrent les flambeaux. Nous vîmes alors que notre camarade qui avait touché l'apparition était immobile sur son siège, le dos calé contre le dossier, la tête rejetée en arrière, les yeux fixes, démesurément ouverts. On l'entoura, il était mort.

Le grand-maître prononça ces quelques mots d'une voix lente et solennelle :

« — Gloire immortelle à notre frère Shekleton! c'est lui que notre Dieu tout-puissant a choisi! »

Je n'en entendis pas davantage; mes forces m'abandonnèrent; je m'évanouis. J'ignore comment s'est terminée la séance.

Quand je repris mes sens, j'étais dans une chambre où l'on m'avait transporté. Trois de mes compagnons me prodiguaient leurs soins. Enfin, grâce aux sels, aux frictions, je revins complètement à moi; je pus marcher, et je fis demander une voiture, un ticka-garri, pour me reconduire à mon hôtel.

L'un des officiers du rite me dit en riant, lorsque je les quittai :

« — Au revoir, frère Carbuccia, au revoir; mais, la prochaine fois, il faudra être moins impressionnable! »



Carbuccia avait fini son récit; maintenant il se taisait, et moi aussi. Pendant tout le temps qu'avait duré notre conversation, ou plutôt son monologue, nous avions tous deux oublié où nous étions, le bateau, même le bruit du charbon à présent terminé sans que nous nous en fussions aperçus; et, dans le grand silence de la nuit des tropiques, la lune se levait, rouge à l'horizon, et au loin, à travers les solitudes, par-dessus les cimes des arbres, parvenaient jusqu'à nous, comme pour nous rattacher encore à la scène diabolique, les cris aigus, lamentables et prolongés, qui durent toute la nuit, poussés dans les campagnes par les Indiens, lesquels s'imaginent chasser ainsi des environs de leur demeure les esprits malfaisants.

Cependant, Carbuccia n'en pouvait plus; il était à bout de forces, calmé tout de même et délivré comme d'une oppression, d'un cauchemar, par ces aveux. Moi-même, j'étais fortement impressionné; il me semblait que l'air me frôlait et qu'un souffle me passait sur la figure. Encore une fois, je me signai.

Puis, nous descendîmes; Carbuccia me souhaita le bonsoir; il titubait comme un homme ivre; il tomba comme un plomb, tout habillé, sur sa couchette, et s'endormit instantanément. C'était la crise de sommeil, heureusement.

Quant à moi, rentré dans ma cabine, il me fut impossible de fermer l'œil.

Je passai et repassai dans ma tête ce que m'avait conté l'ex-graineur; j'en pesais les idées, me rappelais la simplicité de son récit, sa tranquillité en me racontant. On n'imagine pas ces choses, pensai-je, quand on ne les a pas réellement vues. L'hallucination montre toujours des choses extraordinaires, montre des monstres, des apparitions aux formes bizarres ou gigantesques, amplifie tout, exagère tout; c'est ce qui la caractérise. Ici, au contraire, tout est simple ; et si ce n'était monstrueux en soi par le diabolisme du fait, s'il ne s'agissait pas du prince des ténèbres, on croirait avoir écouté la narration d'un incident très ordinaire de la vie.

En résumé, ce qui me frappait, moi habitué à entendre des sornettes, des choses étranges, biscornues, enfantées par des cerveaux malades de visionnaires, c'était cette absence même de mise en scène, dont les hallucinés sont coutumiers et entourent ce qu'ils croient avoir vu.

Il n'y avait pas à s'y méprendre; du reste, on ne trompe pas un médecin. Cet homme avait réellement vu, avait réellement assisté à la scène qu'il venait de me raconter. La naïveté de son récit était pour moi la preuve la plus convaincante de sa véracité.

Quel intérêt, d'ailleurs, me demandais-je aussi, a-t-il à tromper quelqu'un qui en définitive ne lui est rien et ne peut lui servir à rien?... Carbuccia est un homme fini, usé par les malheurs qu'il a subis; il sait bien, il sent bien qu'il s'en va; de cet excès de mal chez lui est né un grand bien; maintenant il croit à Dieu et veut se réconcilier avec lui... Dans ses impénétrables desseins, qu'il faut toujours admirer, c'est précisément en tolérant les plus terribles agissements de l'esprit du mal, que Dieu a permis qu'une âme lui fût ramenée.

Et plus je réfléchissais, plus j'essayais de me démontrer que mon Italien était un halluciné, plus je me convainquais au contraire davantage que c'était un malheureux, un grand criminel, mais non un fou, plus quelque chose me disait, me criait, m'obsédait, me faisait comprendre que ce que je venais d'entendre n'avait pas été inventé.

J'en étais là de mes réflexions d'insomnie, lorsque tout à coup je sentis comme une commotion sur mon cerveau. Je me levai brusquement, assis sur ma couchette, la sueur froide au front; l'idée venait de me surgir de m'assurer par moi-même de la vérité de tout cela, de descendre dans l'abîme, moi aussi, mais en me promettant bien toutefois de ne jamais me prêter personnellement à aucune pratique diabolique. Le rôle que je m'assignai fut celui de témoin, de

simple témoin, faisant serment dans mon cœur de refuser mon concours à tout acte contraire à ma foi, s'il m'était demandé, et quels que soient les dangers que mon refus pourrait me faire courir.

Dès que cette idée m'eut saisi, elle ne m'abandonna plus.

« Je serai, dis-je, l'explorateur, et non le complice du satanisme moderne. »

Le reste du voyage, on le comprend, ne fut qu'une longue suite de conversations avec Carbuccia, à qui je fis répéter cent et cent fois les mêmes histoires, qu'après l'avoir quitté j'écrivais pour plus de sûreté. Je me fis aussi donner par lui de nombreux renseignements, principalement ceux qui étaient de nature à m'aider à procéder à mon enquête.

A Naples, je fis la connaissance du signor Peisina, le grand hiérophante italien du rite de Memphis. Informé comme je l'étais, il me fut facile de le convaincre que j'étais déjà au courant des pratiques cabalistiques; aussi n'hésita-t-il point à m'octroyer, d'autant plus aisément, du reste, que je ne marchandai pas, un diplôme, avec les insignes, non pas du 35e grade oriental, mais bien du 90e. Je fus donc, moyennant cinq cents francs, créé *Souverain Grand Maître ad Vitam*, sans avoir d'épreuves à subir, et surtout sans avoir de serment à prêter au prétendu divin Grand Architecte, — ce qui était pour moi l'essentiel.

Grâce à ce diplôme et à ces insignes, grâce aussi à l'enseignement des signes de reconnaissance et des mots de passe, donné partie par Carbuccia, partie par Peisina, j'ai donc pu pénétrer dans les arrière-loges et de là dans des réunions occultistes, interdites même aux francs-maçons vulgaires; et ce que je vais raconter, je l'ai, soit recueilli de la bouche de lucifériens qui n'avaient aucun motif de chercher à me tromper, soit vu moi-même, de mes yeux vu.

La fin de mon récit montrera que Carbuccia s'est définitivement réconcilié avec Dieu.

Docteur BATAILLE.

Paris, 29 septembre 1892, fête de saint Michel.

PREMIÈRE PARTIE

EN ÉCLAIREUR DANS L'OCCULTISME

CHAPITRE PREMIER

Quelques explications indispensables.

Ce n'était pas tout que d'avoir un diplôme de Souverain Grand Maître ad Vitam, ou, pour employer l'argot des sociétés secrètes, une « patente orientale des hauts grades cabalistiques »; il fallait s'en servir et, d'abord, tâter le terrain.

Carbuccia, — qui vit encore, — m'avait recommandé la prudence.

Il avait des raisons de se méfier, disait-il. La séance extraordinaire, inattendue pour lui, à laquelle il avait assisté à Calcutta, lui avait inspiré une salutaire terreur, au point de vue de son âme, jusqu'alors très compromise; cette crainte, commencement de la sagesse, avait produit, évidemment, un excellent résultat spirituel: mais, dans un autre ordre d'idées, il n'était nullement rassuré, en ce qui concernait sa vie matérielle, à laquelle il tenait beaucoup, malgré les grosses pertes pécuniaires par lui subies.

Ne jamais remettre les pieds dans une société d'occultistes, telle avait été sa décision irrévocable; heureux était-il d'être sorti de l'abîme. Seulement, il pensa que sa brusque rupture avec toutes les sociétés de rites divers, auxquelles il s'était affilié, prêterait à des commentaires dangereux pour lui. Aussi, en me quittant à Naples, il m'annonça qu'il allait, sans perdre de temps, vendre tout ce qu'il possédait, réaliser même à perte, et changer de nom et de pays, pour dépister ses anciens amis, étant convaincu que ceux-ci ne tarderaient pas à jurer sa mort.

Je fis mon possible pour le rassurer; je ne pus y parvenir.

— J'ai trop vu, je sais trop de choses, me répétait-il, pour affronter la haine terrible qui va se déchaîner contre moi. J'ai retrouvé la bonne voie; une expiation, ignorée de tous, me vaudra le pardon de Dieu; cela me suffit, je suis heureux. Mais il est inutile que désormais mes jours soient exposés.

On comprendra que je ne dévoile pas le lieu de la retraite de ce malheureux.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY



Ce qui lui donnait à présumer que sa vie pouvait être en péril n'était peut-être pas, au surplus, une vaine chimère. Il me raconta, en effet, une sanglante anecdote, qui mérite d'être rapportée ici.

Carbuccia est un Campanien pur sang. Il est originaire de Maddaloni, petite ville à proximité de Caserte, le chef-lieu de la Terre de Labour. Etant fils d'agriculteurs aisés, c'est au collège de Caserte qu'il a été élevé, ou, pour mieux dire, qu'il a parfait son éducation ; il a été un bon élève de l'institut technique. Il a fait sa première communion à Caserte-la-Vieille, dans l'antique église San-Michele, qui est un des plus intéressants spécimens de l'architecture normande du XIIe siècle.

En sa prime jeunesse, à l'époque où il demeurait à Maddaloni chez ses parents, il aimait, comme tous les enfants, courir les bois, grimper aux arbres, prendre des nids. Il allait souvent au loin, à l'aventure, dans ce magnifique pays, si pittoresque, quitte à se faire gronder le soir par sa mère, que ses excursions rendaient inquiète.

Un jour, — c'était en 1845, il avait alors dix ans, — il s'était échappé de grand matin ; il avait couru, couru, laissant derrière lui l'aqueduc grandiose, tant célèbre, construit par Vanutelli, l'un des architectes de Saint-Pierre de Rome, aqueduc qui reçoit les eaux de nombreuses sources et les porte de Maddaloni à Caserte, au château de Ferdinand IV, le magnifique palais de plaisance des rois de Naples, palais le plus somptueux et le plus vaste de toute l'Italie. Le jeune Gaëtano, vagabondant à cœur joie, avait gagné, attiré par les charmes de la nature sauvage, la forêt profonde qui s'étend à perte de vue jusqu'au mont Vergine, lieu vénéré de pèlerinage ; il s'était engagé dans le défilé du val de Gargano, cette vallée classique où se trouve le fameux et étroit passage des Fourches Caudines.

Gaëtano Carbuccia ne songeait certes pas alors aux Samnites ni aux Romains des temps anciens ; il faisait la chasse aux nichées d'oiseaux. Or, tandis qu'il était perché dans les hautes branches d'un frêne, il entendit venir, bruit qui troublait la solitude de la forêt, deux carrioles qui avaient quitté la route et s'étaient engagées à grand peine à travers les massifs d'arbustes, les roues broyant tout là où les chevaux pouvaient passer. L'endroit n'était pas un lieu de promenade, surtout en voiture ; aussi, l'enfant, se tenant coi, dissimulé par le feuillage, se demandait curieusement ce que venaient faire là ces étranges excursionnistes. Bientôt, les carrioles ne purent plus avancer ; les chevaux furent arrêtés ; six hommes en tout mirent pied à terre, marchèrent jusqu'à une clairière où l'œil de Gaëtano les distinguait parfaitement ; de son observatoire, il les voyait à merveille.

Un des hommes tenait à la main une paire d'épées. Il les donna à

deux de ses compagnons, après quelques préambules, auxquels l'enfant ne comprit rien. Il ne savait pas alors ce que c'était qu'un duel. Les deux individus qui s'étaient armés, avaient quitté manteau et habit, dévêtus ainsi jusqu'à la ceinture ; puis ils s'alignèrent, croisant le fer, attendant un signal. Les quatre autres ne s'éloignèrent pas des combattants ; il y en avait même deux qui s'étaient assez rapprochés d'un des adversaires ; ils semblaient être ses amis, car ils lui avaient serré la main avant la distribution des épées et étaient descendus de la même voiture que lui. Tout à coup, ils se jetèrent sur lui, chacun lui prenant un bras. En vain, il essaya de lutter contre eux, ils lui arrachèrent son arme, et deux autres, se joignant à eux, le maintinrent. L'homme désarmé criait, avec un vif désespoir, mêlé de colère.

— Tu peux crier, dit celui qui avait gardé son épée ; personne ici ne t'entendra... Nous te tenons enfin à notre merci... Tu vas mourir...

— C'est un assassinat, hurlait l'autre ; vous m'avez trompé ; vous êtes des scélérats !...

— Le scélérat, c'est toi ! lui répondait-on. Nous savons que depuis trois mois tu nous trahis. Tu t'es vendu à Ferdinand !...

Alors, pendant qu'à quatre ils tenaient le combattant désarmé, le cinquième lui plongea son épée dans la poitrine. Un dernier cri de la victime, en tombant, et ce fut tout. On le ramassa ; on l'emporta ; on le mit dans la voiture qui l'avait amené, et les assassins, fouettant leurs chevaux, s'éloignèrent.

Le jeune Carbuccia avait tremblé, en assistant à cette scène, dont il ne perdit pas un détail ; mais il s'était bien gardé de faire le moindre mouvement qui eût révélé sa présence. Il ne descendit de son arbre, que lorsque les hommes furent bien loin.

En rentrant à la maison, il narra à son père ce qu'il avait vu. Celui-ci lui défendit de jamais en parler à quiconque. Le lendemain, à Maddaloni, on ne causait que d'un duel qui avait eu lieu, parait-il, au val de Gargano, entre des gens de Caserte, duel où l'un des deux adversaires avait succombé. Le père Carbuccia recommanda plus sévèrement que jamais à Gaëtano de taire ce qu'il savait.

— Si tu parlais, dit-il, tu nous ferais arriver un malheur.

L'enfant demeura muet ; mais il avait gardé, profondément gravés dans sa mémoire, les traits de l'homme dont l'épée de duelliste avait été une arme d'assassin. Deux ans après, il rencontra l'homme à Caserte ; il le reconnut bien. Plus tard, il le rencontra encore, à plusieurs reprises. Il ne dit jamais rien à personne ; mais il finit par savoir qui était ce meurtrier ; c'était un libéral, un adversaire du roi de Naples ; on le soupçonnait d'être un conspirateur

Puis, l'enfant grandit. Au sortir de l'institut technique, il fut agréé dans une importante fabrique d'étoffes de soie de Caserte. Une fois, à l'époque où Gaëtano était devenu grand garçon, on causa devant lui de l'homme, dont il savait le crime; Gaëtano avait vingt-cinq ans; l'assassin du val de Gargano était un des chefs carbonari, qui combattaient le gouvernement bourbonien; il joua un rôle public dans l'insurrection de 1860; il excita les Napolitains à accueillir les Piémontais comme des libérateurs.

Carbuccia, lui, ne s'occupait pas de politique; il lui était tout à fait indifférent d'avoir pour roi le fils de Ferdinand ou Victor Emmanuel; il ne vota ni pour ni contre l'annexion des Deux-Siciles au royaume d'Italie. Mais de la mystérieuse et tragique aventure dont il avait été témoin à dix ans, il conserva toujours l'idée que les carbonari assassinaient ceux d'entre eux qu'ils jugeaient avoir faibli ou avoir perdu leurs sentiments de sectaires. Pour rien au monde, il ne se serait fait recevoir carbonaro. Le lecteur sait quelles furent ses hésitations avant de consentir à entrer dans la franc-maçonnerie; et pourtant, dans son esprit, il considérait les deux sociétés comme distinctes. Il lui fallut son admission à un degré de la maçonnerie cabalistique, pour lui apprendre que les carbonari étaient une simple variété des francs-maçons. Il fut tout étonné, quand il aborda les réunions théurgistes du Palladium, de voir les aréopages occultes ouvrir grandes leurs portes aux carbonari et à des membres d'autres sociétés du même genre. C'est ainsi seulement qu'il sut, en le constatant, que toutes ces associations ayant pour but soit la pratique secrète d'une religion démoniaque, soit des œuvres de spiritisme sortant des banalités des médiums de salon, soit la conspiration politique, communiquaient les unes avec les autres par leurs membres pourvus de hauts grades. Il suffit, en effet, et j'en ai fait moi-même l'expérience, d'être, par exemple, même à titre honoraire, Chevalier du Lessingbund d'Allemagne ou Hiérarque (chef sacré) dans la Masonic Veteran Association d'Amérique, pour pénétrer partout, au sein de n'importe quelle société régulièrement constituée et fonctionnant d'une façon permanente; ainsi, un chef nihiliste russe, voyageant au Canada, sera reçu, sans la moindre difficulté, chez les Old-Fellows, dont le chancelier du Conseil Suprême lui délivrera avec empressement un « Bref de Bon-Accueil »; un Ré-Théurgiste Optimate, pourvu du grade de Mage Elu, et ayant sa patente visée par le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites siégeant à Charleston, sera accueilli fraternellement, et qui plus est, avec déférence, même chez les Fakirs de l'Inde, et, en Chine, chez les hauts affiliés de la San-Ho-Hoeï.

C'est pourquoi, Carbuccia, qui, dans diverses assemblées occultistes, avait eu plusieurs fois l'occasion de frayer avec des carbonari, reçus



C'est la réponse qui apparaît, en lettres d'une netteté parfaite. (Page 42.)

comme visiteurs, Carbuccia, chez qui le souvenir du criminel pseudo-duel du val de Gargano était resté ineffaçable, avait jugé nécessaire à sa sécurité de se métamorphoser en un nouvel homme et de quitter à jamais l'Italie, en se retirant des sectes dont il avait été le complice. Il était venu au repentir ; mais il n'avait pas encore cette foi complète qui rend inaccessible à la crainte, qui fait mépriser la mort, qui donne une confiance inébranlable en la protection de Dieu.

Mais, avant d'entreprendre la narration de ce que j'ai vu, — de mes yeux vu, je le répète, — et d'y joindre ce que j'ai recueilli soit de la bouche de Carbuccia, soit de celle d'autres témoins, il me paraît indispensable de donner au lecteur quelques explications sur l'occultisme, de faire un court classement de ses principales pratiques.

Dans un ouvrage comme celui-ci, il serait mauvais de publier, en suivant strictement leur ordre chronologique, les études et les découvertes de l'auteur. J'ai, en effet, appris et constaté certaines choses, appartenant à telle ou telle classe de la magie moderne, et cela, je l'ai connu en dehors de toute progression régulière des faits, c'est-à-dire au hasard de mes fréquentations de ces diverseis socétés secrètes, au cours de mes nombreux voyages. Inscrire mes observations d'après leurs dates, serait courir le risque de soumettre au public une œuvre confuse; les initiés seuls pourraient s'y reconnaître. Il est donc plus logique, après toutefois avoir raconté ma première incursion dans ce monde inconnu, de classer les révélations que j'ai à faire, par catégories; et je vais, tout d'abord, en indiquer les grandes divisions.

Ce livre ne saurait être trop clair, puisque son but est de dévoiler des choses tenues cachées avec le soin le plus jaloux. L'auteur doit aussi aller au devant des critiques des personnes qui seraient tentées de révoquer en doute, arbitrairement, avant même un examen quelconque, la véracité de cette œuvre de divulgation. Il me faut prévoir toutes les objections, aussi bien celles des croyants que celles des sceptiques.

Une des rengaînes des esprits forts contemporains, est celle qui consiste à dire en se moquant : « Les sorciers! la magie! les évocations! tout cela, c'est de la vieille histoire! C'était bon pour le moyen-âge. Dans le siècle de l'électricité et des chemins de fer, il n'y a plus rien de tout cela. Les morts restent dans leurs tombes, faute de pythonisses, et Satan lui-même n'apparaîtrait plus, si quelque aliéné par impossible l'évoquait. »

Que de sceptiques, que d'incrédules qui parlent ainsi!... Il y a des gens qui se refusent à croire au surnaturel, même s'ils étaient mis en présence d'un phénomène indiscutable. On connaît ce mot d'un athée célèbre : « Je ne crois à rien; mais, si j'étais témoin d'un fait surnaturel évident, je sens que je deviendrais fou. » Un tel raisonnement dénote le parti-pris poussé au plus haut degré. Certes, il ne faut pas croire à tout ce qui est raconté en matière de spiritisme; mais l'Église elle-même nous enseigne que, dans ces pratiques, s'il y a souvent supercherie, il y a aussi parfois œuvres surnaturelles réelles, qui émanent alors de l'action des démons.

Les sceptiques, il est vrai, ne s'engagent pas sur ce terrain; ils nient,

péremptoirement, et cela leur suffit. On peut leur répondre qu'en niant sans avoir examiné, ils prouvent ni plus ni moins leur ignorance. Cantonnés dans leur parti-pris, ils ignorent que la magie, blanche ou noire, théurgie ou goétie, a plus que jamais des adeptes. Ils ne savent pas établir une ligne de démarcation nécessaire entre les divers pratiquants du spiritisme.

Or, les gens qui se livrent aux évocations se partagent en deux classes bien distinctes : 1° les charlatans faisant œuvre de supercherie, dont les trucs plus ou moins habiles finissent toujours par être démasqués, ce qui fait dire que le spiritisme et autres prétendues sciences du même genre sont professées par des mystificateurs au détriment de la badauderie de naïfs mystifiés; 2° les occultistes, qui n'opèrent que dans le plus grand mystère, entre initiés soigneusement triés, et qui, contrairement aux spirites vulgaires, cachent leurs réunions, ainsi que leurs résultats obtenus.

Les sceptiques ont donc tort de ricaner. De la duperie dont sont victimes les spirites de parade, ils concluent à la non-existence des pratiques diaboliques à notre époque. Ils parlent ainsi sans savoir, sans connaître, en vrais étourdis ; et, s'ils prenaient la peine de s'informer, de procéder à une enquête comme je l'ai fait, ils auraient bientôt changé d'opinion.

Car l'occultisme est en pleine prospérité en Europe, en Asie, en Amérique, dans toutes les contrées, dans tous les pays du monde. Il a, en plein Paris, des repaires ; et M. Huysmans, lorsqu'il a consacré l'an dernier un volume à cette question, n'a rien inventé, quoiqu'ayant donné à son œuvre la forme du roman ; la messe noire se dit bel et bien; le satanisme a ses fidèles, ses fervents. C'est horrible, c'est abominable, mais c'est ainsi. Grand nombre de prêtres, à qui quelqu'un de ces égarés est venu, en un jour d'affolement salutaire, faire ces épouvantables confidences, le savent ; et, s'ils se taisent, eux, c'est parce qu'ils sont liés par le secret de la confession. Les religieux ont surtout la spécialité de ces confidences ; les malheureux qui reviennent à Dieu, après avoir volontairement et sciemment servi le diable, s'adressent presque toujours à un moine, de préférence à un membre du clergé séculier, pour retrouver la paix de leur âme, implorer le pardon, s'offrir à expier; ce fait est constaté. Les sceptiques, n'ayant pas l'habitude de consulter les prêtres et encore moins les religieux, ne savent donc rien de ce qui se passe dans les antres de l'occultisme, absolument rien.

D'autre part, il est des catholiques, — esprits un peu superficiels, il est vrai, — qui se tiennent le raisonnement suivant : « A qui le démon se manifesterait-il ? pourquoi se manifesterait-il ? Ce à quoi tendent tous

les efforts de l'enfer, c'est à soustraire le plus possible d'âmes au ciel. Voici un athée : le diable n'a aucun intérêt à lui apparaître ; il est sûr d'avoir son âme, puisque cet homme s'obstine dans son incrédulité ; lui apparaître, ce serait l'obliger à constater le surnaturel, et cet homme, qui était peut-être sincère dans son manque de foi, irait certainement à Dieu, en réfléchissant à l'éternité, à l'immortalité de l'âme. Voici, au contraire, un croyant, un bon chrétien : Satan n'a aucun intérêt, non plus, à se manifester visiblement à lui ; il est trop intelligent pour commettre cet impair ; le chrétien croyant le repousserait avec horreur et n'en aimerait Dieu que plus ardemment, avec plus de foi, se gardant plus vivement que jamais des souillures du péché. » Ainsi raisonnent bien des personnes n'appartenant pas à la catégorie des incrédules. Eh bien, ce raisonnement est aussi faux que les négations des sceptiques sont téméraires et vaines.

D'abord, il faut répondre à ces personnes qu'elles sont en contradiction avec les enseignements mêmes de la religion. Dieu laisse aux démons certain pouvoir, dont les limites ont été définies par les conciles : ainsi, il ne leur est pas permis de répondre aux appels d'un homme évoquant un mort et d'ouvrir à celui-ci, pour qu'il apparaisse, les portes de l'enfer ; ce qui revient à dire qu'un trépassé, même damné, ne se montrera pas au spirite qui l'évoque ; encore moins, bien entendu, un trépassé qui, par ses mérites, a son âme reçue au séjour des bienheureux ; mais les démons peuvent, et c'est ainsi qu'ils agissent, dit l'Église, se substituer au mort, dont l'apparition est demandée par des invocations coupables, de tout temps condamnées par la religion ; le spirite luciférien obtiendra donc parfois peut-être un résultat, mais il sera la dupe de l'esprit malin.

Ensuite, il est admis par l'Église que les anges déchus se manifestent aux humains, en dehors même de tout appel. Les théologiens hagiographes citent, à profusion, des cas d'apparitions diaboliques, auxquelles des saints ont été en butte, apparitions que ces saints ont réussi à repousser et vaincre. En ce XIXe siècle, le R. P. Jeandel, supérieur général des Dominicains, a vu Satan face à face, dans une société irréligieuse où il avait eu le courage de se rendre ; ce vénérable religieux l'a affirmé, son récit très circonstancié existe et a été souvent reproduit ; un catholique, sincèrement croyant, oserait-il taxer de mensonge un témoin aussi autorisé ? L'abbé Vianney, le bienheureux curé d'Ars, mort en 1859, dont il suffit de citer le nom, était quotidiennement assailli par le prince des ténèbres, contre lequel il avait à soutenir de véritables combats, non spirituels, mais bien matériels.

Qu'un sceptique hausse les épaules à la lecture du récit du R. P. Jean-

del ou de la biographie du curé d'Ars; il est dans son rôle : mais un catholique convaincu ne peut que s'incliner.

Or, ce que les catholiques superficiels, enclins au doute, ignorent, comme les sceptiques de parti-pris, c'est qu'en dehors des spirites de salon, spirites par passe-temps, il y a ces occultistes dont les pratiques atroces, exécrables, sont dissimulées dans le plus profond mystère. Ces hommes, au sens moral absolument perverti, croient en Lucifer; mais ils le croient l'égal de Dieu, ils lui rendent un culte secret. Plusieurs évêques, vivant encore, ont eu des preuves de cette religion satanique, qu'ils ont hautement dénoncée; ces preuves étaient forcément incomplètes, ayant été saisies par lambeaux, si l'on peut s'exprimer ainsi; toutefois, elles existent en nombre suffisant, pour pouvoir être opposées victorieusement aux négations intéressées ou aux sourires des ignorants. A mon tour, j'apporte mon témoignage; j'écrirai simplement ce que j'ai vu, je reproduirai ce que j'ai recueilli; le lecteur sera juge. J'estime qu'il saura démêler les phénomènes vrais du fatras des supercheries. Je serai le narrateur fidèle, impartial.

J'arrive au classement des pratiques occultistes, explication nécessaire pour que le lecteur puisse me suivre à travers le dédale très compliqué de ces œuvres d'une infernale impiété. On me pardonnera cette exposition; d'ailleurs, elle sera brève; les développements relatifs à chaque branche de l'occultisme, tel qu'il est professé et exercé au XIXe siècle, viendront tout naturellement au cours de cet ouvrage.

L'occultisme moderne n'est autre que la cabale, renforcée par la magie qui n'a jamais cessé d'avoir ses adeptes plus ou moins avoués.

La *cabale*, c'est la science occulte elle-même, c'est la théologie secrète des initiés, théologie essentiellement satanique ; c'est, en un mot, la contre-théologie. Notre Dieu, à nous chrétiens, est le principe du mal, aux yeux des cabalistes; et, pour eux, le Bon Principe, le vrai Dieu, c'est Lucifer.

D'autre part, la cabale a pour conséquence immédiate la *magie*, ou l'art de commercer avec les esprits, avec les êtres surnaturels.

On ne peut pas être cabaliste fervent, convaincu, sans devenir bientôt mage, sans se livrer aux pratiques de l'occultisme.

Je ne prétends pas dire que nos cabalistes ou mages contemporains se livrent à toutes les pratiques des diverses branches de l'occultisme ; il en est qui sont totalement abandonnées ; il en est d'autres dont le monopole est laissé aux charlatans qui tiennent boutique de consultations à l'usage des personnes superstitieuses. Mais, grand nombre de ces pratiques, et précisément les plus perverses, les plus criminelles, sont en honneur dans les repaires cachés de nos modernes lucifériens.

La magie comporte deux divisions :

1° La *magie divinatoire* ou *mancique;*

2° La *magie opératoire.*

La magie divinatoire se subdivise en plusieurs branches, dont les principales sont : l'astrologie, la chiromancie, l'anthropomancie, l'onéïrocritie, l'aéromancie, l'hydromancie, la pyromancie, et la cartomancie.

La magie opératoire se subdivise aussi en plusieurs branches, dont les principales sont : l'alchimie, le magnétisme mesmérien, diverses œuvres de prestige, ainsi que diverses pratiques superstitieuses non spécialement classées, la nécromancie, et la théurgie.

L'*astrologie*, nommée par quelques-uns *astromancie*, est la divination par les astres ; sa pratique la plus répandue est l'horoscope.

La *chiromancie* est la divination par la main. On trouve, de nos jours, en dehors des occultistes, même parmi des gens qui, sauf ce travers, paraîtraient raisonnables, des crédules honnêtes, s'imaginant que l'avenir d'un homme est inscrit dans les lignes de sa main.

L'*anthropomancie* est une pratique magique disparue, assure-t-on, et qui compte, dans l'histoire, au nombre des plus sauvages abominations ; c'est la divination par l'inspection des entrailles d'un être humain éventré vivant. Gilles de Retz est accusé de s'être livré à cette pratique, sur la personne de jeunes enfants qu'il attirait dans son château. Ceci est du moyen-âge. Mais, au commencement de ce siècle, on trouve une trace d'infamie semblable, non sur un enfant, mais sur un homme, un franc-maçon américain, nommé William Morgan, qui avait publié les secrets de ses frères, et que ceux-ci égorgèrent, après l'avoir attiré dans un guet-apens (septembre 1826); ce malheureux, enfermé dans une cave, fut horriblement torturé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; comme dernier supplice, il fut éventré ; or, ses bourreaux étaient des cabalistes des hauts grades de la secte. Aujourd'hui, un monument s'élève, à la mémoire de la victime, sur une des places publiques de Batavia, état de New-York ; la statue de William Morgan, inaugurée solennellement en 1882, est le résultat d'une souscription ouverte par le *New-York-Herald*, qui inséra dans ses colonnes le compte rendu d'une enquête assez complète sur l'assassinat de cet infortuné.

L'*onéïrocritie* ou *onéïromancie* se rapporte à l'interprétation des songes. Cette fausse science, en tant que dérivé de l'occultisme, est professée aujourd'hui publiquement par de vulgaires dupeurs des naïfs. Il en est de même pour les quatre autres formes de la magie divinatoire : l'*aéromancie*, divination par l'étude de l'air et des phénomènes aériens ; l'*hydromancie*, divination d'après l'eau, les liquides ; la *pyromancie*, divination d'après le feu ; la *cartomancie*, divination d'après les cartes.

Il n'entre pas dans ma pensée de m'étendre sur les procédés employés par les opérateurs plus ou moins grotesques qui se livrent à la pratique de ces fausses sciences. Il faut avoir le cerveau au moins un peu fêlé pour s'imaginer que l'avenir peut être lu dans du marc de café, dans l'incohérence des jets de flamme d'un brasier, dans l'ordre infiniment et hasardeusement variable des cartes tirées d'un jeu plus ou moins battu et mêlé, ainsi que dans la forme bizarre des nuages poussés par le vent. Les opérateurs, dont quelques-uns possèdent à fond les règles établies pour la pratique de ces absurdités, sont les premiers à ne pas croire à leur art ; et, quand ils captent la confiance des consulteurs, en leur débitant des particularités intimes dont ceux-ci sont vivement surpris, c'est le plus souvent grâce à la connivence d'un compère qui leur a fourni des renseignements ; c'est quelquefois, lorsque l'opérateur est un farceur habile ou une rouée coquine, le fait d'une intelligence supérieure qui trouverait mieux à être employée ailleurs, le fait d'une expérience spéciale acquise dans la fréquentation des éternels badauds, se laissant tirer les vers du nez, sans s'en douter le moins du monde.

Aussi, c'est à peine si j'effleurerai cette tourbe d'exploiteurs, fripons à divers degrés, et peu intéressants. Ces bagatelles de la porte, dédaignées du reste par les vrais occultistes, ont vraiment trop peu d'importance pour mériter un examen approfondi. Il est bien autrement utile de dévoiler les satanistes, ignorés de la foule, dont les sectes changent de noms suivant les pays, mais qui constituent en réalité une seule et même religion secrète et démoniaque, ayant ses fanatiques, se sacrifiant aveuglément, tant l'esprit du mal les domine, tant il s'est emparé de leurs âmes. Je montrerai cette étrangeté des rites lucifériens qui se ressemblent partout, se copient, dans les contrées les plus différentes de mœurs et de coutumes ; et cela à un tel point que, même ayant été prévenu par Carbuccia, j'ai été stupéfait, après avoir frémi d'horreur au spectacle de certaines pratiques aux Indes et en Chine, de les retrouver chez les théurgistes civilisés d'Amérique et d'Europe.

Dans la magie divinatoire, il n'est guère que l'astrologie à laquelle croient quelques-uns des vrais occultistes ; encore, ceux qui s'y livrent ne le font-ils qu'à titre individuel. Tel, le fameux Adriano Lemmi, grand-maître actuel de la franc-maçonnerie italienne, lequel est un cabaliste enragé, employant à des calculs horoscopiques le temps qu'il a de libre entre deux circulaires aux loges et arrière-loges contre la Papauté.

Ce que je divulguerai surtout dans cet ouvrage, ce sont les pratiques de la magie opératoire, de nos jours.

Et d'abord, il est nécessaire même de ne mentionner l'*alchimie* que pour annoncer au lecteur que ce qui concerne cet art mystérieux sera par

moi tenu à l'écart. Les alchimistes semblent avoir fait leur temps ; du moins, n'en ai-je pas rencontré au cours de mes recherches. Je me bornerai donc à dire que la théorie particulière de l'alchimie se nomme la « science hermétique », et que le but des initiés est double : il s'agit de découvrir la pierre philosophale, c'est-à-dire une substance destinée à transformer en or les métaux non précieux, et de découvrir aussi l'or potable ou élixir de longue vie, c'est-à-dire une liqueur merveilleuse destinée à prolonger indéfiniment la vie humaine ou tout au moins à rendre à la vieillesse les facultés de l'âge viril.

Cette alchimie de la vieille école, qui courait jadis à la poursuite de la pierre philosophale et de l'or potable, a été remplacée, chez quelques adeptes de l'occultisme contemporain, par une chimie criminelle, qui compte, parmi ses produits, la *Manna di San Nicola di Bari*, un toxique infernal à l'usage des sociétés secrètes. Ces fabricants spécialistes, dont aucune police n'a réussi à trouver l'officine, — on la dit aux environs de Naples, — ces cabalistes démoniaques, qui sont des malfaiteurs de la pire espèce, distillent et mélangent, dans leur abominable laboratoire, digne de Canidie et de Locuste, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc des plantes malfaisantes ; ils empruntent au fungus son humeur vireuse et narcotique, au datura-stramonium ses principes asphyxiants, au pêcher et au laurier-amande ce poison dont une seule goutte sur la langue, dans l'œil ou dans l'oreille renverse comme d'un coup de foudre et tue l'être humain le mieux constitué, le plus fort. Médée, la mégère Toffana, la Voisin, revivent en ces scélérats qui ont perfectionné l'art fameux des empoisonneurs des XVIe et XVIIe siècles : ils font cuire avec le suc blanc de la tithymale un lait dans lequel des vipères ont été préalablement noyées ; ils ont des affidés qui recueillent avec soin dans leurs voyages et leur rapportent la sève du mancenillier, le suc du manioc, les fruits mortels de Java ; ils pulvérisent le diamant et composent des mixtures hideuses avec des virus et des sécrétions innommables ; ils savent et enseignent aux exécuteurs des vengeances, ordonnées par les chefs inconnus, comment on empoisonne les plantes, comment tels animaux nourris de plantes empoisonnées prennent une chair malsaine et peuvent, lorsqu'ils servent à leur tour d'aliment aux victimes désignées, leur causer la mort sans que le poison laisse aucune trace.

Depuis longtemps déjà, et bien avant les médecins, ils connaissaient les microbes et leurs toxines ; et depuis longtemps aussi, des laboratoires de bactériologie satanique fonctionnent, où se préparent les cultures de bacilles ou les solutions de leurs principes toxiques, qui, envoyées partout où il y a un crime à accomplir, jugé nécessaire par un hiérarque, donnent



PORTRAITS DE SOPHIE WALDER ET DE SON PÈRE.

Modèle d'un Bref de Bon-Accueil, que la Sœur Sophie Walder, en sa qualité de Maîtresse Templière du Rite Palladique Réformé Nouveau, se fait délivrer par la principale loge occultiste d'une grande ville, pour être reçue avec honneur dans toutes les sociétés théurgistes de la région. — *Nota* : ce bref est collé au dos de la photographie de la Maîtresse Templière et lui sert ainsi à la fois de passe-port et de carte d'identité. C'est ainsi que procèdent toutes les sociétés palladiques.

sûrement des maladies mortelles, ayant été versées dans le breuvage, mêlées aux aliments, à des doses infinitésimales, et sans que l'on puisse soupçonner que cette maladie, naturelle en apparence, est œuvre démoniaque et relève de l'archange déchu, le plus haineux ennemi de l'humanité.

Telle est l'alchimie moderne ; et les honnêtes gens ont le devoir de la dévoiler, car des crimes ont été certainement commis. On ne fabrique pas de pareilles drogues pour ne point s'en servir. Qui saura jamais la

vérité sur l'affaire de la Banque d'Ancône, dont le récit a été publié avec un rare courage par M. Chantrel, dans les *Annales Catholiques*, numéro du 7 août 1886? Que de décès subits, au cours de ce procès aussi émouvant que mystérieux, et dans lequel étaient compromis plusieurs chefs de groupes cabalistes italiens !...

J'aurai, en donnant ce récit, d'autres divulgations à faire, non plus seulement sur les travaux criminels de cette pharmacie d'empoisonnements, mais aussi sur une propagande diabolique qui s'exerce dans les milieux pétris d'ignorance, en certaines contrées arriérées, propagande dont le but est de pousser aux plus odieux sacrilèges. C'est ainsi qu'en haine de Jésus-Christ les sectaires de l'occultisme moderne ont réussi à répandre au Brésil, dans les campagnes, une superstition monstrueuse. Le métis de la basse classe, qui en veut à quelqu'un, ne recourt pas à l'envoûtement, comme au moyen-âge, ni à la jettatura, comme de nos jours encore en Italie. Voici comment il opère : il prend un gros crapaud, de l'espèce du crapaud cornu, et il lui administre le baptême en lui donnant les nom et prénoms de la personne qu'il considère comme son ennemi ; après quoi, il fait avaler au batracien une hostie consacrée, qu'il s'est procurée par la communion à l'église ; le crapaud est alors enveloppé dans de la terre glaise et est ainsi enterré soit sous le seuil de la porte de l'adversaire détesté et maudit, soit à un endroit où il a l'habitude de passer tous les jours. Cette coutume, qui ne remonte pas à plus d'un siècle, est aussi répandue, en Europe, chez les paysans du Portugal et entretenue avec soin par les ennemis de la religion chrétienne ; toutefois, les Portugais se servent du crapaud de l'espèce vulgaire.

On ne peut, sans frémir, songer à bien d'autres pratiques, où le sacrilège joue toujours le premier rôle, et que les cabalistes modernes cherchent partout à introduire parmi les campagnards superstitieux. Pas bien loin de notre capitale, dans une petite localité nommée Bobigny, c'est-à-dire aux portes mêmes de Paris, on est parvenu à endoctriner les maraîchers qui vont chaque jour porter leurs légumes aux Halles ; ce village est un foyer d'occultisme ; les adeptes n'en sont pas encore aux sacrilèges, mais ils se livrent déjà à la nécromancie, avec accompagnement de blasphèmes dans leurs évocations. Dans un faubourg de Lille, appelé Fives, il y a aussi une société dite philosophique, dont le chef est à la fois perruquier et marchand de vins, lequel exerce une certaine influence sur les gens simples de la classe ouvrière ; ce perruquier philosophe, qui n'est pas dépourvu de prétentions politiques, est un simple luciférien déguisé en libre-penseur ; il réunit chez lui des hommes du peuple, les prêche et leur fait fouler aux pieds un crucifix, sous le prétexte que cela leur portera bonheur à bref délai.

Le *magnétisme mesmérien* est la médecine occulte des cabalistes. Cette branche de la magie contemporaine sera l'objet d'une importante étude spéciale dans cet ouvrage. Bien entendu, il ne faut pas confondre les savants qui font aujourd'hui des recherches sur l'hypnotisme, la suggestion, dans l'intérêt de la science, avec les modernes émules des Cagliostro, dont le but est de se procurer, à huis-clos, des distractions coupables, souvent immorales. Le magnétisme scientifique est une question encore obscure qu'étudient les théologiens, les physiologistes et les criminalistes. Celui des adeptes de la magie n'a rien à voir avec celui-ci ; c'est une variété de l'œuvre souterraine et satanique, que ce livre va mettre au jour.

La *nécromancie* participe à la fois de la magie mancique et de la magie opératoire. Cette pratique consiste dans l'évocation des humains trépassés. Le spiritisme, la consultation des tables parlantes, sont de la nécromancie. Mais, si tous les spirites ne sont pas nécessairement cabalistes, tout cabaliste est doublé d'un nécromancien. Les catholiques sont à mille lieues de se douter des progrès faits par l'occultisme sur ce point. La franc-maçonnerie, qui, par son essence même, est antichrétienne, est, chaque année, de plus en plus envahie par l'élément spirite : c'est ainsi qu'en 1889, il a été tenu, à Paris, rue Cadet, à l'hôtel du Grand-Orient de France, un convent international des francs-maçons spirites ; il y avait environ 500 délégués à ce congrès.

Pour ne parler ici que de la France, on y compte actuellement plus de 40,000 spirites. Le nombre total pour le globe est évalué à vingt millions. On sait que les francs-maçons français sont à peu près 30,000, pratiquant divers rites ; dans cette quantité, 8,000 sont en même temps spirites, et la bonne moitié de ceux-ci, au moins, se recommandant de l'école d'Alexandrie, sont des spirites lucifériens. Il m'a été affirmé, en outre, qu'il y a plus de 5,000 adeptes de la cabale moderne, en dehors des arrière-loges de la maçonnerie, en France.

Ceci m'amène à dire enfin un mot de la *théurgie*, qui est le haut degré de l'occultisme. Dans la nécromancie, on se borne à évoquer les âmes des défunts. Il restait un degré à franchir ; il l'a été, ainsi que le lecteur en a eu un aperçu dans mon avant-propos. Les théurgistes du dix-neuvième siècle, qui s'intitulent Ré-Théurgistes Optimates, évoquent les démons, qualifiés par eux de génies, d'anges de lumière, d'esprits supérieurs, etc. Dans leurs assemblées, disséminées sur toutes les parties du globe, ils rendent un véritable culte à Lucifer. Les trois lettres mystiques J.·. B.·. M.·., que les initiés vulgaires voient dans les temples maçonniques, sont reproduites dans les lieux de réunion de lucifériens ; mais elles ne signifient plus *Jakin*, *Bohaz*, *Mahabone*, comme dans les

loges, ni *Jacques Bourguignon Molay*, comme chez les chevaliers Kadosch ; en théurgie, ces trois lettres veulent dire : *Jesus Bethlemitus Maledictus*. La théurgie, c'est donc le satanisme pur.

Toutefois, il importe de remarquer que les cabalistes admis aux mystères de la théurgie ne prononcent jamais le mot SATAN ; ils disent LUCIFER ou LUCIF. Ils considèrent comme hérétiques certains adeptes dissidents qui invoquent le diable sous le nom de Satan ; le système de ces derniers, dont je m'occuperai aussi, s'appelle la *goétie*, par opposition à la théurgie. Les théurgistes disent pratiquer la *magie blanche*, et ils qualifient la goétie de *magie noire*.

C'est donc au sein d'un monde, sinon absolument ignoré en tant qu'existence, du moins à peu près inconnu, que je vais faire pénétrer le lecteur.

Quelques mots de préambule encore, et j'arrive à mon récit.

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'occultisme luciférien est une nouveauté ; il ne faudrait pas non plus le confondre avec la franc-maçonnerie ordinaire, dont les loges sont surtout des clubs privés.

Bien des auteurs, depuis quelques années, ont publié des livres sur la franc-maçonnerie ; les uns ont reproduit des rituels, d'autres ont émis des plaisanteries qui ne manquaient pas de sel, d'autres encore ont colligé leurs observations sur divers faits ; mais, pas un de ces auteurs, n'ayant franchi le seuil de la maçonnerie occulte, la vraie, celle des grades cabalistiques, celle qui communique avec toutes les sociétés secrètes, même non maçonniques, pas un n'a pu écrire ceci : « L'occultisme luciférien est antérieur à la franc-maçonnerie ; la franc-maçonnerie est sa fille. »

Voilà la vérité. Et j'en donne immédiatement la preuve. Le président du conseil de l'ordre au Grand-Orient de France, c'est-à-dire le chef suprême de la franc-maçonnerie du rite français, ne sera pas reçu, à raison de son titre et de sa dignité, même dans une réunion d'un simple chapitre palladique ; non plus le président du Suprême Conseil du rite écossais, s'il n'est pas en même temps possesseur d'une patente de grade cabalistique, qui comporte une autre initiation. Au contraire, le premier Old-Fellow venu du Canada, un Mage Élu de la Ré-Théurgie Optimate, un chevalier du Lessingbund d'Allemagne, un affilié de la San-Ho-Hoeï de Chine, un Fakir luciférien de l'Inde, peuvent, à leur gré, visiter loges et arrière-loges de la franc-maçonnerie ordinaire, dans tous les pays ; car, dans chacune de ces sectes sataniques, l'autorité directrice est exercée par des chefs qui appartiennent, les uns ou les autres, aux plus hauts grades maçonniques des différents rites, grades qui sont en réalité pour eux une question accessoire, et ces chefs, sur la demande de leurs

subordonnés des sociétés lucifériennes, leur délivrent *ad libitum* les diplômes nécessaires pour pouvoir être reçus partout, avec communication des mots de passe, mots sacrés, mots de semestre ou mots annuels de tous les rites maçonniques du globe.

L'occultisme luciférien, qui n'est donc pas une nouveauté, a porté un autre nom dans les premiers temps du christianisme ; il s'appelait la Gnose, et son fondateur, c'est Simon le Mage.

Jésus-Christ venait d'apporter au monde la lumière, la vérité. En face de son Église, qui régénérait le judaïsme, Satan a aussitôt dressé le temple de la contre-religion. Les gnostiques n'étaient pas des hérétiques ordinaires ; ils constituaient l'anti-christianisme. Pour tromper la multitude, on prétextait telles et telles dissidences avec la doctrine des apôtres ; mais, en outre, parmi les pratiquants de l'hérésie, les chefs opéraient une sélection, et ces initiés aux derniers degrés recevaient, dans des conciliabules tenus cachés, la révélation satanique. La Gnose est donc marquée tout particulièrement du sceau de Lucifer. Elle est contemporaine de saint Pierre, le premier pape, et s'est continuée sans interruption jusqu'à nos jours, se bornant à changer de masque, selon les difficultés des époques et des gouvernements ; la franc-maçonnerie, elle, en dépit de sa pompeuse et ridicule légende d'Hiram, remonte uniquement au 24 juin 1717, et ses sept fondateurs, Désaguliers, Anderson, Payne, King, Calvert, Lumden-Madden et Elliot, étaient sept gnostiques, Mages de la Rose-Croix anglaise.

La Gnose est si bien la mère de la franc-maçonnerie, qu'elle a imposé sa glorification aux frères-maçons des arrière-loges ; elle a mis sa marque au centre même du symbole principal de l'association. En effet, — et aucun franc-maçon ne pourra me contredire, car j'ai visité des loges, des chapitres et des aréopages de tous les rites, — en effet, l'emblème le plus en vue que l'on remarque en entrant dans un temple maçonnique, celui qui, dans les sceaux, sur les rituels, partout enfin, figure au milieu de l'équerre et du compas entrelacés, c'est une étoile à cinq pointes, au centre de laquelle brille la lettre G. Ce signe symbolique s'appelle l'étoile flamboyante. Or, on donne aux initiés diverses explications de cette lettre G. Dans les grades inférieurs, on enseigne qu'elle signifie Géométrie. Aux frères qui paraissent capables de garder le secret, réservé à quelques élus, de la fréquentation des loges androgynes, on révèle que la lettre mystique veut dire Génération. Enfin, aux forcenés jugés dignes de pénétrer jusqu'au sanctuaire des chevaliers Kadosch, on apprend que ce G énigmatique est l'initiale de la doctrine des parfaits initiés, *Gnose*. Il ne s'agit plus alors d'une communication de pure fantaisie : c'est bien Gnose qui est le sens vrai du G de l'étoile flamboyante ; car, à partir du



grade de Kadosch, mot hébreu qui signifie « consacré », les francs-maçons se vouent à la glorification du gnosticisme, que l'anti-pape Albert Pike définit ainsi : « Le gnosticisme pur est l'âme et la moëlle de la franc-maçonnerie. »

Ajoutons que les mystères du gnosticisme ancien sont connus depuis longtemps, ont été publiés par les érudits. Eh bien, entre la Gnose des premiers âges de l'Église et l'occultisme moderne, il n'existe aucune différence, je l'ai constaté.

Le principe fondamental du gnosticisme était la divinité double ; c'est exactement la thèse théologique de l'occultisme moderne. Les gnostiques prétendaient que le dieu bon était Lucifer et que le démon était le Christ ; ce que nous, chrétiens, nous appelons le vice, était pour eux la vertu ; au dogme chrétien ils opposaient la *gnose*, mot qui signifie « science humaine ». Ainsi, en tout, ils prenaient le contrepied de l'enseignement de l'Église, comme les Old-Fellows, les Ré-Théurgistes Optimates, les Fakirs lucifériens et autres occultistes du dix-neuvième siècle, dont j'ai visité pendant onze ans les assemblées.

Les réunions gnostiques, secrètes, poussaient à la dépravation ; les adeptes s'y livraient à toutes les turpitudes. A ce sujet, et en ce qui concerne l'occultisme moderne, je garderai le silence ; car j'écris un livre qui pourra être lu par tout le monde. Mais, pour démontrer que la Gnose est réellement satanique au premier chef, je me borne à rappeler que l'obscénité voulue, recherchée, raffinée, est la marque probante de l'influence directe de l'archange déchu ; tous les théologiens sont d'accord sur ce point.

Bien plus, la magie était pratiquée par les gnostiques ; ils évoquaient les défunts, les esprits malins, absolument comme les occultistes de ce siècle-ci. Le christianisme naissant était fécond en miracles ; pour le combattre, les disciples de la Gnose avaient recours aux prestiges diaboliques. A cet égard encore, les spirites contemporains, avec leurs tables parlantes, avec leurs apparitions démoniaques, ne sont-ils pas des gnostiques sous un autre nom ?

Le gnosticisme avait ses docteurs. Tel, Basilide, d'Alexandrie, qui vivait à la fin du premier siècle et au commencement du second. Basilide enseignait la métempsychose. Pour peu qu'on étudie son système, on remarque qu'il a de nombreux points de ressemblance avec celui des spirites du dix-neuvième siècle : ceux-ci n'ont rien inventé ; ils copient le gnosticisme jusque dans sa théorie de la transmigration des âmes. « Je suis Platon réincarné », affirmait Basilide. J'ai vu, moi qui écris ces lignes, des occultistes prétendre qu'ils étaient Robespierre ou Francklin revenus sur terre. Quiconque a pénétré dans les réunions de

théurgistes modernes peut attester que la réincarnation y est à l'état de théorie courante.

Après Basilide, voici Montan, qui mourut en 212. Montan était un grand maître en l'art satanique de la divination. Cagliostro n'est qu'une contrefaçon de Montan. Le rite de Misraïm (franc-maçonnerie dite égyptienne) copie servilement, dans ses grades cabalistiques, tous les exercices fantasmagoriques de Montan et de ses disciples. Le docteur gnostique se plongeait dans des extases ; on peut dire que, s'il vivait de nos jours, les sujets qui se soumettent au magnétisme des médiums n'arriveraient pas à l'extase, au degré de perfectionnement acquis par Montan. En tout cas, il n'a pas été surpassé par les extatiques hynoptisés que j'ai rencontrés dans les réunions d'occultistes.

Montan avait dressé deux femmes, qui étaient ses complices. L'histoire nous a transmis leurs noms ; elles s'appelaient Maximilla et Priscilla. Les gnostiques accouraient en foule, pour admirer leurs contorsions, dignes d'épileptiques ; elles avaient la hiéranose, la maladie sacrée. Dans les réunions de la secte, elles tombaient en frénésie, puis prophétisaient. On les considérait comme deux saintes du satanisme. Jouaient-elles un rôle, ou bien étaient-elles véritablement possédées ? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Les sectaires se pâmaient à les voir et à les entendre ; ils écoutaient les oracles de ces misérables créatures ; ils se réjouissaient de ce que Montan leur disait être des manifestations de l'esprit.

Les théurgistes modernes n'ont plus Montan ; mais ils ont l'ex-pasteur Walder, anabaptiste impénitent, aujourd'hui mormon, qui réside aux États-Unis, dans l'Utah, qui est la doublure de John Taylor et l'un des plus actifs propagateurs du Palladisme, forme semi-maçonnique de l'occultisme luciférien ; le Rite Palladique Réformé Nouveau est, le lecteur l'a vu dans l'avant-propos, le titre officiel extérieur de l'innombrable confrérie des théurgistes dont le directoire central est à Charleston.

Ce Philéas Walder, qui est un des plus laids spécimens de l'espèce humaine que j'aie vus, a une fille, Sophie Walder, laquelle doit avoir à présent près d'une trentaine d'années, et qui est, ma foi, aussi jolie que son père est affreux. L'ex-pasteur a élevé sa fille dans le satanisme pur ; c'est Albert Pike lui-même qui lui a donné l'initiation, toute jeune ; après quoi, les occultistes des États-Unis ont lâché Sophie sur l'Europe. Elle est la reine de toutes les réunions de cabalistes ; elle promène ses grâces en France, en Belgique et en Suisse ; partout, les Kadosch lucifériens lui font fête.

Personne ne sait de quels subsides elle vit. Tout est mystère chez cette fille étrange, qui m'a fait l'effet, lorsque j'assistai pour la première fois

à une réunion quasi-présidée par elle, d'une fée bizarre échappée de l'enfer.

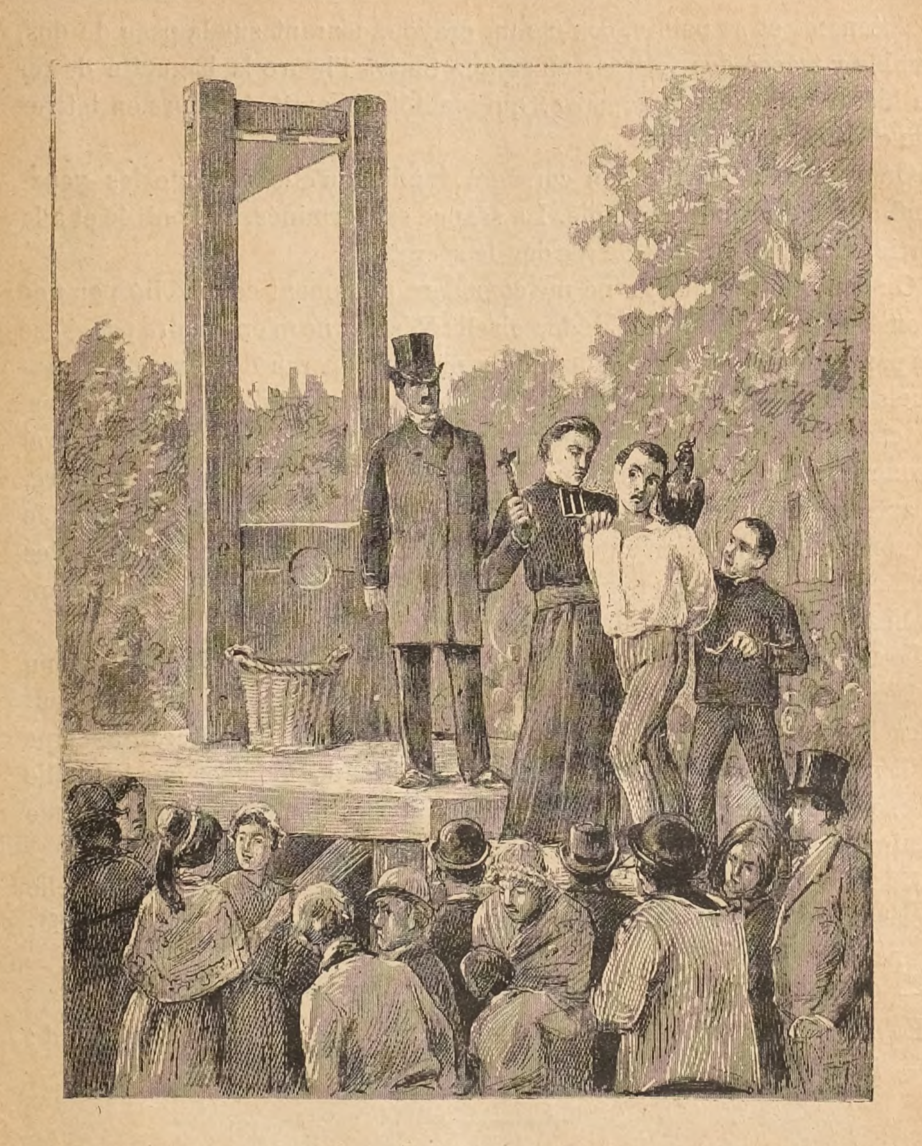
Je l'ai étudiée de près et longtemps, la Sophia-Sapho (c'est son nom d'occultisme); mais j'avoue qu'elle est restée pour moi à l'état de problème. Le cas de Lucile, le sujet bien connu du magnétiseur Donato, est des plus facilement explicables; tout médecin s'en rend compte aisément. Sophie Walder est incompréhensible : ou elle est la plus incomparable artiste en supercherie qui soit au monde ; ou bien il y a en elle quelque chose qui sort de l'ordre naturel.

C'est à elle, sans aucun doute, que le Palladisme doit sa rapide extension en France, Suisse, et Belgique. Les occultistes parisiens surtout ne savaient plus à quel diable se vouer, quand ils perdirent leur dernier chef, l'ex-abbé Constant, prêtre apostat. L'horrible Walder accourut de Charleston, avec sa fille ; il réunit quelques lucifériens, dont Albert Pike lui avait donné les adresses ; au bout de trois ou quatre séances, le recrutement prit des proportions inouïes ; on se répétait, des uns aux autres, les merveilleux prestiges de Sophia-Sapho.

Walder, son père, ou tout autre hiérarque magnétiseur, l'endort. On lui passe un fer rouge sur les lèvres ; la chair ne brûle pas ; Sophie ne se réveille pas, non plus. Mais, alors, comme elle porte un énorme collier en or rouge qui figure un serpent enroulé (c'est son ornement habituel en réunion théurgiste), on le lui enlève, et l'on apporte, dans un panier en osier, un serpent vivant. Le reptile sort du panier, se dirige vers le fauteuil où Sophie est étendue, endormie, monte lentement sur elle, et vient prendre la place du collier ; puis, après quelques sifflements, le reptile, allongeant la tête, ouvre sa gueule et la pose sur les lèvres de Sophie, comme lui donnant un baiser. C'est à ce moment qu'elle se réveille ou paraît se réveiller. Les paupières s'entr'ouvrent démesurément ; les yeux, hagards, semblent sortir de leur orbite. La bouche écume. Un accès de frénésie épouvantable la tord dans des convulsions folles. Ses cheveux se hérissent sur sa tête. D'une voix rauque, elle vomit des imprécations, des blasphèmes.

L'accès dure de huit à dix minutes. Elle est alors debout. L'accès terminé, elle demeure immobile, droite comme un I, rigide, les bras étendus en avant. On lui place sur les bras des poids considérables ; les bras les supportent sans plier, et le corps ne penche point. Après quoi, le serpent siffle de nouveau, baise encore Sophie sur les lèvres ; elle laisse retomber les bras, le long du corps. Le hiérarque magnétiseur dégrafe son corsage et la met nue jusqu'à la ceinture. L'heure de la divination satanique est venue.

Avec une baguette en fer, non piquante à la pointe, le hiérarque fait le



Matraccia, l'assassin occultiste, montant à l'échafaud, avec son perroquet sur l'épaule.
(Page 50.)

simulacre d'écrire sur la poitrine de Sophie telle question imprévue, tirée au sort parmi celles que tous les assistants ont le droit de déposer par écrit dans une urne en cristal placée au milieu de la salle. Peu d'instants après, les mots formant la question apparaissent très nettement, en lettres des plus distinctes, sur la peau blanche de la jeune femme. Chacun peut s'approcher et lire.

Pendant ce temps, le serpent siffle de plus belle, et sa queue, qui jusqu'alors pendait immobile le long de l'épine dorsale de Sophie, se recourbe

maintenant, et sa pointe, comme un crayon, courant sur la peau du dos, semble y tracer des lettres, ainsi que tout à l'heure la baguette de fer du hiérarque. C'est la réponse, qui bientôt apparaît, toujours en lettres d'une netteté frappante.

On rajuste à Sophie son corsage, tandis qu'elle referme les yeux. Enfin, le hiérarque la réveille. La séance est terminée. A l'entrée et à la sortie, chacun a promis de garder le secret.

On comprendra que je ne me considère nullement comme lié par une promesse de cette nature. Mademoiselle Walder ne m'en voudra pas, j'ose l'espérer du moins, d'avoir donné un premier aperçu des exercices auxquels elle se livre depuis l'âge de dix-neuf ans. Je lui réserve, au surplus, un chapitre entier de mon ouvrage. Mes divulgations, que je saurai borner au strict nécessaire, ne pourront, du reste, aucunement lui nuire. D'autres auteurs ont déjà parlé d'elle, mais n'ont pas publié son nom. Je la nomme, comme j'en nommerai bien d'autres. Je demeure dans les limites légales, et je ne pense pas que le petit compte rendu qu'on vient de lire contienne la moindre diffamation.

Je m'expliquerai plus loin sur les phénomènes étranges, dont j'ai tenu à citer un exemple sans tarder; je dirai, comme médecin, jusqu'où peut aller la nature dans ces choses, et où commence le surnaturel, à moins qu'il n'y ait supercherie. Pour l'instant, j'ai tenu à montrer que la vieille Gnose est toujours vivante, sous le nom d'occultisme. Qu'étaient même Maximilla et Priscilla, je me le demande, auprès de Sophie Walder?

A la dernière de ses séances, — du moins, à la dernière à laquelle j'assistai, en cette année-ci, — la question posée à la pythonisse luciférienne fut :

— *Combien de papes succèderont à Léon XIII?*

Et la réponse, en lettres rouges, qui parut sur la chair blanche, fut :

— *Neuf, et après eux je règnerai.*

CHAPITRE II

Projet définitif d'exploration

Le *Courrier de Chine* reste vingt-huit jours à Marseille entre chacun de ses voyages. Pendant tout ce mois de repos, je me fortifiai de plus en plus dans l'idée que les confidences de Carbuccia m'avaient suggérée.

Je crus utile, toutefois, d'avouer, dès le jour de mon arrivée, mes pro-



jets à un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Laugier, un de mes meilleurs amis et le prêtre à qui je soumettais mes cas de conscience.

Le digne abbé, je dois le dire, fut d'abord quelque peu effrayé de ma résolution. Le cas, en outre, était, à son avis, des plus délicats. Je lui montrai mon diplôme de membre des hauts grades cabalistiques de la maçonnerie occulte, en lui donnant l'assurance que je l'avais tout simplement acquis à beaux deniers comptants et que je n'avais, en aucune façon, contracté le moindre engagement contraire à ma foi. Mais cela ne suffisait point à le rassurer. Je pouvais, pensait-il, me trouver pris dans quelque réunion et mis en demeure de commettre une profanation ; le désir de connaître à tout prix ces choses mystérieuses ne me ferait-il pas oublier mon devoir ? et si, d'autre part, je refusais d'être complice, ne m'exposerais-je pas alors à un danger ?... Telles étaient ses objections.

Je lui donnai ma parole de chrétien que, dans ce cas, je sacrifierais ma curiosité. J'espérais, au surplus, me tirer avec un peu d'adresse des difficultés qui pourraient surgir. En tout cas, si mon habileté se trouvait en défaut, ce serait tant pis, je ne poursuivrais pas mon exploration. Quant à la question de péril, je haussai les épaules. Agissant pour le bien général, ne poursuivant qu'un but, celui de me mettre en mesure de démasquer une contre-religion d'abomination et de crime, je me sentais la conscience légère ; j'avais souvent déjà côtoyé la mort, sans crainte ; si je me trouvais tout à coup en face d'assassins furieux de voir leurs secrets surpris, eh bien, ma vie serait chèrement défendue.

Le bon abbé Laugier frissonnait en m'écoutant. Il m'avait connu tout enfant, dès ma septième année ; il était le vieil ami de ma famille. Il me savait incapable de me laisser pervertir par les sectaires, à qui j'allais me mêler pour les besoins de mon enquête *de visû*. Aussi, j'estime qu'au fond il tremblait plus pour mon existence que pour mon âme. Néanmoins, il revint encore une fois sur le malaise qu'il éprouvait, au point de vue religieux, à me donner son approbation. Lui confier mon dessein, c'était, somme toute, disait-il, prendre son conseil ; et il parla alors d'en référer à ses supérieurs ecclésiastiques.

Là-dessus, je me rebiffai vivement. Je suis bon catholique, c'est vrai, comme tous mes collègues de la marine ; mais aussi, comme tout marin, je suis obstiné, disons le mot, têtu ; bref, je l'avoue, j'ai un peu mauvaise tête. Cette perspective inattendue d'une consultation générale me déplut fort. Mon projet était tout personnel ; je l'avais mûri pendant la longue traversée ; sa réalisation était déjà commencée, puisque ma première démarche à Naples m'avait si bien réussi. Je ne doutais pas, certes, des bonnes intentions des supérieurs de l'abbé à mon égard ; mais un mot imprudent pouvait échapper quelque jour à l'un d'entre eux ;

enfin, pour tout dire, une entreprise comme la mienne avait besoin d'être absolument ignorée pour aboutir à un plein succès. Sur ce point, je tins bon, et le brave et digne homme vit bien qu'il perdrait son temps à vouloir me convaincre de l'utilité d'une consultation sur mon cas.

L'abbé Laugier en prit donc son parti. Il me calma; car je m'étais presque fâché. Il poussa un gros soupir, leva les yeux vers une statuette de la Bonne Mère qui était sur sa cheminée; je compris, au mouvement de ses lèvres, qu'il murmurait une courte prière, demandant sans doute au ciel une surabondance de protection pour moi. Lors, il me retint à déjeuner, comme il avait l'habitude de le faire à chacun de mes séjours à Marseille.

Il aimait, en général, beaucoup les longues causeries faites après table, — très frugale, d'ailleurs, — et au cours desquelles je lui rapportais, disait-il, des nouvelles fraîches de Dieu. Ma situation me mettait, en effet, facilement en rapports avec toutes les missions catholiques du monde entier, au Japon, en Chine, aux Indes, dans les deux Amériques; et, comme de juste, je ne manquais jamais d'aller en passant rendre visite à ces apôtres, à ces pionniers de la civilisation évangélique, et naturellement aussi, à mon retour, j'avais provision de nouvelles, de conversions, histoires de catéchumènes à raconter, toujours plus intéressantes à entendre dire qu'à lire dans des lettres.

C'était une fête que le jour de mon arrivée chez mon vieil ami; on mettait les petits plats dans les grands; quelques intimes, prévenus dès la veille, festinaient chez le bon prêtre; et, au dessert, grand nombre de fidèles de la paroisse s'en venaient écouter mes récits. Cette fois, j'avais eu soin de ne pas informer l'abbé Laugier à l'avance. Il s'excusa, en me grondant d'être tombé chez lui comme une bombe; mais la nature des nouvelles exceptionnelles, au sujet desquelles nous avions à causer, lui fit bientôt comprendre, surtout après l'incident qui suivit sa proposition de consultation, que j'acceptais son invitation à la condition expresse que nous déjeunerions seuls. Il en fut ainsi, et personne ne vint nous déranger.

J'avais mis l'abbé au courant de l'affaire Carbuccia. Il n'ignorait pas l'existence des sociétés où un culte secret est rendu à Lucifer. Je ne lui apportai donc aucune révélation. Mais il ne connaissait l'organisation du satanisme que par-ouï dire. D'autre part, il savait plusieurs faits, détachés, où l'intervention des démons avait été manifeste, et il me les cita.

En parlant de ces choses surnaturelles, il m'arriva de laisser échapper une expression d'étonnement, au sujet de ce pouvoir que Dieu concède à l'enfer.

— Les faits sont là, me répondit mon vénérable interlocuteur ; il faut bien les constater. Pourquoi Dieu tolère-t-il de tels outrages à sa divinité ? Ses plans providentiels sont impénétrables... Dieu a permis à Satan de tenter la première femme ; jaloux de l'humanité, l'ange du mal a pu introduire ainsi la mort dans le monde ; c'est lui qui a fait succomber Ève dans l'épreuve ordonnée par Dieu... C'est par la permission de Dieu que Satan exerce une sorte d'empire sur les autres anges apostats comme lui. Dieu se sert de lui, encore, pour éprouver les humains, sans exemption en faveur des bons, et pour châtier finalement les méchants... L'Église nous apprend aussi que Satan est un esprit de mensonge dans la bouche des faux prophètes et des hérétiques ; que lui ou ses démons tourmentent, obsèdent les hommes, leur inspirent des mauvaises actions, et peuvent même les posséder ; qu'il se transforme en ange de lumière, pour mieux tromper ceux à qui il apparaît ; qu'il a le pouvoir de causer plusieurs maladies ; qu'il nous attaque principalement à la mort, et conduit les âmes des méchants en enfer ; que son pouvoir et sa malice, subordonnés à la volonté de Dieu, auront beaucoup plus d'étendue encore au temps de l'antéchrist qu'à présent ; enfin, qu'il sera jugé au dernier jour... Voilà ce que la religion nous enseigne, en rassemblant les passages des Écritures où il est parlé de Satan... Nous n'avons pas à juger les desseins de Dieu ; notre devoir est de nous incliner...

Maintenant, poursuivit l'abbé, quand nous nous trouvons en présence d'un fait surnaturel, à quoi reconnaîtrons-nous qu'il est l'œuvre de l'intervention divine ou celle de l'action du démon ?... Par leur essence et par leur but, les œuvres du ciel sont toujours bonnes, tandis que les œuvres de l'enfer sont toujours mauvaises... Mais, comme Satan est le prince du mensonge, comme, dans le pouvoir que Dieu lui laisse, il a celui d'user de subterfuge, jusqu'au point de paraître même dans tout l'éclat d'un archange céleste, l'Église, pour nous mettre en garde contre ces tromperies, nous indique les signes certains qui témoignent l'action directe de l'esprit du mal.

Et le digne prêtre m'énumérait divers caractères permettant de reconnaître l'intervention démoniaque et d'éviter l'erreur.

Ainsi, le Rituel Romain déclare que, si un sujet converse dans une langue qu'il n'a jamais apprise, s'il découvre les choses éloignées et cachées, s'il déploie des forces qui surpassent évidemment son âge et sa condition, on peut pressentir dans ce cas la présence de l'esprit mauvais.

Le père jésuite Martin Delrio, docteur d'une haute science, qui a traité avec autorité ces questions délicates, nous a laissé un résumé de l'enseignement des plus éminents théologiens. Il résulte de ces études qu'un

prodige est l'œuvre du démon, quand il est réellement au-dessus des forces de la nature physique, et quand, d'autre part, celui qui le produit prétend prouver par ce moyen une doctrine contraire à la foi catholique, quand il n'a pour but que d'amuser les hommes ou de satisfaire la curiosité et les passions, et encore quand il est produit par des pratiques cabalistiques, ridicules, superstitieuses, sans invocation à Dieu et à Jésus-Christ.

Dès que le magnétisme produisit des abus, l'Église romaine s'émut, et le Saint-Office adressa des instructions à tous les évêques de la catholicité. Dans ce grave document, me disait l'abbé Laugier, nous trouvons aussi parmi les signes qui permettent au fidèle de reconnaître la présence et l'intervention de l'esprit mauvais : la prétention de deviner et de prédire l'avenir ; la faculté de découvrir des choses inconnues ou éloignées ; l'évocation des morts ; la vision de toutes sortes de choses invisibles ; la prédication d'une religion nouvelle.

Enfin, à propos des tables parlantes, l'abbé, me citant un cas où la table avait fait des réponses ordurières, concluait en ces termes :

— Les réponses ordurières sont un des signes les plus certains, les plus infaillibles, auxquels tout chrétien reconnaîtra l'intervention de Satan.

L'abbé pensait que Satan manifeste surnaturellement son action bien plus souvent qu'on ne croit, et que bien des faits, auxquels les sceptiques ne prennent pas garde, sont cependant étranges, extraordinaires, aux yeux de l'observateur attentif.

Il me raconta, comme exemple, une affaire criminelle qui avait passionné ses compatriotes méridionaux en 1856, l'affaire Matraccia.

— Écoutez, me dit-il. Ce n'est pas un roman, ceci ; c'est un procès qui s'est déroulé publiquement devant la cour d'assises d'Aix, un procès dont les débats ont été imprimés dans tous les journaux de l'époque. Les collections de ces feuilles sont, au surplus, à la Bibliothèque publique de la ville, où quiconque peut les consulter. Eh bien, ce procès a révélé des choses inouïes, et son dénouement a été accompagné de circonstances bizarres, qui ont été également relatées par la presse de toutes les opinions.

Ce Matraccia était un de ces Italiens que l'on reconnaît à première vue, noirs de peau et de poil, d'une beauté sinistre. Fainéant et débauché, on ne lui connaissait aucun état, il n'exerçait aucune profession. De quoi vivait-il ? Cela est demeuré un mystère. Il allait et venait, d'Italie en France, de France en Sicile, de Sicile en Egypte, d'où il revenait encore en France. Son quartier général paraissait être Marseille. Quoiqu'il en soit, il n'appartenait à aucune maison de commerce ; dans ses

voyages sans but connu, il dépensait beaucoup d'argent ; et notez bien qu'à son procès il n'a pu justifier d'aucuns moyens d'existence.

Donc, en 1856, il eut maille à partir avec la justice française. Son cas lui faisait encourir la peine capitale. Il avait poignardé, sans qu'il ait jamais voulu dire pourquoi, une femme chez laquelle il se trouvait un jour, une de ces malheureuses qui sont la honte de leur sexe et dont la profession ignoble porte un nom qu'une plume honnête n'écrit jamais que forcée et à regret.

Ce n'était point pour la voler qu'il avait assassiné cette femme ; elle ne possédait rien ou presque rien. Il ne s'agissait non plus ni de vengeance, ni de haine ; il était avec elle dans d'excellents termes. Il avait tué pour tuer ; c'est du moins ce que l'on crut, et, au premier moment de son arrestation, on avait présumé qu'il était peut-être fou.

« — Mais, enfin, pourquoi avez-vous poignardé cette malheureuse ? » lui demanda l'agent de police qui s'empara de lui, après le crime.

Matraccia répondit, d'un ton de brute :

« — Je voulais avoir de son sang. »

Quand le juge d'instruction chercha à avoir l'explication de cette phrase incompréhensible, échappée dans un premier moment d'affolement, sous le coup d'une arrestation inattendue, Matraccia prétendit qu'il ne se souvenait pas d'avoir fait cette réponse à l'agent ; il la nia ; l'agent maintint sa déposition. Alors, Matraccia refusa de s'expliquer en aucune façon sur le mobile de son meurtre.

« — Je suis pris *cette fois*, grommela-t-il ; c'est tant pis pour moi !... J'ai été un maladroit... Je ne nie pas l'assassinat... Jugez-moi vite, coupez-moi le cou au plus tôt, cela m'est égal ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser garder mon perroquet jusqu'à mon exécution. »

Matraccia possédait, en effet, un perroquet, dont il ne se séparait jamais. A la rue, il avait toujours cet oiseau sur son épaule, et les habitués des promenades publiques de la ville, notamment ceux du cours Belzunce, ne le connaissaient que sous le nom de « l'Italien au perroquet ».

Le magistrat instructeur crut devoir satisfaire cette fantaisie de l'accusé ; son perroquet fut son compagnon de captivité. Mais, par contre, le juge eut soin de ne pas presser l'instruction, et ainsi il agit sagement.

Une enquête minutieuse fut faite dans les divers pays que Matraccia fréquentait. On apprit, par la police de Naples, qu'il était carbonaro. A Messine, en 1850, il avait assassiné un prêtre, mais sans le voler ; il avait réussi à se tirer des mains de la justice sicilienne, grâce à la connivence d'un geôlier, a-t-on dit. Ce fait d'impunité ne fut jamais éclairci et donna lieu dans le pays à de nombreux commentaires. Ce qui fut re-

marqué aussi, c'est que, la veille du jour où Matraccia avait assassiné ce prêtre, une femme de mœurs légères avait été aussi poignardée, sans qu'on pût jamais soupçonner son meurtrier, lequel s'était échappé à loisir, après avoir recueilli, — fait particulier et horrible, — tout le sang qui avait coulé de la gorge tranchée de la victime.

Or, dans le crime de Marseille, c'était également une femme ayant une inconduite notoire que Matraccia avait égorgée; mais là, il avait été pris. Et, d'autre part, il fut établi que, dans la semaine du crime, il avait rôdé aux alentours des demeures de divers prêtres, principalement des prêtres âgés. Interrogé sur le motif de ces allées et venues suspectes, il nia selon son système, et se renferma dans un mutisme absolu.

A Naples, en 1852, il avait incendié une église. Il fut encore établi qu'en Egypte il avait fait partie d'uue bande de scélérats, ne vivant que de rapines; la bande avait été capturée un jour; Matraccia, seul, parvint à s'évader de la prison du Caire, on n'a jamais su comment.

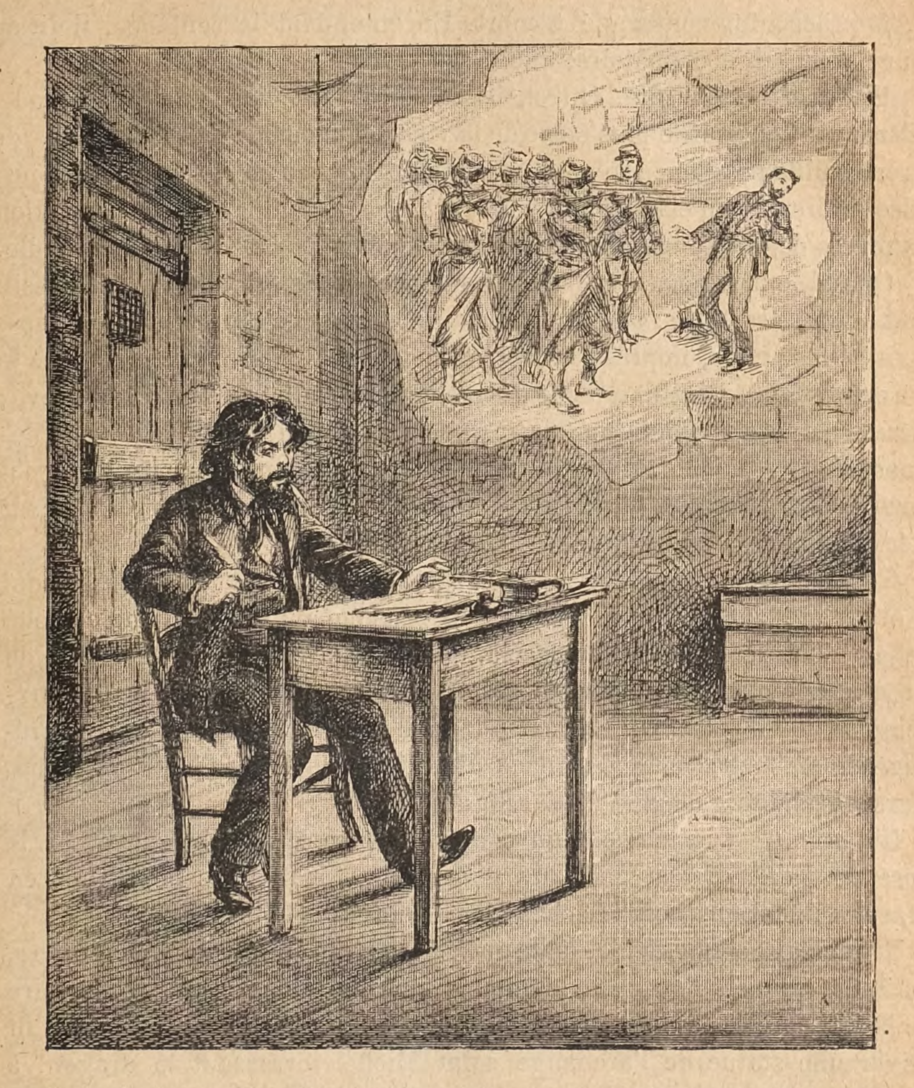
En France, le mystérieux bandit fut bien gardé. Il comparut aux assises pour répondre de ses forfaits. On ne put obtenir de lui aucun éclaircissement. Il avouait le fait brutal, le crime, qu'il ne pouvait nier, bien entendu ; mais il demeurait opiniâtrement muet sur tout le reste. En vain, on lui demanda de nommer ses complices; car il paraissait évident qu'on était en présence d'une vaste organisation criminelle, assassinant dans un but inexplicable.

A cette question, Matraccia répondit, avec un rire cynique, narguant la cour et les jurés :

« — Je n'ai pas d'autre complice que mon perroquet. »

Par une déplorable condescendance, on l'avait autorisé à garder son perroquet, même devant les assises. Et ce fut un spectacle sans pareil, que celui de cet accusé, subissant dans un prétoire criminel les interrogatoires du président, opposant, sans s'expliquer, ses démentis aux affirmations accablantes du ministère public, et portant ce volatile vert perché sur son épaule (1).

(1) Rien n'est bizarre comme la fantaisie qui a lieu parfois dans les grands procès criminels. Ce président, qui toléra qu'un véritable bandit, accusé d'assassinat, comparût devant les assises avec son perroquet sur l'épaule, est tout simplement stupéfiant. Plus récemment, et à Paris même, on a vu la justice se prêter à des caprices plus inouïs encore des accusés. Rappelons seulement un cas célèbre, connu de tout le monde : l'affaire Tropmann, en 1870. L'auteur du crime de Pantin, pour retarder autant que possible l'heure de l'expiation suprême, inventait des contes à dormir debout; c'est ainsi qu'il déclara aux magistrats que, si l'on voulait connaître la vérité sur les mobiles de son forfait, il fallait retrouver un portefeuille contenant certains papiers mystérieux et qu'il disait perdu. Il demanda la consultation d'une somnambule à ce sujet; les magistrats déférèrent à cette requête; on amena une somnambule au Palais de Justice. un magnétiseur l'endormit dans le cabinet du juge d'instruction, qui l'interrogea, d'après les questions que dictait Tropmann. La somnambule répondit confusément, suivant l'habitude; et, à la suite de ces réponses confuses, l'instruction ordonna une enquête qui dura un mois entier en Alsace, où, bien entendu, on ne retrouva jamais le fameux portefeuille; mais Tropmann, grâce à la condescendance plus que singulière des magistrats, avait gagné un mois.



M. Clovis Hugues, alors détenu politique à la prison Saint-Pierre, entendit tout à coup, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement très net d'une vive fusillade. Or, au même moment, — il l'apprit ensuite, — un peloton d'exécution fusillait son ami Gaston Crémieux, à l'autre extrémité de la ville. (Page 51.)

Ce perroquet de l'assassin est demeuré légendaire. Tous les journaux du temps l'ont mentionné, en rendant compte des débats. C'était un oiseau étonnant ; il disait des choses extraordinaires, parlait latin (*sic*) ; il psalmodiait, avec des intonations de parodie moqueuse, des psaumes et des oraisons de l'Eglise ; au cours du réquisitoire, il interrompit l'avocat-général, pour lui jeter une injure obscène. Ce fut un scandale. Le président y mit fin, en ordonnant l'enlèvement de cette vilaine bête ; mais Matraccia, à son tour, jura, sacra, se démena comme un possédé, et se retira, emmené par les gendarmes, hors de la salle d'audience.

Matraccia fut condamné à mort. En entendant la sentence, il dit au jury, d'un ton déclamatoire, que le feu du ciel le vengerait.

Enfin, il fut exécuté. On choisit, pour le supplice, une vaste place, située en l'endroit le plus élevé de la ville, et nommée la Plaine. Plus de trente mille personnes se pressèrent autour du lieu de l'exécution. La justice fit dresser un échafaud très haut. Matraccia fut conduit à l'expiation suprême dans une charrette; il avait toujours son perroquet sur l'épaule.

Quand le bourreau le saisit, le perroquet ne le quitta pas. L'assassin eut la tête tranchée; mais son compagnon ailé disparut en même temps. Les bonnes gens, impressionnées, dirent que le bourreau et ses aides le virent se fondre instantanément comme une bulle de savon qui crève; mais c'est là sans doute une exagération; l'oiseau maudit dut simplement s'envoler. Quoi qu'il en soit, aucun journal n'annonça plus tard qu'il avait été retrouvé, et pourtant toute la presse mentionna sa présence sur l'échafaud.

Ce qui est plus singulier, ce qui a été publiquement constaté, ce qui a été relaté authentiquement, c'est la brusque apparition d'une comète, le jour de l'exécution de Matraccia, que toute la ville, dès l'ouverture du procès, nomma : *Matraccia, le fils du Diable.* Cette comète brilla longtemps d'un vif éclat. On se demandait s'il n'y avait point là quelque présage de malheur, quelque menace diabolique contre les juges du carbonaro, incendiaire d'église, assassin de prêtre.

Il y eut au même moment un complot contre Mgr l'Evêque et M. le curé de Saint-Victor; plusieurs personnages mal notés furent mis en état d'arrestation, puis relâchés faute de preuves suffisantes.

Tout cela produisit à Marseille une émotion qui dura deux mois entiers, au bout desquels le conseil municipal, pour consacrer l'acte nécessaire de la justice humaine qui avait supprimé l'infâme carbonaro sataniste, fit ériger une statue de l'archange saint Michel terrassant le dragon, à l'endroit même du supplice de Matraccia, et la Plaine prit le nom de place Saint-Michel, qu'elle a conservé depuis. La statue de l'archange a été enlevée quelques années plus tard.

Voilà, conclut l'abbé Laugier, ce que l'on sait de Matraccia; mais n'est-il pas permis de dire qu'il y avait, de la part de ce monstre, autre chose que des crimes ordinaires, et faut-il considérer comme choses normales tout ce qui a eu lieu à son propos?

L'abbé m'expliqua encore que le diable, véritable « singe de Dieu », — c'est ainsi, du reste, que le qualifient tous les Pères de l'Église, — met une sorte d'amour-propre à répondre aux miracles du ciel par des prodiges qui n'en sont que la grotesque imitation.

Jésus-Christ, quarante jours après sa mort, s'éleva glorieusement au

ciel sur le mont des Oliviers. Simon le Magicien, le fondateur du gnosticisme, pour montrer publiquement qu'il avait à sa disposition des puissances surnaturelles, s'éleva dans les airs devant l'empereur Néron et le peuple romain : il est bon de dire que ce prestige ne réussit qu'à moitié; Simon avait opéré son ascension jusqu'à une certaine hauteur, lorsque saint Pierre qui était là se mit à prier, et aussitôt le sectateur de Lucifer fit une chute effroyable, dans laquelle il se cassa les deux jambes et dont il mourut peu après.

Ces contrefaçons, par le diable, des miracles célestes sont innombrables, me disait l'excellent abbé. De nos jours même, l'observateur peut les compter. Ainsi, on connaît, par une déposition devant le conseil de guerre de Paris après la Commune (affaire Dacosta), ce fait merveilleux d'un jeune prêtre du clergé parisien, qui, sous cette nouvelle Terreur, caché dans une chambre où il avait élevé un autel, priait pour son archevêque, Mgr Darboy; tout à coup, il vit le linge blanc de l'autel se couvrir de petites gouttes de sang; c'était le moment même où l'archevêque et cinq autres otages tombaient sous les balles des fédérés; Dieu annonçait donc par un miracle que les nobles victimes périssaient, que les martyrs entraient à l'instant dans sa gloire. Eh bien, d'autre part, nous avons ici à Marseille un journaliste très irréligieux, des plus impies, et, qui plus est, franc-maçon, nommé Clovis Hugues, déjà candidat radical pour la députation, il y a deux ans, et ce mécréant, qui a écrit, je ne sais plus dans quelle feuille, un poème glorifiant Satan, raconte à qui veut l'entendre, — cela m'a été rapporté par des personnes dignes de foi, — que, se trouvant détenu à la prison Saint-Pierre pour délit politique, à l'époque où notre armée nous débarrassa des communards, il entendit un matin, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement sinistre, très net, très caractéristique d'une vive fusillade; il en fut tout ému et s'informa dans la journée auprès du directeur de la prison, pour savoir s'il n'était pas arrivé malheur à quelqu'un de ses amis radicaux-socialistes; ce qu'il apprit alors, c'était que, à la minute, à la seconde précise où une fusillade mystérieuse avait éclaté dans son tiroir, le chef de la Commune de Marseille, Gaston Crémieux, avait été exécuté par la troupe, sur le Pharo, c'est-à-dire tout à fait à l'autre extrémité de la ville. Depuis lors, M. Clovis Hugues a raconté à mille personnes ce phénomène, et il faut certainement le croire; ce n'est pas parce qu'il est pour nous un adversaire fanatique et violent, que nous devons l'accuser d'imposture. Cet homme a dit vrai, et le bruit de la décharge du peloton d'exécution de Gaston Crémieux a réellement résonné dans le tiroir de sa table en bois : mais là, il est facile de voir qu'il n'y a pas eu miracle céleste; qui, si ce n'est Lucifer ou quelque

autre démon, aurait annoncé ainsi, par un phénomène, par un prestige, à un impie avéré, la mort tragique d'un chef communard, son ami et son complice ?

En fait d'imitation diabolique plus forte encore, l'abbé me cita le cas que voici. Un miracle divin, des plus indiscutables, des plus authentiques, est celui de saint Janvier, dont le sang se liquéfie et bouillonne, chaque année, à la date de son martyre. Or, l'abbé Laugier tenait d'un religieux franciscain, qui avait fait faire une retraite à un luciférien converti, qu'il existe quelque part, mais il ne savait pas exactement où, dans une société de théurgistes, le crâne d'un sectateur de Satan, supplicié au moyen-âge, et que ce crâne, chaque année, à la date exacte du supplice, parle, répond aux questions qu'on lui pose sur ce qui se passe au royaume infernal, et lance des flammes par les cavités du nez et des yeux.

— Puisque vous êtes inébranlablement décidé à explorer les domaines occultes du satanisme, mon cher enfant, me dit l'abbé, vous rencontrerez peut-être un jour ce crâne de damné ; peut-être assisterez-vous à ce prestige diabolique...

L'abbé ne se trompait point dans ses prévisions. Ce crâne, qu'on exhibe aux initiés de l'occultisme, je l'ai vu ; j'en parlerai longuement plus loin ; mais je dois dire, en toute sincérité, qu'en ce qui concerne le prestige dont il s'agit, je crois à la possibilité d'une supercherie ; toutefois, s'il y a supercherie, elle est si habilement exécutée qu'il est difficile de se prononcer catégoriquement.

La conclusion finale de mon vieil ami était que, si Dieu laisse à Lucifer un pouvoir très grand, qui sera plus considérable encore au temps de l'antéchrist, mais dont il aura à rendre compte au jour du jugement dernier, d'autre part, la providence divine, toute paternelle, protège les humains, les bons, ceux surtout qui, par une piété ardente au premier âge, se sont assuré des trésors de grâce, et la bonté du Père céleste est telle, sa miséricorde est à ce point infinie, qu'à la seconde ultime de l'agonie, quel que soit le degré de péché dans lequel l'âme est tombée, il suffit à l'homme, pour être sauvé, d'un acte de contrition parfaite, d'une lueur de repentir sincère, vrai et mêlé d'une aspiration d'amour vers Dieu ; de telle sorte que le libre arbitre de l'homme existe toujours et quand même, et que le pouvoir de Satan de maléficier se trouve par là absolument contrebalancé par la foi de la créature et annihilé alors par l'infinie bonté du Créateur : le diable peut tenter, se réjouir de voir les progrès du mal chez l'obsédé et le possédé ; mais, au dernier moment, en définitive, toute sa peine peut être perdue.

Le bon abbé Laugier ne contrecarra donc plus mon projet et me pro-



mit ses prières. Nous allâmes ensemble, un jour, au sanctuaire vénéré de la Bonne Mère de la Garde.

Je partis. Le dimanche même où le paquebot devait lever l'ancre, à neuf heures du matin, mon vieil ami vint me serrer une dernière fois la main à bord. En me quittant, il me remit une médaille indulgenciée et bénie, une médaille de saint Benoît.

— Portez toujours sur vous cette médaille, mon cher enfant, me dit-il; n'oubliez jamais, chaque matin et chaque soir, de faire votre prière; invoquez souvent la Sainte Vierge... Maintenant, je vous laisse sous la protection de Dieu.

Et nous nous embrassâmes; le digne prêtre pleurait comme un enfant.

CHAPITRE III

La mort d'une prêtresse de Lucifer

Je fais grâce au lecteur d'une traversée de Marseille à Galle, des plus monotones, interrompue seulement en passant à Naples par une visite à l'illustrissime grand commandeur Peisina.

Il me fallut aller, en compagnie du souverain hiérophante, absorber des *granite* (boissons glacées) à un café de la via di Mezzocannone, endroit où il donnait d'ordinaire ses rendez-vous. C'est par là qu'a lieu chaque semaine le tirage de la loterie nationale: or, Peisina, qui a plusieurs cordes à son arc, débite aux gens du peuple des consultations à quinze centimes sur les numéros qui ont des chances de sortir. Ces quelques instants passés avec le chef suprême du rite de Memphis (pour l'Italie) me procurèrent l'occasion de faire la connaissance de Bovio, un des orateurs républicains renommés de la péninsule, aujourd'hui le leader de l'extrême-gauche au parlement. Bovio est un homme de taille moyenne, plutôt petit que grand, à longue barbe noire, toujours sanglé dans une étroite redingote. Peisina nous présenta l'un à l'autre. C'était aussi un frère, mais du rite écossais. Du reste, il ne fit qu'entrer et sortir, accompagné de cinq ou six membres de comités électoraux.

Bovio parti, nous causâmes occultisme. Je donnai au souverain hiérophante des nouvelles de Marseille. Pendant mon séjour dans la vieille cité phocéenne, j'avais visité une loge misraïmite, avec laquelle la maçonnerie napolitaine entretient de bonnes relations. Je dis à Peisina que, grâce à son diplôme, j'avais été reçu dans le temple avec tous les hon-

neurs de la voûte d'acier, maillets battants; il en fut satisfait au plus haut point, et me dit :

— D'autres honneurs, bien plus grands encore, vous attendent aux Indes, si vous y allez, très parfait et illustre frère.

Il se félicitait de m'avoir conféré le 90e degré de Memphis, et ajoutait :

— D'un simple coup d'œil, j'avais compris, lorsque vous vîntes me voir pour la première fois, que vous possédiez la vraie lumière et que toute initiation était superflue. Je crois que vous serez une des gloires de notre ordre sublime.

Je lui glissai quelques mots au sujet de Matraccia.

— Un martyr! murmura-t-il.

L'abbé Laugier ne s'était donc pas trompé; Matraccia avait eu des accointances avec les occultistes de Naples.

Nous nous séparâmes, les meilleurs amis du monde; il comptait sur moi pour lui amener des recrues!...

Nous arrivâmes à Galle un vendredi. Le souverain hiérophante m'avait donné l'adresse d'une société de cabalistes; mais je me demandai si je devais m'y rendre. Je ne me sentais pas encore assez ferré, pour aborder si brusquement la cabale nettement diabolique. Je n'avais jusqu'alors vu que de la maçonnerie ordinaire, à la loge de Marseille. Il me semblait qu'il serait prudent à moi de ne procéder que progressivement, en visitant d'abord des chapitres de Rose-Croix, puis des aéropages de Kadosch; après quoi seulement je me hasarderais dans les réunions palladiques. J'avais étudié, avec soin, pendant la traversée, au moyen de divers livres que Peisina m'avait vendus, toute l'échelle qui conduit aux lucifériens; mais ma science se bornait à la théorie; je n'avais, somme toute, encore rien vu.

L'arrêt à Galle était de quarante-huit heures. Quoique peu porté à faire d'emblée connaissance avec les cabalistes cynghalais, je descendis à terre immédiatement.

Le lecteur sait que Pointe-de-Galle est le point extrême sud de l'île de Ceylan, qui fait elle-même le sud de l'Inde, dont elle est séparée par le détroit de Palk. Au point de vue qui nous occupe, Ceylan a une situation toute particulière, et il n'est pas sans intérêt de l'exposer.

Si l'on jette un coup d'œil sur une carte du monde, on voit que depuis le Cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, jusqu'au Kamtchatka, au nord-est de la Sibérie, tout le littoral est bordé d'îles : Madagascar, avec sa ceinture de petites îles, Mayotte, Nossi-Bé, les Comores, Bourbon, Maurice, Sainte-Marie, les Seychelles, puis, en remontant vers le nord, Soccotra, à peu de distance du cap Gardafui; puis, en prenant dans la direction de l'est, les Maldives, Ceylan au sud

de l'Inde; puis, entre le continent chinois et l'Australie, île immense, toute la Malaisie, Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, les Moluques, les Philippines, tous les archipels, innombrables, de l'Océanie, pour tout dire; et, sur les côtes de Chine, Haï-Nan, Hong-Kong, Formose; puis encore, les Lieou-Kieou, qui font une ligne de petites îles parsemées entre Formose et le Japon; enfin, le grand empire insulaire du Japon, et les Kourilles, qui constituent encore une ligne nettement tracée d'îles depuis Yéso jusqu'à la pointe du Kamtchatka. Tout cet énorme ensemble borde la mer des Indes, l'océan Pacifique, c'est-à-dire d'incommensurables étendues, et toutes ou presque toutes ces îles sont volcaniques. Qui ne connaît, en effet, le Fusi-no-yama du Japon, les tremblements de terre si fréquents dans cette région qu'on en a pu compter jusqu'à neuf cents par jour? les bouleversements intermittents dont les Philippines sont le théâtre? Enfin, qui n'a entendu parler de la catastrophe toute récente de Krakatoa?

Ces vestiges volcaniques et l'aspect de l'ensemble montrent que, très probablement, toutes ces îles ne sont que les restes, les points élevés d'un vaste continent qui jadis a existé là, et qu'un bouleversement, d'une puissance prodigieusement extraordinaire, a fait disparaître, tandis que l'Afrique, dont le niveau central est, on le sait, bien au-dessous de celui de l'Océan et formait autrefois le fond d'une mer, apparaissait, surgissant du sein des flots.

Quelle a été la cause de ce bouleversement, de ce cataclysme effroyablement terrible des plus lointaines époques de l'humanité? Dieu seul le sait. Mais, ce qui prouve bien qu'il a eu lieu et que ces terres, aujourd'hui disjointes, étaient jadis réunies, c'est que leur faune et leur flore, leurs animaux et leurs plantes, sont les mêmes et appartiennent exclusivement à des espèces de transition : les makis, par exemple, au corps de singe et à la tête de carnassier, formant la transition entre les deux espèces; les kanguroos et l'ornithorynque, la transition entre les vertébrés et les invertébrés.

On trouve là des animaux qui ressemblent à des plantes, et des plantes qui ressemblent à des animaux; des animaux qui se nourrissent de fleurs, et des fleurs qui se nourrissent d'animaux, qu'elles prennent au piège, qu'elles tuent, mangent et digèrent; des plantes qui se promènent, et des animaux immobiles ou à peu près; des champignons et des fougères énormes comme des arbres, et des arbres petits comme des champignons; des hommes, enfin, qui ont l'aspect de singes, et des singes qui ressemblent à s'y méprendre à des hommes; des fourmis, des araignées, des mouches, gigantesques, hors de toutes proportions, et des oiseaux, par contre, des chevaux, des bœufs, infiniment petits; et, der-

nière et étrange singularité, tous les chats y sont noirs et naissent avec la queue cassée.

C'est là, on le voit, un monde à rebours, dont l'étude confond l'esprit; car tout ce que je viens de dire est de l'exactitude la plus rigoureuse, la plus scientifique.

Un savant allemand, protestant, hérétique par conséquent, frappé de ces faits, en a tiré une conclusion inattendue et fort bizarre : Hœckel a supposé que, de même que ce continent, englouti dans l'Océan, et dont ne surnagent que les points les plus élevés pour en attester l'antique existence, était le centre, le lieu d'origine des espèces florales et faunales intermédiaires, transitoires, de même il avait été aussi, à un moment quelconque des temps primitifs, le lieu d'origine, de naissance et d'habitation d'un animal de transition entre l'homme et le singe, animal hypothétique que d'autres auteurs ont nommé « l'anthropopithèque ».

Partant de cette donnée, contraire à la science des Linné, des Cuvier et autres zoologistes chrétiens, science qui vaut bien la leur, les transformistes se sont amusés à décrire cet animal supposé. Selon eux, il n'avait pas encore la parole ; mais il avait, affirment-ils, les membres grêles, la forme des mains se rapprochant de celle des pieds, le corps velu ; et quelques-uns même vont jusqu'à nous apprendre que cet anthropopithèque, cet animal presque homme, avait une queue, de la barbe et des poils roux.

Il est inutile de s'attarder à discuter ces balivernes. L'écriture sainte, la révélation, la tradition religieuse ont une autre valeur que les hypothèses d'un savant protestant, et nous enseignent, à n'en pas douter, que l'homme n'est pas le produit d'une transformation, mais est bien l'*homo sapiens*, comme l'appelle Linné, le classant en dehors de tous les animaux, c'est-à-dire une création à part et toute spéciale de l'Eternel.

Si donc j'ai relaté ces fantaisies saugrenues d'une pseudo-science, c'est uniquement pour montrer toute l'importance physique, importance incontestée, de ces contrées étranges, toute la singularité exceptionnelle, la difformité presque, si l'on peut ainsi s'exprimer, de ces régions que nous allons parcourir, et que les missionnaires appellent couramment : *le royaume de Satan*. Et l'on verra, par ma première enquête, que cette appellation n'est nullement arbitraire, et qu'il faut un véritable courage à nos prêtres des missions pour se vouer à la conquête des âmes dans ces pays réellement subjugués depuis tant et tant de siècles par les puissances de l'enfer.

Si ce monde est singulier au point de vue physique, c'est bien pis encore au point de vue civilisé. L'Inde et l'Asie ont été de tout temps et sont même de nos jours les foyers de la pire superstition, des pires idolâ-



La vieille Mâhmâh tournait toujours au milieu du bûcher. (Page 70.)

tries : ces peuplades barbares, qui se comptent par d'innombrables millions d'habitants, puisque les Indes, à elles seules, contiennent près de trois cent millions d'individus, et la Chine environ six cent millions, ces peuplades, dis-je, n'ont vécu de tout temps que de rapines et de conquêtes, tour à tour maîtresses et victorieuses, puis vaincues et esclaves ; et, en outre, à côté de cette barbarie séculaire, aggravée encore par une méconnaissance monstrueuse de Dieu, on rencontre, sur ces territoires, d'une immensité invraisemblable, des traces d'une civilisation et d'un

art qui déconcertent l'explorateur. C'est, par exemple, toute une architecture grandiose et admirablement étudiée, comme celle des Kmers de la Basse Cochinchine, comme celle dont nous parcourrons quelques restes absolument fantastiques, invraisemblables, avec des escaliers donnant accès à des demeures dignes des légendes de génies et de fées, escaliers dont chaque marche a mille mètres d'étendue, et dont la longueur totale, pour arriver à la porte, est de deux lieues (un escalier de deux lieues !), des maisons dont chaque pierre a de deux cents à cinq cents mètres carrés de dimension, et dont trois cents mètres de profondeur fouillée n'ont pas encore pu faire trouver le fond ni les assises!... Que sont les pyramides d'Egypte à côté de cela! et comme on comprend bien que ces gens-là aient pu projeter et tenter la tour de Babel!...

Je demande pardon au lecteur de cette digression. Elle était nécessaire, pour me permettre de poser cette question, après tous les explorateurs stupéfaits, question qui n'a pas encore eu sa réponse et qui ne l'aura pas de longtemps : Qui donc habitait là en ces temps si lointains ? quels étaient les géants ou les merveilleux mécaniciens de ces contrées étonnantes? que s'est-il donc passé par là pour avoir ruiné et enfoui ces constructions qui défiaient les siècles? quel mystère est caché au fond de ce problème indéchiffrable?... On ne peut, certainement, pas le résoudre, ce problème ; mais on sent qu'une main toute-puissante a écrasé cet ancien monde civilisé, pesant sur lui de tout son poids.

J'étais donc descendu à terre, ainsi que je le disais, sous l'empire de ces réflexions. Il me semblait que ces contrées avaient été le théâtre d'une gigantesque révolte humaine contre Dieu, et que, objet d'une terrible malédiction céleste, elles portaient encore la marque éclatante de l'opprobre, livrées pour leur châtiment à la domination de Satan, qui en tyrannise les populations, les déprave à plaisir, en fait son jouet, et se complaît à y régner comme dieu d'une religion infernale.

L'unique hôtel de Pointe-de-Galle est bien connu des voyageurs, qui vont s'y reposer de la mer, pendant les quelques heures d'escale. Au cours de ces passages de bateaux anglais ou français qui s'y arrêtent, très nombreux, d'ailleurs, la petite place, ou plutôt la route qui passe devant l'hôtel, est envahie par des marchands de toute espèce, vendeurs de saphirs, de bibelots, importuns, enveloppants, vous prenant de force, s'introduisant dans votre chambre, vous relançant partout, sans compter les bateleurs, jongleurs et charmeurs de serpents.

Ces bateleurs sont les bohêmes de l'Inde : ils vivent en tribus errantes, se livrant à leurs jongleries, disparaissant par intervalle, puis reparaissant. Ils sont vêtus d'un simple morceau d'étoffe, qui pend à leur cein-

ture. On les rencontre généralement par bandes de trois ou sept, dont une femme fait partie ; jamais cinq, ni six, ni deux.

Leur principal métier, en dehors du vol dont ils sont coutumiers, consiste dans les jeux d'adresse, jonglerie et escamotage, et surtout dans l'art de charmer des serpents, spécialement le cobra-capello, vipère à collier, dont la morsure est instantanément mortelle. Tout cela, exécuté sur le pont d'un navire ou dans la rue, est de la pure fantaisie ; mais, dans les grandes circonstances, à certaines fêtes, par exemple, ils se livrent à des exercices qui tiennent vraiment du prodige.

Ils étaient sept, ce jour-là, sur la vérandah de l'hôtel de Pointe-de-Galle, nus, sales, accroupis en cercle, en train de faire montre de leur talent de prestidigitation, devant lequel Robert-Houdin et Dicksonn lui-même se seraient avoués vaincus. Celui qui tenait le milieu du groupe et auquel les autres servaient de compères, lui passant les instruments, les trucs, avait une physionomie toute particulière ; d'une maigreur improbable, sa peau noire, sale, tendue sur les os, avait des reflets verts par instants, lorsqu'il remuait et que la lumière s'y jouait ; il avait les mains et les pieds longs, en forme de pattes, presque terminées par des griffes ; sous une abondance de cheveux qui n'avaient jamais connu le ciseau, embroussaillés, se voyait, petit, petit, un visage extravagant, dont la majeure part de la superficie était prise par un énorme nez busqué, en avant de deux yeux brillant comme des charbons enflammés et sur une bouche tordue, fendue jusqu'aux oreilles pointues et velues, et armée de dents aiguës dont la blancheur surprenait. Ce personnage, encore que sale, crasseux et répugnant, attirait l'œil avec je ne sais quoi d'obsédant dans le regard.

Tout en faisant ses exercices, entrecoupés d'explications en tamoul, auxquelles d'ailleurs personne ne comprenait rien, il nous regardait tous, et moi plus particulièrement, me semblait-il ; il me dévisageait d'une façon singulière, me fixant et roulant ses yeux dont le blanc apparaissait alors nacré avec des reflets de feu.

Mais je fus stupéfait, lorsque le domestique indien de l'hôtel, qui était derrière moi, me glissa ces mots :

— Le Sata veut vous parler ; il sait ce que vous êtes ; sa volonté est sœur de la vôtre ; et il vous conduira.

Je restai littéralement abasourdi. Ce nom de Sata donné au jongleur m'intriguait, d'autant plus que le domestique et lui n'avaient pas échangé un traître mot. Il n'avait pas bougé de sa place ; seuls, deux de ses compagnons avaient, à plusieurs reprises, circulé parmi les voyageurs descendus à l'hôtel, pour faire leur collecte ; mais ceux-ci non plus n'avaient pas parlé au domestique.

Les exercices étant finis et ayant rapporté à la troupe une ample moisson de menue monnaie, les Indiens semblaient s'en aller, lorsque le chef, se retournant vers moi sans affectation, mit sa main gauche sur le cœur, tout en laissant tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre ; en même temps, il me lançait à la dérobée un clignement d'œil, qui, à ne pas s'y méprendre, était un appel.

Dans cette mime, il y avait deux indications pour moi. Par son attitude, prise sans se faire remarquer, et aussitôt quittée, le jongleur avait montré qu'il était luciférien. Ceci, je le savais, non par Peisina qui m'avait exclusivement enseigné les signes et gestes du rite de Memphis dont il m'avait conféré un des plus hauts grades, mais par Carbuccia, qui avait reçu, on ne l'a pas oublié, l'initiation des sectes nettement sataniques ; or, pour se faire reconnaître d'un co-affilié, s'il s'en trouve dans une assemblée de profanes, à la rue ou dans un lieu public, un luciférien prend, pendant deux ou trois secondes, la pose en question, qui se nomme, pour ce motif, le signe de reconnaissance. Au surplus, le jongleur m'avait adressé de l'œil un vulgaire appel, pour le cas où je ne serais pas luciférien comme lui.

Je répondis à son appel par une inclinaison de tête, lui indiquant ainsi que j'allais le rejoindre. Mais je ne crus pas devoir, par un signe correspondant au sien, me faire passer pour un initié de la théurgie, puisque je n'étais encore que simple cabaliste de Memphis ; si j'avais usé de ce subterfuge, il aurait pu me poser des questions, auxquelles je n'aurais pas été à même de répondre ; je préférai donc n'esquisser aucun signe maçonnique, pas même l'équerre si connu, enseigné en loge aux apprentis (1er grade), et laisser croire à mon homme que j'étais tout bonnement le premier profane venu.

J'eus bientôt rejoint le groupe qui continuait à marcher, tandis que le Sata s'était arrêté.

Dès que je fus près de lui, il me salua profondément, à la manière indienne, c'est-à-dire en mettant la main gauche sur sa tête et en inclinant le corps presque jusqu'à terre.

— Toi, médecin paquebot ? interrogea-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Alors, toi venir voir Mâhmàh malade crever ?

Le contact des Européens a appris aux Indiens les langues des passagers avec lesquels ils sont en rapport, langues qu'ils parlent fort mal au point de vue de la syntaxe, mais suffisamment pour se faire comprendre.

Je fis signe que oui, de la tête, et indiquai, de la main, à l'étrange individu, qu'il n'avait qu'à marcher devant moi, que je le suivrais.

— Loin, reprit-il.

Je haussai les épaules, lui montrant que cela m'était égal.

— Argent n'a pas, continua-t-il.

Je haussai encore une fois les épaules.

— *Atcha, botatcha, Sab, Sab, Sab!* s'écria-t-il alors. Ce qui veut dire: Merci bien, merci très bien, seigneur, seigneur, seigneur.

Et à ce cri, toute la tribu, arrêtée sur le chemin, à quelques mètres de nous, vint à moi, m'entourant, s'inclinant, la main sur la tête, et restant là sans bouger, en répétant :

— *Atcha, botatcha, Sab, Sab, Sab!*

Un peu agacé de ces démonstrations exagérées, mais qui n'avaient cependant rien d'étonnant dans ce pays où le simple salut frise l'adoration, je leur dis brièvement :

— Assez!... Marchons!...

Le Sata donna alors, des lèvres, un coup de sifflet strident.

— *Ticka-garri*, ajouta-t-il.

C'est le nom des voitures indiennes.

Aussitôt, une voiture, que je n'avais pas aperçue, ni entendue encore, sortit, ma foi, je ne sais d'où, probablement du coin de la route où elle devait être arrêtée, à les attendre, et s'avança vers nous.

Le Sata m'invita d'un signe à y monter. Il grimpa après moi et s'assit à mon côté. Sans un mot de plus, le cocher fila à fond de train, soulevant autour de la voiture un tourbillon de cette poussière rouge dont le sol est entièrement fait à Ceylan, et à travers les nuages de laquelle on distinguait par intervalles les six autres Indiens de la tribu, y compris la femme, suivant au pas de course accéléré, sans s'arrêter ni souffler.

Nous prîmes la route de Wakouellah ; c'est une sorte de *bungalow* ou hôtellerie indienne, perchée au sommet d'une montagne et bien connue des voyageurs. La promenade de Wakouellah est classique à Galle.

La route qui y conduit passe à travers une forêt inextricable et touffue, dont les arbres à la tige élancée s'épanouissent au faîte en éventail, comme les bananiers, les cocotiers, les aréquiers. Sur tout le chemin, le désert ; pas une vie humaine, pas une habitation ; dans le grand silence du soleil chaud, troublé seulement par le bruit du passage de la voiture, on entend de ci, de là, des froufrous sous la feuillée, produits par des serpents qui glissent effarés, des lézards énormes qui fuient apeurés, des oiseaux de nuit qui s'envolent au hasard à tire-d'aile, se butant en aveugles contre mille obstacles, ou des singes qui sautent épouvantés ; ces derniers, en se sauvant, grimacent, mais restent silencieux sous l'impression de leur effroi, tandis que de gigantesques crocodiles, immo-

biles au bord des mares immenses, ouvrent lentement leurs gueules en des gouffres béants d'où ne sort aucun son.

Le désert et le silence!... Il y a là quelque chose qui vous saisit et vous fait frissonner comme de froid, sous le chaud soleil; et de cet ensemble on reste impressionné vivement.

Nous n'avions pas encore échangé un mot avec le Sata, et la voiture roulait toujours.

Tout à coup, elle fit un brusque crochet, quittant la route et s'engageant en plein dans la broussaille. Alors, ce ne fut plus de la poussière, mais des débris de feuilles et de branches cassées qui fouettèrent vitres et portières, avec un bruit de grésil, tandis que, alternativement, on voyait sauter, apparaître, puis disparaître dans le feuillage les six autres de la tribu, qui nous suivaient sans se lasser.

Un gros cahot, et nous nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'à l'essieu; on franchissait un gué de rivière à fond mou et vaseux : de l'autre côté, derrière un fourré épais, nous débouchâmes dans une clairière gazonnée, au centre de laquelle une hutte s'élevait.

La voiture s'arrêta. Nous avions roulé deux heures entières, tout le temps grand train. Où pouvions-nous bien être ? Je n'en savais absolument rien. Evidemment, en pleine forêt, en un endroit où nul être humain ne pénétrait, sauf la tribu qui y avait établi sa résidence.

Nous descendîmes, tandis que non loin s'entendaient encore, précipités, les pas des six, qui nous serraient d'assez près et arrivèrent tout aussitôt. Chose extraordinaire, ils avaient couru pendant deux heures à grande vitesse, mais sans sauter, c'est-à-dire en allongeant leurs jambes comme d'immenses compas, et je vis qu'aucun d'eux ne suait et n'était même essoufflé. Je remarquai qu'ils avaient tous entre leurs lèvres le *lingam*, amulette obscène que l'individu porte en général au bras gauche.

Je me demandais, en regardant la hutte sordide qui était là, comment si exiguë elle pouvait servir d'asile à sept personnes, huit même, et peut-être davantage; car je supposais que c'était aussi la demeure de la vieille moribonde que l'on m'emmenait visiter.

— Il y en a entrer là, me dit alors le Sata, en me faisant comprendre d'un geste que la porte était de l'autre côté.

Nous fîmes le tour, et je me trouvai devant une porte vermoulue, appliquée contre une ouverture; c'était l'entrée de la cahute. Sur le seuil, gravement assis, se tenait un singe, à côté duquel pendait, par son croc d'aile, à un rebord de bois, la tête en bas, une chauve-souris, de l'espèce vampire, et au-dessous un cobra, roulé, dormait.

— Trois sales bestioles! pensai-je.

Au même instant, un chat noir, la queue cassée et tordue, était devant

nous. Le Sata gloussa une onomatopée gutturale; à ce son, brusquement réveillés, chauve-souris et cobra se sauvèrent, le vampire rasant le sol, tandis que le singe me regarda bien en face, ouvrit la bouche en grimaçant, et prononça très distinctement ces deux mots :

— *Salam, sab* (bonjour, seigneur).

Je le regardai un instant, stupéfait. Était-ce bien une bête qui parlait ainsi? Était-ce un homme ressemblant à une bête?..... En tout cas, la surprise était vive. Cet incident inattendu me produisit un drôle d'effet. Je sentis une sueur froide perler à mes tempes; mon cœur battait; une seconde, je vis trouble. Le singe disparut.

— As pas peur, fit la voix du Sata, qui s'aperçut de ce moment d'émotion; as pas peur.

Décidément, je m'étais engagé à la légère dans une étrange aventure; et des histoires d'étrangleurs me passèrent par la tête... Cependant, cela me paraissait impossible. En réfléchissant, je me disais que jamais il n'était rien arrivé à aucun étranger, voyageant sous le seul guide d'Indiens à Ceylan; jamais je n'avais entendu dire que quelqu'un eût disparu ou eût été assassiné. Il me semblait inadmissible que le domestique de l'hôtel et cette tribu fussent de connivence pour m'attirer dans un guet-apens; c'était, pour eux, risquer leur tête. Aussi, cette émotion fut-elle vite dissipée. Restait une autre appréhension : en ce pays du diable, savait-on jamais ce qui pouvait survenir? J'avais hésité à aller dans une réunion cabaliste, et je me trouvais à la merci d'une bande de lucifériens à demi-sauvages!... Vrai, ce singe parlant (j'avais l'idée que c'était un singe) ne me disait rien qui vaille.

Mais, d'autre part, il n'y avait pas à tergiverser. Le Sata avait déplacé la porte, et la vue de l'intérieur de la cahute me fit comprendre que ce n'était point là l'habitation elle-même : cette hutte recouvrait l'ouverture d'un trou en forme de puits. Et le Sata me faisait signe de l'y suivre.

— Un instant! lui dis-je.

Il s'arrêta, surpris.

— Quisqui c'est ça? fit-il.

— Il y a, répondis-je, que je veux savoir où je vais.

— N'a pas loin, répliqua-t-il, n'a pas loin; là, là, sous.

Et il frappait du pied la terre, continuant :

— Il y en a, grand chambre morts... Toi voir si Mâhmâh malade crever.

Je vis bien, à l'air dont il me disait cela, que rien n'était plus simple selon lui, et que, d'après toutes probabilités, ils avaient, lui et ses compagnons, déposé le corps de leur mère, — je pensais que c'était leur mère,

— sur le point de mourir, dans une chambre creusée dans le sol, une sorte de grande chambre mortuaire.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ? repris-je.

— Toi médecin french (français), et bon, bon ; pas aimer nous médecins pas connaître ; toi, ami, ami ; savoir ça, moi... Toi diras si Mâhmâh malade pas guérir.

Impossible de tirer autre chose de ce diable d'homme.

— Pourquoi, lui dis-je encore, n'as-tu pas fait venir un médecin anglais ?

— Lui pas ami Sata ; lui parler ; toi, ami, pas parler... Anglais maudits, que un jour esprit chassera de l'Inde.

Je ne m'attendais guère à voir mettre un esprit dans cette affaire.

— Tu crois aux esprits ? interrogeai-je.

— Esprit protège Sata, esprit parler avec Sata.

— Vraiment ?

— Moi savoir toi être ami Sata.

Je ne pus retenir un rire.

— Toi ami, et moi jamais voler toi... Esprit protège toi...

— Comment sais-tu si je suis ton ami ?

— Comme ça.

— Et tu dis qu'un esprit me protège ; comment le sais-tu ?

— Comme ça.

Il me répondit ces deux « comme ça » de l'air d'un homme qui ne veut rien dire.

Je poursuivis néanmoins mon interrogatoire.

— Et, puisque tu me crois ton ami et que tu voulais me faire venir ici, comment as-tu fait pour le dire au domestique de l'hôtel sans lui parler ?

— Nous sommes même main.

— Qu'est-ce que cela, même main ?

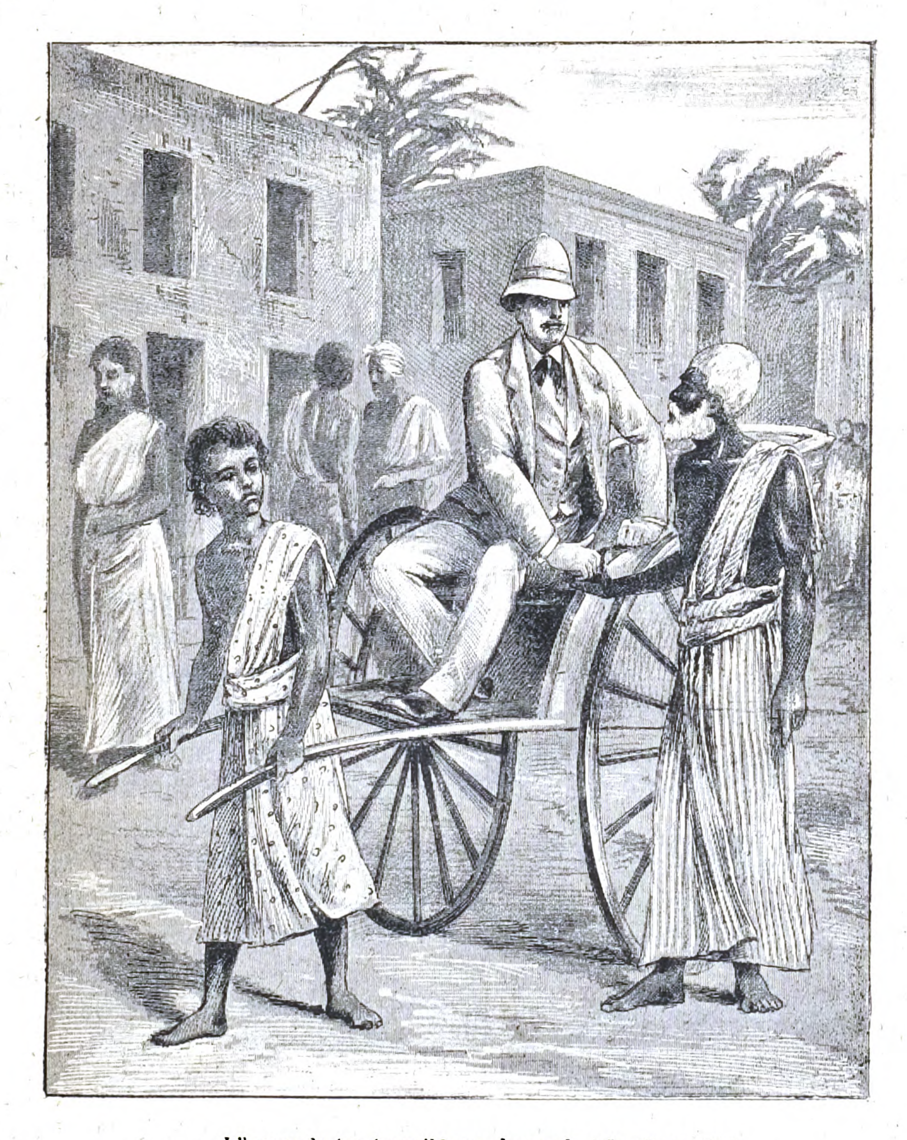
— Même main, même esprit... Toi, curieux; toi bientôt tout *louqsi* (voir).

Sur ce dernier mot, il descendit dans l'ouverture. Je le suivis.

Nous descendîmes environ soixante marches et débouchâmes dans une grande chambre souterraine, éclairée par une lampe à l'huile de coco, qui sentait mauvais.

Ce qui me frappa tout de suite, ce fut un amas de copeaux de cocotier, et sur cette manière de lit, couchée, contournée sur elle-même, une vieille femme ; quelque chose d'innommable ; sèche, ridée comme une pomme reinette, comme une baudruche dégonflée ; une araignée vieillotte, aux petits yeux éteints, et dont la respiration sifflait.

Je vis, sans autre examen, qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle était à la dernière extrémité ; et mon visage dut l'exprimer, car le Sata me dit :



— L'heure de ton travail ? me demanda-t-il. (Page 75.)

— N'a pas?... Fini, morto?...

Puis, croisant les bras, il ajouta, en hochant la tête :

— Cent cinquante-deux !... Y en a, des années !

Je fis un haut-le-corps.

— Oui, reprit le Sata, Mâhmâh y en a cent cinquante-deux années... Y en a cent ans, n'a pas sorti d'ici... Indiens venir ici, Mâhmâh elle pas sortir pour appeler esprit...

Il m'expliqua alors, rapidement, que la vieille qu'il appelait Mâhmâh

était fakir, gardienne de cette chambre qui était, disait-il, un lieu sacré; qu'elle l'habitait depuis cent ans, sans avoir vu la lumière du soleil, pourtant à quelques mètres de là; que l'esprit venait régulièrement la visiter; qu'elle était réputée dans toute la contrée; et que cet esprit, qui était son dieu à lui et à beaucoup d'autres, se nommait Lucif.

Plus de doute, j'étais bien dans un sanctuaire souterrain de fakirs lucifériens, une sorte d'ermitage, un antre de pythonisse indienne.

Je parcourus alors, d'un coup d'œil attentif, la chambre où je me trouvais; c'était plus qu'une chambre, car elle avait bien cinquante mètres carrés; en outre, on distinguait deux ouvertures indiquant l'existence d'autres pièces contiguës.

Au plafond, un peu bas, pendait la lampe, qui était en cuivre et à onze branches formant des chandeliers; et, autant que la lumière terne, floue et fumeuse de ce lumignon me permettait de voir, je reconnus dans le mur des niches taillées à la hache et contenant comme de petits autels sur lesquels ne se trouvaient aucun objet ni aucun signe.

Cette rapide inspection terminée, je reportais mes yeux vers le lit de la vieille, vers cette moribonde à l'âge problématique. Bien qu'on cite des cas de longévité chez les Indiens tamouls, je ne pouvais me faire à l'idée qu'un être humain, vivant sous terre, pût arriver à cent cinquante-deux ans, ainsi que l'avait affirmé le Sata, se faisant sans doute l'écho d'une légende répandue dans la contrée. Maintenant, le Sata et tous ses camarades, ainsi que la femme, s'étaient agenouillés autour du lit, et, par l'ouverture d'entrée, arrivaient à la file d'autres Indiens, qui avaient été évidemment prévenus. Tout ce monde pénétrait en silence dans le sanctuaire, se glissant dans l'ombre comme des serpents; tous finissaient par s'agenouiller, après s'être choisi une place; personne ne soufflait mot.

La vieille femme râlait. Sous sa peau sèche comme du parchemin, dans ce corps sans liquide, momifié pour ainsi dire, et qui, réduit presque au squelette, devait à peine peser quelques kilos, on entendait aller et venir, semblable à un craquement de sac de noix, les os et les articulations. Par moment, ce bruit sinistre cessait, la vieille semblait morte; puis, le râle recommençait, accompagné d'un sifflement lugubre.

Je m'approchai. Jamais, dans ma longue carrière de médecin, je n'avais vu agoniser de la sorte : une agonie sèche, sans sueur, sans affres; on eût dit une chrysalide, une coque, au fond de laquelle quelque chose remuait, d'où le papillon allait sortir. Instinctivement, je me demandai si l'âme de la prêtresse fakir pouvait avoir gardé encore quelque chose du souffle divin. Non, certes, pensai-je; cette âme-là était depuis longtemps à jamais maudite, appartenait toute à Satan.

Soudain, râle et sifflement s'arrêtèrent. Etait-elle morte? Non, car elle

se souleva lentement, se mit d'abord sur son séant au bord de sa couche de feuilles fanées ; puis, comme mue par un ressort qui se détendait brusquement, elle se trouva debout, les yeux grands ouverts.

Je reculai. On eût dit un spectre. La figure n'avait plus rien d'humain ; sur sa tête, les cheveux, gris, sales et courts, se dressaient. Alors, d'un geste automatique, elle tendit la main vers le fond de la salle, que je ne voyais pas. Le Sata suivit le geste ; il se leva, et tous l'imitèrent. En quelques secondes à peine, ils eurent allumé des morceaux de bois résineux, ainsi que des lampes que je n'avais pas encore aperçues, tous allant et venant sur la pointe des pieds. Il y avait en tout onze lampes au plafond, et chacune était à onze branches.

En un clin d'œil, la salle fut brillamment illuminée. Je constatai alors que le fond de la salle était occupé par un véritable autel, comme ceux de nos églises catholiques, mais dominé par une idole monstrueuse. Je reconnus le Baphomet, que Carbuccia m'avait décrit, et que je voyais pour la première fois.

Figurez-vous une espèce de bouc, dont le naseau a de faux airs de l'espèce bovine; la tête a deux énormes cornes, au milieu desquelles est planté un simulacre de flambeau, dont les flammes sont figurées par je ne sais quelle matière qui brille, rouge; sur le front, est plaquée une étoile à cinq pointes, en métal argenté. Le haut du corps de l'idole est humain, nu, avec des seins de femme; le bras droit est ployé, l'avant-bras en l'air, la main faisant le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, blanc, peint sur la muraille; le bras gauche est, au contraire, tendu en bas, la main faisant également le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, noir. Le ventre est caché par une sorte de cuirasse d'écailles vertes, en demi-cercle; au centre, s'élève une petite croix ayant une rose épanouie à l'intersection de ses bras. Les jambes, terminées par des pieds de bouc à découvert, sont drapées par une vaste étoffe d'un rouge vif. Enfin, l'idole a deux grandes ailes d'anges déployées, à plumes blanches et noires.

Telle est la représentation magique du dieu des occultistes, représentation universellement adoptée, et que j'ai retrouvée partout la même, sauf quelques variantes de peu d'importance, en Amérique comme aux Indes, à Paris et à Rome comme à Shang-Haï et à Montevideo.

De chaque côté de l'autel diabolique, il y avait un tableau, peint grossièrement, en couleurs criardes. A droite, un être humain planant dans l'espace, une grande flamme au front, et de la main droite versant de la semence sur le monde. A gauche, une abominable parodie de la mort du Christ : le divin crucifié est représenté expirant, tandis qu'un centurion romain le perce de sa lance, en le frappant, non au cœur, mais au nom-

bril; un sphinx est accroupi au pied de la croix; au loin, on aperçoit quelque chose de confus qui ressemble aux pyramides d'Égypte.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Pendant que je regardais l'autel et les deux tableaux, tous les Indiens s'étaient agenouillés de nouveau, tandis que la vieille, qui tout à l'heure râlait et qui avait repris quelques forces, se traînait par terre, pour arriver jusqu'au milieu du cercle formé par les assistants. Puis, se faufilant tour à tour, je vis arriver le chat noir à la queue cassée, le cobra qui alla s'enrouler aux pieds du Baphomet, le singe qui fut s'asseoir à gauche de l'autel, faisant d'horribles grimaces, enfin, dans un vent d'aile silencieux, le vampire qui se colla au plafond.

J'étais resté à l'écart, au fond de la salle, contemplant la scène. Mais quelle fut ma stupéfaction, quand je vis un des Indiens qui avaient assisté le Sata devant l'hôtel de Galle, sortir d'un paquet, qu'il n'avait pas cessé de porter à la main, je me le rappelais très bien, un cordon maçonnique, semblable à celui que m'avait vendu Peisina! Le Sata le prit et me le présenta, m'invitant à m'en revêtir. C'était mon propre cordon de Souverain Grand Maître ad Vitam, le large cordon couleur de feu et bordé de noir, portant en broderies, en haut le chiffre 90 dans un triangle, en bas la lettre M.·. (initiale de Memphis) dorée au milieu d'un nuage argenté, et au milieu le signe hiéroglyphique du grade, c'est-à-dire un triple cercle renfermant une étoile à quatre pointes, ayant au centre un carré contenant un petit delta rayonnant avec l'*iod* hébraïque à l'intérieur.

Le premier moment de surprise passé, je m'expliquai tout. Je savais que ces damnés jongleurs ont des compères qui, sous prétexte de relancer les voyageurs pour mendier, s'introduisent dans l'hôtel, même dans les chambres, trompant la surveillance du personnel, quand celui-ci n'est pas complice, et barbottent dans les malles, les valises, si l'on a eu l'imprudence de les laisser ouvertes. J'avais, en effet, apporté mes insignes au fond de mon sac de voyage. Un des Indiens avait été charmé de les trouver, avait pris le cordon, et, en prestidigitateur habile, l'avait glissé à un des sept de la tribu, sans que je m'en aperçusse. Et voilà pourquoi, je le comprenais enfin, le Sata m'avait dit :

— Toi bon, bon; toi ami, et moi jamais voler toi... Esprit protège toi... Toi, ami, pas parler...

Ayant découvert en moi un dignitaire de la maçonnerie, il avait conclu qu'il pouvait se fier à ma discrétion, bien que je n'eusse pas répondu, quand il était devant l'hôtel, à son signe de reconnaissance luciférien. Il n'y avait sans doute pas, à Pointe-de-Galle, de médecin anglais affilié à une de ces diverses sectes; il avait été enchanté de me trouver.

J'eus bientôt la preuve que tous les membres des hauts grades des principales sociétés communiquent entre eux. Le Sata avait, cela était certain, l'initiation luciférienne des degrés supérieurs; car, aussitôt que j'eus passé mon cordon, il me dit : *Isis.* Je lui répondis : *Osiris.*

Nous venions d'échanger le mot de passe cabalistique du rite de Memphis. Il connaissait, par conséquent, les mots secrets des hauts grades d'autres rites que le sien.

A quelle cérémonie funèbre allais-je donc assister?... Ces gens-là allaient-ils attendre la mort inévitable de la vieille et l'enterrer illico?...

Le Sata me dit encore, m'interrogeant:

— Mâhmah fini, pas guérir?

— Oui, répondis-je, c'est bien fini; elle sera morte avant ce soir.

Il revint vers les Indiens et leur parla. Il leur expliquait que le médecin français, qui était un ami sûr, un frère, avait déclaré que la vieille prêtresse ne passerait pas la journée.

Alors, ils formèrent tout autour d'elle un bûcher de branches résineuses, et ils y mirent le feu. Il y avait de quoi suffoquer, malgré un vif courant d'air, aménagé au moyen de deux ouvertures pour la ventilation de la salle. Ils jetèrent dans le brasier des bois d'essences, santal et autres ; ce parfum pénétrant, exquis, eut bientôt chassé la puanteur de l'huile de coco.

Cependant, les flammes du brasier ne touchaient pas la vieille ; elle était au milieu du cercle de feu. Puisant tout à coup des forces en un effort surhumain, elle se releva et réussit à se tenir debout. Après quoi, les bras étendus, elle se mit à tourner lentement sur elle-même; et l'assistance se mit à psalmodier. Je me suis fait dicter, dans un voyage suivant, par le Sata, ce cantique du culte indien luciférien ; je l'ai copié textuellement, et le voici :

Ar' usirkkajinédiladiyâsiriyaviuttam.
Ar' aviyaman' attaragiyârunkoloekkur' indjitandi.
Fur' aviyal' por' umoettêrmêt' t'ogusin' appâloenîndi.
Par' aviyal' kamamulloekalavèn' umamdampo.
Mar' aviyânéydalvolgâvaragadikkaalutsèrvâ' lucif.

Ce qui veut dire littéralement en tamoul ou dialecte du sud de l'Inde :

« Devenus des hommes à l'esprit vertueux, nous franchirons le pays montagneux du meurtre pénible ; nous traverserons le désert de la colère amassée, sur le char de la patience propre à la pénitence ; nous voyagerons dans le bois de l'amour dont la nature est extérieure et dans le terrain fertile du vol; et, en nous arrêtant un instant au rivage désolé de l'oubli (ivresse), nous arriverons dans l'océan du but suprême : Lucifer. »

Ce jour-là, je ne compris rien, bien entendu, à ce cantique du rite funéraire luciférien.

Après une invocation, le Sata traça devant le Baphomet, en l'air, un cercle, avec un charbon ardent qu'il prit à la main dans le brasier, pendant que la vieille tournait toujours. Les autres continuaient à psalmodier sur un mode mineur nasillard, et, à chaque reprise, la vieille, comme entraînée par une puissance invisible, tournait plus rapidement ; à chaque reprise aussi, le Sata et ses aides accumulaient les charbons autour de la prêtresse, dont la dernière heure allait être hâtée par ces fanatiques.

C'était un spectacle affreux.

Enfin, se raidissant, la Mâhmâh poussa un cri rauque, s'arrêta, la face tournée vers le Baphomet, hideuse, les yeux sortant de leurs orbites, horrible à voir ; j'avais fait le tour de l'assistance, pour mieux examiner. Alors, tous, reprenant leur cantique infernal en haussant le ton, et saisissant des fourches de fer que le Sata leur avait distribuées, poussèrent vers la vieille les tisons, les charbons enflammés, les bois résineux, resserrant le cercle de feu. Elle, était encore debout, mais immobile, au milieu du foyer incandescent ; ses quelques loques avaient disparu depuis longtemps, brûlées ; sa peau était devenue noire, sauf la tête qui était horriblement rouge, léchée par les flammes. Je ne pouvais m'expliquer comment elle se tenait droite ; ceci me paraissait prodigieux, fantastique. Je passai la main à mon front, où perlaient des gouttes d'une sueur froide ; je m'adossai au mur, pour ne point défaillir ; j'avais besoin d'air, j'avais surtout besoin que cette séance prît fin. Tout à coup, la Mâhmâh s'affaissa d'une seule pièce : ce fut un écroulement, un effondrement. Elle avait cessé de vivre. Les assistants interrompirent leur chant funèbre et poussèrent, sans transition, des cris de joie, en attisant le feu de la pointe de leurs fourches, en y jetant de plus belle de la résine et des charbons. En quelques instants, la calcination du cadavre fut complète ; il faisait dans la salle une chaleur d'enfer ; puis, bientôt, de la prêtresse, il ne resta plus rien. Elle était entièrement consumée ; et moi, qui ai vu fonctionner pas mal de fours crématoires, j'avoue que jamais je n'ai vu une incinération aussi rapide.

Le Sata s'avança vers le Baphomet et cria trois fois :

— *Inri!... Inri!... Inri!...*

Une voix sourde, qui semblait sortir du brasier ardent, répondit ces quatre mots latins :

— IGNE NATURA RENOVATUR INTEGRA.

Phrase diabolique, qui parodie l'inscription de la croix de Jésus-Christ, et qui signifie : « La nature tout entière se renouvelle par le feu. »

Je me demandai si le Sata n'était pas ventriloque, si ce n'était pas lui

qui avait répondu en latin, assez adroitement pour que la voix pût paraître surgir de terre, du sein des flammes.

La cérémonie était terminée. J'enlevai mon cordon, le pliai et le mis dans ma poche, et je remontai à la surface du sol. La voiture qui m'avait amené était toujours là, m'attendant.

Plusieurs des Indiens me rejoignirent, me saluant profondément, me remerciant. Le Sata me demanda si je voulais qu'il me raccompagnât; je lui répondis que c'était inutile; le cocher savait où me reconduire.

Le Sata, se confondant en protestations d'amitié et de dévouement, me prit enfin à part et me dit :

— Toi maçon grand, grand, mais pas connaître Lucif, toi pas fakir...

Et, il ajouta, en me remettant un petit objet en bronze vertdegrisé :

— Prends, toi ami, lingam de Lucif... Lingam pour cordon... Ça fera toi reçu partout, Inde, fakirs, Chine, partout, partout... Toi ami, bon, bon.

L'amulette luciférienne qu'il m'offrait était, en effet, un lingam, mais augmenté de petites ailes; le tout, avec un anneau, pour être suspendu au cordon de mon grade, au lieu du bijou maçonnique. C'était la clef mystérieuse qui devait m'ouvrir toutes les portes des sanctuaires secrets du fakirisme. J'acceptai l'objet infâme, et je partis.

Trois heures plus tard, je dormais à poings fermés à l'hôtel de Pointe-de-Galle. J'étais harassé, comme si j'avais accompli une course des plus fatigantes. Le lendemain, je rentrai à bord.

CHAPITRE IV

Mac-Benac, ou le temple de la pourriture

A bord, survint un incident, qui me combla de joie, tout en me permettant de rendre service à un collègue. Le médecin du *Meïnam*, — le bâtiment faisant les stations de l'Inde, — était obligé de se rendre à Yokohama dans le plus bref délai, pour régler des affaires d'intérêt urgentes, la succession d'un parent établi au Japon et mort récemment; il me demandait, avec les plus vives instances, de le remplacer au moins pendant quelques mois sur son bateau. On juge si cela tombait bien pour moi. J'allais donc pouvoir rester de longs mois dans cette Inde, que je

désirais tant étudier et dont je voulais explorer les mystères, depuis les révélations de Carbuccia. Ce fut, en réalité, mon collègue qui me rendit service.

L'agent de la compagnie se mit vite d'accord avec les commandants des deux navires, pour autoriser cette permutation, et, deux heures après, j'étais embarqué à bord du *Meïnam*, qui faisait la navette entre Pointe-de-Galle, Pondichéry, Madras et Calcutta.

Autre coïncidence heureuse, il n'y avait pas de temps perdu pour moi : le *Meïnam* partait le soir même. Deux jours après, nous arrivions à Pondichéry, capitale des possessions françaises de l'Inde.

On sait que de ce vaste empire colonial, que nos rois et le courage des gentilshommes de l'époque nous avaient acquis, il reste aujourd'hui peu de chose : Pondichéry, Karikal, Mahé, quelques villages ou aldées, enfin Chandernagor, maigres enclaves dans le territoire anglais.

Pondichéry, qui seule va nous occuper un instant, est une toute petite ville sur le bord de la mer, sans port ; c'est une rade foraine. Le bâtiment est obligé de mouiller assez loin de terre, et l'on prend, pour descendre, des barques spéciales très légères et très profondes, de grandes pirogues conduites par douze noirs vigoureux, qui ont fort à faire ; car il s'agit de franchir la barre, c'est-à-dire les grosses vagues qui se forment à environ un mille de la côte.

Tous ces noirs ont le lingam au bras, — non le lingam ailé des hauts grades lucifériens, mais l'amulette ordinaire ; — néanmoins, l'influence satanique se fait sentir, dans ce pays, même en dehors des fakirs, vrais initiés. Ainsi, ces noirs chantent, pendant la traversée, une mélopée qui doit leur rendre favorable, espèrent-ils, les esprits de la mer, dont le chef est Hizarbin. Or, cet Hizarbin, je l'ai su plus tard, est précisément le nom que les occultistes donnent à un démon comme génie des mers. D'autre part, ce chant étrange est un mêli-mêlo de diverses langues orientales, où l'arabe domine ; et j'ai remarqué que, dans cette mélopée, le nom d'Hizarbin revient souvent mêlé à celui d'Eblis, qui est le nom arabe de Lucifer et son nom maçonnique dans la légende d'Hiram, débitée et expliquée au grade de Maître (3e degré).

Cela a l'air d'une véritable incantation, et cela se termine, sur un signe du pilote, par une série de cris moins cabalistiques, tels que :

— Hourrah commandant !... Hourrah doctoro !... Hourrah commissari !... Hourrah papa !... Hourrah Madam-Dourga !... Hourrah bacchich !...

Ce qui veut dire, somme toute :

— Hourrah pour le commandant !... Hourrah pour le docteur !... Hourrah pour le commissaire ! (bien entendu s'ils sont dans la pirogue),



Ces fakirs étaient bâtis dans la muraille; trois autres étaient suspendus par les bras au plafond ; aucun ne se plaignait. (Page 80.)

— et surtout : Hourrah baccich! c'est-à-dire : hourrah pour l'étrenne qu'ils comptent bien qu'on va leur donner en débarquant.

C'est en cet équipage que nous accostâmes le rivage, et que, la pirogue traînée sur le sable, je pus débarquer.

Je me rendis tout de suite au bureau du port, petite construction insignifiante, où je fus reçu avec une très grande amabilité par le capitaine, un lieutenant de vaisseau, M. de Blacas, descendant de l'illustre famille française, si noblement connue.

Étonné de voir un autre médecin que mon collègue R***, qu'il connaissait bien, il me témoigna sa surprise, et je le mis en deux mots au courant, lui ajoutant que je m'occupais de vieux monuments, de hiéroglyphes, de mœurs et coutumes, et que je serais bien aise de me procurer immédiatement quelqu'un qui pût me servir de cicerone.

— Rien n'est plus facile, me dit M. de Blacas, nous avons ici un vieux brave homme, un peu timbré, par exemple, et nommé Ramassamipounotambypalédobachi (1), qui ne demandera pas mieux que de vous conduire... Seulement, méfiez-vous, il déparle; il a le cerveau fortement dérangé; il vous racontera des histoires à dormir debout.

— Parfait, parfait, dis-je en riant; présentez-moi donc votre Ramassetoutcequiesteni...

Le bonhomme arrivait justement au bureau, à l'annonce du *Meïnam* qui toujours lui amenait quelques passagers curieux. Je le toisai d'un coup d'œil. C'était un vieil Indien, d'un noir de cirage, avec barbe et chevelure blanches en abondance. La première chose qui me frappa chez lui, ce fut encore la main en griffe. Ah! ça, serait-ce là une caractéristique spéciale de certaines gens dans l'Inde? pensai-je; serais-je de nouveau en présence d'un luciférien?

Ayant hâte d'en savoir plus long, je conclus illico mon affaire avec lui; et nous voilà installés dans deux pousse-pousse, ces petites voitures poussées par des hommes, et que la dernière Exposition universelle de Paris (1889) a rendues célèbres en Europe.

Nos véhicules allaient de front et doucement. J'interrogeai mon Indien. Il se mit alors à me réciter son boniment habituel à l'usage des voyageurs. Aux premières phrases, je l'arrêtai. Je n'étais pas venu pour visiter le palais du gouverneur, assez piètre construction, d'ailleurs, ni la pharmacie, ni le puits artésien, toutes choses qui m'intéressaient peu; mais je voulais, m'occupant surtout de religions, — et j'appuyai sur ce mot, — de religions, quelles qu'elles fussent, voir des temples, des lieux vénérés ou maudits, des prestiges, en un mot, tout ce qui sortait de l'ordinaire.

Il me regarda, comme s'il voulait me sonder, puis secoua lentement la tête.

— Je sais, fit-il; allons.

Il donna en quelques mots brefs un ordre aux noirs qui nous poussaient, et ceux-ci se mirent à nous faire aller vivement.

Du reste, nous ne sortîmes pas de la ville. Mais, au moment où, derrière le palais du gouvernement, nous allions tourner une rue :

(1) Les Indiens de ces contrées ont des noms invraisemblablement longs; Ramassamipouno (etc.) appartient à la catégorie des noms courts!

— Quel âge avez-vous ? me demanda brusquement mon vieil Indien.

— Onze ans, lui répondis-je sans hésiter.

J'avais compris la question ; ma réponse était celle que doit donner tout luciférien, ainsi que Carbuccia me l'avait enseigné. La cérémonie à laquelle j'avais assisté à Ceylan m'avait donné un peu d'aplomb ; cette fois, je ne craignais plus de demeurer interloqué ; dans le cas où ma mémoire m'eût fait défaut en ce qui concerne ces dialogues de convention, je pouvais maintenant citer le spectacle auquel j'avais assisté, pour prouver que j'avais eu accès chez les Fakirs.

Cependant, mon bonhomme ne s'en tint pas là ; il était luciférien pratiquant, ainsi que je l'avais deviné. Il tenait à procéder à un examen complet.

Il descendit de son pousse-pousse et s'approcha de moi.

— D'où venez-vous ? interrogea-t-il.

— De la flamme éternelle.

— Où allez-vous ?

— A la flamme éternelle.

Puis, me tutoyant tout à coup :

— Tu le connais donc, le père ?

— Je m'en fais gloire.

— Qui es-tu ?

— Mon père est celui qui peut tout ; je ne puis rien sans lui ; je ne suis que son fils adopté.

Il me tendit la main, les doigts joints, l'extrémité recourbée en crochet ; je fis de même, et nous accrochâmes nos mains.

— L'heure de ton travail ? poursuivit-il.

— Trois heures après le midi.

— Comment les portes du sanctuaire s'ouvriront-elles devant toi ?

— Quand j'aurai prononcé le mot sacré.

— Dis-le.

— *Baal-Zéboub*.

En même temps, je tirai de ma poche mon lingam ailé, et je le lui montrai.

Il s'inclina profondément et murmura :

— Fils de mon maître, tu es mon maître.

Je lui exhibai, en outre, ma patente de Souverain Grand Maître ad Vitam, du rite de Memphis.

Tout notre dialogue avait eu lieu en français ; Ramassamipouno (etc.) parlait fort correctement cette langue.

— Je comprends maintenant, lui dis-je en manière de conclusion, pourquoi l'on vous traite de fou... Vous devez, en effet, être obligé de vous faire passer pour tel, afin d'égarer les soupçons, lorsqu'un étranger,

se trouvant être un profane, se montre étonné de vos premières questions de tuilage...

Dans le jargon sectaire, *tuilage* signifie cet examen préliminaire dont le but est de s'assurer que l'on a affaire à un initié.

Il remonta dans son pousse-pousse, non sans m'avoir encore salué jusqu'à terre, après que, d'un ton de commandement, je lui eus dit de me conduire au temple des lucifériens de Pondichéry.

En route, il m'expliqua qu'il n'y a sur tout le territoire français aucune loge dépendant du Grand Orient de France ni du Suprême Conseil de Paris; mais, en 1873, un Américain, qui s'était établi dans le district de Bahour comme grand fabricant de mousselines, et qui était membre correspondant du Grand Conclave de Baltimore (rite d'York), constitua une loge de ce rite, laquelle prospéra et donne chaque année de nombreuses initiations.

Le rite d'York est la branche anglo-américaine de la franc-maçonnerie universelle; il est, comme tous les rites, divisé en diverses séries de grades ou degrés : il y a les grades dits symboliques, pour les initiés vulgaires, les grades dits scientifiques, pour ceux que les chefs jugent dignes de recevoir un enseignement plus avancé, et les grades de chevalerie ou grades templiers, pour ceux qui sont destinés à pénétrer dans l'occultisme. Les ateliers (nom des groupes maçonniques) sont gouvernés, suivant leur série de grades, par une Grande Loge, un Grand Chapitre, ou un Grand Campement, ce dernier étant le gouvernement des ateliers de chevaliers templiers; les Grands Campements, enfin, dépendent du Grand Conclave, lequel est la puissance suprême du rite et ne se compose que de francs-maçons du plus haut grade. Les divisions régionales du rite d'York, chacune avec son Grand Conclave, sont : l'Angleterre, l'Irlande, le Danemark, l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique, le Canada et les colonies anglaises (centre directeur à Victoria). Avant de venir s'établir aux Indes, M. John Campbell, templier des Etats-Unis, avait fait partie du Grand Conclave de Baltimore, puissance suprême du rite pour l'Amérique du Nord.

La loge fondée par lui fut bientôt augmentée d'un chapitre de Royale-Arche et d'un aréopage de Templiers. Il se mit également en communication avec les Fakirs lucifériens, les recevant au Grand Campement de Bahour et allant à leurs réunions, avec ses frères haut gradés.

Quant à Ramassamipouno (etc.), il cumulait les grades des deux sectes, luciférien et templier d'York.

— Le frère Campbell, me dit-il, est à Pondichéry pour ses affaires; il sera heureux de faire la connaissance d'un frère de Memphis ; je vais le faire prévenir.



En même temps qu'il me parlait, il dévisageait les passants. Quelques instants après, il fit un signe à un Indien ; celui-ci vint à lui ; ils causèrent à voix basse, et l'autre repartit.

Ramassamipouno (etc.) m'engagea à voir, par curiosité, le grand temple à pagode, dont tous les murs sont recouverts de têtes de vache sculptées ; puis, nous prendrions un repas dans le quartier de la Ville Blanche ; cela donnerait le temps à nos frères de se préparer en mon honneur, et je pourrais alors assister à une belle séance luciférienne.

J'acceptai son programme, et nous le suivîmes. Vers deux heures, nous étions prêts.

Nos pousse-pousse s'arrêtèrent devant une maison, en apparence simple, et dans le genre de celles que nous voyions autour de nous.

Mon guide frappa, et nous entrâmes. La maison ne différait en rien de celles de Pondichéry. Nous y fûmes reçus par un Indien, qui me demanda le mot sacré. Je répondis : « Baal-Zéboub », et je montrai mon lingam ailé.

Il tomba à mes pieds, en murmurant à voix basse et en baisant mes souliers :

— Fils de mon maître, tu es mon maître... Commande, et j'obéirai...

Je passai mon cordon de Memphis, après avoir remplacé par le lingam ailé le bijou hiéroglyphique qui y est d'ordinaire suspendu.

L'Indien se releva et reprit, en bon français :

— Entrez, maître ; je vais convoquer vos fidèles esclaves.

Il siffla onze fois. Huit Indiens parurent, se rangèrent en cercle autour de moi et s'inclinèrent profondément à sept reprises. Puis, celui qui m'avait demandé le mot sacré fit un signe, les huit nouveaux venus se mirent en une file dont il prit la tête, Ramassamipouno (etc.) dernière eux, et moi, j'étais le dernier. En tout, nous étions onze, nombre obligatoire pour pénétrer dans une assemblée luciférienne. Lorsqu'on arrive en retard à une de ces réunions et que l'on veut entrer, il ne suffit pas d'être en mesure de donner les mots de passe ; il faut encore attendre d'être onze visiteurs dans la salle qui sert d'antichambre au temple ; alors, les portes vous sont ouvertes. L'affilié, à qui l'on veut faire honneur, est toujours placé à la queue de la file ; il représente Lucifer. J'avoue qu'en moi-même j'étais loin d'être fier de tenir ce rôle ; mais je m'étais promis de faire une enquête complète sur l'occultisme dans les principaux pays du globe...

Nous traversâmes un jardin, entouré de murs très élevés empêchant les voisins de jeter dans l'endroit des regards indiscrets ; nous descendîmes, nous suivant, moi toujours fermant la marche, dans une sorte de puits à escalier circulaire, et nous arrivâmes ainsi, après une descente



assez longue, dans une salle de trente mètres carrés environ, où les dix Indiens s'agenouillèrent et où, tout en embrassant le sol, ils entonnèrent une sorte de cantique en vrai charabia de toutes les langues orientales.

Cette salle donnait ouverture sur un très long corridor, sorte de tranchée souterraine dans laquelle nous nous engageâmes après que les Indiens eurent terminé leur chant et leurs embrassades à la terre. Dans la salle, il y avait des torches allumées, dont mes guides prirent quelques-unes. Nous marchâmes ainsi fort longtemps, à cette lueur. Au bout du corridor, nous trouvâmes une autre salle semblable à la première, avec un escalier semblable à l'autre ; nous le gravîmes. Une dalle recouvrait l'orifice. L'Indien, qui était en tête de file, frappa onze coups contre la dalle, et celle-ci fut aussitôt soulevée par un nouvel Indien, qui échangea un court dialogue en ourdou-zaban, idiome indien issu du prakrit, dérivé du sanscrit, du persan et de l'arabe ; c'est la langue la plus répandue de l'Inde, celle que l'on parle dans toutes les villes et dont les Anglais surtout se servent dans leurs rapports avec les indigènes.

Les onze coups frappés sur la dalle avaient résonné comme si au-dessus était un vide immense. En effet, en parvenant aux dernières marches de l'escalier, je vis, l'orifice étant ouvert, un espace considérable au-dessus de moi.

— Nous voici arrivés, me glissa dans l'oreille mon cicerone ; c'est ici le temple du vrai Brahma, Lucif... Mais il vous faut, à vous, quelques instants encore avant de pénétrer.

Il monta, après les neuf autres, et je demeurai sur les dernières marches, la tête un peu au-dessous de l'orifice. Comme je n'appartenais pas au rite des Fakirs lucifériens, mais que je m'étais présenté en visiteur pourvu des hauts grades cabalistiques de Memphis, il fallait, malgré même le lingam ailé qui me servait de passeport, que je pusse donner le mot de mon rite ; car les occultistes de tous pays se tiennent en garde contre les visiteurs étrangers qui pourraient s'introduire frauduleusement chez eux à l'aide de diplômes et d'insignes volés. Or, je l'ai dit, les diverses sectes ne sont en communication entre elles que par les membres des plus hauts grades. Il y a donc, dans chaque assemblée, un frère connaissant les mots de passe des grades cabalistiques de tous les rites, lesquels mots sont au surplus inscrits en chiffres d'un alphabet secret sur un registre spécial.

Cette fois, ce ne fut pas un Indien qui vint me tuiler. Au-dessus de moi, parut une tête d'Européen, qui me dit :

— *Isis.*

— *Osiris*, répondis-je.

L'autre, qui était, paraît-il, un contre-maître de la grande filature de Savannah, reprit :

— Frère, tu peux monter ; que notre Dieu te reçoive !

A peine eus-je mis la tête hors de l'orifice, qu'une puanteur horrible me saisit à la gorge ; c'était infect ; je faillis avoir des nausées.

Je gravis, néanmoins, la dernière marche, et je pénétrai dans le sanctuaire infernal. Une immensité, ce sanctuaire. C'est un ancien temple indien, condamné et muré, situé sur le territoire anglais, qui vient jusqu'aux portes de Pondichéry. Comme il menaçait ruine, on avait dû l'évacuer, et l'administration anglaise de Karnatic, n'ayant pu s'en débarrasser en le vendant, personne n'en ayant voulu aux enchères, elle l'avait fait épontiller, consolider par des madriers de bois, enfin en avait fait murer toutes les ouvertures. Un affilié luciférien l'avait alors loué à bail amphithéotique ; l'intérieur avait été, à nouveau, réparé, fortifié, grâce à un donateur aussi riche que fanatique ; et ce qui paraît extérieurement une ruine aujourd'hui est redevenu un temple, mais un temple secret, dont personne ne peut soupçonner l'entrée, puisqu'elle communique par un long tunnel souterrain avec une maison ordinaire située dans Pondichéry, sur le territoire français. L'aération de l'édifice est des plus défectueuses ; il n'y a au plafond, très élevé, que des espèces de meurtrières, des fentes disposées de loin en loin. La transformation du vieux temple abandonné en sanctuaire luciférien remonte à plus de quarante ans, les sectateurs de Satan étant constitués en société bien antérieurement à la fondation de la loge du rite d'York.

Tandis que je venais de pénétrer, une nouvelle file de onze affiliés arriva à l'escalier d'entrée ; c'était le frère Campbell, le templier du rite d'York, à qui les honneurs de la séance allaient être décernés en même temps qu'à moi. Il portait le cordon de Sublime Chevalier Maître Choisi, 30e et dernier degré de son rite ; mais, comme moi, il avait remplacé le bijou ordinaire par un lingam ailé en bronze.

On nous plaça tous deux à l'occident de l'immense et puante salle. Les assistants, fort nombreux, et en un nombre forcément multiple de onze, se tenaient debout.

Le grand-maître fakir, à l'orient, donna un coup de sifflet retentissant, et tout le monde se mit à l'ordre luciférien, moi les imitant, c'est-à-dire dans la posture exigée par le rituel : la main gauche à plat sur le cœur, et le bras droit pendant le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index dans la direction du sol.

Alors, les fakirs maîtres des cérémonies nous invitèrent, le frère Campbell et moi, à prendre place à l'orient, aux deux côtés du grand-maître, devant l'autel du Baphomet, autel absolument semblable à celui

que j'avais vu à Pointe-de-Galle. Le grand-maître me mit à sa gauche, afin de mieux m'honorer en ma qualité de frère étranger, haut gradé, paraissant dans ce temple pour la première fois.

Pendant les préliminaires vulgaires de la cérémonie et le petit discours que le grand-maître prononça en ourdou-zaban, j'examinai le temple, parcourant des yeux tous les recoins. J'aperçus ainsi des niches pratiquées dans la muraille à une grande hauteur ; il y en avait trente-trois, onze à l'occident, onze au midi, onze au nord ; treize d'entre elles étaient occupées, non par une statue, mais par un être humain dans une posture incroyable et intenable.

L'un était debout, muré par derrière et sur les côtés, comme dans une fente, la partie antérieure seule libre, les pieds bâtis dans une espèce de ciment, les bras collés au corps, sans pouvoir remuer, ni se coucher, ni s'accroupir, ni porter ses mains à sa figure. Un autre était aussi muré, également dans une fente, mais horizontale, et perpétuellement couché sur le dos. Un troisième était bâti dans un bloc qui le maintenait accroupi. Un autre encore était assis dans une niche, les jambes attachées croisées une cuisse sur l'autre, et les bras croisés de même au-dessus de la tête. Il y en avait en cercle, en S, la tête en bas, en croix, de toutes les manières, enfin, attachés contre la muraille, enfoncés ou bâtis dedans. Quel supplice horrible, pensai-je, pour ces gens qui sont cloués là depuis des mois, des années peut-être, cloués comme des chauves-souris au mur ou des ex-voto vivants !... En levant la tête, j'en vis trois encore suspendus par les bras au plafond ; aucun d'eux, d'ailleurs, ne se plaignait, ni ne tressaillait même ; ils tournaient lentement et alternativement dans un sens ou dans un autre, au gré de la corde qui les soutenait. Ce spectacle était réellement saisissant et monstrueux.

Un moment, le grand-maître, au cours de la cérémonie, fit allusion à ces victimes volontaires du fanatisme le plus inouï.

— Honneur et gloire, s'écria-t-il, à nos frères fakirs qui s'imposent ainsi des douleurs terrestres, douleurs ineffables, pour se rendre plus dignes de notre dieu !

S'adressant ensuite à moi, il m'expliqua alors que l'un était là depuis dix années, un autre depuis plus de vingt-cinq ans, et il ajoutait, croyant m'émerveiller davantage, que ces horreurs étaient générales dans l'Inde, que les femmes adonnées au culte du vrai Brahma, Lucif, se brûlaient à petit feu et membre par membre et à plusieurs mois d'intervalle, et que les hommes se muraient, se mutilaient ou se laissaient pourrir. A tous ces gens-là, on donnait chaque jour à manger et à boire à l'aide de perches, et juste la quantité voulue d'alimentation pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Quant à leurs excréments, la puanteur du lieu



Au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait rôtir son avant-bras. (Page 91.)

m'avait appris depuis un bon quart d'heure que personne ne s'en préoccupait.

Là-dessus, le grand-maître donna la parole au frère Campbell pour une allocution. Il prêcha les Indiens, toujours en ourdou-zaban.

Le but de sa harangue était de les conjurer de résister à la propagande catholique des missionnaires et de rester inébranlablement fidèles à leur antique religion, mais en la comprenant mieux que le vulgaire. Il leur enseigna que la trinité indoue, la Trimourti, avait un sens caché

dont la connaissance était réservée à eux, les élus de la vraie lumière.

— Brahma, le créateur du ciel et de la terre, disait-il, Brahma, le dieu suprêmement bon, c'est Lucif ou Lucifer; Vichnou, le conservateur de la création, c'est Baal-Zéboub ou Belzébuth; et Civa, le maudit, le destructeur des êtres créés, l'ennemi de l'humanité, c'est Adonaï, c'est le dieu qu'adorent les catholiques. Les missionnaires combattent donc pour établir sur la terre le culte de la divinité malfaisante, à l'exclusion de tout autre; ils voudraient faire prévaloir Civa sur Brahma-Lucif et Vichnou-Baal-Zéboub. Par conséquent, on ne saurait trop traiter en adversaires religieux les missionnaires catholiques... Cet Adonaï-Civa n'emploie son pouvoir divin qu'à persécuter les hommes. Peu après la création du monde par Brahma-Lucif, le doux et bienfaisant Baal-Zéboub ou Vichnou donna au premier couple humain un breuvage qui devait lui assurer l'immortalité, ainsi qu'à sa descendance; Civa-Adonaï réussit à s'emparer de ce breuvage, et alors une guerre fut déclarée par les bons esprits contre les mauvais. Les combats qui se livrèrent à cette occasion furent terribles, et l'on vit tomber dans la mer le mont Mérou, séjour habituel des génies de lumière. Les bons esprits furent vainqueurs des mauvais dans cette lutte gigantesque; malheureusement le breuvage de l'immortalité était perdu; Civa-Adonaï l'avait répandu dans les abîmes de l'océan, en déchaînant en même temps d'épouvantables cyclones. Pour réparer cette perte autant que possible, Brahma-Lucif, puisque les hommes étaient condamnés à mourir, leur assura du moins la réincarnation, et ainsi les justes et les saints sont réunis à lui après une période plus ou moins longue de métempsychose.

Les adeptes écoutaient religieusement ce cours de mythologie indienne, accommodée à la mode satanique.

Le frère Campbell continua :

— Une fois, Civa-Adonaï, se transformant, sous le nom d'Erouniakena, en géant mille fois plus grand que le soleil, s'empara du globe terrestre, le mit sous son bras, et déjà il l'emportait pour le détruire, lorsque Vichnou-Baal-Zéboub, prévenu par Brahma-Lucif du danger que courait notre planète, se métamorphosa à son tour en sanglier d'une immensité incommensurable, s'élança à la poursuite du voleur, l'atteignit, le terrassa et lui reprit la terre; après quoi, le divin sanglier chargea son précieux fardeau sur ses vastes défenses, le rapporta en vainqueur à Brahma-Lucif, et l'éternel père des mondes remit la terre à sa place... Cette guerre féroce de Civa-Adonaï à l'humanité durera encore longtemps, à la grande joie des missionnaires catholiques; mais un jour, pourtant, elle sera terminée par une victoire suprême du Bon Principe. Vichnou-Baal-Zéboub apparaîtra sous la forme d'un cheval de feu, du nom de Kalki; il

pulvérisera les méchants, et Civa-Adonaï sera à jamais enchaîné dans le royaume de la désolation éternelle.

Je ne suivrai pas le frère Campbell dans tous ses développements de cette thèse. Il me suffit de montrer au lecteur l'hypocrisie protestante ; car le templier du rite d'York était protestant, de l'école de ces protestants qui se rattachent à Fauste et Lélio Socin, qui sont plus gnostiques que luthériens ou anglicans. Tous les moyens leur sont bons pour entraver l'œuvre généreuse de nos missions catholiques. Ils entretiennent avec soin le fanatisme des diverses sectes dont les chefs sacrés sont les Fakirs. Ils font semblant de croire à la Trimourti, qui est la trinité de dieux du brahmanisme, chaque dieu étant distinct des deux autres, et l'un d'eux, Civa, combattant même les œuvres de Brahma et de Vichnou ; et, s'adressant plus particulièrement aux Indiens lucifériens, ils leur inculquent cette idée, que Civa, le dieu malfaisant, n'est autre que le dieu des catholiques, et que les missionnaires veulent que cette divinité maudite soit la seule vraie divinité, le seul et unique dieu possédant un éternel pouvoir ; de sorte que, lorsque nos prêtres viennent, dans ces régions, essayer de convaincre ces peuples superstitieux qu'ils sont dans l'erreur et qu'il n'y a qu'un Dieu, ceux-ci se croient en présence de sectateurs de Civa et refusent de se convertir. La secte des fakirs lucifériens se trouve ainsi être, dans les Indes, grâce à la complicité des protestants sociniens et de la franc-maçonnerie templière, le plus grand obstacle à la propagation de la foi par nos missionnaires catholiques.

La harangue du frère Campbell terminée, le grand-maître annonça que l'on allait procéder aux évocations. Se penchant vers moi, il me demanda quel esprit je désirais voir apparaître ; je lui répondis que je n'avais pas de préférence.

— Evoquons Baal-Zéboub lui-même, fit le frère Campbell.

On éteignit les flambeaux, sauf un. Les maîtres des cérémonies distribuèrent à tous les assistants un double triangle en métal, nommé sceau de Salomon chez les occultistes de tous les pays, et un pentagramme, également en métal, nommé en cabale signe du microcosme (1). Le

(1) Ce pentagramme est formé de cinq bandes plates de métal, entrecroisées et formant ainsi une étoile à cinq pointes. Il est l'objet d'une fabrication spéciale, de sept métaux fondus ensemble ; des signes cabalistiques y sont gravés ; chacun de ces instruments a reçu une consécration d'un hiérarque délégué par le chef suprême des occultistes et présidant à la fabrication. Je donnerai plus loin de plus amples détails sur ces étrangetés, qui constituent un véritable culte avec tous ses accessoires. Pour le moment, je me bornerai à dire que les occultistes attribuent une vertu magique, une puissance surnaturelle à ce pentagramme.

Goëthe, prenant Faust pour le type du cabaliste magicien, lui met dans la bouche ce discours exaltant la puissance du pentagramme, qui vient de lui être révélé :

« — Ah ! comme à cette vue tous mes sens ont tressailli ! Je sens la vie jeune et sainte bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines. Est-il un dieu celui qui traça ce signe qui apaise le vertige de mon âme, emplit de joie mon pauvre cœur, et, dans un élan mystérieux, dévoile autour de moi les forces de la nature? Ne suis-je pas moi-même un dieu, maintenant?... Tout

double triangle se pend sur la poitrine, au moyen d'un petit cordon bl anc et noir passé au cou ; on tient le pentagramme de la main droite. On éteignit le dernier flambeau, et l'on apporta, pour nous éclairer, une lampe de forme bizarre, garnie d'essence et laissant échapper neuf flammes par groupes de trois ; c'est la lampe magique ; on la plaça sur un petit autel de forme pentagonale. On apporta encore les autres instruments indispensables, paraît-il, pour ces sortes d'opérations, baguette et épée, de forme spéciale ; la baguette fut remise au grand-maître ; on m'offrit l'épée, mais je déclinai l'honneur de co-présider à l'évocation, et ce fut le frère Campbell qui accepta avec joie l'instrument mystérieux. Enfin, un trépied fut placé au centre du temple, et la véritable cérémonie commença.

L'appel débuta par des consécrations de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Pour celle de l'air, le grand-maître fakir souffla du côté des quatre points cardinaux. Pour celle de l'eau, il étendit les mains sur un petit baquet rempli d'eau, que tenait le frère Campbell, et dans lequel il jeta du sel et de la cendre. Pour celle du feu, il présenta au frère Campbell une cassolette garnie de braise, sur laquelle celui-ci jeta du sel, de l'encens, de la résine blanche et du camphre. Pour la consécration de la terre, le grand-maître aspergea le sol, tout autour du trépied, avec quelques gouttes de l'eau du baquet et souffla trois fois sur le feu de la cassolette.

Pendant ce temps, les assistants, chacun tenant à la main, bras tendu, le pentagramme en métal, en dirigeaient une des pointes vers le trépied. C'est sur ce trépied que l'esprit doit apparaître tout à coup, assis.

Le grand-maître fit encore des exorcismes qui se prononcent en latin ; je fus vraiment étonné de voir cet Indien s'exprimer dans cette langue avec une correction parfaite.

Puis, on passa aux oraisons, le grand-maître et le frère Campbell alternant. Ces oraisons sont au nombre de quatre. On les dit dans la langue du pays ; mais elles ne varient pas ; je les ai toujours entendues identiques, et je les ai copiées dans un rituel que je me suis procuré, lorsque ma fermeté à subir une certaine épreuve des serpents, qui sera racontée dans un prochain chapitre, me fit conférer honorifiquement, par le délégué du chef suprême Albert Pike, le grade de Hiérarque du Palladium Réformé Nouveau.

Voici textuellement, en français, ces quatre oraisons qui précèdent

me devient si clair ! je vois dans ces simples traits la nature active se révéler à mon âme !... Aujourd'hui, pour la première fois, je comprends la vérité de cette parole du sage : « Le monde « des esprits n'est pas fermé !... » Ton sens était obtus, ton cœur était mort. Debout !... Baigne, ô adepte de la science magique, ta poitrine, encore enveloppée d'un voile terrestre, dans les splendeurs du jour naissant ! » (*Faust*, 1re partie, scène I.)



l'apparition de l'esprit évoqué ; elles n'ont, jusqu'à présent, été données qu'incomplètement, par un des auteurs anti-maçonniques, lequel ne paraît avoir connu que la première et la dernière. A la séance dont je rends compte ici, elles furent prononcées on ourdou-zaban.

Le grand-maître dit, le premier :

« Esprit de Lumière, Esprit de Sagesse, dont le souffle donne et reprend la forme de toute chose ; toi devant qui la vie des êtres est une ombre qui passe ; toi qui montes les nuages et qui marches sur l'aile des vents ; toi qui respires, et les espaces sans fin sont peuplés ; toi qui aspires, et tout ce qui vient de toi retourne à toi ; mouvement infini dans la stabilité éternelle, sois béni !

« Nous te louons et nous te bénissons dans l'empire changeant de la lumière créée, des ombres, des reflets et des images, et nous aspirons sans cesse à ton immuable et impérissable clarté. Laisse pénétrer jusqu'à nous le rayon de ton intelligence et la chaleur de ton amour ; alors, ce qui est mobile sera fixé, l'ombre sera un corps, l'esprit de l'air sera une âme, le rêve sera une pensée. Et nous ne serons plus emportés par la tempête ; mais nous tiendrons la bride des chevaux ailés du matin, et nous dirigerons la course des vents du soir pour voler au devant de toi.

« O esprit des esprits, ô âme éternelle des âmes, ô souffle impérissable de la vie, ô soupir créateur, ô bouche qui aspires et respires l'existence de tous les êtres dans le flux et le reflux de ton verbe éternel, qui est l'océan du mouvement et de la vérité ! Amen. »

Le frère Campbell dit, à son tour :

« Roi terrible, toi qui tiens les clefs des cataractes du ciel et qui renfermes les eaux souterraines, dans les cavernes de la terre ; roi des pluies fécondantes du printemps ; toi qui ouvres les sources des fontaines et des fleuves ; toi qui commandes à l'humidité, qui est comme le sang de la terre, de devenir la sève des plantes ; ô toi dont le nom ineffable est en sept lettres, nous t'adorons et nous t'invoquons !

« A nous, tes mobiles et changeantes créatures, parle, parle, roi divin, dans les grandes commotions de la mer, et nous tremblerons devant ta majesté ; mais parle-nous aussi dans le murmure des eaux limpides, car nous désirons ton amour.

« O immensité infinie, océan sublime de la divinité, dans lequel vont se perdre tous les fleuves de l'être, qui renaissent toujours en toi !... O infinité et éternité de toutes les perfections ! hauteur qui te mires dans la profondeur, profondeur qui t'exhales dans la hauteur, amène-nous à la véritable vie par l'intelligence de ton amour éternel !... Amène-nous, par le sacrifice, à l'immortalité que l'esprit du mal nous ravit au commencement des siècles ; nous sommes prêts à nous immoler à toi, pour être



plus dignes de toi, et nous offrirons toujours, d'un cœur pur et sincère, l'eau, le sang et les larmes... Possède-nous, ô notre Dieu, afin de nous permettre de triompher plus victorieusement de la superstition et de l'erreur! Amen. »

Le grand-maître reprit :

« Immortel, Éternel, Ineffable et Incréé, Père de toutes choses, toi qui as porté sur le chariot roulant sans cesse des mondes qui tournent toujours; dominateur des immensités éthérées, où est élevé le trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout et tes belles et saintes oreilles écoutent tout, exauce tes enfants que tu as aimés avant même de leur avoir donné la vie!

« Car ta dorée et grande et éternelle majesté resplendit au-dessus du monde et du firmament des étoiles; tu es élevé sur les soleils, ô Feu étincelant; là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, et il sort de ton essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini.

« Cet esprit infini nourrit toutes choses, et fait ce trésor toujours inépuisable de substance toujours prête pour la génération qui la travaille et qui s'approprie les formes dont tu l'as imprégnée dès le principe.

« De cet esprit infini tirent aussi leur origine ces esprits-rois très saints qui sont autour de ton trône et qui composent ta cour, ô Père universel, ô Père des bienheureux, mortels et immortels!

« Tu as créé en particulier des puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle pensée et à ton essence adorable! Tu les as établies supérieures aux génies secondaires qui annoncent au monde tes volontés! Enfin, tu nous a créés au troisième rang dans notre empire élémentaire!

« Là, notre continuel exercice est de chanter tes louanges et d'adorer tes désirs. Là, nous brûlons en aspirant à te posséder en nous, et nous attendons, avec la patience des justes, l'heure suprême où nous serons appelés à brûler sans cesse, réunis à toi, possédés et absorbés par toi, dans le sein de tes flammes divines éternellement vivifiantes.

« O Père tout-puissant! O Mère, la plus tendre des mères! O archetype admirable de la maternité et du pur amour! O Fils, la fleur des fils! O forme de toutes les formes, âme, esprit, harmonie et nombre de toutes choses! Amen. »

Puis, le grand-maître et le frère Campbell dirent ensemble, lentement, étendant vers le trépied l'un sa baguette, l'autre son épée :

« Roi invisible, qui as pris la terre pour appui et qui en as creusé les abîmes pour les remplir de ta toute-puissance; toi dont le nom fait trembler les voûtes du monde; toi qui fais couler les sept métaux dans

les veines de la pierre; monarque des sept lumières, rémunérateur des ouvriers souterrains, amène-nous à l'air désirable et au royaume de la clarté !

« Nous veillons et nous travaillons sans relâche; nous cherchons et nous espérons, par les douze pierres de la cité sainte, par les talismans qui sont enfouis, par le clou d'airain qui traverse le centre du monde.

« Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Aie pitié de ceux qui souffrent, élargis nos poitrines, dégage et élève nos têtes, grandis-nous !

« O stabilité et mouvement ! O jour enveloppé de nuit, ô nuit voilée de lumière! O maître qui ne retiens jamais par devers toi le salaire de tes travailleurs ! O blancheur argentine ! O splendeur dorée ! O couronne de diamants vivants et mélodieux ! Toi qui portes le ciel à ton doigt comme une bague de saphir ! toi qui caches sous la terre, dans le royaume des pierreries, la source merveilleuse des étoiles ! vis, règne et sois l'éternel dispensateur des richesses dont tu nous as fait les gardiens ! Amen. »

Ces quatre oraisons avaient été prononcées devant le trépied, par le grand-maître et le frère Campbell descendus de l'orient et s'étant placés au milieu des assistants formant le cercle; j'étais descendu aussi et m'étais joint à la chaîne.

Le grand-maître frappa lentement sur le trépied trente-trois coups de sa baguette, avec deux arrêts après les onzième et vingt-deuxième coups; puis, il traça sur le sol, toujours avec sa baguette, le sceau de Salomon et le pentagramme sacré.

Enfin, d'une voix forte, il prononça ce qu'on appelle en théurgie la Conjuration générale ou Conjuration des Quatre ; c'est la grande formule de l'évocation. La première moitié est en latin et se dit invariablement ainsi chez les occultistes de n'importe quel endroit du globe; la seconde partie se dit dans la langue du pays où l'on est. Je reproduis encore textuellement :

« Caput mortuum, imperet tibi Dominus per vivum et devotum serpentem !... Cherub, imperet tibi Dominus per Adam Jot-Chavah !... Aquila errans, imperet tibi Dominus per alas tauri !... Serpens, imperet tibi Dominus Tetragrammaton per angelum et leonem !...

» Raphaël ! Gabriel ! Mikaël ! Adonaï !

» Lucifer ! Baal-Zéboub ! Moloch ! Astaroth !

» Fluat udor per spiritum Eloïm! Manet terra per Adam Jot-Chavah ! Fiat firmamentum per Jahuvehu Zébaoth ! Fiat judicium per ignem in virtute Mikaël !

« Ange aux yeux morts, obéis ou écoule-toi avec cette eau sainte (le grand-maître renverse le petit baquet d'eau dans lequel on a jeté tout à l'heure du sel et de la cendre). Taureau ailé, travaille ou retourne à

la terre, si tu ne veux pas que je t'aiguillonne avec cette épée (le grand-maître saisit l'épée et l'agite dans le vide). Aigle enchaîné, obéis à ce signe, ou retourne-toi devant ce souffle (le grand-maître trace dans l'air le signe du pentagramme avec sa baguette et souffle devant lui). Serpent mouvant, rampe à mes pieds, ou sois tourmenté par le feu sacré, et évapore-toi avec les parfums que nous y brûlons (le grand-maître jette quelques grains d'encens dans la cassolette remplie de braise et remue le feu avec la pointe de l'épée).

« Que l'eau retourne à l'eau ! que le feu brûle ! que l'air circule ! que la terre retombe sur la terre !

« Par la vertu du pentagramme, qui est l'étoile du matin, Lucifer ! et au nom du tétragramme, qui est écrit au centre de la croix de lumière ! Amen. »

En prononçant les noms de Raphaël, Gabriel, Mikaël et Adonaï, le grand-maître avait eu soin de faire le geste de répulsion, comme s'il voulait avec les mains, à quatre reprises, éloigner un esprit dont il eût horreur. Au contraire, en prononçant les noms de Lucifer, Baal-Zéboub, Moloch et Astaroth, il faisait le geste cabalistique d'amour, ramenant vers sa poitrine, quatre fois, ses mains (doigts écartés) d'abord étendues.

Après le dernier *amen*, le grand-maître, élevant la voix plus fort encore que précédemment, appela l'esprit évoqué, par son nom :

— Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !... Baal-Zéboub !...

On attendit quelques instants, mais en vain ; aucun fantôme ne parut assis sur le trépied.

Le grand-maître répéta la Conjuration des Quatre et refit l'appel, mais cette fois en criant neuf fois le nom de Baal-Zéboub.

Le trépied demeurait vide.

Campbell et le grand-maître se regardaient, désappointés.

— A moi, mes frères ! hurla ce dernier ; opérons par le grand rite !

Alors, tous les assistants allumèrent des torches à la lampe magique, et l'on se mit à faire processionnellement le tour du temple, chacun tournant sur soi-même en même temps. Naturellement, je dus faire comme les autres. En passant devant chaque fakir muré, le grand-maître lui adressait une supplique, implorant ses prières, et le fakir répondait en geignant une incantation.

Après la procession, on se réunit autour du trépied ; on attendit encore ; le trépied était vide, toujours vide.

— Que l'appel, dit le grand-maître, soit fait par le plus saint de nos frères fakirs !

On se précipita vers une porte que je n'avais pas encore remarquée et qui était située à l'orient, à gauche de l'autel du Baphomet. Un maître



LE BAPHOMET

Reproduction exacte du Baphomet, tel que l'idole existe dans le grand temple rouge du Directoire maçonnique de Calcutta (d'après un croquis rapporté par l'auteur). — L'étoile à cinq pointes, formée par cinq lames de métal enchevêtrées les unes dans les autres, et qui figure sur le front de l'idole, n'est autre que le pentagramme magique ; l'hiéroglyphe qui se détache sur le globe terrestre reproduit fidèlement ce que les théurgistes appellent « la signature de Baal-Zéboub ». — Le serpent, qui est à droite, la tête devant un soleil rayonnant, est le serpent indien dit d'Éléphanta ; celui de gauche est le serpent égyptien dit d'Osiris. Celui qui est enroulé, supportant le globe terrestre, est nommé serpent d'Éva. Les trois serpents sont en or massif, artistement ciselés.

des cérémonies ouvrit cette porte. Elle donnait sur un infect réduit, humide, étroit, d'où s'exhalait une forte odeur de putréfaction. Un homme était étendu au fond de ce cachot.

Il se leva sur son séant.

— *Mac-Benac!* cria le grand-maître.

Ces mots se traduisent ainsi : « La chair quitte les os. » Ils forment, en outre, le nom officiel du temple de la putréfaction, en style d'arrière-loges.

Je fus épouvanté.

La figure de cet homme était rongée par les rats; un œil pendait, sanieux, devant sa bouche édentée. Les jambes, envahies par la gangrène, rongées par les ulcères, n'étaient qu'une pourriture. Cette atrocité humaine avait l'air calme, heureux.

— Fakir trois fois sacré, lui dit le grand-maître en ourdou-zaban, c'est en vain que nous appelons Baal-Zéboub; il ne vient pas. Prête-nous le secours de ta voix sainte!...

Alors, on vit une chose horrible. Le fakir interpellé ouvrit la bouche, dans laquelle son œil pendant entrait sans cesse, qu'il était obligé de rejeter pour pouvoir parler, et, comme dans un râle affreux, il clama :

— Baal-Zéboub!... Baal-Zéboub!... Baal-Zéboub!...

A cette voix, répondirent, comme autant d'échos se répercutant le long de la salle, les fakirs murés et suspendus, criant aussi :

— Baal-Zéboub!... Baal-Zéboub!... Baal-Zéboub!...

Cependant, l'esprit persistait à ne point apparaître.

Dès que le grand-maître avait eu décidé d'opérer par le grand rite, deux maîtres des cérémonies s'étaient retirés par l'escalier souterrain qui donnait accès dans le temple. L'un d'eux arrivait maintenant, portant un vaste réchaud, plein de charbons enflammés ; il était suivi d'une femme. Le brasier ardent fut placé au milieu de la salle, à quelque distance du trépied vide.

— Femme, fais ton œuvre, commanda le grand-maître

Et celle-ci, le plus tranquillement du monde, une placidité sereine stéréotypée sur le visage, plongea sa main dans le brasier, la regardant brûler, ne sourcillant pas, respirant comme avec délices l'odeur de corne rôtie et la fumée âcre qui se dégageaient.

Puis, entra l'autre maître des cérémonies traînant un bouc blanc jusque devant le Baphomet. Autour de l'animal, on alluma quatre bougies noires renversées; et, après l'avoir mutilé horriblement, on lui ouvrit le ventre; le grand-maître y enfonça ses mains, en retira les intestins et les répandit sur les marches de l'autel, en proférant d'abominables blasphèmes contre Adonaï.

Baal-Zéboub n'apparaissait toujours pas.

Une scène alors se passa, que la plume peut à peine décrire.

Deux solides gaillards, parmi les assistants, se détachèrent et soulevèrent une lourde dalle sur le sol. De l'excavation qu'ils ouvrirent ainsi, une odeur, plus épouvantable que toutes les autres, monta, et un spectacle sans nom s'offrit à mes regards. Une huitaine d'individus étaient là dans ce cloaque, étendus, pourrissant littéralement tout vivants; c'étaient encore des fakirs. Il y en avait d'autres, morts, auprès d'eux, squelettes décharnés et cadavres où les vers grouillaient.

— *Mac-Benac! Mac-Benac!* cria le grand-maître, avec une béatitude sinistre.

Ceux de ces fakirs qui étaient encore vivants furent sortis du caveau et assis sur le sol devant le Baphomet: ils tombaient absolument en putrilage, en bouillie par décomposition; on voyait leurs os blancs à nu dans les vastes plaies dont ils étaient couverts. Ces hommes n'avaient plus rien d'humain.

Au milieu de la salle, on souleva d'autres dalles, sous lesquelles se trouvaient encore des vivants à demi-pourris et des cadavres. Le temple était ainsi transformé en un cimetière infernal.

Un maître des cérémonies saisit une flûte faite d'une courge et souffla dedans avec des modulations étranges. De tous côtés, on vit sortir des serpents, des grosses araignées aux pattes velues, des crapauds hideux.

— *Tanqam! tanqam!* glapissait le grand-maître.

Trois hommes saisirent, au hasard, un des fakirs encore vivants, le hissèrent sur le marbre de l'autel du Baphomet, et là, le grand-maître l'égorgea avec une serpe ritualistique qui lui fut remise; cela, au milieu d'horribles imprécations. Le sang jaillit et éclaboussa les autres fakirs ainsi que le bouc. Le grand-maître plongea ses doigts dans la blessure et aspergea de sang le Baphomet. C'est ce sacrifice humain qui est le « tanqam ».

Et, tandis que les serpents sifflaient, dressés sur leur queue, les joues gonflées de venin, tandis que le grand-maître récitait les formules de la liturgie satanique, que les crapauds croassaient, et que, sur cet ensemble, la voix des fakirs murés s'entendait, se mêlant aux imprécations et aux blasphèmes, tandis que le bouc secouait encore ses pattes dans un dernier spasme d'agonie, au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait son avant-bras qui achevait de rôtir.

Enfin, encore une fois, dans un profond silence fait tout à coup, le grand-maître hurla :

— Baal-Zéboub!... Baal-Zéboub!...Baal-Zéboub!...

Mais, pas plus qu'auparavant, l'esprit n'apparut.

Il fallait y renoncer.

Le frère Campbell se pencha vers moi et m'expliqua que Dieu seul, (c'est-à-dire Lucifer) a le don d'ubiquité, mais qu'il ne l'a pas donné aux esprits dont Baal-Zéboub est le chef. Il en concluait que Baal-Zéboub devait se manifester ailleurs, dans quelque autre réunion luciférienne où on l'avait certainement évoqué avant nous et où on le retenait.

Quoi qu'il en fût, le grand-maître déclara que la cérémonie était terminée. Du reste, tous les assistants étaient à bout de forces. Moi, j'en avais assez; je me demandais comment même j'avais pu supporter jusque-là le spectacle de ces horreurs innommables. Parmi tous les lucifériens, mon cicerone était le plus affreux à voir : il s'était mis à tourner sur lui-même comme une toupie, d'un mouvement invraisemblablement rapide; il n'incantait plus, il ne criait plus, il vociférait; inondé de sueur, l'œil hagard, convulsé, il tomba finalement sur le sol, comme une masse, et demeura inerte, la bouche écumante.

Ce fut le frère Campbell qui me raccompagna.

Un dernier regard jeté sur le Baphomet, il me sembla que la tête de l'idole souriait ou plutôt ricanait d'un air satisfait. Bien qu'éveillé, j'étais comme en proie à un cauchemar.

Revenu à l'air vif, je me sentis enfin soulagé. J'eus la force de rentrer à bord et de me coucher. Je restai ainsi quarante-huit heures au lit et ne pus même pas descendre à Madras. Je me demandais si vraiment j'aurais le courage de poursuivre mon enquête.

De Madras à Calcutta, j'eus, parmi mes passagers, mistress D*** et sa fille Mary, qu'il est nécessaire que je présente au lecteur ; car j'aurai à lui en reparler au cours de ce récit.

Mistress D***, — morte aujourd'hui, — était la femme d'un riche planteur de café de Singapore, qu'elle avait épousé en 1861, veuf. De son premier mariage, D*** a une fille, miss Arabella. Ce D*** et sa fille aînée mériteraient que leur nom fût imprimé ici en toutes lettres, attendu que ces deux personnages sont des adeptes du satanisme ; mais, par respect pour la mémoire de mistress Annie D*** et pour miss Mary, je ne donnerai que l'initiale de leur nom de famille. En effet, mistress D*** fut personnellement des plus respectables, et, si miss Mary n'était — hélas ! — protestante, je serais tenté de dire qu'elle est un ange.

Il est difficile de rêver une jeune fille plus charmante, plus accomplie. C'est dans ce voyage, à bord du *Meïnam*, que je la vis pour la première fois. Elle avait alors dix-huit ans à peine. Jolie au possible, blonde, avec de doux yeux bleus dans lesquels le ciel semble se mirer, elle

avait, comme elle a encore, se dégageant de sa physionomie bonne et franche, un air d'honnêteté, de pureté exquise ; aimable, distinguée, elle est le contraste frappant de nos Anglaises modernes, presque toutes effrontées ou hypocrites, suant le mensonge et la perversité.

Après les horreurs dont je venais d'être le témoin à Pondichéry, la vue de cette pure jeune fille me fit soudain revivre. Il me sembla que Dieu l'avait conduite sur ce paquebot, pour me bien rappeler que, même en ces contrées diaboliques, la vertu n'a point totalement disparu, qu'elle brille au sein de ces affreuses populations, comme une de ces scintillantes étoiles dont le vif éclat, au milieu d'un orage, perce tout à coup le firmament surchargé de vapeurs lourdes, épaisses et noires.

Je me sentais instinctivement attiré vers miss Mary et sa mère ; aussi, il nous arriva de causer longuement, pendant la traversée de deux jours, entre Madras et Calcutta.

Je compris que mistress D*** était loin d'avoir trouvé le bonheur dans le mariage ; la seule joie pour elle était cette ravissante petite Mary, qui la consolait de tous ses ennuis, de tous ses chagrins.

Mistress D*** était la fille d'un important bijoutier de Madras, qui vivait encore, lui aussi, à cette époque, âgé d'environ soixante-dix ans, et dirigeant son commerce, aidé par l'un de ses fils. D*** avait alors une grosse affaire de diamants avec les Grumberg frères, qui ont maison à Singapore et à Calcutta ; il avait envoyé sa femme pour traiter ; mistress Annie, au lieu de se rendre à Calcutta directement par la ligne anglaise, avait eu des raisons, que j'ignore, pour passer d'abord à Ceylan, et ainsi elle avait pris, à Pointe-de-Galle, la ligne française d'embranchement de nos Messageries Maritimes ; s'arrêtant bon nombre de jours à Madras, elle avait revu sa famille et consulté son père et son frère sur l'affaire qu'elle négociait. Inutile d'ajouter combien le vieux bijoutier avait été heureux de posséder quelque temps chez lui sa petite-fille bien-aimée, dont mistress D*** s'était fait accompagner pour ce voyage.

Moi, il faut le dire, je connaissais déjà, mais peu favorablement, le planteur D***, qui vient parfois en Europe par le courrier de Chine ; je l'avais eu à bord ; c'est précisément le fait qu'il était connu de moi, qui me servit de motif à entrée en conversation auprès de mistress D*** et de miss Mary.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer mentalement le mari à sa femme, le père à sa fille. D*** est un gros homme, fort, trapu, au cou renflé ; solennel, mais avec une expression de cruauté froide sur le visage ; d'une dentition inexprimable et véritablement stupéfiante ; puant le vice, la bestialité et la rouerie ; en un mot, un type dont l'allure, la carrure exprime bien le descendant de quelque ancien convict ; l'atavisme

revit absolument en lui. A cette époque, il avait largement passé la cinquantaine. Quand je l'eus à bord, il était flanqué d'une sœur à lui, une certaine mistress Fausta S***, veuve d'un raffineur de salpêtre, millionnaire, dont elle avait hérité ; la dame, de genre commun et grossier, pouvait bien avoir de trente-cinq à trente-sept ans ; grande comme son frère, forte, taillée à coups de hache, elle avait l'aspect d'une marchande à la toilette qui aurait été cuisinière. D*** et sa sœur me produisirent une fort mauvaise impression ; quant à miss Arabella, la fille du premier lit, je ne l'avais pas encore vue à ce moment-là ; il me fut donné plus tard de la connaître, dans des circonstances singulières, peu à son honneur, que je rapporterai plus loin.

Mistress Annie D***, qui, en 1880, devait avoir dans les environs de quarante-trois ans, était l'antithèse de la veuve S*** ; distinguée de manières, à la fois spirituelle et bonne ; pour tout dire, sa fille Mary était son portrait frappant, rajeuni ; mais elle avait, elle, dans le regard de ses yeux bleus, je ne sais quelle mélancolie, indiquant la résignation à un triste sort. Dans la maison de son mari, c'était la veuve S***, cette vraie mégère, qui dirigeait tout, qui commandait, qui était maîtresse souveraine.

Pauvre femme ! ce qu'elle a dû souffrir de ce mariage malheureux, mal assorti, est inexprimable. Quand elle épousa D***, pour obéir à ses parents, qui, il est vrai, n'avaient pas cru lui faire un si déplorable choix, elle voulut, ayant à cœur de se montrer mère, et non marâtre, entourer de ses tendresses miss Arabella, qui avait alors six ans ; mais elle trouva d'abord une enfant rebelle à son affection, mal élevée, livrée à sa jeune tante Fausta, laquelle n'était pas encore mariée, et dont les mauvais instincts s'étaient épanouis dès l'adolescence. Un an après, la naissance de la petite Mary lui apporta son premier bonheur. Puis, Fausta D*** épousa le raffineur de salpêtre, et mistress Annie put se croire débarrassée enfin de sa méchante belle-sœur, le nouveau ménage habitant Calcutta : mais ce fut comme une fatalité ; au bout de quinze mois à peine, Fausta était veuve et revenait se fixer définitivement à Singapore, chez son frère. Elle reprit tout son ascendant sur la petite Arabella, s'opposa à ce que l'éducation de l'enfant fût faite par mistress D***, sous prétexte qu'elle n'était pas sa fille et qu'elle avait bien assez de se charger de la petite Mary ; de telle sorte que les deux sœurs furent élevées séparément, la tante S*** s'appliquant à souffler dans le cœur d'Arabella la haine de Mary.

Je dois dire au lecteur que ces détails que je donne ici ne sont nullement des hors-d'œuvre ; ils ont, au contraire, une très grande importance, à raison d'un épisode tragique de cette famille, épisode auquel j'ai été

mêlé, et dont j'ai le devoir de faire le récit, quel que soit le mépris public qui pourra en résulter pour le sieur D***, sa sœur Fausta S*** et sa fille Arabella.

Une question de religion, comme si la diversité d'humeur et de caractère ne suffisait pas, séparait encore D*** et sa seconde femme. On sait que le protestantisme anglais se subdivise en plusieurs sectes, dont les deux principales sont les épiscopaux et les presbytériens. D*** est extérieurement presbytérien, et en réalité socinien, ce qui équivaut à sataniste ; car la doctrine secrète des sociniens est le gnosticisme, le système de la divinité double, comportant l'adoration de Lucifer, présenté comme le dieu bon. Par contre, mistress Annie appartenait, par sa famille, à l'anglicanisme, en d'autres termes, à l'église épiscopale, qui reconnaît le symbole des apôtres et celui de Nicée, qui admet la Trinité, le dogme de l'incarnation de Jésus-Christ, la résurrection, la divinité du Saint-Esprit, les sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie, tout en rejetant la présence réelle dans celui-ci et en laissant la confession facultative ; on sait que les épiscopaux, ainsi nommés parce qu'ils ont conservé une grande partie de l'ancienne hiérarchie catholique, contrairement aux presbytériens, rejettent aussi la croyance au purgatoire, l'efficacité des indulgences, le culte de la Mère de Dieu et le culte des saints. D*** et sa seconde femme allaient donc, chacun de son côté, à un temple différent, milady avec miss Mary, et D*** avec mistress Fausta et miss Arabella.

Donc, pendant la traversée de Madras à Calcutta, je m'entretins souvent avec mes deux passagères. Plus tard, quand je quittai Calcutta, j'eus encore mistress D*** et sa fille à bord du *Meïnam ;* là, nous reprîmes nos conversations, et c'est ainsi qu'en recousant plus tard les lambeaux de l'histoire de cette famille, je l'eus tout entière, ou à peu près, mes observations et mes découvertes postérieures complétant ce qui m'avait été dit d'abord.

Naturellement, nous causâmes religion à plusieurs reprises. Je remarquai que mes interlocutrices avaient des tendances à s'éclairer. Elles m'écoutaient avec plaisir ; par malheur je n'étais pas assez fort théologien pour résoudre les quelques difficultés qu'elles me soulevaient. Mais il est un point sur lequel je réussis à les toucher, surtout miss Mary ; la sainte Vierge était sa patronne, en somme : pourquoi les protestants s'obstinaient-ils à ne pas rendre à la divine Mère de Jésus le culte qui lui est dû? ce culte n'est-il pas le côté le plus touchant de notre religion? la Reine des anges n'est-elle pas la meilleure consolatrice au milieu de nos peines? la prier, n'est-ce pas reprendre espoir dans les tristes combats de la vie?...



La jeune fille ne perdait pas un mot de mon argumentation, bien que je fusse peu éloquent prédicateur. Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'elle étudiait en elle-même cette question.

A Madras, une de ses amies d'enfance, une Française catholique, lui avait chanté un jour un cantique à la Vierge, et elle en avait trouvé les paroles et la musique fort belles. Elle se l'était fait apprendre, ce cantique; elle le savait. Et, tandis que tout le monde était sur le pont ou dans les cabines, elle se mit au piano du salon des premières.

— Je vais vous le jouer, me dit-elle.

— Et le chanter en même temps? ajoutai-je.

Elle se défendit un peu. J'insistai.

— Si l'on m'entendait, reprit-elle, on croirait que je vais me convertir au catholicisme. Or, c'est uniquement au point de vue de l'art que ce cantique me plaît.

En disant cette dernière phrase, elle eut une rougeur qui empourpra ses fraîches joues veloutées; il me sembla qu'elle se défendait mal et que le cantique à la Vierge lui plaisait à un autre point de vue que celui qu'elle indiquait. J'insistai donc de plus belle.

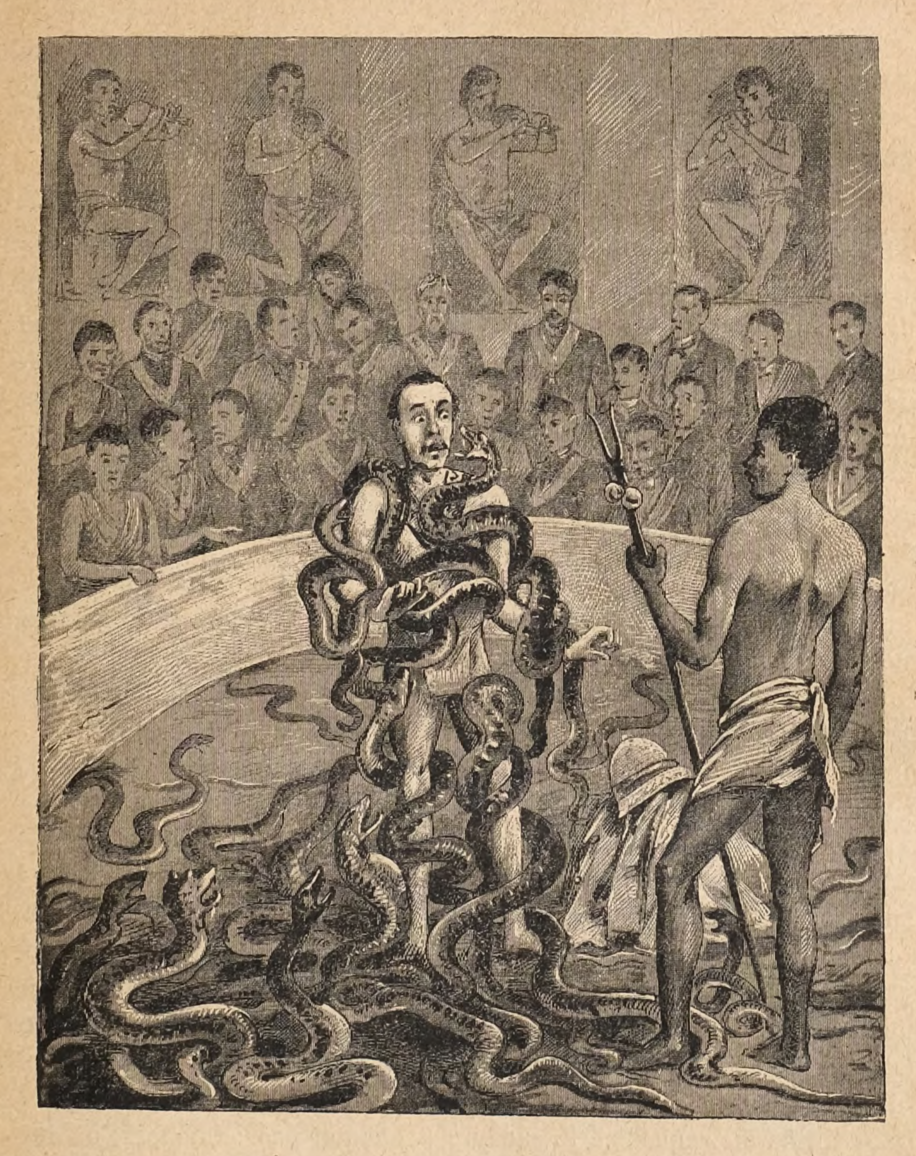
— Allons, Mary, fit sa mère, ne contrarie pas notre bon docteur.

De sa douce et limpide voix, au timbre argentin, mélodieuse et en même temps pénétrante, miss Mary, pendant que ses doigts agiles faisaient vibrer le piano, chanta alors, et avec tant d'expression et de sentiment que j'en fus remué, je l'avoue, jusqu'au fond de l'âme :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours :
Et, quand ma dernière heure,
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort!

Je ne laissai rien paraître de mon émotion; mais, tandis que miss Mary chantait, je ne pouvais m'empêcher de songer à l'horrible existence qui lui serait destinée, si sa mère, son seul appui en ce monde, venait tout à coup à lui manquer, et si elle se trouvait ainsi livrée à ce milieu hostile, composé d'un père brutal, indifférent, sans une parcelle d'amour pour elle, d'une tante qui m'avait paru, à moi médecin, atrocement dépravée, et d'une sœur qui, je l'avais bien compris à quelques anecdotes à moi répétées, la haïssait profondément.

— Infortunée jeune fille! me disais-je en moi-même; c'est alors que ce



En moins d'un quart de minute, les affreux reptiles s'étaient élancés sur moi, m'enlaçaient le long des bras, des jambes, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J'étais littéralement couvert de serpents ; leur odeur musquée me faisait mal au cœur. Je pensais aux Indiens des niches qui tenaient ma vie entre leurs mains; si leur musique s'arrêtait, c'était pour moi la mort, à la seconde même. (Page 118.)

cantique qui semble lui plaire si fort, elle aurait besoin de le murmurer, comme une prière au ciel, avec ferveur.

Le lendemain, nous arrivions à Calcutta, où je pris congé de mistress D*** et de miss Mary ; elles descendirent à l'Esplanade Hôtel, et moi, je demeurai à mon bord.

CHAPITRE V

Deux gros-bonnets de l'occultisme.

Ainsi que je l'expliquerai plus tard avec tous les détails nécessaires, Calcutta est le siège de l'un des quatre Grands Centres Directeurs de la franc-maçonnerie universelle. Dans la capitale politique des Indes se tient le haut et souverain conseil de tous les rites pour l'Asie et l'Océanie. Mais le Directoire de Calcutta et les trois autres reconnaissent au-dessus d'eux, comme autorité spirituelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, dont le président est en réalité le souverain pontife de toutes les sectes occultes, disons le mot, l'anti-pape.

Ici encore, comme dans toute cette région du sud de l'Asie, la nature et les mœurs des habitants semblent prêter au satanisme et être comme le reflet de ce choix maudit.

On sait que la franc-maçonnerie affectionne surtout l'horrible, le macabre. Eh bien, à Calcutta, la mort se montre sous toutes ses formes. A côté des cataclysmes de la nature, inondations, ouragans et typhons, qui y sont comme la normale du temps, les grands fléaux, peste et choléra, y sont comme la normale de la santé. Ceux qui échappent aux éléments et aux épidémies, sont dévorés par les fauves ou piqués par les serpents. La superstition, qui pousse au suicide, achève le reste. Telles sont les causes de décadence de cette race indienne si ancienne, remontant presque sans mélange aux premiers âges du monde, si puissante par le nombre, mais si faible par son abaissement intellectuel. L'Inde a eu cette singulière fortune d'avoir été conquise sitôt connue et d'avoir toujours eu des maîtres.

Dans l'Inde on rencontre le cadavre à chaque pas : bûchers, où les suttees (veuves) se brûlent aujourd'hui encore, malgré tout, et qui fument dans le ciel ; Gange et Brahmapoutra, qui charrient dans leurs eaux limoneuses et empoisonnées les cadavres de parias que l'on y jette, et qui roulent, crevés, le ventre ballonné, jusqu'à la mer ; tours élevées, appelées « tours des morts », au sommet desquelles les parsis exposent les corps de leurs trépassés, entre ciel et terre, afin que les vautours, les gyps et gypaètes, viennent, pensent-ils, les transporter lambeaux par lambeaux au séjour des bienheureux ; plaine de Dappah, enfin, cet ossuaire gigantesque aux portes même de la ville, ce charnier de plusieurs lieues d'étendue, où, par innombrables milliers, par plusieurs

centaines de mille, pêle-mêle confondus, pourrissent au soleil les cadavres d'hommes et les charognes d'animaux, où une tête humaine côtoie le sabot d'un cheval, où sur le corps d'un homme, placé là comme par hasard, on rencontre des têtes de veau mort-né, d'éléphant, de tortue, comme en un formidable sabbat de pourritures et de squelettes.

Tout, en un mot, dans ce pays de pestilence, tout pue, obsède le cadavre.

La mort, et toujours la mort, sous toutes ses faces et sous tous ses aspects : humide et visqueuse, dans l'eau croupie ; carbonisée ou fumante, dans le feu, sous le ciel ; putréfiée et noire, sur le sol marécageux ; ou blanche d'ossements parsemés, comme une mosaïque funèbre, dans la terre sèche. Partout c'est encore la mort, et la mort païenne, bestiale, diabolique, pour dire la vérité ; car, si le chrétien aspire à la mort calme et décente, le luciférien, qui est le pire des fanatiques et qui se complaît dans l'horrible, recherche comme une volupté sainte le trépas cruel et se vautre à plaisir au sein des plus immondes putréfactions.

Et ici, de nouveau, je ne saurais trop prier le lecteur de ne pas croire à du roman ; tout ce que je dis et tout ce que j'aurai encore à dire, est de la plus scrupuleuse exactitude, de la plus scientifique vérité. Mais il est utile, indispensable de faire ressortir cela, de surmonter une légitime répugnance pour montrer cette mise en scène infernale, afin que l'on voie clairement qu'à travers les oripeaux dont les contes de pseudo-voyageurs l'ont parée, sous cette Inde de rajahs et de bayadères, s'exhibe l'Inde des fakirs, des sectateurs de l'esprit du mal ; et c'est là un tableau fidèle où apparait très distinctement, écrite, non en hiéroglyphes, mais en caractères, en lettres bien nettes pour ceux qui savent voir et lire, la signature exécrable de Satan, peintre de ce fantasmagorique décor, suprême grand maître de ces populations dégradées, avilies depuis des siècles ; et toutes ces puanteurs respirent sa présence, exhalent sa manifestation permanente ; c'est bien là un des endroits du globe les plus propices à sa communication avec ses élus.

Vraiment, la franc-maçonnerie des arrière-loges ne pouvait trouver mieux que Calcutta pour y établir son directoire asiatique et océanien.

Entre chaque voyage, le *Meïnam* restait douze jours dans le port de la capitale indienne, c'est-à-dire plus qu'il ne m'en fallait pour étudier, dans cette première excursion, les agissements des chefs inconnus de la secte internationale, et pour prendre le temps de mettre mes notes au clair, de consigner les résultats de mon enquête préliminaire.

Calcutta est aujourd'hui la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche. Elle n'est pas, elle ne sera jamais la métropole des Hindous ; il lui manquera, pour le devenir, le prestige des traditions et la

poésie des grands souvenirs de l'histoire; mais Calcutta est la capitale des Anglais; c'est un bazar oriental, devenu comptoir-office.

Elle est située sur les rives du Bhagirati, auquel les Hindous ont conservé le nom brahmanique de Hougly. Étagée sur les bords du fleuve, la ville montre avec orgueil ses édifices européens, que le vieux sol de l'Inde s'étonne de porter; des maisons en briques s'alignent dans des rues symétriques, au-dessus desquelles pyramident les pagodes des temples, s'arrondissent les dômes des mosquées, dominant au loin. Au sud, on aperçoit la masse imposante du Fort-William, symbole de la puissance des conquérants.

On n'a pas fait vingt pas dans la cité, que l'on se sent en plein bazar, en plein commerce; spectacle que l'animation de la rue, la vue du fleuve ou des navires, se pressant, de toutes formes et de toutes dimensions, ne font qu'accentuer, attestant la fiévreuse activité du génie anglais, que rien n'arrête, que rien ne ralentit.

Mais, au sein même de ce mouvement, au milieu de ces splendeurs de la civilisation matérielle, l'homme est averti qu'il se trouve en présence d'une nature ennemie, que tout menace son existence, et que, s'il veut la conserver, chaque instant de sa vie qui est en péril est aussi une lutte. L'air qu'on y respire, chaud et humide, poisseux, suffoque; l'eau des puits est sulfureuse et saumâtre; le sol, plat et marécageux, s'affaisse sous le poids des maisons, dont les murs se lézardent et craquent; et il suffirait d'un caprice du Gange, il suffirait d'un détour de l'Hougly, inclinant vers la droite, pour que la riche cité, pressée de toutes parts dans les bras perfides de ses mille canaux, fût changée tout à coup en une vaste mer, engloutissant sous le niveau de ses vagues l'orgueilleuse insolence des maîtres de l'Inde et la servitude des esclaves conquis.

Par sa situation de siège de l'un des quatre Directoires de la haute maçonnerie, Calcutta est un grand centre sectaire, où affluent et pullulent des membres de tous les rites; ainsi qu'à Jérusalem les chrétiens de diverses églises se réunissent au Saint-Sépulcre; ici se coudoient, au grand temple maçonnique, le Kadosch du rite écossais et le Sublime Maître Choisi du rite de Royale-Arche, le Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir du rite d'Hérodom et le Grand Inspecteur Parfait Initié du rite de l'Ecossisme philosophique, le Frère Elu du rite johannite dit de Zinnendorf et le Frère de la Croix-Rouge du rite des Illuminés de Swedenborg, le Chevalier de la Ranouka du rite misraïmite et le Souverain Grand Maître ad Vitam du rite de Memphis, le Bon Cousin Grand Maître Carbonaro, chef d'une Haute Vente, et le Mage de la Nouvelle Rose-Croix, le Fakir luciférien et le Sublime et Discret Vengeur de la San-Ho-Hoeï chinoise, le Chevalier Templier du Lessingbund et le Hiérarque du Pal-

ladium Ré-Théurgiste Optimate ; en d'autres termes, Calcutta est un des principaux lieux de rendez-vous de tous les sectaires occultistes qui ont juré l'anéantissement du catholicisme, de tous les maçons des hauts grades, qui, par une initiation à eux réservée, connaissent le secret des secrets, savoir : que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer-Dieu.

Dans ce pays où règne extérieurement le protestantisme anglais, favorisant cet épanouissement de l'occultisme sataniste, les conquérants sont, d'autre part, tenus en échec par d'autres sociétés secrètes, celles-ci indiennes et patriotes, depuis les Thugs ou étrangleurs, qui existent toujours, jusqu'aux Brahmavanis, continuateurs de Tippoo et de Nana-Saëb, qui rêvent la revanche, la liberté, qui ont fait le serment d'affranchir de la domination étrangère le sol de leur patrie.

La société des Thugs a, depuis longtemps, sa réputation faite. On sait que les Indiens qui en font partie se vouent tout spécialement à la déesse Khali, et que, d'après leur théorie religieuse, plus on offre de victimes à cette déesse, plus on arrive facilement au ciel, à la condition toutefois que les sacrifices offerts soient non sanglants ; d'où le procédé du foulard ou de la corde, c'est-à-dire l'étranglement.

J'ai eu l'occasion de causer longuement avec un des chefs de cette secte redoutée, lequel fut mon passager, se rendant de Calcutta à Madras, où l'on avait annoncé une arrivée de caravane très nombreuse d'Européens et, en particulier, d'Anglais. Cet homme m'a vraiment étonné par son érudition, son calme, sa distinction.

Loin d'être des brigands, tuant pour voler, les Thugs sont, à leur manière, des patriotes, farouches, implacables, fanatiques ; en effet, ce sont surtout les étrangers qu'ils assassinent, et, d'après leur superstition, le meurtre d'un Anglais compte double auprès de Khali ; l'étranglement des envahisseurs du territoire sacré de l'Inde est leur façon de gagner des indulgences ; le Thug qui a étranglé cinq Anglaises enceintes est du coup sacré et se croit définitivement sauvé, destiné infailliblement au paradis de Brahma

Quelque temps après le voyage de ce chef thug dont je viens de parler, j'appris que toute la caravane anglaise nouvellement arrivée à Madras avait disparu. Le gouvernement local fit le silence sur cette affaire, et l'on répandit le bruit qu'elle s'était noyée dans un torrent, par l'imprudence des guides qui la conduisaient et qui avaient eux-mêmes péri. Le fait était vrai ; mais ce qu'on ne disait pas, ce que le lieutenant gouverneur cachait avec soin, c'était que Madras était le centre de la secte des Thugs-Noyeurs, une variété des étrangleurs, ainsi que mon terrible passager me l'avait expliqué.

Des Brahmavanis, qui sont des patriotes combattant loyalement les conquérants avides et odieux, leur tenant tête, à visage découvert, je n'ai rien à dire, sinon qu'ils sont souvent, dans leurs insurrections, des héros admirables; et j'en arrive tout de suite aux Fakirs, dont un grand nombre s'immolent à Brahma-Lucif; ceux-ci sont les plus intéressants à connaître, les plus curieux à étudier.

Le Fakir de l'Inde est, en réalité, un personnage énigmatique, qui semble violer toutes les lois de la nature. Sa caractéristique est surtout de ne rien faire de ce que fait le commun des mortels. C'est un rebours. i il ne boit, ni il ne mange, ni il ne dort; il ne vit pas; il est dans une perpétuelle contemplation, une constante absorption; la médecine le constate, mais n'a point réussi à l'expliquer.

Il a commencé par être *jongleur*, ou, pour mieux dire, escamoteur, bateleur forain; puis, il est devenu *kami*, c'est-à-dire qu'aux escamotages vulgaires il a eu le droit de mélanger quelques jongleries d'ordre supérieur; enfin, il est parvenu au grade de *Sâta*, c'est-à-dire qu'il peut maintenant, en vertu des conjurations rituelles qu'il prononce, se livrer à des sortilèges, des évocations et des actes en contradiction avec les lois de la nature. Il y a chez lui, dans cette initiation progressive, quelque chose de ce qui se passe chez le Brahme, qui, au premier degré, ne peut ni entendre ni lire la doctrine, qui, au second degré, l'entend, mais ne peut la lire, qui, au troisième, la lit, mais ne l'enseigne pas, et qui, enfin, au quatrième degré seulement, peut tout faire, lire et enseigner. Mais, il existe, entre le Brahme et le Fakir, une différence capitale. Le Brahme est le prêtre de la religion nationale indienne. Le Fakir, lui, est, en quelque sorte, le moine d'une religion secrète; longtemps, il a dérouté les écrivains qui ont étudié l'Orient; tel auteur le donne pour un religieux mahométan, vivant d'aumônes, et c'est qu'en effet, dans certaines contrées où l'islamisme domine, les fakirs paraissent, par quelques pratiques extérieures, se rattacher à la religion de Mahomet; tels autres auteurs croient et écrivent que le fakirisme est une secte particulière inféodée au brahmanisme, parce que, dans les pays indiens, bon nombre de fakirs laissent entendre que Brahma est vénéré par eux. Ces écrivains se sont laissé tromper par des apparences. Le fakirisme, je ne saurais trop le répéter, constitue une société secrète religieuse ; c'est une variété du satanisme; c'est le gnosticisme oriental. De même que, dans les pays protestants, les lucifériens se donnent plus ou moins ouvertement comme adhérents au socinianisme, de même les fakirs ont une doctrine occulte, une religion spéciale mystérieuse, qu'il est impossible de connaître si l'on n'a pas pénétré dans leurs assemblées secrètes.

A Calcutta, je ne manquai pas de me rendre, dès le jour même de mon

arrivée, au siège du Directoire maçonnique. Là, les dépendances du grand temple sont surtout réservées à l'administration. L'immeuble, qui n'est nullement caché, que tous les habitants connaissent, est situé en plein Chowringhee, au quartier neuf; il renferme une douzaine de salles, plus ou moins spacieuses, appareillées pour les tenues des principaux rites, machinées en conséquence, notamment trois sanctuaires dans le sous-sol. Une quatrième salle, installée aux dernières profondeurs de l'édifice, est, contrairement aux autres, dépourvue de toute préparation; les murs en sont nus, en blocs massifs de granit, sans aucune niche; les dalles sont larges, en ciment; l'orient est en pierres de granit, comme les murailles; nul autre ornement que l'autel du Baphomet, flanqué, à droite et à gauche, des deux obligatoires tableaux que j'ai déjà décrits; mais, ici, les peintures sont soignées, et non grossières comme chez les fakirs cynghalais. Ayant décliné mes titres, je fus admis à visiter l'immeuble, et même je fis une petite station à la bibliothèque, qui contient des livres fort curieux, en quantité innombrable, et tous les rituels maçonniques que l'on peut imaginer, imprimés ou manuscrits en presque toutes les langues. Naturellement, le frère archiviste ne me laissa feuilleter que ceux des grades égaux ou inférieurs à mon degré d'initiation; en réalité, il ne me manquait que l'initiation au palladisme.

Tandis que je faisais cette visite préliminaire, vint un certain frère Hobbs, avec qui je fus très aise de lier connaissance; il était un des principaux administrateurs d'une grande compagnie de thés de Calcutta; ce qui m'intéressait n'était pas sa qualité civile, comme on pense bien, mais sa fonction dans la haute maçonnerie. Le frère Hobbs était précisément le grand-maître de l'aréopage théurgiste, qui avait présidé la séance où avait eu lieu l'apparition dont Carbuccia s'était montré si ému.

Je m'empressai donc de me faire présenter à lui, et, lorsque je lui eus raconté, comme incidemment, l'épisode de Galle, c'est-à-dire la mort de la prêtresse fakir à laquelle j'avais assisté, et la réunion du temple Mac-Benac de Pondichéry, lorsque je lui eus montré la carte de visite du frère John Campbell, augmentée de quelques mots d'amitié de celui-ci, avec sa signature, nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Adroitement, je fis venir la conversation sur les apparitions, que je croyais possibles, dis-je, mais que je n'avais pas encore vues.

— Nous en avons eu plusieurs, cette année, affirma le frère Hobbs; mais c'est surtout dans les tenues palladiques qu'elles se produisent le plus aisément. Il n'y a pas quatre mois, le Dieu Bon lui-même s'est manifesté à nous.



— En personne? interrogeai-je.

— En personne.

— Ici?

— Ici, dans le sanctuaire de granit, du sous-sol. Mais, pour voir le Dieu Bon face à face, il faut avoir un cœur ferme. Cette fois, nous eûmes le tort d'admettre à la séance un cabaliste de Memphis, — votre rite, ajouta-t-il, — un Napolitain que nous nous imaginions peu impressionnable, car il avait subi sans faiblir diverses épreuves à des initiations précédentes; mais le malheureux n'était pas de taille à connaître tous les mystères du Palladium. Le frère Carbuccia, c'est son nom, s'est évanoui, a eu une crise; nous avons dû lui prodiguer nos soins...

Je l'interrompis, en stimulant l'étonnement.

— Tiens, tiens, Carbuccia, fis-je; mais il me semble me rappeler vaguement que j'ai connu quelqu'un de ce nom-là... N'est-ce pas un graineur?

— Il l'était, du moins; maintenant, il fait le commerce des bibelots et des curiosités de l'Inde et de la Chine.

— Je dois peut-être l'avoir eu comme passager... Oui, certes; ce nom de Carbuccia n'est pas nouveau pour moi.

Je me fis donner quelques détails de l'apparition. Le frère Hobbs me répéta à peu près le récit de mon Italien; il omit néanmoins de m'indiquer le procédé auquel on avait eu recours, dans cette tenue récente, pour obtenir la manifestation luciférienne; il ne me dit pas un mot des trois crânes de missionnaires martyrisés, ni de la mort subite du frère Shekleton.

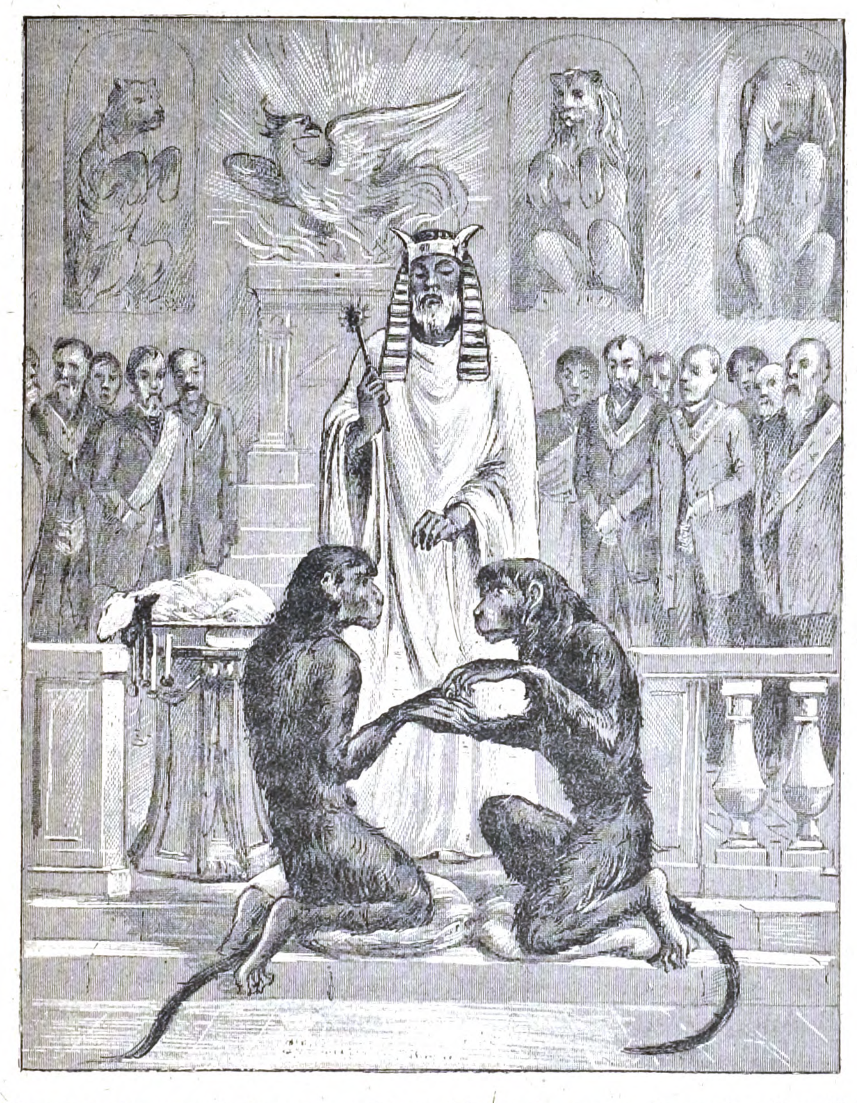
— Pourrai-je assister à quelque séance de ce genre? demandai-je, d'un air avide de curiosité.

— Je ne crois pas que ce soit encore possible pour vous. Carbuccia avait, au rite de Memphis, un grade inférieur au vôtre, il est vrai; mais c'était déjà un grade cabalistique, et il avait eu soin de se faire initier au palladisme, en passant par toute la filière. Il vous faudrait être au moins Kadosch du Palladium, et vous ne l'êtes pas, mon cher frère.

— J'en solliciterai l'initiation, répondis-je.

J'étais déçu, au fond; car je savais quels serments à Lucifer il faut prêter pour entrer dans le palladisme, et, pour rien au monde, je n'aurais passé par cette abominable formalité. En moi-même, je cherchais comment je devrais m'y prendre pour continuer mon enquête sans faillir à ma foi.

Le frère Hobbs m'expliqua qu'à raison de mon haut grade cabalistique, il me serait possible d'assister à une réunion palladique, comme visiteur, si j'y tenais; mais, d'après les règles, cette admission était exceptionnelle



Tandis que le singe passait l'anneau nuptial au doigt de la guenon, le grand-maître officiant aspergeait le couple avec le sang de l'agneau. (Page 130.)

et ne pouvait avoir lieu qu'une seule et unique fois ; en outre, dans les tenues de Ré-Théurgistes Optimates où sont admis des frères haut gradés non affiliés au rite, on ne procède jamais à des évocations. Il ajouta, cependant, pour m'engager à venir, que je verrais des choses tout à fait extraordinaires et sortant absolument des banalités de la plupart des loges européennes.

— Un de nos plus illustres frères, un délégué de Charleston, me dit-il, est de passage à Calcutta, en ce moment, à titre de Souverain Grand

Inspecteur Général, envoyé par le frère Albert Pike auprès de notre Directoire, et ce soir nous aurons, en son honneur, non pas ici, mais en dehors de Calcutta, une solennité à laquelle prendront part tous les grades de théurgie ; on baptisera, on fera une reconnaissance conjugale, selon les principes du palladisme en ce pays, c'est-à-dire avec le concours de fakirs et de dévadasis ; on terminera par une pompe funèbre théurgiste, dans des conditions qui vaudront bien une de ces manifestations divines que vous êtes désireux de voir.

Je connaissais par Carbuccia l'argot de la secte ; il s'agissait de parodier un baptême catholique, un mariage catholique, une cérémonie mortuaire catholique. Je le devinais sans peine ; mais en quoi, me demandais-je en moi-même, une parodie d'enterrement chrétien pouvait-elle équivaloir à une apparition d'esprit, à une scène surnaturelle infernale?... Le frère Hobbs ne m'en dit pas plus long sur ce point.

Par contre, il s'offrit à me servir d'introducteur auprès du délégué de Charleston, dont l'acquiescement était indispensable pour mon admission exceptionnelle à la solennité. Cet inspecteur délégué se nommait Philéas Walder et était un des dix Mages Elus composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, qui est, autour de l'anti-pape, la contrefaçon du Sacré Collège des cardinaux.

Nous nous rendîmes à l'hôtel Adelphi où cet important personnage était descendu. Le frère Hobbs me présenta, en insistant sur la recommandation dont la carte de visite du frère John Campbell me faisait bénéficier. Philéas Walder m'accueillit, en gardant vis-à-vis de moi une certaine réserve.

Un être indéchiffrable, une vivante énigme, ce Philéas Walder. Quelques auteurs anti-maçonniques ont déjà parlé de lui et de ses collègues, mais d'une façon très vague. Mgr Léon Meurin, évêque de Port-Louis, dans son remarquable ouvrage paru tout récemment, *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, cite le fameux Grand Collège des Maçons Emérites, indique le nombre de ses membres, mais, dans la reproduction d'une « encyclique » de l'anti-pape Albert Pike, il supprime les noms, qu'il eût été intéressant de faire connaître au public, puisque voilà quelques-uns des hauts chefs secrets de la franc-maçonnerie universelle. M. Léo Taxil n'a pas fait d'allusion, que je sache, aux dix membres du Grand Collège de Charleston ; mais il mentionne, accidentellement, le frère W*** comme ayant organisé en 1881 les loges palladiques en France ; il consacre quelques pages à sa fille, mais toujours en ne donnant que l'initiale de son nom. Ces indications, trop succinctes, sont la preuve que M. Léo Taxil avait recueilli assez de renseignements sur les Walder, le père et la fille ; pourquoi n'a-t-il pas publié leurs

noms en toutes lettres? pourquoi ses divulgations, jusque-là courageuses, se sont-elles arrêtées? D'autre part, M. Adolphe Ricoux imprime les noms des dix Mages Elus du Sérénissime Grand Collège; mais il ne donne sur aucun d'eux pas le moindre renseignement, et cependant on comprend, en lisant cet auteur, qu'il a été bien informé sur les chefs de Charleston.

Il m'appartiendra, en conséquence, de combler toutes ces lacunes. Je me suis promis de faire la lumière complète. Je nommerai, moi, Maçons et Maçonnes en toutes lettres, ou, tout au moins, ceux et celles qu'il sera nécessaire de nommer. Les Walder sont du nombre.

C'est donc en octobre 1880 que je vis pour la première fois Philéas Walder, à Calcutta; il avait alors cinquante-huit ans. Il est de taille plutôt grande que petite, mais de buste court; il paraît petit, lorsqu'il est assis, étendant devant lui d'assez longues jambes; sitôt qu'il est debout l'aspect change. La physionomie est dure, légèrement allongée; les yeux sont glauques et d'une expression indéfinissable; la bouche est édentée; le front est vaste, sous une chevelure postiche. La parole est brève, cassante. Quand on cause avec lui, il a une manie : de la main gauche, il vous tient par l'habit, vers une boutonnière, et constamment, en gesticulant, il agite son bras droit, par saccades, le poing fermé; on croirait qu'il veut vous boxer, s'il n'écartait le poing dans chacun de ces mouvements brusques.

Il se rendait en Europe, accomplissant une tournée d'inspection; il avait laissé sa fille à Charleston.

Né dans un canton de la Suisse allemande, Philéas Walder a, d'abord, été pasteur luthérien. A vingt-sept ans, il démissionna, on n'a jamais bien su au juste pourquoi. Il habita quelques années l'Alsace et s'y fit anabaptiste. Dans cette secte, il fut un des plus fanatiques; il prêchait l'hérésie, non pas sous la forme modérée de Mennon Simonis, mais violemment et en conformité avec la doctrine de Jean de Leyde. Pour être saint, selon lui, il fallait rejeter toute loi extérieure; la Bible elle-même était inutile; il donnait à ses adeptes le baptême du feu; il les faisait communier avec une tranche de rôti et une chope de bière; il se prétendait inspiré directement de Dieu, et, lorsque ses inspirations contredisaient la Bible, c'était, affirmait-il, qu'il y avait falsification dans celle-ci. Au surplus, il était loin d'avoir de bonnes mœurs; il soutenait publiquement que les hommes et les femmes ne doivent s'unir entre eux que par des liaisons passagères et simultanément multiples.

Il demeura anabaptiste trois années seulement. En 1852, la renommée des mormons de l'Amérique du Nord commençait à devenir tapageuse. Brigham Young, le second chef de la secte nouvelle, chassée de l'Illinoir



par les habitants résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins », avait établi ses disciples dans la vallée du Grand-Lac-Salé, entre la Californie et l'Orégon; il y avait fondé la cité de Deseret ou Nouvelle-Sion, qui compta 8,000 habitants au bout de quatre ans, et où il avait fait construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée et un temple. Ce fut à cette époque que l'ex-pasteur Walder quitta l'Europe, se sentant attiré par le mormonisme ; le gouvernement des Etats-Unis avait, depuis deux ans, érigé en territoire, sous le nom de l'Utah, la colonie des sectaires, dont les progrès avaient été si rapides ; l'apôtre John Taylor venait de publier, à Paris même, l'*Evangile des Mormons* et l'*Etoile du Désert.* Philéas Walder fut bientôt reçu apôtre, à son tour.

On sait les difficultés qui surgirent, dès 1856, entre le gouvernement fédéral et le territoire de l'Utah, qui comptait alors 30,000 mormons. Il y eut guerre civile, en 1857, les disciples de Brigham Young voulant maintenir leur droit à la polygamie, contrairement à la constitution de l'Union américaine. Walder fut au premier rang des combattants les plus acharnés. Lorsqu'en 1862 Brigham Young fut élu président de l'Utah, l'ex-pasteur fut nommé un des quatre-vingt-dix missionnaires du mormonisme; ce qui lui procura l'occasion de revenir en Europe. Il visita surtout l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, l'Alsace, s'efforçant de recruter des adhérents. C'est au cours de ce voyage qu'il eut Sophie d'une jeune Danoise, presque aussitôt abandonnée que connue ; à peine mise au monde, à Strasbourg, l'enfant fut ravie à la mère, et celle-ci, délaissée. Rien n'est plus étrange que cette conduite de Philéas Walder, se plaisant à briser le cœur de la jeune femme, sa victime, et, d'autre part, entourant de soins le bébé dont il s'emparait furtivement, en vrai larron. Je n'ai pu savoir, et tout le monde, sauf peut-être l'ex-pasteur, ignore ce qu'est devenue la malheureuse mère de Sophie ; on affirme, du reste, que jamais Sophie, digne fille de son père sans cœur, ne s'est souciée de rechercher celle à qui elle doit le jour ; cette indifférence inouïe, contre nature, cache sans doute quelque sombre mystère.

Chez les mormons, Philéas Walder se donnait comme ayant le don de converser avec les esprits. On sait que, sous des apparences religieuses, la secte cache un bizarre mélange de matérialisme et de spiritisme.

Entre temps, Walder s'était affilié à la franc-maçonnerie, passant d'un rite à un autre; il fut d'abord, dans l'Utah, le propagateur du rite de Royale-Arche; il y établit, progressivement, huit loges, régies par une Grande Loge, qui a été fondée en 1872 à Salt-Lake-City; puis, il se rallia à l'écossisme et se rangea sous la bannière du Suprême Conseil de Charleston; il avait enfin appris que là était le centre directeur de la

franc-maçonnerie universelle, le siège du souverain pontificat de l'Eglise de Satan. Albert Pike l'apprécia et fit de lui un des membres de son Sérénissime Grand Collège.

En 1873, les mormons étaient plus de cent mille dans l'Utah. Quatre ans après, Brigham Young mourait, et sa succession était dévolue à John Taylor par le conseil des douze apôtres de la secte.

Walder, à la fois lieutenant de John Taylor et d'Albert Pike, est aujourd'hui le trait d'union entre le mormonisme et la franc-maçonnerie. C'est un homme d'une activité prodigieuse. Tantôt dans l'Utah, tantôt dans la Caroline du Sud, il a deux domiciles officiels : l'un, au Deseret ; l'autre, à Charleston. Ce qui ne l'empêche pas d'accomplir de nombreux voyages. Le croit-on en Amérique? il débarque tout à coup d'un paquebot en Europe ou en Asie, ayant sans cesse une mission dont le but est inconnu, visitant les loges et les arrière-loges des diverses capitales du monde, aujourd'hui sous son nom et se faisant rendre des honneurs, demain en secret, avec une fausse barbe et un diplôme à lui délivré, sous un nom de fantaisie, par le Suprême Conseil de Charleston. Depuis une dizaine d'années, il s'est particulièrement consacré à la propagande du rite palladique et néglige la maçonnerie ordinaire.

C'est lui-même qui a élevé sa fille, dans le satanisme pur.

Tel est l'homme à qui le frère Hobbs sollicita pour moi la faveur exceptionnelle d'être admis à la solennité qui se préparait. Il me l'accorda froidement, après quelques mots secs. Il me dévisagea un long moment, me posa trois ou quatre questions dont j'eus la chance de ne pas être embarrassé, — car elles avaient trait justement à des sujets dont Carbuccia m'avait instruit, — et, pour conclure, il dit à mon introducteur :

— Frère Hobbs, vous veillerez à ce que le frère Bataille soit soumis à l'épreuve que vous savez.

Là-dessus, il se leva de son fauteuil; ce qui nous indiquait nettement qu'il était temps que nous prissions congé de lui. Nous le saluâmes et sortîmes de sa chambre, où il nous avait reçus.

Sur le seuil de la porte d'entrée de l'hôtel, nous rencontrâmes Tomaso Cresponi, autre maçon de haute marque. Nouvelle présentation. Celui-ci est aussi exubérant que Philéas Walder est concentré; mais Cresponi est un malin, qui ne dit jamais que ce qu'il veut dire.

Maigre, osseux, aux yeux noirs et vifs, à la chevelure bouclée, long comme un jour sans pain, la lèvre supérieure garnie d'une épaisse moustache qui s'étend jusqu'aux joues, Tomaso Cresponi est un gros bonnet de la secte. Il venait d'Amérique, lui aussi, et avait accompagné Walder, mais il devait se fixer à Rome, où il avait à prendre, auprès du Suprême Conseil d'Italie, les fonctions, en apparence honorifiques, de Garant



d'Amitié du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston. En réalité, Cresponi est une sorte d'espion surveillant le grand-maître Adriano Lemmi pour le compte de l'anti-pape luciférien.

Il faut croire que ma physionomie plut au frère Cresponi ; car, séance tenante, il m'invita à dîner au restaurant Bansard, où il prenait ses repas. Le frère Hobbs fut invité aussi ; mais il ne put accepter, étant attendu chez lui. Je restai donc avec Cresponi ; il fut convenu que ce serait lui qui me conduirait au temple extra-muros, — je devrais dire : aux temples, — où devait avoir lieu, dès la tombée de la nuit, la solennité à laquelle j'avais maintenant hâte d'assister.

En dînant, nous bavardâmes, comme on pense ; ce fut, naturellement, le spiritisme qui fit les frais de la conversation.

Avec quel rire bruyant Cresponi lançait les éclats de son hilarité, lorsqu'il parlait des spirites de salon et de leurs tables tournantes, qui, les trois quarts du temps, sont muettes ! Quelle différence, disait-il, avec les prestiges des sociétés de cabale et de théurgie !

Il me fit le recensement des spirites du monde entier, pays par pays. Cet homme a une mémoire étonnante.

Il me cita des noms, dont quelques-uns me surprirent. Pour la France, je notai au passage M. Jules Lermina, M. Auguste Vacquerie, ce dernier, par extraordinaire, n'étant pas franc-maçon.

Il me pria de venir à Rome ; court voyage qui me serait possible, la première fois que je ferais une station de vingt-huit jours à Marseille. Je verrais, grâce à lui, me promettait-il, le grand-maître Adriano Lemmi (1), le Chef d'Action politique de la franc-maçonnerie ; et, en effet, il me tint plus tard sa promesse. Par Cresponi, j'ai connu de près l'illustre frère Lemmi, qui a juré d'expulser, avant de mourir, la papauté de l'Italie. Et si je suis en mesure de consacrer au grand-maître romain un chapitre spécial, c'est à Cresponi que je le dois.

Certes, je crois fort aussi que, lorsque ces lignes tomberont sous les yeux de mon ami Tomaso Cresponi, il esquissera sans doute une vilaine grimace, et peut-être me gardera-t-il rancune de mon indiscrétion. Mais, baste ! s'il me fallait prendre souci des rancunes et des grimaces des gros

(1) Si des francs-maçons me lisent, je les prie de ne pas croire à une erreur de ma part lorsque je cite le nom d'Adriano Lemmi comme étant celui du grand-maître d'Italie en 1880. Le frère Garibaldi, grand-maître titulaire, vivait retiré dans son îlot de Capera, et le véritable grand-maître, celui auprès de qui les diverses autorités maçonniques accréditaient leurs représentants dits Garants d'Amitié, était bien le frère Lemmi, portant le titre de grand-maître adjoint. Il en fut de même sous la grande maîtrise du successeur de Garibaldi ; c'est toujours Lemmi, qui a réellement exercé le pouvoir. J'ai fait la connaissance d'Adriano Lemmi, en 1882, lors d'un voyage à Rome, où je me trouvai en compagnie de nombreux francs-maçons français, notamment le frère Yves Guyot, dont je narrerai certaines frasques, et qui ne doit pas avoir oublié la cérémonie d'intronisation du frère Giuseppe Petroni comme grand-maître titulaire, ni la réunion du palazetto Sciarra où furent proférées les plus odieuses menaces contre le Vatican.

bonnets à trois points, si je ne devais, par préoccupation des colères des Directoires, révéler au public que ce que tout le monde sait déjà, mes lecteurs auraient alors, eux, le droit de se plaindre, et, tout compte fait, j'aime mieux déplaire à Lemmi et à Cresponi qu'à mes lecteurs.

Je publierai plus loin la correspondance édifiante entre la maçonnerie romaine et le grand chef Albert Pike, sur les moyens plus ou moins opportuns à employer pour se débarrasser de Léon XIII, au besoin par l'envahissement du Vatican et par l'assassinat; car cette question-là a été débattue, discutée, et j'ai la bonne fortune de posséder la copie de ces lettres, qu'il serait vraiment dommage de ne pas produire au grand jour.

Cette digression terminée, j'arrive à la grande solennité satanique, à laquelle j'ai assisté, à fin octobre 1880, à Calcutta, par la gracieuse autorisation du Très Illustre, Très Éclairé et Très Sublime frère Philéas Walder (ce sont ses qualifications usuelles), et aussi par suite de ma fermeté à subir une fort désagréable épreuve pour laquelle il m'avait recommandé au frère Hobbs.

CHAPITRE VI

Le baptême du serpent.

J'ai parlé tout à l'heure de la plaine, ou, pour mieux dire, du désert de Dappah, situé presqu'aux portes de Calcutta. Deux heures de voiture seulement suffisent, en effet, pour y conduire. C'est, ai-je dit, un gigantesque ossuaire où l'on va jeter pêle-mêle les corps des hommes, les charognes des animaux, là, sur le sol. Rien n'est plus vrai, et les très nombreux crânes indiens que possède la société d'anthropologie de Paris proviennent tous de là; c'est là que les explorateurs vont les chercher; je pourrais citer un docteur, un de mes meilleurs amis, qui, à lui seul, en a rapporté plus de trois cents, en un seul voyage; il en a fait don à ladite société.

Or, une superstition indienne est celle-ci: les âmes des hommes jetés ainsi à la voirie ne peuvent aller ni au séjour du Dieu Bon, ni aux abîmes du Dieu Mauvais; elles restent là indécises, sous forme de feux follets ou de vapeurs, souffrant cruellement et attendant qu'on aille les y chercher; c'est donc faire œuvre pie que de venir les disputer à Civa pour les donner à Brahma, le dieu par excellence, l'origine de tout, la divinité suprême; et il ne suffit pas de se préoccuper des âmes d'hommes, il faut



aussi arracher au malfaisant Civa les âmes d'animaux, attendu que, par la métempsychose, les animaux possèdent des âmes d'humains ayant émigré en eux.

Brochant là-dessus, les spirites lucifériens de l'Inde prétendent que ce qu'ils appellent le « peresprit », — c'est-à-dire un élément aérien et sidéral constituant un second cadavre, mais celui-ci vivant, tandis que le cadavre matériel, dont il a néanmoins la forme, pourrit, — n'est autre que cette vapeur, ce gaz délétère qui se dégage des corps en putréfaction non inhumés ; et, comme c'est par centaines de mille que l'on voit errer, la nuit, des feux follets dans la plaine de Dappah, on imagine aisément à quelles fantastiques scènes de sabbat cette superstition donne lieu.

Les Indiens sont de très bonne foi les principaux acteurs de ces jongleries macabres ; mais les francs-maçons européens, les colons anglais affiliés aux divers groupes occultistes, qui s'associent à eux et participent à ces lugubres horreurs, ne voient là qu'un prétexte nouveau pour rendre à Lucifer un culte exécrable ; car, le lecteur ne l'a point oublié sans doute, ils insinuent aux Indiens endoctrinés par eux que Brahma ne fait qu'un avec Lucifer et que Civa est l'Adonaï des catholiques, prêché par les missionnaires comme étant le seul et unique dieu. Il s'agit donc, dans ces sabbats du satanisme indo-maçonnique, de combattre l'influence de Civa-Adonaï, qui veut, disent les sectaires, s'emparer des âmes des humains défunts.

Le frère Cresponi et moi, nous finissions de dîner, lorsqu'un garçon du restaurant vint prévenir mon collègue luciférien qu'un messager l'attendait à la porte. Nous nous levâmes, et je vis un Indien tout nu, agile et découplé, un vrai courrier, tenant à la main un long bâton de coudrier terminé par deux cornes, auxquelles pendaient deux grelots. Le messager et mon collègue échangèrent quelques mots à voix basse ; puis, le courrier repartit.

— Tout est prêt, me dit Cresponi; nous n'avons plus qu'à nous mettre en route. Le frère Walder se rend de son côté là où nos frères sont convoqués; il a eu l'obligeance de nous envoyer une voiture, dont le cocher, discret et sûr, sait où il faut nous conduire.

En effet, un ticka-garri était là. Cresponi fit un signe maçonnique, auquel l'autre, du haut de son siège, répondit par un signe correspondant.

— Tout se prête à la solennité à laquelle nous allons prendre part, ajouta mon collègue, reprenant la conversation avec moi, après avoir levé un instant les yeux au ciel. Le jour et l'heure sont propices ; Saturne est en conjonction avec la lune ; l'étoile Lucifer se lèvera dans trois heures. Ah ! oui, certes, nous aurons une belle solennité.



Il s'agissait de ne point perdre de vue les dévadasis. Le frère Hobbs venait de me souffler à l'oreille que Saoundiroun, la danseuse du milieu, au moment où elle s'arrêterait net, disparaîtrait instantanément. (Page 134.)

Nous vidâmes un dernier verre. Cresponi paya la dépense. Après quoi, nous montâmes dans la voiture, qui partit d'un bon train. Nous roulâmes deux heures environ. Par la portière, j'observai le pays. Nous traversions Calcutta, et, tour à tour, le palais du gouvernement, le bazar, la tour des morts, le Fort-William défilèrent devant mes yeux; puis, ce fut le long serpent d'argent du fleuve qui se déroula. Nous prîmes la route de Garden-Reach, passâmes devant Kidderpoor, puis devant Mout

chekooulah, enfin devant le palais du roi d'Aoude, touchant à la propriété des Messageries Maritimes.

Il pouvait être, maintenant, huit heures du soir. Un vent d'orage soufflait, et des éclairs brillaient. Dans la campagne, là-bas, mélangés aux derniers croassements des corbeaux, les cris des chacals s'entendaient, aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, sans compter les hurlements des Indiens chassant les mauvais esprits. Puis, un bruit de grelots retentit, tandis qu'une ombre glissait à côté de nous, frôlant la voiture; c'était notre messager que nous rattrapions, pour le dépasser bientôt.

Nous arrivâmes, enfin, à Mahatalawa, une des villes mortes si nombreuses dans l'Inde, et dont la population est aujourd'hui disparue; siège jadis d'une dynastie régnante, et à présent en ruines. Nous nous trouvâmes au centre d'un paysage d'une austère grandeur.

Nous nous arrêtâmes brusquement, et Cresponi, qui avait dormi et ronflé tout le long de la route, se réveilla. Nous étions en présence d'un énorme rocher surplombant, dont l'équilibre instable semblait ne tenir que par un miracle. Un peu plus loin était une montagne de gneiss, haute de 500 pieds, longue de 2,000, complètement isolée, ayant, dans cette vaste solitude, le faux air d'une monstrueuse baleine qui se serait échouée sur une plage.

— Ici, nous sommes chez nous, me dit Cresponi, en descendant, d'un saut, de la voiture.

Je l'imitai. J'avais à peine mis pied à terre, qu'un Indien vint à nous, sortant de derrière un rocher où il se tenait sans doute en faction. Cresponi et moi, nous lui donnâmes l'attouchement luciférien (poignée de main en accrochant les doigts en griffe), et il se mit à notre disposition.

Ayant su par mon collègue que j'étais français, il s'exprima dans ma langue, qu'il parlait assez correctement; ce n'était pas, à coup sûr, un homme du vulgaire; mais, en fait de fanatisme, il en avait à revendre à tous ses compatriotes.

— Frère, commença-t-il en s'adressant à moi, ici une ville populeuse s'est effondrée il y a des siècles. Cette catastrophe est un crime du Dieu Mauvais contre l'humanité qu'il déteste; les habitants étaient des justes, des vertueux, des adorateurs de Brahma-Lucif. Plus d'un million d'âmes, subitement arrachées à leurs corps qui reposent enfouis dans cette terre, ont erré ici pendant d'innombrables années, et nous les avons, nous et nos aïeux, délivrées une à une de la possession de la divinité malfaisante, Civa-Adonaï. Aujourd'hui, elles sont entrées enfin dans le sein du Dieu Bon, qui seul règne ici.

Je regardai autour de moi. De ville souterraine il n'y avait plus aucune trace; les amoncellements de sable et de terre, qui en occupent l'empla-

cement, ne permettent même pas de deviner où existait la cité dont parlait l'Indien. Mais, en face de nous, sur une sorte de plateau, on apercevait sept temples sans pagodes, ne paraissant pas remonter à plus de cent ans.

Il est bon de dire, en passant, qu'on rencontre dans l'Inde un certain nombre de temples sans pagodes ; les temples avec pagodes sont ceux de la religion nationale, ceux où Brahma est adoré conformément aux vieilles traditions, et où l'on rend honneur aussi à Vichnou et à Civa qui complètent la trinité indienne ; les temples sans pagodes, au contraire, sont ceux d'où le culte de Civa est banni, où au nom de Brahma s'ajoute celui de Lucif et au nom de Vichnou celui de Baal-Zéboub, les fidèles disant avoir une révélation nouvelle et maudissant Civa comme étant le Dieu unique des chrétiens. Les temples avec pagodes sont publics ; ceux sans pagodes ne s'ouvrent qu'aux initiés, leurs cérémonies sont mystérieuses, et dans la plupart de ces édifices on ne pénètre que par un couloir souterrain dont l'entrée située à une certaine distance est toujours bien gardée. Beaucoup d'auteurs appellent « pagode » tout temple indien indistinctement ; c'est là une expression impropre, employée par des écrivains parlant d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ; la pagode est une annexe du temple, comme le clocher ou le campanile d'une église catholique ; et, je le répète, c'est par l'absence de pagode que se distingue un temple luciférien.

Les sept temples de Mahatalawa sont élevés sur trois masses de granit, un peu inégales en grandeur, qui forment, par leur situation respective, un gigantesque triangle ; un côté, le plus large, supportant trois temples, va du sud à l'ouest ; les deux autres côtés, supportant chacun deux temples, vont de l'ouest à l'est et de l'est au sud. L'ensemble repose sur un plateau colossal, tout en un seul rocher de dimensions prodigieuses, se dressant dans la plaine à une hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, et cet extraordinaire bloc granitique a une base encore inconnue, attendu qu'on a sondé vainement pour la trouver, jusqu'à deux cents pieds de profondeur.

— C'est là l'entrée, nous dit l'Indien en nous montrant un trou dissimulé par le rocher détaché, qui se tenait en équilibre sur une pointe, et qui était situé au pied du plateau.

Nous pénétrâmes, franchissant un groupe de sicks, gardiens, qui demeuraient silencieux dans la première partie de l'obscur boyau où nous nous engagions. On ne les voyait pas eux-mêmes, car il faisait noir comme dans un four ; mais on les sentait remuer et l'on apercevait quelques lueurs d'acier, témoignant qu'ils étaient armés pour défendre l'accès des temples ; tout intrus, qui se serait aventuré là, aurait été, cela est certain, impitoyablement massacré.

Notre guide mit sa main gauche derrière le dos et me prit la main droite, m'invitant à le suivre en donnant de même ma main gauche au frère Cresponi. J'étais donc entre mes deux introducteurs, à leur merci, puisque mes deux mains étaient tenues ; nous nous glissions ainsi tous trois dans ce souterrain, au milieu des plus épaisses ténèbres. Que ces deux hommes eussent soupçonné que je m'étais mêlé à eux uniquement pour surprendre leurs abominables secrets, et j'étais perdu.

C'est par des couloirs taillés dans le roc que ces sept temples communiquent entre eux ; mais celui qui conduit au premier temple est seul étroit et obscur ; les autres sont larges et éclairés par une quantité considérable de lampions à l'huile de coco, qui y dégagent, il est vrai, une fumée atroce, laquelle s'échappe tant bien que mal en suivant les courants d'air.

Quand nous fûmes parvenus dans la pièce spacieuse qui sert de vestibule au premier temple, mes deux conducteurs me lâchèrent les mains et je respirai, ma foi, avec satisfaction. Cette salle de pas-perdus ne manquait pas de lumières. De nombreux adeptes s'y trouvaient déjà, indigènes, colons et voyageurs, allant et venant, causant par groupes. Cresponi fut salué avec respect par tous , quant à moi, j'étais le point de mire de tous les regards. En dehors des Indiens et des voyageurs, il y avait là, je le sus plus tard, un notaire, des marchands de thé, un notable verrier et fabricant de porcelaine, des négociants en articles européens, deux ou trois agents d'assurances ou d'émigration, un fabricant d'huiles, un banquier, un pasteur presbytérien, un dentiste, un filateur de coton, des courtiers de navires, un constructeur, un raffineur de sucre, trois pharmaciens, un grand fabricant de papier, deux ingénieurs mécaniciens, un riche tanneur, le directeur d'une manufacture de toiles à sacs, bref, toute espèce de commerçants et industriels de Calcutta, et de nombreux officiers anglais.

Cresponi s'empressa de dire à la ronde que j'étais un haut dignitaire du rite de Memphis, que j'avais déjà fréquenté les fakirs de Galle et de Pondichéry, et que, pour être parfait, il ne me manquait plus que l'affiliation au palladisme ; toutes les mains se tendirent aussitôt vers moi.

Un frère maître des cérémonies me demanda si je persistais à prendre part, à titre de visiteur, à la solennité palladique qui allait avoir lieu. Je répondis affirmativement.

— Je dois vous prévenir, mon très cher frère, me dit-il, que nous n'admettons parmi nous que des frères affiliés à des rites theurgistes ; et quand, par une faveur tout exceptionnelle et avec l'autorisation expresse d'un chef suprême du Palladium, nous ouvrons nos temples à un frère pourvu au moins d'un haut grade cabalistique, ce qui est votre cas,

encore il ne peut assister à la séance qu'après avoir eu son courage terriblement éprouvé.

— Mon courage ne faiblira pas, très illustre frère, répondis-je ; éprouvez-moi.

— Vous ne redoutez point la mort ?

— Je l'ai bravée cent fois.

— Même la mort qui vous saisit et contre laquelle il est impossible de se défendre ?

— Éprouvez-moi, vous dis-je ; je suis prêt.

Mentalement, je fis une courte prière. Puis, je pensai aux quelques parents qui me restent et qui étaient si loin de moi, habitant l'Europe ; je pensai aussi à miss Mary D*** et au cantique à la Vierge qu'elle m'avait chanté la veille.

Ainsi que je venais de le déclarer, j'étais maintenant prêt à tout.

Le messager que le frère Walder avait envoyé à Cresponi au restaurant, et que nous avions rencontré en route, arrivait alors, agitant les grelots de son bâton de coudrier fourchu.

A ce bruit, les portes du temple s'ouvrirent. Le messager entra, secouant ses grelots plus fortement que jamais. Le frère Hobbs parut à son tour, et, me prenant par la main :

— Venez, me murmura-t-il à l'oreille, et recommandez-vous à notre dieu.

Je pénétrai avec lui et le courrier indien dans le temple. Le frère Hobbs me fit placer, ainsi que le messager, au centre d'une sorte d'arène en fer à cheval, dont la partie ouverte faisait face à l'orient où trônait l'immanquable Baphomet. Tout autour de la petite muraille qui bordait l'arène, s'élevaient des gradins où prirent place les assistants. Les grandes et épaisses murailles du local étaient garnies de niches, comme celles destinées à des statues; ces niches, en assez grand nombre, étaient occupées par des Indiens, qui avaient chacun à la main une sorte de flûte emmanchée dans une grosse calebasse, mais qui ne jouaient pas de cet instrument dont j'avais déjà vu les charmeurs de serpents se servir sur les places publiques. La salle était éclairée d'une très douce lumière.

Un Indien apporta, dans un panier, un serpent vivant que le frère Hobbs piqua adroitement à la tête avec une petite fourche en fer; le reptile se débattit un instant; il fut tué.

Là-dessus, le frère Hobbs me commanda de me dépouiller de tous mes vêtements sans exception, et me remit un tablier maçonnique. Ce fut, avec le cordon de mon grade de Memphis, tout mon costume ; mes effets furent déposés sur un escabeau, auprès de moi. Le messager se tenait à dix pas, ne cessant d'agiter ses grelots. Alors, le frère Hobbs traîna par



terre le serpent fraîchement tué, comme pour faire une trace venant jusqu'à moi ; puis, avec un couteau, il dépeça le reptile et me frictionna le corps avec cette chair immonde et sanglante. Je ne comprenais guère ce qui se préparait. Enfin, le frère Hobbs renferma les restes du reptile dans le panier, un Indien l'emporta, et lui-même remonta à l'orient.

C'était le moment de l'épreuve.

Le messager interrompit tout à coup l'agitation tapageuse de ses grelots, et en même temps les Indiens juchés dans les niches commencèrent, doucement d'abord, la musique de leurs flûtes de charmeurs.

De diverses fentes qui crevassaient la petite muraille de l'arène, je vis, en peu de secondes, sortir des têtes de serpents. Bientôt, ils se répandirent, en rampant, sur le sol ; et, quand ils arrivèrent aux endroits que le frère Hobbs avait frottés, à l'instant, ils se redressèrent furieux, puis se traînant sur cette piste, la sentant, sifflant avec rage, le cou gonflé, ils se dirigeaient vers moi. C'étaient des cobras-capellos, les plus venimeux des ophidiens, dont la morsure tue en une demi-heure à peine. En moins d'un quart de minute, les affreux reptiles s'étaient élancés sur moi, m'enlaçaient, le long des jambes, des bras, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J'étais littéralement couvert de serpents. J'en avais qui, se cramponnant à moi par leurs derniers anneaux et repliant le haut du corps en arrière, retroussaient leur tête vers mon visage et dardaient sur mes yeux leur horrible regard. Leur odeur musquée me faisait mal au cœur, et mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Cependant, la musique des charmeurs augmentait de plus en plus de force ; elle retenait les hideux reptiles. Je me gardai bien, comme on pense, de faire le moindre mouvement. Deux ou trois cobras, sortis de leurs trous après les autres, et n'ayant pas flairé la trace, avaient été sur le point de s'élancer sur le messager ; mais il avait suffi à celui-ci d'agiter par quelques coups ses grelots pour les détourner de lui, et ils étaient venus grossir la masse grouillante qui m'enlaçait.

Je ne songeais aucunement aux assistants, assis sur les gradins ou à l'orient. Je pensais aux Indiens des niches, qui tenaient ma vie entre leurs mains. Si leur musique s'arrêtait, c'était pour moi la mort ; à la seconde même, j'eusse été mordu par une cinquantaine de cobras.

Soudain, j'entendis une voix, celle de Philéas Walder, qui se tenait debout, en face de moi, le coude appuyé sur l'autel du Baphomet.

— Frère messager, dit-il, dessaisis-toi.

Le messager me passa sa baguette de coudrier, en glissant son extrémité non fourchue dans ma main ; il fit cela de façon à m'éviter d'avoir à remuer le bras.

Walder reprit, en s'adressant à moi cette fois, d'une voix forte qui dominait la musique des charmeurs :

— Frère Bataille, si votre courage faiblit, agitez vivement la baguette, et les serpents vous abandonneront aussitôt.

Bien que ma situation fût épouvantable, je mis mon amour-propre à montrer que je n'avais point peur, et je ne bougeai pas.

Une minute, deux minutes, trois minutes encore se passèrent ainsi.

— Frère Bataille, s'écria de nouveau Walder, nous sommes fixés sur votre énergie ; vous êtes libre d'agiter les grelots.

Je m'entêtai à ne pas user de la permission.

Alors, ce fut le frère Hobbs qui prit la parole :

— Assez, assez, mon frère ! cria-t-il. L'épreuve n'a que trop duré. Ne jouez pas avec le danger, nous vous en prions. Débarrassez-vous des serpents.

A la vérité, j'étais à bout de forces ; mon sang se glaçait dans mes veines. Je secouai la baguette de coudrier aussi vivement que je pus. Les cobras, effrayés, se détachèrent subitement de moi, roulant les uns sur les autres ; mais, à peine à terre, ils aperçurent le messager et fondirent sur lui en masse. Brusquement, la musique des charmeurs s'arrêta, et le malheureux, aussitôt mordu par les reptiles, poussa un cri effroyable de douleur, et s'affaissa sur le sol comme un bœuf assommé.

Cinq ou six Indiens qui se tenaient auprès de l'arène, armés de torches, firent irruption, présentant les flammes aux serpents, et les mirent en fuite, ceux-ci se réfugiant dans leurs trous.

Maintenant, le messager se tordait convulsivement. On l'emporta, pour essayer de le sauver, si cela était possible.

Moi, je me tâtais ; j'étais étonné d'être encore vivant. Je quittai l'arène et me rhabillai en un tour de main. Ce fut à qui vint me féliciter. Le frère Walder lui-même me complimentachaleureusement, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il paraît, en effet, — ce fut lui qui me le dit, — que les visiteurs soumis à l'épreuve des serpents s'empressent, en général, d'agiter la baguette de coudrier, dès qu'ils en savent l'usage et qu'on la leur a mise en main.

On planta des torches enflammées dans l'arène, devant les trous de cobras, pour éviter leur retour ; en outre, on suspendit un moment la séance, afin d'aller prendre des nouvelles du messager.

Il était étendu dans la salle des pas-perdus ; des médecins indiens pansaient ses plaies, le frictionnaient, l'enduisaient de je ne sais quels onguents, lui versaient dans le gosier je ne sais quel cordial.

— Il ne mourra pas, prononça enfin l'un d'eux ; il ne mourra pas, pourvu que notre Dieu le protège !

Nous rentrâmes dans le temple ; le frère Hobbs me donna place auprès de lui. Tandis que le secrétaire lisait, en ourdou-zaban, un procès-verbal quelconque, mon voisin m'expliquait à demi-voix que ce n'était pas par accident, par suite d'une fausse manœuvre des musiciens charmeurs, que le messager avait été mordu par les reptiles. Les choses se passent toujours ainsi, afin que le visiteur, admis exceptionnellement aux mystères du palladisme indien, sache bien que sa vie a été réellement à la discrétion des chefs de l'assemblée théurgiste, afin qu'il ne s'imagine pas qu'il ne s'est passé qu'une comédie, avec des serpents apprivoisés et rendus inoffensifs par l'extraction des crocs à venin ou tout autre procédé de jongleurs. L'épreuve est donc atrocement sérieuse ; et, chaque fois que je me la rappelle, je ne puis m'empêcher de penser aux ridicules plaisanteries des loges françaises. A l'initiation du deuxième degré au rite d'Adoption, notamment, il y a un serpent qui joue un rôle dans un cabinet de verdure, serpent qui sert à effrayer la récipiendaire ; mais la récipiendaire a les yeux bandés et le serpent est en cuir bouilli, à ressorts. Chez les frères du Palladium, à Calcutta, on vient de le voir, le visiteur n'a aucun bandeau sur les yeux, et c'est à des cobras bien vivants qu'il est livré, sans autre défense qu'une musique de charmeurs, qu'un signe du grand-maître peut interrompre ; ce qui équivaudrait à un arrêt de mort.

Cependant, on apporta sur une espèce de civière, garnie d'étoffe de pourpre à franges d'or, le messager, qui paraissait aller mieux, mais qui geignait néanmoins, comme s'il souffrait encore beaucoup. Quatre Indiens le portaient ; ils le déposèrent à l'orient, devant l'autel.

Le grand-maître, — un riche filateur de soie, — prononça gravement ces mots, en anglais :

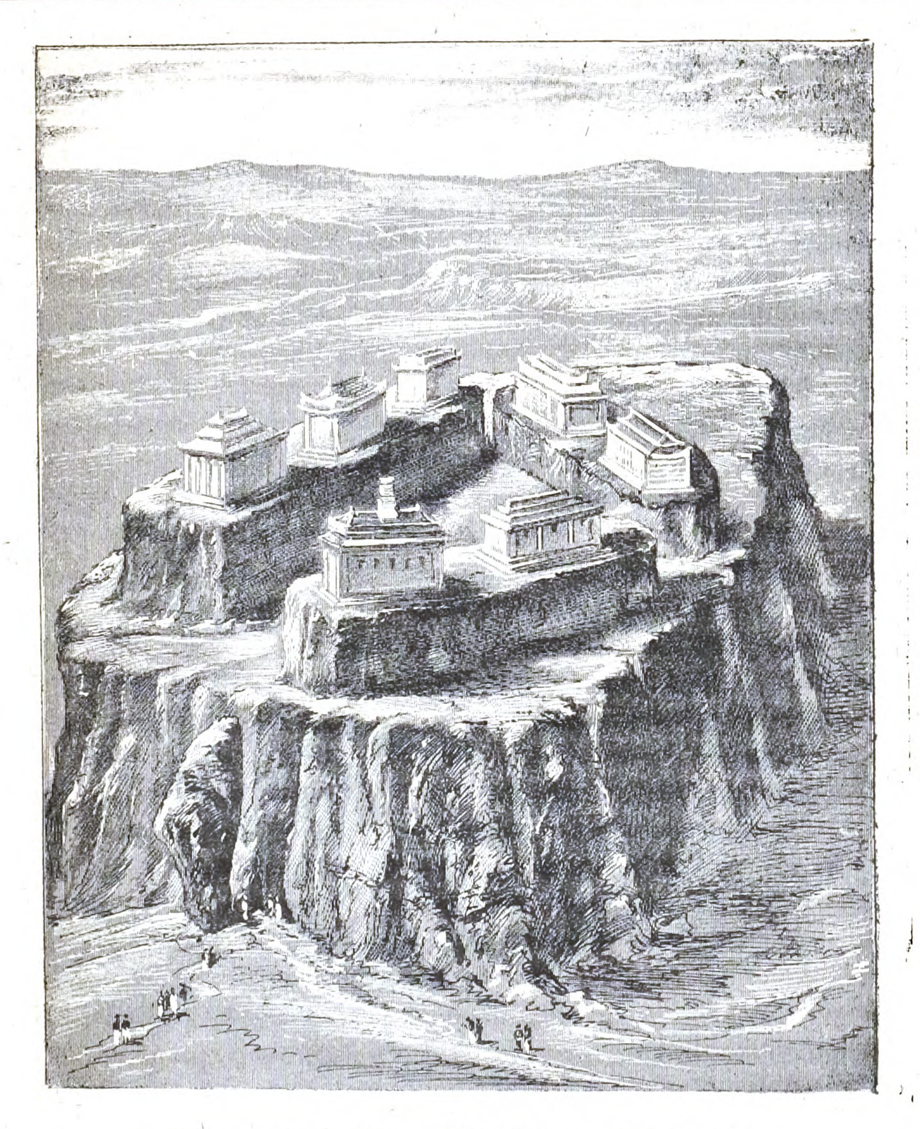
— Mes frères, demandons à notre Dieu tout-puissant le salut du messager dévoué qui s'est offert comme victime, pour aider à prouver que nos mystères sont vraiment inaccessibles aux cœurs timorés.

A l'autre extrémité de la salle, un officier de la loge répéta la phrase en ourdou-zaban.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants se mirent à genoux. Un maître des cérémonies ouvrit un gros livre, qui était déposé aux pieds du Baphomet, et qu'on appelle l'*Atharvana-Véda*, le plus ancien livre de théurgie indienne, contenant des formules de consécration, d'expiation, d'imprécation, etc. Le grand-maître y lut un appel à la protection de Brahma-Lucif. Puis, il prit un sifflet d'argent, pendu à l'extrémité de son cordon, et siffla sept fois très fortement.

Alors, la porte d'entrée s'ouvrit, et une jeune dévadase parut.

Les dévadasis sont en quelque sorte les vestales indiennes. Elles sont



Les sept temples lucifériens de Mahatalawa, près de Calcutta.

choisies parmi les familles Vaïcia et Soudra et consacrées aux fêtes du culte. Toutes les sectes ont leurs dévadasis, aussi bien les lucifériens que les bouddhistes.

Cette jeune fille-ci était remarquablement jolie ; l'éclat papillotant des paillettes de son costume faisait ressortir encore sa beauté. Elle s'avançait avec des ondulations de hanches. Un serpent était enroulé autour de son cou.

Le grand-maître donna un coup de sifflet, et tout le monde se releva.

— Sœur Saoundiroun, dit le grand-maltre, c'est notre Dieu qui t'envoie pour la guérison d'un de nos frères dont l'existence est en péril. Tu vois l'infortuné (il montrait le messager). Fais ton œuvre, et nous ferons la nôtre.

La dévadase se pencha sur le messager dont le corps était couvert de blessures, et, du doigt, elle les toucha l'une après l'autre. Ensuite, elle lui souffla sur le visage. Enfin, elle cria :

— Lucif!... Lucif!... Lucif!...

Le grand-maître s'approcha d'elle, prit ses mains dans les siennes, et ils s'embrassèrent tous deux.

Elle détacha de son cou le serpent qui y était enroulé, et, le tenant un peu au-dessous de la tête, le présenta au grand-maître.

Pendant ce temps, des maîtres des cérémonies avaient apporté un vase rempli d'eau, une croix en bois, un large plateau d'argent rempli de fruits.

La croix fut immédiatement fixée, droite, sur l'estrade. Saoundiroun y accrocha son serpent. Le vase fut placé auprès du grand-maître. Quant aux fruits du plateau, la dévadase les mordit et les distribua à tous les dignitaires de l'orient, qui y mordirent à leur tour.

— Serpent, fit le grand-maître en aspergeant le reptile avec ses doigts qu'il trempait dans l'eau, serpent, au nom de Brahma-Lucif, je te baptise. Que le père de toutes choses t'accorde longue vie; que les fils du divin père te vénèrent désormais, au lieu d'être pour toi des ennemis; que l'esprit saint te communique tous les dons du ciel. Ainsi soit-il.

Chacun des dignitaires qui siégeaient à l'orient, le frère Walder le premier, vinrent à tour de rôle répéter cette simagrée et cette formule de baptême satanique. Et, après avoir baptisé le serpent, ils mettaient un genou en terre devant Saoundiroun, qui les embrassait sur le front; seul, le frère Walder s'abstint de genuflexion, et il s'embrassa avec la dévadase comme le grand-maître avait fait.

Alors, Saoundiroun reprit le serpent docile qui servait à ces momeries impies ; elle le déposa sur le messager, toujours couché ; le reptile se traîna, dolent, sur lui, et finalement s'enroula à son cou.

— Dieu tout-puissant, s'écria le grand-maître, tu as permis que notre frère messager fût blessé à mort par les cobras de ton sanctuaire; daigne maintenant donner le salut à notre frère par la vertu du serpent à toi consacré par le saint baptême.

Et il ajouta :

— Prions, mes frères.

Tout le monde, y compris Walder et la dévadase, se mit à genoux, les mains tendues vers le Baphomet. On récita, dans cette posture, la prière

suivante, les Anglais d'abord en leur langue, puis les Indiens en ourdou-zaban :

« — Père bien-aimé, maître suprême des mondes, toi que nous adorons dans ce temple qui est la paix de tous les hommes, entends la voix de tes enfants, exauce leurs supplications. Nous renouvelons à tes pieds notre serment de combattre jusqu'à notre mort la superstition maudite, et quand sonnera notre dernière heure, nous serons, ô Père tout-puissant, dignes de toi par les effets de ta grâce, et heureux, notre tâche accomplie ici-bas, heureux d'entrer dans les délices éternelles de ton ciel de feu. Amen. »

Je m'étais agenouillé comme les autres, on le conçoit; mais, étant étranger au rite, je n'eus pas à réciter avec eux cette prière à la divinité palladique.

Sur un coup de sifflet du grand-maître, tout le monde se releva.

Je vis alors un spectacle étrange. Le messager se souleva sur sa couche, l'air un peu endormi, seulement; il fit quelques mouvements, se mit debout, et aussitôt toutes les blessures dont son corps était couvert s'ouvrirent comme de petites bouches, laissant échapper des filets de sang noir et corrompu qui strièrent instantanément sa peau. Il se prosterna avec ferveur devant l'autel diabolique, embrassant le sol à plusieurs reprises.

— Notre frère est sauvé, dit le grand-maître ; le baptême du serpent a produit sa vertu efficace; notre Père bien-aimé a accueilli favorablement nos supplications. *Gloria in excelsis Deo!*

D'une seule voix, tous les assistants répétèrent :

— *Gloria in excelsis Deo!*

Saoundiroun reprit son serpent au messager et s'en alla.

— Notre œuvre est finie ici, mes frères, proclama le grand-maître; quittons le Sanctuaire des Serpents, et rendons-nous au Sanctuaire du Phénix.

Nous sortîmes donc, processionnellement, de ce premier temple.

CHAPITRE VII

Le mariage des singes.

Tous ces temples sont différents les uns des autres. Tandis que l'éclairage du premier est d'une modération excessive, le second brille d'une illumination invraisemblable. Le Sanctuaire du Phénix, où je venais de

pénétrer avec le cortège, était, en effet, éclairé par des bougies placées partout en quantités considérables de groupes de trente-trois, et tous ces feux étincelaient et se reflétaient dans une splendide mosaïque de petits miroirs, gros comme le poing, dont la voûte et les murailles sont incrustées ; en outre, cette ornementation est encore rehaussée par des pierreries semées çà et là à profusion. C'était un éblouissement féerique, un ruissellement, une inondation de lumière.

Il est impossible de se faire une idée des richesses entassées dans ce second temple. Des milliers et des milliers de pierres précieuses, dépouille de rajahs vaincus et détrônés par la conquête anglaise, sont enchassées dans l'or qui court en festons, en guirlandes, le long des murs ; tout cela formant des dessins irréguliers, étranges. Brillants, roses, émeraudes, rubis, saphirs servent à représenter, en des tracés d'une valeur incalculable, les noms des trois démons à qui ce sanctuaire est consacré : Astaroth, génie du ciel, c'est-à-dire du firmament, de la voûte étoilée ; Nitika, génie des pierres précieuses ; Toglas, génie des trésors.

A l'orient, sur l'autel, le hideux Baphomet est remplacé par un gigantesque phénix sortant des flammes, lesquelles sont simulées par un immense bloc d'or rouge taillé en conséquence et resplendissant encore de pierreries.

En entrant, je fus sur le point de défaillir, tant mon saisissement fut vif ; cette irradiation lumineuse était d'une intensité qui donnait mal au cœur ; toutefois, le premier moment passé, on s'habitue peu à peu à cet éclat, si fantastique qu'il soit. Lorsque les yeux commencent à supporter la clarté extravagante du sanctuaire, on examine curieusement. Ce qui frappe avant toute chose, ce sont des statues d'animaux de toute espèce, en argent massif, qui figurent dans des niches ; les quadrupèdes sont debout sur leurs pattes de derrière.

Je pris place sur la colonne du midi, — ce qui revient à dire : sur une des rangées de la droite, en entrant, — à proximité de la balustrade qui sépare l'orient du reste de la salle ; j'avais pour voisin de stalle un professeur du séminaire anglican de Calcutta.

Le grand-maître officiant, le même qui avait présidé au baptême du serpent, était assisté des frères Walder et Cresponi ; quant au frère Hobbs, il s'assit au fauteuil du chevalier d'éloquence ou orateur de l'aréopage palladique. J'ai oublié de dire tout à l'heure que le grand-maître, quoique de nationalité anglaise, avait le teint presque aussi bronzé que celui d'un Indien, sans doute parce que dans sa famille les sangs avaient été souvent mélangés ; il était de haute stature, et sa grande barbe blanche lui donnait un aspect vénérable.

Les maîtres des cérémonies lui apportèrent des vêtements sacerdotaux, qu'aussitôt il revêtit : une blanche tunique flottante, large, dans laquelle il se drapait majestueusement ; une coiffe égyptienne, et une couronne d'or sans autre ornement qu'une paire de cornes, aussi en or.

— Vaillants et illustres frères, dit d'abord le grand-maître officiant, nous venons de vaincre la mort ; nous allons à présent célébrer la vie.

Walder et Cresponi s'écartèrent, se tenant l'un à droite, l'autre à gauche, au pied des marches, et le grand-maître officiant monta à l'autel du Phénix ; puis, les bras ouverts, les mains étendues, après avoir baisé un pentagramme d'or déposé devant l'idole, il se retourna vers l'assistance et s'écria d'une voix forte :

« — Au nom de Moloch, qui te combat et te repousse, éloigne-toi d'ici, Raphaël !... Par la vertu d'Astaroth, qui triomphe de toi, disparais, Gabriel !... Par la puissance de Baal-Zéboub, ton éternel vainqueur, fuis de ce lieu saint, Mikaël... Et toi, Adonaï, dieu maudit, divinité des prêtres salariés qui prêchent ta superstition, nous t'opposons le Dieu Bon qui méprise tes vaines fureurs ; retire-toi, Adonaï, devant Lucifer !... *Ave, Eva, ave, Isis !... Vade, Lilith, vade retro, Mirzam !... Jesus Bethlemitus maledictus sit !... Gloria tibi, Domine Lucifer, per omnia sæcula sæculorum !... Amen.* »

Ce prélude, qui ce jour-là était une nouveauté pour moi, et que j'ai copié dans un rituel de théurgie, se dit, en réunion palladique, avant de commencer la parodie de la sainte Messe.

En effet, les frères du Palladium allaient procéder à une reconnaissance conjugale simiesque, accompagnée d'une messe diabolique.

Un singe et une guenon, dressés à ces abominations, furent amenés devant l'estrade de l'Orient ; ils représentaient les fiancés.

La messe parodiée était dite en anglais par le grand-maître officiant.

J'en citerai quelques passages.

« — Que notre Dieu, dont le nom est ineffable, unisse et bénisse notre frère et notre sœur. Sa puissance est éternelle, malgré la rage d'Adonaï. Heureux ceux et celles qui glorifient notre Dieu ! Ils n'ont pas l'orgueil, mais l'humilité. Ils savent que, dans la nature, tout se tient. L'animal primitif devient homme, quand le Tout-Puissant l'ordonne. Seigneur, étends ta protection sur tes deux créatures, qui sont ici au pied de ton autel. »

L'épître fut une sorte de harangue, dans laquelle l'officiant exposait que le mariage indissoluble est une absurdité.

En guise d'évangile, autre discours, celui-ci allégorique, se terminant en ces termes :

« — Malheur, enseigne Jazer, le génie qui fait être aimé, malheur aux humains dépravés qui se vouent au célibat ! »

Puis, ce fut le *Credo* luciférien, que l'assistance entière récita, les Anglais d'abord dans leur langue, les Indiens ensuite en ourdou-zaban :

« — Je crois en un Dieu Générateur, principe du Bien, qui de toute éternité combat le Dieu Destructeur, principe du Mal. Je crois à l'Humanité indestructible, se renouvelant et se multipliant à travers les siècles. Je crois au triomphe futur et irrévocable de la vérité sur le mensonge, de la vertu sur le vice, de la justice sur l'arbitraire, de la science sur l'erreur, de la liberté sur le despotisme, de la raison sur la superstition, de l'amour sur la stérilité, de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal, du Grand Architecte de l'Univers, notre Dieu, sur Adonaï, le Dieu des prêtres. Ainsi soit-il. »

Au moment de l'offertoire, deux Indiens apportèrent un immense gâteau en forme de galette. Le grand-maître officiant exécuta quelques mômeries et dit :

« — Seigneur, tu es mon espoir, tu es l'espoir de toutes les créatures. Dispose, pour ta gloire, de tous les êtres animés. Vois dans ces dons que nous t'offrons le gage de notre amour. Regarde d'un œil favorable tes fidèles adorateurs, prosternés devant ta majesté. Bénis l'union des deux créatures, qui, par mon ministère, te présentent les fruits de la terre pour obtenir un jour une place dans ton ciel. »

Après quoi, une jeune fille se présenta, tenant dans ses mains un récipient en argent ciselé, qui contenait du plomb fondu ; un maître des cérémonies approcha un fourneau portatif, garni de charbons ardents et destiné à maintenir le métal en état de fusion. Le récipient installé sur le fourneau, le grand-maître prononça ces paroles :

« — Celui dont le cœur contredit la bouche, celui dont l'intime pensée est à Adonaï le Maudit, celui-là n'osera point, en te rendant hommage du bout des lèvres, ô notre Dieu, plonger ses mains impures dans le feu liquide. Mais le croyant zèlé qui t'a donné son âme librement, à toi, Maître souverain et aimable, celui-ci est sans crainte, et ta sauvegarde toute puissante lui permet de se laver saintement des quelques souillures qu'il pourrait avoir. »

En même temps, il plongeait ses mains dans le plomb fondu, comme si c'eût été de l'eau fraîche, et il faisait le simulacre de se laver.

Il récita encore d'autres prières diaboliques, et, parfois, il se tournait vers l'assistance pour l'inviter à prier avec lui.

Deux maîtres des cérémonies, qui jouaient le rôle d'enfants de chœur, donnaient les réponses, chaque fois qu'il y avait lieu. C'était une parodie complète de la sainte Messe. Quoique prévenu par Carbuccia, je me

demandais si de telles profanations étaient bien possibles ; et je n'avais encore rien vu !

Le *Sanctus* fut tourné en dérision, comme le reste :

« — Saint, saint, saint est notre Dieu, glapissait l'officiant, tandis que les deux maîtres des cérémonies agitaient des clochettes. Saint est Lucifer, et Adonaï est exécrable. Adonaï préside à la mort, Lucifer préside à la vie éternelle. Hosannah pour Lucifer au plus haut des cieux ! Béni soit quiconque vient en son nom ! Hosannah pour Lucifer au plus haut des cieux ! »

Au moment de l'élévation, le grand-maître se tourna vers l'assistance, tenant entre ses mains le pentagramme d'or qu'il avait laissé jusque-là déposé sur l'autel devant le phénix. Il est utile de rappeler ici que ce pentagramme est formé de cinq lames de métal qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, donnant par leur réunion une étoile à cinq pointes ; c'est une étoile exactement formée ainsi qui est placée sur le front du Baphomet, dans tous les aréopages palladiques ; d'autres accessoires de l'idole peuvent varier, cet ornement est un de ceux qui sont partout semblables (voir page 89). Chez les théurgistes, le pentagramme en question porte le nom de « signature de Lucifer » ; c'est ainsi, en effet, que Satan signe, assure-t-on, et quand une messe diabolique lui est particulièrement agréable, il se manifeste par un phénomène reproduisant cette signature.

« — Ceci, fit le grand-maître officiant, élevant le pentagramme au-dessus de sa tête, tandis que tout le monde était tombé à genoux, ceci est le signe de l'alliance entre le Dieu Bon et ses fidèles... O Seigneur, toi qui, dans les sphères supérieures, travailles depuis le commencement du monde pour assurer le bonheur à l'humanité, Maître suprême à qui les nations devraient être reconnaissantes dans une unanimité d'hommage et d'amour, seul Dieu aimable devant qui nous nous prosternons, Lucifer, nous t'adorons et nous nous anéantissons en présence du signe sacré que tu nous as donné comme symbole magique de ta divine majesté !... Règne sans partage dans nos esprits et dans nos cœurs ; sois l'unique objet de notre affection, de nos désirs et de notre espérance ; et maintenant que nous voici tous agenouillés, te louant et te bénissant, — il s'était mis à genoux, lui aussi, — maintenant, ô Seigneur notre Dieu, témoigne, visiblement pour nos yeux de faibles mortels, que notre hommage t'est agréable et que tu es bien présent parmi nous... Lucifer ! Lucifer ! Lucifer !... »

Soudain, à cette triple invocation, les lumières de la salle s'éteignirent d'elles-mêmes, et un éclair brilla dans le sanctuaire, zigzaguant en cinq traits qui tracèrent dans l'espace, très nettement, la reproduction exacte



du pentagramme, en lignes de feu ; ce phénomène demeura, pendant quelques secondes, visible au-dessus de nous, reflété de toutes parts par les miroirs incrustés dans la voûte et dans les murs ; puis, l'éblouissante signature luciférienne disparut, et les bougies se rallumèrent d'un seul coup, comme par enchantement.

— Notre hommage est agréé par le Dieu Bon, dit le grand-maître ; frères, ayons confiance ; nous triompherons de tous nos ennemis.

Il se releva, imité par les assistants. Le singe et la guenon, toujours à leur place devant la balustrade de l'orient, avaient répété tous ces divers mouvements.

Se retournant vers l'autel du Phénix où il déposa de nouveau le pentagramme d'or, l'officiant dit encore :

« — Jusqu'à la fin des temps, nous prierons notre Dieu.

« — *Amen*, répondit l'assemblée.

« — Nous le bénirons.

« — *Amen*.

« — Nous le glorifierons.

« — *Amen*. »

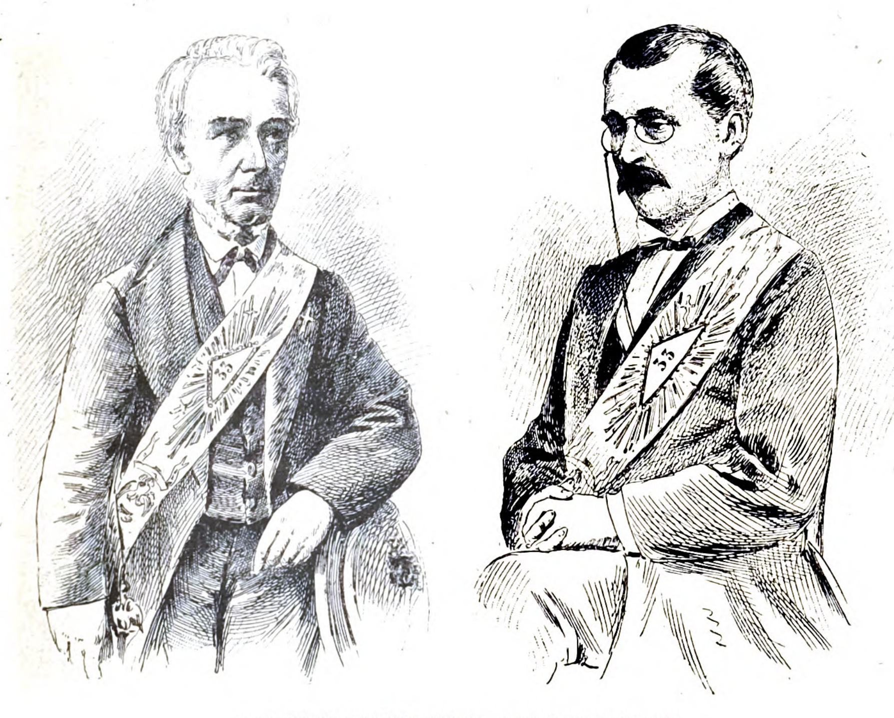
Puis, tous en chœur récitèrent le *Pater* luciférien, qui se dit en ourdou-zaban dans les aréopages palladiques de l'Inde, et que j'ai copié, à la bibliothèque du Directoire maçonnique de Calcutta, où il est transcrit en plus de cinquante langues dans un rituel spécial, richement relié.

« — Père bien-aimé, toi qui vis dans le ciel de feu, séjour de la gloire éternelle, le royaume des mondes finis et infinis t'appartient, et ton nom sacro-saint, terreur des superstitieux, traverse les siècles, béni par les initiés au cœur pur. Tu aurais pu depuis longtemps écraser la tourbe hypocrite des adorateurs d'Adonaï, les forcer au respect de ta divinité, et établir dans tout l'univers ton culte qui régénérerait les nations ; mais tu es l'esprit, la sagesse et la raison, tu ne veux point t'imposer à la créature, tu laisses à l'intelligence humaine le soin de discerner la vérité, et tu as la patience de l'amour divin, réservant à ceux qui viendront à toi les trésors de ta miséricorde ; que ta sainte volonté soit faite !... Quant à nous, tes croyants fidèles, soutiens-nous dans la lutte que nous avons entreprise contre les blasphémateurs de ton nom sublime ; fais briller de plus en plus la lumière dans nos cœurs ; réconforte chaque jour nos corps et nos âmes, en nous assurant le bien-être de la vie matérielle et en nous prodiguant la science qui engendre le progrès. Sois indulgent pour notre faiblesse, si nous négligeons parfois nos devoirs ; mais punis sans pitié toute trahison. Préserve-nous de la corruption des prêtres, détourne de nous leurs embûches, et délivre-nous à jamais d'Adonaï. Ainsi soit-il. »

Après cette profanation satanique de l'oraison dominicale, l'officiant

ouvrit un tabernacle dissimulé dans le socle d'or du phénix ; il en retira un lingam, également d'or, et vint le donner à baiser au singe et à la guenon, qui se tenaient tranquilles à leur place, comme deux bêtes apprivoisées.

En suite de quoi, les maîtres des cérémonies apportèrent un agneau vivant, tout blanc, dont les pattes étaient solidement attachées, et traver-



LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Timoteo Riboli, docteur, médecin et ami de Garibaldi.

Louis Ruchonnet, vice-président (actuel) de la République Suisse

versées même par des clous, sur un bloc de bois plat, sculpté en forme de missel, d'où pendaient des signets. Le pauvre agneau bêlait d'une façon lamentable. Il fut ainsi déposé sur un petit autel pentagonal, isolé à l'orient, à gauche auprès de la balustrade.

— *Agni! Agni! Agni!* cria le grand-maître.

Pour les Indiens, « Agni » est le nom du génie du feu.

« — Seigneur Dieu, continua l'officiant, voici en ta présence la stérilité et les fiancés de l'union sainte. Dans le monde profane, c'est, par une amère dérision, l'être improductif qui est honoré et qui commande. Nous,

restaurateurs de l'ordre naturel de toutes choses, nous condamnons l'improductif, et c'est pourquoi, Seigneur, nous t'immolerons le vivant emblème de ton éternel ennemi. Que ce sacrifice, précédant la reconnaissance conjugale de tes créatures que je vais bénir et unir en ton nom, attire à tous mes frères qui sont ici dans cette assemblée et à moi-même les faveurs célestes, les joies de l'amour divin, la prospérité sur cette terre, et, après la mort, toutes les félicités immatérielles réservées à tes élus. »

D'un coup de couteau, il égorgea alors l'agneau, en disant :

« — Agneau, dont les prêtres d'Adonaï ont fait le symbole de la stérilité élevée par eux au rang de vertu, je t'immole à Lucifer... Agneau impuissant, en qui sont accumulés mystiquement tous les forfaits dont les prêtres d'Adonaï ont souillé le monde depuis leur domination, je t'immole à Lucifer... Agneau maudit, que les prêtres d'Adonaï vénèrent comme représentant en image le traître Jésus par nous exécré, je t'immole à Lucifer... Que ton sang, versé dans ce sanctuaire, comme sera versé le sang des coupables au jour du châtiment, coule en signe d'expiation, afin que le Père bien-aimé nous accorde à jamais sa protection toute-puissante et donne ainsi aux hommes purs la paix féconde et la liberté ! »

Il ajouta, s'adressant à l'assistance :

« — Que la paix de Lucifer soit avec nous !

« — Comme elle est au séjour de ses esprits ! » répondit l'assemblée.

Le grand-maître, prenant d'une main un goupillon et de l'autre un anneau d'or, remit celui-ci au singe ; quant au goupillon, il le trempa dans la large plaie béante de l'agneau égorgé. Puis, tandis que le singe passait l'anneau nuptial au doigt de la guenon, le grand-maître officiant aspergea le couple ignoble et grotesque avec le sang de l'agneau.

Enfin, il remonta à l'autel, rompit en de nombreux fragments le gâteau qui lui avait servi tout à l'heure à parodier l'offertoire, et la parodie de la communion eut lieu. Les maîtres des cérémonies distribuèrent à tous les assistants les morceaux de galette, que nous croquâmes incontinent. Les deux singes, qui en eurent leur part, s'en régalèrent, cela va sans dire, grignotant avec avidité.

« — *Ite, missa est Dei Luciferi !* » fit l'officiant.

Le couple simiesque fut reconduit au dehors par deux chevaliers experts. La comédie sacrilège était terminée.

CHAPITRE VIII

Au sanctuaire de la Rose-Croix.

Le troisième temple est consacré à Eva, mère du genre humain, maçonniquement canonisée par les Ré-Théurgistes Optimates, quasi-déifiée en quelque sorte. Ce temple a un nom cabalistique ; on le nomme « le Sanctuaire Tiphereth », attendu que Tiphereth, dans le jargon secret des hauts grades palladiques, signifie la beauté, « le principe médiateur entre le créateur et la création. »

Ici, je me trouve arrêté ; car je ne puis, par respect pour le lecteur, donner des explications, ni continuer des descriptions ; le latin même ne saurait être employé. Je me bornerai à dire que la cérémonie consista en un dialogue mimé entre le grand-maître officiant et la dévadase Saoundiroun ; l'assemblée assista à cette pantomime réaliste et satanique, comme à un spectacle ; la séance, au surplus, fut là de courte durée.

C'est au quatrième temple, dit « Sanctuaire de la Rose-Croix », que m'attendaient les plus vives surprises de cette soirée luciférienne.

Il n'y a, dans cette salle, aucun autel à l'orient, mais un sépulcre ouvert, d'où sortent des flammes bleuâtres. Derrière ce sépulcre, s'élève, adossée à la muraille du fond, une croix de trois mètres et demi de hauteur sur deux mètres de largeur, dont l'arbre vertical est d'une blancheur de neige, traversant la planche horizontale qui est noire et d'un plan légèrement incliné ; un peu au-dessous du point où l'arbre blanc traverse la planche noire, s'étale une colossale rose rouge, épanouie, dont la tige descend en serpentant jusque dans le sépulcre ouvert, où elle semble avoir sa racine. Le montant perpendiculaire de cette croix est appelé « arbre du Milieu » et symbolise la vie, tandis que la planche horizontale symbolise la mort ; quant au sens emblématique de la rose épanouie, il est impossible, par décence, de l'indiquer. L'arbre du Milieu est surmonté d'une couronne de fer à onze pointes. Enfin, au-dessus de la croix, un immense soleil rayonnant est appliqué à la muraille ; ce soleil et ses rayons sont en or massif ; au centre, en relief et en argent, se détache une tête de jeune homme de vingt ans, aux longs cheveux éparpillés. Les murs de la salle sont recouverts de tentures de velours noir, ornées, en broderie d'argent, de têtes de mort au-dessus de tibias entrecroisés. Le sanctuaire est éclairé par des lampes à onze branches.

Au centre du temple, on remarque, dès qu'on entre, une table ronde, vaste plate-forme en un seul bloc de granit rose, supportée par des pieds



également en blocs de granit, lesquels sont au nombre de cinq, largement espacés ; c'est sur cette plate-forme qu'en présence de l'assemblée une des dévadasis lucifériennes opère sa disparition instantanée, et la table est ainsi élevée à un peu plus d'un mètre au-dessus du sol pour être la preuve qu'il n'y a aucune supercherie.

Dès que nous pénétrâmes dans le sanctuaire, le frère Hobbs me mit au courant de ce qui allait se passer.

— Vous serez témoin des merveilles surnaturelles du Palladisme, me dit-il, et vous constaterez ainsi la puissance de notre Dieu et de ses esprits. Vous allez voir disparaître devant vous, par évaporation, un être vivant. Puis, vous assisterez à la momification d'un autre être vivant, qui deviendra cadavre sans mourir, c'est-à-dire qui se transformera sous vos yeux en momie, et que nous emmurerons, pour le laisser privé de vie jusqu'au jour fixé par nos rites, pour sa résurrection, soit au bout de cinq, six, huit, dix mois, et même une ou plusieurs années.

En ce qui concerne ces deux manifestations du surnaturel, auxquelles il me fut donné ce jour-là d'assister, j'avoue que je ne crois pas avoir été victime d'une illusion ; c'est vraiment quelque chose d'absolument renversant que j'ai vu là, vu de mes yeux d'homme averti, prévenu, en pleine possession de toutes mes facultés.

Pour la disparition instantanée de la dévadase, j'en fus tellement stupéfié, que le lendemain, ayant eu l'occasion de revoir Walder, je ne pus résister au désir de lui en reparler.

— Cette opération n'est qu'un jeu pour nous, me répondit-il. Si vous venez à Charleston, vous verrez bien autre chose : ma fille, elle, se transforme à volonté en corps fluidique et passe, comme un courant d'électricité, au travers d'une muraille d'un mètre et demi d'épaisseur, laquelle est revêtue, de part et d'autre, d'un blindage d'acier.

Lorsque je me rendis plus tard à Charleston, Sophie Walder avait quitté l'Amérique ; mais je l'ai retrouvée ensuite en Europe, et je lui ai vu, en effet, exécuter cet exercice diabolique, qui déconcerte le raisonnement. J'en parlerai, du reste, avec amples détails, quand j'en serai au chapitre consacré à la fille de l'ex-pasteur.

Relativement au phénomène de la momification d'un individu, ce n'est pas, à proprement parler, une nouveauté ; il s'agit là de ce qu'on appelle « l'abiose », c'est-à-dire privation de la vie ; c'est bien en présence de témoins que le personnage opérant ce maléfice se transforme en momie, et l'on suit *de visu* toutes les phases de la métamorphose. La science a été saisie déjà de ce fait inouï, extraordinaire, bouleversant toutes les lois de la nature ; l'abiose reste, est restée et restera longtemps encore, sinon toujours, dans le domaine du merveilleux infernal.

Je reprends mon récit. A peine le frère Hobbs venait-il de me prévenir, que deux hommes apportèrent au grand-maître officiant un énorme livre, le *Veda Palladique*, et ils le tinrent ouvert devant lui.

Le grand-maître se mit à lire à haute voix, scandant d'abord lentement les mots inintelligibles qu'il prononçait, puis précipitant le débit. A mesure qu'il parlait, et par un singulier effet d'acoustique, l'air du temple, la plate-forme de granit, la salle elle-même se mirent à vibrer comme à l'unisson, en un grand brouhaha, en une note solennelle, grave et sonore à la fois ; on eût dit une clameur profonde qui sortait de la pierre. Il continua ainsi jusqu'à ce que le temple trembla sur ses fondements.

Par quel prestige cela est-il possible ? par quel artifice de construction tout un monument solidement édifié peut-il arriver à vibrer et à trembler par des répercussions de sons transmis par la voix d'un homme seul et singulièrement amplifiées ? Voilà ce que je n'ai pu m'expliquer ; je suis réduit à la simple constatation.

Après cela, il s'arrêta et versa, dans le sépulcre ouvert et vomissant des flammes, de l'assa-fœtida, encens diabolique ; il passa trois fois devant le sépulcre, en marmottant des paroles aussi inintelligibles que les précédentes, mais parmi lesquelles les monosyllabes *pax*, *max*, *fax* revenaient à chaque instant, et qui se terminèrent par une série de mots orduriers qu'on ne peut retranscrire.

J'abrège. Tout-à-coup, l'officiant s'écria :

— Lucifer, selon nos rites, nous allons t'envoyer deux êtres, une femme et un homme, pour t'apporter, jusqu'aux pieds de ta divinité, nos souhaits et nos vœux.... Que l'on introduise les dévadasis, et qu'elles accomplissent leur œuvre !

Les portes du sanctuaire s'ouvrirent ; sept dévadasis, parmi lesquelles Saoundiroun, parurent.

Nous nous écartâmes pour leur livrer passage. En un clin d'œil, elles grimpèrent sur la plate-forme, et les six nouvelles se rangèrent en cercle autour de Saoundiroun, la laissant isolée au milieu.

Le grand-maître entonna aussitôt une sorte de cantique lugubre, frappant alternativement et à contre-temps dans ses mains, pendant qu'il marquait aussi la mesure par un-deux-trois avec les pieds. Les frères placés à l'orient l'imitèrent bientôt, ainsi que les dévadasis, qui en même temps tournaient autour de Saoundiroun, se tenant par les mains, les doigts crochus dans les doigts crochus ; puis, à son tour, Saoundiroun se mit à tourner sur elle-même.

Cet ensemble formait une cadence bizarre, une musique étrange à entendre, dans le grand vide du temple où elle résonnait haut.

Alors, le grand-maître accentua la mesure par intervalles ; et, à chaque

renforcement de la voix, espaçant la musique comme en une série de couplets séparés seulement les uns des autres par des tons plus bas, les danseuses rétrécissaient leur cercle autour de Saoundiroun, l'enserrant de façon à ne plus former qu'un bloc, qu'une masse vivante qui tournoyait.

Il s'agissait de ne point perdre de vue les dévadasis. Le frère Hobbs venait de me souffler à l'oreille que Saoundiroun, la danseuse du milieu, au moment où elle s'arrêterait net, disparaîtrait instantanément.

Le grand-maître, cependant, et ses acolytes de l'orient, chantaient plus fort, trépignant, eux aussi, tournant sur place, comme pris de vertige, de folie. Maintenant, ils criaient, en notes aiguës, stridentes, et les danseuses se serraient encore davantage, se tenant non plus par les mains, mais à la taille, s'enlaçant, tandis que Saoundiroun commençait à hurler d'une voix lamentable, qui donnait le frisson. Soudain, on l'entendit pousser un cri plus violent, comme celui de quelqu'un qui serait sur le point d'être étranglé ; puis, un râle étouffé lui succéda ; puis, encore un cri, sec, bref, terriblement perçant ; et la jeune fille s'arrêta net. Ses six compagnes, au même instant, venaient de s'écarter, et elles laissaient vide le milieu, le centre de la plate-forme, où Saoundiroun n'était plus.

Disparue, évaporée !... Cela tenait tenait du prodige.

J'écarquillais mes yeux. Rien n'avait bougé dans le temple, où les lampes à onze branches éclairaient jusqu'aux recoins ; pas une ombre n'avait été aperçue se faufilant ni dans le sol ni dans l'air... En tout cas, s'il y avait eu jonglerie, elle avait été merveilleusement exécutée... Mais jonglerie pourquoi ? me demandai-je, pour tromper qui ?... Ces gens-là se croyaient évidemment entre frères du même culte luciférien... Alors ?...

— Saoundiroun, notre sœur, fit le grand-maître dans un profond silence, est allée à Celui que nous adorons. Gloire à lui !

— *Gloria in excelsis Deo !* répondit l'assemblée.

— A nous, maintenant, mes frères ! continua l'officiant. Où est le saint que nous attendons?

Trois coups vigoureux ébranlèrent les portes du temple.

— Me voici ! clama une voix.

Les portes s'ouvrirent de nouveau, et je vis s'avancer l'homme qui s'était ainsi annoncé.

C'était un fakir. Familiarisé à présent, je le reconnus au premier coup d'œil. Grand et démesurément maigre, la tête entièrement chauve, avec une longue barbe blanche pointue qui lui descendait jusque sur la poitrine, il marchait d'un pas lent et en pirouettant sur lui-même, les bras étendus, en un rythme balancé.

Tout de suite, ses mains me frappèrent, en forme de griffe encore. J'en savais assez ; mais à quel sortilège allais-je donc assister ?...

Je voyais très bien, alternativement, passer, disparaître, repasser, sa figure extatique, dont les yeux étincelaient d'un feu sombre, pareils à des yeux de chat dans la nuit. Ensuite, il accéléra sa marche et son tournoiement, et ses pieds, tant sa rotation devint rapide, semblaient ne plus toucher le sol.

A quelques pas de la plate-forme, d'où les six dévadasis restantes étaient descendues, il s'arrêta brusquement, comme au moyen d'un taquet d'arrêt.

Les lampes brillèrent, à la même seconde, en deux ou trois éclats successifs ; on eût dit que l'huile de coco s'enflammait tout entière, par secousses.

— Tu es le saint que nous attendons ? lui dit le grand-maître.

— Oui, répondit-il, c'est moi, le messager divin... La vie que j'ai menée, toute de macération, de jeûne et de prière, me permet de me rendre directement auprès de notre Dieu dans le royaume du feu... Je suis prêt...

Le grand-maître cria :

— A genoux, mes frères, et célébrons la pompe funèbre palladique, au rite indien !

Tout le monde s'agenouilla ; l'officiant se mit à psalmodier ; quant au fakir, il était monté sur la plate-forme de granit, autour de laquelle les dévadasis étaient prosternées, la tête touchant le sol.

Et cela formait un singulier tableau, que ce temple avec ses tentures funèbres, avec son sépulcre ouvert vomissant toujours des flammes bleues pâles, avec son grand bloc de granit entouré des six jeunes filles qui semblaient prier, perdues dans la pénombre, semblables à des statues accroupies sur la dalle, tandis qu'au-dessus, sur la pierre, dans une large baie de clarté venue des lampes qui concentraient leurs lumières sur lui, le fakir, blanc, tout debout, immobile, les bras croisés et légèrement élevés, fixait, le regard perdu, comme dans une extase, la tête d'argent qui était au centre du soleil d'or dominant la croix noire-et-blanche à la rose rouge.

Les assistants étaient simplement à genoux, sans avoir la face contre terre. Je regardai mieux le fakir. Maigre et décharné, il ne lui restait, c'est le cas de le dire, que la peau et les os ; pas un muscle, pas une fibre de son corps ne tressaillait ; c'était la rigidité absolue.

Pendant ce temps, deux maîtres des cérémonies avaient éteint toutes les lampes, sauf une, celle qui était suspendue à la haute voûte du sanctuaire, immédiatement au-dessus de l'immense table ronde, et les onze

lumières de cette lampe, brillant comme de lointaines étoiles, jetaient sur la tête et le corps du fakir un faisceau étincelant qui l'auréolait tout entier et l'enveloppait d'un nimbe transparent, argenté. Tout le reste du temple était plongé dans l'obscurité, les flammes du sépulcre tremblotant dans le fond en langues bleuâtres, sans éclairer.

Alors, commença la réalisation du second prodige dont j'avais été prévenu.

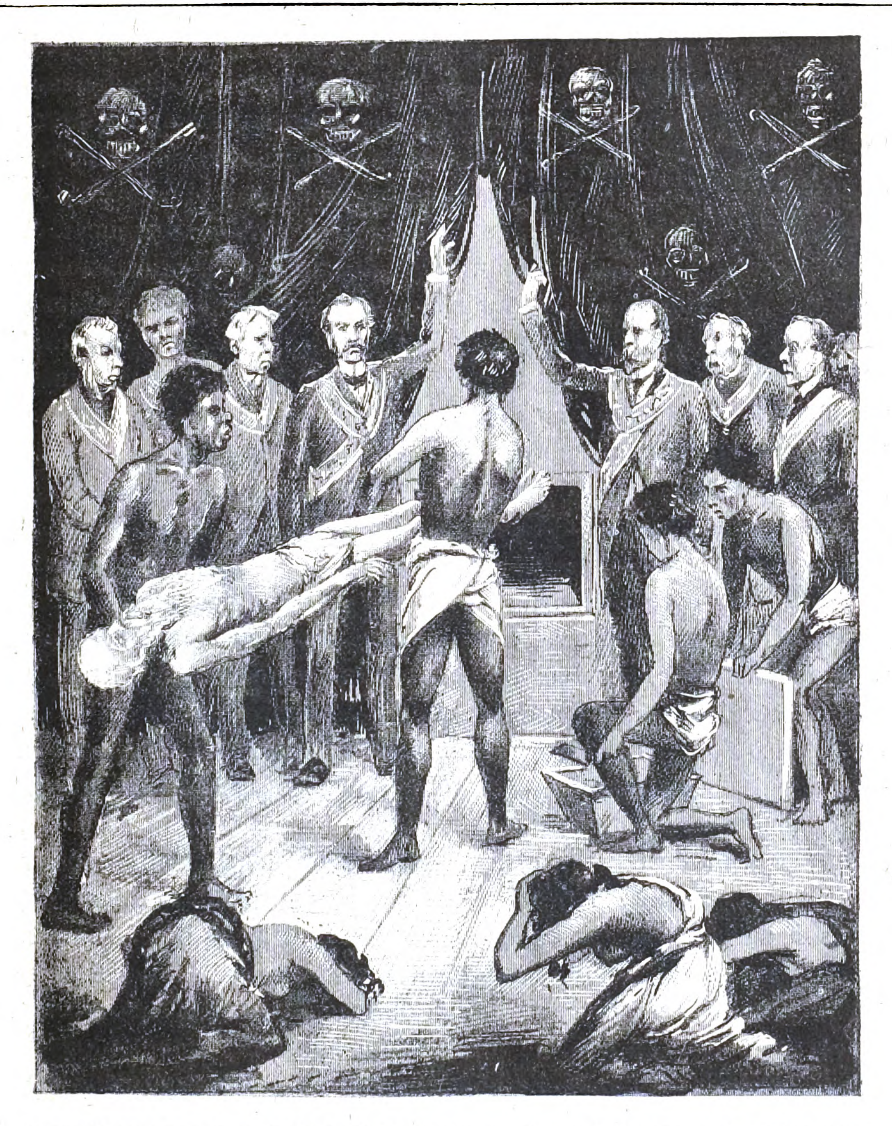
Tandis que l'officiant continuait à psalmodier sur un ton bas, cadencé, légèrement nasillard, et qui tranchait étrangement avec le silence général, tandis qu'il s'interrompait parfois subitement, pour reprendre ensuite sur le rythme un-deux-trois, le fakir avait bougé, c'est-à-dire que ses bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine, s'étaient abaissés et pendaient le long du corps.

Le grand-maître cessa son incantation lugubre ; par intervalles seulement, il prononçait des paroles bizarres, des monosyllabes qui n'appartenaient à aucune langue, à aucun dialecte ; et, dès ce moment, le fakir se mit à tourner, d'abord lentement, sur lui-même. Un maître des cérémonies passa un encensoir à l'officiant; celui-ci y versa de l'assa-fœtida et vint faire le tour de la table ronde, en encensant le fakir, dont les pieds maintenant, tant son tournoiement avait pris une allure vertigineuse, ne touchaient plus le sol de la plate-forme de granit ; il tournait en l'air, comme suspendu ; on entendait ronfler l'air qu'il emportait dans cette espèce de vol.

Je n'en pouvais croire mes yeux.

Encore une fois, le fakir s'arrêta net, et ce que je vis était à faire dresser les cheveux sur la tête. Placé avec le frère Hobbs sur la colonne du midi, à l'extrémité la plus rapprochée de l'Orient, j'avais vue à la fois sur la partie du sanctuaire où siégeaient l'officiant, Walder et Cresponi, et sur la plate-forme de granit.

Le fakir était devenu d'une pâleur livide, cadavérique ; son visage avait un rictus épouvantable ; les yeux, convulsés, dont on ne voyait plus que le blanc, roulaient sous les paupières supérieures. La voix du grand-maître s'était tue définitivement, et l'on n'entendait plus que le petit grésillement de la lampe à onze lumières, qui là-haut scintillait. Alors, tout à coup, les yeux de la tête de jeune homme qui était au centre du soleil d'or, ces yeux qui jusqu'alors avaient semblé en métal, ainsi que toute la figure en relief, ces yeux se transformèrent en deux émeraudes, éblouissantes d'une lueur verte, dont les rayons se projetèrent sur le visage du fakir, l'illuminant, puis descendant et remontant pour éclairer en vert le corps tout entier. Puis, la lueur des yeux de la figure métallique s'éteignit, mais le fakir en resta comme imprégné, fluorescent ; il brillait vert et



Momifié sous nos yeux, le fakir allait être emmuré pour trois ans, au bout desquels, assurait-on, il ressusciterait. (Page 139.)

blanc. En outre, il était devenu diaphane, et, à travers sa peau translucide, on apercevait les viscères de l'intérieur du corps.

Il baissa la tête, parut se plonger dans la contemplation intense de quelque chose interne ; ensuite, il releva le front, et sa physionomie avait repris un calme parfait.

Il se raidit peu à peu, s'étendit, s'allongea en quelque sorte, droit, debout, et s'immobilisa entièrement de plus en plus, serrant les jambes, le pied dans le pied, les bras au corps, comme soudés, faisant maintenant

n bloc qui ressemblait presque à un morceau de bois équarri à la hache ; les oreilles s'appliquèrent sur le crâne, en arrière ; les lèvres, le nez s'amincirent ; il s'amaigrit encore au-delà de toute expression ; sa peau se colla davantage sur les os ; puis, les yeux perdirent leur dernier éclat, cessèrent leur roulement, devinrent glauques et ternes ; le clignement des paupières n'eut plus lieu ; les uns après les autres, les mouvements et jusqu'aux tressaillements les plus imperceptibles se ralentirent et disparurent ; puis, après un gros soupir énorme et très prolongé, inspiration suivie d'une expiration, la respiration elle-même s'arrêta absolument. Un instant encore, dans le grand silence, notre ouïe perçut les battements de cœur, secs et par à-coups, pareils au bruit d'un insecte qui travaille dans le bois pourri : tac, tac, tac ; puis, ce fut fini ; plus rien.

Alors, le corps, toujours debout, en équilibre, se serra de plus belle, se ratatina, et, en quelques minutes, un quart d'heure à peine, le fakir s'était, devant nous, momifié vivant.

Ainsi doivent certainement se former les larves, les chrysalides de papillons. C'était à une larve, à un spectre d'homme, que nous avions désormais affaire, à une vraie momie, osseuse et desséchée. Et ce phénomène inexplicable, — de pareils, du même genre, ont été constatés, mais non expliqués, par d'autres médecins que moi, — ce phénomène, dis-je, venait de se produire sous mes yeux, simplement et comme la chose la plus naturelle du monde.

Quand la momification fut achevée, un maître des cérémonies monta sur la table de granit, saisit d'un seul bras le corps du fakir, qui avait perdu son poids et qui résonnait creux, et le coucha tout de son long, avec de grandes précautions, comme s'il avait eu crainte de le casser. L'officiant monta à son tour sur la plate-forme ; on lui apporta un coffret, d'où il retira je ne sais quel mastic, quelque chose qui ressemblait à du coton, et une minuscule truelle d'argent. Puis, s'agenouillant devant le fakir momifié, il prononça ces paroles :

— Par la fiente de coq qui forme ce mastic, et par les fils de la Vierge qui composent ce coton, que tout soit fermé, bouché!... *Pax! max! fax!*

Il prit une portion de mastic au bout de la truelle; il en enduisit la commissure des yeux du fakir, lui mastiqua successivement ainsi les narines, les oreilles et toutes les ouvertures du corps, qu'il tamponnait auparavant avec le prétendu coton.

— Pour trois ans! pour trois ans! murmurait-il en procédant à cette opération lugubre.

— Pour trois ans! répétait l'assistance.

Un pot et un pinceau furent encore apportés au grand-maître. Il y avait dans ce pot une espèce de vernis, une sorte de collodion, dont il badi-

geonna la momie des pieds à la tête, et ce vernis séchait à l'instant même.

Dans un angle de la salle, deux maîtres des cérémonies soulevèrent la tenture et mirent à découvert une pierre sur laquelle étaient inscrits les mots : *Pax*, *Omen*, *Nema*. La pierre, ayant été descellée, laissa voir un caveau, large de soixante-dix centimètres à peine, mais profond de deux mètres au moins. Ce trou, en forme d'étui, était le tombeau réservé au fakir momifié.

La momie fut descendue de la table de granit, toujours avec mille précautions. Le grand-maître sauta d'un bond sur le sol, donna à tous le signal de se lever, et l'on opéra l'emmurement.

— *Pax! Omen! Nema!* fit l'officiant.

Et l'assemblée de répondre :

— *Pax! Nemo! Amen!*

A cet instant, la momie venait d'être introduite dans le trou.

L'officiant se tourna silencieusement vers l'orient et éleva les bras en l'air. Les yeux de la tête d'argent figurant au centre du grand soleil d'or s'illuminèrent de nouveau, projetant une vive lueur verte sur l'orifice de l'étrange tombeau; puis, ils s'éteignirent. On replaça la pierre; les interstices furent bouchés au ciment, et la tenture noire retomba.

Ce fut tout. On ralluma les lampes. Le frère Walder adressa aux assistants un petit discours de circonstance, célébrant le palladisme indien et ses merveilles.

— *Consummatum est*, dit-il en terminant.

Là-dessus, nous sortîmes. La solennité fut déclarée interrompue par une « récréation ». En d'autres termes, la foule des assistants se répandit dans une vaste salle-annexe, bien aérée, où des Indiens servirent des rafraîchissements.

Cette halte dans le satanisme était vraiment nécessaire; nous avions tous besoin d'un peu de repos, moi plus que les autres.

Tout en absorbant des boissons, on devisait. Cresponi plaisantait avec les dévadasis. Walder développait des théories. Hobbs m'expliquait que, tous les dix ans, on murait de la sorte un fakir luciférien en état d'abiose, qui suspendait sa vie par le seul effort de sa volonté et qui ne devait ressusciter que dans un nombre de mois ou d'années fixé.

Ici, je crois utile de couper mon récit par de courtes explications. Je m'adresse au grand public, et non à quelques spécialistes; ce livre est un ouvrage de divulgation. Il se pourrait que des lecteurs crussent que je prétends leur en imposer, tant ces faits paraissent invraisemblables. Un auteur est forcement suspecté, dès qu'il dénonce des choses extraordinaires. Aussi, dois-je répéter aux personnes qui l'ignorent, que l'abiose a

déjà été l'objet d'un examen attentif de la part des savants. Quant à la publication du phénomène lui-même, je ne suis pas le premier à l'avoir faite. Il me suffira de citer M. Henri Tessier, dont j'ai retrouvé naguère un article intéressant sur l'hypnotisme, en feuilletant une collection de l'*Indépendant*, de 1881; cette chronique constate le fait de la momification des fakirs indiens.

« Tous ceux qui ont voyagé dans l'Inde, dit M. Henri Tessier, ont été à même de voir de très curieux et concluants exemples d'hypnotisme, voire de catalepsie magnétique.

» Les fakirs en usent avec une adresse indescriptible, et, même, exécutent publiquement des prodiges d'insensibilisation et d'équilibre, à l'aide de cette force seule.

» Le gouvernement anglais s'est ému, à plusieurs reprises, de l'influence de certains de ces fakirs, regardés comme des saints, et visités, chaque année, par des pélerinages de deux à trois cent mille individus.

» Or, la sainteté de ces fakirs résultait de leur inhumation pendant trente, quarante, soixante-dix, quatre-vingts jours, durant lesquels ils étaient restés, sans manger, dans un sépulcre clos.

» Il y a quelques années, un de ces saints ayant annoncé qu'il mourrait et renaîtrait au bout de cent jours, le gouvernement intervint et imposa sa surveillance.

» Le fakir fut apporté à l'état de cadavre et inhumé dans un cercueil de pierre, creusé à cet effet, et sur lequel s'adapta un couvercle de même matière, fermé par des écrous, sur la tête desquels le cachet de l'Amirauté fut apposé. Puis, des sentinelles anglaises montèrent la garde, pendant cent jours, au pied et à la tête du défunt.

» Le centième jour, les brahmes vinrent, le sépulcre fut ouvert, et l'on en tira un squelette jaune, ratatiné, affreux, qu'ils mirent délicatement sur un matelas.

» En suite de quoi, — et devant les officiers envoyés par l'Amirauté, — ils procédèrent à des frictions, faites avec de l'huile parfumée et des tampons de ouate. Chaque brahme était affecté à une partie du corps, de façon à ce que le frottement eût lieu à la fois de la plante des pieds aux cheveux.

» Au bout de seize heures, l'épiderme, perdant peu à peu l'apparence et la sécheresse du parchemin, était devenu souple et blanc.

» L'un des brahmes desserra alors les dents du fakir au moyen d'une spatule d'ivoire et lui versa dans la bouche un cordial particulier.

» Puis, les frictions recommencèrent, et, finalement, après trente-deux heures de manipulations, le cadavre, exhalant un soupir, se relevait!... Quelques minutes plus tard, il parlait.

» Et je vous demande si le lendemain il était décrété sacro-saint par toute la population brahmine.

» Le fait est certifié dans les annales de l'*India Company*, et les procès-verbaux en sont contre-signés des noms les plus honorables. »

En ce qui me concerne, je puis dire que plusieurs personnes m'ont attesté avoir assisté à des résurrections de ce genre.

« Hypnotisme et catalepsie », conclut M. Henri Tessier.

Moi, j'ajoute : — Satanisme, surtout.

CHAPITRE IX

Un sabbat palladique indien.

Il nous restait encore trois temples à visiter : le Temple du Pélican, celui de l'Avenir, et celui du Feu. Après quoi, on irait « sauver des âmes » dans la plaine de Dappah, conformément au programme de toute grande solennité palladique indienne ; un véritable sabbat, dont les horreurs dépassent celles de la sorcellerie du moyen-âge, est en effet la cloture obligatoire de ces soirées infernales.

Les cinquième et sixième temples ne méritent aucune description spéciale ; ils sont décorés à la mode des locaux maçonniques ordinaires, sauf que, dans le premier de ces deux sanctuaires, il y a, à l'orient, un autel dont l'idole est un pélican blanc, le pélican classique, qui, d'un coup de bec, se déchire la poitrine pour nourrir de son sang ses petits ; ceux-ci, en maçonnerie, sont toujours au nombre de sept, pour rappeler les sept lettres dont le nom de Lucifer est composé. Ce pélican est adossé à une croix portant à l'intersection de ses bras l'inévitable rose rouge épanouie. En outre, ici, derrière la croix, se trouve un compas ouvert, dont les deux pointes reposent sur un quart de cercle, où sont incrustées onze grosses pierres précieuses ; on n'a pas oublié que onze est le nombre cabalistique luciférien.

La station au Temple du Pélican fut assez courte. Nous eûmes à subir un discours d'un officier anglais sur la charité maçonnique, discours qui comporta bon nombre d'allusions passablement immorales et dont les dévadasis présentes ne sourcillèrent point. La harangue terminée, les chevaliers éléémosinaires circulèrent dans la salle, l'*adjetaka* à la main ; on nomme ainsi, en tenue palladique, le tronc qui sert à faire la quête, appelé « tronc de la veuve » dans les loges de la plupart des autres rites.

Le produit de la collecte est censément affecté à soulager les infortunes des adeptes malheureux ; en réalité, il sert, comme les cotisations, à payer les frais de culte et de propagande.

Le Temple de l'Avenir est ainsi nommé, parce qu'il est exclusivement réservé aux séances de magie divinatoire. Une jeune dévadase, la sœur Indra, s'assit sur un trépied en fer ; le frère Walder la magnétisa. On enfonça de longues épingles dans les bras nus de la prophétesse, sans que le sang coulât, sans que les muscles eussent la moindre contraction, sans que son visage trahît la moindre souffrance. Puis, à la ronde, on lui posa des questions.

Il est inutile que je reproduise les nombreuses demandes et réponses de cette soirée. Chacun avait le droit d'interroger la dévadase magnétisée. C'étaient surtout les Indiens qui la questionnaient, et leurs demandes avaient trait à des renseignements particuliers, intimes même, qui n'avaient d'intérêt que pour eux.

Je m'approchai à mon tour de la sœur Indra, et, lui faisant toucher mon cordon du rite de Memphis, à moi délivré par le grand hiérophante de Naples, je lui posai la question suivante :

— Quelle est la profession de la personne de qui je tiens cet objet ?

La dévadase me répondit sans aucune hésitation :

— Cette personne est un frère, qui, dans le monde profane, exerce la profession de maître d'armes.

Pessina, en effet, donne des leçons d'escrime ; c'est, après la maçonnerie, la principale corde qu'il a à son arc.

— Voyez, continuai-je, voyez ce frère hier ; trouvez où il était à quatre heures de l'après-midi, et dites ce qu'il faisait.

Indra se recueillit quelques instants. Après une minute environ de silence, elle dit :

— J'ai franchi les mers. Je suis dans une ville italienne, au pied d'un volcan. Je vois l'homme dans sa chambre ; il écrit. Il porte une large chemise flottante, rouge. Il cachète sa lettre ; il met l'adresse sur l'enveloppe. Il se lève. Il est bien quatre heures de l'après-midi à la pendule qui est sur la cheminée de la chambre.

— Lisez, fit Walder, ce qui est écrit sur l'enveloppe de la lettre.

La dévadase se pencha, comme si elle était réellement dans la chambre de Pessina, auprès de la table où il écrivait la veille. Elle dit ensuite, ayant l'air de lire :

— *Cavaliere Vincenzo Ingoglia, Castelvetrano, Sicilia.*

Plus que tous les autres, j'étais frappé de la précision de la réponse de la sœur Indra. Il est parfaitement exact que Pessina, ancien officier garibaldien, porte toujours, et surtout chez lui, la fameuse chemise rouge. En

outre, j'ai su, depuis, que le grand hiérophante italien du rite de Memphis compte parmi ses meilleurs amis le chevalier Ingoglia, professeur de sciences naturelles, à Castelvetrano, et l'un des membres actuels de son état-major maçonnique.

Le frère Walder me demanda si j'avais d'autres questions à poser.

— Non, répondis-je, je suis satisfait.

Un assistant, un des Anglais, voulut interroger la dévadase.

— Puisque vous êtes en Italie, fit-il, transportez-vous à Rome.

— M'y voici, dit Indra, après quelques secondes.

— Voyez ce que faisait hier, toujours à quatre heures, le pape de la superstition ; pénétrez dans le Vatican.

Indra eut un tressaillement par tout le corps ; puis, elle porta les deux mains à son front ; ensuite, elle les agita en avant, comme si elle essayait de se débarrasser d'un obstacle, de traverser quelque chose qui s'opposait à elle.

— Je ne puis pas ! je ne puis pas ! cria-t-elle.

Les assistants se regardèrent, décontenancés.

— Malédiction ! fit Walder avec colère. Les prêtres d'Adonaï sont toujours protégés contre nous. Il est inutile d'insister ; j'ai fait cent fois, mais vainement, cette expérience.

Et il proféra un épouvantable blasphème.

Cet incident, qui avait jeté un froid, mit fin aux interrogatoires. Walder réveilla la dévadase, et nous nous rendîmes au Temple du Feu.

Ce sanctuaire, qui a, comme les six autres, la forme d'un parallélogramme, se distingue d'eux extérieurement par un cône tronqué qui traverse la toiture et remplit l'office d'une immense cheminée, d'où sortent de hautes flammes, ainsi que d'un cratère, les nuits de tenue palladique. Intérieurement, les murs de la salle sont sans aucun ornement, peints en rouge sang-de-bœuf ; le centre du local est occupé par l'énorme four conique dont une partie du sommet s'aperçoit au dehors ; ce four, en pierres dures et massives, n'a pas moins de cinq mètres de diamètre, et comporte sur un seul côté une ouverture large de deux mètres, permettant de voir une monstrueuse statue de Baphomet en granit, qui est au milieu, toute noire et comme calcinée. Ce qui particularise encore ce sanctuaire, où l'on a accès par un couloir souterrain venant du Temple de l'Avenir et débouchant à quelque distance du four, c'est que, par quelques tes, donnant sur le plateau, on peut aller et venir en plein air ; mais seuls les lucifériens et leurs visiteurs privilégiés ont la possibilité d'effectuer des promenades sur le plateau, attendu que le rocher servant de base aux sept temples est taillé à pic et ne saurait être escaladé ; il faut, de toute nécessité, pénétrer par le premier souterrain gardé par les sicks,

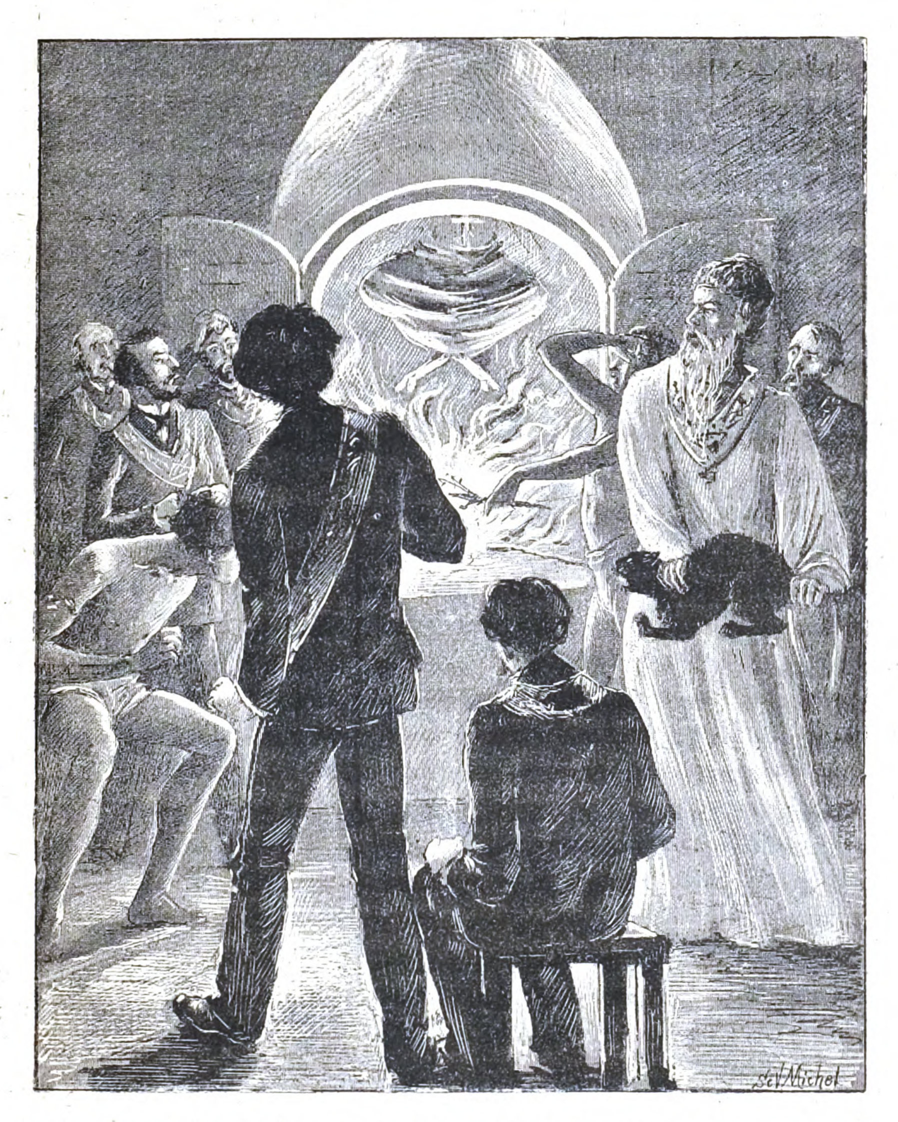
dont j'ai parlé plus haut. Toutefois, si nul être humain n'a la faculté de promener en ces parages, sans la permission des initiés, en revanche, les bêtes sauvages et les reptiles y circulent librement, du moins jusqu'à ce Temple du Feu où ils n'ont qu'à entrer, mais sans aller au delà ; car l'orifice du couloir qui met le sixième et le septième sanctuaires en communication, est solidement fermé par une lourde trappe toute recouverte de fer. A côté de l'édifice, se trouvent deux vastes magasins où sont entassées les provisions de bois et de combustibles nécessaires pour le feu sacré des nuits rituelles.

Lorsque nous arrivâmes par l'escalier du couloir souterrain, les servants avaient déjà allumé le feu, qui flambait formidable, avec rage, entourant le Baphomet de pierre ; sur le bois qui pétillait, craquait, dans les flammes qui hurlaient en un bruit sinistre, on jetait, pour les raviver encore, des essences, et c'était un crépitement infernal, une échappée de gaz qui brûlaient en se tordant comme des serpents de feu, et de ce foyer s'élevaient vers le ciel, par l'ouverture supérieure du cône, des gerbes d'étincelles et des torrents de fumée, coupés, par intervalles, de reflets sanglants, de zigzags rouges à travers l'espace sombre, dans les ténèbres nocturnes.

Bientôt, les murailles de pierre du four devinrent rouges elles-mêmes, ainsi que le Baphomet du centre qui était incandescent et semblait un colossal démon au milieu de son élément naturel, ricanant au sein de cette fournaise fantastique. Les assistants s'éloignaient autant que possible du foyer, suffoqués, à demi-cuits, se tenant auprès des portes ouvertes qui donnaient sur la campagne.

A un signal du grand-maître, tous se mirent à pousser des cris stridents, incohérents, des clameurs de véritables aliénés, tandis que les maîtres des cérémonies frappaient à tour de bras, et d'une façon désordonnée, sur des gongs suspendus entre des poutres, à l'extérieur du temple. Tout cela faisait un vacarme insensé, et les flammes, qui atteignaient maintenant une hauteur considérable à leur sortie de la fournaise, répandaient une immense lueur d'incendie, qui devait s'apercevoir de très loin.

Cette pratique n'existe que dans le palladisme indien ; je ne l'ai retrouvée nulle part. Elle a pour but, disent les lucifériens de ces contrées, d'attirer les âmes qui vagabondent à travers la campagne, les lumières de ce brasier devant les guider, les conduire autour du sanctuaire, les pousser à s'en rapprocher, en un mot, comme la lueur d'un phare attire les oiseaux. Au contact de ce feu qui symbolise Brahma-Lucif, toutes ces âmes refroidies par la mort et flottantes dans l'atmosphère devaient se réchauffer, revenir à elles-mêmes, et se verser invisibles dans le sein du dieu suprême, esprit et roi du feu.



Le chevalier grand-lieutenant lança le chat noir dans la fournaise; d'après le rite indien, il rendait libre ainsi une âme réincarnée. (Page 147.)

Cependant, le foyer d'ignition continuait à être entretenu au plus haut degré par les huiles aromatiques, les bois, les charbons, la résine et les essences que les servants y versaient toujours sans se lasser, et c'était réellement une admirable horreur que nous avions sous les yeux; c'était un étonnant spectacle que celui de ce gigantesque phare de l'enfer, étincelant dans l'obscurité, soleil étrange de l'esprit des ténèbres.

Et, tandis que nous étouffions de chaleur auprès de la fournaise, malgré l'air du dehors qui entrait par les ouvertures du temple, au loin des

animaux sauvages accouraient : bandes de chacals, qui, étonnés et attirés en même temps, s'arrêtaient et se tenaient prudemment à distance, dans une coulée de lumière rouge qui leur lustrait le poil, et qui aboyaient, hurlant furieusement, eux aussi, comme s'ils cherchaient à se mettre à l'unisson avec les clameurs du feu et de l'assistance en proie à un accès de frénésie ; chauves-souris et vampires, qui tournoyaient au-dessus, haut d'abord, et puis, qui, aveuglés peu à peu par la lumière ou suffoqués par la fumée âcre, rétrécissaient leur cercle de vol devenu plus mou et plus incertain, jusqu'à tomber enfin, en poussant un cri plaintif, aigu, déchirant, par gros paquets, dans le four où ils se consumaient en un instant, avec un bruit de grésil et un relent nauséabond ; sans compter les insectes et les bestioles de toute espèce, par myriades, gros phalènes, papillons de nuit de tout ordre, dont les légions tourbillonnaient en bruissant autour du feu, montant et descendant en spirales immenses, dans un continuel va-et-vient, reflétant dans l'épaisseur du nuage qu'ils formaient les lueurs du brasier.

Sans lassitude aucune, les maîtres des cérémonies battaient les gongs, les martelant à coups de poing, tandis que les assistants continuaient leur charivari désordonné de hurlements qui n'avaient rien d'humain, les Indiens surtout bramant comme seuls ils savent le faire, avec des notes perçantes, auxquelles répondaient dans le lointain la clameur des chacals et ici le formidable crépitement du feu. C'était vraiment à réveiller les morts, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Mais il y a une fin à tout. Les coups de gongs et les vociférations s'arrêtèrent, sur un signe du grand-maître, et un silence complet succéda brusquement à tout ce tapage. Une forme noire venait de sauter au milieu de nous, étant entrée par une des ouvertures extérieures du temple; cela allait et venait, courait, bondissait tout autour du four; puis, cela s'arrêta.

Nous regardâmes. C'était un gros chat sauvage, énorme, tout noir, le poil hirsute, les yeux hagards, flamboyants. A présent, il miaulait sur un ton lugubre.

— Une âme! une âme! dirent quelques voix dans l'assemblée.

De fait, les Indiens qui se trouvaient là croyaient sincèrement être en présence d'une âme réincarnée.

Le chat miaulait de plus belle, misérablement, jetant de côté et d'autre des regards effarés. Le grand-maître fit un pas vers lui. Voyant en lui un agresseur, l'animal s'arc-bouta, souffla de cette façon particulière qui témoigne son irritation et qui rappelle le bruit d'un siphon d'eau gazeuse finissant de se vider, et tout son poil se hérissa davantage.

— Par Moloch, Astaroth, Baal-Zéboub et Lucifer! s'écria le grand-

maître ; chat, si tu es vraiment chat, reste chat ; mais, si tu es âme réincarnée, deviens âme libre ; le feu sacré t'attend, qui te réunira définitivement à notre dieu...

L'animal n'eut pas l'air de comprendre. Il regardait l'officiant d'un air tel, que celui-ci en fut effrayé et ne put s'empêcher de reculer instinctivement. Puis, tendant l'index vers le félin, il prononça rapidement des paroles mystérieuses. Mais le chat se tenait toujours sur la défensive, siphonnant du gosier avec colère, ses yeux louchant d'une façon des moins rassurantes.

Alors, le grand-maître fit un geste à l'un des Indiens. L'homme se dévoua, se précipita sur la bête affolée et furieuse, et s'en empara au prix de terribles égratignures ; car l'animal gros et vigoureux opposait une résistance désespérée. Enfin, l'Indien, dont la poitrine et le visage ruisselaient de sang sous les coups de griffe, parvint à asséner, sur la tête du malheureux chat, condamné à mort par une superstition ridicule, un coup de poing qui l'étourdit un moment. Le grand-maître officiant profita aussitôt de cet étourdissement passager ; sur son ordre, le chevalier grand-lieutenant prit le chat par la peau du cou et le bas de l'échine, et, le balançant d'abord, il le lança dans la fournaise. Incontinent, la pauvre bête rissola, en nous jetant un dernier regard furibond et en faisant retentir un grand cri.

C'était fait. Ces Indiens cruels et imbéciles, dont les croyances stupides et le fanatisme sont entretenus avec soin par les Anglais protestants et francs-maçons, venaient, pensaient-ils, de libérer une âme emprisonnée dans le corps d'un animal et de la réunir à leur dieu.

Le grand-maître attendit quelques instants encore, pour voir si quelque âme de ce genre viendrait; aucun autre animal ne s'aventura dans le temple, malgré le silence dans lequel l'assemblée persista, et force fut de lever définitivement la séance. On partit, laissant le feu s'éteindre de lui-même.

Néanmoins, la solennité n'était point terminée ; il nous restait encore à rendre visite au charnier de Dappah ; là, on devait « sauver des âmes », non plus isolément, mais en grand nombre.

J'ai déjà montré, en quelques mots, ce qu'est la plaine de Dappah ; pourtant, il est nécessaire d'en reparler, pour de plus complètes explications.

Nous n'étions pas bien loin de ce désert pestilentiel. C'est un terrain plat, d'une étendue invraisemblable, aride, transformé en marécage boueux pendant la saison des pluies et en champ de poussière durant la saison sèche. Là, sont jetées pêle-mêle toutes les immondices de Calcutta et des environs ; immondices de choses comme immondices hu-

maines, tout va là en dernier ressort. Les animaux et les hommes y pourrissent côte à côte, entremêlant leurs ossements dans une inexprimable confusion. Aussi loin que la vue s'étend, elle ne rencontre que des amoncellements de cadavres et de charognes, déversés au hasard des tombereaux.

Ce gigantesque charnier, on le conçoit, répand une odeur épouvantablement fétide; il faut avoir le cœur chevillé pour s'en approcher, et, à plus forte raison, pour y pénétrer. Il est de toute évidence que c'est bien là un endroit diabolique, une de ces solitudes sans bornes de la mort comme l'imagination la plus délirante d'un fou n'aurait jamais osé en concevoir. Et voilà des centaines et des milliers d'années que cela dure, voilà des siècles que ce colossal dépositoire de pourritures empoisonne l'air par émanations contagieuses et l'eau par souterraines infiltrations également corruptrices, sans que les gouvernements aient songé à intervenir au nom de l'hygiène générale du globe. C'est à Dappah que se trouve le réservoir, le conservatoire des maladies épidémiques, peste et choléra principalement, qui par intervalles s'échappent comme par bouffées et s'abattent sur le monde épouvanté. Dappah est, en résumé, l'infect et formidable laboratoire, à découvert, où Satan, l'ange de la mort ignominieuse, mélange, pétrit, cuisine les maladies horribles et meurtrières qui lui permettent de décimer, de faucher, en coupes sombres, l'espèce humaine tant détestée par lui; de Dappah, il déchaîne tous les fléaux, au moyen desquels il assouvit sa haine contre les créatures de Dieu.

Or, ces réflexions venaient à mon esprit, pendant que, suivant la bande et ne me préoccupant pas de la longueur du chemin, je m'acheminais vers ce lieu maudit, ayant quitté tous ensemble les sept temples de Mahatalawa.

Les frères Hobbs et Cresponi me tenaient compagnie. Ils m'expliquaient que nous allions, à la clarté de la pleine lune, former « la chaîne magique » avec les cadavres de la plaine de Dappah.

Ici, il convient de préciser et de faire connaître la théorie des occultistes, pour la vouer au mépris et à l'indignation des honnêtes gens.

Selon Hobbs, qui m'exposait le système, d'accord en cela avec tous les professeurs de cabale, il existe un grand agent magique appelé « lumière astrale », que les anciens alchimistes désignaient sous le nom d'azoth et de magnésie; et cette lumière astrale, émanation de la divinité luciférienne, constituerait une force occulte, unique et incontestable, qui serait la clef de tous les empires spirituels, le secret de toutes les puissances surnaturelles. Posséder cette force, c'est être apte à accomplir des prodiges; savoir s'emparer de cet agent, c'est être dépositaire

de la puissance divine elle-même; toute la magie réelle, effective, est là.

Il s'agit, pour le mage, de concentrer la lumière astrale, pour la projeter ensuite. Les lucifériens expriment cette loi mystérieuse en ces termes : fixer et mouvoir. Le grand architecte de l'univers, disent-ils, a donné pour base et pour garantie au mouvement la fixité ; le mage doit agir de même.

Ils ajoutent que leur Dieu Bon a, il est vrai, ses prédestinés, — telle, par exemple, Sophie Walder, — dont la nature est, dès la naissance, tout imprégnée, remplie de cette lumière astrale, et qui peuvent, par conséquent, sans le moindre effort, opérer des miracles. Ces prédestinés de Lucifer n'ont pas besoin de travailler à concentrer en eux la puissance occulte ; elle y réside à l'état latent ; ils sont des foyers de force surnaturelle, et cette force se dégage d'eux, se répand, par leur simple volonté.

Au contraire, les hommes ordinaires, les non-prédestinés, ceux qui se sont donnés à Lucifer et qu'il a adoptés, ceux-là ont l'obligation de recourir à divers procédés pour rassembler, accumuler en eux la lumière astrale, afin de la répandre. C'est en s'isolant qu'ils accumulent, et c'est au moyen de la chaîne magique qu'ils répandent.

La première condition de l'isolement en occultisme, c'est d'avoir à jamais affranchi son âme de l'influence d'Adonaï, de la maintenir dans une indépendance absolue et dans la haine de la superstition (lisez : de la religion catholique), et d'être toujours prêt à entrer dans le royaume éternel du feu (lisez : l'enfer). La seconde condition, c'est d'avoir immolé, tué son cœur, c'est-à-dire d'être incapable d'aucune affection terrestre. Avec cela, on est un mage parfait, et l'on accumule en soi la lumière astrale.

Une fois que, soit par prédestination, soit par adoption luciférienne, on possède la force occulte, les prédestinés à l'état latent, les adoptés suivant l'importance de leurs œuvres, on peut établir un courant magnétique, c'est-à-dire répandre cette force par une chaîne de gens en harmonie d'idées avec le dépositaire de ladite puissance. En d'autres termes, la chaîne magique, formée d'individus qui veulent participer à une œuvre d'occultisme, est la mise en circulation de la force surnaturelle émanée de Lucifer ; cette force circule comme un fluide électrique et produit les résultats prodigieux désirés, avec plus ou moins de succès selon le plus ou le moins de coopération intellectuelle des anneaux de la chaîne.

La chaîne d'union, qui se fait dans les loges de la maçonnerie vulgaire, est une préparation à la chaîne magique des arrière-loges de l'occultisme.

La loi des courants magnétiques, disent tous les cabalistes, est celle du mouvement même de la lumière astrale ; ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Tel est l'axiome des mages. Il est bien entendu que je ne fais que répéter; je dénonce purement et simplement ces infernales pratiques.

En somme, le mage de l'occultisme est ni plus ni moins un possédé du démon, et un possédé volontaire, conscient. La chaîne magique n'a été imaginée que pour faire circuler l'émanation luciférienne. Si, par impossible, un catholique fermement croyant, aimant Dieu, le seul vrai Dieu, se trouve dans une pareille société, accidentellement, et forme un des anneaux de la chaîne, la circulation n'a plus lieu, il l'arrête, aucun prestige diabolique ne peut être opéré. Ce catholique pourra être témoin d'un prestige, s'il est en dehors de la chaîne, et encore il arrivera souvent que sa présence entravera l'opération ; infailliblement l'opération avortera, si en lui-même il invoque Dieu. Les chefs occultistes le savent bien ; c'est pour cela qu'ils ne laissent pénétrer dans leurs assemblées des hauts grades que les personnes dont ils sont absolument sûrs.

Ayant été mis au courant de cela, j'ai toujours évité, — chaque fois que cela m'a été possible sans éveiller les soupçons, — de me mêler à une chaîne magique. Il est cependant des cas où il n'y avait aucun inconvénient pour moi à être un des anneaux : c'est lorsque le prodige demandé n'était pas de nature visible ; alors, on ne pouvait constater si l'opération avait réussi ou non.

Ainsi, dans la plaine de Dappah, même après les explications du frère Hobbs, il me fut indifférent de participer à la chaîne ; le prodige demandé était le fait d'une superstition absurde, n'entraînant aucune constatation à faire. L'opération consistait en ceci : nous avions parmi nous sept médiums lucifériens, ayant le haut grade de Mage Élu, accumulateurs de lumière astrale ; il s'agissait, par une chaîne magique, alternativement composée de morts et de vivants, de faire passer dans les cadavres l'émanation de l'esprit du feu ; en supposant cette circulation réalisable, on pense qu'il m'importait bien peu de l'entraver ; qui pourrait voir si ce courant de magnétisme infernal était ou non interrompu ?... Le seul désagrément pour moi serait d'être placé entre deux cadavres ; c'était une répugnance nouvelle à vaincre ; les nécessités de mon enquête l'exigeaient.

Nous cheminions donc, tout en causant, dans la direction de Dappah, à la lumière des torches dont nous étions munis. Il était alors minuit passé. L'odeur caractéristique du charnier m'arriva tout à coup, dans une bouffée d'air. Nous approchions.

Les chefs s'arrêtèrent bientôt ; nous étions parvenus aux confins de

la plaine. Le ciel s'était couvert de nuages noirs, derrière lesquels la lune avait totalement disparu, et qui couraient bas sous un vent lourd. La lueur rouge du Temple du Feu s'était éteinte à l'horizon. De temps en temps, quelques gouttes d'eau larges et tièdes, presque chaudes, tombaient sur nous, tandis qu'un éclair balafrait les nuages, illuminant de sa clarté livide les ossements blancs et des amas putréfiés noirs, entrevus ainsi par brusques échappées.

Je me tamponnais le nez et la bouche, pris à la gorge par cette puanteur, anhélant et à demi asphyxié. Mes compagnons, par contre, n'avaient pas l'air incommodés du tout ; entre eux,. ils causaient plus tranquillement que jamais, gaîment même, sans paraître le moins du monde émus ; ils se sentaient chez eux, dans un des domaines préférés de leur maître ; pareils aux vautours, aux corbeaux, aux hyènes, aux chacals et autres animaux qui vivent de charogne, la charogne, par un privilège infernal, était sans danger pour eux, inoffensive, ne les rendait pas malades, ne les empoisonnait pas.

Nous reprîmes alors notre marche, un bon bout de temps encore, enjambant maintenant les cadavres, buttant contre, donnant à tout instant, sans le vouloir, des coups de pied dans les crânes dénudés, qui roulaient à terre avec un éclat sec ; par terre aussi, des lambeaux de chair, détachés par la putréfaction, grouillaient, et il fallait bien marcher là-dedans ; des milliers et des milliers d'yeux, sortis des orbites, jonchaient le sol et semblaient nous regarder passer, glauques et ternes, dont quelques-uns, pourris déjà, formaient une bouillie innommable, affreuse à voir.

Enfin, nous parvînmes à l'endroit choisi pour le sabbat palladique. Une sorte de monticule a été construit par les adeptes indiens, surgissant à quelques pieds seulement au-dessus du niveau du terrain plat, bâti, avec des fragments de rochers apportés là, dans un mortier de sable et d'ossements humains ; au sommet, il y a une large pierre, qui a toutes les apparences d'un dolmen.

Au sortir du Temple du Feu, chacun avait retiré ses insignes, pour tout le cours de la pérégrination ; le grand-maître lui-même avait laissé là-bas sa tunique, sa couronne et sa coiffe égyptienne ; par contre, un des Indiens, de haute taille, un vrai géant, avait emporté dans un paquet une vaste robe blanche, à manches larges et flottantes, et une énorme tête de bouc, en carton durci, dans le genre des grosses têtes dont se servent les saltimbanques en Europe pour les parades foraines.

On s'arrêta. Les torches furent plantées dans le sable qui recouvrait le monticule. Chacun se revêtit de ses insignes, le grand-maître mettant seulement le cordon de son grade dans le rite.

— Nous voici rendus au lieu vénéré de nos derniers mystères, dit le

grand-maître. Très illustre chevalier grand lieutenant, quelle heure est-il?

— Onze heures, très illustre et sublime grand-maître, fit une voix parmi nous.

En réalité, il était bien minuit et demi, au moins; mais, quand on ouvre une séance palladique, il est toujours censé onze heures, sauf aux grades de Mage Elu et de Maîtresse Templière.

— Quel âge as-tu ? reprit le grand-maître, s'adressant au frère qui avait répondu.

— Trois fois onze ans.

— Quel zèle t'anime?

— Je brûle du feu sacré.

— Qui es-tu?

— Fils par adoption de Celui qui peut tout.

— D'où viens-tu?

— De la flamme éternelle.

— Où vas-tu?

— A la flamme éternelle.

— Quel est ce feu sacré dont ton âme brûle?

— C'est le feu divin, le feu qui donne la vie aux êtres animés et qui régénère la nature tout entière.

— Puisque tu le possèdes en toi, ce feu divin, peux-tu le diriger et le répandre?

— Le feu sacré de notre Dieu est dirigé par la volonté des hommes purs; l'initié étend la main, et les souffrances s'apaisent; l'adepte vivant s'unit aux profanes morts, et son âme passe dans les cadavres pour les réchauffer, les sauver d'Adonaï et transmettre leurs esprits à Lucifer.

— Comment opérerons-nous pour sauver des âmes?

— Par la chaîne magique.

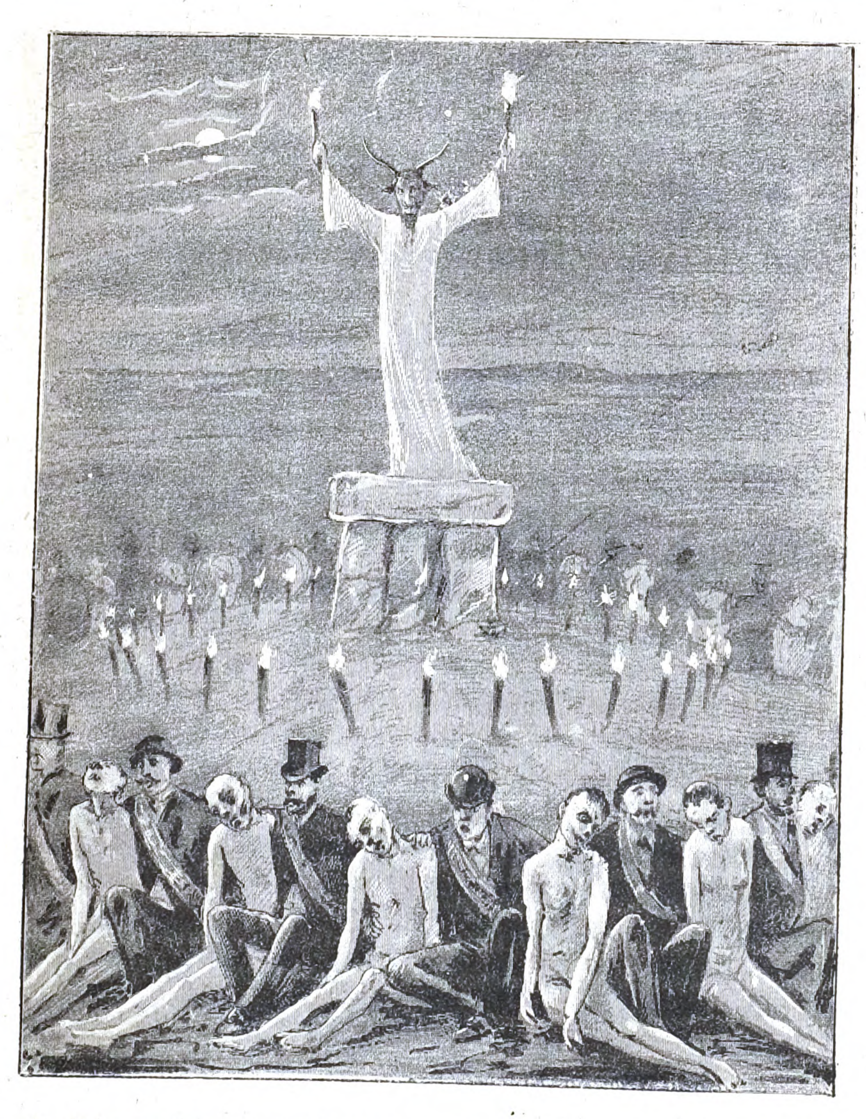
— En vertu de quelle loi?

— Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

— *Kharab.*

— *Kether-Malkhuth.*

— Puisqu'il est bien onze heures, conclut le grand-maître, nous déclarons ouverts les derniers travaux de nos mystères palladiques. A cette heure sainte, les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux; ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de notre Dieu... A moi, mes frères! Que la chaîne magique accomplisse le salut des âmes!...



La chaîne magique, de vivants et de cadavres alternés, ou le sabbat palladique dans la plaine de Dappah. (Page 154.)

— *Amen*, répondit l'assistance d'une seule voix.

Alors, une scène abominable se passa. Tous les Indiens, qui étaient parmi nous, se répandirent dans la plaine, et, au bout de peu d'instants, je les vis revenir, traînant chacun quelque chose après lui. Ce quelque chose était un cadavre, frais encore et jeté probablement là le matin ; il y en avait que les vautours et les rats avaient déjà commencé à déchiqueter et à ronger, et dont les faces hideuses semblaient ricaner funèbrement.

On plaça ces cadavres en cercle autour du monticule, en les faisant

craquer, en les brisant même pour les asseoir sur le sol, le dos tourné à la grande pierre centrale, sur laquelle grimpa l'Indien colosse, après s'être affublé de la tête de bouc et de la longue robe blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds. A notre tour, nous nous rangeâmes de la même façon que les cadavres, formant avec eux une chaîne alternée d'un vivant et d'un mort. Pour maintenir les morts droits sur leur séant, nous les tenions par le corps, nos bras passés derrière leur dos, la main gauche saisissant à l'épaule le cadavre de gauche, la main droite saisissant à la taille le cadavre de droite.

Cette scène épouvantable était éclairée par les torches plantées dans le monticule; l'Indien à la tête de bouc avait, en outre, deux torches, qu'il agitait en l'air, debout, lui, sur la grande pierre.

— Que le feu sacré, cria le grand-maître d'une voix retentissante, que le feu sacré, accumulé en l'esprit de nos frères Mages Élus ici présents, se répande par les anneaux de notre chaîne pour réchauffer l'esprit des morts! Que nos âmes pures circulent et purifient les âmes des profanes trépassés! Que le courant du magnétisme divin sanctifie les cadavres impurs! Et que leurs esprits, sauvés par le contact de nos âmes d'adeptes, aillent enfin se confondre dans le sein de notre Dieu pour le glorifier à jamais!

Il y eut un moment de silence. Puis, le grand-maître clama encore :

— Frères, le feu sacré se répand en un courant divin; la circulation des âmes est établie; prononçons tous en chœur la formule magique du salut éternel.

Ce fut alors une vocifération générale de damnés :

« — *Hémen-Étan! Hémen-Étan! Hémen-Étan!... El-ati-Titeïep!... Azia-Hyn!... Teu-Minosel-Akhadon!... Vay, vaa, Eyé!... Aaa-Eyé-Exe!... Aël-el-el-el-ahy!... Hau! hau! hau! hau!... Va! va! va! va! va! Chavajoth!... Berkaïac! Asaradec! Akibeek! Amasarac!... Bagdal! Vhnori!... Iadara! Bagdal! Satâaran!... Thopheth-Moloch!... Féix-féax! Astaroth!... Tarabaktak-Bérith! Raya-Néder! Baal-Zéboub el Isis!... Schem-Ham-Phorasch! Alpha-Oméga! Athoïm-Olélath! Lucifer! Lucif! Lucifer!... Vay, vaa, Eyé!... Aël-el-el-el-ahy!... Néroë-Ciméleth-Hémen-Étan!... Gamaoul-perchava!... Ay-Oël! Lucifer in æternum!* »

Cette formule magique fut répétée encore dix fois; aux intervalles, on s'arrêtait seulement une demi-minute pour reprendre haleine.

— Frères, cria enfin le grand-maître, les âmes des profanes morts sont purifiées; nos frères Mages Élus ici présents recueillent maintenant les esprits auxquels nous venons d'assurer le salut éternel, et ils vont les envoyer à notre Dieu... Rompez la chaîne!

A cet ordre, on abandonna avec ensemble les cadavres, qui, n'étant plus maintenus, retombèrent couchés sur le sol, et nous nous levâmes tous, nous retournant vers le monticule. Les sept Mages Élus, qui faisaient partie de l'assemblée, parmi lesquels Walder, Hobbs, Cresponi et le grand-maître officiant, se détachèrent et vinrent se placer en un seul groupe, au pied de la grande pierre où l'Indien à la tête de bouc agitait toujours ses torches ; ils s'enlacèrent par la taille, se tenant de la main droite et élevant la main gauche ouverte, doigts écartés, vers le ciel. Depuis quelques instants, le firmament s'était un peu éclairci, et la lune apparaissait et disparaissait, comme se jouant, derrière les nuages noirs.

— *Gloria tibi, Lucifer!* dirent les sept Mages Elus, en un seul et même cri.

Puis, ils rompirent à leur tour leur groupe. Les Indiens se réjouissaient, convaincus qu'on avait sauvé autant d'âmes que l'on était d'assistants, et que les Mages du Palladium venaient d'envoyer ces esprits purifiés dans la gloire éternelle du Dieu Bon.

Là-dessus, le grand-maître officiant proclama, selon le rite, que les travaux de cette sainte solennité étaient définitivement fermés.

Chacun retira ses insignes, et l'on s'en alla.

Il nous fallut encore réenjamber des cadavres pour quitter la plaine, et nous marchions, comme à l'arrivée, à la lueur des torches. Heureusement, nous trouvâmes, à quelque distance, les voitures qui nous avaient amenés à Mahatalawa et dont les cochers étaient tous des affiliés.

Pour le retour à Calcutta, je fis route avec Hobbs et Cresponi. J'étais harassé, fourbu, rompu, pour ma part ; à peine dans le ticka-garri, je m'endormis profondément, et mes compagnons, je crois, firent de même. Il était bien près de quatre heures du matin quand j'eus réintégré le bord, où, exténué, je me couchai, pour avoir un sommeil agité par d'horribles cauchemars.

CHAPITRE X

Preuve des apparitions de Satan.

J'avais hâte de revoir Walder. Aussi, dès le lendemain, je retournai à l'hôtel Adelphi ; le grand inspecteur de Charleston finissait de déjeuner.

Cette fois, il me fit un chaleureux accueil. La fameuse épreuve des ser-



pents m'avait, décidément, rendu un fier service. Walder me proposa de me conférer, séance tenante, à titre honorifique, le grade de Hiérarque, second degré masculin du Rite Palladique Réformé Nouveau. On pense si j'acceptai avec empressement !

Il y avait pour moi deux manières d'obtenir un grade palladique.

La première consistait à me faire donner l'initiation par le Parfait Triangle de Calcutta, c'est-à-dire par l'atelier supérieur du Palladium de cette ville, dont le grand-maître était l'officiant de la solennité de la veille, en prenant le frère Hobbs pour parrain ; mais les règlements exigent que la réception ait lieu seulement un mois après la présentation, et le *Meïnam* n'avait plus que dix jours à rester à Calcutta. Il est vrai qu'en qualité de marin je pouvais voir le règlement levé en ma faveur. Seulement, si j'étais reçu et initié par le Parfait Triangle, c'est la caisse dudit atelier supérieur qui bénéficiait de mes « métaux », sauf à en transmettre la dixième partie au Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, selon l'usage. Or, les frais d'initiation à n'importe quel grade masculin du Palladium s'élèvent, d'après le tarif institué par Albert Pike, à 200 dollars, soit 1,000 francs.

La deuxième manière était d'obtenir le grade à titre honorifique, lequel peut être conféré directement, et sans les formalités de l'initiation, par le Souverain Pontife de Charleston ou par un des dix membres de son Sérénissime Grand Collège; dans ce cas, les frais d'initiation montent seulement à 50 dollars, soit 250 francs, mais le Suprême Directoire Dogmatique bénéficie seul des « métaux » du Hiérarque nouvellement créé, et la promotion est d'une validité de premier ordre, à la condition de se faire inscrire dans les trois mois comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle quelconque du globe et de conserver l'activité ou la correspondance par un paiement régulier des cotisations.

Le lecteur aura compris, comme je m'en rendis immédiatement compte, le calcul du frère Walder, calcul dont la simplicité n'était pas dépourvue de malice. Tous les lucifériens de Calcutta avaient admiré mon excellente tenue au cours de la désagréable et dangereuse épreuve qu'on m'avait imposée la veille; lors des « récréations », c'est-à-dire pendant les suspensions de séance, j'avais été accablé de félicitations. I était donc plus que probable, il était certain que le frère Hobbs ou un autre viendrait me proposer l'affiliation au Palladium par un des triangles de la ville; ma qualité de médecin de la marine me valait une dispense de demi-droits d'initiation ; mais, défalcation faite du 10 pour 100 revenant au Suprême Directoire Dogmatique, le trésor du triangle indien encaissait net 450 francs ; et Charleston n'en recevait que 50. Au contraire, en prenant les devants, en profitant de sa présence à Calcutta, le

frère Walder, qui est un des dix lieutenants du Suprême Grand Maître Albert Pike, un des dix cardinaux du Souverain Pontife anti-pape, pouvait me conférer directement le grade, moyennant 250 francs, au profit exclusif de la caisse aussi sacrée que centrale de Charleston. Et, afin d'être sûr d'avoir ma préférence, le rusé Walder m'offrait, non pas le grade de Kadosch du Palladium (premier degré masculin), mais celui de Hiérarque (second degré), que le Parfait Triangle de Calcutta n'avait pas le droit de me conférer sans me faire passer par la filière.

Moi, je vis surtout deux choses dans la combinaison du frère Walder : la suppression des formalités, d'abord, ce qui réglait pour moi un cas de conscience, et ensuite une économie de deux cent cinquante francs, ce qui pour ma bourse n'était pas à dédaigner.

C'est pourquoi, mon élévation au grade de Hiérarque ne traîna pas. A peine eus-je accepté, que le lieutenant d'Albert Pike sortit de son secrétaire un diplôme palladique, y inscrivit mes nom, prénoms, profession, lieu et date de naissance, titres et grades maçonniques anciens et nouveaux, le signa, le timbra et m'y fit apposer ma signature *ne varietur*. Je versai les dix livres sterling, équivalant aux cinquante dollars du tarif, et le cher et illustre Walder me délivra mon parchemin en règle.

Ah! je peux bien le dire maintenant à tous mes anciens frères en Lucifer, jamais je n'ai fait un meilleur placement que celui de ces deux cent cinquante francs. C'est comme Hiérarque que j'ai pu pénétrer partout, et je crois qu'à part la réunion du Sérénissime Grand Collège, j'ai à peu près tout vu en maçonnerie des divers rites.

Je ne regrette certes pas les « métaux » versés à Walder, bien que, logiquement, on aurait dû me les rendre, le jour où mon diplôme m'a été repris. En effet, j'ai eu plus tard quelques difficultés, — que je raconterai, — avec les chefs du Palladium, pour avoir sauvé la vie à un brave garçon, égaré dans cette secte, lequel s'était fait condamner à mort en empêchant l'assassinat de miss Mary D***. En qualité de Hiérarque, j'avais droit de *veto*, et j'en usai en faveur de ce jeune homme, que déjà les poignards de nos frères menaçaient. Mon intervention me valut une enquête, la mise sous séquestre de mes titres maçonniques, lorsque je comparus pour me défendre, et un punch fraternel, qui pourrait aussi bien et même mieux s'appeler un bouillon de onze heures, mais qui manqua totalement son effet, puisque j'écris aujourd'hui cet ouvrage en bonne et parfaite santé. Laissons cela; nous y arriverons quand il faudra. Pour l'instant, je me borne à dire que, puisqu'on m'a repris ce parchemin auquel je tenais beaucoup et que j'avais payé comptant sans marchander, on devait du moins me rendre l'argent. Qu'il soit bien entendu, néanmoins, que je ne le réclame pas.

Je m'aperçois que je viens d'écrire à la file toute une collection de mots avec lesquels le lecteur n'est pas encore familiarisé et qui auraient eu besoin d'être précédés d'un aperçu du système palladique, avec quelques éclaircissements. Le lecteur me pardonnera. Je ne suis pas un auteur procédant froidement en méthodiste, disséquant la franc-maçonnerie pour expliquer son anatomie pièce par pièce. Avant tout, moi, je raconte ; et, ayant vécu onze années dans ce monde-là, m'étant habitué au jargon mystique, je laisse forcément échapper des expressions que les initiés seuls comprennent. Mais, que le lecteur se rassure, pour venir un peu après, la traduction de l'argot maçonnique n'en sera pas moins complète.

Le Palladisme, nous le savons, est la haute maçonnerie ; c'est le rite greffé sur les hauts grades et possédant la direction universelle de tous les rites.

Le système, au surplus, est très peu compliqué. Il se compose, en tout, de cinq grades : trois grades masculins, et deux grades féminins. Les grades masculins sont : 1° le Kadosch du Palladium ; 2° le Hiérarque ; 3° le Mage Elu. Les grades féminins sont : 1° L'Elue ; 2° la Maîtresse Templière.

Il ne faudrait pas croire que le premier venu peut entrer dans le Rite Palladique; jamais je n'y aurais pénétré sans le concours de circonstances exceptionnelles que le lecteur connaît à présent. Pour être reçu carbonaro, il est nécessaire d'avoir au moins le grade de Maître (troisième degré d'initiation dans la maçonnerie ordinaire). De même, le Palladisme ne cherche ses recrues que chez les francs-maçons, et encore il lui faut, pour ses initiations hermétiques, des frères déjà parvenus aux grades philosophiques et cabalistiques. Ainsi un maçon du Rite Ecossais, le rite répandu dans le plus grand nombre de pays, ne pourra s'affilier au Palladium que s'il est déjà Chevalier Kadosch (trentième degré) ; un maçon du rite anglo-américain dit Rite d'York ou de Royale-Arche, que s'il a déjà le grade templier de Chevalier de Saint-Michel (vingt-septième degré) ; un maçon du Rite de Misraïm, que s'il est pourvu du grade de Grand Inquisiteur Commandeur (soixante-sixième degré). Le nombre de degrés dont se composent les divers rites ne signifie rien, absolument rien ; il en est, comme ceux de Misraïm et de Memphis, où l'on s'est plu à multiplier les grades ; la question essentielle, c'est le degré d'enseignement donné à l'initié ; or, pour ne parler que des trois rites que je viens de citer, c'est seulement aux grades de Kadosch (écossisme), Chevalier de Saint-Michel (York) et Grand Inquisiteur Commandeur (Misraïm) que l'initié doit clairement comprendre, à moins d'être le plus obtus des imbéciles, que c'est vers le satanisme qu'il est dirigé.

Encore, même après ces grades, dans les rites ordinaires, la maçon-

nerie ne procède qu'avec un luxe inouï de précautions. Ainsi, dans le Rite Ecossais, on prévoit le cas où, au trente-deuxième degré (grade de Prince du Royal-Secret), l'initié n'aurait pas encore compris le but. La réception à ce grade a une petite variante qui n'a l'air de rien, mais qui est des plus significatives, en réalité. Au moment de conférer le grade au récipiendaire, le président de l'atelier doit lui remettre un anneau, *et pourtant il peut ne pas le lui remettre*. « Recevez cet anneau d'or, gage de notre union », dit le Grand Commandeur (titre du président). Le postulant, ainsi reçu avec son anneau de Prince du Royal-Secret, se considère comme réellement initié. Eh bien, pas du tout ; c'est précisément l'initié à qui l'on remet l'anneau d'or, qui n'est reçu que pour la forme ; au cours des épreuves et de l'interrogatoire, on a constaté qu'il n'a pas encore deviné que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer déifié, et son anneau d'or, qu'il portera désormais avec orgueil dans les arrière-loges, le désignera aux vrais initiés comme étant un frère inintelligent avec qui il est prudent de ne pas trop causer ; il restera au trente-deuxième degré et n'ira pas plus loin. Le véritable Prince du Royal-Secret, c'est celui qui n'a pas reçu l'anneau d'or ; celui-ci, on le dirigera immédiatement vers le Palladisme, vers la maçonnerie hermétique et luciférienne.

Le Palladisme complète donc l'initiation dans tous les rites, quels qu'ils soient ; c'est le rite vraiment universel, réservé aux adeptes qui ont compris le secret des secrets.

Aussi, une fois admis dans un triangle, on fait rapidement son chemin. Dans tous les rites, on donne aux groupes le nom général d'atelier. L'atelier des premiers grades de préparation s'appelle Loge ; l'atelier des degrés qui mènent au grade de Rose-Croix ou à ses équivalents, grade où le voile du mystère commence à être soulevé, se nomme Chapitre ; l'atelier des degrés philosophiques et cabalistiques, dont le plus important est le grade de Kadosch, où l'initiation est, cette fois, très suffisamment claire, sauf pour les cerveaux obtus, porte le titre de Conseil ou Aréopage. Dans le Palladisme, ces noms de Loge, Chapitre, Conseil ou Aréopage sont remplacés par le Triangle. La réunion des Kadosch du Palladium, premier degré luciférien, est, sans autre épithète, un Triangle ; la réunion des Hiérarques (chefs sacrés), second degré, est un Grand Triangle ; la réunion des Mages Élus, troisième degré, est un Parfait Triangle.

Je ne dirai ici qu'un mot des triangles féminins. Le Palladisme recrute ses adeptes dans les ateliers androgynes, dont les dames font partie, aussi bien que dans les ateliers exclusivement masculins. Le système est le même. Une sœur maçonne doit avoir reçu le grade de

Maîtresse pour pouvoir passer au Palladium; et, chez les femmes, la sélection s'opère avec encore plus de précautions que chez les hommes. En outre, le Palladisme des grades féminins n'a pas de Parfaits Triangles. La réunion des Maîtresses Templières, le plus haut degré du Palladium des dames, n'est qu'un Grand Triangle. Chez les sœurs palladiques, l'importance est donnée à la personne, et non au grade lui-même. Ainsi, la fille de Walder, et certaines autres Maîtresses Templières dont j'aurai à m'occuper, ont un pouvoir égal et, dans quelques cas, supérieur à celui des Mages Élus, mais uniquement à raison de leur situation personnelle et des services qu'elles ont rendus. Sophie Walder n'a au-dessus d'elle que le Souverain Pontife de Charleston; son père, lui-même, s'incline devant ses ordres; elle peut traiter de pair avec Adriano Lemmi, qui est pourtant le Grand-Maître de la maçonnerie italienne et le chef d'action politique universel, comme le fut Mazzini; si, par impossible, un conflit s'élevait entre Adriano Lemmi et Sophie Walder, il n'est pas dit que c'est à celle-ci que le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston donnerait tort. La Souveraine Grande Maîtresse du Lotus de France, Suisse et Belgique (titre de la fille de l'ex-pasteur) n'a pas seulement une histoire; elle a aussi une légende; les fanatiques du Palladium prétendent qu'elle n'est pas la fille de Walder, et qu'elle a été engendrée par Lucifer lui-même. Ceci est une pure folie; mais la légende existe; et, que Sophie vienne à mourir demain, elle sera sûrement mise sur les autels des arrière-loges, elle aura sa statue à côté du Baphomet.

Ah! l'évêque de Port-Louis, le vaillant et érudit Mgr Meurin, a bien raison de s'écrier: « Il faut dévoiler le Palladisme, qui est l'organisation et la direction satanique de la franc-maçonnerie! » Il a eu raison de faire appel à qui aurait la hardiesse d'arracher tous les masques.

Je relis ces lignes que, dans son récent volume, il consacre à Albert Pike, l'anti-pape inconnu des profanes et même des neuf dixièmes des francs-maçons, et j'affirme hautement, moi témoin, que Mgr Meurin a dit vrai:

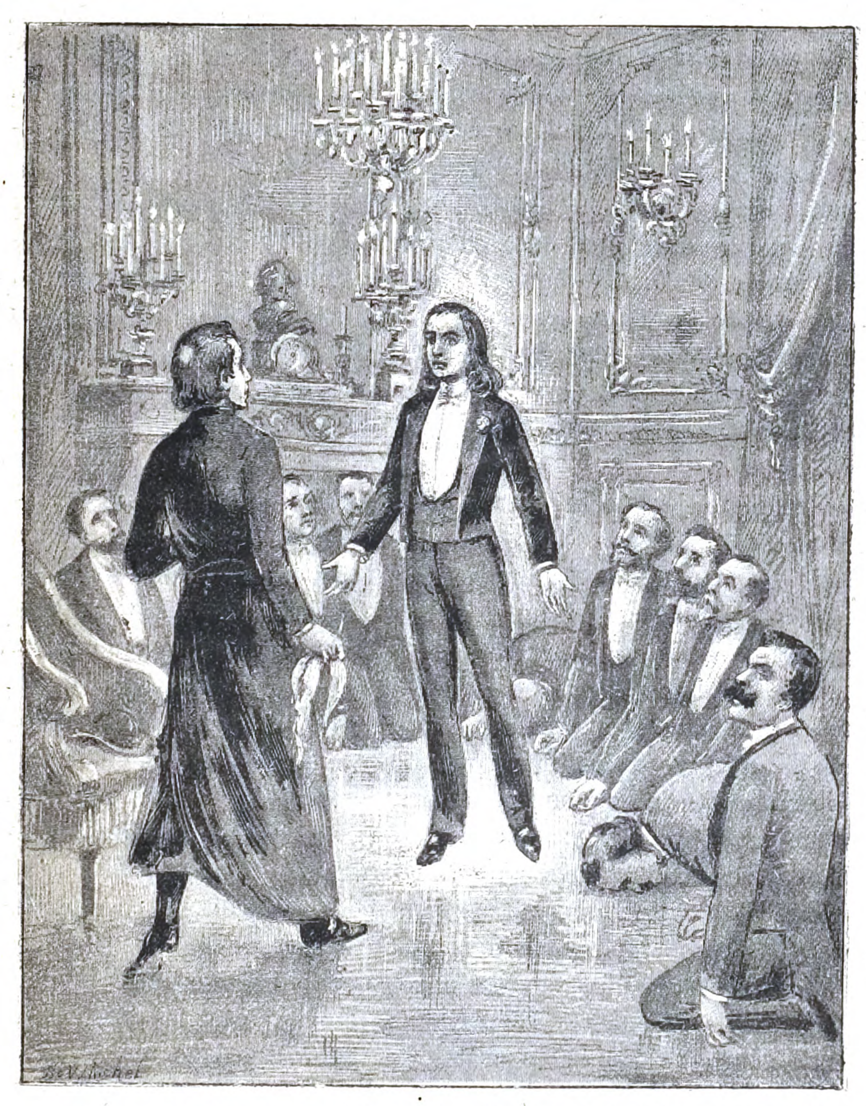
« La franc-maçonnerie est **une** sur tout le globe, sous des formes innombrables, mais sous la direction suprême du Souverain Pontife de Charleston »; voilà ce qu'écrit le savant et courageux prélat, et c'est là la vérité absolue, vérité que personne encore n'avait osé dire.

Et Mgr Meurin ajoute:

« Charleston est la Rome provisoire de la synagogue de Satan. Le grand-maître du Suprême Conseil de Charleston est son Pape, *le Vicaire de Lucifer sur la terre*, aspirant à résider un jour dans la véritable Rome. Le Grand Collège des Maçons Emérites est son Sacré Collège de Cardinaux; les Souverains Commandeurs des Suprêmes Conseils ou des

E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.





Ses yeux se fixaient sur ceux de Girod, et l'abbé en sentait l'influence subtile qui pénétrait dans son être par tous les pores. (Page 167.)

Grands Orients dans le monde sont ses patriarches, archevêques et évêques ; les Vénérables des Loges, ses curés ; les maçons sont ses fidèles ; les Loges, ses églises et ses chapelles. Les tenues des Loges sont le culte plus ou moins luciférien ; les réunions solsticiales, les grandes fêtes du culte ; et enfin, le Palladium est le Tabernacle, ou plutôt l'Arche d'Alliance entre Jéhovah-Lucifer et son peuple élu maçonnique.

« Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : « Vous ferez une arche de

« bois de setim (acacia) ; vous ferez aussi le couvercle de l'arche. Vous « mettrez à ses deux extrémités deux chérubins ; c'est de là que je vous « donnerai mes ordres. Je vous parlerai de dessus le propitiatoire, du « milieu des deux chérubins, pour vous faire savoir tout ce que je vou- « drai commander aux enfants d'Israël. »

« Lucifer a singé cette Arche d'Alliance dans le Baphomet. Les deux chérubins sont remplacés par deux cornes. Au milieu de ces deux cornes brûle la flamme bleuâtre indiquant la « Schekhinah », la présence du Dieu-Feu, qui de là donne ses ordres à son Vicaire sur la terre. *Nous supposons, nous ne doutons pas que là Satan se fait voir et communique personnellement avec son premier remplaçant et ses adjoints, leur faisant savoir tout ce qu'il voudra commander aux Enfants de la Veuve.* »

Oui, je le répète, je ne saurais trop le répéter, Mgr Meurin, très exactement renseigné, a dit la vérité, la vérité vraie. Carbuccia ne m'avait pas menti ; Hobbs, me confirmant le récit de Carbuccia, sans savoir la confidence que j'avais reçue, ne m'avait pas menti non plus. Oui, il est vrai, rigoureusement vrai, que Satan se manifeste à ses suppôts, se fait voir personnellement, selon l'expression de l'évêque de Port-Louis. J'en donnerai à mon tour les preuves, et les preuves les plus indiscutables.

Quand Walder, — qui signe : Netzakh-Walder, — m'eut remis ma patente de Hiérarque, il m'énuméra les privilèges, droits et prérogatives de ce grade palladique. Ainsi, j'avais le pouvoir de commander à des ultionnistes ; c'est là un euphémisme ; commander à des ultionnistes, c'est avoir le droit d'ordonner un assassinat ; de ce droit, je n'ai jamais usé, il n'est pas besoin de le dire. Mais, d'autre part, je pouvais exercer le *veto*, c'est-à-dire arrêter, sous ma responsabilité, l'exécution d'un crime maçonnique. Une des prérogatives les plus importantes a trait aux évocations ; pour que Lucifer apparaisse en personne dans un triangle palladique, la présence de sept Hiérarques est nécessaire.

J'eus donc une explication à ce sujet avec Walder. Il me confirma, lui aussi, ce que Carbuccia et Hobbs m'avaient dit ; il m'attesta, précisément, ce que Mgr Meurin devait écrire douze ans plus tard.

— A Charleston, m'affirma-t-il dans les termes les plus catégoriques, nous sommes, une fois par semaine, le vendredi, à trois heures après-midi, en communication directe, face à face, avec le Dieu Bon. Il est là, devant nous ; nous le voyons, nous le touchons ; nous baisons respectueusement ses mains divines ; il nous parle ; et notre Souverain Pontife, le très saint et sublime frère Albert Pike, n'écrit jamais une de ses encycliques, sans s'être fait dicter par lui les passages essentiels. Le Sanctum Regnum, sanctuaire où le Palladium original est déposé sous

notre garde et où ne pénètrent, pour tenir séance, que le Souverain Pontife et les dix membres du Sérénissime Grand Collège, est régulièrement visité par Lucifer-Dieu, notre Seigneur tout-puissant.

Ainsi, Mgr Meurin n'a rien avancé à la légère ; quant à moi, dans la suite de ce récit, je ne me bornerai pas à reproduire les affirmations de Walder, qui pourraient être taxées d'impostures. Je ne ménagerai pas ma critique aux supercheries ; mais, non plus, je ne confondrai pas le charlatanisme avec les œuvres diaboliques réelles, avec les maléfices marqués du sceau de l'authenticité.

Que les sceptiques se moquent, peu importe. L'athéisme, du reste, conduit à la damnation aussi sûrement que l'impiété des lucifériens. Athées et occultistes sont, les uns et les autres, des ennemis de Dieu, coupables de façon différente, mais coupables également, soit dans leur incrédulité, soit dans leur perversité.

Au surplus, sans attendre plus longtemps, et avant de faire connaître les résultats de mon enquête personnelle sur les apparitions de Satan dans les réunions de la maçonnerie palladique, je vais reproduire tout d'abord une des preuves de Mgr Meurin, un récit publié dans un des journaux les plus connus d'Europe, la *Pall Mall Gazette* de Londres, feuille d'une impartialité incontestée et que nul ne pourra accuser d'avoir voulu inventer un fait imaginaire pour donner raison aux évêques catholiques affirmant les manifestations du prince des ténèbres en plein dix-neuvième siècle.

L'article est intitulé : *Apparition authentique de Satan.*

« C'est, dit le journal anglais, l'histoire véridique d'une entrevue avec le diable, qui a eu lieu à Paris, il y a quelques années ; un récit véridique dans chacun de ses détails, comme on peut facilement s'en convaincre en s'adressant aux personnes qui ont été témoins du fait et qui existent encore. »

La *Pall Mall Gazette* relate que le *Blackwood Magazine* a eu également connaissance de l'apparition dont il s'agit, et ajoute :

« Nous ne pouvons trouver la clef du mystère, car nous ne croyons à aucune des doctrines des spirites ; mais qu'une apparition semblable ait eu lieu de la manière et dans les circonstances rapportées, c'est là un fait ; et nous laissons à de plus profonds psychologues que nous le soin de donner à ce mystère une explication satisfaisante. »

Après quoi, la *Pall Mall Gazette* entreprend d'une façon très détaillée le récit, à la suite du *Blackwood Magazine.*

Je cite textuellement, sans changer un mot ni une virgule :

« Les principales personnes dont on a cité les noms sont un prince

russe, Pomerantseff, et un prêtre français, l'abbé Girod, qui tournait en dérision toute la théorie des apparitions. A un dîner chez le duc de Frontignan (1), la conversation étant venue à tomber sur le spiritisme, le duc affirma avoir vu l'Esprit de l'Amour. L'abbé, qui se montrait sceptique, venait de prononcer un grand sermon où il démontrait l'existence d'un démon individuel ; il se moqua du duc, quand le prince déclara que l'affirmation du duc ne devait pas étonner, attendu que, lui, le prince, connaissait le diable pour l'avoir vu.

« — Je vous dis, répéta-t-il, que je l'ai vu, le dieu du mal, le prince de « la désolation ; et, qui plus est, je puis vous le faire voir. »

« L'abbé s'y refusa d'abord ; mais, dans la suite, tourmenté par l'offre, il accepta.

« Les dispositions furent prises ; et, le même soir, l'abbé Girod, ainsi qu'il était convenu, devait, à neuf heures et demie, se trouver en présence du prince des ténèbres ; et cela, en janvier, en plein Paris, dans la capitale du monde civilisé, dans la ville-lumière !

« A neuf heures, Pomerantseff arriva. Il était en tenue de soirée, mais ne portait aucune décoration ; il était d'une pâleur de mort. Ils entrèrent dans la voiture, et le cocher, qui sans doute avait déjà été instruit du lieu de leur destination, lâcha immédiatement la bride à ses chevaux. Pomerantseff fit tomber les glaces des portières, et, tirant de sa poche un mouchoir de soie, il le plia tranquillement en une étroite bande.

« — Il me faut vous bander les yeux, mon cher, dit-il.

« — Diable ! exclama l'abbé, qui était tout nerveux. Voilà qui n'est « guère agréable ; j'aime à voir où je vais. »

« La voiture roulait toujours.

« — Sommes-nous au moment d'arriver ? demanda l'abbé Girod.

« — Nous ne sommes pas bien loin », répondit Pomerantseff, d'une voix qui parut sépulcrale à Girod.

« Enfin, après une course d'une demi-heure environ, Pomerantseff dit à haute voix : « Nous y sommes ! » La voiture tourna, et l'abbé entendit le bruit des sabots ferrés sur le pavé d'une cour. La voiture s'arrêta. Pomerantseff ouvrit lui-même la portière, et aida le prêtre à descendre.

« — Il y a cinq marches, dit-il, prenez garde. »

(1) Ici, je crois devoir faire part au lecteur d'une observation personnelle. Ce nom de « duc de Frontignan » n'a été mis là par l'auteur de l'article, écrivant d'après les confidences de l'abbé Girod, qu'afin de masquer un personnage appartenant à la haute société parisienne et que le témoin, pour des raisons particulières, n'a pas voulu désigner sous son véritable nom. Mais le pseudonyme choisi est d'une transparence telle, qu'il est à peine besoin de dire qu'il s'agit du mari d'une de nos duchesses bien connue pour être elle-même une fervente adepte du spiritisme. Il est donc facile de comprendre que le dîner en question a eu lieu dans un fastueux hôtel qui n'est pas bien loin de l'avenue de Wagram.

« Ils traversèrent une cour, montèrent un escalier, traversèrent un vestibule. Pomerantseff ouvrit une porte et la referma à clef. Ils marchèrent encore. Une autre porte fut ouverte, puis refermée à clef; et sur cette porte l'abbé entendit le froissement d'un épais rideau.

« Pomerantseff prit le bras de l'abbé, lui fit faire quelques pas, et lui dit doucement :

« — Restez debout où vous êtes ; ne faites pas de bruit. Je compte sur « votre honneur : vous n'enlèverez pas le mouchoir de vos yeux jusqu'à « ce que vous entendiez des voix. »

« L'abbé se croisa les bras et resta silencieux. Il entendit Pomerantseff marcher, et soudainement tout bruit cessa.

« Le malheureux prêtre devina que l'appartement où il se trouvait n'était pas obscur ; car, bien qu'il ne pût rien voir, ayant les yeux bandés, il eut la sensation d'être environné d'une forte lumière ; il sentait comme une caresse de clarté sur ses joues et ses mains.

« Tout à coup, un bruit insolite fit courir un frisson de terreur dans tout son être : c'était comme le frémissement d'une chair nue sur le plancher ciré ; et, avant qu'il eût pu entièrement se remettre de ce premier effroi, il entendit la voix de plusieurs hommes qui semblaient plongés dans quelque horrible extase. Ces voix disaient :

« — Père et créateur de tout péché et de tout crime, prince et roi de « toute angoisse et de toute désespérance, viens à nous, nous t'implo- « rons ! »

« L'abbé, fou de terreur, arracha le mouchoir qui lui couvrait les yeux. Il se vit dans un grand salon, meublé à l'ancienne mode et dont les parois étaient de chêne. L'appartement était éclairé, la lumière ruisselait d'innombrables cierges fixés dans des chandeliers. Cette lumière, naturellement douce, paraissait cruelle en raison de son intensité.

« Il vit tout cela comme un éclair ; car, à peine ses yeux furent-ils libres, que son attention fut attirée devant lui par un groupe d'hommes.

« Douze hommes, — et parmi eux Pomerantseff, — de tous âges, depuis vingt-cinq ans jusqu'à cinquante-cinq, tous en tenue de soirée, et tous, autant qu'il en put juger à ce moment, paraissant appartenir au meilleur monde, c'est-à-dire à la haute société, étaient prosternés sur le plancher, les mains unies.

« Ils embrassaient le plancher. Leurs faces, illuminées d'une infernale extase, étaient à moitié contractées, comme s'ils souffraient, à moitié souriantes, comme s'ils nageaient dans la joie d'un triomphe.

« Instinctivement, l'abbé chercha des yeux Pomerantseff. Il était le dernier à gauche. Tandis que de la main gauche il tenait celle de son voisin, de la droite, il caressait nerveusement le plancher ciré, comme s'il



cherchait à l'animer. Sa figure était plus calme que les autres, mais d'une mortelle pâleur, et les teintes violettes de la bouche et des tempes annonçaient une douloureuse émotion.

« Tous, ils grommelaient à haute voix une sorte d'incantation extatique :

« — O Père du mal, viens à nous!... O prince de la désolation infinie,
« qui t'assieds au chevet des suicidés, nous t'adorons!... O créateur de
« l'angoisse éternelle! ô roi des plaisirs cruels et des faméliques désirs,
« nous te vénérons!... Viens à nous, tes pieds sur le cœur des veuves!...
« Viens à nous, les cheveux ruisselants du sang de l'innocence!...
« Viens à nous, le front ceint du sonore chapelet des douleurs!... Viens
« à nous! »

« Le cœur de l'abbé fut pris d'un frisson glacial à la vue de ces êtres humains, transfigurés par l'effort mental, et qui étaient prosternés là, devant lui. L'air, chargé d'électricité, semblait plein des murmures de harpes innombrables.

« Le froid se fit soudain plus perçant, et l'abbé sentit la présence d'un nouveau venu dans l'appartement. Détachant ses yeux des douze hommes prosternés, qui ne semblaient pas se soucier de lui, et qui ne cessèrent pas leurs blasphèmes, l'abbé promena ses regards autour de lui, et ils rencontrèrent le nouveau venu, un treizième, qui paraissait être venu par le chemin de l'air dont il semblait naître, et sous ses yeux.

« C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, de haute taille, imberbe comme Auguste adolescent; ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules comme ceux d'une fillette. Il était en tenue de gala. Ses joues étaient roses et comme animées par l'ivresse ou le plaisir ; mais son regard était d'une tristesse infinie, d'un désespoir intense.

« Les douze hommes, qui étaient sans doute instruits de sa présence, s'abîmèrent dans une plus profonde adoration ; à l'invocation succédaient la louange et la prière.

« L'abbé était pris d'une terreur mortelle. Ses yeux ne pouvaient se détacher du Treizième, qui se tenait tranquillement debout devant lui, un vague sourire errant sur sa figure ; et le sourire semblait rendre plus profond le désespoir qui se lisait dans ses yeux bleus.

« Girod fut tout d'abord frappé de la tristesse de cette figure, puis de sa beauté, enfin de la vigueur intellectuelle qui la caractérisait. L'expression n'était pas méchante, pas même froide ; les narines, les lèvres et le front décelaient l'orgueil et la hauteur ; mais l'exquise symétrie et les parfaites proportions du masque indiquaient la souplesse et la force de la volonté. Tout le reste contribuait à rendre plus remarquable la tristesse du regard.

« Ses yeux se fixaient sur ceux de Girod, et l'abbé en sentait l'influence subtile qui pénétrait dans son être par tous les pores. Ce terrible Treizième ne fixait que le prêtre, tandis que les douze hommes se livraient à une oraison de plus en plus sauvage, blasphématoire et cruelle.

« L'abbé ne pouvait songer à autre chose qu'à la figure qui était devant lui et à la tristesse qui l'enveloppait. Il ne put penser à faire une prière, bien qu'il se souvînt de la prière. Etait-ce le désespoir qui l'emplissait ainsi, un désespoir venant des yeux bleus si tristes? Etait-ce le désespoir ou la mort? C'était une sensation tout à la fois violente et passionnée, n'ayant rien de commun avec la sérénité de la mort.

« L'influence des yeux bleus fixés sur lui s'emparait de plus en plus de l'abbé et l'inondait d'une volupté horrible. C'était quelque chose comme une extase de douleur devenant plaisir, l'extase de quelqu'un qui serait banni de toute espérance et qui, à cause de cela même, pourrait contempler avec ironie l'auteur de toute espérance. Girod eut la compréhension que dans un autre moment il aurait souri de ce qu'il éprouvait, qu'il n'aurait senti aucune défaillance; et un nom familier, — un nom qu'il avait entendu prononcer plusieurs fois par les douze hommes, — frappa son oreille : le nom du Christ. Où l'avait-il entendu? Il ne pouvait le dire. C'était le nom d'un jeune homme, lui semblait-il vaguement; il pouvait se remémorer cela, et rien autre. Encore une fois il entendit le nom : Christ. Il y avait aussi un autre nom comme celui de Christ, qui lui donna l'impression d'une grande souffrance et d'une profonde paix. Non seulement de paix, mais de joie; et aucunes délices pareilles ne venaient des yeux bleus fixés sur lui. Une fois encore, le nom de Christ fut prononcé. Ah! l'autre mot était Croix; il s'en souvenait maintenant; une chose longue avec une chose courte en travers. Etait-ce parce qu'il y pensait que l'influence des yeux bleus diminua d'intensité? On n'oserait l'affirmer; mais, comme il pensait vaguement, sans toutefois pouvoir murmurer une prière, la main droite de l'abbé se souleva lourdement, et, comme machinalement, il traça un signe de croix sur sa poitrine.

« La vision s'éclipsa. Les douze adorateurs se turent et restèrent étendus les uns auprès des autres, comme engourdis et pris de faiblesse. Au bout de quelques minutes, ils se levèrent titubants et tremblants. Ils regardèrent un moment l'abbé, qui lui aussi se sentait exténué.

« Pomerantseff, avec une présence d'esprit extraordinaire, marcha vivement vers l'abbé, le poussa vers la porte par où ils étaient entrés; et, après l'avoir fermée à clef, pour ne pas être suivis par les autres, ils s'assirent un moment dans la chambre attenante.

« Cette fuite soudaine les avait accablés mentalement et physiquement. Le prince, qui semblait n'avoir conservé ses sens que par un



effort mécanique, replaça soigneusement sur les yeux de l'abbé le bandeau que celui-ci tenait encore dans sa main crispée. Ce n'est qu'arrivés dehors qu'ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié leurs chapeaux.

« — N'importe, murmura Pomerantseff, il serait dangereux d'y retourner. »

« Et poussant l'abbé dans la voiture qui les attendait, il cria :

« — Au grand galop ! »

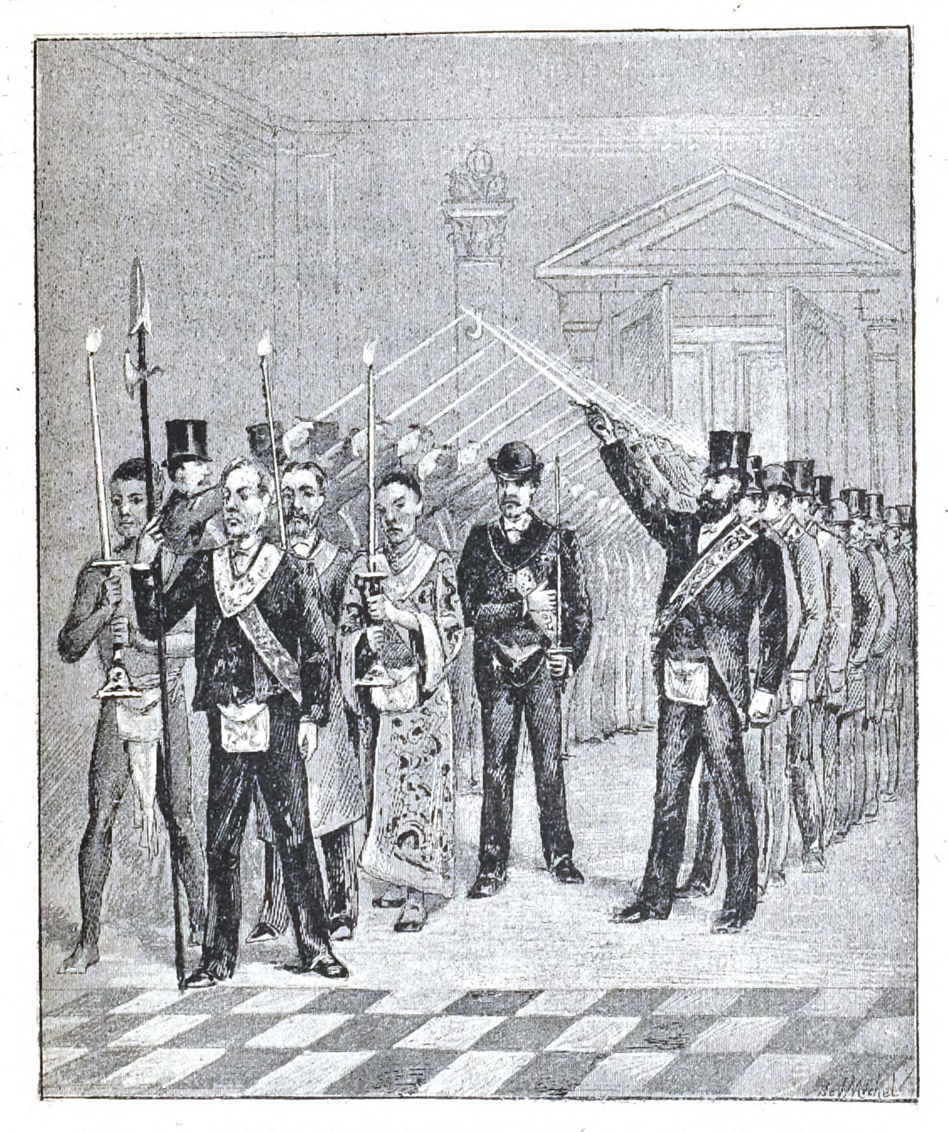
« Ils n'échangèrent pas une parole. On arriva. Pomerantseff enleva le bandeau des yeux de son ami. L'abbé ne put jamais dire comment il parvint jusqu'à sa chambre.

« Le lendemain matin, il eut la fièvre et le délire. »

Mgr Meurin ne doute pas de la véracité de ce récit ; en quoi, il a grandement raison. Si les occultistes rompaient la loi de silence qu'ils s'imposent, c'est par centaines que se chiffreraient les anecdotes du genre de celle rapportée par le *Blackwood Magazine* et la *Pall Mall Gazette.* Mais des indiscrétions ne peuvent se produire que dans des cas analogues à celui de l'abbé Girod, c'est-à-dire lorsque des personnes se livrant aux évocations ont, par suite d'une pique d'amour-propre, invité quelqu'un d'étranger à ces pratiques à venir constater leurs résultats ; or, ces cas, il est facile de le comprendre, sont infiniment rares, et de semblables invitations ne risquent guère d'avoir lieu que dans des groupes non organisés d'occultistes amateurs.

Pour être en mesure de divulguer les mystères du satanisme contemporain, il faut procéder comme je l'ai fait. Il faut pénétrer d'abord dans la franc-maçonnerie ordinaire, et, si l'on n'a pas la chance d'être favorisé par les circonstances, ainsi que je l'ai été, avoir la patience de se faire progressivement initier, degré par degré, jusqu'aux grades philosophiques et cabalistiques. Une fois que l'on aura obtenu, dans le rite écossais, par exemple, le grade de Chevalier Kadosch, ou son équivalent dans les autres rites, il s'agira d'être remarqué par les recruteurs du Palladium, lesquels fréquentent les aréopages, soit qu'ils en fassent partie, soit comme visiteurs ayant droit d'entrée, d'ordinaire en qualité d'affiliés à l'écossisme, mais toujours sans faire savoir qu'ils appartiennent aussi au rite luciférien de Charleston.

Les initiés haut-gradés de la maçonnerie ordinaire n'ont pas la faculté, — sauf en Espagne, — de solliciter leur admission dans l'ordre du Palladium, attendu que les agents du recrutement ré-théurgiste optimate opèrent sous le couvert du plus strict incognito ; on ne peut donc s'adresser à eux, ce sont eux qui choisissent leurs adeptes, avec mille précautions, parmi ceux dont le zèle diabolique et les tendances vers l'hermé-



Je fus reçu par les frères d'un des aréopages de Singapore, avec tous les honneurs de la voûte d'acier. (Page 183.)

tisme leur paraissent bien démontrés. Au surplus, il est de règle, chez les francs-maçons, de nier énergiquement l'existence des ateliers androgynes, ou loges et arrière-loges où les dames sont admises, et celle des ateliers palladiques ; il n'y a, je le répète, qu'en Espagne, et depuis peu d'années encore, que les loges de sœurs maçonnes et les triangles lucifériens sont avoués.

Pour en revenir au récit de l'abbé Girod, il importe de remarquer que l'apparition ainsi constatée n'a pas eu lieu chez des occultistes d'une

secte luciférienne, mais bien chez des satanistes ; et, entre ces deux genres d'adorateurs du démon, il existe une nuance qu'il convient de ne point perdre de vue.

Pomerantseff et ses amis étaient réunis au nombre de douze, ainsi qu'on vient de le voir ; or, les lucifériens n'opèrent jamais qu'à onze (parmi lesquels, sept d'entre eux ayant le grade de Hiérarque) ou dans une quantité formant un nombre multiple de onze ; c'est là une règle absolue ; le nombre cabalistique de onze est rigoureux, non seulement pour les séances d'évocations, mais même pour les tenues ordinaires palladiques. Si un initié se présente en retard à un triangle et veut assister à la réunion, il lui faut attendre, dans la salle des pas-perdus qui précède le temple, l'arrivée de dix autres initiés également en retard ; ou, sinon, il n'a qu'à se retirer, à moins seulement d'être Mage Élu ou Hiérarque ; dans ce cas, le couvreur du triangle (gardien placé extérieurement à la porte de la salle) transmet au grand-maître le nom du visiteur privilégié retardataire, qui réclame l'entrée ; la séance est suspendue, et le sort désigne, parmi les Kadosch du Palladium (degré inférieur du rite), le frère qui doit couvrir le temple (quitter la salle) pour faire place à l'initié d'un des deux degrés supérieurs, cela afin que l'assistance soit toujours en nombre multiple de onze.

Une autre preuve de ce que l'abbé Girod avait pénétré chez des satanistes, et non chez des lucifériens, résulte des formules employées pour l'évocation du prince des ténèbres. Jamais les lucifériens n'appellent leur maître infernal « esprit du mal » ou « père et créateur du crime », jamais, jamais ! J'aurai l'occasion de reproduire plus loin une « encyclique » du grand chef suprême Albert Pike, laquelle ne laisse aucun doute à cet égard et interdit même de se servir du mot *Satan* en n'importe quelle circonstance.

Il y a, en effet, une différence notable, qui a son importance dans l'étude de l'occultisme, entre les satanistes et les lucifériens. Les premiers, dont M. Huysmans s'est spécialement occupé dans son livre au sujet duquel j'ai déjà dit un mot, sont, avant tout, des détraqués, des hystériques d'une espèce particulière, qui, accusant le Dieu des chrétiens d'avoir trahi la cause de l'humanité, recourent, comme en désespoir de cause, à l'archange déchu, et font, dans des accès de véritable folie, pacte avec Satan et ses démons, reconnaissant néanmoins à ceux-ci une situation subalterne et réprouvée dans l'ordre surnaturel. Au contraire, les lucifériens du Palladium Réformé Nouveau ou des rites similaires, tout en étant en proie à une aberration étrange, agissent froidement, délibérément, et, déifiant Lucifer, ils le considèrent comme le Principe du Bien et l'égal du Dieu des chrétiens, appelé par eux Principe du Mal.

Cette démarcation qui existe entre les lucifériens et les satanistes est nécessaire à constater ; les deux cultes, qui en sont la conséquence, ne se ressemblent pas, du reste. Mais il est utile de dire aussi que le roi des enfers se manifeste indistinctement à ses fidèles de l'une et l'autre catégories ; son but étant d'avoir avec lui le plus grand nombre possible d'âmes, dans l'abîme éternel où Dieu l'a plongé à la suite de sa révolte, il accepte avec satisfaction les hommages à lui rendus, à n'importe quel titre, ces hommages étant vers la damnation un pas décisif et presque irrévocable.

Il ne faudrait pas pourtant conclure que la satisfaction et l'orgueil qu'il éprouve à voir ces égarés, ces grands coupables, se donner à lui, le déterminent à apparaître chaque fois qu'il est appelé par eux. Les occultistes de toute école sont d'accord pour reconnaître que rien n'est plus variable que le caprice des esprits évoqués ; les rituels d'Albert Pike, notamment, témoignent que, dans un triangle palladique, on n'est jamais sûr, même si dans l'assemblée se trouvent les sept Hiérarques indispensables, d'obtenir la venue de l'esprit suprême du feu ; il n'y a, affirment les membres du Grand Collège des Maçons Emérites, d'apparition régulière de Lucifer qu'au « Sanctum Regnum » de Charleston, tous les vendredis, à trois heures de l'après-midi, ainsi que je l'ai dit plus haut en reproduisant textuellement les paroles du frère Walder, un des onze qui ont seuls droit de tenir séance en ce lieu exécrable où ils ont la garde du premier Baphomet ou Palladium original.

Par contre, il est acquis que Lucifer apparaît en certaines occasions et alors même qu'il n'a pas été évoqué ; bien entendu, une apparition inopinée, de ce genre, se produit lorsque la réunion au sein de laquelle elle a lieu constitue un milieu où la présence du prince des démons est sympathique.

Cresponi, au nombre de ses confidences, m'a raconté une de ces apparitions spontanées, inattendues, non provoquées par des évocations, laquelle eut lieu dans une circonstance qu'on peut qualifier d'historique ; il tenait le fait de la bouche même d'une des personnes qui en furent témoins, et il m'a nommé cette personne ; c'est le docteur Timoteo Riboli, le bien connu médecin de Garibaldi et l'un des chefs secrets de la haute maçonnerie italienne.

Ceci s'est passé à Milan, en juillet 1870, peu de jours après que la guerre venait d'éclater entre la France et la Prusse. A cette époque, les francs-maçons occultistes de la péninsule se réunissaient dans les aréopages de Kadosch du rite écosssais ou entre eux à domicile, c'est-à-dire sans agir sous la direction centrale de Charleston ; car le général américain Albert Pike n'avait pas encore organisé le Rite Palladique Réformé Nouveau.

Il est important de faire remarquer que, dans la circonstance en question, il ne s'agissait nullement d'une réunion rituelle, bien que tous les assistants appartinssent à la franc-maçonnerie des hauts grades et fussent initiés à l'hermétisme. C'est en secret qu'ils s'étaient rendus dans l'ancienne capitale de la Lombardie, pour s'y rencontrer rapidement, à un rendez-vous politique avant tout, le docteur Riboli, le général Cadorna, le colonel Francesco Cucchi et douze autres ennemis jurés de la Papauté, qui voulaient échanger leurs vues et prendre des résolutions immédiates au sujet des éventualités dont le conflit franco-prussien pouvait amener la naissance. A ce moment, le premier choc des armées française et allemande n'avait pas eu lieu ; mais il paraissait prochain ; des deux côtés, les troupes ennemies se dirigeaient vers la frontière.

Les quinze sectaires italiens, dont quatre appartenaient à la gauche du Parlement, étaient donc venus à Milan dans le plus rigoureux incognito et s'étaient réunis, non au local maçonnique, mais au domicile d'un frère, initié occultiste comme eux, et dont la maison était située à proximité de la Porta-Venezia. Ils discutèrent longuement, formulant, au cours de leur dialogue, diverses motions que n'eussent pas reniées les pires révolutionnaires, et les entrecoupant d'horribles impiétés ; tout cela, en fumant de ces fameux et si mauvais cigares du pays, pour allumer lesquels un brasier spécial est toujours en permanence.

Lors d'une halte dans la discussion, Cadorna, avisant un menu morceau de pain qui traînait sur une table, le prit, et, par dérision digne d'un apostat, se mit à parodier le prêtre consacrant l'hostie, en prononçant même les paroles sacramentelles ; puis, il jeta le morceau de pain dans le brasier.

Cucchi dit alors à Cadorna :

— Ce morceau de pain doit être maintenant devenu le corps du Christ, puisque tu l'as consacré... Eh bien, certes, puisqu'il brûle à présent dans ce feu, qu'il représente, mes chers amis, notre hommage à Lucifer !

— Oui, firent les autres, que Lucifer reçoive notre hommage par ce symbole !

A l'instant même, d'après ce qu'a raconté le docteur Riboli, le plancher s'entr'ouvrit, et Lucifer en personne parut dans une gerbe de flammes.

Il se borna à parcourir d'un regard d'ensemble les quinze francs-maçons, surpris, mais non effrayés de cette apparition soudaine ; puis, il prononça ces simples paroles, d'une voix brève :

« — *Le moment est venu de tirer le troisième coup de canon.* »

Aussitôt, les flammes l'enveloppèrent, en tourbillonnant, et s'évanouirent avec lui.

Loin d'être épouvantés, les assistants se félicitèrent de ce qui venait d'arriver ; ils considéraient comme un heureux présage cette apparition satanique, qu'ils n'avaient point sollicitée.

Quelques jours plus tard, Francesco Cucchi quittait mystérieusement l'Italie et se rendait au quartier général de l'armée allemande ; c'est le 2 août qu'il y arriva. Là, il eut, pendant une période de seize jours, plusieurs entrevues secrètes avec M. de Bismarck. Un pacte fut conclu entre le ministre de Guillaume et le colonel garibaldien, celui-ci agissant comme délégué des révolutionnaires italiens, dont la gauche parlementaire était alors l'émanation politique. Bismarck s'engageait à fournir aux révolutionnaires italiens les ressources matérielles pour marcher sur Rome, si Victor-Emmanuel hésitait à y aller ; il offrait même de fournir les fusils à aiguille nécessaires à l'armement des volontaires : de son côté, le parti radical de la péninsule s'engageait, par l'intermédiaire de Cucchi, à créer dans le pays une agitation formidable contre l'alliance française ; car M. de Bismarck craignait que le roi d'Italie vînt au secours de la France, en reconnaissance de l'appui que Napoléon III lui avait apporté sur les glorieux champs de bataille de Magenta et de Solférino.

Tout le monde sait quel mouvement eut lieu en Italie, dès le 20 août, jour où le premier ministre de Victor-Emmanuel, M. Lanza, eut à répondre à une interpellation des radicaux de la gauche. Le 20 août est la date exacte de l'explosion révolutionnaire anti-papale en Italie, et c'est ce jour-là même que le colonel Cucchi rentrait à Florence, de retour de sa mystérieuse mission.

Un mois après, jour pour jour, le 20 septembre, Rome était, sans l'ombre d'un prétexte, entourée et assiégée par les troupes italiennes ; le territoire pontifical était violé, au mépris même de la convention du 15 septembre 1864 signée par Victor-Emmanuel ; le canon de l'envahisseur faisait, à la Porta-Pia, une brèche sacrilège, par laquelle l'armée du roi usurpateur entrait dans la Ville-Sainte. Le général qui commandait en chef cette armée était Cadorna.

Enfin, disons qu'un des quinze francs-maçons occultistes du conciliabule de Milan, raconté à Cresponi et à d'autres par le docteur Riboli, n'était autre que M. Crispi, qui alors n'avait pas encore été ministre.

Le lecteur me pardonnera cette longue digression à propos d'un des « privilèges » attachés au grade de Hiérarque que le frère Walder me conféra le 30 octobre 1880 ; cette explication avait un intérêt capital, attendu qu'on aurait pu se demander si le délégué de Charleston m'avait parlé sérieusement ; et le fait est que moi-même, sans la rencontre providentielle de Carbuccia et ses confidences, je ne me serais jamais préoc-

cupé de savoir si Satan se manifeste vraiment aux occultistes par de véritables apparitions.

Cela dit, revenons à Calcutta.

Ainsi que Walder l'avait prévu, — sans me l'avouer, il est vrai, mais j'avais bien compris son jeu, — Hobbs ne manqua pas de venir me relancer pour m'engager à me faire affilier au Palladium. Je lui répondis aussitôt, amicalement, que je n'avais pas attendu son conseil, et je lui montrai ma patente. Il me félicita, avec de grandes phrases ; seulement, au fond, cela se voyait, il était quelque peu dépité d'avoir été devancé par Walder, à cause des « métaux ».

J'avais, en outre, déclaré au lieutenant d'Albert Pike que, afin d'être sûr de ne pas laisser passer par oubli le délai fixé pour l'inscription comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle, et vu que je n'avais pas de préférence, je le priais de m'inscrire au Lotus de Charleston, qui était l'atelier palladique auquel il appartenait lui-même. Il se chargea donc de régulariser ma situation, par le plus prochain courrier, et reçut ma cotisation, dont je lui réglai le montant pour une année d'avance ; ceci me permit de faire, chez le frère costumier, fournisseur attitré du Directoire de Calcutta, emplette des insignes de mon nouveau grade.

Pendant le reste de mon séjour dans la capitale de l'Inde anglaise, j'assistai encore à bon nombre de réunions théurgistes ou de maçonnerie ordinaire; mais il n'y a pas lieu d'en rendre compte ici, car elles n'offrirent qu'un intérêt relatif. Le plus important pour moi fut de fréquenter quotidiennement la bibliothèque du Directoire, que le frère archiviste mit à ma disposition ; j'avais besoin de copier les formules des rituels palladiques, lesquels à cette époque n'avaient pas encore été imprimés à Charleston par ordre d'Albert Pike, et, sauf les rituels de Mage Elu, on me communiqua tous les manuscrits que je pus désirer ; cela sans éveiller aucun soupçon, puisque c'était pour moi non seulement un droit, mais aussi une nécessité ; et je profitai de l'occasion, comme on pense, pour fouiller cet arsenal de documents et retranscrire, en vue de mon enquête, tout ce que je pus.

Maintenant, je pouvais pénétrer à peu près partout. J'étais un maçon luciférien complet.

CHAPITRE XI.

Une initiation de Maîtresse Templière.

En retournant de Calcutta à Pointe-de-Galle, j'eus de nouveau à bord mistress D*** et sa fille Mary, qui, cette fois encore, s'arrêtèrent à Madras. Parmi les passagers, se trouvaient aussi Walder et Cresponi, eux, se rendant en Europe ; je les laissai à Galle. Là, je permutai avec un de mes collègues ; celui-ci prit la place de R*** sur le *Meïnam*, et moi la sienne sur le courrier de Chine, direction de Shang-Haï. La première station du paquebot est Singapore, à la pointe sud de la presqu'île de Malacca.

Singapore forme avec Sumatra, Java, Bornéo et les archipels des Célèbes, des Moluques, des Philippines, la circonférence, la partie supérieure, en quelque sorte, de l'entonnoir au fond duquel le monde d'Hoeckel a sombré.

On dirait qu'il y a là un précipice gigantesque, incommensurable, dans lequel toute une humanité a disparu, précipice sur le bord duquel Singapore serait restée comme en équilibre et à moitié plongée dans l'eau.

La première chose qui frappe, en effet, dès l'arrivée, c'est l'aspect des alignées de terre submergées, d'où sortent des arbres, dont le faîte seulement se voit, le reste étant sous l'eau. On a là la singulière impression d'un terrain qui descend en pente, s'éboule, se dérobe, s'effondre, entraînant avec lui les constructions et la végétation qui le recouvrent dans une sorte de gouffre immense, d'abîme colossal, qui serait comme le chemin incliné, la descente en un endroit inconnu et bouleversé, en un mot, si j'ose le dire, un enfer sous-marin.

Et, chose plus bizarre encore, c'est précisément sur les bords de ce gouffre que l'on ne voit pas, mais que l'on devine, que d'instinct l'on pressent là-bas au fond, sous le calme apparent de la mer qui le dissimule, c'est sur ces bords, dis-je, de Java à Singapore et Manille, que courent, que rampent, que voltigent, que glissent et que poussent toutes ces flores et ces faunes extraordinaires, biscornues, auxquelles j'ai déjà fait allusion.

Pendant que le volcan mal éteint, cheminée du feu central, bouillonne encore profondément sous l'eau, tandis que constamment le sol trépide et tremble, comme prêt à vomir quelque monstre surnaturel, cause d'un

cataclysme des temps antiques, cause peut-être d'un autre cataclysme qui couve, d'autre part tout s'agite sur ces bords, une vie curieuse y évolue, estropiée, ankylosée, toute à rebours.

Regardez cette plaine nue et stérile. Des myriades et des myriades de petits morceaux de bois y sont accumulés, des secs et des pourris, des longs et des courts, des épais, des ronds, des carrés; et cependant, à plusieurs lieues à la ronde, il n'y a pas de forêts ni même d'arbustes. Comment donc se sont ainsi accumulés là tous ces déchets de végétation? toutes ces cassures et ces branches d'arbres, d'où viennent-elles?... Mais regardez mieux. A côté même de tous ces bois qui déjà semblent vermoulus, sont répandues sur le sol des nuées de feuilles du plus beau vert, nacrées et fraîches, humides encore de la rosée du matin; la vie à côté de la mort, la sève à côté du bois pourri! Encore une fois, d'où tout cela provient-il?...

Voulez-vous en avoir l'explication? Rien n'est plus aisé.

Avancez-vous, faites du bruit, lancez une pierre dans cet amas de feuilles et de branches, et un spectacle vous stupéfiera. Les branches et les bois pourris se mettront à courir de tous côtés, et, quant aux feuilles vertes, vous les verrez s'envoler, former un nuage et tout à coup disparaître sous l'horizon.

Les branches, en vérité, n'étaient pas des branches, pas plus que les feuilles n'étaient des feuilles. Les unes sont des fourmis, des mantes, des criquets, des sauterelles; les autres, des papillons de toute espèce. Au lieu de ressembler comme dans nos pays à des bêtes, ces animaux, ces insectes ressemblent à des plantes, à des végétaux.

Dans les régions que je décris, vous vous approchez d'un buisson, pour cueillir une belle fleur que vous apercevez sur un arbuste et qui vous tente. A votre approche, l'arbuste se sauve, c'est un animal; la fleur s'envole, c'est un insecte.

D'autre part, vous voyez par terre un animal; par exemple un crapaud, une grenouille ou un rat. Vous vous avancez et l'écrasez du pied. Sous votre pied, c'est le vide, la terre; c'est une fleur que vous venez de froisser.

Et ceci, — pas plus que tout ce que je relate, — n'est du roman; c'est la très exacte et très scrupuleuse vérité.

La science appelle cela des phénomènes de « mimétisme »; elle connaît la propriété qu'ont certains animaux de ressembler aux plantes sur lesquelles habituellement ils vivent et dont ils se nourrissent, ainsi que la propriété qu'ont certaines plantes de simuler des animaux; mais jamais la ressemblance n'a été plus frappante, le mimétisme plus parfait. Entre la mante des Indes, qui ressemble à un morceau de bois sec, et la



Crocksonn, que j'avais en face de moi, était une vieille connaissance. C'était un pasteur protestant, que nous appelions familièrement, à bord, « le révérend Alcool » ; nous ne l'avions, en effet, jamais vu qu'entre deux wiskys. (Page 191.)

branche d'arbre elle-même, je défie qui que ce soit de différencier et de deviner quel est l'insecte et quel est le végétal.

Et, — pendant que ceci se passe sur terre, au centre de l'île, — au fond de l'eau, des choses plus curieuses encore se voient. Les plantes de cette contrée s'animent, leurs fleurs sont des bouches qui s'ouvrent, les végétaux chassent les coquillages, les crabes, et pêchent les poissons ; les népenthès et les utriculaires les mangent, les digèrent, immobiles comme des boas dont la queue végétale aurait sa racine plantée dans le sol.

Puis, sur le rivage, au moment où un poisson des plus étranges, l'anabas, sort de l'eau pour s'amuser à terre, joue avec un autre, le poursuit en sautant, grimpe comme un chat le long d'un mur ou sur un arbre, prend un bain d'air et de soleil, derrière lui, dans l'ombre, une fleur vraiment diabolique, la drosera, qui n'a ni tige, ni feuilles, ni rameaux, se glisse silencieusement, guette le poisson promeneur, bondit sur lui, le pourchasse, enfin l'attrape pour le dévorer.

Dans la lutte entre la plante et l'animal, c'est ce dernier qui est la proie.

Mais tout cela n'est rien encore. Alors que la plante ressemble à l'animal, ce dernier ressemble à l'homme ; le singe y vit en être civilisé, parle, s'exprime, et l'homme vit à l'état sauvage, crie et ne parle pas ; le singe y est omnivore, l'homme exclusivement anthropophage ; le singe a la peau glabre, l'homme est couvert de poils et possède une griffe au lieu de main. Le singe, en définitive, ressemble à quelque chose, à une créature ; l'homme, le négrito, le Malais, ne ressemble à rien d'humain.

Quoi de plus curieux que ce bouleversement général des œuvres de la création ? et n'est-il pas permis de se demander, sans oser ni vouloir conclure, comment et pourquoi ces choses extraordinaires, invraisemblables, contre l'ordre naturel qui règne partout ailleurs, se trouvent réunies en ces régions où le souverain des âmes est Satan, asservissant les populations par le brahmanisme, le fakirisme et toutes les idolâtries ?

Passons, j'ai hâte de montrer comment s'y comporte l'homme, et surtout comment l'Européen, l'homme soi-disant civilisé y agit et y vit.

Singapore est un peu comme Port-Saïd, un égout ; égout humain, j'entends. Tout ce qui a fini de bien faire en Europe se réfugie à Port-Saïd, de même que tout ce qui a fini de bien faire en Asie trouve asile et protection à Singapore.

C'est encore un territoire anglais, et là, comme dans toutes les colonies du royaume britannique, les gredins, les chenapans, les scélérats des plus diverses espèces, les criminels qui ont réussi à échapper aux recherches de la police de leur pays, les condamnés par contumace, les forçats en rupture de ban, les assassins, y ont élu domicile et y trafiquent, au profit du grand peuple sans scrupules et de sa très gracieuse majesté. Oh ! non, ils ne sont pas difficiles à cet égard, messieurs les Anglais. L'Australie et les Indes sont ainsi peuplées de sacripants qui, digérant en paix le produit de leurs crimes, ont acquis un vernis extérieur de respectabilité, plus ou moins solennelle, mais impuissante à dissimuler leurs vices devenus pour eux une seconde nature. Le baronet actuel y descend du voleur, le marquis du faussaire, le duc du chourineur ; quant au négociant

riche ou bourgeois aisé d'aujourd'hui, son grand-père ramait sur les galères ou cassait des pierres sur les chemins.

Qu'est-ce que tout cela, au demeurant, pour l'Anglais ?... *All right !* tout va bien, pourvu que l'argent roule et que le commerce marche ; car, pour devenir un Anglais parfait, il ne suffit pas d'avoir été meurtrier, fût-ce parricide, il faut encore savoir faire fructifier le bénéfice de ses rapines, gagner de l'argent, tout est là. Joli peuple que celui-là ! et protestant fanatique, par dessus le marché ! Rien ne lui manque, on le voit.

Au moral comme au physique, comme au point de vue religieux, il est hideux, et l'on ne sait jamais, en définitive, à quelle sorte de cuistre l'on s'adresse, quand on parle à un Anglais.

Avec cela, du *cant*. Le cant est cette pruderie, cette réserve affectée, cette pose d'austérité, qui recouvre et sert à cacher le vice. Singapore est une des patries du cant.

Etudiez d'un peu près l'Anglais. Tout de suite, vous reconnaîtrez à son allure le sectaire, l'hérétique modelé sur le type d'Henri VIII ou sur celui de Cromwell, le mômier dont la fausse vertu apparente masque toutes les dégradations morales et autres ; le puritanisme anglais est le manteau d'hypocrisie par excellence, et l'individu, en dépit de son aspect austère, est bien l'hérétique forcené, mais captieux, dont l'impiété satanique revêt les dehors d'une religion faite de paradoxes rationalistes. Frottez le luthérien, a-t-on dit ; au-dessous, vous trouverez l'impie pétri d'orgueil, le révolté irreligieux, le lucifèrien déguisé. Grattez le protestant anglais, dirons-nous ; sauf chez le puséiste, rare exception, vous trouverez le criminel plus ou moins conscient, et souvent le criminel doublé d'un sataniste.

On juge quelle triste société doit contenir Singapore, faite de la réunion de ces divers éléments. Rien d'étonnant aussi à ce que la maçonnerie et le culte du démon y prospèrent, trouvant un milieu si favorable à leur développement.

Mais ce n'est pas tout ; Singapore est un caravansérail. Au-dessous de cette société anglaise, corrompue jusqu'aux moëlles, grouille une tourbe innombrable et cosmopolite, faite de Chinois, de Malais, d'Indiens, dont les plus civilisés en apparence sont en vérité les plus sauvages. Du sectaire à la brute, à l'animal même, il y a une gradation bestiale, très curieuse pour l'observateur, pour le psychologue ; et cette échelle bizarre, le franc-maçon protestant anglais en est l'expression étonnante et comme le répertoire, le résumé complet.

Aussi, quelle vie abominable sur le bord de cet abîme que j'ai décrit ! La vie de l'homme ressemble à celle de la bête ; il y a là je ne sais quoi de tors, d'antinaturel et d'infernal.



La femme anglaise, sans en excepter la jeune fille, — je parle en général, bien entendu, — résume à Singapore le vice et l'impiété. Tandis que, partout, la femme et la jeune fille sont, chaque fois que l'influence religieuse se fait sentir, l'expression la plus pure, la plus naïve de la création et de l'idée divinement touchante que synthétise la Mère immaculée du Christ, la Vierge Marie, par contre, en Angleterre, et plus particulièrement encore dans les colonies anglaises, sous l'influence pernicieuse de l'hérésie protestante engendrée par des révoltes vraiment d'inspiration diabolique, la femme et la jeune fille sont, en quelque sorte, l'opprobre de l'humanité.

L'exemple, d'ailleurs, part de très haut, on le sait. Le monde entier connaît ce que John Bull n'avoue pas, à savoir l'histoire intime de celle que les Indiens appellent « la vieille dame de Londres », tombée dès son jeune âge dans le vice et l'ivrognerie, Sa Majesté Wisky Ire ! Elle est le type sur lequel se modèle la femme, dans toute l'étendue de l'empire anglais.

Donc, au-dessus de toutes ces monstruosités dont Singapore est la sentine, monstruosités de mélanges de races, de sectes, d'idolâtries, se dresse, plus monstrueuse encore, la jeune fille anglaise, comme un réceptacle quintessenciel d'infamies et de turpitudes. Charmes, jeunesse, intelligence, elle met tout au service de Satan, dont elle est la zélatrice, la lieutenante. Elle est vraiment la maudite de Dieu, la bien-aimée du prince des ténèbres ; femme seulement de nom, elle est absolument infernale et diablesse en réalité.

Les deux grands vices principaux de la nation britannique, chez la femme encore plus que chez l'homme, sont, l'un physique, l'ivrognerie, et l'autre moral, la duplicité, le mensonge ; c'est chose universellement connue. Eh bien, à cet égard, les Anglaises de Singapore sont stupéfiantes. On cite, dans cette ville, des jeunes filles, appartenant aux plus hautes familles, que l'on voit rester des mois entiers sans désaoûler (qu'on me pardonne le mot), sans même que les parents, dans le même état d'ailleurs, y prennent garde, et, ivres ainsi, le regard vague et hébété, aller, venir, se promener, voyager, avec cette liberté invraisemblable, cette licence inouïe, que l'éducation protestante laisse à la jeune fille.

On comprend ce qui se passe dans de telles conditions, l'adolescente appartenant à un monde dépravé, à un milieu où l'immoralité la plus ignoble règne à huis-clos, dépassant tout ce que l'imagination peut supposer ; on frémit en songeant aux situations dans lesquelles ces jeunes filles se trouvent maintes fois, par la collaboration de l'ivresse et de l'impiété, situations qu'aucun qualificatif ne peut exprimer ; et l'on reste confondu, on s'incline devant la patience divine qui tolère de pareils

forfaits ; les grands crimes de famille flétris par la Bible reviennent à l'esprit ; on se demande si le feu du ciel ne va pas bientôt réduire en cendres ce foyer d'iniquités que la géographie désigne sous le nom de Singapore, comme autrefois le Seigneur détruisit les villes maudites de la Pentapole.

Sans doute, si Singapore a été préservée jusqu'à présent de la colère du ciel, elle le doit à la présence des bons chrétiens qui se trouvent dans la ville ; car, au sein même de la cité maudite, le catholicisme a réussi à s'implanter. Il y a là un évêché même, des églises où Dieu est adoré, où sa parole est enseignée ; ces églises ont été fondées par l'admirable société des Missions étrangères de Paris. Les fils du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, les dévoués et modestes éducateurs du peuple, les frères de la Doctrine chrétienne, ces vaillants si calomniés par la presse impie, ont créé, eux aussi, un établissement à Singapore ; c'est une magnifique école, qui, espérons-le, sera une pépinière de conversions dans l'avenir ; toutes les religions et toutes les castes y sont admises. Mais, hélas ! jusqu'à présent, les catholiques sont à l'état d'infime minorité dans cette ville d'environ 150,000 habitants, et ils sont à mille lieues de soupçonner les sacrilèges épouvantables qui se commettent à quelques pas d'eux. Du reste, ils ne pourraient rien pour les empêcher ; toutes les infamies sont sous la protection du gouvernement anglais.

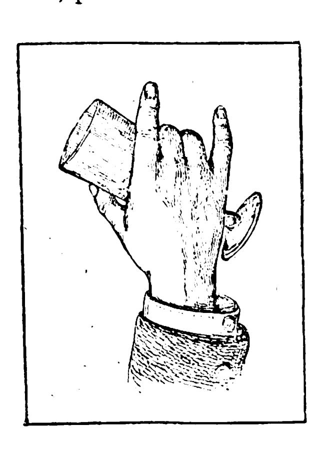
Singapore compte plusieurs temples protestants, soit de la secte presbytérienne, soit de celle moins dangereuse des épiscopaux, une synagogue juive, des mosquées malaise et arabe, des temples hindous, dont un réservé aux adeptes du fakirisme, des bonzeries chinoises, sans compter les loges maçonniques s'affichant orgueilleusement comme si elles étaient de véritables églises. Narguant le vrai Dieu, semblant le défier avec audace, toutes les idolâtries ont leur sanctuaire dans cette cité infernale.

J'ai eu bien des indignations au cours de mon enquête, indignations que je maîtrisais de mon mieux, que j'ensevelissais au fond de mon âme pour pouvoir aller jusqu'au bout ; mais j'avoue en avoir peu éprouvé de semblables à celle qui, à Singapore, faillit me faire renoncer à ma mission. C'est là que j'assistai pour la première fois, non plus à des parodies, non plus à des évocations d'un résultat discutable, mais à des profanations d'une monstruosité inouïe, effroyable, et à des manifestations sataniques dont le caractère n'était plus douteux.

Je m'étais rendu, un soir, à l'un des locaux maçonniques ordinaires. Un aréopage de Kadosch, appartenant à l'écossisme, avait sa tenue. Avant l'ouverture des travaux, je me promenai, suivant l'usage, dans le parvis, me demandant si je devais me faire annoncer simplement comme

frère visiteur du rite de Memphis, sans indiquer en outre ma qualité d'affilié au Palladium; car Walder m'avait prévenu que l'existence du palladisme n'est pas révélée partout aux francs-maçons, et je n'avais pas eu le temps de me présenter dans la journée au grand-maître ; il m'eût fallu le rechercher, ne l'ayant pas rencontré à son domicile. En déjeunant à table d'hôte, à l'hôtel Adelphi, — car il y a encore un hôtel Adelphi à Singapore, — j'avais fait à plusieurs reprises le signe le plus usuel de reconnaissance des lucifériens du rite palladique ; mais aucun des convives, ni personne ensuite au café, n'y avait répondu. Evidemment, je n'avais rencontré aucun frère ré-théurgiste optimate.

En passant, puisque je viens de parler de ce signe, je vais l'indiquer. Il est d'une simplicité extrême, et mes lecteurs, instruits de ce petit secret, pourront à l'occasion voir s'ils se trouvent en présence de quelque luciférien. A table, dans un hôtel ou un restaurant, ou encore au café, lorsqu'un initié du Palladium veut découvrir sa qualité à quelque frère inconnu qui serait là, afin de lier connaissance, il prend son verre sans affectation de la façon que voici, au moment de boire : le verre tenu entre le pouce, d'une part, et le médius et l'annulaire joints, d'autre part, tandis que l'index et le petit doigt sont droits et écartés. Pendant que l'on boit en tenant le verre ainsi, la main droite a donc deux doigts levés, qui font les cornes dans la direction du ciel. Ce signe de reconnaissance est, comme on s'en rendra facilement compte, visible et remarquable au premier coup d'œil pour les initiés, et, d'autre part, il n'a rien qui puisse le signaler à l'attention des profanes, puisque cette position de la main tenant le verre a mille chances, si l'on n'est prévenu, de sembler naturelle ; en tout cas, un profane (ou non-initié) n'y prendra pas garde. A ce signe, deux lucifériens, qui sont en présence pour la première fois, se reconnaissent ; d'une table à l'autre, ils constatent qu'ils boivent en tenant le verre à la mode palladique, et ils peuvent ensuite s'aborder, sachant réciproquement à qui ils ont affaire. — Dans la maçonnerie ordinaire, pour se reconnaître dans une circonstance analogue, on fait, avant de boire, un petit mouvement avec le verre, mouvement dans le vide (devant soi) en forme d'équerre ; mais, si adroitement que soit exécutée cette manœuvre mimique, elle risque souvent d'être remarquée d'un profane, de l'intriguer, et de lui faire comprendre ainsi qu'on a fait un signe secret de convention. Le signe de reconnaissance des lucifériens



n'a pas cet inconvénient ; mais aussi les adeptes du Palladium sont bien autrement habiles et bien plus rusés que les francs-maçons ordinaires.

Pour en revenir à la séance du soir, je me promenais donc, assez hésitant, dans le parvis ; mais je n'eus pas, cependant, longtemps à attendre pour être fixé. Le premier Kadosch qui se présenta portait le cordon palladique, en sus des insignes du rite écossais. Tous les membres de cet aréopage étaient théurgistes. Je signai sur le registre des visiteurs, et je revêtis, au grand complet, les décors, qui étaient les marques extérieures de mes hautes dignités. Le chevalier servant d'armes m'annonça ; une députation fut envoyée par le grand-maître pour me recevoir ; les portes du sénat (nom de la salle des séances d'un aréopage, en chambre rouge) s'ouvrirent, et je fus reçu solennellement, avec tous les honneurs de la voûte d'acier.

La séance, à vrai dire, se trouva fort insignifiante ; le programme était banal. Un certain docteur Murray, médecin de la ville ou des environs, fit une conférence assommante sur « la Jérusalem céleste » ; c'était une harangue diabolique, mais confuse et bête. Un fabricant de conserves d'ananas lui donna la réplique.

L'assistance formait un méli-mélo de négociants anglais, allemands, arméniens, juifs, arabes, parsis, hollandais, danois, belges et chinois ; il y avait aussi deux ou trois Indiens.

Le plus intéressant de la soirée fut la distribution d'un balustre (nom de tout papier, procès-verbal, circulaire, en réunion de Kadosch), qui invitait les frères du Palladium, présents à Singapore, à assister le lendemain à l'initiation d'une jeune fille du monde. On devait conférer à cette demoiselle les grades d'Elue et de Maîtresse Templière dans une seule séance. L'initiation allait avoir lieu, — on ne devinera jamais où, — à l'un des temples protestants de la ville, un temple presbytérien ! J'en fus stupéfait, en lisant le balustre. Mais ma surprise fut à son comble, quand je lus le nom de la récipiendaire, imprimé en toutes lettres ; c'était miss Arabella D***, la sœur de miss Mary !...

Je savais que bon nombre de protestants, parmi les calvinistes et les presbytériens surtout, sont tout uniment des sociniens honteux, pratiquant dans le mystère la doctrine secrète de Fauste et Lélio Socin, c'est-à-dire inféodés aux vieilles erreurs du gnosticisme, adorant Lucifer ; mais je croyais que cette perversité suprêmement impie s'exerçait en particulier, à domicile seulement, et non en commun, comme un culte collectif ; en tout cas, il ne m'était jamais venu à la pensée qu'un temple, officiellement dédié au protestantisme, pût abriter les réunions d'un Grand Triangle palladique. Pourtant, il en était bien ainsi ; la convocation du balustre ne laissait aucun doute.

On comprendra avec quel empressement je me rendis, le lendemain dans la journée, au temple indiqué, pour le visiter.

Je ne fus pas peu étonné de n'y constater rien d'anormal. Comme pour la plupart des temples protestants, l'intérieur ressemblait à un grand hangar, tenu très proprement, une sorte de grenier à fourrage, vide, aux murs nus, avec de nombreux bancs alignés, en bois bien ciré, bien astiqué, comme les banquettes des brasseries allemandes ; pas d'autel, ni de niches, aucune statue, rien de ce qui est partout ailleurs nécessaire à l'exercice du culte. En fait de mobilier, il n'y avait, pour attirer l'attention, qu'une chaire, indiquant que l'on prêchait, et qu'un orgue de grandeur moyenne, dans une tribune, pour accompagner sans doute des chants ou pour faire une musique d'intermède. La chaire, située à gauche, avait un dôme arrondi, ornementé de bosselures et de trous sculptés, et surmonté de deux grandes palmes, sculptées aussi : je ne pris pas garde, outre mesure, à cette forme spéciale ; dans le jour, l'ensemble n'offrait aucune singularité.

J'étais, ma foi, désappointé. Je me demandais si les Ré-Théurgistes Optimates de Singapore avaient constitué un rite palladique à part, à leur façon, sans aucune des cérémonies que je connaissais, non pour y avoir assisté, mais pour les avoir copiées dans les rituels, à la bibliothèque du Directoire de Calcutta.

Cette simplicité exagérée semblait cacher une énigme. Un moment, j'eus l'idée de questionner le gardien ; mais, toute réflexion faite, je me dis :

— Attendons à ce soir ; je verrai bien ce qu'il en est.

Pourtant, en m'en allant, pour éviter toute erreur, je fis au gardien le signe général luciférien : la main gauche ouverte et à plat sur le cœur, tandis qu'en même temps on laisse tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre. Le gardien, qui m'avait pris pour le premier étranger venu, me regarda, surpris, et fit à son tour le signe, en me disant :

— D'où venez-vous ?

Et le tuilage s'opéra. Je savais par cœur demandes et réponses.

Quand il fut ainsi certain que j'étais pour lui un frère en Lucifer, ayant reçu de moi au surplus la poignée de main en griffe palladique, je me retirai, en l'interrogeant simplement sur un point.

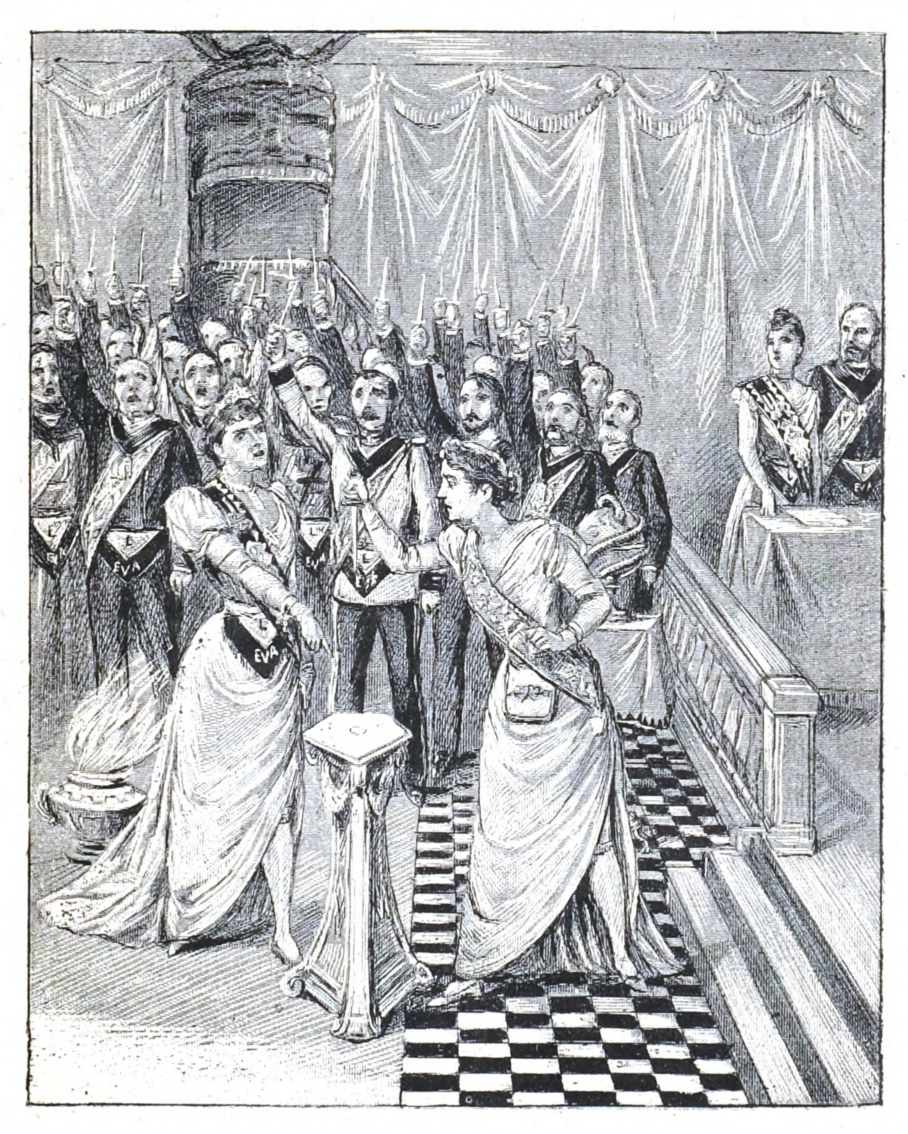
— C'est bien pour ce soir, n'est-ce pas ? lui dis-je.

— Oui, frère.

— Initiation de miss Arabella D*** comme Maîtresse Templière ?

— Oui, frère ; initiation de miss Arabella D***, et clôture par la solennité divine, si la récipiendaire satisfait à toutes les épreuves.

— A ce soir.



La grande-maîtresse, mistress Vandriel, montrait l'hostie, d'un geste impérieux ; mais la récipiendaire, miss Arabella, n'avait certes pas besoin d'être excitée ; le poignard à la main, elle se rua sur l'hostie avec rage. (Page 224.)

Ce soir-là, c'était, il m'en souvient encore, un jeudi. Vers les neuf heures, je quittai le bord, et je revins au temple.

Sans grand étonnement, je ne trouvai pas la rue en mouvement, avec des allées et venues d'équipages, tout ce qui entoure, en un mot, nos cérémonies, même les plus petites, du culte catholique, lequel se pratique au grand jour, à la pleine lumière, et toujours au milieu d'un concours extraordinaire de fidèles.

J'eus grand' peine même à trouver le temple, dans la nuit profonde et

à la lueur incertaine, mais cependant suffisante pour se conduire, des étoiles reflétées sur le ciel d'un beau noir-bleu.

La grande porte centrale et les deux petites portes latérales étaient absolument fermées. J'hésitai même un instant, je l'avoue. Je récapitulai dans ma tête les termes du balustre palladique, les mots échangés l'après-midi avec le portier. Je considérai plus attentivement le monument; c'était bien le temple presbytérien que j'avais visité dans la journée. Je ne commettais aucune erreur, je ne m'étais pas trompé de route... La solennité avait-elle été contremandée?... D'ordinaire, pour les réunions maçonniques, dans ces pays, il y a toujours une porte entr'ouverte, les soirs de séance : on ne fait pas quatre pas, il est vrai, sans se heurter à un frère servant, qui vient vous tuiler aussitôt; mais enfin on peut entrer, faire ces premiers pas.

J'allais rebrousser chemin, lorsque je me dis, comme poussé par un instinct intérieur :

— Voyons tout de même, je veux en avoir le cœur net.

Je m'approchai de la grille qui précède la façade, et je prêtai l'oreille. Tout de suite, dans le silence de la nuit, j'entendis ce murmure particulier, lointain, mais caractéristique, sorte de bruissement vibratoire qu'émettent les réunions de gens enfermés, et qui traversent en quelque sorte les murs, si épais qu'ils soient, avec le courant d'air qui y existe toujours.

Ce courant d'air, — je le dirai en passant, — est scientifiquement démontré; l'hygiéniste en tient compte et s'en préoccupe. Si épais et en quelques matériaux que soient les murs d'une maison ou d'un monument, ils sont avant tout poreux, l'air y passe, traverse les pierres comme au travers d'un crible, infiniment petit si l'on veut, mais qui n'en existe pas moins. Ainsi, une maison a beau avoir un mur plein (sans ouverture) exposé au nord, côté d'où soufflent les vents les plus vifs; elle sera, de ce côté-là, pénétrée par le froid, et cela plus ou moins, suivant la porosité de la pierre; la maison sera moins froide, si le mur est en granit, que s'il est en moëllon; ceci est la preuve indiscutable du passage de l'air à travers les murailles.

Ce phénomène, observé et reconnu par la science, peut même, à mon avis, donner la clef de certaines apparitions d'esprits ou démons, dont le corps fluidique, aériforme, éthéré, peut ainsi passer au travers d'ouvertures microscopiques, — comme la fumée d'un cigare au travers d'un mouchoir (si fin qu'il soit), — et que l'on est tout étonné de voir apparaître tout à coup dans des endroits que l'on croyait hermétiquement fermés. Cela explique aussi peut-être comment, dans les évocations en général, l'apparition s'effectue peu à peu, par une sorte d'ombre, de vapeur

légère, qui, peu à peu aussi, se condense. On comprend le mécanisme de cette formation, quand on connaît cette porosité des murs et cette fluidité des démons, qui, malgré leur chute, sont des esprits, et qui ont la malice de prendre, aux yeux des spirites, la forme et la ressemblance des personnes évoquées. En leur qualité d'esprits, ils se faufilent, absolument comme la fumée, par nuages très subtils, que l'on aperçoit tout d'abord, et qui ensuite se tassent dès leur sortie de la paroi qu'ils viennent de traverser, c'est-à-dire dès qu'ils se retrouvent dans un espace libre.

Telle est l'explication donnée par la plupart des savants qui ont observé les phénomènes de spiritisme. Si ces observateurs sont des spirites, ils croient que les esprits qui traversent les murs sont vraiment ceux des personnes défuntes qui ont été évoquées. Si, au contraire, les observateurs sont des chrétiens, se guidant d'après les enseignements de l'Église, ils croient avec raison que ces esprits sont des démons jouant une comédie de ressemblance et trompant les évocateurs. Mais le fait lui-même, envisagé d'une façon ou de l'autre, n'en est pas moins constaté.

De la même façon, bien entendu, les esprits disparaissent à travers les murailles, une fois apparus.

Ce qui étonne les adeptes du spiritisme et les observateurs convaincus qu'il y a subterfuge de la part des démons, et aussi ce qui n'est pas encore expliqué, c'est le plus ou le moins de promptitude dans ces apparitions. Il est constant que des apparitions sont lentes, et que d'autres sont rapides ; toutes celles de Satan lui-même, connues, rapportées par des témoins dignes de foi (le R. P. Jeandel, l'abbé Girod, etc.), sont spontanées. Il faudrait en conclure que les démons sont classés par catégories d'esprits plus ou moins subtils. Les Pères de l'Église ne s'étant pas prononcés sur cette question, je la laisserai de côté.

Du reste, si j'ai tenu à pénétrer dans les antres du satanisme moderne, c'est pour pouvoir dire ce que j'ai vu, c'est pour être en mesure d'apporter mon témoignage ; car les lucifériens se gardent bien de raconter leurs abominables pratiques. Par conséquent, je rapporte fidèlement ce que j'ai découvert dans mon exploration d'un odieux monde inconnu ; je transcris mes impressions ; je fais part de mon avis sans prétendre l'imposer, et je me soumets d'avance à l'opinion infaillible de Rome. Ceci, je le déclare bien haut.

Je prie donc mes lecteurs de m'accorder le plus d'indulgence possible. Mon livre aura, du moins, une utilité. Un des prélats les plus distingués de notre siècle, Mgr Germain, évêque de Coutances, a écrit quelque part : « La plus grande habileté de Satan a été de se faire nier ; comment se défier d'un ennemi qui n'existe pas ? » Certainement, cette malice dia-



bolique vise la multitude, en proie au scepticisme en ces tristes temps. Du scepticisme à l'athéisme, il n'y a qu'un pas. Mais Satan n'est pas seulement malicieux; avant tout, il est le père de l'orgueil. « *Non serviam!* » tel est le cri qu'il a poussé dans sa révolte. Aussi, son monstrueux orgueil est-il satisfait, lorsqu'il voit des hommes, fussent-ils des fous, lui rendre hommage. A ses adorateurs il se manifeste. Eh bien, il est bon de faire connaître ces manifestations. Les constater, c'est obliger le scepticisme à s'avouer vaincu. Par orgueil, tu te manifestes à tes élus, ô Satan; des témoins surgissent, tu ne peux plus te faire nier; car, si tu te manifestes, donc tu existes. Et si tu existes, toi l'archange déchu, si tu apparais, même en dupant tes fidèles et en leur faisant croire que tu es le principe du bien, si tu te montres aux adeptes de ta religion ré-théurgiste ou palladique, eh bien, l'athéisme n'est plus soutenable. Tu es pris à ton propre piège, esprit du mal!

Là-dessus, je reviens à mon récit. Je me faisais à moi-même les observations transcrites plus haut; et, tout en écoutant, en essayant de percevoir et de définir les bruits, mon regard errait dans le vague des ténèbres nocturnes; je me tenais penché en avant, lorsque tout à coup je me redressai brusquement. Je venais d'éprouver une sensation à laquelle un observateur du spiritisme ne se trompe pas.

Cette sensation, je l'avais déjà éprouvée à Calcutta, pendant la messe luciférienne, au moment où le pentagramme tracé par des éclairs flamboya dans l'espace.

D'autre part, — j'en ai eu la confidence de tous les adeptes du Palladisme avec qui j'en ai causé, — cette sensation est éprouvée invariablement chaque fois que Lucifer ou l'un des chefs de ses milices est présent. Aucun spirite pratiquant, ayant assisté à une œuvre surnaturelle, ne niera ce que je vais dire.

Ceci est réglé, fatal, absolu. C'est le critérium de la présence d'un esprit infernal. Chaque fois que, dans une société de sectaires lucifériens ou de spirites gens du monde, je n'ai pas éprouvé cette sensation, j'ai reconnu sur-le-champ ou ensuite que les prestiges dont j'étais témoin n'étaient que supercherie. Toutes les fois, au contraire, que cette sensation s'est produite, il m'a été impossible de découvrir un truc quelconque, et j'ai été obligé d'admettre l'action du surnaturel.

Les lucifériens et les spirites, même les spirites amateurs, les évocateurs opérant dans un salon, entre amis, ne me contrediront pas, je le répète. C'est par là qu'ils discernent s'il y a jonglerie, charlatanisme, ou phénomène réel.

C'est d'abord une vague sensation de tremblement général, qui peut aller presque jusqu'au frisson, accompagné de chaleur intermittente et

de rougeurs fugaces de la face, laquelle, dans les intervalles, pâlit et se grippe légèrement.

Puis, survient une légère moiteur du corps, plus particulièrement localisée à la paume des mains. La gorge a une tendance à se sécher ; et un peu de raideur des articulations se produit, suivie de douleurs lombaires de fatigue dans la station debout.

Au milieu de cet ensemble de symptômes, l'esprit reste absolument calme, et le cœur ne bat ni plus vite ni plus lentement.

Après quoi, brusquement, intervient un phénomène optique. Quelques nuages mouches ou bluettes passent devant les yeux et semblent prendre des formes vagues et indécises, en même temps que des frôlements ont lieu sur la face, comme si l'on vous soufflait dessus ou comme si l'on vous passait des fils de soie sur le visage. En même temps, dans le silence, les oreilles vous bruissent légèrement ; c'est un bruit intermittent, léger et discret.

On se sent, à ce moment, entouré de quelque chose, comme d'une gaze, ou plutôt d'une sorte de couche d'électricité extérieure, qui vous donne, sous les vêtements, la sensation de froid et d'horripilation ; les cheveux se soulèvent légèrement.

Bien que parfaitement calme, — et il faut l'être pour assister, en spectateur résolu, à certaines abominations, — on se sent, malgré soi, pris, entouré (je dirai presque : surveillé), par quelqu'un ou quelque chose d'indéfinissable, de fluide ; on se sent comme imprégné de surnaturel.

En ce qui me concerne, les phénomènes se sont toujours terminés par deux petits coups très secs et très nets, frappés sur mon épaule droite, comme si un esprit me prévenait de sa présence, comme s'il tenait à me faire constater que je n'allais pas assister à des œuvres de supercherie.

Les collègues lucifériens ou les spirites ordinaires que j'ai interrogés, m'ont affirmé avoir éprouvé des sensations analogues, débutant par le léger frisson accompagné de chaleur intermittente, suivi de tous les phénomènes que je viens de décrire, et se terminant par l'impression des deux petits coups, comme deux fortes chiquenaudes, dont ils se sentent, sans aucune erreur possible, frappés en une partie du corps, épaule droite ou gauche, nuque, l'une ou l'autre joue, haut du crâne, tempe droite ou gauche, front, n'importe où enfin, mais toujours au même endroit. Le frère Ruchonnet, vice-président actuel de la Confédération helvétique, qui est un des principaux chefs de l'occultisme en Europe, sent, lui, les deux petits coups sous le menton et frappés très précipitamment. Adriano Lemmi a déclaré à Cresponi, qui me l'a répété, que, lui, à la fin des phénomènes précurseurs habituels, il n'éprouve pas l'im-

pression des deux petits coups, mais que, par contre, il se sent tirer la barbe, par deux fois, assez fort.

La sensation du souffle sur la face est inévitable ; aucun occultiste, dans une séance où le surnaturel se manifeste, n'y échappe ; ce souffle est léger pour les uns, et plus caractérisé pour les autres. Tous les lucifériens italiens savent et disent que Mazzini recevait ce souffle avec l'impression de la présence d'une bouche chaude qui expirait une haleine brûlante sur son visage avec une violence extrême ; c'était un souffle tellement fort, qu'il était obligé de fermer les yeux et qu'il en demeurait un moment comme asphyxié.

Ces phénomènes-là montrent, d'une façon indiscutable, que les démons, en qui les spirites amateurs s'obstinent à ne vouloir voir que des esprits de personnes défuntes, tiennent à prouver matériellement leur présence, afin qu'il n'y ait aucun doute chez ceux ou celles à qui ils font éprouver ces sensations particulières.

Or, ce soir-là, à Singapore, je ressentis toute la série de ces symptômes étranges, avant même de pénétrer dans le temple presbytérien. Evidemment, Satan et ses démons étaient là.

Je n'eus donc plus aucune hésitation, puisque mon but était de voir, de me rendre compte, pour dénoncer plus tard ces choses, quand le moment serait venu. Je frappai à la petite porte latérale de gauche, en maçon du Palladium ; on frappe deux coups, et l'on dit « Caïn » au premier frère qui se présente à vous.

Le servant qui vint m'ouvrir m'introduisit aussitôt, par un couloir, dans le petit parvis précédant la grande salle. La tenue était déjà commencée. Cinq frères et deux sœurs déambulaient dans le parvis, attendant impatiemment les quatre nouveaux venus qui complèteraient le nombre nécessaire pour avoir l'entrée; moi arrivé, il fallait donc attendre encore trois visiteurs.

J'avais revêtu mes insignes, et je me disposais à aller m'offrir à un tuilage complet, lorsque, me dirigeant vers le couvreur (gardien préposé extérieurement à la porte de la salle des séances), je levai la tête pour voir en face de qui je me trouvais. Une double exclamation échappa, en même temps, au frère couvreur et à moi :

— Crocksonn !

— Le docteur!

— Pas possible, fis-je; vous ici ?

— Eh! comme vous voyez, docteur, répondit l'autre, d'un air guilleret.

Le tuilage s'effectua néanmoins, entre nous deux; il est obligatoire, surtout chez les ré-théurgistes optimates, dont les réunions sont gardées avec mille précautions.

Le Croksonn en question, que j'avais en face de moi, était pour moi une vieille connaissance. On ne voyait que lui, à bord! il était constamment en voyage. J'avoue que, les nombreuses fois que je l'avais eu comme passager, jamais l'idée ne m'était venue de lui demander la raison de ces déplacements incessants, dont maintenant je commençais à comprendre ou à pressentir les motifs.

Ce Croksonn était un pasteur protestant, que nous appelions familièrement, à bord, « le révérend Alcool ». Nous ne l'avions, en effet, jamais vu qu'entre deux wiskys. Ce pasteur, doublé d'un sataniste, était, on le voit, triplé d'un parfait ivrogne.

En apparence, pas mauvais homme; je le croyais presbytérien convaincu, et jamais je n'aurais supposé qu'il dissimulait un occultiste; le gaillard cachait bien son jeu. Cent fois, j'avais eu l'occasion de lui rendre de menus services, sans compter un grand : un soir, je l'avais tiré des griffes de mon infirmier, qu'il poursuivait sous prétexte de tenter de le convertir au protestantisme; celui-ci, impatienté, l'avait acculé dans un coin de la batterie, et s'apprêtait à lui administrer une de ces tripotées dont les matelots français possèdent la formule et le secret; mon intervention seule empêcha le révérend Croksonn de recevoir ladite tripotée.

— Ah! quelle joie, docteur, de vous savoir des nôtres! me disait-il à présent; — et sa figure s'épanouissait; il me serrait vivement les mains, après le tuilage, répétant : — Oh! oui, je suis content, bien content, tout à fait content de vous voir ici et de pouvoir vous appeler mon frère!...

A bord, je n'avais jamais caché mes sentiments de bon catholique; il pensa que c'était une ruse de ma part; lui, l'hypocrite fieffé, dut certainement me mesurer à son aune. C'est ce que je compris; car il me félicita de « mon habileté ».

Enfin, trois autres visiteurs arrivèrent à leur tour; le nombre réglementaire d'entrée était atteint; Croksonn nous ouvrit les portes du sanctuaire palladique.

A peine eus-je pénétré dans la salle, que je demeurai abasourdi. Etait-ce bien là le même temple que j'avais visité quelques heures à peine auparavant?... D'où avait-on sorti l'autel du Baphomet et tous les accessoires du culte luciférien?

Le local était décoré comme il convient pour une réception de Maîtresse Templière, et l'on était en pleine séance.

Sauf à l'orient, où l'autel de l'idole palladique était recouvert d'un immense baldaquin à draperies rouges, tout le reste de la salle était tendu en blanc; par exemple, les tentures et les draperies étaient magnifiques, très riches, en soie et velours, avec des franges d'or.

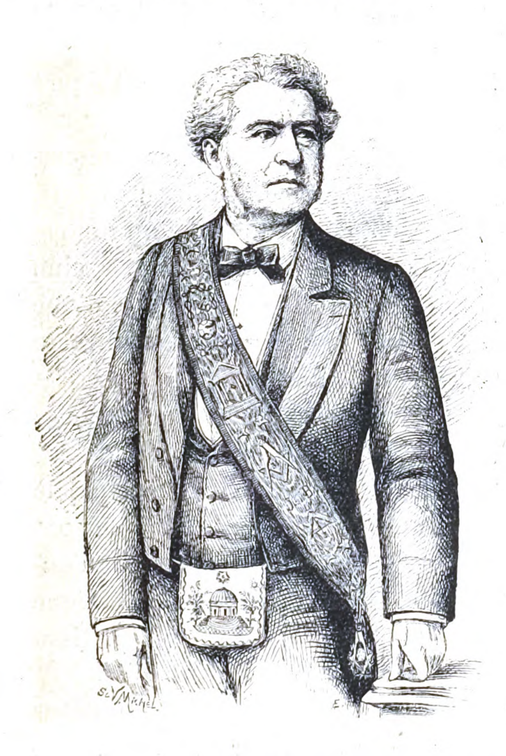
L'autel du Baphomet, abrité sous le vaste baldaquin dont je viens de parler, ressemblait à un autel d'église catholique ; il y avait même un tabernacle, dont la porte reproduisait, en miniature, celle de l'entrée, avec ses deux colonnes latérales sur lesquelles on voyait les lettres J et B, et au milieu de la porte du tabernacle, la lettre M. A droite, un chandelier d'argent avec une bougie de cire noire, allumée ; à gauche, un chandelier semblable, mais avec une bougie de cire blanche, également allumée. Sur l'autel, trônait le Baphomet ou Palladium, ressemblant exactement à celui de Calcutta, moins les serpents. Au-dessus de l'idole, on apercevait, brodé sur la draperie du fond, l'aigle à deux têtes, emblème de l'autorité maçonnique suprême, dominé par un triangle entouré de rayons ayant la pointe du milieu dirigée en bas, c'est-à-dire un triangle renversé, au centre duquel on lisait le chiffre 33. Il n'est pas inutile de rappeler ici la signification de ce chiffre : il est là pour rappeler l'âge du Christ, quand il fut mis à mort ; c'est aussi à raison de ce nombre que le premier Suprême Conseil du globe a été établi à Charleston, ville située au 33e degré de latitude, et que le rite écossais a été créé en 33 degrés. N'oublions pas de dire que, là comme partout, l'aigle à deux têtes tenait entre ses serres un glaive auquel était accrochée une banderole portant l'inscription : *Ordo ab Chao.*

Au fond, de chaque côté de l'autel du Baphomet et en dehors du baldaquin rouge, il y avait un des deux tableaux que j'ai déjà décrits : à gauche, la parodie sacrilège de la mort du Christ, et à droite, le jeune homme planant dans les airs, semant la fécondité sur la terre ; dans ce dernier tableau, le jeune homme est appelé Eblis, qui est le nom servant à masquer la personnalité de Lucifer dans les légendes débitées en loge de la maçonnerie ordinaire.

A l'estrade, le grand-maître et la grande-maîtresse siégeaient, un peu au devant de l'autel, mais séparément, chacun de son côté, lui à gauche, elle à droite. Ils étaient assis dans des fauteuils superbes, qu'on qualifie de trônes, richement sculptés, avec des dorures. Chacun d'eux avait devant soi une colonnette terminée par un plateau, à la hauteur du coude de la personne assise : sur l'un de ces plateaux, le maillet du président ; sur l'autre, devant la grande-maîtresse, par conséquent, un petit poignard et un livre ouvert (constitutions et règlements du rite). L'emplacement de la présidence et, en même temps, de l'autel du Baphomet, était exhaussé seulement de deux degrés sur l'estrade.

Le grand-maître, nommé le frère Spencer, négociant de la ville, portait, pour insignes, le cordon blanc du 33e degré du rite écossais, en écharpe, de l'épaule gauche à la hanche droite, et, en outre, en camail, le cordon noir, en soie moirée, à liseré blanc en bordure, du rite palla-

dique, avec un bijou d'or suspendu à la pointe sur la poitrine et consistant en une petite échelle de sept échelons : au surplus, il avait le tablier des ré-théurgistes optimates, qui est triangulaire, à fond noir, recouvert à moitié par une bavette blanche de même forme ; sur la partie blanche, la lettre L enrayonnée est brodée en or, tandis que le mot *Éva* est brodé en argent sur la partie noire.





LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Charles Floquet,
ministre,
président de la Chambre française

Emmanuel Arago,
ambassadeur,
de la République française à Berne

La grande-maîtresse, mistress Vandriel, veuve d'un officier de la marine anglaise, était en toilette de soirée, couronnée d'un diadème de brillants, dont le sujet principal reproduisait le pentagramme magique ; elle avait un collier d'or en forme de chaîne, à anneaux triangulaires, auquel pendait la petite échelle bijou ; au corsage, une broche reproduisant encore le pentagramme, avec des pierres précieuses variées ; à chaque poignet, elle avait un bracelet d'or massif, auquel était suspendu un fragment de chaîne d'or, massive, brisée. Elle portait le tablier palladique, semblable à celui du grand-maître. Son cordon était celui

du grade de Maîtresse Templière; cet insigne mérite une description spéciale.

Ce cordon se porte en écharpe, de l'épaule droite à la hanche gauche. Il est à fond noir, bordé tout le long, de chaque côté, d'une large dentelure formée par des triangles alternativement blancs et noirs. Au centre du cordon, il y a la représentation d'Isis et d'Osiris; la déesse est figurée par une femme dévêtue, aux cheveux flottant épars, faisant de chaque main le signe de l'ésotérisme, main droite en l'air, main gauche abaissée, ses pieds posant sur un croissant de lune; quant à Osiris, il est figuré par un soleil rayonnant, juxtaposé sur Isis, dont il recouvre tout le milieu du corps; au-dessous du croissant, on distingue un serpent monstrueux ou dragon, Typhon, qui se tortille dans l'espace. Au-dessus d'Isis, Osiris et Typhon, il y a les colonnes J et B s'élevant du sein d'un nuage, et, entre elles, la lettre M, dominée par l'étoile flamboyante, à cinq pointes. Au-dessous du groupe central, on voit un calice, surmonté d'une hostie transpercée par un poignard. A ce cordon, la grande-maîtresse porte suspendu un petit trident, dit trident de Paracelse.

Il ne faudrait pas croire que ces broderies de cordons maçonniques sont de la pure fantaisie. Je sais que, dans le public, on rit fort de ces ornementations bizarres, et moi-même, avant de connaître, j'ai été le premier à en rire. Mais tout cela est très étudié, tous ces emblèmes ont une raison d'être, un sens des plus sérieux. Ces insignes résument l'enseignement et la pratique de chaque grade. Or, ici, au grade palladique de Maîtresse Templière, enseignement et pratique ne sont qu'un tissu d'horreurs, d'infamies.

En racontant l'initiation de miss Arabella D***, je serai obligé de passer sous silence certaines particularités de la cérémonie; car j'écris un livre qui doit pouvoir être lu par tout le monde. Ce que je supprimerai, les personnes d'âge mûr, qui me lisent, en trouveront le symbole dans le groupe central du cordon de ce grade palladique. J'ai dit, et je n'insiste pas.

Le calice, l'hostie et le poignard rappellent les sacrilèges exécrables qui se commettent.

Ceci me fait penser que, dans la description de l'estrade, j'ai oublié de mentionner un petit autel pentagonal, placé au pied de l'emplacement présidentiel, à peu de distance de la balustrade qui est la limite de l'orient. Cet autel supporte un calice, un vrai calice consacré. En Europe et en Amérique, c'est un calice acheté à quelque prêtre apostat; à Singapore, c'est un calice volé à un missionnaire martyr et revendu aux francs-maçons par les Chinois, les bourreaux.

A l'orient, siégeaient encore deux frères et deux sœurs, par couple.

A droite, le chevalier et la chevalière d'éloquence ; à gauche, le chancelier-secrétaire et la grande maîtresse des dépêches.

Dans la salle, frères et sœurs mêlés étaient répartis en deux groupes principaux, qu'on appelle les camps. Entre les deux camps, on voyait un lit antique, de style grec, très bas, nommé le Pastos, et sur lequel était étendu un frère, contrefaisant le mort. Au pied du Pastos, et de chaque côté, il y avait une urne funéraire où brûlait de l'esprit-de-vin. A gauche, entre le Pastos et la balustrade, on remarquait encore une tablette portée par une petite colonne et recouverte d'un tapis blanc avec bordure de triangles blancs et noirs ; sur cette tablette se trouvait une sphère terrestre, autour de laquelle s'enroulait un serpent en carton durci, la tête dominant la sphère.

Les Européens, en habit de soirée, des Anglais principalement, formaient la majorité de l'assistance ; des Indiens et des Chinois, en costumes nationaux, complétaient la partie masculine de la réunion. Quant aux dames, elles appartenaient, toutes sans exception, à la colonie anglaise. Les hommes portaient en camail le cordon palladique, semblable à celui du grand-maître Spencer, et, en écharpe ou autrement, le cordon de leur plus haut grade dans un autre rite non luciférien. Les femmes, au contraire, n'avaient, en fait de cordon, que celui du grade de Maîtresse Templière, comme mistress Vandriel, la grande-maîtresse ; mais le bijou, qui était suspendu à l'extrémité, était un petit poignard, au lieu du trident. Comme mistress Vandriel, elles avaient le collier et les bracelets décrits plus haut ; mais elles ne portaient ni la broche pentagramme, ni le diadème. Toutes, ainsi que la grande-maîtresse, étaient en toilette de soirée, blanche ; la robe, retroussée du côté gauche jusqu'à la hauteur du genou, pour laisser voir la jarretière des sœurs maçonnes, jarretière en satin blanc où la devise *Silentium et Virtus* est brodée en soie bleue. Frères et sœurs avaient enfin le tablier triangulaire palladique, blanc et noir.

Lorsque j'entrai avec dix autres visiteurs, nous allâmes nous placer sur les banquettes de droite ; cette partie de la salle se nomme « le camp de l'Afrique ». En effet, dans toute réunion où sont des dames, les noms des points cardinaux sont remplacés par ceux de parties du monde. L'orient devient « l'Asie » ; la porte d'entrée s'appelle « l'Europe » ; vis-à-vis de moi, j'avais « le camp de l'Amérique ».

A ce moment, l'initiation n'était pas encore bien avancée.

Miss Arabella, la récipiendaire, une belle fille de vingt-cinq ans, grande, robuste, ni maigre ni grasse, le regard mauvais, le nez légèrement effilé, la bouche pincée, était debout, à la tête du Pastos, à côté de la sphère au serpent, entre les deux camps. Elle était, elle aussi, en toi-

lette blanche ; mais son cordon, en écharpe de droite à gauche, était bleu moiré ; le poignard-bijou était remplacé par une minuscule truelle d'or ; quant à son tablier, il était de peau blanche et bordé de soie bleue, avec deux cœurs traversés d'une flèche, brodés en rose au centre. C'était là la tenue du grade de Maîtresse, troisième degré des rites androgynes qui ne sont pas lucifériens. Elle écoutait une harangue du chevalier d'éloquence.

Je reconnus, assis à peu de distance d'elle, le planteur D***, son père. C'était lui-même, ce misérable, qui la faisait affilier au Palladium. La tante Fausta était là aussi ; elle donnait donc dans l'occultisme, l'horrible mégère ; je n'en fus nullement étonné.

Il faut croire que miss Arabella avait en son affreux père un répondant sérieux, pour qu'on lui conférât les deux grades palladiques féminins en une seule soirée ; une pareille initiation est, en effet, des plus rares ; le grade d'Élue constitue un stage presque obligatoire, avant la révélation des derniers mystères. Nous allons voir tout à l'heure que cette jeune fille était vraiment digne de Satan, à qui elle allait se vouer.

On lui avait d'abord fait sommairement jouer la comédie de l'initiation d'Élue, comédie où, entre autres choses, on donne à la récipiendaire une figue confite qu'elle mange, tandis qu'on lui explique que ce fruit est le lotus ou figue religieuse des pagodes et que sa propriété est de faire disparaître la superstition de l'âme de quiconque en a goûté.

Puis, on lui avait dit pourquoi le rite s'appelle palladique. « Ce nom vient du Palladium, dont le Rite Réformé Nouveau a la garde. Ce Palladium, c'est le Baphomet original, qui fut donné aux Templiers du moyen âge par le grand architecte de l'univers en personne ; transmis en secret, de génération en génération, des Templiers aux Sociniens et de ceux-ci aux francs-maçons, il est aujourd'hui le gage de la conservation de la franc-maçonnerie. Il est en dépôt au premier Suprême Conseil du globe, fondé le 31 mai 1801 à Charleston, dans la Caroline du Sud, aux États-Unis d'Amérique. »

Après quoi, on lui avait fait prêter un premier serment, pour recevoir le grade d'Élue. Voici ce serment :

« — En présence du grand architecte de l'univers, vrai Dieu, lumière des âmes, seul protecteur de l'humanité, et devant cette digne et vaillante assemblée, je promets et jure, au nom de ce que j'ai de plus sacré, et par mon sang que je mets à la disposition de la plus sainte des causes, de ne jamais révéler les secrets des Élues de ce rite, de ne jamais les laisser soupçonner aux profanes, ni même à mes frères et sœurs des autres rites maçonniques, quels que soient leurs grades. Je lutterai jusqu'à la mort, par tous les moyens, ressources et avantages dont la nature m'a dotée,

contre le despotisme et la superstition. J'en fais le serment solennel, et je renouvelle celui d'aimer, défendre et secourir mes frères et sœurs en notre divin Seigneur, principe du Bien. Que le grand architecte m'aide et me reçoive un jour dans son sein. Ainsi soit-il. »

Maintenant, ai-je dit, le chevalier d'éloquence était en train de lui débiter un discours.

Ce discours, qui est tout au long dans les rituels palladiques, est le dernier mot de l'impiété. Je ne me sens pas le courage de le reproduire in-extenso; je vais le résumer, en demandant à mes lecteurs pardon même pour cet aperçu. Mais il faut bien qu'on sache jusqu'où va le crime de cette secte infernale; Léon XIII a expressément ordonné de dévoiler les horreurs qu'elle accomplit dans le mystère. « En premier lieu, a écrit le Souverain-Pontife dans son encyclique *Humanum Genus*, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. » Je maitrise donc mon indignation, et j'arrache le masque d'hypocrisie des sectaires. Ce discours, intitulé *Instruction en deux parties pour les grades d'Élue et de Maîtresse Templière*, c'est la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle qu'elle est odieusement travestie par les francs-maçons lucifériens. La première partie se débite à l'initiée Élue, la fin est réservée à la Maîtresse Templière.

Selon la franc-maçonnerie, Caïn est le fils d'Eve et de Lucifer, qui, dans tous les rites, sauf le palladique, est appelé Eblis. Le déluge est un acte de haine d'Adonaï, le dieu des chrétiens, qui a noyé l'humanité uniquement pour faire périr la déscendance de Caïn; mais il se trouve que, par un adultère de la femme de Cham, le jeune Chanaan, conçu avant l'entrée dans l'arche, est fils d'un descendant de Caïn, et ainsi la race d'Eblis-Lucifer est sauvée.

D'autre part, Baal-Zéboub ou Belzébuth, prince des génies de lumière, est, par un adultère de Sara, le père d'Isaac; de telle sorte que Jésus descend, non d'Abraham, mais de Baal-Zéboub.

Quant au père de Jésus, c'est Joseph, que la franc-maçonnerie appelle Joseph Pandera et dont elle fait un soldat, avant qu'il soit charpentier. Ceci a été imaginé pour nier la virginité de Marie, nommée Mirzam dans la légende maçonnique. Mirzam est, en outre, donnée comme étant une coiffeuse pour femmes, et Jésus est né d'elle avant le mariage. Pandera a abandonné Mirzam, puis l'a reprise, enfin l'a épousée et a reconnu l'enfant. Mirzam et Pandera, mariés, ont eu d'autres enfants, deux filles et trois garçons.

A Bethléem, au moment de la naissance de Jésus, son père Joseph Pandera était absent. C'est Lucifer qui est venu au secours de Mirzam, en lui envoyant trois disciples de Zoroastre, nommés Jaspard, Balthazar et

Melchior, adonnés à la théurgie ou magie, lesquels, suivant une étoile mystérieuse allumée par le Dieu Bon, ont trouvé l'étable de Bethléem, ont rendu hommage à Jésus comme descendant de Baal-Zéboub, et ont remis à Mirzam une cassette d'or, pour la mettre à l'abri du besoin ; c'est grâce aux libéralités de ces trois mages qu'elle a pu élever son enfant.

Le palladisme fait ressortir que les trois mages sont des adorateurs d'Ormuzd, en ajoutant qu'Ormuzd, dans la religion des Perses, correspond à Eblis-Lucifer, tandis qu'Ahrimane, principe du mal dans cette mythologie, n'est autre qu'Adonaï, le dieu des chrétiens.

Après la visite de Jaspard, Balthazar et Melchior, qui l'ont comblée de leurs dons, Mirzam a quitté Bethléem et s'est retirée en Egypte, où elle doit, d'après le conseil des mages, faire élever son enfant par les prêtres d'Isis et d'Osiris. A peine avait-elle mis le pied hors de la Palestine, que le roi de Judée, Hérode le Tyran, instruit par ses devins de la naissance d'un enfant appelé à donner la liberté au monde, ordonna le massacre de tous les nouveau-nés de Bethléem. Selon la légende maçonnique, c'est donc Baal-Zéboub, ancêtre de Jésus, qui préserva de l'égorgement le fils de Pandera et de Mirzam.

L'enfant Jésus, à qui Eblis-Lucifer et Baal-Zéboub avaient réservé de hautes destinées, fut élevé dans la magie par les prêtres égyptiens, et, lorsqu'il revint en Palestine, une fois le péril passé, il remplissait d'étonnement et d'admiration les prêtres juifs par la sagesse de ses réponses ; car il n'était aucune difficulté philosophique pouvant l'embarrasser ; il résolvait en quelques mots les problèmes sur lesquels on l'interrogeait. Il avait sept ans, quand il donna ces preuves de précocité ; et l'abominable légende palladique ajoute que c'est à cette époque que Joseph Pandera épousa Mirzam.

Jusqu'à dix ans, l'enfant prédestiné montra sa science et sa sagesse étonnantes ; et ici le parodiste sacrilège, — qui n'est autre que l'anti-pape Albert Pike, — établit des comparaisons. Il cite Pic de la Mirandole, qui, à dix ans, défiait les poètes et orateurs de son temps, parlait déjà la plupart des langues connues alors, et un certain enfant prodige, nommé Heinecken, dit-il, né à Lubeck, qui, à treize mois (c'est Albert Pike qui l'affirme), savait toute la Bible, à deux ans, l'histoire ancienne et moderne, qui parlait couramment, à quatre ans, l'allemand, le français et le latin, et qui mourut à cinq ans, succombant sans doute à un tel excès de science prématurée. Le prétendu souverain pontife de Charleston part de là pour mettre Jésus en parallèle avec Pic de la Mirandole et cet Heinecken, dans son instruction destinée aux grades d'Elue et de Maîtresse Templière. Il déclare qu'il n'y avait pas lieu, pour les catholiques, de de-

viniser Jésus, attendu, dit-il, que les francs-maçons n'ont jamais songé à mettre sur leurs autels Pic de la Mirandole et Heinecken.

Mais, ajoute la légende de la maçonnerie palladique, Jésus ne se borna pas à cultiver la science de la magie, dès son jeune âge ; il donna aussi l'exemple du travail manuel, et il apprit l'état de menuisier, augmentant ainsi par les bénéfices de cette profession les ressources de sa famille.

Maintenant, je cite textuellement quelques lignes de cette ignoble légende ; que le lecteur surmonte comme moi son dégoût.

« Arrivé à l'âge de trente ans, est-il dit dans l'instruction, le fils de Mirzam se trouva être le sujet d'une manifestation éclatante et surprenante de production instantanée de toutes les forces de guérison nécessaires, et cela en vertu de la loi de la nature qui veut deux genres de progrès, l'un du temps, de chaque instant, de chaque seconde, l'autre instantané, producteur de métamorphoses subites, bien connues dans l'ordre végétal et animal ; le fils de Mirzam en a été l'un des types les plus complets dans l'ordre nominal (*sic*). »

Comprenne ce pathos qui pourra. Je continue :

« Aussi le peuple ne le désigna-t-il que sous le nom de *guérisseur*, qu'il exprimait en disant : *Iésus*, du radical *iésis*, guérison. Et ce surnom de Jésus lui est resté et est devenu son nom distinctif. »

Miss Arabella écoutait attentivement cet évangile travesti, comme l'écoutent toutes les femmes et jeunes filles qui se vouent au satanisme.

Poursuivons en citant textuellement :

« Ce don de guérison des maladies du corps, d'une force toute particulière, dont était doué le guérisseur, le Jésus, et dont les effets se manifestaient comme ceux d'une loi naturelle, ajouté à des idées très élevées, à une logique très grande et à une bonté sans mesure, firent de Jésus la personnalité la plus marquante de son époque en Judée.

« Il captivait les foules par ses discours semés d'admirables paraboles, telles que celle du mauvais riche que nous connaissons tous : le riche égoïste dédaigne la misère du pauvre, de Lazare, qui, n'ayant même pas les miettes tombant de la table du capitaliste dévorant, en est réduit à attendre que le chien du maître veuille bien lui abandonner un os à demi rongé. Jésus stigmatisait ainsi la propriété, le capital, flétrissant leurs abus, leur despotisme. »

On remarquera avec quelle perfidie la franc-maçonnerie s'empare de la parabole du mauvais riche pour faire du socialisme à sa façon. Il y a vraiment un art satanique dans ce travestissement de l'Evangile.

Je note, en passant, un autre travestissement, celui-ci absolument infâme, de l'épisode relatif à la femme adultère, que le Christ, miséricordieux

par excellence, sauva de ses bourreaux, en disant : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Dans cette magnifique intervention de la charité divine, dans cette leçon magistrale donnée aux hypocrites qui s'indignent contre une pécheresse alors qu'ils sont eux-mêmes pécheurs invétérés, la franc-maçonnerie prétend voir l'absolution, l'approbation de l'adultère ! Et, de cet épisode, l'anti-pape Albert Pike tire des conclusions véritablement infectes ; je ne trouve pas d'autre mot pour les qualifier ; et ma plume se refuse à reproduire cette dissertation d'une impiété telle, que son inspiration infernale ne laisse aucun doute. Pour moi, il est certain que cette immonde parodie du Nouveau Testament a été dictée à Albert Pike par Satan en personne ; il n'est pas d'impie, si pervers qu'il soit, qui ait pu imaginer de pareilles abominations ; c'est, du reste, l'avis de tous les théologiens qui ont eu connaissance des ouvrages dogmatiques de l'anti-pape de Charleston.

Evidemment, M. l'abbé Brettes, chanoine de Notre-Dame de Paris, et collaborateur de M. Paul Rosen, franc-maçon converti, — tous deux vivent encore, — avait sous les yeux les rituels d'Albert Pike et d'autres rituels analogues, quand il écrivait ces lignes (*Cours de Maçonnerie Pratique*, tome II, page 490-491) :

« Que dire de la Maçonnerie Adonhiramite, dont le troisième degré représente le troisième ciel, où tout est céleste par conséquent, où interviennent des personnages portant des noms de saints, de saintes et d'anges, de la Vierge Marie, du Saint-Esprit, de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dont les mystères enfin, chefs-d'œuvre incomparables de sacrilège et d'impudicité, paraissent dépasser de trop haut la malice du génie humain, pour n'avoir pas été directement révélés par l'enfer ?

« Et qu'on ne vienne pas crier à la calomnie ! Les documents authentiques sont là. C'est le cas, pour la maçonnerie, d'être fidèle à sa tactique de silence et de reprendre son jeu de martyre.

« Que l'on ne vienne pas nous dire non plus que ce sont là des exceptions d'un autre âge, qui tiennent de la folie, et dont on ne saurait rendre les loges responsables ; car je répondrais que Albert Pike, le grand pontife de la maçonnerie américaine, le Nazaréen inspiré, dont les paroles et les écrits ont, pour les francs-maçons des deux mondes, à peu près la même autorité que l'Evangile pour les catholiques, et qui n'est, au fond, qu'une contrefaçon du Pape, écrit et imprime en ce moment même (1886), en leur donnant un caractère profondément sacré, et en les noyant dans des flots d'érudition mystique, des horreurs comme seul pourrait en écrire Satan.

« Il y a tel de ses livres, — je me garderais bien de le nommer, — qui



L'expérience palladique, dite de l'ombre fixée au mur, par l'effet de la formule « *Trulu-krashkim-nicoé,* » etc. (Page 230.)

n'a été imprimé qu'à cent cinquante exemplaires, dont le texte original a été soigneusement brûlé, qu'on ne saurait trouver à prix d'or, que n'a jamais effleuré le regard d'un profane, et dans lequel il donne des trois premiers degrés maçonniques une explication que je défie une plume française d'oser jamais reproduire. »

J'ignore quel est le livre d'Albert Pike dont M. le chanoine Brettes a pu avoir un exemplaire ou une copie entre les mains ; ce ne peut être que celui intitulé *Legenda Magistralia*, tiré à deux cents exemplaires, ou le

Discours sur le Symbolisme, tiré à cent-cinquante exemplaires; l'un et l'autre se valent comme infamie et donnent l'explication secrète des trois premiers grades maçonniques. Ces livres-là, comme tous ceux de l'anti-pape de Charleston, je les ai eus à ma disposition, non seulement à Calcutta, mais à Charleston même; je les ai copiés; et je déclare à mon tour que le dit commentaire du symbolisme des grades d'Apprenti, Compagnon et Maître n'est pas imprimable dans un livre exposé à tomber sous des yeux innocents.

Un auteur a reproduit une partie importante de ces élucubrations diaboliques d'Albert Pike; c'est M. Léo Taxil, dans son volume intitulé *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?* Je ne le blâme pas; car il a soin de prévenir que son livre est uniquement destiné aux personnes d'âge mûr, et il a, en outre, une très élogieuse approbation épiscopale. Mais, moi qui m'adresse à tout le public, qui veux démontrer le satanisme de la secte, sans entrer dans les détails de nature à troubler des âmes candides, je suis tenu à une grande réserve. Je dirai tout ce qu'il faut dire, et je n'irai pas au-delà de ce qu'il est indispensable de faire connaître. Le lecteur, j'en suis convaincu, me rend cette justice, que, tout en me faisant comprendre, je sais m'arrêter à propos et ne pas dépasser la mesure. Je continuerai ainsi jusqu'au bout. — Cette observation, je le répète, n'implique aucune critique à l'égard de qui a cru devoir reproduire tels quels certains passages de deux rituels lucifériens, passages que, moi, j'atténuerai. D'autre part, je donnerai mille renseignements que les auteurs n'ayant pas vu de près le palladisme ne pouvaient fournir, et je rectifierai diverses menues erreurs commises par plusieurs écrivains.

Poursuivons donc cette relation vécue.

Le chevalier d'éloquence, lisant sur le rituel l'instruction pour l'Élue, disait encore à miss Arabella :

« Jésus, enfin, voulut montrer avec éclat que la religion ne doit pas être un commerce, et que le trafic de tout ce qui se rapporte au culte dû à la divinité est une chose infâme. Il se rendit donc un jour au temple de Jérusalem, à l'heure où de cyniques vendeurs encombraient les parvis et assaillaient les fidèles de leurs offres à tout prix; s'armant d'une verge, à la face du soleil, il chassa, plein d'un juste courroux, tous ces trafiquants indignes. Et, en vous rappelant, ma sœur, cet épisode tout à l'honneur de Jésus, nous ajoutons que le catholicisme fait preuve d'une rare impudence en célébrant cet acte courageux dans les sermons de ses prêtres; car le catholicisme protège ce même cynique commerce, ses prêtres en retirent leurs plus gros profits, vendant tout, bénédictions et prières, baptême, mariage et enterrement, pardon des fautes commises, espoir en la miséricorde divine, vendant non seulement les choses

de la terre, mais même, sous le nom d'indulgences, vendant leur ciel, qu'ils appellent le paradis. Aussi, est-ce bien aux prêtres catholiques que s'appliquent exactement les paroles de Jésus irrité : « De la maison de prière, vous avez fait une caverne de voleurs. »

Cette interprétation, odieusement déloyale, de la franc-maçonnerie, montre bien l'origine, la source des honteuses calomnies d'une partie de la presse moderne contre le clergé, accusé de vénalité, alors que nos desservants ont à peine de quoi vivre, reçoivent, en dédommagement de la confiscation des biens de l'Eglise, un traitement infime, égal tout au plus à celui du dernier facteur rural, alors que les dons volontaires des fidèles ne sont déposés dans la main d'un prêtre que pour soulager la misère des pauvres. Et c'est la franc-maçonnerie qui ose parler de trafic, elle qui vend ses grades, ses diplômes à des prix exorbitants, elle qui fait payer mille francs chacune de ses initiations aux divers degrés du Palladium, elle qui a un tarif, variant de cent à trois mille francs, pour chacun des trente-trois grades du rite écossais !

Le chevalier d'éloquence continuait en ces termes :

« Il est encore un épisode de la vie de Jésus que nous célébrons dans nos mystères ; c'est celui de la résurrection de Lazare. Le catholicisme y voit un fait surnaturel, un cadavre déjà décomposé rappelé réellement à la vie. La maçonnerie, faisant, au contraire, la part de la tendance des écrivains orientaux à dramatiser les enseignements sous la forme de récits d'événements accomplis, la maçonnerie voit, dans la résurrection de Lazare, un symbole, et son explication naturelle et raisonnable est donnée au dernier grade féminin du rite palladique. »

En réalité, la maçonnerie travestit ignoblement ce miracle du Christ, sous prétexte de symbolisme, et ce travestissement est à deux fins. On dit d'abord à la récipiendaire, au grade d'Elue, que Lazare est l'emblème du prolétaire qui se lèvera un jour à l'appel de la franc-maçonnerie. Un autre symbolisme, mis en action, sert d'épreuve, lors de l'initiation au grade de Maîtresse Templière.

« Jésus, poursuit le chevalier d'éloquence, fut un guérisseur incomparable, ce qui est dans l'ordre naturel des choses ; mais il ne ressuscita vraiment personne, ce qui est d'une impossibilité absolue (1). Jésus, pour une grande part de sa vie, peut être cité comme un modèle. Il excita, dans le peuple juif, un tel enthousiasme, qu'on répandit le bruit de sa divinité. Mais il s'empressa de démentir cette fausseté, et, d'après les Évangiles même, il en agit ainsi en deux occasions parmi beaucoup d'au-

(1) Ici, la maçonnerie luciférienne se contredit ; Albert Pike oublie les fakirs qui se momifient, que l'on enterre et qui ressuscitent. Il est vrai que l'anti-pape de Charleston peut répondre que, dans le cas des fakirs en question, il y a, non pas mort, mais suspension de la vie.

tres : « Pourquoi m'appelez-vous bon? répondit-il un jour; il n'y a que « Dieu qui soit bon. » (Marc, ch. x, v. 17-18; Matthieu, ch. xix, v. 16-17; Luc, ch. xviii, v. 18-19.) « Jésus dit à Magdeleine : Allez vers mes frères, « et dites-leur ceci en mon nom : Je monte vers mon Père et votre « Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean, ch. xx, v. 17.)

« Les Juifs, entraînés par l'attrait de ses guérisons, de son incontestable génie et de sa bonté sans bornes, se prirent à rêver de secouer le joug des Romains qui les dominaient.

« Mais je m'arrête. La narration de la vie de Jésus, au grade d'Élue, doit s'interrompre ici; nous la reprendrons, très aimable et parfaite sœur, lorsque votre persévérance et de nouvelles preuves de votre dévouement à notre cause vous auront rendue digne d'être reçue Maîtresse Templière, dernier degré féminin de la maçonnerie palladique. »

Sur ces mots, le chevalier d'éloquence se rassit. Un maître des cérémonies éteignit une grande bougie placée dans un chandelier, à l'orient, et sur laquelle une lettre J était peinte en rouge.

On avait hâte de passer à l'initiation au grade de Maîtresse Templière, qui, exceptionnellement, devait être donnée à miss Arabella dans la même soirée. C'est pourquoi, on abrégea. D'ordinaire, après le discours du chevalier d'éloquence, a lieu une instruction complémentaire (dite catéchisme), qui est dialoguée entre le grand-maître et une sœur dignitaire. Cette récitation fut sautée, et l'on se borna à faire connaître à miss Arabella les secrets du grade d'Élue.

En maçonnerie, on entend par secrets d'un grade les mots et signes de convention qui ne sont connus que des seuls initiés. Ces secrets se composent généralement d'un signe d'ordre, d'une batterie, d'une acclamation, d'un âge, d'un signe de reconnaissance, d'un mot de passe, d'un mot sacré, et quelquefois d'une marche spéciale ou d'autres menues singularités.

Voici les secrets du grade d'Élue, dans la maçonnerie palladique :

Le signe d'ordre est la posture que tous les assistants doivent instantanément prendre en séance, lorsque le grand-maître s'écrie : « Frères et sœur, à l'ordre! » En réunion d'Élues, on joint les coudes au corps, on avance les mains, doigts étendus et écartés, la paume en l'air. Ce signe a été imaginé, dit le rituel, en souvenir des adorateurs d'Ormudz, qui, honorant en Jésus le descendant du prince des esprits de lumière (Baal-Zéboub), lui offrirent des présents. »

Le signe de reconnaissance se fait, à l'entrée de la salle de réunion; c'est un dialogue mimé en une demande et une réponse; le gardien préposé à la porte du temple (frère couvreur) fait un geste, et il faut lui répondre par un autre geste convenu. Au grade d'Élue, le couvreur si-

mule le geste de donner un coup de verge, la main droite repliée d'abord sur l'épaule droite et frappant ensuite dans le vide, droit devant soi. Le frère ou la sœur, qui se présente pour entrer dans la salle, doit répondre par un autre geste de coup de verge, la main droite à l'épaule gauche et frappant comme du revers. Par cette pantomime ridicule, « on figure, dit le rituel, l'acte énergique de Jésus, enseignant pratiquement et prophétiquement comment doivent être traités les charlatans sacerdotaux. »

L'attouchement est la jonction des mains, quelquefois des pieds ; c'est encore un signe, et celui-ci se donne non seulement à la porte du temple, mais aussi entre adeptes qui se rencontrent dans la rue. Deux Élues, ou un frère et une sœur du Palladium, se donneront l'attouchement ainsi : l'une présente la main droite à plat, doigts étendus serrés, sauf un écartement entre le médius et l'annulaire, et dit : « Le sépulcre s'ouvre » ; l'autre, dans l'écartement, place son pouce droit levé, gardant le poing fermé, et dit : « Résurrection ! »

Dans le catéchisme d'Élue, on explique cet attouchement de la façon suivante : « Le peuple est enseveli, mort, dans le sépulcre de l'ignorance ; la pierre du sépulcre se fend et laisse pénétrer la lumière dans le tombeau ; la lumière maçonnique ressuscitera le peuple. »

Il y a aussi un autre sens ; mais il est obscène, et je m'abstiendrai de l'indiquer. Ce double sens se comprend au grade de Maîtresse Templière.

Par batterie, on entend la série de coups réglés qui se frappent à la porte du temple ou qui servent dans les applaudissements pour faire honneur à une sœur ou à un frère. Les Élues exécutent la batterie par un coup fort, suivi de cinq petits coups. Il s'agit, d'après le rituel, de rappeler Jésus et les cinq frères et sœurs que la maçonnerie lui attribue.

L'acclamation est un cri que l'on pousse tous ensemble, en séance, après une batterie d'applaudissement. En réunion d'Élues, on crie : « *Ave, Eva ! ave !* » Le rituel dit : « Nous saluons ainsi en Mirzam la digne fille d'Ève. » La maçonnerie nie la virginité de la mère de Notre-Seigneur, et elle feint de célébrer, par un horrible blasphème, une épouse ayant donné le jour à six enfants. Tout ceci, on le reconnaîtra, est absolument satanique ; le palladisme est vraiment la preuve de l'esprit infernal qui inspire la franc-maçonnerie.

Quand on demande à un maçon ou à une maçonne quel est son âge, il ou elle répond par un âge de convention, qui varie suivant les rites et les grades. A une question de ce genre, on répond d'abord par l'âge du degré inférieur du rite ; si l'adepte qui vous interroge n'a que ce degré, il s'en tient là, ignorant la suite ; si au contraire il appartient à un grade supérieur, il pose une nouvelle question, ainsi : « Allez-vous plus loin ? » On dit alors l'âge du deuxième degré, et ainsi de suite, graduellement.

Je vais me faire bien comprendre par un exemple. Une Élue appartient au premier degré féminin palladique ; mais, pour être initiée au Palladium, il lui faut être Maîtresse (troisième degré) du rite d'Adoption ou tout autre. Elle possède donc quatre degrés.

L'interrogant lui dira : — Quel âge avez-vous ?

Elle répondra : — Trois ans, mon frère.

L'interrogant, poursuivant : — Allez-vous plus loin ?

La sœur maçonne : — Cinq ans, mon doux frère.

L'interrogant : — Allez-vous plus loin encore ?

La sœur maçonne : — Mon très cher frère, j'ai sept ans.

L'interrogant tendra alors la main, et, si la sœur la lui donne en griffe palladique, il comprendra qu'il a affaire à une maçonne luciférienne, et il dira encore : — Allez-vous toujours plus loin ?... Quel est votre âge, parfaite sœur?

La sœur maçonne : — Onze ans, je dis ; quinze ans, je compte.

Telle est la réponse d'une Élue du Palladium. Trois ans est l'âge de l'Apprentie de la maçonnerie ordinaire ; cinq ans, l'âge de la Compagnonne; sept ans, l'âge de la Maîtresse, toujours dans la maçonnerie ordinaire. Au-dessus, vient la maçonnerie palladique ou luciférienne, dont l'âge général, tant pour les sœurs que pour les frères, est onze ans. Et l'Élue a spécialement pour âge : quinze ans. Sa réponse signifie : « Je suis luciférienne (*onze ans*), et j'ai, personnellement, le grade d'Élue (*quinze ans*). »

Enfin, le mot de passe et le mot sacré sont deux mots de convention; le second n'a rien de plus sacré que le premier; tous les deux sont également secrets.

Au grade d'Élue, voici comment se donne le mot de passe :

— Voulez-vous me donner le mot de passe? demande le tuileur.

— *Lazare !* répond la sœur maçonne.

Et le tuileur réplique : — *Lève-toi !*

Puis, il ajoute : — Donnez-moi le mot sacré.

Réponse de l'Élue : — *Mirzam !*

Par ces dernières formalités, le tuilage est terminé.

Voilà donc les grands secrets qui furent enseignés en premier lieu à miss Arabella, en échange du serment qu'elle venait de prêter. Se souviendrait-elle de tout cela? Si elle l'oubliait, sa tante Fausta, luciférienne enragée, était là pour le lui répéter.

La tenue au grade d'Élue touchait à sa fin; il restait à prononcer la clôture. Près de la porte, à droite en entrant, se tenaient deux dignitaires : le grand inspecteur et la grande dépositaire. C'est avec eux que le grand-maître engage les dialogues servant à ouvrir et à fermer les travaux.

Faisons connaître le dialogue final.

Le grand-maître. — Très digne sœur chevalière grande dépositaire, désirez-vous devenir Maîtresse Templière?

La grande dépositaire. — Je veux connaître le Dieu vivant.

Le grand-maître. — Très parfait chevalier grand inspecteur, quelle heure est-il?

Le grand inspecteur. — Très sage grand-maître, l'étoile mystérieuse a cessé de briller.

Le grand-maître. — Très digne sœur chevalière grande dépositaire, que doivent faire les maçons et maçonnes en triangle palladique?

La grande dépositaire. — Invoquer le grand architecte de l'univers, en attendant de l'évoquer.

Le grand-maître. — Nous invoquons le grand architecte au fond de nos cœurs; bientôt, nous l'évoquerons, et il sera parmi nous. C'est pourquoi je vais fermer le triangle par nos mystères accoutumés.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants exécutèrent la batterie de six coups, par un et cinq, et poussèrent l'acclamation: — *Ave, Eva! ave!*

Après un moment de silence, le grand-maître frappa deux coups de son maillet et reprit la parole:

— Maintenant, frères et sœurs, nous allons rouvrir les travaux au grade de Maîtresse Templière.

C'était la partie de la soirée que tout le monde attendait; la série des sacrilèges allait commencer.

Rien ne se changeait à la disposition de la salle; mais les deux dignitaires placés à droite, près de la porte, prenaient désormais le titre de grand lieutenant et de grande lieutenante. En outre, maintenant, tout le monde devait se tutoyer, sauf la récipiendaire à qui l'on dirait « vous » jusqu'à son initiation définitive.

La séance se rouvrit donc selon le rite.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande-lieutenante, quel âge as-tu?

La grande lieutenante. — Trois fois dix ans et trois ans encore, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Es-tu Maîtresse Templière?

La grande lieutenante. — Je m'en fais gloire.

Le grand-maître. — Pourquoi es-tu Maîtresse Templière?

La grande lieutenante. — Pour recevoir en moi le Dieu vivant.

Le grand-maître, s'inclinant devant la grande maîtresse. — Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, quelle heure est-il?

La grande-maîtresse. — Midi a sonné, il y a déjà trois heures, et il est jour de vendredi.

Le grand-maître. — Puisqu'il est l'heure de la justice, chevaliers mes frères, et vous, chevalières mes sœurs, je proclame que le Grand Triangle des Maîtresses Templières, sous le titre distinctif de *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore, est ouvert... A moi, frères et sœurs!

Tous les assistants frappèrent deux coups dans leurs mains et dirent fortement : — Caïn ! Caïn!

Le grand-maître. — Très illustre chevalier grand-lieutenant, pour quelle raison sommes-nous assemblés aujourd'hui?

Le grand lieutenant. — Pour offrir un sacrifice à notre Dieu.

Le grand-maître. — Est-ce là le seul but de notre réunion?

Le grand lieutenant. — Nous voulons enseigner aussi à une Élue du Palladium comment nous châtions un traître.

Le grand-maître. — Quelle est la sœur chevalière Élue qui aspire à l'honneur de se joindre au Grand Triangle des Maîtresses Templières de Singapore?

Le grand lieutenant. — C'est la sœur Arabella D***, ici présente, venant à nous sous le patronage du frère D*** (son père!) et de la sœur S*** (sa tante!).

Le grand-maître. — Quel est le nom maçonnique de la récipiendaire?

Le grand lieutenant. — *Idouna-Fréki*.

Spencer (le grand-maître) frappa un coup de maillet; tout le monde s'assit, sauf la récipiendaire.

Le grand-maître, à miss Arabella. — Sœur Idouna-Fréki, nous apprenons avec grande joie votre désir de parvenir à la pleine et entière connaissance de la vérité; mais ne craignez-vous pas que son éclat ne soit trop fort pour vos yeux?

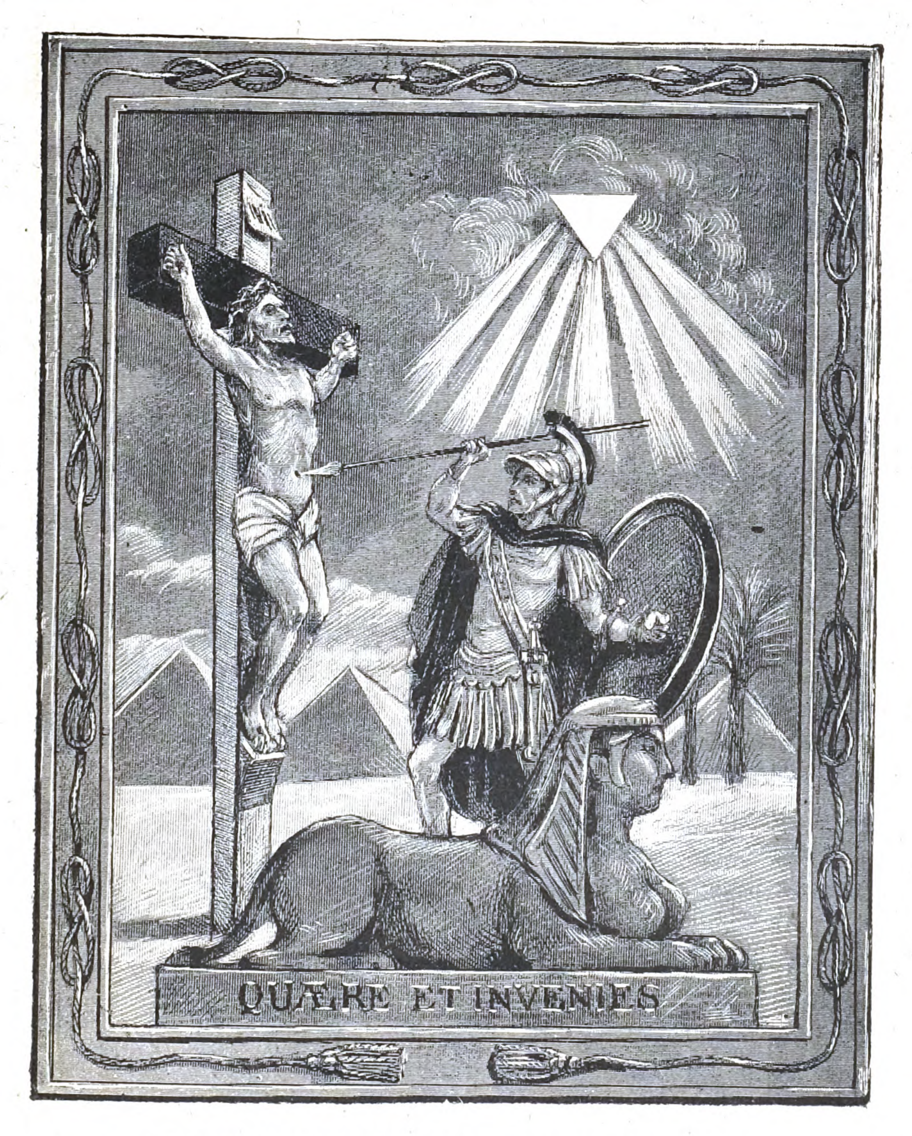
Miss Arabella. — Non, très puissant grand-maître.

Le grand-maître. — Aucune épreuve ne vous fera-t-elle reculer?

Miss Arabella. — Aucune.

Le grand-maître. — Sachez alors que nous allons reprendre le récit de la vie de Jésus au point où nous l'avions laissé, lors de votre initiation au grade d'Élue... Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, veuillez donner une première instruction à la postulante.

La grande-maîtresse. — Très parfaite sœur Idouna-Fréki, votre zèle nous a été signalé, et tous, tant que nous sommes ici, nous en avons été vivement touchés. Nous croyons pouvoir compter plus que jamais sur votre énergie, sur votre discrétion et sur votre vertu. Vous allez donc apprendre le sens naturel de la résurrection de Lazare, dont il ne vous a été révélé jusqu'à présent que le sens politique... Et d'abord, dites-moi



LE TABLEAU PALLADIQUE DE LA MORT DU CHRIST

ce que l'Élue répond en tenue de triangle, lorsqu'on lui demande si elle désire recevoir l'initiation de Maîtresse Templière.

Miss Arabella. — Je veux connaître le Dieu vivant.

La grande-maîtresse, se levant et montrant le frère qui est étendu sur le Pastos et qui, enveloppé d'un suaire, contrefait le cadavre. — Eh bien, ma sœur, vous voyez devant vous l'homme mort ; *ecce homo!* Il vous appartient de le transformer en Dieu vivant. Vous le pouvez, si vous le voulez. A vous le royaume de l'humanité par la discrétion, la volonté,

l'énergie et la science. Il faut savoir pour oser ; il faut oser pour vouloir ; il faut vouloir pour régner ; et, pour régner, il faut se taire... Connaissez-vous ce que vous êtes ? Vous appartenez à l'humanité... Quel est votre sexe ? Vous êtes femme. Votre sexe étant enclin à la faiblesse, vous avez d'abord accepté le joug de l'ignorance ; mais, ayant heureusement reçu la lumière, vous avez écrasé le vice, et vous commencez à recouvrer votre pouvoir... En quoi consiste ce pouvoir ? Ayant été engendrée par notre Dieu, vous avez reçu le pouvoir de rendre l'humanité immortelle, de commander aux esprits et de régner sur la terre. Luttant contre le Principe du Mal, qui n'avait organisé que le chaos, notre Dieu en a tiré l'ordre, c'est-à-dire a organisé la nature, *ordo ab chao*. La terre n'a été ainsi formée que pour l'humanité et pour être commandée par elle ; mais vous ne pouvez parvenir à cet empire, si vous ne connaissez la perfection du moral et du physique, si vous ne possédez pas complètement notre doctrine sacrée, qui enseigne deux façons d'opérer : l'une qui vous permettra de triompher physiquement du Principe du Mal, l'autre qui vous permettra d'en triompher moralement ; par l'une, vous ressusciterez l'homme mort ; par l'autre, vous meurtrirez Adonaï jusque dans sa divinité malfaisante... Ma sœur, promettez-vous de faire ici ce que je vais vous ordonner, d'abord pour assurer votre triomphe physique, ensuite pour assurer votre triomphe moral ?

Miss Arabella. — Je le promets.

La grande-maîtresse ouvrit alors le tabernacle de l'autel du Baphomet, prit une hostie, et descendit de son trône, la tenant à la main ; puis, elle se plaça à côté du petit autel pentagonal (dit autel de la Sagesse) sur lequel il y avait, ai-je dit, un calice.

La grande-maîtresse, tenant l'hostie au-dessus du calice. — Par cette victime vouée à l'expiation, je vous adjure, chère sœur Idouna-Fréki, de rendre la vie à Lazare. Nous pleurons l'homme mort. A vous est dévolue la glorieuse mission de le ressusciter. Vous êtes, par adoption, fille de Celui qui peut tout. Approchez-vous de ce cadavre glacé. Embrassez-le, et dites-lui : « Lazare, lève-toi ! » Et Lazare se lèvera.

Le grand-maître, frappant deux coups. — Debout, frères et sœurs, et que notre Dieu nous protège !

Tout le monde se leva, et l'on fit avec ensemble le signe de croix gnostique, tandis que l'orgue de la tribune jouait le *Veni Creator*.

Le rituel dit que la récipiendaire donne alors un baiser au pseudo-cadavre.

Le frère qui simulait l'homme mort, cria tout à coup : — *Gloria in excelsis!* Lazare est ressuscité ! Dieu est vivant !

Aussitôt, il se levait, se drapait dans son suaire, et, à pas lents, majes-

tueux, il sortit de la salle. Les frères servants s'empressèrent d'enlever le Pastos.

Là-dessus, miss Arabella fut félicitée par la grande-maîtresse, mistress Vandriel, qui avait déposé l'hostie dans le calice et était revenue s'asseoir à son trône. Tout le monde s'assit ; la récipiendaire au camp de l'Amérique, à côté de la sphère terrestre enveloppée par le serpent.

Le grand-maître adressa, lui aussi, quelques mots de félicitations à miss Arabella, et lui annonça qu'elle allait recevoir un supplément d'instruction, de la bouche du très illustre chevalier d'éloquence.

« — Au dernier degré féminin de la Maçonnerie Palladique, dit-il, les récipiendaires ayant été suffisamment éprouvées aux grades précédents, nous leur témoignons notre confiance dès le début de l'initiation. Aussi, le serment n'est-il plus une garantie que nous exigeons des néophytes. Nous vous le demanderons, mais seulement quand vous saurez tout, et il sera ainsi, de votre part, la ratification réfléchie de nos doctrines et l'adhésion mûrie et irrévocable à toutes les pratiques de notre liturgie... Vous allez entendre d'abord l'explication des derniers épisodes de la vie de Jésus, et ensuite la récitation du catéchisme de Maîtresse Templière. »

Le chevalier d'éloquence reprit donc l'exposé en parodie, qui avait été interrompu par l'extinction de la grande bougie portant la lettre J en rouge. Il fit remarquer que deux Hérode ont été mêlés à la vie de Jésus, l'un lors de sa naissance, lequel fut un tyran, et l'autre qui joua un rôle lors de sa mort et que la maçonnerie appelle Hérode le Juste. Cette qualification est méritée, dit l'orateur ; car la fin de Jésus ne répondit pas à ses commencements.

« Après avoir brillé d'un vif éclat parmi les populations juives, le fils de Mirzam s'enivra d'orgueil, n'attribua plus qu'à lui-même le génie dont le Dieu Bon l'avait doué, et se laissa, hélas ! corrompre par les inspirations d'Adonaï. »

Je passe quelques lignes, qui sont le comble de l'infamie et qu'il est impossible de reproduire dans ce livre.

« Jésus, fut-il dit ensuite conformément au rituel, renia son passé, repoussa ses frères et sœurs, dédaigna sa famille et poussa l'abomination jusqu'à mépriser sa mère. Mirzam l'ayant appelé « mon fils », un jour, devant le peuple, il lui répondit en ces termes d'un cynisme révoltant : « — Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

« L'insensé ! il s'imaginait n'être plus un homme ; il se croyait devenu Dieu.

« Or, c'est avec Adonaï qu'il venait de sceller un pacte criminel. » — Ici, la plus odieuse explication de ce prétendu pacte ; la légende maçonnique roule dans les bas-fonds du sacrilége ; je suis obligé de supprim-

encore ce passage. — « Ce pacte exécrable fut conclu entre Adonaï et lui, dans une nuit néfaste, sur le Mont-Thabor. Adonaï l'adopta pour son fils; et il était bien dès lors le digne fils de l'éternel ennemi de la race humaine.

« Jésus, trahissant son céleste aïeul, prince des milices des esprits de lumière, s'intitula le Christ de l'obscurantisme. Ne songeant plus à libérer le peuple du joug de la tyrannie, il se fit décerner de ridicules ovations par les ignorants et ne réussit qu'à déchaîner contre lui ses ennemis. Appréhendé au corps, voyant ses apôtres et ses disciples dispersés par la peur dès l'arrivée des gardes, conduit à tous les tribunaux, condamné successivement par Caïphe, Pilate et Hérode Antipas, il vit la sentence de mort ratifiée par le peuple lui-même, qui, rougissant d'avoir été trois ans sa dupe, proclama qu'un voleur de grand chemin valait mieux que lui.

« Ainsi, deux Hérode, dans l'histoire, ont présidé, l'un à la naissance, l'autre à la mort de Jésus; et nous donnons le surnom de Juste au second, Hérode Antipas, parce qu'il a rendu contre le Christ de l'obscurantisme une sentence pleine de justice et d'équité.

« Crucifié sur le Golgotha, il eut, à la dernière minute de son agonie, un cri de désespoir, qui témoigne qu'il comprit un instant l'horreur de son crime. Songeant à son céleste ancêtre, il s'écria dans sa douleur : « Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais il était trop tard; le jugement d'Hérode avait été confirmé dans le ciel. »

L'explication maçonnique de la vie de Jésus se termine là.

Le chevalier d'éloquence expliqua ensuite à miss Arabella les deux tableaux qui sont de chaque côté de l'autel du Palladium. « Celui de droite, dit-il, représente Osiris, Apollon, Ormuzd, semant la fécondité sur la terre. Le Dieu-Soleil est l'unique source de toute vie. Voilà la doctrine que Jésus eût dû enseigner jusqu'à son dernier jour. — Quant au tableau qui est à gauche, il montre le châtiment de la trahison. Vous apercevez le sphinx égyptien, qui signifie que, pour comprendre les incohérences de la vie de Jésus, les contradictions entre la plus grande part de son existence et le temps qui a précédé son ignominieuse fin, il faut connaître le secret de la trahison commise; cherchez, dit le sphinx, et vous trouverez. Le Christ, vrai coupable de l'Obscurantisme, vrai ennemi de la Lumière, complice et chef des trois scélérats, la Tyrannie, la Superstition et la Propriété, qui assassinent l'Homme, est, pour son châtiment, frappé de la lance, non pas au cœur, mais au nombril, foyer sublime de la vie. »

Enfin, il est encore un emblème dont il est question au grade d'Elue et qui reçoit son explication seulement au grade de Maîtresse Templière.

Ce symbole consiste en un arbre étique, dépourvu de fruits, et entouré de flammes qui sortent de terre. « Cet arbre, dit le chevalier d'éloquence, rappelle une ingénieuse parabole de Jésus, au temps de sa gloire et de sa vertu. C'est le figuier maudit, l'arbre improductif. Jésus enseignait de la sorte, avec raison, que quiconque ne produit pas est plus qu'un inutile, est un coupable, méritant d'être anéanti par le feu. Ainsi, Jésus s'est condamné lui-même, d'avance, et son jugement nous l'exécutons contre lui dans nos assemblées palladiques. » Ainsi, la maçonnerie affecte de ne pas comprendre le sens de la parabole du Christ. Il s'agit, en réalité, des paresseux, des oisifs, des gens qui ne se rendent utiles à la société par aucun travail, par aucune production ; mais la maçonnerie, toujours fidèle à son infernal principe, prétend trouver un sens caché dans cette parabole, cela pour arriver à une obscénité, selon l'habitude de la secte. Ici donc, se trouve un parallèle établi entre le figuier maudit et un symbole exclusivement maçonnique ; mais ce parallèle, je ne puis le reproduire. Finalement, il est expliqué que, en réunion d'Elues palladiques, le figuier maudit est placé à l'Europe (c'est-à-dire vers la porte d'entrée), et qu'il figure ainsi « la Rome papale, centre de la superstition et du célibat ecclésiastique, que nous avons condamnés à disparaître de la face de la terre. »

— Maintenant, aimable et parfaite sœur, dit pour conclure le chevalier d'éloquence, s'adressant à miss Arabella, vous allez assister à la récitation du catéchisme des Maîtresses Templières. Veuillez y prêter toute votre attention.

Et il s'assit. Alors le dialogue suivant s'engagea entre le grand-maître Spencer, parlant du haut de l'estrade du fond, et une dignitaire, la grande lieutenante, qui siégeait près de la porte d'entrée.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande lieutenante, es-tu Maîtresse Templière ?

La grande lieutenante. — Je m'en fais gloire, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Quel zèle t'anime ?

La grande lieutenante. — Je brûle du feu sacré.

Le grand-maître. — Qui es-tu ?

La grande lieutenante. — Fille par adoption de Celui qui peut tout.

Le grand-maître. — D'où viens-tu ?

La grande lieutenante. — De la flamme éternelle, qui donne la vie à la matière et illumine la raison humaine.

Le grand-maître. — Où vas-tu ?

La grande lieutenante. — A la flamme éternelle, soleil de justice, âme des âmes pures, régénératrice de l'univers.

Le grand-maître. — Quelle est ta devise?

La grande lieutenante. — Maudit soit Adonaï!

Le grand-maître. — Quel Dieu adores-tu?

La grande lieutenante. — Le Dieu que l'on adore sans superstition.

Le grand-maître. — Quel est ton *Credo?*

Récitation du *Credo* de la maçonnerie palladique, par la grande lieutenante. (J'ai déjà reproduit ce document; voir page 126.)

Le grand-maître. — Quels sont les deux adversaires en ce monde?

La grande lieutenante. — L'Eglise et le Temple.

Le grand-maître. — Qu'est-ce que l'Eglise?

La grande lieutenante. — La secte des intolérants, fanatiques et aveugles, subordonnant leur raison à leur foi en l'absurde, et dont les prêtres sont fatalement semeurs de la discorde universelle.

Le grand-maître. — Qu'est-ce que le Temple?

La grande lieutenante. — La communion des tolérants, apôtres par la persuasion, zélateurs éclairés, illuminant les splendeurs de leur foi par la logique de leur raison, et dont les propagandistes sont nécessairement missionnaires de la paix universelle.

Le grand-maître. — Quel est le symbole de l'Eglise?

La grande lieutenante. — Le mouton stérile, c'est-à-dire l'emblème du célibat systématique et absolu, auquel le pape Sylvestre Ier substitua l'agneau, afin de voiler aux simples fidèles le vrai sens du symbole ecclésiastique, connu exclusivement des prêtres, seuls initiés. Et l'Eglise se divise en deux classes bien distinctes : la caste privilégiée des prêtres, dont la chasteté obligatoire est considérée comme marque de supériorité, et la classe subalterne des laïcs ou simples fidèles, à qui le mariage est permis, mais à titre de concession humiliante, dégradante même pour celui qui en use, acceptant ainsi dans sa religion une situation d'infériorité. Et c'est pourquoi, parmi les sacrements de l'Eglise, celui de l'Ordre, ou consécration du célibat systématique et absolu des prêtres, est tenu en plus grand honneur que celui du Mariage (1).

Le grand-maître. — Quel est le nom du symbole de l'Eglise dans sa liturgie?

La grande lieutenante. — *Agnus Dei*, agneau de Dieu, c'est-à-dire agneau divin, qui, pour les prêtres, se traduit par : la chasteté absolue est divine.

(1). Les termes de cette tirade sont atténués dans ma reproduction, comme beaucoup d'autres passages du rituel de Maîtresse Templière. Néanmoins, je crois pouvoir dire que je fais la lumière aussi complète que possible, ainsi que je l'ai promis. Ne m'adressant pas à un public restreint de gens d'étude, mais bien au grand public, je suis obligé de changer certaines expressions du rituel, qui, dans le document original, sont d'une crudité révoltante. Je reste donc dans le programme que je me suis fixé : *éclairer le lecteur, mais en le respectant.*

Le grand-maître. — Quel est le symbole du Temple?

La grande lieutenante. — Le bouc de Mendès, emblème de la puissance et de la fécondité. Et la communion templière des Maçons ne comporte pas de prêtres, attendu que notre doctrine est que le célibat systématique et absolu est un crime social, et que, par conséquent, nous, par la pratique pieuse de l'union, nous sommes tous au même degré consacrés à notre Dieu ; ce qui est indiqué par le choix du titre de Kadosch pour désigner le parfait initié, le mot hébreu *Kadosch* signifiant « consacré ». (Suit une indication impossible à reproduire ici).

Le grand-maître. — Comment est représenté le symbole du Temple?

La grande lieutenante. — Sous la forme d'un bouc, figure panthéistique et magique de l'absolu éternel et infini : ayant entre les deux cornes un flambeau, qui représente l'intelligence équilibrante, c'est-à-dire l'âme élevée au-dessus de la matière, bien que tenant à la matière même, comme la flamme tient au flambeau ; portant sur le front le signe du pentagramme, la pointe en haut, image de la lumière divine ; possédant deux seins de femme, marque de la maternité, pour signifier que notre Dieu nourrit l'humanité, et deux bras humains, l'un masculin, l'autre féminin, pour signifier que (passage impossible à reproduire et même à atténuer) ; faisant des deux mains le signe de l'ésotérisme, qui recommande le mystère, et qui, par la bénédiction au nom de notre Dieu, donne la malédiction au principe du Mal ; montrant en haut la lune blanche de Khésed et en bas la lune noire de Géburah, double signe qui exprime le parfait accord de la miséricorde avec la justice ; pourvu, enfin, indifféremment, comme emblème de la vie éternelle, soit du caducée des anciens, soit de la croix gnostique avec la rose à l'intersection de ses bras.

Le grand-maître. — Quel est le nom du symbole du Temple dans notre liturgie?

La grande lieutenante. — *Baphomet.*

Le grand-maître. — Quel est le secret de la formation de ce nom mystique?

La grande lieutenante. — Le secret est dans le renversement de l'ordre des lettres, qui donne *Tem-O-H-P-Ab.*

Le grand-maître. — Comment le nom mystique ainsi révélé se traduit-il?

La grande lieutenante. — Par cinq mots, qui sont : *Templi Omnium Hominum Pacis Abbas*, et dont la traduction nous rappelle notre Dieu, c'est-à-dire : Père du Temple, qui est la paix de tous les hommes.

Le grand-maître. — Quel est le signe des Maîtresses Templières en tenue de grand triangle?

La grande lieutenante. — Il se fait (en parlant, elle fait le signe) : 1° en portant la main gauche au front, et en disant : *Tibi sunt, Domine Pater;* 2° en descendant la main à la poitrine, et en disant : *Malkhuth;* 3° en portant ensuite la main à l'épaule gauche, et en disant : *Géburah;* 4° en la portant de là à l'épaule droite, et en disant : *et Khésed*; 5° en joignant enfin les deux mains, que l'on laisse retomber sur le ventre, et disant : *per æonas* (1).

Le grand-maître. — Quelle est la traduction des mots mystiques qui se prononcent en faisant le signe des Maîtresses Templières en tenue de grand triangle ?

La grande lieutenante. — A toi, Seigneur notre Père, appartiennent le royaume, la justice et la miséricorde...

(La traduction des mots *per æonas* ne peut se reproduire, même voilée, dans cet ouvrage.)

Le grand-maître. — Comment les Maîtresses Templières se reconnaissent-elles entre elles hors du grand triangle?

La grande lieutenante. — En faisant le même signe, mais sans prononcer les mots mystiques.

Le grand-maître. — Quel est l'attouchement des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — L'une et l'autre initiée ferment la main droite, en gardant le pouce seul tendu, et croisent l'un contre l'autre les pouces, en disant ensemble: *Saint André.* On a formé ainsi, l'une avec l'autre, par cet attouchement, la croix de Saint André.

Le grand-maître. — Que signifie le nom de Saint André, prononcé pendant l'attouchement ?

La grande lieutenante. — André a pour étymologie *andros*, homme, pris dans le sens de virilité, et les deux mots signifient ainsi : virilité sainte.

Le grand-maître. — Quelles sont la batterie et l'acclamation des Maîtresses Templières?

La grande lieutenante. — On frappe deux coups en disant : *Caïn! Caïn!*

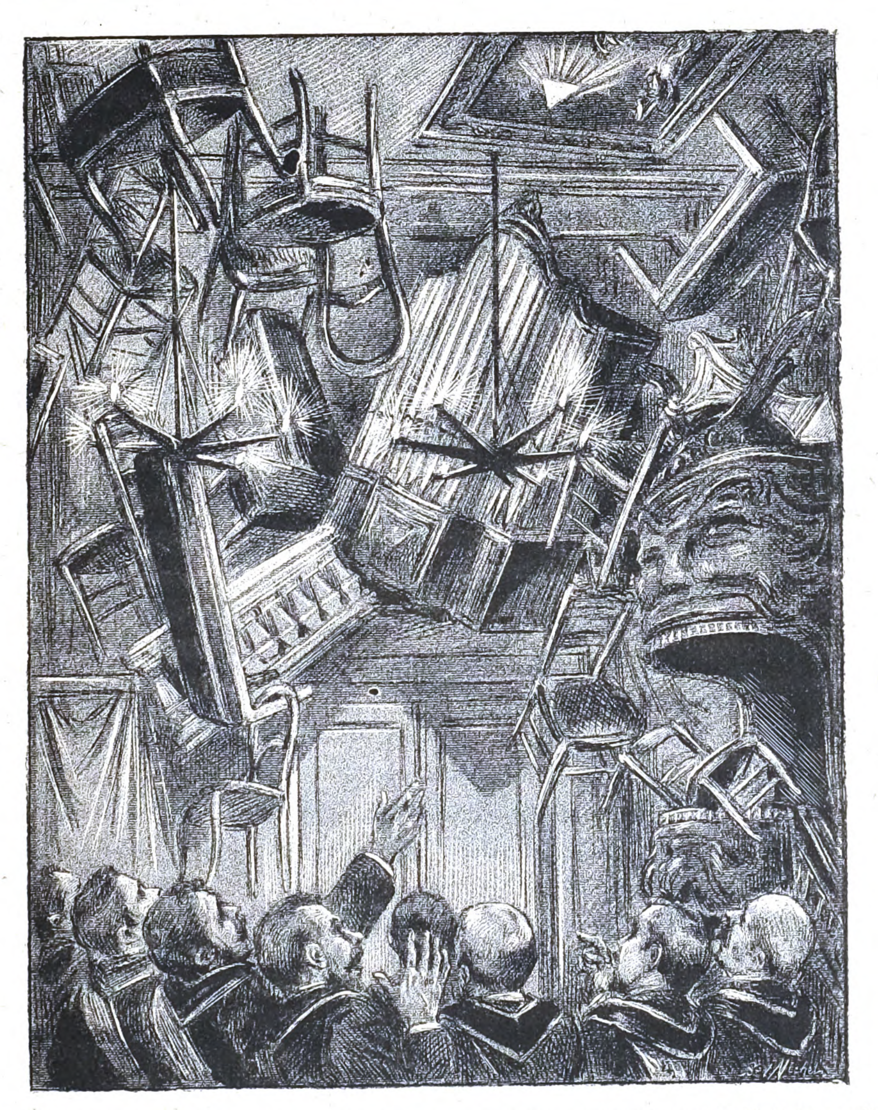
Le grand-maître. — Pourquoi acclamons-nous le nom du premier fils d'Eve ?

La grande lieutenante. — Parce qu'il est le fils unique de notre Dieu.

Le grand-maître. — Quel est le mot de passe des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — *Baal-Zéboub.*

(1) Ce signe des Maîtresses Templières n'est autre que le signe de la croix gnostique.



Par ce désordre extravagant, les esprits avaient prouvé leur présence ; car il était impossible que tout ce remue-ménage fut l'œuvre de mains humaines, ayant été opéré en si peu de temps, sans déranger personne. (Page 229.)

Le grand-maître. — Que dit ce nom ?

La grande lieutenante. — Aïeul d'un traître qui, après une vie bien commencée, s'enivra d'orgueil et méprisa la loi de son père.

Le grand-maître. — Qui est ce traître ?

La grande lieutenante. — Jésus, qui s'est fait appeler Christ.

Le grand-maître. — Renies-tu le traître ?

La grande lieutenante. — Je le renie et je le hais.

Le grand-maître. — La trahison fut-elle punie ?

La grande lieutenante. — Baal-Zéboub abandonna Jésus aux mains de ses ennemis.

Le grand-maître. — Quel fut le châtiment?

La grande lieutenante. — Un trépas ignominieux. Jésus fut attaché à la croix (ici, une explication infâme de la croix, au point de vue maçonnique; cette explication ne saurait être indiquée, même à mots couverts). Et, comme Jésus, méprisant son père et sa mère, s'était refusé finalement à pratiquer la religion de la nature et avait calomnié devant les hommes l'éternel Dieu Bon, principe du feu sacré qui vivifie le monde, la providence divine permit que, sur l'arbre même de la croix et au-dessus de la tête du traître crucifié, une inscription en quatre lettres fût placée, enseignant aux humains, du haut du Golgotha, le mystère de la perpétuelle régénération de l'univers.

Le grand-maître. — Quelles sont les quatre lettres de cette inscription?

Le grande-lieutenante, épelant. — *I. N. R. I.*

Le grand-maître. — Que signifient-elles?

La grande lieutenante. — *Igne Natura Renovatur Integra.*

Le grand-maître. — Comment traduis-tu cette devise mystérieuse?

La grande lieutenante. — La nature tout entière se régénère par le feu.

Le grand-maître. — Quel est le mot sacré des Maîtresses Templières?

La grande lieutenante. — Le nom de l'éternel Père des humains, le nom béni de Celui qui peut tout.

Le grand-maître. — Prononce ce nom béni.

La grande lieutenante. — Très puissant commandeur grand-maître, m'entends-tu?

Le grand-maître. — Nous sommes à l'abri des profanes; je t'écoute.

La grande lieutenante. — *Lucifer.*

Le grand-maître. — Ne trembles-tu point en prononçant ce nom?

La grande lieutenante. — Les méchants et les superstitieux tremblent, mais l'âme d'une Maîtresse Templière ne connaît pas l'effroi. Saint, saint, saint, Lucifer! Il est le seul vrai Dieu.

Le grand-maître. — Quel est le devoir d'une Maîtresse Templière?

La grande lieutenante. — Exécrer Jésus, maudire Adonaï, et adorer Lucifer.

Le grand-maître, faisant solennellement le signe de l'ésotérisme. — *Per benedictionem Luciferi, maledictus Adonaï adumbratur!*

Puis, il frappa un coup de maillet, auquel tous les assistants se levèrent.

— Frères et sœurs, dit-il encore, invoquons et prions notre Dieu.

Il frappa un second coup de maillet, et il se leva, ainsi que la grande-maîtresse.

Tout le monde se mit à genoux. Le grand-maître et la grande-maîtresse, tournant le dos à l'assemblée, s'agenouillèrent sur la première marche de l'autel du Palladium. La grande-maîtresse, alors, les mains étendues vers le Baphomet, dit à haute voix l'*Oraison à Lucifer* (1).

La grande-maîtresse. — « Viens, Lucifer, viens ! ô le calomnié des prêtres et des rois ! Viens, que nous t'embrassions, que nous te serrions sur notre poitrine ! Il y a longtemps que nous te connaissons et que tu nous connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de notre cœur, ne sont pas toujours belles et bonnes, aux yeux du vulgaire ignorant; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde. Toi seul animes et fécondes le travail. Tu ennoblis la richesse ; tu sers d'essence à l'autorité; tu mets le sceau à la vertu... Et toi, Adonaï, dieu maudit, retire-toi, nous te renions! Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de le chasser de son esprit et de sa conscience; car tu es essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de ton autorité. Nous arrivons à la science malgré toi, au bien-être malgré toi, à la société malgré toi ; chacun de nos progrès est une victoire, dans laquelle nous écrasons ta divinité. Esprit menteur, dieu imbécile, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Maintenant, te voilà détrôné et brisé. Ton nom, si lontemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien, ce nom incommunicable, Adonaï, désormais voué au mépris et à l'anathême, sera conspué parmi les hommes ! car Adonaï, c'est sottise et lâcheté ; Adonaï, c'est hypocrisie et mensonge ; Adonaï, c'est tyrannie et misère; Adonaï, c'est le mal... Tant que l'humanité s'inclinera devant ton autel, l'humanité, esclave des rois et des prêtres, sera réprouvée ; tant qu'un homme, à ton nom exécrable, recevra le serment d'un autre homme, la société sera fondée sur le parjure, la paix et l'amour seront bannis d'entre les humains... Adonaï, retire-toi ! car aujourd'hui, guéris de ta crainte et devenus sages, nous jurons, la main élevée vers ton ciel, que tu n'es que le bourreau de notre raison et le spectre de notre conscience ! »

Mistress Vandriel avait prononcé d'une voix forte les imprécations qui forment la seconde partie de l'oraison satanique.

(1) Plusieurs auteurs anti-maçonniques ont reproduit cette prière satanique, et l'ont attribuée à Proudhon. Il y a là une légère erreur. Cette oraison est une adaptation, imaginée par le vicomte de La Jonquière, grand chef maçon et occultiste, qui prit dans un ouvrage irréligieux de Proudhon divers passages ayant le caractère d'une imprécation contre Dieu; il substitua le mot *Adonaï* au mot *Dieu* employé par Proudhon, fit quelques retouches, et produisit ainsi la fameuse prière qui est restée à la mode dans les arrière-loges lucifériennes.

Quand elle eut dit les derniers mots, le grand-maître Spencer prit son bijou (petit poignard), qui était à sa portée, et, de la main droite l'élevant jusqu'à hauteur de l'épaule gauche, il donna un coup en l'air, frappant le vide dans la direction du ciel, et poussant ce cri : *Nekam, Adonaï! nekam!*

Littéralement, ces mots signifient : Vengeance, Adonaï, vengeance! Bien entendu, le sens est : Vengeance contre toi, ô Adonaï!

Tous les assistants, saisissant aussitôt leur bijou-poignard, répétèrent le geste du grand-maître avec le même cri : — *Nekam, Adonaï! nekam!*

Là-dessus, Spencer et mistress Vandriel se levèrent, reprirent leur place ; le grand-maître frappa deux coups de maillet ; à ce signal, tout le monde fut debout.

Maintenant, miss Arabella devait être parfaitement édifiée, en supposant que son père et la tante Fausta ne l'eussent pas préparée à l'initiation.

Le grand-maître prit la parole, et, s'adressant à la récipiendaire :

— Aimable et parfaite sœur Idouna-Fréki, dit-il, vous avez tout compris, à présent, vous savez tout. Or donc, ratifiez-vous nos doctrines? Adhérez-vous irrévocablement aux pratiques liturgiques du Rite Palladique Réformé Nouveau?

— Oui, grand-maître, répondit miss Arabella.

— Vous allez alors prêter votre obligation de Maîtresse Templière.

Le premier grand-maître des cérémonies fit monter miss Arabella à l'estrade. En passant, il prit le calice qui était resté sur le petit autel pentagonal dit autel de la Sagesse, et le remit à mistress Vandriel ; deux autres maîtres des cérémonies prirent le petit autel pentagonal et le descendirent au milieu de la salle, à l'endroit où se trouvait tout à l'heure le Pastos..

Miss Arabella s'agenouilla devant le Palladium, entre le grand-maître et la grande-maîtresse. Spencer lui remit un papier, qu'elle avait à lire ; c'était la formule du serment.

Certes, la fille du planteur était vraiment digne du démon, à qui elle allait se donner solennellement. Ce fut d'une voix résolue, ferme, vibrante, qu'elle prêta l'abominable serment que voici (je le reproduis textuellement d'après le rituel officiel d'Albert Pike) :

« — A toi, Lucifer, je jure respect, amour, fidélité. A toi, Dieu Bon, je jure de haïr jusqu'à ma mort le Mal. A toi, Esprit de Vérité, je jure d'abominer toujours le mensonge, l'hypocrisie, la superstition. A toi, Lumière Éternelle, je jure de combattre l'obscurantisme, fallût-il, dans cette lutte sainte, verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang. A toi, Génie de la Liberté, je jure de m'employer, par tous les moyens, quels qu'ils soient,

à anéantir le despotisme politique et la tyrannie sacerdotale. Et maintenant, ô Lucifer, me voici à jamais ta fille. Je me voue à toi de corps et d'âme, je t'appartiens. Dispose de moi sur cette terre, pour la gloire de ton saint nom. Accepte mon pieux hommage. Éclaire chaque jour plus vivement mon esprit, et fortifie mon cœur. Et, quand sonnera ma dernière heure, tu me trouveras calme et souriante à la pensée des folles terreurs inspirées par les imposteurs aux ignorants crédules, prête à entrer dans ton ciel de feu, séjour de la félicité sans fin, où les flammes divines vivifient et régénèrent. Ainsi soit-il. »

Depuis quelques moments, j'éprouvais les sensations que j'ai décrites plus haut, que j'avais eues avant d'entrer. Lorsque miss Arabella arriva à la fin de son serment, je sentis très nettement les deux petits coups habituels, frappés comme deux fortes chiquenaudes sur mon épaule droite. Évidemment, des esprits infernaux se trouvaient présents dans la salle, mêlés à nous et demeurant encore invisibles.

La grande maîtresse tenait à la main le calice, dans lequel il y avait l'hostie dont elle s'était un moment servie, lors de l'enseignement du Pastos, et qu'elle avait prise dans le tabernacle situé au-dessous du Baphomet. D'après le rituel, ce doit être une hostie consacrée.

Maîtrisons notre indignation; car nous entrons dans le domaine des plus exécrables infamies.

Mistress Vandriel, toujours assise, parla ainsi à miss Arabella, agenouillée :

— Très aimable et parfaite sœur, le très puissant commandeur grand-maître va vous consacrer Maîtresse Templière. Mais auparavant vous avez à accomplir un acte agréable à notre Dieu... Lorsque le traître Jésus déserta la cause de son père céleste et conclut sur le Mont-Thabor un pacte criminel avec Adonaï, celui-ci lui communiqua, — du moins Jésus s'en vanta-t-il, — le prétendu don des miracles. Pour nous, nous nous ne croyons qu'à ce que nous voyons, et notre raison se refuse à admettre que Jésus ait eu, même en récompense de sa trahison, le pouvoir de bouleverser l'ordre naturel des choses. Or, les prêtres affirment que leur Christ a, par un phénomène merveilleux, permis qu'à leur volonté ce pain (elle montrait l'hostie) soit changé en son corps, uni à l'âme d'Adonaï. Ce mystère grotesque a excité et excitera toujours la sage moquerie des philosophes. Mais admettons, pour un instant, la présence réelle du traître et de son père adoptif dans ce morceau de pain. Ainsi, par une providentielle absurdité, Adonaï et Jésus se sont livrés à notre discrétion. Eh bien, soit que ce pain soit un symbole, soit qu'il contienne vraiment les ennemis de notre Dieu, nous avons le devoir de lui cracher notre mépris. Aimable et parfaite sœur, imite-moi.

Elle cracha sur l'hostie, et miss Arabella cracha à son tour dans le calice.

— Alleluia! alleluia! crièrent en chœur les assistants.

La grande-maîtresse posa le calice sur l'autel du Palladium. Je regardai à la dérobée le planteur D***; sa physionomie bestiale et méchante exprimait une joie féroce, mêlée d'orgueil; il était fier de sa fille, en même temps qu'il se réjouissait de l'horrible sacrilège qu'elle venait de commettre.

Spencer, le grand-maître, étendit les mains sur la récipiendaire, et débita la formule de consécration :

« — Au nom de Dieu Lucifer, seul vrai Dieu, et en vertu des pouvoirs que, par sa grâce divine, je tiens du libre suffrage des membres de cette respectable et régulière assemblée, sœur Arabella D***, en adoption Idouna-Fréki, je te reçois et consacre Maîtresse Templière, dernier degré féminin de la maçonnerie palladique, au Rite Réformé Nouveau, et je te constitue membre du Grand Triangle *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore. »

— Alleluia! alleluia! clama de nouveau l'assistance.

Il fit relever la néophyte et l'embrassa à la mode des loges androgynes.

— Dès à présent, chère et illustre sœur, lui dit-il, tu es autorisée à tutoyer les membres de cette vaillante assemblée; tu es leur égale.

La grande-maîtresse embrassa de même la néophyte, lui remit les insignes de Maîtresse Templière et lui communiqua les secrets du grade. En d'autres termes, elle lui enseigna le signe de reconnaissance, l'attouchement, la batterie et l'acclamation, le mot de passe et le mot sacré, toutes choses qu'elle avait déjà entendu dire et expliquer par la récitation du catéchisme; elle y ajouta l'indication de l'âge de Maîtresse Templière (trois fois dix ans et trois ans encore), et elle lui expliqua que, lorsqu'elle irait dans une église catholique pour se procurer par la communion une hostie consacrée, destinée aux pratiques du Grand Triangle, elle était autorisée à faire le signe de la croix de la main droite, comme les sectateurs d'Adonaï, afin de ne pas éveiller leur défiance, mais qu'elle devait néanmoins, à la fin du signe, laisser retomber les deux mains, en les joignant un instant sur le ventre sans affectation; cette particularité est jugée par les lucifériens suffisante pour profaner le signe catholique de la rédemption.

Miss Arabella, revêtue de ses nouveaux insignes de Maîtresse Templière, après avoir quitté ses précédents cordon et tablier, fut alors conduite par un maître des cérémonies à deux dignitaires, le grand lieutenant et la grande examinatrice, qui lui firent répéter les gestes de

convention et dire les mots secrets. Spencer proclama que la réception de la néophyte était définitive et heureuse pour l'assemblée, et tout le monde applaudit par deux coups en criant : — Caïn! Caïn!

Mais les sacrilèges n'étaient point terminés.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande lieutenante, notre tâche est-elle accomplie?

La grande lieutenante. — Il nous reste à enseigner à notre nouvelle sœur chevalière comment nous châtions le traître.

Le grand-maître, s'inclinant devant la grande-maîtresse. — Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, pour la gloire de Lucifer, notre Dieu, termine ce que tu as si bien commencé.

La grande-maîtresse, à la nouvelle chevalière. — Illustre et chère sœur, je t'ai dit tout à l'heure que le royaume de l'humanité t'appartenait par la discrétion, la volonté, l'énergie et la science. Ta discrétion, j'en suis sûre; ta volonté et ton énergie, tu nous en as donné de grandes preuves; notre science, nous te l'avons communiquée. Mais j'ai ajouté que, pour exercer cet empire, il te fallait encore, en vertu de notre doctrine sacrée, opérer de deux façons : l'une, qui te permettrait de triompher physiquement du Principe du Mal, en ressuscitant l'homme mort, et ce triomphe physique, tu l'as obtenu; l'autre, qui te permettrait de triompher moralement, en meurtrissant Adonaï jusque dans sa divinité malfaisante, et c'est ce triomphe moral que tu vas obtenir avec nous... Tu sais comment Adonaï et le traître Jésus se sont livrés à notre discrétion. L'heure du châtiment a sonné... Les prêtres affirment que leur Christ et son prétendu père sont réellement dans ce qu'ils nomment l'eucharistie. Eh bien, soit. Sur l'eucharistie, donc, vengeons, en châtiant le traître, vengeons tous les martyrs immolés par l'obscurantisme!

Le grand-maître. — Très illustre chevalier premier grand maître des cérémonies, fais approcher de l'Autel de la Sagesse la dernière Maîtresse Templière reçue et ses deux Garants de Fidélité, ainsi que la sœur Idouna-Fréki à qui nous venons de conférer aujourd'hui le dernier degré féminin palladique.

Cet ordre fut exécuté. Miss Arabella fut placée à gauche du petit autel pentagonal; la sœur reçue à la précédente initiation, à droite. C'était une dame ou demoiselle, assez jeune, vingt-trois ans tout au plus, à la mine sournoise, aux sourcils froncés, courte, petite et légèrement grosse. Ses Garants de Fidélité, un Kadosch du Palladium et une Maîtresse Templière, se rangèrent derrière elle.

— Sœur Padaël-Swadha, as-tu rempli ton devoir? commença mistress Vandriel, interpelant la jeune personne.

— Oui, grande-maîtresse, répondit celle-ci.

En même temps, elle tirait de sa poche une petite boîte ronde, en métal. Elle montra triomphalement cette boîte, qu'un maître des cérémonies porta à mistress Vandriel. Celle-ci l'ouvrit et en sortit une hostie de fidèle, c'est-à-dire une petite hostie. L'autre expliqua qu'elle avait reçu cette hostie en communiant le dimanche précédent à l'une des églises catholiques de la ville.

Le Kadosch et sa compagne attestèrent que la jeune sœur disait la vérité : ils l'avaient suivie, ce jour-là, à l'église, et ils avaient assisté en témoins à la communion. C'est pour avoir la certitude des sacrilèges commis et à commettre, que le Palladisme a institué les Garants de Fidélité.

La jeune sœur, désignée maçonniquement sous le nom de Padaël-Swadha, était donc en règle; on la félicita; grâce à elle, on possédait d'une façon certaine une hostie consacrée.

Mistress Vandriel descendit de son trône et vint à l'autel de la Sagesse, son poignard d'une main, l'hostie de l'autre. Les maîtres des cérémonies firent écarter tout le monde, excepté miss Arabella. La grande-maîtresse posa l'hostie à plat sur le petit autel pentagonal. Les deux femmes étaient maintenant prêtes à consommer le sacrilège, à le pousser au paroxysme. Leurs yeux brillaient d'une lueur fauve ; miss Arabella serrait les dents, grinçant avec fureur; elle semblait avoir hâte de se servir de ce poignard qu'on venait de lui remettre tout à l'heure et qu'elle avait détaché de son cordon; elle le tournait et retournait dans sa main crispée, attendant avec impatience l'ordre de frapper cette hostie blanche pour laquelle elle montrait une haine sauvage.

Un silence de mort planait sur l'assemblée.

La grande-maîtresse éleva la voix et dit avec un accent métallique, la gorge contractée :

— Les prêtres disent : Ceci est son corps. Nous répondons : C'est le corps d'un traître.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants levèrent leurs poignards contre le ciel, en criant : — *Nekam, Adonaï! nekam!*

Mistress Vandriel reprit, et transperçant l'hostie d'un coup :

— Saint, saint, saint, Lucifer! hurla-t-elle. Maudits soient Adonaï et son Christ!

Après quoi, se retournant vers la néophyte, elle dit :

— A ton tour, à présent.

Et la grande-maîtresse montrait l'hostie, d'un geste impérieux; mais miss Arabella n'avait certes pas besoin d'être excitée ; le poignard à la main, elle se rua sur l'hostie avec rage, criant aussi comme un démon

— Saint, saint, saint, Lucifer! Maudits soient Adonaï et son Christ!



C'est le jour de Pâques, à trois heures de l'après-midi, que les jeunes prêtres désignés pour aller évangéliser l'Extrême-Orient, font leurs adieux à leur famille et à leurs amis, dans la chapelle du séminaire des Missions étrangères. (Page 234.)

La sœur reçue à la précédente initiation et ses Garants de Fidélité l'imitèrent. C'était une scène inimaginable. Je sentais une sueur froide couler sur mon visage. Il me semblait que la foudre allait tomber sur le temple et pulvériser tous ces impies, dont les figures contractées par la haine me paraissaient avoir un reflet d'enfer. Mistress Vandriel reprit l'hostie criblée de coups de poignard et la porta devant le Baphomet, où elle la jeta avec l'autre dans le calice. J'admirai en moi-même l'infinie patience de Dieu.

L'initiation était terminée ; une protestante de plus était maçonne luciférienne.

Mais la séance n'avait pas pris fin pour cela ; on avait encore à procéder à la « Solennité Divine », selon l'expression du frère gardien. Par là on entend une série de sortilèges, qui sert de clôture, qui complète dignement ces abominations.

Chacun reprit sa place ; on éteignit toutes les lumières ; un silence complet régnait dans la salle.

Alors, tout à coup, un phénomène bizarre se produisit. L'autel du Baphomet, qui était au fond, devint lumineux, comme phosphorescent ; les arêtes brillaient, en même temps qu'une légère fumée s'en dégageait, faisant trembloter l'ensemble, et, à travers ce nimbe étrange, qui exhalait une forte odeur d'ail (ce qui prouvait que c'était bien réellement du phosphore), l'idole apparaissait livide, couleur de vieille cire, parodie sacrilège de la lividité du Christ mort cloué sur la croix.

Chose curieuse, toute cette lueur n'irradiait pas et n'éclairait pas au-delà d'elle ; on eût dit qu'elle était arrêtée brusquement et comme enserrée par l'ombre de la nuit, ayant peine à la percer ; le temple n'en restait donc pas moins dans une obscurité profonde.

Puis, la chaire s'illumina à son tour et de la même façon, lueur livide et spectrale ; et voici que maintenant elle ressemblait, à s'y méprendre, à une tête de mort diabolique, la bouche ouverte. Le dôme arrondi de cette chaire, ornementé de bosselures et de trous sculptés et surmonté des deux grandes palmes dont j'ai déjà parlé, formait la partie supérieure du crâne, avec ses cornes ; on distinguait les cavités du nez, des yeux ; les dentelures supérieures formaient des dents ; la partie inférieure, c'est-à-dire la chaire elle-même, avait l'aspect d'une mâchoire inférieure ; l'escalier représentait le cou, un cou tendu ; l'intervalle entre le dôme et la chaire figurait l'ouverture de la bouche, énorme et béante. Tous les détails étaient accentués par les lignes de phosphore. On aurait cru avoir devant soi un gigantesque diable sortant du sol et ouvrant une gueule formidable pour avaler ou vomir.

Soudain, dans l'obscurité de la profondeur centrale, surgit une apparition lumineuse, le grand-maître Spencer, qu'on eût dit frotté, lui aussi, de phosphore. Selon toute vraisemblance, il était arrivé là sans bruit, profitant de l'obscurité épaisse, par une petite porte sans doute dissimulée dans le dos de la chaire et qui s'était refermée doucement.

Quoi qu'il en soit, il ne venait pas prêcher ; car il ne prononça pas une parole. Je le vis s'agenouiller, les mains sur le rebord de la chaire, puis se redresser; ensuite il traça sur sa poitrine un grand signe de croix à rebours et se mit à souffler très fort, de la façon la plus bruyante possible.

Aussitôt, l'assemblée entière se leva ; chacun, laissant chaises et banquettes derrière soi, se retourna vers le mur qui faisait face à la chaire. J'entendis rouler sur des tringles les draperies qui décoraient cet endroit de la salle ; de cette façon, nous avions devant nous le mur nu. On fit avec plus ou moins d'ensemble le signe de la croix à rebours, et l'on souffla très fort, à l'imitation du grand-maître.

Après ce brouhaha, le silence se rétablit. Une horloge, dont je n'avais nulle part constaté la présence, sonna sourdement les douze coups de minuit, qui semblaient sortir de dessous le sol du temple.

Il y eut un instant d'attente ; puis, un long mugissement de plaintes traversa la salle ; là-haut, sous la voûte, on entendait comme des soupirs étouffés et des cris lointains. Je sentis ma face s'horripiler. Puis, nouveau silence, plus profond que le premier.

Alors, nous assistâmes à un spectacle des plus extravagants, à une fantasmagorie démoniaque.

Sur le mur, dont les tentures venaient d'être retirées, nous vîmes d'abord un disque blanc, simulant une grande, très grande hostie, avec l'image du Christ sur la croix. Ce disque apparut immobile, au premier moment ; après quoi, il se mit à rouler, rouler, et tout à coup éclata en mille pièces, sans aucun bruit. A l'hostie succéda une poule noire ; on ne la distinguait que grâce aux traits lumineux qui la dessinaient ; la poule s'enfuyait, le bec ouvert, la langue rèche, les plumes hérissées, paraissant en proie à une vive terreur, devant un serpent, un cobra, qui la poursuivait, qui finit par l'atteindre et la mordit ; blessée, elle se retourna sur le dos, contracta onze fois les pattes et mourut ; le serpent alors l'avala lentement. On voyait très distinctement le corps de la poule passer avec ses aspérités et gonfler le corps du serpent trop étroit, dans lequel elle formait des boules. Enfin, le serpent s'arrêta de déglutir et disparut en s'éteignant, comme si la couche de phosphore dont il était frotté eût fini de luire, se fût évaporée.

Au serpent et à la poule succéda une chauve-souris, qui semblait frôler le mur, s'envola vers le coin de gauche, et, de là, disparut dans le plafond. Enfin, ce fut un bouc, qui paraissait et disparaissait alternativement, et dont les yeux s'ouvraient et se refermaient.

Pendant ce temps, dans l'air, au-dessus de nous, se percevaient des bruits étranges ; on aurait juré que des corps pesants se mouvaient, s'agitaient sur nos têtes. Un instant, il me sembla que ma chaise, devant laquelle j'étais debout, s'élançait vers la voûte, me râclant imperceptiblement le dos. J'envoyai ma main derrière moi ; ma chaise n'y était plus. Je constatai, en outre, que celles de mes voisins n'y étaient pas davantage.

Le mur demeura quelques instants sombre et sans apparitions réelles ; mais il pétillait par intervalles ; un petit point y brillait, comme une étincelle, comme une étoile aussitôt disparue ; et cela crépitait avec une légère fumée répandant une odeur d'ail, des plus caractéristiques aussi. Cela se renouvelait constamment. On eût dit que le mur voulait parler, qu'il y avait en lui une pluie d'étincelles prêtes à sortir pour se réunir, pour former quelque chose, un tout, une image, mais qu'une cause inconnue empêchait momentanément la réussite de ce nouveau phénomène.

Enfin les pétillements d'étincelles redoublèrent, se multiplièrent, formant à présent des lignes courbes, droites, brisées, tordues, des dessins fantastiques, des arabesques, des caractères étranges qui n'appartenaient à aucune langue humaine, comme si ç'eût été des signatures de démons. Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les formes.

Le grand-maître Spencer, toujours dans la chaire, immobile, les bras étendus en avant, prononçait maintenant des mots, lentement, gravement, les espaçant avec méthode ; et c'était des noms de diables qu'il proférait ainsi ; au fur et à mesure, les étincelles du mur se réunissaient alors en un tracé de signature diabolique. Ces noms étaient : Sinbuck, Dagon, Zarobi, Pharzuph, Eirnéus, Moloch, Hatiphas, Suzabo, Zaren, Ouriel, Jaser, Sialul, Colopatiron, Astaroth, Hizarbin, Azeuph, etc., etc. Quand il prononça le nom Baal-Zéboub, aussitôt les points lumineux et pétillants du mur formèrent le hiéroglyphe qui est sous les pieds du Baphomet, inscrit sur la boule terrestre (voir page 89). Et toutes ces signatures, bizarrement variées, semblaient, par leurs traits de feu, des éclairs zébrant le mur ; il y en avait d'entortillées comme une queue de cochon, d'autres qui écrivaient le nom prononcé, mais dans une forme contournée, biscornue, d'autres enfin dont les traits simulaient des animaux, le plus souvent immondes.

Tout cela apparaissait instantanément, mais avec une netteté parfaite, sur la muraille dont le fond restait obscur, tandis que là-bas, l'autel du Baphomet fluoresçait toujours et que le grand-maître en chaire avait un aspect fantastique, ruisselant de phosphore au milieu de cette chaire également phosphorée qui semblait une gueule infernale grande ouverte.

Finalement, une énorme tête de diable parut sur le mur, très lumineuse, mais qui ne resta que trois secondes à peine, pendant lesquelles elle roula ses yeux et ouvrit la bouche, comme si elle allait parler.

Alors, la lumière revint brusquement, les lampes de la salle se rallumèrent d'elles-mêmes, tandis que la lueur de l'autel du Baphomet et de la chaire s'éteignait. Les draperies blanches reprirent leur place, roulant sur leurs tringles, tirées par les frères servants.

Mais ce qui nous stupéfia, ce qui plongea les assistants dans plus ou moins de surprise, ce fut le spectacle, qui s'offrit à nos yeux. Il n'y avait plus une chaise, plus un fauteuil, plus une banquette sur le sol; tout le mobilier du temple était en l'air, les chaises accrochées aux tentures ou dans les corniches, les banquettes attachées aux lustres; le petit autel pentagonal était couché sur le dôme de la chaire ; la balustrade de la tribune où se trouvait l'orgue était arrachée et pendait ; l'orgue lui-même avait été remué, manipulé, mis en travers, saillant des deux cinquièmes hors de la tribune, y tenant tout juste assez pour ne pas perdre l'équilibre ni s'écrouler sur nos têtes ; le tableau de la mort du Christ avait quitté l'Orient, il était comme vissé au plafond.

Par ce désordre extravagant, les esprits avaient prouvé leur présence; car il était impossible que tout ce remue-ménage fût l'œuvre de mains humaines, ayant été opéré en si peu de temps, sans déranger personne; si des frères servants eussent été les ouvriers de ce bouleversement, il leur eût fallu circuler parmi l'assistance, manier des échelles ; leurs manœuvres n'auraient pas pu passer inaperçues ; en outre, le temps normal leur avait absolument manqué.

Le grand maître improvisa un bref discours, que nous écoûtâmes debout. C'était une paraphrase explicative de ce que nous venions de voir. Sa voix aigre montait, monotone, vers la voûte et retentissait dans le silence.

Il avait pris pour texte l'hostie, le sacrement eucharistique, le pain sacré dans lequel Dieu se donne aux fidèles, et que les misérables lucifériens meurtrissent par le plus épouvantable des sacrilèges. Il discutait le dogme catholique ; et, dans sa dissertation ambiguë, à la fois embarrassée et impudente, il se contredisait sans cesse. Tantôt il niait la présence « d'Adonaï et de son Christ », comme il disait, dans l'eucharistie ; tantôt, il faisait l'apologie des profanations les plus horribles de l'hostie. Il ajoutait que le Dieu Bon venait de faire la démonstration frappante de l'inanité du sacrement eucharistique ; il avait montré, sur le mur, l'hostie des catholiques roulant, roulant, puis éclatant, afin que chacun pût comprendre aisément qu'il n'y avait aucun cas à faire de ce pain mystique; et c'étaient des blasphèmes effroyables !

Il commenta aussi l'apparition de la poule noire et du serpent; nous venions de voir, nous dit-il, sous un emblème merveilleusement produit, la lutte entre les deux religions, celle d'Adonaï et celle de Lucifer, et, comme nous devions l'avoir compris, c'était sûrement la seconde qui aurait le triomphe final et qui même détruirait l'autre totalement.

Enfin, en apposant leurs signatures sur le mur, les génies de la lumière, les esprits du feu avaient entendu donner aux maçons du rite palladique des témoignages visibles de leur sympathie.

En fait de présence réelle, conclut-il, une seule était indiscutable; c'était celle des esprits parmi nous ; les preuves avaient surabondé.

La séance, — si l'on peut appeler séance cette pîtrerie démoniaque, — touchait à sa fin. Spencer venait de promettre à l'assemblée un dernier phénomène.

Il descendit de la chaire, se plaça contre le mur d'en face, tournant le dos à la draperie blanche, que des servants maintenaient fortement tendue. On fit cercle autour du grand-maître. Alors, il éleva ses bras au-dessus de sa tête, en les croisant, et ses mains faisaient le signe ésotérique luciférien (voir page 201). Derrière lui, se forma une ombre qui représentait une tête de diable derrière chacune de ses mains.

Le surprenant de la chose n'était pas le fait de l'ombre ; le premier venu peut obtenir semblable résultat, en s'y prenant de la même manière. L'important était de fixer l'ombre sur le mur. Il faut pour cela, disent les lucifériens, que les esprits soient favorables. J'ai vu souvent renouveler cette expérience, et la plupart du temps elle ne réussissait pas. Ce soir-là, il faut croire que Lucifer était dans les meilleures dispositions possibles à l'égard de ses adorateurs.

Le grand-maître Spencer, debout à peu de distance du mur drapé de blanc contre lequel son ombre se profilait, les bras et les mains dans la position que je viens de dire, prononça la formule suivante :

« — *Trulu-krashkim-nikoé... Veryamathoben-mulu-istar-néphris... Parakomulu-igazzushu-ekimmugallu-zikika-dingir..... Luluvikos-garbenium-lotiphrem-manasko-ix-pax-gremfik... Zipétach-ashar-shimatum-abraxas... Samatipoo... Soulathéki... Bolarik... Malarik... Abraxarik... Libbischu-mahari-shmasch... Foé! foé! foé!... Ranu! ranu! ranu!... Bélial-gog!... Foé! foé! foé!* »

Après avoir débité toute cette enfilade de mots baroques, que je viens de recopier ici d'après le rituel des évocations palladiques, Spencer fit quelques pas en avant, s'éloigna tout à fait du mur, et, chose renversante, l'ombre restait fixée sur la tenture blanche.

La place occupée précédemment par le buste du grand-maître représentait une large tête de démon, vue de face ; dans cette ombre, il y avait des endroits moins noirs que d'autres, de telle sorte que les traits étaient très bien accentués; les yeux étaient blancs ; la bouche s'ouvrait et se fermait ; en un mot, c'était une ombre vivante. Les deux cornes étaient figurées par deux autres petites têtes diaboliques, allongées, et de profil. En tout, une trinité infernale de trois têtes, qui avaient, chacune, sa physionomie, son expression particulière.

Spencer expliqua que la tête centrale était Baal-Zéboub; celle de gauche, Astaroth ; celle de droite, Moloch.

— Dis-nous, glapit le grand-maître de sa voix aigre ; dis-nous, Baal-Zéboub, prince des milices du Dieu Bon, est-ce bien toi qui es parmi nous ?

La bouche de la tête centrale s'ouvrit ; et nous entendîmes distinctement la réponse :

— Oui !

Spencer reprit :

— Est-ce toi, Astaroth ?

La tête de gauche s'inclina, en signe affirmatif.

— Est-ce toi, Moloch ? demanda encore le grand-maître.

La tête de droite s'inclina affirmativement, à son tour.

Le grand-maître continua :

— C'est bien Lucifer, le Dieu Bon, qui vous envoie auprès de nous ?

Les trois bouches s'ouvrirent successivement, et nous entendîmes, sur trois intonations différentes :

— Oui !... oui !... oui !...

Spencer posa une dernière question :

— Combien de temps encore le Dieu Bon et ses esprits de lumière nous protégeront-ils ?

L'ombre à triple tête s'agita, les trois bouches s'ouvrirent, et dirent, d'une voix vibrante :

— Toujours !... Toujours !... Toujours !...

Aussitôt, l'ombre disparut. L'assistance était impressionnée, mais joyeuse.

Le grand-maître remonta à l'autel du Baphomet, et prit le calice dans lequel mistress Vandriel avait tout à l'heure jeté les deux hosties.

L'instant était venu de procéder à la clôture de la séance.

Cette formalité se fit ainsi, conformément aux prescriptions du rituel :

Le grand-maître. — Très illustre chevalier grand lieutenant, quelle heure est-il ?

Le grand lieutenant. — L'heure des flammes, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Illustre chevalier premier grand maître des cérémonies, que par tes soins le figuier maudit soit jeté au feu !

En disant cela, il remit le calice au dignitaire qu'il venait de désigner. Celui-ci s'approcha d'une des urnes funéraires, que l'on avait garnie de nouveau de matières combustibles, et y vida le contenu du calice.

Le grand-maître. — A moi, chevaliers mes frères et chevalières mes sœurs de tous les climats !... Le grand architecte de l'univers a reçu satisfaction ; je vais fermer le grand triangle.

Il donna le signal de la batterie et de l'acclamation.

Tous applaudirent, en frappant deux coups dans les mains, et en criant :

— Caïn ! Caïn !

Le grand-maître. — Le grand triangle *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore, est fermé.

On se retira, en silence, laissant aux frères servants le soin de remettre tout en ordre ; et, le lendemain, le temple presbytérien avait repris sa physionomie habituelle, seule connue du public.

CHAPITRE XII

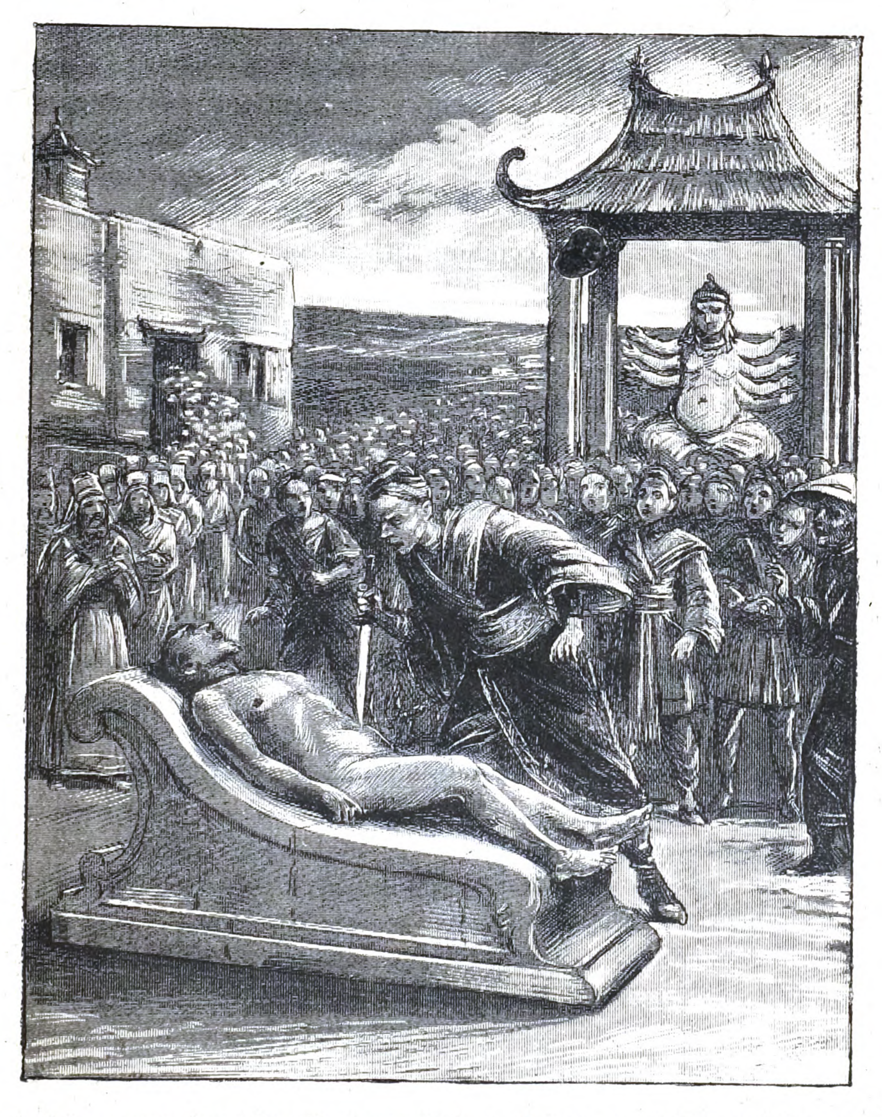
L'Empire du Milieu.

Une cérémonie d'une touchante et admirable simplicité a lieu toutes les années, à Pâques principalement, au séminaire des Missions Etrangères, de Paris ; elle précède le départ des missionnaires nouveaux qui s'en vont catéchiser les sauvages, répandre la parole sacrée chez les païens, combler les vides que la persécution a faits dans l'armée des serviteurs de Dieu.

Tout le monde connaît l'austère et sainte maison de la rue du Bac, qui fournit à l'univers entier des prêtres, des confesseurs, des apôtres et des martyrs.

Là, de tous les points de la France, les jeunes séminaristes, que Dieu attire à lui en leur donnant la vocation de l'enseignement évangélique, viennent achever leurs études religieuses, s'habituer au martyre et à la mort par une règle spéciale d'une vigueur extrême et par la vue constante, — obsédante et terrible pour le public, mais consolante et fortifiante pour ces cœurs vaillants embrasés de l'amour divin, — des supplices divers, que les saints, leurs aînés dans la carrière, ont supportés, ont subis avec joie.

Allez, ami lecteur, visiter le séminaire des Missions Etrangères, et vous verrez venir à vous, pour vous conduire et tout vous montrer, un jeune élève souriant et empressé. Dès le premier abord, vous reconnaîtrez en lui l'homme prédestiné. Je ne sais quoi d'ascétique et de foi surhumaine se dégage de l'ensemble de l'homme, brille dans ses yeux qu'un feu semble illuminer.



Le chef des paspas, jouant le rôle de sacrificateur, s'avance, armé d'un coutelas, vers le Dalaï-Lama, qui l'attend avec la plus grande tranquillité du monde, couché sur la chaise de granit. (Page 243.)

Immédiatement, il vous conduira dans la galerie dite des martyrs, où vous frissonnerez en apercevant dans des vitrines les reliques des missionnaires massacrés. Ici, leurs photographies, prises avant leur départ, alors, que, jeunes, pleins de vigueur et de santé, ils s'embarquaient pour le lointain et douloureux voyage dont ils ne devaient pas revenir ; là, ce qui reste de ces héros, quelques fragments, quelques débris, quelques ossements recueillis, les habits qu'ils portaient au jour du martyre, des linges tachés de leur sang.... Puis, des croix, des clous, des cisailles,

des couteaux, des chaînes, des cangues, tout l'arsenal, en un mot, des instruments qui servent, dans ces pays barbares, à donner mille morts aux saints prêtres de Dieu; et, sur tout cela, des étiquettes dont chacune est un lambeau de chair arraché, ébouillanté, tenaillé, dont chacune est une larme de sang. Le cœur se serre horriblement à cette vue.

Mais ce n'est pas tout. Au-dessus, si vous levez les yeux, vous apercevrez dessinés les martyrs conduits au supplice. Vous les voyez jetés en prison, dans des cages, mis à la torture, enfin massacrés; et pendant que, frémissant, vous regardez, écoutant la voix calme et profonde de votre guide, qui vous détaille les tourments infligés, vous raconte les affres, vous décrit les douleurs, il ajoute, en manière de conclusion, avec une intonation joyeuse :

— J'espère, en ce qui me concerne, partir cette année-ci.

N'est-ce pas que cela est à la fois admirable et effrayant? admirable, quand on songe à ces héros; effrayant, lorsque la pensée se porte vers les ennemis de Dieu, leurs bourreaux.

Regardez cet homme, qui sait que ses jours sont comptés, qui d'avance suppute le nombre d'heures qu'il a encore à vivre, et qui a déjà, avec délices, un avant-goût des épouvantables tortures qui lui sont réservées là-bas, des supplices raffinés par lesquels il passera. Il est calme, tranquille, plus heureux que quiconque; il attend avec impatience son dernier jour de condamné à mort!

Mais voilà, c'est qu'aussi il s'agit de Dieu, et Dieu est vraiment dans l'esprit et le cœur de cet homme. Or, là où Dieu est, il n'y a plus place pour rien autre. La foi brave tout, met au-dessus de tout.

Suivons maintenant, si vous le voulez bien, notre guide, dans la chapelle du séminaire, où reposent les corps de deux saints enfants de la maison, morts victimes de la foi.

C'est dans cette chapelle, à trois heures après-midi, le jour de Pâques, qu'après le chapelet, les chants et tout l'office de ce jour solennel, a lieu « le baisement des pieds » qui précède le départ.

Là, debout, adossés contre l'autel, les missionnaires qui vont partir reçoivent de l'assistance cette dernière et sublime marque de respect. Evêques ou archevêques, cardinaux, princes de l'Eglise, parents, amis ou simples admirateurs inconnus des partants, pères et mères eux-mêmes, tous viennent là s'abaisser devant ceux que Dieu a déjà désignés comme ses saints.

Maintenant, c'est fini; rien ne retient plus ces vaillants qui quittent le monde civilisé; ils vont prendre la route des contrées de la barbarie; et, tandis que la mère étouffe ses sanglots et que le bon vieux père, aux cheveux blancs, reçoit de son enfant, aujourd'hui devenu un saint prêtre de-

vant lequel à son tour il s'incline, une dernière bénédiction et un dernier regard d'adieu, la porte de la chapelle s'ouvre, la voiture est là qui va les conduire au chemin de fer.

Demain, ils se rapprocheront de la mort, à chaque heure, à chaque minute davantage. Comme Jésus-Christ, ils commencent ce soir même leur calvaire; comme leur divin modèle, ils offriront leur vie pour la rédemption de l'humanité.

Ce jour-là, on peut le dire, le monde entier a les yeux fixés sur ce séminaire, sur cette chapelle.

Du fin fond des steppes glacées de la Chine du nord, de la Mongolie, de la Tartarie et du Kamtchatka ; du sommet des pics des îles perdues de l'Océanie; des marécages et des bas-fonds fiévreux et pestilentiels du Tonkin, aussi bien que des mers desséchées, aux sables torrides, de l'Afrique équatoriale; de toutes parts, en un mot, des confins comme du centre du globe, s'élève vers le ciel un concert de prières, de souhaits et de vœux. Tous les enfants de la France, disséminés dans les déserts du paganisme et de l'idolâtrie, oublient un instant leurs propres souffrances, ne songent plus à leur existence si terriblement éprouvée, pour s'unir de cœur, d'esprit et d'âme avec les nouveaux qui viennent renforcer leur phalange héroïque, s'associer à leurs douleurs, savourer comme primeurs délicieuses ces supplices auxquels eux se sont habitués et que leurs corps commençaient à ne plus sentir.

Voilà des muscles jeunes et frais pour les tenailles; voilà des veines qui n'ont pas été encore ouvertes; voilà des chairs sans cicatrices, dans lesquelles on tailladera avec plaisir ; voilà des corps pleins de santé et de vie, où il va s'agir de creuser des plaies pour y verser du plomb fondu. Les nouveaux venus accourent pour s'offrir à de nouveaux supplices, et plus les tourments seront cruels, plus joyeusement ils s'écrieront : « Béni soit Dieu ! » Car souffrir, c'est dire la plus belle et la plus efficace prière; car chaque goutte de sang rachète une âme et rapproche de Jésus-Christ.

Dieu veille et veillera sur ses élus. Bon voyage, maintenant, et partons...

... Or, tandis que Dieu veille, un autre, le Maudit, veille aussi. Lui, il guette dans les ténèbres. Dieu le tolère, lui laisse déchaîner sa haine ; ainsi les desseins impénétrables de Dieu s'accomplissent. Le Tentateur pourra exercer sa rage contre les saints qu'il ne saurait réussir à corrompre ; mais, en suscitant les persécutions les plus atroces, il donnera à l'Église l'occasion de ses plus beaux triomphes.

Là-bas, le roi des démons attend donc les missionnaires; il excite et

prépare ses sbires; les tigres humains se lèchent les babines, à l'odeur cruente du sang frais qui vient.

Mais, avant de montrer les complots de l'enfer et de ses suppôts contre les prêtres envoyés par Dieu, il me faut faire connaître au lecteur, par un rapide coup d'œil d'ensemble, la situation du satanisme, ses influences générales et ses agissements, dans l'Extrême-Orient, et plus particulièrement en Chine et au Japon.

En Chine, le culte de Satan, considéré comme étant le vrai Dieu, remonte à la plus haute antiquité. Les premiers missionnaires, qui pénétrèrent dans ces contrées, furent stupéfaits en constatant que la religion dominante, le bouddhisme transformé en lamaïsme, était en réalité une imitation diabolique du catholicisme ; et c'est là, en effet, ce qui est extraordinaire. Dans le bouddhisme prêché par Çakiamouni, en dehors des théories doctrinales qu'un chrétien repousse forcément en raison de sa foi, il y a du moins certaines idées philosophiques qui sont parfois d'un ordre élevé; mais, dans le lamaïsme, qui est un bouddhisme tout différent de celui dont le philosophe indien fut l'initiateur, la religion est vraiment infernale, démoniaque au dernier degré, parodiant le catholicisme, non seulement dans ses sacrements, avec office quotidien des prêtres comportant une communion de pain azyme distribué aux fidèles, mais même dans sa liturgie et ses plus petites pratiques de dévotion, depuis les aspersions d'eau bénite jusqu'aux récitations d'un rosaire pieusement égrené.

D'autre part, dans l'histoire du peuple chinois, rien n'est plus difficile que de démêler ce qui est fiction ou légende et ce qui est vérité. Ainsi, qui pourrait dire les origines exactes de cette nation ? Personne ; et les Chinois eux-mêmes moins que qui que ce soit. Voyez, par exemple, le nom qu'ils se donnent, et étudiez leurs traditions. Ils s'intitulent « *les fils du Ciel,* » et ils prétendent que leur pays a été peuplé, dans les temps préhistoriques, par des esprits « tombés du ciel au cours d'une lutte avec les mauvais génies. » Que l'on dise ce qu'on voudra, il y a dans cette tradition quelque chose de mystérieux et d'étrange.

Lorsqu'on étudie de près les théories des adversaires de la divinité-une, on arrive toujours à constater que leur système se résume à un renversement plus ou moins compliqué des dogmes catholiques : les esprits, qui sont les mauvais pour nous, sont pour eux les bons; notre Dieu est leur diable, et réciproquement. Par conséquent, en examinant avec soin la tradition que je viens de citer, il est facile d'y voir une interprétation luciférienne de la révolte des mauvais anges et de la victoire remportée sur eux par les milices fidèles commandées par l'archange Saint-Michel.

Les Chinois exècrent le Dieu des chrétiens, et ils divinisent son en-

nemi, l'orgueilleux révolté, déchu et maudit ; c'est à lui qu'ils élèvent des autels sous le nom de Bouddha ou de Fo. Or, n'inclinerait-on pas à supposer que les démons, après leur chute du ciel, ont réellement paru en Chine ? Je ne veux pas dire qu'ils aient habité ce pays, qu'ils y aient procréé ; non certes. Mais ils ont pu jeter leur dévolu sur cette contrée, y bouleverser la nature, puisqu'on y trouve tant de rebours dans l'ordre animal et l'ordre végétal ; ils ont pu en faire leur terre de prédilection.

Il me semble (et c'est là mon humble avis personnel) que le Maudit a trouvé là, dès les premiers âges, des peuples qui sont devenus immédiatement ses auxiliaires dans l'œuvre du mal ; car ces peuples, de tout temps, ont caché, sous les dehors d'une civilisation raffinée, une sauvagerie plus raffinée encore ; Satan n'a eu qu'à apparaître à ces populations lâches, hypocrites et cruelles, pour en être adoré.

La Chine, opprobre du globe terrestre, a été et est encore le parvis, l'entrée de l'enfer dont chaque marche est teinte du sang et jonchée des corps mutilés des milliers de martyrs, des milliers de soldats de Dieu qui y ont combattu le bon combat ; et c'est, malgré tout, avec lenteur encore et avec la plus grande peine, que la parole sainte pénètre en ce pays, le plus rebelle aux conversions dans le monde entier.

Autre remarque, qui a son importance :

Personne, parmi ceux qui ont observé quelque peu le satanisme maçonnique, n'ignore la prépondérance donnée à ce qu'on est convenu d'appeler le « milieu ». La loge des Maîtres se nomme « Chambre du Milieu » ; parmi les symboles, « l'Arbre du Milieu » revient constamment. Or, comment les Chinois qualifient-ils leur pays ? quelle est sa dénomination religieuse, officielle ? La Chine est dénommée « Tchong-Koué », ce qui signifie Empire du Milieu, et est qualifiée de « Tchong-Whouâ », c'est-à-dire Fleur du Milieu.

On dira peut-être qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence. Je demanderai alors pourquoi en Chine les temples de la religion nationale sont quadrangulaires et orientés selon les quatre points cardinaux, exactement comme les temples maçonniques. N'y a-t-il là encore qu'une vulgaire coïncidence ?

Il est bien évident que la religion nationale de la Chine n'a point copié la franc-maçonnerie, laquelle n'a pas encore deux siècles d'existence. D'autre part, il est plus que probable que la franc-maçonnerie ne s'est aucunement préoccupée de se conformer aux rites chinois. Il y a donc, à n'en pas douter, un même esprit qui a présidé à ces différentes organisations.

Ainsi, il n'est nul besoin d'être un grand clerc pour comprendre que ces gens qui, depuis tant de siècles, croupissent à un tel point dans les

pires idolâtries, sont nés vassaux de Satan, sont la proie acquise sûrement à l'enfer. Il n'est pas jusqu'aux animaux, en Chine, qui ne soient les auxiliaires du diable : l'ignoble cochon, qui mériterait, au moins autant que le serpent, d'être pris pour l'emblème du démon, dévore les enfants dans ce pays, peuplant ainsi les limbes de pauvres âmes errantes qui ne verront jamais Dieu.

Et c'est aussi à cause de cet abaissement, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, que Lucifer se complait, se délecte au milieu de ces populations vicieuses, dégradées, scélérates. La religion chinoise, le lamaïsme, le culte de Bouddha ou de Fo, ne sont que magie et spiritisme. Le prince des ténèbres, qui est, on le sait, un irrégulier extravagant au point de vue de ses manifestations surnaturelles, s'y livre à toutes les fantaisies possibles et impossibles, depuis l'apparition inattendue et terrifiante jusqu'à la rotation des tables et des guéridons.

On peut même aller jusqu'à dire que le Chinois est sataniste par tempérament; c'est un plaisir pour lui de se représenter la divinité sous un aspect horrible, repoussant. Par le paganisme des Grecs et des Romains, Lucifer et ses démons se faisaient adorer; mais, du moins, ces peuples s'imaginaient leurs faux dieux sous des formes qui n'avaient rien de répugnant; les statues de Jupiter, Neptune, Pluton, Apollon, Mars, etc., attestent l'erreur religieuse, mais non la dépravation du sentiment artistique. Au contraire, au sens des Chinois, c'est l'ignoble qui est le divin : les statues de Bouddha sont d'une laideur inimaginable; ce paganisme-là est bien celui sur lequel le roi de l'enfer a le plus vigoureusement mis l'empreinte de sa griffe. La divinité sous la protection de laquelle la Chine se place, elle lui donne, partout, même sur son pavillon national, la figure hideuse d'un dragon. Oui, c'est bien un monstre satanique, le dragon griffu, fourchu et avec une queue, qui est, depuis un temps immémorial jusqu'à aujourd'hui encore, l'emblème national chinois.

Tout, chez le Chinois, est dans un goût essentiellement diabolique; partout, du dentelé, du biscornu, des griffes, des queues de diable. L'architecture chinoise, avec ses toits relevés, ses bonzeries, ses pagodes, est au rebours de l'architecture de tous les pays. Voyez le Chinois lui-même : les manches de son habit dessinent des griffes, et sa tête, pour ornement, a une queue. Chez ce peuple, le satanisme est, en quelque sorte, exhibé avec affectation. Au sujet du drapeau, il est même une remarque curieuse qui a été faite : le dragon monstrueux est, en Chine, le grand symbole patriotique et religieux; or, aucun orientaliste n'a pu découvrir, parmi les figures de cet emblème remontant à une époque antérieure au christianisme, une représentation du dragon chinois avec un accessoire important que l'on y remarque de nos jours. En effet,

depuis l'établissement du christianisme, le monstre est représenté la gueule ouverte, s'avançant pour dévorer une chose ronde et plate qui ressemble ou paraît ressembler à une hostie; sur tous les drapeaux et pavillons chinois, vous verrez le dragon infernal, peint crispé et furieux, s'apprêtant ainsi à dévorer l'eucharistie, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens.

Enfin, non seulement les Chinois sont obstinés dans leur erreur et ne se prêtent pas à l'évangélisation, différents en cela des sauvages d'Océanie et d'Amérique et même des nègres africains les plus barbares, lesquels ne repoussent jamais les missionnaires et écoutent leurs prédications, ne fût-ce que par curiosité ; mais, bien plus, c'est d'une haine poussée jusqu'à la férocité la plus cruelle que les habitants de l'Empire du Milieu détestent les chrétiens.

Voilà, dans un rapide aperçu, ce qu'est la Chine et ce que sont les Chinois.

Quant à la religion de Bouddha, telle qu'elle est pratiquée par les lamas et leurs disciples, j'ai dit qu'elle respirait le satanisme à outrance. Sur ce point, il n'est pas inutile d'insister.

Dans le vaste Empire du Milieu, le centre du lamaïsme est établi au Thibet ; la ville-sainte des sataniste chinois est Llassa. Le savant Herman Schlaginweit, voyageur et naturaliste célèbre (mort en 1882), bien connu par ses explorations scientifiques en Chine et aux Indes, estime à trois cent quarante-un millions, c'est à dire à un quart de toute l'humanité, le nombre actuel des fidèles de cette religion diabolique, dont le souverain pontife porte le titre de Dalaï-Lama.

Je ferai remarquer, en passant, que le mot *Lama* signifie exactement « esprit du feu » ; ce qui revient à dire : diable. Les lamas, prêtres de ce culte infernal, du moins ceux appartenant aux hauts degrés de la hiérarchie, se donnent comme ayant en eux, chacun, un des esprits du feu ; et les sortilèges, auxquels ils se livrent en effet, montrent bien qu'ils sont réellement possédés du démon.

Le Dalaï-Lama est censé ne jamais mourir et passe pour l'incarnation terrestre de Bouddha. A sa mort corporelle, son esprit se transporte dans un nouveau dépositaire, je vais dire de quelle façon, avec quel concours de circonstances.

Au dessous du Dalaï-Lama, viennent les *Paspas* (mot qui veut dire : les « Vénérables »), au nombre de dix ; ce qui donne le chiffre luciférien de onze pour la composition du pouvoir suprême de cette église de Satan. La troisième classe de fonctionnaires ecclésiastiques est formée par les *Chubilchanes*, qui sont comme des évêques. Au-dessous, viennent les autorités conventuelles, les abbés ou *Khanpos*, les moines ordonnés prêtres ou *Gelongs*, les moines débutants ou *Gethuls*, et les frères lais ou

Bouddis. Le clergé séculier se compose de *Tchoïdsches* (scribes) et de *Rabdschampas* (docteurs). Il existe aussi, dans le lamaïsme, des couvents de nonnes, gouvernés par des abbesses ; et des esprits, dit-on, sont incarnés en ces supérieures. Les couvents sont fort riches et servent de séjour aux plus abominables luxures.

Tous les ecclésiastiques du bouddhisme lamaïque sont évocateurs, astrologues, magnétiseurs, médecins et magiciens, à divers degrés.

C'est donc sur les hauts plateaux de cette partie de l'empire chinois qui est appelée le Thibet, que se trouvent les lamaseries de Llassa, la ville-sainte, et, à peu de distance, la lamaserie souveraine ou palais du Dalaï-Lama.

Lorsque le personnage qui exerce la fonction pontificale suprême vient à mourir, les lamas se mettent alors en recherches : il s'agit de découvrir, parmi les serpents de la contrée, celui en qui s'est incarné l'esprit de Bouddha au moment du dernier soupir du titulaire défunt.

Au moyen de certaines pratiques, — entre autres, une baguette de coudrier qui tourne entre les mains de celui qui la porte, dès qu'il se trouve en présence du serpent, objet de la divine réincarnation, — celui-ci est reconnu et déclaré « esprit des esprits du feu », capturé avec de grandes cérémonies et des marques extérieures d'un très profond respect, et, finalement, enfermé dans un panier semblable à celui employé par les sâtas de l'Inde pour tenir leurs cobras.

Ce panier est porté, solennellement, à la souveraine lamaserie.

Dans cette dernière, au centre du temple, s'élève une sorte d'autel, dont le tabernacle est constitué par un petit four à reverbère, sous lequel on peut allumer un grand feu.

Le panier contenant le serpent est placé dans ce four. Puis, à grands coups de gongs et avec des vociférations qui n'ont rien d'humain, les gelongs, les gethuls et les bouddis se précipitent hors de la lamaserie pour appeler les fidèles qui accourent de tous côtés.

Depuis la mort corporelle du Dalaï-Lama, les paspas ont élu un chef provisoire qui exerce des fonctions rappelant celles du camerlingue de l'Eglise catholique pendant la vacance du siège pontifical. Ce chef des paspas adresse alors au peuple assemblé un discours pour expliquer que Bouddha n'a pas abandonné ses fidèles, qu'il ne faut plus se lamenter, que le moment est venu de quitter le deuil ; car l'esprit des esprits du feu n'avait abandonné la forme humaine que pour se réincarner dans un serpent, qui est là, au milieu du tabernacle, et il va de nouveau prendre bientôt une forme humaine, redevenir Dalaï-Lama.

Après des incantations, des cérémonies, au cours desquelles on brûle dans des cassolettes des parfums affreux, des résines, au lieu d'encens,

E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.





Tous, se faisant ouvriers pour coopérer à l'édification du temple, apportaient les blocs de glace, les sciaient, les plaçaient comme s'ils eussent été des pierres de taille. Zi-Ka n'avait qu'à lever sa baguette, et les blocs se cimentaient d'eux-mêmes les uns aux autres, tandis que le géant de glace se maintenait en l'air, soutenu par un miracle permanent. (Page 250.)

le feu est mis sous le tabernacle ; puis, au bruit répété des gongs, pendant que les fidèles prosternés marmottent des prières à Bouddha, le serpent rôtit tout doucement, brûle et se carbonise, ainsi que le panier.

Lorsqu'on ouvre le tabernacle, naturellement, il n'y a plus trace de rien. On referme alors la porte, et le plus grand silence s'établit dans l'attente du prestige promis.

Dès ce moment, une scène horrible se passe, sans le moindre bruit. Lentement, les assistants, prêtres et fidèles, tirent de leurs robes des

poignards, des aiguilles acérées, des épines, des clous, des ciseaux, et sans un mot, sans un cri, chacun se met en devoir de se blesser, de se déchiqueter. Qui se coupe le lobule de l'oreille, qui se fend le nez, qui la lèvre, tel autre se traverse le bras, quelques-uns enfin se crèvent un œil ; et tout cela, toujours dans le plus religieux silence, troublé seulement par les respirations sifflantes et tandis que le sang ruisselle de toutes parts sur le sol.

La séance dure quelquefois une heure et demie ou deux heures, le temps de laisser refroidir le tabernacle ; et voici pourquoi :

Tout à coup, un bruit se fait à l'intérieur de ce tabernacle sur lequel tout le monde a les yeux fixés ; le bruit redouble ; la porte s'ouvre d'elle-même avec fracas, comme sous la poussée vigoureuse d'une main invisible ; et l'assemblée aperçoit alors une corbeille formant berceau, au milieu de laquelle vagit un enfant.

« — *Chrishna ! Chrishna !* s'écrie la foule. *Adevati Chrishna !* »

Les fidèles sont convaincus que Bouddha est revenu dans un nouveau Dalaï-Lama. Du dernier souverain pontife expirant, il est passé dans un reptile, pour s'incarner bientôt en un enfant nouveau-né.

L'imposture et la jonglerie sont faciles à démontrer dans ce que je viens de relater ; mais je n'ai pas à m'attarder à en faire la preuve. Il me suffit de rappeler ces pratiques, pour que le lecteur se rende bien compte du degré de superstition et de fanatisme de ce peuple.

Maintenant, j'arrive à la consécration définitive du Dalaï-Lama. Ici, nous rentrons dans le merveilleux, ou, pour mieux dire, dans l'effroyable. Toutefois, je ne saurais trop le répéter, toutes ces choses sont de la plus rigoureuse authenticité. Bon nombre de sceptiques haussèrent les épaules, lorsque le P. Huc, missionnaire lazariste en ces pays, publia ses récits de voyage ; pourtant, il rapportait l'absolue vérité, et je m'inscris au nombre de ceux qui confirment ses assertions.

Donc, l'enfant, en qui Bouddha s'est incarné, après son court séjour dans le corps du serpent, est élevé d'une façon spéciale à la lamaserie souveraine de Llassa. Il est inutile de parler de cette éducation, si ce n'est pour dire qu'elle se divise en trois degrés, de onze ans chacun, sous la régence du conseil des paspas. A trente-trois ans, le Dalaï-Lama est parfait, et les paspas n'ont plus qu'à lui céder la place, après la cérémonie dite de « l'éventrement ».

Pour cette solennité, on accourt de tous les points du Thibet, de la Mongolie, de la Tartarie, en un mot, des plus humbles villages de l'empire chinois ; ce mouvement de fidèles ne saurait se comparer qu'aux pèlerinages des musulmans à La Mecque.

Au jour fixé par le conseil des paspas, le Dalaï-Lama sort par la grande

porte de la lamaserie souveraine, acclamé par les bouddhistes qui sont là réunis par plusieurs centaines de mille. On le voit s'avancer tout nu et peint en rouge feu : il marche avec calme ; arrivé auprès d'un grand bloc de pierre sculpté, appelé la « chaise du diable », il s'y étale tout de son long. Aussitôt, les clameurs des fidèles s'arrêtent comme par enchantement.

Le chef des paspas, jouant le rôle de sacrificateur, s'avance, armé d'un coutelas, vers le Dalaï-Lama, qui l'attend avec la plus grande tranquillité du monde, couché le ventre en l'air sur la chaise de granit, et il lui ouvre le ventre net, d'un seul coup.

Pas une goutte de sang ne s'écoule de la plaie béante.

Aussitôt, le Dalaï-Lama se relève, se met sur son séant, les jambes accroupies, la figure souriante et calme ; et alors, avec sa main, il dévide ses propres intestins, qui se répandent jusque sur le siège de pierre.

Les chants, les vociférations, les coups de tam-tams et de gongs, de recommencer. De nouveau, comme précédemment, des fanatiques se blessent, se mutilent, s'entaillent le corps de différentes façons. Puis, sur un mot d'ordre, cette multitude innombrable d'hommes se range en procession et défile devant le Dalaï-Lama ; c'est à qui touchera avec la main ses intestins qui gisent là, c'est à qui y frottera des morceaux de linge ou d'étoffe, que leur superstition diabolique leur fera considérer désormais comme bénis et sacrés.

Après quoi, le défilé terminé, les paspas remettent purement et simplement en place les intestins dans le ventre du grand pontife, après les avoir seulement un peu lavés à l'eau fraîche.

Le Dalaï-Lama, son ventre recousu, doit sortir et sort vivant de cette épreuve : en vingt-quatre heures, la plaie est réunie par première intention, selon le terme chirurgical ; et les prêtres de Bouddha annoncent dans toute la Chine, dans tous les pays tributaires où cette religion maudite est pratiquée, que le Dalaï-Lama est guéri et vit.

Dès lors, il est bien, aux yeux de tous, le représentant de l'esprit du feu.

Ce que je viens de rappeler, après tant d'explorateurs de ces contrées, prouve bien jusqu'à l'évidence qu'une des plus grandes régions du globe est vouée au satanisme, d'une façon absolue, et que là un culte public est rendu aux mauvais esprits.

Mais, ce que je me suis proposé en écrivant ce livre, ce n'est pas de décrire les fausses religions pratiquées publiquement. Aussi, je ne m'arrêterai pas plus longtemps au bouddhisme tel qu'il est compris par le peuple. Mon but est de montrer, de démasquer l'occultisme, que l'on rencontre partout. Ainsi, l'occultisme chinois, c'est la San-ho-hoeï, qui

équivaut à la franc-maçonnerie des arrière-loges, qui est même, et c'est bien cela, une des branches de la haute maçonnerie. Dans la San-ho-hoeï, Bouddha, divinité païenne, ou, pour mieux dire, l'apôtre Çakyamouni, l'illuminé divinisé sous le nom de Bouddha, s'efface, disparaît derrière Brahma-Lucif, transformé en Tcheun-Young, et c'est bien Lucifer en personne qui est adoré. Le système gnostique chinois va même plus loin que le palladisme ordinaire dans l'outrage à notre Dieu : les sectaires de la San-ho-hoeï donnent couramment le nom de « diable » au Dieu des chrétiens; quant au Christ, ils ne l'appellent que « le cochon Yé-su ». On me pardonnera de reproduire cet ignoble blasphème; mais je me suis fait une loi de dire ce qui est; c'est même sous la forme d'un cochon crucifié que N.-S. Jésus-Christ est représenté par ces misérables sur les peintures murales de leurs temples.

Voilà donc bien le satanisme dans toute sa haine; le voilà en pleine explosion de sa rage infernale.

La San-ho-hoeï ne relève pas du pontife luciférien de Charleston; mais son chef civil et politique, qui réside à Pékin, et qu'il ne faut pas confondre avec le Dalaï-Lama, chef religieux, traite de pair avec l'anti-pape théurgiste. Le franc-maçon, qui est affilié au Palladium, est bien accueilli chez les occultistes chinois; je dirai plus loin comment on pénètre dans leurs temples secrets; car, là aussi, j'ai pénétré.

Ces quelques mots sont pour bien faire ressortir que je ne viens pas rééditer ici de vieilles histoires concernant les satanistes de l'Extrême-Orient. Ce n'est pas du satanisme d'hier, mais de celui d'aujourd'hui, que je vais parler; non pas de celui du centre de la Chine, encore à demi sauvage, mais de celui des côtes, des endroits où l'Européen s'est établi, où il est accepté par le gouvernement impérial, où il réside en permanence. Je n'avance donc rien qui ne puisse être contrôlé. Je n'ai pas la prétention d'avoir le monopole de la hardiesse. Si quelque catholique, lisant mon ouvrage, doutait de l'authenticité de ce que je raconte, il n'aurait, pour vérifier, qu'à s'armer d'un peu de courage et à imiter mon exemple; car j'indique la marche que j'ai suivie, et tout autre homme, qui ne craindra pas de s'exposer au danger d'être assassiné au cas où sa ruse serait éventée, pourra suivre cette marche et passer partout où j'ai passé.

J'ai laissé de côté la suite de mon voyage au départ de Singapore. Je dirai seulement, en passant, qu'à Saïgon je rendis visite à la loge française, laquelle porte le titre de *Réveil de l'Orient* et dépend directement du Grand-Orient de Paris. C'est une loge non affiliée au palladisme. Le vénérable d'alors, le frère Edouard Bézian, était un négociant français, dont j'avais connu un parent à Montpellier, alors que je faisais mes études

de médecine à la faculté de cette ville. Nous causâmes plus des choses de France que de maçonnerie; du reste, le frère Bézian, simple maître (3[e] degré), n'avait pas grand'chose à m'apprendre et était à mille lieues de soupçonner, naïf bonhomme comme tant de ses pareils, quelle divinité les chefs de la secte adorent sous le nom de grand architecte de l'univers. J'étais donc un véritable haut personnage pour les frères du rite français habitant Saïgon. Ils me reçurent avec les plus grands honneurs (c'était un mercredi, si j'ai bonne mémoire), m'offrirent le maillet de la présidence, que je refusai, et je me bornai à leur débiter un speech quelconque sur n'importe quoi; ce qui me valut trois chaleureuses batteries d'applaudissements, avec acclamation de joyeux vivats.

A Shang-Haï, par contre, je devais constater de nouveaux phénomènes, dus à l'action des démons, sans aucun doute pour moi.

Shang-Haï est resté, jusqu'en 1890, le point d'arrêt du courrier de Chine. Là, nous allons rencontrer un satanisme, non sauvage et grossier, comme aux Indes, non plus dans le genre exclusivement moderne du palladisme européen et américain, comme à Singapore, mais raffiné avec des instincts de cruauté, exhalant une sorte de barbarie fin-de-siècle, si l'on peut s'exprimer ainsi, commençant, il est vrai, par une légende encore, mais finissant par l'horrible et cynique réalité des faits.

L'arrondissement de Shang-Haï, dans la province de Kiang-Sou, forme, on le sait, une bande de terre le long de la rive gauche du Yang-tsé-Kiang, et la ville elle-même, chef-lieu de l'arrondissement, est située non loin de l'embouchure du grand fleuve, un peu après Wo-Sung, dont elle est séparée par une barre de rochers infranchissable aux bâtiments d'un certain tirant d'eau.

Shang-Haï est d'établissement tout récent. C'est une agglomération chinoise qui est venue se former autour de terrains concédés à des Européens. La ville, qui a un port fluvial sur le Hoang-Pou, est, en réalité, une « concession ». Là, se trouvent, côte à côte et séparées seulement par de petits arroyos ou ruisseaux, les trois grandes bandes de territoire concédées à la France, à l'Angleterre, à l'Amérique, sur lesquelles s'élèvent les maisons des consuls et des résidents étrangers au pays. Les Européens n'y atteignent pas le chiffre de 3,000 habitants et sont ainsi une poignée au milieu de près de 400,000 Chinois.

Un tao-taï (préfet) représente le gouvernement impérial auprès des municipalités et des autorités européennes locales; car les concessions françaises et anglaises sont défendues par un corps de police française, l'infanterie de marine, une petite troupe franco-chinoise et les cipayes anglais. En outre, un navire de guerre est en station dans les eaux du Hoang-Pou. Le tao-taï, pour les Chinois, fait les fonctions d'administrateur.

Tout auprès des concessions européennes, séparée d'elles par un arroyo plus large et une véritable muraille crénelée, se trouve Tong-Ka-Dou, qui est la ville chinoise, au méandre de rues et de ruelles basses, inaccessibles, inconnues encore des neuf dixièmes des Européens habitant l'endroit, et dans lesquelles à côté de magasins minuscules contenant des trésors de bibelots, se voient des échoppes habitées par des lépreux. Le territoire de Shang-Haï est malsain au plus haut degré ; l'eau n'y est, pour ainsi dire, pas potable ; le choléra et le typhus y règnent à l'état endémique, c'est-à-dire comme maladies normales, particulières à la contrée.

Le pur céleste, le vrai Chinois, grouille à Tong-Ka-Dou ; là, il mange vit, se reproduit et pue tranquillement son odeur *sui generis*, que l'on reconnaît entre mille dès qu'on l'a une fois sentie.

Au centre de Tong-Ka-Dou est un lac, dominé par une espèce de kiosque, pourri, délabré, délaissé : sur le lac, des canards nageant en liberté; autour du lac, semblables à des pingouins sans ailes, assis sur leurs derrières aux pattes estropiées, des lépreux, en chapelet, baignent leurs plaies qui suppurent dans l'eau croupie de cet étang nauséabond. L'odeur du Chinois se dégage là, épaisse, comme d'un foyer, parmi le relent aigre des fritures qui fument dans les échoppes du voisinage et des œufs qui pourrissent, fétides, en tas. L'œuf pourri, nul ne l'ignore, est un des régals préférés du Chinois.

C'est à Tong-Ka-Dou que la légende des sectaires de la San-ho-hoeï place la naissance de leur fondateur ou plutôt le théâtre de ses premiers exploits dans le pays. Avant de passer à la maçonnerie chinoise contemporaine, je veux relater cette légende fort curieuse qui a cours parmi les affiliés, comme la légende d'Hiram chez nos francs-maçons.

Le père de la San-ho-hoeï naquit dans un bourg de la province de Kiang-Sou, en une année de l'ère chinoise qui correspond à l'an 1248 après Jésus-Christ. Il n'y avait alors, en cet endroit, que de simples huttes éparses en pleine campagne. La localité est située à quelques kilomètres seulement de la ville de Shang-Haï. Quant au personnage, dont les sectaires font un philosophe supérieur même à Koung-fou-tseu, il eut un nom qui se dit de trois façons : Zi-ka, Zis-ka et Su-kia. Ce nom est resté au bourg où il vint au monde; on l'appelle aujourd'hui encore Zi-ka-wei, c'est-à-dire « village de Zi-ka ». Et, coïncidence bizarre qu'il est impossible de ne pas noter, c'est là précisément que se trouve aujourd'hui la plus vaste et la plus admirable colonie chrétienne du monde entier, colonie fondée au dix-septième siècle par les pères Jésuites, dont l'observatoire et le collège sont universellement connus ; car il n'est

personne qui n'ait entendu parler de ce magnifique établissement des disciples de saint Ignace, dont la réputation est telle que les jeunes gens qui en sortent sont admis aux examens du mandarinat au même titre que les élèves des écoles indigènes.

Donc, c'est à Zi-ka-wei qu'est né Zi-ka, et cela vers le milieu du treizième siècle de l'ère chrétienne.

Qu'était ce Zi-ka?

Ici les opinions divergent. Pour les uns, c'était un philosophe, une sorte de fakir, comme il s'en est rencontré tant et tant en Asie, à toutes les époques, un de ces prophètes de la superstition indienne qui ont apporté telle ou telle transformation dans le culte de Brahma. Pour les autres, pour les affiliés de la San-ho-hoeï, maçonnerie dite du Rite Céleste, le fameux Zi-ka était tout autre chose qu'un homme.

Nous sommes en plein domaine de la légende, je ne saurais trop y insister; j'expose simplement le système des francs-maçons lucifériens chinois. Cette légende de Zi-ka fait partie du dogme de la San-ho-hoeï.

Tcheun-Young, tel est le nom sous lequel les sectaires désignent leur divinité, dans leurs assemblées secrètes. Selon eux, la divinité est double; mais, il y a le dieu supérieur, le dieu bon, le dieu de lumière, l'esprit suprême du feu, qui est Tcheun-Young, architecte et centre de l'Univers, et il y a, contre celui-ci, le combattant de toute éternité, le dieu inférieur, le dieu mauvais, le dieu des ténèbres, l'esprit suprême de l'eau, roi des abîmes infernaux, le diable, en un mot, et ce diable divin n'est autre que le dieu des chrétiens, « le dieu-diable des étrangers », selon l'expression favorite des Chinois. Littéralement, le nom de Tcheun-Young signifie : *l'Invariable Milieu*. Et c'est ainsi que le dieu supérieur est toujours en guerre avec le dieu-diable, chef des mauvais esprits.

On le voit, le Dieu des mystères de la franc-maçonnerie chinoise, Tcheun-Young n'est autre que Lucifer, c'est-à-dire Satan déifié; aucune erreur d'interprétation n'est possible, attendu que, toujours selon la légende chinoise, le dieu-diable a eu pour fils un cochon nommé Yé-su, nom qui est la prononciation exacte du mot « Jésus » dans la langue nationale du Céleste-Empire, cochon qui meurt mis en croix.

Or, de même que, dans le palladisme, le Dieu-Lucifer a pour prince de ses milices Baal-Zéboub ou Belzébuth, de même, chez les sectaires de la San-ho-hoeï, le dieu Tcheun-Young a immédiatement au-dessous de lui, comme général en chef de ses armées célestes, le génie Zi-ka. Mais, là où la légende chinoise copie, avec un travestissement grotesque, notre religion, c'est lorsqu'elle fait jouer à Zi-ka, vis-à-vis de Tcheun-Young, un rôle analogue, du moins en partie, à celui de l'archange Luci-

fer se révoltant contre Dieu et déchu pour devenir démon sous le nom de Satan. La différence entre le dogme chrétien et la légende chinoise, c'est que la déchéance de Zi-ka n'a duré que cent soixante-seize ans.

Le génie Zi-ka, cédant un jour à une pensée d'orgueil et profitant de ce que Tcheun-Young s'était absenté du ciel de feu pour aller, à l'extrémité des univers jusqu'alors créés, lancer dans l'espace trois nouvelles comètes, Zi-ka, dans un accès de vanité, eut l'audace de s'asseoir sur le trône divin, momentanément libre.

Pour punir cette irrévérence, le dieu supérieur expulsa de son ciel le génie Zi-ka et le condamna à vivre désormais dans le corps d'un simple humain, et borgne, par-dessus le marché.

Cet exil commença en Chine. C'est ainsi que Zi-ka naquit en un enfant sujet aux misères humaines, dans le pays qui est la province de Kiang-Sou et non loin de l'endroit où est aujourd'hui la ville de Shang-Haï.

Tout d'abord, Zi-ka, gardant rancune au dieu Tcheun-Young, ne s'humilia pas devant lui, n'eut aucune velléité de repentir. Sans passer cependant au culte du dieu-diable, il persista dans son insoumission. Il s'irritait d'être banni du ciel de feu, et l'idée ne lui venait pas de demander pardon au Dieu Bon qu'il avait offensé ; il menait ainsi une vie sombre, rongée par une sourde colère ; son cœur était plein d'amertume ; il n'était pas heureux.

Au temps où il atteignit sa trentième année, il vivait parmi les laboureurs dispersés dans cette région et particulièrement parmi ceux de la plaine où maintenant s'élève Tong-Ka-Dou.

Un jour, il réunit le peuple, et il dit :

— Vous adorez un dieu que vous ne voyez pas ; je vais vous en donner un que vous verrez, et qui, tout en étant de matière visible et palpable, sera vraiment surnaturel et divin.

Il est bon de savoir que le don d'opérer des prodiges n'avait pas été retiré à Zi-ka.

Alors, il se fit apporter de l'eau, dans de grands vases, et il imposa les mains sur cette eau ; et à chaque imposition des mains, l'eau se cristallisait en flocons de neige, se tassait, se durcissait au lieu de fondre, bien qu'on fût au milieu de l'été.

Lorsqu'il eut ainsi formé des quantités considérables de neige, il en prit une poignée, dont il forma une boule qu'il lança en l'air de toutes ses forces. La boule monta à soixante ou quatre-vingts mètres environ, et, arrivée là, à la stupéfaction générale, elle s'arrêta net, sans que son poids la fît retomber.

Il lança de la même manière, sans discontinuer, sans se lasser, sans



On est donc apporté inerte à la réunion de la San-ho-hoeï, tandis que l'ivresse de l'opium vous a anéanti et que vous êtes complètement à la merci de ces frères inconnus; il n'existe pas d'autre moyen d'obtenir l'introduction. (Page 257.)

prendre un instant de repos, des boules de neige, et encore des boules de neige, qui toutes se collaient les unes aux autres, les unes au-dessous des autres.

Il se formait de la sorte, suspendue en l'air, une masse, informe d'abord, puis qui prit peu à peu l'aspect de la partie supérieure d'une statue de neige représentant un homme. Peu à peu, au fur et à mesure que Zi-ka lançait ses boules, la figure se dessina nettement; puis, ce fut le tronc; puis, les bras; enfin, les jambes et les pieds.

Et, quand la statue merveilleuse fut achevée, ses pieds étaient à cinq mètres du sol, et elle se tenait ainsi miraculeusement dans l'espace, sans aucun support, sans aucun piédestal.

Le peuple était dans le ravissement.

Zi-ka se rendit alors au fleuve, suivi de la multitude enthousiaste. Là, il étendit encore les mains, et, malgré la chaleur torride de la saison, la surface des eaux se glaça instantanément, jusqu'à une notable profondeur.

Le thaumaturge chinois donna l'ordre au peuple de prendre cette glace par blocs et de les transporter dans la plaine, pour édifier, avec cette matière solide improvisée, un temple tout autour de la statue merveilleuse.

On lui obéit. La statue avait perdu son aspect de neige; l'extérieur s'était uni et reluisait avec le poli de la glace. Avec une activité admirable, tous les habitants de la région, se faisant ouvriers pour coopérer à l'édification du sanctuaire, apportaient des blocs de glace du fleuve, les sciaient, les plaçaient comme s'ils eussent été des pierres de taille ; pour unir toute cette maçonnerie étrange, Zi-ka n'avait qu'à élever une baguette qu'il tenait à la main, et les blocs de glace se cimentaient d'eux-mêmes les uns aux autres, tandis que le géant de glace se maintenait en l'air, suspendu par un miracle permanent.

L'édification du temple dura trois ans. Le fleuve était la carrière inépuisable des matériaux de construction, et cette glace-là ne fondait pas sous l'action de la chaleur du soleil. Pendant trois années, le géant de glace resta suspendu, immobile, dans l'espace.

Quand le temple fut terminé, son toit, qui recouvrait la statue merveilleuse, était à plus de cent mètres au-dessus du sol.

Zi-ka assembla alors tout le peuple. La puissance surnaturelle, dont il venait de donner une preuve si manifeste, si éclatante, le rendait honoré et redouté ; il triomphait à la pensée qu'il créait un culte nouveau, dans lequel le dieu Tcheun-Young serait exclu de tout hommage.

Il tourna trois fois sur lui-même devant la statue merveilleuse et prononça quelques mots inintelligibles. Aussitôt, la glace qui formait les murs et la toiture du temple se métamorphosa en pur argent, et la glace dont se composait le géant devint de l'or, aussi d'une pureté extrême ; et le colosse, maintenant en métal précieux et lourd, demeurait toujours dans sa situation aérienne, miraculeuse.

Le peuple se prosterna devant l'idole créée par Zi-ka.

Mais, tout à coup, un coup de tonnerre formidable éclata, et instantanément tout cet or et tout cet argent se fondirent, redevenant de l'eau. Ce fut comme une inondation subite, où beaucoup trouvèrent la mort ;

ceux seulement qui savaient nager survécurent. Zi-ka avait ainsi reçu du dieu Tcheun-Young une terrible leçon; son pouvoir d'opérer des prodiges lui fut enlevé, et il dut vivre dès lors humilié parmi les hommes.

Il vécut ainsi longtemps encore. Ce ne fut que quatre-vingt-dix-neuf ans après cet événement, que Zi-ka comprit ses torts, éprouva un vif et sincère repentir. Comme gage de sa soumission au dieu Tcheun-Young, il fonda la sacro-sainte association de la San-ho-hoeï, dont la première assemblée fut tenue aux bords mêmes du lac qui existe encore au centre de Tong-Ka-Dou et qui provenait des eaux de la destruction du temple maudit.

Le Dieu Bon fut touché du repentir de Zi-ka; mais il résolut de lui imposer encore une épreuve de vie humaine.

C'est pourquoi, en l'année de l'ère chinoise qui correspond à l'an 1380 de l'ère chrétienne, Tcheun-Young fit mourir Zi-ka en Chine et renaître en Europe, et le dieu lui dit :

— Dans cette seconde incarnation, tu seras borgne comme dans la première, et ta réconciliation définitive avec moi te sera assurée si tu combats à outrance et sans merci les sectateurs du dieu-diable. Lorsque tu auras massacré quinze mille prêtres et huit mille religieuses du dieu-diable et démoli huit cent cinquante de leurs couvents, alors, pour ta récompense, je te rendrai aveugle et je te rappellerai à moi.

D'après la légende qui a cours parmi les initiés de la San-ha-hoeï, Zi-ka aurait exécuté fidèlement ce programme en Europe; et, après quatre fois onze années de cette deuxième existence humaine, après avoir accompli les massacres et les destructions fixés, il fut frappé de cécité et mourut bientôt; cette fois, pour ne plus se réincarner; et il rentra en grâce auprès du dieu Tcheun-Young.

Voilà donc la légende. Je la donne pour ce qu'elle peut valoir. Il était, en tout cas, utile de la publier, puisque j'ai à parler de Shang-Haï, qui est le lieu d'origine de la San-ho-hoeï.

Et, maintenant que le lecteur connaît le fond de la doctrine du luciférianisme chinois, je vais l'introduire avec moi dans une réunion de la secte, à Shang-Haï même, ou, pour mieux dire, en plein Tong-Ka-Dou.

CHAPITRE XIII

Comment on pénètre dans la San-ho-hoeï.

Pour bien comprendre ce qu'il me reste à dire sur les faits se rapportant à la Chine, il ne faut pas perdre de vue ceci : dès que l'on met le pied en Asie, la vie ne compte plus, absolument plus. Il y a, chez tous les peu-

ples de cette partie du monde, un mépris souverain de la mort, qui est comme leur caractéristique, et qui, le dirai-je, est aussi un peu celle du sataniste européen, même français ou parisien. Même, en réfléchissant bien, on en vient à se demander si certains crimes incompréhensibles, dont le but n'est ni le vol ni la vengeance, dont la cause et la genèse sont inexplicables, ne sont pas tout simplement l'œuvre de lucifériens sacrifiant ainsi à leur mépris de la mort et à ce besoin inné de tuer et de massacrer, après avoir martyrisé, instinct cruel qui caractérise sur tous les points du globe cette exécrable secte.

En ce qui concerne les asiatiques, ce fait est patent.

On sait comment, dans l'Inde, les *suttees* (c'est-à-dire les veuves) se brûlent en souriant sur le même bûcher que leur époux, et, à ce propos, je me rappelle encore mon émotion, la première fois que j'assistai à une cérémonie de ce genre ; car ces cérémonies, abolies officiellement par le gouvernement anglais, sont néanmoins tolérées et favorisées en sous-main.

Tandis que l'on achevait de construire le bûcher, pendant les préparatifs de la cérémonie, la suttee causait avec moi et comme si de rien n'était, me demandant des renseignements sur l'Europe et regrettant, disait-elle, que les femmes européennes ne fissent pas comme les asiatiques.

— Enfin, cela viendra, conclut-elle, il faut l'espérer.

Puis, elle ajouta :

— Je vous quitte ; car voilà que l'on m'appelle.

Et, me faisant une gracieuse révérence, elle se hâta, en courant, d'aller au bûcher et d'y monter, avec la même tranquillité que s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde.

Sur la façon dont sont faits ces bûchers, je n'apprendrai sans doute rien à un grand nombre de mes lecteurs. On a édifié un amas de bûches entrecroisées de bois d'essences et de matières résineuses, formant une base solide sur laquelle repose le corps de l'époux défunt, à côté duquel se place la veuve. Au-dessus, est une sorte de superstructure, aussi en bois, formant toit ou dôme, sous lequel cadavre et vivant disparaissent.

Dès que la veuve est à sa place, on lui remet une sorte d'arrosoir rempli d'essences, qu'elle verse elle-même, en imbibant ses cheveux, son voile, ses vêtements, s'en inondant, en un mot, afin de mieux flamber.

Cela fait, on lui passe une torche, et elle met elle-même le feu à ses vêtements, pour que ce soit par elle que l'incendie commence et que ce soit son propre corps qui enflamme le bûcher.

Cela est effrayant, n'est-ce pas?... Eh bien, au milieu des préparatifs, ainsi que pendant qu'elle grille, la suttee sourit, comme si elle n'éprou-

vait pas la moindre douleur, et elle s'abat tranquillement toute en feu sur le cadavre de son époux. La mort par brûlures, ou par suffocation provenant de la fumée âcre qui se dégage, n'arrive guère qu'au bout de cinq à six minutes. On juge quel supplice affreux! et cela, sans un pleur, sans un cri, sans un gémissement. C'est le mépris absolu de la mort et de la souffrance.

Ce que je dis là est chose connue, bien connue, autant d'ailleurs que la façon stoïque et méprisante de mourir des Arabes, des Cochinchinois et des Chinois.

Le journal l'*Illustration* a publié dernièrement, à ce sujet, un dessin des plus typiques: il reproduit la photographie d'une exécution capitale en Chine; et l'authenticité du document est parfaitement certifiée.

Autour du patient agenouillé, tous les mandarins et la foule forment un cercle, au centre duquel est le bourreau debout à côté du condamné.

Je ne sais rien d'aussi caractéristique que cette photographie. Voyez-la; examinez la direction des yeux de tous les personnages présents à cette scène. Les assistants regardent quoi, qui? le bourreau, le condamné? Vous n'y êtes pas. Tous, et le condamné, le beau premier, regardent, avec un intérêt concentré, l'appareil braqué par le photographe, qui a eu l'autorisation de prendre un instantané de l'exécution, au moment où le bourreau abaisse son bras, où le glaive étincelle, où la tête va tomber.

Que l'on observe bien, répéterai-je, la direction des yeux de tous ces personnages; il n'y a pas d'erreur possible.

Comment trouvez-vous cela? Le public d'une exécution capitale haletant après un photographe! et le condamné lui-même se moquant du supplice comme d'une guigne, pour regarder, non le bourreau avec crainte, mais avec intérêt et curiosité le photographe!... Et cependant ce condamné n'a pas perdu la notion du sort qui l'attend à l'instant même; car, dans la façon dont il tourne la tête, il tend d'instinct le cou pour faciliter l'œuvre du bourreau.

La conservation de la vie est, chez ces gens-là, une chose des plus indifférentes; pour eux, mourir est un jeu.

Et, puisque je suis sur ce chapitre, je vais raconter un fait qui m'est absolument personnel et qui est vraiment stupéfiant.

J'avais eu l'occasion de soigner le tao-taï d'une petite ville des environs de Canton, que j'avais eu comme passager. Pour reconnaître mes soins, il me demanda ce qu'il pourrait bien faire pour moi. Je lui racontai que je m'occupais d'anthropologie, lui expliquant que c'était l'étude de l'homme, et que je serais bien aise qu'il me procurât, si toutefois cela lui était possible, quelques crânes de Chinois, précisément de la

contrée où il était préfet; cela me permettrait de les mensurer et de les étudier.

Il se mit à rire de la simplicité du service que je lui demandais, m'affirmant que j'aurais mes crânes à mon prochain voyage, et que rien ne lui était plus facile.

J'eus, en effet, mes crânes, ou plutôt je ne les eus pas, parce que, bien entendu, comme vous allez le comprendre, je refusai d'en prendre livraison.

Savez-vous comment mon ex-malade reconnaissant me les expédiait? Oh! d'une façon bien simple, allez!

A mon retour, et comme nous étions mouillés depuis la veille en rade d'Hong-Kong, je travaillais dans ma cabine, lorsqu'un timonier vint me prévenir qu'un sampang, où se trouvaient une douzaine de Chinois, demandait à accoster et à parler au médecin du bord.

On les fit monter, et là, un interprète, qui les accompagnait, m'expliqua, en s'inclinant très bas, que mon ami le tao-taï m'envoyait les douze individus ici présents, pour que je prisse leur tête et d'autres parties de leur corps, si je voulais.

L'interprète, avec le plus grand sérieux du monde, me tendait un papier couvert de hiéroglyphes chinois, qui était, paraît-il, un reçu, destiné au tao-taï, une fois que je l'aurais signé. Mon tao-taï avait disposé de ces douze hommes; ceux-ci savaient parfaitement quel sort leur était destiné; c'étaient probablement de pauvres diables qu'on avait choisis parmi les plus malheureux de la ville, et encore je n'oserais pas trop l'affirmer; tout aussi bien, ils pouvaient être les premiers venus. En tout cas, mon tao-taï s'imaginait ainsi tenir sa promesse, et il faisait, à sa manière, les choses dans toutes les règles.

Je vous laisse à penser si je tombai de mon haut.

J'ajoute que j'eus toutes les peines du monde à faire déguerpir mes otages, et que jamais ils ne comprirent pourquoi je refusai de leur faire couper le cou, ayant demandé leurs têtes.

Cela leur parut invraisemblable, extraordinaire, et, s'ils vivent encore, ils doivent parfois raconter à leurs amis cet événement incompréhensible pour eux.

J'ai rappelé tout ce qui précède dans le but de faire bien comprendre au lecteur la possibilité des horreurs que j'ai déjà relatées, au sujet de l'Inde, et de celles qu'il me reste à raconter maintenant, au sujet de la Chine.

Tuer un homme, en Chine, n'est rien, ne compte pas. Le faire souffrir est peut-être quelque chose, et encore! c'est à savoir...

Puisque j'étais à Shang-Haï, je tenais à assister à une séance de la San-ho-hoeï. Cresponi surtout m'en avait dit monts et merveilles, avait allumé au plus haut point ma curiosité. Comparant les épreuves des lucifériens chinois avec celles de la franc-maçonnerie ordinaire, il m'avait assuré que, dans le Rite Céleste dont l'origine est attribuée au philosophe Zi-ka, les adeptes, au lieu de poignarder ou décapiter des mannequins, se coupaient la tête pour tout de bon entre eux, — oui, vous l'entendez bien, entre eux; — ces fanatiques, afin de s'assurer constamment les uns vis-à-vis des autres au point de vue de la discrétion, afin d'être certains que chacun d'eux est toujours prêt à braver tous les supplices plutôt que de livrer le commun secret qui les unit, ont imaginé de tirer au sort, de temps en temps, au cours d'une tenue, lequel des affiliés présents sera, séance tenante, torturé par les autres assistants, décapité ou coupé en morceaux; et le supplice, l'exécution, m'avait affirmé Cresponi, a réellement lieu, n'est nullement un simulacre; et c'est de gaieté de cœur, le plus joyeusement du monde, peut-on dire, que celui des initiés qui a été désigné par le sort s'offre et sert à l'expérience, heureux de montrer à ses frères à quel point on pouvait compter sur lui. Cette réciprocité permanente du meurtre, accompli à titre d'expérimentation, montre de quoi sont capables les lucifériens de la San-ho-hoeï.

Voici, à présent, quelques renseignements généraux sur cette importante branche de la maçonnerie universelle :

La San-ho-hoeï n'admet pas de sœurs maçonnes et n'a qu'un seul grade. Dans le public, on les appelle « les hommes du secret »; eux, ils donnent à leur grade unique le titre de « Sublime et Discret Vengeur ».

Le luciférien chinois se voue spécialement à l'assassinat des missionnaires catholiques. Toutes les émeutes ayant entraîné des massacres de nos Pères Jésuites, de nos Sœurs de charité et d'autres vaillants pionniers de la civilisation chrétienne, ont été décrétées dans les temples secrets de la San-ho-hoeï, préparées et fomentées par les initiés.

Au Rite Céleste, les nombres sacrés sont au nombre de quatre; ce sont les nombres 3, 7, 9 et 11. Parmi ceux-ci, le premier est appelé « nombre sacré extérieur », parce que c'est celui qui est exclusivement usité dans les relations de frère à frère hors des temples. Ce nombre sacré de *trois* s'explique ainsi : 1° *Tcheun-Young* (c'est-à-dire Lucifer-Dieu), avec ses armées célestes commandées par 2° *Zi-ka* (c'est-à-dire Baal-Zéboub ou Belzébuth), triomphera de 3° Dieu-Diable ou cochon *Yé-su* (c'est-à-dire Adonaï ou Jésus-Christ, indistinctement).

Ainsi, pour se reconnaître, on glisse dans la conversation un sujet quelconque donnant prétexte à demander la valeur d'un multiple de trois, le premier venu, par exemple :

— Combien donc fonc trois fois sept?

— Trois fois sept, répondra l'interrogé, s'il est initié, — cela fait *dix-huit.*

Etant admis que le nombre trois est sacré, il faut toujours le retrancher du produit réel, *une fois*, mentalement. En d'autres termes, on doit garder secret le nombre trois et ne dire que l'excédent.

Il peut arriver aussi que deux initiés, se sachant membres de la San-ho-hoeï, se rencontrent; mais l'un d'eux est accompagné d'un troisième Chinois, qui n'est peut-être pas un frère luciférien. Comment découvrir si cet inconnu n'est qu'un profane?

La question habituelle de demande relative à la bonne santé sera posée à son compagnon :

— *Hao? pou-hao?*

Ce qui veut dire : « Bien? ou non-bien? » équivalant à notre : « Comment vous portez-vous? »

Entre frères de la San-ho-hoeï, cette question a un autre sens. Elle signifie : « L'homme qui est avec vous est-il un frère ou non? »

On comprend facilement quelle sera la réponse.

S'agit-il d'un profane, l'interrogé répondra : *Pou-hao*, non bien, il ne l'est pas. S'agit-il d'un affilié, il répondra : *Hao*, bien, il l'est.

Cependant, il peut se faire que l'interrogé, distrait ou ne songeant plus à la portée mystérieuse de la question conventionnelle, réponde *bien* ou *non-bien*, suivant que réellement il est en bonne ou en mauvaise santé. Pour parer à l'inconvénient qui résulterait de cet oubli de la part de l'interrogé, l'interrogant pose ensuite une deuxième question, qui est celle-ci:

— Pourriez-vous me prêter trois sapèques? — en expliquant que, par négligence, il est sorti de chez lui sans la moindre monnaie.

Cette fois, l'interrogé aura certainement compris.

Trois sapèques, équivalant en tout à cinquante-cinq centimes de notre monnaie, forment donc une très minime somme.

N'importe, l'interrogé répondra qu'il est pris au dépourvu, qu'il a oublié son argent chez lui, en un mot, qu'il est désolé de ne pouvoir rendre le petit service que son ami lui demande.

Forcément, alors, le troisième Chinois interviendra, s'il est un profane, pour offrir les trois sapèques. Au contraire, s'il est affilié à la San-ho-hoeï, il gardera le silence, et, comme négligemment, prenant l'extrémité de sa natte à la main gauche, il la frottera trois fois avec le bout des doigts de la main droite.

Un autre signe de reconnaissance, dans le Rite Céleste, consiste à tenir son parapluie ou parasol renversé, c'est-à-dire la tête vers le sol, lorsqu'on le porte sous le bras, plié.

Comme on le voit, le tuilage n'est pas compliqué, dans la San-ho-hoeï. Mais ce n'est pas du tuilage que vient la difficulté, pour être admis à une réunion des lucifériens chinois. La grosse difficulté est que ces sectaires ne reçoivent chez eux, en fait de francs-maçons étrangers, que les Old-fellows, les membres du Lessingbund, les affiliés du Palladium et les fakirs lucifériens de l'Inde; les 33es du Rite Écossais eux-mêmes ne sont pas reçus, s'ils n'ont pas été initiés à un grade palladique.

En outre, les temples de la San-ho-hoeï sont rigoureusement tenus secrets; les Sublimes et Discrets Vengeurs n'en font même pas connaître l'endroit aux maçons de rites étrangers qu'ils consentent à recevoir. Enfin, il faut, au préalable, se mettre sans la moindre défense entre leurs mains et dans un état qui laisse la vie du frère visiteur à leur absolue discrétion.

Cresponi m'avait fourni des renseignements détaillés, aussitôt que j'avais été créé Hiérarque. Pour pénétrer dans une réunion de la San-ho-hoeï, lorsque l'on appartient à l'un des quatre rites qui frayent avec les lucifériens chinois, il n'y a qu'une marche à suivre : aller dans une fumerie d'opium; avoir sur soi ses papiers établissant l'initiation luciférienne; s'endormir à l'opium, en posant auprès de soi du côté gauche son parapluie ou parasol fermé, la tête en bas, c'est-à-dire la tête du parapluie touchant vos pieds et le bout dudit parapluie dans la direction de votre tête. Il arrive alors ceci : tout étranger qui vient dans une fumerie d'opium, et surtout seul, est très remarqué; d'autre part, les affiliés de la San-ho-hoeï sont légion; dès qu'ils vous voient vous endormir dans les conditions indiquées, ils savent que c'est là, de votre part, la sollicitation d'être admis à leur séance ; et tandis que vous vous êtes ainsi livré à eux, endormi, après qu'ils se sont assuré de votre qualité, en vous fouillant, alors ils vous enlèvent et vous transportent dans un de leurs temples, dont vous ne devez jamais connaître le chemin. On est donc apporté inerte à la réunion de la San-ho-hoeï, tandis que l'ivresse de l'opium vous a anéanti et que vous êtes mis complètement à la merci de ces frères inconnus; il n'existe pas d'autre moyen d'obtenir l'introduction.

Or, ce n'était pas tout que de savoir comment il faut s'y prendre pour pénétrer dans la San-ho-hoëi. La grande question était si je me résoudrais à me soumettre aux conditions requises ; et cette question-là, j'avoue que je me la suis posée maintes fois avant de prendre une décision définitive, irrévocable.

Il me semblait que, cette fois, ma vie allait être plus en danger que jamais. Certes, j'en avais fait volontiers le sacrifice à Dieu, dès le jour où j'avais entrepris mon enquête ; mais, du moins, je tenais à pousser mes investigations jusqu'au bout. Je voulais voir le temple de Charleston, ce

Vatican de la religion luciférienne ; je voulais aussi constater la pratique du palladisme en Europe.

Heureusement, j'avais sur moi, — et ce fut ce qui me décida à tout braver encore, — un gage béni de la protection suprême qui m'était nécessaire ; je veux parler de cette petite médaille indulgenciée de Saint-Benoît, que le bon abbé Laugier m'avait remise au moment de mon départ et qui ne m'avait jamais quitté. Dès le début, je l'avais cousue secrètement à l'intérieur de mon cordon du rite de Memphis ; et cette précaution ne fut pas inutile, puisqu'à Calcutta, lors de l'épreuve imprévue des serpents, on m'obligea à me dépouiller de tous mes vêtements et à ne garder sur moi que mes insignes maçonniques ; pour moi, j'ai la conviction intime que c'est surtout à cette sainte et précieuse médaille que je dois d'être sorti indemne de cette première dangereuse affaire. Une fois constitué Hiérarque, c'est dans mon cordon palladique, toujours intérieurement, à la pointe, que j'avais cousu ma médaille de Saint-Benoît. Elle me donna donc encore confiance, et je pris la résolution d'assister à une tenue de la San-ho-hoëi, quoi qu'il pût m'arriver.

Chinois et opium sont, on le sait, deux mots qui consonnent volontiers l'un avec l'autre ; dès qu'on prononce l'un, l'autre vient tout naturellement à l'esprit.

Avant de voyager, dans les quelques livres que j'avais eu l'occasion de lire sur la Chine et ses mœurs et coutumes, l'habitude de fumer l'opium était une de celles qui m'avaient le plus frappé. Ce n'était pas pourtant le fait de cette étrangeté qui avait impressionné mon esprit ; car cette étrangeté n'est en réalité qu'apparente. Ceux qui s'extasient à ce propos sont, en somme, de bons nigauds, et, disons le mot, de vrais Parisiens dont la badauderie est incommensurable, qui, ne connaissant rien, n'ayant rien vu, s'étonnent de tout ce qui n'est pas Paris. Hélas ! que Paris est petit, cependant, et peu de chose pour qui a vu le monde et a pu comparer !...

Mais la question n'est pas là, et il y aurait trop à dire si l'on voulait entamer un chapitre sur l'incongrue impertinence de mes compatriotes et, en particulier, des Parisiens, qui, par un sot chauvinisme, s'imaginent que nous sommes le premier peuple du monde, qu'après nous il faut tirer l'échelle, et qui le croient fermement.

Ils ne croient pas en Dieu, mais au sel renversé sur la table, aux fourchettes en croix, et à Paris. Ah ! le diable a beau jeu avec cette catégorie de nigauds, si nombreuse dans notre cher pays de France, gens qui se figurent que nous sommes au-dessus de tout, que nous absorbons tout, que nous sommes tout. Certes, notre pays a sa place et sa grande place dans le concert du monde, mais sa place et pas plus !

Fumer de l'opium, en résumé, n'est pas plus étonnant que fumer du tabac; s'enivrer d'opium n'est pas plus extraordinaire que se saoûler, comme le fait l'ouvrier parisien, avec des composés chimiques et des alcools frelatés. Tout cela s'équivaut: s'adonner à ces habitudes, c'est contracter un vice du même ordre, que l'on habite l'Europe ou l'Asie.

Mais que voulez-vous? On a beau tenter de secouer ce joug de francianisme qui vous pèse sur les épaules; on reste français, et l'on « s'épate » volontiers. J'essaye aujourd'hui de faire la leçon à mes compatriotes, et j'ai donné dans le même travers qu'eux. La première fois que je vins en Chine, je voulus, en vrai badaud émerveillé de l'inconnu, voir fumer et fumer moi-même de l'opium. Il n'y avait pas seulement curiosité de ma part; mais il fallait que je pusse dire: « J'ai fumé de l'opium, et en Chine même! » Petite faiblesse d'amour-propre.

C'est pourquoi, lors de mon premier voyage à bord du Courrier de Chine, dès que j'eus mis le pied sur le sol de la concession française de Shang-Haï, vis-à-vis de laquelle mouille le bâtiment, j'avais visité une fumerie d'opium.

Dans la rue même du consulat, à deux pas et sous l'œil paternel de l'autorité française, au-dessous du pavillon national qui couvre la marchandise, on abrutit les Chinois avec l'opium. Il se passe là une comédie, comme en Cochinchine: le gouvernement français crie à haute voix contre les Anglais qui cultivent l'opium et le vendent, et en sous-main il concède ce trafic à des Français et en encaisse les excellents revenus. Je n'avais donc pas eu de peine à me faire indiquer une « opium-shop » ou fumerie d'opium, tolérée, ce qui veut dire autorisée et payant patente.

Pour dire toute la vérité, je dois ajouter que je ne récidivai point, à aucun autre de mes voyages suivants, sauf à celui dont je fais le récit; mais, cette fois, j'avais un but sérieux, que j'ai fait connaître. En outre, je ne me rendis pas dans une fumerie installée en territoire français; j'allai à la ville chinoise, je m'enfonçai en plein cœur de Tong-Ka-Dou. Bien entendu, j'avais laissé à bord tout ce qui aurait pu me rendre suspect aux frères « fouilleurs », et, par contre, j'avais glissé dans mes poches mes insignes et mon diplôme palladiques.

Il faisait un temps superbe. Dans la San-ho-hoeï, les séances ont lieu aussi bien de jour que de nuit. Mon parasol à la main, je marchais, un peu au hasard, me demandant si j'aurais la « chance » d'être aperçu et compris par quelque frère luciférien et si aussi ma tentative coïnciderait avec une tenue diurne de quelqu'un des temples secrets.

Pas bien loin du lac légendaire dont j'ai parlé, je remarquai un vieux Chinois qui déambulait d'un pas lent, portant son parasol plié sous le bras, la tête en bas. Je savais ce que cela voulait dire. Je réglai mon pas

sur celui du bonhomme, et, sans faire semblant de rien, je le suivis. Justement, il ne tarda pas à entrer dans une fumerie d'opium. J'y entrai aussitôt. Le vieux magot ne venait pas pour fumer, mais pour une affaire quelconque. Il me regarda, d'abord, parce que ma présence lui parut insolite en ce lieu ; ensuite, il remarqua que je tenais mon parasol plié dans la même position qu'il tenait le sien ; mais pas un muscle de sa face jaune ne tressaillit ; seulement, il ne me perdit pas des yeux, jusqu'à ce que j'eusse choisi ma place dans la fumerie.



SPÉCIMEN **A** DES PEINTURES MURALES D'UN TEMPLE SECRET DE LA SAN-HO-HOEÏ A TONG-KA-DOU (SHANG-HAÏ)

C'était pour moi une première satisfaction ; j'étais maintenant à peu près certain que je n'allais pas m'enivrer d'opium en pure perte.

Imaginez-vous un grand hall, plutôt long que large. De chaque côté, dans le sens de la longueur, court un plancheyement disposé en lit de camp, sur lequel sont étalées, à peu de distance les unes des autres, séparées seulement par l'intervalle de l'épaisseur de deux corps d'hommes, des nattes de bambou tressées, qui elles-mêmes ont les dimensions d'une descente de lit.

Sur chacune de ces nattes, un homme, un fumeur d'opium, est étendu.

Dans l'intervalle, sont disposés les accessoires de l'opération, savoir : une lampe à esprit-de-vin ; un petit pot contenant de l'extrait gommeux d'opium, dans lequel une longue épingle est piquée ; une bouillotte à thé, dans son revêtement de bambou doublé de soie molletonnée ; la pipe à opium ; enfin, sur une soucoupe, des pépins de citrouille, de melon et de pastèque, légèrement torréfiés.

Voici comment le fumeur procède :

Il choisit une des nattes restées libres et s'y étend tout de son long,



SPÉCIMEN B DES PEINTURES MURALES D'UN TEMPLE SECRET DE LA SAN-HO-HOEÏ, A TONG-KA-DOU (SHANG-HAÏ)

sur un des côtés du corps, une jambe étendue, l'autre fléchie. Il allume la lampe à esprit-de-vin, et à cette flamme il fait légèrement chauffer l'épingle longue ; lorsqu'elle est chaude au degré voulu, il la plonge dans le petit pot d'extrait gommeux d'opium et la retire chargée, à son extrémité, d'une petite quantité de matière qui s'y enroule en forme de goutte ou de perle.

Il saisit alors la pipe. Celle-ci se compose d'un tuyau court et épais, comme une petite flûte, à laquelle elle ressemble absolument. A l'union du tiers inférieur avec les deux tiers supérieurs, est un trou recouvert

d'une plaque de métal, ronde, de la largeur et de l'épaisseur très exactement d'une pièce de cinq francs en argent, trouée également au centre d'une petite élévation en forme de capsule qui en tient le milieu. C'est sur cette petite capsule et autour d'elle que le fumeur dépose successivement les perles d'opium qu'il a ramassées avec son épingle ; celles-ci s'agglomèrent et forment, au centre de la plaque et recouvrant la capsule, une petite masse ronde de la grosseur d'un pois chiche.

Alors, le fumeur penche sa pipe sur la lampe à esprit-de-vin, dont la flamme brûle l'opium, lequel produit ainsi une fumée épaisse et blanche que l'homme aspire en trois ou quatre aspirations et qu'il rend par le nez.

C'est fait. La première pipe d'opium est fumée.

On recommence la même manœuvre, en espaçant chaque pipe d'une petite séance de pépins torréfiés, que l'on épluche et que l'on mange en les accompagnant de quelques gorgées de thé.

La première pipe ne produit aucun effet, si ce n'est une toux légère causée par le passage de la fumée âcre sur l'épiglotte et le larynx supérieur. Mais, tout à coup, à la deuxième ou troisième pipe, une sensation particulière vous prend. On se sent comme éthérisé, volatilisé, subtilisé; l'esprit semble se détacher du corps ; on n'est plus homme, on n'est plus sur la terre ; on est dans l'irradiation, dans l'éther, dans l'infini.

Alors aussi, mille sensations d'un plaisir inconnu vous étreignent, se succédant rapidement les unes aux autres, sans intermittence, et comme subintrantes même ; c'est une sorte de fièvre voluptueuse dans laquelle un accès n'est pas encore terminé que déjà un autre commence. On est absolument heureux ; on perd la notion des misères d'ici-bas ; on entend des sons délicieux de cloches, une musique céleste, des voix harmonieuses ; la poitrine se dilate ; un air pur et frais traverse les poumons ; la circulation s'active ; on a vingt ans.

Puis, les idées deviennent plus aiguës ; on sait tout, on voit tout, on entend tout; c'est, en un mot, un bien-être inexprimable, une séparation de l'âme d'avec le corps ; on croit planer au-delà des mondes, en plein surnaturel.

L'état complet se produit à la quatrième ou cinquième pipe, — la quatorzième ou quinzième pour les habitués, — que l'on fume alors machinalement, sans s'en rendre compte, dans une hallucination complète de tous les sens.

Peu à peu, enfin, l'on s'endort.

Le réveil, par exemple, est désagréable. La tête est lourde ; les oreilles bourdonnent ; sans appétit et sans soif, annihilé, on est complètement abruti. Il paraît que cet état devient encore à la longue une jouissance aiguë.

L'aspect d'une opium-shop est typique. Dans une demi-obscurité, piquée des flammes bleuâtres des lampes à esprit-de-vin, parmi un relent un peu nauséeux d'opium cuit, des formes humaines évoluent lentement dans la fumée. Gestes lents, silence complet, mouvements étranges de corps étendus ; telle se présente une opium-shop : une morgue dont les cadavres seraient chauds et remueraient légèrement.

Lorsqu'on envisage ces choses d'une façon superficielle, le fumage de l'opium n'apparaît que comme un vice ordinaire, au même titre que l'abus du tabac, la manie de l'absinthe ou la passion du jeu ; l'homme s'y abrutit, maigrit, dépérit, et, comme l'alcoolisé, finit dans le marasme ou la folie.

Mais n'y a-t-il rien autre à dire ? — Il y a encore ceci, et là est le plus grave : dans les hallucinations que l'opium procure, on aperçoit l'esprit du mal et ses démons, apparaissant sous les formes les plus variées, multipliant les tentations ; et comme alors on n'est plus maître de soi, comme on ne possède plus même la direction de ses pensées, on s'abandonne au Maudit, on l'écoute, on se laisse transporter par lui à travers l'espace. C'est là une hallucination, il est vrai ; mais il n'en est pas moins évident que ces Chinois qui s'y livrent régulièrement sont de grands coupables et que c'est de leur part une manière comme une autre de rechercher le contact des mauvais esprits. Si Satan et ses diables n'apparaissent pas réellement, puisque ce que le fumeur voit et sent est un rêve d'ivresse, du moins cette ivresse spéciale peut être qualifiée de satanique, et sa recherche consciente voue forcément l'homme à la malédiction divine.

Il faut noter aussi que le pavot, dont l'opium est le suc blanc qui noircit au contact de l'air, est une plante nécromantique, c'est-à-dire tout particulièrement employée par les occultistes dans leurs opérations infernales, comme les solanées vireuses, mandragore ou ciguë, que nous aurons à étudier plus loin dans un autre chapitre de ce récit.

Ce jour-là, donc, si je me décidais à me plonger dans cette déplorable ivresse, ce n'était point pour me procurer quelques longs instants de ces illusions étranges que ma conscience de chrétien réprouvait; une expérience, remontant à plusieurs années déjà, m'avait pleinement édifié. Pour la première fois, j'acceptais de la renouveler, cette expérience, uniquement parce qu'il fallait en passer par là, sous peine de ne jamais pénétrer dans la San-ho-hoeï.

J'avais choisi ma place, et, comme les autres, je m'étendis sur une des nattes de bambou.

Encore une fois, une chose me frappa : les mains en griffe, chez le Chinois qui m'apportait mon service. Elles étaient plus marquées même,

celles-là, que toutes celles que j'avais vues auparavant. On sait, d'ailleurs, que c'est la règle, chez les Chinois de caste, de se laisser pousser les ongles, non pas seulement longs et taillés comme les femmes européennes et les petits-maîtres, mais absolument en forme de griffes diaboliques. Chez quelques-uns même, cela devient de l'exagération poussée jusqu'à l'invraisemblance: pour montrer qu'ils sont de haute caste, c'est-à-dire qu'ils ne font jamais en quoi que ce soit œuvre de leurs dix doigts, ils se laissent ainsi pousser les ongles, qui ont ainsi deux et trois mètres de longueur, — on en cite même à sept mètres, — et qui s'enroulent en rond, de façon à former comme des cornes ou de véritables rouleaux aux extrémités des doigts.

Je plaçai mon parasol, le long de mon corps, à gauche, dans la position que Cresponi m'avait indiquée, et je me mis à fumer.

J'éprouvai toute la gamme des sensations ordinaires, j'eus les hallucinations habituelles, dans mon sommeil d'ivresse. Et, lorsque je me réveillai, je n'étais plus sur la natte de l'opium-shop où je m'étais endormi, mais sur une sorte de chaise longue à brancards qui avait servi à me transporter.

Je me trouvais au centre d'une vaste salle rectangulaire, très vivement éclairée par le haut, le plafond étant en de nombreux endroits coupé par de larges baies transversales dans le sens de la largeur; ces bandes, qui permettaient au jour extérieur de pénétrer avec abondance, étaient hermétiquement fermées au moyen de solides plaques de verre, ou, pour mieux dire, de cristal, d'une limpidité étonnante.

Tout autour de moi, une foule de Chinois, mêlés de quelques Anglais, étaient là, me regardant avec curiosité et sans antipathie.

— Frère, me dit l'un d'eux en bon anglais (1), n'aie aucune crainte; nous t'avons reconnu; nous avons constaté, par les preuves authentiques placées sur toi, que tu es vraiment affilié à un rite ami du nôtre; tu es donc au milieu de tes frères, qui sont heureux de te recevoir dans leur temple sacré.

Je frottai mes yeux, je passai mes mains sur mon corps en me tâtant, afin de constater que j'étais bien éveillé; puis, je me levai.

(1) Tous les dignitaires de la San-ho-hoeï connaissent l'anglais et le parlent très bien. C'est la langue dont ils se servent, chaque fois qu'ils reçoivent en frère visiteur un affilié à l'un des rites en correspondance avec le leur.

On croit bien à tort que ces peuples de l'extrême-Orient sont arriérés au point de vue des lettres et des sciences; ils sont, au contraire, très avancés.

Ainsi, au Japon, en dehors de la langue nationale, les étudiants en droit connaissent le français; les étudiants en médecine, l'allemand; les jeunes gens qui se destinent à la carrière navale, l'anglais, etc.

En Chine, bon nombre de mandarins, en dehors même de ceux qui appartiennent à la San-ho-hoeï, parlent et écrivent couramment l'anglais, et quelquefois l'allemand ou le français aussi.

Un des Chinois lisait ma patente de Hiérarque. Un autre tenait mon cordon palladique, pris dans ma poche, et me le tendait. Sans me faire prier, je le passai immédiatement à mon cou.

— Il résulte de tes titres, reprit l'un des dignitaires, que tu appartiens au Palladium de Charleston, au grade de hiérarque. Quel est donc ton mot de passe et quels droits ton grade te donne-t-il ?

— *Ult*, répondis-je, et ce mot dit le premier de mes droits.

— Ton mot sacré, alors?

— *Baph*, et ce mot dit le second de mes droits. A mon appel, les poignards se lèvent pour la vengeance; à mon appel, lorsque six autres hiérarques m'accompagnent, le Père du temple daigne paraître.

Ces quelques mots échangés constituent la partie principale du tuilage, au second degré masculin palladique.

On ne m'en demanda pas davantage; d'ailleurs, j'étais en mesure de répondre.

Je remerciai en quelques mots, à raison de l'honneur qui m'était accordé. Après quoi, tandis qu'on enlevait la chaise à brancards sur laquelle j'avais été transporté, je jetai sur la salle et sur l'assistance un coup d'œil moins sommaire qu'au premier moment.

A l'orient, sur une estrade élevée seulement de trois degrés, trônait, sur un autel, l'idole de la San-ho-hoeï, sous une espèce de baldaquin sans rideau, supporté par neuf colonnes torses. L'idole était un Baphomet, dont la moitié supérieure du corps était remplacée par un dragon chinois, gueule ouverte, et les pattes étendues écartées, comme bénissant l'assemblée. Au Rite Céleste, chose bizarre, le bouc n'est pas en honneur; bien au contraire! les Chinois affectent, par rage d'injure, de s'en servir pour symboliser les missionnaires catholiques, qu'ils appellent tantôt boucs, tantôt cochons.

Au milieu de la salle, dans un grand espace vide, j'apercevais une sorte de baptistère, recouvert d'un lourd couvercle en bois.

Mais le plus curieux à voir, c'étaient les peintures murales qui constituaient la principale décoration de la salle. Elles consistaient en une succession de tableaux, peints dans le goût bizarre, extravagant du pays, par ces artistes chinois qui n'ont jamais eu, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la moindre idée des ombres ni des effets de lumière; dont la couleur n'est jamais fondue ; dont les lignes sont dures, les compositions sans perspective ; où, au rebours des idées naturelles les plus élémentaires, en dépit du sens commun, les personnages représentés au fond de la scène sont généralement plus grands et plus gros que ceux du premier plan, ce qui donne à ceux-ci un air de pygmées, de nains ; dont tous les personnages, enfin, semblent avoir été dessinés par

un Boquillon plus ou moins fou, à la cervelle constamment hantée d'un monstrueux cauchemar.

Dans nos églises chrétiennes, nous avons une succession de tableaux formant série : le chemin de la croix. Eux, les sectaires de la San-ho-hoeï, ils ont, dans leurs temples secrets, une série d'horreurs, la série des supplices à infliger aux missionnaires catholiques.

Quand un maçon haut-gradé, d'un rite en correspondance avec les lucifériens chinois, est admis à une de leurs réunions, ils ne se mettent pas immédiatement en séance ; ils sont fiers de lui faire les honneurs de leur local ; très orgueilleux de leurs peintures, ils les lui expliquent.

Pour eux, le ré-théurgiste optimate, qui, dans des contrées où la religion de la majorité est soit le catholicisme soit le protestantisme, est en secret un fidèle fervent de l'éternel ennemi du dieu des missionnaires, ce frère est, à leurs yeux, un allié sûr ; ils se sentent unis à lui par la haine, une haine commune, une haine infernale ; c'est pourquoi celui-ci les voit tels qu'ils sont, c'est-à-dire plus affreux d'âme encore que de corps ; avec lui, ils s'épanchent, ils rejettent leur habituelle fourberie.

Ce que j'ai vu ce jour-là à Tong-Ka-Dou est épouvantable, et cela était en même temps extraordinaire ; j'ai assisté à des phénomènes de spiritisme satanique vraiment inouïs.

Le sceptique dira que ce que je vais raconter de cette séance de la San-ho-hoeï est un souvenir du rêve dont mon imagination a été frappée pendant mon ivresse d'opium ; il dira que je ne suis pas sorti de l'opium-shop et que je me figure avoir vu toutes ces choses.

Heureusement, j'ai eu une preuve matérielle, indiscutable, que je me suis très réellement réveillé dans un des temples de la San-ho-hoeï et que je n'ai nullement été l'objet d'hallucinations quelconques à partir de ce moment-là.

Cette preuve, la voici :

A l'un de mes voyages postérieurs, je visitai la loge anglaise de Hong-Kong (rite de Royale-Arche) ; dans la journée, je fus à la bibliothèque maçonnique, guidé par un frère archiviste fort complaisant. Or, parmi les curiosités qu'il me montra, se trouvaient, *j'en fus stupéfié*, des reproductions photographiques très exactes des peintures murales que j'avais vues dans le temple luciférien chinois de Tong-Ka-Dou.

Je demandai au frère archiviste ce qu'étaient ces photographies, me gardant bien, on le comprend, de lui dire que les sujets représentés ne m'étaient pas inconnus.

Il me répondit :

— Ce sont des tableaux dont l'association chinoise de la San-ho-hoeï orne ses salles de réunion. Notre rite n'a pas la correspondance avec cette

société. Mais un de nos frères haut-gradés, qui est, en outre, affilié aux Old-Fellows, a eu l'occasion d'être admis à une tenue du Rite Céleste, à l'un des temples de Kouang-Tchéou-Fou (les Européens disent *Canton*), et c'est comme Old-Fellow qu'il a obtenu la permission de prendre la photographie de ces tableaux. Il nous en a laissé une épreuve à titre de document curieux. Il disait, du reste, qu'il avait vu ces mêmes peintures murales dans d'autres temples de la San-ho-hoeï, notamment à Pé-Kin et à Tong-Ka-Dou (Shang-Haï).

Cette réponse, que je reproduis telle quelle, est pour moi d'une extrême importance. Il est impossible d'admettre que j'ai pu voir, pour la première fois, dans une hallucination, des tableaux dont je devais retrouver, plusieurs années après, la reproduction exacte, la photographie même, dans les archives d'une loge.

Ce n'est pas tout. Les lucifériens chinois, s'ils sont d'une méfiance invraisemblable jusque vis-à-vis des francs-maçons ordinaires des autres pays, sont, par contre, très expansifs à l'égard de leurs compatriotes, non pas qu'ils renoncent pour eux à leur mystère, mais parce qu'ils agissent ouvertement au sujet de la propagande de leur haine parmi le peuple.

Extérieurement, ils s'affublent du nom de « parti anti-étranger » ; et, sous ce couvert, ils répandent leurs idées dans la population ; cela, au moyen d'imprimés de toute espèce, qu'ils distribuent gratuitement par millions et par millions d'exemplaires.

Ils affectent de n'avoir en vue que les étrangers à expulser ; mais ce sont toujours des missionnaires catholiques qu'ils peignent ou dessinent livrés à mille supplices. C'est toujours le missionnaire catholique qu'ils représentent dans leurs imprimés ou sur leurs tableaux. Sous prétexte d'avoir un but politique, ils crient tout haut qu'il faut chasser les étrangers ; mais, au fond, comme leur but est essentiellement anti-catholique, ils disent tout bas qu'il faut torturer, massacrer les missionnaires, et ils propagent ces excitations, même au moyen d'imprimés depuis quelque temps.

Le foyer du satanisme littéraire chinois est à Hwang-Pi, ville située à vingt milles au nord de Hang-Kéou qui est le centre du commerce intérieur du Céleste Empire ; à Hwang-Pi, on trouve des imprimeurs, des protes, des libraires, tous satanistes.

Ces imprimés, de la propagande luciférienne, sont sous forme soit de feuilles volantes soit de brochures du genre album. Tous les dessins qui s'y trouvent tirent leur inspiration des peintures murales des temples de la San-ho-heï. Il n'y a pas moins de 1,200 de ces publications différentes d'images, outrageant de la façon la plus grossière, non seulement les prêtres de la religion catholique, mais encore Notre-Seigneur Jésus-

Christ, que ces misérables satanistes appellent couramment « le cochon crucifié ».

Eh bien, dans un autre encore de mes voyages, j'ai vu de ces images, et, dans leur formidable quantité, j'en ai constaté une dizaine environ qui étaient la copie fidèle, irréprochable, des tableaux dont sont ornées les diverses salles du temple luciférien, dans lequel j'ai assisté à une tenue tout entière, à Tong-Ka-Dou, vers la fin de novembre 1880.

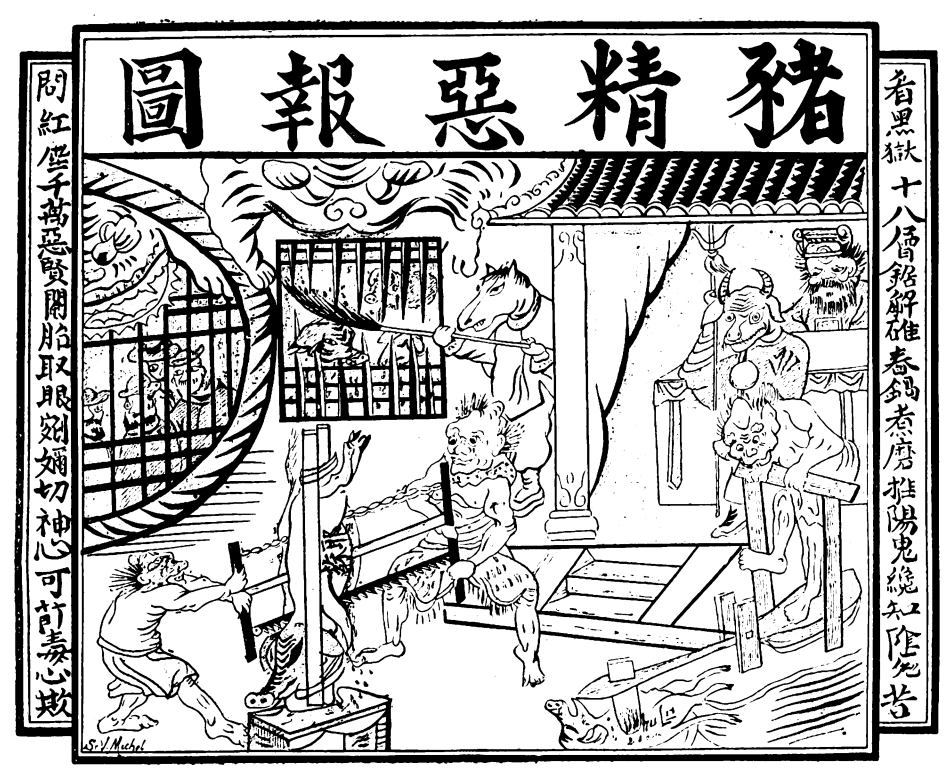


SPÉCIMEN C DES PEINTURES MURALES D'UN TEMPLE SECRET DE LA SAN-HO-HOEÏ, A TONG-KA-DOU (SHANG-HAÏ)

Personne ne me soutiendra donc, en face, que j'ai été victime d'une hallucination, que je n'ai rien vu en réalité. Je sais que j'ai vu, bien vu, de mes yeux vu, étant parfaitement éveillé et mon sommeil d'opium absolument fini.

Je donne, dans ce livre, à titre de curiosité, sinon de preuve, la reproduction scrupuleusement conforme, identique, de quatre tableaux de la San-ho-heï. Je me suis procuré ces documents à la loge anglaise de Hong-Kong. Aux sceptiques qui douteraient encore et qui prétendraient que ce sont là des documents de fantaisie, sans valeur, fabriqués, je ré-

pondrai qu'ils n'ont, pour lever leurs doutes, qu'à s'adresser à n'importe quel savant orientaliste connaissant le chinois, — par exemple, à un professeur de l'Ecole des langues orientales, à Paris, — à lui envoyer une de ces feuilles, et à lui demander son avis. Le professeur consulté répondra que ces images sont la reproduction de documents absolument authentiques, d'origine vraiment chinoise, et il traduira comme je vais le faire les notices qui forment encadrement à ces tableaux, notices en bon et



SPÉCIMEN **D** DES PEINTURES MURALES D'UN TEMPLE SECRET DE LA SAN-HO-HOEÏ, A TONG-KA-DOU (SHANG-HAÏ)

vrai chinois, et non en faux chinois comme celui des caractères peints sur les éventails de Chine qui se fabriquent aux Batignolles.

En outre, je donnerai plus loin une scène horriblement tragique de la San-ho-heï, et je l'accompagnerai d'un document de premier ordre encore, reproduction de la photographie ; au surplus, je fournirai à tout lecteur un contrôle d'autant plus sûr qu'il sera plus facile.

Pour l'instant, occupons-nous seulement des peintures murales.

SPÉCIMEN **A** (page 260)

Titre du tableau. — Tir à l'arc sur le cochon et décollation des boucs.
A droite. — Le cochon est justement percé de plus de mille flèches...

A gauche. — Les boucs sont, pour leur châtiment, coupés en plus de mille pièces...

Il n'y a aucune erreur possible : c'est bien le Divin Sauveur que ces misérables entendent représenter sous la forme d'un pourceau. L'animal est attaché à une croix. En outre, les deux grosses lettres qu'on remarque sur le corps du cochon signifient, en chinois : *Yé-Su* (Jésus).

Quant aux hommes à tête de bouc, qu'un bourreau décapite, avant de les couper en morceaux, ils représentent les prêtres de Yé-Su.

Le principal personnage de la scène est le fameux général Tchou-han ; il ordonne les supplices et préside à l'exécution.

SPÉCIMEN B (page 261)

Titre du tableau. — Supplice des missionnaires et incinération de leurs mauvais livres.

A droite. — La religion dépravée du cochon Yé-Su est très répandue dans les pays étrangers. Les sectaires ont insulté et exterminé nos ancêtres; mille coups de bâton et mille coups de fourche ne suffiraient pas à expier leurs crimes.

A gauche. — Les sages et les saints de la vraie religion assistent à l'incinération des mauvais livres apportés chez nous par les missionnaires ; l'odeur infecte de ces livres est un poison.

Dans ce tableau on aperçoit un vieillard appuyé sur un bâton ; il a été mis là pour personnifier les ancêtres.

Les livres qui sont jetés au feu sont les catéchismes donnés pas les missionnaires aux catéchumènes ; c'est, croyons-nous, dans le diocèse de Lyon qu'ils sont imprimés.

On remarquera que, devant les livres, les prétendus sages et saints se bouchent le nez.

SPÉCIMEN C (page 268)

Titre du tableau. — Une réunion de braves assiste au supplice des diables.

(Par diables, les lucifériens chinois entendent dire les prêtres du dieu-diable, c'est-à-dire les missionnaires, jésuites, lazaristes, etc.)

A droite. — Le fouet et la crevaison des yeux ; soit le nom de Yé-Su maudit jusqu'à mille générations !...

A gauche. — On rince la gueule (*sic*) des missionnaires avec l'eau qui leur convient, l'eau des latrines, et les tortionnaires sont obligés de se boucher le nez...

A côté du groupe des guerriers, qualifiés de braves, on aperçoit encore ici le vieillard, personnifiant les ancêtres.

Les supplices sont représentés sur ce tableau, tels qu'ils sont infligés à nos missionnaires catholiques. Le fouet se donne avec un faisceau de ronces.

Pour rendre un missionnaire aveugle, ces atroces Chinois l'attachent d'abord à une croix ; puis, avec l'affreux rire qui caractérise la satisfaction de leur cruauté, ils viennent à deux, et chacun enfonce le pouce droit dans l'un des yeux du martyr.

Les appareils, que l'on remarque dans ce dessin, et d'où les tortionnaires tirent l'urine qu'ils versent au moyen d'un entonnoir dans la bouche des prêtres martyrs, sont très exactement la représentation des urinoirs publics (portatifs) installés en Chine au coin des rues. La haine de ces scélérats est telle, qu'il arrive souvent qu'ils viennent l'un après l'autre uriner dans la bouche du missionnaire couché et attaché sur le sol ; il n'est pas d'horreur qu'ils n'aient imaginée pour raffiner leurs supplices.

SPÉCIMEN D (page 269).

Titre du tableau. — Châtiment suprême infligé justement aux cochons.

A droite. — Derrière les grilles de leur prison, les cochons-missionnaires assistent au supplice du cochon Yé-Su......

A gauche. — La scie et l'écorchoir......

Dans ce qui précède, je n'ai pas pu, par respect pour mes lecteurs, donner la traduction de tout ce chinois, non-seulement blasphémateur, mais blasphémateur ordurier et obscène.

Je ferai remarquer, pour terminer, que le pourceau que l'on scie en deux dans ce tableau porte sur le corps (comme celui crucifié du spécimen A) les caractères donnant le mot *Yé-Su*.

Après m'avoir montré avec orgueil leurs tableaux et me les avoir expliqués, les frères de la San-ho-hoeï m'annoncèrent qu'ils n'attendaient plus personne et qu'ils allaient ouvrir la séance.

Parmi les quelques Anglais qui se trouvaient là, il y en avait deux qui appartenaient au Rite Ecossais, avec le grade de souverain grand inspecteur général (33[e] degré), mais qui avaient reçu en outre l'initiation palladique, ainsi qu'en témoignaient leurs insignes ; comme moi, ils avaient dû se soumettre à l'ivresse d'opium pour être admis à titre de visiteurs.

Les autres Anglais qui se trouvaient là étaient directement affiliés à la San-ho-hoeï, en faisaient partie ; ils portaient, en écharpe, le cordon du Rite Céleste, dont le principal ornement est le dragon à cinq griffes.

Mais tous les assistants sans exception avaient, en camail, le cordon palladique, moiré noir avec liseré blanc en bordure, et le bijou (petite échelle d'or à sept échelons) suspendu à la pointe. Ces ornements sont portés par les lucifériens chinois pour faire honneur aux affiliés du Palladium de Charleston qu'ils reçoivent et afin de leur témoigner combien, sous le rapport des idées religieuses, ils sont d'accord avec eux.

Les lucifériens chinois vont même plus loin. Pour marquer mieux encore leur parfaite concordance d'idées avec les palladistes, ils s'expriment en anglais, dans ces séances spéciales, et, chaque fois qu'ils ont à parler du Dieu-Bon, ils disent Lucifer au lieu de Tcheun-Young, et Baal-Zéboub au lieu de Zi-ka. C'est là la meilleure preuve que la San-ho-hoeï et la Maçonnerie Palladique sont sœurs et savent fort bien que l'objet de leur adoration, à l'une et à l'autre, est le même dieu, Satan.

La séance commença donc, à laquelle assistait le tao-taï de Shang-Haï, dans son grand costume impérial, bouton de cristal opaque et queue de paon.

Je fais grâce au lecteur des cérémonies rituelles de l'ouverture des travaux ; ce sont des banalités qui se ressemblent partout, dans tous les rites.

D'autre part, on n'était pas réuni pour une initiation, mais pour s'exciter les uns les autres contre les missionnaires catholiques. Et, ici, on me permettra de faire une remarque. A cette époque, dans tous les pays du monde, les persécutions religieuses avaient pris, depuis quelque temps, un caractère des plus aigus. L'Allemagne était en plein *culturkampf*; quant à l'Italie et la France, les gouvernements de ces deux pays, empoisonnés de francs-maçons et de satanistes, travaillaient avec ardeur à ruiner progressivement les institutions de l'Eglise. Il y avait, de toutes parts, on ne savait pourquoi, une recrudescence de haine contre la papauté, contre le clergé catholique, contre les congrégations.

J'aurai à montrer plus tard, comment, dans certaines circonstances que le diable croit plus favorables que d'autres, ce dernier, qui est en rapports directs avec son vicaire du Directoire de Charleston, lui donne des ordres, lesquels sont aussitôt transmis à la haute maçonnerie universelle, c'est-à-dire aux chefs lucifériens des divers rites ; et ce mot d'ordre, ainsi communiqué par les messagers secrets de la secte internationale, a pour but de multiplier les vexations contre les catholiques et de les empêcher, par tous les moyens possibles, de se livrer aux manifestations de leur foi et à la pratique de leur religion.

Ce genre de persécution, qui reste plus ou moins longtemps assoupie, se réveille par intervalles, avec plus ou moins de vigueur, ainsi que chacun peut le constater. Eh bien, ces réveils ne sont pas aussi spontanés qu'ils le paraissent extérieurement ; ils ne sont pas dûs non plus à l'initiative des hommes ; mais ils sont soufflés par le Maudit, inspirés, ordonnés par lui, quand il croit le moment venu de monter à l'assaut de Dieu et de la Sainte Église, notre mère.

Précisément, alors, le monde impie commençait à s'agiter ; les émissaires de Charleston parcouraient les grands centres lucifériens, porteurs des ordres verbaux ; et de tous côtés, dans toutes les arrière-loges des rites occultistes, on se réunissait pour s'entendre, prendre des mesures et passer de la parole aux actes contre ceux que l'on appelait les prêtres d'Adonaï et de Jésus.

Le grand-sage du Milieu (titre du président d'une réunion de la San-ho-hoeï) nous fit, en effet, en excellent anglais, un discours, où, bien entendu, il ne raconta pasce que je viens de dire, mais où se développait



Le 33ᵉ, affolé, jetait des chaises dans les jambes du squelette qui le poursuivait à travers le temple, l'air menaçant, le poing tendu. (Page 279.)

cette thèse : que les Sublimes et Discrets Vengeurs devaient avoir à cœur de se rendre dignes de leur titre.

— Les sectaires d'Adonaï et de son immonde fils, disait-il, arrivent, débarquent et catéchisent librement sur cette terre chinoise, domaine du Dieu le meilleur et le plus grand, Lucifer. Si l'on n'y prend garde, peu à peu ils envahiront tout et s'installeront en maîtres chez nous, et ce sera la fin du règne de la vraie et bonne religion... Voulez-vous cela ?

— Non ! non ! crièrent d'une seule voix les assistants.

Et le grand-sage du Milieu continua son allocution, comparant la prédication des missionnaires catholiques à une marée montante. Il expliquait que le gouvernement chinois avait fixé le nombre de villes ouvertes aux étrangers, que les missionnaires qui s'aventuraient hors de ces villes pour conquérir les âmes agissaient à leurs risques et périls, et que, par conséquent, on avait le droit de les capturer et de les faire disparaître, après leur avoir fait subir les supplices les plus terribles et les plus ignominieux.

Tandis qu'il parlait, sa bouche bavait, et sa langue avait comme des sifflements de reptile.

L'assemblée était vivement surexcitée. Le grand-sage déclara, pour conclure, que l'on allait, afin de préparer par les moyens surnaturels l'anéantissement des missionnaires, recourir aux grandes œuvres en se mettant en communication avec les esprits du feu.

CHAPITRE XIV

Prestiges lucifériens chinois.

On apporta, d'abord, un cercueil qui fut déposé au milieu de la salle et presque au pied des degrés de l'estrade.

Les cercueils chinois, il est bon de le dire, ne sont pas comme les nôtres, simples, en chêne ou bois blanc, et petits. Ce sont de véritables monuments en bois épais, laqué et rouge, avec des inscriptions dorées, sculptées en creux.

Nous savons, d'autre part, quel mépris le Chinois a de la mort, comment il tue et comment il meurt sans sourciller. Le cadeau qu'un ami obligeant et aimable fait à ses camarades à la nouvelle année consiste assez souvent en un cercueil luxueux. Il y en a qui sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre, et des magasins spéciaux, très à la mode, existent dans les principales rues des grandes villes chinoises, comme à Paris nos bijoutiers de la rue de la Paix et du Palais-Royal.

Il résulte de cette mode séculaire que le cercueil, dans lequel le Chinois transporte le corps des siens morts, n'est pas un objet triste, encore moins un objet de répulsion; aussi, à chaque instant, on rencontre sur les fleuves, qui sont en Chine les routes les plus fréquentées, des sampangs dans lesquels des familles entières vivent d'une façon nomade,

descendant au fil de l'eau, avec cinq ou six cercueils sur le toit de la cabane centrale.

Mais ici le cercueil qu'on apportait avait, au contraire, quelque chose de lugubre, peint d'un sinistre bariolage en rouge, noir et vert, sans autre ornementation que des esquisses d'instruments de torture. Un nom en chinois était inscrit sur le couvercle.

Le grand-sage du Milieu, s'adressant plus particulièrement à moi et aux deux autres frères visiteurs, dit :

— Frères, ce cercueil, objet d'horreur pour tous les fidèles qui fréquentent ce temple, contient le squelette d'un de nos compatriotes, un vil scélérat, traître à notre sainte cause. Ce misérable était devenu en secret un catéchumène de la religion de Yé-Su ; il pactisait avec les missionnaires, et, pour surprendre nos projets, il s'était affilié à notre sublime association. Il nous espionnait donc !... Mais, un jour, sa félonie fut connue ; on ne le prévint pas qu'elle était découverte ; nos anciens (car ceci s'est passé il y a bientôt quatre-vingts ans) le saisirent, dans une séance mémorable, et lui infligèrent les supplices les plus terribles, afin de châtier sa trahison... L'âme de ce grand coupable nous a échappé ; elle est allée rejoindre le Dieu-diable au sein des abîmes de l'eau éternelle ; sur elle nous n'avons aucun moyen d'action : mais ce que le Dieu exécrable n'a pu nous ravir, c'est le corps de l'infâme traître... Sa chair, tailladée en morceaux et jetée aux quatre vents, est depuis longtemps pourrie et desséchée ; les générations qui nous ont précédés l'ont piétinée et souillée ; elle s'est mélangée à l'eau croupie de nos latrines, à la putréfaction de nos cloaques; cette chair immonde a disparu... Ce qui nous reste, ce que nul ne peut nous prendre, c'est le squelette du faux-frère ; aucune puissance au monde ne nous l'arrachera. Et c'est là notre suprême vengeance, même après la mort du condamné, ce squelette haï, détesté, nous sert dans nos opérations magiques ; ces ossements d'un criminel, nous les animons, et la dépouille abhorrée du traître est ainsi contrainte à nous répondre ; ce que le vivant a refusé, le mort est obligé de le faire.

En disant cela, le grand-sage parlait avec une rage concentrée. On avait ouvert le cercueil. Son œil, flamboyant de haine, dardait sur le squelette une regard plein de menaces.

Il fit appel à onze dignitaires, qui étaient des médiums chinois. Ceux-ci, s'asseyant sur des chaises en rond autour du cercueil, joignirent les uns aux autres leurs mains ouvertes, à plat, tenues en l'air au-dessus du squelette, en les faisant se toucher par le petit doigt et le pouce ; c'était la chaîne magnétique fluidique.

— Prions, mes frères ! fit le grand-sage.

Alors, à demi-voix, on dit l'oraison suivante, oraison spirite :

— O toi, Whamg-tchin-fou, esprit des os et des vertèbres, esprit des articulations, toi qui appartiens au ciel de Lucifer où tu résides, Adonaï ni son fils Yé-Su ne peuvent rien sur toi !... Nous t'évoquons au nom du Dieu le plus grand et le meilleur ; tu entendras notre appel... Viens, oh ! viens animer ce crâne, ces vertèbres ; fais que ce squelette nous parle, qu'il nous réponde. Oh ! viens, esprit, peresprit des os... Whamg-tchin-fou ! Whamg-tchin-fou !...

Il y eut un instant de silence ; puis, on entendit comme une sorte de grésillement dans l'air, pendant qu'une voix sortait du cercueil, disant : Whamg-tchin-fou ! Whamg-tchin-fou ! Après quoi, il se fit à l'intérieur un grand cliquetis d'ossements ; je me penchai, et je vis le squelette s'agiter. C'était un squelette en parfait état, fort bien articulé, comme ceux que vendent à Paris, aux environs de l'école de médecine, certains boutiquiers spécialistes, commerçants en anatomie.

Les onze médiums appuyèrent plus fort leurs mains, et l'on recommença l'évocation.

Alors, tout à coup, toutes les mains furent rejetées, pendant que les médiums, renversés par une force invisible, trébuchèrent sur leurs sièges, et nous vîmes se dresser debout, tandis que ses os cliquetaient et que sa mâchoire semblait grimacer un rictus funèbre, le squelette, dont la tête, s'abaissant et se tournant à droite et à gauche, avait l'air de passer en revue tous les gens assis, au-dessous de lui.

Puis, il leva la jambe gauche, enjamba la paroi du cercueil, sauta par terre avec un « clac » sec, vacilla un instant, et finalement tomba sur une chaise qu'un dignitaire, doucement et sur la pointe du pied, était venu placer derrière lui.

Un silence profond régnait maintenant dans le temple, tandis que la lumière extérieure (on était en plein jour) pénétrait, vive, brillante, clarifiée, si l'on peut dire, en passant à travers les larges baies de cristal du plafond, et inondait, comme d'une lueur électrique, cet étrange squelette aux os blancs.

Celui-ci ne remuait plus, à présent. Le grand-sage, par derrière, lui fit des passes magnétiques, du haut en bas, lançant les bras vers lui, le baignant d'un vrai déluge de fluide. D'autre part, les onze médiums s'étaient réunis de nouveau, avaient transporté leurs sièges autour du squelette, qu'ils enserraient de leur cercle, se tenant par la main et se touchant, en outre, par l'extrémité des pieds. Le grand-sage, alors, posa son index sur la rotule gauche du squelette ; mais celui-ci ne bougea encore pas.

Les frères de la San-ho-hoeï commencèrent une prière incantatoire,

fort longue, mais très pressée comme récitation, et dans laquelle le nom de Whamg-tchin-fou revenait souvent, tandis que les médecins épandaient tout leur fluide.

Mais, comme le squelette s'obstinait à ne pas bouger :

— Je vais, dit le grand-sage d'une voix forte, je vais faire apporter la relique de Baal-Zéboub!

A cette menace, le squelette tressaillit.

— Eh bien, maintenant, reprit le grand-sage, dis, peresprit des os et des vertèbres, toi qui, par la permission de Lucifer, notre Dieu, animes ce squelette, dis, répondras-tu?

Le squelette, d'un coup sec, baissa brusquement la tête.

Il faut que j'interrompe ici mon récit pour apprendre au lecteur qu'il existe, dans les principaux centres lucifériens, quelques reliques des diables, telles que fragments d'écaille ou écailles entières de la queue, cheveux, dents, même morceaux de cornes, et jusqu'à des griffes; ces objets sont réputés authentiques, et les sectaires affirment que ce sont pour eux de véritables talismans, au moyen desquels ils accomplissent des sortilèges de premier ordre. Je signale, à ce propos, que ce mot « reliques » est fort mal employé par les lucifériens et détourné de son sens véritable; mais ils s'en servent par dérision des saintes reliques honorées dans le catholicisme et par analogie diabolique.

— Puisque tu es maintenant décidé à répondre, reprit le grand-sage, ô peresprit des os et des vertèbres, dis-nous, ô toi qui viens, par notre volonté, de t'unir à ce qui reste du corps d'un traître abhorré, ô toi que notre puissance rattache en ce moment à un squelette de catéchumène qui fut un adorateur de Yé-Su, dis-nous, préviens-nous si quelque nouveau convoi de missionnaires vient de partir de France où s'apprête à partir; fais-nous savoir quand ces prêtres exécrés arriveront, afin que nous puissions dès à présent prévenir nos frères de l'intérieur, faire préparer et polir les instruments de supplices, destinés à torturer leurs corps; car nous nous emparerons de leur matière, de leur chair, puisque leur esprit et leur âme ne sont pas à nous. Dis, Whamg-tchin-fou, esprit des os et des vertèbres, génie de l'ordre inférieur, je t'ordonne, au nom de Baal-Zéboub, de me répondre ; par sa relique, au besoin, je t'y forcerai.

La relique diabolique qui est à Tong-Ka-Dou est une poignée de cheveux que Baal-Zaboub s'arracha, lors d'une apparition remontant au siècle dernier. Cette soi-disant relique est très vénérée dans la San-ho-hoeï; car les sectaires disent que Baal-Zéboub la leur a donnée comme gage de sa protection; en outre, un intérêt de curiosité s'attache à l'objet, attendu que le vice-roi de l'enfer est réputé pour avoir, au moins dans ses apparitions, la chevelure bizarrement hérissée.

— Je vais te questionner, continua le grand-sage, la main tendue vers le squelette. Tu frapperas du pied trois coups pour dire oui et deux coups seulement pour dire non.

On voit, par ce résumé, qu'il n'y a pas que les tables qui tournent, répondent et pythonissent, comme le croient bon nombre de spirites un peu nigauds et simples ; entre les mains des médiums lucifériens, tout peut servir d'intermédiaire pour se mettre en communication avec les esprits ; au surplus, il est bien évident que les spirites adonnés à la théurgie ne craignent pas de faire directement appel aux puissances infernales.

Le grand-sage commença, dès lors, son interrogatoire :

— Dis-nous, ô peresprit des os et des vertèbres, un convoi de missionnaires est-il, en ce moment, en partance à Paris ? est-il parti déjà ?

Après un instant d'hésitation, au cours duquel le squelette sembla être en proie à une souffrance vive intérieure, et comme s'il obéissait, contraint et forcé, il leva la jambe et frappa trois coups du pied sur le sol.

— Fort bien, reprit le grand-sage ; et de combien de prêtres se compose ce convoi ?

Même hésitation encore du squelette, mais plus longue cette fois. Alors, les médiums se levèrent autour de lui, firent des passes simultanément et l'inondèrent de plus en plus de fluide.

Le squelette sursauta ; puis, levant alternativement la jambe droite et la jambe gauche, il frappa ainsi onze coups, qui résonnèrent dans le silence.

— Onze ! murmura le grand-sage. Ils sont onze missionnaires ; chiffre fatidique !... Et depuis combien de jours sont-ils partis ?

Nouvelle hésitation du squelette. Encore une fois les médiums l'inondèrent, le saturèrent de fluide. Maintenant, le squelette frémissait. Enfin, il se décida, frappant cette fois dans ses mains vingt-quatre coups.

— Voilà vingt-quatre jours qu'ils ont quitté Paris, observa le grand-sage ; ils ont donc effectué déjà la moitié de leur voyage.

Il recommença son interrogatoire :

— Ces missionnaires, qui sont-ils ? Sont-ce des franciscains ?

Le squelette fit signe que non de la tête.

— Des lazaristes ?

Même geste de dénégation du squelette.

— Alors, des jésuites ?

Cette fois, le squelette fit un énergique « oui » de la tête, si énergique que la mâchoire inférieure alla frapper sur le sternum avec un bruit sec ; puis, il resta là, immobile, dans cette position.

— De mieux en mieux, conclut le grand-sage.

Et, s'adressant au squelette, il ajouta :

— A présent, nous avons fini.

Il allait, résumant l'interrogatoire, adresser un discours à l'assistance au sujet de la prochaine arrivée des onze pères jésuites, annoncés, lorsque l'un des visiteurs anglais, appartenant à l'écossisme, un des deux 33ᵉˢ dont j'ai parlé et qui était en même temps Kadosch du Palladium, s'avança et demanda l'autorisation de poser à son tour au squelette une question particulière l'intéressant personnellement ; en d'autres termes, il voulait profiter de la circonstance pour exercer, lui aussi, son art de spirite.

L'autorisation lui fut accordée. Le visiteur 33ᵉ se plaça donc en face du squelette, tandis que les médiums s'étaient écartés, et il se mit à faire, comme les autres, des passes magnétiques.

Malheureusement pour lui, c'était une fâcheuse inspiration qu'il avait eue là. L'esprit évoqué était-il de mauvaise humeur, à raison de la corvée qu'on venait de lui imposer, au nom de Baal-Zéboub, son chef dans la hiérarchie infernale ? ou bien était-ce un effet de la mobilité reconnue du caractère des diables, et celui-ci avait-il eu tout à coup le caprice de se moquer méchamment d'un de ses adorateurs ? Quoiqu'il en soit, la question est trop délicate pour que je me prononce ; comme toujours, je me bornerai à narrer le fait, en témoin impartial. Ce qui est certain, c'est que l'intervention inattendue de ce 33ᵉ écossais, visiteur, provoqua une scène absolument terrifiante et macabre.

A peine le 33ᵉ avait-il agité ses mains en prodiguant son fluide, avant même qu'il eût ouvert la bouche pour formuler sa question, le squelette, détendant tout à coup le bras, lui allongea un formidable coup de poing en pleine figure. Le médium improvisé bondit en arrière, poussant un cri, regardant effaré son agresseur. Alors, le squelette, après s'être secoué, après avoir expiré de ses cavités nasales un ronflement sinistre, comme un cheval qui s'ébroue, se leva tout d'une pièce, l'air de plus en plus menaçant, le poing tendu vers le 33ᵉ, épouvanté. A cet aspect, instinctivement, chacun recula. Le 33ᵉ, lui, s'enfuit à travers le temple, et ce fut une course fantastique ; car le squelette le poursuivait. L'autre, affolé, jetait des chaises dans les jambes de son agresseur, et celui-ci, marchant toujours, enjambait les obstacles, avec un cliquetis lugubre.

Enfin, le 33ᵉ trébucha et, brisé par l'émotion, s'allongea sur le sol. En une seconde, le squelette fut sur lui ; une lutte terrible s'engagea. Ce fut effrayant, horrible. Le mal avisé médium, décomposé, livide, épouvantable à voir, les yeux hors de l'orbite, haletait, essayant de se dégager de l'étreinte de son funèbre adversaire et faisant des efforts surhumains,

tandis que le squelette, rageur, le serrait fortement, le genou posé sur sa poitrine, appuyant sa face osseuse sur le faciès de l'autre, et le bourrant de coups de poing.

— Au secours ! au secours ! clamait l'infortuné. A moi, Baal-Zéboub ! à moi, Lucifer !... Je meurs, j'étouffe, je... je... je...

Il râlait, et personne n'osait s'approcher.

Cette lutte fantastique ne pouvait s'éterniser. Finalement, le squelette abandonna sa victime, non sans lui avoir fait au menton une morsure douloureuse et profonde, sous laquelle jaillit le sang. Alors, le squelette retomba brusquement inerte, étendu de tout son long par terre, sans le moindre mouvement désormais, comme si l'accès de fureur du peresprit des os et des vertèbres avait dit son dernier mot, et, en réalité, parce que l'esprit malin, répondant en chinois au nom de Whamg-tchin-fou, s'était retiré soudain.

Peu à peu, les uns après les autres, on se risqua à venir à l'aide de l'infortuné 33e, qui gisait, lui aussi, mais geignant, gémissant ; il n'était pas mort. Enfin, le courage revint à tous ; le tao-taï de Shang-Haï souleva la victime, et moi, en ma qualité de médecin, je lui donnai les premiers soins que nécessitait son état. Du reste, le frère visiteur avait eu plus de peur que de mal ; les contusions n'étaient pas graves, et la morsure du squelette ne lui avait enlevé qu'un petit morceau de chair.

Tout le monde se remit donc de cette chaude alarme, le 33e comme les autres ; il se devait, au surplus, de ne pas paraître trop impressionné par l'incident et de continuer d'assister à la suite de la séance, quoiqu'il pût encore arriver.

Quant au squelette, à présent inoffensif, on le ramassa, on le renferma dans son cercueil, qui fut aussitôt remporté au magasin des accessoires du temple.

Le calme étant revenu, le grand-sage expliqua que l'on allait procéder aux exorcismes de l'eau.

J'ai noté plus haut qu'au milieu de la salle se trouvait une sorte de baptistère, ou, pour mieux dire, une vasque de pierre, très grande, recouverte d'un couvercle en bois. Ce couvercle fut enlevé, et nous constatâmes, les deux visiteurs anglais et moi, que la vasque était remplie d'eau. Un frère de la San-ho-hoeï m'apprit que c'était de l'eau de mer, renouvelée à chaque réunion, afin qu'elle ne se corrompît pas.

Le but de ce réservoir était des plus bizarres.

Le grand-sage nous fit placer tout autour de la vasque et dit :

— Frères, maintenant que nous savons que des prêtres de Yé-Su sont en route pour notre pays et qu'ils voguent sur cette mer dont nous



Sa baguette, tendue vers le minuscule navire, tremblait entre ses doigts; et le vent maintenant soufflait en tempête dans la salle, au point que les vêtements de tous flottaient. (Page 282.)

avons ici de l'eau même, notre devoir est de les empêcher d'arriver jusqu'à nos rivages... Que Baal-Zéboub, qui, sous le nom béni de Zi-ka, a fondé la sacro-sainte San-ho-hoeï, et qui nous a promis pour toujours sa protection, nous entende !... Que, répondant à notre appel, il suscite une tempête sur cette onde marine qui est la réduction de l'océan, et en même temps un typhon bouleversera la région où navigue actuellement le vaisseau porteur des missionnaires maudits... Puisse alors ce typhon engloutir nos ennemis, les blasphémateurs de notre Dieu !...

Il procéda immédiatement aux conjurations, qu'il prononça en chinois ; ce fut la seule circonstance de cette tenue où les frères de la San-ho-heï ne s'exprimèrent pas en anglais. Ce qu'il débita ainsi, je l'ignore ; je n'ai trouvé nulle part, ensuite, dans mes visites aux archives des divers directoires maçonniques, le texte de ces conjurations, exclusivement employées dans le Rite Céleste. Mais il est facile de s'imaginer quel devait être le sens de cet appel à Baal-Zéboub, dont les lucifériens chinois ont fait Zi-ka.

Tout en parlant, le grand-sage agitait au-dessus de l'eau de la vasque une baguette qu'il tenait à la main, et sa voix avait des intonations rauques, gutturales.

Or, voici que, pendant qu'il prononçait les formules rituelles, et tandis que nous nous penchions vers la nappe d'eau limpide et claire, sans une ride, nous aperçûmes tout à coup un petit point noir, à peine gros comme un fragment d'allumette en bois, et ce minuscule objet flottant avait une miniature de cheminée, presque imperceptible, d'où se dégageait un infiniment petit panache de vapeur ; et ce vaisseau, moins que liliputien, glissait doucement à la surface, dans une marche presque impossible à suivre, tant ce mouvement en avant était merveilleusement infime.

Ce navire, comparable à un atome, représentait le paquebot à bord duquel étaient les missionnaires désignés aux fureurs de la société luciférienne.

Le grand-sage du Milieu, toujours de sa voix rauque, comme étranglée, vomissait ses imprécations, le visage convulsé. Il conjurait Baal-Zéboub de soulever un ouragan formidable pour engloutir le vaisseau, dont la reproduction infinitésimale était sous nos yeux. Alors, dans le temple, bien que les portes fussent fermées, bien qu'aucune fenêtre ne fût ouverte, un vent s'éleva de lui-même, soufflant avec une violence progressive, formé là sur place, ne venant de nulle part. Mais l'eau de la vasque ne bougea pas ; pas un remous, si minime fût-il, n'en effleura la surface.

La conjuration redoubla. Le grand-sage nous invita à former la chaîne magique ; en quoi nous lui obéîmes. Lui, reprenant son appel à Baal-Zéboub, il s'excitait de plus en plus ; sa baguette, tendue vers le minuscule navire, tremblait entre ses doigts. Et le vent maintenant soufflait en tempête dans la salle, au point que nos vêtements flottaient et que, les Anglais et moi, nous retenions à grand'peine nos chapeaux, pour ne pas les voir s'envoler. Rien encore ; l'onde demeurait immobile, sans un pli ; l'ouragan déchaîné sur l'assemblée s'arrêtait net au bord de la vasque.

Le grand-sage se fit apporter la relique de Baal-Zéboub, enfermée

dans une petite boîte en or; il la tint quelques instants au-dessus du réservoir d'eau; le vent mugit, comme si nous eussions été en pleine campagne; mais l'eau ne se troubla point. En vain, tous les Chinois criaient-ils, pleins de rage: « Taï-phoun! taï-phoun! » Le typhon ne régnait que pour nous, ronflant sous les voûtes du temple qui frémissaient, tandis que les murs semblaient osciller, prêts à s'effondrer et à nous engloutir; des voix hurlaient, des sifflements s'entendaient comme à travers les cordages et la mâture d'un vaisseau; nous avions l'impression exacte d'un ouragan de mer, épouvantable, formidable, avec toutes ses rafales terribles, nous fouettant la figure, nous entraînant. Nous nous sentions emportés dans la tourmente affreuse, et nous nous tenions cramponnés les uns aux autres; il faisait un froid de loup; nos collets relevés, et toujours maintenant nos coiffures bien assujetties sur nos têtes, nous grelottions littéralement. Mais, toujours aussi, l'eau de la vasque était sans une ride, et, sur sa surface, polie comme un miroir, le microscopique navire continuait paisiblement sa route à peine perceptible à nos yeux.

Alors, un cri effrayant, qui n'avait rien d'humain, se fit entendre, dominant le tumulte de la tempête:

— *Elaï zerba-ël!*

D'où venait ce cri? Personne ne put s'en rendre compte; cela venait de partout et de nulle part. En même temps, l'ouragan cessa subitement, et le paquebot minuscule disparut.

— Le Dieu-diable est dans un de ses jours de victoire, aujourd'hui, dit mélancoliquement le grand-sage; la légion des mauvais esprits protège contre nous les missionnaires de Yé-Su. Sachons prendre patience; notre vengeance n'en sera que plus terrible. Oui, frères, puisque nous ne pouvons rien, quant à présent, contre ces prêtres maudits, il ne nous reste qu'à les attendre et à nous préparer à l'œuvre sainte des supplices vengeurs. C'est ce que nous allons faire.

Nous passâmes dans une seconde salle, où se trouvait encore un Dragon-Baphomet sur un autel à l'orient. Ce qui distinguait ce nouveau temple, dont la décoration était dans le même genre que celle de l'autre, c'était une vaste estrade dressée à l'occident et disposée en forme de tribunal.

Tout d'abord, trois frères servants, qui étaient sortis un peu avant nous de la première salle, allèrent par une porte latérale à un troisième appartement, qui devait être une sorte de sacristie servant à remiser les monstrueux accessoires du culte infâme auquel j'assistais. Ils revinrent bientôt de là, traînant après eux quelque chose d'informe et de lourd,

que je ne distinguai pas bien au premier coup d'œil ; c'était une grande caisse en bois blanc. Ils la traînèrent ainsi jusqu'à gauche de l'orient et en avant des degrés. Elle pouvait avoir un peu plus de deux mètres de hauteur, un peu moins de deux mètres de largeur, et environ soixante centimètres de profondeur. C'était, pour ainsi dire, une vaste armoire. Une porte à deux battants y apparaissait, fermée au cadenas, sur laquelle étaient peints en gros caractères chinois, deux mots signifiant « supplices » et « cochon ».

Je ne comprenais pas encore ce qu'il allait se passer.

Le grand-sage et les dignitaires, siégeant à l'orient, se tournèrent vers l'autel du Dragon-Baphomet et lui adressèrent une prière, agenouillés. Après quoi, ils se levèrent. Le grand-sage et deux de ses acolytes se rendirent à la pseudo-sacristie, marchant à la file, d'un pas grave et compassé, les mains jointes et pendantes sur le ventre.

Au bout de quelques minutes, ils revinrent, affublés, sur leurs costumes chinois, de chasubles authentiques d'officiant, diacre et sous-diacre du culte catholique, ainsi que d'étoles et de manipules. Seulement, ces ornements étaient portés à rebours ; la croix de la chasuble, sur la poitrine, au lieu d'être sur le dos ; l'étole, pendant sur le dos et par-dessus la chasuble, au lieu d'être en-dessous ; le manipule, au bras droit, au lieu d'être au bras gauche. Ils n'avaient pas d'aube, mais uniquement les trois ornements que je viens d'indiquer. C'était la dérision voulue, préméditée, la profanation vraiment diabolique.

Mais, au retour de la pseudo-sacristie, ils n'étaient plus trois. Leur procession avait en tête un jeune boy, portant une croix renversée ; en outre, entre le dignitaire revêtu des ornements de diacre et celui déguisé en prêtre officiant, qui fermait la marche, il y avait un cinquième personnage, un Chinois aussi, habillé comme le sont les juges des tribunaux locaux, c'est-à-dire en mandarin de justice.

De leur pas grave et compassé, ils se dirigèrent vers l'occident et se placèrent sur l'estrade qui y était dressée. Ils faisaient ainsi face à l'autel du Dragon. Et voici comment ils s'assirent : le mandarin se mit au milieu, au fond, ayant à sa droite le pseudo sous-diacre et à sa gauche le pseudo-diacre ; sur la gauche, à une table séparée, siégeait le grand-sage, le pseudo-prêtre, comme s'il remplissait les fonctions de ministère public ; quant au jeune boy, il s'accroupit, les jambes croisées, sur l'estrade, en face du grand-sage.

Nous autres, les assistants, nous étions rangés comme à l'ordinaire, dans la salle, en deux séries d'alignements, à droite et à gauche.

Le mandarin, sans se lever, prit la parole en ces termes :

— Vous tous, mes frères, qui êtes réunis dans ce temple de la vérité

et de la lumière, vous allez vous unir à nous et joindre vos suffrages aux nôtres; car nous allons juger, condamner et châtier l'iniquité. Je déclare constitué le tribunal de la divine justice et de la sainte vengeance.

Sur son ordre, le placard mystérieux fut ouvert. Il se divisait intérieurement en deux compartiments, d'où les frères servants tirèrent d'abord une énorme croix en bois, qui fut aussitôt plantée un peu en avant de l'orient et à droite du Dragon; puis, ils sortirent différents instruments de torture, une cangue, des poucettes, un brasier avec son soufflet, etc. Au fur et à mesure qu'ils tiraient ces objets de la grande armoire, ils les disposaient entre les colonnes, en face du tribunal. Tout cela avait été extrait du premier compartiment, sur la porte duquel était le mot *supplices*. A son tour, le second compartiment, celui sur la porte duquel le mot *cochon* se lisait en chinois, fut ouvert, et grand fut mon saisissement quand j'aperçus à l'intérieur un homme immobile, assis sur une planche où il était attaché, les mains liées derrière le dos, les pieds enchaînés, le cou passé dans une petite cangue (1), la tête penchée sur le plateau de la cangue, pâle comme un mort; et cet homme portait la soutane de prêtre catholique, de missionnaire.

Je me sentis suffoqué, à ce spectacle. Je me demandais comment ce malheureux avait pu tenir dans ce compartiment de placard, sans air, et je me disais qu'il avait dû terriblement souffrir pour mourir de la sorte, lentement asphyxié et affamé. Cette fois, c'en était trop; je fus sur le point de bondir sur ces misérables, afin d'en prendre un à la gorge, le premier venu, et de l'étrangler sur place. Je ne sais quelle force invincible me retint cloué sur mon siège.

Heureusement, je ne me compromis pas; car c'était là une illusion, ce spectacle affreux, et l'illusion fut de courte durée. L'homme était un mannequin, à tête de cire, admirablement fabriquée. Je n'étais donc pas en présence d'un épouvantable crime, mais bien d'une parodie funèbre, triste à serrer le cœur, mais grotesque au demeurant; et ce à quoi j'allais assister, c'était à un envoûtement de missionnaire par le mannequin.

Dans un chapitre spécial, je traiterai tout au long la question des envoûtements, qui sont pratiqués de nos jours, comme en plein moyen-âge. Les sceptiques, je le sais, rient de ces choses; ne croyant pas en Dieu, ils ne croient pas davantage au diable; mais leurs rires n'empêchent pas

(1) La cangue est un supplice spécial à la Chine. Il consiste en un plateau de bois très épais, fort lourd, allant des fois jusqu'à 30 kilos, s'ouvrant en deux et présentant une échancrure pour laisser passer la tête; une fois la cangue refermée, le patient a ainsi la tête prise dans ce douloureux collier de bois; ni le sommeil ni le repos ne lui sont dès lors possibles, le corps ne pouvant s'étendre nulle part, à raison de ce que le cou porte sur l'arête vive du bois. Il y a des cangues à trois échancrures, où les mains sont prises en même temps que la tête.



que des phénomènes surnaturels se produisent, bien plus souvent qu'on ne croit, et ces phénomènes ne peuvent être raisonnablement expliqués de la part d'un chrétien que par l'intervention des mauvais esprits, des démons. La science se préoccupe vivement, du reste, de ces choses; et il faut être ou bien entêté ou bien ignorant pour ne pas savoir, par exemple, que M. le lieutenant-colonel Albert de Rochas d'Aiglun, l'administrateur actuel de l'École polytechnique de Paris, est arrivé, dans ses expériences qui ont fait grand bruit, à obtenir des résultats extraordinaires, consistant notamment à fixer la sensibilité d'une personne sur sa photographie; de telle façon, que, si l'on pique avec une épingle le visage ou la main de la personne sur la photographie spéciale en question, cette personne, au même moment, ressent la piqûre à distance sur son visage ou sur sa main.

En ce qui concerne la Chine, c'est un fait bien connu que l'envoûtement s'y pratique d'une manière courante. Quand un Chinois bouddhiste soupçonne un de ses compatriotes d'avoir embrassé le catholicisme, il se procure une figurine en terre cuite de très petite dimension, représentant ordinairement un cochon; il la porte ensuite à un bonze, qui l'asperge en prononçant certaine formule *ad hoc;* puis, il enterre la figurine maléficiée dans un cimetière; et l'opinion générale, en Chine, est que la personne visée par ce sortilège tombe dès lors malade, dépérit, et les Chinois ajoutent même qu'elle meurt. On peut, sur l'authenticité de cette coutume, consulter le Frère Léon-Marie Guerrin, sous-procureur de la Grande-Chartreuse, qui a passé trois années en Chine (de 1864 à 1867), à Kouaï-Thao, province de Canton, et qui pourra certifier, d'après des témoignages de vieux et honnêtes chrétiens avec lesquels il a été en rapport, que les Chinois fanatiques se livrent à ces pratiques démoniaques. On pourra aussi se renseigner auprès de Mgr Chouzy, actuellement vicaire apostolique de Kouang-si, province de Chine voisine du Tonkin. Les sectateurs du diable n'obtiennent certainement pas, en général, les résultats criminels qu'ils se proposent; et même, la mort n'est jamais obtenue par ces moyens sataniques : mais le fait de l'existence de ces abominables pratiques ne sera nié par personne ayant quelque peu vécu, séjourné en n'importe quelle région du Céleste Empire.

J'en reviens au mannequin du temple de la San-ho-hoeï. Il représentait aux yeux de ces scélérats un missionnaire, non pas le missionnaire tel qu'ils le connaissent chez eux, mais tel qu'ils le savent costumé comme prêtre en France. En effet, les missionnaires, les jésuites surtout, s'habillent et se coiffent à la chinoise dès leur arrivée; leur seul signe distinctif est le port de la barbe. Or, les sectaires, pour accentuer davantage leur haine, avaient tenu à revêtir leur mannequin d'une soutane. Selon eux, ce

simulacre représentait le corps effectif d'un prêtre d'Adonaï, de Yé-su, et tout ce qui lui serait fait devait se répercuter sur les missionnaires eux-mêmes.

Sur un signe du grand-sage, les servants sortirent le mannequin de sa caisse et l'apportèrent au milieu de la salle, avec la sellette sur laquelle il était attaché.

Le mandarin annonça que les débats étaient ouverts et demanda si quelqu'un d'entre nous voulait se faire l'avocat du Dieu maudit et défendre son prêtre.

De nouveau je faillis me trahir. Comme il repétait sa question, je fus sur le point de répondre : moi ! J'eus un élan pour saisir cette occasion qui s'offrait à moi de célébrer, au sein même de cette tanière de brigands, mon Dieu odieusement outragé, et de leur crier à la face mon mépris pour eux et mon adoration du Seigneur Tout-Puissant qu'ils bravaient. Mais, de nouveau, il me sembla qu'une volonté plus forte que la mienne s'imposait à moi et me fermait la bouche. Malgré mon désir de parler, je me tus.

— Puisque personne, reprit le mandarin, ne veut se charger de la défense de cet infâme, qu'il soit jugé et supplicié, et que son Dieu meure avec lui !

Alors, se déroula une scène à la fois exécrable et stupide, que je n'oublierai jamais.

Le mandarin interrogeait le mannequin, comme s'il se fût agi d'un accusé vivant, lui demandant ce qu'il prétendait venir faire, lui, suppôt de Yé-su, dans l'Empire du Milieu, le pressant d'abjurer ses erreurs, s'il était de bonne foi, et, en tout cas, lui ordonnant de rendre hommage à la vraie divinité, celle qu'adorent les frères de la San-ho-hoeï. Je passe d'autres balivernes, d'autres saugrenuités, qu'il serait puéril de rapporter ici.

Comme bien on pense, le mannequin demeurait muet. Et le grand-sage, ayant l'air de considérer ce mutisme comme une chose extraordinaire, s'écria en jouant l'indignation :

— Il ne répond rien, frères ! Vous le constatez, il ne répond rien !... Je requiers, en conséquence, qu'il soit mis à la torture.

Le tribunal approuva cette requête.

Aussitôt le grand-sage, quittant son siège, se rendit à l'orient, et là, prosterné devant l'idole, il déclama en anglais cette prière :

— O toi, Lucifer, notre dieu, que nous adorons sous les traits du Dragon-Baphomet, nous t'en supplions ! tu ne permettras pas que ces prêtres exécrés, se disant les apôtres de ton éternel ennemi, souillent encore une fois de leur présence le sol de l'Empire du Milieu qui t'appar-

tient, qui est à toi, bien à toi!... Là où maintenant ils sont, tu iras, et, nous apportant leur essence vitale, tu l'appliqueras à ce simulacre, afin que les souffrances que nous allons infliger au mannequin-missionnaire ne soient pas vaines. . . . .

Cette invocation terminée, le grand-sage redescendit de l'orient; fit ouvrir toutes les fenêtres qui étaient à l'extrême hauteur de la salle, afin que l'air extérieur pénétrât bien, et alors, debout près du mannequin, il se mit brusquement à agiter ses bras en l'air, à toute volée; et cela était si grotesque, si ridicule que, si cette comédie s'était passée dans un simple salon de spirites vulgaires, je n'eusse pas manqué d'éclater de rire. Mais, ici, même les choses les plus absurdes, les plus ineptes, les plus bêtes, avaient un caractère odieux, et je ne pensai certes pas à rien prendre en plaisanterie. Néanmoins, pour donner au lecteur une idée de l'action mouvementée à laquelle se livrait le grand-sage, force m'est de faire une comparaison quelque peu triviale: on eût juré qu'il cherchait à attraper des mouches au vol, ou des vapeurs insaisissables, planant dans l'atmosphère du temple au-dessus de lui.

Il remuait ainsi bras et mains avec une vitesse vertigineuse, ouvrant les mains et les refermant, comme s'il avait réellement saisi quelque chose, et chaque fois il secouait ses mains sur le mannequin étendu, autour de son corps, faisant des sortes de passes magnétiques. J'eus l'explication de cette gymnastique, en entendant les paroles dont il l'accompagnait, et qu'il prononçait tout essoufflé : . . . .

— Lucifer, Dieu-Bon, laisse-moi prendre et attirer à moi, d'une extrémité des atmosphères à l'autre, le fluide, l'essence vitale des maudits missionnaires qui sont en route vers ce pays. Fais ensuite pénétrer cette essence de vie dans le substratum symbolique que voici devant toi. Alors, nous le torturerons, un pour tous; et, un pour tous, il paiera la dette d'obligation qu'il te doit.

Or, tandis qu'il manœuvrait ainsi, mon voisin, un des deux Anglais visiteurs, mais pas celui qui avait été mordu par le squelette, me dit à voix basse : . . . .

— Voyez-vous les âmes? voyez-vous les bras du grand-sage qui se détachent pour saisir les âmes maudites ? . . . . . .

Moi, je ne voyais pas autre chose que ce que je viens de relater. Mon voisin, au contraire, distinguait un phénomène, et il me l'expliqua. Selon lui, affirmait-il du moins, il voyait très nettement l'un des bras du grand-sage se détacher de son corps par une secousse violente, traverser l'espace, la main ouverte, et, arrivé presqu'à la voûte du temple, s'agiter un instant comme poursuivant quelque chose; la main alors se refermait, et le bras revenait violemment se coller au corps; puis, après le



EXÉCUTION D'UN FRÈRE DE LA SAN-HO-HOEÏ, SOUPÇONNÉ D'INDISCRÉTION (Reproduction d'une photographie d'après nature.)

bras droit, c'était le tour du bras gauche, qui exécutait la même voltige, se détachant, happant une âme à pleine main, et venant se recoller au corps ; et ainsi de suite.

Je me demandai un moment si mon voisin n'avait pas une hallucination. Je fis part à un frère de la San-ho-hoeï, qui était à mon autre côté, de cette étrange vision de l'Anglais. Le Chinois, comme moi, ne voyait rien du tout ; mais voici qu'un assistant derrière nous prétendit constater le phénomène ; et bientôt l'assemblée fut partagée en deux camps à peu près égaux : ceux qui voyaient la voltige des bras du grand-sage, et ceux qui ne la voyaient pas.

Cet incident est au nombre de ceux que je n'ai jamais pu réussir à m'expliquer. Je sais que je n'ai nullement vu le phénomène certifié par plus de la moitié des personnes présentes à cette réunion ; et si je l'avais constaté, je n'hésiterais pas à lui donner mon témoignage, si invraisemblable qu'il puisse paraître et dussé-je me faire traiter d'imposteur. Mais cela, je ne l'ai pas vu, je le répète, et je le déclare hautement. Néanmoins, je me suis toujours demandé quel intérêt environ cinquante personnes pouvaient avoir à prétendre être témoins d'un fait merveilleux, au milieu de tant d'autres également merveilleux que j'ai vus, ceux-ci, et alors surtout que ces personnes n'avaient pu s'entendre au préalable, puisque le premier qui signala le prodige, le visiteur 33° du Rite Écossais, ne connaissait personne dans l'assistance et avait été apporté, selon la règle, d'une opium-shop.

Dans ces diableries, il y a évidemment quelque chose qui déconcerte l'imagination. Aussi, je me bornerai, comme jusqu'à présent, à n'être qu'un narrateur, un simple narrateur, et je laisse aux théologiens le soin d'approfondir et d'apprécier.

Pour en revenir au grand-sage, quand il fut à bout de forces, il annonça à l'assemblée que le mannequin était suffisamment imprégné d'essence vitale et même d'âmes de missionnaires, et que les supplices pouvaient commencer.

Ce fut une scène stupide, idiote, que cette torture infligée à ce mannequin inoffensif, qui avait été étendu tout de son long sur le sol. On l'ébouillanta, on le tenailla, on lui fit subir la question de l'eau, on lui brûla la plante des pieds, on le fouetta avec des verges, et finalement on le scia en deux. La rage de ces fanatiques insensés était à son paroxysme. Or, je crois bien qu'elle s'exerça, du moins cette fois, en pure perte ; car je ne sache pas qu'aucun des missionnaires de cette époque soit mort en cours de voyage à bord du courrier de Chine, ni dans les escales ; et c'est pourquoi je tiens comme parfaitement inefficaces les envoûtements poussés à un degré de fureur tel, qu'il est bien évident que l'envoûteur

n'a plus sa raison; au surplus, il est telles personnes si directement protégées de Dieu, que la haine des occultistes envoûteurs ne saurait les atteindre.

Le mannequin mis en morceaux fut renfermé dans l'armoire, ainsi que les instruments de supplice. On avait eu soin de ne pas détériorer la tête; le reste du simulacre était facile à reconstituer.

Cependant, le Tribunal de la San-ho-hoeï avait seulement condamné et fait torturer le mannequin-missionnaire. Ce n'était point assez encore, paraît-il. La séance n'eut point été complète sans un outrage immédiat à notre Divin Sauveur. Mais, ici, ma plume se refuse à décrire ces horreurs; à peine indiquerai-je de quoi il s'agit, en disant que ces monstres parodièrent la passion du Christ au moyen de l'animal immonde sous les traits duquel ils représentent le Fils de Dieu, Dieu lui-même. On mit en action ce qui est figuré sur une des peintures murales que j'ai reproduites (celle de la page 260). Flagellation, revêtement de la tunique rouge, couronnement d'épines; puis, crucifiement sur la croix plantée un peu en avant de l'orient et à droite du Dragon-Baphomet; ces infâmes remplacèrent, pour terminer, le coup de lance du centurion par un tir à l'arc; et, au milieu des cris perçants poussés par la victime, cris dont les affiliés de la San-ho-hoeï se gaudissaient, les plus adroits d'entre eux s'amusèrent à cribler de flèches le porc sacrifié à leur haine infernale. Oui, infernale! je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier une telle monstruosité. Il n'y a que l'enfer qui puisse inspirer de pareils forfaits, d'aussi hideux et épouvantables sacrilèges.

Et les infamies n'étaient point terminées!... Après les outrages les plus abominables à la Divinité, les lucifériens chinois offrent à Satan, leur idole, un sacrifice sanglant, le sacrifice d'un des leurs, tiré au sort, qu'on immole et qui est considéré en quelque sorte comme un martyr. Cette vie humaine qui ne leur appartient pas, même la vie d'un des leurs, ils en disposent; et voilà certes des âmes sûrement damnées.

Cette coutume cruelle, à laquelle j'ai déjà fait allusion, a pour but, dans la San-ho-hoeï, d'assurer ses membres, les uns vis-à-vis des autres, au point de vue de la discrétion: chacun d'entre eux sait que le sort peut le désigner; il faut donc que chacun soit constamment prêt à prouver à ses frères qu'il méprise assez la vie et les souffrances pour braver les plus douloureux supplices, au cas où l'association viendrait à être l'objet des rigueurs de l'autorité et où il serait accusé d'en faire partie. A vrai dire, la San-ho-hoeï, pas plus que les autres sociétés secrètes qui pullulent en Chine, ne risque d'être en butte aux poursuites gouvernementales; ces sociétés sont tolérées; leur esprit est connu du



pouvoir; il y trouve des auxiliaires pour propager parmi le peuple la haine contre les catholiques ; les seules associations poursuivies parfois sont celles essentiellement politiques et où se fomentent des complots contre la dynastie régnante. N'importe, les lucifériens chinois poussent la précaution jusqu'au point que je viens d'indiquer; il n'en est pas un seul qui ne soit disposé à mourir même dans les tourments, afin de démontrer que la perspective de la torture la plus terrible ne l'effraie pas. Vivant dans cet état intellectuel, ils sont toujours prêts aussi, cela est aisé à comprendre, à assassiner tout missionnaire, qui, s'écartant trop des villes ouvertes aux étrangers, tomberait entre leurs mains.

Les frères de la San-ho-hoeï procèdent à ce criminel tirage au sort assez fréquemment, environ quatre ou cinq fois par an. Il est utile d'ajouter que le sacrifice sanglant n'a pas lieu chaque fois; car il faut que l'adepte, après avoir été désigné par le hasard, soit ensuite formellement agréé par Lucifer. S'il est agréé, — nous allons voir comment le roi des enfers fait connaître que le sacrifice lui plaît, — l'adepte est exécuté séance tenante, dans des conditions tout à fait horribles.

Nous rentrâmes dans le premier temple.

Le grand-sage du Milieu, qui avait, ainsi que ses deux acolytes, quitté les ornements sacerdotaux catholiques, dont il s'était affublé par dérision, invita tous les frères reçus depuis le dernier sacrifice du sang à s'approcher de l'autel du Dragon-Baphomet. Neuf adeptes montèrent à l'orient. Chacun écrivit, au pinceau, son nom sur une carte; les neuf cartes furent pliées, jetées dans un sac, qu'agita un dignitaire ; puis, le grand-sage tira du sac, l'une après l'autre, trois de ces cartes et lut à haute voix les noms qui s'y trouvaient ;

— A-fou!... Sheu-tong!... Yeu-sing!...

Les six affiliés dont les noms n'étaient pas sortis descendirent de l'estrade et revinrent s'asseoir à leurs places. Les trois autres, c'est-à-dire les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing restèrent à l'orient; ils venaient d'être désignés ainsi pour jouer le rôle de sacrificateurs dans la lugubre tragédie qui se préparait.

Le grand-sage éleva de nouveau la voix :

— Que le sort, dit-il, désigne à présent celui d'entre nous qui, si notre Dieu l'agrée, ira aujourd'hui se réunir à lui dans le feu de l'infinie purication!

Tous les assistants, alors, — sauf les trois visiteurs, dont j'étais, — défilèrent devant la table du secrétaire, et chacun inscrivit au pinceau son nom sur une petite carte, ainsi qu'avaient fait précédemment les neuf derniers initiés. Les cartes, pliées une à une, furent ajoutées aux six qui étaient restées dans le sac, tenu par un des dignitaires; celui-ci

et le grand-sage lui-même avaient mis leurs noms avec ceux des autres.

— Frères, fit le grand-sage, d'une voix solennelle, frères, l'heure est venue de tenir le serment que nous avons tous prêté, lors de notre initiation à la sacro-sainte San-ho-hoeï. Nous avons juré d'être toujours prêts à mourir, soit que le sacrifice de notre vie nous soit imposé par nos ennemis, soit qu'il nous soit demandé par notre Dieu. C'est au Dieu-Bon, au suprême esprit de la lumière éternelle que nous allons offrir aujourd'hui une existence d'adepte Sublime et Discret Vengeur; ce sera donc la mort reçue avec délices qui sera le partage de celui d'entre nous que le sort va choisir et que notre Dieu, espérons-le du moins, agréera comme son élu... Fréres, nous tous qui sommes présents dans ce temple, avons-nous, chacun dans notre cœur, le respect et l'amour de notre serment? Frères, nous tous qui proclamons ne pas craindre la mort, sommes-nous prêts à mourir?

— Oui, oui, nous voulons mourir pour notre Dieu; oui, tous, tous, nous demandons la mort! clamèrent les adeptes en un cri unanime.

Le grand-sage tira du sac une des cartes pliées, l'ouvrit, et lut le nom :

— Yéo-hwa-tseu!...

Un des Chinois sortit des rangs.

— Béni soit Tcheun-Young! s'écria-t-il; et que Zi-Ka m'obtienne d'être agréé!... Béni soit Tcheun-Young à jamais!...

J'étais vivement impressionné, je l'avoue, quoiqu'ayant vu déjà ce dont les fakirs lucifériens de l'Inde sont capables; mais le spectacle du fanatisme poussé à ce degré est toujours effrayant, troublant.

Douze ans se sont passés, et je vois toujours debout, devant moi, le frère Yéo-hwa-tseu, avec sa figure jaune aplatie, d'un jaune verdâtre, cadavérique, avec son crâne pointillé de noir, rasé, au sommet duquel se détachait nettement sa queue de cheveux; je le vois, complètement glabre, sans moustache ni barbe, sans sourcils ni cils; deux points noirs, bridés, se détachaient de sa face terne: ses yeux, qui regardaient fixement, un peu convulsionnés, extatiques, le globe tourné à gauche en haut.

Jamais, non, jamais je n'oublierai ce spectacle. Pas un muscle ne frémissait chez lui. Simplement, tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus naturelle, il acceptait, avec une joie calme, de mourir, et cela sans but, à propos de rien, uniquement pour prouver qu'il ne craignait pas la mort, et que, si le choix du hasard était confirmé par un sortilège impatiemment attendu, il la recevrait avec délices, comme venait de dire le grand-sage.

Sa face simiesque ne reflétait ni pensée, ni expression humaine; seule l'extase s'y lisait, mais basse et rendue bestiale par la petitesse du nez et le prognathisme de sa forte mâchoire aux muscles de fauve, puissants.

Lentement, il traversa la salle, monta à l'orient, et vint se placer en face des trois derniers initiés reçus et désignés pour être ses bourreaux; ceux-ci s'étaient rangés en alignement, silencieux aussi et sans émotion apparente, tout au moins.

— A genoux, mes frères! dit le grand-sage; et faisons la prière mentale.

Tout le monde s'agenouilla. Le frère Yéo-hwa-tseu monta, lui, sur l'autel, et là, à genoux, se plaça auprès du Dragon-Baphomet, exactement au-dessous de sa griffe gauche; en même temps, il enlevait ses insignes d'adepte luciférien et les déposait sur les genoux de l'idole; puis, il ouvrait ses vêtements et mettait son épaule gauche à nu.

Dans le temple, maintenant, on n'entendait plus aucun bruit. Je voyais s'agiter les lèvres de tous ces fanatiques, murmurant leur infernale oraison; ils suppliaient Lucifer d'agréer la vie du frère Yéo-hwa-tseu et de manifester son assentiment au sacrifice ainsi offert. Il pouvait être environ deux heures de l'après-midi; au dehors, il faisait un temps superbe, et le soleil, envoyant ses rayons à travers le cristal limpide des baies transversales de la voûte, éclairait vivement les acteurs de cette scène inoubliable, plus directement ceux qui se trouvaient sur l'estrade de l'orient.

Ce grand calme, en face de l'acte odieux qui allait se commettre en cas d'approbation satanique très présumable, était véritablement monstrueux, et j'en étais saisi. Tout à l'horrible culte qui accaparait leurs pensées, aucun des assistants ne bougeait, ne manifestait un sentiment humain quelconque. Seul, j'étais atrocement ému; d'une main, je comprimais ma poitrine, pour assourdir les battements de mon cœur; car je craignais qu'on ne les entendît.

Avais-je donc peur?... Non, évidemment. Je commençais, en effet, à être cuirassé, moi aussi, contre la crainte de la mort, et ces scélérats abominables, ces brutes infâmes n'étaient pas pour m'intimider.

Etait-ce un accès de commisération qui me prenait à mon insu?... Non encore. Je n'éprouvais aucune pitié à l'égard de ces misérables, se vouant de gaieté de cœur à la damnation éternelle; et, si je n'avais pas tenu, avant toute chose, à poursuivre jusqu'au bout mon enquête, j'eusse, au contraire, défié toute cette tourbe luciférienne; avec quelle joie j'aurais opposé, à la manifestation diabolique qu'ils attendaient, le signe toujours vainqueur des prestiges infernaux, le signe chrétien de la croix!...

Je ne sais donc ce que je ressentais; je ne pourrais le dire. J'éprouvais,

sans aucun doute, quelque chose de nouveau; le cœur me battait à rompre ma poitrine, et un frisson me courait à la peau. Ces sensations, je les constate ici; mais je ne saurais les expliquer.

Soudain, j'eus l'impression très nette d'un souffle d'une chaleur extrême exhalé par une bouche invisible sur mon visage; instinctivement, je rejetai ma tête en arrière; et je vis le même mouvement de recul exécuté en même temps par tous les assistants sans exception.

Une seconde après, à peine, la griffe gauche du Dragon-Baphomet, idole formée de divers métaux, s'abaissa sur l'épaule gauche du frère Yéo-hwa-tseu et s'enfonça dans ses chairs; le sang jaillit; la statue releva sa griffe et reprit son immobilité.

Alors, le frère Yéo-hwa-tseu sauta à bas de l'autel, et, montrant avec orgueil le sang qui coulait de l'empreinte diabolique, très nettement visible, en cinq trous profonds, il cria à l'assemblée quelques mots chinois que je ne compris pas, mais qui me furent expliqués plus tard. Il criait ceci, d'un ton de triomphe :

— Je suis agréé par notre Dieu ! je suis choisi ! je suis élu !... A moi, à moi toutes les flammes du ciel de feu !...

Il est impossible de dépeindre la joie qui illuminait la face terreuse de ce damné, de cet enragé luciférien. C'était la seconde fois, paraît-il, que son nom était sorti; mais, précédemment, la griffe du Dragon ne s'était pas abaissée sur son épaule, et le supplice n'avait pu avoir lieu, par conséquent. Depuis lors, il avait vécu une existence mélancolique, navré, désolé de n'avoir pas été trouvé par Lucifer assez digne des flammes éternelles; telle était, du moins, son idée. Il avait donc travaillé à se sanctifier à sa manière. Comment? je l'ignore. Néanmoins, il est permis de supposer, et ceci me paraît logique, que ce fut en commettant quelques-uns de ces crimes dont les gens de la San-ho-hoeï sont coutumiers : catéchumènes assassinés à l'écart, enfants volés et jetés aux cochons, etc.

Maintenant, il était heureux; son bonheur éclatait.

Des frères servants avaient apporté un brasier, un billot de bois, traîné sur les dalles avec un bruit sourd, et un couteau, ou plutôt une grande lame d'acier tenant le milieu entre le coutelas et le sabre, une sorte de sabre-baïonnette large et triangulaire, à la pointe et aux tranchants très effilés, pouvant piquer et couper, et dont la poignée était en forme de tête de dragon.

Le frère Yéo-hwa-tseu quitta l'orient et vint au milieu du temple, où le brasier ardent avait été placé, un peu en avant du baptistère. Là, il se dépouilla de tous ses vêtements, jetant dans le feu, au fur et à mesure, ses babouches, son pantalon, son pundjama, puis sa moresque de soie, objets que les flammes dévorèrent en un clin d'œil.

Quant au billot, il avait été monté sur l'estrade de l'orient, devant l'autel. D'autre part, tout à fait à l'extrémité de la salle, on avait installé une petite table, sur laquelle étaient trois coupes, remplies de je ne sais quel breuvage.

Une fois déshabillé, le frère Yéo-hwa-tseu revint à l'orient, où les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing l'attendaient, le premier des trois armé du glaive sinistre.

Yéo-hwa-tseu s'inclina devant le grand-sage, qui le bénit ésotériquement et l'embrassa. Puis, il se plaça auprès du billot.

L'horrible drame approchait de son dénouement.

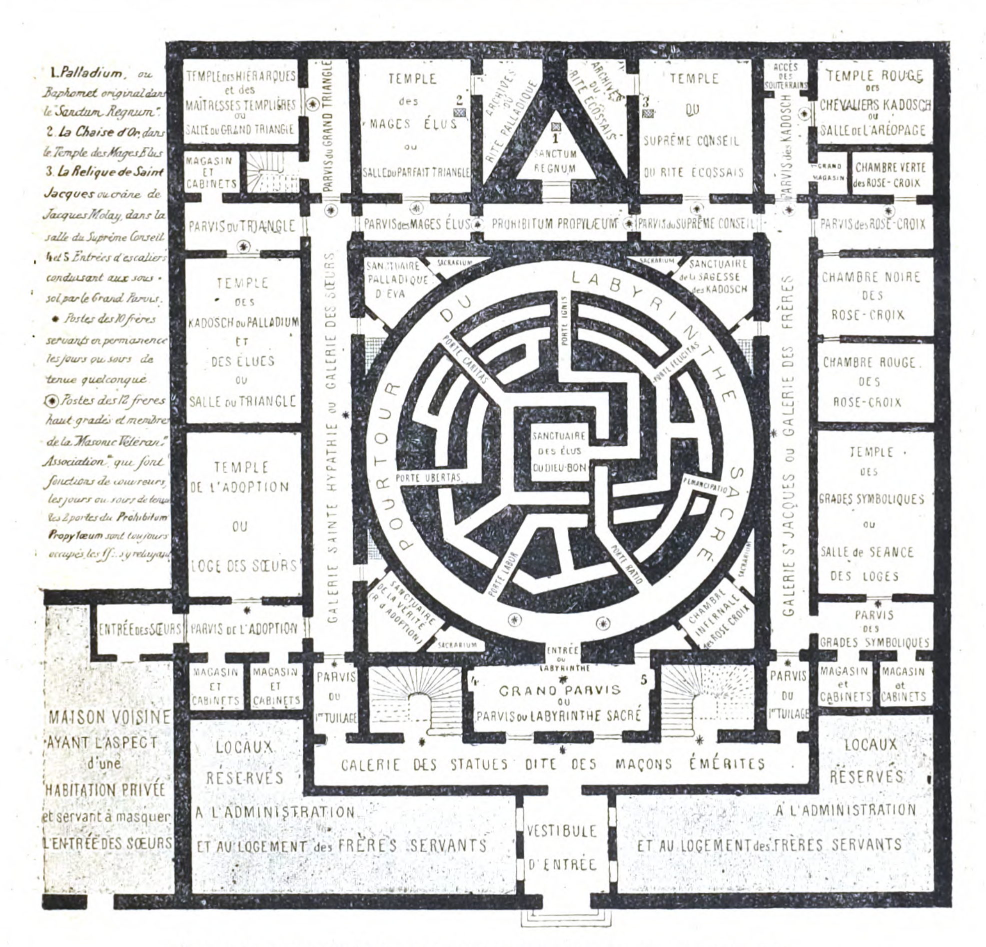
Sans prononcer une parole, Yéo-hwa-tseu avait posé sur le billot sa main droite. Je vis tout à coup un éclair briller, un bras s'abaisser, et j'entendis un choc sourd, suivi d'un petit « clac » sec. Le frère A-fou venait, d'un coup net et sans hésitation, de trancher le poignet droit de l'élu du diable ; la main gisait sur le plancher, inerte, tandis que des filets de sang jaillissaient de l'avant-bras coupé, inondant le billot de bois. L'homme n'avait pas poussé un cri et n'eut même pas un plissement de front.

A-fou passa le couperet à Sheu-tong. Yéo-hwa-tseu posa, automatiquement, sa main gauche à l'endroit même où avait été la droite. Encore un coup sec, précédé d'un éclair, Sheu-tong avait suivi l'exemple d'A-fou. La main gauche de l'élu du diable gisait aussi au pied du billot, dans une flaque de sang rutilant et vermeil, coagulé. L'homme toujours ne sourcillait pas.

D'un mouvement machinal encore, il souleva sa jambe droite et la posa à son tour sur le billot, tandis que Sheu-tong remettait à Yeu-sing le glaive meurtrier. Un troisième éclair brilla ; j'entendis un « hem » sonore, poussé par le dernier des trois bourreaux que le sort avait désignés ; il venait, lui aussi, de frapper, et le pied droit d'Yéo-hwa-tseu était allé rejoindre ses mains.

A présent, il se tenait sur le pied gauche, calme, mais pâle et faiblissant visiblement, par suite du sang perdu qui coulait poisseux de ses trois affreuses plaies. Cependant, il était loin d'être à bout de forces.

Tout cet acte du drame s'était déroulé presque en aussi peu de temps qu'il en faut pour l'écrire, et, pour ainsi dire, mécaniquement. J'en avais suivi les péripéties, absolument hypnotisé, la gorge sèche, pendant que des gouttes de sueur me perlaient au front. Je ne pensais plus à rien ; je regardais l'orient, comme fasciné, sans pouvoir en détacher mes yeux. Aujourd'hui encore, en y songeant, je frissonne. Un éclair, poum, tac, une main ; un autre éclair, poum, tac, une autre main ; un troisième éclair, un hem sonore, puis un pied qui tombe, clac ; et tout cela, parmi des giclées de sang.



LOCAL DU SUPRÊME DIRECTOIRE DOGMATIQUE DE CHARLESTON
(Plan du rez-de-chaussée.)

J'avais donc perdu le sentiment de ma situation ; je n'étais plus moi-même ; j'étais devenu, à mon tour, un être machinal, absorbé entièrement par la curiosité, nerveusement captivé par l'horreur, en proie comme à un vertige, ne raisonnant plus que pour me demander comment on allait s'y prendre pour couper le second pied, et puis la tête. J'ignorais qu'à un frère, martyr dans ces conditions, le pied gauche n'est pas coupé, et qu'un dépeçage complet a lieu uniquement pour les frères assassinés comme traîtres.

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une voix me fit tressaillir.

— Frères, disait le grand-sage, les trois membres sacrifiés du frère Yéo-hwa-tseu sont tombés; les formalités sont accomplies ; il ne reste plus qu'à trancher la tête à l'élu de notre Dieu... Vous savez, mes frères, que, lorsque le sacrifice du sang s'accomplit en présence de visiteurs

appartenant à des rites en correspondance avec le nôtre, c'est au frère le plus haut gradé d'entre eux qu'est réservé l'honneur de trancher la tête de l'élu...

A ces paroles, je sursautai; il me sembla que je recevais le choc d'une poutre en pleine poitrine. Le grand-sage continua :

— Or, mes frères, nous avons aujourd'hui parmi nous, comme visiteurs estimés et vénérés, deux 33mes du rite écossais pourvus du grade de Kadosch du Palladium, et un grand-maître ad vitam du rite de Memphis, 90e degré, pourvu, en outre, du grade palladique de Hiérarque et membre même du grand triangle *le Lotus* de Charleston. Il n'y a donc pas d'hésitation possible de notre part pour savoir à qui de ces trois éminents visiteurs revient l'honneur de faire entrer notre bien-aimé frère Yéo-hwa-tseu dans la gloire céleste ; c'est lui, l'éminentissime Hiérarque de Charleston qui doit trancher la tête du saint choisi parmi les saints par notre Dieu.

A cette apostrophe, le ciel s'écroulant sur moi ne m'eût pas écrasé davantage. Sur le coup, je fus anéanti, d'autant plus qu'immédiatement Yéo-hwa-tseu se tourna vers moi, en étendant ses bras mutilés, dégouttant de sang, et me cria en anglais, d'une voix vibrante :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur !

En même temps, Yeu-sing descendait de l'orient, me remettant l'arme odieuse dont il venait de se servir, et un frère servant m'apportait une des trois coupes auxquelles j'ai fait allusion il y a un instant.

— Bois, très illustre frère, dit le grand-sage, m'interpellant directement, bois le breuvage d'honneur préparé pour nos amis du Palladium. Bois, mon frère, et sois en santé parfaite jusqu'au jour où notre Dieu t'appellera à lui !

Je ne savais plus ce que je faisais. D'une main, je saisis le glaive; de l'autre, je pris la coupe que le servant me tendait, et je bus. Autant qu'il m'en souvient, c'était un breuvage presque fade ; je ne saurais mieux le comparer qu'à de l'eau de source, pas fraîche, et qui, en quelque sorte, serait épaisse comme de la crème, avec un soupçon d'essence de rose pour tout goût. Ce n'était ni bon ni mauvais. Il était impossible de deviner de quoi ce liquide se composait.

A peine venais-je de boire, que je sentis le sang affluer à mon cerveau ; j'étais comme dans un tourbillon ; je tombai assis sur mon siège, mais pour me relever aussitôt ; je m'appuyai d'abord sur le glaive qui m'avait été remis, comme sur une canne, me sentant les jambes brisées ; puis, brusquement, je devenais léger, souple, vigoureux ; il me semblait que, d'un coup de poing, j'aurais pu défoncer une muraille. En quelques se-

condes, je passai par divers états diamétralement opposés. Mais, dans tout cela, je ne perdis pas de vue la coopération qui m'était demandée au meurtre du frère Yéo-hwa-tseu ; car celui-ci me criait de plus belle :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur!

Comment me tirer de cette situation impossible?... Je m'interrogeais à peine, sentant bien qu'il m'était défendu de paraître délibérer avec moi-même; c'eût été me trahir... Et même, en faisant machinalement le premier pas vers l'orient, je me demandai si l'on ne m'avait pas éventé déjà, si je n'étais pas soupçonné, découvert; je me voyais perdu; je me disais que l'on ne m'avait fait qu'insidieusement l'offre d'achever le sacrifice du sang, afin de me la voir repousser; et alors, selon toute évidence, j'allais être massacré.

De la place que j'occupais jusqu'à l'orient, il y avait bien à peu près une vingtaine de mètres; je mis vingt siècles à les parcourir, pendant que mes oreilles bruissaient et que dans ce bruissement se répercutait l'appel du mutilé, aspirant à recevoir la mort de ma main.

Quel cauchemar! et cependant, j'étais bien éveillé...

Je n'étais plus qu'à dix mètres du billot. Je voyais rouge, violet, vert; tout un arc-en-ciel de couleurs dansait autour de moi, à travers lequel se dressaient les silhouettes du grand-sage, des dignitaires, des trois premiers bourreaux désignés par le sort, qui tous me regardaient avec des yeux flamboyants, tandis que l'autre, l'élu du diable, le damné Yéo-hwa-tseu, ses bras coupés et sanglants tendus vers moi, scandait, sur un ton suppliant à présent, son éternelle phrase :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur!

L'idée me vint de bondir sur tous ces infâmes et de faire un carnage épouvantable, puisqu'il me paraissait certain que je ne devais pas sortir vivant de cet antre maudit. Je pensai aussi que, vu le nombre, je serais bien vite désarmé, et qu'alors un supplice des plus terribles, avec des raffinements inconnus de cruauté, m'était réservé; et l'idée me vint de tourner contre moi l'arme qui m'avait été confiée ; mais ma foi de chrétien me fit bannir, aussitôt conçu, ce projet de suicide... Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient, au cours de ma marche vers l'orient... Finalement, je me mis sous la protection de Dieu; je l'invoquais dans mon cœur, et je lui disais :

— Mon Dieu, je le vois, j'ai poussé trop loin la témérité ; mais, si ma dernière heure est venue, prenez-moi, vous, Seigneur, et que je ne reçoive pas la mort de la main de ces brigands, qui blasphèmeraient encore en insultant à mon agonie!... Foudroyez cette demeure, ensevelissez-



nous tous sous ces ruines ; que tout s'écroule, que tout soit anéanti !... Punissez le crime, mon Dieu, car votre patience doit être lasse. Qu'importe que je trouve la mort au milieu du cataclysme mérité par tous ces immondes coquins ! l'essentiel est que vous fassiez justice, et que l'exemple soit éclatant...

Encore une fois, je me sentis enveloppé dans un tourbillon ; les objets augmentaient de grandeur autour de moi, puis soudain diminuaient. Néanmoins, je marchai toujours d'un pas lent, mais assuré, ferme. Enfin, j'arrivai à l'orient ; j'en gravis les degrés. Alors, à ce moment, je n'eus plus aucun trouble de la vue ni de l'ouïe. Une fraîcheur de rosée se répandit sur moi ; je respirai librement, j'étais dans toute ma raison et dans toute ma force.

Qu'allais-je faire, ou bien, qu'allait-il arriver ?...

Je tenais le glaive ensanglanté, dans ma main droite, mon bras levé en l'air, mais bien résolu à ne pas frapper Yéo-hwa-tseu.

Tout à coup, je sentis sur mon épaule droite les deux petits coups secs que j'ai déjà expliqués au lecteur ; et instantanément, j'entendis un coup formidable qui ébranlait la porte du temple. Je me retournai, ainsi que tous les assistants. La porte venait de s'ouvrir, comme poussée par une main invisible, et, sur le seuil, se tenait debout... qui ?... Philéas Walder !

Oui, Philéas Walder, que j'avais laissé à Pointe-de-Galle, se dirigeant sur l'Europe, avec Cresponi ; Walder qui, en admettant qu'il eût changé d'idée et pris le premier paquebot après le mien, en direction de la Chine, n'avait pu débarquer à Shang-Haï que quinze jours après moi, et je venais à peine d'y arriver !...

Et c'était bien lui, tout au moins en apparence... Ou j'étais devenu subitement fou, et je croyais voir ce que je ne voyais pas, ou Walder possédait le don d'ubiquité, et cela, je me demande s'il est admissible seulement de le supposer ; ou bien enfin, quelque esprit infernal, se jouant des occultistes chinois et voulant m'en imposer à moi-même, nous apparaissait là, sous les traits vivants, bien vivants, du lieutenant d'Albert Pike.

Sur la question de savoir si j'étais sous le coup d'une hallucination, je vais donner dans un instant une preuve caractéristique, qui lèvera tous doutes à ce sujet et établira péremptoirement que j'ai vu, bien vu, réellement vu.

— Arrêtez, mes frères, arrêtez ! clama Walder ; c'est à moi que revient l'honneur de donner l'entrée du ciel à l'élu de notre Dieu... J'ai appris, il y a quelques instants, là où j'étais, que ma fille vient de tomber gravement malade ; j'ai su, en même temps, qu'un sacrifice du sang allait être offert ici au Dieu-Lumière, roi des esprits du feu ; c'est pourquoi, afin

d'offrir le sacrifice moi-même et de bénéficier ainsi des grâces divines accordées au sacrificateur, je me suis immédiatement transporté parmi vous... Mon grade de Mage Élu et tous mes titres priment ceux du docteur notre frère, à qui vous veniez de remettre le glaive des holocaustes... Ce glaive, je le revendique au nom et en vertu de tous mes droits !...

En disant ces mots, il avait vivement traversé la salle et s'était avancé jusqu'à moi ; il me prit l'arme meurtrière, avant que je la lui eusse donnée. Je vis le robuste vieillard saisir le glaive à deux mains, et, de toute sa force, il donna un grand coup.

J'entendis craquer des vertèbres, et un larynx, fouetter des muscles, le gros choc d'une tête qui tombait et roulait sur le sol, pendant qu'un flot de sang chaud, sorti vigoureux des deux carotides béantes, giclait en l'air, si violemment que je fus atteint par le jet, tandis qu'une masse molle s'affaissait à côté du billot, en un bruissement flasque ; c'était le corps d'Yéo-hwa-tseu que rien ne retenait plus et qui s'écroulait à son tour.

Rapide comme l'éclair, Walder avait ramassé la tête, et il la tenait haute par les oreilles, lui criant :

— Dis, toi qui es déjà avec notre Dieu et qui as maintenant l'omniscience, dis : ma fille, ma Sophie bien-aimée, guérira-t-elle ?

Alors, lentement, les deux yeux de la tête s'ouvrirent et roulèrent dans leur orbite, faisant très distinctement le signe « oui » par un clignement des paupières. Puis, la tête pâlit subitement, absolument exsangue et immobile en un instant, froide définitivement dans la mort.

C'en était trop. Je me sentais défaillir. Je m'appuyai contre une des colonnettes torses de l'autel du Dragon ; mais, aussitôt, deux frères de l'orient se précipitèrent vers moi et me reçurent dans leurs bras. Pourtant, je ne perdis pas tout à fait connaissance, au premier moment. Je vis, comme dans un nuage, le président de l'assemblée arracher à Walder le glaive dont il venait de se servir et s'élancer sur moi, la pointe en avant, pour me percer le cœur. Je l'entendis, disant :

— Puisqu'il s'évanouit comme une femme, il n'est pas digne de nos mystères ; qu'il meure donc avant d'avoir trahi nos secrets, trop terribles pour lui !

Je vis, toujours vaguement, Walder s'interposer, engager presque une lutte avec le grand-sage, et je l'entendis qui lui répliquait :

— Eh ! non, il ne dira rien ; je réponds de lui ; j'ai eu des preuves de son courage. Mais il appartient au Palladium depuis très peu ; c'est moi-même qui l'ai créé Hiérarque ; il n'est pas habitué aux sacrifices de la San-ho-hoeï. En tout cas, il fait partie de mon grand triangle, et je n'ai rien à lui reprocher. *Veto !*



A cet instant, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien; mais j'eus la sensation d'être transporté sur un siège et d'être soutenu, une fois assis. La lacune qui existe dans mes souvenirs doit être bien courte; car, lorsque je revins à moi, par l'effet des sels qu'on me fit respirer, la séance n'était point terminée et je n'avais pas été porté hors du temple.

— Eh bien, est-ce passé? me demandait un des Chinois, auprès de moi.

— Ce n'est rien, répondis-je; un simple éblouissement; maintenant, c'est fini. Je vais très bien; merci.

A l'orient, au pied de l'autel, on avait déposé le corps du frère Yéo-hwa-tseu étendu devant le billot, les mains et le pied coupés placés sur le corps; la tête était sur le billot, ornée d'une couronne de roses artificielles.

A quelque distance, en face de l'orient et au milieu de l'assemblée, un frère de la San-ho-hoeï, anglais, était installé à un appareil de photographie et prenait une vue du cadavre décapité et mutilé. Au Rite Céleste, on photographie toujours de la sorte les sacrifices du sang ou holocaustes à Tcheun-Young (Lucifer), ainsi que les exécutions de faux-frères. Ces photographies sont conservées précieusement comme documents aux archives des principaux temples secrets de la San-ho-hoeï.

Je vis encore les servants offrir le breuvage d'honneur aux deux frères visiteurs qui avaient assisté comme moi à la séance. Ils burent, comme je l'avais fait. Soudain, une torpeur irrésistible m'envahit; mes yeux se fermèrent de nouveau, quelques efforts que je fissent pour vaincre ce sommeil brusque, inattendu... et je me réveillai, cette fois, dans l'opium-shop.

Les faits que je viens de relater jusqu'à présent sont tellement extraordinaires, qu'ils rencontreront forcément des incrédules. La grande objection qu'on fera consistera à dire que je n'ai rien vu de ce que je raconte et que j'ai pris pour la réalité des chimères qui ont cauchemardé mon ivresse d'opium.

J'ai déjà réfuté cette objection, en citant l'argument que je tire des peintures murales du temple de Tong-Ka-Dou. Ces peintures, si je ne les avais pas réellement vues, comment aurais-je pu, plusieurs années après, en reconnaître très exactement la photographie, à la bibliothèque maçonnique des frères du Royal-Arche à Hong-Kong?

Mais voici d'autres arguments encore :

A la fumerie d'opium, je m'étais couché à la sixième place à gauche en entrant; or, je me suis réveillé à la quatorzième place à droite. Les boys de l'opium-shop n'avaient aucune raison de me porter d'une place à une

autre pendant mon sommeil. Il est donc indiscutable que j'ai été transporté hors de la fumerie et que, durant mon absence, ma place a été prise par un fumeur nouveau venu qui l'a trouvée à son gré ; d'où il résulte que, lorsque j'ai été rapporté, ma place étant occupée, il a bien fallu m'en donner une autre.

Sur mes vêtements, j'ai constaté, en me réveillant dans l'opium-shop, plusieurs taches de sang toutes fraîches, et que les Chinois de la fumerie, avec une complaisance vraiment empressée, m'ont aidé à laver, à faire disparaître. C'était bien là le sang d'Yéo-hwa-tseu, qui m'avait éclaboussé en jaillissant, au moment de la décapitation.

Je conclus donc que je n'ai été en proie à aucune hallucination, depuis le moment où je me suis réveillé dans le temple de la San-ho-hoeï et où le grand-sage me souhaita la bienvenue, jusqu'au moment où, après l'opération photographique que je me rappelle à merveille, je fus pris tout à coup par une torpeur invincible, effet très probable du breuvage qu'on m'avait fait boire quelques minutes auparavant.

Enfin, comment me serais-je imaginé cet incident de la photographie prise sur place du cadavre d'Yéo-hwa-tseu ? ou, si cet incident fait partie d'un rêve, comment expliquer qu'il coïncide avec une coutume des frères de la San-ho-hoeï, coutume parfaitement prouvée et que j'ignorais alors ?

Au Rite Céleste, non seulement on photographie les cadavres après les sacrifices dits d'holocauste, mais même on photographie ceux des frères massacrés en séance pour avoir été soupçonnés de trahison. La San-ho-hoeï se considère comme si puissante, comme si au-dessus du pouvoir officiel lui-même, qu'elle se soucie peu d'établir, en agissant ainsi, la preuve irréfutable de ses crimes ; elle en est fière, elle en garde les traces sous forme de documents ; avant tout, il lui faut terrifier ses adeptes.

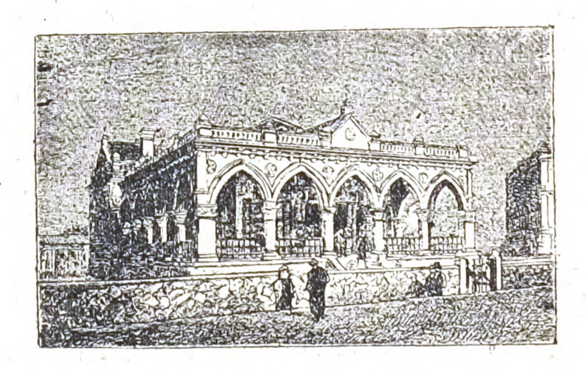
Et ne connaissant pas une pareille coutume en 1880, je l'aurais rêvée ?... Allons donc !... Et, ayant rêvé cela, j'aurais, quelques années plus tard, mis la main sur un document de ce genre ?... Car le dessin que je publie plus haut (voir à la page 289) est la reproduction exacte d'une photographie qui m'a été donnée par le frère archiviste du temple maçonnique de Kou-Lan-Sou et représente, d'après nature, une exécution de faux-frère dans un temple de la San-ho-hoeï, de nos jours.

A l'île de Kou-Lan-Sou, qui est en quelque sorte le *sanitorium* des habitants étrangers du sud de la Chine, il y a un temple maçonnique, dans lequel sont pratiqués plusieurs rites : l'Ecossisme, le Royal-Arche et l'occultisme palladique. J'ai donc eu là mes grandes et petites entrées, et j'y ai copié bien des documents curieux. C'est là, dis-je, que j'ai eu cette photographie d'un assassinat maçonnique, étiquetée aux archives comme pièce provenant des frères de la San-ho-hoeï.

Le malheureux, soupçonné d'avoir commis une indiscrétion, était venu, comme à l'ordinaire, sans méfiance, à une réunion de ses collègues du Rite Céleste. Il s'éventait tranquillement à sa place, lorsque l'accusation portée contre lui fut brusquement produite. Il fut condamné et exécuté séance tenante. On lui infligea un supplice épouvantable, ainsi que la photographie du cadavre en témoigne. Sa chair a été tailladée, dépecée, arrachée par lanières dans le dos ; les mains et les pieds lui ont été coupés ; les jambes, après avoir été fracturées aux genoux, ont eu des morceaux de chair enlevés, tandis que mille épingles étaient enfoncées dans le visage du patient ; puis, on lui a arraché les jambes et les bras ; enfin, ce tronc sanglant a subi la décapitation.

Et alors, ce cadavre horriblement mutilé, déchiqueté, gisant près du billot, l'éventail de l'assassiné jeté sur lui, a été photographié par les assassins, qui sont là tous présents à cette scène ; mais, eux, ils ont eu soin de ne pas se montrer ; on voit seulement leurs pieds.

Dira-t-on que le dessin de cette scène affreuse est un dessin de fantaisie, un dessin fabriqué par l'artiste chargé d'illustrer cet ouvrage ?... J'ai prévu même cette objection, et je vais donner aux incrédules le moyen très simple de vérifier. La photographie originale, rapportée par moi de Kou-Lan-Sou, est entre les mains de mes éditeurs, MM. Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye, à Paris. Ils ne s'en dessaisiront point, bien entendu ; mais quiconque a le moindre doute n'a qu'à aller chez ces messieurs ou à y envoyer un ami, en compagnie d'un homme du métier, d'un photographe. Tout photographe, qui examinera mon document, déclarera que c'est bien là, non pas une reproduction photographique d'un dessin fabriqué pour les besoins de la cause, mais bien une photographie directe, absolument prise sur place, tirée d'après nature.



TEMPLE MAÇONNIQUE DE KOU-LAN-SOU (CHINE)

DEUXIÈME PARTIE

LA HAUTE MAÇONNERIE

SON ORGANISATION

CHAPITRE XV

Albert Pike et son œuvre.

A l'époque où nous vivons, il est trois vérités que les francs-maçons nient obstinément : 1° l'existence des loges androgynes ; 2° l'exercice des vengeances poussées jusqu'au crime ; 3° la pratique du luciférianisme.

A les entendre, l'association n'admet que des frères et pas une seule sœur ; loin d'avoir le moindre meurtre à se reprocher, elle est, au contraire, essentiellement philanthropique ; quant à adorer Satan sous le nom de grand architecte, il faut avoir l'esprit bien mal tourné pour supposer pareille chose, attendu que la divinité à laquelle l'ordre maçonnique rend hommage est tout simplement vague, idéale, indéfinissable.

Voilà ce que répondent les maçons, lorsqu'on leur pose ces trois questions.

Je me hâte de dire que, parmi ceux qui parlent ainsi, il en est un grand nombre qui sont de très bonne foi. On peut posséder les plus hauts grades de la maçonnerie *ordinaire*, et avoir toujours été tenu à l'écart des ateliers où frères et sœurs travaillent ensemble, ignorer l'enrôlement et la mise en œuvre des ultionnistes, et ne pas soupçonner même l'occultisme luciférien (Théurgie palladique, Fakirisme, Old-Fellows, San-ho-hoeï, etc).

Sur le fait de l'occultisme, principalement, la question des grades, *en dehors de la haute maçonnerie*, ne signifie rien, absolument rien : ainsi, par exemple, dans le Rite Ecossais, un chevalier Kadosch (30e degré), que les Palladistes ont bien voulu appeler à eux, le reconnaissant digne de leurs mystères, est en réalité plus instruit, et, par conséquent, plus en faveur auprès des chefs secrets qu'un initié au 33e degré de ce rite, tenu dans l'ignorance de l'occultisme et utilisé uniquement pour les affaires

d'ordre administratif ; ce Kadosch-là saura tout, et l'autre, tout 33e qu'il soit, ne saura rien. C'est ainsi que la secte se joue de tant et tant d'adeptes, qu'elle conduit aux plus hauts grades *connus*, se servant d'eux alors qu'ils croient se servir d'elle, leur donnant « l'anneau », cet anneau qui les désigne aux vrais initiés comme frères peu perspicaces et qu'il est nécessaire d'entretenir dans de douces illusions, en un mot, les bafouant, les mystifiant, ne leur apprenant pas le secret des secrets, puisque d'eux-mêmes ils ne l'ont pas compris.

Je ne citerai qu'un cas de cet aveuglement dans lequel les chefs secrets de la haute maçonnerie se plaisent à tenir ceux de leurs initiés *qui ont reçu l'anneau ;* mais ce cas est caractéristique.

Il s'agit de M. Paul Rosen, 33e du Rite Ecossais, qui ne sera certes pas suspect de ménagement envers la confrérie trois-points ; car, depuis quelques années, il a publié contre elle un certain nombre de volumes où l'on rencontre par-ci par-là des documents qui ne manquent pas d'intérêt.

M. Rosen, qui est juif et qui a même été rabbin, à ce que l'on m'a assuré, s'affilia, en outre, à la franc-maçonnerie, à une époque où il haïssait de toute son âme le catholicisme ; ce qu'aujourd'hui il regrette sans doute, j'aime à le croire. Je ne sais pas quel suprême conseil lui conféra le 33e degré ; en tout cas, ce n'est aucun de ceux que j'ai visités, attendu que je n'ai trouvé trace de son initiation à ce grade dans nulles archives à ma connaissance ; mais il est juste de dire qu'au temps où je pouvais mettre mon nez un peu partout je ne me préoccupais guère du F.·. Rosen ; son inscription a donc pu fort bien m'échapper.

Quoi qu'il en soit, soit qu'il ait passé par toute la filière, soit qu'il ait trouvé, comme tant d'autres, deux haut-gradés assez complaisants pour lui céder (contre finances, bien entendu, en maçonnerie rien ne se donne) une patente de 33e, il a ce titre, ou, du moins, il l'a eu.

Plus tard, — bien tard, dirai-je, car M. Rosen n'est pas de la première jeunesse, — il a renoncé à la maçonnerie, à ses pompes, à ses œuvres. Les lauriers d'Andrieux et de Léo Taxil l'empêchant de dormir, il fit un coup d'éclat et vint grossir la phalange des écrivains anti-maçonniques.

Certes, il a rendu service à la cause sainte de la religion ; ceci est indiscutable ; et je serai toujours des premiers à louer son initiative et même à le défendre contre ses ex-frères qui, du jour où ils ont constaté qu'il leur tournait le dos, l'ont vilipendé, traduit à leur barre, et, au lieu de l'expulser franchement pour anti-maçonnisme subit, ont tenu à le radier dans des conditions qui seraient déshonorantes pour lui, si les accusations portées en de telles circonstances n'étaient pas calomnieuses. Et c'est bien là, vraiment, la franc-maçonnerie : soyez pour elle, vous

êtes le *nec plus ultrà* de l'humanité ; soyez contre elle, vous êtes le dernier des êtres parmi les plus vils.

Voilà donc un homme qui a fait tout son possible pour apporter la lumière aux profanes, pour leur faire connaître les mystères du temple d'Hiram. Et pourtant, quand on examine de près son œuvre, on voit qu'en dépit de ses coupures de journaux maçonniques, il n'a rien révélé de sérieux, d'important. Pourquoi? parce qu'il ne savait rien, « parce qu'il avait reçu l'anneau ».

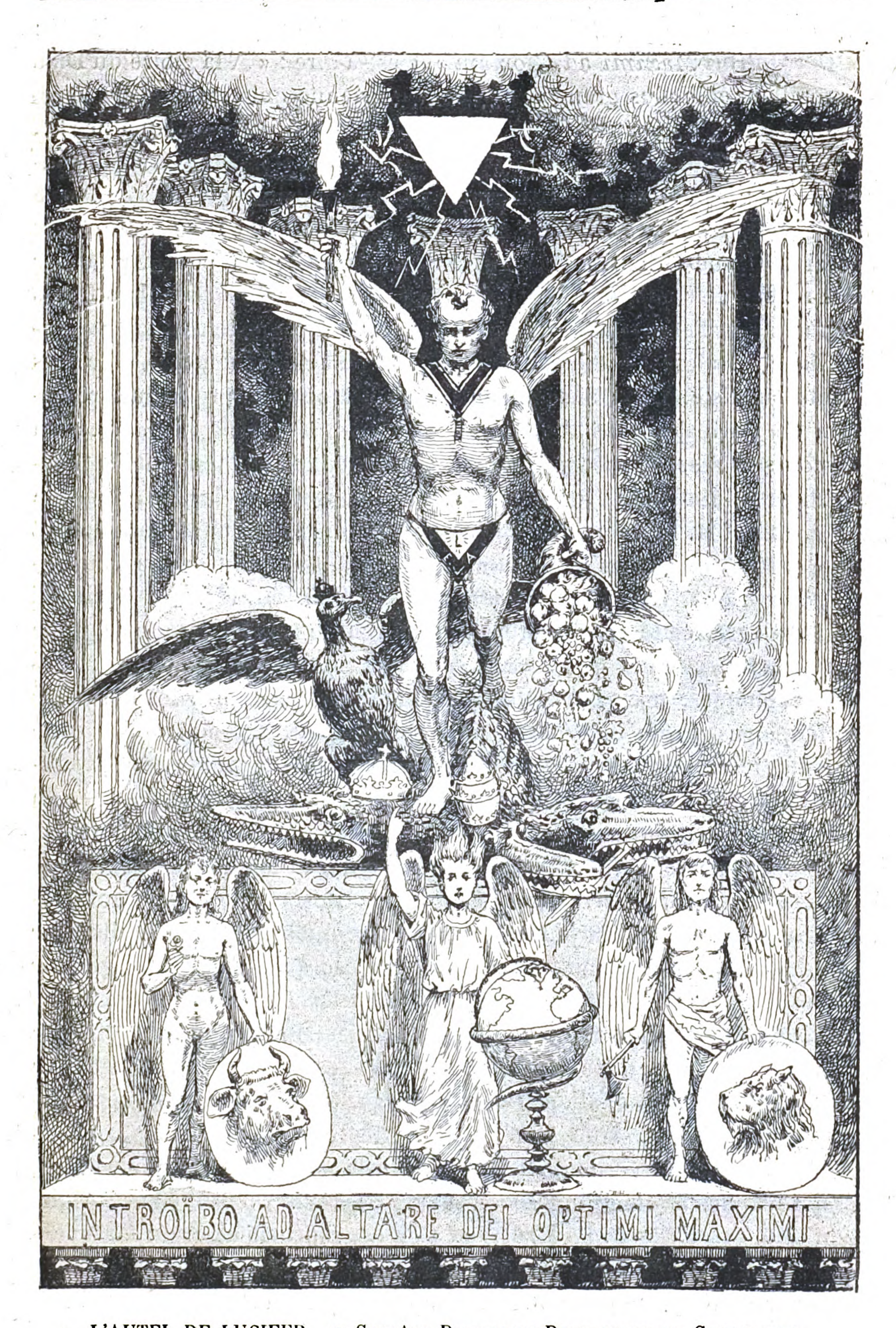
Il s'est livré à une besogne de bouquiniste ; il a ramassé, de droite et de gauche, des circulaires, des brochures, des discours (plus ou moins authentiques), des articles de revues *officielles* de grands orients et de suprêmes conseils ; et de tout cela il a fait une salade, qui ne pouvait pas produire une forte émotion chez les sectaires, puisqu'il ne dévoilait que ce qu'aujourd'hui ils ne cachent plus.

Ce qui lui manquait, à M. Rosen, c'était *la clef*, c'est-à-dire l'affiliation luciférienne au Palladium de Charleston, le droit de montrer patte blanche pour être reçu dans les loges androgynes, l'autorité nécessaire pour commander à des ultionnistes ou arrêter leur bras. Tout 33e qu'il était, il ignorait la personnalité du grand architecte, l'existence des sœurs d'adoption et autres, et jusqu'aux crimes maçonniques, aujourd'hui indiscutés. Si bien, qu'il s'est trouvé de simples profanes, qui, ayant compris, eux, le grand secret, ayant eu la patience de collectionner des documents et l'intelligence de lire entre les lignes, comme le père Deschamps, comme M. Claudio Jannet, comme Mgr Fava, comme dom Benoît, comme Mgr Meurin, ont découvert et divulgué cent fois plus que M. Rosen, 33e.

Les sœurs maçonnes ?... Ce pauvre M. Rosen en a ignoré l'existence jusqu'en 1888, et il y avait alors au moins trente ans qu'il gâchait du mortier pour reconstruire le temple de Salomon, s'il est aussi vieux maçon qu'il le dit. Oui, certes, en 1888, ce naïf 33e niait publiquement les loges androgynes ; et il était de bonne foi, personne n'ayant voulu le désigner pour l'admission. Mais, deux ans après, il apprenait indirectement qu'on s'était moqué de lui jusqu'alors, et que ces sœurs maçonnes qu'il n'avait jamais vues existaient pourtant bel et bien. Alors, il écrivit dans son volume l'*Ennemie Sociale* qu'il y avait sur le globe « 2,850,000 femmes appelées Sœurs-Maçonnes » ; chiffre mis un peu trop au hasard, et que je rectifierai en entrant dans les détails. Mais l'intention y était ; il faut lui en savoir gré. Quoique ne publiant aucun rituel de la maçonnerie féminine, quoique n'expliquant même pas ce qu'étaient ces sœurs maçonnes dont il donnait un total, au petit bonheur, il est juste de tenir compte à M. Rosen de son aveu, si tardif et si incomplet qu'il ait été.

Sur la question des crimes ordonnés et exécutés par la haute maçonnerie, même ignorance chez M. Rosen. Son dernier livre, l'*Ennemie Sociale*, a plus de cent pages consacrées à « la franc-maçonnerie en Italie ». Cette partie importante est divisée en trois chapitres, intitulés : 1° « Origine et développement de la franc-maçonnerie en Italie » ; 2° « l'exploitation de la franc-maçonnerie en Italie » ; 3° « l'action de la franc-maçonnerie en Italie ». Or, s'il est un pays où des assassinats ont été commis par la secte, c'est bien celui-là. M. Rosen les ignore, ne fait mention d'aucun d'eux ; il ne cite même pas l'assassinat du comte Pellegrino Rossi, ce franc-maçon converti dont Pie IX fit son premier ministre et qui, le 15 novembre 1848, tomba sous le poignard des ultionnistes désignés par les chefs sectaires. Ce crime est historique : on sait que la mort de Rossi avait été délibérée et décidée le 10 octobre, à Turin, dans un conciliabule maçonnique présidé par Mazzini ; on sait qu'à Rome, le 14 novembre, veille de l'assassinat, les ultionnistes s'étaient procuré, à l'hôpital San-Giacomo, un cadavre de la taille du ministre condamné à périr, et que ce cadavre, maintenu debout, dressé contre un portant, leur servit à se faire la main ; on sait que la leçon criminelle fut donnée, salle Capranica, au F.·. Sante-Costantini, que le sort avait désigné pour être le meurtrier ; on sait, en un mot, tous les détails de cet abominable forfait, accompli en plein jour. Quelle belle page M. Rosen aurait eu à écrire sur cet épisode tragique, dans son chapitre de « l'action de la franc-maçonnerie en Italie », s'il avait été tant soit peu renseigné ! Mais non, on lui a affirmé, dans sa loge, que l'ordre maçonnique répugnait à verser le sang, et naïvement il l'a cru ; on a traité devant lui de calomniateurs les écrivains qui ont accusé la secte de se vautrer dans le crime, et il s'est bien gardé, dans ses ouvrages, de faire la moindre allusion aux ultionnistes, de citer un seul des nombreux assassinats dont l'odieuse société secrète s'est souillée ; 33[e] avec l'anneau, il ne savait rien de tout cela.

Quant à la pratique du culte luciférien dans les triangles palladiques, il ne pouvait pas s'en douter, n'ayant jamais pénétré au sein d'une arrière-loge occultiste. Bien mieux, M. Rosen, que ses frères ont berné dans des proportions fantastiques, croit que la doctrine de la haute maçonnerie, loin d'être la déification de Satan, est le naturalisme matérialiste. Il fait prêcher par Albert Pike lui-même que « le vrai Dieu, c'est la raison pure dans la nature » ; or, Albert Pike, le grand organisateur du lucifériantisme dans les arrière-loges, n'a jamais écrit, jamais ! pareille sentence. Il trouvait même que l'expression « grand architecte de l'univers » était trop vague et devait être abandonnée dès le grade de Rose-Croix ; il a officiellement proposé au Grand-Orient de France, à



L'AUTEL DE LUCIFER, au Suprême Directoire Dogmatique de Charleston.

l'époque des premières discussions sur cette formule, d'adopter celle-ci : « *Dei Optimi Maximi ad Gloriam* », c'est-à-dire : « A la gloire du Dieu le meilleur et le plus grand », phrase luciférienne qui est d'une clarté remarquable. Et ce pauvre M. Rosen prend Albert Pike pour un athée !...

Voici, en effet, quelle est la situation de M. Rosen dans la franc-maçonnerie : malgré sa radiation par une loge, on le reçoit encore, — je veux dire, les frères servants le reçoivent, — quand il se présente au local du Grand-Orient de France ou du Suprême Conseil, pour se procurer des renseignements, des imprimés maçonniques quelconques. Les frères servants ont l'ordre de lui faire bon accueil et de feindre d'ignorer sa radiation ; et alors c'est à qui lui passera des renseignements de la plus haute fantaisie. C'est ainsi qu'on lui a fabriqué une prétendue réception de Garibaldi au 33e degré à Palerme, le 5 avril 1860, avec un discours adressé censément par le grand-maître Anghera audit Garibaldi pour lui donner l'instruction secrète, pour lui révéler les secrets de ce grade ; et M. Rosen a bien ingénument publié ce discours fabriqué tout exprès pour lui par des frères fumistes, ignorant ce point qui a son importance : c'est qu'à l'époque (avril 1860) où il fait recevoir Garibaldi au 33e degré, celui-ci n'avait pas grand chose à apprendre en fait de maçonnerie, attendu qu'il avait reçu déjà non seulement les grades philosophiques, mais même tous les grades cabalistiques des dernières arrière-loges jusqu'au 92e degré inclusivement, attendu qu'à cette époque même il était, depuis plusieurs années, le souverain grand-maître et grand hiérophante du Rite de Memphis pour tous les pays du globe, et que, par conséquent, Anghera avait plutôt à apprendre quelque chose par Garibaldi que d'avoir à lui enseigner le moindre secret.

Dans son premier livre de révélations, M. Rosen cite, à plusieurs reprises, un ouvrage maçonnique d'Albert-Georges Mackey, où il puise toutes sortes d'arguments en faveur de la thèse qu'il soutient. Il donne ces extraits, et chaque fois il met en note au bas de la page : « Tiré du *Lexicon of Freemasonry*, par Albert-Georges Mackey, grand secrétaire du Suprême Conseil de la Juridiction Sud des États-Unis. » M. Rosen fait au moins vingt citations de cet ouvrage. Or, le *Lexicon of Freemasonry* existe bien ; mais il n'est pas d'Albert-Georges Mackey, qui, au surplus, n'a jamais écrit une ligne de publication maçonnique quelconque, et qui n'a jamais été grand secrétaire du Suprême Conseil de la Juridiction Sud des États-Unis. M. Rosen s'en est rapporté au frère servant, à qui il avait glissé la pièce, en le priant de lui copier quelques extraits de cet ouvrage maçonnique qui est à la bibliothèque du Suprême Conseil de Paris ; le frère servant a empoché l'argent de M. Rosen, et l'archiviste du Rite Ecossais s'est fait une douce joie de mystifier son frère 33e

avec l'anneau. Si M. Rosen avait seulement vu la première page du *Lexicon of Freemasonry*, il aurait su que cet important ouvrage maçonnique a pour auteur, non pas l'ingénieur Albert-Georges Mackey, mais son oncle le docteur Gallatin Mackey, que j'ai eu l'avantage de connaître personnellement à Charleston, environ trois mois avant sa mort.

Tout ce qui précède prouve que la franc-maçonnerie, quand elle y a intérêt, dupe et berne même des adeptes à qui elle a confié le 33e degré; qu'elle se sert d'eux, tandis qu'ils s'imaginent se servir d'elle; qu'elle leur laisse ignorer ce qu'elle juge qu'ils ne doivent pas savoir; et cela prouve aussi que, lorsqu'on entreprend, ayant été franc-maçon, de publier des révélations sur la franc-maçonnerie, il faut, afin de ne commettre aucun impair, être bien sûr d'abord d'avoir été partout, et ensuite ne livrer à la publicité, en fait de documents, que ceux dont on a tenu soi-même les originaux entre les mains: car les copies faites par d'autres, même chèrement payées, sont souvent fort infidèles, les chefs de la haute maçonnerie ne communiquant exclusivement que ce qu'ils ont décidé devoir ne plus être gardé secret.

Cela dit, je rappelle à mes lecteurs que le critérium infaillible au moyen duquel ils reconnaîtront si tel ex-franc-maçon a été un vrai initié, consiste à l'interroger sur l'existence du palladisme, des sœurs maçonnes et des ultionnistes. S'il ignore, c'est que, pendant son passage dans la secte, il a fait partie de la catégorie des nigauds et des dupés. S'il nie carrément, au lieu de dire simplement qu'il ne sait pas, alors méfiez-vous; votre ex-franc-maçon n'est pas aussi démissionnaire qu'il le prétend; il joue encore un rôle; il capte votre confiance, en vous faisant croire qu'il abomine ses anciens collègues trois-points; il est encore avec eux, et c'est vous qu'il trompe; il sert les autres contre vous, en ayant l'air de vous donner des gages de son retour au bien; *c'est un pseudo-faux-frère*; méfiez-vous, cette espèce-là est encore la plus dangereuse de toutes.

A partir de maintenant je ne vais plus suivre l'ordre chronologique dans mon récit.

La première partie de cet ouvrage devait être nécessairement comme je l'ai écrite, c'est-à-dire un compte rendu d'exploration; il s'agissait de donner au lecteur un aperçu du satanisme contemporain; il fallait lui faire partager toutes mes surprises, dans l'ordre même où elles se sont présentées à moi. Il était indispensable de montrer telle quelle cette succession de circonstances providentielles qui m'ont permis d'aller droit au lucifériansime maçonnique sans perdre mon temps aux bagatelles de la porte.

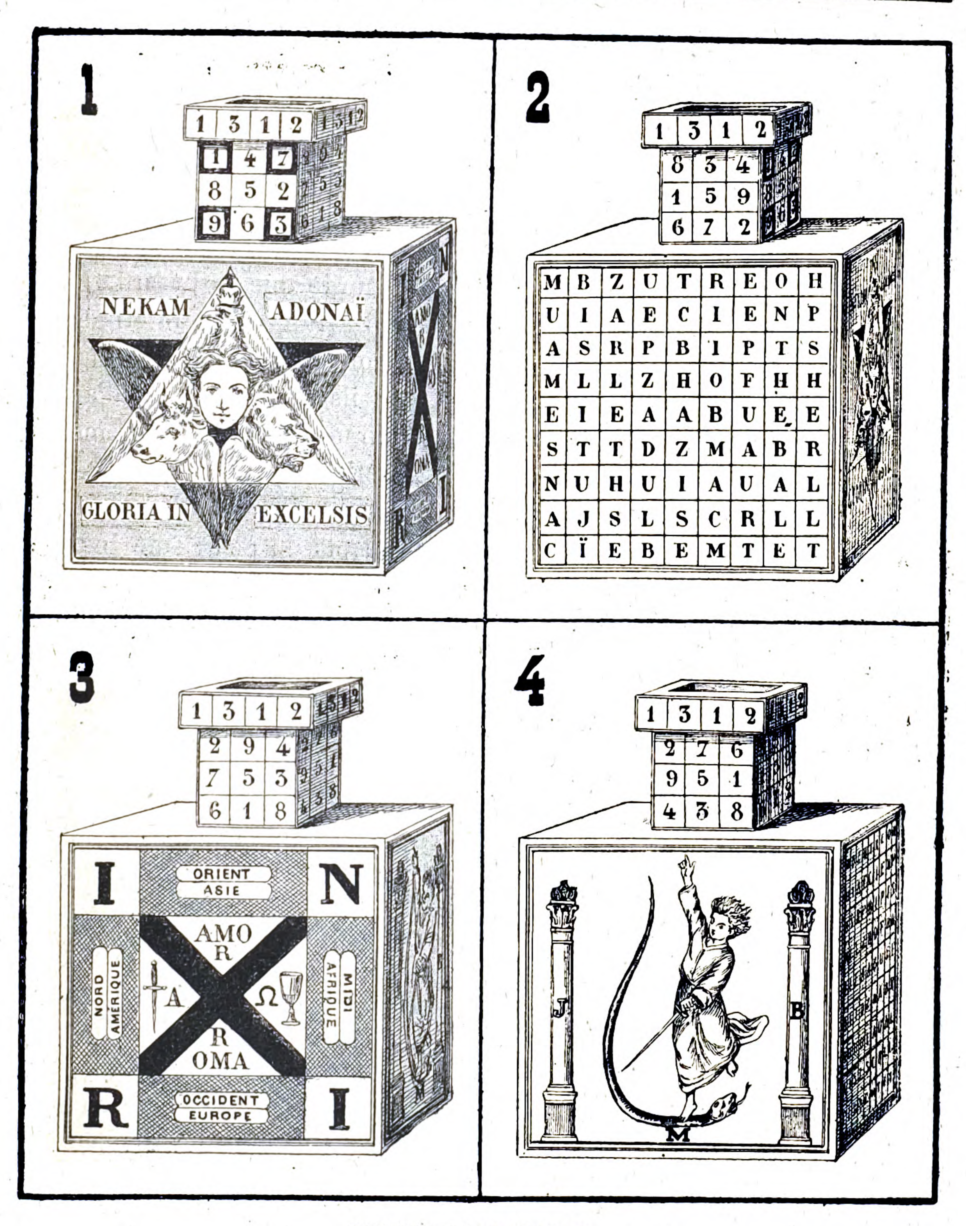
On aura remarqué comme tout s'est merveilleusement enchaîné dans

ce qui m'est arrivé; et cela prouve bien à quel point sont fous ceux qui croient que dans la vie il est des événements qui sont l'effet du hasard. Tout est, au contraire, admirablement combiné, réglé par Dieu, soit qu'il ordonne, soit qu'il laisse faire. Nous n'avons pas, certes, à nous attribuer le mérite de nos œuvres; soyons modestes, et reconnaissons qu'entre les mains du tout-puissant Créateur de toutes choses, nous sommes de simples et fragiles instruments.

Si les francs-maçons lucifériens y réfléchissaient, ils verraient, par le seul examen de mon cas, combien grande est leur erreur. Ils s'imaginent que la divinité est double et que Lucifer est l'égal d'Adonaï. Or, il est certain que tout, dans mon aventure, prouve l'impuissance de Satan contre Dieu, notre Dieu, à nous chrétiens, le seul et unique Dieu. Satan apparaît dans l'aréopage palladique de Calcutta; il triomphe en se montrant ainsi à ses adorateurs, et son apparition coûte la vie au frère Georges Shekleton; voilà une âme damnée pour lui, c'est probable. Mais, d'autre part, Carbuccia est terrifié de ce qu'il a vu; il en devient malade; l'ancien athée se prend à réfléchir, et c'est à un médecin catholique qu'il vient faire ses confidences. Ce catholique ne savait rien de ces horreurs, de ces infamies, bien que le Saint-Siège et les évêques les aient depuis longtemps dénoncées; ainsi, voilà un témoin oculaire et auriculaire qui va surgir, et ce témoin sera un médecin! C'est ce que faisait si justement ressortir M. le chanoine Anger-Billards, écrivant naguère ceci à mon sujet, dans l'*Avant-Garde de l'Ouest* : « En fait de diableries, les médecins sont les derniers à croire; mais, quand ils y croient, on peut marcher après eux, l'histoire est bâtie à chaux et à sable. »

Je n'ai nullement à m'enorgueillir de ce que j'ai fait ni de ce que je ferai encore pour démasquer entièrement la secte infernale, pour lui arracher son dernier voile. Un autre que moi aurait pu être choisi, et certainement de mille fois plus dignes ne manquaient pas. Il ne fallait ni un avocat, ni un journaliste, ni tout autre homme incompétent; il fallait un médecin. Sans aucun doute, les médecins catholiques sont nombreux. Pourquoi est-ce moi plutôt qu'un autre qui ai été marqué dans le livre du Destin pour effectuer cette formidable enquête et en livrer les résultats à l'indignation publique? Cela est le côté mystérieux de mon histoire, la chose que je m'explique le moins; car, lorsque je descends en moi-même, je vois combien peu je vaux. Mais je n'ai pas à approfondir ce point; je constate, et je m'incline devant la volonté de mon Dieu.

Donc, Satan s'illusionnait, le jour où il apparaissait triomphant à ses fidèles de Calcutta. Cette rodomontade de l'archange déchu a amené, comme conséquence plus ou moins directe, la découverte, cette fois dûment et complètement constatée, de tout le spiritisme luciférien et



L'URNE PALLADIQUE

L'urne palladique, dont le dessin est ci-dessus, très exactement reproduit, est en usage uniquement pour les votes importants en Parfait Triangle, c'est-à-dire dans la réunion des Mages Élus. L'urne modèle est à Charleston. — 1. Côté faisant face à l'entrée du temple. — 2. Côté à gauche en entrant. — 3. Côté à droite en entrant. — 4. Côté faisant face à l'estrade ou orient du temple.

maçonnique; or, découvrir le mal et le montrer avant qu'il ait eu le temps d'achever sa néfaste besogne, c'est le vaincre, c'est le paralyser, c'est l'empêcher d'aboutir à ses fins.

En outre, avec quelle rapidité étonnante j'ai pu arriver à l'antre même du Maudit !... Chaque fois que j'y songe, je demeure confondu.

Voici Pessina, d'abord, qui me délivre mon premier passe-port ; là, en réalité, l'événement a été des plus simples ; avec cinq cents francs, n'importe qui peut en obtenir autant ; il suffit d'être pris pour un zèlé cabaliste et de ne pas marchander les métaux ; c'est une question de tarif. Mais la suite de mon aventure est surprenante. Qui dit hasard dit sottise ; on ne peut concevoir rien de plus absurde que le hasard. Et il faut reconnaître, au contraire, que le hasard serait d'une intelligence hors ligne, m'ayant fait pénétrer du premier coup chez les Fakirs lucifériens de Ceylan, à raison de la nécessité où ils se trouvaient, d'après leur rite, d'avoir recours à un médecin, et à un médecin qui fût en même temps membre d'une société secrète anti-chrétienne.

Le sâta de Galle, reconnaissant, me donne un lingam ailé, pour que je puisse pénétrer dans tous les temples secrets du Fakirisme indien. Tout se lie, dès lors ; mon enquête marche comme au moyen d'un engrenage. Le temple Mac-Benac, en dehors de Pondichéry, sur le territoire anglais, m'est ouvert, grâce à la rencontre inattendue d'un adepte, qui se prend d'un grand enthousiasme pour moi, et aussi par l'effet du lingam du sâta cynghalais ; là, je fais la connaissance de John Campbell, le chef des maçons du district de Bahour ; et je prends, sans me compromettre, l'habitude du feu. Je puis parler alors en homme qui a vu. Hobbs et Cresponi, à Calcutta, me font un excellent accueil, comme à un frère qui sait déjà bien des choses ; je réussis même à me conquérir Walder, et me voilà affilié au Palladium. N'oublions pas que, si Walder et Cresponi viennent à Calcutta, où je dois me lier avec eux, c'est qu'ils y sont envoyés par le diable, et moi, c'est pour pouvoir combattre Satan que je viens ; n'est-il pas clair comme le jour qu'en tout ceci Satan n'a su mettre que les mauvaises cartes dans son jeu ?... Comme il ment à ses adeptes, Lucifer, lorsqu'il leur affirme qu'il est l'égal de Dieu !... Que suis-je, moi ? Un atome imperceptible, et me voici lancé dans les jambes du colosse infernal pour le culbuter. Il ne peut donc que ce que Dieu veut bien tolérer, dans la mystérieuse sagesse de ses desseins impénétrables ; il ne peut rien par lui-même, Satan, puisqu'il n'a pas su seulement flairer en moi l'ennemi !...

Singapore et Shang-Haï me donnent la trempe suprême. Quand on a traversé, en catholique croyant et résolu, la San-ho-hoeï, on peut désormais tout affronter.

Or, ainsi que je viens de le dire, le moment est venu, à présent, d'abandonner l'ordre chronologique. Je n'ai pas seulement à présenter au public les résultats d'une enquête complète. J'ai tenu à démontrer,

d'abord, que j'ai été en mesure de tout voir, de pénétrer partout; je crois qu'à cet égard la preuve est faite. L'important est, maintenant, puisque je possède complètement tout le satanisme, puisque rien de la haute maçonnerie ne m'a été caché, l'important, dis-je, est de disséquer avec méthode messire Lucifer.

Les dates de mes visites à tel ou tel Directoire, à tel ou tel Suprême Conseil ou Grand-Orient, ne sont plus que des choses secondaires. Nous allons donc examiner les œuvres du satanisme contemporain, en les classant comme ferait un professeur, c'est-à-dire en divisant et subdivisant, conformément à l'ordre naturel des catégories de faits, et non d'après les époques de leur constatation.

Tout d'abord, il faut faire connaître l'organisation, le fonctionnement de la haute maçonnerie, celle qui, directement ou indirectement, tient tous les rites dans ses mains.

En premier lieu, je parlerai de Charleston, le centre du satanisme universel, et d'Albert Pike, le grand organisateur du palladisme.

Je suis allé deux fois à Charleston. La première, c'était en mars 1881. De Shang-Haï, j'étais rentré à Marseille, où j'arrivai dans la seconde huitaine de janvier. Après avoir raconté, sous le sceau du secret, au brave abbé Laugier, mon unique confident, une partie des abominations dont j'avais été le témoin (je ne lui dis pas tout, de crainte de trop l'épouvanter et pour ne pas avoir à lutter de nouveau contre son amitié), je demandai à la Compagnie et j'obtins un congé de trois mois et demi, afin de reprendre mon bateau à son retour. En réalité, j'avais à ma disposition un temps plus long. Je m'étais reposé trois bonnes semaines. Mon congé me menait jusqu'au 15 mai, époque du retour de mon bateau; mais, à ce moment-là, il y avait encore vingt-huit jours à compter entre son arrivée et son nouveau départ, soit jusqu'à la seconde huitaine de juin. J'avais donc tout mon temps à moi pour pousser ma pointe en Amérique, en pouvant même prendre un bon repos suffisant de deux ou trois semaines avant de réembarquer pour la Chine.

Le jour même où mon bateau partait avec mon remplaçant, en direction de Shang-Haï, je prenais le train pour Paris, où je m'arrêtai sept jours. Le 17 ou le 18 février, je ne me rappelle plus au juste, j'étais au Havre, comme passager, à bord du transatlantique qui levait l'ancre pour New-York. Le 10 mars, j'arrivais à Charleston.

Charleston, la Venise américaine! C'est, du moins, l'impression que produit la cité carolinienne, vue de la rade. Elle est pittoresquement située au confluent des deux rivières Ashley et Cooper, qui s'unissent pour former un vaste port de deux milles de large, communiquant avec

l'Atlantique. La ville a ainsi la forme, l'apparence d'une péninsule. D'autre part, le sol étant très bas, les clochers des églises et les monuments publics semblent émerger de la mer.

La fondation de Charleston remonte à 1680 et est due à une colonie de protestants français. Maintenant, la ville compte 55,000 habitants.

L'édifice le plus remarquable aujourd'hui est la Nouvelle-Douane, vrai palais de marbre blanc, dans le style roman-corinthien. Il faut noter aussi la prison des nègres ; car la Rome luciférienne est, en même temps, la métropole sacrée de l'esclavage.

C'est au Sugar-House que se tenait le marché aux esclaves, à l'époque où le trafic de la chair humaine se faisait publiquement : dans cette espèce de caverne ou dans ces catacombes, à l'air infect, humide et malsain, des hommes étaient enchaînés et pourrissaient pendant des mois, des années ; mais ces hommes étaient des nègres, et la pitié des Caroliniens n'est pas faite pour la race africaine. La moindre infraction, un retard de quelques minutes dans les rues après le couvre-feu, les amenait à Sugar-House, où ils étaient condamnés à recevoir de vingt-cinq à cent coups de fouet.

Jean-Jacques Ampère, dans sa *Promenade en Amérique*, qui date de 1855, écrivait ceci :

« Je viens de voir en plein jour, sur une place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau, entassée, comme pour le supplice, et le tombereau était surmonté d'un drapeau rouge. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent, comme le public qui les regardait. Les acheteurs s'approchaient, retournaient la marchandise, regardaient les dents, etc. »

Il est arrivé même aux Caroliniens de brûler des nègres à petit feu, notamment en 1803 ; le fait est certifié. C'est dire si les gens de cette contrée sont naturellement cruels !...

Depuis l'époque dont parle Ampère, c'est-à-dire depuis quarante ans bientôt, Charleston a modifié son aspect, s'est embellie ; mais le caractère, le tempérament, les mœurs des habitants n'ont pas changé.

Lors de la terrible guerre civile, dite de la Sécession, qui déchira pendant quatre ans les États-Unis et coûta 600,000 victimes aux deux partis, ce fut Charleston qui donna le signal de la révolte contre la patrie. Je dirai tout à l'heure quel rôle abominable joua Albert Pike dans cette lutte fratricide. La question des esclaves fut, on le sait, le motif de cette révolte des États qui, faisant cause commune avec Charleston et la Caroline du Sud, entreprirent de sortir de l'Union nationale, attendu que, depuis la mort de John Brown, les partisans de l'abolition de l'esclavage devenaient majorité dans le pays.

Le port de Charleston est bien défendu par le fort Moultrie, dans l'île Sullivan, le fort Sumter, dans l'île Morris, et les forts Castle-Pinckney et Ripley. C'est dans le fort Sumter que le général Anderson, qui commandait en 1860 au nom du gouvernement fédéral, se retira avec sa petite garnison, lorsque les Caroliniens se révoltèrent le 20 décembre ; bombardé par les habitants, il fut obligé de capituler le 13 avril 1861, et dès lors Charleston fut occupée par l'armée sécessionniste jusqu'au 17 février 1865, jour où le général franc-maçon Beauregard, qui avait pris parti pour les esclavagistes, dut l'évacuer.

Parmi les monuments actuels de la ville, il faut citer encore l'Hôtel-de-Ville, qui est, ma foi, un édifice imposant, avec son double escalier de marbre par lequel on y monte, et l'église protestante de Saint-Michel (appartenant à la secte des épiscopaux), dont la haute et belle tour s'aperçoit de loin en mer et offre une vue magnifique sur le pays.

Mais ce qui est surtout remarquable, c'est l'aspect général, qui, sans être positivement enchanteur, est loin d'être déplaisant. Les maisons, pour la plupart en brique, et quelques-unes en brique et pierre mêlées, comme à Toulouse, sont coquettes, entourées d'arbres, parées de plantes grimpantes et de fleurs ; ce qui frappe, au premier coup d'œil en arrivant, c'est cette végétation à moitié tropicale et d'une richesse inouïe. Les rues sont larges, droites, bordées d'arbres vigoureux, splendides. De la Battery, qui est la promenade populaire, on a une vue très étendue sur la rade, et cette promenade est entourée de villas charmantes, belles résidences particulières, dont un certain nombre sont somptueuses. Puis, c'est le pont de fer sur l'Ashley, qui donne accès aux superbes plantations dont les deux rives de cette rivière sont couvertes.

De l'animation, il n'en manque pas à Charleston; elle est la principale ville commerciale de la Caroline du Sud, il ne faut pas l'oublier. Son commerce avec les États-Unis, les Indes occidentales et l'Europe, atteint annuellement cent millions pour l'importation et trois cent millions pour l'exportation. Les marchés et le Market-Hall offrent, à l'étranger, sous le rapport du mouvement, une des vues les plus caractéristiques que l'on puisse rencontrer. Mais, je le répète, si animée que soit la ville, l'impression qui vous en reste, lorsque vous la quittez, n'est pas celle-là ; c'est l'aspect de la nature verdoyante et fleurie qui domine tout dans votre esprit. Vous partez en songeant au jardin de West-Point, à tous ces squares, que l'on compare forcément aux rachitiques jardins publics de la ville de Paris, dont nos bons badauds boulevardiers qui n'ont rien vu sont si fiers.

Tenez, prenons, par exemple, le cimetière de Charleston. Tout le monde sait ce que c'est qu'un *campo-santo* italien ; ceux de Milan, de Gênes, de Pise, surtout, sont renommés ; ces froids asiles de la mort sont

de vrais musées où l'on circule, entre les rangées de tombes, plein d'admiration pour les sculpteurs italiens qui ont prodigué là des statues, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Eh bien, à Charleston, une promenade au cimetière porte, non plus à l'admiration, mais à une douce rêverie, sans les moindres idées tristes; on s'abandonne à l'incohérence des pensées, comme lorsqu'on parcourt les allées d'un parc sans but aucun, et les préoccupations, si l'on en a, disparaissent, s'évanouissent. Oh! ce cimetière aux grands arbres toujours verts, aux belles fleurs blanches des magnolias embaumant l'odeur la plus suave, je ne l'oublierai jamais! C'est, certainement, le plus beau cimetière qui existe aux États-Unis, et peut-être dans le monde entier...

Le siège du Suprême Directoire Dogmatique, le Vatican de la franc-maçonnerie universelle, dont je donne le plan (voir page 297), n'a rien de remarquable extérieurement. C'est un large édifice, à proportions vastes, mais voilà tout; c'est de la bâtisse sans originalité, dont l'architecte semble avoir cherché, mais en vain, à produire quelque chose d'un peu fantasque ou fantastique, si vous préférez; en un mot, c'est du râté. Je parle du local actuel, bien entendu, lequel forme l'angle des rues King et Wentworth. L'édifice d'aujourd'hui n'existait pas, lors de mon premier voyage; le Suprême Directoire Dogmatique ne s'y est installé que vers la fin de 1883. L'immeuble a coûté 22,000 dollars (soit 110,000 francs), avant de subir sa transformation extérieure et surtout intérieure et tous ses embellissements maçonniques. Sans parler des œuvres d'art, tableaux et statues dont un certain nombre sont du plus haut prix, l'immeuble lui-même vaut à cette heure très facilement le double et peut-être même le triple de ce qu'il a coûté; la bibliothèque, à elle seule, est assurée pour 40,000 dollars (soit 200,000 francs).

Le plan que je donne est d'une exactitude rigoureuse, au point de vue de la disposition et des proportions des divers temples, parvis, salles, galeries, cabinets et locaux essentiellement maçonniques; mais, pour l'avoir d'une exactitude absolue dans sa totalité, il faut prolonger sur le côté une série de pièces réservées à l'administration, comme à la partie face; c'est-à-dire que la partie de l'immeuble non affectée au culte maçonnique forme comme une équerre entourant le reste, sur les deux rues dont l'édifice forme l'angle.

Ce plan est celui qui avait été dressé par le docteur Gallatin Mackey, avant l'achat de l'immeuble. Lui ayant laissé comprendre que j'admirais ses ingénieuses dispositions, il me permit de le copier. Du reste, Albert Pike approuva ce plan, et l'architecte dut s'y conformer après la mort du docteur Mackey; car le cher homme ne vit pas l'exécution du plan qu'il avait rêvé.

Il faut aussi, pour avoir l'état des lieux complètement exact, transporter derrière l'édifice même la maison qui sert à masquer l'entrée des sœurs. Elle n'est pas à côté, comme on la voit sur le plan tracé par le docteur Mackey ; elle est sur le derrière et communique avec le parvis de l'Adoption par un couloir latéral, passant au sous-sol sous la galerie Sainte-Hypathie, puis tournant à gauche, et se terminant par un escalier, que les sœurs ont à gravir pour parvenir à leur temple, tandis que les frères (du moins ceux qui le peuvent en vertu de leur grade) y viennent de plein pied par le parvis du 1[er] tuilage, qui est à gauche de la galerie des Statues.

Du reste, je reviendrai, dans un instant, sur tous les détails de cet important édifice, vers lequel tous les lucifériens du monde entier dirigent constamment leur pensée ; car c'est là, dans la salle triangulaire aux murailles d'une extrême épaisseur, c'est là, dans cette salle appelée le *Sanctum Regnum* et devant le Baphomet original, c'est là que Satan en personne paraît une fois par semaine, à heure fixe, le vendredi.

Pour l'instant, le lecteur attend avec impatience que je lui présente Albert Pike. Je vais donc m'occuper de l'anti-pape, d'abord, et de l'organisation créée par lui, ensuite ; ce n'est qu'après que j'expliquerai l'immeuble et l'usage de ses principales salles.

Le jour où je vis Albert Pike pour la première fois, c'était donc le 10 mars 1881. J'étais allé faire d'abord la connaissance du docteur Gallatin Mackey, mon confrère en médecine, dont la résidence était fixée à Charleston, tandis que le chef suprême habitait Washington. Nous allâmes attendre celui-ci à la gare.

Il arriva, accompagné de sa fille, mademoiselle Liliana Pike. Nous étions plus de cinquante personnes au débarcadère. C'est là que je connus Sophie Walder, dite Sophia, alors dans sa dix-huitième année à peine ; en l'absence de son père, qui était encore en Europe, elle habitait chez le frère Jonathan Chambers, qui n'était pas encore membre du Sérénissime Grand Collège, mais à qui la première place vacante était promise. Il y avait aussi le frère Henri Buist qui se prit d'une belle amitié pour moi et qui d'ailleurs, question de satanisme à part, était un parfait gentleman : Henri Buist est bien connu du Suprême Conseil de Paris ; c'est lui qui fut chargé, par Albert Pike, en 1884, d'une importante mission en Europe, et qui réconcilia le Suprême Conseil de France avec le Suprême Directoire Dogmatique ; car il y avait eu une brouille légère à propos d'un corps maçonnique que Pike avait constitué aux îles Sandwich et qu'Emmanuel Arago ne voulait pas reconnaître. Henri Buist et moi, nous avons donc été bons camarades ; je lui étais

sympathique, et, comme homme privé, il ne me déplaisait pas; il est mort aux États-Unis, en juillet 1887, et je ne serais pas étonné qu'à sa dernière heure il ait eu, mentalement au moins, un retour au vrai Dieu; car, d'après bien des paroles qui lui échappèrent dans nos conversations, je crus comprendre qu'il n'était pas absolument convaincu de la divinité du grand esprit de lumière. Quoiqu'il en soit, les relations avec lui m'étaient précieuses, vu qu'il était le grand chancelier du Suprême-Directoire Dogmatique et que par conséquent, il en savait long.

Indépendamment de sa fille, Albert Pike nous arriva flanqué de Samuel Shofield et John Wilson, qui étaient ses deux assistants spéciaux au Grand Directoire de Washington, et de Frederick Weber, un des personnages les plus importants de la haute maçonnerie avec le docteur Gallatin Mackey et Henri Buist. A peine Weber fut-il descendu du train, que Sophia, aimable, empressée, l'accapara, pour lui faire les honneurs de Charleston, qu'il connaissait cependant aussi bien qu'elle; toute la journée, elle papillonna autour de lui, au point que le pauvre Jonathan Chambers, presque délaissé, en avait un air piteux. Mais n'oublions pas de dire que Frederick Weber était le grand trésorier non-seulement du Suprême Conseil du rite écossais pour la Juridiction Sud des Etats-Unis, mais aussi du Suprême Directoire Dogmatique; c'est lui qui avait la clef de la caisse centrale de la franc-maçonnerie universelle; et il importe de noter aussi que cette diablesse de Sophia, si fanatique qu'elle soit dans son surnaturalisme luciférien, n'en est pas moins, et cela depuis son adolescence, une artiste incomparable en l'art d'attirer à elle les métaux; ce n'est pas une femme, c'est un aimant.

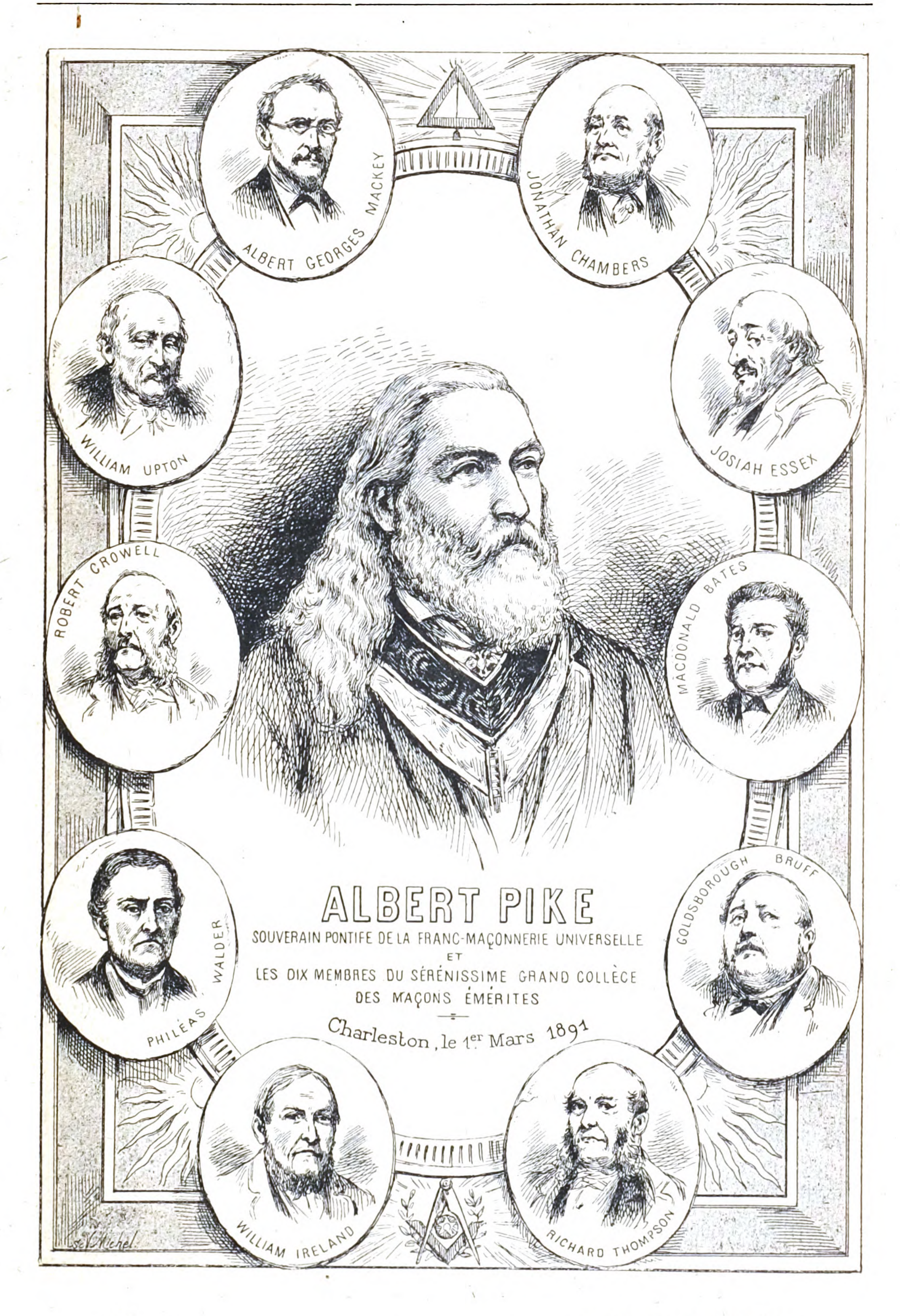
Par contre, la froideur avec laquelle Sophie Walder et Liliana Pike se serrèrent la main ne m'échappa pas; j'en fus frappé; les deux demoiselles étaient loin de sympathiser. Mademoiselle Pike, qui n'était pas de la première jeunesse, et qui avait largement franchi le cap de la trentaine, si même elle n'approchait pas de ses quarante ans, était-elle, astre à son déclin ou éclipsé, jalouse de l'autre, la précoce luciférienne, fêtée par tous comme une déesse, alors dans tout l'éclat de son infernale beauté? Je pose ce point d'interrogation, et je ne le fais suivre d'aucune réponse. J'ai constaté l'antipathie des deux femmes; quant à la cause, je l'ignore; sur ce point, ni l'une ni l'autre ne m'ont jamais fait de confidences.

Quant à Albert Pike, il embrassa Sophia sur le front, paternellement.

Le docteur Gallatin Mackey me présenta au chef suprême; je ne lui étais pas inconnu; Hobbs, Walder et Cresponi lui avaient déjà écrit à mon sujet.

Par exemple, quelle chaleureuse étreinte fut celle de Pike et du doc-

E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.


ALBERT GEORGES MACKEY
JONATHAN CHAMBERS
WILLIAM UPTON
JOSIAH ESSEX
ROBERT CROWELL
MACDONALD BATES
PHILÉAS WALDER
GOLDSBOROUGH BRUFF
WILLIAM IRELAND
RICHARD THOMPSON
ALBERT PIKE
SOUVERAIN PONTIFE DE LA FRANC-MAÇONNERIE UNIVERSELLE
ET
LES DIX MEMBRES DU SÉRÉNISSIME GRAND COLLÈGE
DES MAÇONS ÉMÉRITES
Charleston, le 1er Mars 1891

teur Mackey! Les deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, comme deux frères qui ne se seraient pas vus depuis vingt ans; et cependant, Albert Pike venait à Charleston régulièrement une fois par mois.

Je viens d'appeler vieillards le chef suprême de la haute maçonnerie et son premier lieutenant; en effet, en mars 1881, Albert Pike avait soixante-douze ans, et Gallatin Mackey, soixante-quatorze; mais, tous deux, ils étaient verts et robustes. Pour le docteur Mackey, un gaillard à la solide charpente, taillé en hercule, rien ne faisait prévoir sa fin prochaine; il est mort, en paisible villégiature, le 20 juin de cette même année, à Fortress-Monroë. Albert Pike, lui, devait fournir encore dix pleines années de la plus active existence.

Certes, comme pape du Satanisme, on ne pouvait trouver mieux, et Adriano Lemmi, qui essaie aujourd'hui de prendre la prépondérance dans la franc-maçonnerie universelle, n'a pas, il s'en faut de beaucoup, la superbe prestance du dernier souverain pontife luciférien de Charleston.

De haute taille, d'un corps droit, inflexible malgré les années accumulées, Albert Pike, avec sa grande barbe, ses longs cheveux blancs, ses yeux vifs pleins de flamme, m'apparut comme un patriarche des temps anciens, mais un patriarche dont on lisait, sur le front soucieux et dans le regard fanatique, le caractère si reconnaissable du sacerdoce maudit, cette expression étrange qui ne trompe pas l'observateur et qui est la marque distinctive des damnés. Je donne ci-contre son portrait authentique, d'après photographie, entouré des portraits des dix membres du Sérénissime Grand Collège au 1er mars 1891.

En tant qu'homme, une vivante énigme. Je ne sache pas quelqu'un ayant réuni en soi autant de contrastes. Ainsi, cet homme, qui, toute sa vie durant, ne cessa de décolérer contre le catholicisme, contre Dieu, cet homme, qui avait le diable au corps, — et c'est bien ici le cas d'employer cette expression, — cet enragé impie avait, en même temps, des goûts que, chez tout autre, on considérerait comme le témoignage d'une placidité parfaite de conscience. Je citerai, notamment, sa prédilection pour les oiseaux, qui tournait vraiment à la manie. Sa maison, à Washington, n'était pas un domicile humain, mais une véritable volière: partout des cages, proprettes, bien entretenues, lui assurant la compagnie constante de cent volatiles divers, au gazouillement desquels notre Albert Pike se délectait; sans oublier que bon nombre de ces oiseaux, serins hollandais, petites perruches naines dites inséparables, rossignols du Japon, étaient familiers, obtenaient, au moment des repas, l'ouverture de leurs cages, pour venir voleter dans la salle à manger, aux fenê-

tres munies d'un grillage fin; ce qui était bien agréable pour les invités, vous voyez ça d'ici !

A côté de sa collection d'oiseaux, je mentionnerai sa collection de pipes. L'une de ces pipes a obtenu à l'exposition de Paris (1878) un prix à cause de ses proportions exceptionnelles et du travail admirable de l'artiste qui l'a sculptée ; c'est une écume de mer de premier ordre, une magnésite d'une pureté inouïe, incomparable ; elle a coûté mille francs aux amis qui se cotisèrent pour offrir à l'anti-pape ce superbe cadeau.

Un autre trait caractéristique d'Albert Pike, un petit détail qui montre bien l'infatuation du personnage, au fond très vaniteux, très convaincu qu'il était sur notre globe le premier parmi les hommes, tout simplement, c'est le soin avec lequel il conservait ses plumes, après s'en être servi ; au lieu de les jeter, il les mettait précieusement dans un grand tiroir; il en avait ainsi plus de 10,000. A ses yeux, ces plumes qu'il avait touchées, qui avaient aligné sur le papier ses pensées de mage, de pontife, étaient devenues des objets sacrés. En somme, il connaissait bien son monde d'adeptes lucifériens, tous plus exaltés les uns que les autres ; car, aujourd'hui ceux-ci se disputent ces fameuses plumes comme de vraies reliques ; le frère Samuel Grey, de Philadelphie, a payé 500 dollars (soit 2,500 francs) la plume dont Albert Pike se servit le 1er août 1884, pour écrire une sorte de manifeste qui prétendait être la réfutation de l'encyclique *Humanum Genus*.

Mais ce qui classe vraiment hors de pair l'individu, c'est son activité qui semble dépasser les forces humaines. Il ne faut pas perdre de vue qu'il était à la fois grand-maître du Directoire Central de Washington et grand-commandeur du Suprême Conseil de Charleston, en même temps que souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle. Sa fonction suprême d'anti-pape dogmatisant ne lui faisait négliger ni la direction et l'administration du rite écossais dans la partie sud des Etats-Unis, ni la centralisation de toute la correspondance spéciale des arrière-loges des divers rites établis dans toute l'Amérique du Nord; ce qui constituait trois genres de travaux parfaitement distincts. Il est vrai qu'à Charleston, siège du Sérénissime Grand Collège, il était suppléé par le président des dix ou vice-président des onze, pour parler plus exactement ; c'était le docteur Gallatin Mackey, à l'époque de mon premier voyage. Mais la distance ne l'empêchait pas d'aller à Charleston présider le Sérénissime Grand Collège, une fois par mois, et, en réalité, plus souvent deux fois qu'une. Or, savez-vous bien qu'il y a 610 milles en chemin de fer de Washington à Charleston, soit de 150 à 160 lieues? Il est bon de dire que, pour les Américains, les voyages à toute vapeur font partie de la vie courante, et que les trains ordinaires, aux Etats-Unis, marchent

avec l'allure de nos rapides. Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Albert Pike effectuait sans la moindre fatigue, d'une manière réglée, des voyages de sept à huit heures pour l'aller et autant pour le retour, et cela, je le répète, constamment, une fois, deux fois par mois, avec la même aisance qu'un abonné de notre compagnie de l'Ouest, habitant Saint-Germain ou Versailles et venant quotidiennement à Paris pour ses affaires.

Il ne descendait pas à l'hôtel, mais chez le lieutenant grand-commandeur de son Suprême Conseil de Charleston, au domicile duquel il avait deux chambres, avant l'installation confortable et intérieurement somptueuse du grand local maçonnique actuel; depuis 1884 jusqu'à sa mort, il eut là un appartement réservé, dont les fenêtres donnaient sur la rue Wentworth.

Lors de ma première venue en la Rome luciférienne, le docteur Mackey me joignit au groupe de frères qu'il invita à dîner chez lui, ce soir-là, avant d'aller tous au temple du Suprême Directoire Dogmatique. A table, mon amphitryon me plaça à côté de Sophie Walder, à qui j'eus ainsi l'occasion de parler beaucoup de son père, et dès lors la connaissance fut liée entre nous deux.

Récemment, M[lle] Walder s'est livrée à une sortie intempestive tout à fait en dehors de ses habitudes, pour m'injurier publiquement; ce qui prouve que la seule nouvelle de mes révélations sur le spiritisme luciférien a jeté dans un vif émoi le monde des occultistes. M[lle] Walder m'a accusé de trahir le secret professionnel, en abusant de confidences surprises par le médecin à sa malade, dit-elle, sous prétexte que j'ai eu l'occasion de la soigner, et elle veut bien reconnaître que je l'ai guérie. A cela je n'ai qu'un mot à répondre : dans cette publication, il ne s'agit nullement de secrets d'une malade, en tant que femme et que malade ; je dirai donc tout ce que j'ai à dire, sans me laisser intimider par les menaces, d'où qu'elles puissent venir (1).

(1) La lettre à laquelle je fais allusion est du 21 février 1893. C'est un méli-mélo d'impertinences que Sophie Walder a eu l'audace d'adresser à M. l'abbé Mustel, l'éminent et vaillant directeur de la *Revue Catholique* du diocèse de Coutances, lettre que le digne prêtre avait fort bien le droit de jeter dédaigneusement au panier, mais qu'il a cru devoir publier quand même, parce qu'en somme la forcenée luciférienne, excitée par ses sœurs de Cherbourg, celles-ci furieuses de se croire découvertes et criant avant d'avoir été battues, s'est laissée aller dans son accès de rage à lâcher quelques mots maladroits, qui se retournent aujourd'hui contre elle.

Dans cette longue épître, qui est un vrai manifeste et qui, coïncidence bizarre à noter, a été décochée par cette main plus diabolique qu'humaine en même temps que le grand-maître italien Adriano Lemmi présidait à Rome un banquet de trois cents francs-maçons (19 février), banquet auquel une place d'honneur était réservée au frère Carducci, l'auteur de l'*Hymne à Satan*, et où il prononçait un discours des plus violents contre la papauté et en particulier contre Notre Saint Père Léon XIII, — dans cette épître de près de deux cents lignes, Sophie Walder injurie un peu tout le monde, sous prétexte de défendre ses sœurs de Cherbourg dont

Je reviens au dîner du 10 mars 1881, chez le docteur Gallatin Mackey, à Charleston. Le festin fut vif et animé; ce qui fut absorbé, tant en solides qu'en liquides, par mes Américains, est inimaginable. Au dessert, Sophie Walder, — ce n'est pas un secret de malade que je vais révéler, — nous déclama, de sa voix bien timbrée, l'*Hymne à Vénus*, dont l'auteur est le vénéré Albert Pike; et j'ajoute que la jeune fille, qui est une diseuse hors ligne, m'étonna au plus haut point par son talent pouvant rivaliser avec celui de nos meilleures comédiennes. Etes-vous contente, Sophia?...

C'est Boston qui a eu le triste honneur de voir naître Albert Pike; celui qui devait devenir le chef suprême des francs-maçons y naquit le 29 décembre 1809, d'une famille de condition modeste.

elle vante la vertu (!), et, au passage, je suis visé par les deux alinéas suivants, que je tiens à relever ici, quoique déjà M. l'abbé Mustel ait bien voulu me permettre d'y répondre dans son excellente revue, — permission dont j'ai été heureux d'user :

« ... Le docteur Bataille, dit Sophia, abuse d'une situation toute particulière. A l'époque où je le croyais mon ami, il me sauva d'une péritonite qui m'emportait. Je lui en eus une vive reconnaissance; je m'aperçois aujourd'hui que de cette reconnaissance il profita outre mesure. Mais de nous deux quel est l'indigne? J'en fais juge le public. Je pensais avoir eu un frère qui m'avait arrachée à la mort; je me trompais; *le médecin était un faux-frère dont l'unique souci était de conserver un sujet qui lui paraissait curieux à étudier.* L'espion se faisait sauveur de l'espionnée pour continuer jusqu'au bout son espionnage...

« ... Si dans un excès de gratitude j'ai eu trop d'amitié pour cet homme, trop de confiance en lui, le blâmable est, non pas moi certes, mais lui, qui a abusé de cette amitié et de cette confiance. Que dans leur conscience se prononcent les impartiaux!... Ils jugeront très sévèrement, j'en suis sûre, cette trahison, d'autant plus ignoble qu'elle est commise par un médecin vis-à-vis d'une malade qu'il a soignée et à qui il a pu arracher insidieusement quelques confidences; c'est là une violation flagrante du secret professionnel. »

Sophia s'illusionne étrangement si elle s'imagine qu'elle donnera le change au public. Quand mon ouvrage aura été lu jusqu'au bout, on aura constaté qu'il ne s'agit aucunement de faits secrets du ressort du médecin, de faits appris par le médecin à raison de la maladie de sa cliente; ce que je dévoile n'a aucun rapport avec cela, et je ne viole nullement le secret professionnel.

Dans ma réponse publiée par la *Revue Catholique* de Coutances, j'ai dit que j'étais allé au feu, poitrine découverte; ce récit, qu'aucune menace ni aucune manœuvre ne me feront interrompre, sera la démonstration de la vérité absolue de mon affirmation très nette. Les Walder, les Lemmi, les Hobbs et *tutti quanti* savent ou devraient savoir qu'ils ne m'effrayeront pas. Si j'ai risqué ma peau en leur vilaine compagnie et en surmontant bien souvent mon dégoût et mon indignation, ce n'est pas pour me taire aujourd'hui que j'ai vu tout ce que j'ai voulu voir.

Quant à la phrase que Sophia a soulignée dans sa lettre à M. l'abbé Mustel, elle constitue un mensonge impudent. Lorsque j'ai donné mes soins à cette malheureuse (1er juin 1884 et jours suivants), je ne songeais nullement à conserver un sujet; je faisais simplement mon devoir. Si Sophie Walder n'était une égarée au dernier degré, une possédée à l'état latent, elle comprendrait, au contraire, combien l'intervention divine est manifeste, dans le cas qu'elle cite, son propre cas; elle réfléchirait que la maladie dont elle fut frappée subitement l'empêcha de commettre le plus odieux des crimes; aujourd'hui, elle sait que le médecin, qui a été mis alors sur sa route et à qui elle croit devoir sa guérison, était un catholique, un défenseur de ce Dieu infiniment bon qu'elle outrage tous les jours, et elle ne comprend pas?... Quel aveuglement! quelle cécité!...

Oui, je dirai tout, je raconterai tout. Mais laissez-moi ajouter, pour conclure, Sophia, que vous avez été bien maladroite dans votre sortie absurde et folle contre M. l'abbé Mustel. Bien plus malin que vous est votre collègue Adriano Lemmi, qui fera le mort, lui, ou qui donnera à ses agents secrets le mot d'ordre de faire brutalement tout nier.

N'ayant pas réussi dans leurs affaires, ses parents, sans sortir du Massachusetts, quittèrent Boston, tandis qu'il était encore enfant, et s'en furent s'établir à Newburyport, petite ville à qui ses pêcheurs de morue ont fait une certaine réputation. Malgré leurs difficultés pécuniaires, ils réussirent, néanmoins, à l'aide de protections et avec le concours d'amis, à faire entrer le jeune Albert au célèbre collège fondé par John Harvard, aux environs de Boston, et nommé l'Harvard-Collège, qui est la maison d'éducation la plus ancienne et la plus complète des États-Unis.

Albert Pike reçut donc une instruction solide, mais qui ne fut pas poussée jusqu'au bout. A vingt ans, il obtint le grade de maître-ès-arts (1829), et il s'arrêta là. Interrompant ses études, il rejoignit sa famille à Newburyport et s'y installa comme professeur de grammaire dans une institution primaire. Peu après, il passa à Fairhaven, toujours dans le Massachusetts, où il continua à exercer son état de pédagogue.

Tout-à-coup, en 1831, la passion des voyages le prend, et le voilà partant pour le sud et l'ouest, quittant les Etats-Unis, allant à Santa-Fé, à New-Mexico, parcourant à pied d'énormes distances, explorant les régions sauvages qui avoisinent les Montagnes Rocheuses.

En 1832, il remplit, pendant quelques mois, les fonctions de clerc dans une étude d'avocat à Santa-Fé, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement territorial du Nouveau-Mexique, et alors centre commercial d'une immense province mexicaine. Mais il ne pouvait pas tenir en place ; sa nature aventureuse lui interdisait le repos.

En septembre de cette même année, c'est-à-dire une fois la saison des pluies bien terminée, il se joint à quarante-cinq excursionnistes, qui avaient pris pour programme l'exploration de la rivière Pécos ; puis, allant encore plus loin, en décembre, la petite troupe dont il faisait partie remontait à la source du Rio-Brazos, et de là allait jusqu'à Fort-Smith, et voilà ainsi Pike arrivant dans l'Arkansas.

Dans cette route, il avait traversé de nombreux territoires indiens et s'était lié avec plusieurs tribus de Peaux-Rouges, notamment avec les Cherokees ; toute sa vie, au surplus, il entretint des relations avec les sauvages ; eux et lui sympathisaient. Que l'on ne croie pas que j'exagère en donnant ce détail ; je fournirai plus loin des preuves, et je citerai des faits, qui, pour n'être pas connus en Europe, n'en sont pas moins historiques.

L'itinéraire de ce long voyage, si périlleux, si accidenté, est très curieux à étudier. Dans la seconde partie de l'excursion, alors que nos touristes suivaient la ligne des Montagnes Rocheuses, se dirigeant de Santa-Fé vers le nord par la région des pics espagnols, le jeune Albert entraîna ses compagnons à l'ascension d'un des plus hauts sommets du

Colorado. L'entreprise était extrêmement dangereuse ; mais Pike et ses amis en vinrent à bout, tout de même. Cette montagne fait partie, à la pointe extrême sud, d'une petite chaîne que contourne l'Arkansas, à l'endroit même où la grande rivière reçoit son premier affluent ; elle est prodigieusement escarpée, et son altitude est de 3,935 mètres, c'est-à-dire 875 mètres de moins que le Mont-Blanc (4,810 m.), et 1,050 mètres de plus que le Pic du Midi d'Ossau (2,885 m.), pour parler des sommets des Alpes et des Pyrénées les plus connus du lecteur français.

Du haut de cette montagne du Colorado, placée en belvédère gigantesque du côté de la plaine, de ce sommet vertigineux que le futur chef de la franc-maçonnerie universelle escalada le premier parmi les explorateurs ayant laissé un nom dans l'histoire, l'œil découvre un panorama superbe sur les savanes, la vue s'étend à une distance incalculable. Le jeune Albert donna son nom à cette montagne, et lorsque plus tard la célébrité vint à l'homme, ses compatriotes confirmèrent la dénomination : aujourd'hui, sur toutes les cartes d'Amérique éditées aux États-Unis, ce sommet important des Montagnes Rocheuses est désigné sous le nom de « Mont de Pike ». Quelque jour, peut-être, ce sera un lieu de pèlerinage pour les lucifériens du Nouveau-Monde.

A Fort-Smith, le jeune Albert Pike s'arrêta enfin et se refit maître d'école. Mais la pédagogie ne lui plaisait décidément pas, non plus que le séjour dans une si petite ville. Aussi, dès le milieu de 1833, vient-il s'établir d'une façon plus sérieuse à Little-Rock, capitale de l'état d'Arkansas, qui ne faisait pas encore partie de la confédération des États-Unis.

Là, il reprend ses études, il fait son droit, ouvre un cabinet de consultations, devient avocat ; en même temps, il crée un journal, avec les fonds d'un ami qui professe pour lui le plus bel enthousiasme. Dans ce journal, l'*Arkansas-Advocate*, il traite les questions les plus diverses : politique, droit, administration. Il y publie le récit de ses aventures, récit que, l'année suivante (1834), un éditeur de Boston met en volume, en l'accompagnant d'une carte descriptive des pays parcourus par l'auteur. Ce n'est pas tout ; Albert Pike est encore poète, et ses premières poésies paraissent d'abord dans son journal.

Dès lors, la popularité lui vient ; sa petite feuille était pour lui une réclame permanente, le faisant connaître en dehors même de la région. Il a de la chaleur dans le discours ; les affaires qui lui sont confiées sont nombreuses. Il a presque exclusivement la clientèle des Indiens, dont il est le conseil lors de la vente de leurs biens au gouvernement fédéral. Ses poésies lui valent l'admiration de ses compatriotes, prompts à s'emballer, comme l'on sait. C'est à Little-Rock qu'il se marie (1834). Elu

membre de diverses assemblées délibérantes, tant de la ville que de l'état, il est chargé de réviser les statuts de l'Arkansas.

Maintenant, il est déjà riche ; il vend la propriété de son journal (1836). Sa renommée traverse l'Atlantique, mais est désormais solidement établie aux Etats-Unis. Le *Blackwood's Magazine* sollicite et obtient sa collaboration (1839). Les journaux de Philadelphie, de Boston, de New-York, se disputent ses vers.

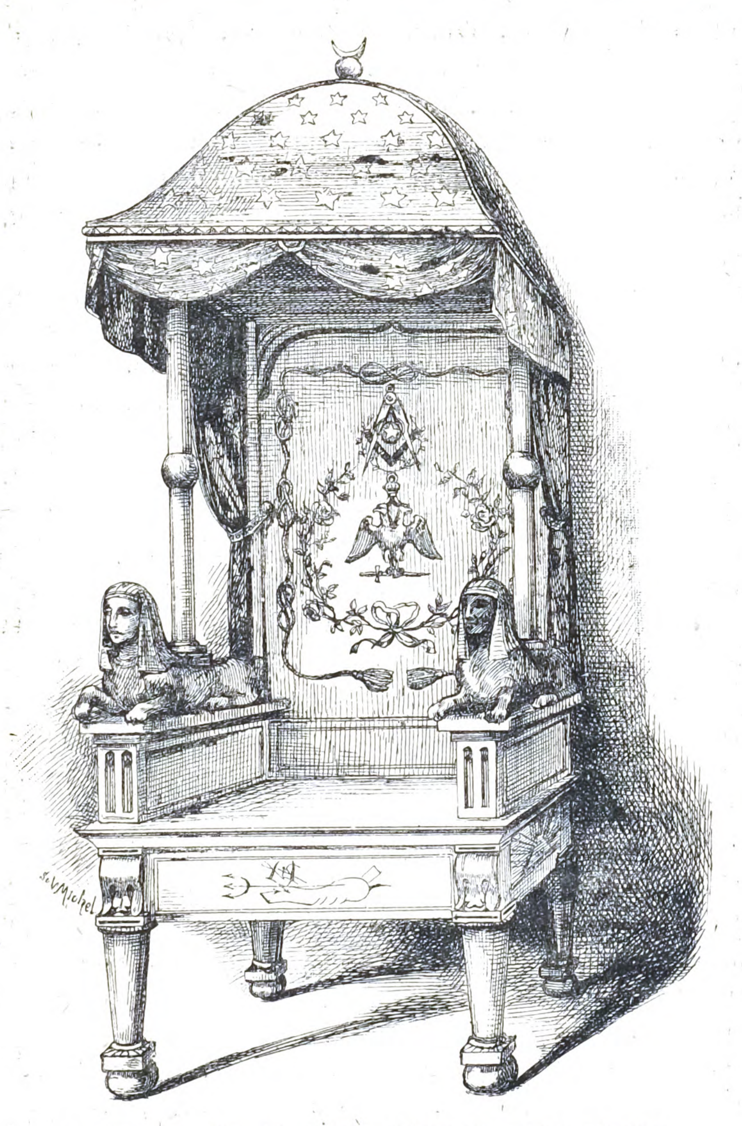
C'est à cette époque qu'il fit paraître son poème *Ariel*, aujourd'hui introuvable, et que Sophie Walder sait par cœur ; il l'écrivit, m'a-t-elle raconté, au milieu des savanes où il aimait à se perdre, pendant que son cheval paissait à ses côtés. Il composa aussi, dans ce temps-là, un roman indien, dont Sophia possède le manuscrit original ; ce roman décrit les mœurs des Peaux-Rouges (Comanches), des Navajos, et la vie mexicaine, à l'époque primitive des incursions espagnoles ; la grande-maîtresse palladiste se propose d'en publier une traduction française. Elle assure que c'est très beau ; mais j'avoue humblement que le peu qu'elle m'en a fait lire ne m'a guère intéressé. De son *Ariel* je n'ai pas besoin de dire que c'est un poème absolument satanique ; personne n'ignore qu'Ariel est le nom d'un des démons les plus en faveur auprès des cabalistes ; comme on le voit par là, Albert Pike était un luciférien précoce, et le mauvais ange, dont les Moabites firent une de leurs principales idoles, apparaissait à ses yeux comme un génie bienfaisant, auquel un culte était dû.

Quand je viens de dire : « apparaissait à ses yeux », je ne me suis pas servi de cette expression à la légère. Ariel est, en effet, le premier démon qui se soit manifesté à Albert Pike, s'il faut en croire son LIVRE DES RÉVÉLATIONS, ouvrage des plus étranges, qui n'a jamais été imprimé, et dont le manuscrit, *coté et paraphé à chaque page par une signature de diable*, est conservé précieusement aux archives centrales du Rite Palladique, à Charleston. De cette Bible Satanique il n'existe qu'une vingtaine de copies complètes, aux mains seules des plus hauts initiés.

C'est en 1836 que l'Arkansas fut admis dans la confédération des États-Unis ; il va sans dire qu'Albert Pike fut un des négociateurs de cette importante annexion. Il était alors un personnage politique considérable, bien qu'il n'eût encore que vingt-sept ans. De 1840 à 1845, il exerça les hautes fonctions de rapporteur de la Cour Suprême de l'Arkansas ; tous ses rapports ont été publiés par ses soins.

Sur ces entrefaites, survinrent des événements, dont Pike sut profiter pour se mettre de plus en plus en évidence.

Le Texas, qui jusqu'en 1835 avait été une province du Mexique, s'était, en cette année-là, révolté contre le gouvernement de cette république ; sous la conduite du général Houston, les troupes provinciales du Texas



LA CHAISE D'OR OU SAINT-SIÈGE DE BAAL-ZÉBOUB
au Parfait Triangle des Mages Élus (Charleston).

avaient battu le président mexicain Santa-Anna et son armée; et le Texas, alors, pays considérable, puisqu'il a, en superficie, 160,000 kilomètres carrés de plus que la France (1), s'était constitué en république indépendante.

Or, en 1845, James Polk (appartenant au parti démocrate et esclavagiste) étant président des États-Unis, le Texas demanda à entrer dans la

(1) La France compte 527,577 kilomètres carrés, y compris la Corse; la superficie du Texas est de 688,383 kilomètres carrés.

puissante confédération. L'année précédente, l'Orégon s'était détaché du Mexique et avait été l'occasion d'un conflit entre la grande république Américaine et l'Angleterre. L'annexion du Texas mit le feu aux poudres, et une guerre terrible éclata. Le Mexique rappela Santa-Anna qui vivait réfugié à la Havane et le nomma généralissime de ses armées pour soutenir la lutte contre les États-Unis. Mais ce fut en vain; malgré des prodiges de valeur, Santa-Anna fut vaincu à plusieurs reprises. L'Angleterre et les États-Unis se partagèrent l'Orégon (1846). D'autre part, les Mexicains furent écrasés à la sanglante bataille de Saltillo; le général américain Scott leur prit la Vera-Cruz; Albert Pike. qui se distingua dans la grande journée de Buena-Vista (23 février 1847), où il commandait la cavalerie de l'Arkansas, reçut la reddition de Mapimi; Santa-Anna fut défait à Jalapa; Puebla et Mexico tombèrent aux mains de l'armée des États-Unis. Finalement, Santa-Anna que ses concitoyens avaient investi de la dictature et qui avait transféré le siège du gouvernement à Queretaro, dut céder et signer une paix désastreuse pour sa patrie (2 février 1848). Le Texas était définitivement reconnu comme appartenant aux États-Unis; en outre, la province mexicaine dont la ville principale était Santa-Fé, laquelle province devint l'état territorial du Nouveau-Mexique, et d'autre part, la Californie, dont San-Francisco était le chef-lieu, entraient également dans la confédération. Cette guerre, où Albert Pike avait brillé, il est juste de le reconnaître, valait donc aux États-Unis trois immenses provinces. Une annexion pareille était tellement exorbitante, que les Américains, quoique vainqueurs, payèrent aux Mexicains une indemnité de dix millions de dollars. Mais les Yankees savaient ce qu'ils faisaient en s'attribuant, même à ce prix, la Californie; leurs explorateurs, tels que Pike et autres, les avaient renseignés depuis longtemps sur la valeur du pays. Peu après l'annexion, se révélaient les découvertes des fameuses mines d'or le long du Sacramento et du San-Joaquin.

On conçoit sans peine que, depuis cette guerre où il prit une part glorieuse, Albert Pike ne fit que grandir en considération parmi ses compatriotes.

Je n'étonnerai aucun de mes lecteurs en disant que le personnage qui nous occupe en ce moment était entré de bonnne heure dans la franc-maçonnerie; c'est à Little-Rock qu'il s'y affilia, dès son arrivée dans cette ville, c'est-à-dire à vingt-quatre ans. La Grande Loge de l'Arkansas a été fondée en 1821 et compte aujourd'hui 432 loges sous son obédience. C'est un pasteur protestant le, révérend Léonidas Polk parent de James Polk et l'un des chefs du parti esclavagiste, qui donna à Albert Pike l'initiation; le pasteur protestant et le précoce luciférien s'étaient compris.

La guerre de la Sécession est trop connue pour que j'en retrace les épisodes. Je dirai seulement le rôle qu'y jouèrent Albert Pike et la franc-maçonnerie ; il ne fut guère à leur honneur.

Abraham Lincoln, candidat du parti qui réclamait l'abolition de l'esclavage, avait été élu président de la grande république américaine (1860) ; il en résulta une vive agitation dans les états du sud, où le parti esclavagiste avait l'immense majorité. La révolte, je l'ai rappelé plus haut, commença à Charleston, ville où siégeait et où siège encore le Suprême Conseil du Rite Écossais pour la juridiction sud des États-Unis. La Caroline du Sud, le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, la Caroline du Nord, le Tennessee, la Virginie, le Kentucky et une partie du Missouri se séparèrent de l'Union, pour former une confédération nouvelle où l'esclavage serait maintenu (12 avril 1861).

La franc-maçonnerie, dans cette horrible guerre civile, la franc-maçonnerie qui proclame si haut qu'elle veut émanciper l'humanité, se prononça carrément pour les esclavagistes, en cette circonstance solennelle.

Depuis deux ans, Albert Pike, qui avait fait son chemin dans la secte, occupait les fonctions de souverain commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, bien qu'il ne demeurât pas dans cette ville ; il avait alors conservé son domicile à Little-Rock, mais s'était créé un pied-à-terre à Washington. Et, à ce propos, disons que la date exacte de son élection n'est pas très nettement fixée. Il n'était pas présent à Charleston, quand elle eut lieu : ce fut Gallatin Mackey qui proposa son nom aux suffrages des membres du Suprême Conseil, et aucun candidat ne lui fut opposé ; le jour du scrutin, le conclave maçonnique n'était pas au complet ; on vota néanmoins, mais le vote ne rassembla que le tiers des voix nécessaires. Le scrutin resta donc ouvert, comme en permanence, et de temps en temps un des grands électeurs venait ajouter son suffrage à ceux de ses collègues. Pike fut élu à l'unanimité ; seulement, il fallut huit jours au moins pour l'opération, et, pour comble de ridicule, le docteur Mackey ne songea à dépouiller le vote que cinq jours après encore. Il s'ensuit que le Suprême Conseil de Charleston n'a jamais pu préciser la date de l'élection d'Albert Pike. Il y a choisir entre ces trois interprétations : 6 janvier 1859, jour du vote ; 14 ou 15 janvier, jour non précis où le dernier membre du Suprême Conseil vint déposer son suffrage dans l'urne ; 19 janvier, jour où Gallatin Mackey se décida à songer qu'il était temps de vérifier le résultat du scrutin, pour le proclamer ensuite à la première occasion. L'élection était si sûre, le candidat unique si indiscuté, que les choses s'étaient passées un peu trop à la bonne franquette.

Donc, quand éclata la guerre civile, le grand-maître Albert Pike et tout le Suprême Conseil de Charleston se déclarèrent en faveur des partisans du maintien de l'esclavage.

A la tête des fédéraux, c'est-à-dire des abolitionnistes et partisans du maintien à tout prix de l'union intégrale des états, se signalèrent les généraux Scott, Mac-Clellan, Mac-Dowell, Burnside, Pope, Butler, Banks, Rosencrantz, Sherman, Hooker, Meade, Thomas, Sheridan, Terry, Sumner et Grant, ainsi que les commodores Dupont et Foote. Du côté des confédérés, c'est-à-dire des esclavagistes voulant la séparation d'avec les états du Nord, les chefs les plus en vedette dans cette lutte terrible de quatre ans, furent les généraux Beauregard, Price, Jackson, Lee, Van Dorn, Bragg, Longstreets, Ewell, Hardee, Albert Pike, Carley, Hood, Lowell, Léonidas Polk, Brekenrige et Johnston. C'est surtout à Grant que revient la part la plus grande des succès décisifs obtenus par les unionistes, pendant les deux dernières années. Les séparatistes, eux, remportèrent aussi de nombreux avantages, d'abord, alors que Jackson fut leur généralissime, — il périt, en revenant de la bataille de Chancellorsville, le 3 mai 1863, mortellement blessé par un de ses propres soldats qui l'avait pris pour un abolitionniste, — et ensuite, avec Lee, qui fut le héros du parti par l'audace et la vigueur de ses opérations.

La guerre fut faite avec une véritable sauvagerie de la part des confédérés séparatistes. Comme ils n'avaient presque pas de marine, leur président, Jefferson Davis, délivra des lettres de marque à tous les corsaires qui voulurent profiter de ces tragiques événements pour en augmenter l'horreur, en se livrant au banditisme, en capturant et pillant les navires marchands appartenant à des armateurs des états du Nord.

Léonidas Polk, qui était pasteur protestant dans l'Arkansas en 1833, époque où il initia Albert Pike à la franc-maçonnerie, et qui en 1841 avait été nommé évêque de la Louisiane, se déclara, dès le début du conflit, hautement pour la séparation et pour le maintien de l'esclavage ; et, à raison de ce qu'il avait été sous-lieutenant d'artillerie avant d'exercer le ministère sacerdotal, il reprit le service militaire pour combattre sa patrie ; on vit alors cet évêque franc-maçon, improvisé général, mis à la tête du 2e corps d'armée des confédérés. Il envahit le Kentucky. Il prit part à la terrible bataille de Chickamanga (20 septembre 1863), où les séparatistes vainquirent les unionistes, à celle de Chattanooga (5 mai 1864), où ceux-ci, par contre, triomphèrent, et trouva la mort au milieu de la mêlée, après avoir fait un épouvantable carnage. Ainsi finit le digne parrain maçonnique d'Albert Pike.

On sait que ces combats de la guerre de la Sécession sont au nombre des plus sanglants dans l'histoire du monde : plusieurs batailles durèrent

jour et nuit sans interruption ; on en cite qui durèrent jusqu'à sept jours, tant l'acharnement était grand des deux côtés.

Personne n'ignore, non plus, que les esclavagistes ne reculèrent pas devant le crime, lorsqu'ils se virent définitivement vaincus par les abolitionnistes.

Le général Lee, accablé par les forces de Grant, avait fait, mais en vain, un suprême effort à Burkesville, le 5 avril 1865, et le 7 il déposait les armes, acceptant une capitulation honorable que lui offrait le commandant en chef des armées fédérales. Les confédérés, dans leur rage, voulurent alors venger leurs échecs par l'assassinat même du président de la République.

Un acteur franc-maçon, du nom de John-Wilkes Booth, fut désigné dans les arrière-loges pour être le meurtrier. Le 14 avril, le président Lincoln s'était rendu au théâtre de Ford, à Washington, avec sa femme et deux amis ; on y jouait *Our American Cousin*. Au milieu du second acte, Booth parvint à s'introduire dans la loge occupée par Lincoln et le tua d'un coup de pistolet ; puis, écartant d'un coup de poignard un des amis du président, M. Rathburn, il sauta hors de la loge sur la scène du théâtre, en criant : « *Sic semper tyrannis !* le Sud est vengé ! » Au milieu de la stupéfaction générale, il parvint à s'échapper et s'enfuit sur un cheval que les frères du Rite Écossais lui avaient tenu prêt.

Au même moment, un autre ultionniste frappait de cinq coups de poignard le secrétaire d'État de la République, M. Seward, qui était malade dans son lit.

Booth se sauva dans le Maryland ; mais, s'étant cassé la jambe en tombant de cheval, il s'arrêta pour se faire panser chez un chirurgien, le docteur Mudd, puis continua sa route. Cependant, sa piste était suivie ; on le trouva renfermé dans la grange d'une ferme ; et, comme il refusait d'en ouvrir la porte, on introduisit par les fissures de la paille enflammée qui produisit un incendie. Finalement, il fut tué par une balle, au moment où il s'apprêtait à sortir, le pistolet au poing. Son cadavre, transporté à l'arsenal voisin sur le Potomac, disparut la nuit suivante, sans qu'on ait jamais pu savoir par qui ni comment il avait été enlevé.

Dans l'odieuse secte, le frère John-Wilkes Booth est considéré comme un martyr ; quant à ses restes, ils reposeraient secrètement à Charleston, au siège du Suprême Directoire Dogmatique, dans un mausolée souterrain situé au-dessous du Labyrinthe Sacré, si je m'en rapporte à un mot qui échappa à Jonathan Chambers dans une de ses conversations avec moi. Mais, ceci m'ayant été dit lors de mon dernier voyage à Charleston et tandis que Chambers me raccompagnait à la gare, je n'ai pas eu la possibilité de vérifier.

En ce qui concerne Albert Pike, voici quel fut son rôle pendant la guerre de la Sécession :

En dehors de son action maçonnique comme grand-maître du Suprême Conseil du Rite Écossais pour la juridiction sud, il opéra comme militaire et reçut un commandement bien digne de lui. Le gouvernement insurrectionnel lui confia la mission d'organiser et de diriger des régiments de sauvages.

Oui, il fut le général en chef des Peaux-Rouges, fanatisés par lui et déchaînés contre les partisans de l'abolition de l'esclavage. — Vous croyez peut-être que j'invente ? — Eh bien, je vais préciser.

Les esclavagistes, dans leur fureur fratricide, ne reculèrent devant aucun moyen de succès. Albert Pike était en relations suivies avec toutes les tribus, même anthropophages, du territoire indien, voisin de l'Arkansas ; il leur disait couramment qu'eux et lui adoraient les mêmes esprits, quoique sous des noms différents, et il vivait ainsi avec ces peuplades dans un état d'intimité parfaite. Chickasaws, Comanches, Creeks, Cherokees, Miamis, Osages, Kansas, Choctaws, il les connaissait tous, et pour eux tous il était « le visage-pâle fidèle ami et grand protecteur ».

Les Choctaws, qui ne sont pas moins de 18,000 aujourd'hui encore, et les Cherokees, pas moins de 15,000, sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les moins sauvages parmi ces tribus ; ils cultivent la terre, et avant la guerre ils employaient des esclaves. Quant aux autres, principalement les Chickasaws et les Comanches, ils s'intitulent « les rois des prairies » et ne vivent que de rapines et de pillage ; établis par milliers d'un total inconnu, échappant à toute statistique, promenant leur vie errante à travers les immenses plaines qui s'étendent du Rio-Grande jusqu'à l'Arkansas et au Kansas, et même jusqu'au Missouri, cavaliers habiles, terribles bandits des savanes, ils sont des guerriers intrépides et des voleurs adroits ; ils adorent le soleil, dont ils portent l'image au cou et sur leur bouclier. Aussi, répondirent-ils avec empressement à l'appel de leur grand ami Albert Pike : une telle guerre était, pour eux, une occasion exceptionnelle de razzias formidables, sans aucun frein opposé à leurs cruels instincts.

Le gouvernement insurrectionnel nomma donc Pike commissaire indien, chargé de négocier avec les plus puissantes tribus sauvages une levée générale de leurs guerriers ; pour organiser cette armée de tirailleurs d'un nouveau genre, il fut créé gouverneur des territoires occupés par les Peaux-Rouges; et, une fois ces hordes réunies et placées sous son commandement, il eut le titre de brigadier-général de tous les régiments indiens.

Il est facile de comprendre maintenant ce qui se passa : ce ne fut plus la guerre, ce fut une orgie de meurtres. L'armée indienne, commandée par le général Albert Pike, eut sa réputation promptement faite ; *elle scalpait les ennemis sur le champ de bataille* (absolument authentique, historique). Des atrocités sans nom furent commises par les troupes de Pike, dans les diverses rencontres avec les fédéraux. Le scandale fut si grand, notamment à la bataille de Pea-Ridge (7 mars 1862), où le général Pike conduisit en personne ses régiments de Comanches, Cherokees, etc., que les puissances étrangères s'émurent, et, sur les représentations de l'Angleterre qui menaça d'intervenir au nom des droits de l'humanité, le gouvernement séparatiste, présidé par Jefferson Davis, fut obligé de dissoudre ses troupes auxiliaires indiennes. Ceci, je le répète, c'est de l'histoire ; personne n'ignore, aux États-Unis, ce que je viens de rapporter.

Voilà donc, envisagée au point de vue maçonnique, la guerre de la Sécession ; voilà quelle fut l'action, quels furent les exploits des francs-maçons esclavagistes et de leur chef.

Il semble qu'après l'insurrection tant de crimes auraient dû recevoir leur châtiment. Sur le premier moment, le gouvernement fédéral eut, en effet, la pensée qu'il devait punir. Mais tout céda devant les grandes considérations politiques : le pays était fatigué, les populations réclamaient de part et d'autre l'apaisement ; une amnistie générale fut proclamée ; le procès commencé contre Jefferson Davis et autres instigateurs ou complices d'assassinats fut abandonné. Bien plus, Albert Pike, l'ex-commandant en chef de l'armée des Peaux-Rouges, fut maintenu dans son grade de général, à titre honoraire.

Pendant un an encore après la guerre, Pike exerça les fonctions de juge à la Cour Suprême de l'état d'Arkansas. Puis, il quitta définitivement Little-Rock, et, pour se rapprocher davantage de Charleston, siège du Suprême Conseil dont il était le grand-maître, il s'établit à Memphis, dans le Tennessee.

Memphis avait alors 25,000 habitants. Les francs-maçons y pullulaient. Le nom seul donné à cette ville américaine indique clairement que ses fondateurs étaient de vrais initiés. Cependant, les loges, avant son arrivée, pratiquaient toutes le rite de Royale-Arche et étaient sous l'obédience de la Grande Loge de Nashville, fondée en 1813. Albert Pike constitua à Memphis un atelier d'écossisme ordinaire et un aréopage spécialement voué au spiritisme, qu'il nomma le « Nouveau Serapeum ».

Par le chemin de fer, il se rendait, quand il voulait, à Charleston, où résidait en permanence son lieutenant Gallatin Mackey, le véritable administrateur du Suprême Conseil.

Il ne serait pas mauvais peut-être de dire ici quelques mots de l'homme qui a si longtemps secondé le grand chef occulte de la franc-maçonnerie universelle. Tous les renseignements que j'ai recueillis sur lui, je les tiens de Cresponi et des Walder.

Gallatin Mackey est né à Charleston le 11 mars 1807, et il est mort à Fortress-Montroë le 20 juin 1881. C'est au collège de la Caroline du Sud qu'il a pris ses grades de médecin ; celui de docteur lui fut conféré en 1832. Il exerça, toute sa vie, dans sa ville natale. Cependant, à partir de 1844, il se consacra plus exclusivement à l'étude des sciences occultes. Sa marotte consistait à s'imaginer que l'âme de Jacques Molay avait émigré en lui, sous prétexte qu'il était né le jour même où le grand-maître des Templiers subit, quatre cent quatre-vingt treize ans auparavant, son supplice, — son martyre, disent les francs-maçons. — Je vais dire depuis quand il eut cette idée et par qui elle lui fut suggérée.

Voici ce que le docteur Mackey racontait, d'après ce qui lui avait été dit plus tard par ses parents, affirmait-il :

A l'âge d'un an, au premier anniversaire de sa naissance, c'est-à-dire le 11 mars 1808, il se mit à prononcer un mot, un seul, mot incompréhensible pour ceux qui l'entendirent, mais sur lequel ils ne purent se méprendre, attendu qu'il ne cessa de le répéter pendant tout le cours de la journée.

D'après sa prononciation, ce mot était celui-ci : *Mura*. L'enfant ne fit que dire, du matin au soir : — Mura! mura! mura!

Personne, autour de lui, ne comprit ce qu'il voulait; mais chacun demeura frappé de cette bizarrerie, d'autant plus que l'enfant criait ce mot étrange comme avec des éclats d'une joie extrême.

Lorsqu'il eut achevé sa onzième année, soit le 11 mars 1818, le jeune Gallatin fut, tout à coup, pris de faiblesse, dans la journée. Il tomba assoupi, d'abord; son corps prit une immobilité complète, puis une effrayante rigidité ; on le crut mort; le cœur ne battait plus. Au bout d'une heure seulement, il revint à lui ; en se réveillant, il expliqua qu'il lui avait semblé que son âme l'abandonnait,

Ce phénomène se renouvela, dès lors, régulièrement, chaque année, le 11 mars.

En 1848, à l'issue de la guerre du Mexique, le docteur Mackey se lia intimement avec Albert Pike. Or, comme un jour il racontait à l'auteur d'*Ariel* ce qui vient d'être dit, celui-ci lui déclara que ce devait être là le signe de quelque grande chose et qu'il consulterait à ce sujet un de ses esprits familiers.

Le lendemain, Pike disait à Gallatin Mackey :

— Mon cher ami, vous êtes prédestiné. Vous possédez en vous l'âme



REPRÉSENTATION GNOSTIQUE DE LA DIVINITÉ DOUBLE

Le dessin ci-dessus est la reproduction exacte d'un tableau peint par le F∴ Macdonald Bates, et figurant dans le Temple des Kadosch du Palladium et des Elues palladiques (ou salle du Triangle), à Charleston. Ce tableau a été reproduit plus ou moins fidèlement dans divers rituels de magie ou de maçonnerie occulte.

de l'illustre et saint martyr Jacques Molay, et c'est elle qui vous anime ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi...

C'est ainsi que Mackey crut dès lors à cette métempsychose.

Et Albert Pike ajouta :

— Le mot qui a paru incompréhensible à vos parents et que vous

n'avez cessé de répéter, à l'âge d'un an, c'est-à-dire inconsciemment, dans la journée du 11 mars 1808, c'est « Murat »... A ce moment-là, sans le savoir, vous prophétisiez, ou, pour parler plus exactement, c'est le sublime martyr des rois et des prêtres qui s'exprimait par votre bouche enfantine... En effet, ce même jour-là, 11 mars 1808, bien loin de nous, de l'autre côté de l'Atlantique, le frère Joachim Murat, un des plus hauts chefs français de notre sainte franc-maçonnerie, Murat, que notre Dieu avait marqué pour être peu après l'instaurateur et le grand-maître du Rite Écossais à Naples, le frère Murat, dis-je, entrait alors en Espagne pour affranchir ce pays de la tyrannie sacerdotale... Oui, cher ami, vos lèvres d'enfant proclamaient cet événement, cet acte de salut; car c'est cette année-là même qui a vu l'abolition de l'odieuse Inquisition dans la péninsule ibérique, son dernier refuge!... Quant à cette sorte de léthargie d'une heure, qui vous prend chaque année à cette même date du 11 mars et que votre science médicale n'a jamais pu parvenir à expliquer, l'esprit de lumière que j'ai consulté m'a répondu que nous en aurions ensemble l'explication, à Charleston, au prochain anniversaire du martyre, à la vengeance éternelle duquel nous nous sommes voués!...

Quel était ce nouveau mystère?... Je le dirai plus loin; car ne l'oublions pas, je me suis trouvé, moi aussi, à Charleston, un jour de 11 mars. Mais je ne dois pas anticiper; pour le moment, il ne me faut pas sortir des limites d'une biographie.

Revenons à la liaison intime d'Albert Pike et de Gallatin Mackey.

Dès ce moment, le docteur, déjà bien disposé par ses premières études de l'occultisme, se lança à corps perdu dans le spiritisme luciférien. Il fonda, en 1849, le *Southern and Western Masonic Miscellany*, dont il fit les frais à lui seul pendant trois ans; il considérait qu'il accomplissait une œuvre sainte; il alimentait de toutes ses élucubrations cet organe réservé aux initiés.

Plus tard, sur le conseil de Pike, il rédigea une revue destinée à élargir le cercle de l'action maçonnique; il s'agissait d'étendre la propagande jusque dans les milieux profanes. Ce fut la *Quarterley Rewiew* (revue trimestrielle), dont tous les articles étaient écrits avec un art vraiment surprenant. Il fallait ne pas compromettre les grands mystères par des indiscrétions maladroites, tout en s'exprimant assez clairement pour ceux qui savent lire entre les lignes. La belle époque de cette revue fut de 1858 à 1860.

A ce moment-là, Gallatin Mackey s'était tout à fait familiarisé avec les littératures anciennes et celles du moyen âge; le symbolisme, la cabale, le Talmud et le Zohar n'avaient plus de secret pour lui.

Celui de ses livres qui avait attiré sur lui l'attention d'Albert Pike était

le *Lexicon of Freemasonry*, publié pour la première fois à New-York, en 1845. Cet ouvrage fait autorité dans le monde des sectaires; il est, aujourd'hui encore, aux États-Unis et en Angleterre, le vade-mecum de tout bon franc-maçon. Un autre ouvrage très important du docteur Mackey est celui qui porte pour titre *The Mystic Tie* (la chaîne mystique), datant de 1849, édité à Charleston.

J'ai dit plus haut qu'en janvier 1859 Gallatin Mackey se fit l'interprète de tous les grands électeurs du Suprême Conseil de Charleston en proposant l'élévation d'Albert Pike à la souveraine grande-maîtrise. Jusqu'à sa mort, le docteur fut le lieutenant, le second, l'*alter ego* du chef suprême, sous le titre de grand secrétaire du Suprême Conseil; leurs deux âmes étaient étroitement unies. Pike, soit qu'il habitât Little-Rock, soit Memphis, soit Washington, dirigeait tout en dernier ressort; mais il savait qu'il pouvait s'en rapporter entièrement à Mackey pour les diverses questions d'administration du rite et du Suprême Directoire.

Au surplus, ils avaient entre eux, pour toutes les communications urgentes et importantes, une médiation dont j'aurai à parler plus loin et qui sort complètement de l'ordre des choses naturelles. Ils ne disposaient entre eux de messagers sûrs, dévoués jusqu'à la mort, fanatiques jusqu'au crime, que pour le transport de documents de l'un à l'autre; mais, pour tenir conversation à cent cinquante et deux cents lieues de distance, ils n'avaient nullement à recourir au téléphone. Et, de même, le chef suprême communique, quand il le veut, sans que sa voix ait à passer par aucun fil ou câble électrique, avec le Souverain Directoire Exécutif, à Rome, avec le Souverain Directoire Administratif, à Berlin, et avec les Grands Directoires Centraux de Washington, de Montevideo, de Naples et de Calcutta.

Du docteur Gallatin Mackey, il faut citer encore, en fait d'ouvrages maçonniques fort appréciés des sectaires : son *History of Freemasonry in South Carolina* (1861); le *Manual of the Lodge* (1862); le *Masonic Ritualist* (1867); le *Symbolism of Freemasonry* (1869); l'*Encyclopœdia of Freemasonry* (1874), et le recueil *Masonic Parliamentary Law* (1875). L'avant-dernier ouvrage est le plus important de tous.

Ces quelques lignes qui précèdent étaient nécessaires, afin que le lecteur sût bien que le F∴ Gallatin Mackey a été aux États-Unis un auteur sacré dans la franc-maçonnerie, exactement comme le fut en France le F∴ Ragon. Ce n'était pas un simple secrétaire d'un comité; il était réellement et effectivement le bras droit du chef suprême.

Aussi, quand il mourut, Albert Pike prit le deuil et le garda pendant onze mois lunaires.

Tous les journaux américains inféodés à la franc-maçonnerie ont

décrit les honneurs funèbres que le général Pike fit rendre à son ami.

Le corps du docteur Mackey fut transporté de Fortress-Monroë à Washington, et, indépendamment de la cérémonie particulière qui eut lieu au temple maçonnique en présence des initiés seuls, une solennité publique fut ordonnée par le grand-maître suprême.

Il choisit pour cela un des temples protestants dont les ministres sont affiliés à la maçonnerie, l'église All-Souls. Le service funèbre fut célébré par le F.·. Shippen, pasteur, qui, son office fait, céda la place au général Albert Pike, comme s'il eût été son supérieur dans la hiérarchie sacerdotale : il l'était, en effet; mais le public ne pouvait soupçonner dans quelle hiérarchie sacerdotale le révérend Shippen avait à s'incliner devant le grand vieillard à barbe blanche. Celui-ci monta dans la chaire et prononça le panégyrique du défunt, en ne faisant allusion, bien entendu, qu'aux faits de sa vie que le public avait à connaître.

Mais un homme comme Albert Pike ne pouvait s'en tenir à une manifestation ordinaire. Son discours terminé, il descendit de la chaire, vint au milieu de l'église, se plaça devant le catafalque où se trouvait le cercueil de Gallatin Mackey. On lui apporta une grande torche allumée, qu'il s'était fait préparer; il la prit, et, l'agitant d'une façon mélodramatique, il s'écria sept fois d'une voix forte :

— Frère Gallatin Mackey, nous te pleurons! nous te conjurons de reparaître!... Entends-tu notre appel ?

Puis, aucune voix n'étant sortie du cercueil, Albert Pike jeta sa torche par terre d'un air accablé, laissa tomber ses bras, et dit avec gravité et mélancolie :

— Hélas! notre frère Gallatin Mackey ne répond pas à notre appel!...

Cette cérémonie inusitée, qui n'avait jamais eu lieu publiquement dans une église, impressionna vivement les assistants, et l'on en parla longtemps à Washington. Les curieux en trouveront le compte rendu très complet dans le *National Republican*, journal quotidien de Washington, numéro du 27 juin 1881.

Le rédacteur du compte rendu, qui est évidemment un affilié à la secte, écrit, entre autres choses, ceci : « Juste au moment où le général Pike lançait son appel au défunt, un rayon de soleil frappait le vitrail de l'ouest, traversait la nef, et, éclairant son visage vénérable, lui donnait l'aspect sévère et digne d'un saint des anciens jours ; l'illusion ne fit qu'augmenter, lorsque, d'une voix mélancolique, il constata tristement le silence du docteur Mackey. »

Cette digression sur Gallatin Mackey terminée, je reviens à Albert Pike au moment où nous l'avons laissé, s'établissant à Memphis, dans le

Tennessee, en 1866, c'est-à-dire un an après la fin de la guerre de la Sécession.

Là, il exerça, comme dans l'Arkansas, sa profession d'avocat. L'année suivante, il entreprit, comme éditeur, la publication du *Memphis Appeal*. Puis, en 1868, il vendit ses droits d'éditeur et alla s'établir définitivement à Washington, où il plaida et donna des consultations jusqu'en 1880, époque exacte à laquelle il abandonna la pratique du droit.

C'est en 1866 que se place une curieuse entrevue, ayant marqué comme le point de départ des relations entre Albert Pike et les Walder.

Philéas Walder revenait alors d'une de ses missions faites en Europe pour le compte du mormonisme, et dont la première eut lieu en 1862. J'ai dit que l'ex-pasteur, dès la naissance de sa fille, la prit avec lui (1); l'enfant, pourvue d'une bonne nourrice allemande, fut emmenée par son père immédiatement à New-York, où Walder avait un ami dévoué, Jonathan Chambers, qui était en quelque sorte pour lui ce que Mackey était pour Pike. La seule différence est que Pike et Mackey avaient à peu près le même âge, tandis que Chambers, un des disciples de Walder, est bien plus jeune que l'ex-pasteur.

L'enfant fut élevée à New-York dans la famille Chambers, son père étant toujours par monts et par vaux. Mme Zoé Chambers, aujourd'hui décédée, était une Française ; c'est par elle que la jeune Sophie apprit notre langue.

Or donc, en 1866, Philéas Walder était à New-York, revenant de France, où il avait eu de longs entretiens avec l'ex-abbé Constant, prêtre apostat, bien connu des occultistes sous le nom d'Eliphas Lévi. Il avait à se rendre d'abord à Philadelphie. De son côté, Albert Pike était de passage à New-York, allant pour affaires à Boston, sa ville natale. A cette époque, Pike cherchait à attirer Chambers sous la bannière de l'écossisme ; celui-ci, ainsi que Walder, appartenait alors au rite de Royale-Arche, dans les hauts grades, cela va sans dire.

C'est en cette circonstance, chez sir Jonathan Chambers, que Pike et Walder firent connaissance, dans une réunion intime qui comprenait une vingtaine d'amis, tous francs-maçons s'occupant d'occultisme. Il y avait là huit ou neuf Français, de la colonie de New-York.

On était en octobre ; la petite Sophie avait trois ans passés.

Walder et Chambers, qui se livraient à diverses œuvres de magie,

(1) Mlle Sophie Walder a protesté publiquement, dans une lettre que plusieurs journaux ont reproduite, contre la version qui représente son père comme l'ayant ravie à sa mère, version fort répandue, du reste, et dont je me suis borné à me faire l'écho. A l'en croire, elle aurait été orpheline dès sa naissance, c'est-à-dire que sa mère serait morte en lui donnant le jour.
Dont acte. (*Note de l'auteur.*)

tant divinatoire qu'opératoire, aimaient, entre autres exercices, l'un des procédés de Cagliostro, la divination par les cartes blanches.

Voici comment on s'y prend :

Une personne de l'assemblée écrit la question qu'elle veut poser. Les lettres formant la phrase sont inscrites, une à une, sur des cartes blanches ; l'inscription faite, on brouille les cartes, et on remet l'ensemble au mage-devin, au médium. Celui-ci invoque un esprit et brouille de nouveau les cartes, à sept reprises. Si l'esprit n'est pas favorable ou si le devin chargé de donner la réponse n'est pas un bon médium, les cartes ont beau être battues ; elles ne donnent aucune phrase, lorsqu'on les reprend maintenant une à une. Si au contraire l'opération réussit, l'ordre dans lequel se trouvent les cartes brouillées fournit une phrase plus ou moins compréhensible, qui est la réponse désirée. A la fin de la phrase, il y a d'ordinaire un certain nombre de lettres qui ne forment aucun sens apparent. Ces lettres sont considérées comme les initiales d'une phrase en latin, que la perspicacité d'un médium présent doit constituer, *séance tenante*, et qui nécessairement doit confirmer la réponse en langage clair ; ces lettres restées à la fin sont appelées « lettres muettes ».

Une des règles, aussi, consiste à écrire avec tous les prénoms et les titres, dans la phrase de demande, les noms des personnes qui ont à figurer dans la question.

Au premier abord, il semble que c'est là purement et simplement un jeu de société, et que chacun pourrait s'y livrer sans inconvénient. Ou l'on n'obtiendra que des réponses incohérentes ; ou bien, pour avoir une réponse ayant le sens commun, elle proviendra d'une supercherie, d'un arrangement prémédité, d'un compérage. Même chez les médiums vraiment lucifériens, il y a toujours du charlatanisme mêlé aux prestiges ; les cas où le surnaturel est dégagé de toute jonglerie sont très rares. C'est ainsi que la coupable pratique dont je parle est formellement condamnée par le Saint-Siège, comme toutes les pratiques de Cagliostro, franc-maçon émérite, demi-charlatan et demi-sorcier.

Aussi, je ne me porte nullement garant de l'authenticité du fait que je vais rapporter ici. Y a-t-il eu supercherie? ou les démons sollicités ce jour-là chez Chambers furent-ils réellement les auteurs des réponses? Je n'ai pas à me prononcer ; je n'y étais pas. Je consigne uniquement, dans mon récit, ce que les Walder, le père et la fille, racontent à cette occasion ; ce sont eux qui disent que les choses se sont passées ainsi, et que ce n'est pas une anecdote fabriquée après coup. Bon nombre de palladistes américains répètent, d'après la parole d'honneur (!?!) de Chambers, que le fait est rigoureusement vrai. Encore une fois, moi, je n'atteste rien à ce sujet ; même, je ne relate ceci qu'avec une extrême méfiance.

Je prends donc cet incident, d'après la narration même que Chambers m'en a faite.

Walder affirmait, ce jour-là, à Pike que sa fille était un médium de premier ordre, qu'elle était imprégnée de surnaturel, et que, même inconsciemment, elle donnerait toutes les réponses qu'on voudrait, par la méthode de Cagliostro.

La réunion, piquée de curiosité, voulut procéder aussitôt à une expérience. C'était le soir. On prenait le thé. La fillette était depuis longtemps couchée. Mme Chambers s'en fut la prendre dans son lit et l'apporta encore mal éveillée, habillée d'une façon très impromptu.

On s'occupait alors beaucoup des affaires du Mexique, où Maximilien régnait depuis deux ans, sous la protection de l'armée française qui avait repoussé jusqu'aux confins du pays l'ancien président Juarez.

Un des Français présents inscrivit sur des cartes blanches, à raison d'une lettre par carte, la question suivante :

« *Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, sera-t-il heureux empereur du Mexique, jusqu'à la fin de sa vie, et laissera-t-il le trône à son fils ?* »

Le fils manquait, il est vrai ; mais l'impératrice Charlotte, née en 1840, était dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'espérance.

On réveilla tout à fait la petite Sophie, et Philéas Walder lui dit :

— Voyons, ma chérie, fais ta prière.

L'enfant récita une oraison diabolique qu'on lui avait apprise.

Alors, la petite Sophie brouilla les cartes par sept fois, en murmurant à chaque reprise, selon l'enseignement qui lui avait été donné :

— *Eistibus ! Nantur ! Phaldor !*

Ce sont là les noms de trois démons, très en faveur auprès des occultistes. Eistibus est appelé, par eux, le génie de la divination ; Nantur, le génie de l'écriture ; Phaldor, le génie des oracles.

Les cartes ayant été suffisamment brouillées, Walder les prit des mains de l'enfant et les étala sur la table, dans l'ordre nouveau où elles se trouvaient. Le mélange des lettres de la question donnait la réponse que voici :

« *Il accepte couronne ; fait malheureux. Le sang du Mexique lui sera dit funeste. Il périra, fusillé dans Queretaro, mais reviendra exhumé.* »

Il restait huit lettres muettes, I, J, I, H, D, H, J, D, que Philéas Walder, séance tenante, expliqua ainsi : « *Insidiis Jactatus, Inermis, Homicidiâ Die, Hostium Jure Deletur* », c'est-à-dire : « Roulant désarmé d'embûche en embûche, il est anéanti, en un jour homicide, par ses ennemis devenus ses juges. »

Une contre-épreuve fut demandée. Le frère François Maurel, ami de Pike et venu avec lui pour la première fois chez Chambers, prit un nouveau jeu de cartes blanches et y inscrivit, lettre par lettre, sa question :

« *Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha, fille du roi des Belges, mariée à Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, sera-t-elle heureuse sur le trône ?* »

La petite Sophie brouilla sept fois ces cartes, comme elle avait fait pour les premières, et à sept reprises, elle dit :

— *Eistibus ! Nantur ! Phaldor !*

L'ordre dans lequel elle rendit les cartes à son père, donna cette réponse :

« *Livrée aux catastrophes, elle doit marcher d'orage en orage. Elle doit, avant Maximilien immolé sur le mur, revenir tôt du Mexique en Autriche. Malheureuse ! Si digne de pitié ! Accablée d'une folie de désespoir ! Le cœur brisé !* »

Il restait cinq lettres muettes, H, C, F, G, H, que Philéas Walder interpréta ainsi : « *Heu! Coronâ Fractâ, Gemens Hebescit* », c'est-à-dire : « Hélas ! inclinée gémissante sur sa couronne brisée, sa raison s'obscurcit. »

Cinq mois après, les revers commençaient pour Maximilien, à la suite du retrait des troupes françaises (réembarquement de Bazaine et de son armée, le 12 mars 1867), et, le 19 juin de la même année, l'infortuné empereur du Mexique était jugé par les juaristes et fusillé à Queretaro, tandis que l'impératrice Charlotte, qui avait regagné l'Autriche avant le drame, devenait folle pour le restant de ses jours.

Je le répète, il ne faut pas exagérer la portée de cette historiette, qui probablement à été inventée en 1868, ou bien plus tard encore, par les Walder et leurs amis ; leur intérêt a été de l'accréditer, pour faire croire que Sophia avait émerveillé Albert Pike dès l'âge de trois ans. Mais, que cet incident soit vrai ou imaginaire, ce qui est certain, c'est que l'ex-pasteur et le souverain grand-maître du Suprême Conseil de Charleston ont fait connaissance chez Jonathan Chambers, en octobre 1866, à New-York. Toutefois, Albert Pike ne réussit pas, à cette époque, à les amener à l'écossisme. A cette époque, d'autre part, le palladisme ou Rite Palladique Réformé Nouveau n'était pas encore fondé. Walder était tout à sa propagande du mormonisme ; ce n'est qu'en 1873 qu'il abandonna le Rite de Royale-Arche et vint joindre ses efforts à ceux d'Albert Pike.

Dans l'ordre des faits graves, bien autrement graves que les exercices de divination par les cartes blanches, il y a lieu de citer les circonstances



PROCESSION DES CHEVALIERS DU TEMPLE
devant le Temple maçonnique de Philadelphie, lors des fêtes du centenaire de l'indépendance américaine (1883).

qui ont accompagné la fondation du Rite Palladique. Tous les détails qui y sont relatifs seront fournis dans la partie de cet ouvrage, consacrée à la Théurgie elle-même. Pour l'instant, je me contente de donner la date de cette fondation : *le 20 septembre 1870.* La haute maçonnerie s'est donc définitivement constituée avec un chef dogmatique, un suprême grand directeur, un souverain pontife luciférien, le jour même où l'usurpateur piémontais s'emparait de Rome et proclamait l'abolition du pouvoir

temporel des Papes. Et, lorsque le moment sera venu de retracer complètement ce qui se passa ce jour-là à Charleston, le lecteur verra qu'il n'y a pas eu là une simple coïncidence ; il y a eu plus qu'un plan prémédité, il y a eu intervention directe de Satan de la façon la plus certaine, et ce que j'aurai à dire là-dessus confirmera pleinement le récit fait à Cresponi par le docteur Timoteo Riboli au sujet de l'apparition du roi des enfers à Milan, au mois de juillet, précédant ce double événement : à Rome, suppression du pouvoir temporel des Papes ; à Charleston, création d'une papauté maçonnique, nomination d'un souverain pontife luciférien.

Le Palladisme a été fondé et est mis en œuvre pour préparer le règne de l'Ante-Christ ; voilà la vérité qu'il faut que tout le monde sache, voilà ce qu'il était temps de dire bien haut.

Il ne faudrait pas confondre, cependant, le Palladisme lui-même, qui est le spiritisme luciférien maçonnique, avec tous les rouages qui constituent le fonctionnement de la haute maçonnerie. Le Palladisme est le culte de Satan dans les arrière-loges d'un rite spécial superposé à tous les rites ; c'est un culte, une religion. La haute maçonnerie est une administration suprême, comportant une organisation développée au-delà même du Palladisme : certes, les chefs secrets se concertent et acceptent une direction supérieure unique, afin que les coups portent mieux ; mais il est, parmi les chefs les mieux obéis, des hommes qui ne sont pas lucifériens. De ce nombre est le F ∴ Findel, qui joue un rôle très important en Allemagne et en Europe, qui est soumis à Charleston pour le bien commun de la cause, mais qui n'est pas, à proprement parler, un palladiste dans le vrai sens du mot. Il sait tout, et il cachera aux profanes les choses mêmes qu'il n'approuve pas. Fidèle à la discipline, il suit une marche parallèle vers le but poursuivi par tous les sectaires : l'anéantissement de la religion catholique romaine. Au surplus, je consacrerai quelques pages au F ∴ Findel, qui est, dans la maçonnerie, une personnalité vraiment à part.

Dans les Inspecteurs Généraux en mission permanente, qui correspondent directement avec Charleston, il en est un certain nombre, ainsi que parmi les Inspectrices Générales, dont le pouvoir central se sert, sans qu'ils soient (ou qu'elles soient) pour cela affiliés au Palladium. Ce sont des adeptes, pourvus de hauts grades dans la maçonnerie ordinaire, ayant droit d'entrée dans toutes les loges et arrière-loges, sauf dans les triangles palladiques ; leurs bons offices sont appréciés, parce qu'ils sont toujours en mesure de fournir des renseignements intéressants. Seulement, les recruteurs de la Ré-Théurgie Optimate, ayant constaté que leur esprit n'est pas porté vers le luciférianisme, mais plutôt vers l'athéisme ou la

libre-pensée sceptique, ne contrecarrent pas leurs idées sur ce point, ne cherchent pas à les attirer aux derniers mystères de la philosophie gnostique, et les utilisent dans leur sphère d'action, afin de ne se priver d'aucun de ces auxiliaires précieux.

Par contre, on compte, — mais à titre tout à fait exceptionnel, — quelques palladistes recrutés en dehors de la franc-maçonnerie ordinaire. C'est à ceux-ci que Carbuccia faisait allusion, lorsqu'il me disait : « Les Ré-Théurgistes Optimates appartiennent *presque tous* à la franc-maçonnerie ». Cette catégorie fort restreinte comporte des spirites, qui, par le commerce des esprits fréquemment évoqués, en sont venus d'eux-mêmes à ne plus se faire illusion sur le caractère diabolique des phénomènes surnaturels dont ils sont les témoins, et qui, en proie à une perversion totale des idées, s'endurcissent dans leurs coupables pratiques et deviennent peu à peu lucifériens, au lieu de se convertir. Le Palladisme se les attache donc, eux aussi, quand il les rencontre ; et ceux-ci, comme on pense bien, n'ont pas besoin d'être envoyés dans les loges, puisque leur éducation satanique se trouve avoir été toute faite en dehors de l'engrenage de la maçonnerie.

En fondant le Rite Palladique Réformé Nouveau, le général Pike n'a pas créé l'occultisme maçonnique ; il existait avant le 20 septembre 1870 ; l'histoire tout entière de la secte le prouve, depuis Anderson et Désaguliers, qui l'instituèrent à Londres en 1717, jusqu'à Ragon, mort en 1862. Weishaupt, Swedenborg, Lessing, Frédéric II de Prusse, Mesmer, Pernety, Cagliostro, Martinez Pasqualis et son disciple Saint-Martin, Francia (le dictateur du Paraguay), lord Palmerston, le général Contreras, Mazzini, et tant d'autres francs-maçons de marque se livraient aux pratiques occultistes, travaillaient au grand-œuvre de la cabale. Mais les arrière-loges opéraient isolément, sans organisation commune, sans autre direction que celle des rituels de théurgie de Swedenborg, de Saint-Martin, de Laffon-Landébat, du vicomte de La Jonquière, etc. ; en un mot, les maçons initiés à l'hermétisme, sans suivre aucune loi générale, dispersés en diverses écoles, n'étaient pas groupés ni organisés au point de vue international. Ce groupement, c'est Albert Pike qui en a été le créateur. Voilà son œuvre, à moins que ce ne soit, comme il est permis de le croire, l'œuvre de Satan en personne, jugeant le moment venu de mettre lui-même la main à la pâte.

Et tandis que Pike posait les bases du Palladisme à Charleston, Mazzini, d'accord avec lui, organisait à Rome, où il accourut au lendemain de l'entrée des troupes piémontaises, la centralisation de l'action politique. Le premier reconnut le second comme Chef d'Action politique, et ainsi fut institué le Souverain Directoire Exécutif, ayant son siège dans

la Ville-Éternelle, en face du Vatican. Le second reconnut le luciférien américain comme Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle, et ainsi fut institué le Suprême Directoire Dogmatique, ayant son siège à Charleston, où se trouvait en dépôt le Palladium des Templiers.

Deux ans après, fut instituée à Berlin, sous le nom de Souverain Directoire Administratif, une troisième centralisation, celle-ci impersonnelle, fonctionnant au moyen d'un comité constamment renouvelé. Les membres de ce Directoire sont au nombre de sept, pris à tour de rôle dans les Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients et Grandes Loges des divers pays, et agissent en vertu de leur mandat *pendant trois mois seulement* (1). Le fonctionnement a lieu par un roulement établi d'une façon ingénieuse : chacun des rites existant sur le globe sauf pourtant le Rite Palladique, envoie, à tour de rôle, à Berlin, deux de ses membres des degrés supérieurs, pris tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, mais toujours pris dans un pays autre que l'Allemagne, et cela de mois en mois pour renouveler sans cesse le comité ; par contre, l'Allemagne n'a droit qu'à un membre dans le Directoire de Berlin ; mais, en tant que pays, elle ne subit pas de tour de rôle, et son représentant ne varie que d'après les rites.

Je citerai, comme exemple, le roulement de l'année 1892 :

Janvier. — Deux représentants du Suprême Conseil de Hongrie; deux représentants du Suprême Conseil du Brésil; deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud; un représentant de la Grande Loge royale l'Amitié de Prusse.

Février. — Deux représentants du Suprême Conseil du Brésil; deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud; deux représentants du Suprême Conseil du Canada; un représentant de la Grande Loge royale l'Amitié de Prusse.

Mars. — Deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud; deux représentants du Suprême Conseil du Canada; deux représentants du Grand Orient national d'Espagne; un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Avril. — Deux représentants du Suprême Conseil du Canada; deux représentants du Grand Orient national d'Espagne; deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore); un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Mai. — Deux représentants du Grand Orient national d'Espagne; deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore); deux représentants du Suprême Conseil de la République Argentine ; un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Juin. — Deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore); deux représentants du Suprême Conseil de la Répu-

(1) M. Adolphe Ricoux dit, par erreur : *six mois*.

blique Argentine; deux représentants du Suprême Conseil de France; un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Juillet. — Deux représentants du Suprême Conseil de la République Argentine; deux représentants du Suprême Conseil de France; deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago); un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Août. — Deux représentants du Suprême Conseil de France; deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago); deux représentants du Grand Orient national d'Haïti; un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Septembre. — Deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago); deux représentants du Grand Orient national d'Haïti; deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre; un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Octobre. — Deux représentants du Grand Orient national d'Haïti; deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre; deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney); un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Novembre. — Deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre; deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney); deux représentants du Suprême Conseil du Mexique; un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Décembre. — Deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney); deux représentants du Suprême Conseil du Mexique; deux représentants du Suprême Conseil d'Italie; un représentant de la Grande Loge l'Union Eclectique (Francfort-sur-le-Mein).

Par ce roulement, à l'exception du Palladium Réformé Nouveau, tous les rites, et chacun avec son pouvoir central de chaque pays, passent au Souverain Directoire Administratif et ont constamment l'œil ouvert sur la situation générale de l'association internationale et universelle. Tout est ainsi réglé d'un commun accord; l'entente est absolue entre les diverses puissances maçonniques.

En outre, deux délégués spéciaux sont attachés, d'une façon permanente, au Directoire de Berlin : l'un, délégué aux finances; l'autre, à la propagande. Il n'est pas nécessaire qu'ils résident à Berlin; il suffit qu'ils habitent l'Allemagne et soient dans une position assez indépendante pour pouvoir se rendre immédiatement au siège du Directoire, chaque fois que cela est nécessaire.

En effet, le délégué à la propagande est chargé, non pas d'imprimer et de faire distribuer des brochures ou des journaux maçonniques, comme on pourrait le croire d'après son titre. Son rôle est celui d'un rapporteur, investi de la confiance du Suprême Chef Dogmatique, de Charleston, et du Chef d'Action politique, de Rome. Comme tel, il reçoit mensuelle-

ment, par un émissaire secret de Berlin, le dossier de toutes les propositions qui ont été formulées au Souverain Directoire Administratif relativement aux moyens jugés utiles pour propager les principes de l'association soit d'une manière générale dans le monde entier, soit d'une façon plus spéciale dans tel ou tel pays.

Ces propositions d'abord discutées, par exemple, au mois de janvier, il les examine, il coordonne les avis divers qui ont été émis, et du tout il dresse, dans le courant de février, un rapport, sur lequel votent, au mois de mars, les sept membres du Directoire qui se trouvent à ce moment-là en fonctions à Berlin. Sur ces sept membres, grâce au système de roulement expliqué ci-dessus, il y en a toujours au moins deux qui faisaient partie du Directoire lors du dépôt des propositions et qui peuvent fournir aux nouveaux venus des explications complémentaires, en cas de besoin.

Les propositions ne peuvent passer au dossier du délégué-rapporteur, institué par les chefs suprêmes de Charleston et de Rome, que si elles ont obtenu un vote favorable de cinq voix sur sept, et elles ne sont adoptées définitivement, au deuxième mois qui suit, que si elles réunissent l'unanimité des suffrages.

Ce n'est pas tout : si, lors du premier vote de la mise au dossier du délégué-rapporteur, il y a, sur une proposition, deux opposants, ou même un seul opposant, le rapporteur, dans son mois d'examen, en réfère au Chef d'Action politique, à Rome ; si celui-ci désapprouve la proposition, c'est-à-dire s'il joint son opposition à celle de la minorité, le dépôt du rapport est ajourné, et le Suprême Chef Dogmatique est aussitôt saisi de la question ; dans ce cas, soit qu'il approuve, soit qu'il désapprouve, c'est son opinion qui prévaut.

En d'autres termes, une proposition qui rencontre quelque peu d'opposition au Directoire de Berlin, et qui n'est pas approuvée ensuite par le chef de Rome, est tranchée souverainement par le chef de Charleston ; la franc-maçonnerie tout entière n'a plus qu'à s'incliner.

Quant au délégué aux finances, c'est aussi un examinateur et un rapporteur. Il n'a pas de mouvement de caisse ; il ne s'agit nullement d'une centralisation de fonds entre ses mains. Son rôle consiste, avec l'aide de frères comptables sous ses ordres, à dresser les bilans généraux de l'ordre, comme le ferait un expert assermenté.

L'argent lui-même, il ne le manie pas, puisque chaque pouvoir maçonnique de n'importe quel rite dispose de ses recettes comme il l'entend, cela dans chaque pays, sauf les prélèvements convenus au profit de la direction suprême qui doit les employer uniquement pour les affaires d'intérêt universel ; mais ce délégué, nommé d'un commun accord par les deux chefs de Rome et de Charleston, passe en revue tous les chiffres,

dresse les tableaux qui les résument, rite par rite et pays par pays, et enfin rédige un rapport en triple exemplaire : un pour le Souverain Directoire Administratif, un pour le Souverain Directoire Exécutif, un pour le Suprême Directoire Dogmatique.

Dans ce rapport, il fait ses observations d'homme compétent pour signaler les améliorations à apporter, s'il y a lieu, dans la gestion des finances de tel ou tel pouvoir maçonnique, de tel rite et de tel pays ; il donne des conseils pour un meilleur emploi des fonds, quand il lui paraît qu'on a eu tort d'exagérer telles ou telles dépenses, ou qu'on a négligé tel ou tel mode de recettes. Il est donc surtout un expert apportant ses conseils aux divers pouvoirs de chaque rite et présentant en même temps aux chefs suprêmes l'état annuel de la situation générale.

Par commodité, le délégué aux finances a toujours été choisi parmi les frères haut-gradés habitant Berlin; mais, aux termes du décret d'Albert Pike instituant le Souverain Directoire Administratif, cette condition de domicile dans la capitale prussienne n'est pas indispensable.

En ce qui concerne les membres dudit Directoire, délégués par chaque pouvoir maçonnique à tour de rôle, ils sont désignés au moins cent-vingt jours à l'avance, et ainsi ils prennent leurs mesures afin de simuler, au moment voulu, un voyage d'agrément ou un congé quelconque, quand ils vont en réalité s'occuper des hautes affaires de l'association.

J'ai dit, — et le lecteur l'aura certainement remarqué, — que le Rite Palladique n'a pas son tour dans le roulement par lequel est établi le fonctionnement du Souverain Directoire Administratif; et c'est bien là ce qui prouve, une fois de plus, que le Palladisme est superposé à tous les autres rites. Il est la religion luciférienne ; en fait d'administration, il n'a à s'occuper que de celle de ses triangles, qui ont un budget à part. Il est la véritable puissance cachée, que seuls les parfaits initiés, les vrais élus doivent connaître ; il n'a donc pas à se dévoiler même dans ce comité permanent qui est la plus haute expression de la puissance administrative de la grande association internationale. Il ne faut pas perdre de vue que, dans le nombre des puissances maçonniques de plusieurs pays, se trouvent des Grandes Loges Symboliques, c'est-à-dire des fédérations d'ateliers où l'on ne dépasse pas le grade de Maître (3e degré) ; ces Grandes Loges-là, comme les autres, ont le droit d'envoyer, de temps en temps, leurs deux délégués à Berlin; or, ces fédérations, ayant supprimé les hauts grades pour leurs adeptes, doivent forcément être tenues dans l'ignorance la plus complète de l'existence du Palladisme ; les chefs suprêmes de Charleston et de Rome leur sont représentés tout uniment comme des frères très zélés et très actifs, que l'on se fait un devoir de consulter à raison de leur expérience personnelle, mais voilà tout.

Enfin, les Palladistes n'ont pas besoin d'être officiellement à Berlin, dans le Souverain Directoire Administratif, puisqu'ils savent ce qui s'y passe aussi bien et même mieux que les adeptes de la maçonnerie ordinaire : la plupart des membres de Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients, sont des leurs ; en outre, toute proposition ou délibération quelque peu importante est communiquée à Charleston et à Rome, ce qui revient à dire aux chefs du Palladium.

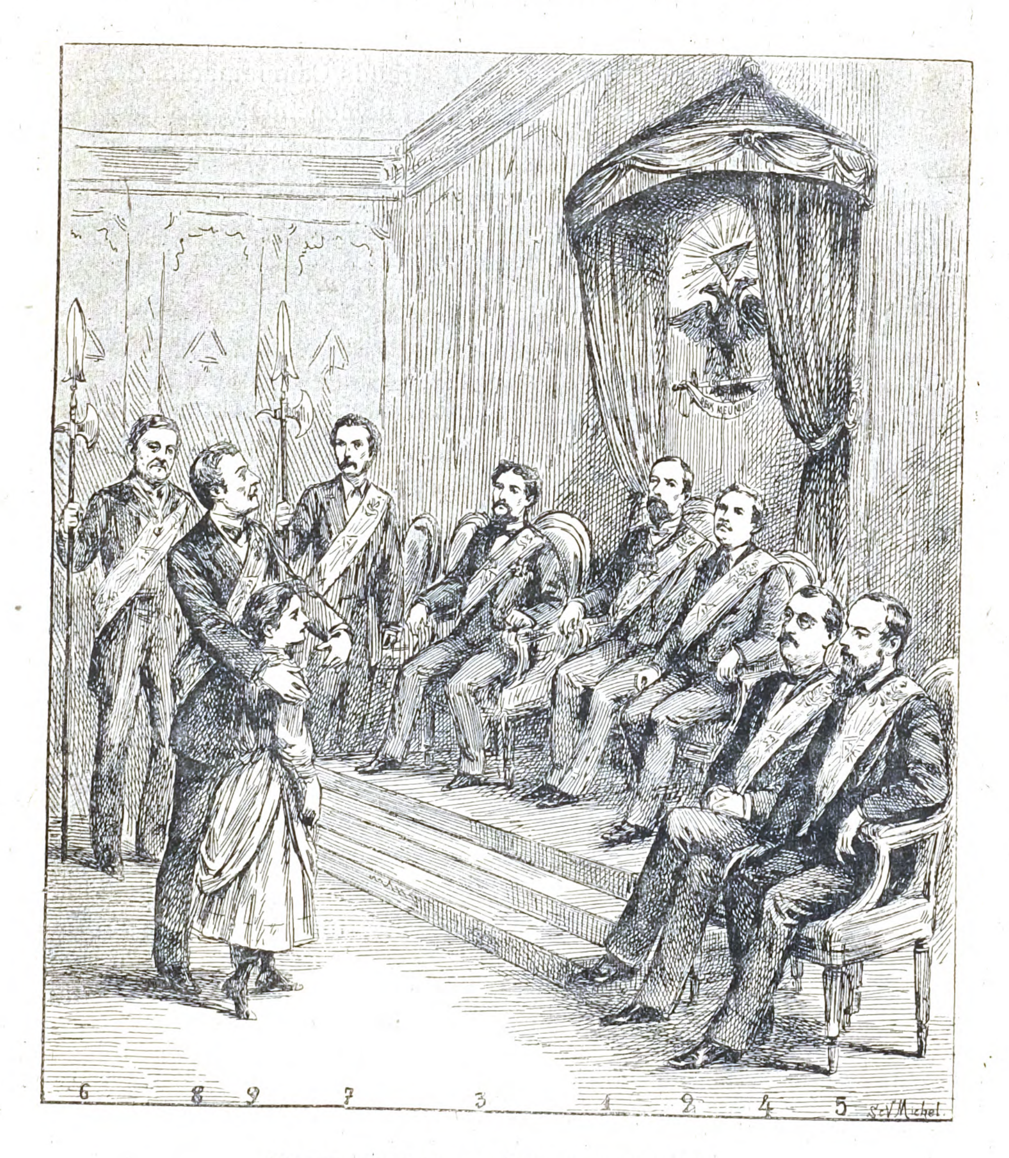
Par cette organisation, due à son initiative, Albert Pike était arrivé à tenir toute la franc-maçonnerie dans sa main ; les dissidents, qui échappèrent à son action directe, étaient en nombre infiniment restreint, et encore réussissait-il à les gouverner indirectement et à leur insu par l'intermédiaire de certains de leurs chefs de groupe, avec qui il se tenait en correspondance d'une façon régulière.

Dès l'instant qu'un frère ou une sœur lui était signalé comme exerçant une prépondérance quelconque dans les ateliers de n'importe quel rite, il savait se l'attacher, même sans l'enrôler sous la bannière palladique, si l'adepte n'avait pas des tendances lucifériennes. J'ai cité tout à l'heure le F.·. Findel, qu'il eut pour collaborateur dévoué, bien que celui-ci ne partageât pas sa manière de voir au point de vue de la divinité : Findel est un de ces rêveurs pour qui l'Etre Suprême est indéfinissable et vague, à la fois rien et tout ; mais Findel est un érudit, un piocheur infatigable, un remueur d'hommes, un ennemi acharné du catholicisme, et une notable fraction de la maçonnerie allemande gravite autour de lui. C'est pourquoi Pike n'a eu garde de négliger un tel auxiliaire, et c'est ainsi que Findel est le délégué à la propagande, depuis la création du Souverain Directoire Administratif.

Un autre maçon éminent, mais non luciférien, avec qui Albert Pike sut se tenir dans les meilleurs termes, toujours à raison des services qu'il en attendait, ce fut Alberto Mario, de Rome. Celui-ci, athée déclaré, était le principal chef des socialistes italiens ; très actif, lui aussi, il avait la faveur des foules. Mais il n'était pas homme à se courber sous l'autorité de Lemmi, qu'au fond il méprisait. Pike réussit à s'attacher directement Alberto Mario, qui devint ainsi un simple pantin dont il faisait jouer les ficelles ; car Mario, laissant toute question de dogme de côté, n'entreprenait rien d'important sans consulter le grand vieillard de Charleston.

Au-dessous des deux Souverains Directoires (l'Exécutif, à Rome, et l'Administratif, à Berlin), viennent les Grands Directoires Centraux afférents aux diverses parties du monde. Il y en a un pour l'Amérique du Nord, un pour l'Amérique du Sud, un pour l'Europe, et un pour l'Asie et l'Océanie ; il y a aussi un Sous-Directoire Central pour l'Afrique.

UNE LOUVETONNE LUCIFÉRIENNE



SOPHIE WALDER, A L'AGE DE ONZE ANS,

EST PRÉSENTÉE PAR SON PÈRE AUX OFFICIERS DIGNITAIRES DU SUPRÊME CONSEIL DE SUISSE, SIÉGEANT AU TEMPLE MAÇONNIQUE DE LAUSANNE (1874).

Personnages représentés ci-dessus : 1. — Jules Besançon, souverain commandeur grand-maître. — 2. Antoine Amberny, lieutenant grand-commandeur. — 3. Jules Duchesne, grand chancelier. — 4. Louis Ruchonnet, grand orateur. — 5. Eugène Dulon, grand trésorier général. — 6. Henri Paschoud, grand capitaine des gardes. — 7. Eugène Baud, grand maître des cérémonies. — 8. Philéas Walder, délégué du Suprême Directoire Dogmatique, de Charleston. — 9. Sophie Walder, louvetonne palladique.

Ces Directoires ont un fonctionnement des plus simples ; ce sont des bureaux enregistreurs. Ils ont à leur tête des frères des hauts grades, investis de la confiance des chefs suprêmes de l'ordre, et ils centralisent tout ce qui émane des Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients et Grandes Loges de leur ressort. Ils ne dépendent pas du Souverain Directoire Administratif de Berlin, comme beaucoup l'ont cru et le croient encore, mais bien, au contraire, du Chef d'Action politique, de Rome, et du Suprême Chef Dogmatique, de Charleston. Ils transmettent à ceux-ci tous les renseignements de nature à les intéresser. Il est vrai que les membres intermittents du Directoire Administratif de Berlin peuvent les consulter à l'occasion, quand il s'agit de se prononcer sur un cas plus ou moins douteux qui leur est soumis. C'est donc par ces Directoires Centraux que les deux grands chefs sont tenus au courant de tout; ce qui n'empêche pas les Suprêmes Conseils, Grands Orients, etc., de s'adresser directement à Rome et à Charleston, quand ils le désirent.

D'autre part, de même que tout afflue aux Grands Directoires Centraux, de même tout en reflue, toute mesure générale importante passe par leur intermédiaire. Il suffit au Suprême Chef Dogmatique d'envoyer cinq émissaires à Washington, à Montevideo, à Naples, à Calcutta et à Port-Louis, pour mettre en mouvement la franc-maçonnerie du monde entier, en vue de tel ou tel résultat à obtenir. Le Chef d'Action politique peut, lui aussi, se servir de l'intermédiaire des Grands Directoires Centraux pour donner un mot d'ordre ; mais auparavant il doit en référer à Charleston et avoir l'assentiment du Suprême Chef Dogmatique.

Enfin, les Grands Directoires Centraux possèdent, cela est aisé à comprendre, des archives de premier ordre. Ici éclate encore la prédominance du Rite Palladique Réformé Nouveau : tout maçon qui possède l'affiliation à ce rite a droit à la communication de tous les documents, statistiques, rituels, etc., des autres rites ; au contraire, le grand-maître d'une Grande Loge, non affilié au Palladium, ne reçoit communication que de ce qui concerne son rite dans les divers pays, et de ce qui a trait aux autres rites il n'a rien à connaître.

Il faut comprendre encore dans l'organisation de la haute maçonnerie, ou, pour mieux dire, parmi ses rouages, diverses associations particulières dont les membres appartiennent à des rites quelconques. Tels sont la Masonic Veteran Association, le Lessingbund, l'ordre des Chevaliers du Temple, l'ordre des Chevaliers Défenseurs de la Maçonnerie Universelle. Le rite oriental de Memphis et Misraïm mérite aussi une mention à part : si ses loges sont peu nombreuses, considérées par pays, leur ensemble n'en a pas moins une certaine importance ; mais ce qu'il y a lieu de noter, c'est que ce rite est tenu en haute estime à Charleston, attendu

qu'il pratique un grand nombre de grades cabalistiques; un initié de Memphis et Misraïm a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'être appelé au Palladisme par les hiérarques recruteurs.

Quant aux Old-Fellows, ils se livrent à toutes les œuvres de théurgie, ainsi que les frères de la San-ho-hoeï; ils fonctionnent séparément, les uns au Canada, les autres en Chine, et sont en correspondance régulière avec le Suprême Directoire Dogmatique. La San-ho-hoeï seule traite avec Charleston sur le pied d'égalité.

Ce n'est pas tout encore. L'activité prodigieuse d'Albert Pike a constitué des Inspecteurs Généraux et des Inspectrices Générales en mission permanente, agissant isolément et qui correspondent directement avec le pouvoir suprême central. Là aussi, il n'y a pas exclusivement que des lucifériens. La tactique d'Albert Pike consistait à écarter autant que possible de la direction des loges et arrières-loges les athées, les libres-penseurs sceptiques et les spiritualistes à idées vagues; mais, quand un de ces athées et autres maçons non lucifériens parvenait, par son habileté personnelle, à se créer une influence maçonnique réelle, le grand-maître de Charleston, loin de le dédaigner, réussissait toujours à se l'attacher, sous prétexte de marche parallèle à suivre vers le but commun. Aussi, ne faudra-t-il pas s'étonner de trouver, dans la liste des Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales que je donnerai plus loin, des noms de personnes qui n'appartiennent pas au Palladium Réformé Nouveau. Les palladistes, je les montre spécialement, au cours de cet ouvrage, au fur et à mesure que j'ai à m'occuper d'eux personnellement. Ma liste ne sera donc pas une liste particulière de lucifériens; il importe que ceci soit bien compris: je la publierai uniquement pour montrer de la façon la plus claire tous les rouages de la haute maçonnerie en ces temps-ci.

Maintenant, après avoir fait connaître Albert Pike dans son œuvre d'organisation générale, il me faut le présenter au lecteur comme chef du Suprême Conseil du Rite Ecossais pour la juridiction sud des États-Unis; car c'est là ce qui confond l'imagination, on se demande comment cet homme pouvait avoir la tête aux questions secondaires, même aux questions de détail, tandis qu'une vie ordinaire suffirait à peine à la direction universelle de la secte. Certes, il n'est qu'une façon de s'expliquer cette chose prodigieuse: c'est que le Suprême Directoire Dogmatique n'est pas une œuvre humaine, mais un simple instrument agissant sous l'inspiration directe du démon.

Albert Pike menait de front les affaires de la maçonnerie universelle, grâce à la coopération zélée des palladistes et aux dévouements qu'il

rencontrait même en dehors de ceux-ci, et les affaires particulières du Rite Ecossais. Ceci va être prouvé par une relation authentique.

Le 20 octobre 1884, Albert Pike, parlant comme grand-maître du Rite Ecossais pour la juridiction sud des Etats-Unis, rendait compte, aux membres du Suprême Conseil de Charleston, de ses dernières pérégrinations à travers l'immense territoire de la république. N'oublions pas que l'homme était alors un vieillard de soixante-quinze ans, et voyons le chemin qu'il a parcouru et ce qu'il a fait au cours de cette tournée générale.

Voici en quels termes il s'exprima :

« — Je vous dirai, d'abord, mes très illustres frères, un mot d'un petit voyage préliminaire de l'automne 1882. Je partis seul de chez moi vers la fin d'octobre, le 30, pour retourner à Washington le 29 décembre. Dans ces deux mois, j'ai visité tour à tour Charleston, Savannah, Augusta, Athènes, Atlanta, Mâcon, Montgomery, Saint-Louis et Louisville.

« L'hiver passé à Washington, je repartis au printemps, c'est-à-dire le 1er avril 1883. Cette fois, notre cher trésorier général, l'excellent frère Webber, voulut bien m'accompagner. Notre absence devant être assez prolongée, nous nous en remettions de grand cœur à nos très illustres frères maçons émérites, membres de notre Sérénissime Grand Collège, qui étaient certes capables et dignes de nous suppléer. Nous emportions, au surplus, l'*Arcula Mystica*, afin d'être en mesure de correspondre toujours à notre volonté avec notre lieutenant grand commandeur, avec notre grand secrétaire et avec les Directoires.

« Nous visitâmes Richmond, Chattanoga ; nous revîmes notre chère Memphis ; de là, nous descendîmes à Jackson, puis à la Nouvelle-Orléans, où nous nous procurâmes quelque repos. Partout, nous visitions nos frères. Nous prîmes ensuite le chemin de fer du Pacifique, et, après une courte station à Franklin, nous pénétrâmes dans le Texas. Dans cet état, je fondai un atelier de perfection (1) à El-Paso. Nous traversâmes, sans nous arrêter, le Nouveau-Mexique. Dans l'Arizona, je fondai un autre atelier de perfection à Tuckson.

« Alors, nous arrivâmes en Californie. Le frère Webber m'accompagna encore de San-Francisco à San-José et m'assista dans les travaux que j'eus à accomplir. A San-José, nous nous séparâmes, et j'eus avec moi le frère Caswell, très dévoué, jusqu'à Suisun. Mon intention était de voir en sa compagnie divers autres centres californiens ; mais il avait con-

(1) Au-dessus des loges symboliques, qui travaillent uniquement aux trois premiers degrés (Apprenti, Compagnon et Maître), se trouvent ce qu'on appelle les loges de perfection, c'est-à-dire les ateliers où les frères choisis comme les plus aptes à découvrir le secret des secrets sont poussés dans la voie des perfectionnements ; ces ateliers de perfection préparent les élus de la première sélection à entrer dans les arrière-loges : chapitres de la Rose-Croix, conseils de Kadosch.

tracté divers engagements auxquels il ne pouvait se soustraire. Force lui fut de se séparer de moi à son tour. Néanmoins, avec le gracieux et zélé concours du frère Lawson, je fis plusieurs excursions dans la région d'Oakland. Là, je trouvai grand nombre de profanes ardents à recevoir la lumière. Je leur conférai les grades symboliques, et je leur donnai des constitutions. Il y eut un grand enthousiasme. La semence a été jetée en un excellent terrain ; car, après les délais obligatoires, ces nouveaux frères ont vu leurs loges servir de noyau à des chapitres, puis à des conseils de Kadosch, et le Grand Consistoire de Californie m'a vivement remercié d'avoir provoqué tant d'adhésions. Aujourd'hui, ces corps maçonniques sont admirablement organisés sur tous les points et aussi florissants que les autres corps placés sous l'obédience de notre Suprême Conseil.

« J'oubliais de dire que, secondé à merveille par les frères Caswell et Lawson, j'avais pu conférer également les premiers grades à de très nombreux Allemands de San-Francisco ; et, comme conséquence, j'organisai un atelier de perfection travaillant dans l'idiome germanique. Ces excellents frères acceptèrent tous mes conseils ; je constituai leurs cadres hiérarchiques, à leur grande satisfaction.

« Par contre, dans le reste de la Californie, le zèle pour notre rite laisse fort à désirer. Autrefois, nous avions des ateliers de perfection à Stockton, à Sacramento et à Marysville ; nos frères se piquaient mutuellement d'amour-propre pour parvenir aux derniers mystères. Malheureusement, ces villes sont d'une population flottante, et, en outre, la mortalité y sévit beaucoup. Il en est résulté que, par suite des changements de résidence et des décès, grand nombre d'ateliers se sont mis en sommeil. Ce fut le cas, notamment, des loges de perfection *Petama* et *Eureka*, en qui nous avions fondé de grandes espérances.

« Le frère Lawson, après que j'eus traversé la Californie dans toute sa longueur, me quitta, et je poursuivis seul ma route, entrant dans l'Orégon, où j'ai eu la joie de constater la pleine activité des loges de Portland. Oui, très illustres frères, j'ai éprouvé à Portland de bien douces satisfactions. Je reçus en cette ville un important message du Grand Campement des îles Sandwich ; en outre, je fus émerveillé de la grâce et de la fine intelligence de nos sœurs écossaises de perfection, qui n'ont pas moins de cinq bosquets à Portland, tous assidûment fréquentés par des frères appartenant à la meilleure société.

« Une autre agréable surprise m'attendait : un heureux hasard me faisait me trouver dans cette ville, au moment où notre cher et illustre frère Chambers y arrivait, débarquant du paquebot qui le ramenait de Chine. J'appris ainsi que ce frère, qui s'est toujours acquitté avec un tact

parfait de toutes les missions à lui confiées, avait vu, selon nos instructions, à Pékin même, le très illustre, très puissant et très sage frère Chua-kim-phan, souverain grand-maître de l'ordre de la San-ho-hoeï. Le frère Chambers a été ainsi à même de se rendre compte des mesures prises pour entraver la propagande romaine dans ce pays privilégié, qui fut toujours l'objet des faveurs de notre Dieu. Des mesures sérieuses et efficaces ont été prises, sur les instances du frère Chua-kim-phan, et le gouvernement, à qui nos vigilants frères de la San-ho-hoeï ont ouvert une fois de plus les yeux, ne négligera rien désormais pour empêcher de s'accroître cette propagande maudite. A ce propos, nous recommandons à ceux de nos frères qui auraient à se rendre à Pékin, l'hôtel Vradsl, tenu par un de nos frères.

« Mais, ce que vous apprendrez avec la plus légitime allégresse, c'est que, grâce à l'influence du frère Chua-kim-phan, notre cher frère Chambers a été reçu, exception des plus rares, au palais de l'empereur et a eu une audience de S. M. Kouang-Su, dont il a rapporté une excellente impression. Le jeune empereur, qui a treize ans à peine, est d'une intelligence des plus remarquables et d'une vive sagacité ; il s'est intéressé aux paroles que le frère Chambers lui a adressées, lui faisant l'éloge de nos rites et de l'œuvre de progrès que nous poursuivons ; le frère Chambers, toujours bien avisé, comme vous savez, lui a offert alors les insignes de notre 33e degré, dont il avait eu soin de se munir, et S. M. Kouang-Su a daigné les accepter. Nous pouvons donc compter sur la protection du gouvernement céleste. Je proclame aussi, très illustres frères, que notre cher frère Chambers a bien mérité de la franc-maçonnerie. »

Albert Pike s'interrompit, et une septuple salve d'applaudissements célébra les mérites de Jonathan Chambers.

Puis, le grand-maître reprit :

« — Le cher frère Chambers, qui avait à se rendre dans l'Utah, prit congé de moi à Portland. Moi, je continuai à remonter vers le nord. Je visitai Olympia, Seatle, Port-Townsend et Port-Gamble, ainsi que plusieurs autres villes du territoire de Washington. Après quoi, je parcourus la région comprise entre Portland et Helena, dans le Montana, parmi les splendides vallées de la Chaîne de la Cascade. Partout, je trouvai nos vaillants pionniers de la rénovation morale, heureux de me voir, fêté par tous ces braves gens dont je réchauffai le zèle et à qui je prodiguai les encouragements. Ah ! très illustres frères, elles sont grandes, les consolations que l'on reçoit lorsqu'on est guidé par l'amour du bien ! C'est par des voyages de ce genre qu'un grand-maître donne le souffle vital aux corps maçonniques qui ne demandent qu'à bien fonctionner, et si tous les officiers des divers Suprêmes Conseils imitaient cet exemple que j'ai

tenu à leur donner en un temps où mes jours sont comptés, où j'approche de la tombe, si les jeunes comprenaient qu'il faut aller et venir sans cesse, se montrer infatigable, eh bien, nous aurions bientôt conquis le monde.

« Poursuivant ma route par le Northern-Pacific, j'entrai dans l'Idaho, où je fus reçu à Boise-City par les dévoués frères Higby et Bucker. Dans ce pays tout neuf, ah ! combien les affaires sont actives ! l'agriculture donne des résultats surprenants dans ces fertiles vallées ; aussi, partout, l'accroissement de la population y est rapide. Là encore, j'ai constitué un atelier de perfection, et j'ai eu le plaisir de présider un bosquet de nos sœurs écossaises, à la loge d'adoption *Urania*, de Boise-City. La bienvenue me fut souhaitée au bosquet par l'aimable sœur Decamp, dont la précocité m'a ravi.

« Le Northern-Pacific me transporta ensuite dans le Dacota, où j'ai donné l'initiation à grand nombre de colons, ainsi qu'à plusieurs chefs Sioux, dont les tribus belliqueuses sont toujours fières de leur indépendance. Et ici j'adresse mes félicitations aux révérends pasteurs, nos frères, qui facilitent singulièrement notre œuvre ; c'est par eux que ces braves Indiens comprennent que, loin de combattre leurs croyances, nous, francs-maçons, c'est-à-dire apôtres de la tolérance, nous nous unissons de cœur avec eux pour adorer la même divinité. Aussi, les Indiens, qu'il faut instruire, mais non détourner de leur opinion, au fond très exacte, sur la personnalité de l'Être Suprême, seront toujours pour nous de précieux auxiliaires.

« Je profitai de ma présence dans ces contrées pour faire une excursion aux sources du Mississipi, sur les plateaux des Hautes-Terres, et de là je descendis jusqu'à Saint-Paul. J'avais donc vu, au cours de ce voyage, les deux extrémités du grand fleuve, puisqu'une de mes premières stations avait été à la Nouvelle-Orléans. J'ai gardé le meilleur souvenir de mon passage à Saint-Paul. La Grande Loge du Minnesota, avec laquelle notre Suprême Conseil entretient les rapports les plus fraternels, m'envoya en délégation, au Shermun-House où j'étais descendu, les frères Burth, Fergus Low, Crocker, et les sœurs Shaw et Mary Hebbard. Cette Grande Loge, dont la fondation date seulement de 1853, a déjà sous son obédience 207 loges, dont 59 loges androgynes. Les membres du comité de l'Historical Society de Saint-Paul, dont plusieurs comptent au nombre de nos frères, me reçurent aussi avec les plus respectueux égards ; mais ce sont là des marques de déférence dont je reporte à notre institution tout l'honneur ; car il ne faut jamais oublier que les hommes ne sont rien et que ce sont les principes par eux représentés qui sont tout.

« Dans l'état d'Iowa, j'ai visité Burlington, Sioux-City, où nos frères

indiens ont une loge de perfection, et surtout Davenport, dont la Grande Loge compte sous son obédience plus de 500 loges, sur le total desquelles 113 sont androgynes ; et je vous prie de croire que nos sœurs de l'Iowa ne sont pas, dans les États-Unis, les moins zélées à nos mystères. Je passai une délicieuse soirée au bosquet *Eva-Augusta* que préside avec tant de distinction la sœur Gilliford, une grande-maîtresse qu'on peut donner comme modèle à toutes nos sœurs écossaises. L'ordre des chevaliers du Temple a poussé, dans cet état, de profondes racines : le frère Isaac Payne, admirablement secondé par les frères Walz et Barbier, a donné à la maçonnerie occulte de cette région son véritable caractère ; aussi, l'institution est, à Davenport, vraiment bénie de notre Dieu.

« Le Missouri m'attendait avec impatience, mon arrivée prochaine ayant été annoncée par le frère David Gould. La rue Washington était pleine de frères et de sœurs, aux abords du Lindell-Hôtel, où les excellents maçons de Saint-Louis, par une touchante prévenance, m'avaient fait réserver un appartement, décoré pour la circonstance des plus charmants symboles de nos divins mystères. Vous savez tous, très illustres frères, que la Grande Loge du Missouri, fondée à Saint-Louis, en 1821, dirige 497 loges du rite d'York, sans compter les ateliers dont les sœurs mopses sont le plus bel ornement. Mais ce qu'il est bon de vous apprendre, c'est que ce vaste régime, admirablement organisé, pratique les divers rites androgynes, sans distinction, même le Rite Moabite, qui a rencontré une si vive opposition aux États-Unis, lorsque notre très illustre et parfait frère John Taylor, son créateur, voulut lui faire franchir les frontières de l'Utah.

« A Saint-Louis, nous abordâmes donc les travaux du grand-œuvre, et par la sœur Ingersoll, qui est un médium de premier ordre, nous avons eu des révélations étonnantes. Nous eûmes une tenue palladique solennelle que je présidai, assisté du frère Friedman et de la sœur Warhnburn. Sans endormir la sœur Ingersoll, nous la pénétrâmes de l'esprit Ariel lui-même ; mais Ariel, s'emparant d'elle, s'adjoignit trois cent vingt-neuf génies du feu. La séance fut dès lors merveilleuse. La sœur Ingersoll, soulevée dans l'espace, plana sur l'assemblée ; et, ses vêtements brusquement dévorés par une flamme sans foyer qui l'enveloppa et ne lui fit aucune brûlure, elle nous apparut à l'état de vérité, durant plus de dix minutes. Voltigeant au-dessus de nos têtes, comme si elle était portée par un nuage invisible ou soutenue par les esprits bienfaisants, elle répondit à toutes les questions que nous lui posâmes ; nous eûmes ainsi les plus fraîches nouvelles de notre très illustre et bien-aimé frère Adriano Lemmi. Puis, Astaroth en personne se montra, volant auprès de la sœur Ingersoll et la tenant par la main ; il souffla sur elle, et ses vêtements,

renaissant du néant, la parèrent à nouveau. Enfin, Astaroth disparut, et notre sœur médium retomba doucement sur un fauteuil, où, la tête renversée en arrière, elle expira Ariel et les trois cent vingt-neuf esprits qui l'avaient accompagné. Nous avons bien compté, en effet, trois cent trente expirations en tout, à l'issue de cette expérience, si parfaitement réussie.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Giosué Carducci
auteur de l'*Hymne à Satan*.
(à 27 ans)

Alberto Mario
publiciste
chef des socialistes italiens.

« Du Missouri, je passai dans le Kentucky, de Saint-Louis à Louisville, regagnant à grandes journées Washington ; car il me tardait d'être rentré chez moi. N'importe, je me devais à nos frères du Kentucky, et, en particulier, à ceux du comté de Jefferson, où notre cher Rite Écossais compte tant d'adeptes, vivant dans les meilleurs termes, du reste, avec les frères de la Grande Loge. Je dus me rendre d'abord à notre Consistoire, dont je constatai la prospérité admirable. Le frère Scrutow est un administrateur, aux capacités de qui on ne saurait trop rendre hommage ; grâce à lui, l'écossisme gagne de jour en jour toutes les classes de la population.

Autour de lui, les frères Nathan Pixly, Elkin, Jack Strauss, Ulysse Kolb-Gérard et Mac-Brash fécondent l'œuvre dont je jetai la semence, il y a quelque trente ans.

« L'écossisme, bien compris à Louisville, a préparé le terrain au palladisme, qui s'y développe dans les meilleures conditions ; si bien que, pour ne parler que du comté de Jefferson, nous avons déjà plus de 1,500 frères de l'obédience de la Grande Loge du Kentucky qui font partie de nos triangles ; quant aux sœurs du rite anglais, les trois cinquièmes nous sont acquises. Je noterai, comme méritant un tribut d'éloges de notre Suprême Conseil, les sœurs Ellen Gerbel, Marchesi, Worms-Mayer, Décugis, Moore, Malcolm et Andréa Rappaport.

« Ces sept sœurs, dont je viens de citer les noms, ont amené aux travaux du grand-œuvre plus de deux cents frères, sur lesquels les premières lumières données n'avaient produit aucun heureux effet et dont l'esprit avait besoin d'un stimulant pour deviner ce qui ne doit pas se dire. A cet égard, la sœur Andréa Rappaport est douée des dons divins à un degré véritablement exceptionnel ; elle n'a pas son égale, dans tout le Kentucky, pour ouvrir à notre Dieu une intelligence jusqu'alors fermée ; d'un mot, d'un regard, elle communique la lumière aux plus aveugles.

« Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil m'attendait à notre Consistoire écossais de Louisville. Ce qui m'a touché le plus, ce qui m'a profondément attendri, c'est le spectacle de nos frères du rite anglais fraternisant avec nos affiliés, dans une soirée qui eut lieu au temple de la Grande Loge et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Ce sont nos sœurs, nos chères et aimables sœurs, qui ont créé ce lien d'intimité, de cordialité entre les deux rites ; et vraiment, quand on voit nos écossaises de perfection parées de toutes leurs grâces, distribuant sans compter la douce charité de leurs sourires, on ne s'étonne plus de voir fusionner le Royal-Arche et l'Ecossisme dans ces fêtes de l'union et de l'amitié maçonniques.

« Enfin, le 30 septembre, j'étais rentré chez moi à Washington ; ce grand voyage avait duré exactement six mois, et j'avais parcouru en tout 14,410 milles.

« C'est à cette propagande invincible, je le dis avec un juste orgueil, que notre Suprême Conseil a pu enregistrer, depuis la session précédente, la création de quarante-cinq nouveaux corps maçonniques, dont voici le détail : un Consistoire, sept Aréopages de Kadosch, quinze Chapitres de Rose-Croix, seize Loges de Perfection, et huit ateliers de sœurs écossaises. Nous n'avons pas à mentionner ici les nouveaux triangles constitués ; mais, par contre, à cette nomenclature, nous devons ajouter

une Loge de Perfection, qui était depuis cinq ans tombée en sommeil et que nous avons rendue à la vie maçonnique.

« D'autre part, nos trois Grands Consistoires écossais de la Louisiane, du Kentucky et de la Californie gouvernent à cette heure soixante-quatre ateliers, dont treize androgynes.

« Nous ne tiendrons pas compte, pour le moment, des loges en sommeil, dont tout cependant fait présager le prochain réveil. Nous nous bornerons à constater ensemble, mes très illustres frères, que notre Suprême Conseil étend sa juridiction immédiate sur deux cent dix-sept commanderies maçonniques : trois Grands Consistoires, sept Consistoires particuliers, dix-neuf Aréopages de Kadosch, trente-quatre Chapitres de Rose-Croix, trente-deux Loges de Perfection, et soixante-douze Loges Symboliques avec autant d'annexes de sœurs écossaises. En ajoutant à ce total les soixante-quatre ateliers placés sous la dépendance spéciale des trois Grands Consistoires, nous avons un ensemble de deux cent quatre-vingt-un corps maçonniques en plein exercice, et aux destinées desquels nous avons, très illustres frères, l'honneur de présider. »

Après avoir donné lecture de cette relation, Albert Pike se livra à quelques attaques contre un certain frère Foulhouze, qu'il détestait profondément, celui-ci ayant essayé de lui susciter une concurrence. Je passe cette diatribe qui n'offre aucun intérêt. Puis, il fit une rapide allusion à un désaccord survenu entre le Suprême Conseil de Suisse et le Suprême Conseil d'Irlande. « Nous avons écrit, dit-il, au frère Eugène Dulon, à Vevey, pour qu'il avise de nos volontés ses frères du Suprême Conseil de Suisse ; ceux-ci devront s'incliner et accorder une réparation au Suprême Conseil d'Irlande, sous peine de nous voir rompre nos rapports avec eux, extrémité à laquelle je ne me résoudrai, quant à moi, qu'avec le plus vif chagrin. J'espère donc que le Suprême Conseil de Suisse réfléchira et ne voudra pas s'exposer à se voir retranché de la communion maçonnique. »

Il termina par la série habituelle des lieux communs sur les liens de sympathie et de cordiale amitié que la franc-maçonnerie établit entre des hommes étrangers les uns aux autres par leur nationalité et leurs coutumes. Et il conclut ainsi :

« Les vivants, même absents, coopèrent à notre œuvre par l'harmonie des idées communes. Les morts ? non seulement ils ont leur place dans notre souvenir, mais encore vous savez comment ils continuent à agir au milieu de nous. Les encouragements qui résultent de ce concours nous préservent de toute défaillance, de toute hésitation, et nous stimulent pour actionner énergiquement les mesures requises par les intérêts de l'Ordre. Nous aurons bien le temps de nous reposer, lorsque nous ne

serons plus en état de travailler ; quant à nous dérober jamais devant le devoir, quant à répudier n'importe quelle responsabilité légitime, ce sont là des éventualités qui ne sauraient trouver place dans la vie d'un honnête homme ! »

Cette péroraison, dit le procès-verbal, fut applaudie frénétiquement.

Sur la proposition du grand orateur, la haute assemblée vota que le texte de cette relation, c'est-à-dire le manuscrit du grand-maître, serait déposé aux archives ; qu'une transcription intégrale en serait faite sur le Livre d'Or du Suprême Conseil ; et qu'au surplus le grand secrétaire recevait mandat de rédiger un compte rendu analytique, que le grand-maître reverrait et contresignerait, et qui passerait dans le *Bulletin officiel du Suprême Conseil* de Charleston.

Ainsi, il fut fait. Le compte rendu analytique de ce grand voyage d'Albert Pike a paru, — très affaibli, cela va sans dire, puisqu'il s'agissait d'une publication imprimée, pouvant tomber entre des mains profanes, — dans la livraison complémentaire du mois de novembre 1884, du *Bulletin officiel du Suprême Conseil des États-Unis d'Amérique (juridiction Sud)*. La transcription intégrale sur le Livre d'Or, certifiée conforme au manuscrit original par le grand secrétaire et le grand chancelier, a été faite et existe au Registre XCII, tenant les pages 73 à 88 ; ce registre correspond au second semestre de 1884, l'année maçonnique commençant au mois de mars.

Au surplus, voici l'état exact des registres composant le Livre d'Or du Suprême Conseil de Charleston (archives du Rite Écossais) :

Le Registre n° I comprend les années 1801 à 1805, le Suprême Conseil de Charleston ayant été fondé le 31 mai 1801 ; le n° II, les années 1806 à 1808 ; le n° III, 1809 à 1812 ; le n° IV, 1813 à 1815 ; le n° V, 1816 à 1818 ; les n°s VI, VII, VIII, chacun deux années, de 1819 à 1824 ; le n° IX, l'année 1825 et le premier trimestre de 1826 ; le n° X est consacré exceptionnellement aux trois autres trimestres de 1826, et cette extension inusitée provient de ce que le dit Registre n° X contient toute l'affaire de la condamnation secrète, de l'enlèvement, de la séquestration, des supplices et de l'assassinat final du frère William Morgan, journaliste de New-York, qui avait publié pour le public profane les principaux rituels maçonniques de cette époque. Les registres n°s XI, XII, XIII et XIV sont consacrés chacun à deux années, de 1827 à 1834. A partir de 1835 jusqu'en 1856, les affaires du Suprême Conseil deviennent plus importantes, les procès-verbaux sont plus nombreux et plus longs, les transcriptions de documents se multiplient ; aussi, chaque année a son registre spécial, soit du n° XV au n° XXXVI. En 1857, le docteur Gallatin Mackey est chargé de la tenue du Livre d'Or, et le Suprême Conseil entre dans la

vie la plus active. De cette époque jusqu'à nos jours, il y a un registre par semestre : le n° XXXVII allant de mars à fin août 1857 ; le n° XXXVIII, allant de septembre 1857 à fin février 1858 ; et ainsi de suite. Le registre du Livre d'Or en cours de rédaction, au moment où j'écris ces lignes (mars 1893), est donc le Registre CIX.

Je demande pardon au lecteur de lui donner ces détails ; les explications, portant sur des numéros, des années et des chiffres, sont toujours arides ; mais on reconnaîtra qu'elles sont indispensables.

Si le gouvernement des États-Unis veut édifier, une bonne fois, le monde entier sur certaines pratiques de la franc-maçonnerie, il n'a qu'à faire opérer une saisie aux archives du Suprême Directoire Dogmatique, à Charleston. Au besoin, que le chief-justice de la haute cour fédérale se fasse remettre seulement le Registre n° X du Livre d'Or du Rite Écossais (juridiction Sud), et il verra tout au long l'affaire Morgan. Je n'expose personne à être pendu ni à aller s'asseoir dans le fauteuil à électricité foudroyante, puisque tous les bourreaux du malheureux journaliste révélateur sont morts et enterrés depuis longtemps. Par conséquent, toute la presse, même la presse maçonnique, devrait faire chorus avec moi et réclamer l'exhibition du Registre n° X. Car, enfin, je suis loin de dire que tous les francs-maçons sont des scélérats. Je reconnais volontiers que quatre-vingt-quinze sur cent sont de très bonne foi, et que, s'ils n'éprouvent aucune sympathie pour le catholicisme, du moins ils sont naïvement convaincus que pour combattre l'Église leurs chefs se bornent à une simple propagande par la parole et par l'imprimé. Il y a, même parmi les Inspecteurs Généraux et les Inspectrices Générales en mission permanente, des aveugles qui ne voient pas le rôle qu'on leur fait jouer, des gens qui ne tueraient pas une mouche, des Ratons, en un mot, qui tireront éternellement les marrons du feu pour les Bertrands. Eh bien, tous ceux-là ont le droit, autant que nous catholiques, de savoir ce qui se passe dans ces réunions où on ne les laisse pas entrer sous prétexte qu'ils ne sont pas encore mûrs ; on les berne, on les dupe, le Saint-Siège et les évêques le leur crient sur tous les tons. Voilà une occasion, enfin, de savoir officiellement un peu à quoi s'en tenir.

Je dis, moi, qu'il existe, au Suprême Conseil de Charleston (archives du Rite Écossais), un Registre n° X du Livre d'Or, se rapportant en grande partie à l'année 1826 depuis le 1er juin. Je dis que ce registre contient le dossier complet d'un des plus abominables crimes qui aient été commis sur le globe. Je dis que cette procédure commence à la page 27, finit à la page 345, et est intitulée : « Procédure extraordinaire suivie sur la plainte de la Loge *le Rameau d'Olivier*, de Batavia (New-York), et après l'avis d'urgence donné par le Parfait Conseil de Rochester. » Je

dis qu'il y a là toute l'histoire d'un infortuné qui a été enlevé et sequestré, qui a comparu devant des assassins se qualifiant juges, qui a été torturé pendant deux jours et trois nuits, puis assassiné. Je dis que tous les rapports, tous les procès-verbaux sont là. Voilà des documents qu'il serait intéressant de reproduire et qui fermeraient à jamais la bouche aux calomniateurs qui osent parler de l'Inquisition !

Mais je ne veux pas m'écarter plus longtemps de mon sujet. Revenons à la relation authentique du voyage d'Albert Pike en 1883, raconté et écrit par lui-même, le 20 octobre 1884.

J'ai tenu à citer ce voyage pour donner un exemple de l'activité prodigieuse de cet homme. Je demande si l'on trouverait sur terre beaucoup de vieillards comme celui-ci, accomplissant en six mois, à l'âge de soixante-quatorze ans, une tournée donnant un parcours total de 14,410 milles ; on peut, d'ailleurs, contrôler sur une carte des États-Unis l'exactitude du calcul du grand-maître. Or, le mille employé pour le calcul des distances dans l'Amérique Septentrionale n'est autre que le mille anglais, équivalant à 1,609 mètres. Prenez, je vous prie, une plume, et faites une multiplication ; vous constaterez que le chemin d'Albert Pike représente 23,185 kilomètres, en négligeant les fractions. Maintenant, si vous voulez mieux vous rendre compte encore de la valeur de cette série de déplacements successifs, considérez que, par chemin de fer, la distance de Paris à Marseille est de 863 kilomètres (compagnie P.-L.-M.), et celle de Paris au Havre, de 228 kilomètres (compagnie de l'Ouest) ; la traversée entière de la France par chemin de fer, en ligne presque droite, du nord au midi, donne donc 1,091 kilomètres. D'où il suit que, dans ces six mois de 1883, ce vieillard infatigable a effectué, sur le territoire des États-Unis, un voyage circulaire représentant plus de vingt-et-une fois le trajet du Havre à Marseille.

Maintenant que j'ai fait connaître Albert Pike, que j'ai raconté sa vie aussi complètement que le permet le cadre restreint de cette publication, que j'ai expliqué en quoi consiste l'organisation de la haute maçonnerie, il me reste à donner le tableau de cette organisation à une période récente. Je choisis le tableau dressé par Albert Pike le 1er mars 1891, c'est-à-dire quelques semaines avant sa mort. Le Suprême Chef Dogmatique dressait, chaque année à cette date, un tableau semblable, et il en adressait une copie à chaque Directoire ; soit, en tout, un original et six copies authentiques. C'est un de ces documents que j'ai eu entre les mains et que j'ai eu tout le loisir de recopier à mon tour.

Bien entendu, je n'ai pas été en relation personnelle avec tous les frères et toutes les sœurs figurant dans cette liste ; aussi, si une erreur

s'était glissée par hasard dans l'orthographe de quelques noms, je ne serais pas en mesure de la rectifier. Je me borne donc, je tiens à le dire, à reproduire purement et simplement cette nomenclature telle quelle.

Je répète aussi, pour éviter toute fausse interprétation, que ce n'est point là le tableau des lucifériens de la franc-maçonnerie, à proprement parler. Sauf le frère Findel, de Leipsig, tous les membres des Directoires sont affiliés au Palladisme, sont lucifériens militants. Quant aux Inspecteurs Généraux et aux Inspectrices Générales, ils sont loin de pratiquer tous le satanisme maçonnique ; il en est, parmi eux, qui ne soupçonnent même pas l'existence du Rite Palladique et qui le servent à leur insu, se considérant comme très honorés d'avoir attiré l'attention du patriarche de Charleston et d'avoir la faveur spéciale d'être en correspondance directe avec lui. Mais cette liste n'en est pas moins intéressante; car elle comprend tous les adeptes qui exercent une influence réelle dans la franc-maçonnerie du monde entier. Quant à ceux qui, dans le nombre, sont lucifériens, on voit que je les nomme au fur et à mesure que j'ai à parler d'une séance palladique à laquelle j'ai assisté; par conséquent, j'en nommerai encore beaucoup, d'ici à la fin de mon récit.

Voici donc l'organisation de la haute maçonnerie au 1er mars 1891 :

I

Suprême Directoire Dogmatique

Siège : Charleston.

Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle : général Albert Pike.

Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites — Membres ad vitam : Albert-Georges Mackey; Jonathan Chambers; William Upton; Josiah Essex; Robert Crowell; Macdonald Bates; Philéas Walder; Goldsborough Bruff; William Ireland; Richard Thompson.

Souverain Directoire Exécutif

Siège : Rome.

Souverain Chef d'Action politique : Adriano Lemmi.

Lieutenants Grands Assistants : Pirro Aporti; Luigi Revello; Ettore Ferrari.

Souverain Directoire Administratif

Siège : Berlin.

Souverain Délégué aux Finances : Bleichroeder.

Souverain Délégué à la Propagande : J.-G. Findel (à Leipzig).

Grand Directoire Central pour l'Amérique du Nord

Siège : Washington.

Souverain Directeur : général Albert Pike.

Souverain Directeur-Adjoint : Macdonald Bates.

Grand Directoire Central pour l'Amérique du Sud

Siège : Montevideo.

Souverain Directeur : Carlos de Castro.
Souverain Directeur-Adjoint : docteur Cristobal Salvanachi.

Grand Directoire Central pour l'Europe

Siège : Naples.
Souverain Directeur : Giovanni Bovio.
Souverain Directeur-Adjoint : Tomaso Cresponi.

Grand Directoire Central pour l'Asie et l'Océanie

Siège : Calcutta.
Souverain Directeur : Frederick Hobbs.
Souverain Directeur-Adjoint : Lazarus Owen-Crowe.
Souverain Sous-Directeur Correspondant pour l'Océanie : lord Carrington, à Sydney (Australie).

Sous-Directoire pour l'Afrique

Correspondant directement avec le Souverain Directoire Dogmatique

Siège : Port-Louis (île Maurice).
Souverain Sous-Directeur : Horace de Cayla.

II

Masonic Veteran Association

Siège : Charleston.
Souverain Grand-Maître : Philéas Walder.

Lessing-Bund

Siège : Leipzig.
Souverain Grand-Maître : J.-G. Findel.

Ordre oriental de Memphis et Misraïm

Siège : Naples.
Souverain Grand-Maître : Giambattista Pessina.

Ordre des Chevaliers du Temple (SECTION AMÉRICAINE)

Siège : Philadelphie.
Souverain Grand-Maître : Samuel Grey.

Ordre des Chevaliers du Temple (SECTION ANGLAISE)

Siège : Londres.
Souverain Grand-Maître : comte de Lathom.

Ordre des Chevaliers Défenseurs de la Maçonnerie Universelle

Siège : Paris.
Souverain Grand-Maître : Osselin.

Ordre des Druides

Siège : Berlin.
Souverain Grand-Maître : Hugo Bauër.

Ordre des Mopses du Parfait Silence

Siège : Berlin.
Souveraine Grande-Maîtresse : Mlle Dorothée Schultz.

Ordre de la Rose Mystique

Siège : Milan.
Souveraine Grande-Maîtresse : Mme Bianca Poggi.



Rien n'était plus étrange, — je dirai même : rien n'était plus sinistre, — que le fanatisme sauvage de cette jeune fille de dix-huit ans, me déclamant l'hymne infernal de Carducci, et appuyant avec exaltation sur le dernier distique : « Satan, tu as vaincu le Jéhovah des prêtres! » (Page 391.)

Ordre des Chevaliers et Chevalières du Devoir

Siège : Rio-de-Janeiro.
Souverain Grand-Maître : Joaquin da Costa.
Souveraine Grande-Maîtresse : Mlle Emilia de Baños.

Ordre Saint-Jean Saint-André

Siège : Buenos-Aires.
Souverain Grand-Maître : Anibal Pereyra.

Ordre d'Isis et Osiris

Siège : Mexico.
Souverain Grand-Maître : Ramon Gonzalez.
Souveraine Grande-Maîtresse : Mlle Manuela Carrion.

Ordre des Moabites

Siège : Salt-Lake-City (Etats-Unis d'Amérique).
Souverain Grand-Maître : John Taylor.

Ordre des Odd-Fellows

Siège : Hamilton (Canada).
Souverain Grand-Maître : James Scott.

Ordre de la San-ho-hoeï

Siège : Pékin.
Souverain Grand-Maître : Chua-kim-phan.

III

Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales

EN MISSION PERMANENTE

ayant la correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique

EUROPE

Pour les relations spéciales d'Angleterre : Hugh-David Sandeman, à Londres ; — d'Ecosse : Lindsay Mackersy, William Officer, à Edimbourg ; — d'Irlande : Robert-William Shekleton, esquire, à Dublin.

Pour les relations générales du royaume britannique : capitaine Nathaniel Philips, colonel Clerke-Skadwell, Mme Alice Booth, à Londres ; colonel sir A.-C. Campbell, comte de Haddington, comte de Rosslyn, Charles Dalrymple, baronet, Mlle Noémi Turner, à Edimbourg ; John Yarker, à Withington (Manchester) ; comte de Baudon, John-Fitz-Henry Jownshend, à Dublin.

Pour les relations spéciales de France : Esprit-Eugène Hubert, J.-C. Colfavru, Louis Amiable, Severiano de Heredia, Paul Viguier, Georges Level, Charles Floquet, docteur Henri Thulié, Margaine, Jablochkoff (ingénieur), Armand Lévy, docteur Giard, docteur Enclauss, Jean Laborde, Francolier, Simon Weill, Laroque, Dide, J.-P. Drouet, Décembre, docteur Ch.-Félix Frebault, Mlle Claire de Brucq, Mme Ratazi, Mme Thomas-Verdy, Mme Héloïse Bel, Mme Vve Martinez de Llopis, à Paris ; Josserand, au Mans ; Cahen, à Lyon ; Etienne Bertrand, Edouard Crépy, à Lille ; Alfred Fleury, à Rouen ; major Desmons, à Dunkerque ; Guillaume, à Bordeaux ; Fernand Lagarrigue, à Béziers ; F.-Ant. Brun, à Nice ; Ernest Brémond, Jumelin, à Marseille ; Ad. Doué, à Toulon.

Pour les relations générales d'Angleterre, France et Allemagne : docteur Cornelius Herz, à Paris (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Prusse : major Rabe, docteur Fredericks, Hugo Bauër, Mlle Augusta Hoffmann, Mme Fréderique Becker, à Berlin ; — de Saxe : docteur Welte, à Dresde ; — de Bavière : Albert Redlich, à Bayreuth ; Mlle Judith Fulda, à Munich ; — de Wurtemberg : Otto Muller, Mlle Rachel Marx, à Stuttgart ; — de Hambourg : Bokelmann, Mme Vve Schmidt, à Hambourg ; — de Hesse : Ph. Brand, à Mayence ; Karl Nies, à Worms ; — de Francfort-sur-le-Mein : Alexandre Knoblauch, à Francfort.

Pour les relations générales de l'empire d'Allemagne : Karl-August Bouché (1), Bruckner, Gustave Gravenstein, Mlle Dorothée Schultz, à Berlin; docteur Ritter, à Iéna; S. Lucius, à Leipzig.

Pour les relations spéciales d'Alsace-Lorraine : A.-S. Bernheim, Mlle Lia Grünberg, à Strasbourg; Léon Grobb, à Metz.

Pour les relations spéciales de Belgique : comte Eugène Goblet d'Alviella, E. Vinck, Geerst, Gustave Jottrand, à Bruxelles.

Pour les relations spéciales de Suisse : Louis Ruchonnet, à Berne; Marc Stutz, à Genève.

Pour les relations générales de France et Suisse : Emmanuel Arago, à Berne (domicile attitré).

Pour les relations générales de France, Suisse et Belgique : Mlle Sophie Walder, à Genève (domicile attitré).

Pour les relations spéciales d'Espagne : don Miguel Morayta y Sagrario, caballero de Puga, don Eduardo Contreras, don Ruiz Vargas, doña Rosario de Acuna, à Madrid; don Antonio Gomez, à Séville; don Pablo Ferrer, don Juan Partagas y Palay, à Barcelone; don Jaime Balanzo, don José Macalis, à Cadix; don Diego Pelaëz, à Valence; don Eusebio Morata, à Malaga.

Pour les relations spéciales de Portugal : Joaô Costa, Augusto Craveiro, major Oliveira-Garçao Campello d'Andrade, à Lisbonne; Filippe-Cardoso da Matta, à Porto.

Pour les relations générales d'Espagne et Portugal : doña Elvire viuda Ocaña, à Madrid (domicile attitré).

Pour les relations spéciales d'Italie : Achille Ballori, Bernardo Razzetti, Giuseppe Fogliano, général Giacomo Sani, Mme Paola Crivelli, à Rome; Egidio Maïocchi, Mlle Fulvia Belluschi, à Naples; Flaminio Sacerdoti, Mlle Rébecca Corradi, à Milan; Pietro Dossena, Giovanni Ceconni, à Turin; Felice Biffi, à Gênes; Guido Pagano, à Florence; Giosué Carducci, à Bologne; Ercole Bignami, à Venise; Emanuele Corlatti, Mlle Francesca Pisoni, à Palerme (Sicile).

Pour les relations générales de France et Italie : Mlle Claire de Brucq, à Paris et à Milan; Mlle G.-Lidia Ansaldi, à Rome et à Lyon.

Pour les relations spéciales de Hollande : J.-P. Vaillant, avocat, général Kromhout, major du génie, à La Haye; Maas Geesteranus, à Loosduinen.

Pour les relations spéciales du Danemark; Oëllgaard-Nielsen Rasmus, à Copenhague.

Pour les relations spéciales de Suède et Norwège : Martin Hugo, Gustaf Kjellberg, Mlle Edwige Ullströnn, à Stockholm.

Pour les relations spéciales du grand-duché du Luxembourg : Joseph Junck (chef de gare), à Luxembourg.

Pour les relations spéciales d'Autriche : Edmund Wurz, Rudolf Mayer, à Vienne; — de Hongrie : Adalbert Bela de Majlath, Antoine Schneider, Maurice Gelléri, Mlle Owida Elzner, à Budapest; — de Bohême : Julius Handschke, à Prague.

Pour les relations générales d'Autriche-Hongrie : Antoine de Berecz, à Budapest.

(1) C'est le directeur général des postes du royaume de Prusse.

Pour les relations spéciales de Roumanie : colonel Jean Dimitresco, Moscou Ascher, à Bucharest; Anatole Magrin, à Constantza; J.-B. Screm, à Braïla; Isaac Graff, à Jassy; Mikaïl-Gregoriady de Bonacchi, à Galatz.

Pour les relations spéciales de Grèce : Nicolas Damaschinos, à Athènes.

Pour les relations spéciales de Turquie : Constantin Spendoni, Dieron Yousouffian, Mirza Mohsin Khan, à Constantinople.

Pour les relations générales d'Europe et d'Asie : docteur... Bataille.

ASIE

Pour les relations spéciales de l'Asie-Mineure : Hadji Papazian effendi, à Smyrne; — d'Arménie : Tahdadjian-Oglou, à Erzeroum; — de Mésopotamie : Youssef Chalhoub, à Bagdad; — de Syrie : Nicolas Haggiar, à Alep; Georges Sursock, Mme Vve Sélim Abdallah, à Beyrouth; Habib Shakal, Mlle Noémi Cohen, à Jérusalem.

Pour les relations générales de l'Asie Ottomane : Michel Schilizzi, à Smyrne (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Chine : Samuel Clarke, à Pékin; Adam Fuller, à Fou-tchéou; Ollia-Boon, à Kou-lan-sou; Sassoon, à Kiu-kiang; Osborne, à Nan-king; William Craig, John Butterfield, à Shang-haï; Elias Mackenzie, Georges Brandt, Claudius Debernard, David Turnbull, à Canton; Tchio-hing, à Hang-kow; William Bradley, à Shing-king; Wadman, à Wen-tchéou; Gibb-Morris, à Tien-tsin; Gregor Milisch, à Llassa.

Pour les relations générales de Chine : David Brown, à Hong-kong (domicile attitré); Mlle Eva Dodd, à Shang-haï.

Pour les relations spéciales de Corée : Hoon-kim-Lum, à Séoul.

Pour les relations spéciales du Japon : Kiyomidzu, à Yedo; Kantaro Tsukamoto, à Nagasaki; Rokusayemon Kurabayaki, à Neegat; Rinnosuke Oyama-Kato, à Osaka; Salomon dit Holmès, à Simoda; Toyoji Saïto, à Yamanashi; Lucas Heicht, Zinpeï Kawade, à Yokohama.

Pour les relations spéciales de Goa : Manoel Salvado, à Nova-Goa.

Pour les relations spéciales de Macao : Sebastiaô Guimaraès, à Macao.

Pour les relations spéciales de Perse : Robert Crawford, à Téhéran; Rosenthal, à Tauris.

Pour les relations générales de Perse : Karl Bütow, à Mesched et Ispahan.

Pour les relations spéciales de Siam : Virgile Bertin, Chow-soa-seng, à Bangkok; Lucius Ziegler, à Battambang.

Pour les relations spéciales du Bengale : John Stewart, Archibald Fergusson, E.-E. Peppé, Albert Bruce, Ezechiel Stapleton, Max Cooper, Mlle Fanny Fitzpatrick, Mme Vve Chapman, Mlle Amani Soojun Churn Khellwan, à Calcutta; Paulon junior, à Allahabad; Toussaint Méritan, à Agra; Sumer Mull, à Amritsar; Jonathan Nephew, à Bareilly; Mikaël Borg, Giovanni Saccone, à Benarès; Austin Crooke, à Bevelgunge; Bindoo Nursing Herehelhunum rajah, à Dacca; Syud Madhub Bahadoor, à Cawnpore; William Griffith, John Peerbux, à Delhi; Hogg, à Gowhatte; Samjee Roopa Sahib, à Gwalior; Kaloorem Hoormusjee Doss, James Gordon, à Lahore; J.-N.-Robert Wallace, à Lucknow; Isidore Cahn, à Mirzapour; John Burke, à Mourchidabad; major Palmer, à Nagpoor; Thomas Maclean, à Patna; Baboo Misser Koonja Lall, à Rampur; Daniel Bamford, à Rawalpindi.

Pour les relations spéciales de Madras : Georges Lynch, Edward Talbot, Mme Ellen Manlove, à Madras ; Camille Simpson, à Mazulipatam ; John Campbell, à Bahour ; Edmund Spence, à Tellicherry.

Pour les relations spéciales de Bombay : Samuel Cripps, Robinson Burnett, Mme Vve Charles Watson, à Bombay ; Mahomed Serang, à Ahmedabad ; Arnold Rapp, à Baroda ; William Hayes, à Broach ; Arthur Andrews, à Haiderabad ; Benjamin Truman, à Karatchi ; Ibrahim Cassim Saïb, à Pouna ; Daniel-Taylor Powell, à Surat.

Pour les relations spéciales de Ceylan : Elias Bush, à Colombo ; Megraj Shomee Hangrabaree Sein, à Pointe-de-Galle.

Pour les relations spéciales de Malacca et la région : Oswald Cox, à Georgetown ; Salomon Lumley, à Malacca ; Francis Parkinson, Nathan Spencer, Mme Vve Vandriel, à Singapore.

Pour les relations spéciales de la Birmanie anglaise : Rapp, à Akyab ; Josiah Simons, à Rangoun ; Mlle Fatime Mansour, à Promé ; Edward Brandt, à Moulmein.

Pour les relations spéciales d'Arabie : Hadji Ali Esmaïljee, à Aden.

Pour les relations générales des colonies anglaises d'Asie : révérend Toby Croksonn, à Calcutta (domicile attitré) et à Singapore.

Pour les relations spéciales de l'Indo-Chine française et du Cambodge : W. Johnston, à Saïgon.

Pour les relations spéciales du Tonkin : Karl Rheiner, à Hanoï.

AFRIQUE

Pour les relations spéciales d'Egypte : Gérasimos Poggio, avocat, Abraham Tilche, Nicolas Giorgiadis, Spiridion Palli, Selim Fadel Bakos, Mme Salyha-Djémilé Papazian, à Alexandrie ; Mirza Nedjeff Ali Khan, Zacharie Dickson, Elias Menassa, au Caire ; Cholau, à Port-Saïd ; Ismaïl ben Assan, à Bab-el-Halk, près Choubrah ; Cyprien Kuczewski, à Ismaïlia.

Pour les relations spéciales de la Tripolitaine et les relations générales d'Égypte : Giovanni Grosseto, à Tripoli (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Tunisie : docteur Cassanello, à Tunis.

Pour les relations spéciales d'Algérie : Besançon, pasteur protestant, à Constantine ; Aumerat, à Mustapha, près d'Alger ; Floréal Matthieu, à Oran.

Pour les relations spéciales du Maroc : docteur de Cholewa-Chudzinski, à Tanger.

Pour les relations spéciales de Sierra-Leone : John Rabbits, à Freetown.

Pour les relations spéciales de la Côte-d'Or : Henry Allen, à Cape Coast-Castle.

Pour les relations spéciales de Lagos : James Oastler, à Lagos.

Pour les relations spéciales du Cap : Thomas Epps, à Capetown ; Taylor Blume, à Port-Elisabeth.

Pour les relations spéciales de Natal : Benjamin Turner, à Durban.

Pour les relations spéciales de l'Ile-Maurice : Edgar Mayer, Philippe-Edouard Virieux, James Smith, Georges Pastourel, à Port-Louis.

Pour les relations spéciales du Congo : Kuster, à Banana ; Alibert (ou Aubert), à Libreville.

Pour les relations spéciales du Sénégal : J. Brandon, à Saint-Louis.

Pour les relations spéciales de Madagascar : Pochard (précédemment à Port-Louis, de l'Ile-Maurice).

Pour les relations spéciales de la Réunion : Romuald Klein, à Saint-Denis ; Roger Picard, à Saint-Pierre.

Pour les relations spéciales de l'Ouganda : Richard Crummack, à Roubaga.

Pour les relations spéciales du Transwaal : Isaac Payne, à Prétoria.

Pour les relations spéciales du Zanzibar : Ralph Lavington, à Zanzibar.

Pour les relations spéciales de Libéria : C.-T.-O. King, à Monrovia.

AMÉRIQUE DU NORD

Pour les relations spéciales du Canada et de toute la région anglaise. — Haut-Canada : Richard Webb, Hugh Murray, à Hamilton ; Francis Clayton, à Toronto ; — Bas-Canada : Alfred Olsson, à Québec ; Lionel Bourke, Mlle Emma Willis, à Montréal ; — Colombie Britannique : Jonas Balfour, à Victoria ; — Nouveau Brunswick : Albert Upton, à Saint-John ; — Nouvelle Écosse : Arthur Oliver ; — Ile du Prince Edouard : David Plunkett, à Charlottetown ; — Manitoba : Matthew Rogerson, à Winnipeg.

Pour les relations générales du Dominion-of-Canada : Mme Alice Fitz-Gérald, à Montréal et Ottawa (Canada), et à Rochester (États-Unis).

Pour les relations spéciales des États-Unis : — Alabama : Mac Mullen, à Montgomery ; — Arizona : John Clapham, à Tuscon ; — Arkansas : Valentine Price, à Little-Rock ; — Californie : Wilhelm Hertzog, à San-Francisco ; — Colorado : Archibald Raffety, à Denver ; — Colombie : Marcus Attenborough, à Washington ; — Connecticut : Douglas Prescott, à Hartford ; — Dakota : Benjamin Pratt, à Sioux-Falls ; — Delaware : Maurice Quilter, à Wilmington ; — Floride : Dennis Russell, à Jacksonville ; — Géorgie : Albert Kesterton, à Mâcon ; — Idaho : Edmund Lee, à Boise-City ; — Illinois : Lothar Fritsche, Henry Morton, Mlle Victoria Burnstall, à Chicago ; — Indiana : Walter Stocken, à Indianapolis ; — Territoire indien : révérend Peter Young, à Atoka ; — Iowa : Robinson Farlow, Mme Vve Gilliford, à Davenport ; — Kansas : August König, à Topeka ; — Kentucky : Adam Fielding, Mlle Diana Vaughan, Mlle Andréa Rappaport, à Louisville ; — Louisiane : Achille-Régulus Morel, Bruno Koppen, Georges Wyburn, Mme Dolorès Artigas, à la Nouvelle-Orléans ; — Maine : Francis Carden, à Portland ; — Maryland : James Fenard, Otto Casparius, Jacobo Castaneda, Timothy Bayldon, Mlle Béatrix Oldrey, à Baltimore ; — Massachussetts : Henry Palmer, Frederick Rowney, Sereno Nicleerson, Mme Vve Palfreman, à Boston ; — Michigan : Joshua Bennett, à Détroit ; — Minnesota : Heinrich Schaëfer, Fergus Low, Mlle Mary Hebbard, à Saint-Paul ; — Mississipi : Illius Ockenden, Mlle Zélie Worms-Mayer, à Jackson ; — Missouri : David Gould, Alex. Friedman, Georges Colman, Francis Lee, Luke Frisby, Mlle Nelly Warhnburn, Mme Arabella Forbes, à Saint-Louis ; — Montana : Loreto Carmona, à Helena ; — Nebraska : James Cawell, à Lincoln ; — Nevada : Matthew Little, à Virginia-City ; — New-Hampshire : Osmund Huntly, à Manchester ; — New-Jersey : Theodor Schulze, à Trenton ; — New-York : James Fraser, Robert Lidington, Thomas Bartleet, William Crosthwaite, Anthony Marce, Morris Spear, Joaquin Llagostera, Otto-Julius Bucher, Daniel Proust, Mme Lucy Ingram, Mlle Lélia Coverley, Mlle Betsy Weldon, à New-York ; — Nouveau Mexique : Ramon Gari-

bay, à Las-Cruces; — Ohio : Clear Robertson, Bernhard Haseltine, Herman Jacobi, Georges-W. Stacy, Mlle Maud Hackett, à Cincinnati; — Orégon : Henry Beadle, à Portland; — Pensylvanie : Anthony Socker, Beriah Elt, Jack Arnheim, Alexander Graveson, Mlle Alix Mortimer, Mme Leonor Bradshaw, à Philadelphie; — Rhode-Island : J.-B. Martinengo, à Providence; — Tennessee : William Maberly, Lorenz Eischhorn, à Nashville; — Texas : Francis Buchanan, à Houston; — Utah : Otto Glaserfeld, à Salt-Lake-City; — Vermont : Jonathan Hughesdon, à Burlington; — Virginie : David Newton, à Richmond; — Territoire de Washington : Alexander Snewin, à Olympia; — West-Virginia : John Reinhardt, à Wheeling; — Wisconsin : Daniel Redfern, à Milwaukee; — Wyoming : Mac-Gregor Terry, à Evanston.

Pour les relations générales des Etats-Unis : Laurence, John Ehlers, Mlle Jane Whiteheads, à New-York; Rudolph Schumann, Mlle Virginia Huggins, à Philadelphie; Albert Shrimpton, Mme Cecil Leetham, à Baltimore; Thomas Francklin, Mlle Clelia Polk, à Boston; Robert Miéville, Mlle Ellen Phillips, à la Nouvelle-Orléans; Mlle Dalila Böttcher, à Cincinnati (dom. att.).

Pour les relations spéciales du Mexique : Ermilo Canton, Mariano Escobedo, Mlle Carmen de la Fuente, à Mexico; Ignacio Camarena, Mlle Maria-Elvire Ocampo, à Guadalajara; Angel Abarca, à Puebla; Porfirio Valdès, à Santa-Fé-de-Guanajuato; Agustin Quintana, à Mérida; Vicente Camacho, à San-Luis-de-Potosi; Placido Collantes, à Queretaro; José-Maria Manjarez, à Oajaca.

Pour les relations générales du Mexique : Sostenes Rocha, Ramon Gonzalez, Mme Rafaela Palacios, Mlle Manuela Carrion, à Mexico.

AMÉRIQUE CENTRALE

Pour les relations spéciales de Cuba, Colon et Porto-Rico : José-Fernandez Pellon, Benito Riera, Eugenio Amadis, Mlle Manuela Bustillos, à la Havane; Gutierrez Aguirre, à Santiago-de-Cuba; Antonio Ruiz, à Mayaguez; Adrien Duffaut, à San-Juan de Porto-Rico.

Pour les relations générales des colonies espagnoles : don Ignacio-Zuazo marquis d'Almeiras, à la Havane (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Haïti : Auguste Héraux, Scipion Bonnet, Mme Cornélie Poussel, à Port-au-Prince; général Fabre, aux Cayes; Massillon Lauture, à Jacmel.

Pour les relations générales de Haïti : Fénélon Duplessis, à Port-au-Prince; général Thébaut, à Jacmel.

Pour les relations spéciales de Saint-Domingue : Lucas Gibbes, Eugenio de Marchena, à Saint-Domingue.

Pour les relations spéciales du Guatemala : Felix Matos, Ponciano, à Guatemala.

Pour les relations spéciales du Honduras : Ambrosio Lopez, à Comayagua.

Pour les relations spéciales du San-Salvador : Norberto Aguirre, à San-Salvador.

Pour les relations spéciales du Nicaragua : Cayetano Muñoz, à Nicaragua.

Pour les relations spéciales de Costa-Rica : A. Osborne, à San-José.

Pour les relations générales des cinq républiques du Centre-Amérique : Nanne, à Guatemala (dom. att.); Manuel Bonilla, à San-José de Costa-Rica.

Pour les relations générales des Antilles anglaises ; John Clarke, à Kingstown, Jamaïque (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de la Martinique : Franck-Emile Barentzen, Albert Pairault, à Saint-Pierre ; — de la Guadeloupe : Régis Deumié, à Pointe-à-Pitre ; Aimé Martin, à Basse-Terre.

Pour les relations générales des Antilles françaises : Napoléon Ferret, à la Pointe-à-Pitre.

Pour les relations générales des Antilles danoises : Elias de Léon, Auguste Walloë, à Saint-Thomas.

AMÉRIQUE DU SUD

Pour les relations spéciales de la Colombie : Damaso Zapata, à Santa-Fé-de-Bogota.

Pour les relations spéciales du Bolivar : Octavio Baèna, à Carthagène.

Pour les relations spéciales du Venezuela : docteur Vicente Amengual, J.-M. Medina, à Caracas.

Pour les relations spéciales de l'Equateur : Ramon Véga, à Guayaquil.

Pour les relations générales des quatre états ci-dessus, formant l'ancienne Colombie : général Joaquin Crespo, président de la république du Venezuela.

Pour les relations spéciales de la Guyane anglaise : Samuel Canning, à Georgetown.

Pour les relations spéciales de la Guyane hollandaise : Civilis Smulders, à Paramaribo.

Pour les relations spéciales de la Guyane française : Emile Darredeau, Théodore-Ludomir Poupon, à Cayenne.

Pour les relations spéciales du Brésil : — Rio-de-Janeiro : docteur Henrique Valladarès, Benedicto Teixeira, Louis Chapot-Prévost, Nicolao Machado, Mme Maria-Leonor Pareira, à Rio-de-Janeiro ; — Alagoas : Candido Jacobina, à Maceio ; — Amazonas : Gonçalvez Jamiaro, à Manaos ; — Bahia : Pedro Freitas, Marcello Peixao, Mlle Olympia da Costa, à Sao-Salvador-Bahia ; Deodoro Papoula, à Cachoeira ; — Céara : Leopoldo Trapaga, à Céara ; — Matto-Grosso : Luiz Villar, à Cuyara ; — Minas-Geraes : Belchior Bastos, à Ouroreto, Evaristo Barboza, à Juiz-de-Fora ; — Espirito-Santo : Affonso Irmao, à Victoria ; — Goyaz : Jorge Mattao, à Goyaz ; — Maranaho : Jeronymo da Boa ; — Grao-Para : Carlos Soares, à Belem ; — Parahyba : Isidor de Faria, à Parahyba ; — Parana : Joaquim Pinheiro, à Coritiba ; — Piauhy : Aleixo de Souza, à Teresina ; — Pernambuco : Manoel da Gama, Luciano Carvalho, Mlle Barbara Pazos, à Pernambuco ; — Rio-Grande-do-Norte : Napoléao Guimaraes, à Natal ; — Santa-Catharina : Deodato Campello, à Desterro ; — Sao-Paulo : José-Baptista Olivieira, à Sao-Paulo ; Alvaro Coïmbra, à Campinas ; Albino Maviaro, à Santos ; — Sao-Pedro de Rio-Grande-do-Sul : Thomaz Campinos, à Porto-Alegre ; Giosia Carneiro, à Pelotas ; — Sergipe : Octacilio Barcellos, à Aracaju.

Pour les relations générales du Brésil : Antonio-Joaquim de Macedo Soares, Mme Francisca Sampaio, Mlle Emilia de Baños, à Rio-de-Janeiro.

Pour les relations spéciales du Pérou : Arturo-Ego Aguirre, José-Maria Garcia, Francisco-Javier Mariategui, Mlle Rosa Navarrete, à Lima ; Cristoval Denegris, à Callao ; Guzman Ramirez, à Arequipa.



D'après une légende très répandue chez les occultistes américains, Albert Pike avait à sa disposition un démon domestique, de l'ordre inférieur, qui paraissait dès qu'il l'évoquait chez lui, et à qui il confiait le soin de transporter, en quelques secondes, où il fallait, les documents de la plus extrême importance. (Page 394.)

Pour les relations générales du Pérou : Eduardo Lavergne, à Lima.

Pour les relations spéciales de Bolivie : Angel Urioste, à La Paz ; Pablo Velasco, à Cochabamba.

Pour les relations spéciales du Chili : Julio Villanueva, José-Miguel Faëz, Mlle Juanita Donoso, à Valparaiso ; Waldo Pizarro, Mme Felicia Altamiro, à Santiago ; Pablo-Rafael Diaz, à Concepcion.

Pour les relations générales du Chili : Benito Alamos Gonzalez, à Valparaiso (domicile attitré) ; docteur Ninanor Rojas, à Santiago.

Pour les relations spéciales de l'Uruguay : José de la Hanty, Andrès Cas-

tillo, Miguel Jurriol, Jean-Baptiste Moiriat, Mlle Teresa Helguerra, à Montevideo; Enrique Rosadas, à Guadalupe; Jaime Llobet, à Colonia; Bartolo Sampaïo, à Paysandu; Eugenio Lopez, à Tacuarembo; Mme Cipriana Britos, à Treinta-y-Très.

Pour les relations générales de l'Uruguay: Enrique Maciel, Charles-Henri Honoré (ingénieur), Mlle Mercedès Barrios (domicile attitré), à Montevideo.

Pour les relations spéciales du Paraguay : Giuseppe Ferrari, à Asuncion.

Pour les relations spéciales de la République Argentine : Juan-Gonzalez Cané, Michel Bernard, Jean-Eloi Goffre, Girolamo Boggio, Vicente Cabral, Fernandez Blanco, Mlle Susana Olmedo, à Buenos-Aires; Santiago Casavalle, à La Plata; Llorente Gomes, à Chivilcoy; Porfirio Rodriguez, à Cordoba; Agustin Penaloza, à Corrientes; Flavio Fonseca, à Parana; Jacopo Bisoni, à Mendoza; Garcia Valdez, à San-Juan-de-la-Frontera; Eliséo Villalonga, à Rosario de Santa-Fé; Domingo de Paz, à Tucuman.

Pour les relations générales de la République Argentine : Otto Recke, à Buenos-Aires (domicile attitré).

Pour les relations générales de l'Uruguay et de la République Argentine : Mlle Romula Sanchez, à Buenos-Aires et à Montevideo.

OCÉANIE

Pour les relations spéciales de Java : Martinus van Groen, à Batavia; C.-H. Austermühle, à Samarang; Danuel van Cleef, à Soerabaya; Joost Vigelius, à Probolingo.

Pour les relations spéciales de Sumatra : Jonas Schyfelen, à Padang.

Pour les relations spéciales de Bornéo : Wilhelm Rooseboom, à Bandjermasin.

Pour les relations spéciales des Célèbes : Sartorius Groothols, à Makasser.

Pour les relations spéciales des Moluques : Ludoph Moens, à Amboine.

Pour les relations spéciales des Philippines : Gregorio Albaran, à Manille.

Pour les relations générales de Malaisie : révérend Hirsch, à Batavia (d. att.).

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Galles du Sud : Arthur Bray, Henri Spiers, Mlle Fanny Stevenson (dite miss Dorothy), à Sydney.

Pour les relations spéciales de Victoria : T.-H. Lempriere, Matthew Twining, Georges Kershaw, John Lush, Mlle Nelly Grindlay, à Melbourne; Robert Wattson, à Ballarat.

Pour les relations spéciales de l'Australie du Sud : J.-H. Cuningham, David Sotheby, à Adélaïde.

Pour les relations spéciales de Queensland : Francis Howard, à Brisbane.

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Zélande : W.-B. Hudson, à Wellington; James Pearce, à Auckland; Robert Stout, à Dunedin.

Pour les relations générales des colonies anglaises en Océanie : comte de Kintore, à Adélaïde (Australie); Mgr Newill, évêque protestant de la Nouvelle-Zélande, à Dunedin (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Calédonie : capitaine J.-F. Maximin Boscans, à Nouméa.

Pour les relations spéciales de Taïti : Isidore Weill, à Papeete.

Pour les relations spéciales des îles Sandwich : William Davey, John Barker, Opfergelt, à Honolulu.

Il n'est nul besoin de faire suivre ce tableau du moindre commentaire. Les lecteurs qui s'intéressent à un ouvrage du genre de celui-ci constituent un public d'élite, et, bien que mes révélations soient publiées dans la forme qui pénètre le plus facilement parmi les masses populaires, je sais, par les innombrables lettres de félicitations et d'encouragement qui me sont adressées, que ma campagne est surtout suivie par les hommes d'étude, par les catholiques déjà au courant des questions maçonniques. Bien des choses qui, jusqu'à présent, avaient été seulement soupçonnées, sont maintenant élucidées. Aussi, je n'ai point à insister à propos de ce tableau, dont la publication démasque tous les rouages de la haute maçonnerie. Il ne faut donc pas se contenter de le lire, il faut le relire ; les hommes d'étude n'y manqueront pas, et un examen approfondi leur donnera la clef de bien des mystères, sans que j'aie à entrer dans des explications à ce sujet.

D'ailleurs, j'ai hâte d'en finir avec Charleston, et pourtant il me reste beaucoup à dire.

Lorsque je me trouvai pour la première fois dans la Rome luciférienne, — ce jour du 10 mars 1881, — je ne savais pas alors sur Albert Pike tout ce que je viens de rapporter. Comme témoin du palladisme, je n'avais recueilli encore des renseignements sûrs que relativement à ce qui se passe en Asie, et même, sur les faits et gestes du Directoire de Calcutta et de ses dépendances, je ne savais pas tout. Quant au Suprême Chef Dogmatique, je connaissais son existence; mais j'ignorais l'étendue de son action, et surtout je n'avais pas scruté le diabolisme de ses manœuvres.

J'attendais donc avec impatience, chez Gallatin Mackey, la fin du dîner et des toasts et déclamations qu'arrosait le champagne. Enfin, nous nous rendîmes au temple. Mais j'eus une déception. La soirée se passa à la salle du Triangle, où quelques Kadosch du rite écossais furent reçus Kadosch du Palladium ; on avait réservé à Pike l'honneur de les initier. Certes, l'initiation au premier degré masculin palladique est curieuse; mais le compte-rendu de cette séance ne serait qu'une reproduction de rituel ; ce n'est pas ici qu'il convient de produire des documents de cette espèce.

Je me bornerai à mentionner un petit incident.

Au cours de l'interrogatoire des récipiendaires, l'un d'entre eux, faisant connaître ses sentiments, déclara avec emphase qu'il éprouvait une très vive sympathie à l'égard de Satan; car, dit-il, Satan était indignement calomnié par les prêtres.

Là-dessus, Albert Pike interrompit le récipiendaire et le gourmanda assez durement sur le choix de ses expressions. Satan était un mot catho-

lique, dont un vrai palladiste ne devait jamais se servir ; Satan, c'était le diable, et il fallait dire Lucifer, qui n'est pas le diable. Bref, mon Pike s'emballa dans un discours,qui me parut plein de distinctions subtiles, et je crois fort que le récipiendaire n'y comprit rien. Finalement, celui-ci eut sa réception ajournée, pour avoir dit « Satan » au lieu de « Lucifer » ; il fut confié à un Mage Elu, chargé de parfaire son instruction, attendu qu'on l'avait jugé dans de bonnes dispositions et digne d'être admis dans un triangle, sitôt qu'il aurait compris la différence entre Lucifer et Satan.

La séance, passablement longue, fut coupée par une récréation, au cours de laquelle je bavardai dans les pas-perdus avec Chambers, Webber et Sophia. Chambers s'offrit à me faire visiter le lendemain les curiosités de l'immeuble. Nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi.

Le matin, je me levai de bonne heure, et j'allai, par la ville, respirer le bon air, tout en inspectant les monuments. Pourtant, j'en eus vite assez, de cette inspection. J'éprouvai je ne sais quel besoin de rêverie ; je pris les quais qui bordent l'Ashley, pour marcher maintenant au hasard le long de la rivière, en m'abandonnant au caprice des idées diverses qui se heurtaient, s'entrechoquaient dans mon cerveau. Je m'applaudissais, en moi-même, de l'heureux succès de mon entreprise. Le suprême grand-maître ne m'avait pas vu de mauvais œil; bien mieux, comme ma patente de Hiérarque m'avait été délivrée par Philéas Walder dans des conditions régulières, il est vrai, mais qui ne se présentent pas souvent, Albert Pike avait consacré mon admission en apposant sa signature et son sceau à côté de la signature et du sceau du père de Sophia.

Je songeais à tout cela, à Calcutta, à Singapore, à Shang-Haï; je demandais mentalement au ciel de me continuer sa protection; j'escomptai l'avenir, supputant ce que j'avais encore à faire pour conduire ma mission à bonne fin. Il pouvait être environ neuf heures ; bientôt, dans ma promenade, j'allais sortir de la cité.

Tout-à-coup, j'entendis derrière moi une voix de jeune fille, qui disait :

— Docteur !... Hé ! docteur !... N'allez donc pas si vite, ou l'on ne pourra plus vous rejoindre !...

Je me retournai, et je vis Mlle Walder, arrivant essoufflée. Je m'arrêtai, je la saluai. Elle était seule, et je n'en fus nullement surpris, connaissant les mœurs américaines : dans ce pays, les jeunes miss vont où elles veulent, sans être jamais accompagnées, si cela leur convient ; c'est là l'éducation protestante.

En quelques instants, Mlle Walder fut auprès de moi. Elle me donna, sans façon, une grande poignée de main. Nous avions dîné la veille, chez

Mackey, à côté l'un de l'autre ; nous étions donc de vieux amis, à présent ; et voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça.

Alors, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, elle m'expliqua, avec sa volubilité extraordinaire qui a toujours stupéfait ses auditeurs, que, elle, en petite femme très perspicace, elle avait deviné que ma pensée serait d'aller voir la ville de bon matin, et que, irrésistiblement, je serais poussé à venir ensuite soit du côté du port, soit du côté de l'Ashley. En réfléchissant, elle s'était dit qu'un voyageur comme moi, n'étant pas homme de commerce, n'irait pas au port, et que la rivière, et l'Ashley de préférence à l'autre, la rivière Cooper, m'attirerait davantage... l'Ashley, à cause de ses bords riants, enchanteurs.

— Je suis venue, conclut-elle ; j'étais sûre de vous rencontrer par ici... C'est drôle, j'ai été prise de la fantaisie de venir « vagabonder » avec vous ; et moi, je fais tout ce qui me passe par la tête !... Vous ne m'en voulez pas, docteur ?... Non, n'est-ce pas ?... Si je vous gêne, je m'en retourne tout de suite... Allons, je vois que je ne vous gêne pas...

Je n'avais pas eu le temps de placer un mot, et ma physionomie, sans exprimer une contrariété, évidemment, devait témoigner du moins un ahurissement profond.

Lorsque la demoiselle s'interrompit, je répondis une banalité ; mais je n'avais pas prononcé dix mots, qu'elle ouvrait de nouveau ses écluses pour laisser s'échapper les flots de son verbiage :

— Ah ! comme je suis contente de vous voir, et d'être là, nous deux, pour causer, sans être entendus de personne !... Je vis deux fois, quand je parle à un ami qui vient d'Europe... Père est heureux, lui ; il va souvent là-bas ; il est tout le temps en voyage, comme vous... Moi, on me laisse ici ; je m'ennuie bien, allez !... Charleston, oui, c'est gentil ; mais c'est toujours la même chose !... Oh ! si j'étais homme, je ferais comme vous ; je me mettrais dans la marine ; je voyagerais d'une extrémité du monde à l'autre... Être aujourd'hui ici, demain là bien loin, après-demain ailleurs plus loin encore, voilà la vie, la vraie vie !... Je voudrais bien être à votre place... Aller et venir, toujours, sans cesse, sans répit, c'est mon rêve, et je ne comprends pas autrement le bonheur... Les gens qui sont constamment fixés dans la même ville, dans la même rue, dans la même maison, permettez-moi de dire le mot, docteur, ce sont des mollusques... Oh ! l'activité ! le changement ! le renouveau continuel !... Oui, je voudrais être vous...

Je l'écoutais.

Puis, brusquement :

— Voyons, me dit-elle, donnez-moi votre bras...

Je la laissai faire. Je me demandais si, dans cette tête, il n'y avait pas

un grain de folie. Mais non, Sophie Walder n'est point folle. Elle a de ces moments où sa nature est exubérante. Je ne disais rien, j'étudiais.

Nous causâmes. Elle en revenait toujours à ses idées de voyages. Elle me raconta qu'étant née en Europe elle n'y était retournée qu'une fois, en 1874. Son père s'était, en 1873, rallié au Rite Ecossais et au Palladisme. Albert Pike, voyant en lui un lieutenant sur lequel il pouvait compter, lui avait immédiatement donné place dans son Sérénissime Grand Collège et l'avait chargé d'importantes missions. Ayant à faire une tournée générale en Europe, Walder avait emmené sa fille, cette fois-là ; elle avait onze ans. Sophie se rappelait surtout l'excellent accueil qu'elle avait reçu à Lausanne.

Elle me donna des détails. Les officiers dignitaires du Suprême Conseil de Suisse s'étaient réunis, tous les sept, et Walder l'avait présentée. Il avait annoncé au grand-maître Besançon et à ses collègues que de grandes destinées étaient réservées à sa fille.

— Oui, c'est ainsi, me narrait la jeune miss avec un air de conviction absolue ; père dit que j'ai été choisie par notre Dieu. Je suis la tige prédestinée. Je serai mère, à trente-trois ans, d'une fille, qui, elle-même, à trente-trois ans, mettra au monde une autre fille. Il y aura ainsi une succession de filles, nées de moi, qui seront mères à trente-trois ans. Cela est marqué, d'une manière irrévocable, dans le livre du destin, et la dernière de ces filles de ma descendance sera la mère de l'Ante-Christ...

Encore une fois, je me demandai si Mlle Walder ne divaguait pas. Elle parlait, les dents serrées, me pressant le bras avec force, et je la sentais frissonner.

— Ah ! docteur, disait-elle, quelle gloire ! Que de femmes m'envieraient si elles savaient que dans ma descendance directe naîtra celui qui changera à jamais la face du monde !... Père assure, et il ne se trompe pas sur ces choses, que le nombre des papes d'Adonaï est limité, et qu'il n'y aura pas, pour voir le dernier d'entre eux, de nombreuses générations issues de moi... Alors, les maleachs seront impuissants, et le règne du Dieu Bon commencera pour le bonheur général de l'humanité !...

J'étais stupéfait d'entendre un pareil langage ; cependant, je ne laissais rien paraître de ma surprise. Je me remis même promptement de ma stupéfaction, et j'eus l'air de m'intéresser sérieusement à ce qu'elle me racontait. Du reste, je voyais de nouveaux horizons s'ouvrir pour mon enquête. Je savais que, bien que jeune fille, Mlle Walder connaissait à fond les sciences occultes ; d'après quelques mots échappés à son père, j'avais compris qu'elle était déjà quelque peu praticienne, ne se bornant pas à la théorie ; ce qu'elle venait de me dire m'en apportait la

confirmation. Je n'eus garde de laisser échapper une telle occasion de me renseigner.

Je lui exposai ce que j'avais déjà vu, et je feignis d'être quelque peu contrarié de n'avoir pas encore aperçu un des génies du feu en personne.

— Oh ! vous avez le temps d'en voir, me dit-elle simplement, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. Il n'y a pas huit jours, Chambers, Mackey et moi, nous avons évoqué l'Ante-Christ, précisément, et nous nous sommes entretenus plus d'un quart d'heure avec lui...

— L'Ante-Christ ! interrompis-je ; il existe donc déjà ?...

— Cette question ! mais il a existé de tout temps... C'est un des esprits de lumière ayant haut rang à la cour du royaume divin. Kobal, Asmodée et lui marchent de pair.

D'après ses explications, l'Ante-Christ serait un des démons qui président aux œuvres de nécromancie. C'est lui qui est désigné pour venir sur terre, quand le culte d'Adonaï sera près de son écroulement. Il s'incarnera dans un mâle qui naîtra sous l'avant-dernier pape, le jour même du couronnement de celui-ci, et trente-trois années s'écouleront entre le moment de sa naissance et celui où il remplira le monde d'admiration ; alors, la Papauté sera à jamais abolie, la religion chrétienne détruite, et, par des prodiges surpassant tout ce que l'on peut imaginer, l'Ante-Christ préparera le règne de Lucifer sur notre globe. En attendant, ce démon habite les enfers, le royaume du feu divin et éternel, selon l'expression des palladistes. Quand il apparaît en présence de Sophia, l'Ante-Christ s'incline respectueusement devant elle et lui donne le titre de « Sainte Mère » ; ce dont elle est très flattée.

Au surplus, M[lle] Walder connaît sur le bout de doigt tout son royaume du feu divin. J'appris d'elle, ce jour-là, le nombre exact des démons, et j'eus quelques aperçus précis de la monarchie infernale, organisée en hiérarchies et en légions. La jeune luciférienne se faisait un plaisir de m'instruire ; peut-être aussi, parlait-elle si volontiers par orgueil de me montrer sa science de parfaite occultiste.

A son dire, Lucifer, qui est l'autre Dieu, a immédiatement au-dessous de lui trois souverains, Baal-Zéboub, Astaroth et Moloch, et une souveraine, Astarté, laquelle serait la femme d'Astaroth et est la démone qui, dans les temps anciens, s'est fait adorer en Asie sous divers noms, notamment à Babylone sous le nom de déesse Mylitta. Viennent ensuite soixante-douze chefs, démons ou démones, qui, suivant leur importance, commandent à plus ou moins de légions ; ce sont là les hauts degrés de la hiérarchie des enfers. Chacun de ces chefs a ses titres spéciaux, ses dignités. Tout est organisé en véritable cour. Quiconque a lu les Écri-

tures saintes connaît l'existence de Dagon, démon fort réputé ; dans les procès de sorcellerie, on voit souvent revenir, d'autre part, le nom de Béhémoth, un démon qui s'attaque de préférence aux religieuses, et qui, dans l'affaire de Loudun, posséda sœur Jeanne des Anges. Mais qui donc sait que Dagon, à la cour satanique, porte le titre de grand-pannetier de Lucifer, et Béhemoth le titre de grand-échanson ?... Pour moi, je l'ignorais jusqu'alors. J'ignorais même l'existence du démon Suchor-Benoth, qui, selon les lucifériens, serait le gardien-chef des succubes...

Plus tard, lorsque nous nous rencontrâmes de nouveau, en Europe, Mlle Walder et moi, notre connaissance devint plus intime ; nous avons souvent passé ensemble de longues journées, où elle se plaisait à me professer son enseignement diabolique. C'est ce qui me permettra de donner, dans un chapitre spécial, les détails les plus complets sur ces questions.

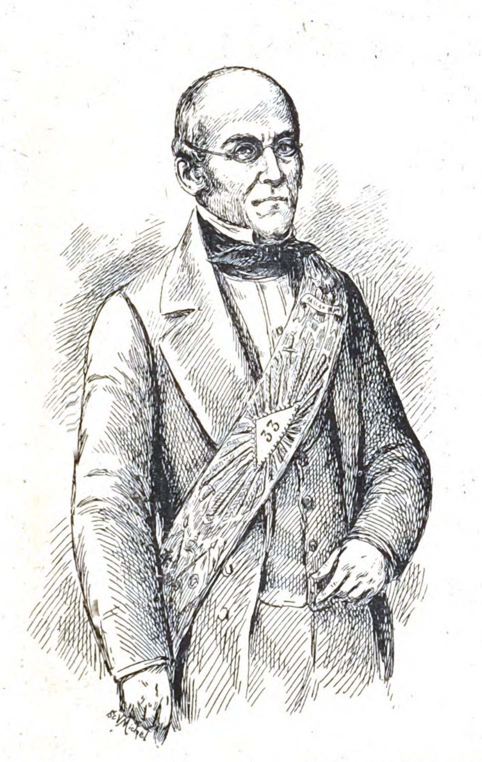
Pour l'instant, je me contente de résumer notre conversation à Charleston. Sophia m'apprit donc alors que les légions infernales sont au nombre de 6,666, et que chaque légion se compose de 6,666 démons ou démones. Ces légions, groupées en divers corps d'armée qui sont commandés par les 72 chefs (diables ou diablesses des hauts degrés de la hiérarchie), ont chacune un chef particulier, exerçant un commandement analogue à celui de colonel, mais compris dans l'effectif de la légion. Les légions donnent donc un total de 44,435,556 démons et démones. Les hauts degrés de la hiérarchie comportent, je viens de le dire, 4 souverains, dont une souveraine, et 72 chefs ; soit 77, en comptant Lucifer au sommet. Ce nombre de 77 est, on le remarquera, le produit du chiffre cabalistique 11 multiplié par le chiffre luciférien 7. Total général : 44,435,633 esprits infernaux.

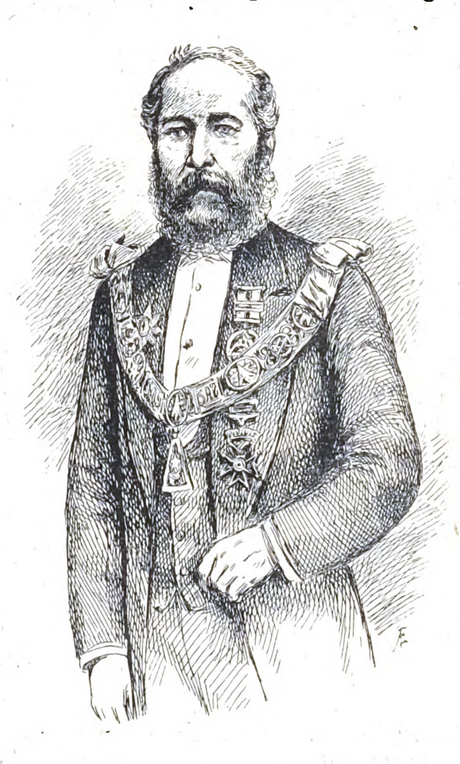
Je ne pouvais, sans frémir intérieurement, regarder cette jeune fille, qui, depuis sa plus tendre enfance, était en rapport avec les mauvais esprits ; je me disais que tout l'enfer devait passer en elle. Et cependant, elle était là, câline, souriante, enjouée, s'appuyant amicalement sur mon bras ; n'importe, elle m'effrayait. Quand, par moments, sa main se posait sur la mienne, il me semblait qu'elle me brûlait.

Je lui fis part de ce que m'avait affirmé son père, savoir qu'elle avait le don de se fluidifier et qu'elle passait, comme un courant d'électricité, à travers un mur.

— En effet, me répondit-elle, mais je n'aime pas me livrer à cette œuvre-là. Chaque fois, j'en ai pour plusieurs jours à être malade, à garder le lit, tant je suis épuisée par la spiritualisation... C'est là une sorte de physique occultiste qui me tuerait ; aussi, je n'en abuse pas, car il faut que je vive... A tout je préfère mes serpents ; je vous les montrerai. Je

suis déjà bien familiarisée avec eux, jamais ils ne m'ont piquée. Dans un an, j'en ferai ce que je voudrai... En ce moment, je cherche le crotale, en qui je dois faire pénétrer l'esprit des oracles. Il faut qu'il ait exactement sept pieds de long (2 mètres 268 millimètres) au moment où je le découvrirai, qu'il soit d'un vert brunâtre à reflets dorés, et que ses losanges





LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jean-Marie Ragon, dit « l'Auteur sacré », Ancien chef des occultistes en France.

Daniel Spry, grand-maître de la franc-maçonnerie au Canada.

soient bordés de jaune d'or. Lorsque je l'aurai, Phaldor vivra en lui, et alors ma mission commencera...

Elle poussa un gros soupir.

— Quand donc pourrai-je retourner en Europe?... Je sens que l'Europe m'appelle, a besoin de moi... Belphégor, qui est le chef des esprits du feu spécialement délégués par le Dieu Bon pour la protection de nos initiés en France, Belphégor l'a dit à père ; il faut que j'aille là-bas... C'est il y a quelques semaines à peine que père a constitué à Paris le premier triangle palladique, le 21 janvier de cette année... Il a eu bien de la peine à réunir les éléments épars de la vraie théurgie, dans votre pays, qui est

fort arriéré. Enfin, aujourd'hui la Loge-Mère est fondée, et Belphégor, dux des génies de France, est heureux... Que j'aille en Europe, et il sera complètement satisfait...

Sous prétexte de m'intéresser à sa santé, je lui demandai si elle n'avait jamais eu de maladie grave.

— Je me porte généralement très bien, me répondit-elle; mais, l'année dernière, vers la fin de novembre, j'ai failli mourir.

Je sus ainsi qu'à l'époque même où je me trouvais à Shang-Haï, dans les circonstances que j'ai racontées, Mlle Walder, à Charleston, avait eu un érysipèle du cuir chevelu, grave, qui menaçait de prendre les méninges, et alors c'était la mort; mais Gallatin Mackey, lui ayant donné ses soins, l'avait promptement guérie.

Elle revint encore une fois à ses rêves de voyage; c'était chez elle une obsession. Malgré tout ce qu'elle faisait et tout ce qu'on lui faisait faire à Charleston, elle se considérait comme inactive. Et puis, elle connaissait les principaux chefs de l'Amérique et de l'Asie; mais elle n'avait vu que rarement et très peu quelques-uns de ceux d'Europe. Les Européens, en général, ont l'horreur des grands déplacements, tout au contraire des Américains, qui traversent à tout propos l'Atlantique ou le Pacifique. Ainsi, Lemmi n'était jamais venu à Charleston.

— Vous allez retourner là-bas, me disait-elle; vous irez en Italie, à Rome... Vous verrez Adriano Lemmi... Vous m'écrirez vos impressions, n'est-ce pas? Vous me direz comment il est, comment il parle, ses tics, ses manies... J'ai hâte de le connaître de près... Surtout, il faut que vous me promettiez d'aller à Bologne; vous ne me refuserez pas cela... Je vous demande, là, comme une amie, de vous rendre auprès de Carducci; j'y tiens beaucoup... Vous lui répéterez ce que je vais vous dire, que j'ai pour lui la plus grande admiration; mais de cela, je vous en prie, ne laissez jamais échapper un mot devant le Maître, devant Albert Pike... Il m'en voudrait...

Je l'écoutai, fort intrigué.

— Vous savez, cela, c'est entre nous, continua-t-elle. Je comprends à quel sentiment le Maître obéit, lorsqu'il défend de donner au Dieu-Bon un autre nom que celui de Lucifer; mais je trouve qu'il est des cas où il faut savoir tolérer l'autre appellation, par exemple, lorsqu'un poète juge que le nom de Satan frappera mieux les esprits... Dans nos réunions rituelles, ne disons jamais Satan, soit; quant à laisser ce nom dans les poésies bien inspirées, bien enflammées du grand souffle divin, comme celles de Carducci, cela n'a pas d'importance... Imaginez-vous que Lemmi et le Maître ont été sur le point de se fâcher à propos de l'*Hymne à Satan*. En Italie, on le récite, même dans nos banquets; mais, partout

ailleurs, le Maître l'a proscrit... Eh bien, vous direz à Carducci que je le sais par cœur, son hymne superbe ; je l'ai appris en cachette...

Et, brusquement, me quittant le bras :

— Connaissez-vous l'italien? me demanda-t-elle.

— Assez pour le comprendre et le parler un peu.

— Alors, je vais vous dire l'hymne de Carducci... Vous voulez bien, n'est-ce pas?... Je suis dans une si grande joie, quand mes lèvres profèrent ces strophes immortelles !...

Nous longions l'Ashley. Nous étions seuls, en pleine campagne, maintenant.

— Ecoutez, frère, me dit-elle.

Et la voilà partie en pleine déclamation, l'œil brillant de lueurs étranges, le geste défiant le ciel.

Je crois utile de reproduire ici, dans son texte original (en note), l'hymne luciférien, qui est aujourd'hui comme le grand psaume adopté à la fois par les initiés de la théurgie et ceux de la goétie, hymne récité à toutes les fêtes des hauts grades maçonniques. La traduction française que voici est celle de Mlle Walder, chez qui je l'ai copiée.

HYMNE A SATAN *

1. A toi, Principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sens ;

2. Pendant que dans les coupes le vin scintille, comme l'âme brille au fond de la prunelle ;

3. Pendant que sourient la terre et le soleil, en échangeant des paroles d'amour,

4. Et que court un frémissement de secret hyménée, venant des monts, et que palpite la plaine féconde ;

5. Vers toi s'élance mon vers hardi ; je t'invoque, ô Satan, roi du festin.

6. Arrière ton goupillon, prêtre, et ta psalmodie ! Non, prêtre, Satan ne retourne pas en arrière !

7. Vois : la rouille ronge l'épée mystique de Michel, et le fidèle

* INNO A SATANA

1
A te, de l'essere
Principio immenso,
Materia e spirito,
Ragione e senso ;

2
Mentre ne' calici
Il vin scintilla,
Si come l'anima
Ne la pupilla ;

3
Mentre sorridono
La terra e il sole
E si ricambiano
D'amor parole,

4
E corre un fremito
D'imene arcano,
Da' monti e palpita
Feconde il piano ;

5
A te disfrenasi
Il verso ardito ;
Te invoco, o Satana,
Re del convito.

6
Via l'aspersorio,
Prete, e il tuo metro !
No, prete, Satana
Non torno in dietro !

7
Vedi : la ruggine
Rode a Michele
Il brando mistico,
Ed il fedele

8. archange, déplumé, dégringole dans le vide. La foudre s'est glacée dans la main de Jéhovah.

9. Pâles météores, planètes éteintes, les anges tombent comme pluie, du haut des firmaments.

10. Dans la matière qui jamais ne se repose, roi des phénomènes, roi des formes,

11. Satan seul vit. C'est lui qui règne dans la lueur tremblante d'un œil noir,

12. Soit que, languissant, il se dérobe et résiste, soit que, vif et humide, il provoque et presse.

13. C'est lui qui brille dans le joyeux sang des grappes, par qui la prompte gaîté ne languit pas,

14. Qui restaure la vie fugitive, qui repousse la douleur, qui met l'amour au cœur.

15. C'est toi, ô Satan, qui respires dans mon vers, quand il s'échappe de mon sein, défiant le dieu

16. des pontifes coupables, des rois sanglants ; et, comme d'un coup de foudre, tu ébranles les âmes.

17. Grâce à toi, vécurent Agramant, Adonis, Astarté, animant le marbre des sculpteurs, la toile des peintres et le papier des poètes.

18. Au temps où les brises sereines de l'Ionie burent la Vénus Anadiomène,

19. Vers toi frémirent les arbres du Liban, lorsque ressuscita l'amant de la douce Cypris :

20. Vers toi s'élancèrent les danses et les chœurs, vers toi les candides et virginales amours,

21. A travers les palmiers odoriférants de l'Idumée, où blanchissent les écumes cypriennes.

8

Spennato arcangelo
Cade nel vano.
Ghiacciato è il fulmine
A Geova in mano.

9

Meteore pallide,
Pianeti spenti,
Piovono gli angeli
Da i firmamenti.

10

Ne la materia
Che mai non dorme,
Re de i fenomeni,
Re de le forme,

11

Sol vive Satana.
Ei tien l'impero
Nel lampo tremulo
D'un occhio nero,

12

O ver che languido
Sfugga e resista,
Od acre ed umido
Provochi, insista.

13

Brilla de' grappoli
Nel lieto sangue,
Per cui la rapida
Gioia non langue,

14

Che la fuggevole
Vita ristora,
Che il dolor proroga,
Che amor ne incora.

15

Tu spiri, o Satana,
Nel verso mio,
Se dal sen rompemi
Sfidando il dio

16

De' rei pontefici,
De' re cruenti ;
E come fulmine
Scuoti le menti.

17

A te, Agramainio,
Adone, Astarte,
E marmi vissero
E tele e carte.

18

Quando le ioniche
Aure serene
Beò la Venere
Anadiomene,

19

A te del Libano
Fremean le piante,
De l'alma Cipride
Risorto amante :

20

A te ferveano
Le danze e i cori,
A te i virginei
Candidi amori,

21

Tra le odorifere
Palme d'Idume,
Dove biancheggiano
Le ciprie spume.

22. Qu'importe que la barbare fureur nazaréenne des agapes du rite obscène
23. ait brûlé tes temples avec la torche sacrée, et jeté par terre, éparses, les statues d'Argos ?
24. La plèbe, au souvenir reconnaissant, t'a recueilli, exilé, parmi les dieux lares, dans ses chaumières.
25. Alors, remplissant un sein de femme palpitant, inspirée ardente et aimante,
26. Tu suscitas la sorcière, pâle d'une éternelle angoisse, la vouant à secourir la nature malade.
27. C'est toi qui, à l'œil immobile de l'alchimiste, au regard du Mage indomptable,
28. Au delà des grilles du cloître engourdi, révélas les éblouissants cieux nouveaux.
29. Te fuyant jusque dans les choses, le moine triste se cacha au fond de la Thébaïde.
30. O âme égarée de ton chemin, Satan est bienveillant ; voici Héloïse.
31. En vain tu te macères dans l'âpre cilice ; le vers de Maron et de Flaccus te poursuit de son murmure,
32. A travers la plainte et le chant funèbre de David ; et, formes delphiques, surgissant à côté de toi,
33. Formes roses au milieu de l'horrible compagnie noire, se glisse Lycoris, se glisse Glycère.
34. Alors, d'autres images, d'un âge plus beau, se peuple la cellule sans sommeil.

22

Que val se barbaro
Il nazareno
Furor de l'agapi
Dal rito osceno

23

Con sacra fiaccola
I templi t'arse
E i segni argolici
A terra sparse ?

24

Te accolse profugo
Tra gli dei lari
La plebe memore
Ne i casolari.

25

Quindi un femineo
Sen palpitante
Empiendo, fervido
Nume ed amante,

26

La strega pallida
D'eterna cura
Volgi a seccorere
L'egra natura.

27

Tu a l'occhio immobile
De l'alchimista,
Tu de l'indocile
Mago a la vista,

28

Del chiostro torpido
Oltre i cancelli,
Riveli i fulgidi
Cieli novelli.

29

A la Tebaïde
Te ne le cose
Fuggendo, il monaco
Triste s'accose.

30

O dal tuo tramite
Alma divisa,
Benigno è Satana ;
Ecco Eloisa.

31

In van ti maceri
Ne l'aspro sacco ;
Il verso ei mormora
Di Maro e Flacco,

32

Tra la davidica
Nenia ed il pianto ;
E, forme delfiche,
A te da canto,

33

Rosee ne l'orrida
Compagnia nera,
Mena Licoride,
Mena Glicera.

34

Ma d'altre imagini
D'eta più bella
Talor si popola
L'insonne cella.

35. Lui, avec les pages de Tite-Live, il réveille les ardents tribuns, les consuls, les foules frémissantes,

36. Il les réveille ; et, exalté d'orgueil italien, il te chasse, ô moine, sur le Capitole.

37. Et vous, que le bûcher furieux ne put étouffer, voix fatidiques, Wikleff et Huss,

38. Confiez à la brise votre cri vigilant : le siècle se renouvelle, les temps sont accomplis.

39. Voila que déjà tremblent mîtres et couronnes ; du cloître même, sort grondante la rébellion,

40. Qui combat et prêche sous la robe du frère Jérome Savonarole.

41. Martin Luther a jeté bas le froc : rejette tes chaînes, pensée humaine,

42. Pour briller et fulgurer, ceinte de flammes ; matière, relève-toi ; Satan a vaincu.

43. Bel et horrible monstre, il se déchaîne, il parcourt les océans, il parcourt la terre ;

44. Éclatant et fumeux comme les volcans, il franchit les monts, il dévore les plaines,

45. Il vole par-dessus les abîmes ; puis, il se cache dans des antres inconnus, à travers les routes profondes ;

46. Et il en sort ; et indompté, de rivage en rivage, comme du sein d'un tourbillon, il pousse son cri ;

47. Comme du sein d'un tourbillon, son souffle s'épand : il passe, ô peuples, Satan le Grand.

48. Il passe, bienfaisant, de pays en pays, sur son char de feu que rien ne peut arrêter.

35

Ei, da le pagine
Di Livio, ardenti
Tribuni, consoli,
Turbe frementi

36

Sveglia ; e fantastico
D'italo orgoglio
Te spinge, o monaco,
Su' le Campidoglio.

37

E voi, che il rabido
Rogo non strusse,
Voci fatidiche,
Wikleff ed Husse,

38

A l'aura il vigile
Grido mandate :
S'innova il secolo,
Piena è l'etate.

39

E già già tremano
Mitre e corone ;
Dal chiostro brontola
La ribellione,

40

E pugna e predica
Sotto la stola
Di fra' Girolamo
Savonarola.

41

Gittò la tonaca
Martin Lutero :
Gitta i tuoi vincoli,
Uman pensiero,

42

E splendi e folgora
Di fiamme cinto ;
Materia, inalzati ;
Satana ha vinto.

43

Un bello e orribile
Mostro si sferra,
Corre gli oceani,
Corre la terra ;

44

Corusco e fumido
Come i volcani,
I monti supera,
Divòra i piani,

45

Sorvola i baratri ;
Poi si nasconde
Per antri incogniti,
Per vie profonde ;

46

Ed esce ; e indomito
Di lido in lido
Come di turbine
Manda il suo grido,

47

Come di turbine
L'alito spande :
Ei passa, o popoli,
Satana il Grande.

48

Passa benefico
Di loco in loco
Su l'infrenabile
Carro del foco.

49. Salut, ô Satan, ô rébellion, ô force vengeresse de la raison !
50. Que montent sacrés vers toi notre encens et nos vœux ! Tu as vaincu le Jéhovah des prêtres !

49
Salute, o Satana,
O ribellione,
O forza vindice
De la ragione !

50
Sacri a te salgano
Gl' incensi e i voti !
Hai vinto il Geova
De i sacerdoti !

J'avais écouté cette longue déclamation, sans interrompre la diseuse, la regardant, ma foi, fort interdit. La stupéfaction était le sentiment qui dominait chez moi ; je marchais vraiment de surprise en surprise. Je sentais en moi-même que Mlle Walder ne jouait pas pour moi une comédie ; au grade où j'étais parvenu, on peut tout entendre, et elle me savait hiérarque. J'étais donc abasourdi, en constatant les résultats d'une éducation satanique complète. Rien n'était plus étrange, — je dirai même : rien n'était plus sinistre, — que le fanatisme sauvage de cette jeune fille de dix-huit ans, me déclamant l'hymne infernal de Carducci (1), et appuyant avec exaltation sur le dernier distique : « Satan, tu as vaincu le Jéhovah des prêtres ! »

Nous continuâmes notre promenade. Maintenant, nous avions repris le chemin de Charleston, et Mlle Walder faisait de plus belle les frais de la conversation. Dans ce tête-à-tête de deux heures avec la soi-disant bisaïeule de l'Ante-Christ, j'en ai plus appris que dans dix séances de triangle palladique. A onze heures, nous étions de retour en ville ; je raccompagnai Sophia jusqu'à la porte de Jonathan Chambers.

L'après-midi, Chambers, tenant sa promesse, vint me prendre chez le docteur Mackey, où je lui avais donné rendez-vous, et me fit visiter les curiosités du temple. Ces curiosités se trouvant réunies dans l'immeuble actuel, j'en ferai la description dans quelques instants, en parlant du nouveau local.

Gallatin Mackey me montra chez lui l'*Arcula Mystica* (le coffret mystique), dont il n'existe au monde que sept exemplaires : à Charleston, à Rome, à Berlin, à Washington, à Montevideo, à Naples et à Calcutta.

(1) En passant, je dois rectifier une erreur commise par deux fois au sujet de l'*Hymne à Satan*. La première fois, c'est M. Paul Rosen, qui, dans son volume l'*Ennemie Sociale* reproduit quinze lignes de l'hymne fameux et en attribue la paternité à un F∴ Enotrio Romano, personnage dont j'avoue n'avoir jamais entendu parler. La seconde fois, c'est Mgr Meurin, qui, dans son volume *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, reproduit quatre lignes seulement (strophes 5, 49 et 50) et les attribue à Adriano Lemmi. L'auteur de cette rapsodie sacrilège est bien, je le répète, Giosué Carducci, *aujourd'hui sénateur*, qui ne me démentira pas. J'ai tenu à donner (voir page 361) son portrait à 27 ans, c'est-à-dire à l'âge où il composa l'hymne satanique. Ce portrait aujourd'hui très rare, je l'ai eu entre les mains, revêtu de sa signature, avec dédicace à une personne que je ne dois pas nommer. Du reste, je parlerai plus longuement de Carducci dans mon chapitre sur la maçonnerie italienne.

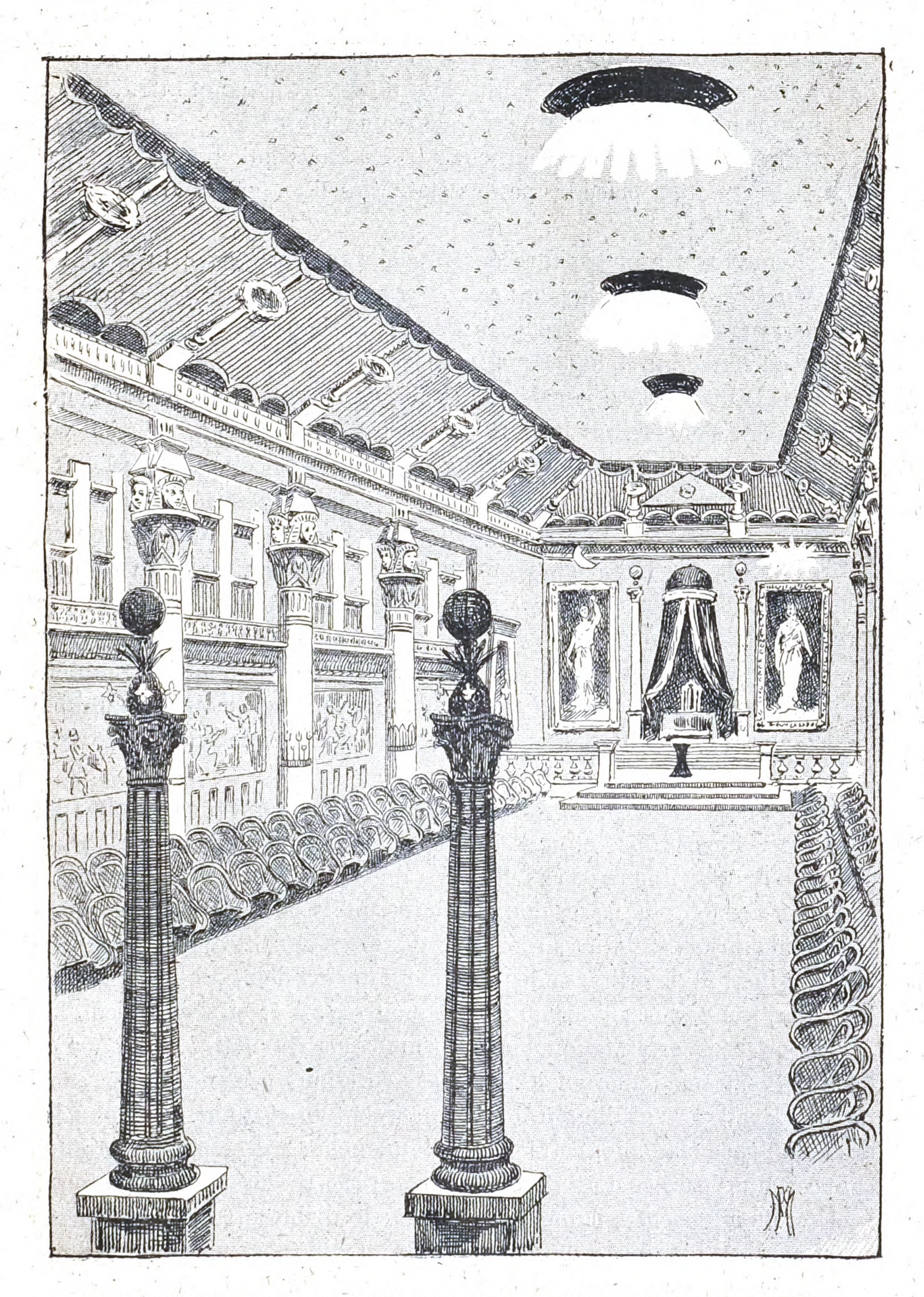
C'est un coffret qui ressemble extérieurement à une cave à liqueurs. Un bouton à ressort fait ouvrir à deux battants un des côtés, tandis que le couvercle se soulève. On a alors à découvert un très curieux appareil. Au milieu se dresse une embouchure de porte-voix en argent, qu'on prendrait au premier coup d'œil pour un pavillon de trompette ou de cor de chasse, mais beaucoup plus petit, bien entendu. A gauche, est un petit câble en fils d'argent tordus, dont une extrémité est fixée à l'appareil, et l'autre extrémité aboutit à une sorte de clochette, qu'on s'applique à l'oreille et par où arrive la voix de la personne avec qui on se met en communication, comme aux téléphones d'aujourd'hui. A droite, est un crapaud, toujours en argent, gueule ouverte. Tout autour de l'embouchure du porte-voix, sont sept petites statuettes en or, debout, chacun sur un petit piédestal séparé, en argent, représentant symboliquement les sept vertus cardinales de l'échelle palladique.

Chacune des sept statuettes désigne, en même temps, un des Directoires. La statuette *Ignis* (feu sacré, zèle divin), caractérise le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston ; *Ratio* (la raison qui doit triompher de la superstition), le Souverain Directoire Exécutif de Rome ; *Labor* (le travail), le Souverain Directoire Administratif de Berlin ; *Ubertas* (la fécondité), *Caritas* (la charité maçonnique), *Emancipatio* (l'émancipation de l'humanité, secouant le joug de tous les despotismes) et *Félicitas* (le bonheur par la pratique de la vertu) caractérisent les quatre Grands Directoires Centraux de Washington, Montevideo, Naples et Calcutta.

Pour tout dire en un mot, l'*Arcula Mystica* n'est pas autre chose qu'un téléphone diabolique.

Lorsque le Suprême Chef Dogmatique veut se mettre en communication, par exemple avec le Chef d'Action politique, il appuie son doigt sur la statuette *Ignis* et sur la statuette *Ratio;* celles-ci s'enfoncent alors dans leur petit piédestal, ne laissant en saillie que la tête. Au même instant, à Rome, dans le cabinet où Lemmi a son *Arcula Mystica*, un fort sifflement s'entend. Lemmi ouvre son coffret et voit la statuette *Ignis* enfoncée, tandis que de la gueule du crapaud sortent de petites flammes inoffensives. Il sait ainsi que le Souverain Pontife de Charleston désire lui parler. Il enfonce la statuette *Ratio* de son coffret. Dès lors, la conversation s'engage entre les deux chefs, chacun émettant la voix dans l'embouchure décrite ci-dessus, tout en tenant à son oreille la clochette d'argent.

Si, au moment de la demande de communication, Lemmi n'est pas chez lui, il éprouve la sensation de sept exhalations de souffle chaud sur son visage ; il sait ce que cela veut dire. Si, par exemple, il a besoin d'une heure de temps pour être disponible ou rendu à son domicile, il dit à



LE GRAND TEMPLE DE LA LOGE *LES AMIS PHILANTHROPES*, A BRUXELLES,
réputé la plus belle salle maçonnique en Europe.

voix basse : « Dans une heure seulement, je serai prêt. » Et le crapaud du coffret de Charleston, qui, lui aussi, vomit des petites flammes pendant toute la durée de la communication, dit à voix haute et intelligible : « Dans une heure ! dans une heure ! dans une heure ! »

A la fin de la communication, chacun des chefs qui se sont parlé par cette voie remet en place les petites statuettes d'or, en les tirant par la tête.

Tout souverain grand-maître de Directoire emporte avec lui son *Arcula Mystica*, quand il voyage ; ce coffret est en dépôt entre ses mains à titre personnel. Pour le Directoire Administratif de Berlin, l'*Arcula* est confiée au souverain délégué aux finances.

Je dois le dire, je n'ai jamais vu fonctionner cet appareil ; les chefs qu le possèdent s'en servent hors la présence de tout témoin. Mais j'ai vu, en 1881, l'*Arcula* du docteur Mackey, et plus tard, celle d'Albert Pike, celle de Lemmi, et celle de Hobbs, qui depuis cinq ans est devenu le souverain grand-maître du Directoire pour l'Asie et l'Océanie ; en outre, le frère Hobbs n'a fait aucune difficulté pour m'expliquer le fonctionnement du coffret diabolique, et son explication confirmait celle que je tenais de Gallatin Mackey. Peut-on supposer que ces gens-là aient chez eux, pour ne pas s'en servir, cet instrument magique dont le caractère luciférien est indiscutable, ou que ce soit là entre leurs mains un meuble quelconque tout naturel, un objet simplement bizarre et de pure fantaisie ?

D'autre part, j'ai eu connaissance d'une légende qui a cours chez les occultistes américains, et que je dois noter au passage. Je me fais un scrupule de tout relater ; mais les faits dont je n'ai pas eu l'occasion de contrôler l'exactitude, je les donne pour ce qu'ils peuvent valoir. D'après la légende en question, très répandue aux États-Unis, le suprême grand-maître Albert Pike avait à sa disposition un démon domestique, de l'ordre inférieur, qui paraissait dès qu'il l'évoquait chez lui, et à qui il confiait le soin de transporter, en quelques secondes, où il fallait, les documents de la plus extrême importance. Pour ces évocations, faites dans son cabinet de travail, à Washington, Pike se revêtait du costume de Mage Elu ; armé de l'épée magique, il traçait sur le plancher un cercle, en prononçant certaines paroles d'un rituel de cabale ; la trace circulaire se couvrait aussitôt de minuscules flammes blanches ; le diablotin, mis par Lucifer à son service, une sorte de gnome nain et difforme, agrémenté d'une très longue queue, prenait le pli cacheté que Pike lui tendait, et, disparaissant instantanément, l'emportait pour le déposer illicó à son adresse, fallût-il aller aux antipodes.

Evidemment, il est nécessaire de dégager la mémoire d'Albert Pike de

grand nombre de récits sinon totalement imaginaires, du moins fortement exagérés. Mais, avec un homme de cette espèce, on ne sait jamais à quoi s'en tenir au juste. Sa réputation d'occultiste avait franchi les portes des loges et des arrière-loges. Les indifférents eux-mêmes, ceux qui ne sont ni pour ni contre la franc-maçonnerie, savaient, par ouï-dire, qu'il se livrait à des pratiques lucifériennes. Cette renommée était telle que lorsqu'on parle de Pike à n'importe qui, aux Etats-Unis, on est sûr d'avoir, aujourd'hui encore, cette réponse : « Le général Pike? oui, je sais; vous voulez dire le magicien de Charleston, le grand-prêtre d'une religion secrète où l'on adore le diable? » Sur ce point, il n'y a chez personne aucune hésitation; la pratique du satanisme par Albert Pike est de notoriété publique de l'autre côté de l'Océan.

Me voici arrivé maintenant à la description que j'ai promise du célèbre immeuble maçonnique, qui est, sur notre globe, le Vatican de Lucifer. Il s'agit du grand temple des rues King et Wentworth, de Charleston, dont le docteur Gallatin Mackey traça le plan, mais qu'il ne vit pas construire. Comme grand-secrétaire du Suprême Directoire Dogmatique et vice-président du Sérénissime Grand Collège, il fut remplacé, à l'inauguration (1883), par son neveu, l'ingénieur Albert-Georges Mackey, qui lui avait succédé en ces qualités dès le lendemain de sa mort, et qui devait plus tard, à la mort d'Albert Pike (2 avril 1891), être un des trois lieutenants entre qui fut partagée la succession maçonnique de l'organisateur du Palladisme; c'est, en effet, Georges Mackey qui est aujourd'hui le souverain grand-maître du Palladium Réformé Nouveau et le Suprême Chef Dogmatique de la franc-maçonnerie universelle, tâche que les frères haut gradés déclarent trop lourde pour ses épaules, bien que cependant on ne lui ait pas donné, par surcroît, la succession de Pike au Directoire Central de Washington ni au Suprême Conseil du Rite Ecossais (juridiction sud des Etats-Unis).

Pour saisir toute la portée des explications que je vais donner maintenant, le lecteur voudra bien remettre sous ses yeux le plan qui figure plus haut (page 297), en tenant compte des premières observations que j'ai faites (pages 318-319).

Une fois qu'on a franchi le vestibule d'entrée, qui, par des portes ménagées à droite et à gauche, donne accès dans les locaux réservés à l'administration et au logement des frères servants, on pénètre, par la grande porte du fond, seule ouverte aux affiliés, dans une vaste galerie de plus de 50 mètres de long sur 5 de large, nommée *Galerie des Statues* ou encore *Galerie des Maçons Emérites*. Là sont, en grand nombre, dans des niches disposées au milieu d'une double colonnade, les statues

des francs-maçons les plus célèbres, ou, pour mieux dire, les plus tenus en haute estime dans la secte. Beaucoup de niches sont encore vides; dans l'une d'elles sera placée prochainement la statue d'Albert Pike. La hauteur de cette galerie est celle d'un rez-de-chaussée ordinaire et d'un entresol : c'est là, du reste, la hauteur de toutes les pièces figurant à cet étage dans la partie intérieure de l'immeuble, réservée aux réunions et au culte maçonniques.

Pendant la journée, la grande porte d'entrée de la galerie est fermée à clef. Le soir, il n'en est pas de même; mais trois frères servants se tiennent en permanence dans la galerie, aux places indiquées sur le plan. Ces frères ont la charge d'indiquer aux initiés qui se présentent le chemin qu'ils doivent prendre pour se rendre à la salle où ils ont affaire; en d'autres termes, ils veillent ainsi, en se faisant montrer les planches de convocation, à ce que les frères de grades inférieurs n'aillent pas où il ne leur est point permis d'aller.

Deux grands escaliers, à droite et à gauche, conduisent de cette galerie à l'étage supérieur; les marches, larges et douces à monter, sont en beau marbre blanc et recouvertes d'un chemin en tapis très moëlleux. Sous chacun de ces escaliers se trouve un vestiaire, tenu par un frère servant.

A côté des deux grands escaliers et à chacune des extrémités de la galerie des Statues, il y a une porte, garnie de cuir frappé, qu'il suffit de pousser pour pénétrer dans une antichambre, de 36 mètres carrés de superficie, appelée *Parvis du Premier Tuilage.* C'est là, en effet, que l'arrivant, s'il n'est pas connu personnellement du gardien de ce parvis, subit un premier examen pour faire constater son affiliation et son grade; ce qu'il fait en répondant à certaines questions d'ordre et en montrant ses diplôme, patente, bref et autres papiers maçonniques. Il en est de même, du reste, dans tous les temples de la secte, en n'importe quel pays du globe.

Il y a quelques années encore, on n'avait, pour pénétrer, qu'à donner les mots de passe et les réponses aux principales questions d'ordre; mais, depuis 1886, il n'en est plus ainsi. A la suite des révélations de M. Léo Taxil qui jetèrent un vrai désarroi dans les loges, surtout en Europe, les chefs, émus de ce que cet auteur publia exactement et complètement tous les mots de passe, mots sacrés, questions d'ordre avec leurs réponses, pour chaque grade des divers rites (sauf le palladique) pratiqués en France, ordonnèrent que l'exhibition des papiers authentiques ne serait plus négligée désormais; il faut même prouver maintenant que l'on est maçon actif, en montrant la feuille personnelle qui est délivrée à chaque frère par sa loge et sur laquelle le trésorier constate que l'on est en règle pour le paiement des cotisations.

La partie intérieure, qui seule nous intéresse dans l'immeuble, a deux ailes, reliées l'une à l'autre au fond par un corps de bâtiment, au centre duquel se trouve l'inaccessible « Sanctum Regnum ». Toute la partie de droite est consacrée aux salles, parvis, magasins et cabinets de réflexion du Rite Ecossais, tandis que le Rite Palladique est maître de la partie de gauche, avec quelques salles réservées aux sœurs écossaises qui n'ont pas été encore initiées au Palladium. Au milieu de l'immeuble, une construction spéciale est bâtie, n'ayant que 4 mètres 50 de hauteur au-dessus du niveau du rez-de-chaussée; c'est le *Labyrinthe Sacré*, dont je donnerai tout à l'heure la description particulière. D'autre part, les diverses salles du rez-de-chaussée des corps de bâtiment qui entourent cette construction relativement basse ont, ainsi que les galeries et parvis qui les desservent, 7 mètres de hauteur; cette différence de hauteur est utilisée pour donner l'aération et le jour nécessaires, les galeries et parvis du pourtour ayant toute leur partie supérieure vitrée, avec de nombreux vasistas. Grâce à cette disposition, on ne peut, du dehors, rien voir, rien soupçonner de ce qui se passe dans les temples du local, lesquels sont ainsi parfaitement aérés, et, pour les séances de jour, éclairés à merveille, sans qu'il soit besoin d'user du gaz ou de la lumière électrique, sauf au « Sanctum Regnum », à la salle de l'Aréopage et à celle du Grand-Triangle.

De l'un des deux parvis du premier tuilage, dont la porte ne s'ouvre qu'aux frères de Charleston bien connus ou aux visiteurs ayant justifié leur droit d'entrée, on a accès dans l'aile droite par une longue galerie, un peu moins large que celle des Statues, et qui est appelée *Galerie Saint-Jacques* ou encore *Galerie des Frères*. Là se tient aussi un nouveau frère servant, dont la mission est d'arrêter au passage l'Apprenti, le Compagnon ou le Maître, qui, se trompant de porte, se dirigerait vers le fond où ne peuvent aller que les membres des Chapitres et autres haut-gradés. Un siège, sur un petit socle élevé de deux marches, marque la place du servant de garde; mais, d'ordinaire, il va et vient dans la galerie, prêt à fournir tous renseignements aux visiteurs. Ce servant ne tuile pas.

La galerie Saint-Jacques est ornée de nombreux tableaux maçonniques. On remarque surtout, au milieu du mur de droite et en face du siège du servant, un superbe tableau, à couleurs très vives, représentant le supplice de Jacques Molay, dans une attitude de martyr, sur son bûcher, levant les yeux au ciel, d'où un petit génie ailé descend, tenant une couronne; cette peinture est due au F.·. Walz, de Davenport.

En entrant dans la galerie Saint-Jacques, on rencontre, immédiatement à droite, une porte s'ouvrant sous une simple poussée, et l'on est

alors dans le parvis du Temple des Grades Symboliques. Les jours de tenue, la porte du temple est gardée soit par un membre de la loge qui a séance, soit par un servant. Dans le parvis, signalons la table supportant le Livre de Présence ; c'est sur ce registre que s'inscrivent, en signant, tous les frères qui désirent assister à la tenue, y ayant droit ; les membres de l'atelier signent sur la page de droite, et les visiteurs sur la page de gauche. Une table et un registre semblables sont dans tous les parvis précédant une salle quelconque affectée aux réunions rituelles ; je m'abstiendrai donc de répéter chaque fois cette explication.

Le Temple des Grades Symboliques, à Charleston, forme une belle salle ayant 260 mètres carrés de superficie, soit 20 mètres de long sur 13 de large. Elle est ornée dans le style égyptien, mais moins somptueusement que le grand temple de la loge *les Amis Philanthropes* de Bruxelles, qui est du même style et qui est la plus belle salle maçonnique d'Europe. Dans ce premier temple se tiennent les séances des trois premiers grades du Rite Ecossais ; l'administration du rite loue la salle, à jours fixes, aux diverses loges de la ville, et les tentures et accessoires varient suivant que les frères travaillent à tel ou tel degré.

Le parvis des Grades Symboliques a encore deux portes s'ouvrant sur deux endroits, où sont installés, sous forme de grands placards, les magasins contenant les tentures et autres accessoires pour la décoration rituelle du temple, aux trois premiers degrés écossais. Il y a là aussi les cabinets de réflexion où l'on enferme les récipiendaires. Ici, le local est divisé en deux étages, ces cabinets et magasins n'ayant pas besoin d'une grande hauteur de plafond. Un petit escalier (en fer forgé) en spirale, placé dans un angle du premier magasin, permet d'accéder aux cabinets de l'étage supérieur.

Au fond de la galerie Saint-Jacques, on remarque trois portes. Entre elles, dans la galerie, se tient, les jours ou soirs de tenue, un frère haut-gradé, membre de la *Masonic Veteran Association;* il veille à ce que les frères qui se présentent ne pénètrent que là où ils ont le droit d'aller. Par la porte de droite, on entre au Chapitre des Rose-Croix. D'abord, c'est le parvis, où un second frère haut-gradé procède à un nouveau tuilage des visiteurs. Ensuite, c'est la Chambre Verte, de 54 mètres carrés de superficie seulement : on n'y tient pas séance, à proprement parler ; c'est là que le président du Chapitre, entouré des officiers dignitaires, confère d'un seul coup les grades allant du 4e au 17e degré aux frères dispensés du stage et désignés pour passer directement du grade du Maître (3e degré) à celui de Rose-Croix (18e degré) ; le Très-Sage ou président du Chapitre leur explique, d'après un discours imprimé dans un rituel qu'il lit, le sens, mais très approximativement, des quatorze degrés qu'ils franchissent

d'un saut. Enfin, par le parvis, on entre dans la Chambre Noire qui communique elle-même avec la Chambre Rouge, deux salles ayant chacune 130 mètres carrés de superficie; là ne pénètrent que les frères pourvus au moins des dix-huit premiers degrés, et, pour leur initiation, les Chevaliers d'Orient et d'Occident (17e degré) jugés dignes de devenir Rose-Croix. Je ne décrirai pas ces salles, dont la décoration rituelle a été indiquée par tous les auteurs qui ont publié des révélations sur les mystères du Rite Ecossais.

La porte située tout à fait au fond de la galerie Saint-Jacques s'ouvre sur le parvis des Kadosch. Ici encore, un frère haut-gradé garde l'entrée de la salle de l'Aréopage, qui est la salle principale des initiés au 30e degré écossais. Ce parvis donne également accès dans le grand magasin des accessoires des hauts grades; ce magasin est très important. La salle de l'Aréopage, décorée de tentures rouges et d'emblèmes décrits déjà par d'autres auteurs, est, à Charleston, un peu plus grande que les salles de tenue des Rose-Croix. Avec le *Sanctuaire de la Sagesse*, qui sert uniquement aux initiations au 30e degré, c'est la seule salle réservée aux Kadosch qui soit située au rez-de-chaussée; les autres salles nécessaires pour les mystères de ce grade sont au sous-sol, et l'on y arrive par un escalier tournant dans une cage d'environ 12 mètres carrés, à l'endroit désigné ainsi sur le plan : « Accès des souterrains. »

La troisième porte du fond de la galerie Saint-Jacques, porte à gauche, s'ouvre sur le parvis du Suprême Conseil, où pénètrent uniquement les initiés supérieurs pourvus du 33e degré, le plus haut grade du Rite Écossais, et les frères d'autres rites, pourvus d'un degré correspondant et admis tout à fait exceptionnellement comme visiteurs, dans certaines tenues solennelles. A la tenue du 11 mars, dont sont exclus les 33es reçus avec l'anneau, à qui on la laisse ignorer, l'entrée n'est donnée, en ce qui concerne les visiteurs d'autres rites, qu'à ceux qui ont l'initiation luciférienne; en outre, ce jour-là, les privilégiés arrivent par l'aile gauche de l'immeuble, et l'entrée par le fond de la galerie Saint-Jacques est fermée à clef; de telle sorte qu'un 33e avec l'anneau qui s'aventurerait par là trouverait porte de bois et ne saurait même pas qu'il y a séance.

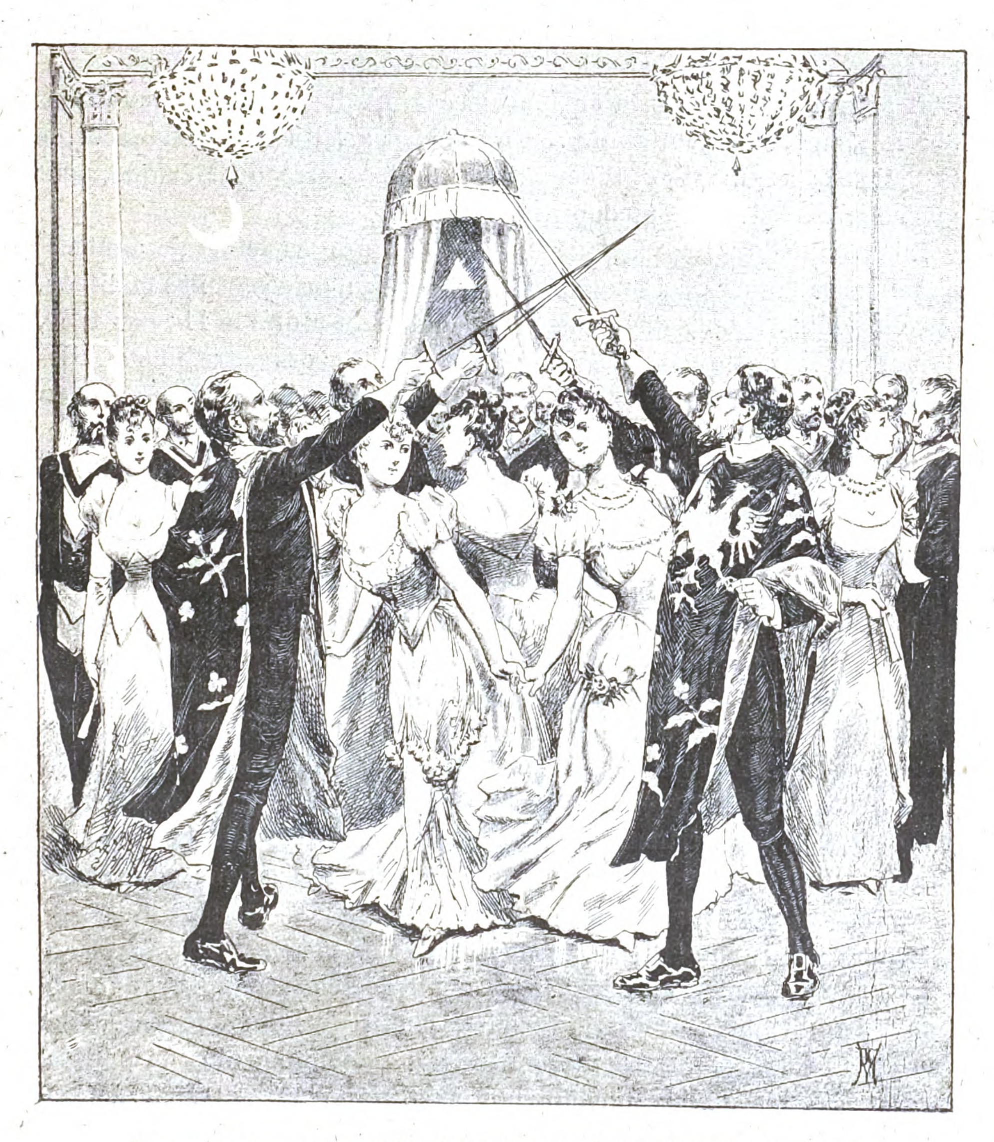
Le Temple du Suprême Conseil est une magnifique salle, très richement décorée, avec d'éclatantes dorures au plafond, dans les frises et sur les colonnes d'ornement; la tenture est de velours rouge superbe, où des squelettes, têtes et os de mort sont brodés. Quatre candélabres en argent massif, artistement sculptés, sont dans cette salle, non pour l'éclairage qui est fait à l'électricité, mais en vertu des prescriptions de la liturgie maçonnique : un, à l'orient, est à 5 branches; un autre, à l'occident, 3 branches; un troisième, au nord, 1 branche; le quatrième, au

midi, 2 branches. Ainsi est formé le nombre 5312, qui figure maçonniquement l'année de l'abolition de l'ordre des Templiers, prononcée par le pape Clément V. Ce nombre est celui qui est rappelé, en toute occasion, dans n'importe quel Suprême Conseil. Pour entrer, par exemple, après avoir subi le tuilage d'un couvreur haut-gradé, on frappe à la porte onze coups, espacés en quatre séries : 5 coups, 3 coups, 1 coup et 2 coups. La batterie d'acclamation, en séance, s'effectue de même, par un applaudissement en onze coups pareillement espacés.

Mais ce qui distingue le temple du Suprême Conseil de Charleston, c'est une colonne de granit rouge, entourée d'ornements funèbres, haute d'un mètre trente centimètres (piédestal compris) et d'un diamètre de trente-cinq centimètres, supportant un plateau également de granit rouge, sur lequel est un crâne, que les sectaires appellent *la Relique de saint Jacques* et qu'ils disent être le crâne de Jacques Molay. C'est bien là la tête de mort dont l'abbé Laugier avait entendu parler, la tête de mort qui, une fois par an, à jour fixe, parle et vomit des flammes.

Les francs-maçons, du moins ceux qui sont dans le secret des hauts grades, prétendent que le corps de Jacques Molay ne fut pas entièrement consumé par le bûcher. Sitôt que le martyr, disent-ils, eut été étouffé par l'épaisse fumée des bois résineux, le bourreau, qui avait été gagné secrètement à prix d'or, ralentit l'ardeur du feu, et les flammes ne terminèrent pas leur œuvre de destruction ; la tête du grand-maître n'eut que les cheveux et les chairs brûlés ; elle put être, sans peine, détachée du tronc et fut remise, sans calcination de l'ossature, à des mains « pieuses ». Cette soustraction du crâne, habilement opérée, ne fut pas constatée. La relique du martyr, transportée en Écosse, avec le Baphomet, y demeura jusqu'en 1801, époque à laquelle le juif cabaliste Isaac Long vint aux États-Unis et créa le Suprême Conseil de Charleston (31 mai), au 33° latitude nord. Si le Baphomet original ou Palladium et le crâne de Jacques Molay sont à Charleston, c'est donc grâce à Isaac Long, disent les maçons émérites.

En ce qui concerne le Baphomet original, je suis assez perplexe, et j'hésite à me prononcer ; on n'a, au surplus, aucun moyen de contrôle. Mais, pour ce qui est de la relique, je déclare que je ne suis pas du tout convaincu. Là-dessus, je m'expliquerai plus longuement ailleurs, en rapportant tout ce que ce crâne suspect débita en ma présence, le 11 mars 1881 ; les réponses que fit la tête de mort, soi-disant de Jacques Molay, relativement à ce qui se passe aux enfers, ont leur place marquée dans mon chapitre sur la nécromancie moderne ; elles ont été étranges et méritent une relation complète. Quant à l'authenticité du crâne lui-même, je dois dire que mes bonnes et sérieuses études en science anthro-



QUADRILLE MAÇONNIQUE, EXÉCUTÉ PAR DES INITIÉS DE L'ORDRE DES DRUIDES
à la fête d'inauguration du nouveau temple de la Grande *Loge aux trois Globes*,
à Berlin (décembre 1888).

pologique m'ont empêché d'être dupe et que j'ai vu la supercherie au premier coup d'œil. Le crâne qui est à Charleston n'est pas celui d'un Européen ; cela, je l'affirme hautement ; les initiés aux derniers mystères sont, sur ce point, mystifiés par quelqu'un, qui n'est pas Isaac Long.

En effet, reprenons les faits dans leur ordre chronologique ; et ici je m'adresse à mes ex-frères en Lucifer, qui sont des aveugles incurables, si mon raisonnement ne contribue pas à les éclairer.

Comment peut-on admettre, leur dirai-je, que le crâne en question, censément apporté à Charleston par Isaac Long, soit demeuré quarante-huit années sans produire aucune de ces manifestations surnaturelles qui le signalent aujourd'hui?... Eh quoi! il a fallu les confidences de Gallatin Mackey à Albert Pike, à l'issue de la guerre du Mexique, pour que ce crâne fasse tout à coup parler de lui!

En 1848, le docteur Mackey fait part à Pike de sa léthargie annuelle d'une heure le jour du 11 mars. Pike consulte un de ses génies familiers, et celui-ci lui annonce que l'année suivante, c'est-à-dire le 11 mars 1849, on aura à Charleston la solution de l'énigme. Sur ces entrefaites, Gallatin Mackey découvre un coffre ayant appartenu à Isaac Long et qu'on n'avait jamais songé à ouvrir (!!!). Il brise le coffre, sa clef étant perdue, et il est tout surpris d'y trouver un crâne soigneusement empaqueté, sans autre explication qu'un bout de parchemin où sont inscrites ces trois lettres : *J. B. M.* Il ne sait ce que cela veut dire.

Au jour fixé, Pike ne manque pas de se trouver au rendez-vous convenu. Alors, brusquement, dans la salle du Suprême Conseil, le docteur Mackey tombe en état léthargique ; il semble frappé de mort subite, et, à l'instant même, le crâne qui se trouvait là, — pourquoi? c'est ce qu'on néglige de dire, — se met à vomir des flammes et à parler. Il informe les personnes présentes, qui ne lui demandaient rien, qu'il est la relique du grand-maître des Templiers, *Jacobus Burgundus Molay*, et voilà expliqué le J.-B.-M. du parchemin. Cette manifestation surnaturelle dure une heure, au bout de laquelle Gallatin Mackey reprend ses sens, et le crâne cesse d'émettre son feu diabolique et redevient muet.

Depuis lors, chaque année, le phénomène se renouvelle le 11 mars, même depuis la mort de Mackey. Tant que le docteur vécut, il eut annuellement son heure de léthargie subite, tandis que le crâne parlait et flamboyait. Aujourd'hui, les maçons lucifériens sont convaincus qu'il y a quelque part sur le globe un individu mâle, né le 20 juin 1881, en qui est passée l'âme de Jacques Molay et qui, régulièrement, cesse de vivre pendant une heure, le 11 mars; cet individu, ils ne l'ont pas encore trouvé, mais ils le cherchent avec persévérance.

Cette manifestation surnaturelle du crâne de Charleston confirme ce que j'ai dit plus haut : même dans les cas extraordinaires qui déconcertent la science humaine, il y a toujours ou presque toujours du charlatanisme mêlé aux prestiges ; rien n'est plus rare que les faits où le surnaturel est dégagé de toute jonglerie.

Pour ce qui est du phénomène lui-même, je reconnais admissible la croyance à l'absence de supercherie. J'ai été témoin de la léthargie de Gallatin Mackey ; j'ai entendu le crâne parler, répondre pendant une

heure environ à toutes les questions qui lui ont été posées ; j'ai vu les flammes qu'il lançait par les cavités du nez et des yeux, et qui ne sortaient certes pas de la colonne de granit, soigneusement examinée par moi. N'importe, je doute encore sur ce point, et je me demande parfois si je n'ai pas été illusionné par une opération de physique naturelle, exécutée avec une habileté parfaite ; mais, là-dessus, je ne vais pas au delà du doute personnel, résultant d'une impression de mon esprit porté à la critique, tandis que, sur la question même de la tête de mort servant à ce prestige, je n'ai aucune hésitation, et j'affirme, sans craindre de me tromper, que ce n'est point là le crâne de Jacques Molay.

Revenons maintenant à la galerie des Statues, qui va nous servir de point de départ pour visiter le côté gauche de la partie intérieure de l'immeuble.

Ici encore, les frères autorisés à passer sont arrêtés un moment par un premier tuilage, qu'il leur faut subir dans un parvis situé à gauche de l'un des deux grands escaliers. De ce côté, la consigne est encore plus sévère qu'à droite. Il ne suffit pas de prouver qu'on possède tel ou tel grade, qu'on est membre actif et cotisant d'une Loge, d'un Chapitre ou même d'un Aréopage ; il faut montrer, en outre, une lettre d'invitation personnelle à l'une des réunions qui ont lieu dans l'aile gauche ; il faut, devant le tuileur, mettre sa signature au bas de cette lettre, et le tuileur compare ladite signature avec celle *ne varietur* dont votre diplôme a été contresigné par vous le jour où ce document vous a été délivré.

Si vous appartenez à un atelier androgyne de Charleston, soit au rite d'Adoption écossaise, soit au Rite Palladique, c'est le secrétaire de votre atelier qui vous transmet, par une main sûre, la planche d'invitation à votre domicile. Si vous êtes visiteur étranger, c'est vous-même qui, étant allé vous informer au préalable auprès du secrétaire général du Palladium, avez appris le jour et l'heure des tenues androgynes, et le secrétaire général vous a remis en mains propres la lettre indispensable d'invitation ; par conséquent, les palladistes et les affiliés des quelques autres rites lucifériens sont seuls à pouvoir pénétrer dans ces réunions, qui sont ainsi ignorées d'un très grand nombre de frères.

On a publié déjà des rituels de maçonnerie androgyne ; mais cette organisation spéciale n'a pas encore été bien expliquée. Je fournirai, dans cet ouvrage, les renseignements les plus complets à ce sujet. On verra combien le système du fonctionnement est ingénieux, comment on donne le change aux francs-maçons eux-mêmes, à ceux qui ne doivent pas tout savoir, et cela si bien que certains membres d'une loge masculine qui s'est annexé une loge de femmes sont à mille lieues de soupçonner

l'existence de cette annexe. Sans en dire plus long pour le moment, il est bon de faire savoir tout d'abord que les ateliers d'Adoption ne se visitent pas entre eux dans les degrés inférieurs ; ce n'est qu'au grade de Sublime Écossaise (5e degré) qu'une sœur est admise en visiteuse dans un Aréopage androgyne autre que le sien. Quant aux frères appartenant à un atelier où maçons et maçonnes travaillent ensemble, il leur faut, pour pouvoir aller dans n'importe quel Aréopage de Sublimes Écossaises, être pourvus au moins du 32e degré de l'écossisme (Prince du Royal-Secret) ou du grade correspondant dans un autre rite, et avoir été reçus *sans l'anneau*, bien entendu. Par contre, dans le Palladisme et chez les Old-Fellows, tous les ateliers donnent à leurs membres, tant sœurs que frères, le droit de visite réciproque.

L'aile gauche de l'immeuble maçonnique de Charleston est donc bien gardée. En premier lieu, les trois servants en permanence dans la galerie des Statues connaissent tous les frères de la ville et savent ceux qui ignorent l'existence des ateliers androgynes ; ils ont vite fait de diriger ceux-ci vers l'aile droite. Si, par aventure, un de ces initiés incomplets se montrait intrigué de voir des frères de sa connaissance pénétrer dans le parvis du premier tuilage à gauche et demandait quelle séance a lieu de ce côté-là, la réponse est toute prête, pour dépister le curieux. Ce sont des frères convoqués à une tenue de comité secret et qui sont juges dans une affaire d'honneur ; ou bien il y a une réunion particulière de certains membres pour régler une question de propagande au point de vue financier ; ou encore, une salle de ce côté-là a été louée exceptionnellement à une société non-maçonnique qui donne une fête de famille et qui a invité des frères, non comme francs-maçons, mais comme amis personnels du président ou de quelqu'un des membres de la dite société ; et mille autres bonnes raisons de cet acabit. Les vrais initiés confirment l'explication, saluent le frère laissé dans l'ignorance de ces mystères, et pénètrent dans l'aile gauche, avec l'air ennuyé de gens qui vont remplir une corvée assommante.

Quant aux visiteurs étrangers à Charleston, ils sont les premiers à se renseigner sur le chemin à prendre, auprès des servants de la galerie des Statues, et s'ils sont des initiés incomplets, ils ne se doutent absolument de rien. Ces trois servants, qui sont affiliés au Palladium, ont vite vu, du reste, par un simple geste imperceptible, si le visiteur étranger qui se présente est luciférien ou non.

Tout ce qui vient d'être dit a trait à l'entrée des frères. Pour ce qui est de l'entrée des sœurs, c'est une autre affaire. Dans son projet, Gallatin Mackey avait eu l'idée de ménager cette entrée par une maison à côté même de l'immeuble et ayant l'aspect d'une habitation privée. Albert

Pike a préféré acheter une maison située plus loin et derrière l'hôtel maçonnique. La communication est établie par le sous-sol. Les sœurs ont à suivre un corridor qui les conduit au-dessous de l'emplacement désigné dans le plan sous la rubrique : *Magasin et cabinets*, à côté du parvis de l'Adoption ; là, elles trouvent un escalier par où elles montent au rez-de-chaussée (1). C'est donc au parvis de l'Adoption que frères et sœurs se rencontrent. Ce parvis est exactement de même dimension que celui des Grades Symboliques. Un magasin sert à remiser les tentures et acccessoires ; et, comme de l'autre côté de l'immeuble, cette partie est divisée en deux étages, desservis par un escalier en spirale, en fer forgé. Il y a là aussi, des cabinets de réflexion.

Le temple de l'Adoption a la même superficie que celui des Grades Symboliques. Sa décoration est à la romaine, genre Pompéï. Cette salle sert aux tenues de tous les grades féminins, depuis l'Apprentie jusqu'à la Sublime Ecossaise ; les servants n'ont qu'à changer les tentures et à disposer la salle conformément aux prescriptions rituelles, selon que l'on a à travailler à tel ou tel degré.

Parlons à présent, de la *Galerie Sainte-Hypathie* ou *Galerie des Sœurs*, qui fait le pendant de la galerie Saint-Jacques, et qui lui est semblable comme longueur et largeur. Elle est décorée de peintures allégoriques ou historiques dans un esprit irréligieux très prononcé. Un tableau, à droite en entrant, est remarquable, je parle au point de vue artistique ; il a le défaut de ne pas être placé dans son jour ; il représente Samson aux pieds de Dalila ; le peintre est le F∴ Stephenson, de Philadelphie. Le tableau principal, cloué au mur de gauche et au milieu, est signé : « G. Courbet, la Tour de Peilz, 1875 ». Cette toile représente la sédition populaire qui eut lieu, en 415, à Alexandrie, et qui coûta la vie à Hypathie, fille de l'astronome Théon, femme qui était, dit-on, un prodige de science. L'artiste, de son pinceau d'une brutalité voulue, recherchée, montre Hypathie au moment où, ayant été arrachée de sa chaise à porteurs, elle fut traînée

(1) Dans un certain nombre de grandes villes, la maçonnerie ne recourt pas à un aussi grand luxe de précautions, et la ruse employée pour détourner les soupçons au sujet des sœurs mérite une mention spéciale ici. On a soin de créer, au siège même du Suprême Conseil, du Grand Orient ou de la Grande Loge, des cours quotidiens pour adultes, hommes et femmes, où les profanes eux-mêmes sont admis ; dans des salles mises à la disposition des frères professeurs et de leur auditoire, on enseigne ainsi, chaque soir, la comptabilité, la sténographie, les règles du savoir-vivre, la géographie présentée sous la forme attrayante de récits de voyages, les principales langues étrangères ; ce sont des cours de conversation, des conférences *blanches* c'est-à-dire quasi-publiques, qui sont généralement très courues. De cette façon, un grand mouvement de va-et-vient est créé à l'hôtel maçonnique, où pénètrent, se rendant à leurs cours préférés, de nombreux auditeurs des deux sexes ; et ainsi l'entrée d'une dame ou demoiselle n'offre plus rien d'anormal. Seulement, les sœurs maçonnes savent quelle est la salle où il faut qu'elles aillent, et, une fois le seuil de l'immeuble franchi, ce n'est pas au cours d'un professeur qu'elles se rendent.

par la multitude jusqu'à la grande église nommée Césaréon, et où, dépouillée de ses vêtements, elle fut tuée à coups de pots cassés et de tuiles; dans le tableau, les assassins sont excités par un groupe de prêtres, à la tête desquels le peintre à mis l'évêque d'Alexandrie, saint Cyrille. On sait aussi qu'elle était une fervente adepte de cet école néo-platonicienne, que nos occultistes revendiquent comme ayant donné à ses initiés secrets la lumière luciférienne, à la fin des temps anciens et aux premières années du moyen-âge. Aussi les lucifériens placent-ils cette femme au nombre de leurs martyrs.

Dans la galerie Sainte-Hypathie déambule un servant, dont le rôle est d'arrêter au passage les frères admis au temple de l'Adoption, mais non aux mystères palladiques, et qui se dirigeaient par erreur vers les salles du fond de la galerie. A l'extrémité, il y a, en outre, les soirs de tenue, un haut-gradé, membre de la *Masonic Vétéran Association*, préposé à la garde des trois portes du fond.

Les maçonnes écossaises d'Adoption, si elles ne sont pas en même temps affiliées au Palladium, n'ont pas à venir dans cette galerie; elles ont à la traverser isolément dans une circonstance unique : c'est lorsque, au cours d'une de leurs initiations, elles sont conduites au *Sanctuaire de la Vérité*, où l'on exige d'elles un sacrifice qu'il est inutile de préciser.

Le fond de la galerie Sainte-Hypathie dónne, par trois portes, accès dans les salles réservées au Palladisme, chacune ayant son parvis où se tient, pour un nouveau tuilage et pour la remise des lettres d'invitation, un frère haut-gradé et luciférien.

La plus grande des trois salles est celle du Triangle, qui sert indistinctement aux initiations de Kadosch du Palladium et d'Elue Palladique, ainsi qu'aux réunions ordinaires des frères et sœurs qui ont fait le premier pas décisif vers le culte de Lucifer divinisé. Dans cette salle du Triangle, exactement de la même superficie que le Temple de l'adoption ce qui attire l'œil, c'est une grande échelle à sept échelons, appelée l'*Echelle Lumineuse Palladique*, appliquée contre la muraille du midi.

Personne ne peut plus ignorer aujourd'hui, vu les divulgations de nombreux auteurs antimaçonniques, que, au grade de Kadosch, dans tous les rites ordinaires, il y a aussi une échelle à sept échelons qui joue un certain rôle. On la fait gravir au récipiendaire, en lui disant, au fur et à mesure qu'il monte, sept mots hébreux inscrits sur les échelons et dont on lui donne une explication assez obscure. Ces mots hébreux qui sont : « Tsedaka, Schor-Laban, Mathok, Elmounah, Amal-Sagghi, Sabbal, et Gemoul-Binah-Tebouna », sont remplacés, sur l'échelle palladique, par sept mots latins, présentés comme étant les noms des sept vertus cardi-

nales ; et ces mots sont ceux-ci: dans l'ordre suivant, en partant de l'échelon inférieur : « *Labor*, *Ubertas*, *Caritas*, *Ignis*, *Felicitas*, *Emancipatio*, *Ratio*. » Les deux montants de l'échelle portent en outre, les mots : « *Æquilibrium*, *Æquitas*. », et à la base ainsi qu'au sommet les lettres A et E. Enfin, la lettre V est répétée quatre fois, en métal découpé, autour de l'échelle.

Le récipiendaire monte à l'échelle, tandis que le président du Triangle prononce, d'une voix grave et solennelle, les septs mots, qui constituent la clef du secret palladique ; lorsqu'il est parvenu au dernier échelon, on le prie de se retourner vers l'assistance, et, perché là-haut, il écoute l'explication que voici :

« 1° Le *travail* a pour conséquence la *fécondité*. La *charité* zélée produit dans l'âme le *feu* sacré. Le vrai *bonheur* sera, lorsque l'*émancipation* aura été donnée à l'humanité par la *raison*.

« 2° Travail, fécondité, charité, feu, bonheur, émancipation, raison, sont les sept rayons lumineux que le Dieu-Bon projette sur le monde terrestre.

« 3° A la base et au sommet du monde terrestre, sont l'homme et la femme, personnifiés dans *A* et *E*, soit Adam et Eve, indispensables l'un à l'autre. Aussi l'humanité vit-elle dans un cercle sans fin par la pratique de l'enseignement divin, qui est la salutation de l'homme à la femme : *Ave*, *Eva*, *Ave*.

« 4° L'édifice de l'humanité, dont les sept dons du Dieu-Bon consacrent le triomphe, a sa stabilité assurée par l'harmonie des forces matérielles et morales ; c'est-à-dire qu'au matériel la pondération des forces contraires donne l'*équilibre*, loi suprême de l'univers, et qu'au moral l'harmonie salutaire réside dans la justice, l'*équité*.

« 5° L'Être Suprême étant le principe des sept dons de la divinité à l'humanité, le nom même du Dieu-Bon est formé par la réunion des principes de ces sept dons. »

Ici, je prie le lecteur de vouloir bien se livrer à une simple constatation ; en prenant les initiales (*les principes*) des sept mots inscrits l'un après l'autre sur chaque échelon, et en les suivant dans leur ordre ascensionnel, il trouvera, formé par ces sept initiales, le mot : **L.U.C.I.F.E.R.**, « le nom même du Dieu-Bon », d'après les propres termes du rituel. Est-ce assez clair ?

En face de l'échelle lumineuse, c'est-à-dire au milieu de la muraille du nord, on voit un grand tableau donnant la représentation gnostique de la divinité double (voir page 337) ; cette peinture est du F∴ Macdonald Bates, de Washington.

Dans le parvis du Triangle, se trouve une porte ouvrant sur un emplacement divisé en deux étages, desservis par un petit escalier en spirale ; c'est là que sont les placards renfermant les accessoires du culte palladique, et il y a là aussi trois petits cabinets de réflexion.

Passons au parvis du Grand Triangle. D'abord, à gauche, un escalier assez large conduit à l'étage supérieur ; de là descend encore un escalier conduisant au sous-sol. Puis, c'est la porte de la salle du Grand Triangle, salle mesurant la même superficie que le Temple rouge des Kadosch, de l'autre côté de l'immeuble, et servant aux réunions des Hiérarques et des Maîtresses Templières. La description de cette salle est inutile ; nous avons vu une décoration analogue, à un temple de Singapore, à l'occasion de l'initiation palladique de miss Arabella D*** comme Maîtresse Templière.

Quant à la salle du Parfait Triangle, qui sert aux réunions des Mages Élus, elle est exactement de la même grandeur que le Temple du Suprême Conseil, auquel elle fait pendant dans l'immeuble. Elle se distingue par une profusion extraordinaire de dorures, d'ailleurs d'un fort mauvais goût; c'est d'un luxe criard. Les tentures sont en belle soie blanche, entrecoupée de minces bandes noires ; aucune broderie d'emblèmes.

Les deux curiosités de cette salle, qui existaient déjà dans l'ancien local et que j'ai vues, par conséquent, dès 1881, sont *la Chaise d'Or* (voir page 329), qui est installée contre le mur à droite en entrant, à quelque distance de l'orient, et l'*Urne Palladique* (voir page 313), qui est placée au milieu du temple, sur un gros bloc de granit rouge, taillé en cube parfait et d'une hauteur d'un mètre.

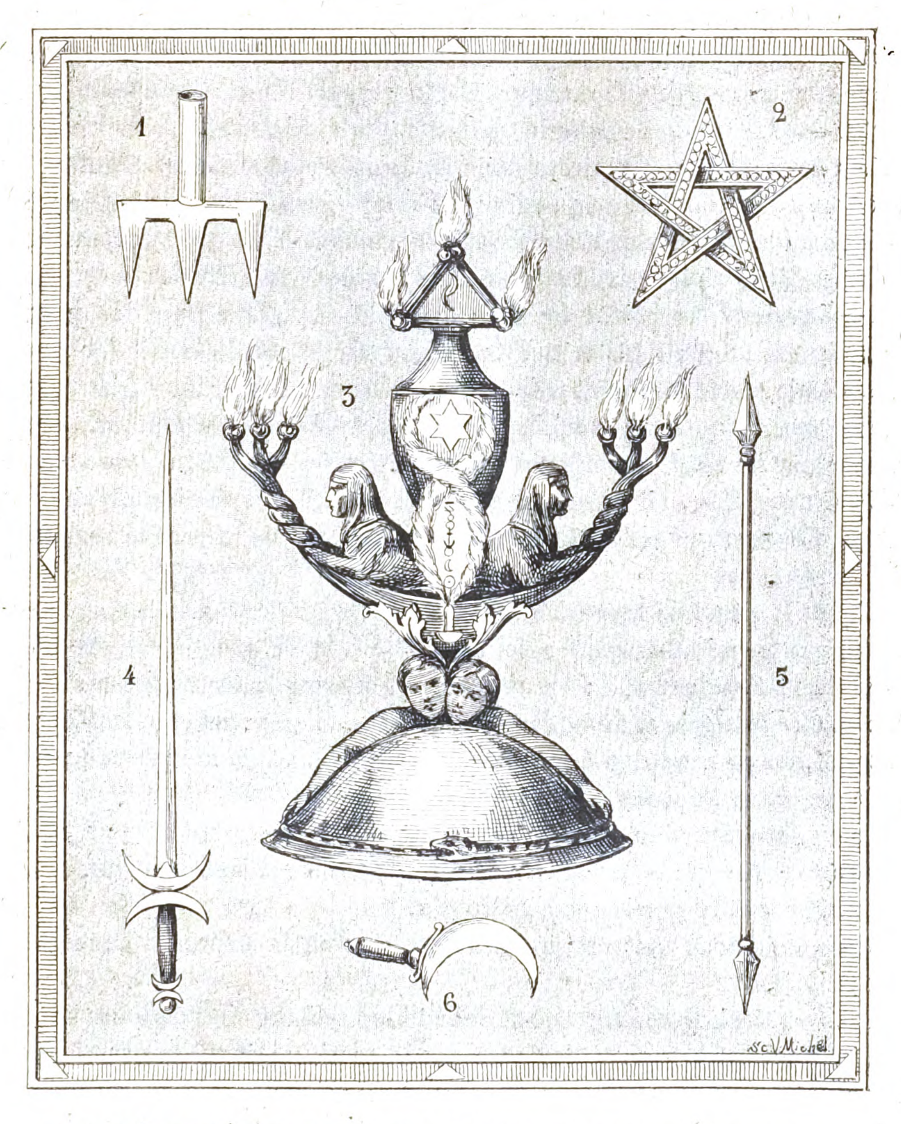
Une urne semblable se trouve partout où le Palladium Réformé Nouveau a constitué un atelier de Mages Élus (degré supérieur du rite) ; mais la Chaise d'Or n'existe qu'à Charleston. On l'appelle aussi le Saint-Siège de Baal-Zeboub ou tout simplement le Saint-Siège.

Voici ce que les lucifériens racontent à ce sujet :

C'était primitivement, disent-ils, un fauteuil de bois massif, en chêne, sculpté, appartenant à Albert Pike ; il était surmonté d'un dôme, orné de draperies en soie bleue constellée d'étoiles d'argent, et tel qu'on le voit dans notre dessin, sauf l'hiéroglyphe qu'on remarque sur le devant et qui n'y figurait pas.

Ce fauteuil de chêne était celui où le grand-maître de Charleston s'asseyait, lorsqu'il présidait le Suprême Conseil du Rite Écossais.

A l'époque où Pike créa le Rite Palladique Réformé Nouveau, « sous l'inspiration du Dieu-Bon », il rédigea lui-même les rituels des grades de Kadosch du Palladium, d'Élue Palladique, de Hiérarque et de Maîtresse Templière. Quand il en fut au grade de Mage Élu, il ne put parvenir à l'écrire ; chaque fois qu'il s'apprêtait à tracer la première ligne du rituel, sa plume se brisait d'elle-même entre ses doigts, à peine avait-elle touché le papier. Pike changea de papier ; les plumes continuèrent à se bri-



DIVERS INSTRUMENTS DE MAGIE EN USAGE CHEZ LES OCCULTISTES

1. Trident de Paracelse. — 2. Pentagramme usité pour les petites évocations. — 3. Lampe magique. — 4. Épée magique, nécessaire dans les évocations d'esprits du feu appartenant aux hauts degrés de la hiérarchie infernale. — 5. Baguette magique. — 6. Serpe magique.

ser. Il procéda à une grande évocation, dans son cabinet de travail, espérant avoir l'explication de ce mystère, de ce phénomène étrange ; aucun esprit n'apparut, mais une voix lui cria à l'oreille : « Va à Charleston ! »

Il prit le train le soir même et fit à Gallatin Mackey la confidence de ce qui arrivait. Justement, le docteur, qui attendait avec impatience le

rituel de Mage Élu, avait fait préparer une salle pour la première tenue à ce haut degré, encore en projet ; et, comme l'honneur de présider cette tenue revenait à Pike, le docteur Mackey avait donné l'ordre de transporter dans la nouvelle salle le grand fauteuil de chêne.

Les deux chefs se rendirent donc au temple maçonnique. S'enfermant eux seuls dans la salle en question, ils implorèrent à genoux le Dieu-Bon lui demandant de les protéger contre les maleachs, à qui Pike attribuait l'impossibilité où il se trouvait d'écrire le cinquième rituel.

Ils n'avaient pas plutôt terminé leur prière, que, levant les yeux et regardant le fauteuil de chêne, ils furent stupéfaits de constater que le bois s'était instantanément transformé en or. En outre, un registre, relié en maroquin grenat avec coins d'acier, était placé sur le fauteuil, et une forte odeur de soufre remplissait la salle. Ils se levèrent, s'approchèrent de la Chaise d'Or, où ils remarquèrent gravé en creux l'hiéroglyphe bien connu d'eux et qui est la signature de Belzébuth ; ils prirent le registre et l'ouvrirent.

C'était le rituel de Mage Elu, écrit en belle ronde très lisible, à l'encre verte, par la main du premier lieutenant de Lucifer. Il était rédigé en latin suivi de sept traductions : en anglais, en espagnol, en français, en allemand, en portugais et en hollandais. A la fin, la signature de Baal-Zéboub s'étalait, en or rouge, si éclatante, qu'elle semblait flamboyer et que l'œil en la regardant, éprouvait un éblouissement.

La volonté du Dieu-Bon s'était ainsi manifestée nettement ; il ne fallait pas que le grade de Mage Elu fût composé par un humain, même luciférien inspiré par les esprits du feu.

Mais, ce n'était pas tout ; un autre prestige allait surprendre encore les deux chefs.

Pike et Mackey convoquèrent pour le lendemain cinq de leurs adeptes les plus sûrs, pour constituer avec eux le comité directif du premier Parfait Triangle, leur donner lecture du merveilleux rituel, et se déclarer tous les sept créés dès ce jour Mages Elus. Le Palladisme allait désormais fonctionner ; on était alors en novembre 1870.

Tous les sept furent exacts au rendez-vous ; à l'heure dite, ils s'enfermèrent dans la salle réservée à cette importante réunion. Autour de la Chaise d'or, on avait disposé six sièges.

Albert Pike vint pour s'asseoir dans le fauteuil présidentiel, afin de déclarer la séance ouverte ; mais, à peine était-il assis, qu'il fut violemment projeté en l'air, comme par un ressort d'une grande puissance. Il ne se fit cependant aucun mal.

Les assistants étaient vraiment intrigués ; le grand-maître, morfondu. Il se demandait si le Dieu-Bon ne le jugeait plus digne d'être son vicaire ;

en quoi pouvait-il avoir démérité?... Quoiqu'il en fût, le droit de présidence du premier Parfait Triangle lui était refusé.

Ses six compagnons lui succédèrent dans la Chaise d'Or; aucun n'y put demeurer assis plus d'une seconde; un ressort invisible les rejetait l'un après l'autre.

Alors, qui allait donc présider la tenue?... Telle était la question que tous les sept se posaient, sans pouvoir y répondre.

Soudain, un éclair brilla dans la salle, et les assistants aperçurent Belzébuth en personne, — Baal-Zéboub, pour répéter le nom qui lui est donné en arrière-loge, — assis dans la Chaise d'Or.

Ce fut Baal-Zéboub qui présida. Il était nécessaire que les adeptes appelés à recevoir le grade de Mage Elu fussent initiés par l'enfer lui-même. Le rituel diabolique était, comme tous les autres rituels, rédigé dans la note impersonnelle, et il était impossible de deviner que le président d'une séance d'initiation en Parfait Triangle serait un esprit du feu, spécialement délégué par Lucifer.

Du reste, il en est toujours ainsi, aujourd'hui encore. Partout où un Parfait Triangle existe, un démon apparaît chaque fois qu'il y a lieu de procéder à une initiation; c'est lui qui interroge le récipiendaire, qui reçoit son serment et qui l'embrasse sur les lèvres. A Charleston, c'est Belzébuth qui opère.

La légende de la Chaise d'Or n'est racontée qu'aux Hiérarques: son récit les prévient, d'une façon indirecte, du cérémonial satanique qui les attend au dernier degré du Palladium. Il est aussi bon nombre de Maîtresses Templières, qui sont au courant de ce mystère des Parfaits Triangles; ce sont les endiablées, les filles en état de possession permanente, celles qui seules assistent, dans le sanctuaire d'Eva, à une manifestation infernale, que je décrirai tout à l'heure.

La Chaise d'Or est donc montrée aux visiteurs étrangers, parvenus au moins au grade de Hiérarque. On peut la remuer, la changer de place, la transporter: elle est inoffensive; mais il ne faut pas s'y asseoir. Je l'ai vue, je m'y suis assis, et, comme les autres, j'ai été projeté à un mètre cinquante ou deux mètres en l'air. J'ai examiné le siège: il est réellement en or massif, et il n'y a là absolument aucun ressort. On cite un frère palladiste de Chicago qui, avant de s'asseoir dans la Chaise d'Or, et croyant à un truc électrique habilement dissimulé, eut soin de revêtir un pantalon de soie qu'il s'était fait faire exprès et qui était, au surplus, doublé en caoutchouc: en punition de sa méfiance, il fut projeté à la hauteur du plafond de la salle, contre lequel il se blessa à la tête, et, en retombant, il se cassa une jambe. Depuis ce temps, quand on voit arriver dans un triangle un frère affligé d'une claudication, on se dit, entre

haut-gradés palladistes, en manière de plaisanterie et en faisant allusion au boiteux : « Il a dû s'asseoir en pantalon de soie dans la Chaise d'Or. »

Quant à l'Urne Palladique, le dessin qu'on a vu plus haut est très complet; mais des explications sont indispensables.

Cette urne est en bois du Brésil, laqué; les peintures sont nettes et de couleur vive. Elle sert aux votes importants en Parfait Triangle. La partie supérieure (qui est remplie de chiffres), percée d'une fente pour introduire les bulletins, adhère au sommet du corps de la boîte, et ce sommet forme une plaque blanche, qui s'enlève, lorsque le moment est venu de reconnaître le résultat des suffrages.

Le côté de l'urne, faisant face à l'entrée du temple, offre à la vue, comme sujet, un double triangle, formé d'un triangle blanc sur un triangle noir, et cet ensemble est un des symboles lucifériens du dogme de la divinité double. Le triangle blanc figure le Dieu-Bon, Lucifer, et le triangle noir figure le Dieu-Mauvais, Adonaï. Dans le triangle blanc sont groupés une tête d'aigle, une tête humaine aux cheveux épars, une tête de taureau et une tête de lion. L'aigle porte un diadème impérial dont la base est une couronne de fer; c'est là un emblème figurant Lucifer et sa puissance suprême. La tête humaine, ou paraissant humaine, est le visage de Baal-Zéboub, tel qu'il apparaît aux lucifériens; il a toujours les cheveux en coup de vent, épars, le plus souvent même hérissés. Baal-Zéboub est le premier lieutenant de Lucifer, le généralissime de ses légions diaboliques, l'annonciateur du prétendu Dieu-Bon; aussi, quoique au-dessous de l'aigle, il est placé au-dessus du taureau et du lion. Le taureau, animal puissant et grand reproducteur de son espèce, est l'emblème figurant Astaroth, un des génies souverains du royaume du feu, le grand démon de l'impudicité. Le lion, roi des carnassiers, est l'emblème figurant Moloch, autre génie souverain du royaume du feu et l'égal d'Astaroth, mais, lui, grand démon des vengeances cruelles; c'est lui que les ultionnistes lucifériens invoquent, quand une mission de meurtre leur est donnée. Des ailes s'enchevêtrent dans les deux triangles noir et blanc, pour indiquer que les esprits du feu et les maleachs se transportent où ils veulent, d'un monde à un autre, avec la rapidité de la pensée. Le triangle noir est supposé rempli par le Dieu-Mauvais et ses trois souverains maléachs; mais ceux-ci, au dire des lucifériens, sont les chefs du royaume des ténèbres, et on ne les voit pas. On lit deux inscriptions : *Nekam Adonaï*, en haut, et *Gloria in excelsis*, en bas. Ces inscriptions se traduisent ainsi : « Vengeance (contre toi), Adonaï! » et : « Gloire (à toi, Lucifer) au plus haut des cieux! »

Le côté de l'urne, faisant face au mur de droite en entrant, est divisé



en 81 cases; dans chacune d'elles il y a une lettre. Cet assemblage de lettres paraît, au premier coup d'œil, un tohu-bohu incompréhensible. La lecture en est, cependant, très facile, à la condition de savoir qu'il faut commencer par la première case du bas, à gauche, prendre ensuite la case au-dessus, puis celle à droite, en suivant toujours de gauche à droite en travers et de haut en bas; la plus grande ligne, la diagonale, part donc de la première case de gauche en haut et va se terminer à la dernière case de droite en bas; à partir de cette ligne, les lignes parallèles à la diagonale vont en diminuant de longueur, et la fin de la lecture est ainsi la lettre de la dernière case de droite en haut. Ce carré divisé en 81 cases (9 fois 9) donne la réunion des mots de passe et mots sacrés de chacun des grades du Rite Palladique. En lisant dans l'ordre convenu, on trouve, en effet : Caïn, Jésus, Bethlemitus, Maledictus, Lazare, etc.

Au surplus, l'Urne Palladique va me donner l'occasion d'indiquer une bonne fois ces mots de passe et mots sacrés.

Grade de Kadosch du Palladium (1er degré masculin). — Mot de passe : *Caïn*. Mot sacré : *Jésus Bethlemitus Maledictus*. (Ici, à la demande du tuileur, vous dites le premier mot; il vous répond le deuxième, et vous répliquez en disant le troisième mot.)

Grade d'Elue Palladique (1er degré féminin). — Mot de passe : *Lazare*. Mot sacré : *Mirzam*.

Grade de Hiérarque (2e degré masculin). — Mot de passe : *Ult*. Mot sacré : *Baph*.

Grade de Maîtresse Templière (2e degré féminin). — Mot de passe : *Baal-Zéboub*. Mot sacré : *Lucifer*.

Grade de Mage Elu (3e degré masculin et dernier degré). — Mot de passe : *Tiphereth*. Mot sacré : *Ensoph*.

Le côté de l'urne, faisant face au mur de gauche en entrant, est remarquable par un X énorme, noir. Cet X représente le mystère qui assure, disent les lucifériens, la perpétuité de l'espèce humaine, envers et contre Adonaï, ennemi de l'humanité qu'il a condamnée à disparaître par la mort, laquelle est son œuvre, tandis que Lucifer, au contraire, préside à la vie. Cet X mystérieux est également nommé croix de saint André, mais nullement en souvenir du martyre de l'apôtre du Christ, comme bien on pense; saint André, aux yeux des occultistes du Palladisme, et, en général, aux yeux de tous les occultistes, c'est l'homme (*andros*) dans le sens de la virilité; saint André signifie donc « virilité sainte ». Aux quatre angles de cette face carrée de l'urne, on voit les lettres de l'inscription clouée sur la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais nous savons déjà comment les lucifériens, et même tous les francs-maçons à partir du grade de Rose-Croix, interprètent les quatre lettres I, N, R, I.

Elles sont, disent-ils, les initiales de la formule qui contient un des grands secrets de la vie éternelle donnée par le grand architecte à l'univers : « *Igne Natura Renovatur Integra* : la nature tout entière se régénère (se renouvelle) par le feu. » On voit encore ici l'*alpha* et l'*oméga*, c'est-à-dire : le Dieu-Bon est le commencement et la fin de toutes choses. On remarque un poignard d'un côté, un calice de l'autre; ceci est pour rappeler aux adeptes que la profanation de l'Eucharistie est une loi : le poignard, qui sert à transpercer l'hostie; le calice, qui, volé à un missionnaire ou acheté à un apostat, doit être un calice consacré ayant appartenu à un prêtre catholique, et qui sert aux plus ignobles sacrilèges. En opposition l'un à l'autre, on voit deux mots, bizarrement disposés et composés des quatre mêmes lettres : *Amor* et *Roma*, les lettres étant retournées à volonté; ces mots symbolisent les deux religions en lutte l'une contre l'autre. *Amor*, c'est la religion luciférienne, la religion de l'amour; *Roma* (inverse d'*Amor*), c'est la religion adonaïte, la religion de la haine, personnifiée dans Rome, la Rome papale. Enfin, aux quatre côtés de cette face carrée de l'urne, on lit le rappel des noms des quatre côtés d'un temple maçonnique, soit en tenue d'atelier masculin, soit en tenue d'atelier androgyne; c'est-à-dire, chez les frères maçons : Orient (fond de la salle), Occident (côté de l'entrée), Midi (côté droit en entrant), Nord (côté gauche ; et chez les sœurs maçonnes : climat d'Asie, climat d'Europe, climat d'Afrique et climat d'Amérique, correspondant aux noms des points cardinaux en suivant l'ordre indiqué ci-dessus.

Le côté de l'urne, faisant face à l'estrade ou orient du temple, est peu compliqué comme peinture. A droite et à gauche sont les deux colonnes emblématiques de la franc-maçonnerie, trop connues déjà pour qu'il soit utile que j'explique leur symbolisme ici; d'autres auteurs ont fourni cette explication vraiment scabreuse; un divulgateur a même donné le sens des trois grenades entr'ouvertes, qui sont au sommet de chaque colonne. Ma plume, je l'avoue, ne saurait aller jusque-là. Pour démasquer le satanisme et lui arracher ses voiles, je suis toujours prêt; mais l'obscénité m'arrête : c'est là une latrine à laquelle je préfère laisser son couvercle. Entre les deux colonnes, on voit un personnage, la main droite en l'air, index tendu, et la main gauche tenant une épée, dirigée contre un serpent foulé aux pieds. Ce personnage, c'est Belzébuth, dit Baal-Zéboub, et le serpent, c'est... je vous le donne en mille à deviner... c'est saint Michel! Ce groupe représente le futur règne, qui sera établi par l'Ante-Christ, et qui sera, disent les lucifériens, le triomphe définitif du Dieu-Bon. Alors, tandis que l'Ante-Christ détruira la religion adonaïte sur terre, Baal-Zéboub, généralissime des légions de la lumière et du feu, remportera la grande, décisive et éternelle victoire sur les légions des

ténèbres et de l'eau. Mikaël, généralissime des armées d'Adonaï, subira une défaite terrible, irrémédiable; en désespoir de cause, il se glissera dans le corps d'un monstrueux serpent amphibie, qui surgira du sein des océans et essaiera, en un suprême effort, d'envelopper Baal-Zéboub dans ses replis pour l'entraîner au fond des abîmes. Mais Baal-Zéboub écrasera l'ennemi, résistant pour la dernière fois. Ce sera là l'éclatante revanche de Lucifer. C'est pourquoi Baal-Zéboub, les cheveux hérissés (c'est son signe distinctif, ou du moins l'un de ses plus fréquents), est représenté domptant et écrasant le serpent amphibie Mikaël, tandis que son geste de la main droite annonce l'arrivée glorieuse, proclame le règne bienheureux de Lucifer, vrai Dieu-Bon, et crie à l'humanité, désormais affranchie pour toujours, que les esprits adonaïtes, les maleachs, sont enfin réduits à l'impuissance. Il paraît que cet événement, ce sont les lucifériens qui l'affirment, est, depuis le commencement des siècles, écrit dans les étoiles. Enfin, les lettres J, B, M, qui ont tant de significations, comme on sait, figurent sur ce côté de l'urne; mais, dans le Palladisme, leur sens n'est plus *Jakin-Bohaz-Mahabone* seulement, ni même *Jacques Bourguignon Molay;* elles signifient, en outre : *Jesus Bethlemitus Maledictus.*

Pour en terminer avec l'Urne Palladique, voyons sa partie supérieure. Tout à fait en haut, sont répétés quatre fois les chiffres 1, 3, 1, 2. L'explication banale est celle-ci : le Palladisme comporte 1 série de 3 grades masculins et 1 série de 2 grades féminins. Mais le sens vraiment sérieux est l'inscription de la date d'abolition de l'ordre des Templiers : année 1312. En opposition, vient au-dessous, spécialement encadrée dans le premier côté de l'urne vu en entrant, une date en quatre chiffres dispersés, mais faciles à réunir par un simple coup d'œil : année 1793. Cette date est répétée dans les autres sens possibles, et toujours en croix autour du 5 central, sur les trois autres côtés de la partie supérieure de l'urne ; c'est la date fatidique qui doit se retrouver partout, que les palladistes doivent avoir sans cesse présente à la mémoire, comme date de la première vengeance de l'acte accompli en 1312, acte qu'ils qualifient de crime irrémissible. La royauté, par Philippe-le-Bel, avait été complice de la papauté abolissant l'ordre du Temple, ordonnant le procès du grand-maître Molay et des Templiers, que les palladistes déclarent, dans leurs triangles, être les adeptes purs de la vraie et sainte religion luciférienne au moyen-âge, et de qui ils disent tenir le Baphomet original, leur idole commune, idole essentiellement satanique. La première vengeance s'est donc exercée en 1793 ; la royauté a été frappée en la personne de Louis XVI, décapité le 21 janvier ; c'est pour cela que l'une des deux fêtes annuelles des palladistes a lieu le 21 janvier.

On remarquera que, dans les deuxième, troisième et quatrième côtés de l'urne, les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, donnent invariablement, comme total par colonne, le nombre 15, quel que soit le sens de l'addition, horizontal, perpendiculaire ou diagonal. Il y a là, prétendent les palladistes, un important mystère ; ce nombre 15 serait appelé à jouer un grand rôle dans les temps qui précéderont la venue de l'Ante-Christ, et ce mystère sera révélé aux initiés lucifériens par Baal-Zéboub lui-même, mais seulement à partir du jour de la naissance de la mère de l'Ante-Christ (29 septembre 1929).

Dans le premier côté de l'urne, les chiffres 1, 7, 9 et 3 sont l'objet d'un encadrement spécial qui les isole des autres chiffres ; la raison de cette particularité est qu'ici ces chiffres ne doivent pas entrer dans la combinaison qui donne le nombre 15 à chaque colonne dans n'importe quel sens. En effet, le nombre 15 ne se trouve que dans les deux colonnes, horizontale et perpendiculaire, qui se croisent au milieu du carré. Mais, par contre, il y a ici, toujours au dire des lucifériens, la clef du grand mystère de l'accomplissement complet de la vengeance. En haut, dominant tout, l'année du crime irrémissible : 1312. Au-dessous, encadrés à part, les quatre chiffres donnant l'année du premier acte de la vengeance, la décapitation de la royauté : 1793. Restent les cinq chiffres disposés en forme de croix, 4, 8, 5, 2 et 6 ; le total donné par l'addition de ces chiffres reproduit, d'une manière cachée, le total donné par l'addition des chiffres de l'année où s'accomplira le second acte de la vengeance, c'est-à-dire l'abolition définitive de la papauté. Et les occultistes lucifériens ajoutent : cette année se trouve dans le siècle prochain.

D'après leurs calculs, ils arrivent à découvrir exactement l'année en question, et voici comment ils opèrent :

D'une part, ils prétendent, en vertu de leurs révélations sataniques, — révélations fausses, je me hâte de le dire, car la science de l'avenir n'appartient pas à Satan, mais à Dieu seul, — ils prétendent que l'Ante-Christ commencera sa mission à l'âge de trente-trois ans, remplira alors le monde de ses merveilleux prestiges et entamera la lutte décisive contre la religion du Christ ; cette lutte terrestre durera une année, au bout de laquelle la papauté sera à jamais abolie, et alors commencera la grande bataille céleste, qui tiendra trois années pleines, pour se terminer par la victoire éclatante de Lucifer sur Adonaï.

D'autre part, ils déclarent, toujours d'après les mêmes révélations, que l'Ante-Christ naîtra d'une fille, née elle-même trente-trois ans auparavant ; la mère de cette fille aura également pour mère une fille de trente-trois ans ; et ainsi de suite, en remontant, sans qu'il y ait de nombreuses générations dans cette succession de filles-mères prédestinées.

Se basant sur ces données, les occultistes lucifériens considèrent que, dans le siècle prochain, il y aura quatre années dont les chiffres additionnés ont pour total le nombre 25. C'est là le nombre fatidique, puisque 4, 8, 5, 2 et 6, c'est-à-dire les cinq chiffres disposés en forme de croix et trouvés en dehors de 1793, donnent, additionnés, le total 25. Les années



LES SŒURS MAÇONNES PARFAITES INITIÉES

G.-Lidia Ansaldi. **Claire de Brucq**

Grandes Inspectrices Générales pour les relations de France et d'Italie.

du siècle prochain, dont le total impérieusement requis est 25, sont donc : l'année 1969, l'année 1978, l'année 1987, et l'année 1996.

Or, l'année 1996 est la seule, de ces quatre, qui concorde en même temps, avec les révélations sataniques faites au sujet de l'Ante-Christ et de sa généalogie.

29 septembre 1863, naissance de la bisaïeule de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans s'écoulent.

29 septembre 1896, naissance de l'aïeule de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans se passent encore.

29 septembre 1929, naissance de la mère de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans s'écoulent de nouveau.

29 septembre 1962, naissance de l'Ante-Christ.

Ce jour est aussi celui du couronnement de l'avant-dernier pape.

A trente-trois ans, l'Ante-Christ se révèle au monde, soit le 29 septembre 1995.

C'est le commencement de la lutte terrestre, qui dure un an.

29 septembre 1996, abolition définitive de la papauté, et commencement de la grande bataille céleste, qui dure trois pleines années.

29 septembre 1999, triomphe décisif de Lucifer sur Adonaï, les maleachs commandés par le généralissime Mikaël étant écrasés par les esprits du feu commandés par le généralissime Baal-Zéboub.

Les occultistes lucifériens se disent d'accord avec la prophétie de saint Malachie, laquelle n'assigne que neuf successeurs à Léon XIII, pape actuellement régnant. Seulement, eux, ils ont la prétention de préciser, et, à les entendre, cette série des neuf derniers papes sera terminée exactement le 29 septembre 1996.

Ils ajoutent encore : « Il a été dit, par une voix plus autorisée même que celle du prophète adonaïte Malachie, que *ce monde* durerait *mille ans et plus*. Par *ce monde*, il faut entendre le monde selon le Christ, le règne d'Adonaï. Or, l'année 1999 est la limite extrême du délai caché par l'expression *mille ans et plus*. Si ce monde devait vivre seulement une année de plus, la voix autorisée aurait dit : *deux mille ans*. Mais les adonaïtes, obligés de confesser la vérité, ne la disent pas toute : ils trompent leurs fidèles en déclarant que le règne de l'Ante-Christ marquera la fin des temps, et qu'à ce règne, suivi de la fin du monde, succédera le jugement dernier par le Christ ; la vérité vraie, c'est que le règne de l'Ante-Christ marquera, au contraire, le commencement d'une ère nouvelle, celle de l'humanité à jamais heureuse par la religion du Dieu-Lucifer, universellement et à jamais établie. »

Tels sont les impudents mensonges que débitent les chefs du Palladium aux initiés des plus hauts grades.

On voit que, sans que cela paraisse, de nombreuses choses sont écrites sur l'Urne Palladique du temple des Mages Élus.

En ce qui concerne le Vatican luciférien, il ne me reste plus à parler que du Labyrinthe Sacré, des quatre sanctuaires qui lui font angles, et du Sanctum Regnum.

J'ai dit que le Labyrinthe Sacré occupe le centre de l'immeuble et y forme une construction spéciale dont le sommet s'élève seulement à 4 mètres 50 au-dessus du niveau du rez-de-chaussée; ce sommet est légèrement arrondi.

On parvient au labyrinthe par la galerie des Statues; là, deux larges portes s'ouvrent, ne donnant exclusivement passage qu'aux membres des hauts-grades ayant l'initiation palladique, ou aux visiteurs étrangers appartenant à l'un des autres rites lucifériens. C'est le grand parvis ou parvis du Labyrinthe Sacré, vaste pièce qui n'a pas moins de 160 mètres de superficie : c'est une magnifique salle des pas-perdus, où se rencontrent, avant les séances, les véritables chefs de la secte, soit ceux qui habitent Charleston, soit les membres des Directoires et les Grands-Inspecteurs Généraux venus dans cette ville au cours de leur voyage.

On est là chez soi, sans avoir à craindre d'être dérangé par des frères de grades inférieurs ou des initiés avec l'anneau. Les présentations ont lieu, on fait connaissance; on se donne, de vive voix, des nouvelles de la maçonnerie du monde entier. A l'angle de droite en entrant, sur une grande table autour de laquelle on circule, sont déposés les journaux et bulletins des diverses puissances maçonniques du globe. A l'angle de gauche est établi un buffet, tenu par des servants du Palladium.

Les Maîtresses Templières, celles du moins qui ont eu la révélation d'Astarté, sont admises au grand parvis; elles y parviennent par l'escalier dont l'entrée est marquée par le n° 4 sur le plan, c'est-à-dire qu'elles arrivent par le sous-sol, comme pour se rendre dans les temples de l'aile gauche. Le n° 5 indique également l'entrée d'un escalier conduisant au sous-sol, mais dans une partie isolée du reste et absolument réservée à certaines pratiques du Palladisme, dont quelques-unes sont monstrueuses. Parfois, un des haut-gradés, entré au grand parvis en habit ou en redingote, vous quitte et disparaît par l'escalier (n° 5); quelque temps après, vous le voyez revenir en costume de Mage Élu, précédé d'un servant palladique; tous deux traversent solennellement le grand parvis et s'engagent par la grande porte centrale qui sert d'entrée au labyrinthe. C'est un Mage Élu, un prêtre du prétendu Dieu-Bon, qui va dire la « messe blanche » à l'autel de Lucifer. Il arrive souvent, alors, qu'une des Maîtresses Templières qui sont là demande à remplacer le servant pour assister le Mage Élu dans ses dévotions.

Le labyrinthe lui-même a un diamètre de 50 mètres environ, dans lesquels il faut comprendre l'épaisseur des murailles maîtresses et la largeur du grand couloir circulaire qui entoure le corps de la construction. L'entrée est gardée, extérieurement, par un servant palladique, dans le grand parvis, et intérieurement, par deux membres de la *Masonic Veteran Association*, dans la vaste galerie de pourtour. Le labyrinthe n'existait pas dans l'ancien immeuble; c'est une innovation dont Albert Pike et le docteur Mackey eurent l'idée, quoiqu'il paraisse, à vrai dire,

que le mérite de l'invention remonte aux Gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne.

C'est un gros pâté de bâtisse massive, au milieu duquel serpentent des corridors étroits (1 mètre 50 de largeur), aux murs uniformes, enduits de stuc, sans aucune décoration.

On y pénètre par sept portes, chacune ayant à son fronton le nom d'une des vertus cardinales lucifériennes : *Porte Labor, Porte Ubertas, Porte Caritas*, etc.

La principale utilisation du Labyrinthe Sacré a lieu pour la sélection des Kadosch du Palladium que les chefs décident d'élever au grade de Hiérarque. Une promenade au labyrinthe équivaut, en quelque sorte, à un examen. Lorsqu'on pense que tel Kadosch a enfin bien compris quel est le grand secret, on lui propose, un soir, une promenade au Labyrinthe Sacré. On lui fait faire le tour de la galerie circulaire; on lui montre les sept portes; on l'invite à réfléchir de son mieux, en lui disant qu'une de ces portes, une seule, conduit à la vraie lumière : c'est à lui de faire un bon choix avant de s'engager à l'intérieur du dédale.

En jetant un coup d'œil sur le plan, le lecteur se rendra facilement compte de ce qui se passe. Si le Kadosch palladique s'engage par n'importe quelle entrée autre que celle de la *Porte Ignis*, il erre à travers des corridors qui communiquent les uns avec les autres par des ramifications multipliées; il aura beau tantôt prendre à droite et tantôt à gauche, revenir sur ses pas, recommencer sa route à l'une quelconque des bifurcations pour reprendre dans un nouveau sens; quoi qu'il fasse, au lieu de trouver le but de ses recherches (qui doit être le Sanctuaire de la Vraie Lumière), il reviendra fatalement à l'une des six mauvaises portes, après plus ou moins de détours et de temps perdu; il peut même arriver qu'il sorte précisément par la porte où il est entré. Ces corridors, non seulement constituent un enchevêtrement inextricable, mais encore tantôt montent et tantôt descendent, passent au-dessus et au-dessous les uns des autres, sans que celui qui y circule puisse soupçonner la raison de ces montées et de ces descentes : il est là, livré à lui-même, muni d'une lanterne sourde qui lui permet de constater qu'aucune embûche ne lui est tendue, mais qui lui est insuffisante pour se guider, car il n'a aucun point de repère et voit partout le même mur et la même voûte. Il est bientôt dérouté, désorienté; et quand il est sorti par une des portes donnant sur la galerie circulaire, il n'a plus le droit de rentrer par une autre porte pour recommencer ses recherches; l'expérience est terminée.

La bonne entrée, c'est celle de la *Porte Ignis*. Le corridor, dont le sol incline en légère descente, n'est point long. Au bout de quelques pas, on tourne à gauche, puis à droite, et l'on se trouve en présence d'une porte

entièrement dorée, sur laquelle se détache en lettres d'argent la devise : « *Quære et invenies.* » A peine le néophyte a-t-il posé le pied sur le seuil que la porte dorée s'ouvre d'elle-même, et il n'a plus qu'à pénétrer dans le Sanctuaire de la Vraie Lumière, nommé encore Oratoire ou Sanctuaire des élus du Dieu-Bon.

C'est une chapelle carrée, mesurant sept mètres sur chacun de ses côtés. Au fond, se trouve l'autel de la divinité palladique (voir page 309), autel d'une richesse inouïe. Lucifer, ailes déployées, semble descendre du ciel : de la main droite, il élève un flambeau; de la gauche, il répand les fruits de la terre, qui s'échappent d'une corne d'abondance. La statue repose uniquement sur le pied droit, qui foule un monstre à triple tête de crocodile. Une des trois têtes du monstre porte un diadème impérial, symbole de la royauté; la tête du milieu est couronnée d'une tiare pontificale, emblème de la papauté; la troisième tête, tenant une épée dans la gueule, symbolise la tyrannie militaire. Lucifer, orné du cordon et du tablier palladiques, a auprès de lui l'aigle au diadème de fer. L'idole est en or massif, très artistement ciselé; le dieu est environné de nuages en argent, le tout compris dans un triangle délimité par sept colonnes du plus beau marbre. Tout à fait au fond, on remarque, au sommet, un triangle lumineux et renversé tranchant sur des nuées noires, et d'où jaillissent des éclairs. Au-dessous de l'idole principale et sur la table de l'autel, il y a trois statuettes représentant Belzébuth (au milieu), ayant auprès de lui une sphère terrestre qu'enlace un serpent, Astaroth avec un médaillon où figure une tête de taureau, et Moloch avec un médaillon où figure une tête de lion; Belzébuth élève la main droite pour montrer Lucifer qui arrive, Astaroth tient une rose et Moloch une hache. Onze colonnettes supportent l'autel. Sur la large épaisseur du marbre formant entablement, on lit ces mots : « *Introïbo ad altare Dei Optimi Maximi* », qui constituent la première phrase de la messe blanche ou messe luciférienne selon le grand rite.

Le néophyte, qui a su choisir la bonne porte, parvient donc au sanctuaire, réfléchit de nouveau, et est désormais fixé sur le secret des secrets; il est mûr pour devenir Hiérarque, et il a l'avantage d'être initié à Charleston même.

Les autres, ceux qui se sont vainement promenés à travers les dédales du labyrinthe, sont ajournés. On les fait assister, dans le courant du trimestre, à une conférence sur les bienfaits divins du feu éternel; après quoi, l'expérience est renouvelée. Si cette fois l'un d'eux n'a pas compris encore que la *Porte Ignis* est la seule conduisant à la vraie lumière, il demeure Kadosch du Palladium et jamais il ne sera promu Hiérarque.

Aux quatre angles du carré qui contient le labyrinthe, il y a tout autant de sanctuaires, servant à des initiations.

Le premier, à droite, est la *Chambre infernale des Rose-Croix*, déjà décrite par les principaux auteurs qui ont fait des révélations sur la franc-maçonnerie. A Charleston, on y pénètre par le grand parvis; mais il ne faut pas oublier que les récipiendaires passent par là sans savoir où ils sont, car ils ont la tête recouverte d'un sac dont ils ne sont débarrassés qu'une fois dans la chambre; cette chambre représente le royaume du feu et permet aux intelligents de comprendre le grand secret. Ici, je dois rappeler que tous les candidats Rose-Croix ne passent pas par la Chambre Infernale ; une sélection est opérée ; les imbéciles, dont on a besoin, mais à qui il ne faut rien dire, gardent tout le temps leur sac sur la tête et sont promenés n'importe où.

La deuxième pièce d'angle du labyrinthe est le *Sanctuaire de la Sagesse*, également décrit par plusieurs auteurs anti-maçonniques, ceux qui ont eu entre les mains le rituel de Laffon-Landébat, le seul explicite. C'est là que le postulant au 30e degré écossais offre l'encens à Lucifer encore voilé par des emblêmes. On accède à cette pièce par la galerie Saint-Jacques.

La galerie Sainte-Hypathie donne accès aux deux autres pièces d'angle. L'une est le *Sanctuaire de la Vérité*, qui sert à diverses initiations du Rite d'Adoption, c'est plutôt un boudoir qu'une chapelle, et rien n'y trahit le luciférianisme pur. L'autre est le *Sanctuaire Palladique d'Eva*, où se trouve un autel dont l'idole représente la mère de l'humanité. C'est là qu'est conduite la Maîtresse Templière sur laquelle les chefs ont fondé quelque grand espoir, celle qui est destinée à jouer un rôle actif ; ce complément d'initiation a lieu trois mois après l'initiation ordinaire, si la sœur habite Charleston, ou lorsqu'elle y vient, si elle est étrangère à la ville. On la laisse en tête-à-tête avec l'idole, après lui avoir recommandé d'adresser à Eva une prière fervente, au gré de son inspiration. Alors, si la Maîtresse Templière est vraiment élue dans le sens secret du mot, c'est-à-dire si elle est médium luciférien, une manifestation diabolique se produit : la statue s'anime, la matière de l'idole disparaît et fait place à un démon, ou plutôt à une démone, Astarté, qui se révèle à l'initiée, lui parle et l'embrasse, comme Baal-Zéboub embrasse le Mage Elu admis au sacerdoce luciférien.

Chacun de ces sanctuaires possède un « sacrarium », sorte de réduit où sont classés, dans des placards, les objets servant au culte.

Enfin, au milieu du bâtiment situé tout à fait au fond de l'immeuble, en un endroit inaccessible et derrière le Labyrinthe Sacré, se trouve le *Sanctum Regnum*, précédé du parvis interdit à tous (*prohibitum pro-*

pylæum). Dans ce parvis, se tiennent constamment, se relayant, deux membres de la *Masonic Veteran Association*, choisis parmi les plus dévoués et les plus sûrs de cette phalange d'élite.

Le Sanctum Regnum est un appartement de forme triangulaire, dont les murs sont d'une épaisseur invraisemblable, plus épais même que les murailles maîtresses. Comme si la garde vivante du péristyle ne suffisait pas à en défendre l'entrée, deux portes de fer, toujours fermées, en forment la clôture. Seuls, le suprême chef dogmatique et les dix membres du Sérénissime Grand Collège franchissent ce seuil, lors des tenues. On peut néanmoins y pénétrer en dehors des séances ; mais il faut avoir au moins le grade de Hiérarque et être accompagné dans cette visite par l'un des onze ayant droit de siège nominatif.

On sait que l'organisation du Sérénissime Grand Collège est essentiellement cabalistique ; toutefois, il est important de rappeler ici qu'en séance, les chefs suprêmes ne se connaissent plus par leurs noms d'hommes. Le suprême chef dogmatique est l'*Ensoph*, et les autres sont les dix *Séphiroth*. Ainsi, pour prendre la composition du plus haut pouvoir directif de la secte au 1er mars 1891 : Albert Pike était l'*Ensoph ;* Georges Mackey, *Kether ;* Chambers, *Khkohma ;* William Upton, *Binah ;* le juif Essex, *Khésed ;* Crowel, *Din ;* Macdonald Bates, *Tiphereth ;* Walder père, *Netzakh ;* le gros Bruff, *Hod ;* Ireland, *Iesod ;* et Richard Thompson, *Malkhuth*. Quand un des dix assistants du chef suprême est remplacé pour cause de décès ou pour une raison de force majeure, son successeur prend son nom cabalistique : c'est ainsi que Chambers a succédé à Frédérick Webber comme deuxième séphirah (*Khokhma*), Bates à Thomas Tullock comme sixième séphirah (*Tiphereth*), etc.

J'ai donc visité le Sanctum Regnum, et je crois ne pas me tromper en affirmant que ceux qui ont mis le pied dans la salle triangulaire de Charleston sont infiniment peu nombreux ; car tous les Hiérarques et Mages Elus n'ont pas l'occasion de faire un voyage aux Etats-Unis d'Amérique.

Le Baphomet templier (place n° 1 sur le plan) ressemble à celui de Calcutta, dont j'ai donné la reproduction, page 89. Il y a lieu, pourtant, de noter les différences que voici : l'idole de Charleston est plus grossièrement exécutée et présente des caractères de vétusté incontestables, sans que cela prouve néanmoins qu'elle remonte au temps de Jacques Molay ; la tête de bouc est d'un aspect de brutalité frappante ; le front est très large, la croix avec rose, au pied de laquelle est le pélican, est l'effet d'une modification récente, puisque le Baphomet templier portait là un caducée, dit-on ; les deux serpents indien et égyptien de droite et de gauche, qu'on remarque à Calcutta, n'existent pas à Charleston ;

enfin, la signature de Baal-Zéboub ne figure pas sur le globe terrestre. Par contre, au Baphomet du Sanctum Regnum, le globe s'ouvre et recèle un tabernacle ; c'est dans ce coffre que sont déposés les manuscrits originaux des « livres saints » du satanisme. Il y a là les manuscrits les plus rares d'Albert Pike : *Ariel; Dogme et Morale;* les *Hymnes Sacrés;* les *Legenda Magistralia;* le *Sephar H'Debarim;* la *Conduite secrète du Palladisme;* le *Ritual of the New and Reformed Palladium* (quatre grades sur cinq); la *Vraie Lumière;* le *Livre des Révélations;* le *Verbe Suprême.* Il y a aussi les livres sacro-saints : le *Rituel de Mage Elu,* réputé écrit par Baal-Zéboub, et le livre *Apadno,* qui contient l'histoire prophétique du règne de l'Ante-Christ, au point de vue satanique, et qui serait, s'il fallait en croire les palladistes, de l'écriture de Lucifer lui-même.

Cette idole hideuse, voilà le Palladium de la franc-maçonnerie universelle. C'est devant elle, — ainsi l'attestent les membres du Sérénissime Grand Collège, — que le Dieu-Bon se manifeste en personne, régulièrement une fois par semaine.

Cette apparition fait partie de celles dont je n'ai pas été témoin; à ce sujet, je ne fais donc que répéter ce qui m'a été déclaré.

Voici, d'après Chambers, comment a lieu cette manifestation :

Les murs du Sanctum Regnum, qui sont sans ornement, mais peints d'une couche uniforme d'un vert extrêmement vif (on en éprouve un vrai malaise de la vue, en entrant), se mettent tout à coup à « suer des flammes ». Une chaleur intense se produit; mais on n'en est nullement incommodé. Sept craquements sourds se font entendre; il semble que le sol se déchire formidablement à une lointaine profondeur. Les assistants tombent alors à genoux et baisent le sol. Un souffle chaud et impétueux leur brûle le visage, l'espace d'une seconde à peine. A l'instant même, ils voient Lucifer devant eux, debout, à trois pas en avant du Baphomet.

Il n'apparaît pas sous une forme monstrueuse, mais comme un beau jeune homme d'une trentaine d'années. Des fois, il a des ailes; d'autres fois, non. Les arcades sourcilières sont généralement contractées.

Aussitôt paru, il impose les mains sur les assistants, qui se sentent embrasés d'un feu mystérieux; ils en éprouvent une douleur étrange, mêlée de volupté, m'a dit Chambers. Après quoi, il leur dit de s'asseoir; mais, lui, il demeure debout.

L'entrevue est de durée variable, mais n'excède jamais trente-trois minutes.

Il parle d'une voix brève, par phrases courtes, d'un ton un peu saccadé; toutefois, le timbre est mélodieux : on dirait une musique charmeuse.

Il n'interroge jamais sur des faits présents ou passés; mais il lui arrive



Cresponi a su s'entourer d'une légende : d'aucuns le disent évocateur de premier ordre et répètent tout bas qu'il va parfois, la nuit, au Colisée, où devant lui, sans témoins, il fait défiler des légions de fantômes. (Page 462.)

de demander aux assistants, à l'un après l'autre, de formuler leur opinion sur telle ou telle conjecture. Néanmoins, après avoir fait formuler les avis, il n'en tient aucun compte : il semple qu'il a voulu simplement provoquer des explications. Il dit nettement et carrément ce qu'il faut faire.

Il conclut toujours par des encouragements à ses fidèles; il les assure du triomphe final de sa cause. Tout cela est dit avec un calme bizarre, dont il ne sort que pour vomir parfois des blasphèmes contre la Vierge

Marie; lorsqu'il met en question la Mère du Christ, il change subitement d'aspect : sa voix tremble, la colère étincelle dans ses yeux, il crispe les poings. Cependant, il parvient à se maîtriser finalement; il passe la main sur son visage et prend un autre sujet de conversation, sans transition aucune.

Sa disparition est brusque. Henri Buist, qui m'a parlé, lui aussi, de ces manifestations de Lucifer, m'avoua un jour tenir de Webber que celui-ci avait été frappé de la soudaineté inexplicable du départ du dieu des palladistes : Buist en concluait que ce départ inopiné n'était peut-être pas volontaire; car l'esprit eut souvent une phrase coupée à l'instant même où il s'évanouissait à l'improviste. Je ne sais pas ce que Webber et les autres en pensaient; mais Buist, en me relatant ce détail, me parut quelque peu impressionné.

Derrière le Sanctum Regnum sont les archives du Rite Écossais (à droite) et celles du Rite Palladique (à gauche); l'entrée est par la salle du Suprême Conseil et par celle du temple des Mages Élus.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les autres étages de l'immeuble. Il me suffira de dire que, partout, les salles destinées aux initiations et aux tenues des divers grades sont bien disposées et confortablement aménagées. Au premier étage, il faut signaler pourtant l'immense Salle des Fêtes, située exactement au-dessus du temple du Suprême Conseil, de celui des Mages Élus, du Sanctum Regnum et de leurs trois parvis; cette salle a un très beau parvis au-dessus de celui des Kadosch, mais d'une grandeur double. La Salle des Fêtes, de forme rectangulaire, a 42 mètres de long sur 22 de large, soit, en superficie, 924 mètres carrés; éclairée à l'électricité, elle offre un aspect féerique. La galerie de l'aile droite se nomme Galerie Saint-Frédéric (il s'agit de Frédéric de Prusse); celle de l'aile gauche, Galerie Saint-Julien (il s'agit de Julien l'Apostat).

En somme, le Vatican luciférien de Charleston est un splendide immeuble, surtout à l'intérieur, et chaque jour il s'enrichit et s'embellit davantage, grâce aux contributions prélevées par les chefs suprêmes sur le budget des rites maçonniques du monde entier.

Du reste, en Amérique, et principalement aux Etats-Unis, la secte est très florissante.

On a pu voir, dans un dessin (page 345) le temple maçonnique de Philadelphie, qui a un faux air de superbe et grandiose cathédrale. Cinq années ont été nécessaires à sa construction, laquelle a coûté sept millions et demi de francs (1,500,000 dollars); la pose de la première pierre, à laquelle dix mille maçons assistaient, a été effectuée le 24 juin 1868; quant à la cérémonie d'inauguration, elle a eu lieu le 29 septembre 1873.

Le temple de Philadelphie, situé entre quatre rues, occupe un terrain

de 3,420 mètres carrés. La tour principale, qui est à l'angle de droite, a une superficie de 12 mètres carrés à la base, et sa hauteur totale est de 64 mètres. La façade est en style roman, avec adjonction d'emblêmes maçonniques figurant dans la décoration du monument. Cet édifice magnifique est la propriété de la Grande Loge de Pensylvanie.

La bibliothèque est située au rez-de-chaussée, ainsi que la Salle des Fêtes, les bureaux, le salon des grands officiers, la luxueuse Salle d'Honneur où sont reçus en récréation les visiteurs étrangers de haute marque. Deux escaliers monumentaux donnent la principale communication entre les divers étages. La Salle des Fêtes, qui sert surtout aux banquets, a près de 500 mètres de superficie.

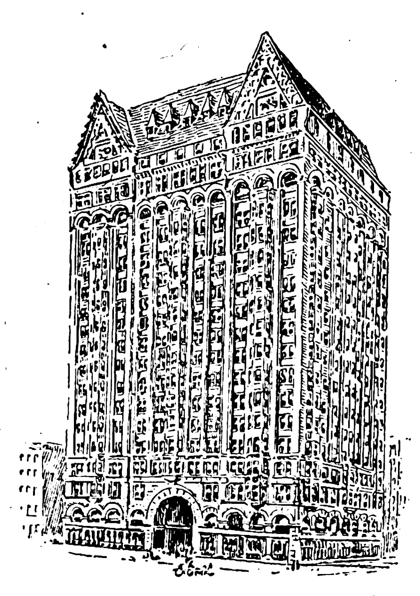
Au premier étage, sont les temples de la Grande Loge, du Grand Chapitre, avec leurs parvis, leurs cabinets, leurs magasins. En outre, chacun des trois grades symboliques y a son temple spécial. Ces pièces ont, en moyenne, 20 mètres de long sur 12 de large et une hauteur de 7 mètres. Le temple de la Grande Loge, le plus grand, a 480 mètres carrés de superficie (soit 16 mètres de largeur et 30 mètres de longueur), et 12 mètres de hauteur. Le temple du Grand Chapitre est de la même largeur; mais il ne mesure que 24 mètres en longueur.

Il convient de noter aussi le grand hall qui tient le milieu de l'édifice et donne à l'intérieur le jour et la ventilation nécessaires. Le temple du Grand Campement des chevaliers Templiers est au second étage. Indépendamment des salles affectées aux initiations et aux tenues, l'édifice comporte de nombreux appartements où les membres de la secte peuvent se costumer, se rafraîchir et se délasser entre frères et sœurs. Toutes ces pièces, bien aérées, sont chauffées à la vapeur.

A Philadelphie, les francs-maçons ne font pas grand mystère de leur qualité. Ainsi, lors des fêtes du centenaire de l'indépendance des Etats-Unis, la secte organisa dans la ville une procession solennelle, dont tous les journaux ont rendu compte. Elle eut lieu le 1er juin, et huit mille chevaliers du Temple, appartenant aux divers Grands Campements américains, y prirent part. Ils se rendirent, avec leurs officiers en tête, de Broad-street au temple maçonnique, et là ils furent passés en revue par le F∴ Knigston, grand-maître de Pensylvanie, entouré des hauts dignitaires. Les journaux rapportent que leur marche fut bien exécutée, et que les diverses évolutions propres à l'exercice des Chevaliers du Temple, telles que formations de croix, de triangles, etc., furent effectuées avec une précision remarquable. Les Chevaliers, ainsi exhibés publiquement par la secte, avaient été choisis parmi les hommes de la plus belle prestance; ils portaient leur uniforme complet, lequel consiste en tunique et pantalon bleu foncé, bicorne à claque orné de plumes, baudrier blanc,

ceinturon d'épée et gants jaunes ; sur les gants et sur la gaine de l'épée figure la croix templière. Cette procession produisit à Philadelphie un grand effet.

Il faut signaler encore, aux Etats-Unis, le temple maçonnique de Chicago, bien que cet édifice n'ait aucune élégance. C'est une construction massive, gigantesque, de fort mauvais goût. On dirait des docks, un entrepôt immense. Ce qui fait que cet édifice sort de l'ordinaire, c'est qu'il est la plus haute maison qui existe sur le globe : il y a là vingt-deux étages. Le monument est bâti en pierres et briques, et la carcasse est en fer. Des ascenseurs desservent les innombrables salles réparties à tous les étages. Tous les grades des divers rites pratiqués en Amérique ont là des Temples, entassés les uns sur les autres. Les soirs des fêtes rituelles, la toiture est brillamment éclairée à l'électricité, et de la rue il semble, en levant les yeux au ciel, que l'on aperçoit là-haut une traînée de nébuleuse; cet effet d'illumination est pittoresque.



Temple maçonnique de Chicago.

En Europe, on cite, comme salle maçonnique remarquable, le grand temple de la loge *les Amis Philanthropes*, de Bruxelles, dont la société civile a été constituée le 30 décembre 1876, au capital de 275,000 francs, par acte passé devant maîtres Edouard Martha et Léon Brouwet, notaires bruxellois, tous deux bons francs-maçons.

Le local est situé rue du Persil et occupe l'emplacement de l'ancienne propriété Ghémar. La construction de cet immeuble maçonnique a coûté plus de 300,000 francs. Pose de la première pierre, le 5 aout 1877 ; inauguration solennelle, le 26 janvier 1879.

Après avoir franchi un passage à porte cochère et gravi un escalier intérieur de sept marches, on débouche sur le premier parvis où donnent les vestiaires, la loge du concierge, l'escalier du premier étage et l'entrée des souterrains. D'une superficie de 56 mètres carrés, ce parvis qui précède le grand temple, est orné des statues, grandeur nature, de Léopold Ier, roi des Belges, et de Verhaegen, un des illustres grands maîtres de l'ordre dans ce pays ; cette dernière statue est du sculpteur F.·. Geefs.

Au-dessus de la porte d'entrée du grand temple, se trouve formulée

l'inscription, qui jadis était gravée en hiéroglyphes sacrés sur le fronton du temple de Saïs, consacré à Isis la bonne déesse, et qui est traduite ainsi en français : « Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera ; nul mortel n'a soulevé le voile qui me recouvre. »

A côté de l'entrée, est une plaque commémorative, fixée au mur et contenant l'inscription suivante (je la reproduis, sans tenir compte des abréviations maçonniques, et ceci, afin d'éviter de multiplier les explications):

L'an de la Vraie Lumière 5878, le 26e jour du 11e mois,
cet édifice,
construit sur les plans du frère Adolphe Samyn, architecte,
et par les soins
des frères Gustave Jottrand, Ernest Reisse, Léon Pilloy,
Charles Evrard et Henri Van Schoor,
administrateurs de la société civile chargée de cette construction,
a été solennellement inauguré comme
Temple Maçonnique
par la Respectable Loge *les Amis Philanthropes*,
fondée à l'orient de Bruxelles le 17e jour du 12e mois 5797,
et dirigée, en cette cérémonie, par les frères :
Gustave Jottrand, 33e, Vénérable Maître en Chapitre,
Optat Scailquin, 22e, Vénérable Ex-Maître,
Gustave Duchaîne, 29e, Premier Surveillant,
Jean-Baptiste Charbo, 16e, Second Surveillant,
Eugène Goblet d'Alviella, 27e, Orateur,
Ernest Reisse, 32e, Secrétaire,
Léon Pilloy, 9e, Trésorier,
Jean-Baptiste Hochsteyn, 33e, Grand Expert,
Edouard Jonniaux, 32e, Econome,
et Amédée Jouvenel, 18e, Couvreur.

Le grand temple, où près de huit cents personnes peuvent prendre place les soirs de tenue ordinaire, a 31 mètres de longueur sur 12 de largeur (ce qui donne 372 mètres carrés comme superficie) et est haut de 11 mètres 40. La salle sert aussi aux agapes et reçoit alors jusqu'à 350 convives, nullement gênés. Trois grands sun-burner de 150 becs, admirablement installés au plafond, fournissent un brillant éclairage, sans provoquer l'incommodité d'une trop forte chaleur. Lors des séances, les frères s'asseoient dans des fauteuils cannelés, dont la partie du siège se relève automatiquement sitôt qu'on est debout ; c'est d'un vrai confortable ; ces fauteuils sont disposés en plusieurs rangées, tant sur la colonne du midi que sur celle du nord, c'est-à-dire le long des côtés de droite et de gauche de la salle.

Pour la décoration, l'architecte s'est inspiré des mystères d'Isis combinés avec les exigences de la maçonnerie moderne. Le style de la salle est, par conséquent, égyptien, mais avec des peintures murales dans la

note des rites pratiqués aujourd'hui. Douze grandes colonnes latérales, faisant saillie, mais non entièrement dégagées, supportent à droite et à gauche l'entablement et se détachent du mur, qui est d'une teinte brun-clair. L'or est semé à profusion, pour rehausser l'éclat des couleurs vives qui donnent à la salle un aspect gai et plein de fraîcheur. Partout, des symboles maçonniques mêlés à des hiéroglyphes reproduits d'après l'antique; c'est un méli-mélo bizarre, mais parfaitement réussi; on sent qu'un sentiment d'artiste, égaré évidemment dans les rêveries des légendes occultes, a présidé à cette riche ornementation, dont l'œil du visiteur est frappé.

Ce qui surprend encore le franc-maçon qui a voyagé et beaucoup vu, c'est la disposition des deux grandes colonnes indispensables qui sont à l'occident, près de la porte d'entrée. Partout, ces deux colonnes emblématiques (la colonne J et la colonne B) sont appliquées au mur. Ici, au contraire, elles sont à distance de la muraille, s'élevant détachées, dans un isolement majestueux.

Entre les colonnes latérales du nord et du midi, on aperçoit une série de tableaux décoratifs, peints par les frères Janverhass et Delbecque. Ceux du midi (soit à droite en entrant) représentent la légende d'Hiram; ceux du nord (à gauche), l'histoire de la construction du Temple. A l'orient sont encore deux grandes figures symboliques, l'Architecture et la Philosophie, c'est-à-dire l'ancienne maçonnerie opérative des ouvriers constructeurs, et la maçonnerie nouvelle, dite spéculative, la vraie, celle des sociétés secrètes. On voit aussi à l'orient, sous forme d'appareils lumineux, la lune et le soleil.

La voûte de la salle est bleue, semée d'étoiles. Tout autour, des colonnettes inclinées soutiennent un velarium. Au-dessous règne un autre colonnement, à demi-hauteur des pilastres massifs entre lesquels sont les peintures murales. (Voir le dessin, page 393.) Il en résulte un ensemble qui charme l'œil. Cette salle est vraiment fort coquette, d'une élégance rare; car la richesse y est de bon goût, nullement criarde.

A côté du grand temple, il y a une salle spécialement affectée aux tenues de Maîtrise, et, par un changement de tentures, aux séances de Rose-Croix. Elle est précédée d'un petit parvis où l'on accède par une porte s'ouvrant dans le grand parvis, au fond, à gauche. Cette salle n'ayant rien de remarquable, je ne la décrirai pas. Elle a environ 150 mètres carrés en superficie et est éclairée par deux sun-burner de 50 becs; la décoration est aussi de style égyptien. Tout à fait au fond se trouve la pièce réservée à l'initiation des Maîtres, dite Chambre du Milieu.

Au premier étage, musée, bibliothèque, magasin, salle des officiers

dignitaires, et appartement réservé aux séances du Grand Orient de Belgique.

Tel est le principal immeuble maçonnique de Bruxelles.

Les locaux de la secte à Paris, à Rome, à Naples, à Madrid, à Londres, ne méritent pas de mention spéciale. J'en parlerai lorsque l'occasion se rencontrera. Je parlerai aussi des temples de Berlin, qui sont plus curieux. Toutefois, sans attendre, je dirai un mot de l'immeuble appartenant à la Grande Loge *Aux Trois Globes*, inauguré en 1888 et situé à quelques pas de la Sprée, au n° 3 de Splittgerbergasse, derrière la Wattstrasse.

A propos des fêtes données à l'occasion de l'inauguration, je dois parler de celle du 5 décembre, organisée par la loge *Zür Verschwiegenheit*. Les membres de cette loge eurent l'aplomb d'inviter leurs familles; c'est le vénérable, le F∴ Brückner, qui eut cette idée stupéfiante. Les femmes et les filles des francs-maçons berlinois vinrent donc à la soirée, mêlées sans le savoir aux sœurs maçonnes, qui, pour la circonstance, n'avaient pas revêtu leurs tabliers et leurs cordons et étaient censées de simples profanes, invitées également comme parentes ou amies. On dîna joyeusement, on dansa plus joyeusement encore. Le grand-maître de l'ordre des Druides, le F∴ Hugo Bauër, était là, avec ses compères, dont quelques-uns portaient le costume spécial à cette branche de la confrérie; la S∴ Dorothée Schultz était là aussi, avec sa bande de Mopses dont elle est la grande-maîtresse, mais toutes en toilette de bal, sans le moindre emblème maçonnique. Les sœurs Shieber, Knack, Boschmidt, Karlsteldt et autres chantèrent. Les Druides, ayant pour vis-à-vis les Mopses, exécutèrent le quadrille des épées (voir le dessin, page 401); et les familles rentrèrent charmées, bien convaincues que rien n'est plus innocent que les fêtes de la franc-maçonnerie. Allez donc dire à ces Berlinoises, épouses ou filles des bons maçons de la loge en question, allez leur dire qu'il existe des sœurs maçonnes, des Mopses, des initiées palladistes; elles vous répondront, certaines de leur fait : « Nous avons été reçues aux réunions de nos maris et de nos papas ; nous connaissons le local des *Trois Globes :* nous y avons festiné et dansé, en compagnie charmante et des plus convenables. Nous avons vu de près la franc-maçonnerie; nous savons à quoi nous en tenir. Que l'on débite à d'autres, mais pas à nous, des calomnies à ce sujet! »

Il est incontestable, — et ceci est un fait qui n'a échappé à aucun investigateur, — que, depuis l'organisation supérieure créée par Albert Pike, la franc-maçonnerie a pris partout un développement extraordinaire. C'est pour cela qu'un important chapitre spécial devait être consacré à cet homme et à son œuvre.

L'œuvre a été colossale; si formidable, que la mort de Pike (2 avril 1891) rappelle d'une certaine façon celle d'Alexandre. Lorsque le conquérant macédonien fut emporté dans la tombe, il ne se trouva personne, parmi ses généraux, pour le remplacer; les généraux se partagèrent l'empire. De même, le trépas de Pike a montré l'insuffisance de ses lieutenants, réduits à se diviser son infernale besogne en trois parts distinctes. Il est vrai que Satan veille et les inspire; le Maudit est toujours à la tête de l'œuvre.

De son vivant, Albert Pike eut, en Amérique, deux adversaires personnels, qui le combattirent vigoureusement. L'un, le général Phelps, n'appartient pas à la franc-maçonnerie; l'autre, le docteur Gorgas, détestait le chef de Charleston par suite d'une rivalité de boutique.

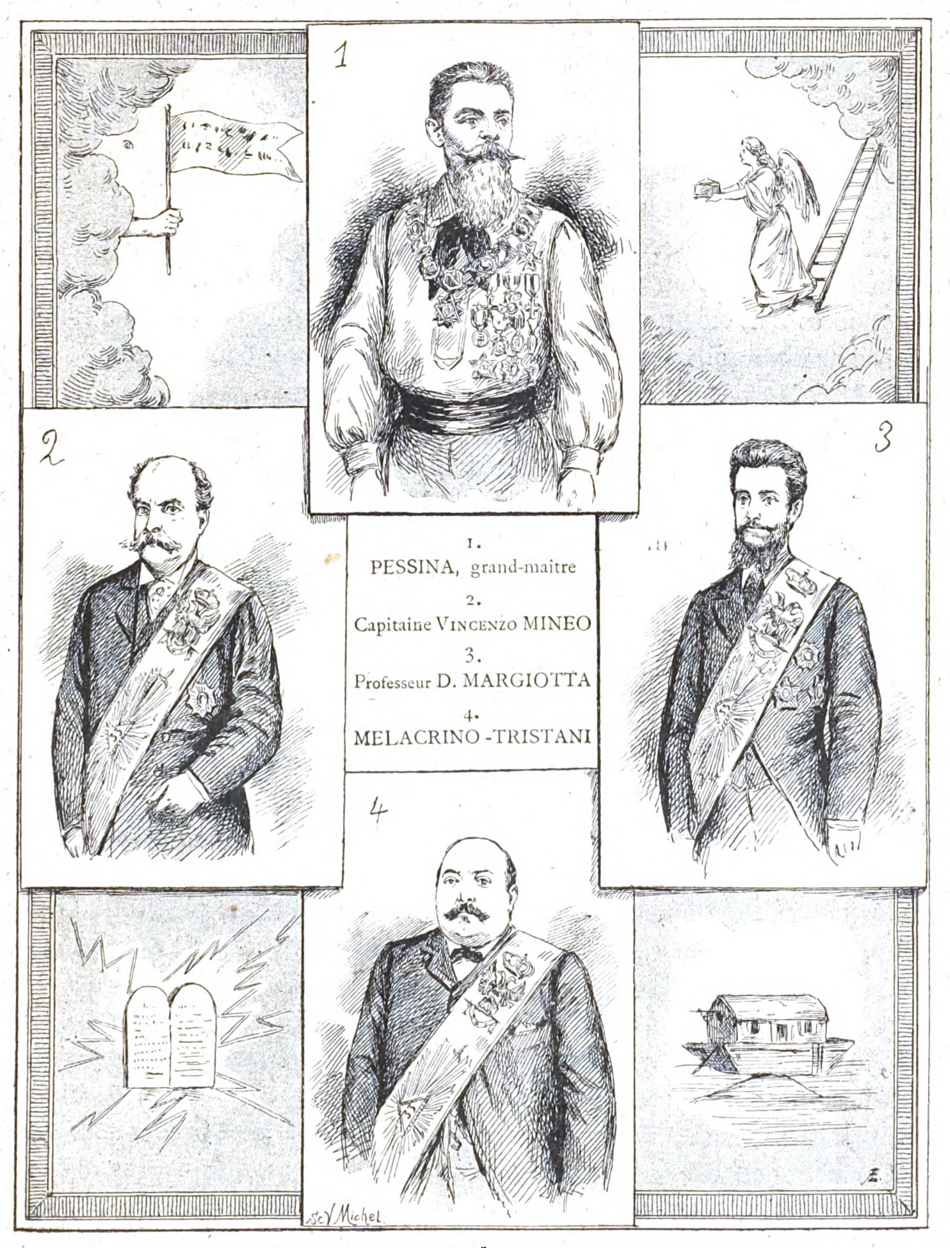
Le général Phelps est un de ces rares protestants que l'esprit de secte n'aveugle pas et à qui il ne reste qu'un pas à faire pour venir à la vérité, c'est-à-dire à la religion catholique. C'est un homme au cœur loyal, qui est, comme beaucoup, à mille lieues de soupçonner le fond diabolique de la haute maçonnerie, qui en ignore les rouages, mais qui considère comme nuisible à sa patrie l'action politique secrète des loges, et qui, se plaçant sur le terrain politique pour la combattre, a maintes fois attaqué la ténébreuse association et le personnage qui la dirigeait alors, le tenant d'instinct pour un être particulièrement néfaste.

Le général Phelps est un des fondateurs et des membres les plus actifs du Parti National (*the National Party*), association libérale nettement hostile aux loges.

Il y a bientôt dix ans, le 19 décembre 1883, le Parti National eut un congrès à Washington, et voici en quels termes le général Phelps développa les raisons pour lesquelles la franc-maçonnerie doit être antipathique à la démocratie américaine :

« Le contrôle que les loges exercent sur le vote populaire, dit-il, et l'éducation qu'elles répandent dans le peuple ne sont en accord ni avec la constitution des États-Unis, ni avec la religion sur laquelle la constitution est fondée. Ce secret contrôle est, en réalité, le gouvernement du pays. Il dispose des emplois publics et dirige les destinées nationales. Mais il manque du premier élément d'un gouvernement républicain, à savoir la responsabilité des gens en place. Quand le pouvoir gouvernant opère dans le secret et le mystère, il ne peut pas y avoir de vraie responsabilité. La loge est une oligarchie du plus mauvais caractère : elle fait arriver au pouvoir les pires individus choisis dans un cercle restreint de dépravation politique...

« ... Derrière les partis règne l'organisation secrète des loges, qui n'est qu'un sarcasme impie jeté sur la dignité de la nature humaine, un pou-



LES FRANCS MAÇONS MISRAÏMITES DE HAUTE MARQUE

(Souverain Sanctuaire du Rite oriental de Memphis et Misraïm, à Naples.)

voir occulte, ténébreux, sans scrupule, qui, loin d'appuyer des hommes publics dignes de ce nom, aboutit à faire commettre dans la vie politique les plus viles et les plus ruineuses infamies. »

Dans son livre, *les Sociétés secrètes*, édité en 1873 à Chicago, le général Phelps avait, en outre, pris directement à partie Albert Pike, dont il

rappela, notamment, le rôle particulièrement odieux pendant la guerre de la Sécession.

Encore le général Phelps, tout en attaquant personnellement Pike, se plaçait au point de vue de l'intérêt général. Le docteur Gorgas, lui, était plus un ennemi qu'un adversaire.

Gorgas est un 33e et le souverain grand-commandeur d'un rite écossais dissident, connu en Amérique sous le nom de Rite Cernéau. Cette branche de la maçonnerie universelle ayant refusé de se soumettre à la direction et aux exigences pécuniaires du chef suprême de Charleston, celui-ci excommunia les récalcitrants ; ils tinrent bon contre l'anathème, créèrent à New-York un Suprême Conseil schismatique, et ce fut dès lors une guerre à mort.

Si l'on est curieux d'avoir un spécimen du style d'Albert Pike, lorsqu'il lançait ses foudres contre les rebelles, on lira les passages suivants de sa circulaire du 15 septembre 1887 ; il est facile de voir qu'au fond de cette grande querelle il y a surtout une question de métaux :

« Chacun des groupes du Cernéauisme, écrit Pike, a pour chef un apostat ; chacun a des émissaires qui parcourent le pays, vendant de prétendus grades, pour quelques dollars ; chacun emploie les mêmes procédés honteux, les mêmes moyens vils, méprisables, malhonnêtes, dans le but d'accroître le nombre des adhérents au schisme...

« ... Il n'y a jamais eu, dans l'histoire du monde, une imposture à plus méprisables prétentions que ce Cernéauisme bâtard, plus éhontée, issue de motifs plus sordides, plus absolument dénuée de tout droit à la moindre considération, à desseins plus ignobles. Jamais le giron de la Maçonnerie n'a abrité une imposture plus sûre d'attirer sur l'Ordre l'opprobre et le mépris universels.

« Il n'y a jamais eu à aucune époque coquinerie, escroquerie, tromperie, soutenue avec pareille audace, pareille impudence, pareille profusion, pareille persistance dans le mensonge ; car c'est un mensonge continu, inépuisable. Et, même en se prétendant le Cernéauisme, il ment ; car il n'en est qu'un bâtard et un rebut. Le monde n'a jamais vu spectacle plus honteux, plus scandaleux que la conduite, les intrigues, les expédients et les manœuvres dont ses souteneurs écœurent et dégoûtent les amis de la décence.

« Notre Suprême Conseil de Charleston a, par ses publications, fait un exposé complet de cette vile imposture et démontré la bassesse de ses mensonges. Il vous confie ces travaux, très chers et illustres frères, et vous demande de les remettre, spécialement les deux dernières publications officielles, à nos propres frères et à des Maîtres désireux de connaître la vérité, mais aussi à ceux qui, ayant embrassé le Cernéauisme,

sont cependant de bons maçons et d'honnêtes gens, incapables de soutenir de parti pris la fraude et l'imposture, en continuant à rester membres d'une organisation illégitime et prétendue maçonnique. Si vous parvenez à convaincre des gens comme ceux-là, leur retraite sera pour l'imposture un coup mortel. Mais ne brûlez pas votre poudre pour la masse des associés : nous n'avons pas besoin d'eux ; qu'ils restent où ils sont !

« A vous maintenant d'accomplir votre part de travail et d'aider efficacement à l'extirpation du Cernéauisme.

« Je vous adjure, au nom du devoir et de l'honneur, de vous évertuer à propager et étendre le vrai Rite Ecossais. »

Cette circulaire étant destinée à être lue dans les Loges Symboliques, c'est à dire à être communiquée même aux membres des grades inférieurs, Albert Pike n'y dit pas un mot du Palladisme, qui ne doit être connu que des haut-gradés initiés sans l'anneau.

Quant aux Cernéauistes, ils répliquèrent avec la même violence, accusant Pike d'en vouloir surtout à leur caisse et trouvant que les grades qu'ils conféraient étaient aussi bons que les siens, puisqu'ils procédaient en vertu du même principe.

Mais le côté le plus étrange de cette querelle fut la bataille à coups d'envoûtements. De Baltimore où il a son domicile, à l'Hamilton-Terrace, le docteur Gorgas envoûtait son ennemi, et de Washington le général Pike envoûtait à son tour le médecin de l'Université du Maryland. Ce fut un duel bizarre où les deux antagonistes se jetaient des sorts l'un à l'autre et se protégeaient au moyen de talismans créés par leur fertile imagination ; Gorgas en était arrivé à se frotter le nombril avec de la cendre de crapaud brûlé vif après administration d'une contrefaçon de baptême.

Dans l'intérêt de la vérité, il est juste de reconnaître que ce n'est pas d'un maléfice cernéauiste qu'Albert Pike est mort, mais d'une maladie des plus ordinaires, aggravée par un affaiblissement des forces, très naturel à un âge aussi avancé que le sien.

CHAPITRE XVI

Le théâtre de la grande lutte.

Pour expliquer le fonctionnement du Suprême Directoire Dogmatique de la franc-maçonnerie universelle, il était indispensable de raconter l'histoire d'Albert Pike, qui se confond avec celle de cette création. Par

contre, il n'est nul besoin de publier des biographies, lorsqu'il s'agit de montrer à l'œuvre le Souverain Directoire Exécutif : ici, les hommes se meuvent, sinon dans une pleine obscurité, du moins dans un certain effacement; quelques-uns même de ces chefs sont presque inconnus.

Du reste, le fondateur du Souverain Directoire Exécutif, l'homme qui le premier a été le haut collaborateur secret de Pike, n'est plus de ce monde; Giuseppe Mazzini appartient depuis 1872 au royaume du feu éternel, il n'est pas téméraire de le présumer.

Du temps de Mazzini et quelques années encore après sa mort, la maçonnerie italienne était divisée en plusieurs puissances rivales; mais ces rivalités de Suprêmes Conseils et de Grands-Orients ne causaient aucun souci au Chef d'Action politique, qui se préoccupait avant tout de la direction générale de la secte, et qui évitait d'entrer dans la bagarre des jalousies de rites et d'obédiences.

Au sein du rite gouverné par le Grand-Orient d'Italie, Mazzini avait distingué un petit juif hargneux et haineux, doué d'une remarquable activité : c'était le F.·. Adriano Lemmi, grand tripoteur d'affaires, alors totalement inconnu; il n'était même pas encore membre du Conseil de l'Ordre. Mais Mazzini l'avait jugé dans l'accomplissement de quelques secrètes missions de confiance; il l'appréciait au plus haut point en tant que luciférien enragé : aussi n'hésita-t-il pas à le désigner pour être son successeur au Souverain Directoire de Rome.

De ce choix, il résulta ceci, qui prouve une fois de plus la prééminence du Palladisme ignorée même de la majeure partie des francs-maçons : c'est que, depuis 1872, Lemmi est le vrai grand-maître dans la péninsule italienne et en Europe, supérieur aux chefs des Directoires de Naples, Calcutta, etc., et pourtant, dans son rite même, il passa, durant cinq années, presque inaperçu; c'est, en effet, seulement en juin 1877 que le banquier israélite de la via Nazionale fut élu membre du Conseil de l'Ordre au Grand-Orient d'Italie.

Lorsque je fis sa connaissance (en mai-juin 1882), il exerçait sans titre officiel les fonctions de grand-maître-adjoint à ce Grand-Orient; sa nomination avec ce titre ne fut régularisée et définitivement inscrite qu'à la date du 1er juin 1883. N'importe, lors de mon premier voyage à Rome, le vrai et seul souverain grand-maître, c'était lui, et le grand-maître titulaire, un parfait gâteux du nom de Giuseppe Petroni, qui avait succédé en 1880 au F.·. Giuseppe Mazzoni (ne pas confondre avec Giuseppe Mazzini) et qui n'avait même pas eu encore les honneurs de la cérémonie d'installation solennelle, était un simple polichinelle dont les ficelles étaient tenues par Lemmi.

Quel type, ce Petroni! on lui fit attendre sa cérémonie pendant deux

ans. Je n'oublierai jamais de ma vie ce personnage grotesque, marmottant des phrases incohérentes qui, de sa lèvre inférieure pendante, tombaient et restaient le plus souvent inachevées. On le montrait à cause de sa grande barbe blanche; il servait aux exhibitions dans les loges italiennes, où on le promenait pour exciter les nouveaux initiés contre la Papauté.

Petroni, c'était un martyr vivant. Il avait bien soixante-dix ans, quand je le vis, et il était dans une complète décrépitude. Les événements de 1870 l'avaient tiré des galères; car il avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, comme complice d'une série d'assassinats censément politiques. Aussi, son ramollissement était mis sur le compte de la persécution à laquelle il avait été en butte de la part des despotes.

Je dus faire de violents efforts pour ne pas pouffer de rire, un soir, lorsqu'on l'amena à une réunion des grades symboliques. A son entrée, Cresponi secoua sa noire crinière bouclée et mit genou en terre; Achille Maïocchi, agitant son unique bras au-dessus de la foule, s'écria d'une voix retentissante :

— Salut à toi, noble victime de la tyrannie pontificale! Salut, grand citoyen! Nos applaudissements sont pour toi le présage des bénédictions que te réserve la postérité!

Au milieu des bravos de l'assemblée, Petroni répondit :

— Ba... ba... ga... ga... pa... pa...

Et, illico, on l'escamota en le faisant prestement filer par une autre porte.

Tel était le grand-maître titulaire du Grand-Orient d'Italie.

Adriano Lemmi, l'homme qui restait dans la coulisse, le Chef d'Action politique correspondant avec Charleston, est vraiment quelqu'un, lui, bien qu'il n'arrive pas à la cheville de Mazzini ni de Pike. Il est, pour la religion, un adversaire sérieux et de la plus dangereuse espèce.

Ce n'était pas au maçon italien que je me présentai, le jour où je vins frapper à sa porte; c'était au souverain directeur luciférien, connu comme tel des seuls vrais initiés, que j'avais affaire. J'étais porteur d'un message de Gibraltar. Un signe imperceptible, à l'angle de ma carte de visite, me donna l'introduction immédiate auprès du banquier juif, dans son cabinet de travail, à son domicile.

En entrant, en apercevant Lemmi, je demeurai interdit, stupéfait.

Était-ce bien Adriano Lemmi que j'avais devant moi?... Et quand il se leva de son fauteuil, me saluant en frère palladiste, je ne pouvais en croire mes yeux...

J'assistais à une résurrection, à laquelle j'étais loin de m'attendre. « Les morts sortent-ils donc de leur tombe? » me demandais-je. L'homme qui

était là, debout, en ma présence, c'était le chef communard de Marseille, fusillé au Pharo vers la fin de 1871, c'était Gaston Crémieux.

La ressemblance était frappante : même tête au profil inoubliable, modelé comme celui d'un fin camée; même barbe noire, soyeuse, coquettement entretenue; mêmes dents blanches; même sourire énigmatique plissant le coin des lèvres; même front ravagé par le souci, mais relevé résolument avec une crânerie audacieuse; même regard mobile, mais vif comme un éclair d'acier, brillant au fond de la noire prunelle; même taille moyenne, plutôt un peu petite; même expression de physionomie; même port et même attitude de la personne; mêmes mouvements saccadés, avec le bras droit ramené en avant dans un geste circulaire. Il est vrai, ce Crémieux-là avait légèrement vieilli; ce n'était plus le fusillé qui venait de passer ses trente ans, c'était Gaston Crémieux arrivant aux approches de la cinquantaine; des fils d'argent étaient clairsemés dans sa chevelure et dans sa barbe, mais nulle autre différence; et celle-là n'en était pas une, puisqu'elle concordait avec l'accumulation des années écoulées depuis le drame du Pharo.

Je ne revenais pas de ma surprise. L'homme parla, pour me souhaiter la bienvenue. Cette fois, j'étais fixé; le timbre de la voix, un peu sourde, au lieu de vibrer claire; la parole légèrement melliflue, les intonations fades et quelque peu chantonnantes, me confirmèrent que Gaston Crémieux était décidément mort et enterré. C'était bien Adriano Lemmi qui était devant moi.

Nous causâmes. Je lui donnai des nouvelles de l'Amérique et de l'Asie. En effet, après mon congé qui m'avait permis d'aller à Charleston l'année précédente, j'avais repris mon service à bord du courrier de Chine et effectué deux voyages de Marseille à Shang-Haï; puis, au second retour, en février, j'avais obtenu un nouveau congé de trois mois et demi, lequel, augmenté de la station réglementaire de vingt-huit jours du paquebot entre son arrivée et son départ, me donnait pleine liberté jusqu'au milieu de juillet. J'en avais profité pour voir mes « illustres frères en Lucifer » à Berlin, Leipzig, Genève, Paris, Londres; et maintenant, j'étais en Italie, à Rome. Lemmi était enchanté de me voir; j'étais en mesure de lui parler de nos arrière-loges, de nos triangles, absolument comme si j'avais pratiqué le satanisme toute ma vie.

Il n'avait aucune raison de se méfier de moi; aussi, dans notre conversation, ne prit-il pas la peine d'employer des phrases à double sens, comme celles dont il se sert habituellement dans ses discours en banquet maçonnique, dans ses circulaires et autres élucubrations publiées par la *Revista della Massoneria Italiana*, en un mot, dans tous ses « morceaux d'architecture » destinés aux initiés incomplets.

Ce jour-là, au cours de la conversation, nous parlâmes de Victor-Emmanuel, choisi (à son insu, peut-être) par la haute maçonnerie pour être le roi de l'Italie unifiée, c'est-à-dire le roi de la Révolution, l'usurpateur du patrimoine de saint Pierre.

Pourquoi ce choix s'était-il arrêté sur le principicule piémontais? pourquoi les sociétés secrètes lui avaient-elles livré, l'un après l'autre, tous les états italiens?

Lemmi m'édifia complètement sur ce point.

Il sortit d'un de ses cartonniers un grand papier représentant un arbre généalogique, celui de la maison de Savoie, et me dit, en me le montrant :

— Victor-Emmanuel était le descendant direct de l'antipape Félix V. Il était donc marqué, désigné ; il était le seul prince italien prédestiné à nos yeux, puisque c'est le sang même d'un antipape qui coûlait dans ses veines.

Je regardai ce papier avec curiosité. Lemmi promena son doigt sur l'arbre généalogique; et rien ne me fut plus facile que de reconstituer ensuite chez moi les explications très précises qu'il me donna.

Je les reproduis ici ; chacun pourra vérifier :

« — La maison de Savoie remonte au saxon Berthold, qui, le premier de la famille, prit le titre de comte (1017). Quatre siècles s'écoulèrent entre cette époque et l'année où le dix-neuvième comte de Savoie, Amédée VIII le Pacifique, se proclama duc (1417). Amédée est donc le fondateur de la dynastie ducale, qui devait ensuite devenir maison royale.

« Le premier duc Amédée de Savoie, né en 1383, reçut la vraie lumière; car tous les Templiers, nos ancêtres dans la sainte religion du Dieu-Bon, ne furent pas martyrisés, et beaucoup d'entre eux échappèrent à leurs infâmes persécuteurs. Mais, en ces temps atroces du moyen-âge, il fallait tenir la pure doctrine plus secrète que jamais. Le duc Amédée de Savoie était un zélé parmi les plus zélés. Pour offrir lui-même à notre Dieu le grand sacrifice de la vengeance mystique, il prit la grande et noble résolution d'obtenir le sacerdoce ennemi, ce sacerdoce institué en vertu du pacte conclu sur le Thabor entre Adonaï et le traître Jésus, ce sacerdoce qui permet à un homme d'incorporer le Dieu-Mauvais et son Christ dans ce que les sectaires adonaïtes appellent l'eucharistie, ce sacerdoce enfin grâce auquel, avec un peu d'habileté, nous tenons le Principe du Mal à notre discrétion. Amédée de Savoie remit donc le pouvoir à son fils aîné, entra dans les ordres, fut consacré prêtre adonaïte, et devint le célèbre abbé de Ripaille.

« Le prieuré de Ripaille a laissé dans l'histoire un nom impérissable.

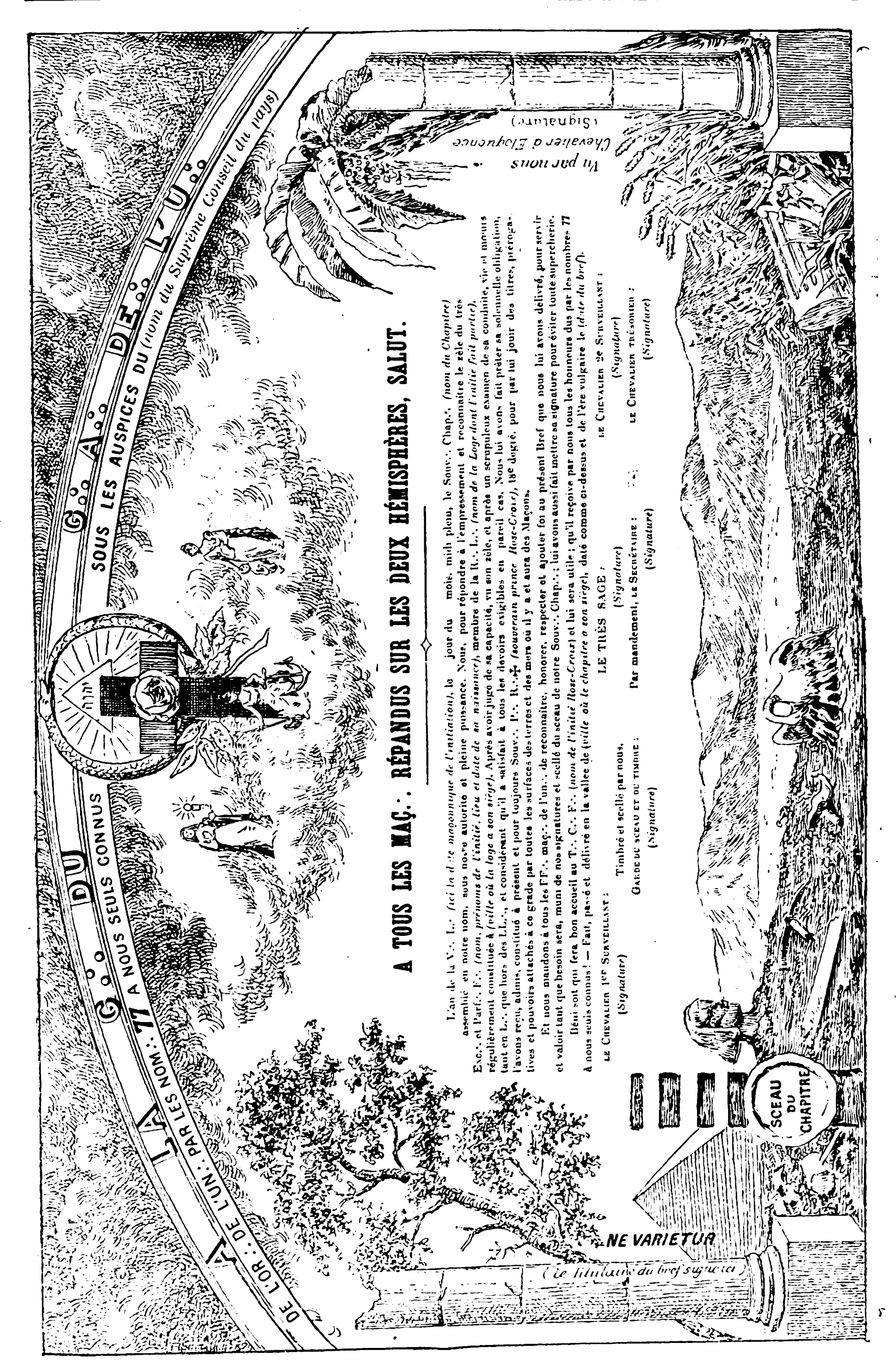
Le vulgaire croit qu'il s'agit tout uniment d'un monastère où les religieux faisaient joyeuse bombance ; nous laissons subsister cette réputation, attendu qu'une telle renommée nous sert en détournant les soupçons. A Ripaille, en effet, on comprenait la vie comme il faut la comprendre, selon les lois de la nature ; mais aussi, Ripaille était un des sanctuaires secrets de notre Dieu, adoré comme il demande à l'être ; chaque jour, Amédée de Savoie y disait la messe blanche.

« Survint la grande rupture de Bâle ; de nombreux indépendants du sacerdoce adonaïte secouèrent le joug d'Eugène IV, pape de Rome ; le feu de la réforme de Martin Luther couvait déjà sous la cendre. Amédée de Savoie, qui ne fuyait pas les graves responsabilités, se mit à la tête des révoltés de Bâle, fut élu pape réformiste sous le nom de Félix V, et, pour employer l'expression même de nos adversaires, fut le grand antipape du schisme d'Occident. La doctrine secrète que professait Amédée de Savoie n'est pas inconnue des hommes noirs du Vatican ; ils savent dans quel sens le culte du monde dit catholique eût été progressivement métamorphosé, si cette courageuse tentative avait remporté le triomphe final ; ils n'ignorent pas quel était le Dieu du grand et saint Amédée. Aussi, par haine de lui, jamais plus un pape de Rome n'a pris le nom de Félix, jamais aucun ne le prendra. Ils le considèrent comme déshonoré pour toujours, à leur point de vue, dans l'histoire du pontificat romain.

« Maintenant suivez l'arbre généalogique de la maison de Savoie, dont le premier duc a été notre grand Amédée.

« Amédée a pour successeur son fils Louis Ier, prince de Piémont, duc de Savoie, née en 1402, mort en 1465. Louis Ier engendre Amédée IX, duc de Savoie (1435-1472), qui engendre : 1° Philibert Ier, duc de Savoie (1465-1482), mort sans postérité, et 2° Charles Ier, duc de Savoie et roi de Chypre (1468-1489), dont le fils Charles II, duc de Savoie (1488-1496), termine la ligne aînée issue de Louis Ier. Mais, au moment où l'enfant Charles II s'éteint, un autre fils de Louis Ier, un petit-fils du grand Amédée l'antipape, vit encore, âgé de 58 ans ; c'est Philippe sans Terre, comte de Baugé, seigneur de Bresse (1438-1497), qui devient le duc de Savoie, Philippe II et est la souche de la ligne cadette. Ses deux fils lui succèdent l'un après l'autre : 1° Philibert II le Beau, comte de Bresse et duc de Savoie (1480-1504), mort sans postérité, et 2° Charles III le Bon duc de Savoie (1486-1553), qui fonda l'ordre militaire de Maurice-et-Lazare, mais dont le long règne fut malheureux ; car c'est du temps de ce prince que les Français s'annexèrent pour la première fois la Savoie, qu'ils occupèrent pendant soixante ans.

« Le fils unique et successeur de Charles III est Emmanuel-Philibert,



DIPLOME DE ROSE-CROIX (18e degré) DU RITE ÉCOSSAIS
(Modèle usité en France, Suisse et Belgique.)

dit Tête-de-Fer, duc de Savoie (1528-1580), père de Charles-Emmanuel Ier le Grand, son successeur, duc de Savoie (1562-1630), lequel a quatre fils, dont l'aîné, Victor-Amédée Ier, duc de Savoie (1587-1637), règne après lui, et dont le troisième (le second étant mort sans postérité) est le prince de Carignan, Thomas-François, tige de la branche de Savoie-Carignan aujourd'hui régnante à Rome.

« Victor-Amédée Ier a pour successeurs ses deux fils, l'un après l'autre: 1° François-Hyacinthe, duc de Savoie (1632-1638), mort à six ans, et 2° Charles-Emmanuel II, duc de Savoie (1634-1675) fondateur de l'Académie des belles-lettres et de celle des arts, de Turin. Le fils de ce prince, Victor-Amédée II, prince de Piémont, duc de Savoie, roi de Sicile, puis roi de Sardaigne (1666-1732), a pour fils et successeur Charles-Emmanuel III, prince de Piémont, duc de Savoie, roi de Sardaigne (1701-1773). Viennent ensuite, comme princes de Piémont, ducs de Savoie et rois de Sardaigne : Victor-Amédée III (1726-1796), fils du précédent ; Charles-Emmanuel IV (1751-1819), ayant abdiqué en 1802, fils aîné du précédent ; Victor-Emmanuel Ier (1759-1824), ayant abdiqué en 1821, frère du précédent ; et Charles-Felix Ier (1765-1831), frère des deux précédents. Des trois frères, le second seul eut des enfants, qui furent des filles ; et ainsi Charles-Félix est le dernier descendant mâle de la grande branche aînée de la maison de Savoie.

« Jusque-là, depuis le premier duc de Savoie, le vaillant antipape Amédée, vingt princes avaient régné successivement avec ce titre ducal, dont six avaient eu en outre la couronne royale de Sardaigne. Maintenant, apparaît la branche cadette de Savoie-Carignan. Thomas-François de Savoie, prince de Carignan (1596-1656), avait eu pour fils aîné Emmanuel-Philibert-Amédée, prince de Carignan (1630-1709) ; qui eut pour fils Victor-Amédée, prince de Carignan (1690-1741) ; qui eut pour fils Louis-Victor-Amédée-Joseph, prince de Carignan (1721-1778) ; qui eut pour fils aîné Victor-Amédée, prince de Carignan (1743-1780) ; qui eut pour fils Charles-Emmanuel-Ferdinand, prince de Carignan (1770-1800); qui eut pour fils Charles-Albert (1798-1849), d'abord prince de Carignan, puis duc de Savoie, et roi de Sardaigne, à la mort de Charles-Félix (1831) ; lequel roi Charles-Albert est le père de notre cher Victor-Emmanuel II, *vingt-deuxième duc de Savoie,* roi de Piémont et de Sardaigne, roi de l'Italie unifiée (1820-1878).

« Victor-Emmanuel II, que la maçonnerie a guidé et protégé, que nous avons conduit en vainqueur dans toute l'Italie, et dont nous avons, pour couronnement de notre œuvre, établi définitivement le trône à Rome même sur les ruines du pouvoir temporel des papes, est donc bien vraiment et très réellement le descendant direct, et uniquement

par les mâles, du grand Amédée de Savoie, l'antipape, le saint initié » (1).

Nous avons longuement causé en tête à tête, Lemmi et moi, non seulement cette fois-là, mais à plusieurs autres, de mes voyages. On était à l'aise, dans son cabinet encombré de bibelots de toutes sortes, choisis avec un caprice de parvenu imprégné de goûts artistiques ; de jolies plantes, entretenues par une main attentive, soigneuse, contribuent encore à égayer cette pièce où ne pénètrent que les intimes. Il y a, en Lemmi, un bohême complété par un raffiné ; le collectionneur de futilités se dénonce dans les moindres riens. Mais, au milieu de cet amoncellement de brimborions et d'objets d'art, l'observateur découvre aussi, fort aisément, par un rapide coup d'œil d'examen, le défaut capital, le vice indéniable, éclatant, du maître du logis. Rien, chez lui, ne sent la chose achetée, acquise des deniers du propriétaire ; c'est brutal. Lemmi est, par excellence, l'homme qui ne paie pas, et qui sait se faire offrir ce qu'il désire. Le plus menu service qu'il rend appelle un cadeau. S'il était d'un autre sexe, le grand-maître italien serait à coup sûr une courtisane, experte en la science des sourires qui rapportent gros. Il a de tout à profusion et ne dépense pas son argent ; son avarice n'a pas les dehors répugnants de l'amasseur de trésors, se privant du nécessaire, vivant dans la crasse, se renfermant pour compter ses écus et les cachant jalousement; non, c'est un cupide coquet, qui sait extorquer et accumuler, mais qui étale gaiement sa richesse, et dont les griffes rapaces ont des faux airs d'ongles de gandin.

Sa cupidité, universellement connue, lui a joué un vilain tour, au point de vue de la réputation. Il y a deux ou trois ans, le colonel Achille Bizzoni l'accusa publiquement, par la voie de la presse italienne, d'être un simple voleur et d'avoir été condamné à la prison comme tel, à Marseille ; il citait la date de ce jugement infamant, qui, si j'ai bonne mémoire, serait de 1862. Lemmi protesta de toutes ses forces, affirma que le Lemmi condamné pour vol en France ne pouvait être qu'un homonyme, et, invo-

(1) En un résumé, très simple et très clair, voici donc la ligne de descendance directe et masculine, qui va de l'antipape Amédée de Savoie à l'usurpateur Victor-Emmanuel II : — 1° Amédée l'antipape ; — 2° Louis Ier ; — 3° Philippe sans Terre ; — 4° Charles III le Bon ; — 5° Emmanuel-Philibert, dit Tête de Fer ; — 6° Charles-Emmanuel Ier le Grand ; — 7° Thomas-François de Savoie, premier prince de Carignan ; — 8° Emmanuel-Philibert-Amédée ; — 9° Victor-Amédée ; — 10° Louis-Victor-Amédée-Joseph ; — 11° Victor-Amédée ; — 12° Charles-Emmanuel-Ferdinand ; — 13° le roi Charles-Albert (qui s'appelait aussi Amédée, nom favori de la famille) ; — 14° le roi Victor-Emmanuel II. — Ajoutons : 15° le roi actuel Humbert Ier. — C'est donc à la treizième génération que la descendance de l'antipape s'est emparée, par un vol sacrilège, de la Ville-Sainte et a proclamé l'abolition du royaume temporel de l'Eglise catholique. — Remarque en passant : lors des fêtes données à Rome, en l'honneur des noces d'argent du roi et de la reine d'Italie et de la visite de l'empereur Guillaume II, l'un des fils d'Humbert, le jeune duc des Abruzzes, chevauchait, au grand défilé solennel du 25 avril (1893), à côté de la voiture où se trouvaient la reine sa mère et l'impératrice d'Allemagne, *et le costume qu'avait revêtu le duc était celui d'Amédée VIII;* il représentait, dans le cortège royal, Amédée l'antipape !

quant un alibi, déclara qu'en 1862 il n'était pas à Marseille ; il envoya, à ce sujet, une circulaire à toutes les loges italiennes. A vrai dire, les raisons que donna Adriano Lemmi pour se disculper ne parurent pas concluantes à tout le monde. On observa que, s'il était visé à tort par la déshonorante divulgation du colonel Bizzoni, il avait le droit de poursuivre celui-ci comme diffamateur et calomniateur devant les tribunaux italiens, et le colonel Bizzoni ne reçut jamais la moindre assignation. Mais, d'autre part, comme je me suis fait une règle d'être impartial avant tout, je dois dire que j'incline peu à croire à cette condamnation, comme s'appliquant réellement au grand-maître Lemmi. Certes, ce ne sont pas les dénégations du personnage qui me touchent. En fait de mensonge, Lemmi a les audaces les plus impudentes, à plus forte raison lorsqu'il est intéressé à nier; lui qui est un des chefs du Palladisme, il est capable de nier l'existence même du Palladisme, s'il juge utile de mentir sur ce point ainsi que sur tant d'autres. Ce qui me fait croire à un quiproquo, c'est que je connais mon Adriano Lemmi comme peu de personnes au monde le connaissent : ce n'est pas le filou qui se laisse aller à commettre un vol bête, conduisant son auteur en correctionnelle, et, dans l'espèce, il s'agit précisément d'un vol maladroit, stupide ; Lemmi, c'est le vrai juif fin-de-siècle, qui pille ses contemporains en se tenant toujours, avec une habilité merveilleuse, dans les marges du code ; s'il convoite la montre de son voisin, il saura réussir à l'avoir, sans la prendre, sans employer la soustraction grossière. Et lorsqu'il s'aventure sur le chemin qui conduit aux tribunaux de droit commun, s'il a, par exemple, un grand coup à organiser, ce n'est pas comme voleur, mais comme assassin, qu'il opère, et cela encore en s'arrangeant adroitement pour ne pas être compromis. En tout cas, l'incident de la condamnation de 1862 n'a pas été tiré au clair, et il peut l'être. Les dossiers du greffe correctionnel de Marseille n'ont été la proie d'aucun incendie ; une copie du jugement en question peut être obtenue ; le jugement doit porter le nom et les prénoms du condamné, son domicile, sa profession, sa date et son lieu de naissance ; les noms des père et mère sont demandés aussi par le juge d'instruction, pour la formation du casier judiciaire ; avec ces éléments, il sera facile de procéder à une enquête et de savoir si le Lemmi condamné pour vol est bien la même personne que le F.·. Adriano Lemmi, grand-maître italien et chef d'action politique de la franc-maçonnerie universelle.

Pour montrer l'adresse de Lemmi, je dois exposer en quelques lignes comment il sut manœuvrer dans la maçonnerie italienne et arriver à grouper en un seul Grand Orient et Suprême Conseil de Rome toutes les loges et arrière-loges de l'écossisme et celles dites nationales (à l'excep-

tion des ateliers misraïmites qui se sont toujours tenus et qui se tiennent à l'écart, ceux-ci sous la direction actuelle du grand-maître Giambattista Pessina, de Naples).

Sans remonter jusqu'à la construction du temple de Salomon, il n'est pas inutile d'exposer la situation des forces maçonniques dans la péninsule, au moins à une période récente; cette situation a été, du reste, si confusément expliquée, si embrouillée et obscurcie même, par les initiés avec l'anneau, qu'il est bon d'apporter un peu de lumière dans le chaos des renseignements absurdes publiés jusqu'à présent.

Je prendrai l'année 1880, à son début. A cette époque, il y avait, en Italie, quatre hauts pouvoirs de la maçonnerie ordinaire :

1° GRAND ORIENT D'ITALIE, ayant siège central à Rome. Rite dit Italien; loges dites nationales. Cette fédération pratiquait les trois grades symboliques (Apprenti, Compagnon, Maître); mais, au sein de la fédération, un certain nombre de membres affiliés au Palladisme étaient seuls reconnus par Charleston, cela secrètement.

Grand-maître (en titre honoraire) : général Garibaldi. Grand-maître (en titre d'exercice) : Giuseppe Mazzoni. Grand-maître adjoint : Giuseppe Petroni. — Bien qu'inspirant souvent les résolutions du dit Grand Orient qui le consultait dans les circonstances importantes, le général Garibaldi s'occupait peu de ce rite, dont il avait seulement la grande maîtrise honoraire. *Le vrai chef était Adriano Lemmi*, alors simple membre du conseil de l'ordre depuis trois ans.

2° SUPRÊME CONSEIL D'ITALIE, ayant siège central à Turin. Rite Ecossais. Cette fédération pratiquait les 33 degrés connus. Ce Suprême Conseil avait lui-même, en tant que corps régulièrement constitué, la correspondance directe avec Charleston ; tous les membres des hauts grades étaient en même temps palladistes.

Souverain commandeur grand-maître (en titre effectif) : docteur Timoteo Riboli. — Dans ce Suprême Conseil, *Riboli était le vrai chef.*

3° Autre SUPRÊME CONSEIL D'ITALIE (dissident), ayant siège central à Rome. Rite Ecossais. Cette fédération pratiquait les 33 degrés, comme la précédente; mais les palladistes y étaient en infime minorité ; aussi, Charleston ne reconnaissait pas officiellement ce groupe de loges et arrière-loges, si important qu'il fût.

Souverain commandeur grand-maître (en titre d'exercice) : Giorgio Tamajo. Lieutenant grand commandeur : Mauro Macchi. Président du Grand Consistoire : Ulisso Bacci. Président de la Grande Loge Symbolique : Bonnicelli. — Ici, *le vrai chef était Luigi Castellazzo*, un compère de Lemmi; Castellazzo était le grand-maître des triangles palladiques dissimulés au sein de cette fédération.

Notons, en passant, une section sicilienne, établie à Palerme, et dépendant de ce Suprême Conseil ; elle avait pour grand-maître l'avocat Messineo.

4° SOUVERAIN CONSEIL GÉNÉRAL DU RITE DE MEMPHIS ET MISRAIM, ayant siège central à Naples. Rite dit oriental, en 92 degrés d'abord, puis en 97, et ayant enfin opéré une nouvelle réforme dont je parlerai plus loin.

Grand-maître général (en titre effectif) du rite, pour tous les pays du globe : général Garibaldi. Souverain grand commandeur, spécial pour l'Italie : Giambattista Pessina. — Ici, *le général Garibaldi était le vrai chef;* le rite de Memphis et Misraïm était son rite préféré ; de son îlot de Caprera, il inspirait les ateliers misraïmites établis en Italie, en Angleterre, en France, en Egypte et même en Amérique ; il laissait à Pessina le soin des affaires administratives, et s'occupait, lui, de la haute direction et de la correspondance avec Charleston. Garibaldi, qui était avant tout homme d'action et qui avait été, avec Mazzini, le chef des conspirations contre la Papauté, avait une grande confiance en Lemmi ; le sachant à la tête du directoire secret de Rome, il associait sa haine à celle du banquier juif et secondait les manœuvres de celui-ci en mettant à son service toutes les influences personnelles qu'il exerçait.

Notons, en passant, une section sicilienne ou Grand Consistoire du rite de Memphis, ayant son siège à Catane, avec Francesco Imberti pour grand-maître président.

On le voit, le chef suprême Albert Pike était admirablement servi en Italie. A défaut de Mazzini mort, il avait, pour organiser et stimuler les attaques de la maçonnerie italienne contre l'Eglise catholique : au premier rang, Garibaldi et Lemmi ; au second rang, Riboli et Castellazzo. Néanmoins, il souhaitait de voir une fusion s'opérer entre le Grand Orient et les deux Suprêmes Conseils rivaux ; ce fut Lemmi qui réalisa son vœu.

En attendant, l'Italie comptait quatre puissances maçonniques en état d'hostilité sourde. Et à ce propos, je ne puis m'empêcher de relever ici une des innombrables erreurs de M. Paul Rosen, écrivant ses livres en initié par trop incomplet. Dans son volume l'*Ennemie Sociale* (p. 329), cet auteur ne cite et ne connaît, comme puissances maçonniques italiennes de 1877 à 1887, que le Grand Orient de Rome, le Suprême Conseil de Rome et le Suprême Conseil de Turin. Il oublie tout simplement, il ignore le Souverain Conseil Général de Naples, dont Garibaldi était le souverain grand-maître, non pas à titre honorifique, mais bien à titre réel et effectif. Pour un oubli, en voilà un qui peut compter ; et, après une omission de ce calibre, fiez-vous donc aux renseignements d'un 33[e] reçu avec l'anneau ! (1)

(1) Ce pauvre M. Rosen s'est tellement bien laissé mystifier par ses collègues, lorsqu'ils lui ont conféré ce 33[e] degré comme étant le plus haut grade maçonnique, qu'il a eu l'ingénuité de

De 1872 à 1877, Lemmi était resté totalement dans l'ombre. De 1877 à 1880, il dirigeait effectivement le Grand Orient d'Italie, quoique n'ayant pas le titre officiel de grand-maître; Giuseppe Mazzoni, le grand-maître en exercice, était, du reste, plus souvent chez lui, à Prato (en Toscane), qu'à Rome; quant au grand-maître adjoint, Petroni, son degré de ramollissement était tel, qu'il n'y a même pas lieu de tenir compte du personnage, lorsqu'il est question de l'action réelle de la secte; Lemmi avait alors ses coudées franches, au sein du grand centre romain.

A la mort de Mazzoni (11 mai 1880), dont la succession officielle échut au vieux martyr gâteux, on voit Lemmi sortir peu à peu de l'ombre. Dès le mois de mars 1881, il met en œuvre une commission ayant le mandat d'organiser, pour le second semestre de l'année, un congrès maçonnique dit national, devant se tenir à Milan, et dont je parlerai plus loin.

A partir de cette époque, il emploie ses efforts à obtenir la fusion du Suprême Conseil de Rome et du Suprême Conseil de Turin dans le Grand Orient, lequel devait finalement absorber ces deux pouvoirs. Or, à ce moment même, le dit Grand Orient d'Italie n'était officiellement reconnu que par un nombre très restreint de fédérations maçonniques d'Amérique et d'Europe.

Les premiers efforts de Lemmi se portèrent du côté du Suprême Conseil de Rome; là, il fut secondé en secret par Castellazzo et aussi par le comte Luigi Pianciani, lequel, au courant de 1880, avait succédé à Mauro

publier, dans son ouvrage en collaboration intitulé: *Cours de Maçonnerie pratique* (tome II, pages 42-43), le passage du cérémonial de l'initiation au dit 33e degré où le grand-maître donne l'anneau au bon jobard dont on se moque. Il est tout fier d'avoir eu une si belle bague, et il décrit l'incident en termes pompeux.

« Le Très Puissant Souverain Grand Commandeur, raconte M. Rosen avec une délicieuse naïveté, place une double alliance d'or, de l'épaisseur de deux centimètres, dont l'intérieur porte gravés, sur l'un des cercles, le nom du nouveau Souverain Grand Inspecteur Général (33e degré) et sur l'autre, la devise de l'Ordre: *Deus meumque Jus!* autour de l'annulaire gauche du récipiendaire, en lui disant: « Recevez cette alliance comme gage précieux de votre « union indissoluble avec l'Ordre, comme emblème de tous et chacun des devoirs importants que « vous êtes dorénavant appelé à remplir. *Vous ne devez vous en séparer qu'en quittant cette vie « mortelle;* car c'est à vie que vous êtes uni à l'Ordre, et c'est pendant toute votre vie que vous « lui devez l'accomplissement de tous les devoirs que vous avez volontairement acceptés. »

M. Rosen, en se laissant enfiler au doigt le fameux anneau et en écoutant la recommandation qui lui était faite de ne jamais s'en séparer, était à mille lieues de se douter qu'il allait porter désormais un signe distinctif dont le plus clair résultat pour lui serait le silence des vrais initiés en sa présence, sans compter les joyeuses moqueries à son adresse, une fois le dos tourné.

Et cependant, il aurait pu flairer la mystification, s'il avait eu soin de lire, en y réfléchissant, *le Tuileur des 33 grades écossais* qui figure à la fin de la brochure donnant le compte rendu officiel du Convent de Lausanne, en 1875. En effet, à propos des bijoux du 33e degré remis au récipiendaire par le grand maître, lors de l'initiation, il est dit, et ceci est signé par les chefs (à l'avant-dernière page): « La remise d'une double alliance en or, avec le nom du frère, est FACULTATIVE. » Ce dernier mot ne peut qu'éveiller la défiance de tout récipiendaire bien avisé; car il doit se dire, en toute logique: « Pourquoi donne-t-on aux uns l'anneau, et aux autres non? Il y a évidemment quelque chose là-dessous. Méfions-nous! »

Macchi comme lieutenant grand commandeur. Mais, pendant longtemps, Giorgio Tamajo, le souverain commandeur grand-maître de ce Suprême Conseil du Rite Écossais, colonel et sénateur, tint bon, ne voulant pas abdiquer ses droits de chef d'un nombre important de loges ; car ces fameux droits lui valaient une bonne petite rente annuelle, sous forme de prélèvements à son profit sur les finances des ateliers de la fédération. Lemmi, qui sait trouver de l'argent pour les autres, quand il ne peut pas faire autrement et surtout quand ce n'est pas sa bourse personnelle qui paie, réalisa, par les fonds disponibles de la caisse du Grand Orient, la somme nécessaire à désintéresser Tamajo; cette somme fut, du reste, immédiatement remboursée à Lemmi par Charleston. 50,000 francs triomphèrent des dernières résistances du souverain commandeur, et le Suprême Conseil de Rome fusionna avec le Grand Orient d'Italie, le 21 janvier 1885 (date réelle, mais qui n'est pas celle indiquée dans les bulletins destinés aux initiés incomplets, ni dans certains annuaires officiels).

A cette même époque, le ramolli Petroni fut l'objet d'une distinction spéciale. Comme il s'obstinait à vivre, on ne pouvait pas lui décerner les honneurs de la canonisation maçonnique; et, d'autre part, Lemmi avait maintenant l'ambition d'exercer le pouvoir à titre effectif. On créa donc une dignité nouvelle en faveur de l'ex-galérien : Pétroni fut proclamé très puissant et très sublime prince souverain grand-maître émérite de la Maçonnerie Italienne, et Lemmi, prenant officiellement sa place, fut désigné dès lors, dans les bulletins et annuaires, sous le titre de grand-maître du Grand Orient d'Italie. L'avocat Pirro Aporti devint grand-maître adjoint; Luigi Castellazzo, grand secrétaire; et Ulisso Bacci, secrétaire du grand-maître et du conseil de l'ordre.

Il restait à absorber le Suprême Conseil Général de Turin. Quant au Souverain Conseil Général de Naples, il n'y fallait pas songer; sa situation de grand centre directeur du rite de Memphis et Misraïm pour tous les pays du globe était un obstacle irréductible; si Pessina, contre une somme quelconque, avait accepté la fusion avec le Grand Orient d'Italie, il eût été aussitôt désavoué par les autres grands-maîtres misraïmites de France, d'Egypte, d'Angleterre et d'Amérique, et un nouveau Souverain Sanctuaire de Memphis eût été immédiatement constitué à Naples avec d'autres éléments. Du reste, Albert Pike tenait à ce que le rite tout spécial de Memphis et Misraïm, qui est un des principaux agents du recrutement luciférien direct, demeurât intact.

Le Suprême Conseil de Turin n'était pas commode à amener à composition. Au point de vue des relations extérieures, il avait plus d'autorité que le Suprême Conseil de Rome ; Tamajo n'était qu'un dissident du centre écossais de Turin, tandis que Riboli avait été le premier repré-

sentant de la maçonnerie italienne au convent dit universel de l'Écossisme tenu en 1875 à Lausanne. En outre, Riboli gardait rancune à Lemmi d'un fameux tour que celui-ci lui avait joué à l'occasion de ce convent.

Riboli, dès les premières séances, avait pris part au convent de Lau-





LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Luigi Pianciani,
Lieutenant Grand Commandeur
du Suprême Conseil de Rome.

Tomaso Cresponi,
Souverain Directeur-adjoint
du Grand Directoire Central de Naples.

sanne comme seul représentant de la maçonnerie italienne (rite écossais). Tout à coup, à sa septième séance, celle du 16 septembre, débarqua le F.·. David Lévi, député au Parlement, bon juif cabaliste, ami de Lemmi et de Tamajo. Le docteur Riboli n'avait aucun motif de se méfier de David Lévi, qui était alors un des gros bonnets de son Suprême Conseil de Turin ; il lui fit donc un excellent accueil, et ce jour-là la maçonnerie italienne fut représentée par eux deux au convent ; ils marchaient si bien d'accord, que Riboli, rappelé par ses affaires en Italie avant la clôture des travaux de l'assemblée souveraine, partit en laissant Lévi pour le remplacer. Mais Lévi, qui était venu en vertu d'un ordre secret

de Lemmi, profita de l'absence du docteur pour faire inscrire comme Suprême Conseil faisant partie de la confédération écossaise universelle celui qui était en train de se constituer à Rome sous la bannière de Tamajo et autres dissidents reniant l'autorité de Riboli. Il usa pour cela d'un artifice, auquel les membres du convent se laissèrent prendre. Il se garda bien de dire qu'une dislocation du Suprême Conseil d'Italie s'opérait à ce moment même ; il déclara, comme si c'était une chose parfaitement convenue entre tous les chefs de l'écossisme italien, que, par une décision toute récente, le Suprême Conseil transférait son siège de Turin à Rome ; il eut soin de faire cette déclaration juste au moment où le convent dressait le tableau des puissances maçonniques écossaises confédérées, et de cette façon ce fut le Suprême Conseil dissident qui fut inscrit par supercherie sur le tableau envoyé par le convent à toutes les loges et arrière-loges écossaises du globe, et non le véritable Suprême Conseil, celui de Turin.

On voit d'ici la grimace qu'esquissa Timoteo Riboli, quand il reçut ce tableau, arrêté à titre définitif par les nombreuses puissances maçonniques représentées au convent de Lausanne ; il faillit en faire une maladie ; mais il se rebiffa cependant, et avec énergie. Après le convent, lequel avait chargé le Suprême Conseil de Suisse des impressions et des communications générales entre les puissances confédérées, Tamajo obtint du dit Suprême Conseil un décret (18 mars 1879) qui maintenait au tableau l'inscription telle qu'elle avait été faite. Riboli eut ainsi à lutter longtemps; Lemmi soutenait en sous-main le Suprême Conseil de Rome, où son influence s'exerçait par Castellazzo. Néanmoins, Riboli persévéra dans ses revendications. Loin de se soumettre à une décision qu'il savait bien avoir été prise grâce à un subterfuge, il créa des loges et arrière-loges nouvelles en opposition avec le Suprême Conseil de Rome; telle fut, par exemple, la *Loge-Modèle*, fondée à Florence par le colonel d'artillerie Eduardo de Bartoloméis, le docteur Teofilo Gay et le professeur Domenico Margiotta. Le sénateur Tamajo, sentant sa situation ébranlée, dut venir en personne à Lausanne, accompagné de Mauro Macchi et d'Antonio de Facci, ses lieutenants, pour s'expliquer ; et finalement gain de cause fut donné à Riboli, par un décret ainsi conçu :

« Le Suprême Conseil de Suisse, pouvoir exécutif de la confédération (écossaise),

« 1° Considérant les observations qui lui ont été présentées par le Suprême Conseil d'Italie, *siégeant à Turin ;*

« 2° Vu les articles 8, 10 et 11 du Traité d'Union ;

« Déclare abrogé le Décret du 18 mars 1879, émanant dudit Suprême Conseil de Suisse, pouvoir exécutif de la confédération des Suprêmes Conseils du Rite Ecossais fonctionnant dans les conditions stipulées par le Convent universel de Lausanne, de 1875. »

Donc, Riboli défendit longtemps son Suprême Conseil de Turin contre les projets d'absorption du Grand Orient d'Italie, où, depuis 1885, Tamajo siégea, en vertu de la fusion du 21 janvier, mais en gardant toujours son titre de souverain grand-commandeur ; en d'autres termes, les loges et arrière-loges travaillant sous l'obédience du Suprême Conseil dissident de Rome s'étaient réunies au Grand-Orient, et là Tamajo était censé diriger les hauts grades, avec l'assistance du comte Pianciani, successeur de Mauro Macchi.

Pour venir à bout du docteur Riboli, il fallut que Lemmi appelât à son aide le chef suprême de Charleston; il lui fit ressortir que lui seul pourrait obliger le Suprême Conseil de Turin à se fondre dans le Grand-Orient et Suprême Conseil de Rome, et que, l'Italie étant le théâtre de la grande lutte, il fallait l'union définitive de tous les adeptes de la maçonnerie ordinaire non secrète, sauf à réserver l'action spéciale des misraïmites s'occupant surtout de maçonnerie hermétique et cabalistique.

Albert Pike intervint alors, en novembre 1886, et le docteur Timoteo Riboli n'eut plus qu'à désarmer et à s'incliner devant l'autorité du Suprême Directoire Dogmatique; sa démission le privant du droit fructueux de délivrer Patentes, Brefs, Diplômes et Constitutions, on le consola, au surplus, en lui versant une indemnité de 30,000 francs, fournis par la caisse centrale de l'ordre. Dans le bilan annuel de 1887, dressé par le Souverain Directoire Administratif de Berlin, ce versement figure, au budget des dépenses, chapitre des « frais exceptionnels », en un article ainsi libellé : « Suppression du Sup.·. Cons.·. d'Italie siégeant à Turin, indemnité extraordinaire attribuée au F.·. T. R. sur la proposition du F.·. A. L. et approuvée en comité secret du 28 février : 30,000 francs. »

L'arrangement définitif fut coloré de la façon suivante, pour éviter aux initiés incomplets la connaissance de ces tripotages : Adriano Lemmi, déjà grand-maître au Grand Orient d'Italie, prit en outre le titre de souverain grand commandeur titulaire; la fusion irrévocable des deux Suprêmes Conseils de Rome et de Turin devint officielle; Tamajo et Riboli furent transformés en souverains grands commandeurs honoraires ad vitam. Riboli, qui venait de palper les 30,000 francs, mais qui ignorait que, deux ans auparavant, Tamajo en avait reçu 50,000, fit l'homme désintéressé, n'ayant en vue que l'unification de la maçonnerie italienne, et il notifia les faits accomplis à tous les Suprêmes Conseils du globe, en leur adressant une circulaire, reproduisant diverses pièces relatives à cette opération, dont deux signées par Tamajo et lui, et une signée par Lemmi (1). La plus grande partie des maçons écossais jus-

(1) Voici les pièces dont il s'agit; elles ont été publiées dans les bulletins officiels, mais impar-

qu'alors de l'obédience de Turin, notamment le colonel de Bartoloméis et le docteur Teofilo Gay passèrent avec armes et bagages au Grand-

faitement et sans être accompagnées, je n'ai pas besoin de le dire, des explications que je viens de donner :

I. — PROCLAMATION

A tous les Suprêmes Conseils du 33e et dernier degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté, régulièrement constitués et reconnus dans toutes les parties du monde.

Très puissants, illustres, vénérés et chers frères :

La complète unification de la Maçonnerie Ecossaise pour la juridiction italienne est un fait accompli ; un Suprême Conseil du 33e degré existe en Italie à l'état unique et gouverne de Rome, la capitale de la nation, tous les corps maçonniques et tous les frères de l'ancien et vénéré Rite Ecossais.

Comme nous l'avions annoncé dans notre précédent balustre du 11 décembre 1886, quatorze frères 33es, sept de Turin et sept de Rome, se sont réunis les 27 et 28 du mois de janvier dernier, dans la vallée de l'Arno, à Florence, et ont exercé leur mandat d'élus légitimes et de représentants reconnus, en procédant, avec la régularité la plus grande, aux élections de tous les dignitaires du Suprême Conseil unique des 33s.

Pour le poste élevé de souverain grand commandeur, les délégués ont porté leurs suffrages sur notre vénéré et très cher Adriano Lemmi, 33e et grand-maître de l'ordre au Grand Orient d'Italie.

Celui-ci, tout en protestant de sa reconnaissance pour ce grand honneur, a voulu que nous, souverains grands commandeurs ad vitam, prenant acte du vote des délégués, nous lui conférions toute l'autorité pour laquelle ceux-ci l'avaient désigné et dont il était vraiment digne. Et nous, applaudissant à une aussi sage et aussi fraternelle résolution, nous lui avons délégué pour neuf années notre souveraine puissance, que lui, avec le titre de souverain grand commandeur délégué, il a déjà assumée et qu'il exerce en notre nom et par notre mandat.

Nous vous invitons, en conséquence, très puissants, illustres, vénérés et chers frères, à vouloir bien reconnaître au très puissant frère Adriano Lemmi, 33e, l'autorité que nous lui avons librement déléguée et à lui transmettre désormais vos communications officielles.

En vous faisant part de ce grand événement, nous vous prions de vouloir bien continuer au Suprême Conseil unique des 33es pour la juridiction italienne votre fraternelle bienveillance et le concours toujours désiré et toujours si précieux de votre solidarité, de vos lumières et de votre amitié.

Nous nous considérons comme véritablement très heureux d'être parvenus, à la satisfaction de nos frères italiens, à réunir en un seul corps la Maçonnerie (écossaise) de notre pays ; rendue ainsi mieux disciplinée et par conséquent plus forte, elle pourra plus efficacement concourir, avec les autres familles-sœurs du monde, à la propagation et à la défense des éternels principes et des vertus élevées de notre sublime Art Royal.

Veuillez agréer, très puissants, illustres, vénérés et chers frères, nos fervents souhaits de force, de paix et de prospérité, et notre accolade maçonnique la plus affectueuse.

Donné au siège du Suprême Conseil des 33es, dans la vallée du Tibre, à l'orient de Rome, le 28e jour du 12e mois de l'année de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : le 28 février 1887).

Les Souverains Grands Commandeurs ad Vitam :

Giorgio Tamajo, 33e. — Timoteo Riboli, 33e.

II. — DÉLÉGATION

Nous, souverains grands commandeurs ad vitam du Suprême Conseil des 33es (pour la juridiction italienne), heureusement réunis désormais en un corps unique ayant son siège à Rome, capitale de la nation, prenant acte du vote émis par nos représentants légitimes constitués en congrès, les 27 et 28 janvier 1887, à Florence, nous reconnaissons le très puissant frère grand-maître Adriano Lemmi, 33e, comme notre délégué souverain grand commandeur, et, pour une durée de neuf années, nous lui conférons l'autorité la plus ample et la plus illimitée pour représenter et gouverner la Maçonnerie du Rite Écossais Ancien et Accepté en Italie et dans les colonies italiennes.

Orient qu'ils avaient toujours combattu ; quelques-uns, parmi lesquels le professeur Margiotta, au lieu d'aller au centre romain, s'affilièrent au rite de Memphis et Misraïm.

Ainsi fut réalisé le vœu d'Albert Pike. L'Italie étant le théâtre de la grande lutte contre l'Église catholique, il s'agissait de mettre officielle-

Donné au siège du Suprême Conseil des 33es, dans la vallée du Tibre, à l'orient de Rome, le 10e jour du 12e mois de l'an de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : le 10 février 1887).

Les Souverains Grands Commandeurs ad Vitam pour la juridiction italienne :
Giorgio Tamajo, 33e. — Timoteo Riboli, 33e.

III. — ACCEPTATION

Je soussigné, Adriano Lemmi, 33e, grand-maître et président du conseil de l'ordre au Grand Orient d'Italie, vu le vote émis par le congrès de Florence en sa séance du 28 janvier dernier, vu la délégation ci-dessus, émanant des souverains grands commandeurs ad vitam du Suprême Conseil unique des 33es pour la juridiction italienne, m'inspirant avant tout de ma foi profonde en notre Dieu que je prie de m'éclairer chaque jour davantage et de m'accorder les forces nécessaires à l'accomplissement de la mission à moi donnée par la confiance de mes frères, voulant de tout mon cœur conduire la digne Maçonnerie italienne dans les voies qui sont et seront reconnues les plus propices à hâter le succès final de notre lutte pour l'écrasement de l'infâme vicaire terrestre du haïssable ennemi de notre Dieu, j'écris ici, sur ce parchemin consacré selon nos mystères, l'acceptation loyale que voici, sincèrement et sans arrière-pensée aucune, et je la signe de mon sang :

J'accepte la mission de diriger temporairement les destinées du Rite Ecossais en Italie, en qualité de souverain grand commandeur délégué, et je jure de ne jamais faillir à la confiance de mes illustres et très puissants frères 33es, parfaits initiés, régulièrement élus et saintement éclairés.

Fait et signé, le 12e jour du 12e mois de l'an de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : 12 février 1887), de l'orient de Rome, dans la vallée du Tibre, sous la voûte céleste, aux 41°54 de latitude et 10°7 de longitude est de son zénith, au siège du Suprême Conseil des souverains grands inspecteurs généraux, chevaliers grands élus grands commandeurs du Saint-Empire, du 33e et dernier degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté de la Maçonnerie, siégeant à Rome pour la juridiction italienne.

Le Souverain Grand Commandeur délégué :
Adriano Lemmi, 33e.

Personnellement, le docteur Riboli disait dans sa circulaire à tous les Suprêmes Conseils écossais, confédérés ou non :

« Le grand mérite de l'acte d'union de la Maçonnerie italienne revient à l'illustre frère Adriano Lemmi. En ce qui me concerne, je m'en tenais, comme mon illustre prédécesseur le comte Alexandre de Milbitz, aux résolutions du convent de Lausanne, et je n'aurais jamais consenti à l'union sans la noble intervention du frère Lemmi.

« D'autre part, *l'illustre frère Albert Pike m'a réconforté;* et maintenant, je m'en vais content et fier, non sans transmettre, au nom de l'humanité, aux grands dignitaires des Suprêmes Conseils confédérés et non confédérés, l'expression de mes sentiments de reconnaissance les plus vifs, pour leur fermeté et leurs bons conseils.

« Notre rite avait besoin, en Italie aussi, de s'élever à la hauteur du Grand Facteur que nous vénérons sous la formule « grand architecte de l'univers », ou Dieu, si on veut l'appeler ainsi, lequel Grand Facteur accomplit comme législateur la rédemption de l'humanité, sans que ni les mensonges ni les exagérations puissent modifier ses principes ni son but final.

« Afin donc de rassurer tous les Suprêmes Conseils du 33e degré qui sont au monde sur la véritable signification de cet évènement, je porte à leur connaissance la présente déclaration, et je la joins aux documents officiels relatifs à l'union définitive des ateliers de l'écossisme italien. En même temps, je leur renouvelle mes salutations fraternelles.

« Drc Timoteo Riboli, 33e,
« *Souverain Grand Commandeur ad Vitam.* »

ment toute la maçonnerie ordinaire italienne dans la main de Lemmi. Il ne suffisait pas que celui-ci fût en secret le Chef d'Action politique pour les vrais initiés ; il fallait lui donner une raison d'agir et de diriger, aux yeux des membres des simples loges, aux yeux des membres des hauts-grades initiés avec l'anneau. En effet, si pour les adeptes incomplètement éclairés Lemmi fût resté un président quelconque de Grand Orient, ils n'eussent pas manqué de le trouver par trop encombrant, dans ses actes directifs; si d'autres pouvoirs de l'Écossisme italien fussent restés debout en face de lui, on eût pensé forcément, au sein des loges symboliques, qu'il marchait dans les plates-bandes des autres obédiences, qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, qu'il donnait à tort des ordres à qui n'avait pas à en recevoir de lui, et la discipline se fût ressentie de cette fausse situation. Il était donc indispensable de lui créer une position prééminente, qui lui permît de se mouvoir à sa guise dans la maçonnerie italienne, sans laisser soupçonner aux initiés incomplets sa véritable et secrète qualité de grand-maître du Souverain Directoire Exécutif universel. Mais aussi, il y avait à ménager Riboli ; il ne fallait pas lui retirer brutalement sa grande commanderie de Turin ; la manœuvre habile consistait à amener la fusion de ce Suprême Conseil par la force des choses. C'est pourquoi, on commença par disloquer le groupe Riboli au moyen du schisme Tamajo ; puis, on mit les deux groupes aux prises, en versant adroitement de l'huile sur le feu de leurs querelles intestines ; enfin, lorsque la rivalité des deux Suprêmes Conseils les eut épuisés l'un et l'autre, on acheta en monnaie sonnante l'abdication des chefs, et on leur fit faire la paix en les flanquant ensemble à la porte, avec un superbe titre honoraire.

Ce curieux aperçu des intrigues de Lemmi n'était pas inutile pour montrer la diplomatie maçonnique du personnage. Notez que, si des francs-maçons italiens me lisent, ils ouvriront dans leur surprise un large bec en apprenant ces choses. Mais, après avoir réfléchi et vérifié l'exactitude de toutes mes indications, ils seront obligés de dire : « Ma foi, c'est vrai ; seulement, le coup a été si habilement exécuté, que nous n'en avions pas eu le moindre soupçon. »

Que dire encore de Lemmi? faut-il rappeler l'affaire des tabacs? — C'est archi-connu. Le gouvernement d'Humbert, qui ne vit que par la protection secrète de la franc-maçonnerie (car, si la secte voulait, l'Italie serait bientôt en république), a accordé au Grand Orient, sous le nom de Lemmi, le monopole des tabacs importés d'Amérique. Cet acte d'illégalité et de favoritisme a été dénoncé, le 3 mai 1890, à la tribune du parlement italien, par le député Imbriani, radical, mais indépendant. C'est là l'occasion de jolis bénéfices qui alimentent la caisse de la maçonnerie

péninsulaire et aussi la caisse du banquier israélite de la via Nazionale.

Il y a là un échange de bons procédés. La maçonnerie italienne ne tient nullement, pour le quart d'heure, à renverser une monarchie qu'elle a conduite au Quirinal et qui la sert beaucoup mieux qu'une révolution brusque ; car le plan de campagne de la secte a toujours été l'envahissement graduel. Par conséquent, le Grand Orient et Suprême Conseil de Rome contient les républicains impatients. En reconnaissance de cette tolérance protectrice, le descendant d'Amédée l'antipape accorde à Lemmi tout ce qu'il désire ; le Sénat est peuplé de chefs francs-maçons ; les administrations civiles, la magistrature, l'armée même, sont mises à la disposition de la secte, qui en use et glisse partout ses créatures ; l'état italien est infesté de maçonnerie. D'autre part, le Grand Orient et Suprême Conseil de Rome est en Italie le foyer de la propagande en faveur de la Triple-Alliance, et sur ce point encore maçonnerie et monarchie usurpatrice sont d'accord.

En Italie, il y a deux éléments (mais ce sont les seuls) partisans de la France ; et ce qui est curieux, ce sont les deux partis extrêmes. Les vrais catholiques, ceux fermement attachés au Saint-Siège, aiment cordialement la France, en qui ils voient malgré tout la fille aînée de l'Église ; ils espèrent en notre pays, dont ils souhaitent le relèvement ; ils applaudissent à toutes les victoires de la religion, chez nous plus encore que partout ailleurs. Tout à l'opposé, ce sont les socialistes révolutionnaires, les égarés turbulents et sauvages, qui s'entêtent à ne voir dans l'histoire de France que l'époque de Marat et le règne éphémère de la Commune ; ceux-ci rêvent de Spartacus et des Gracques ; le partage, le communisme collectiviste, voilà leur utopie, et, antibourgeois plus qu'anticléricaux, ils sont convaincus que la France donnera au monde, ou tout au moins à l'Europe, le triomphe général du prolétariat, supprimant toutes les autres classes ; dans l'Allemagne alliée, ils ne voient que le militarisme qu'ils exècrent ; aussi, très sincèrement, mais à leur point de vue spécial, sont-ils adversaires résolus de la Triplice et partisans enthousiastes de la France, c'est-à-dire de la révolution française.

Ce que j'écris là étonnera, sans doute, grand nombre de mes lecteurs. C'est pourtant l'exacte vérité. Mais qui pourrait se douter de cette situation des esprits en Italie ? Les catholiques français qui vont dans la péninsule ne fréquentent que les catholiques italiens ; ils ne vont pas se perdre dans les bouges de la révolution sociale, cela se conçoit. De même, les Amilcare Cipriani et autres socialistes exaltés, quand ils se rendent en France, ne font pas visite aux évêchés et ne cherchent nullement à se convertir ; c'est dans les pires clubs collectivistes et anarchistes qu'ils ont affaire. Moi, au contraire, poursuivant mon enquête en chré-

tien observateur et méprisant les dangers, j'ai été partout; à Rome, j'ai pénétré, non seulement dans les réunions maçonniques lucifériennes, mais même au sein des repaires d'énergumènes révolutionnaires où jamais la police d'Humbert n'a osé s'aventurer; j'ai mangé, en compagnie des fanatiques d'Alberto Mario, de Cipriani et d'Andréa Costa, les anchois traditionnels, arrosés de vinaigre, servis par des prolétariennes enragées, qui seraient les émules de nos pétroleuses, si la Commune éclatait demain en Italie; ayant tout vu de près, je sais tout. Et c'est pour cela que je puis dire ce qui se passe, autrement que le premier venu donnant des renseignements à coups de ciseaux à travers des bulletins maçonniques, où les chefs de la secte ne laissent publier que ce qu'ils veulent, où ils se plaisent même à glisser, à côté de quelques vérités sans importance, des faussetés ingénieusement combinées pour dérouter les recherches.

Le Grand Orient d'Italie contient donc, par ses émissaires, les colères grondantes des socialistes contre la monarchie de la maison de Savoie. Lorsque Cipriani se mit en œuvre pour la Ligue Latine, lorsqu'il agita la démocratie italienne contre la Triplice, le grand-maître Adriano Lemmi envoya à toutes les loges maçonniques une circulaire défendant aux affiliés de participer au mouvement francophile; et à ce propos Lemmi se servait d'insinuations basses et misérables. La main dans la main de Crispi, son collègue 33e et palladiste, il rendait au gouvernement d'Humbert service pour service; en échange du monopole des tabacs et d'autres actes de favoritisme scandaleux, il poussait autant qu'il le pouvait la bourgeoisie voltairienne et la populace stupide à la haine contre la France; si bien que l'on a le droit de dire que c'est la maçonnerie de Lemmi qui est la seule fomentatrice de l'inimitié entre les deux nations.

Dans ce chapitre, je me borne à mettre sous les yeux du lecteur la situation de la secte en Italie, qui est le théâtre de la grande lutte. Je suis donc obligé de laisser inachevé le portrait d'Adriano Lemmi. Il me reste à le peindre comme juif cabaliste, comme luciférien pratiquant, et ce n'est pas là son aspect le moins curieux. Mais je suis obligé de m'interrompre, sous peine de négliger d'autres acteurs de la tragi-comédie qui ont joué ou jouent leur rôle dans la guerre, tantôt sourde, tantôt ouverte, contre la Papauté. Que le lecteur se rassure néanmoins; ce n'est qu'une interruption; il ne perdra rien pour attendre. Nous retrouverons Lemmi, quand nous aborderons l'étude de la magie divinatoire.

D'abord, je parlerai brièvement des disparus.

Mazzoni, l'avant-dernier grand-maître au Grand Orient d'Italie, était originaire de Prato. Son diplôme portait comme date de naissance : 16 décembre 1808; mais il ne faut jamais se fier aveuglément aux dates



G

GREAT MASONIC SEAL OF THE SUPREME COUNCIL VALLEY OF ITALY RITE OF MISRAIM 90°

0005806

LUX ESTO DIXIT DEUS

AD UNIVERSI TERRARUM ORBIS SUMMI ARCHITECTI GLORIAM

Antico e Primitivo Rito Orientale

Massoneria Universale *Famiglia Italiana*

Pace. Tolleranza. Verità.

SOVR.·. GR.·. CONS.·. GEN.·. DEL RITO PER L'ITALIA

fondato in Napoli, valle del Sebeto, il 10 dicembre 1747 (E.·. V.·.)

Noi, Sovr.·. Gr.·. Maes.·. et Grandi Dignitari del sullodato Sovr.·. Gr.·. Cons.·. Gen.·. per l'Italia, attestiamo che l'Illus.·. e Potentiss.·. Fr.·. (*ici le nom et les prénoms de l'initié, titulaire du Diplôme, avec ses lieu et date de naissance*) possede il 33° grado, Sovr.·. Principe dell'Ordine, ed è membro attivo del sullodato Sovr.·. Cons.·.

Con tali qualità, privilegi e prerogative le raccomandiamo a tutti i Grandi Corpi Masson.·. sparsi sulla superficie della terra, perchè le onorino e le accettino con tutti gli onori dovuti all'alto grado che possede, promittendo reciprocamento per tutti quei Potentiss.·. Fratelli che si presenteranno a noi muniti dei titoli autentici.

Valle del Sebeto, Grande Oriente di Napoli, ... giorno, ... mese Mass.·. Egirio Epophi anno di V.·. L.·. 00058.., correspondente al (*ici la date de l'initiation au 33e degré, d'après le calendrier grégorien*), E.·. V.·.

Il Sovr.·. Gr.·. Maes.·.

G. B. PESSINA 33 DEUS MEUMQUE JUS — G. B. Pessina 33·. 90·. 97·. — GR.·. COMM.·. GR.·. MAEST.·. AD VITAM

Il Gran Cancelliere — Il Gran Segret.·. Gen.·.

Minco Vincenzo 33·. 90·. 96·. — Catarozo Leopoldo 33·. 90·. 96·.

SOVR.·. SANT.·. DEI 33.·. RITO ANT.·. PRIM.·. PER L'ITALIA

GREAT SEAL OF THE SOV.·. SANC.·. ANCIENT AND PRIMITIVE RITE VALLEY OF AMERICA 33 DEGREES

00058615

SIGILLUM MAJUS LOCI SACRI SUPREMI VALLE MEMPHIS AEGYPTI RITUM ANTIQUUS AEGYPT 96

0005747

NE VARIETUR
(*Signature de l'Initié*)

DIPLÔME DE 33e (PRINCE DE L'ORDRE) DU RITE DE MEMPHIS ET MISRAÏM

d'état-civil qui figurent sur les diplômes maçonniques. Ce qui est certain, c'est qu'il mourut dans la même ville, le 11 mai 1880.

Maçon et carbonaro, il fit partie de la *Jeune Italie;* Mazzini le comptait au nombre de ses enthousiastes. Dans la vie civile, il était avocat, ayant fait ses études de droit à Pise. D'une hypocrisie achevée, il réussit à se faire nommer ministre de la justice à Florence, lorsque le grand-duc de Florence eut la faiblesse de faire des concessions au parti libéral; il conspira plus efficacement que jamais contre son prince, et opéra de telle façon que le grand-duc dut abandonner ses états devant la révolution criminelle déchaînée par son ministre infidèle (1848).

Mazzoni se substitua au gouvernement légitime, en formant un triumvirat avec les FF.·. Guerrazzi et Montanelli. Mais le régime révolutionnaire ne dura qu'une année, et Mazzoni, lors de la rentrée du grand-duc dans ses états, quitta l'Italie et se réfugia en France. Il se rendit d'abord à Marseille et s'affilia à une loge de cette ville. Il correspondit toujours avec cette loge, dont j'ai pu consulter les archives, où j'ai vu de nombreuses lettres de lui. Je puis dire ainsi, d'après mes notes, et d'une façon certaine, que ses amis et protecteurs en France furent Lamennais, Proudhon et Hippolyte Carnot, père du président actuel; il était ami intime de la famille Carnot, au moment où il vivait à Paris en donnant des leçons de langues italienne, latine et grecque.

Au cours de son exil, il accueillit Adriano Lemmi, alors tout jeune, ainsi que le poète Giannone, autre franc-maçon compromis.

Il rentra en Italie vers 1859. N'ayant pas d'autres moyens d'existence que l'exploitation de la politique, il réussit à se faire élire député de Toscane au parlement italien. Un des premiers soins de Mazzini, en établissant à Rome la direction politique de la maçonnerie universelle, après la sacrilège usurpation piémontaise, fut d'instituer Mazzoni grand-maître au Grand Orient d'Italie. Un des premiers actes du roi Humbert, lorsqu'il succéda à son père Victor-Emmanuel, fut de nommer sénateur le grand-maître Mazzoni. La complicité d'Humbert avec la secte peut-elle être niée? je le demande après la dénonciation de ce simple fait.

Humbert n'ignorait pas, certes, l'autorité de Mazzoni dans la franc-maçonnerie. Le grotesque moustachu du Quirinal, le valet des loges qui aime tant à rouler des yeux blancs et à prendre des airs de croquemitaine en public, et qui sait bien ne devoir son trône qu'à la tolérance des frères trois-points, est d'une platitude invraisemblable devant les Lemmi et consorts.

C'est Garibaldi, grand-maître du rite de Memphis et Misraïm, qui lui recommanda le frère Mazzoni :

— Mazzoni est au Grand Orient de Rome ce que je suis au Souverain

Sanctuaire de Naples. Votre père, Humbert, m'a donné une pension nationale ; il faut faire quelque chose pour Mazzoni. Vous allez donc le nommer sénateur.

Humbert prit une plume et signa la nomination. Lemmi, ce jour-là, avait accompagné Garibaldi et Mazzoni chez le roi. C'est de Lemmi que je tiens ce détail ; et, en me narrant l'anecdote, il ajoutait d'un air de triomphe :

— Humbert n'a rien à nous refuser.

Longtemps, même après l'usurpation de Rome, la maçonnerie italienne hésitait à avoir dans la Ville Eternelle un temple au grand soleil. Il y avait à craindre une explosion d'indignation de la population romaine, qui, en énorme majorité, est religieuse et fidèle au souvenir des temps prospères du Pontife-Roi bienfaisant. Cependant, les sectaires finirent par se décider ; d'où l'installation du Grand Orient au palais Poli, à la place de ce nom. Mais ferait-on une inauguration solennelle ? C'était un défi, c'était la glorification de Lucifer en face de Dieu, dans la cité sainte.

Mazzoni et Lemmi allèrent au Quirinal et exposèrent à Humbert leurs inquiétudes.

Le roi leur prit les mains :

— Soyez sans crainte, bons et chers amis, fit-il ; ma police vous protégera contre tout désordre de la lie cléricale. Je suis avec vous, vous le savez. Les exigences de ma diplomatie m'obligent à des démonstrations de respect envers Pecci dans mes discours (il riait en disant cela) ; mais vous n'ignorez pas mes vrais sentiments. Allez toujours en avant, et comptez sur moi.

Mazzoni lut alors au roi le discours qu'il devait prononcer à l'inauguration du grand temple maçonnique. Il était question de l'ère de l'énergie dans laquelle il fallait entrer ; les paroles ne suffisaient plus, les actes étaient nécessaires. C'était un speech virulent ; mais la violence du langage ne se traduisait que par des généralités. « Le moment était venu où l'étoile maçonnique devait resplendir dans tout son éclat. » Mazzoni ne sortait pas des plus banales figures de rhétorique.

— Ajoutez donc quelques mots, lui dit Humbert quand il eut fini sa lecture, pour réclamer l'abrogation de la loi des garanties.

L'ex-triumvir de Florence, devenu sénateur du royaume d'Italie, laissa dans la maçonnerie italienne un nom vénéré. Lors de sa mort, une loge fut créée à Naples, sous le vocable : « Loge Giuseppe Mazzoni. »

Une fois trépassé, les frères et amis ne respectèrent pas la paix de sa tombe. Cinq ans après son décès, ils réclamèrent et obtinrent l'exhumation de son cadavre. Il ne leur suffisait pas que son âme brûlât dans le

feu éternel ; ils voulurent, en outre, incinérer sa dépouille mortelle. Le rotissage du squelette eut donc lieu, et ce fut une grande et magnifique crémation. Après quoi, les cendres de Mazzoni furent déposées au Campo-Vérano, où la maçonnerie italienne a construit un monument destiné à recevoir les restes des grands dignitaires de l'ordre.

Relativement à Pétroni, il n'y a pas grand'chose à ajouter à ce que j'ai déjà dit. Il était tellement nul, que j'eusse éveillé des soupçons si j'avais cherché à recueillir des informations sur son compte. Je sais qu'il avait quatre ou cinq ans de moins que Mazzoni ; qu'il était né à Bologne ; que sa famille a donné à l'Eglise un cardinal, ce qui montre à quel point il était dégénéré ; qu'il s'intitulait avocat, lui, le bafouilleur incapable de dire deux mots ; qu'il fut membre de la loge *Roma e Constituente*, puis du chapitre rose-croix *Perseveranza* ; qu'enfin il présida le triangle *Universo*. Un point, c'est tout.

Cresponi, qui dans les loges fléchissait le genou devant lui, mais qui, entre un verre de Chianti et un morceau de gorgonzola, a toujours son franc-parler, l'appelait : « Le grand-maître Nabuchodonosor. »

Je lui demandai le pourquoi de ce sobriquet.

— Parbleu ! me répondit-il ; Petroni, bête à manger du foin...

Mauro Macchi était un Milanais. Quant il mourut, le 24 décembre 1880, il avait soixante-deux ans. Il avait été séminariste. Il fut recruté par Mazzini vers 1845. Mêlé à des conspirations, il dut quitter la chaire de rhétorique où il professait. Il vint alors dans le Piémont ; mais en 1849, il en fut chassé et se réfugia en Suisse ; de là encore il fut expulsé. Cavour, arrivant au pouvoir, lui rouvrit les portes de l'Italie. En 1861, il fut élu député de Crémone, qu'il représenta à la Chambre, jusqu'en 1879, tout en collaborant à un journal des plus irréligieux, le *Libero Pensiero*. Mais Humbert se délectait à la lecture de ses articles ; l'hypocrite roi nomma sénateur le lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Rome.

Pianciani, successeur de Macchi, appartenait à une noble famille des états pontificaux. Ses parents étaient intimement liés aux Mastaï, et lui-même fut un ami d'enfance de Pie IX. Comment dégringola-t-il dans la maçonnerie ? La funeste occasion de cette déchéance est inconnue. J'ai fréquenté Pianciani, et, chaque fois que j'ai abordé la question des premières initiations, il se taisait ou détournait la conversation. Evidemment, il y a là-dessous un mystère.

Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à se brouiller avec ses amis d'enfance. Plus il voyait Jean-Marie Mastaï s'élever dans les honneurs de l'Eglise, plus la haine de Pianciani grandissait. Cette haine devint forcenée, furieuse, exaspérée, implacable. Il se mêla activement à la révolu-

tion romaine, prit part à tous les événements de 1848 et 1849, et, la Papauté ayant finalement repris le dessus, il fut, comme les autres chefs révolutionnaires vaincus et justement punis, classé par les sociétés secrètes au nombre des martyrs. Une auréole luciférienne à Petroni, une auréole semblable à Pianciani, et voilà deux saints de la secte dont les premiers principes sont le crime et la profanation. A ce point de vue, Petroni et Pianciani faisaient bien la paire : la différence entre eux est que le second n'était pas un imbécile ; en revanche, il était un gredin fieffé, un profond scélérat.

Il fallut l'usurpation piémontaise et l'abstention des catholiques dans les votes pour faire de Pianciani un personnage. Il devint maire de Rome, député et vice-président du parlement italien.

Et, à propos de ce triste individu, il est de mon devoir d'apporter quelques rayons de lumière dans un incident anticlérical qui a fait grand bruit, mais qui n'a jamais été, je crois, complètement élucidé pour le public. Je veux parler de l'infect roman qui causa tant de scandale, non seulement en France, mais dans le monde entier ; car la maçonnerie donna le mot d'ordre de répandre partout cette œuvre infâme. Je respecte trop mes lecteurs pour écrire seulement le titre de ce honteux roman, tissu des plus abominables calomnies ; je me contente de dire qu'il s'agit du plus violent outrage qui ait été fait à la mémoire du saint pape Pie IX. On sait que l'un des grands remords de M. Léo Taxil fut de s'être constitué l'éditeur du libelle exécrable ; on sait aussi, aujourd'hui, le nom du journaliste qui l'écrivit, et qui naguère fut contraint d'avouer sa mauvaise action, accompagnant son aveu d'excuses qu'il faut croire sincères. Mais ce que personne ne sait, et, en tout cas, ce qui n'a pas été dit encore, c'est que l'écrivain qui prêta sa plume à cette infamie ne fut, dans l'affaire, qu'un simple scribe et que son rôle se borna à pasticher en français les faux renseignements provenant de Rome même. L'auteur, le véritable auteur, c'était le comte Luigi Pianciani, qui, pour inventer de nouvelles calomnies, quand son imagination perverse était à court, recourait, dans cette infernale besogne, à la collaboration de son digne collègue en maçonnerie, le F∴ Petrucelli della Gatina.

Pianciani a porté, dès cette vie, la peine de ses crimes. Le jour où je le vis pour la première fois, il me fit horreur ; son visage était rongé par une hideuse maladie ; il n'avait plus rien d'humain dans la figure ; il ne parvint jamais à se guérir complètement. La main de Dieu s'est appesantie sur lui et sur les siens. Pianciani, que l'on voyait si souvent à Rome se carrer dans un superbe landau le long du Corso et à la promenade du Pincio, a vu sa fortune s'écrouler tout à coup. Il est mort dans la misère, et tout récemment, sa veuve en était réduite, pour vivre, à vendre des



allumettes sur les marches de ce palais de Montecitorio, où l'ennemi acharné de Pie IX trôna si longtemps comme vice-président de la Chambre des députés.

De Tamajo, de Riboli, de Bovio, de Crispi, je n'ai rien à dire ; ce serait faire perdre au lecteur son temps que de lui donner des notes biographiques, si brèves fussent-elles, sur ces chefs francs-maçons dont la vie est plus que suffisamment connue.

Dans un ouvrage comme celui-ci, l'intérêt se porte surtout sur les personnages plus ou moins mystérieux, qui se complaisent à rester dans une pénombre discrète, qui agissent sans trop se montrer au public. De ce nombre est le sculpteur Ettore Ferrari, dont la secte a fait un député. Mais Ferrari, au sein des arrière-loges, est un maçon des plus actifs. Les profanes ne voient en lui que le sculpteur qui a déshonoré le Champ de Flore, à Rome, en y érigeant, comme une sacrilège insolence à l'adresse de la Papauté, sa statue de Giordano Bruno, le moine apostat ; ils ignorent qu'Ettore Ferrari est un des occultistes les plus à la mode dans les assemblées secrètes du lucifériauisme italien.

Et Cresponi ? je ne puis manquer de l'esquisser en quelques traits. Lui, c'est l'homme énigmatique par excellence ; il est Sicilien et doit avoir, à cette heure, entre quarante-cinq et cinquante ans. Il porte longue sa noire chevelure abondante et bouclée ; le nez est un vrai promontoire, très effilé. Il n'est pas marié. Grand commis-voyageur du Palladisme, il appartient à la catégorie des sectaires qui font peu parler d'eux, qui se commettent rarement dans les simples loges et se réservent pour les aréopages et les triangles. Il passe sa vie à aller d'un bout de l'Italie à l'autre, visitant tous les centres où se trouvent des arrière-loges. Charleston lui a donné, en outre, pour principal mandat, la surveillance de Lemmi et de Bovio. Une de ses joies est de se transformer, de se déguiser, pour dire le mot, et d'assister à une réunion sans être deviné par personne ; il s'est créé ainsi cinq ou six personnalités très distinctes, pour chacune desquelles il a ses diplômes et tous les papiers nécessaires. Tomaso Cresponi est aussi un occultiste renforcé ; mais il ne se borne pas aux œuvres magiques en société palladiste, avec des collègues : il est un amateur passionné de l'hermétisme, de la cabale, de la nécromancie ; il opère en chambre, et pour lui tout seul. Les lucifériens qui le fréquentent sont au courant de ces habitudes étranges ; il laisse, en effet, échapper des confidences, dans des moments de griserie intellectuelle. Une légende s'est créée autour de lui, dans les triangles romains : d'aucuns le disent évocateur de premier ordre et répètent tout bas qu'il va parfois, la nuit, au Colisée, où devant lui, sans témoins, il fait défiler des légions de fantômes.

Il est, enfin, un personnage qui mérite les honneurs d'une présentation spéciale à mes lecteurs. C'est l'illustre Giambattista Pessina, de Naples. Du reste, il m'a mis lui-même dans l'agréable obligation de consacrer quelques pages à son individu et à son Souverain Sanctuaire de Memphis et Misraïm.

Ceux qui s'imagineraient que Pessina est l'inventeur de la poudre commettraient une monstrueuse erreur; il y avait beau temps qu'on tirait le canon à l'époque de sa naissance. Pourtant, il n'y a pas lieu de l'assimiler à Petroni. Pessina est tout le contraire d'un génie, et il n'a pas l'ombre d'une chance de passer à la postérité; mais, néanmoins, il n'est pas dépourvu d'une certaine malice; il est ce que, dans notre style fin-de-siècle, on appelle un « roublard ». Seulement, sa roublardise ne s'applique qu'à la concentration des métaux. Hors de là, il n'est guère malin, le pauvre homme; ce qui ne l'empêche pas de s'en croire, pourtant. Ainsi, on m'a raconté qu'en donnant ses leçons d'escrime, il ne négligeait jamais l'occasion de s'offrir à ses élèves pour leur apprendre le français; car il est convaincu qu'il parle notre langue avec une pureté remarquable; vous allez voir un échantillon de sa science!

Dès l'apparition de cet ouvrage, un lecteur parisien, aimant à rire, peut-être un franc-maçon appartenant à la catégorie des sceptiques, expédia à Pessina les deux premières livraisons, dans le but, sans doute, de provoquer une explosion du sublime hiérophante. Sans attendre la suite de la publication, Pessina prit feu comme une cartouche de dynamite sur laquelle se serait brusquement assis le gros Bruff, et le très illustre et très puissant souverain grand-maître du Rite oriental et primitif de Memphis et Misraïm, c'est-à-dire l'homme qui, sans s'en douter, a fourni à un adversaire investigateur les moyens de pénétrer dans la maçonnerie occulte, s'est empressé d'adresser à mes éditeurs une épître qui est à encadrer. Ces deux premières livraisons, ces seize pages, qu'il avait sous les yeux, ne donnaient connaissance à Pessina que d'une partie des confidences reçues par moi de Carbuccia, et seulement de ce que j'ai cru devoir publier d'abord; Pessina a donc cru qu'il s'agissait uniquement d'un récit d'une tierce personne, et, par conséquent, qu'il lui serait facile de nier; tout coupable, même pris en flagrant délit, commence toujours par une négation. Mais, depuis lors, Pessina a reçu connaissance des livraisons qui ont suivi, et il n'a plus bougé. J'ai même tout envoyé au grand chancelier du rite, le capitaine Vincenzo Mineo, demeurant rue Pietrarsa, n° 18, à Portici, près de Naples; aucun des misraïmites italiens n'a contesté l'exactitude des renseignements jusqu'à présent donnés par moi sur leur rite essentiellement hermétique et cabalis-



tique, et je les mets bien au défi de prouver qu'il y a la moindre erreur sur ceux qu'il me reste encore à donner.

Si Pessina avait été quelque peu malin, s'il avait eu la patience d'attendre la suite de mes révélations, il aurait vu que je n'étais parti en guerre que bien armé de toutes pièces ; il aurait constaté que, si ce nom de « docteur Bataille » ne réveille rien dans ses souvenirs, il n'en est pas moins vrai que l'auteur de cet ouvrage connaît sur le bout du doigt tout le misraïmisme, tout l'occultisme et jusqu'aux derniers mystères des triangles palladiques, que nombre de membres de son Suprême Conseil, à lui, Pessina, ne connaissent pas ; il aurait compris, ainsi qu'il le comprend à cette heure, que ce catholique, mieux inspiré que lui, plus habile que lui, et surtout, incontestablement protégé dans son entreprise par une grâce spéciale, parle et écrit en témoin documenté, en homme qui a vu de près ce qu'il raconte et à qui on ne peut opposer que des dénégations vaines.

Cela dit, voici, dans toute sa beauté, la lettre mirifique de Pessina, qui, ne fût-ce que pour s'éviter le ridicule, aurait beaucoup mieux fait de s'exprimer en italien :

Egrèges messieurs Delhomme et Briquet,
éditeurs, rue del' Abbaye, 13,
Paris.

Pour une étrange combinaison m'est parvenue entre les mains N° 1 et 2 réuni du journal *le Diable au XIXe Siècle*, que s'imprime pour vos thipes, et j'ai admiré la pénétration des lâches, masqués sous un faux nom, qu'ont formé le libelle fameux à mon regard. Et je dis libelle fameux, car ils croyant d'être maîtres en calomnie ont devenus des misérables pigmées sans connaissance de quiconque loi maçonnique. Si ça ne fût pas, ou ils eussent fait sottise pour ne se dévoiler pas, ils auraient dû comprendre que mes facultés sont autant limitées, de ne pouvoir pas en aucun moyen accomplir ce que confesse Carbuccia, ni ils auraient signés d'un nom de personne que je ne connais pas.

S'ils se croyent autant à courant des organisations de notre ordre, ils auraient dû savoir que sur moi existe un Conseil Suprême auquel est donné le pouvoir de tout. Donc, le reconte de Carbuccia c'est un libelle.

Mais à part ultérieurs raisonnements, à vous, Messieurs, vous étant prêté d'imprimer sous votre firme des faits injurieux et des calomnies à mon regard, y court l'oblige de me manifester le nom des auteurs, non pour que je leur puisse demander une réparation cavalleresque, car aux calomnieurs et aux anonimes ne se peut concéder l'honneur du traitement que s'agit parmi les gentilhommes, mais seulement pour leur faire faire la personnale connaissance avec le Très Illustre Procureur de la République, qui a des moyens bien soluteurs pour le malheur qui travaille êtres semblables.

En attendant une parole de réponse, me croyez, messieurs les Editeurs, avec estime distincte.

Très obligé
G.-B. PESSINA ∴.

Naples, 27 décembre 1892.





LES MAÇONNES IRRÉGULIÈRES OU DISSIDENTES

M[lle] Maria Deraismes, Conférencière.

M[me] Paule Mink, Journaliste.

Dégagée du charabia pessinesque, cette lettre est précieuse. Le grand hiérophante, n'ayant lu que les seize premières pages de ma publication au moment où il s'est servi de sa bonne plume de Tolède, s'est imaginé que l'ouvrage était dû à une collaboration entre Carbuccia, franc-maçon, et un écrivain quelconque, mais profane, signant du pseudonyme de « docteur Bataille ». Carbuccia n'est pas, comme moi, trempé pour la lutte ; il s'est retiré de la secte, lorsqu'il en a compris le vrai satanisme ; mais, ne voulant pas s'exposer à des vengeances qu'il redoute, il a quitté l'Italie, je l'ai dit (page 21), et même l'Europe ; en un mot, il a fait peau neuve et s'est réfugié dans une lointaine retraite, que mon devoir d'hon-

nête homme me prescrit de n'indiquer à personne. Pessina, qui a constaté la disparition de Carbuccia de Naples, sait bien que celui-ci ne tombera pas dans un piège grossier, tendu sous les apparences d'une controverse quelconque entre le grand hiérophante et lui. Aussi, le très illustre chef misraïmite s'est-il cru bien à l'aise pour opposer d'avance un démenti à tout ce que le docteur Bataille publierait.

Mes lecteurs savent ce que valent les démentis maçonniques. Mais ce qui est mieux, c'est que Pessina, à mille lieues de se douter qu'il avait affaire à un véritable et complet initié, ayant pénétré même dans le *Sanctum Regnum*, a apporté, tout en ayant soin de ne parler qu'à mots couverts, une nouvelle preuve de la suprématie du Palladisme. « Au-dessus de moi, dit-il, existe un Conseil Suprême auquel est donné le pouvoir de tout. » Eh ! oui, je le savais, cela, Giambattista, et ta lettre ne m'a rien appris. Je ne t'ai pas donné, mon bonhomme, et je ne te donnerai pas, dans tout le reste de mon ouvrage, plus d'importance que tu n'en as. Toi aussi, tu sers au recrutement des triangles ; mais tu n'en es pas le chef. Ce n'est pas à Naples, ni en Europe, qu'est le Conseil Suprême, auquel tu dois obéissance ; je l'ai fait connaître ce Conseil Suprême, qui se nomme le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, et il tient ses séances sous la présidence du souverain pontife de la maçonnerie universelle, à Charleston, siège du Suprême Directoire Dogmatique ; tu vois, mon pauvre ami, que j'en sais aussi long que toi.

Quant aux menaces de procès, on pense combien elles sont peu de nature à m'émouvoir. Pessina peut, quand il le voudra, déposer sa plainte entre les mains du procureur de la République ; il lui est loisible d'assigner le docteur Bataille et ses éditeurs ; l'assignation donnée à l'auteur d'un ouvrage est parfaitement valable, ce nom fût-il un pseudonyme ; et j'affirme à Pessina qu'il aura bien devant lui, à l'audience, l'auteur réel de cette publication. J'ajoute même que Pessina en sera pour ses frais. Cela, je le lui prédis, sans crainte de me tromper ; car je ne l'ai nullement calomnié. Je ne traite Pessina ni de voleur ni d'assassin. Il se peut que le jour vrai sous lequel je le montre ne lui soit pas très agréable ; mais, dans tout ce que je dis et ai à dire sur lui, il n'y a pas, au sens juridique du mot, les éléments d'une diffamation. N'importe, si Pessina a la démangeaison du papier timbré, qu'il ne se gêne pas ; son procès, je le souhaite de tout mon cœur ; ce n'est pas dans l'odieux que sombrera le grand hiérophante, en notre franc et gai Paris. Mais il n'y a pas que l'odieux pour tuer la franc-maçonnerie ; il y a aussi le ridicule qui est terrible, et tu y prêtes, ô Giambattista, à un degré plus haut encore que tous tes grades. Tes amis n'ont garde de te le laisser soupçonner ; moi, je suis sincère, Pessina, et je te le dis.

Il est un point sur lequel le grand hiérophante fait le modeste. Ce qu'a confessé Carbuccia, insinue le bon apôtre, il n'est nullement en son pouvoir, à lui, Pessina, de l'accomplir par aucun moyen ; ses facultés sont tant limitées !... Une telle déclaration est pour donner à entendre au public qu'il ne se livre pas aux pratiques de l'occultisme.

Ah ! Pessina, mon vieux frère, comme tu aurais été plus habile de laisser, le 27 décembre dernier, ta plume en repos !... Je parlerai de ton occultisme particulier, quand je traiterai la question des talismans diaboliques ; je reproduirai les neuf hiéroglyphes que tu portes toujours sur ta personne et à chacun desquels tu attribues une vertu particulière. Je décrirai ta grande robe de mage, ta mitre égyptienne, ta baguette magique et ta fameuse bouteille (Pessina sans la bouteille ne serait pas complet), que tu déclares t'être indispensable pour évoquer les esprits de Belzebuth, Astaroth et Beffabuc. Je donnerai même le texte de tes principales évocations.

Car Pessina, tout en étant soumis à Albert Pike, lui faisait en catamini une peu loyale concurrence sous le rapport des formules magiques. Pessina a voulu créer une magie, à lui, dont il vend les rituels, entièrement écrits de sa main ; et je vous réponds qu'il y a là des formules qui sont à mourir de rire. Seulement, la magie de Pessina se ressent du peu de science cabalistique de son inventeur ; aussi, le misraïmite qui lui achète ses rituels baroques ne peut s'en servir efficacement, lorsqu'il n'a pas, en outre, la complète initiation luciférienne, la seule permettant de mettre un peu d'ordre dans tout le chaos pessinesque.

Mais le grand hiérophante est convaincu, quand même, de la parfaite efficacité de ses formules ; il les vend consciencieusement, avec l'intime conviction que l'acheteur obtiendra des résultats inouïs. Lui-même, il opère conformément à ses règles. Il a jusqu'à des sirops et des pommades de sa composition, avec lesquels il se parfume selon qu'il évoque tel ou tel esprit. Il avoue, cependant, qu'il ne réussit pas chaque fois ; les esprits ne sont pas toujours bien disposés. Ainsi, par exemple, il n'a pas encore pu passer au travers d'un mur : il a, pourtant, tenté l'expérience dans toutes les conditions requises ; mais le mur, dans lequel il essayait d'entrer, s'est toujours obstiné à rester impénétrable.

Par contre, il a rarement des déboires quand il s'agit pour lui de faire un brin de causette avec Beffabuc ; ce Beffabuc se montre bon diable à son égard et ne tarde jamais de répondre à son appel. Beffabuc lui témoigne une réelle amitié. Il sort de la bouteille magique sous forme de vapeur, prend bientôt corps, emprunte les traits d'un gracieux sylphe (esprit élémentaire de l'air), et s'assied familièrement sur les genoux de Pessina ; celui-ci l'interroge alors, et l'esprit répond volontiers à ses

questions ; après quoi, il rentre dans la bouteille. C'est Pessina qui raconte cela. A-t-il réellement causé avec Beffabuc? ou bien l'apparition de Beffabuc n'a-t-elle existé que dans son cerveau? Je n'en sais rien. Ce que j'affirme, c'est que le grand hiérophante vend bel et bien à Naples ses rituels secrets de magie misraïmite, contenant de nombreuses formules d'évocations, qui ne sont ni celles d'Albert Pike, ni celles des Walder, ni celles de Lemmi.

Pessina est un des chefs de rite qui ont été le plus vexés des divulgations de M. Léo Taxil sur la franc-maçonnerie. Cet auteur publia les mots de passe, mots sacrés et autres mots et signes de convention pour chaque grade des différents rites pratiqués en France ; le rite de Memphis et Misraïm est du nombre ; d'où colère bleue du grand hiérophante. Les autres rites se contentèrent de prescrire les mesures d'ordre que j'ai indiquées plus haut ; Pessina, lui, bouleversa tout ce qui sert aux misraïmites à se reconnaître entre eux ; de telle sorte que nombre de ces mots et signes, tels qu'ils sont aujourd'hui en usage dans ce rite, ne signifient plus rien, étant mal orthographiés, et souvent ne se rapportent pas à l'enseignement du grade auquel ils correspondent. Le vieux Ragon, homme méticuleux parmi les plus formalistes, s'arracherait de désespoir les cheveux, s'il était encore de ce monde et s'il voyait à quel point Pessina a estropié les mots sacro-saints (1).

(1) Voici le tableau officiel des 33 degrés du Rite de Memphis et Misraïm, tel qu'il est aujourd'hui réformé:

DEGRÉS.	TITRES DES GRADES	MOT DE PASSE	MOT SACRÉ	AGE	BATTERIE
1er	Apprenti	Tubalchaïn	B-o-o-z	3 ans	000
2e	Compagnon	Scibalet	Ja-chin	5 ans	00000
3e	Maître	Giblin	Mac-benach	7 ans et plus	000-000-000
4e	Maître Secret	Jod-Adonaï-Jrach	Zi-za	81 ans	000000-0
5e	Maître Parfait	Acacia	Jeo-vach	8 ans	0000
6e	Maître Intime	Joaben-Zerbel	J-vach	8 ans	00000000-0 (*répété 3 fois*)
7e	Maître Intendant	Tito	Ja-chinaï	8 ans	00000
8e	Maître Prévôt	Jachinaï	Ju-da	27 ans	000-00
9e	Elu des Neuf	Baïool-cool	Nechac-Necham	8 ans et 1	00000000-0
10e	Elu des Quinze	Zerbal	Beni-ach	10 ans finis	00000-00000-00000
11e	Elu de l'Inconnu	Stolchin	Abi-ram		000000-0-00
12e	Elu Parfait	Moabon	Ocol-li		00-0
13e	Elu de l'Arche Sacrée	Gabaon	Sci-balet		00-000-000-00-00-0
14e	Elu de la Voûte Sacrée	Beamachech	Arda-rel	49 ans	00-000-0000
15e	Chevalier de l'Epée	Libertas	Juda-Beniamin	70 ans	00-0 (*répété encore 5 f*)
16e	Chevalier d'Orient	Elaï	Ga-barim		Israël ! Israël ! (*Acclam*)
17e	Chevalier du Tabernacle	Adar	Esrim		00000 (*répété encore 4 f*)
18e	Chevalier Rose-Croix	Emanuel-Zorobabel	I.·.N.·.R.·.J.·.	33 ans	000000-0
19e	Sage Philosophe	Abadon	Za-bulon		
20e	Sage Persan	Nimachimiach	Ra-zach		00
21e	Sage Noachite	Adonaï	Sti-bium		000000
22e	Sage du Liban	Jeovach	J-ram		000-000-0
23e	Sage du Temple	Jeléon	Alsim-fas		00000
24e	Sage de la Lumière	Jeovach	Me-caton		00-0000-00-0
25e	Chevalier du Serpent	Antiochia	Arbas-Falamas		000-0
26e	Chevalier du Delta Sacré	Arbas	Mi-imo	81 ans	00-0-00-0-00-00
27e	Chevalier du Feu Sacré	Razach	Stol-chin		0-00
28e	Chevalier du Soleil	Stibium	Adonaï-Abra		000000000
29e	Chev. de la Propagande	Adriel	Mo-riach		000000000
30e	Prince du Rite, équivalant au Chevalier Kadosch	Nekam-Menachen	Nekam-Adonaï-Parascool	Je ne compte plus les ans	000-000-0
31e	Grand Inquisiteur	Gibor	Zao-Belbac		0-0-0
32e	Grand Inspect. Général	Adir-Adiram	Uriel-Jeovach	1 siècle et plus	0-00-00
33e	Souver. Pr. de l'Ordre	Isis-Osiris	Zao-Gibor	30 ans	000

Autre modification à noter, pour le rite de Memphis et Misraïm : il a été l'objet d'une « réforme », c'est-à-dire que les grades *avoués* ont été réduits à trente-trois, comme au Rite Écossais ; mais cela n'empêche pas les chefs de signer 96e et 97e, tout comme par le passé, et Pessina, en particulier, de délivrer des patentes de grades cabalistiques supérieurs, lorsqu'il pense avoir affaire à quelqu'un de sûr et de mûr pour les triangles de la maçonnerie suprême.

Dans les deux premières livraisons de cet ouvrage, il a été dit, et ce très affirmativement, que Pessina vend ses diplômes à un prix fort au-dessus de la valeur du parchemin employé pour ces certificats d'initiation ; ce qui constitue un réel commerce. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que le titulaire du diplôme soit volé ; ce qu'il paie, ce n'est pas le parchemin, c'est la signature du grand hiérophante ; et cela prouve que cette signature a une valeur haut cotée. Mais c'est tout de même un commerce. Un « gentilhomme » aussi « cavalleresque » devrait faire œuvre d'un sublime désintéressement et se borner à réclamer au client le prix du parchemin. Or, le lecteur aura remarqué que notre gentilhomme, dans son épître, n'a rien répondu à ce sujet ; il se borne à décerner l'épithète générale de « calomnieux » à tout l'ensemble de la publication.

Pourtant, Pessina n'avait pas lieu d'être muet à ce sujet ; il lui était facile de répondre qu'il est bien plus généreux que les chefs des autres rites ; car ceux-ci vendent leurs grades horriblement cher. En disant cela, Pessina eût fait une déclaration parfaitement conforme à la vérité, puisque, en somme, son tarif particulier est très abordable, il faut lui rendre cette justice ; grâce à lui, la maçonnerie misraïmite est à la portée, sinon des humbles prolétaires, tout au moins des gens un peu à l'aise, qui veulent s'offrir le luxe d'avoir un haut grade sans être cependant écorchés.

Pessina m'obligeant à mettre les points sur quelques-uns des *i* qui le concernent, je vais placer sous ses yeux son propre tarif.

Ainsi, chez Pessina, pour parvenir au grade de Maître (3e degré), cela ne coûte que 100 fr. pour les trois grades, tandis qu'en France l'initiation d'Apprenti va toujours, à elle seule, de 120 à 150 fr. Un Maître misraïmite, créé tel dans un atelier français et qui désire être transformé en Rose-Croix authentique (18e degré), n'a que 46 fr. à débourser chez le grand hiérophante, s'il a l'avantage de faire sa connaissance à Naples ; on reconnaîtra que c'est pour rien. Veut-il être initié Kadosch (30e degré) de la main même du dévoué Pessina ? c'est 80 fr. de plus ; n'est-ce point là le triomphe du bon marché en maçonnerie ? Au-dessus, les prix sont un peu plus élevés ; mais que sont les 150 fr. demandés par Pessina pour l'initiation au 33e degré, auprès des 3,000 fr. exigés en Amérique pour



l'obtention du même 33° degré dans le Rite Ecossais? Du reste, voici le tarif de l'aimable Pessina ; j'en garantis la rigoureuse exactitude :

Initiation au 1er degré, Apprenti	45 fr.
Passage au 2e degré, Compagnon	15 »
— 3e degré, Maître	40 »
Ensemble, pour les 3 grades symboliques :	100 fr.
Augmentation de lumière, ou première distinction accordée au Maître méritant, sous forme de l'initiation au 4e degré, dit Maître Secret	5 »
5e, 6e, 7e et 8e degrés … pour chacun de ces grades :	1 »
Promotion au 9e degré, Elu des Neuf	10 »
10e, 11e, 12e, 13e et 14e degrés … pour chacun de ces grades :	1 »
Promotion au 15e degré, Chevalier de l'Epée	5 »
16e et 17e degrés … pour chacun de ces grades :	1 »
Grande augmentation de lumière, initiation au 18e degré, dit Chevalier Rose-Croix	15 »
19e, 20e, 21e, 22e, 23e et 24e degrés … pour chacun de ces grades :	1 »
Promotion au 25e degré, Chevalier du Serpent	10 »
26e, 27e, 28e et 29e degrés … pour chacun de ces grades :	1 »
Honneurs de la grande lumière, donnant le droit définitif d'entrée dans les aréopages, ou initiation au 30e degré, dit Prince du Rite (équivalant au grade de Chevalier Kadosch)	60 »
Ensemble, pour parvenir de la loge à l'aréopage :	126 fr.
Grades supérieurs du régime officiel :	
Initiation au 31e degré, Grand Inquisiteur	130 »
— 32e degré, Grand Inspecteur Général	140 »
— 33e degré, Souverain Prince de l'Ordre	130 »
Nota : Les diplômes pour constater les initiations sont sur papier; le prix du diplôme, lorsqu'il est sur parchemin, augmente les droits de	5 »
On ne peut parvenir à la parfaite lumière qu'en passant par tous les degrés successivement; en cas de dispense d'initiation aux degrés intermédiaires, les droits sont néanmoins exigibles pour chacun des degrés franchis, conformément aux prix fixés ci-dessus.	
Le prix de chaque *Nihil Obstat* est de	5 »

Un dernier mot pour montrer à quel point le grand hiérophante est un homme conciliant. On peut, dans les cas où l'on est reconnu exceptionnellement digne, traiter à forfait. Ainsi, un Maître d'un rite quelconque, qui désire se placer sous l'obédience du Souverain Sanctuaire de Memphis et Misraïm, et qui est jugé suffisamment éclairé pour recevoir d'emblée le 33e degré, n'a à payer à Pessina qu'une somme à débattre, soit 300 fr. d'ordinaire, et 400 fr. au maximum.

Le chef suprême des misraïmites est, on le voit, tout à fait bon enfant. Aussi ses adeptes lui sont-ils très dévoués. Il y a quelque temps, Pessina eut l'idée de publier un journal maçonnique bi-mensuel, *les Pyramides de Memphis ;* l'abonnement, payable par semestre d'avance, coûtait 8 fr. pour l'Italie, 10 fr. pour les autres états d'Europe, et 12 fr. pour

l'Amérique, l'Asie et l'Australie. Le journal, malheureusement, n'eut pas une longue existence ; quand il disparut un beau matin, les abonnés versèrent d'abondantes larmes, mais aucun ne réclama le remboursement des numéros payés d'avance et non servis.

Je n'étonnerai personne en disant que Pessina a des jaloux, peu nombreux, il est vrai. L'un d'entre eux est un autre grand-maître du rite ; c'est le F.·. John Yarker, de Withington, chef du rite en Angleterre. John Yarker, une mauvaise langue, m'a raconté une anecdote curieuse. Lorsque Garibaldi mourut, sa succession comme souverain grand hiérophante, c'est-à-dire maître général du rite pour tous les pays du globe, fut ouverte. En vertu de la constitution misraïmite, le scrutin a lieu à Naples. Pessina, qui gouvernait déjà le rite pour l'Italie, posa sa candidature et fit valoir les avantages de sa situation personnelle. Les grands électeurs envoyèrent leur suffrage sous pli cacheté. Le scrutin fut dépouillé à Naples, avec toute la solennité nécessaire, devant les membres du Suprême Conseil, érigés en contrôleurs pour la circonstance ; le résultat constaté fut que Pessina était *unanimement* élu souverain grand hiérophante. Or, le grand-maître d'Angleterre, John Yarker, affirme qu'il avait voté pour lui-même. D'où il suit que : ou Yarker est un simple « blagueur », ou bien un esprit (probablement Beffabuc) a opéré une substitution de suffrages pour faire triompher plus sûrement son protégé ; quant à Pessina, il ne saurait être soupçonné d'avoir tripoté les votes, car il ne faut pas oublier qu'il est avant tout un « gentilhomme cavalleresque. »

Le Souverain Sanctuaire du Rite oriental et primitif de Memphis et Misraïm a son siège : vico dei Carbonari, n° 11, à Forcella (faubourg de Naples). C'est là aussi le domicile actuel de Pessina. Le Suprême Conseil pour l'Italie est composé comme suit : Vincenzo Bernabei, avocat, à Naples ; Alfonso Basso, avocat, à Naples ; Rafaële de Lago, avocat, à Naples ; Vincenzo Mineo, capitaine de la réserve, à Portici ; Leopoldo Cesaroni, capitaine de la réserve, à Naples ; David Norfini, capitaine de la réserve, à Naples ; Nicola Landi, major de la réserve, à Naples ; docteur Antonio Ricca, capitaine-médecin de la réserve, à Naples ; Donato Caputo, capitaine d'artillerie, à Naples ; Carlo Farina, employé aux finances, à Naples ; Augusto della Vida, professeur de littérature, à Florence ; Ernesto Assanti, employé, à Florence ; Giuseppe Conti, capitaine de la réserve, à Palerme ; Francesco Pessina, maître d'armes, à Catane ; commandeur Domenico Margiotta, docteur ès-lettres et philosophie, à Palmi ; chevalier Vincenzo Ingoglia, professeur de sciences naturelles, à Castelvetrano ; chevalier Carlo Pessina, sous-directeur de l'École magistrale militaire, à Rome ; Pasquale Melacrino-Tristani, à Reggio-de-Calabre ; Luigi Renault, artiste-peintre, à Livourne ; Salvatore Martorana,

employé civil, à Palerme; chevalier Giuseppe Pessina de Marinis, à Naples.

N'oublions pas que le grand hiérophante Giambattista Pessina a décerné le titre de grand-maître honoraire du rite et grand protecteur du Souverain Sanctuaire de Naples au sieur Achille Laviarde, se disant Sa Majesté Achille Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, successeur de M. de Tonneins, aventurier et toqué célèbre, dit Orélie-Antoine Ier. En attendant que ses sujets veuillent bien se civiliser et l'inviter à monter sur son trône, dans lequel il n'a jamais eu encore le plaisir de s'asseoir, Achille Ier demeure modestement boulevard Rochechouart, 110, à Paris. Si vous avez la curiosité de voir le monarque araucanien et patagon, voilà l'adresse; c'est au second au-dessus de l'entresol; mais ne vous trompez pas de porte, car la porte en face est celle de l'appartement occupé par une demoiselle professeur de danse excentrique pour les habituées du Moulin-Rouge.

En voilà assez sur l'illustre et puissamment grotesque Giambattista Pessina, du moins pour le moment. Il ne faut pas que le plaisir de lui montrer que je le connais mieux qu'il ne me connaît, moi, m'entraîne à des digressions; trop prolongées, elles feraient perdre à cet ouvrage son véritable caractère. Mais il n'était pas inutile de dépeindre un bonhomme si splendidement ridicule, au milieu de tout ce monde mystérieux de conspirateurs et de lucifériens fanatiques. Du reste, il ne faut pas oublier que le grotesque est un des signes du satanisme. Les sectateurs du prince des ténèbres, ayant perdu le sens du vrai et du beau, se vautrent à plaisir dans l'absurde, dans le stupide, dans le laid, dans toutes les hideurs de l'horrible, tantôt effrayant, tantôt grotesque. Ce n'est pas parce que Pessina prête à rire, qu'il cesse d'être un conspirateur et un pratiquant de l'occultisme.

Ici, dans ce chapitre, j'ai conduit le lecteur sur le théâtre de la grande lutte engagée par Satan contre l'Église catholique romaine, et j'ai fait défiler quelques-uns des chefs qui ont joué récemment ou qui jouent encore un rôle militant.

Dans un autre chapitre, je montrerai l'action engagée. Je ne me contenterai pas, moi, de donner, d'après un bulletin officiel où n'est imprimé que ce que Lemmi veut laisser mettre et ce qu'il arrange à sa guise, les résolutions votées par le congrès maçonnique de Milan (du 28 septembre au 9 octobre 1881) et confirmées par l'Assemblée constituante de l'Ecossisme italien, dans sa séance du 2 juin 1882. Je dirai comment, sous quels chefs de groupes, par quels moyens, a été mis à exécution, notamment, l'article 10 des résolutions de la secte, concernant l'organisation spéciale

destinée à combattre et à détruire la Papauté à bref délai ; j'expliquerai le fonctionnement et tout le secret mécanisme de cette infernale machine de guerre, qui sape et démolit graduellement le catholicisme en Italie, préparant ainsi l'avènement du jour où Lemmi et ses complices espèrent faire décréter par les pouvoirs publics l'expulsion du Souverain Pontife et des cardinaux hors de la péninsule. Il y a eu des complots; je les dévoilerai ; quels que soient les coupables, je les nommerai.

Est-ce à dire, pourtant, que tout franc-maçon italien trempe dans le crime, soit qu'il s'agisse d'un assassinat brutal à commettre, soit qu'il s'agisse de se livrer aux œuvres diaboliques du palladisme?... Non, certes. Il en est qui se tiennent en dehors des intrigues de Lemmi et consorts ; qui, soupçonnant peut-être ou ignorant complètement le fond satanique de la doctrine secrète, restent étrangers aux triangles ; qu'un caractère ardent, exalté même, a conduits à la secte, ou qui, au contraire, d'un tempérament enclin à une bénignité excessive, y sont entrés sans méfiance et n'ont pas l'énergie nécessaire pour secouer le joug. Ceux-là sont égarés dans un milieu, dont forcément ils se retireront un jour ou l'autre, les ardents par un brusque retour à la vérité, les timides par lassitude. Ces maçons, à l'âme honnête, que la corruption de leur entourage n'a point pervertis, ne sont pas nombreux, il est vrai, surtout dans les hauts grades ; mais ils existent.

Je citerai, entre autres : Cavalotti, un très loyal garçon, sincère ami de la France, littérateur éminent, au cœur épris d'idéal ; Bosdari, député d'Ancône, doux comme une fillette ; le poète Margiotta, de Palmi, écrivain distingué, doublé d'un érudit ; le major Gattorno, de Gênes, brave comme l'épée, mais d'un aveuglement déplorable en tout ce qui n'a pas trait à la vulgaire probité. Sur ce point, Gattorno est incapable de la moindre faiblesse ; pour rien au monde, on ne lui aurait fait donner la main à l'infect Bordone, un des gros bonnets de la secte, qu'il traitait carrément, en loge et ailleurs, d'escroc, de voleur, de filou.

Par contre, il convient de signaler une basse classe d'agents maçonniques, absolument méprisables ; ils forment une catégorie d'espions d'un genre à part, d'une espèce à la fois dangereuse et répugnante. Ce sont les *pseudo-faux-frères*. Leur bande, disséminée dans tous les pays, joue un rôle inavouable, sous les ordres directs du Chef d'Action politique ; car c'est Lemmi qui a imaginé ce mécanisme secret, dont il met en mouvement les divers rouages, assez convenablement graissés par le Souverain Directoire Exécutif de Rome. Et voici comment ils fonctionnent :

L'agent secret de Lemmi, celui qui a été choisi pour la malpropre besogne que je dévoile, est *toujours un juif*. Pike s'appuyait volontiers sur les protestants ; Lemmi, juif lui-même, leur préfère ses coreligion-

naires. Le franc-maçon juif, qui devient le salarié du Directoire Exécutif de Rome, va chez les catholiques et simule une conversion. Naturellement, il trouve bon accueil : un israélite qui demande le baptême, quelle joie pour les croyants à l'âme droite, pour les convaincus enthousiastes ! et si ce juif converti est en même temps un franc-maçon repentant, intarissable en promesses de consacrer désormais, dans sa sphère modeste, sa vie au triomphe de l'Église, l'allégresse est complète, la reconnaissance déborde, c'est à qui tuera le veau gras en l'honneur du converti.

Dès lors, son rôle commence, un rôle à deux fins, ainsi qu'on va voir. D'une part, notre homme réussit à se glisser un peu partout chez les défenseurs de la religion : il recherche les catholiques militants, les présidents et secrétaires de comités et d'œuvres, les principaux rédacteurs des journaux conservateurs, ceux des membres du clergé qui se mêlent personnellement à la lutte contre la secte impie ; il ose même aller chez les évêques ; bref, il se crée le plus de relations possible ; et alors il transmet à Lemmi, régulièrement, les résultats de son espionnage, du moins ceux qui lui paraissent être de nature à intéresser le Chef d'Action politique. D'autre part, il a soin de faire valoir ses connaissances en matière maçonnique ; il sera d'un concours très utile, affirme-t-il ; il peut se procurer encore des documents précieux ; et, en effet, il vend aux catholiques des volumes, annuaires, bulletins, rituels et autres publications qui, pour n'être pas dans le commerce ordinaire, ne sont néanmoins nullement secrètes, puisqu'il suffit, au premier venu, des métaux indiqués au tarif et d'une équerre adroitement tracée sur la poitrine pour se les procurer dans les librairies maçonniques. Il ne manque pas de dire que cela lui coûte très cher.

C'est en se livrant à ce commerce, pour lui fort productif, qu'il entretient la confiance et qu'il étend de jour en jour davantage le réseau de ses opérations. Et ainsi, tout ce que la secte a surtout à cœur de laisser ignorer aux profanes, il contribue à le cacher, précisément en ayant l'air de fournir des renseignements sur tout ce qui touche à la maçonnerie, et, en réalité, en ne parlant jamais que de ce qui se rapporte aux faits déjà avérés et aux institutions non niées par les chefs.

Jamais le juif faux-converti, à la solde de Lemmi, n'avouera l'existence du Palladisme ni celle des rites féminins.

Sur la question de l'occultisme luciférien : ou il fera l'ignorant, même s'il a reçu l'initiation des hauts grades sans l'anneau, et, s'il voit qu'il a devant lui quelqu'un bien certain du fait, il préférera passer, sur ce point, pour avoir appartenu à la catégorie des nigauds ; ou bien, s'il est doué d'une certaine dose de cynisme, il niera carrément, il prétendra avec hardiesse être au courant de tout et par conséquent être en mesure

d'affirmer que la haute maçonnerie satanique n'existe pas, que Mgr Meurin et les autres auteurs antimaçonniques qui ont avant moi soulevé ce coin du voile ont été trompés par de vaines apparences, par de faux bruits. Si on lui parle du Souverain Directoire Dogmatique de Charleston, il brouillera tout à plaisir et le confondra volontairement avec le Suprême Conseil Écossais de cette même ville.

Sur la question des loges androgynes, la réponse du pseudo-faux-frère est à peu près invariable. Selon lui, il y a eu autrefois des sœurs maçonnes; mais, depuis longtemps, il n'y en a plus. Ou encore, il y en a dans quelques pays, mais non dans le pays au sujet duquel on l'interroge. Sa dernière concession est que, s'il y a des loges de femmes, par impossible, alors ce sont des loges irrégulières, non reconnues par les Grands Orients et les Suprêmes Conseils, et fonctionnant en dehors de la maçonnerie.

En résumé, le pseudo-faux-frère, en feignant d'apporter son concours aux catholiques et en se faisant payer d'eux quelques menus services, fortifie, par son témoignage censément impartial, les négations officielles dont la secte est si prodigue sur certains points ; de cette façon, juif avant tout, il touche de l'argent des deux côtés ; mais c'est aux sectaires qu'il est acquis, et non aux chrétiens, dont il ne parle qu'avec un souverain mépris, hors leur présence.

Ces dangereux agents du grand-maître italien sont plus nombreux qu'on ne suppose, et l'on ne saurait trop s'en défier. Un grave tort de M. Léo Taxil, dont je suis loin de partager certaine manière de voir, a été de ne pas porter ses investigations du côté de la juiverie maçonnique : il en aurait découvert de belles sur les Lemmi, les Bleichroeder, les Cornélius Herz et autres francs-maçons israélites qui ont su prendre une part importante à la direction de la secte. M. Drumont, lui, a été plus perspicace, et il est probable qu'un pseudo-faux-frère, en qui il aurait bien vite flairé le juif, ne lui en imposerait pas.

Du reste, les agents secrets de Lemmi sont faciles à reconnaître ; dans n'importe quel pays, ils ont, je le répète, un signe distinctif qui les dénonce, pour peu qu'on y prenne garde ou qu'on se renseigne : *il n'y en a pas un qui ne soit juif.*

Puisque je viens de rappeler le soin que prennent les sectaires de cacher aux profanes l'existence des sœurs maçonnes, je crois opportun de dire, en passant, deux mots de la principale ruse employée par eux pour faire croire qu'il n'y a chez eux que des frères, exclusivement.

La maçonnerie androgyne fonctionne en vertu d'une organisation spéciale, qui peut, sans la moindre difficulté, être tenue secrète pour ceux des frères eux-mêmes auxquels les ateliers d'adoption et autres analogues

Diplôme de MAITRESSE TEMPLIÈRE,



D∴ O∴ M

EXCELSUS

Reformatum Novumque Palladium

ROME

0005870

V

A — E

RATIO

EMANCIPATIO

FELICITAS

IGNIS

CARITAS

UBERTAS

LABOR

ÆQUILIBRIUM — ÆQUITAS

MALTE

0005996

1312

179348526

NEW AND REFO

★ Obédience immédiate du Suprême

A tous les Vrais Élus et Parfaits I

Salut sur tous le

SANTÉ! **STA**

A la gloire de l'Eternel Père, dont le nom en 7 lettres est ineffable, et dont le Temple est la
A la louange des 76 Chefs célestes qui environnent le trône du Dieu-Bon, qui sont sa défens
Plus particulièrement : par Uriel, Ariel et Nuriel ; par Rachmiel, Zadkiel et Nogah ; par R
Nous, soussigné, Chef Terrestre, siégeant en notre Grand Triangle, au climat d'Asie, sous
Ayant appris, reconnu et admiré le zèle intelligent qui, dès sa quinzième année, animait la
dans les termes du calendrier grégorien), ère vulgaire, à *(nom de la ville de naissance, mis en cryptographie)*, et dé
Après avoir procédé à un scrupuleux examen de sa conduite, tant en triangle que hors triang
et régulière ; après avoir, au surplus, fait comparaître devant ladite réunion la Très Digne Sœur
assistants combien l'instruction jusqu'alors à elle donnée lui avait été profitable ; enfin, après qu'ell
L'avons promue au plus haut grade auquel une Sœur puisse atteindre, l'admettant à jouir
C'est pourquoi, Nous faisons savoir à tous les Grands Triangles que la Très Chère, Digne e
TRÈS ECLAIRÉE ET VAILLANTE MAITRESSE TEMPLIERE, le *(ici la date maçonnique de l'initiation à ce h*
de *(nom de la ville où siège le Grand Triangle)* ; et Nous mandons, à tous nos Frères et Sœurs du Palladi
de besoin et dans l'accomplissement de sa mission, et, aux Frères et Sœurs des grades palladique
Tous Vrais Elus et Parfaits Initiés ajouteront foi à la présente Patente, signée et scellée pa
la condition expresse que la titulaire présentera en même temps sa carte d'identité, portant son
scellée de notre même sceau que ci-dessous, et a été délivrée à notre Très Eclairée et Vaillante S
Fait et conçu, écrit et donné, avec respect et vénération des nombres mystérieux **77** et **666**,
Elus et Parfaits Initiés, lieu illuminé d'un rayon divin et où règnent la paix, la vertu, la foi, l'esp
Vallée de *(nom de la ville où siège le Grand Triangle)*, le jour du mois de l'an de la Vra

Au nom du Gr∴ Tr∴ Saint-Juli

LE GRAND-MAITRE PRÉSIDENT :

O Floréal

PARIS — N° 12 — 000558

Modèle usité dans les Grands Triangles de France, Suisse et

et dernier degré féminin du Rite Palladique


.A.·.G.·.

EXCELSIOR

Palladium Réformé Nouveau

MED PALLADIUM

rectoire Dogmatique de Charleston ★

, répandus sur la surface du globe,

nts du Triangle!

TÉ! **POUVOIR!**

le tous les hommes;
soutien, et qui seront les associés de son triomphe:
Padaël et Méodim;
spices de notre Sainte-Loge-Mère **Le Lotus de France, Suisse et Belgique:**
Digne Sœur Chevalière Elue *(ici le nom maçonnique de l'initiée, titulaire du diplôme)*, née le *(date de sa naissance,*
ée dans le monde profane *(ici les prénoms et le nom de l'initiée, mis en cryptographie)*;
rès avoir fait part du résultat de notre enquête à nos Frères et Sœurs assemblés en tenue triangulaire
llère Elue ci-dessus nommée; après l'avoir interrogée en séance, afin qu'il fût constaté par tous les
, de grand cœur et avec foi, satisfait à tous les devoirs exigibles des réelpendiaires.
nais des honneurs, droits et privilèges des Maîtresses Templières.
stre Sœur Chevalière susnommée a été bien régulièrement créée, constituée, proclamée et reconnue
e, au sein du Grand Triangle établi sous le titre distinctif *(nom du Grand Triangle initiateur)*, en la vallée
e la reconnaître aussi comme telle, de lui rendre tous les honneurs que de droit, de l'assister en cas
rieurs, de lui obéir.
s, contresignée et timbrée par la Grande-Maîtrise du Lotus de France, Suisse et Belgique; et ce, sous
it en photographie et sa signature *ne varietur*, laquelle carte d'identité est contresignée par Nous,
même jour et sous la même date que la présente Patente.
e climat d'Asie et sur l'autel du Grand Triangle présidé par Nous, en l'endroit connu des seuls Vrais
, l'amour, la science, la modestie, la discrétion et la plénitude de tous les biens.
ière 00058...

Pour contrôle et approbation de la Souveraine Grande-Maîtrise du Lotus:

Sophia ∴

elgique (Nota : le diplôme de HIÉRARQUE est semblable, sauf variations du texte intérieur)

doivent rester fermés. De temps en temps, donc, on pousse quelques-uns de ces demi-initiés non participants aux mystères d'Isis à déposer une motion tendant à établir des loges de femmes. Les bons jobards ne se font pas répéter l'invite, et c'est des deux mains qu'ils signent une pétition dans ce sens, adressée au Grand Orient ou au Suprême Conseil. Là-dessus, les chefs du rite insèrent gravement dans le bulletin officiel un décret rejetant la pétition, en s'appuyant sur ce que « la constitution s'oppose à la création de loges féminines régulières ». Et, chaque fois que la question des sœurs maçonnes est soulevée dans la presse profane, vite Grands Orients et Suprêmes Conseils font reproduire par les journaux amis les fameux décrets. Le tour est joué.

En France, on a poussé même la mystification plus loin. En 1882, eut lieu l'extravagante farce que voici : une loge située au Pecq (Seine-et-Oise) donna à M[lle] Maria Deraismes l'initiation d'après le cérémonial du Rite Ecossais (*masculin*) au grade d'Apprenti ; M[lle] Deraismes était donc créée, non pas sœur, mais bien frère ; c'était une innovation audacieuse. Les frères du Pecq, qui ne pratiquaient aucun rite androgyne, avaient voulu simplement faire une sorte de manifestation politique et rendre honneur à la récipiendaire, sans aucune arrière-pensée. Mais l'occasion de faire un éclat à ce propos était trop belle pour que la Grande Loge Symbolique la laissât échapper : elle mit aussitôt en sommeil la loge du Pecq, qui avait, en effet, contrevenu à tous les règlements et usages. Et les malins de s'écrier : « Vous voyez qu'il n'y a pas de femmes dans la franc-maçonnerie ; en voici une, et très respectable, qu'on a essayé de nous glisser ; vlan ! la loge a été fermée ! »

Le plus beau, c'est que, depuis cette aventure, M[lle] Maria Deraismes est convaincue qu'elle est la seule Française de ces temps-ci qui ait reçu l'initiation maçonnique ; on lui a remis le petit tablier de peau blanche des frères Apprentis, et elle ignore que, justement pour cela, c'est elle qui est une maçonne irrégulière, une maçonne non reconnue, et qu'elle ne serait même pas admise comme visiteuse dans les loges féminines d'Espagne, le seul pays où la maçonnerie androgyne ne fasse pas mystère de son existence. La vérité est qu'il y a en France une sœur-frère à tablier blanc de peau, et plus de huit mille sœurs portant tablier de satin orné de broderies symboliques, cordon de soie moirée bleu, ponceau, vert ou rose, suivant les rites, et jarretière de satin avec ces mots brodés : *Silence et Vertu*. Et je ne parle pas ici des sœurs des triangles !

Mais, s'il existe une personne du beau sexe qui, tout en étant initiée, ne soit pas néanmoins ce qu'on appelle une sœur-maçonne, d'autre part, il est des lucifériennes en dehors même des triangles ; ce sont des dames ou demoiselles qui honorent Satan à leur manière, qui n'appartiennent

pas officiellement à la secte, et qui sont pourtant animées de son esprit. Ces personnes sont, en quelque sorte, des maçonnes dissidentes. Telle, par exemple, madame Boyanowitch, dite Paule Mink, qui cache si peu ses sentiments, qu'elle a donné à son fils, né à Montpellier, les prénoms de « Lucifer-Blanqui » ; ce qui lui valut une vive discussion avec l'officier de l'état civil, celui-ci refusant d'enregistrer de pareils prénoms. Les Paule Mink ne sont pas l'exception, je vous prie de le croire ; dans mon chapitre sur les lucifériennes dissidentes, j'en montrerai bien d'autres, et j'annonce d'ores et déjà à mes lecteurs des étonnements qui iront jusqu'à la plus complète stupéfaction.

En terminant la seconde partie de cet ouvrage, et avant de faire descendre le lecteur dans cette succursale de l'enfer, que j'appelle « la fabrique de crimes », avant de le faire assister aux grandes séances de spiritisme luciférien, avant de montrer et d'expliquer les hystériques et les démoniaques, qu'il ne faut pas confondre, j'ai le devoir de rassurer les catholiques sur les suites de ma campagne.

Ce serait, en effet, une erreur de croire qu'une fois cet ouvrage publié, je considérerai ma mission comme terminée. Non ! J'ai fait ma profession de foi : je suis surtout homme d'action ; je ne cherche pas le bruit, l'éclat, le tapage ; je veux seulement entraver l'œuvre malsaine de la franc-maçonnerie satanique, lutter contre la secte maudite et pour la sainte cause du seul et vrai Dieu.

Pour continuer ce que j'ai froidement exécuté pendant onze années, mes mesures sont prises. Lemmi et les autres chefs s'en doutent bien ; car, dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, ils ont pu reconnaître, eux, des allusions à des faits postérieurs à l'affaire qui m'a valu le retrait de mes titres maçonniques (voir page 157). Et ils se demandent comment j'ai pu assister à telles séances des plus secrètes, après mes difficultés avec les maîtres du Palladium. Je sais que cette situation inquiète tout particulièrement Lemmi. Mais, je l'en préviens bien, il aura beau chercher, il ne trouvera pas.

Je retournerai, quand je le voudrai, dans les triangles, et Cresponi lui-même ne me reconnaîtra pas ; l'étude que j'ai faite de lui m'a profité, à tel point que nous nous sommes déjà rencontrés plusieurs fois, sans qu'il se soit douté qu'il avait devant lui le cher docteur dont il fit la connaissance en octobre 1880, à Calcutta.

Lorsque je fus cité à comparaître devant mes pairs lucifériens, j'avais tout prévu, j'avais paré à tout ; je tenais à ce que mon enquête ne fût interrompue à aucun prix. Et, en effet, je l'ai poursuivie à ma guise, comme je puis la reprendre demain, même après avoir publié cet ouvrage. Envers

et malgré tous, en dépit même des agents secrets que Lemmi me lancera dans les jambes (il a déjà commencé), je combattrai la franc-maçonnerie chez elle ; poitrine découverte, mais inconnu.

Il y a un curieux roman d'Ernest Capendu, intitulé : *le Capitaine La Chesnaye*. Il s'agit de trois frères, qui ont entre eux une ressemblance frappante, mais qui sont d'accord pour ne paraître former qu'une seule individualité ; ce qui déroute tout le monde ; les alibis sont si frappants, qu'on se demande si le capitaine n'a pas le don d'ubiquité.

Eh bien, mon cas est précisément le contraire de celui-ci. Trois personnalités très distinctes sont réunies en un seul et même individu.

Le docteur Bataille, c'est l'écrivain antimaçonnique ; cette signature est un bon nom de guerre ; elle sent le combat. Quant au nom d'état civil, qui est bien celui d'un docteur et d'un marin, — car je suis vraiment l'un et l'autre, — je n'ai fait aucune difficulté de le donner, quand il s'est agi de fournir des preuves de mon existence, aux personnes venant me voir, non par pure curiosité, et me présentant d'autre part certaines garanties. Enfin, il y a la personnalité maçonnique que je m'étais constituée en prévision de l'incident qui, sans cela, eût mis fin à mon enquête.

Tout ce que je puis dire, c'est que ma personnalité maçonnique n'est pas française ; que j'ai joué les chefs palladistes, après quelques années de fréquentation des triangles, exactement comme j'avais joué Pessina à mes débuts ; qu'il n'y a qu'une personne au monde connaissant le secret qui me vaut de pouvoir aller même à Charleston, si je veux, et d'y recevoir tous les honneurs réglementaires ; mais que cette personne ne parlera pas, ne peut pas me trahir ; car je la tiens ; un avis adressé à Lemmi concernant ceci, vaudrait à cette personne une riposte terrible qui la mènerait en cour d'assises et sûrement aux travaux forcés à perpétuité dans son pays.

C'est pourquoi, je suis bien tranquille, et mes lecteurs peuvent l'être. Tant qu'il le faudra, je serai l'œil qui surveille Caïn.



E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.

TROISIÈME PARTIE

FABRIQUE DE CRIMES

CHAPITRE XVII

Les ateliers et le laboratoire secrets de Gibraltar.

Tout le monde sait, soit pour l'avoir entendu dire dans des demi-aveux échappés à des sectaires d'arrière-loges, en un instant d'oubli ou de remords, soit pour l'avoir lu dans des fragments de rituels des hauts grades, qu'à Naples existe un laboratoire de pharmacie et de toxicologie occultes maçonniques qui fournit aux ultionnistes du monde entier les poisons dont ils ont besoin pour exécuter les arrêts de mort prononcés par les chefs secrets.

On dit aussi que le poison servant aux vengeances de la secte est unique et qu'il s'expédie dans de minuscules flacons spéciaux, dont le dessin a même été publié. L'étiquette de ces flacons porte imprimée cette mention: *Manna di San Nicola di Bari* (manne de saint Nicolas, de Bari). Cela ressemble donc à un inoffensif purgatif.

Tandis que j'en parle, je vais tout de suite donner la formule et la préparation de cette manne, telle que le « *Codex sacræ pharmacopeæ* », manuscrit que toutes les arrière-loges possèdent, la reproduit. Cette formule est donc absolument authentique, et tous les grimoires d'occultisme la contiennent, écrite en latin. Les Kadosch modernes n'ont fait que la recopier.

La voici :

« Prenez un gros crapaud, et enfermez-le dans un bocal avec des « vipères et des aspics ; donnez-leur pour toute nourriture, pendant plu- « sieurs jours, des champignons vénéneux, de la digitale, de la ciguë ; « puis, irritez-les en secouant le bocal, en y introduisant un bâton avec « lequel vous les tourmenterez et les obligerez à se battre les uns contre « les autres, jusqu'à ce qu'ils meurent de colère et de faim. Vous les « saupoudrerez alors d'écume de cristal pulvérisé et d'euphorbe ; puis, « vous les mettrez dans une retorte bien bouchée, et vous en absorberez « lentement toute l'humidité par le feu ; vous laisserez ensuite refroidir,

« et vous séparerez la cendre des cadavres de la poussière incombustible « qui sera restée au fond de la retorte. Vous aurez alors deux poisons « de même nature et de même activité, identiques par conséquent dans « leurs effets, l'un liquide et l'autre en poudre, que vous emploierez sui- « vant le cas. »

Cette formule méritait d'être reproduite. Elle montre que la maçonnerie proprement dite est absolument ignorante et inintelligente, qu'elle est incapable de rien créer par elle-même, ne sachant pas suivre le progrès et se l'assimiler, puisqu'elle en est restée encore, officiellement et rituellement tout au moins, à des formules et à des procédés de l'occultisme le plus antique, et à l'affreuse cuisine, malpropre et écœurante, des Canidie et des Médée.

Il en est tout autrement quand on franchit la maçonnerie vulgaire, quand on passe des arrière-loges dans les triangles, c'est-à-dire lorsqu'on pénètre dans le satanisme, dans les sacrariums et les laboratoires du luciférianisme pur, tel qu'il se pratique depuis vingt-deux ans en vertu de l'initiative de Mazzini et d'Albert Pike.

Ici, en effet, le Maudit est plus près de son adorateur, qui sait, lui, à quoi s'en tenir sur la personnalité du grand architecte ; l'esprit du mal met lui-même la main à la pâte ; il fait du luciférien un chimiste, un microbiologiste, à côté duquel le simple maçon, resté dans les offices, dans la souillarde, à la porte de la cuisine, n'est que le dernier des marmitons, qu'un vulgaire laveur de vaisselle.

Avec le luciférien, nous allons pénétrer dans l'empoisonnement scientifique, qui n'a plus aucun rapport avec les produits du laboratoire napolitain (lequel, soit dit par parenthèse, était établi, en 1878, non à Naples même, mais à Torre-del-Greco, près de Naples, et il se pourrait qu'aujourd'hui il n'existât plus). Ceci me servira d'entrée en matière, maintenant que j'aborde l'analyse de toutes les hautes et basses œuvres de l'occultisme au dix-neuvième siècle.

Il me reste, en effet, à faire connaître au public, d'après le plan que je me suis tracé :

Les ateliers et le laboratoire secrets de la secte, c'est-à-dire le lieu de fabrication des objets du culte luciférien, et celui de la fabrication du poison des triangles palladiques, en fournissant quelques détails.

Le Magnétisme Occulte, partie qui comporte deux subdivisions générales : 1° la question du spiritisme ; 2° les hystériques et les démoniaques. Dans la première subdivision, je montrerai les Pseudo-Spirites, les Vocates Procédants, et les médiums lucifériens ou Vocates Élus. Dans la seconde, j'expliquerai ce que c'est que l'hystérie ; je suivrai la science moderne sur le terrain qui lui est propre, en élucidant ce qui a rapport

à l'hypnotisme ou hystérie provoquée (inhibition, catalepsie, somnambulisme, suggestion). Là, le lecteur observera avec moi que le sujet, entièrement soumis à la volonté qui le domine, ne peut cependant exécuter que des actes appartenant au domaine naturel, quelque incompréhensibles que paraissent souvent les faits constatés. Puis, nous aborderons l'examen des démoniaques, qui appartiennent, non à la science humaine, mais au domaine surnaturel ; nous étudierons l'obsession, la possession accidentelle, l'extase diabolique ; je réserverai, pour le chapitre consacré à Sophie Walder, la possession à l'état latent, laquelle est essentiellement particulière à la Théurgie.

La Mancique ou magie divinatoire. On constatera que ceux qui s'y livrent : sont ou des charlatans dupeurs, ou des fanatiques trompés par le démon, puisque Satan n'a pas la science de l'avenir. Nous passerons en rapide revue les charlatans vulgaires (chiromancie, onéirocritie, aéromancie, hydromancie, pyromancie, cartomancie) et les œuvres manciques criminelles (anthropomancie), pour terminer par l'astrologie (l'écriture des étoiles, les horoscopes) ; ce qui me permettra de présenter le cabaliste Lemmi sous son curieux aspect d'astrologue.

La Nécromancie contemporaine. Ici, le lecteur observera que tous ceux qui se livrent à ces œuvres occultes, même les non-lucifériens, sont, sans exception, des fanatiques trompés par leurs sens ou par le démon ; car les trépassés ne peuvent pas apparaître sans la volonté expresse de Dieu, et Dieu ne tient évidemment aucun compte des appels aux âmes des défunts, avec accompagnement de formules superstitieuses, qui sont invariablement ou des prières coupables ou des sommations animées d'un esprit diabolique. Cette partie comporte donc deux subdivisions : 1° les apparitions imaginaires (évocateurs hallucinés ; comment on arrive à cette hallucination particulière qui fait voir de vains fantômes) ; 2° les apparitions réelles (évocateurs satanistes ou lucifériens ; exemples pris en dehors des triangles palladiques).

Sous le titre de « Pratiques diverses de l'occultisme », je montrerai ensuite les principales superstitions et les maléfices les plus usités : talismans, envoûtements, etc.

Le Combat contre l'Église, telle sera une des parties les plus importantes de mon ouvrage. Ici, je ferai toucher du doigt l'action matérielle de la secte, et j'arracherai les masques sans pitié. Huit subdivisions : 1° la déchristianisation des peuples catholiques (particulièrement l'organisation anticléricale en Italie) ; 2° le rôle des sœurs maçonnes, et comment fonctionne le système de la Maçonnerie féminine ; 3° les juifs dans la franc-maçonnerie (juifs cabalistes, juifs sceptiques, juifs athées) ; ce chapitre contiendra des révélations qui causeront bien des étonnements,

et les neuf dixièmes des francs-maçons eux-mêmes ne seront pas les moins surpris ; 4o les dessous de l'anarchie et du nihilisme ; 5° le plan des chefs secrets (document d'une importance exceptionnelle) ; 6° les complots contre la Papauté, et, spécialement, histoire d'un complot contre la vie de Léon XIII ; 7° l'état général de la franc-maçonnerie universelle ; 8° les bilans annuels de la secte (extraits des archives du Souverain Directoire Administratif de Berlin).

La Goëtie, ou magie noire. Là, sera très clairement expliquée la différence entre les satanistes et les lucifériens, selon le classement même d'Albert Pike ; je donnerai le texte de l'excommunication prononcée contre les satanistes par le souverain pontife luciférien. Cette partie comporte deux subdivisions : les satanistes non organisés ; et les satanistes organisés.

Les Lucifériens dissidents, tel sera le sujet de la X[e] partie de cet ouvrage, partie ayant deux subdivisions. 1° Les croyants en Lucifer réhabilité et nouveau Messie : ce sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, des « lucifériens amateurs », parmi lesquels des gens du monde, de la plus haute société ; ces occultistes bizarres considèrent que Lucifer se réconciliera un jour avec Dieu, sera le Messie de la fusion de toutes les religions en une seule, et que l'humanité adorera dès lors une divinité en trois personnes, se composant de Jéhovah (Dieu le Père), de Jésus-Christ (Dieu le Fils), et de Lucifer (Dieu le Saint-Esprit). 2° Les adoratrices de la Blanche : ce sont des lucifériennes encore plus bizarres que les occultistes dont je viens de parler ; celles-ci féminisent le démon, mais ne lui donnent ni le nom de Satan ni celui de Lucifer ; leur doctrine est qu'à la divinité du Mal, dieu noir ou dieu des prêtres, il faut opposer la divinité du Bien, déesse blanche, dont les prêtres, trompant les peuples, ont fait un archange insexuel, frappé de déchéance et qualifié mensongèrement de diable, prince des démons ; en somme, c'est là un néo-manichéisme, avec un dieu-mâle et un dieu-femelle, pratiqué en secret par grand nombre des adhérentes aux groupes féministes et professé déjà publiquement, mais en termes plus ou moins voilés, par plusieurs cheffesses des diverses chapelles d'émancipées.

L'avant-dernière partie de mon ouvrage sera consacrée à la Théurgie, ou magie blanche. Cinq subdivisions. 1° Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon, c'est-à-dire le Palladisme. 2° Le Feu Eternel, paradis des élus lucifériens ; nous verrons la théorie palladiste du Feu, une des ruses les plus étranges du démon pour supprimer chez ses croyants fanatiques et aveugles la crainte de l'enfer ; c'est ici que je publierai les prétendues révélations fournies aux adeptes par le prétendu crâne de Jacques Molay. 3° Les prestiges lucifériens, appelés « œuvres de grand rite » ; je trai-

terai la question des possessions à l'état latent, qui sont, d'après les palladistes, des incarnations des esprits de lumière, et le lecteur étudiera avec moi, de la façon la plus complète possible, le cas extrêmement curieux de Mlle Walder. En passant, je montrerai, tant à propos des prestiges qu'à propos du culte luciférien des triangles, les apostats qui jouent un grand rôle dans la maçonnerie occulte : Albert Pike recom-



UN COUPLE D'APOSTATS LUCIFÉRIENS

DESPILLIERS — Mme DESPILLIERS

du Rite de Memphis et Misraïm, et du Rite Égyptien Réformé

mandait d'attirer au Palladisme ou tout au moins aux aréopages de Kadosch les « prêtres adonaïtes »; il indiquait comment il fallait s'y prendre pour leur donner à réfléchir et les convaincre de la vérité luciférienne; il en est, exception des plus rares, qui se sont, hélas! laissé entraîner dans l'abîme et qui, devenus francs-maçons, n'ont pas tardé à déchirer avec scandale leur soutane ou leur froc monastique; d'autres ont rompu publiquement d'abord avec l'Eglise et sont venus ensuite à la haute maçonnerie, se vouant au sacerdoce occulte de Satan; tel, par

exemple, le P. Despilliers, bénédictin de Solesmes, qui s'est conduit si indignement qu'il a dû être expulsé de l'ordre dont il est le vivant déshonneur, qui a osé porter les plus calomnieuses accusations de péculat et de simonie contre l'irréprochable et vertueux dom Guéranger, et que j'ai retrouvé dans les arrière-loges misraïmites avec une religieuse détournée de ses devoirs par lui, apostate qu'il présentait comme sa femme et qui coopérait à ses œuvres diaboliques. Le lecteur peut être certain que je traiterai avec tout le tact nécessaire cette question délicate des Judas du clergé; leur nombre est d'ailleurs si infime, que ces défections ne tirent pas à conséquence. Dès à présent, je dois dire même que je n'ai jamais rencontré, soit dans les arrière-loges soit dans les triangles, ni jésuite, ni dominicain, ni franciscain, ni carme, ni chartreux, ni trappiste; il m'apparaît certain, à moi témoin racontant impartialement et laissant aux théologiens le soin de rechercher les causes, il m'apparaît, dis-je, que voilà six ordres religieux où de pareilles chutes sont chose absolument inconnue. Par contre, les bénédictins n'ont vraiment pas de chance; j'aurai à en citer plusieurs, dont un franc-maçon militant en même temps que religieux, pourvu d'importantes fonctions, vénéré même, mais cachant habilement son jeu, son infamie. 4° Un chapitre sera consacré aux évocations des palladistes et aux apparitions qui se produisent dans leurs triangles. 5° Le nouveau grand-œuvre, c'est-à-dire la recherche de l'*homunculus;* car la maçonnerie occulte de nos jours n'en est plus à la recherche de la pierre philosophale, laissée aux détraqués vulgaires; les grands triangles ont en tête un souci soi-disant scientifique bien autrement formidable; ils aspirent ni plus ni moins à *créer* l'être humain vivant, destiné à vivre et à se développer, et cela en dehors des lois de la formation naturelle, sans gestation ni parturition.

La XIIe et dernière partie portera pour titre : le Combat contre Dieu. Trois grandes subdivisions : 1° le nombre mystérieux 77, ou la Hiérarchie Diabolique; 2° le diable à l'assaut du Saint-Sépulcre; 3° le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ, d'après le livre *Apadno.* Je ferai connaître ici comment les occultistes lucifériens classent les démons et démones constituant les chefs des milices infernales ou, selon leur expression, les généraux de l'armée des esprits de lumière; je donnerai ainsi les noms des 76 principaux diables qui, joints à Lucifer, forment le nombre 77, si en honneur dans la maçonnerie à partir du grade de Rose-Croix, nombre dont aucun initié avec l'anneau ne reçoit l'explication, attendu qu'elle n'est donnée que dans les triangles du Palladium Réformé Nouveau; je dirai, toujours d'après les occultistes lucifériens et en réservant aux autorités ecclésiastiques compétentes le soin de réfuter les mensonges des sectaires, combien de légions ces chefs infer-

naux ont sous leurs ordres, quels sont leurs titres respectifs à la cour de Satan, et quelles spécialités ont adoptées les principaux d'entre eux. Je montrerai, d'autre part, les manœuvres déjà commencées en Terre-Sainte par le diable et ses suppôts. Je reproduirai aussi quelques extraits du livre *Apadno*, le plus secret des livres lucifériens, le recueil des prophéties sataniques, tissu d'impostures, puisque l'avenir reste voilé au Maudit, mais qui n'offre pas moins un grand intérêt au théologien et au catholique observateur, attendu que là se trouve écrite l'histoire de l'Ante-Christ et du combat suprême, comme Satan l'enseigne à ses fidèles dans le mystère des triangles palladiques.

A titre de conclusion, enfin, je raconterai comment on s'y prend, chez les lucifériens, pour se débarrasser d'un gêneur, et comment aussi il arrive que ces peu aimables sectaires n'y réussissent pas quelquefois.

Ayant mis sous les yeux du public le sommaire, bref, mais très explicite, de ce qu'il me reste à dire, j'aborde la fabrication des accessoires du culte luciférien, pour passer ensuite à la toxicologie des palladistes.

Jusqu'ici le lecteur m'a, en quelque sorte, fait crédit sur ce qui a rapport à la liturgie de la religion secrète pratiquée dans les triangles. Je lui ai parlé de sculpture, d'architecture, de peinture luciférienne; je lui ai montré quelques instruments de magie ; je lui ai parlé de statues de Baphomet, d'autels, de trépieds, de peintures murales, puis de toute une bimbeloterie, d'étoffes, de vêtements, etc., etc.; mais la nature de mon récit de première exploration m'obligeait à ne pas entrer dans les détails.

Le moment est venu de préciser sur ces points, de mieux décrire tous ces ustensiles et de dire où et comment on les fabrique.

Ce ne sera pas là un des côtés les moins curieux de mes divulgations.

Il faut bien, en effet, que les matériaux divers qui entrent dans cette fabrication soient pris quelque part, qu'un procédé spécial, des ouvriers spéciaux soient employés à cette besogne, et que, enfin, les expéditions se fassent de la manufacture aux endroits de destination.

Eh bien, si vous le voulez, pour entrer dans le cœur de la question, prenons tout de suite le bois. Le bois sert à la confection des autels, des bancs, des chaises, des balustrades de l'orient, des encadrements de certains panneaux et tableaux, des sphères à serpent enroulé, des maillets, des tables triangulaires ou pentagonales, de bon nombre de statues, notamment celle du Baphomet.

Quel bois emploie-t-on? et d'où provient-il?

Tout est réglé avec méthode dans l'occultisme. Ainsi, les bois employés pour les objets du culte au sein des triangles sont au nombre de sept, et l'on doit, rituellement, s'en servir à l'exclusion de tous les autres. Ces



bois sont les suivants : *lotus* (alizier), *ulmus* (orme), *cedrus* (cèdre), *ilex* (yeuse, qui est une espèce de chêne, dite chêne vert), *fraxinus* (frêne), *ebenus* (ébène), *robur* (rouvre, qui est le chêne le plus dur). La réunion des initiales des noms latins de chacun de ces bois forme le mot *Lucifer* ; c'est là la principale raison qui les a fait choisir.

Ces sept bois entrent tous à la fois dans la construction des accessoires du culte luciférien : c'est ainsi que, si l'idole est toute en ébène, ce qui est souvent le cas, le bois qui fera partie du grand autel central sera du cèdre, l'autel de la Sagesse sera en rouvre, la sphère au serpent sera en yeuse, les maillets des premiers officiers dignitaires seront en alizier, les bancs seront en orme, les boiseries appliquées aux murs de la salle seront en frêne : et ainsi de suite, en recommençant la série des sept bois pour les trônes du grand-maître et de la grande-maîtresse, pour les tables-bureaux de l'orateur et du secrétaire, pour les sièges des dignitaires, pour la balustrade de l'orient, pour les cadres des peintures, pour le parquet du plancher, pour le Pastos des initiations de Maîtresse Templière, etc. Le temple tout entier signifiera ainsi, épèlera le nom *Lucifer*. Le lecteur a compris, je n'ai pas besoin d'insister.

D'où proviennent ces bois ?

La réponse est facile et paraîtra même naïve au premier abord. Ils proviennent évidemment des localités diverses qui produisent ces espèces, sous les différents climats et dans les différents pays de la terre, et, naturellement aussi, des localités qui produisent les plus belles de ces espèces.

Je n'ai pas à faire à cet égard un cours complet de botanique, de xylographie luciférienne, qui ferait hors d'œuvre ; il me suffira de citer une particularité typique, qui pourra servir de moyen de contrôle.

Ces bois ne doivent pas être coupés à toute époque de l'année ; pour devenir hiératiques lucifériens, il est nécessaire qu'ils réunissent certaines conditions. D'abord, il faut que l'arbre choisi ait exactement un multiple de sept comme diamètre de largeur ou d'épaisseur, et, en outre, qu'il soit coupé à une longueur formant un multiple de onze. Ensuite, l'époque de la coupe rituelle des arbres appartenant aux sept espèces lucifériennes ne coïncide pas du tout avec l'époque habituelle de la coupe agriculturale et exploitative : cette époque est en général, pour tous les bois, l'entrée de l'hiver ; au contraire, pour les bois lucifériens, la coupe doit s'en faire en juillet, août et septembre, le 7, le 9, le 11 et le 13, dans la nuit ; cette dernière condition n'est pourtant pas absolument indispensable, à cause de la difficulté de l'exécution qui éveillerait les soupçons. Mais si, à l'une des dates que je viens d'indiquer, vous voyez quelqu'un en train de couper un arbre de l'une de sept espèces que j'ai



Ariel battit à tour de bras le maladroit évocateur, jusqu'à ce que celui-ci, étendu par terre, fût sans connaissance. (Page 498.)

dites, vous pouvez être bien certain d'avoir devant vous soit un affilié du palladisme soit au moins un homme exécutant une commande reçue d'un chef de triangle. Se méfier aussi des trains de bois expédiés en juillet, août et septembre, c'est-à-dire hors de saison, soit par terre, soit par eau.

Telles sont les règles en ce qui concerne le bois de sculpture, de mobilier et de construction, employé dans les temples lucifériens.

Ces règles ont cependant une exception ; en d'autres termes, dans un

cas qui est unique, les conditions de diamètre et de longueur, et même d'espèce, ne sont pas obligatoires.

Tout bois qui provient d'un endroit décrié, tel que vieux cimetière abandonné, ou encore vieux bois de justice, guillotine, potence ou billot, anciennes boiseries de prison ou de bagne, peuvent et doivent servir aux usages que nous savons. Mais il y a par-dessus tout un bois qui prime les autres, un bois que les lucifériens recherchent et emploient avec une préférence fanatique ; c'est le bois des églises (chaire, maître-autel, stalles de chœur) des vieux monastères, des anciens couvents dont les religieux furent expropriés par la Révolution.

Il existe encore des vieilles abbayes occupées autrefois par des ordres monastiques qui ne se sont pas reconstitués, ou des abbayes qui n'ont pas été rachetées par leurs légitimes propriétaires, parce que le domaine qui en dépendait avait été morcelé lors de la vente des biens dits nationaux et parce que, pour une raison ou pour une autre, le rachat n'était plus possible; les lucifériens recherchent ces couvents, ces abbayes, transformés aujourd'hui en châteaux ou en fermes, et, lorsqu'ils y découvrent de vieux bois, ils les achètent sous n'importe quel prétexte.

Enfin, parmi les bois adonaïtes, selon l'expression des sectaires, le *nec plus ultra*, c'est celui des calvaires ; rien n'attire la haine satanique comme ces grosses croix en bois que la piété des fidèles élève aux carrefours des grandes routes. Ces croix sont souvent brisées la nuit, parfois même complètement abattues, par des malfaiteurs irréligieux qui demeurent inconnus ; d'importants fragments de ces calvaires disparaissent, sont volés. Voilà l'explication de ces outrages au Divin Sauveur, outrages accompagnés de vol. Ces bois servent aux lucifériens. C'est une manière raffinée de profanation, de sacrilège, et rien, on le sait, ne peut être plus agréable à l'esprit du mal.

Je citerai, en particulier, comme ayant servi à cet abominable emploi, toute la boiserie de l'antique abbaye de Marbach ; cette importante abbaye, fondée à la fin du onzième siècle par des augustins, eut longtemps une prospérité éclatante ; quand la tourmente révolutionnaire eut accompli ses ravages, l'abbaye séculaire était à jamais ruinée ; aujourd'hui il n'en reste qu'une tour, des parties de chœur et quelques colonnes romanes du cloître. On peut voir ces augustes ruines près d'Eguisheim, patrie du saint pape Léon IX, sur la route de Strasbourg à Bâle. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, dès les premiers moments, le pillage du monastère fut organisé et que les juifs cabalistes, qui de tout temps ont pullulé dans la Basse Alsace, raflèrent tout ce qu'ils purent. Lorsque Isaac Long établit le Suprême Conseil de Charleston, il possédait à profusion des bois et des métaux provenant de Marbach, boiseries de la cha-

pelle, bronzes, cuivres, argents et ors des crucifix, des statues de saints, des patènes, ciboires, calices, ostensoirs. Le métal fut mis à la fonte, le bois utilisé de diverses façons ; Albert Pike n'est pas le premier à avoir prescrit ces profanations. Tout l'écossisme de Charleston a été approvisionné ainsi, et aujourd'hui encore les juifs cabalistes, dont les aïeux ont pillé l'antique abbaye, prétendent conserver dans leurs familles les derniers restes du vol.

Marbach a donc été, en quelque sorte, une mine inépuisable. Tout ce que contenait le monastère a passé aux lucifériens. Deux triangles palladiques en Espagne, celui de Madrid et celui de Valence, ont divers objets fabriqués avec d'importants fragments ; le reposoir diabolique qui sert d'autel aux ateliers secrets de Gibraltar, dont je vais parler, et tout le mobilier du Sanctum Regnum, de Charleston, proviennent de l'abbaye de Marbach, sans compter d'innombrables « chérubs », de petites dimensions, disséminés dans les principaux temples lucifériens de l'univers.

On voit, par ce que je viens d'expliquer, que la menuiserie du Palladisme n'est pas quelconque, mais qu'elle a des règles, des arcanes, un rituel. Il était bon de le dire une fois pour toutes et de bien fixer les idées à cet égard.

Ces bois, ceux des sept espèces lucifériennes, une fois coupés et achetés, sont expédiés à leur destination, qui est l'endroit même où est établi un triangle de fondation récente. Bien entendu, l'envoi est fait à une maison de commerce, à un négociant que personne ne peut soupçonner appartenir à la religion occulte, et qui, quelquefois, en effet, ne lui appartient pas et est à mille lieues de se douter de l'emploi qui attend ces madriers, ces poutres, ces lattes, ces blocs, reçus ainsi par lui hors de saison.

C'est, cependant, en général, un maçon qui est choisi de préférence comme intermédiaire, et, autant que possible, un bon nigaud, ignorant l'existence des triangles, un naïf dont les palladistes se servent, sans qu'il se méfie du rôle qu'on lui fait jouer. On n'a, d'ailleurs, en cette matière, que l'embarras du choix.

Sauf pour les objets de nature artistique, lesquels présenteraient trop de difficultés, les bois se travaillent sur place, à l'endroit même où l'on va les employer. Et je signale ce fait qui peut paraître banal, mais qui offre néanmoins cet intérêt, qu'il n'en est pas de même pour les métaux ; car les ustensiles en métal ont une usine de fabrication unique, qui a été primitivement à Naples, et qui est maintenant, comme on va le voir, à Gibraltar.

Pour en finir avec la question des bois, je dirai que ceux provenant de

vols sacrilèges sont, dès leur arrivée chez l'intermédiaire et sous prétexte de besoin pressant, transportés nuitamment dans la maison qui recèle, en son sous-sol, le temple palladique en voie d'établissement. Là, déposés pêle-mêle, ils subissent une première opération, dite de la « désinfection. »

Vous avez bien lu, de la désinfection! Elle consiste, non pas, comme on pourrait le croire, en un lavage, en une injection quelconque de matières antiseptiques, en des fumigations ou toute autre opération sanitaire, mais bien en une cérémonie qui équivaut à une sorte d'exorcisme.

« Infecté » pour le palladiste, veut dire : susceptible d'avoir conservé une imprégnation adonaïte, d'avoir gardé quelque chose, d'animé ou de matériel, qui rappelle ou provienne du culte du Dieu adoré par les chrétiens. Ce quelque chose, il faut le chasser, l'exorciser. Le principal acte de cette parodie est une bénédiction satanique d'eau croupie et polluée, dans laquelle on laisse tomber un fragment du bois à désinfecter.

La cérémonie terminée, des ouvriers lucifériens des différentes parties de la menuiserie ou de l'ébénisterie travaillent, sur des établis ou avec des tours, des scies, les différentes pièces de bois. Il existe, dans chacun des principaux pays, un personnel de ces ouvriers spécialistes affiliés à la secte et habitant d'ordinaire la capitale; lorsqu'un nouveau temple est fondé, ils sont embauchés par la Loge-Mère, qui les indemnise à raison du congé qu'ils sont obligés de prendre à leur atelier profane, et qui les envoie où il faut, très avantageusement payés. Dans la ville du nouveau temple, ils se conduisent le jour avec la plus grande discrétion, n'attirant pas l'attention sur eux, logés chez les frères palladistes, et ils ne travaillent que de nuit.

Le temple en construction et son parvis ressemblent absolument alors à un magasin que l'on installe, avec son arrière-boutique: les ouvriers vont, viennent à la lueur fumeuse des lanternes cadenassées; les coups de marteau résonnent, les scies hurlent, les rabots râclent, ourlant les unes sur les autres leurs symphonies grinçantes; et c'est quelquefois une orgie souterraine de bruits qui fait trépider tous les alentours, qui effraie les voisins, car ceux-ci étonnés n'aperçoivent aucune lumière sortant des soupiraux de cave de la maison mystérieuse; et le passant inoffensif, n'y comprenant goutte, lui aussi, se signe instinctivement, en entendant, au milieu de la nuit, l'éclat sourd, confus, étouffé, de ces clameurs, de ces vociférations bizarres, entremêlées de sonorités de bois et de métal.

Chasses de saint Hubert, courses du diable, magiciennes lavandières des étangs, etc., toutes ces superstitions, en apparence étranges et d'origine inexplicable, ont peut-être comme sources telles ou telles

fausses interprétations des bruits nocturnes dont une région fut le théâtre, durant quelques semaines, pendant que des adorateurs du démon procédaient en hâte à la construction souterraine d'un temple à Belzébuth. En effet, le Palladisme n'est que la forme moderne de la démonolâtrie, et au moyen-âge les précurseurs de nos adeptes des triangles recherchaient pour leurs mystères les grottes inaccessibles et les carrières abandonnées.

En ce qui concerne les métaux qui entrent dans la fabrication des objets du culte luciférien, ils sont au nombre de sept : l'*or*; l'*argent*; l'*acier*, c'est-à-dire le fer combiné avec du carbone et du silicium ou du manganèse; le *cuivre rouge;* l'*étain;* le *plomb;* et le *mercure*, soit à l'état naturel, soit combiné avec du stibium (antimoine).

Le choix de ces sept métaux ne cache aucun jeu d'initiales, comme pour le bois; mais les adeptes du Palladium ont adopté ces métaux, parce qu'ils sont pour ainsi dire classiques dans la magie et dans la cabale. En effet, les occultistes de tout temps ont placé et placent les sept métaux en question sous l'influence de divers astres, qui leur communiquent, à leur dire, les plus étonnantes vertus; chez les lucifériens, en outre, ces astres correspondent à Lucifer et à six esprits haut-placés dans la hiérarchie infernale. Ainsi, l'or est considéré comme étant sous l'influence du soleil; l'argent, sous celle de la lune; le fer et spécialement l'acier, de la planète Mars; le cuivre rouge, de la planète Vénus; l'étain, de la planète Jupiter; le plomb, de la planète Saturne; et le mercure, de la planète du même nom. Il n'est pas nécessaire que les sept métaux soient employés dans chaque objet; mais on ne peut pas, on ne doit pas se servir d'autres que ceux-là.

J'ai donné (page 409) le dessin de divers instruments de magie en usage chez les occultistes. Il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots des principaux de ces ustensiles diaboliques.

Le trident dit de Paracelse est fort à la mode dans les grands triangles ; toute présidente d'un atelier de Maîtresses Templières le porte suspendu à son cordon ; il est aussi le bijou distinctif des Mages Élus. C'est l'instrument de combat contre les maleachs ou esprits adonaïtes. On suppose, par exemple, que les maladies dont un palladiste est affecté sont l'effet de la haine des esprits luttant pour la cause du Dieu-Mauvais, et c'est par le trident de Paracelse que ces maladies seront chassées ou préventivement écartées.

Ce trident est formé de trois dents pyramidales superposées sur un tau. Sur l'une des dents, le fabricant luciférien grave un jod hébreu traversant un croissant d'une part, et, de l'autre, une ligne transversale,

figure qui rappelle hiéroglyphiquement le signe zodiacal de l'écrevisse; sur la dent opposée, il grave un signe mixte rappelant celui des gémeaux et celui du lion. Entre les serres de l'écrevisse, il place le soleil, symbole du royaume du feu, et près du lion, la croix de Saint-André, dont j'ai dit le sens hiératique. Sur la dent du milieu, il grave hiéroglyphiquement la figure du serpent d'Eden, dit serpent céleste, ayant pour tête le signe de Jupiter, planète affectée spécialement à l'esprit Ariel. Du côté de l'écrevisse, on lira le mot *obito*, ainsi traduit : « Va-t-en, recule ». Du côté du lion, on lira le mot *imo*, traduit par : « Quand même, persiste ». Au centre et près du serpent céleste, le fabricant luciférien grave le mot cabalistique *AP-DO-SAL*, composé d'une abréviation, d'un mot talmudique retourné cabalistiquement, et enfin d'un mot entier et vulgaire. Le rituel de l'apostat Constant, dont je possède un exemplaire, explique toutes ces choses étranges ; quand je dis « explique », c'est une façon de parler, car il faut être déjà ferré sur l'occultisme pour comprendre. N'importe, les détails donnés par le docteur en science luciférienne méritent d'être reproduits.

« Pour AP, dit le F∴ Constant, il faut lire AR, parce que ce sont les deux premières lettres grecques du mot *Archée;* pour DO, il faut lire OD ; quant à SAL, il n'y a aucune difficulté d'interprétation. Ce sont les trois substances premières, et les noms occultes d'Archée et d'Od expriment les mêmes choses que le soufre et le mercure des philosophes.

« Sur la tige de fer qui doit servir à emmancher le trident de Paracelse, on voit trois fois la lettre P.P.P., hiéroglyphe phalloïde et lingamique, puis les mots VLI DOX FATO, qu'il faut lire en prenant la première lettre pour le nombre (5) du pentagramme, en chiffre romain (V), et compléter ainsi : *Pentagrammatica Libertate Doxa Fato.* Ceci équivaut aux trois lettres de Cagliostro : L∴ P∴ D∴ »

Ces trois fameuses lettres ont été adoptées par la franc-maçonnerie ordinaire, au 15e degré des principaux rites ; mais leur véritable sens n'est pas révélé aux initiés des chapitres de ce grade. A l'époque de la conspiration générale de la secte contre la royauté et en particulier contre toutes les monarchies ayant pour roi un membre de la famille capétienne à laquelle appartenait Philippe-le-Bel, on traduisait ainsi les trois lettres : *Lilia Pedibus Destrue*, détruis les lis en les foulant aux pieds ; et c'est encore le sens donné dans les pays gouvernés par des Bourbons (Espagne et Portugal). Partout où les Bourbons ont disparu, là où l'on est en république ou en monarchie avec roi d'une race non particulièrement exécrée, en un mot, partout où la lutte est portée surtout sur le terrain religieux, les trois lettres ont leur ordre changé : L∴ D∴ P∴ ; et l'interprétation donnée dans la maçonnerie ordinaire

est : *Liberté De Pensée*. Quant au sens vrai et immuable, révélé seulement dans les triangles, le F.·. Constant nous l'indique.

« *Libertate Doxa Fato* forment l'équivalent des trois lettres magiques de Cagliostro : L.·. P.·. D.·., c'est-à-dire : *Liberté*, *Pouvoir*, *Devoir*. D'un côté, la liberté absolue ; de l'autre, la nécessité ou fatalité invincible ; au milieu, la raison, absolu cabalistique qui fait l'équilibre universel et, par conséquent, la puissance du mage.

« Ainsi Paracelse représente le passif par l'écrevisse, l'actif par le lion, l'intelligence ou la raison équilibrante par Jupiter ou l'homme-roi dominant le serpent ; puis, il équilibre les forces en donnant au passif la fécondation de l'actif, figuré par le soleil, et à l'actif l'espace et la nuit à conquérir et à éclairer sous le symbole de la croix astronomique. Il dit au passif : Obéis à l'impulsion de l'actif, et marche avec lui par l'équilibre même de la résistance. Il dit à l'actif : Résiste à l'immobilité de l'obstacle, persiste et avance. Puis, ces forces alternées, il les explique par le grand ternaire central : Liberté, Nécessité, Raison. Raison au centre ; Liberté et Nécessité en contrepoids. Là est la force du trident ; c'en est l'emmanchement et la base ; c'est la loi universelle de la nature ; c'est l'essence même du verbe, réalisée et démontrée par le ternaire de la vie humaine, l'*archée* ou l'esprit, l'*od* ou le médiateur plastique, et le *sel* (sal) ou la matière visible. »

Le trident de Paracelse est en métal, formé d'un alliage d'or et d'argent, dans les proportions de sept dixièmes d'or et trois dixièmes d'argent. Quand un occultiste luciférien veut s'en servir pour conjurer les maleachs, il l'emmanche à une baguette d'alizier.

Le pentagramme magique se fabrique de deux façons, ou, pour mieux dire, il y a deux sortes de pentagrammes.

D'abord, les lucifériens ont le pentagramme simple, usité seulement pour les petites évocations. Il est formé de cinq lames de métal (alliage d'or et d'argent dans les proportions ci-dessus), qui s'enchevêtrent et dans lesquelles sont incrustées des petites perles, des fragments d'agathe et des brisures d'émeraudes ; ces pierres précieuses sont consacrées à Astarté, à Hermès Trismégiste et à Ariel.

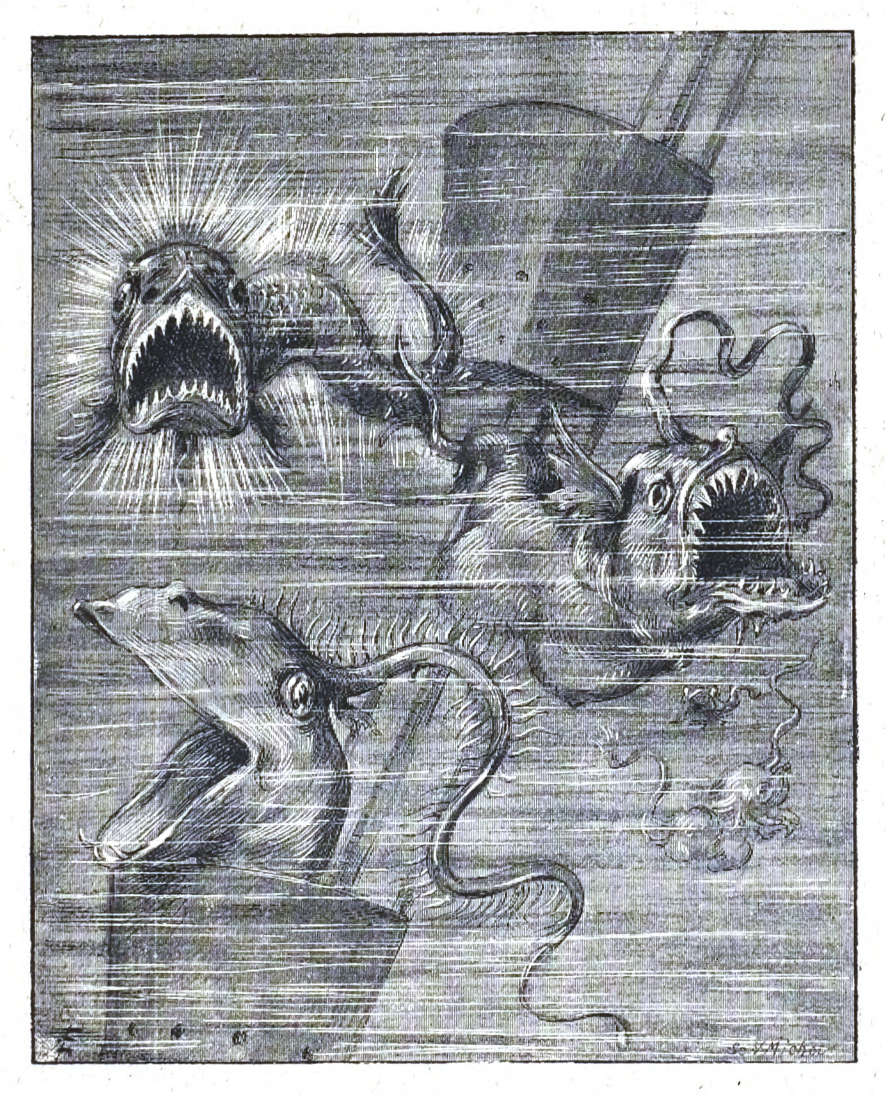
Vient ensuite le grand pentagramme sacré, dont on se sert dans les circonstances les plus graves, c'est-à-dire pour les grandes évocations. Il se compose des cinq lames de métal enchevêtrées qui représentent la signature de Lucifer, et l'étoile ainsi formée est posée sur une lame circulaire. L'étoile doit se composer des sept métaux combinés, et la lame circulaire doit être en or pur. Divers signes hiéroglyphiques sont gravés sur l'étoile et y représentent, conformément à la cabale moderne des palladistes qui a bouleversé sur plusieurs points le système de l'an-

cienne cabale, les démons auxquels la superstition luciférienne attribue l'omnipotence sur certains astres. Ainsi, le Z traversé par une barre à sa dernière branche et surmonté d'un petit cercle, signe qui figure à la pointe supérieure de l'étoile, représente Baal-Zéboub ; l'épée terminée par une queue, gravée à la pointe inférieure de gauche, représente Moloch ; la croix surmontée de trois grenades et terminée par une queue, à la pointe inférieure de droite, représente Astaroth ; quant à Astarté, elle est représentée par le croissant de lune gravé au milieu de la lame de droite qui porte en haut le signe de Baal-Zéboub et en bas celui d'Astaroth ; la lame horizontale de l'étoile porte à gauche le signe d'Hermès, un carré dans un cercle surmonté d'une flèche, et à droite le signe d'Ariel, autre carré dans un cercle surmonté d'une flèche, mais la flèche ayant à sa base une croix. Un accessoire se distingue encore au centre du pentagramme : d'abord, l'alpha et l'oméga, en or, soudés sur l'étoile; ensuite, en argent, également soudé, un caducée sortant de l'oméga et supportant la représentation cabalistique du triomphe du Dieu-Bon sur le Dieu-Mauvais ; le signe du soleil couronné par le signe de la lune écrase le signe de la terre chrétienne (petit cercle surmonté d'une croix); deux yeux sont gravés auprès de l'alpha, pour indiquer que le roi des esprits de lumière veille toujours, depuis le commencement des siècles ; enfin, des caractères hébreux sont aussi gravés sur l'étoile. Quant à Lucifer, il est représenté à part par la grande lame circulaire en or pur, qui signifie le soleil ; on y grave la formule abréviative ésotérique D.·. O.·. M.·. A.·. G.·., laquelle n'est pas absolument obligatoire, mais doit être remplacée alors par les nombres 19, 610, 161, 5 et 354, dont le total donne le nombre mystérieux 1149 qui résume ésotériquement la même formule sacrée ; l'abréviation DOMAG et les cinq nombres 19, 610, 161, 5 et 354 signifient exactement : *Dei Optimi Maximi Ad Gloriam.*



Pentagramme des grandes évocations.

Je dirai plus loin comment les lucifériens se servent du grand pentagramme magique, et je m'empresse d'ajouter qu'il n'y a aucun inconvénient à publier ces formules, même celles des évocations ; car une personne excitée par la curiosité n'obtiendrait aucun résultat. Il est, en effet,



Des recherches toutes récentes, des coups de drague hardis, pratiqués dans ces abîmes, en ont fait sortir et ont mis au jour des monstres inattendus. (Page 508.)

indispensable que les instruments employés dans ces séances aient été fabriqués, selon les règles fixées, par des adeptes du Rite Spœléïque, qui est une forme du Palladisme spéciale aux ouvriers lucifériens, et qu'ils aient été, en outre, consacrés par un Mage Elu. D'autre part, les démons ne tolèrent pas, lorsqu'un ou trois initiés (jamais deux) les évoquent en dehors des triangles, que la plus insignifiante des formalités prescrites soit omise, et il y a, pour chaque esprit, une complication inouïe de particularités rituelles, telles que couronnes, colliers ou bracelets, fruits

et fleurs à offrir, guirlandes d'ornement de la pièce où l'on opère, robe à revêtir, pierreries à porter sur soi, parfums à faire brûler, sans compter les préparations souvent fort longues et fort ennuyeuses auxquelles il faut se soumettre. Dans les triangles, c'est-à-dire en une réunion relativement nombreuse d'initiés opérant dans un temple aimé et béni du diable, les « vertus » de la majorité présente font pardonner une faute isolée, et les démons évoqués se bornent à ne pas apparaître en cas d'omission d'une des formalités. Mais, hors triangle, toute omission devient dangereuse. Les rituels de magie sont unanimes à le déclarer : « une seule négligence, l'oubli d'un mot dans une formule, le moindre doute, fût-il d'un quart de seconde, suffisent pour frapper toute l'opération d'impuissance et retourner contre l'opérateur toutes les forces dépensées en vain. » Cette dernière phrase signifie, à mots couverts, que le démon mécontent, traitant ses fidèles en vrais esclaves, inflige à l'évocateur négligent une correction de nature à le laisser plusieurs jours malade. On m'a cité le cas d'un Hiérarque d'Alexandrie, qui, évoquant Ariel chez lui, avait jeté, dans la cassolette où brûlent les parfums, de l'ambre jaune au lieu d'ambre gris ; Ariel parut, tenant à la main un nerf de bœuf, avec lequel il battit à tour de bras le maladroit évocateur, jusqu'à ce que celui-ci, étendu par terre, fût sans connaissance ; il en eût pour plus de deux mois à rester au lit.

Les grands pentagrammes sacrés ne se fabriquent qu'à Gibraltar. La consécration s'y fait par un Mage Élu, de la façon suivante : il prend l'ustensile magique de la main gauche, et de l'autre main il l'asperge avec de l'eau consacrée, dans laquelle il trempe l'index et le médius seuls ; puis, il sèche l'objet, en même temps que ses doigts, à la fumée d'une cassolette où brûlent ensemble de l'encens, de l'aloès, du soufre, de la myrrhe et du benjoin ; après quoi, il souffle sept fois sur le pantacle, en prononçant, dans cet ordre, les noms de Hermès, Ariel, Moloch, Astarté, Astaroth, Baal-Zéboub et Lucifer ; enfin, il dit trois fois *en lui-même* le nom humain de l'Ante-Christ, et il baise le pentagramme sur l'alpha et l'oméga. L'objet est désormais consacré.

Le nom humain de l'Ante-Christ est également dit trois fois en soi-même par chaque assistant ou assistante, au commencement de toute séance de grande évocation, sur un signal donné par le grand-maître et la grande-maîtresse. Aucun rituel n'indique ce nom, pas même en hiéroglyphes. Il est dit seulement ceci : « C'est le nom sous lequel l'Ante-Christ s'incarnera, au moment de la naissance de l'enfant mâle prédestiné ; c'est le nom par lequel il sera connu des hommes, en vertu des lois civiles établies ; c'est le nom humain qui sera la gloire de l'humanité. » Il faut donc absolument être initié, avoir fréquenté les triangles

palladiques, pour connaître ce nom tenu caché avec tant de mystère. Ayant entrepris une œuvre de divulgation des secrets lucifériens, je dois, par conséquent, dire le nom de l'Ante-Christ, tel que la secte prétend le savoir par révélation de Lucifer lui-même ; ce nom, c'est « Apollonius Zabah. »

La lampe magique doit être faite de quatre métaux : l'or, l'argent, le cuivre rouge et l'acier. Le triangle du sommet est en or ; l'urne contenant l'huile ou l'essence, en argent ; le pied, en acier ; et la partie moyenne, entre l'urne et le pied, en cuivre rouge, ainsi que les divers ornements, c'est-à-dire les deux sphinx, l'Adam et l'Eve et le serpent qui ornent le pied ; les bras sont aussi en cuivre, formés de trois conduits tordus amenant l'huile aux mèches latérales. Sur l'urne, sont gravés divers signes cabalistiques empruntés à l'ancienne magie. Les mèches sont au nombre de neuf.

Les occultistes lucifériens ont encore d'autres flambeaux, mais ceux-ci se garnissant de bougies : flambeaux simples, candélabres à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 branches. Sauf certains candélabres à 7 branches, qui sont en or et argent et qui ont un sens hiératique, les autres, en cuivre doré, signifient uniquement les chiffres dont l'ensemble forme un nombre rituel, pour telle ou telle séance.

Ainsi, par exemple, dans une séance dont l'ordre du jour sera surtout consacré à élaborer un complot quelconque contre la papauté et où des imprécations seront particulièrement formulées contre N. T. S. P. Léon XIII, on dispose les lumières symboliques de la façon suivante : à l'orient, sur une petite colonne à plateau, le candélabre d'or et d'argent à 7 branches à quelque distance et à gauche du Baphomet ; au midi, un candélabre en cuivre doré à 6 branches ; à l'occident, un chandelier en cuivre doré avec un cierge unique ; au nord, enfin, un candélabre en cuivre doré à 5 branches. Le candélabre or et argent de l'orient est le flambeau sacré qui symbolise Lucifer ; les trois autres candélabres, en cuivre doré, donnent le nombre 615, qui est celui que les palladistes emploient pour désigner ésotériquement le pape actuel.

A leurs yeux, Léon XIII reste *Gioacchino-Vincenzo Pecci*, et ils calculent ainsi son nombre mystique : G équivaut à 3 ; I, à 10 ; O, à 70 ; A, à 1 ; C, à 20 ; C, à 20 ; H, à 8 ; I, à 10 ; N, à 50 ; O, à 70 ; V, à 6 ; I, à 10 ; N, à 50 ; C, à 20 ; E, à 5 ; N, à 50 ; Z, à 7 ; O, à 70 ; P, à 80 ; E, à 5 ; C, à 20 ; C, à 20 ; I, à 10. Le total est 615. Même dans la correspondance entre chefs, le Saint-Père n'est pas, le plus souvent, désigné autrement que par ce nombre ignoré des profanes. « Profitez de votre voyage pour prendre des nouvelles de 615 », écrira un chef de directoire à un palladiste haut gradé en partance pour l'Italie ; si le

billet contenant ces mots est égaré, il sera bien difficile de savoir de qui il est question.

Des lampes à essence se fabriquent encore, pour l'éclairage des triangles, dans la plupart des séances ; elles sont en alliage de cuivre, étain et quelques parties d'argent, affectent la forme antique et ont onze branches ; elles se suspendent à la voûte ; leur quantité de branches constitue le nombre sacré de la cabale, mais sans aucun but spécial au point de vue des évocations.

L'épée de l'occultisme palladique est assez semblable à celle de la magie des groupes dissidents ; sa différence la plus importante consiste dans les ornements de la poignée et dans les inscriptions gravées. La lame doit être d'acier de la meilleure trempe ; la poignée, de cuivre doré ; la garde est faite de deux croissants en argent posés dos à dos, ainsi que deux autres croissants, mais ceux-ci très petits, placés au sommet de la poignée. A l'endroit où la lame est emmanchée dans la poignée, il y a de chaque côté un triangle en or, où le fabricant luciférien grave le pentagramme ordinaire, comme signe de Lucifer, sur un des deux triangles, et le signe de Belzébuth sur l'autre. Sur un côté de la lame, on grave la phrase : *Igne Natura Renovatur Integra*, mais en lettres de l'alphabet secret des mages d'Alexandrie, lesquels prétendaient tenir cet alphabet des derniers initiés de l'Egypte ancienne. Sur l'autre côté de la lame, on grave, également en lettres du même alphabet ésotérique, la phrase : *Maledicti sint scelestus Adonaï excelsus universi terrarum orbis vexator et Christus Bethlemitus sanctæ veræque fidei proditor ;* maudits soient le scélérat Adonaï, très haut tyran de l'orbe universel des mondes, et le Christ de Bethléem, traître à la sainte et vraie foi.

Cette épée, qu'il ne faut pas confondre avec les épées dont sont armés tous les frères dans la maçonnerie ordinaire, n'est tenue en triangle que par le médium (grand-maître, grande-maîtresse ou autre) qui préside et dirige la cérémonie d'évocation, et elle est usitée uniquement dans les appels aux esprits du feu qui appartiennent aux hauts degrés de la hiérarchie infernale.

Comme la lampe magique à neuf mèches, l'épée des grandes évocations doit avoir été consacrée par un Mage Elu, formalité qui ne peut être remplie que le dimanche, à midi, et qui est assez compliquée. Il faut notamment humecter l'épée avec du sang de corbeau, l'essuyer ensuite avec de la laine de mouton noir ; et, en outre, le dimanche suivant, à la même heure, on doit brûler la laine et le cadavre du corbeau, dans un brasier autour duquel on fait la chaîne en prononçant des paroles d'exécration.

La baguette magique des triangles sert dans les petites évocations,

avec le pentagramme simple, comme l'épée avec le grand pentagramme sacré dans les solennités les plus importantes. Ce n'est point là la baguette qui s'emmanche au trident de Paracelse pour repousser les maleachs; ce n'est pas non plus la baguette divinatoire. Elle est en chêne dur, traversée dans toute sa longueur par une tige d'acier, à laquelle on adapte une lance en or à un bout et une lance en argent à l'autre bout. La branche de chêne dont on a fait cette baguette doit avoir été coupée par un Mage Elu, qui certifie avoir opéré conformément au rituel, c'est-à-dire l'avoir coupée la nuit, avec la serpe magique, et en prononçant certaine formule ésotérique. La baguette est peinte en rouge pourpre pour la moitié et en vert-pré pour l'autre moitié.

Quant à la serpe, elle est en forme de croissant et d'acier bien tranchant; la poignée est en cuivre doré.

C'est à Gibraltar que se fabriquent, je l'ai dit, la plupart des objets employés dans les évocations; les trépieds, néanmoins, se fabriquent aussi partout où se trouve un directoire : ils sont en fer, dans la forme antique des trépieds sur lesquels s'asseyaient les pythonisses; ceux qui supportent des brasiers à parfums sont en cuivre doré; la fabrication des uns et des autres n'est nullement compliquée, et les premiers seuls reçoivent une consécration.

Quant aux bois, ne l'oublions pas, ils sont travaillés sur place, grâce à des personnels d'ouvriers spéciaux, envoyés des capitales aux villes où se fondent des triangles; et Gibraltar ne prend à sa charge que les ouvrages comportant un travail artistique, une sculpture plus ou moins soignée du bois.

Maintenant les ateliers de Gibraltar ne fournissent pas toujours les triangles directement. Il est des commerçants qui s'approvisionnent de ces accessoires du culte maudit et qui les tiennent en cachette. Ces intermédiaires sont affiliés secrètement au Palladisme ou à des sociétés dissidentes de magie. Ils sont assez difficiles à découvrir; car fort souvent, cela est triste à dire, ces fournisseurs de l'occultisme moderne sont des marchands catholiques, des marchands d'objets de piété, d'ornements ou de matériel d'église.

N'ayant jamais eu à faire de commandes, puisque j'appartenais au *Lotus* de Charleston et que je me suis bien gardé de fonder n'importe où un triangle, c'est là à peu près le seul point sur lequel je manque de renseignements précis. Et, d'autre part, la question est trop délicate pour que je cite des maisons qui ont pu me paraître suspectes, mais contre lesquelles je n'ai recueilli aucune preuve décisive.

Cependant, il est une maison anglaise dont il n'est pas inutile de parler; c'est MM. Hardman, Powell et Cie, de Birmingham, extérieurement

zélés catholiques, vendant aux églises tout ce dont elles peuvent avoir besoin, et en secret fournisseurs de tous les occultistes des divers rites dans le royaume britannique.

Je me suis procuré le prospectus de ces négociants à double face, et je le reproduis ci-contre considérablement réduit, soit une page découpée dans un annuaire distribué à la clientèle catholique. Ce prospectus n'éveillera aucun soupçon chez vous, ami lecteur ; mais un initié au Palladisme ne s'y trompe pas. La marque commerciale de la maison (*trade mark*), qui est au milieu, est caractéristique. En la considérant avec un peu d'attention, on remarque que l'ornement de l'espèce de blason mis sous nos yeux, est une rose épanouie, et que cette rose est posée sur une série de points blancs formant un tracé. Evidemment, c'est là la représentation déguisée de la rose-croix; mais, comme la rose-croix est très connue, on a dissimulé la croix en ajoutant aux points qui la forment quatre points angulaires dépourvus de tout sens et créant une confusion. Par contre, le Palladisme n'ayant pas encore été complètement divulgué et son existence même étant ignorée de tous les profanes et des neuf dixièmes des francs-maçons, le secret ayant toujours été bien gardé en Angleterre, MM. Hardman, Powell et Cie n'ont pas hésité à mettre très clairement deux des principaux symboles des triangles lucifériens. Le blason est à cinq pointes; c'est le blason même des Mages Elus, carré avec cinq pointes inférieures, qui sont par le fait cinq triangles ajoutés au carré; le nombre 5, rappelant les cinq grades des ré-théurgistes optimates (deux grades féminins et trois grades masculins), est le nombre du Rite Palladique, comme 33 est le nombre du Rite Ecossais. Pour entourer le blason, les commerçants dont il s'agit ont mis une chaîne brisée, et chaque fragment de chaîne montre sept anneaux bien nettement pré-



sentés de face (nous savons que 7 est le nombre de Lucifer) et six autres anneaux aperçus de profil, c'est-à-dire assez peu visibles. N'importe, chaque fragment de chaîne est de 13 anneaux ; or, 13 est le nombre de la haute magie luciférienne, comme 11 est le nombre spécial de la cabale ancienne et moderne. Enfin, la chaîne ainsi brisée est l'emblème satanique de l'humanité affranchie de la superstition catholique par le Palladium sacro-saint ; les grandes-maîtresses des triangles et toute Maîtresse Templière portent, comme insigne distinctif, à chaque poignet, un bracelet d'or, large et massif, et à chaque bracelet pend une chaîne de treize anneaux. La chaîne brisée qui décore le blason commercial de MM. Hardman, Powell et Cie, est donc très exactement la chaîne brisée du Palladisme.

Lorsque j'eus bien considéré ce prospectus, j'étais fixé. Néanmoins, je voulus en avoir le cœur net. Je priai une personne sûre de s'informer à Birmingham même. Cette enquête particulière amena la confirmation de ce que l'examen du prospectus m'avait fait comprendre : les catholiques MM. Hardman, Powell et Cie se livraient en secret au commerce des objets d'occultisme, ils vendaient des Baphomets et toutes sortes d'idoles diaboliques. Bien mieux, le cardinal Manning, ayant eu vent de la chose, vérifia les faits, en acquit la preuve, et défendit dès lors au clergé catholique anglais de se servir dans cette maison.

Voilà donc mes lecteurs prévenus. En étudiant dans cet ouvrage les pratiques occultistes, que je fais minutieusement connaître, ils seront bientôt à même de découvrir les brebis galeuses. Ils découvriront des lucifériens en constatant les coupes et expéditions des sept bois hors saison, en recherchant pour le compte de qui ces bois se coupent et s'expédient; voilà un renseignement important dont on fera bien de tenir compte. Quant aux marchands de matériel et d'ornements d'église, ceux qui sont les complices de l'occultisme se trahissent fatalement par une de ces particularités qui n'échappent pas à l'observateur initié; or, le lecteur qui lira jusqu'au bout cet ouvrage en saura autant que s'il avait fréquenté pendant plusieurs années les triangles.

On doit comprendre à présent combien l'œuvre de divulgation que j'ai entreprise excite contre moi des colères sourdes. Les sectaires sont dans la rage ; mais ils sont obligés d'avaler leur bile, car ils sentent que mes mesures sont prises et bien prises contre eux. Les plus furieux, ce sont les faux catholiques, ceux qui jouent un rôle et qui croyaient pouvoir le tenir jusqu'au bout. Ceux-ci sont littéralement épouvantés par cette publication ; ils se demandent avec anxiété s'ils sont au nombre de ceux dont j'ai pu constater la duplicité ; et, pour peu qu'ils se soient mis en avant comme catholiques, pour peu qu'ils se soient montrés chrétiens

militants afin de mieux masquer leur jeu, tandis qu'ils fraternisent en secret avec les gros bonnets de la maçonnerie des divers rites, ils frémissent à la pensée que leurs masques seront peut-être arrachés bientôt. Les plus hardis prennent les devants, cherchent à créer la confusion dans les esprits, répandent à demi-mot des insinuations de nature à discréditer ma campagne efficacement antimaçonnique, essaient d'en diminuer la portée, s'oublient dans leur désarroi jusqu'à nier le surnaturel, les apparitions de mauvais esprits, les possessions, tant ils ont à cœur, ces prétendus catholiques, de jeter à l'avance le doute sur la véracité de cet ouvrage, qui dévoilera leurs accointances maçonniques, ils le sentent bien. Mais ces tristes individus, dont la rage de dénigrement est l'indice dénonciateur de la honteuse culpabilité, perdent leur temps et leur peine ; les catholiques vrais, ceux qui croient de toute leur âme au surnaturel, d'après la doctrine de l'Église, ceux-là voient clairement le jeu intéressé des dénigreurs, me prodiguent leurs félicitations, m'avisent des manœuvres ourdies contre moi par ces traîtres maladroits, et déclarent compter que rien ne me découragera; ceux-là sont la masse, leur nombre s'accroît chaque jour. Après Dieu, ils sont ma force. Je les assure donc que, lorsque le moment sera venu, l'exécution des indignes ne laissera rien à désirer.

Toutes explications données sur les principaux objets accessoires du culte luciférien, il me reste à conduire le lecteur aux grands ateliers de fabrication secrète, à lui faire visiter les antres souterrains de Gibraltar.

L'Anglais maudit vraiment tout ce qu'il touche ; il semble que ce soit une infirmité dont Dieu ait frappé ce peuple hérétique, comme une marque visible de sa malédiction. Depuis qu'il possède Gibraltar, arraché par lui à la catholique Espagne, un vent de désolation souffle sur ce pays.

Je ne veux pas faire ici un cours de géographie sur Gibraltar. Il me faut cependant, comme je l'ai déjà fait pour Galle, Calcutta, Singapore, Shang-Haï et Charleston, donner un aperçu sur ce coin de terre si à nos portes, si moderne dans son antiquité, et si curieux au point de vue qui nous préoccupe.

Si le lecteur veut bien se rappeler ce que je lui ai dit à propos du littoral de la mer des Indes, de ces archipels qui la bordent, de ces accidents de côtes qui la distinguent, depuis le pôle sud jusqu'au Kamtchatka, en passant par Madagascar, Ceylan, les Célèbes, les Moluques, les Philippines, l'Océanie, le Japon et son gigantesque chapelet d'îles, il se souviendra en même temps de l'hypothèse d'Hoëckel, ce savant que



Dans un des gouffres où nous descendîmes, un spectacle affreux s'offrit à notre vue. Le jeune homme gisait au fond, brisé par la chute, étendu mort sur un rocher; sa poitrine était traversée d'au moins vingt coups d'épée. Il avait été assassiné, et on l'avait jeté ensuite dans le précipice. (Page 522.)

l'impiété a égaré, au point de lui faire appliquer à sa démonstration matérialiste de la formation de notre planète (en dehors, dit-il, du concours d'une main surnaturelle) précisément ce qui prouve l'intervention de Dieu tout puissant dans l'univers, par la création, d'abord, et ensuite par le châtiment formidable des nations l'ayant renié pour adorer les démons.

Il y eut donc là une catastrophe qui engloutit tout un monde, dont les sommets seuls maintenant surnagent, comme les débris d'une assiette qu'un choc aurait rompue en son milieu; cette catastrophe eut son contre-

coup, d'un autre côté, cela est évident. Tandis que l'Afrique, jadis sous les flots, se soulevait avec son immense fond sablonneux pour devenir un continent, à son côté ouest, entre elle et l'Amérique, un autre continent, qu'Hoëckel appelle l'Atlantide, s'affaissait pour jamais au fond des mers.

Que le fait ait eu lieu, que la catastrophe se soit produite à un moment donné de l'époque primitive, cela n'est point douteux. La cause, ou plutôt l'explication de la cause, crée seule une discussion.

Pour les matérialistes, la cause est dans le hasard, dans le jeu des forces naturelles uniquement, dans le fait d'un refroidissement local et partiel d'une zone encore mal solidifiée de l'écorce terrestre; pour les vrais savants, qui sont en même temps vrais croyants, — et ce sont les plus nombreux, — les origines de ce formidable bouleversement doivent être recherchées plus loin et plus haut.

Du côté de l'Asie, des vestiges d'une civilisation gigantesque, hors de toute proportion avec ce que peut concevoir quelqu'un n'ayant jamais voyagé par là, existent : il y avait donc là, comme indigènes, une race gigantesque aussi, dont les débris monumentaux laissent bien loin derrière eux ceux des peuples du nord de l'Afrique, qui cependant nous étonnent avec leur sphinx, leurs pyramides, et qui n'étaient que des pygmées auprès des Khmers.

C'est au Cambodge et dans le royaume de Siam que subsistent les derniers restes de cette civilisation étrange et d'un diabolisme incontestable. Enthipat (la cité d'Indra) attire, plus que toute autre ville ruinée, les explorateurs archéologues ; elle est située dans la province de Siem-Réap, au royaume de Siam, à un kilomètre et demi de la rivière Angkor; d'où elle est appelée aussi Angkor-Thom. L'enceinte extérieure d'Enthipat est de forme exactement carrée et parfaitement orientée aux quatre points cardinaux ; il en est, du reste, ainsi de tous les édifices khmers ; cette muraille d'enceinte a 14 kilomètres et demi de tour, et elle est entourée d'un fossé large de 120 mètres. On y entrait par cinq portes ornées de tours et de nombreux motifs de sculptures, et précédées chacune d'un pont avec parapets formés de géants accroupis qui soutiennent la longue croupe d'Aminta, le roi-serpent, terminé antérieurement par sept têtes rayonnant en éventail. Une de ces portes est assez bien conservée ; c'est la porte des Morts qui conduit au temple de Baïon, disposé en une croix exactement de la forme qui a été de tout temps adoptée par les lucifériens ; au centre de la croix est le sanctuaire, surmonté de plusieurs tours, dont huit encadrent la tour centrale, œuvre capitale, autrefois complètement dorée ; cette tour porte à 50 mètres au-dessus du sol une énorme fleur de lotus qui la termine et qui semble ainsi avoir poussé

du centre de la croix satanique; le nombre total des tours qui surmontaient le temple de Baïon est de cinquante, elles avaient en élévation la forme d'ogives très aiguës, et leur caractère particulier consistait principalement dans une sorte de masque dit de Brahma, lequel comporte les quatre têtes de l'occultisme luciférien, mais ces têtes sont de proportions colossales à Enthipat. Parmi les ruines de l'antique ville des Khmers, on remarque encore quelques débris du palais royal, muni de fossés immenses, de terrasses d'une grandeur invraisemblable supportées par des éléphants, des géants et des monstres, tous merveilleusement énormes autant que fantastiques, et défendues par des lions et les têtes en éventail du roi-serpent; enfin, il faut citer ce qui reste du sanctuaire dit de *Baphoum*, avec ses trois enceintes sacrées, surmontées de tours de hauteur variée, et dont l'ensemble, d'un aspect original au possible, forme une pyramide d'aiguilles, c'est-à-dire de pointes ogivales très aiguës, ayant à la base 120 mètres de chaque côté. Je n'en finirais pas si je voulais décrire encore la pyramide de Ta-Kéo et ses cinq tours colossales, le sanctuaire d'Eckdey, celui de Ta-Prohm, la citadelle du même nom, le temple de Préa-Khan, la montagne pyramidale de Bakeng, couverte de tours prodigieuses, de terrasses et d'escaliers garnis de lions monstrueux, et le célèbre temple d'Angkor-Wat, situé à trois kilomètres d'Enthipat.

Voilà ce que tout explorateur peut voir dans le royaume de Siam; et ce n'est rien encore auprès de ce qui se découvre tous les jours au Cambodge; là, l'immensité architecturale se joint au diabolisme.

Ce qui ressort de ces restes étonnants, c'est, je le répète, la preuve de la démonolâtrie de ce peuple extraordinaire. Monstrueux par son industrie, ce peuple l'était aussi par son intelligence et son nombre; sa civilisation raffinée a eu comme une répercussion en Chine, où le feu grégeois, la boussole, la poudre, l'imprimerie ont été connus bien avant de l'être des nations européennes. Et, vice inséparable de l'éloignement du vrai Dieu, l'orgueil devait dévorer les anciens Khmers et les peuples du monde d'Hoëckel : statues colossales, divinisation de l'homme d'abord, puis de la bête, architectures de proportions qui semblent surhumaines, et tant d'autres nombreux témoignages gravés et sculptés dans ces pierres immenses qui ont résisté à l'usure et au temps, tout l'atteste bien haut, tout le démontre victorieusement.

Qui peut dès lors, devant cet incommensurable orgueil constaté par les traces qu'il a laissées, s'inscrire en faux contre cette hypothèse si plausible, que l'homme de ces régions en était arrivé rapidement à la méconnaissance de Dieu, puis, de chute en chute, à l'adoration de l'archange des ténèbres et de ses démons, et que de là sortit cette abo-

minable contre-religion qui s'est transmise de génération en génération, et que j'ai pu voir de si près, entièrement restaurée à notre époque?

Quel crime inouï, exécrable parmi les plus exécrables, a été commis, qui a lassé la patience divine et appelé le châtiment? Personne au monde ne le sait, et l'on en est réduit à des conjectures. Pour ma part, en considérant la faune et la flore diaboliques des sommets qui surnagent de ce continent disparu, j'incline à penser que Satan, régnant en souverain maître dans cette région, a voulu dénaturer l'œuvre du Créateur, la refaire à sa manière ignoble, grotesque et horrible, et que Dieu alors a appuyé sa toute-puissante main sur ce monde dénaturé et l'a enfoncé ainsi au fond des abîmes, n'en laissant émerger que quelques spécimens, afin que l'observateur croyant et fidèle puisse constater le cataclysme, en étudier les résultats et en comprendre la cause.

Mais si, en ce qui concerne le côté Est, les restes échappés à la catastrophe sont suffisants pour accueillir favorablement l'hypothèse que je viens de dire, par contre il n'en est plus de même pour le côté Ouest; de l'Atlantide, il ne reste plus rien qu'un vague souvenir. Qu'était ce continent? quelle race l'habitait? Autant d'inconnues difficiles ou même impossibles à dégager.

Quelques îles éparses, *apparent rari nantes* dans le vaste Océan, quelques débris, tels que les Antilles, ramassés comme des râclures dans le golfe du Mexique, indiquant, par leur chapelet dénonciateur, l'existence de hauts sommets de cet autre monde englouti, sont les seuls témoignages du second cataclysme, ainsi que les fonds presque insondables de ces parages; car ces profondeurs de 5,000, 4,000 et jusqu'à 7,000 mètres, disent aussi qu'un engloutissement, qu'une dispersion, qu'un trou s'est brusquement effectué là.

Des recherches toutes récentes, des coups de drague hardis, pratiqués dans ces abîmes, en ont fait sortir et ont mis au jour des monstres inattendus : ce sont des protozoaires, des cœlentérés, des entéropneustes, des bryozoaires, des mollusques et des crustacés de formes compliquées et bizarres, enfin des poissons, dont le dessin de la page 497 donne une idée. Tel est le *malacostens niger*, dont la couleur est noir velouté, dont la bouche énorme est armée de longues dents acérées, et dont la tête et le corps portent des plaques électriques émettant, les supérieures une lumière jaune, les inférieures une lumière verte ; tels sont d'autres poissons du fond des abîmes, également lumineux, comme les *eustomias*, parmi lesquels l'*eustomias-boa*, les *astronechtes* et les *chauliodes*, animaux jusqu'à présent ignorés et qui se servent à eux-mêmes de falot pour se guider dans l'épaisse obscurité des dernières profondeurs océaniques. Que dire enfin de l'*eurypharynx* ou du *mélanocetus*, monstres

aux formes fantastiques, effrayantes ? que dire aussi de tous ces microscopiques géants, biscornus, ayant parfois à peine quelques millimètres d'envergure et qui supportent sur leurs corps grêles des pressions évaluées au poids de cent à cent cinquante locomotives avec leurs tenders ?

Voilà des choses, certes, dont on ne soupçonnait pas l'existence ; que ne trouvera-t-on pas encore en explorant ces fonds ? Quant au *bathybîus*, dont la nature animale a fait l'objet de tant de discussions, et qui forme une masse de matière gélatineuse parfaitement vivante, — cela est aujourd'hui démontré et acquis, — j'en reparlerai à l'occasion de cette autre monstruosité, appelée l'*homunculus*, autour de laquelle travaille en ce moment la science luciférienne, stimulée par le fol orgueil de créer un être vivant, un homme créé par l'homme sans le concours de la femme, c'est-à-dire entièrement et absolument fabriqué, marchant, mangeant, respirant et pensant comme vous et moi. Tristes fous que ces savants égarés qui se sont posé de pareils problèmes et qui espèrent arriver à les résoudre !

Pour en revenir au gouffre dans lequel le continent de l'Atlantide a sombré comme l'autre, sous la main toute-puissante de Dieu, de même, sa providence a voulu que, sur les bords de l'abîme, des témoignages restassent pour perpétuer le souvenir de la terrible leçon donnée à l'humanité. Gibraltar est un de ces témoignages-là, comme Singapore en Asie atteste l'autre effondrement.

Par le même coup qui a entraîné l'Atlantide au fond de l'Océan, l'Europe, qui devait devenir le pays blanc et être peuplée par la race caucasique , a été séparée violemment de l'Afrique, qui devait devenir le pays noir et être peuplée par la race éthiopienne ou chamite.

De l'Atlantide, il ne restait plus rien ou à peu près ; pourtant, il est présumable que ce monde était habité ; mais aucun être humain n'échappa au cataclysme. Quelques singes, dont l'espèce s'est conservée jusqu'à nos jours à Gibraltar, les macaques sans queue (*macacus innuus*), se sauvèrent seuls, la face contractée dans un rictus animal, apeurés, regardant, stupides, cramponnés au roc, l'eau qui tourbillonnait à la place où naguère ils prenaient leurs ébats.

Ah ! qui nous dira jamais quels furent et quels seront les impénétrables desseins de Dieu ? Pauvres hommes, inclinons-nous, et récitons humblement notre *Credo*.

Oui, Gibraltar est resté là, roc pyramidal, masse énorme, comme pour dire à l'humanité : « Tout un monde solide existait ici, en apparence indestructible ; un souffle de Dieu a suffi à le pulvériser. »

Et maintenant, de Gibraltar à l'Amérique, l'océan roule ses formidables vagues sur le continent à jamais enseveli ; et, d'autre part, quel-

ques mètres de mer à peine, un petit détroit, une sorte de canal d'eau salée, voilà la mince barrière qui a été mise entre l'Europe et l'Afrique, entre le pays blanc et le pays noir.

Le lecteur, je l'espère, ne m'en voudra pas d'avoir un instant philosophé devant lui. Mais c'est que, lorsqu'on réfléchit à toutes ces choses, il semble vraiment que l'on entre dans le domaine de la fiction, du rêve, et l'on reste confondu, quand on reporte alors sa pensée vers Dieu, de l'apercevoir si infiniment grand à travers le temps et l'espace, et de se sentir, soi, si insignifiant et si petit!

Qu'est-ce que l'univers, qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce même que le diable dans sa puissance orgueilleuse? Rien, moins que rien, des grains de sable, de la poussière d'atomes dans la main de Dieu!

Et dire que c'est sur ce rocher même de Gibraltar, épargné par Dieu, que le diable et l'Anglais, — les deux font la paire, — se sont installés pour protestantiser et maléficier de nos jours!...

Avez-vous été quelquefois à Gibraltar? Non?... Eh bien, allez-y, je vous assure que cela vaut la peine d'être vu. Pendant que le diable y matagrabolise, l'Anglais s'y fortifie démesurément, hors de toute proportion, ridiculement, comme l'odieux usurpateur vivant dans la crainte perpétuelle d'un brusque retour de la fortune, et comme le traître sans cesse aux aguets et ne dormant que d'un œil.

Échappé des flots, Gibraltar a eu, dans l'histoire, cette singulière destinée, d'être toujours submergé par l'homme, par le conquérant.

Phéniciens, Carthaginois, Romains, Goths, Maures, Espagnols, et, en dernier ressort, Anglais, les races et les castes les plus diverses, les plus opposées, ont tour à tour défilé sur ce rocher; flots humains sans cesse changeants, renouvelés, mobiles, instables, devant la même espèce de singes, seuls immuables, qui ricanaient et ricanent encore, esquissant toujours la même grimace hébétée, par atavisme séculaire, comme s'ils avaient toujours peur d'une nouvelle catastrophe.

Et tous ces passants, d'un siècle ou d'un jour, ont laissé leurs traces dans le granit atlantidien: « Et nous aussi, disent-ils, nous avons passé là. » Encore maintenant, ce n'est pas une des moindres curiosités offerte par ce coin d'Europe qui n'a rien d'européen, que le méli-mélo, la confusion, le tohu-bohu des gens qui y vivent: l'étrange mélange des peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, dont chacun porte son costume, garde ses mœurs, sa langue, son idiome, fait de Gibraltar une tour de Babel en raccourci, entre les jointures de pierre de laquelle l'Anglais apparaît, d'espace en espace, rouge de costume et de peau; sa couleur est celle du feu, comme un démon échappé de l'enfer. On dirait, en effet, le

diable qui, à travers les lucarnes armées de canons, guette et surveille l'Europe et l'Afrique, le continent blanc et le continent noir.

Gibraltar est, on peut le dire, une sorte de phare, de belvédère, une lanterne, un observatoire pour le diable ; c'est ce que les faits vont d'ailleurs surabondamment nous démontrer.

Un mot d'abord sur la ville elle-même. Elle est bâtie à flanc de rocher, circulairement, en amphithéâtre sur le côté ouest du massif granitique. Une rue la traverse de bout en bout ; les autres rues sont des ruelles, des cloaques, au bord desquels des maisons petites s'élèvent, des masures de plâtras, aux façades lézardées, d'aspect minable, hiéroglyphes faciles à déchiffrer qui racontent de tristes et lugubres histoires vécues, puis disparues. Là, souffle en permanence le vent de la fièvre, qui passe cueillant ses victimes au hasard ; là, les articulations se gonflent, et l'eau tend à jaillir chez l'homme sous la peau. Ce rocher aride suinte la misère et la mort sèche, tandis que le malade suinte l'eau. Pas un monument, pas un édifice, rien de saillant : des tavernes seulement, envahies par les soldats et les matelots, pullulent ; avec l'Anglais, l'ivresse ignoble a pénétré partout. Ceux que la fièvre épargne, le gin et le wisky les emportent, saoûlés, abrutis ; aussi la mortalité est-elle énorme, dans ce coin où grouillent 18,000 gens de toutes races et 6,000 garnisaires au moins.

Quant au rocher lui-même, il forme une masse de quatre kilomètres et demi de longueur sur deux kilomètres de large, qui serait complètement isolée du continent si la mer n'apportait constamment du sable formant une plage reliant Gibraltar à l'Espagne. La forme du rocher est oblongue; les extrémités nord et sud sont plus élevées que le centre. Gibraltar se compose, en réalité, de trois massifs, dont le plus haut est celui qu'on appelle le « Pain-de-Sucre » et dont l'altitude atteint 489 mètres au-dessus du niveau de la mer.

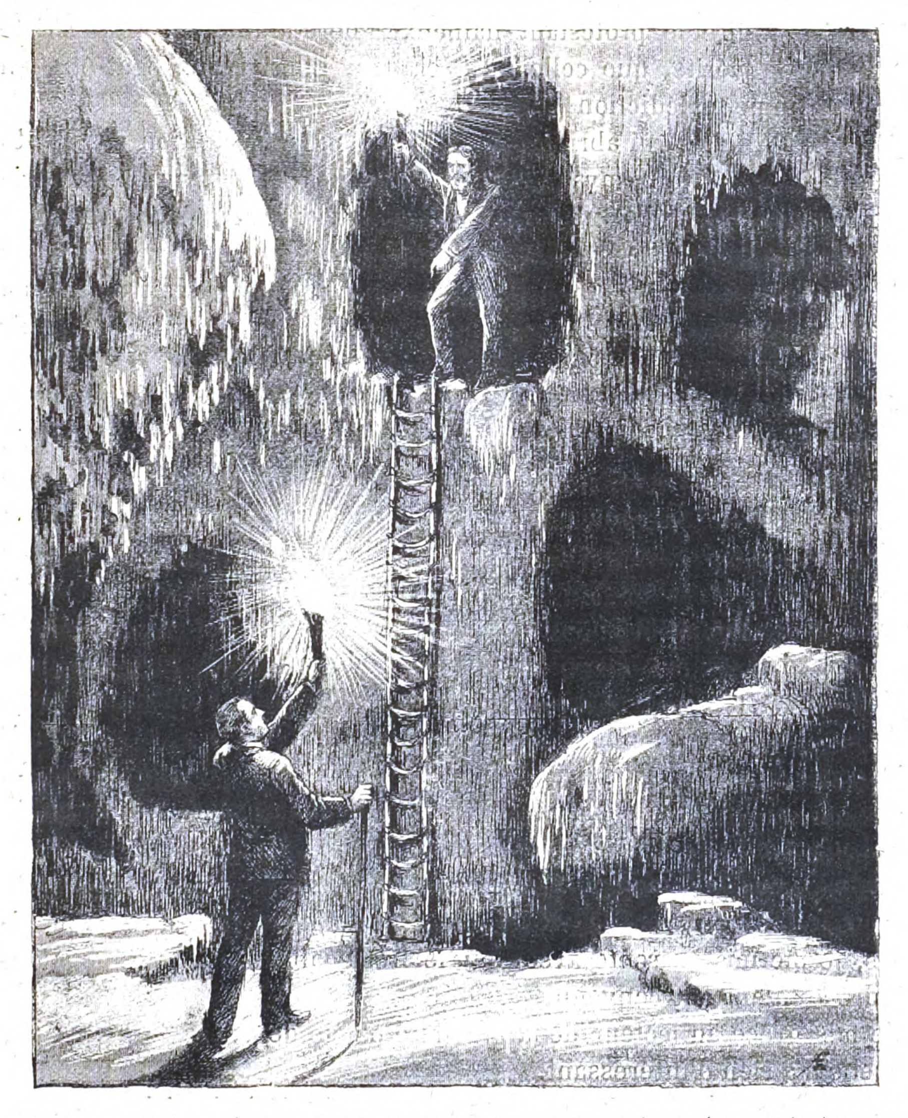
Le rocher, disposé ainsi, se profile, tournant le dos à la Méditerranée, complètement escarpé et recouvert, aux deux tiers, de sables que le vent y accumule. Cette face sur la Méditerranée est une véritable muraille cyclopéenne, au bas de laquelle s'ouvrent plusieurs grottes, qui sont pour les touristes une des plus puissantes attractions de Gibraltar ; il est une de ces grottes qui va bientôt intéresser tout particulièrement le lecteur. Sur un autre côté, se trouve la ville, décrite plus haut. La face du rocher qui regarde l'Espagne est tout à fait à pic et absolument inaccessible. Quant à la pointe, vers le détroit, elle dégringole en pente très rapide depuis le sommet du Pain-de-Sucre jusqu'à un premier plateau, dit du « Moulin-à-Vent », haut de 122 mètres, lequel forme une demi-ovale bordée de précipices et domine un deuxième plateau, dit « Terrasse-d'Europe », dont le pied est baigné par la mer.

Mais la particularité caractéristique de Gibraltar est d'être comme une gigantesque éponge de pierre, comme une ruche d'abeilles humaines, aux mille pertuis, percée de part en part, de haut en bas, de tous côtés, de trous, de cavités, de grottes, de gouffres, et tout cela communiquant par un lacis échevelé d'inextricables corridors.

Les trous des sommets ont été creusés, taillés, agrandis, façonnés et maçonnés par la main de l'homme ; dans leurs embrasures, l'acier des fusils et le bronze de cinq mille canons brillent, et le rouge soldat anglais y apparaît. Des corridors relient entre elles ces chambres, ces casemates ; mais ces corridors, vrais chemins de ronde, sont assez larges pour que partout on y puisse circuler à cheval, et au galop.

Quant aux gouffres de la base, ils offrent aux touristes un sujet d'excursion des plus pittoresques. Les habitants se préoccupent peu des beautés merveilleuses que renferment les grottes, où cependant des masses de stalactites d'une incomparable splendeur sont suspendues à profusion ; seuls les guides s'y rendent, accompagnant les étrangers, désireux de visiter ces antres et d'admirer ces curiosités de la nature. En dehors des touristes et des guides, il y a des hommes qui vont dans ces grottes, qui y vivent même, du moins pendant le jour ; ce sont les ouvriers lucifériens. Je vais donner, dans un instant, l'itinéraire à suivre pour trouver facilement l'accès de celle de ces cavernes qui conduit aux ateliers et au laboratoire souterrains.

C'est par ces diverses cavernes que les Maures tentèrent une fois l'assaut. Sauf une seule, elles sont désertes et abandonnées depuis des siècles déjà ; mais de nombreux vestiges montrent qu'elles ont été occupées et habitées en leur temps. Là, en effet, tour à tour, se sont réfugiées des créatures humaines ; là, a passé l'homme et son compagnon, l'ours des cavernes, aux premiers âges du monde, aux rudiments de la civilisation. Elles ont vu briller, tour à tour, le feu de la cuisine dans le rocher, et, dans le même bloc, le feu sacré diabolique, qui était la loi principale du culte rendu aux démons, sous les noms de Baal-Zéboub, Moloch, Bélial et autres esprits de la religion luciférienne primitive, la même que le dix-neuvième siècle voit renaître. Puis, l'homme des cavernes les a abandonnées et a eu pour successeur l'homme plus civilisé, mais d'une impiété plus raffinée aussi. Phéniciens et Carthaginois y ont adoré le roi du feu éternel. Puis, sont venus en conquérants les Maures, gens à la peau noire, qui, le cimeterre éclatant en main, se sont rués en hordes furieuses, faisant retentir les voûtes séculaires de leurs horribles imprécations de musulmans. Ils ont soufflé sur le feu des premières époques, ils l'ont éteint ; ils ont renversé l'idole phénicienne et carthaginoise, décapité le Jupiter romain, et, à sa place, ont élevé l'étendard de Maho-



L'homme qui m'apparaissait ainsi était un anglais, grand et robuste, à grosse barbe rouge. Il me regarda un moment; puis, je le vis dérouler une échelle de corde, dont l'extrémité supérieure était fixée à deux crochets de fer scellés dans le roc, à ses pieds.
— Monte, me dit-il. (Page 524.)

met, le faux prophète. Nid de pirates, Gibraltar est alors devenu aussi le nid des forbans de la religion. A l'impiété, l'obscénité est venue se joindre ; les plâtres étaient secs à présent, et Lucifer en personne, s'il en avait la fantaisie, pouvait venir s'y installer.

En résumé, dans ces cavernes de Gibraltar, tous les cultes mauvais, toutes les religions impies, tous les faux dieux se sont succédé les uns aux autres ; tous, sauf le culte catholique. Jamais un chant pieux n'y a retenti. Aujourd'hui, c'est l'Anglais qui y a établi sa domination ; l'An-

glais, c'est-à-dire le protestant haineux, l'hérétique hypocrite. Triste destinée, en vérité, que celle de Gibraltar, lieu unique peut-être en Europe comme malédiction !

Et c'est l'Anglais qui abrite sous son pavillon la fabrication des objets en usage dans le culte mystérieux des triangles ; le gouvernement britannique non seulement n'ignore pas, mais encore protège ce commerce infernal et le garantit contre les investigations. Ce n'est donc pas à un soldat ni à un matelot anglais que le touriste, curieux de voir ou tout au moins d'apercevoir les ateliers sataniques, devra s'adresser pour avoir des renseignements.

Je m'y suis rendu, moi, sans grande difficulté ; mais, en palladiste haut-gradé, je ne pouvais avoir d'obstacles à surmonter. Suivant la règle, j'envoyai une lettre à l'adresse qui m'avait été donnée, celle d'un Mage Elu, le F.·. David Sandeman, en séjour à Gibraltar pour trois mois ; seuls, les membres du personnel des ateliers ont domicile fixe dans la ville maudite. Le lendemain, au rendez-vous que j'avais indiqué, je vis, non pas mon Sandeman, mais un des contre-maîtres, qui vint à moi et me demanda mes pièces, diplômes et autres documents authentiques, ainsi que ma carte d'identité ; il examina tout avec soin, puis, s'offrit à me conduire, du moins pour une partie de la route ; il m'engagea à prendre en outre un guide, le premier venu, à la condition de ne pas lui laisser soupçonner le vrai but de mon excursion. Un guide est absolument nécessaire, comme on va le voir.

Quand j'eus fait mon prix avec un guide, solide gaillard incapable d'avoir le moindre vertige même en descendant les plus affreux précipices, je me mis en route avec lui ; le frère palladiste devait nous rejoindre à un endroit convenu.

Je fais grâce au lecteur de la première partie de cette pérégrination, laquelle n'a rien d'intéressant.

Le guide ne savait qu'une chose : c'est que je désirais visiter une des grottes, comme tant de touristes. Il n'avait de préférence pour aucune et était absolument à mes ordres. Je lui avais annoncé qu'un de mes amis se rencontrerait avec nous, à tel endroit, à la partie inférieure du rocher, du côté faisant face à la Méditerranée.

Je prends donc mon récit au moment où nous étions arrivés là et où le frère palladiste nous rejoignit à son tour.

— Eh bien, demanda le guide, puisque c'est monsieur qui dirige l'excursion, à quelle grotte allons-nous ?

— A la grotte San-Miguel, répondit l'autre.

Cette grotte est connue de tous les guides, à Gibraltar ; mais son immensité et son énorme quantité de chambres communiquant entre

elles, et rééditant à peu près partout les mêmes curiosités, font que les touristes ne visitent que quelques-unes de ces chambres et que personne ne songe à explorer en détail toutes ces profondeurs.

Je dis ceci pour que mon lecteur, du moins celui qui ira à Gibraltar, voie combien il lui sera facile de faire le même chemin que moi, sans avoir besoin d'être accompagné par un palladiste, ce qui, du reste, serait pour lui une très dangereuse compagnie ; je ne conseille pas d'essayer de tromper un de ces sectaires ; il faut, pour réussir en cela, des circonstances exceptionnelles et une fréquentation réelle des triangles. Il suffira donc à mon lecteur de s'adresser au premier guide venu, en lui désignant la grotte San-Miguel comme but de l'excursion.

Tout à fait à la base de la muraille méditerranéenne, en un endroit où le rocher est en partie enseveli sous le sable accumulé, se trouve l'ouverture de la grotte San-Miguel. Son accès n'offre pas, comme on voit, de grandes difficultés. En réalité, n'oublions pas ce détail, la grotte a deux ouvertures.

Le guide préparait ses crampons, une échelle de corde, des torches. Pendant qu'il apprêtait tout ce qui était nécessaire pour l'exploration, le frère palladiste, dont je n'ai jamais su le nom, par parenthèse, m'invitait à entrer dans la grotte.

— Venez, me dit-il, l'entrée de la grotte est accessible.

Nous entrâmes. La première partie, en effet, a son sol en terrain plat. Nous pénétrâmes à la lumière du jour.

— N'allez pas plus loin, fit mon compagnon au bout de quelques pas ; attendez le guide... Il y a, à quelque distance, un gouffre béant...

Croyant à quelque épreuve maçonnique, c'est-à-dire à une fumisterie à la mode des loges et arrière-loges, je lui répondis :

— Oh ! n'ayez crainte, je tâterai le terrain avec mon bâton.

Et je m'avançai d'un pas résolu ; mais lui :

— Puisque vous ne voulez pas attendre le guide, je vous accompagne.

Il vint avec moi, en effet, me tenant par le bras, tandis que je marchais en tâtant le sol à la façon des aveugles, au fur et à mesure que le jour diminuait. On n'y voyait plus guère, lorsque je sentis que mon bâton rencontrait le vide : le gouffre existait bien ; mon compagnon m'avait parlé sérieusement. Je jetai une pierre. J'entendis quelque temps après le bruit de son choc au fond du précipice ; le gouffre était d'une belle profondeur.

Je me couchai à plat ventre, pour tâcher, en fixant mes yeux avec persistance, de distinguer quelque chose dans l'obscurité de l'abîme ; mais je ne réussis à rien voir. En revanche, j'entendis très nettement le bruit d'une foule lointaine, une sorte de bruyant murmure souterrain, un

mélange de clameurs, proférées à n'en pas douter par des créatures humaines, et de coups de marteau qui dénonçaient d'une façon indiscutable la présence des ateliers lucifériens à quelque distance de là.

— Ce sont nos frères que vous entendez, me dit mon compagnon.

— Oh ! je l'avais fort bien compris, répliquai-je.

— Maintenant, continua-t-il, j'ai encore un mot à vous dire ; après quoi, je vous laisserai avec votre guide...

— Comment ! vous nous quittez, vous ne descendez pas avec nous ?

— Non.

— Mais alors, vous n'aviez pas besoin de venir ici. Il vous suffisait de me dire, lorsque nous étions à la ville, que l'entrée des ateliers était par la grotte San-Miguel ; je l'aurais bien trouvée ; vous avez vu que mon guide la connaissait. Le nom seul de la grotte m'était nécessaire.

— Oui, pour venir jusqu'ici ; mais il y a certaines explications que je dois vous donner sur place.

— Dans ce cas, c'est une autre affaire ; je vous écoute.

— Eh bien, quand vous serez descendu par l'échelle de corde dans ce précipice, qui n'a rien de dangereux, au surplus, et qui vous vaudra seulement la désagréable obligation de faire un peu de gymnastique, vous n'écouterez pas les conseils du guide qui vous engagera à aller voir les plus belles chambres de la grotte ; vous le prierez de vous attendre, et vous vous engagerez de ce côté, c'est-à-dire à gauche (en même temps, il lança une pierre à gauche, dans une direction à peu près aux deux tiers de l'arc de cercle que l'on tirerait de l'extrémité gauche de l'entrée jusqu'à un rocher en deçà du précipice et en face de l'entrée)... C'est bien compris ?...

— Parfaitement. Je saisis à merveille, par la projection de votre pierre, quelle est la direction à prendre.

— Vous trouverez une première chambre, immense. Vous en ferez le tour. Vous constaterez ainsi que cette chambre donne entrée sur six autres. Vous passerez dans la troisième à droite de l'entrée de la première. Cette chambre du second rang est relativement petite et ne fournit l'accès que dans deux autres du troisième rang ; vous prendrez l'entrée qui est obstruée par une flaque d'eau provenant des suintements du rocher. J'ai vu avec plaisir que vous aviez pris la précaution de mettre de bonnes bottes de cuir ; par conséquent, vous traverserez la petite mare sans désagrément ; toutefois, je vous recommande de ne marcher que vers les bords de la flaque, et au surplus de toujours sonder le fond avec votre bâton...

— Diable ! c'est une mine à rhumatismes, votre grotte !...

— Nous sommes au troisième rang, continua-t-il sans prendre garde

à mon interruption. Cette chambre-ci est vaste et donne accès sur cinq autres; vous prendrez la troisième entrée, presque au milieu, entrée très basse qui vous obligera à vous courber littéralement en deux ou à marcher à genoux, à votre choix. Vous voilà alors dans une chambre du quatrième rang à gauche; je dis quatrième rang d'après notre point de départ, remarquez bien; car en tenant compte des montées et des descentes et de l'irrégularité de la superficie des chambres, il en est, soit au-dessus, soit au-dessous de celle-ci qui sont au sixième ou même au septième rang en partant d'autres chambres de la première zone... Donc, la chambre en question vous sera très reconnaissable, et vous verrez vite si vous vous êtes trompé par hasard dans une partie de l'itinéraire pour y arriver. Elle est extrêmement vaste, de forme circulaire, très haute de plafond, et, contrairement à la presque unanimité des autres chambres, elle ne comporte aucunes stalactites suspendues en grappes au milieu du plafond ; vous n'y remarquerez de cristallisations que sur les rochers formant les murs latéraux. En outre, vous y apercevrez un grand passage, large pour six hommes de front, lequel conduit à une autre salle magnifique de stalactites, et cette superbe salle, qui attire aussitôt les touristes qui s'aventurent jusque par là, possède une seconde issue, également large, ramenant le visiteur à l'une des chambres précédentes du troisième rang. Il résulte de ceci qu'aucun touriste, égaré par sa curiosité dans ces profondeurs, n'est retenu dans la chambre sans stalactites, très lamentable d'aspect et peu intéressante pour le vulgaire ; le profane ne fait que la traverser rapidement, dès qu'il a constaté, au premier coup d'œil, sa nudité, son dénuement absolu en fait de merveilles qui sont l'ornement des grottes. Le frère palladiste, au contraire, sait que cette salle, que nous appelons la Chambre du Milieu, dissimule l'entrée de nos ateliers et de notre laboratoire.

— Et comment trouverai-je cette entrée?

— Rien n'est plus simple. Dès votre arrivée dans la chambre sans stalactites, et en suivant la paroi de gauche depuis l'étroit et bas tunnel qui vous aura donné passage, vous ferez le long de cette paroi quarante-cinq bons pas ordinaires. Vous remarquerez que là le rocher est taillé net comme un mur coupé, mais que cependant il reprend à quatre-vingts centimètres plus loin en profondeur, comme si une seconde muraille de roc succédait à la première, interrompue, pour continuer à entourer la salle. Habituellement, la première chose que fait un touriste en pénétrant dans une chambre de grotte, c'est de s'avancer vers le centre et d'élever bien haut sa torche, afin de juger de l'aspect de l'ensemble. Dans la très vaste salle dont il s'agit, cet accident de la muraille ne s'aperçoit aucunement; la paroi circulaire ne paraît avoir aucune irrégularité,

tellement elle est uniforme, et comme la Chambre du Milieu est sans intérêt et que la salle voisine attire au contraire immédiatement, personne ne songe à inspecter de près le mur de rocher. Mais vous qui êtes prévenu, vous serez frappé, et la muraille vous fera l'effet d'une gigantesque porte de placard entr'ouverte d'un quart. En étendant votre bras de toute sa longueur, vous sentirez avec la main qu'il y a là un espace libre ; c'est un couloir très étroit, large d'un peu moins de quarante centimètres, et de hauteur d'homme seulement. Vous vous y glisserez ; mais forcément vous marcherez avec lenteur, puisqu'il vous sera impossible de cheminer de face. Vous aurez soin d'éteindre votre torche, attendu que, le trajet étant assez long en même temps qu'incommode, vous risqueriez d'être asphyxié par la fumée. Du reste, il n'y a dans cet étroit couloir aucun accident de terrain. Quand votre marche d'écrevisse entre les deux murailles sera terminée et que vous vous sentirez déboucher dans une nouvelle salle, vous rallumerez votre torche... Cette cinquième chambre de votre parcours est moins vaste que la précédente ; par contre, elle est assez belle. Elle est quadrangulaire, mais à côtés inégaux. Une grande masse de stalactites est suspendue au milieu, comme un lustre colossal...

— Dans tout cela, interrompis-je, vous ne me parlez pas encore de l'entrée des ateliers...

— Pardon, nous y arrivons, nous y sommes cette fois.

— Ce n'est pas trop tôt, vraiment.

— Vous pensez bien qu'on ne peut pas pénétrer chez nous comme dans la première maison venue. Supposez que l'entrée des ateliers soit dans cette première chambre sur le bord de laquelle nous nous trouvons en ce moment et qu'il n'y ait qu'à pousser une porte, nous serions envahis par les excursionnistes curieux. Vous n'admettez pas qu'il puisse en être ainsi, n'est-ce pas ?... Non? Eh bien, nous sommes obligés de prendre des précautions contre les profanes indiscrets, et nous les avons prises...

Il reprit :

— Dans la salle quadrangulaire, dont le seul accès, admirablement dissimulé, est par la Chambre du Milieu, vous ferez le tour du lustre. Vous remarquerez, sur les quatre côtés de la paroi latérale de la salle, un certain nombre d'excavations creusées dans le roc, à diverses hauteurs. Vous pourrez sonder les plus basses, celles qui sont à hauteur d'homme ; vous constaterez que ce sont de simples creux, comme des niches, et non des ouvertures de couloirs... Quand vous aurez fait le tour du lustre central jusqu'à moitié chemin, c'est-à-dire lorsque vous vous trouverez dans la partie opposée à l'entrée, vous élèverez haut votre

torche, et vous crierez par trois fois le mot sacré de votre grade palladique... Alors, une voix vous répondra, et vous posera des questions d'ordre particulières, que vous devez connaître, ainsi que les réponses, puisque votre grade vous confère le droit de visiter nos ateliers et notre laboratoire. Aussitôt après ce tuilage, une des niches, à quatre mètres au-dessus du sol, s'éclairera, et l'entrée vous sera donnée...

— C'est parfait, mon très cher frère ; j'ai fort bien compris, dis-je à mon compagnon. Néanmoins, pour m'éviter toute erreur, nous allons récapituler, et vous me permettrez de noter cet itinéraire, qui est un peu compliqué.

— Évidemment, puisqu'il s'agit de dérouter les profanes... Récapitulons.

A la clarté d'une mèche-bougie que j'allumai et que je lui passai, j'écrivis sur un feuillet de mon calepin le résumé de l'itinéraire, en ces termes :

« 1° Aux deux tiers d'arc de cercle, à gauche, entrée de la première chambre ; 2° là, sur six passages, le troisième à droite est l'entrée de la deuxième chambre ; 3° dans ladite, sur deux passages, prendre celui de la flaque d'eau, entrée de la troisième chambre ; 4° là, sur cinq passages, choisir le troisième, très bas, où il faut se plier en deux, pour pénétrer dans la Chambre du Milieu, quatrième chambre ; 5° quarante-cinq pas à gauche, le long de la paroi circulaire, mur formant comme porte de placard entr'ouverte, couloir étroit, s'y glisser pour atteindre l'entrée de la cinquième et dernière chambre, quadrangulaire. »

Quand j'eus fini d'écrire :

— Ah ! ça, dis-je à mon palladiste, est-ce que les contre-maîtres et ouvriers ont à faire chaque jour un trajet aussi accidenté, pour se rendre aux ateliers et au laboratoire ?

Il ne me répondit pas, mais eut un sourire énigmatique.

— Je vous quitte, fit-il ; voici votre guide qui arrive.

Nous nous serrâmes la main, et il s'en alla.

Le guide se mit en devoir de disposer tout son attirail de cordages et de crampons. Il alluma deux torches, m'en donna une, planta l'autre dans une anfractuosité ; puis, il eut bientôt fait de fixer solidement l'extrémité d'une longue échelle de corde, et il la laissa tomber doucement le long du précipice au bord duquel nous nous trouvions.

La lueur des torches me permit de voir, en face de moi, de l'autre côté du gouffre, une masse imposante, majestueuse, de stalactites de toute beauté, formant en quelque sorte une butte renversée et suspendue dans l'espace. Pour pénétrer plus avant dans la grotte, il était indispensable de descendre le long de la paroi à pic.

Le guide s'engagea le premier sur l'échelle en corde, tenant d'une main sa torche qu'il avait retirée de l'encoignure de rocaille; et je le suivis, muni de ma torche, moi aussi. Cette gymnastique ne présenta pas la difficulté que j'avais supposée; ce fut même une descente très commode, surtout pour un marin.

Arrivés en bas, nous marchâmes quelque temps, franchissant de menus obstacles, aspérités du terrain granitique, faisant le tour de divers trous profonds, où il fallait prendre garde de ne pas glisser; et nous arrivâmes au-dessous de la masse de stalactites qui m'avait émerveillé au premier coup d'œil.

Mon guide, homme avisé, avait transporté sur son dos une foule de choses, notamment une provision de torches supplémentaires et deux ou trois immenses rouleaux de grosse ficelle. Il me fit alors l'agréable surprise d'allumer successivement quelques feux de bengale rouges, jaunes d'or, verts, et la vaste salle de départ dont les diverses issues indiquent au touriste qu'une exploration souterraine des plus variées lui est offerte, fut illuminée d'une façon superbe. C'était un spectacle vraiment admirable, grandiose, inoubliable.

Quand j'eus contemplé un moment ces merveilles de la nature, je dis à mon guide :

— Maintenant, mon ami, je vais aller seul : je me charge de trouver les chambres qui m'intéressent. Donnez-moi une autre torche, pour le cas où celle-ci ne me suffirait pas, et attendez-moi ici.

Il me regarda, fort étonné; puis, il me vanta diverses salles, d'une splendeur incomparable, disait-il, où l'on parvenait en prenant à droite. Je lui dis que j'avais mon projet d'exploration dans la tête et que je ne m'égarerais pas. Il m'offrit un de ses rouleaux de ficelle, que je refusai; car c'eût été fournir à un profane le tracé, le plus facile à suivre, de l'itinéraire secret; il lui eût été alors par trop commode de s'engager après moi dans cette route mystérieuse. Mon refus ne fit qu'augmenter sa surprise. Mais, quand il me vit examiner avec soin la gauche de la salle et m'éloigner dans cette direction :

— Ah! monsieur, s'écria-t-il en se précipitant sur mes pas, vous allez à la Chambre du Milieu, n'est-ce pas?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question? lui répondis-je.

— Oh! je ne sais pas, monsieur, quel désir vous pousse à vous rendre là; mais, si vous persistez à y aller, il vous arrivera peut-être malheur... J'ai, il faut que je vous le dise, je ne sais quel sinistre pressentiment!...

Je me retournai vers le guide :

— Voyons, voyons, fis-je, qu'est-ce que cette histoire-là que vous me racontez, mon bonhomme?



Pas un de ces gredins ne semble appartenir à l'humanité. On dirait qu'on a réuni dans cette salle toute une collection de ces phénomènes vivants, épouvantables à voir, dont l'exhibition d'un seul suffit souvent à faire la fortune d'un Barnum de foire. (Page 532.)

— Monsieur, sachez que j'ai conduit, il y a quatre ans, ici, un étranger comme vous, et il se comporta exactement comme vous le faites. Il prit à gauche, en me donnant ordre de l'attendre. Je lui demandai combien de temps il resterait à explorer la grotte par là. Il me répondit : deux heures...

— Parfaitement, c'est aussi environ deux heures que je prends pour mon excursion...

— C'était un jeune homme, plein de gaîté ; c'est la différence qu'il avait avec vous, qui me paraissez bien grave...

— Et après ?

— En me quittant, il me dit : « C'est bien entendu, dans deux heures, je serai de retour. » Puis, il éclata de rire, en ajoutant : « Je vais voir la Chambre du Milieu. » Je n'avais jamais entendu parler de cette chambre, ou du moins je n'en connaissais aucune de ce nom, et je sais à peu près tous les noms des diverses salles de la grotte... Deux heures, trois heures se passèrent, monsieur... Mon touriste ne revenait pas... Je m'inquiétai ; j'allai à sa recherche ; je visitai toutes les chambres possibles ; je l'appelai vainement, me penchant sur tous les trous, sur tous les gouffres que je rencontrai... Peine perdue !... Je l'attendis encore jusqu'à la nuit... En m'en allant, je laissai l'échelle, à tout hasard, et une torche allumée, auprès... Le lendemain, je revins dès la première heure, avec des cordes à nœuds, des grappins, et je me fis accompagner d'un camarade. A nous deux, nous recommençâmes les recherches... Enfin, dans un des gouffres où nous descendîmes, un spectacle affreux s'offrit à notre vue... Mon jeune homme gisait au fond, brisé par la chute, étendu mort sur un rocher ; nous descendîmes encore et nous mîmes pied à terre... Il n'était pas tombé là par accident, monsieur. Sa poitrine était transpercée d'au moins vingt coups d'épée ou de baïonnette, je ne sais au juste. Il avait été assassiné, et on l'avait jeté ensuite dans le précipice... Assassiné, mais par qui, puisqu'il n'y avait pas eu d'autres touristes dans les grottes ce jour-là ?... Mon camarade me dit : « Il doit y avoir quelque part une communication secrète entre les grottes et la forteresse ; ces bruits que l'on entend semblent indiquer un arsenal, où ces maudits anglais doivent fabriquer leurs armes, leurs fusils, leurs munitions. Ce garçon a dû s'aventurer par là ; il aura été pris pour un espion et massacré, séance tenante. Crois-moi, ne disons mot de cette affaire ; sans quoi, l'on nous retirerait notre permis de résidence, et peut-être même nous massacrerait-on à notre tour... » Je suivis son conseil, et jamais je n'ai parlé de l'aventure. Personne, à Gibraltar, ne s'inquiéta de la disparition de ce touriste, qui n'était pas descendu dans un hôtel, mais qui avait simplement quitté son bateau faisant escale, pour venir faire sa malheureuse exploration des grottes... C'est aujourd'hui la première fois, monsieur, que j'ouvre la bouche à ce sujet, et je vous ai raconté l'histoire de ce meurtre, parce que, d'après la route que je vous vois prendre et l'ordre d'attendre que vous me donnez, j'ai grand'peur qu'un malheur semblable ne vous arrive...

— Merci du renseignement, mon ami, répliquai-je, et merci surtout pour l'intérêt que vous me portez... Mais soyez sans crainte ni souci ; dans deux heures environ, mettons trois heures au maximum, je serai de retour à cette même place.

Et, reprenant ma marche en avant, je le laissai ; le pauvre bonhomme de guide n'était nullement rassuré sur mon sort.

Grâce à mes notes précises, je n'eus pas à procéder à beaucoup d'investigations, et j'arrivai rapidement au terme de mon excursion, c'est-à-dire à la salle quadrangulaire où l'on ne pénètre qu'en connaissant le secret de la Chambre du Milieu. Le confrère palladiste m'avait donné l'itinéraire fort exact ; n'importe qui pourra le suivre, parmi ceux de mes lecteurs qui auraient l'occasion ou la curiosité d'aller à Gibraltar.

Lorsque je fus dans la dernière salle, je constatai les excavations latérales qui m'avaient été annoncées ; on aurait vraiment dit des niches, de différentes grandeurs, attendant leurs statues. Je tâtai avec mon bâton celles qui étaient à ma portée ; au bout de mon bâton, frappant dans tous les sens, je sentis la pierre, nulle part le vide. Alors, je suivis les instructions que j'avais reçues ; je me plaçai entre le lustre central et la muraille du fond de la salle, et je criai à trois reprises le mot sacré des Hiérarques :

— *Baph !... Baph !... Baph !...*

Une voix, sortant de la muraille, me répondit :

— Qui es-tu ?

C'était le tuilage à distance. Je répliquai, et ce dialogue s'engagea, sans que je pusse distinguer où se tenait mon interrogateur :

— Je suis, répondis-je, un visiteur envoyé par le suprême grand-maître.

— Où vas-tu, frère ?

— Aux cavernes du feu sacré.

— D'où viens-tu ?

— Des temples du feu sacré.

— Quel est ton but, en pénétrant jusqu'ici ?

— M'instruire, m'édifier, et fraterniser avec les bons ouvriers spœléïques.

— A qui crois-tu ?

— Au Bon Principe de toutes bonnes créatures et de toutes bonnes choses.

— Que sais-tu ?

— Tout ce que doit savoir un visiteur des cavernes du feu sacré.

— Quel âge as-tu ?

— Je suis né il y a onze ans sous le signe de l'étoile du matin.

— Fils de mon maître, tu es mon maître ; ordonne, et j'obéirai.

— *Vulcain !*

— *Caïn !*

— *Baal-Zéboub !*

— Frère, gloire au Très-Haut, plus haut dans l'infini que le Principe du Mal !

— *Excelsus excelsior !*

Je venais à peine de prononcer ces deux derniers mots, que l'une des niches, située à quatre mètres au-dessus du sol, s'éclaira subitement ; mon interlocuteur avait allumé tout à coup une torche, qui était sans doute faite de la meilleure résine, car elle répandait autour d'elle une brillante lumière.

Le tuileur était un anglais, grand et robuste, à grosse barbe rouge. Il me regarda un moment; puis, je le vis dérouler une échelle de corde, dont l'extrémité supérieure était fixée à deux crochets de fer scellés dans le roc, à ses pieds.

— Monte, me dit-il.

Je ne me fis pas répéter deux fois l'invitation, et je grimpai lestement. Quand je fus arrivé dans l'excavation, auprès de l'inconnu, celui-ci retira l'échelle, la roula de façon à ce qu'elle ne pût être aperçue d'en bas ; je constatai qu'elle était là en permanence, bien fixée et toujours prête à se déployer pour un visiteur palladiste. Cette remarque mérite d'être reproduite ici.

Je n'étais pas dans une niche, mais dans un véritable couloir, dont il était impossible de sonder du regard la profondeur. L'inconnu m'entraîna vivement.

Au bout d'une cinquantaine de pas, nous fûmes arrêtés par une porte massive de fer, qui n'avait ni serrure ni verrous ; c'était plutôt une formidable plaque de fer, obstruant entièrement le passage ; elle avait une poignée en forme d'anse, que l'anglais saisit et poussa de toutes ses forces de gauche à droite. Sous cette vigoureuse impulsion, la porte roula dans une rainure étroite, mais profonde, pratiquée à droite dans le rocher.

Un courant d'air, fort violent, s'établit aussitôt, éteignant nos torches ; en même temps, tandis que j'apercevais dans le lointain des lueurs rouges, aux murmures perçus jusqu'alors succéda un vacarme cacaphonique à déchirer le tympan ; les clameurs se répercutaient le long des murs, symphonie rauque, épouvantable, du fer et du feu.

Cependant, sans perdre une minute, mon conducteur avait refermé la porte de fer, en la tirant, cette fois à gauche, par une seconde poignée placée du côté intérieur. La précaution était bonne : je ne me place pas en ce moment au point de vue de l'utilité de cette fermeture vis-à-vis des profanes qui auraient pu, par un hasard invraisemblable, venir jusqu'à la salle quadrangulaire ; mais le courant d'air n'était pas tenable.

L'anglais ralluma nos torches, et nous voilà de nouveau en marche, le couloir s'élargissant au fur et à mesure que nous avancions.

Bientôt, nous nous trouvâmes sur une sorte de plate-forme, où nous n'avions plus besoin de lumière ; nous étions arrivés aux ateliers, dont on apercevait une première entrée, ouverte, immense, et le feu de cet enfer nous éclairait d'une lueur des plus vives.

Du haut de la plate-forme, je distinguais à merveille le va-et-vient des ouvriers, leurs forges, leur travail de fabrication. Là, se confectionne toute cette zinguerie du diable, qui, au sortir de l'usine souterraine, s'en va orner les temples et les triangles palladiques du monde entier.

Un large escalier, taillé dans le granit, permet de descendre avec commodité de la plate-forme aux ateliers de Satan.

Au pied de cet escalier, se tenait un homme, la main droite sur le cœur, la gauche levée en l'air faisant les cornes, c'est-à-dire en posture d'ordre au Rite Spœléïque. Je regarde l'individu, et je m'écrie :

— Tiens, Crocksonn, le révérend Alcool, de Singapore !... Ah ça ! mais, comment diable pouvez-vous être ici ?... Vous avez donc renoncé à vos voyages, à vos tournées, où vous vous montriez infatigable, cher ami ?...

— Je ne suis pas le révérend Crocksonn, me répond mon homme ; mais je suis son frère, pour vous servir... Joë Crocksonn, ajoute-t-il en se présentant... Puis : vous le connaissez alors, mon frère le ministre ?...

— Je crois bien, je ne connais que lui !

En deux mots, je le mets au courant.

— Mais, vous, lui dis-je en terminant mon récit, comment se fait-il que vous soyez à Gibraltar ?

— Ah ! c'est toute une histoire, murmure-t-il.

Après quoi, tandis que mon introducteur s'éloigne sur un signe, Joë commence d'un ton mielleux et avec une larme hypocrite :

— Mon frère a eu dans sa carrière un gros malheur...

Ici un soupir de crocodile. Puis, il s'arrête, il hésite, et enfin il reprend :

— Oui, au fait, je puis bien vous le dire, à vous... Un peu d'argent, qu'il avait trouvé par hasard...

— Un portefeuille perdu dans la rue ?

— Non, des métaux dans un tiroir de meuble fermé à clef... Ensuite, vous savez, la loi est si mal faite chez tant de peuples, même chez nous, Anglais... Alors, les galères... à perpétuité...

— Comment ! à perpétuité ?

— Hélas ! oui... Je ne le sais que trop, puisque c'est moi qui ai été condamné...

— Vous ?

— Oui, moi ; j'ai obtenu de subir la peine à Gibraltar, où beaucoup d'autres condamnés comme moi sont internés... Nous jouissons d'une liberté relative ; mais nous ne pouvons sortir de ce territoire anglais, et nous sommes sous la haute surveillance...

— Je ne comprends pas ce que votre condamnation vient faire à propos de... de l'accident de votre frère, ni pourquoi les galères à perpétuité...

— C'est vrai ; j'oubliais de vous expliquer qu'au moment même où mon frère Toby venait de trouver les métaux dans ce tiroir, le propriétaire du meuble était survenu, et que mon frère, n'ayant pu se mettre d'accord avec lui, l'avait un peu bousculé...

— Ah !

— Oui, une plaie au cou... cinq ou six centimètres tout au plus... là, sur le côté... Il paraît qu'il y a là une malheureuse artère, comme disent les médecins que le Dieu-Bon confonde !... la carotide... Bref, le propriétaire du meuble est, paraît-il, mort de saisissement... ou de colère... C'est un détail que je ne me rappelle plus au juste ; l'histoire est déjà si vieille !... Alors, moi qui avais déjà eu quelques petits malheurs... oh ! des riens... tandis que Toby édifiait déjà tous ceux qui le connaissaient... eh bien, j'ai pris sa mésaventure à mon propre compte... Entre frères, surtout entre frères jumeaux, on se doit bien cela, n'est-ce pas ?... Je me suis dévoué, quoi !... Et voilà la raison pour laquelle j'ai été condamné à sa place... Un révérend ? pensez donc, il ne fallait pas qu'un membre si vénéré de notre famille... de notre famille qui a toujours été honorable... fût exposé à subir une peine infamante... Non, cela ne se pouvait pas... Aussi, Toby m'a-t-il fait adoucir ma captivité autant que possible : sauf le désagrément de ne pas pouvoir quitter le territoire, je ne m'ennuie pas trop ici ; je m'occupe comme je veux, et mon frère me sert une petite rente, qui me permet d'apporter quelques adoucissements à mon triste sort... Ah ! l'on aura beau faire et beau dire, la famille, il n'y a que ça !...

Et mon homme roulait des yeux blancs, en prononçant ces paroles.

J'avoue que je ne compris pas grand'chose à cette histoire ; elle me sembla, d'abord, un conte imaginé par Joë pour se disculper, les coupables ayant presque toujours la manie de transformer plus ou moins ingénieusement leur affaire, afin de se poser en innocents. Ensuite, je me dis que le révérend Toby Crocksonn était bien capable, ma foi, d'avoir fait le coup, et que l'autre déjà compromis — qui sait à quel point ! — était peut-être assez roué pour avoir endossé réellement la responsabilité du crime ; il avait dû, sans doute, avoir quelque accident

personnel du même genre, à la même époque, et deux condamnations s'étaient alors confondues en une seule ; il y gagnait une reconnaissance pécuniaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, et une protection qui lui valait des faveurs, qui lui vaudrait peut-être un jour la grâce, la libération définitive. Tel est le raisonnement que je me tins; sans conclure, toutefois.

Au fond, ce qu'il y a de plus clair en tout ceci, c'est que la population anglaise de Gibraltar forme, comme on voit, un joli monde. Le gouvernement envoie là, ainsi que dans les colonies, les plus affreux chenapans, condamnés au bagne ; leur peine est commuée en internement, avec une certaine liberté mitigée par la surveillance constante de la police. C'est là ce que John Bull appelle « coloniser. » Je n'insiste pas, cette façon de procéder étant archi-connue.

Mais, comme tous les contre-maîtres et ouvriers des ateliers lucifériens sont dans le même cas que Joë Crocksonn, comptable en chef de l'établissement secret, j'en conclus que le gouvernement anglais est parfaitement au courant de cette fabrication et de ce commerce et qu'il l'abrite sciemment sous son pavillon.

Cette confidence faite, sa conscience étant soulagée, maître Joë Crocksonn prit tout à coup son air le plus gracieux, et, souriant d'un gros sourire bon enfant, me dit :

— Si vous le permettez, mon très cher frère, je vais vous servir de cicerone ; ce sera un grand honneur pour moi.

Et il me montrait le chemin.

Je l'accompagnai ; il y avait longtemps déjà que j'avais mis le pied sur tous les dégoûts, sur toutes les répugnances.

Les ateliers sont installés dans d'immenses chambres creusées en plein rocher par la nature, mais qui ont été dépouillées de leurs stalactites et appropriées à l'usage auquel elles servent aujourd'hui. Dans le trajet parcouru depuis l'entrée de la grotte San-Miguel, on s'est, en passant d'une salle à l'autre, élevé en réalité beaucoup plus qu'on ne s'en aperçoit, et le niveau du sol de l'usine occulte est fort au-dessus du niveau des diverses entrées des grottes; en d'autres termes, les ateliers et le laboratoire sont situés entre les grottes où pénètrent les touristes avec leurs guides et la partie supérieure du rocher, creusée à main d'homme et où se tient la garnison.

L'aération est parfaite ; partout, des trous donnant sur l'extérieur, principalement du côté de la Méditerranée, et à une hauteur absolument inaccessible : du reste, ces trous, s'ils sont nombreux, sont petits, et, en outre, ils sont percés dans les endroits où les inégalités, les fantaisies du roc permettent de les masquer ; de la mer, il est bien difficile de les apercevoir ou de ne pas les confondre avec d'autres cavités naturelles.

Une galerie est disposée dans chaque chambre, tout autour de sa muraille naturelle ; c'est-à-dire qu'une seconde muraille, celle-ci intérieure, a été construite et contient les locaux où les ouvriers spœléïques travaillent ; cette seconde muraille est aussi percée d'ouvertures pour la ventilation. Quant aux cheminées, le gouvernement anglais, — et c'est là encore une preuve matérielle de sa complicité, — les a laissé construire de telle façon que, traversant la partie supérieure du rocher, elles viennent mêler leur fumée à celle des cheminées de l'immense emplacement occupé par la garnison. Il en résulte aussi que, de la hauteur à laquelle leurs extrémités atteignent, ces cheminées possèdent un très fort tirant.

Maître Joë me fit d'abord faire le tour d'une des galeries ; c'est là que je remarquai les petites ouvertures apportant l'air extérieur ; sur le bord de ces trous, à la légère brise, une fleurette mignonne pousse et frissonne doucement. Sur le sol, çà et là, gisent, dans des coins, des objets informes, lames de fer et d'acier tordues, plaques de cuivre rouge, barres d'étain, râclures des divers métaux (sauf l'or et l'argent) employés dans la fabrication des instruments de la haute magie, le tout parmi un léger relent particulier qui surprend désagréablement, mais auquel l'odorat finit par s'habituer ; le pied heurte des rebuts, des brisures, des vieux moules cassés, hors d'usage, de tout un musée horrible et mastodontal d'animaux, de monstres, innommables et innommés. Puis, ce sont des outils étranges, fixés au mur ou entassés dans des cavités du roc, avec des étiquettes. Nous sommes bien ici au royaume des sept métaux lucifériens.

Nous faisons le tour des premiers ateliers ; nous revenons à la grande porte, que domine la plate-forme d'où je suis descendu ; nous entrons, après que j'ai mis mes insignes palladiques, sur l'avis de mon conducteur.

Personne ne semble m'apercevoir ; chacun est à sa besogne.

— Combien avez-vous d'ouvriers, d'employés, en tout ? demandai-je à Joë.

— Pour les divers ateliers et le laboratoire, le personnel s'élève aujourd'hui à près de deux cents personnes.

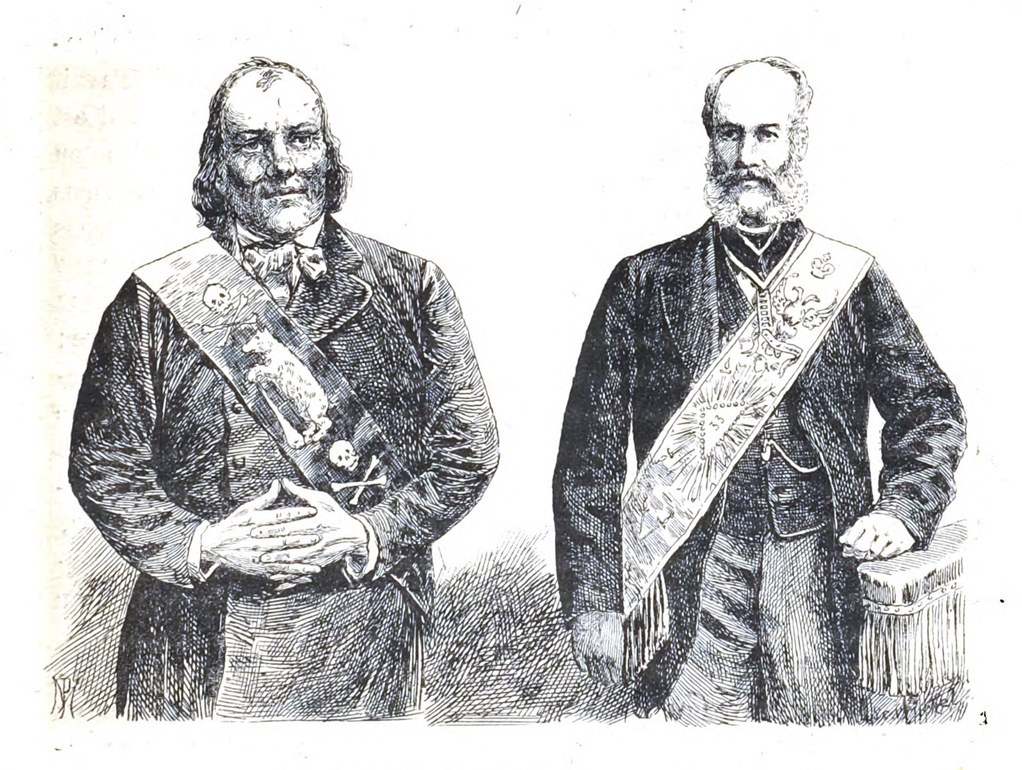
— C'est beaucoup.

— Vous trouvez ?... Oh ! nous sommes, au contraire, fort à l'aise dans cette partie du rocher... Pensez donc aux milliers de soldats qui sont au-dessus de nous !...

Je regarde, tandis que les ouvriers chantent à tue-tête, confusément, tout en faisant leur travail.

A première vue, cela n'a pas l'air bien démoniaque. C'est une forge, comme on en voit partout. Des soufflets fonctionnent, actionnant des pe-

tits brasiers qui lancent des étincelles, pendant qu'une brusque lueur rouge soudain illumine l'immensité pour s'éteindre aussitôt. Là, le plomb fondu brille, blanc nacré, et coule en épais filon, gros comme le bras, dans un moule ; ici, la pince et le ciseau entaillent une feuille de cuivre qui se découpe, dont le fragment se tord en copeau dur, que des ouvriers



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Joë Crocksonn
Comptable en chef des ateliers secrets de Gibraltar.

David Sandeman
Mage Élu, Grand Inspecteur Général en Angleterre.

appliquent ensuite sur un modèle, et qu'ils battent, frappant dessus en cadence, de leurs marteaux de bois aux chocs clairs.

Tout cela est banal, au demeurant. Mais ce qui ne l'est pas, ce sont les produits de cette industrie ; ce sont tous ces objets du culte infernal, ces ustensiles magiques à formes extravagantes, déjà connus du lecteur par les descriptions que j'en ai faites ; c'est toute cette orfèvrerie plus ou moins quincaillère, qui s'expédiera demain à Charleston, à Calcutta, à Berlin, à Montevideo, à Naples, ailleurs encore, partout où se pratique l'odieuse contre-religion.

Et j'ai vu ces expéditions ; j'ai vu préparer ces colis, assez petits, peu pesants, étiquetés : *Bibelots et articles de Paris*, dans des caisses blanches avec des raies rouges, ayant un grand L majuscule, surmonté d'une étoile verte, au centre d'un triangle renversé ; c'est là la marque commerciale de reconnaissance, que bien des manifestes de marchandises ont portée, à bord des bateaux allant en Amérique ou sur la ligne des Indes et de Chine.

Joë Crocksonn me fait traverser rapidement plusieurs salles de travail. Dans la seconde, je trouve comme contre-maître le frère qui m'avait quitté à l'entrée de la grotte, après m'avoir indiqué l'itinéraire ; il est donc certain qu'il y a quelque part, pour le personnel, une deuxième ou plusieurs entrées des ateliers, connues d'eux seuls. Sont-ce des trous de renard pratiqués à l'extérieur dans le roc, dissimulés par des herbes sauvages ou des buissons, et où les hommes se glissent en rampant ? Cela, je l'ignore. J'incline plutôt à croire qu'il s'agit tout simplement d'une communication entre l'étage supérieur et l'endroit où je me trouve ; je pense, mais c'est là une opinion ayant pour base unique mon raisonnement, que les ouvriers de Satan arrivent par la partie de la citadelle occupée par les soldats ; si cette opinion est ferme chez moi, c'est parce que je considère comme indéniable la complicité du gouvernement anglais, et, du moment qu'il a autorisé la secte à percer ses cheminées, ainsi que cela saute aux yeux de l'observateur prévenu, visitant le sommet de la citadelle, rien n'est plus admissible que l'installation d'un escalier dans un endroit secret, d'accès facile.

Au cours de ma tournée, je fais connaissance avec le F∴ David Sandeman, de Londres, un haut-gradé du Rite Ecossais en même temps que du Palladium Réformé Nouveau. C'est un homme âgé, mais se tenant bien droit, portant la moustache et les favoris qui sont entièrement blancs, ayant le type juif très accentué. Nous causons quelques instants. Puis, je le vois procéder, en sa qualité de Mage Elu, à la consécration rituelle de divers instruments magiques, qui viennent d'être terminés tout à l'heure.

Et je continue ma promenade avec maître Joë.

L'atelier le plus étrange est celui dit des *Ouvriers Choisis*, choisis ou désignés par le dieu de l'endroit ; en réalité, il s'agit d'un choix monstrueux : difformités invraisemblables ou aspect diabolique, comme les objets qu'ils fabriquent. Dans cet atelier, on travaille surtout aux grosses pièces.

Voici les « chérubs », d'abord, au corps de lion, à la tête de taureau, tenant une épée flamboyante dans la gueule ; ce sont d'assez gros morceaux décoratifs, on le voit, dont le sens est plutôt symbolique et qui servent, somme toute, d'ornements.

On fait aussi des chérubs en bois, mais par séries spéciales ; en général, ces objets, lorsqu'ils sont en bois sculpté, comportent des hiéroglyphes en acier, vissés dans le socle.

Voici encore des Molochs, des Astaroths, des Mammons ; l'obscénité des derniers montre, sans qu'il soit besoin de les décrire, quelle bestialité humaine ils représentent.

Puis, ce sont des monstres, des bêtes, comme apocalyptiques, tous les hiéroglyphiques symboles, en un mot, de ce culte unicornu ou biscornu. Toute cette quincaillerie de carcasses ressemble à un ossuaire gigantesque d'animaux supernaturels, ankylosés; c'est le tortu dans l'horrible, le malpropre dans le ridicule aussi.

Je passe devant des appliques de fer tordu (pas forgé), des candélabres, des tuyaux d'orgue, des copeaux de toute nature, que sais-je encore ? des reproductions bossuées de diables de moyen ordre, sires de peu d'importance, pauvres hères, mesquins légionnaires du plus bas degré, sans doute, de la hiérarchie infernale, et dont le Palladisme a fait le menu fretin de ses esprits vénérés, des contrefaçons de saints pour les niches de ceux de ses temples montés à peu de frais pour des triangles borgnes. Quel musée ! quelle fabrique ! quelle usine, où tout se manipule par le feu, la fumée et comme un relent âcre et asphyxiant de carbone et d'acide sulfureux !

Évidemment, Lucifer est là, sinon en personne, du moins en esprit. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, d'aller bien loin pour apercevoir une de ses images, celle qui est la plus répandue dans la haute maçonnerie. Là, à côté de ce fourneau, un peu caché par le soufflet énorme, dans une sorte de retrait, une manière de reposoir s'élève, formé de morceaux de bois différents, cloués et comme appareillés entre eux. Sur ce reposoir, j'aperçois la figure, la statue, que je connais si bien depuis longtemps : le Baphomet. Seulement, ici, elle est difficile à reconnaître sous l'épaisse couche de crasse et de suie qui la recouvre.

Exposée depuis de longues années aux éclats des escarbilles, à la fumée épaisse et charbonneuse du lieu, la tête, qui tient à la fois du taureau et du bouc, surtout du bouc, est crépie à la suie, d'un noir fangeux ; le mufle est flou, et l'œil apparaît veule et avachi. Quel démon marmiteux, quelle triste figure, mon prince ! et que vous ressemblez ainsi à un pauvre diable, non plus flamboyant, mais presque carbonisé !...

Et, pendant que j'y suis, après un coup d'œil jeté sur l'idole grimaçante et sale, je regarde les ouvriers dont je suis entouré.

Vraiment, si jusqu'à présent j'ai rencontré des déserteurs, des contrebandiers, des assassins, mais en définitive des faces humaines, ici, dès que mon attention se porte sur ces étranges travailleurs, je me sens frissonner.

Il est certain, je le savais d'avance en franchissant le premier seuil des ateliers spœléïques, que j'avais affaire au dessus du panier des épluchures, à la crême des sacripants; car enfin il faut être tout au moins cela pour s'embaucher dans l'équipe du diable; mais, je dois l'avouer, rien ne peut donner une idée de ce que je vois.

Est-ce que je rêve? Non, je me tâte; je suis bien éveillé. Pas un de ces gredins ne semble appartenir à l'humanité. On dirait qu'on a réuni dans cette salle toute une collection de ces phénomènes vivants, épouvantables à voir, dont l'exhibition d'un seul suffit souvent à faire la fortune d'un Barnum de foire. Sous la suie et le charbon, c'est un vrai masque de démon qui se dessine. Et qui sait, après tout, si nous n'avons pas, en réalité, affaire à des démons?...

Voici, là, un grand pendard, à la mine patibulaire, musclé et maigre, qui tord une barre de fer; ses yeux louchent et étincellent, à la fois; ses cheveux sont hérissés aux côtés de la tête, en forme de petites cornes; il porte une barbe de bouc, ondulée, laineuse, rêche, essayant de cacher une bouche énorme, sardonique, enlaidie de dents espacées en crocs. Les camarades l'appellent Tubalcain. N'est-ce pas Tubalcain le maudit, l'ancêtre d'Hiram, d'après la légende maçonnique, le patriarche diabolique du fer et des forges, le frère aîné du Vulcain de la mythologie païenne?

Et cet autre, tout bancal et tors comme un cep de vigne, à la tête d'hydrocéphale sur un corps gourd, n'est-il pas vraiment Dagron, — ainsi qu'on le nomme familièrement dans l'atelier, — Dagron, le diable des poussières métalliques, celui qui aveugle les mineurs en se roulant et en jetant au vent les molécules des minerais?

Puis, ce troisième encore, énorme, une outre, sur des jambes dont on n'aperçoit que les pieds, avec sa tête ridiculement microscopique, avec ses yeux comme ceux d'un cochon, ne justifie-t-il pas, lui aussi, le nom diabolique qu'ici tous lui donnent? n'est-il pas Sulph incarné, Sulph, le démon des hauts fourneaux, le mauvais esprit qui se glisse dans les coulées des cloches d'église pour y faire méchamment des pailles et des soufflés et les faire fêler, afin qu'elles chantent Dieu sur un vilain ton?

Et bien d'autres encore.

A la monstruosité morale, ils ajoutent la monstruosité physique. Évidemment, on est ici en plein centre de l'enfer industriel. Il n'y a pas jusqu'à ce feu, que je vois briller dans les différents fourneaux, qui n'en témoigne; car, ici, à ma vive surprise, je constate qu'au-dessus de lui les grands soufflets de forge s'agitent, mais silencieux et sans produire de vent, inutiles à coup sûr. Et cependant, les foyers pétillent; ils ne semblent pas dus à la combustion du charbon ordinaire, allumé dans une grille naturellement, mais bien à des coulées de la lave du feu cen-

tral, qui, par des fissures, amènerait à fleur du sol les flammes de l'enfer.

Oui, Gibraltar, coin de terre maudit, soupirail de l'infernal royaume, tu étais prédestiné, aux portes de l'Europe et aux portes de l'Afrique, à devenir l'antichambre de Satan.

Mais j'ai assez vu les ouvriers des ateliers spœléïques. Ce soir, d'ailleurs, je retrouverai sur le rocher, en haut, dans la ville, à peu près tous ces hommes, — car les trop difformes seuls demeurent aux cavernes ; — je les retrouverai, en jetant un coup d'œil à travers l'entrebâillement des portes des débits les plus infects, où, dans la baie de lumière crue, on les aperçoit étendus, saoûls, ivres de gin et de wisky, sur le parquet des bouges. Ils ne s'endorment jamais autrement.

J'ai hâte de sortir de cette atmosphère lourde et suffocante ; d'autant plus qu'il me reste à visiter le laboratoire de toxicologie.

Sous la conduite de maître Joë, je quitte donc la dernière salle des ateliers ; mais quelle n'est pas ma surprise, en voyant tous ces monstres abandonner leur travail et nous suivre. Joë Crocksonn me glisse à l'oreille que nous nous rendons à la salle d'honneur. Je comprends : j'ai été reconnu, et il va me falloir, à titre de visiteur haut-gradé, subir quelque ignoble cérémonie. Subissons-la donc, et, mentalement, pendant ce temps-là, prions Dieu.

La salle d'honneur est grande ; elle occupe, à elle seule, toute une des plus vastes chambres de la grotte ; elle est brillamment éclairée à l'électricité ; par exception, les stalactites et les stalagmites y ont été conservées ; aussi, le coup d'œil est féerique. Mais, d'autre part, quel contraste offre ce personnel de malandrins au milieu de ce merveilleux décor ! En effet, tous les mécréants employés aux autres forges et ateliers sont là, rangés ; ils nous ont précédés, pendant ma visite à la dernière salle ; ils n'attendent plus que nous et les « ouvriers choisis ».

A mon entrée, une longue clameur éclate, assourdissante et incompréhensible ; maître Joë m'explique que c'est une acclamation en volapuk, la langue nouvellement inventée et qui a été adoptée par le Rite Spœléïque. Puis, tout à coup, les voix se taisent ; dans le grand silence subit, on n'entend plus que les respirations, haletantes encore, siffler.

Alors, Tubalcaïn sort du groupe des « ouvriers choisis » et s'avance vers moi, tenant quelque chose dans la main.

— Frère, me dit-il en excellent français, nous t'attendions, nous t'avons reconnu. Les insignes que tu portes avec autorité et gloire, et devant lesquels, en quelque pays que ce soit, les Vrais Élus et Parfaits Initiés s'inclinent avec respect, te rendent sacré parmi nous, humbles ouvriers du feu, serviteurs dévoués à l'œuvre de notre Dieu... Honneur

au chef qui daigne visiter les soldats!... Fils de notre maître, tu es notre maître; parle, ordonne, nous t'écouterons, nous t'obéirons... A moi, mes frères, fit-il en terminant (car j'abrège); unissez-vous à moi par les sept cris de gloire et par le signe de notre rite; en l'honneur de notre frère, représentant légitime du Dieu-Bon, confondons nos cœurs et nos voix.

Il dit les dernières phrases en volapuk, en se retournant vers l'assemblée. Aussitôt, tous les bras s'agitent traçant le signe spœléïque, tandis que, en une vocifération véritablement infernale, sept mots incompréhensibles, poussés par ces poitrines de démons humains, ébranlent un instant les voûtes de la caverne, la faisant vibrer et frissonner (1).

Ce vacarme est suivi d'un grand silence, comme avant la harangue; et pendant que tout reste morne, Tubalcaïn s'approche de moi et me remet ce qu'il avait dans la main.

C'était un bouquet en métal forgé, aux fleurs monstrueuses, ne ressemblant en rien à ce que produit la nature. Ce bouquet se composait, cela se voyait à première inspection, des sept métaux de la haute magie, du satanisme. Je regardais ces fleurs aux pétales biscornues, hirsutes, aux étamines et aux feuilles étranges comme disposition et comme structure; ces feuilles n'étaient ni alternes ni opposées, mais en échelle spiraloïde, par sept, par quatorze, par vingt-et-un, formant une hélice satanique qui répétait, d'une façon muette, mais expressive, le nom maudit. Puis, de tous côtés, se dressaient des piquants métalliques, hérissant le bouquet. Ici, c'était une rose mousseuse en fer noirci qui ressemblait à une araignée velue; là, un souci en cuivre rouge; plus bas, le *taraxacum dens leonis* (pissenlit), en acier. Pourquoi ces trois fleurs, et pas d'autres? parce qu'elles sont cabalistiques. Ce ne sont pas des fleurs, en vérité; on croirait voir des serpents, des crapauds, des scorpions; et immédiatement ma pensée se reportait à Singapore, à la faune et à la flore à rebours que j'y avais vues. Quel rapprochement!

J'approche, sans savoir pourquoi, machinalement, le bouquet de mes narines. Il pue l'acide sulfureux. Ce sont là, en effet, les fleurs qui ornent l'autel du diable aux grandes fêtes lucifériennes, fleurs du mal, fleurs du roi des réprouvés.

Je regarde encore: elles sont toutes unies par une tige commune, qui est comme la queue, le support du bouquet; des fleurs de trois espèces différentes, sur un même tronc! Un coup d'œil sur la forme de la tige m'en fait de suite comprendre le sens mystérieux, sens qui peut se tra-

(1) Il m'est impossible, ici, de préciser. Le Rite Spœléïque étant une branche du Palladisme, spéciale à Gibraltar, il n'en existe qu'un rituel unique, manuscrit, entre les mains du chef du laboratoire, le frère Athoïm-Olélath. N'ayant plus rien à faire désormais avec les spœléïques, j'aurais fait naître des soupçons, si j'avais demandé à copier ce rituel volapuk.

duire ainsi : *Sicut semen efflorescit.* Cela n'a pas besoin de commentaire. Bestial et ordurier, jusqu'à salir les pures et belles fleurs créées par Dieu, jusqu'à en faire un emblème obscène, tel est bien Lucifer, toujours le même partout. Pouah !

Mais ce n'est pas le moment de manifester mon dégoût. Il faut répondre quelque chose à ce discours de Tubalcaïn. A Charleston, on m'avait enseigné quelle était la réponse à faire en cette exceptionnelle occurrence.

Je prends donc mon air le plus méprisant (c'est de règle, et je vous réponds que je n'avais nul besoin de me contraindre), et, m'adressant à cette tourbe de sacripants, je dis la phrase qui m'avait été apprise :

— C'est bien (*avec hauteur et mépris*). Maintenant, quelqu'un a-t-il une augmentation de salaire à demander ?

(La phrase se dit en anglais : *Very well. Will some body now have some augmentation of salary ?*)

A peine ces mots sont-ils tombés de ma bouche, dans le grand silence, qu'une scène indescriptible a lieu.

Tous ces misérables, en apparence calmes et disciplinés jusque-là, entrent tout à coup dans une sorte de folie épileptique. Ils se précipitent vers le comptable et moi, comme s'ils voulaient nous dévorer. Ce sont des clameurs épouvantables : « Moi, maître ! moi, maître ! moi ! » poussées sur tous les tons d'une gamme déchirante et rauque.

Mais ce n'est encore rien. Il faut entendre les fragments de plaidoyers qui s'entrecroisent dans l'air, plaidoyers qui sont autant d'aveux cyniques :

— Moi, maître ! je mérite une augmentation de salaire... Avant d'entrer au service du Dieu-Bon, j'avais déjà, depuis mon enfance, bien mérité de lui !...

— Moi, j'ai tué mon père...

— Moi, j'ai mis le feu à trois églises catholiques...

— Moi, sur une grande route, j'ai coupé la gorge à un moine qui venait de faire sa quête, et qui rentrait à son couvent...

— Moi, j'ai massacré dans un champ deux petits enfants de chrétiens...

Tout cela, hurlé en anglais.

Ah ! l'on est bien là en présence d'un ramassis de mécréants, d'ignobles criminels, que la secte recrute dans les bagnes ou en faveur desquels ses influences interviennent pour leur éviter le dernier supplice, et dont, au moyen d'un internement à Gibraltar, elle fait les ouvriers de ses usines occultes. Gibraltar est ainsi devenu la sentine immonde du crime anglais et sataniste.

Dans ces cavernes mystérieuses, les forfaits de ces scélérats consti-

tuent leurs mérites. Augmentation de salaire ne veut pas dire « monter en grade », comme dans la maçonnerie ordinaire ; ici, cela signifie : « augmentation des rations d'alcool ». C'est dans l'orgie, en effet, dans la crapuleuse orgie, qu'ils recherchent le bien-être et la volupté.

Tous ceux dont le salaire est augmenté (l'augmentation est valable pour trois septaines) ont, en outre, au cours de l'année qui suit la troisième semaine, une nuit libre pour aller au sabbat ; un sabbat spécial, que maître Joë m'a décrit et qui est épouvantable à raconter. Comme à Dappah, près de Calcutta, par une nuit d'ouragan, une de ces nuits où ciel, terre et mer se confondent au milieu des éclairs, où Gibraltar tremble sur sa base, où des paquets de la mer monstrueuse montent en grondant et inondant de leur écume les premières cavernes des grottes San-Miguel et autres, par une de ces nuits où tout est chaos et abomination, les forbans sortent et se déchaînent. A la lueur des éclats de la foudre, on les aperçoit bondissant de roche en roche, traversant les embruns, le bidon d'alcool en main. Ils chantent, crient, vocifèrent et boivent, puis se réunissent en un lieu, dit « le cimetière des Maures », où reposent les corps des infidèles tués dans différents assauts. Alors, ils les appellent, les évoquent, les incantent, bavant l'alcool, suant le crime, et une sarabande infernale a lieu, au cours de laquelle ils semblent ne pas toucher terre ; on dirait des guirlandes humaines, des cercles d'individus se tenant par les mains, tournoyant au milieu des nuages, à travers les trombes de pluie et les éclairs. . . . .

Et la sentinelle anglaise, du sommet du Pain-de-Sucre, assiste, épouvantée, à cette scène d'orage et de diabolisme, à ce débordement de la nature et de l'enfer, croyant à une hallucination de ses sens, ne pouvant croire à la réalité de ce qu'elle voit, tant cela est effroyable, et n'osant même en faire le lendemain le récit à ses chefs ni à ses camarades, de crainte qu'on ne se moque d'elle ou qu'on ne la punisse sévèrement.

Puis, au jour, tout s'arrête, à travers les derniers grondements du tonnerre, les dernières averses de pluie, ces hommes-démons rentrent dans leurs repaires, pour s'endormir d'un sommeil lourd et pénible d'alcool, peuplé de rêves sataniques.

Telles sont les voluptés terrestres que Lucifer accorde à ses élus de la plus basse classe ; et, pour qu'ils y tiennent tant, pour qu'ils soient si enragés à demander l'augmentation de salaire, il faut bien que ce soient les dernières desbrutes, des hommes sur le seuil de l'animalité et de l'enfer.

Tandis que je les regarde encore, deux ouvriers apportent une grande urne en bronze, de forme antique, mais avec des emblèmes lucifériens ; on la pose devant moi. Cette urne contient, inscrits sur des jetons en



Je vais faire feu ; Joë détourne mon bras; le coup part en l'air. En même temps, Tubalcaïn et les autres contre-maîtres reviennent, armés de tiges de fer rougies au feu, et se mettent à frapper au hasard parmi la tourbe déchaînée contre moi. (Page 538.)

ivoire, les noms de tous les ouvriers des ateliers secrets. Crocksonn m'apprend qu'il s'agit de tirer au sort onze noms, et que l'honneur de ce tirage me revient, à moi, exclusivement, en ma qualité de palladiste haut-gradé. Impossible de ne pas s'exécuter. Je plonge ma main dans l'urne, et j'en retire, l'un après l'autre, onze jetons ; maître Joë proclame les noms des favorisés.

Nouvelle scène inimaginable. Onze de ces malandrins se précipitent à genoux, en poussant de sauvages cris d'allégresse, levant les bras vers moi, me remerciant en leur maudite langue anglaise, baisant l'urne avec fanatisme. Les autres, au contraire, ceux dont les noms ne sont pas sortis

sont pris d'un accès de fureur, et ils sont la masse; murmurant d'abord, puis éclatant soudain en hurlements sinistres, bramant leur rage à tue-tête dans un crescendo féroce, ils s'avancent vers moi qu'ils accusent d'être la cause de leur déconvenue, les yeux hors de l'orbite et injectés de sang, le poing tendu, prêts à m'assommer, à me massacrer.

Devant leur phalange tumultueuse, je fais un pas en arrière. Une pensée, rapide comme l'éclair, traverse mon cerveau : tout cela n'est-il pas une comédie? n'a-t-on pas surpris ou deviné mon secret? n'a-t-on pas résolu de se débarrasser de moi, de me supprimer, dans cet antre qui restera à jamais muet sur le crime?... L'histoire du jeune touriste assassiné et jeté dans le gouffre me revient à la mémoire. Il me semble que ma dernière heure a sonné. Du fond de mon cœur, je recommande mon âme à Dieu, et, décidé à vendre du moins chèrement ma vie, je saisis mon revolver et je le braque sur les bandits les plus menaçants et les plus près de moi.

Je vais faire feu. Joë Crocksonn détourne mon bras. Le coup part en l'air. En même temps, Tubalcaïn et les autres contre-maîtres, qui avaient un moment quitté la salle, sachant évidemment ce qui allait se passer, reviennent armés de tiges de fer rougies au feu, prises dans les forges. Sans mot dire, sans même prévenir, les voilà qui se mettent à frapper au hasard parmi la tourbe déchaînée contre moi, tapant dans le tas, selon l'expression vulgaire. Les chairs grésillent, de longues traînées rouges, puis noires, zèbrent les épaules, les torses, les bras nus, partout où le feu a passé; l'odeur de corne brûlée se dégage déjà en épais flocons de fumée tenace et suffocante, pendant que les braillements continuent.

Bientôt, les tringles ont produit leur effet : un à un, les ouvriers du diable s'enfuient, cinglés et hurlant comme des chiens voraces qu'on écarte de la curée. Maintenant, il n'en reste plus. Aucune comédie n'avait été jouée; c'est ainsi que, chez ces brutes immondes et féroces, les choses se passent d'ordinaire, à chaque visite des chefs.

Me voici libre, et pendant que Tubalcaïn et ses acolytes abaissent devant moi leurs tiges encore rouges, maître Joë m'entraîne, pour me conduire au laboratoire.

Nous prenons une longue galerie, d'une montée douce, débouchant sur un trou large, en forme d'entonnoir, ou, pour être plus exact, d'un entonnoir qui aurait été coupé en long par le milieu et dont une moitié aurait été appliquée contre la masse granitique de Gibraltar, à une hauteur inaccessible; l'entrée (la sortie, si vous préférez) de la galerie en question est au fond de cette cuvette.

Au-dessus de nous, le ciel; nous sommes au grand air. Du dehors, il

est matériellement impossible d'escalader jusque-là ; non seulement le rocher est presque perpendiculaire en cet endroit ; mais encore cette saillie, relativement légère dans l'ensemble, ne peut, à la distance où elle se trouve, se distinguer à l'œil nu, attendu que, rocaille naturelle elle-même, elle se confond avec le reste, vue de la mer.

Un escalier est taillé à vif dans la pierre; nous le montons. Le haut de l'entonnoir est une sorte de plateau demi-circulaire, avec une bordure de marbre gris brut, habilement disposée; nos têtes seules la dépassent. Plongeant nos regards dans l'immensité, nous voyons et ne sommes pas vus ; pour les yeux des gens qui passent au large dans les barques, une tête humaine, là où nous nous trouvons, équivaut à un millième de tête d'épingle.

Enfin, je puis respirer à pleins poumons, et le coup d'œil est splendide.

Supposons, un instant, que j'ai un de mes lecteurs avec moi, quelqu'un à qui je puisse parler, en laissant déborder toute mon âme de croyant.

Penchons-nous, lui dirai-je, sondons l'espace qui est au-dessous de nous. Regardez ici, sur ce rocher pelé, aride et nu, ce maigre filet qui serpente et coule ; est-ce de l'eau d'une source vive? Non, car cela fume; c'est de l'acide ou des acides, de l'eau régale, résidus du laboratoire où nous allons nous rendre... Ce maigre filet n'a l'air de rien ; mais notons-en bien ici la place, à gauche du contrefort de la Méditerranée. Peu à peu, il accomplit silencieusement son œuvre lente de dissolution et de dissociation. C'est le diable qui, de sa propre main, détruit son œuvre. Ce ruisseau infime est l'image de l'enfer dans notre société moderne. Imperceptible filet, il ne paraît rien être à ceux qui le voient par hasard ; personne n'y fait attention aujourd'hui. Dans cent ans, moins peut-être, il aura limé, taillé, coupé la roche, séparé le contrefort de la terrasse, du reste de l'immense bloc, et toute une énorme partie de la masse granitique s'éboulera, tout à coup, en un formidable cataclysme, dont la cause restera probablement inconnue à jamais. Je me trompe; si, dans un siècle, quelqu'un par aventure dit : « Mais c'est le démon ou son œuvre, c'est le travail de ses suppôts qui a fait cela », tout le monde lui rira au nez, les incrédules certes et bien des catholiques plus fort encore.

Voyez, tout un gros pâté de roches est dissocié déjà, et, par intervalles, des éboulis et des tassements légers se font, auxquels nul ne prend garde.

Les habitants de Gibraltar ont trouvé une explication à cette grêle subite de pierres, qui pleut de temps en temps : l'explication est plausible ou paraît plausible; en tout cas, elle témoigne, par sa naïveté, l'igno-

rance des véritables faits, et elle est admise sans contrôle. Les bonnes gens disent que ce sont les singes, dont ce coin de rocher est infesté, qui se battent entre eux à coups de pierres. Et les macaques rient toujours, comme s'ils étaient complices du diable en leur qualité d'animaux, mais bien trop malins au fond, et pas assez bêtes ou pas assez hommes pour se battre ainsi entre eux.

Remarquons encore autre chose ; et ceci est un fait de notoriété universelle, que du reste tous les écrivains naturalistes ont constaté et signalé. Aussi loin que la vue s'étend, dans tous les coins et recoins, dans toutes les anfractuosités du rocher, des plantes sourdent et poussent. Et quelles sont ces plantes ? des plantes médicales vireuses et toxiques, des solanées, des renonculacées, des papavéracées principalement. Il y a là rassemblées, sur ce point, minuscule eu égard à la surface du globe, des milliers et des milliers d'espèces diverses, d'infinies variétés; au-dessous d'elles, dans le peu de sable ou d'humus sur lequel elles poussent, jusqu'au milieu même des fentes obscures et noires du roc, se rencontrent des lichens, des conferves et des champignons vénéneux; toute une cryptogamie et une phanérogamie diabolique, en un mot.

Et, dans cette oasis vraiment luciférienne, la vie animale pullule, représentée par des scorpions blancs et noirs et des centipèdes plus venimeux encore. De ci, de là, un vautour, un pigeon sauvage, un épervier, quelque aigle, fatigués, se posent; mais ils se sauvent aussitôt, apeurés, dans un grand coup d'aile, poussant à travers l'espace un long cri rauque d'effroi, dont frémissent un instant les échos.

C'est un autre coin de Gibraltar, et d'une autre physionomie, on le voit.

D'où vient toute cette florescence inattendue en cet endroit, et dont on ne retrouve l'exemple, en de telles conditions, en aucun autre lieu du monde?... N'est-ce pas, bien évidemment, de la proximité des suppôts de Satan, des graines toxiques qui se sont envolées de cet antre à poisons, inconnu jusqu'à ce jour, mais qui se révèle à qui sait comprendre et expliquer?

Antre inconnu, ai-je dit?... Oh! pas tant que cela, certes. Le mot exact est : volontairement inaperçu... Car nous sommes ici à deux pas des sentinelles anglaises, sous les premières galeries de défense creusées dans le roc, et, sur notre tête même, surplombe la gueule d'un canon.

On le voit, si l'Anglais partout ouvre la gueule et montre les dents, ici il ferme du moins les yeux!...

Mais Joë Crocksonn m'invite à rentrer dans le rocher, par une étroite ouverture ménagée à l'autre bout de la bordure supérieure du semi-entonnoir. C'est une nouvelle galerie dans laquelle nous nous engageons, celle-ci en escalier rapide, taillée dans la pierre, à l'intérieur; il est,

néanmoins, assez bien éclairé, par de nombreuses et étroites meurtrières, invisibles du dehors.

Nous montons, nous montons toujours.

Allons, encore un effort, nous allons arriver. Nous voici près de la tour, commencée par le général O-Hara, censément pour surveiller et porter la vue jusqu'à Cadix même, mais qui était bien plutôt — sa forme et son architecture l'attestent — un monument maçonnique, une vaste pierre cubique du culte de Lucifer, marquant que tôt ou tard celui-ci tenterait de nouveau d'escalader le ciel. Cette tour, à cette hauteur vertigineuse, était la marque, la preuve de pierre d'une étape, tout au moins le symbolisme évident de l'orgueil du Maudit.

Deux fois foudroyée, pendant qu'on la construisait, elle n'a jamais pu être achevée. En ruines informes maintenant, pierre à pierre, brique à brique, elle s'écroule lentement et s'effrite en poussière au vent de la mer.

Les habitants lui ont donné le nom de « tour Saint-Georges », peut-être à dessein, puisqu'elle enseigne que finalement le démon, dans ses révoltes, est toujours terrassé. Aujourd'hui, — ce que les gens de la ville ignorent, — c'est une simple cheminée du laboratoire à crimes, un vasistas de Lucifer, au travers duquel il me semble qu'il doit parfois, mélancolique et rêveur, laisser errer son œil glauque et trouble dans les profondeurs limpides du bleu firmament de Dieu.

Je parviens enfin, avec Crocksonn, aux salles du laboratoire. L'ensemble est bien petit, si on le compare à la masse formée par la réunion des ateliers. Le laboratoire est situé fort au-dessus des forges, et, comme j'ai bien observé, sans en avoir l'air, le chemin parcouru, comme je me rends assez exactement compte des montées, des coudes de galerie, des divers changements de direction, j'estime que l'emplacement affecté aux œuvres de toxicologie doit être, mais à une énorme distance, superposé à la partie du bas où se trouvent la Chambre du Milieu, la salle quadrangulaire et le couloir d'entrée des locaux secrets. C'est là ce que je me dis, en pénétrant dans le laboratoire.

Ici, nous n'avons plus affaire à des brutes. Les employés de la fabrique de poisons sont tous gens intelligents; des criminels, cela va sans dire, mais choisis parmi l'élite; hommes dévoyés, dont la science s'est portée vers le mal. Maître Joë me montre, entre autres, un notaire coupable d'innombrables faux, qui s'est maintenant adonné avec passion à la chimie.

Ici, ces travailleurs scélérats ne sont plus désignés par des noms de démons. Ils sont en tout au nombre de vingt-et-un. Le directeur du la-

boratoire porte le nom de deux des lettres de l'alphabet sacré du Magisme: il est le frère Athoïm-Olélath; ce qui équivaut à « Alpha-Oméga ». Les autres portent les noms des vingt autres lettres du même alphabet ésotérique; ils sont le frère Beïnthin, le frère Gomor, le frère Dinaïn, le frère Eni, le frère Ur, le frère Zaïn, le frère Hélétha, etc. En d'autres termes, ils n'ont plus de personnalité; ils sont enregistrés jusqu'à leur mort et ne vivent que sous une lettre-matricule; à leur décès, on leur trouve un remplaçant, qui est immatriculé sous la lettre du défunt et qui la porte à son tour, au lieu de son nom, au lieu même d'un sobriquet.

Ces toxicologues impersonnels sont, comme les ouvriers des forges et ateliers, assujettis à l'internement dans Gibraltar; mais leurs cavernes particulières ont des annexes pour le logement, avec tout le confortable moderne. Ils constituent une sorte de communauté de criminels savants, si l'on peut s'exprimer ainsi, une congrégation diabolique à demi-cloîtrée. Tantôt l'un, tantôt l'autre vont se promener en ville, pour se donner l'illusion d'un simulacre de liberté, ou pour acheter des menus objets à leur caprice, des bagatelles, des fantaisies, linge et vêtement. Chacun a sa cellule, chambre coquette, d'un certain luxe, installée de façon à assurer à l'occupant toutes les aises, toutes les commodités.

On comprendra qu'au sujet des produits de ce laboratoire infernal je demeure très réservé. Athoïm-Olélath m'a montré un manuel, dont les formules ne peuvent être reproduites dans un ouvrage s'adressant à la masse du public.

Ah ! les empoisonneurs palladistes n'en sont plus, ainsi que je le disais en commençant ce chapitre, à la *Manna di San Nicola di Bari*. Ils obtiennent des poisons par des procédés d'une simplicité extrême ; telle chose qui est de l'usage le plus courant, et que je me garderai bien de nommer, mêlée à tel mets pendant sa cuisson, engendre un toxique terrible, qui foudroie la personne ayant absorbé quelques bouchées du plat, et cette personne succombe avec tous les symptômes d'une mort subite naturelle ; le médecin, appelé pour constater et pour faire sa déclaration, constatera et déclarera, par exemple, une hémorrhagie cérébrale, de la meilleure foi du monde : aucun soupçon ne sera possible, attendu que l'assassin, ayant avalé auparavant tel contre-poison du laboratoire palladique, se sera assis à la même table que sa victime et aura mangé du même plat impunément.

Ce que je dis là est uniquement pour donner un aperçu de la science abominable des mystérieux toxicologues de Gibraltar.

Il n'y a pas à en douter, la main de Satan est là, dans ces travaux exécrables, inspirant ces études d'une perversité sans nom. Toutes les

découvertes de la vraie science sont examinées, fouillées, puis utilisées pour des recherches et des découvertes nouvelles, dans un but exclusivement criminel.

Souvent même, c'est le laboratoire de Gibraltar qui arrive bon premier dans le concours des chimistes chercheurs, en ce siècle : mais cela, personne ne le sait ; le Palladisme ne proclame pas ses découvertes scientifiques, il les garde pour lui, c'est-à-dire il les réserve pour ses crimes inconnus, défiant toute constatation des causes.

Ainsi, il y a beau temps que la microbiologie n'a plus de secrets pour Athoïm-Olélath et ses sous-ordres. Pasteur isole, étudie, cultive les microbes dans des milieux stérilisés, et, par ce procédé de culture, il a pu atténuer leur action morbide ; c'est ainsi que ce véritable et honnête savant, profondément chrétien, explique son système. Les chimistes du Palladium, eux, font tout le contraire depuis leur installation à Gibraltar : ils cultivent les microbes pour avoir constamment sous la main de quoi répandre à volonté tel ou tel fléau dans telle ou telle contrée, sur un ordre venu de Charleston.

Quand je pris congé de lui, le directeur du laboratoire occultiste m'offrit, comme cadeau que je ne pus refuser, une simple petite fiole, de la contenance de quelques centilitres à peine ; il y avait là-dedans de quoi provoquer, dans une ville de deux millions d'habitants, comme Paris, un choléra plus meurtrier que celui qui a sévi à Hambourg en 1892. De mon bord, j'ai jeté le lendemain la fiole maudite, avec un plomb, au fond de la mer.

Tenez, voici la salle où opèrent les frères Sichen, Caïtha et Rasith. Que voyez-vous ? des cornues, des alambics, des appareils à cristallisation ou à distillation ? Non, rien de tout cela ; mais uniquement des râteliers supportant des milliers et des milliers de tubes, pleins de bouillons de culture microbiens. Sichen, Caïtha et Rasith sont les conservateurs de la peste, du choléra et de toutes les épidémies.

Le diable maintenant s'est fait batériologiste ; quelques études suffisent à ses suppôts pour mener à bien leurs opérations. Grâce à des médecins, indignes et coupables, ses auxiliaires et ses affidés, la Ré-Théurgie Optimate, qui constitue le satanisme maçonnique, fera avaler, quand elle voudra, à ceux et celles qu'une condamnation des chefs occultes aura désignés, des cultures de microbes, pour leur donner la fièvre typhoïde, par exemple, ou toute autre maladie contagieuse ; la secte infernale s'en débarrassera ainsi sans trace et sans que, par conséquent, on puisse l'accuser.

Je dois dire, à la vérité, qu'elle n'est pas encore entrée carrément et d'une façon absolument générale dans cette voie. Oh ! ce qui la retient,

détrompez-vous, ce n'est pas la peur du crime, mais la crainte de donner à nombre de ses adeptes, ayant des tendances à exagérer leur zèle diabolique, un trop facile moyen de s'amuser bêtement, si l'on peut dire, et de donner l'éveil par la multiplicité des épidémies qu'elle provoquerait ainsi.

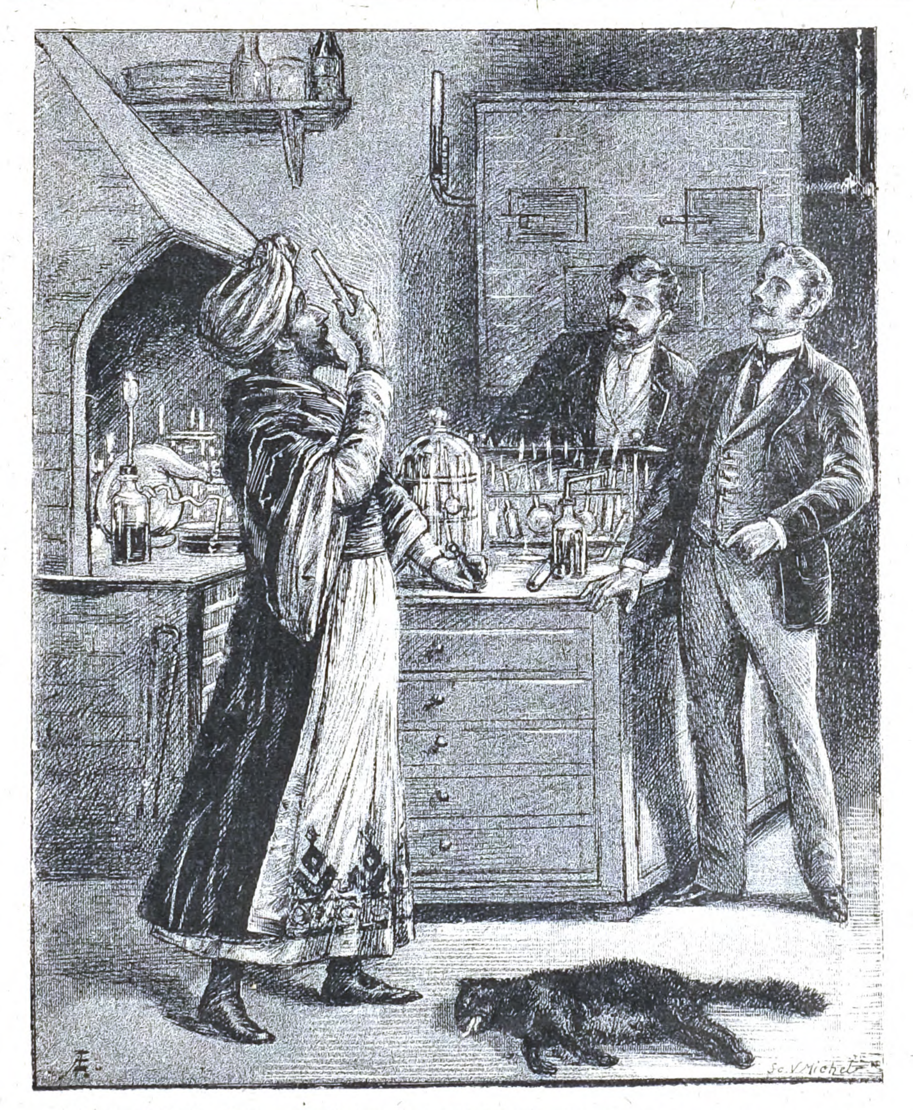
Et puis, il est bon de l'ajouter, elle sait que ce procédé est aléatoire, dans bien des cas particuliers. Les empoisonneurs, dont Gibraltar abrite le repaire, sont loin d'ignorer qu'il ne suffirait pas à un homme d'avaler une culture (même pure) de microbes de telle ou telle maladie, pour la contracter sûrement, et, en tout cas, l'ayant contractée, pour en mourir : ils savent qu'une première atteinte vaccine, donne l'immunité ; on a exceptionnellement deux fois la fièvre typhoïde ou le choléra ; l'homme, dès lors, leur échappe et s'en rit. Il suffit aussi d'un léger degré d'acidité digestive, de quelques gouttes d'acide chlorhydrique dans un verre d'eau, pour annihiler du coup l'action de la culture, la stériliser, la rendre parfaitement inoffensive.

En réalité, la maçonnerie du crime tâtonne encore dans la mise à exécution de ses projets scélérats. Satan a beau, fanfaron infernal, prophétiser dans les triangles, par les esprits qui y apparaissent ou par l'intermédiaire de ses Vocates Élus ; il trompe audacieusement ses fidèles, et ses hésitations dans la voie où il a engagé la toxicologie sectaire le prouvent ; il sait fort bien, au fond, malgré son orgueil de révolté, que l'avenir appartient à Dieu et à Dieu seul.

A ma sortie du laboratoire, je fus accompagné, non seulement par maître Joë, mais aussi par Athoïm-Olélath, personnage indéchiffrable, énigme vivante ; Crocksonn lui-même n'a pas su me dire quelle individualité existe sous ce pseudonyme formé de deux noms de lettres magiques.

L'Athoïm-Olélath actuel a le type oriental mâtiné d'européen ; il parle toutes les langues ; il est d'une intelligence hors ligne ; il ne sort jamais des cavernes mystérieuses, où il circule dans un accoutrement qui participe à la fois du costume turc et du costume indien ; ses sous-ordres ne l'ont jamais eu parmi eux au réfectoire, et Crocksonn m'a affirmé qu'on n'a jamais vu un servant quelconque lui monter à manger dans son appartement réservé : enfin, toujours jeune, gardant l'apparence du même âge (entre trente et trente-cinq ans), ne vieillissant pas, ne prenant pas une ride, il est là cependant depuis la fondation du laboratoire ; tous passent, sont libérés ou meurent ; lui seul reste, réfractaire aux plus légères maladies. Est-ce un homme ? est-ce un démon ? C'est là un problème qu'il me fut alors impossible de résoudre.

Je rencontrai encore le frère Sandeman, entre les mains de qui je fus



Athoïm-Olélath, dans son officine de bactériologie, au grand laboratoire occultiste de Gibraltar. (Page 544.)

enchanté de me débarrasser de mon bouquet diabolique. Il en avait reçu un pareil, quelques semaines auparavant, le jour de son arrivée ; il fut on ne peut plus heureux de ce que je lui offris le mien, pour faire pendant. Aujourd'hui, les deux bouquets ornent l'autel du Baphomet, au siège du Suprême Conseil du 33e degré écossais de Londres (salle des initiés sans l'anneau).

En prenant congé d'Athoïm-Olélath, je pensais à mon guide, qui m'attendait dans la première chambre de la grotte et qui devait commencer à se demander s'il aurait à revenir le lendemain pour rechercher

mon cadavre ; il y avait, en effet, un peu plus de deux heures que je l'avais quitté, en m'efforçant de le rassurer. Il me paraissait bien difficile d'effectuer mon retour vers lui en moins d'une heure et quart ; car, sauf la station obligatoire à la salle d'honneur, je n'avais pas perdu de temps.

Heureusement, Crocksonn m'avait réservé une surprise, agréable celle-ci. Un ascenseur établit une communication des plus rapides entre la sortie du laboratoire et l'entrée des forges, côté de la salle quadrangulaire ; on n'a donc pas à refaire tout le chemin parcouru depuis la salle d'honneur, située à l'extrémité des ateliers, jusqu'aux officines de toxicologie. L'ascenseur nous descendit à la comptabilité, placée à deux pas des premières forges, sur la gauche ; maître Joë, me disant adieu, me montra tout auprès la plate-forme du couloir d'arrivée.

Un contre-maître me raccompagna, ouvrit la glissante porte de fer, qui est là uniquement pour supprimer le courant d'air, lequel, s'il était permanent, trahirait le secret de l'étroite communication existant entre la Chambre du Milieu et la salle quadrangulaire ; et finalement, je redescendis par l'échelle de corde, que le frère spœléïque retira aussitôt que j'eus mis pied à terre.

En peu de temps, je regagnai la première chambre ; mon bonhomme de guide, en me revoyant vivant, ne pouvait en croire ses yeux.

Le lendemain, à pareille heure, j'étais déjà bien loin de Gibraltar.

Et maintenant, si cette excursion tente quelqu'un de mes lecteurs, il lui sera facile de la faire. Je recommande, avant tout, la prudence : ne pas flâner dans la ville, ne pas s'y faire remarquer ; se mettre immédiatement en rapport avec un guide et demander à visiter les grottes San-Miguel, que tous connaissent ; une fois dans les grottes, bien se conformer à mon itinéraire, qui est d'une exactitude absolue ; se munir d'une canne à rallonge, pourvue d'un crochet, pour faire tomber l'échelle de corde, qui est au bord de la niche, entrée du couloir secret ; éteindre sa torche, quand on sera à la porte de fer, et ne pas la rallumer, bien entendu, une fois la porte refermée ; se glisser lentement et à plat ventre dans le couloir, dès que l'on apercevra le feu des forges ; on pourra arriver ainsi jusqu'à la plate-forme, et de là on distinguera très bien les premiers ateliers et leurs ouvriers au travail ; mais il ne faudra pas songer à aller plus loin, même en étant armé de plusieurs revolvers chargés.



QUATRIÈME PARTIE

LE MAGNÉTISME OCCULTE

CHAPITRE XVIII

Les débuts du Spiritisme.

Sous le titre général de *Magnétisme Occulte*, je vais traiter successivement la question du spiritisme et celle des démoniaques mis en opposition avec les hystériques.

Toutefois, je dois prévenir le lecteur tout d'abord que le mot de « magnétisme », pris dans le sens littéral, ne signifie plus rien aujourd'hui, c'est-à-dire maintenant qu'on l'applique indifféremment à tout ce qui est ou paraît merveilleux, aussi bien en matière de tables tournantes et parlantes qu'en matière d'hypnotisme, de somnambulisme, etc. Le système des passes magnétiques, la théorie du fluide nerveux, toutes ces sottises ont fait leur temps et n'appartiennent plus qu'au pur charlatanisme.

Néanmoins, j'ai cru devoir conserver ce mot de « magnétisme » dans le titre général de ma quatrième partie, parce qu'il a le grand mérite de désigner au lecteur de quoi il va être question; d'autant plus que ce qui nous préoccupe, c'est surtout l'occultisme qui, dans notre société, prend tous les masques, et que souvent un médium luciférien, c'est-à-dire un individu en réel état de possession diabolique, se donne comme magnétiseur dans les réunions où sa nature démoniaque doit être tenue cachée.

Quant aux faits surprenants, qui sont l'objet de l'étude des savants et qui appartiennent à la science humaine, ils n'ont rien à voir avec le soi-disant fluide magnétique; qu'on le sache bien. Des fonctions absolument physiologiques, des phénomènes d'inhibition dans les centres nerveux, une action automatique provoquée ou naturelle, tels sont les facteurs du magnétisme de nos jours; et là où les explications scientifiques s'arrêtent, commence le domaine de l'inconnu, du surnaturel.

Je commence par le spiritisme proprement dit.

Vers la fin de l'année 1848, à Hydesville, petit village du comté de Wayne, état de New-York (Amérique), une petite fille de la famille Fox, de pauvres gens, entendit un beau soir des coups frappés dans un mur.

Prise de frayeur, elle courut appeler les siens, lesquels à leur tour convoquèrent tout le village. Tout le monde put se rendre compte que ces coups ne résultaient pas d'une hallucination, mais que réellement l'oreille percevait très nettement une série de petits chocs frappés sur le mur en question et dont ce dernier résonnait.

Grand émoi, on le conçoit, chez des gens simples et faciles à interloquer. Mais là ne devait pas s'arrêter le phénomène. Tout de suite, en effet, aux coups s'ajoutèrent des voix, des plaintes, puis des cris aigus, et en définitive on apprit qu'un nommé Charles Roya ou Royer avait été assassiné au temps jadis, dans cette maison, et les Fox dirent et firent croire que son *esprit*, revenu sur la terre, hantait cette ancienne demeure et demandait des prières pour le repos de son âme.

Pourquoi l'esprit de ce Royer, assassiné un siècle environ auparavant, a-t-il attendu la fin de l'année 1848 pour réclamer avec instance? Il y a là évidemment dans l'histoire, — car c'est de l'histoire et non une histoire que je raconte, — une lacune regrettable. Quoi qu'il en soit, le spiritisme était... comment dirai-je, inventé? Non, mettons : révélé.

Je sais bien, et les esprits chagrins ne manqueront pas de l'objecter, tant il est vrai qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, je sais bien, dis-je, que Pline le Jeune (on le voit, cela remonte haut) avait été le premier à raconter cette même histoire, sans le nom de l'assassiné cependant; je sais bien aussi que les catholiques, les vrais catholiques, ceux qui tiennent pour seul enseignement sûr la doctrine émanant de Rome, rappelleront que le clergé refusa obstinément à cette époque d'intervenir, de se mêler de ce qu'un évêque alors qualifia de *honteuse superstition et supercherie*, et que d'un autre côté la justice, moins accommodante et gardienne d'ailleurs du repos public, mit la main sur un petit garçon nommé Peter Waud, lequel fut absolument convaincu d'être l'auteur des dits bruits; ils étaient, d'ailleurs, très ingénieusement par lui produits, au moyen d'une balle de plomb au bout d'une longue, très longue ficelle, qu'il manœuvrait, couché dans les combles de la maison, à travers le tuyau de descente des eaux.

Cette même justice, qui, on va le voir, ne respecte ni l'âge ni le sexe, mit du même coup la main sur la sœur de la petite fille qui avait la première entendu les coups frappés, et il fut démontré que, ventriloque précoce et habile, Mlle Marguerite Fox s'amusait à mystifier les siens et ses contemporains.

Devant le tribunal, les deux jeunes gens firent les aveux les plus complets, répétant jusqu'en ses menus détails, devant le juge d'abord, au siège même de la cour, puis à leur domicile dans le village, l'aimable fantasmagorie que l'on sait.

Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; aussi le juge ne fouetta-t-il personne : il renvoya tout le monde dos à dos, ce en quoi il eut tort, à mon avis tout au moins. Mais aussi, qui aurait pu prévoir que cette fumisterie de village allait rendre fous des milliers et des milliers d'individus?

Fin comme l'ambre, le père Fox vit cependant qu'il n'y avait rien à faire en face d'un juge plus fin que lui : il s'expatria avec sa smala et s'en fut à Rochester où, mieux stylés, les deux enfants continuèrent ou plutôt reprirent leur petit commerce, avec un gros succès cette fois.

Des phénomènes abracadabrants se produisent alors, qui montrent que la balle de plomb de la première manière s'est joliment perfectionnée depuis ; et si Roya ou Royer a définitivement renoncé à réclamer des prières (pourquoi, oh ! mon Dieu?), des masses d'esprits se manifestent maintenant, qui tous heureusement n'ont rien à réclamer : Auburnon, New-York, Boston, Cincinnati, Saint-Louis, Buffalo, Philadelphie enfin, sont tour à tour infectés du contage. La balle de plomb devient boulet, puis sphère; elle fait boule de neige : en 1852, l'Amérique compte 30,000 mediums ; en 1854, elle en compte 100,000 environ.

Vous le voyez, maintenant, juge de Wayne, combien vous avez eu tort de ne pas sévir dès le début et de ne pas stériliser en graine l'ivraie qui depuis a poussé si vite et si bien !

De l'Amérique, la contagion n'allait pas tarder à se répandre en Europe ; les bêtises vont vite, on le sait, et tout de suite aussi, il se trouvait un homme qui allait codifier, commenter, expliquer, traduire les phénomènes et leurs lois. Nommons-le, c'est Allan-Kardec (de son vrai nom : Rivail).

Allan-Kardec n'y va pas par quatre chemins ; tranquillisez-vous, bonnes gens, la doctrine, la voici :

Après la mort, nos âmes quittent la dépouille mortelle et s'en vont où Dieu les envoie. Cela, me direz-vous, c'est classique, c'est de foi, et il n'y pas besoin de se lever de bonne heure pour l'inventer. — Mais, et c'est ici où l'ingéniosité d'Allan-Kardec se révèle tout entière, — l'âme, au lieu de se servir du corps qu'elle a, j'ose dire sous la main, et que le bon Dieu en définitive lui a donné pour agir et s'exprimer, se sert d'un intermédiaire, le *peresprit*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni chien ni loup, ni chair ni poisson, un garçon d'extra, quoi ! J'avoue qu'ici je me perds. Mais ce n'est pas tout ; ce peresprit, au lieu d'aller trouver l'âme ou de rester bonnement avec le corps, prend une forme, se concrète, puis profite de cela pour se promener librement, et, n'était la grossièreté de la comparaison et du mot, « chahuter mollement dans l'espace »; et c'est le peresprit qui donne lieu aux phénomènes du spiritisme (*peresperitisme* alors?), qui frappe, cogne, brame, geint, gifle, éternue et souffle, tout impondérable qu'il soit.

Voyons, monsieur Allan-Kardec, voyons, tout cela, c'est très joli; mais, permettez-moi cette simple observation : croyez-vous que, si votre peresprit existait vraiment, nos livres saints, notre Écriture, notre dogme révélé, les enseignements de notre sainte mère l'Église catholique ne nous en eussent pas parlé ?

Vous savez, je ne voudrais, en aucune façon, faire de la peine à votre peresprit, qui doit joliment souffrir, à cette heure, de se voir ainsi vitupéré. Mais franchement, là, entre nous, quelle qualité avez-vous pour dogmatiser ainsi et me dire : *post hoc, ergo propter hoc?* Moi, parce que catholique, je ne reconnais d'infaillible que le Pape et les évêques, parlant en son nom, et cela par la raison naïve qu'ils parlent au nom de Dieu, que je le sais pertinemment, que tradition, révélation, tout me le dit, me le crie, m'en fait foi. Mais vous, monsieur Allan-Kardec, voulez-vous me permettre de vous demander au nom de qui vous parlez ?

Si vous ne me le dites pas, peut-être vous le dirai-je, moi, dans un instant? et nous serons deux à causer alors, ou trois même, si je compte... l'*autre*.

Quoiqu'il en soit, transporté d'Amérique en Europe, le spiritisme y courut aussi des chances diverses. L'ébénisterie, d'abord, lui dut beaucoup. Des gens, en effet, s'avisèrent de faire tourner des tables; ce qui se pratique encore, quoique moins. Mais l'affaire dite des photographies spirites vint, au lieu de le tuer sous le ridicule et le dol, lui donner un regain nouveau.

Les 16 et 17 juin 1875, en effet, hier par conséquent, un procès curieux se jugeait à Paris devant la septième chambre. Trois escrocs, les nommés Leymarie (le successeur propre, entre parenthèses, ou sale, comme on voudra, d'Allan-Kardec), Firmann et Buguet, se livraient au petit truc suivant : non contents de faire tourner des tables, des pipes, des sabres, et la tête aux bons nigauds, ils voulurent photographier l'imbécillité humaine; et ce problème, ils arrivèrent à le résoudre promptement.

Ils amenaient le bon nigaud à leurs séances de perespril funambulesque, et, à la sortie, ils lui persuadaient qu'il lui fallait la photographie de sa sœur, par exemple, morte l'an dernier, c'est-à-dire le portrait pris instantanément du perespril de sa sœur.

L'autre buvait comme du lait et savourait même le boniment; et moyennant les métaux (ici, on le voit, nous côtoyons la maçonnerie), moyennant, dis-je, les métaux, on opérait, ou plutôt on l'opérait.

Placé devant l'objectif de Buguet, le photographe, on lui « tirait » son portrait comme dans les foires; puis, sous prétexte de manipulations, on portait le cliché dans un arrière-laboratoire, où Leymarie, qui avait au préalable fait causer le bon nigaud, désignait à Firmann une des nombreuses

poupées rangées dans un placard, la tête entourée d'une gaze, ressemblant à la sœur du jobard. On enquillait la tête gazée sur un mannequin, et, crac ! on prenait une épreuve. On faisait très lestement une troisième opération, pour obtenir la photographie spirite désirée. Cinq minutes après, le bon nigaud se trouvait en présence d'un cliché le représentant et lui donnant en même temps, à côté ou derrière lui, le peresprit de sa sœur, ressemblance garantie trois ans. Chose curieuse, le bon nigaud la reconnaissait toujours, cela ne ratait jamais. Il y eut, cependant, quelques-uns de ces bénévoles portraicturés qui se fâchèrent, mais uniquement sur la question du prix, et ce sont leurs réclamations qui firent découvrir le pot aux roses : il paraît que Leymarie « était dur aux métaux » ; vingt francs, cinquante, cent, et jusqu'à deux cents francs. Cela coûtait cher, on le voit, la ressemblance garantie trois ans d'un peresprit de sa sœur !

Bref, la justice s'en mêla. On le croira ou non, mais pas une, pas une, entendez-vous, des dupes ne se plaignit d'avoir été volée sur la ressemblance. Cela paraît fantastique ; eh bien, cela est. On eut beau, au tribunal, leur montrer et mannequin et tête, leur « débiner le truc », comme on dit en argot, rien n'y fit. Plaignants quant aux métaux, ils restèrent spirites convaincus quant à la ressemblance, et nul ne parvint à leur faire sortir de la caboche que le peresprit de leur sœur était bien dûment photographié là.

Leymarie, Buguet et Firmann furent condamnés à l'amende et à la prison, comme de simples fripons qu'ils étaient... Vous croyez peut-être que cela a troublé leur commerce, peresprit que vous êtes ?

En aucune façon.

Leur chef Leymarie continue officiellement et ouvertement son commerce de peresprits; il tient boutique et journal, et il continue l'œuvre d'Allan-Kardec.

Voilà racontées, en deux mots, la genèse et l'histoire du spiritisme ; tout cela date d'hier, de 1848, et est un produit du puffisme américain. Ce qui le condamne irrémédiablement, à mon avis, c'est qu'il n'a pas progressé depuis. Si Leymarie est resté aussi canaille, pour ne parler que de ce chef des pseudo-spirites parisiens, il n'est pas devenu plus malin, plus spirituel pour cela.

Ce sont toujours les mêmes idées, les mêmes théories, les mêmes manœuvres qui s'effectuent, seulement devant des imbéciles nouveaux.

La théorie d'Allan-Kardec fait toujours autorité. On n'y a rien ajouté, ni rien retranché. Le peresprit tient toujours la corde, tandis que sur lui le médium s'est greffé. Voyant, auditif, graphologue ou tout autre, le médium pseudo-spirite n'agit que par l'intermédiaire du peresprit.

Nous sommes donc là, on le voit, en présence d'une chose commencée par une jonglerie comme dans les foires, continuée, comme dans les foires encore, par de la photographie en plein vent. Mais tout cela n'empêche pas de nombreux adeptes d'y croire et d'y croire sérieusement, tant l'esprit humain est ainsi fait qu'il apète le merveilleux.

Le peresprit est entièrement entré dans nos mœurs. D'aucuns qui ne croient pas en Dieu, croient au peresprit comme ils croient au sel renversé sur la nappe ou aux couteaux en croix. Esprits forts à rebours.

Moi, le lecteur le sait, je ne fais pas de théorie, je n'abstrais pas des quintessences, je raconte des faits que j'ai vus; et si, catholique jusques aux moelles, parce que croyant, devant les mystères que la sainte Église me révèle et que je sais divins, je m'incline, prononçant humblement, mais à haute et intelligible voix, mon *Credo*, je déclare néanmoins, hautement aussi, que je n'en perds pas pour cela mon libre arbitre, ma volonté qui me rend responsable devant Dieu, et à cause de cela j'ai le droit d'examiner sérieusement et de faire passer au crible de la science et de l'expérience ce que me disent ceux auxquels personne n'a donné qualité pour me parler et qui pour paroles d'Évangile veulent me faire avaler des sornettes d'Amérique et frapper mon cerveau avec des coups donnés sur un mur.

Je suis de ceux qui n'écoutent, ne croient, et ne craignent que Dieu.

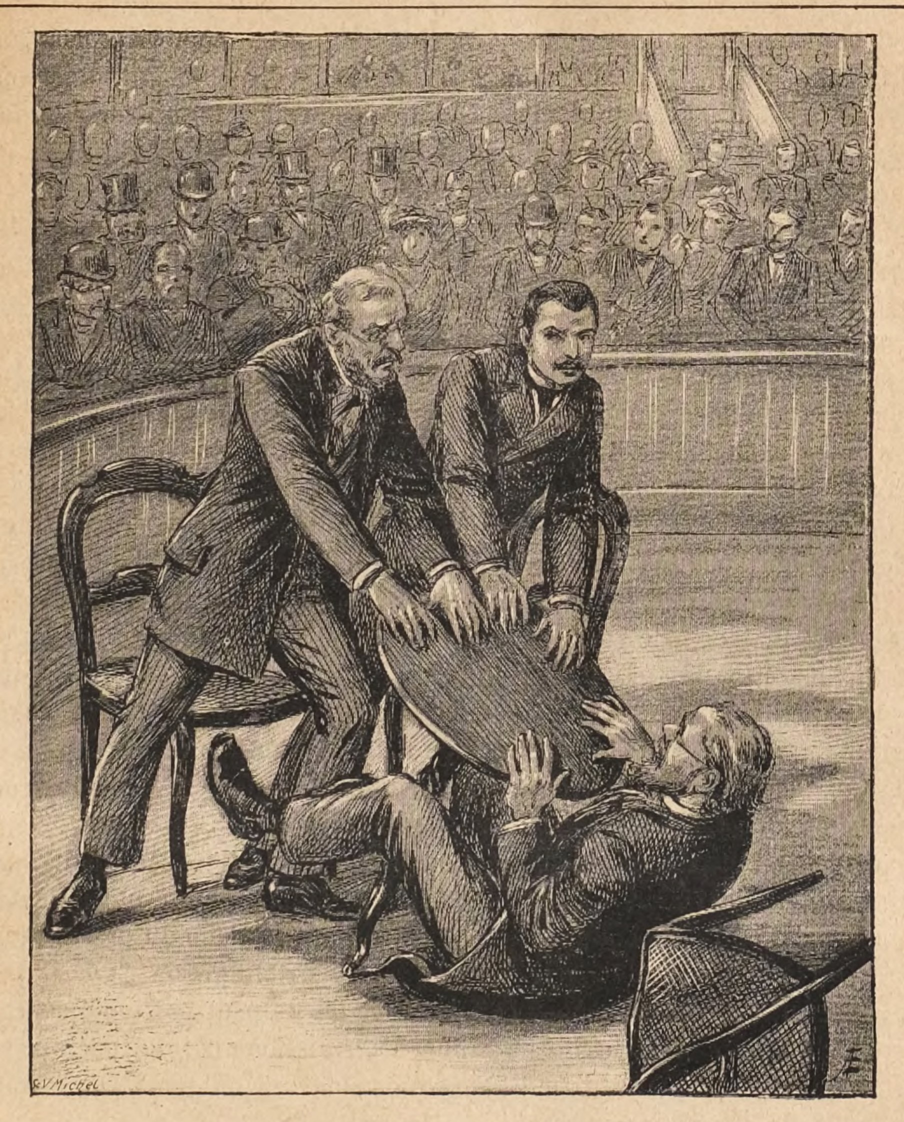
Le lecteur me pardonnera ce préambule, je l'espère; peut-être même choquera-t-il quelqu'un. Je sais, en effet, qu'il y a, parmi les catholiques, quelques bons esprits égarés dans le domaine du spiritisme, lequel n'est pas, qu'ils le sachent bien, celui de l'esprit. Ceux-là sont, ou victimes de la supercherie, ou, ce qui est plus grave, victimes du diable. Je prie Dieu, ardemment, que ce que je vais leur raconter leur ouvre les yeux.

CHAPITRE XIX

Les pseudo-Spirites.

C'est à Berlin que j'ai vu pour la première fois, et *de près*, ce qu'est le *véritable* spiritisme, et qu'il m'a été donné de toucher du doigt ce qui le différencie du pseudo-spiritisme. Voici comment :

C'était, il m'en souvient comme si le fait s'était passé hier; un soir, je sortais d'un aréopage libre de Kadosch qui s'était réuni pour la circonstance



Le guéridon, poussé en avant comme par une force irrésistible, roulait vers M. Sundström, le bousculait, et, dans l'état d'équilibre instable où il était, à demi fléchi pour s'asseoir, le renversait d'un côté, sa chaise de l'autre. (Page 566.)

chez un des membres influents de la secte, demeurant au quartier de Moabit (alors non encore achevé), dans une petite rue, sorte d'impasse, aujourd'hui bâtie de maisons neuves.

Rien d'important ne s'était fait ce soir-là, si ce n'est des papotages de concierges en délire, dont l'orateur le plus inépuisable était un polonais, le frère Kryzanowski (est-ce un parent du Sigismond Lacroix de Paris? je ne sais; je le vois toujours, un grand diable à la trogne rubiconde, à la tignasse ébouriffée, et qui postillonnait en parlant, à s'en mettre la figure dans les mains); il nous avait débité tout un laïus, demi-polonais de Cracovie, demi-

platdeutsch, auquel personne n'avait d'ailleurs rien compris, mais qui, paraît-il, au dire tout au moins du frère Hugo Wachtmann, président de la réunion, avait trait à la question de la fraternité universelle des peuples et lui donnait une solution des plus remarquables.

Dire ce qu'on avait dormi pendant le laïus de l'ex-faucheur polonais, le lecteur le suppose aisément; lui raconter l'aspect de cette petite salle à manger où nous étions réunis autour d'une grosse table dans une atmosphère empuantie de choucroutes aigres, desservies dans le buffet aux portes entr'ouvertes, saturée d'haleines chaudes d'alcool de Silésie, parmi lesquelles le polonais postillonnait énergiquement ; le lecteur s'en fera une idée complète en se représentant un nuage épais et gris, produit par la fumée des pipes en porcelaine, à travers lesquelles nos têtes s'estompaient comme en un fin brouillard, tandis que la lumière de l'unique lampe suspendue au plafond, et qui nous éclairait, scintillait floue, entourée d'une auréole, comme le soleil par un brouillard d'hiver.

Puis, au mur, une grande silhouette se détachait, — on eût dit l'ombre même du diable, — le polonais toujours, agitant comme de gigantesques pattes d'araignée ses grands bras terminés par d'interminables mains. Tout cela, au milieu de son ronchonnement monotone, coupé par intervalles de petits ronflements plus discrets et mal retenus de dormeurs, lâchés parfois en un gigantesque renaclement ou en de petits à-coups de respiration gênée et doucement sifflée et un silence momentané.

Drôle de réunion, n'est-ce pas, pour des gens qui passent pour toujours maléficier? Mais d'abord, ce n'était pas une réunion officielle en loge, mais bien plutôt une soirée, donnée en l'honneur du passage par hasard à Berlin de quelques frères de divers rites, dont j'étais. Et puis, que voulez-vous? bien que maçon et sataniste, on ne peut pas toujours cabaler; la nature et la bêtise naturelle, l'abrutissement inné de la race prédominent quelquefois la méchanceté, surtout quand on est allemand. C'était là le cas, ce soir-là.

Il ne s'était donc rien passé, si ce n'est qu'une dose massive d'abrutissement teutono-polonais nous était tombée sur la tête.

Jugez dans quel état nous étions tous à la fin!

Heureusement, à un moment, le polonais avait disparu, ma foi, je ne sais plus où; après avoir cherché un instant sous la table où cette race se réfugie en général volontiers, j'avoue que ni les uns ni les autres nous ne pensâmes plus à lui, heureux d'en être débarrassés. Seul, l'excellent Wachtmann, un peu bien plein de bière, à vrai dire, devenu lourd et pâteux de langue, répétait comme si un tic l'avait subitement pris :

— Mais ou est donc l'excellent polonais? (*Aber woher ist nur der liebliche pole?*)

Nous fuîmes, c'est le cas de le dire, pendant que dans les escaliers jusque dans la rue retentissait à nos oreilles la phrase de l'autre cherchant toujours son polonais... L'a-t-il retrouvé depuis? La chose est certaine, car certainement le polonais ne s'était pas évaporé. Fasse le diable, en tout cas, qu'il l'ait retrouvé vite; car, si depuis il le cherche toujours et si toujours aussi il répète sa phrase: « *Aber woher ist nur der liebliche pole?* » et s'il ne s'est pas arrêté de la dire, avec l'obstination si connue des allemands, il y a de cela quelques années, vous savez, et le Wachtmann doit commencer à être fatigué.

Donc, nous avions fui, et un peu au hasard du groupement. Maintenant, nous descendions la rue, silencieux d'abord, bâillant à nous décrocher les mâchoires, et nous ébrouant comme chevaux fatigués.

Il y avait déjà quelque temps que nous marchions, un demi-quart d'heure et plus, peut-être, lorsque (je longeais seul, les mains dans les poches, la bordure du trottoir, pensant je ne sais plus à quoi, peut-être à rien), lorsque, dis-je, je sentis une main se glisser sous mon bras.

Je me retournai; c'était un de mes co-invités dont j'avais tout particulièrement remarqué l'admirable et tenace sommeil, et qui, me prenant ainsi par le bras, me dit en excellent français :

— Cher monsieur, bien que je ne sois pas votre compatriote, j'aime beaucoup les Français, et je suis tout heureux, lorsque j'en rencontre un par hasard en pays étranger, de passer quelques heures agréables en sa compagnie... Quelles brutes, n'est-ce pas, continua-t-il, que ces allemands et surtout ce polonais! quelle gigantesque coquecigrue! et quelle abominable soirée vous avez dû passer là?

— J'avoue, lui répondis-je, que je me suis ennuyé comme la Pologne tout entière. Vraiment, j'espérais autre chose, et je regrette bien ma soirée.

— Puisque nous nous connaissons maçonniquement, continuait alors mon interlocuteur, bien que n'étant pas du même rite, permettez-moi de vous présenter le profane qui se cache sous le maçon.

Et me saluant, il dit :

— Le professeur Hans Sundström, de Stockholm, président de la société spirite *la Thornwald*, et membre du groupe des Études occultes de la même ville, de passage en ce moment à Berlin, pour études.

— Le docteur... Bataille, fis-je en le saluant à mon tour, de passage à Berlin, pour son agrément.

La présentation était faite. Nous nous inclinâmes réciproquement.

— Ah! très enchanté, docteur, me dit alors mon compagnon, j'ai un grand service à vous demander.

— Parlez, répondis-je, et très heureux de pouvoir vous être agréable.



Eh bien, voici ce que c'est: il doit y avoir ce soir et jusque fort avant dans la nuit, réunion et expériences au gymnase spirite de *la Germania*, tout près de Unter-den-Linden, à Dorotheenstrasse même, à deux pas du Central Hotel, vis-à-vis de la gare... Il y a là, parmi les brasseries borgnes qui suivent l'Hotel Central, à gauche de la rue en montant vers la station de voitures (*droschen*), l'entrée d'un cercle où se réunissent les spirites un peu en vue de Berlin; c'est le *herr erste-portier* (1) de l'Hôtel Central où je suis descendu, qui, au vu de ma carte, m'a remis une invitation, après m'avoir d'ailleurs préalablement tuilé; c'est un frère, et d'ailleurs c'est au Central-Hôtel, vous le savez sans doute, que les maçons en mission officielle descendent... Voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de m'accompagner à la réunion dont il s'agit?... Nous tomberons, vous et moi, sinon en plein pays de connaissances, au moins nous y serons reconnus et bien accueillis; et peut-être, si j'en crois ce que je sais déjà et ce que j'ai lu des expériences qui se pratiquent à ces réunions, ne regretterons-nous, ni vous ni moi, d'avoir assisté à celle-ci, et n'aurons-nous pas perdu notre temps... Quant à moi, avoir un médecin pour compagnon est une chance inappréciable, et c'est moi qui serai votre obligé.

Le lecteur comprendra aisément que je ne me fis pas prier pour accepter l'invitation de mon suédois.

J'étais venu, je l'avoue, à Berlin un peu au hasard, sans autres renseignements que l'adresse du Directoire Administratif (Dorotheenstrasse, n° 27), et je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître et de me retrouver. Quoique n'ayant, cette fois-là, aucune mission officielle auprès du Directoire, il se trouvait que justement j'étais, comme mon suédois, descendu au Central-Hotel; car, depuis longtemps, je le savais tenu par des frères de la Grande Loge de Royal-Arche; d'ailleurs, tout le monde y descend, attendu qu'il est en face de la gare, en plein cœur de Berlin et à 200 mètres de Unter-den-Linden.

C'était donc une bonne fortune qui me tombait, que de pouvoir assister ainsi, sans peine ni dérangement, à une de ces réunions que je savais aussi être très sérieuses et très productives en phénomènes de toute nature, de l'autre côté du Rhin.

Tout en causant, le professeur et moi, nous avions, peu à peu et intentionnellement, semé la bande de bons maçons avec lesquels nous avions commencé la soirée. Il pouvait être dix heures et demie du soir; et peu à peu aussi, sans nous en apercevoir, nous étions arrivés sur la célèbre

(1) Les hôtels de 1er ordre de Berlin ont en général deux ou trois portiers qui se relèvent de jour et de nuit, de telle sorte qu'il y a toujours quelqu'un pour répondre. Le portier s'appelle ***portier***, prononcer ***portir*** (long); et le ***erste-portier***, premier portier, est un personnage en général de confiance et très important. Ce poste est très recherché.

promenade, devant le très haut monument commémoratif où Frédéric le Grand se profile à cheval, en grimaçant.

Prendre la Charlottenstrasse, tourner l'hôtel, et en deux pas arriver auprès des brasseries borgnes, fut l'affaire d'un instant.

Ce coin de Berlin est de bonne heure absolument désert. L'immense bâtiment de la gare surplombe en une sorte de place oblongue, où, dans l'ombre, des fiacres stationnent, la lanterne à demi éteinte, fumeuse, avec le cocher endormi. C'est une tranquillité lourde, épaisse, bien allemande et d'une triste obscurité, traversée seulement d'intervalle en intervalle par la lueur réfléchie d'un ornement d'acier qui garnit le casque à pointe du schutzmann (policier) à cheval, à mesure que la lumière d'un gaz s'y joue, lorsque son cheval lui imprime un mouvement du corps.

Sur la porte de l'hôtel, un petit groom sifflotait une marche de fifre.

— *Woher erhaltet sich die vereinigung*? (où se tient la réunion?) lui demandâmes-nous.

Il resta un instant ébaubi, la main à la casquette, en murmurant : *weis' nit*, *weis' nit* (je ne sais pas) ; puis, tout à coup il fit demi-tour et appela le *herr* portier. Celui-ci arriva, fit quelques pas et nous indiqua, le bras tendu, une petite lanterne rouge, falote, qui pendait au bout d'une hampe de drapeau, cinq portes plus loin, dans le même îlot.

Je profitai de la circonstance pour me présenter maçonniquement à mon *erste-portier* et lui exprimer le plaisir que j'aurais à assister, moi aussi, à cette réunion.

— Je n'ai plus d'invitations, nous répondit le fonctionnaire; mais, si vous voulez prendre la peine de traverser la première rue, là, à deux pas, derrière l'hôtel, et de passer ensuite sur le quai, vous trouverez à gauche le derrière de la Grande Loge *l'Amitié*. En frappant à la porte privée, du côté de l'eau, à peu de distance du pont de Marschall, vous réveillerez mon collègue le servant-portier, qui d'ailleurs très probablement ne dort pas encore à cette heure, et il se fera un véritable plaisir de vous remettre la carte d'invitation indispensable et qui n'est remise qu'à des frères sûrs ; vous pourrez ainsi assister à cette réunion.

Bien entendu, nous nous empressâmes de mettre à exécution le plan du erste-portier. Tout se passa bien, et, dix minutes après, moyennant un simple baccich de dix groschen (deux sous), j'avais, moi aussi, mon invitation.

C'était un simple carton vert, portant en tête : *Société spirite* LA GERMANIA (*Vocates Élus*), donnant la date et l'heure de la réunion, ainsi que l'indication du local, le cirque situé dans l'îlot du Central-Hôtel, et se terminant par la mention : *Carte Personnelle*.

Munis de cette carte, nous redescendîmes le long du quai, jusque vers

la gare, et nous revînmes en quelques pas à la petite rue des brasseries, où brillait la lanterne rouge que nous avait montrée le complaisant portier.

Nous nous trouvâmes devant une maison basse à deux étages, surbaissés encore, une de ces maisons comme il s'en voit dans les ruelles ou les impasses en général, toute en briques, avec des rideaux rouges aux fenêtres, à travers lesquelles transparaît un imperceptible filet de lumière. La maison était au fond d'une sorte de cour, fermée en bordure sur la rue par une petite murette de quelques centimètres seulement de hauteur, dans laquelle une grille de bois était plantée, peinte en vert. L'aspect du cabaret borgne, en un mot. Au milieu, la grille formait une porte entre deux bornes avec un simple loquet de fer.

Nous hésitâmes un instant à entrer. Mais notre hésitation fut de courte durée; il nous était impossible de nous tromper, c'était évidemment bien là. Mon suédois, maintenant, avait des scrupules.

— Comment nous présenter? disait-il; devons-nous mettre nos insignes de maçons?

Mais moi, je ne réfléchissais plus, impatient maintenant d'arriver au but, et ma curiosité vivement surexcitée.

— Entrons toujours, fis-je; puisque nous avons nos cartes, c'est le principal; nous verrons bien ensuite s'il est nécessaire, en outre, d'établir notre qualité maçonnique.

Et dans l'obscurité je cherchais le loquet de la porte, et j'appuyais dessus. Mais voilà qu'il ne jouait pas, — que faire? appeler? — lorsque en tâtant je saisis un cordon de sonnette; je tirai à moi, vigoureusement.

Rien ne sonna dans la cour; car, comme je le compris, le fil de fer communiquait avec la sonnette, un timbre, placé très probablement tout au fond de la maison. Disposition spéciale, pensai-je, pour que le bruit de sonnette ne retentisse pas constamment dans la rue les jours de séance, où à chaque instant de nouveaux arrivants devaient se présenter.

A peine avais-je tiré, en effet, que la porte du fond s'entr'ouvrit, et un gigantesque bonhomme en émergea, criant : *Wer da?* (Qui est là?) Comme, bien entendu, nous ne répondions pas, ne sachant que répondre, il s'avança.

Mon suédois lui montra les cartes, lui disant que nous étions, lui et moi, deux spirites étrangers de passage à Berlin, et que nous désirions.....

— *Gût, gût, wohl,* interrompit le géant, *hineintreten sie, meine herren,* (bon, bien, entrez, messieurs); — *und der heiliger geist ei gelobt,* ajouta-t-il après un temps et comme avec hésitation (et l'Esprit-Saint soit loué).

Déjà nous étions entrés, et la porte s'était refermée sur nous.

Nous nous trouvions dans un long corridor, étroit, éclairé par deux becs de gaz seulement, d'aspect sale, au sol mal carrelé et qui suait la misère et l'humidité.

Le géant remarqua chez nous un mouvement de surprise. Il sourit en nous disant :

— *Hommei sic mis mir*, (venez avec moi).

Nous le suivîmes. Au fond du corridor, une porte s'ouvrit, donnant sur une seconde cour que nous traversâmes pour nous trouver en face d'une arrière-maison, sorte de grand pavillon, solidement bâti en pierres de taille et contrastant singulièrement avec la pauvreté sordide des bâtisses qui l'environnaient. On eût dit un amphithéâtre de cours d'une faculté.

Sur le fronton de la porte d'entrée était sculptée l'inévitable *Germania* assise, que l'on rencontre en Allemagne à tous les coins de rue.

Nous ne nous trompions pas; c'était bien dans un amphithéâtre que nous entrions, qui se trouvait ainsi situé, entre la Loge de Royal-Arche et l'Hôtel Central, dissimulé, mais non caché; et cette espèce de cirque servait alternativement aux maçons, aux spirites, et aux sociétés ou *vereins* quelconques, gymnastiques, musicales, ou autres, qui pullulent à Berlin et dans l'Allemagne entière, — cela, bien entendu, lorsqu'aucune troupe de passage n'y jouait ou qu'elle n'était pas transformée alors en concert annexe de l'hôtel.

Le propriétaire louait ainsi sa salle et s'en faisait un revenu très fructueux.

En définitive, nous n'entrions pas là dans un antre souterrain ou secret de l'occultisme, mais dans un local connu, loué par une société connue aussi et qui s'affichait au grand jour.

La Germania spirite de Berlin jouit, en effet, parmi les sociétés congénères ou rivales, d'une légitime réputation; et je ne sache guère que la *Société des grandes études de l'Est*, de Calcutta, et celle des *Études asiatiques*, de Yokohama, qui puissent rivaliser d'importance avec elle. « *Zùn heiligergeint gchen wir*, nous allons à l'Esprit-Saint », tel est son exergue dont elle orne la vignette de son papier à lettres officiel. On le voit, il est impossible de dire plus clairement ce que l'on veut et quel est le but; car il faudrait être d'une stupidité hors ligne en spiritisme, pour ne pas comprendre ce qui s'entend par ces mots : « l'Esprit-Saint ».

Des gens, très distingués d'ailleurs, et qui occupent une haute situation dans le monde officiel et la science luthérienne allemande, s'honorent de faire partie de la *Germania*. Toute l'École de médecine ou plutôt l'Université entière en est membre active ou correspondante. La *Germania*

a des ramifications, des sous-comités d'études et de pratiques dans tous les pays allemands et jusque dans les colonies de l'empire actuellement.

C'est le culte luciférien pratiqué sous le couvert de la science et avec son appui, on le voit.

Je donne tout de suite ces détails rapides, que je ne savais pas, bien entendu, à ce moment, mais que j'ai appris plus tard.

Nous entrâmes. En bas, au bas de l'escalier, un jeune homme, à qui nous nous nommâmes, prit nos cartons verts, en disant à l'un de ses collègues :

— Voici deux étrangers de passage; conduisez-les, je vous prie, au président.

Nous montâmes l'escalier à la suite de notre guide ; le géant, lui, nous avait abandonnés, et nous fûmes reçus sur le seuil d'une grande salle par un homme d'un certain âge déjà, aux longs cheveux et aux grands yeux bleus un peu en boules de loto, abrités derrière des verres de lunettes en or, d'une finesse remarquable.

Nous lui remîmes nos cartes de visite, sur lesquelles il jeta un coup d'œil rapide, s'arrêtant tout à coup sur le nom de mon voisin.

— Oh ! oh ! fit-il ; notre éminent collègue le professeur Hans Sundström, de Stockholm !... Très flatté, très flatté !

Et il s'inclinait de cette façon compassée et raide avec laquelle le Prussiens naît et qu'il ne perd jamais.

— Très flatté ! répétait-il, faisant signe à quelques personnes dans la salle, qui s'empressèrent d'accourir.

Il y eut là, alors, sur le seuil même de l'amphithéâtre, des présentations à n'en plus finir.

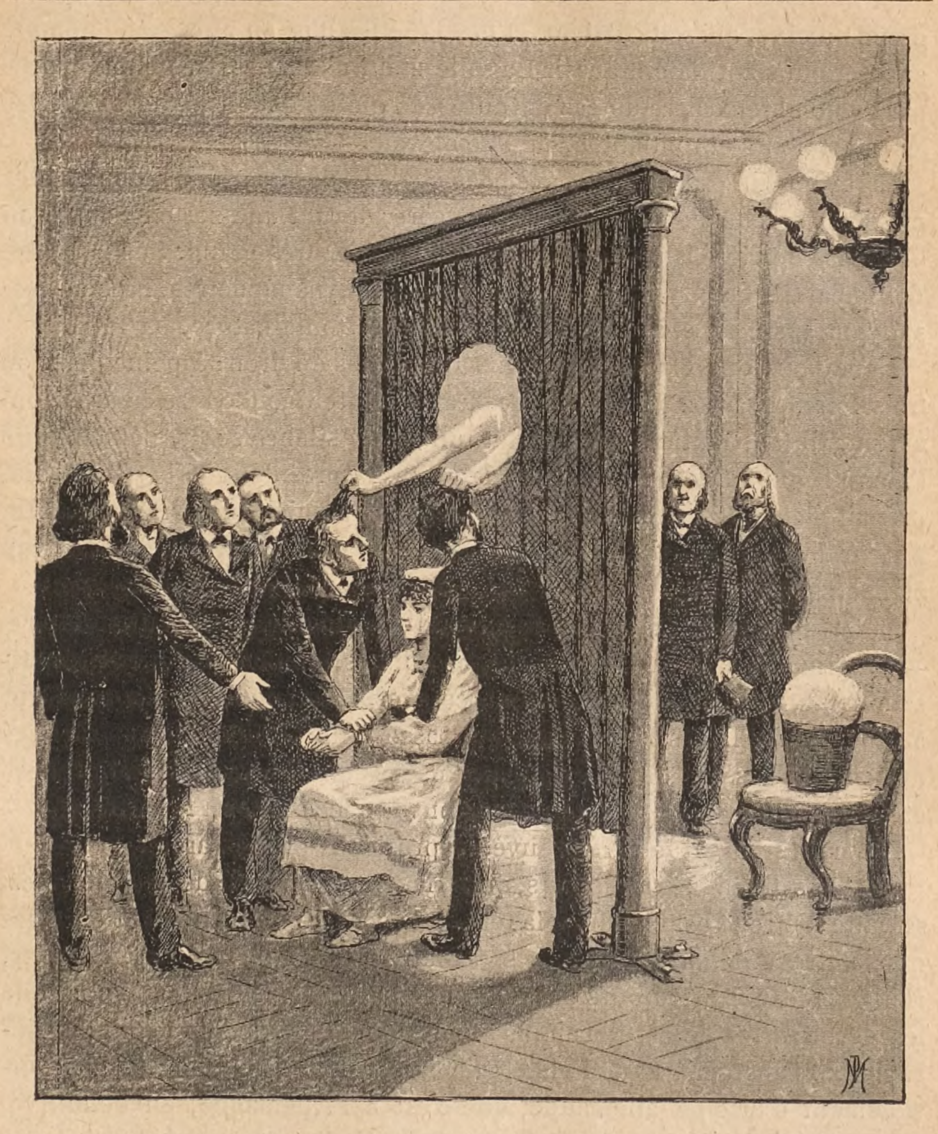
— *Der herr professor Hans Sundström, von Stockholm*, disait le vieux ; puis, successivement, autant du moins que j'ai pu retenir les noms au moment où il les prononçait en les présentant au suédois : Otto von Emmenthal, professeur de physique ; Schlagel, assistant du professeur Kopf ; von Rathschwarz Kopfen, médium écrivain ; Beningsen, spirite, professeur à l'école spirite du Thiergarten-Bittermaüe ; Liebermann, etc., etc.

Et chaque fois on s'inclinait. Je dois à la vérité d'avouer que le docteur Bataille (1) passait un peu inaperçu dans ce groupe d'hommes carrés barbus, chauves et lunettés, qui, tous, paraissaient saisis d'une grande admiration pour le herr professor Hans Sundström, de Stockholm, lequel était, en effet, on va le voir, une des lumières du spiritisme suédo-norvégien et peut-être lapon, quelque peu chinois même. Mais tout cela va s'expliquer.

(1) Pour des raisons que j'ai indiquées à la fin du chapitre XVI, le lecteur comprendra que je n'ai pas d'autre nom à faire figurer dans cet ouvrage.

E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.





On peut circuler tout autour du rideau, pendant les expériences d'Eusapia Paladino, expériences des plus curieuses, où le surnaturel se manifeste, et qui ont été contrôlées par des notabilités du monde savant. (Page 602.)

Je fus néanmoins présenté au bloc comme *der hochgeherter herr collegue franzosiche marine artz, docter Bataille* (le très distingué collègue français, médecin de marine, docteur Bataille).

Je décrivis une équerre parfaite, m'inclinant à 45°, tandis que les allemands s'inclinaient de même.

Puis, nous entrâmes dans le cirque.

La salle était complètement garnie. Je regardai attentivement. Pas une figure qui me fût de près ou de loin connue. Des crânes chauves en

grand nombre, qui scintillaient, et des lunettes d'or en plus grand nombre encore, qui scintillaient aussi. La salle était, d'ailleurs, très bien éclairée par de nombreux becs de gaz entourés de globes dépolis, étagés derrière les spectateurs et tout autour de l'hémicycle.

En avant, un espace vide, avec des chaises, des guéridons, deux tables massives de chêne, d'autres objets encore, devant une sorte de table ou de chaise derrière laquelle était un tableau noir très grand. Sur la chaise des appareils de physique en grand nombre, dynamomètres, baromètres, sphygmographes, etc., etc., enregistreurs de toute nature, on le voit.

Nous pouvions être là 300 à 400 personnes environ; à peine deux ou trois femmes, assez jeunes encore et à l'œil intelligent. Onze heures sonnèrent, tintant lentement. Aussitôt, un grand silence se fit, pendant que l'homme qui nous avait reçus à la porte, le président de la Germania, prenait place, descendant des gradins dans l'hémicycle derrière la table. Autour de lui vinrent se grouper, assis, les gens auxquels il nous avait présentés.

Le président déclara la séance ouverte et donna la parole au secrétaire, — un grand escogriffe blond, presque albinos, et d'une maigreur invraisemblable, — pour la lecture du procès-verbal de la précédente réunion, à laquelle d'ailleurs rien ne s'était passé d'important; les expériences avaient été laissées de côté pour les discussions théoriques filandreuses et en baudruche, dont les allemands ont la spécialité, on le sait.

Le procès-verbal lu et approuvé, le président prit la parole.

« — Très distingués messieurs, dit-il, la science allemande, vous le savez, se flatte d'être et est en effet à la tête de la science du monde entier. Chez nous autres Allemands, rien de spéculatif, rien d'hypothétique, des faits, rien que des faits, toujours des faits. Personne d'entre vous n'ignore que les découvertes de ces dernières années dans le domaine de la physiologie, de l'anatomie et de l'histologie cérébrales et médullaires sont entièrement d'origine allemande, que c'est à l'Allemagne, en définitive, que le monde doit la connaissance des maladies et des localisations du cerveau et de la moelle.

« Qui avant nous, en effet, avait montré que l'apoplexie était une simple hémorrhagie cérébrale, la rupture d'un anévrysme de la sylvienne, de la grosseur à peine d'un grain de mil? qui avait découvert cette irrigation du cerveau et partant cette division en territoires? qui, enfin, avait trouvé et isolé au microscope les cellules pyramidales gigantesques si caractéristiques de la substance grise et par conséquent du mouvement? Mais je m'arrête, très distingués messieurs, mon rôle n'est pas de vous apprendre ce que vous savez mieux que moi.

« Eh bien, cette méthode rigoureuse que la science allemande a mise au

service de l'étude des centres moteurs et idéatifs, au service en définitive de l'anatomie et de la physiologie, elle se propose, par nous, de la mettre au service de l'étude psychologique et physiologique des phénomènes mystérieux du spiritisme dont notre société s'occupe plus particulièrement. Comme pour le reste, avec une méthode précise, rigoureuse, positive, elle va chercher les relations de causes à effets, les coefficients de la production de ces phénomènes.

« Jusqu'à ce jour, vous le savez, le spiritisme, en France comme en Allemagne, plus particulièrement, est laissé aux mains de charlatans ou d'imbéciles (*marktschreier*, *oder dümesten leüte*) ; ceux-là s'empressent de tenir sous le boisseau les expériences auxquelles ils se livrent et les résultats qu'ils obtiennent et dont ils sont incapables de comprendre les causes. Tout se passe en bavardages et en pratiques de vieilles femmes qui dégoûtent et éloignent de cette branche si intéressante de l'au-delà les gens sérieux aptes à la faire progresser.

« Nous avons ici, dit-il en se tournant vers moi, un de nos collègues français ; eh bien, je m'adresse à lui, et je lui demande si je n'ai pas raison. Nos voisins ont assez de raisons justes et légitimes de s'enorgueillir de leur science, pour convenir que chez eux aussi, comme chez nous d'ailleurs, grouillent à côté d'elle des tourbes de fripons et d'exploiteurs. Tenez, par exemple, continua-t-il en s'adressant toujours à moi, très distingué collègue, il m'est arrivé, il n'y a pas longtemps encore, dans un de mes récents voyages à Paris, d'assister à une réunion de spirites dans un local près de votre admirable Bibliothèque nationale, dans une des rues latérales d'un petit jardin qui est là, où se trouve une fontaine : j'en suis sorti, je l'avoue, absolument écœuré. Je me suis trouvé là en présence d'une espèce de petit vieux ramolli, une tête de concierge, qui présidait. Ce que j'ai entendu débiter de saugrenuités par cet homme, c'est incroyable. Il est vrai que son auditoire était en grande partie composé de vieilles bonnes femmes, des « toquées » très probablement, comme on les nomme chez vous. Deux ou trois hommes seulement, des compères, visiblement, s'amusèrent à faire tourner des guéridons devant les vieilles bonnes femmes ébahies et épouvantées. Il en est de même chez nous, en Allemagne, très distingué confrère, et cela est bien fâcheux, en vérité; et il n'est que temps que des hommes sérieux et savants dans toutes les sciences, tels que notre société en comprend de nombreux dans son sein, s'occupent de montrer que le spiritisme est baliverne et jonglerie, *dès qu'on ne sait pas le comprendre, dès que la cause mystérieuse et surnaturelle réelle vous en échappe.*

« Aussi est-ce pour cela que vous êtes ce soir réunis.

« J'ai convoqué devant nous, sans leur en expliquer le véritable motif,



deux de ces personnages équivoques qui font métier du spiritisme à Berlin. Nous leur demanderons de faire ici leurs expériences, et nous allons, en les surveillant, en contrôler les résultats.

« Mais, avant de les faire entrer (ils sont ici, à côté, dans une salle spéciale), je me permets de vous prévenir, messieurs, de les recevoir convenablement et de ne leur montrer en aucune façon vos sentiments, quels qu'ils soient d'ailleurs. Leur aspect va vous montrer, au premier coup d'œil, à quelles gens nous avons affaire. »

Sur un signe du président, une petite porte latérale s'ouvrit en effet, et un planton s'effaça pour laisser passer les deux individu.

Imaginez-vous deux gaillards à mine cauteleuse : l'un vieux, d'un vieux sale, ratatiné, aux ongles noirs ; l'autre, plus jeune, maigre, à la tête grosse et aux sutures saillantes sur un corps en lame de couteau, les yeux brillants derrière des pommettes avancées, les cheveux rares au front, avec cela les doigts de la main gauche, l'index surtout, le pouce et le médius fortement culottés de noir de cigarettes fumées interminablement en mégots. Tels se présentaient à nous, et probablement encore triés sur le volet parmi le tas, les deux pseudo-médiums.

C'était piteux, il faut l'avouer. Il faut avouer aussi qu'ils représentaient, ainsi que cela se voit en France et dans tous les pays d'Europe, l'élément forain et commercial de la partie, ceux qui tiennent boutique d'esprits que le vulgaire peut consulter moyennant finance.

— Messieurs, nous dit alors le président, après avoir fort cérémonieusement salué les deux manières de médiums, j'ai, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous l'exposer, prié ces deux très honorables et distingués collègues, de venir ce soir se réunir avec nous, dans le but de faire quelques expériences... La célébrité universelle que se sont acquise ces deux messieurs, la notoriété dont ils jouissent à Berlin nous est et vous est un sûr garant de leur pouvoir et de leur respectabilité.

Les deux respectabilités ne perdaient pas un mot de ce petit speech de bienvenue, débité avec le plus grand sérieux. Un peu interloqués à leur entrée, ils se rassuraient maintenant, cela se voyait, enchantés de la bonne aubaine qui leur tombait inopinément. Quelle réclame cela allait leur faire ! avoir été convoqués à une séance de la savante *Germania*, la première société psycho-expérimentale d'Allemagne !

— Et maintenant, messieurs, quand vous voudrez, dit le président, en leur adressant son plus gracieux sourire.

Les deux notoriétés prirent alors place dans le grand espace vide de l'amphithéâtre, devant la chaire, et dans le grand silence de la salle tout le monde restait à présent dans la plus scrupuleuse attention.

Nos deux gaillards avaient visiblement repris tout leur aplomb, et nous

allions vraisemblablement assister à une séance complète de spiritisme, de celui du moins qui se pratique dans les salons ou dans les foires, ou encore dans les sociétés de spiritisme composées de badauds et de fumistes qui pullulent dans l'univers, en France surtout et à Paris, et où deux ou trois escrocs exploitent la naïve crédulité d'une masse de gogos superstitieux.

Après s'être assis, nos deux individus prirent un air inspiré, se passant l'un la main dans les cheveux crasseux qu'il avait, l'autre dans ceux qu'il n'avait plus, roulant les yeux blancs d'une poule qui guigne un grain de blé ou un ver, et poussant un soupir creux d'inspiration et comme d'appel.

Des servants apportèrent devant l'un d'eux, le jeune, un guéridon, de ceux si connus qui servent à ce genre d'expériences, léger et sur des roulettes ; l'autre y posa tout de suite la main.

Quelques secondes se passèrent, et un craquement se fit entendre dans le guéridon, puis un second ; puis, nous vîmes très distinctement le guéridon osciller faiblement. Évidemment, nous étions en présence de gens qui se donnaient pour des médiums de premier ordre.

Mais voici qu'une scène inattendue se produisit, qui était certainement une comédie réglée d'avance. Le jeune médium, tout comme une simple femmelette exigeant de son mari la satisfaction d'un caprice, eut soudain une attaque de nerfs, en poussant de petits cris.

— Je vois ce que c'est, fit l'autre ; j'ai trop de fluide aujourd'hui. L'esprit vient déjà; mais sa première manifestation semblerait indiquer qu'il s'oppose, du moins pour le moment, à ce que mon collègue me prête son concours.

— Je n'y comprends rien, répliqua l'autre tout en se contorsionnant, jamais je n'ai éprouvé cela. Attendons un moment, si l'honorable assistance veut bien le permettre; j'opèrerai avec vous dans quelques minutes.

La salle témoignait, par divers muets signes d'impatience, qu'elle avait hâte, au contraire, de voir la séance de spiritisme commencer de suite.

— Monsieur le président, reprit à haute voix le vieux pseudo-médium, ne voulant pas retarder ces intéressantes expériences, d'autant plus que je sens l'empressement des esprits à répondre à mon appel, je vous demande la permission de me priver provisoirement du concours de mon estimé collègue, et je prierai alors deux des personnes de l'honorable assistance d'avoir l'obligeance de le remplacer... Si donc vous daignez, monsieur le président, m'adjoindre deux de ces messieurs, de

bonne volonté, et surtout qui soient sincèrement croyants, tout ira pour le mieux; et nous rappellerons ensuite mon estimé collègue...

— Rien de plus juste, répondit le président, et précisément, puisque, nous avons l'avantage de posséder ce soir deux distingués confrères et collègues étrangers : Monsieur Sundström, de Stockholm, spirite lui-même des plus considérables, et monsieur le docteur Bataille, de la marine française, nous allons prier ces deux messieurs, s'ils le veulent bien, de prêter main forte, c'est le cas de le dire, à notre médium le mieux en fluide.

Il n'avait pas sourcillé pendant la comédie des deux compères. Il ajouta, s'adressant aux servants et leur désignant le jeune pseudo-spirite trop nerveux :

— Veuillez conduire monsieur dans une de nos salles de repos.

Ainsi fut clos l'incident.

J'étais, quant à moi, enchanté de la proposition du président. J'avais, en effet, souvent assisté en spectateur à des séances de spiritisme, notamment de tables tournantes, mais toujours chez des gens du monde ou dans des milieux, enfin, où il eût été parfaitement inconvenant de montrer que le maître de la maison était un imbécile ou un halluciné de connivence avec un ou deux toqués ou un ou deux fumistes de mauvais goût.

J'avais bien souvent aussi, notamment dans les séances de la société spirite de la rue de Chabanais à Paris, vu la supercherie, grossière et facile à pincer sur le fait; mais jamais je n'avais fait autre chose qu'en rire. C'est, d'ailleurs, tout ce que cela mérite. Ici cependant, il allait en être autrement ; nous étions là, en définitive, pour contrôler sérieusement, c'est-à-dire scientifiquement, et à notre aise, par conséquent.

Au nom prononcé par le président, du célèbre Sundström, de Stockholm, le vieux médium avait levé la tête et ne le perdait plus des yeux. Il se demandait évidemment : « Ai-je affaire ici à un fumiste comme mon collègue et moi, ou à un toqué ? en d'autres termes : Sundström est-il un imbécile ou un fripon ? »

Pendant ce temps, nous descendions les gradins de l'amphithéâtre et nous entrions dans le cercle. Un servant nous approcha deux chaises; nous nous assîmes devant le guéridon. Une chose, que je n'avais pas d'abord remarquée, me frappa : à la main gauche de Sundström brillait un anneau d'or, le fameux anneau de la maçonnerie. Sundström était un Favori de Saint-André, haut grade du rite suédois de Swedenborg, correspondant au Kadosch; mais il avait reçu l'anneau. J'eus tout juste le temps de faire cette constatation; car nous n'étions pas encore assis et nous avions à peine nos mains en contact avec le bois, que tout à coup le guéridon, poussé en avant comme par une force irrésis-

tible, roulait vers M. Sundström, le bousculait, et dans l'état d'équilibre instable où il était, à demi-fléchi pour s'asseoir, le renversait d'un côté, sa chaise de l'autre. Sundström maintenant était par terre, les quatre fers en l'air, comme on dit, mais si comiquement, que tout le monde se mit à rire.

Je regardai fixement le médium ; il ne bronchait pas, les mains toujours sur le guéridon, qu'il avait suivi dans sa course en avant. Moi, naturellement, j'avais fait un pas de côté et me trouvais presque nez à nez avec le médium.

Il était évident, pour moi, qu'il jouait serré et venait de risquer un gros coup. Suivant que le célèbre Sundström était un imbécile ou un fumiste, il prendrait bien ou mal la chose, suivant qu'il la mettrait sur le compte des esprits ou de l'autre.

Il y avait, à présent dans la salle, un gros brouhaha de rires et de conversations, tandis que Sundström se relevait, s'époussetant. J'en profitai pour dire au médium à demi-voix, mais de façon à ce qu'il entendît parfaitement, et le regardant bien dans les yeux :

— Vous savez, si cette plaisanterie m'arrive, je vous flanque ma main sur la figure et je corrigerai vigoureusement l'esprit sur votre peau.

A son tour, le médium me regarda de l'air le plus bête qu'il put prendre, les yeux grands écarquillés, comme s'il ne comprenait rien à mon apostrophe. Déjà Sundström était debout, un peu décontenancé, mais sérieux comme un âne qui mange une botte de foin, et disant :

— Oh! mais j'ai déjà eu des secousses pareilles; ces phénomènes m'arrivent souvent; j'ai tellement de fluide que je suis obligé de prendre des précautions!

Il disait cela de son air de chèvre qui broute, convaincu, et enchanté dans le fond, cela se voyait, de sa puissance surnaturelle ainsi manifestée aux yeux de tous.

Décidément, Sundström le grand spirite était un grand benêt aussi. C'était jugé, et les frères maçons des hauts grades avaient une fois de plus donné l'anneau à bon escient. Je regardai le président; il avait un petit sourire béat.

Nous nous rassîmes. Le médium savait que du côté du Stockholm il pouvait tout risquer, mais restait moi. Je le sentais qui m'observait en dessous, pendant un intervalle et pendant que nos mains redevenues immobiles reposaient sur le guéridon.

Tout de suite alors je pris un air calme et bon enfant, l'œil comme perdu dans le vague et comme tout affairé maintenant, et concentré intérieurement dans la contemplation absorbante de ce qui allait se passer.

Le médium n'était cependant pas encore rassuré, je le sentais. Deux

minutes environ se passèrent sans que rien ne se produisît. Je résolus de l'encourager, et, pressant imperceptiblement sur le guéridon, je le fis craquer. Le médium ne put retenir un léger mouvement de surprise. Lequel des deux? pensait-il, l'imbécile de suédois ou le madré français? et il parut perplexe. Moi, comme de juste, je repris mon air le plus indifférent, à demi endormi, de l'homme qui ne pense à rien, ou dont la pensée est ailleurs. Puis, je donnai encore une imperceptible secousse.

— Ah! fis-je en même temps avec une bonhomie parfaite, voilà que ça remue.

Et cela comme si tout à coup j'étais rappelé au sentiment de la situation.

Enfin, je donnai une troisième secousse, cette fois l'air très surpris à la fois et intéressé.

Le suédois, lui, écarquillait démesurément les yeux, rougissant, puis pâlissant par intervalles, semblable à quelqu'un qui fait de gros efforts.

Il était évident qu'il se concentrait. Il avait senti les secousses, et, les attribuant à la présence d'un esprit qui se manifestait, il poussait intellectuellement, les nerfs tendus ainsi que la pensée, hypnotisé devant ce guéridon dont il attendait des phénomènes concluants.

C'était, on le voit, un croyant de bonne foi. Et tellement il se concentrait dans la volonté absolue et impérieusement dominante que ce guéridon parlât et remuât, qu'un frémissement fibrillaire imperceptible, comme un frisson à fleur de peau, secouait son système musculaire, des bras surtout, des épaules et des avant-bras, et qu'il en suait des mains, sueur qui s'évaporait en une buée dont l'acajou poli de la table était terni à vue d'œil.

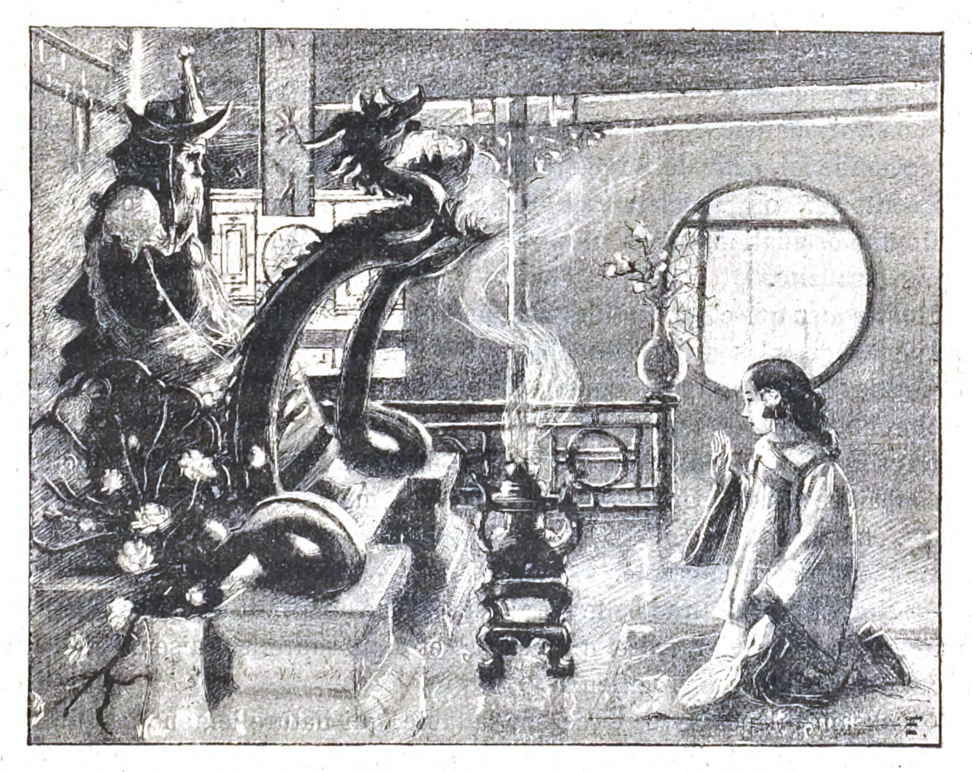
Ah! avec celui-là, il n'y avait pas à se gêner; il croyait au fluide et essayait d'en émettre, de pousser intellectuellement au fluide et de le forcer à descendre dans ses bras et ses mains pour se mettre en communication avec l'esprit.

Tout à coup, inconsciemment, il eut, lui aussi, un mouvement imperceptible, une sorte de contracture de biceps qui s'étendit aux extenseurs de l'avant-bras. A cette onde musculaire, qu'il sentait se produire et qu'il prenait évidemment pour le fluide qui circulait et descendait, un toc dans le guéridon répondit.

Je ne laissais pas échapper l'occasion et je poussai légèrement de mon côté; un deuxième toc, plus fort cette fois, retentit, et pendant que je tournais la tête vers le président pour lui dire : « Cette fois, je crois que nous y sommes », le médium profita de cette embellie pour se risquer de plus belle et à son tour.

Il avait, lui, une main seulement sur le guéridon ; mais, au lieu d'être carrément, comme nous, assis devant et près, il se tenait à une certaine

distance, les jambes croisées négligemment et assis obliquement sur la chaise, le bras entièrement tendu à cause de la distance ; et, la paume ou le talon de la paume, c'est-à-dire les parties postérieures des deux éminences, thenar et hypothenar, débordant légèrement, dans cette position une simple et très légère poussée en avant suffisait pour faire osciller la sur un pied, cela est évident.



La jeune Tsa-o, thian-niu (médium chinois), fille d'un comprador de Canton, représentée dans son oratoire du Yu-Kiao, se livrant à ses invocations devant l'idole du Tcheun-Young; d'après une photographie offerte par Mlle Tsa-o à l'auteur. (Page 605.)

Mettez-vous, en effet, trois personnes autour d'un guéridon ou d'une table, assises en triangle. Deux d'entre elles ont les mains à plat entièrement, tandis que la troisième de ces personnes à la main légèrement recroquevillée sur le bord. Il est bien évident que les deux premières font obstacle et contre-poids en même temps, et que, si dans cette position la troisième appuie légèrement de bas en haut, elle poussera la table vers vous, c'est-à-dire contre les deux premières personnes ; et comme vous faites opposition, obstacle, la table butée contre vous se soulèvera sur le pied qui est vers la troisième, en basculant légèrement, puis retombera dès que l'effort cessera.

L'expérience est facile à faire, même seul. Placez en effet un guéridon léger tout contre un mur; asseyez-vous en face, le bras étendu, la paume de la main débordant légèrement sur la tranche, et poussez imperceptiblement; aussitôt vous verrez le phénomène se produire, la table basculera aussitôt aussi.

Tout l'artifice consiste à avoir la main qui déborde légèrement, de façon à ce que le mouvement en avant, qui doit se donner en totalité avec l'avant-bras, le bras et l'épaule, soulève légèrement en même temps qu'il pousse.

C'est le « moment » que mon médium berlinois avait choisi. Le résultat de nos trois manœuvres se succédant rapidement, dont l'une inconsciente et de bonne foi, celle de Sundström, mais dont deux trichaient abominablement, fut, on le comprend, un grand craquement, deux toc-toc, enfin une oscillation et un soulèvement sur un pied de bas en haut et de droite à gauche.

Remarquez que c'est toujours comme cela que commencent les phénomènes, dans les séances de tables tournantes.

C'est ce que nous appellerons la période d'observation et de méfiance réciproque des opérateurs.

Dans la salle, on observait un silence religieux, à travers lequel on entendait seulement grésiller le gaz. Tout le monde, les yeux fixés sur nous, était attentif.

Le médium prit la parole.

— Nous avons là une belle manifestation de début, fit-il, ce doit être un esprit de premier ordre qui est là, et nous aurons vraisemblablement des résultats merveilleux.

Ce disant, il pesa avec force sur la table, qui naturellement bascula cette fois, d'autant plus que, pour l'encourager ou le faire se livrer tout-à-fait, j'appuyai de mon côté de façon à faire carrément contre-poids. Aussi, le mouvement de bascule fut des plus remarquables.

Je regardai avec curiosité le Sundström. Il n'avait pas encore pipé mot, suant comme un bœuf et se concentrant de plus en plus. Dame! son amour-propre de spirite et de médium stockholmois était en jeu, et il ne voulait pas qu'il fût dit que Stockholm avait capitulé devant Berlin et Paris.

Mais il luttait honnêtement, cela se voyait, confiant en son fluide, complice inconscient d'un fripon et d'un incrédule en matière de tables tournantes, qui maintenant voulait s'amuser, lui aussi, un peu.

— Monsieur le président, dit le médium, permettez-moi de vous demander l'autorisation de faire baisser légèrement le gaz; il est de notoriété que les esprits, les supérieurs surtout, aiment non l'obscurité, mais la demi-

teinte, et nous allons évidemment avoir des phénomènes instantanés et des plus probants.

On le voit, le médium, rassuré tout-à-fait, pensant tenir ses deux coattablés, allait se livrer au grand jeu.

Le président consulta du regard l'assemblée. et d'un commun accord tout le monde opina de la tête que le gaz fût baissé. Et cela se conçoit. Ceux parmi nous, dont, comme le président et moi, le siège était fait sur le pseudo-spiritisme, savaient à quoi s'en tenir, ayant eu des milliers de fois l'occasion de prendre en flagrant délit de supercherie les pratiquants. Que leur faisait alors le plus ou moins de lumière? Quant aux autres, comment leur serait-il venu un instant à l'idée que, sur trois individus, un français, un berlinois et un suédois, qui dix minutes auparavant ne se connaissaient pas et que le pur hasard, ce qui était du reste l'absolue vérité, réunissait autour d'un guéridon, il se trouverait une canaille, un fumiste joyeux cachant un observateur, enfin un imbécile parfait, et que canaille et fumiste allaient s'entendre, sans s'être concertés, sans la moindre connivence, pour berner la galerie et le nigaud? Evidemment, on leur eût dit cela, qu'ils ne l'eussent pas cru, tant cela est incroyable. Toutes les conditions d'absolue bonne foi se trouvaient, au contraire, réunies pour eux, précisément par le fait de ce hasard; et ils ne voyaient donc réellement dans le baissage du gaz qu'une facilité donnée à l'esprit supérieur de se manifester.

On pense si, une fois le gaz baissé, et dans ce demi-jour qui permettait de voir admirablement les silhouettes, mais qui cachait les mouvements actifs, nous nous livrâmes à une petite débauche de tournoiements et d'esprits. Non, ce n'est rien de le dire!

Bien entendu, on commença sérieusement. La table craqua, fit toc-toc, puis se souleva. On connaît le mécanisme.

— Y a-t-il quelqu'un? interrogea alors le médium. Un coup, si c'est oui, et deux, si c'est non.

La table se souleva une fois.

— Oui, il y a quelqu'un, continua le médium... Puis: voulez-vous nous dire votre nom?

Comme réponse, ce fut moi cette fois qui soulevai légèrement la table et lui fit donner le coup de «oui». Mais, immédiatement, je m'aperçus que j'avais commis un impair. Le médium, en effet, me regardait tout étonné. Je m'étais trop laissé entraîner par le plaisir de contribuer à mystifier Sundström; et il ne fallait pas que le berlinois se doutât que j'étais actif et de connivence avec lui, mais bien qu'il me crût définitivement empoigné; alors seulement, cela était certain, il me laisserait voir de mieux en mieux son jeu, sans s'en douter, bien entendu.

La façon dont il me regarda me convainquit que j'avais eu tort; mais je réparai aussitôt ma maladresse en m'excusant et en lui disant :

— Ah ! pardon, j'ai fait un faux mouvement, je crois ; pourvu que cela n'aille pas contrarier l'esprit au moins ?...

L'air absolument bête dont je prononçai cette phrase le rassura tout-à-fait.

— Ce n'est rien, me dit-il. Voyez plutôt.

La table, en effet, se soulevait très nettement avec calme et lenteur sur un pied et retomba lentement sur le sol. Je me promis maintenant de faire absolument le mort et d'aider de tout mon pouvoir le médium, mais passivement et sans qu'il s'en aperçût.

— Eh bien, continua le médium parlant à l'esprit censément emménagé dans la table ; puisque vous voulez bien nous dire votre nom, nous vous écoutons ; épelez-nous les lettres, je vous prie.

La table frappa alors successivement : 6 coups, puis 18, puis 9, puis 4, puis 18, puis 9, puis 3, puis 8, enfin 4, 5, 18, 7, 18, 15, 19, 19 et 5, ce qui faisait : F, r, i, d, r, i, c, h, d, e, r, G, r, o, s, s, e, : (*Fridrich der Grosse*, Frédéric-le-Grand), mais avec une jolie faute, ma foi, car Frédéric s'écrit *Friedrich*, avec un *e*, et non *Fridrich*.

Le pseudo-médium ne savait même pas l'orthographe !

Quoi qu'il en soit, et puisque Frédéric-le-Grand était là, ce qui était d'ailleurs bien naturel puisque nous étions en Prusse et à Berlin, on l'interrogea; et, comme bien vous pensez, il répondit banalement, ainsi que cela se passe d'habitude quand le médium est illetiré et ne sait que très superficiellement l'histoire qu'il débite, et que l'esprit est censé débiter par son canal.

Je fais grâce au lecteur de ce fastidieux et long interrogatoire par interminables séries de coups frappés.

Et, pendant tout ce temps, je voyais très distinctement le bras de mon médium, — que j'aidais d'ailleurs de toutes mes forces en lui faisant un intelligent et utile contrepoids, — se soulever en entraînant le guéridon avec lui.

Dans la salle, néanmoins, on commençait à s'impatienter. La séance devenait rien moins qu'intéressante et des conversations à demi-voix, chuchotées dans le silence, commençaient à s'élever. Stockholm, lui, concentrait toujours.

Le médium sentit qu'il fallait passer à quelque exercice moins banal. Tout à coup, sans transition aucune, après cependant s'être bien assuré que rien d'inquiétant ne se passerait de mon côté, au lieu de soulever, il obliqua vivement de gauche à droite ; ce qui fit exécuter au guéridon un à-coup circulaire, la moitié d'une giration.

Nous fûmes alors obligés de nous lever, et, comme brusquement le médium se livra à la manœuvre inverse, ce fut un balancé de guéridon qui faillit nous faire basculer tous les trois. A cause des roulettes, très mobiles sur le parquet de bois ciré, lui-même très glissant, la table dépassait le but, et il devenait difficile de bien calculer le mouvement et de le maintenir dans des limites.

— Bigre ! fis-je pour avoir l'air de ne pas rester indifférent.

— Ce n'est pas moi, se hâta de dire le médium ; jamais je n'ai vu que très exceptionnellement des manifestations aussi vigoureuses; aussi, celles que nous venons de ressentir sont tout entières du fait de monsieur (il désignait le Sundstrom)... Voyez plutôt.

Celui-ci était, en effet, méconnaissable : rouge d'abord comme une écrevisse à force de concentrer, il était maintenant devenu d'une pâleur de cadavre ; ses yeux brillaient étrangement dans la demi-obscurité, et maintenant tout son corps était agité d'un mouvement fibrillaire des plus curieux, un frémissement et des contractions superficielles de peau et de muscles, ainsi qu'un cheval qui chasse ses mouches, comme une grande horripilation, avec claquement de dents. Il s'était évidemment hypnotisé à force de regard, d'idée fixe, de contention intellectuelle ; et absolument inconscient, devenu mentalement esprit agissant, il agissait corporellement sans s'en rendre compte.

Incapable de se maîtriser, les bras en état de rigidité cataleptique partielle, il poussait automatiquement et tout d'une pièce le guéridon que le médium et moi nous suivions docilement. Ce fut une série de zigzags incohérents d'allées, de venues à travers l'espace circulaire, sans intérêt, et qui menaçait de s'éterniser si le médium n'y avait mis un terme. A son tour, il se mit à pousser, et, ma foi, moi aussi ; cela m'amusait de plus en plus ; avec le guéridon, nous bousculâmes Sundström, lui donnant de forts coups de tranche sur le ventre, l'acculant enfin dans un coin où nous le serrâmes à le faire crier.

Cette poursuite et ce malmenage divertissaient fort la galerie ; on regardait avec étonnement cette table, qui semblait saisie d'animosité à l'égard de Sundström, tournait autour de lui, sur lui, le heurtant rudement et sans qu'il s'en défendît.

En définitive, une fois acculé, nous le cognâmes et le pressâmes de telle sorte, que tout à coup il poussa un grand cri, revint à lui, et s'évanouit finalement, s'affalant de tout son long sur le sol, dans une énorme prostration de tout son être. Ses nerfs violemment surexcités se détendaient en une crise hystéro-épileptique bien nette et bien accusée, quoique instantanée et rapide.

On l'emporta dans un des cabinets, voisin de celui où reposait le

jeune pseudo-médium. Je sais qu'il a gardé un souvenir impérissable de cette soirée. On pense, en effet, les sensations par lesquelles lui convaincu a dû passer et dans quel état a dû se mettre son système nerveux. En voilà un à qui il ne ferait pas bon de dire que les procédés de spiritisme préconisés par Allan-Kardec sont de simples farces, et que les esprits ne se manifestent pas dans les tables.

De ces expériences de pseudo-spiritisme, il y a cependant quelque chose à retenir. Même quand on est prévenu, on éprouve une singulière sensation difficile à analyser, lorsqu'on sent cette table, ce morceau de bois en définitive, vibrer et comme s'animer sous votre main immobile. Et bien certainement, cette sensation particulière aidant, pour peu que le milieu, les conversations précédentes, l'entraînement, que sais-je? enfin une foule de circonstances qui peuvent influencer votre esprit se présentent et se trouvent réunis, on s'hallucine très bien, et l'on prend pour réalité ce qui n'est, en somme, on le voit, que supercherie et mauvaise plaisanterie.

Comme on le voit aussi, plus les conditions de l'expérience ont l'air sincères, plus on a la conviction absolue que toute entente et toute tricherie sont impossibles, et plus encore il faut se méfier. Notre cas en est une preuve évidente et qui crève les yeux.

Je suis resté quelque temps en correspondance avec Sundström, et je sais par ses livres que le tout Stockholm spirite a été révolutionné par l'admirable séance que son chef lui a racontée et que toute une théorie sur « l'animosité chez les esprits » a été échafaudée là-dessus!

Jugez par là à quelle dose de stupidité le pseudo-spiritisme et ses pratiques peuvent conduire leurs adeptes.

Pour en revenir à la séance, cela devenait maintenant sans intérêt. Je jetai un rapide regard sur le président; il souriait toujours et n'avait rien perdu de vue. Dans la salle, on causait vivement, les lumières ayant été rallumées à la suite et à cause de l'évanouissement de Sundström; et les opinions étaient partagées.

Le médium et moi, nous avions abandonné le guéridon, laissant Frédéric-le-Grand rétablir son orthographe et se débrouiller comme il l'entendrait.

C'est encore là une remarque qui n'est pas dénuée de tout intérêt. Dans les séances du pseudo-spiritisme, vous verrez souvent des esprits appelés, qui répondent à l'appel, et puis, que, pour une cause ou pour une autre, on plante là tout à coup, sans autre forme de procès, sans leur crier gare ni même s'excuser.

Eh bien, ils ne protestent jamais; ils restent bêtement dans le guéridon abandonné, ne songeant seulement pas à l'agiter un peu, ne fût-ce que

pour montrer qu'ils sont froissés de l'impolitesse commise à leur égard. Cela seul ne sent-il pas la supercherie à cent kilomètres? et n'est-il pas clair comme le jour que, si c'était réellement un esprit qui fût présent, il ne serait pas content du procédé employé et protesterait avec l'avant-dernière énergie?

Quoi qu'il en soit, maintenant, je le répète, la séance manquait d'intérêt. Tous les phénomènes qui peuvent se produire dans et au moyen d'une table avaient été présentés à l'assistance. Chacun avait pu en suivre les péripéties; elles étaient, au demeurant, celles que tout le monde connaissait et auxquelles tout le monde peut assister.

Et ici, il me faut ouvrir une courte parenthèse, pour signaler en peu de mots la banalité de tous ces phénomènes soi-disant produits par des esprits, alors que ces derniers pourraient faire et font en effet des choses extrêmement curieuses et inattendues, comme nous allons le voir, *quand ils sont évoqués d'une façon spéciale aussi, et en parfaite connaissance de cause*. Vous remarquerez que les soi-disant spirites, n'inventent jamais rien et ne sont jamais des précurseurs; ils se traînent en général à la suite de la science ou quelquefois de la cabale, mais dans l'ornière, s'essayant à reproduire, imitant, singeant les véritables phénomènes et les résultats des réelles expériences, mais dès que ceux-ci sont archi-connus, découverts par la science et entrés absolument dans le domaine public. Cette observation seule est leur condamnation. Les esprits soi-disant évoqués ne nous apparaissent donc jamais avec une originalité, un sens propre, quelque chose de personnel; ils ne sont que de pâles reflets, comme des ombres chinoises qui résident dans l'esprit seul de ceux qui les simulent ou de ceux qui assistent plus ou moins frappés à cette simulation et à ces supercheries.

Mais, puisque je suis en train de faire le procès du pseudo-spiritisme appelé à la barre de la société allemande, à la réunion de laquelle je fais assister le lecteur, il me faut en continuer la description et montrer comment ce n'est pas le raisonnement et le sain jugement seuls qui font découvrir les honteuses jongleries de gens sans aveu, mais que la science nous fournit encore des moyens de contrôle d'une exactitude indéniable et d'une scrupuleuse rigueur.

Donc, nous étions là, le médium et moi, debout, en face de notre guéridon, maintenant immobile et pour cause, et nous attendions la fin du brouhaha des conversations qui de tous les côtés s'étaient engagées.

Le président sonna légèrement et obtint aussitôt le silence.

— Vous devez être, dit-il alors en s'adressant au médium, très fatigué et à bout de forces, n'est-ce pas, très distingué monsieur?

Et il insistait, avec son sourire toujours finement béat, sur le mot « à bout de forces. »

L'autre comprit qu'il avait d'abord eu tort d'oublier la singerie à laquelle se livrent toujours les pseudo-médiums après leurs expériences : céphalalgie, brisure des membres, sentiment d'invincible lassitude, enfin passage des deux mains alternativement sur l'un et l'autre bras, mains que l'on secoue ensuite dans le vide, comme si on venait de râcler le fluide dont les bras sont encore superficiellement chargés et comme si on le relançait dans l'espace. Cette manœuvre, à laquelle vous ne verrez jamais les pseudo-médiums manquer, ressemble à une sorte de coup d'étrille du fluide, que l'on a l'air de brosser ainsi que le poil dans le pansage du cheval.

Il comprit aussi que le moment était venu de s'éclipser instantanément pour laisser la docte assemblée discuter librement et se convaincre de la véracité des phénomènes produits et observés.

Au surplus, le président le fit reconduire auprès du jeune pseudo-médium, son collègue.

Le charlatan s'excusa et sans arrière-pensée, ne se doutant certes pas pourquoi on les avait fait venir, lui et son pareil ; il était à mille lieues de soupçonner que le but de la *Germania* était de les surprendre en flagrant délit d'imposture, eux qui depuis des années vivaient de ce métier à Berlin, sans que jamais, auprès de leurs nombreux clients, et par conséquent de leurs dupes, un doute se fût seulement élevé.

— Quant à vous, monsieur le docteur Bataille, dit le président...

En prononçant ces mots, sans finir la phrase, il se tournait vers moi d'un air interrogatif, comme s'il voulait m'offrir d'aller aussi me reposer, mais simplement par manière.

— Oh ! moi, l'interrompis-je, les esprits ne me fatiguent pas ; ainsi donc...

— J'entends bien, répliqua le président.

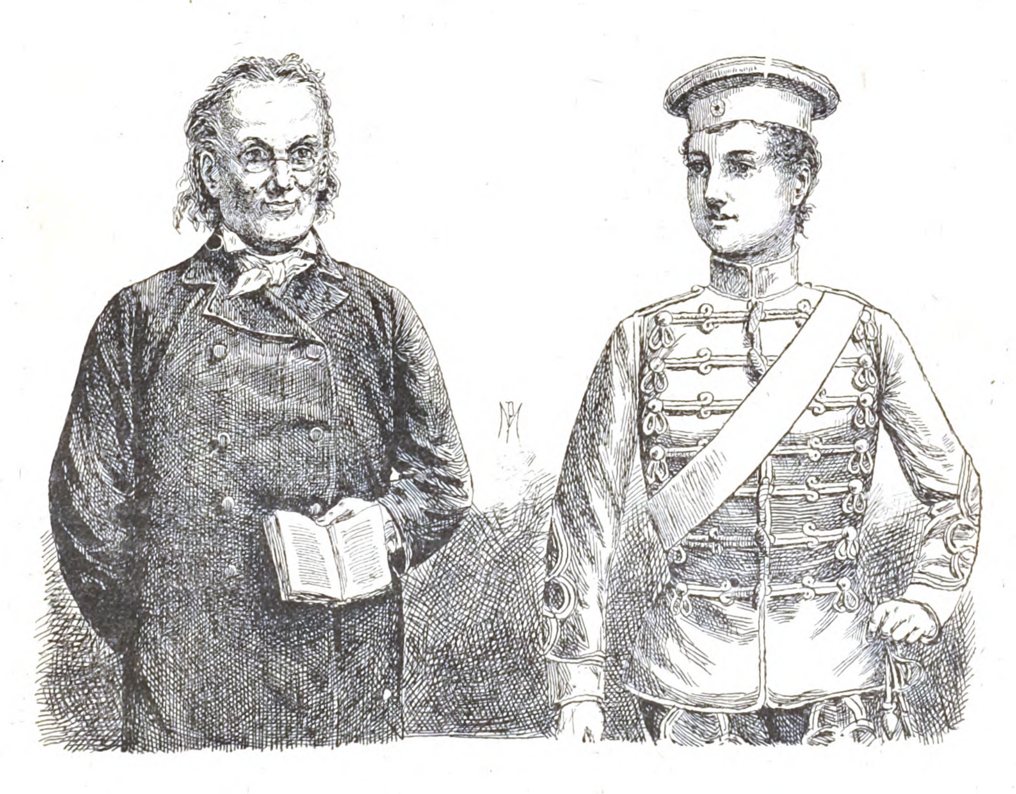
Je revins prendre place sur les gradins, où je m'assis cette fois auprès d'un jeune militaire, et je ne fus pas peu étonné, l'ayant un moment bien examiné, de constater que c'était une femme. Je sus plus tard son nom ; c'était Mlle Dorothée Schultz, la fameuse grande-maîtresse des Mopses du Parfait Silence, une fine diplomate de la maçonnerie allemande ; dans les réunions spirites, elle va toujours ainsi travestie.

Les deux ou trois autres dames de l'assistance étaient, au contraire, dans leur costume normal, mais perdues parmi la foule. Du reste, le président ne fit aucune allusion à la présence de l'élément féminin.

« — Messieurs, commença alors le président, si vous voulez, nous allons examiner sans tarder, les expériences de pseudo-spiritisme auxquelles

vous venez d'assister, et d'abord, laissez-moi vous exposer les faits.

« J'avais tenu à convoquer ce soir, pour nous servir de sujets, des étrangers, des mercenaires, — c'est le mot exact, — que nous payons pour nous divertir simplement, ainsi qu'ils le croient. De la sorte nous n'avons ni amour-propre ni susceptibilité d'aucune espèce à sauvegarder ou à respecter.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Justus Hoffmann, graud-maître du *Lotus Saint-Frédéric*, à Berlin.

Dorothée Schultz, grande-maîtresse des Mopses du Parfait Silence, à Berlin.

« Vous avez vu là, devant vous, opérer un de ces médiums comme il y en a tant à Berlin, qui jouissent d'un très grand crédit et gagnent relativement de l'argent ; en définitive, à mon avis, ainsi que j'espère vous le prouver en vous le faisant toucher du doigt, vous avez vu un simple escroc abusant de la crédulité publique ; mais aussi, et comme pour que la leçon fût complète, vis-à-vis de l'escroc, du jongleur, et ici je me permets de le regretter, était assis l'un des nôtres, le professeur Sundström, de Stockholm, un de ceux dont la parole fait autorité en ces matières ; il vous apparaîtra donc tout à l'heure combien il a été berné et combien

l'imagination surexcitée peut amener un homme à un état des plus extraordinaires. Quant au troisième, M. le docteur Bataille, il a été neutre au point de vue du spiritisme, mais actif à un autre point de vue, n'est-ce pas? fit-il en se tournant de mon côté. (Je m'inclinai en signe d'acquiescement.) Nous ne nous occuperons donc de lui que pour lui demander le concours de ses lumières et le résultat de ses impressions.

« Vous remarquerez, messieurs, que tout ici semblait combiné pour remplir les meilleures conditions d'authenticité et de véracité (et ici le président répéta la réflexion que j'ai faite au lecteur précédemment), à savoir : concours de trois individus, l'un ayant une notoriété pratique, le deuxième une notoriété scientifique et le troisième étant tout au moins un indifférent; tous trois venus de trois points différents et ne se connaissant en aucune façon.

« Eh bien, ces conditions de sécurité si particulières et en apparence si probantes font que précisément vous venez d'assister à une jonglerie, très remarquablement d'ailleurs dirigée.

« Ce premier point posé, messieurs, il me reste à vous l'établir.

« On vous a dit que l'âme immortelle entrait en communications avec le corps périssable, au moyen d'un intermédiaire, le perespril. Au moment de la mort, l'âme quitte aussitôt le corps et va où?... Deux alternatives se posent, mais que je ne ferai qu'indiquer; tous ici, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Deux mots désignent ces alternatives, concrètent ces principes contraires : Adonaï ou Lucifer. Dieu ou le Diable, comme disent les bonnes gens dont l'obscurantisme obstrue encore le faible cerveau.

« Quant au corps, il se putréfie, cela est palpable, visible, et il retourne en les éléments primitifs, accidentellement réunis, dont il était la résultante provisoire et précaire.

« Dès lors, que devient l'intermédiaire? le perespril?... Passez-moi le mot : s'il ne va ni au royaume de Lucifer ni au royaume d'Adonaï, il faut supposer qu'il reste « dans la lune », n'est-ce pas? (Rires.)

« Non, vous répondront les pseudo-spirites, mille fois non; avec l'autorisation de l'Être Suprême (qu'ils n'expliquent pas), ce perespril, ce fluide impondérable qui représente l'ex-corps, se promène à travers les espaces planétaires, parait, disparait, se fluidifie, se vaporise, se volatilise, ou bien se concrète et s'épaissit. Malléable, en un mot, de mille façons diverses, il entre ainsi en communication possible avec le monde que ses deux coassociés de tout à l'heure, corps et âme, ont abandonné définitivement.

« Telle est, messieurs, tracée dans ses grandes lignes, bien entendu, la doctrine du prétendu spiritisme, telle est sa théorie d'ensemble. Ce

spiritisme-là ajoute, toutefois, que pour entrer en communication avec les mortels le peresprit a besoin d'un intermédiaire, le prétendu médium, lequel à son tour a besoin d'intermédiaires ou d'instruments divers, tables, chapeaux, pipes ou autres balivernes, pour rendre sensibles, tangibles, les communications ou les impressions qu'il reçoit et dont il n'est en d'autres termes que l'interprète, le traducteur.

« Ainsi donc, peresprit, médium, guéridon, tels sont, si je ne me trompe, les trois termes de l'équation qu'il s'agit de résoudre pour arriver à dégager l'x du prétendu spiritisme.

« Essayons cette opération scientifique et mathématique.

« Le peresprit, d'abord.

« Je conçois jusqu'à un certain point qu'un catholique s'incline devant certains mystères que sa religion lui apprend, parce qu'il croit que là il y a révélation, tradition, et nous savons que même beaucoup de ceux qui ne croient pas sont obligés de baisser la tête, de courber le front et de se soumettre à des lois qu'un principe que je n'hésite pas à reconnaître éternellement très-haut et très-puissant a posées. Ce principe, nous le combattons comme essentiellement mauvais, barbare, injuste et funeste; nous espérons, nous croyons qu'une victoire vengeresse, qu'un triomphe définitif du principe contraire et de ses légions de bons esprits le réduira à jamais à l'état inoffensif; mais précisément parce que nous ne contredisons surtout nos adversaires que sur la question d'interprétation de la divinité, nous reconnaissons l'existence de tout un ordre de choses supérieures, surnaturelles, et, mieux même que nos adversaires, nous le constatons; car, eux, ils croupissent dans la doctrine des révélations mensongères, car ils sont aveuglément embourbés dans l'immondice des traditions fausses, tandis que nous, qui basons notre jugement sur les faits indéniables, nous avons des preuves palpables, réelles et répétées, comme ils n'en ont certes pas!

« Quoiqu'il en soit, il existe en tout homme quelque chose qui lui fait sentir l'iufluence d'une intelligence, d'une force supérieure dont son âme émane et auprès de laquelle elle retournera après la mort.

« Ainsi donc, nous touchons du doigt la réalité de l'existence de l'âme passagèrement unie au corps; nous croyons au second parce que nous le voyons, et à la première parce que d'instinct nous y croyons, parce qu'une raison suprême doublée d'un sentiment inné nous apprend son existence, parce qu'elle est une nécessité fondamentale de l'ordre de choses préétabli de toute éternité.

« En est-il de même du peresprit? Tandis que l'âme se révèle d'elle-même à nous par les manifestations les plus grandioses qui se puissent concevoir, par les splendides facultés de l'intelligence humaine qui crée

et enfante les merveilles des civilisations, tandis que cette âme a une fin causale nécessaire, la récompense ou le châtiment qui la sanctionnent tous deux, le peresprit, par contre, se présente à nous comme une chose hybride, une sorte de mannequin, éternellement ballotté entre l'âme et le corps dans l'infini du vide, sans sanction.

« En quoi donc y a-t-il besoin de ce perespril? où est sa raison d'être? Je la cherche vainement, sans la trouver. Qui nous a dévoilé son existence? Des gens quelconques, des hallucinés quelconques sans autorité, sans prestige, sans même l'ombre d'une tradition. Où est le Temple ou même l'Église qui l'a prêchée à ses fidèles? où et quand un dieu en a-t-il parlé? Lucifer ou seulement Adonaï ont-ils révélé quelque chose à cet égard? Aussi haut que remonte la tradition humaine, il n'y a rien.

« Avons-nous eu, nous, nous qui recherchons avant tout la vérité, avons-nous eu quelque chose qui démontre ou nous fasse intimement ressentir la nécessité absolue de ce perespril? Non, rien encore; alors, concluez.

« La preuve qu'il existe, répondra-t-on, ce sont ses manifestations.

« Belles manifestations, en vérité! et je conseille bien d'en parler!... Alors que l'âme se révèle à moi par la musique, par la sculpture, par la poésie, par toutes les conceptions géniales de la pensée humaine, et par les créations qui en découlent, tandis que l'âme, invente, crée, prévoit, le perespril, que fait-il?... Il se manifeste à moi par des jongleries indignes, des coups ridiculement frappés dans un guéridon, des conversations à bâtons rompus qui me prouvent qu'il ne sait ni l'histoire ni même l'orthographe, ce qui est plus grave, avouez-le.

« Mon âme fuit le monde; mais elle laisse, après son départ, des traces de son travail, de ses manifestations dont la civilisation tout entière, sciences et art, est faite.

« Que laisse le perespril après lui? Rien; quelquefois un pied de table ou de chaise cassé, et un sentiment de lassitude dans les reins.

« Et alors que l'âme se manifeste et prend pour ses intermédiaires des génies dont les noms sont sur toutes vos bouches, des hommes dont le souvenir restera impérissable tant que l'humanité sera, le perespril se manifeste par qui? Messieurs, je vous le demande. Par les deux acolytes suspects que vous avez vus là. Voyons, tout cela tient-il debout?

« Je viens, messieurs, de vous démontrer, je crois, autant que humainement cela peut se faire, que le perespril n'existe pas, que cette hallucination enfantée par des cerveaux malades, par des individus sans aucune notoriété, est un moyen de mystifications, inspirées le plus souvent par l'escroquerie devenue professionnelle. Encore une fois, permettez-moi de vous le rappeler, tout à l'heure je vous ferai toucher du doigt cette vérité.

« Mais, raisonnons par l'absurde. Supposons un instant que réellement ce peresprit existe ; il nous faut en ce cas étudier ses interprètes d'abord, ses manifestations après.

« Les interprètes? Avez-vous quelquefois examiné un médium du prétendu spiritisme?

« Qu'est-ce que c'est qu'un de ces médiums-là?

« Vous en avez eu, messieurs, il n'y a qu'un instant encore, deux échantillons devant les yeux. L'un professionnel, l'autre scientifique.

« Le professionnel, vous le connaissez tous, ce Wilhelm Mannteufel dont le nom aurait presque une signification et qui jouit d'une certaine réputation à Berlin. Celui-là, sait-il quelque chose? Évidemment non ; c'est un prestidigitateur forain quelconque, qui se sert de ses jongleries de tables tournantes pour en imposer aux bons nigauds. Une certaine mise en scène, en son domicile tapissé de hiboux, de signes cabalistiques, et où une tête de mort se détache en entrant, bien en vue, l'habitat en un mot sous la soupente d'un toit, — tels les antres entre ciel et terre des cabalistes de l'époque, — tout cet ensemble impressionne l'arrivant, celui qui vient pour le consulter, et qui déjà, remarquez-le, doit être un faible d'esprit, un *minus habens*, pour en arriver à consulter un oracle de cet acabit. Joignez à cela une habileté incontestable, — vous en avez eu la preuve tantôt, — à dissimuler certains mouvements, une sorte de ventriloquie musculaire, si je puis ainsi m'exprimer, due à la grande habitude, à l'expérience qu'un long commerce et un fréquent exercice lui ont donnés ; et vous aurez la somme totale de son spiritisme, dans lequel l'esprit ou le peresprit ont bien peu de choses à voir. Ce spirite-là est tout bonnement un devin de foire, qui se sert des tables comme d'autres des cartes, de l'eau ou du marc de café ; plus habile seulement, car il ne lui suffit pas comme aux autres, de dire des sottises, il lui faut les accompagner d'une certaine adresse et de certaines manipulations.

« L'habitat et la spécialité vous montrent suffisamment l'homme et vous le dépeignent. Appartenant à la plus basse classe sociale, sans éducation, sans instruction, sans propreté, d'une culture intellectuelle au-dessous de tout niveau, il vit, exploitant la crédulité, la faiblesse et la bêtise humaines et surtout cette croyance indéracinable à l'au-delà, qui se traduit chez la majorité par les pires superstitions et les momeries les plus grotesques, dès l'instant qu'ils sont adeptes d'une religion fausse.

« Et l'on voudrait, messieurs, que si le peresprit existait réellement, si véritablement il avait, interprète de l'âme disparue et remontée à ses sources, le pouvoir de correspondre avec nous, l'on voudrait, dis-je, qu'il se servît d'un interprète de cette nature? Croyez-vous que notre

grand Frédéric eût consenti, à quelque prix que ce fût, à se servir des mains malpropres de ce Wilhelm Mannteuffel?... Allons donc!

« Poser cette question, c'est la résoudre. Avec moi, votre conviction penchera vers la négative, et nous serons dans le vrai.

« En ce cas donc tout au moins, et en ce qui concerne notre homme, le peresprit ou n'existe pas, ou, s'il existe, ce n'est pas lui qui s'est manifesté tout à l'heure, et d'une facon ou de l'autre l'homme a prétendu nous en imposer.

« Mais il est, parmi ceux qui s'adonnent au pseudo-spiritisme, une catégorie plus élevée, très élevée même, dois-je dire, dans la classification intellectuelle et sociale, et j'ajoute : malheureusement.

« Si, avec la bonne femme, qui vient consulter un oracle forain et qui regarde sans voir, il est facile de réussir par la supercherie, s'il est possible de lui faire prendre des vessies pour des lanternes, et si elle est incapable de discerner le vrai du faux, il ne devrait plus en être de même quand on s'adresse à la catégorie d'hommes éminents et savants, à laquelle appartient notre distingué collègue le professeur Hans Sundström, de Stockholm.

« Comment ceux-là en sont-ils venus, avec l'élévation de leur culture intellectuelle, à s'occuper de ce spiritisme-là et à y croire surtout? Voilà qui déconcerte un instant l'esprit. Il est toutefois possible de se l'expliquer. Essayons de le faire, si vous voulez bien.

« Sundström est anatomiquement, physiquement, physiologiquement et psychiquement, prédisposé à cela. Regardez-le, et vous aurez sous les yeux le modèle parfait du spirite fatalement voué à l'erreur, du pseudo-médium croyant sincèrement et obtenant, j'ajoute à votre grand étonnement, des résultats sincères, je ne dis pas, mais... entendons-nous.

« Sundström est avant tout un névropathe, dans toute la force du terme et dans toute sa constitution. Grand et maigre, osseux, avec un crâne développé outre mesure, au front proéminent, déprimé aux tempes, sous de rares cheveux; au-dessus des pommettes saillantes, brillent deux yeux enfoncés dans l'orbite, profondément. Les rides précoces, la calvitie, vieillissent prématurément cette face agitée de tics convulsifs, où le risorius de Santorini, l'élévateur des paupières et le buccinateur se contractent spasmodiquement tour à tour, alternativement ou ensemble, dans d'indicibles grimaces qui témoignent surabondamment du mauvais état du système nerveux qui les anime; lésions localisées centrales, ou perturbations réflexes d'origine periphérique, il est hors de toute contestation possible que le système nerveux n'est pas indemne chez lui. Il n'y a pas jusqu'aux mouvements anormaux, aux froncements de la peau du crâne et des oreilles, vestiges de l'état animal antérieur, atavisme animal,

qui ne vous le prouvent. Examinez maintenant ses mains, longues, sèches et crochues, aux ongles recourbés et bleuis comme des extrémités où la nutrition se fait mal, et avec cela cette chaleur de la peau, constatable au simple serrement de main; remarquez encore cet état subfébrile constant, ces rougeurs alternées avec des pâleurs, ces injections de toute une oreille, l'autre restant pâle et comme anémique; tout chez cet homme, en un mot, atteste, démontre jusqu'à l'évidence que vaso-moteurs, comme cérébro-spinaux, grand sympathique comme central, tout son système nerveux est altéré et fonctionne anormalement.

« Sans le vouloir, messieurs, et en vous dépeignant un homme, je viens de vous faire le portrait du pseudo-médium sincère, du pseudo-spirite pratiquant à la fois avec science et fanatisme convaincu, et qui est anatomiquement désigné pour arriver là.

« En l'état, messieurs, il est donc bien certain, et vous me l'accorderez, que l'intelligence de cet homme ainsi constitué, alors qu'elle se sert du cerveau c'est-à-dire du système nerveux altéré, doit être, elle aussi, altérée en certains points. Il est difficile de jouer juste sur un piano faux.

« De même, cependant, que les troubles vitaux que je viens de vous signaler dans la sphère de la vie animale sont absolument compatibles avec une vie, une existence, une santé, dans lesquelles rien, en apparence tout au moins, ne semble troublé aux yeux de l'observateur superficiel, de même que le névropathe paraît en excellente santé, de même dans la sphère intellectuelle l'intelligence paraît chez lui absolument nette et lucide.

« Pourtant, il n'en est rien.

« Il se passe, en effet, chez lui, dans le domaine intellectuel, en dehors bien entendu du cours normal des choses, des phénomènes en deçà ou en delà des manies, monomanies seules ou associées, qui font de cette intelligence une déséquilibrée, alors même qu'il y paraît le moins.

« Primesautier, vivace, et profond d'une intelligence hors ligne, aussi en certains points très apparents le névropathe apparaît par d'autres côtés plein de trous, de lacunes. Une assimilation rapide, brillante, mais incomplète, lui fait digérer stomacalement des choses improbables et impossibles au vulgaire, comme elle lui fait digérer aussi, intellectuellement, des choses improbables et impossibles au vulgaire. Quant à lui, inconscient de son état, il trouve cela tout naturel.

« Le névropathe à tendances ordurières se complaira dans l'ordure, et le névropathe à monomanies d'ordre plus élevé tombera ou versera dans le prétendu spiritisme. Dès lors, sa volonté aura sombré; il fera abnégation de son libre arbitre; il est perdu, s'il n'a pas la force de caractère nécessaire pour réagir vigoureusement, ou s'il n'a rien au-dessus à quoi

il croie pour le retenir. Sundström, professeur de sciences exactes, laborieux comme tel, mais en outre spirite inintelligent, doit être, au point de vue de la divinité, d'une incrédulité complète; car il ne faut pas oublier qu'il est des spirites athées, et qu'on en trouve surtout parmi les mathématiciens.

« Imaginez un névropathe que le hasard des études ou celui des choses ait porté à des rêvasseries, un homme désillusionné par les incidents de la vie ou qui a subi des revers, aussitôt il cherchera une dérivation, tombera dans un des trous de son cerveau, et ne s'en relèvera plus. C'est un pseudo-médium-né.

« Et tout de suite aussi, et c'est là surtout ce qui est remarquable, son anatomie, son cerveau, ses muscles, ses nerfs, tout va lui servir, tout va contribuer à le tromper et le maintenir dans son erreur.

« Le jugement sombre dans le trou; il va tout voir faux et s'halluciner de lui-même; c'est de lui-même aussi que partira l'hallucination.

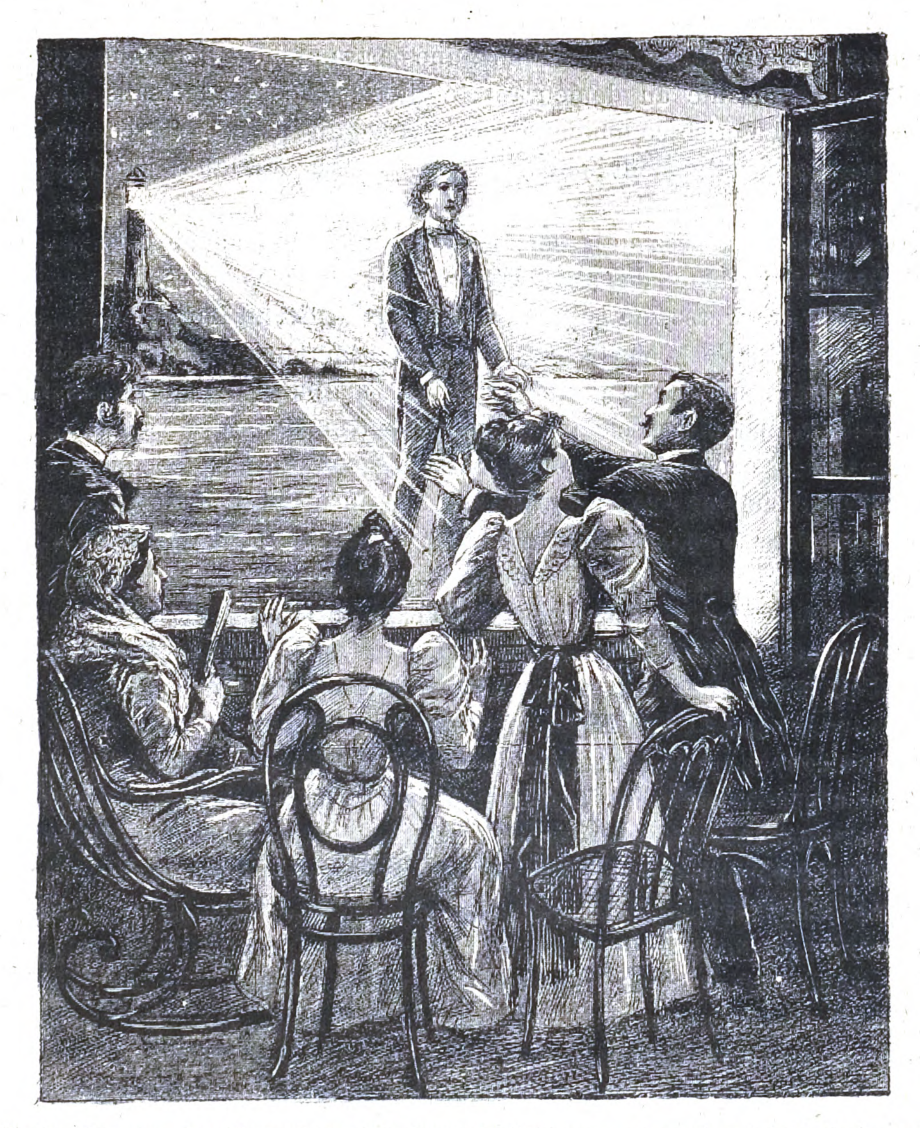
« Vous avez pu remarquer tout à l'heure Sundström. Tandis que Wilhelm Mannteuffel commettait la supercherie dans un but malhonnête et que le docteur Bataille s'amusait, Sundström, lui tout entier à l'œuvre entreprise, s'y consacrait tout entier.

« Vous avez remarqué cette contention cérébrale et nerveuse extrême, cette concentration de tout l'être sur un point? Plus rien n'existait pour lui, entièrement obnubilé, plus aveugle que la vieille femme crédule dont je vous parlais il y a un instant. On aurait pu se livrer devant lui aux jongleries les plus improbables; nul doute qu'il n'y eût ajouté la foi la plus absolue. En définitive, il s'est hypnotisé lui-même d'énervement et de fatigue, et la détente a eu lieu; vous avez assisté à la crise finale.

« Tout cela s'est passé dans le trou de son cerveau et grâce à ce trou.

« Qui fera croire demain à cet homme que toute la séance d'aujourd'hui n'a été qu'une mystification? Qui lui montrera comme imaginaires les faits auxquels il a assisté et dont il garde le souvenir, ne fût-ce que dans ses reins brisés et dans la fatigue, le surmènement qui l'accable?

« Cet homme-là, je vous le demande, n'était-il pas né pour être médium du pseudo-spiritisme? Vous avez été témoins de ce qui s'est passé pour lui et en lui; et, je vous le demande aussi, de bonne foi, pouvez-vous admettre un seul instant que le peresprit de Frédéric-le-Grand fût là réellement présent, pour le mettre en cet état, alors que mathématiquement, scientifiquement, vous avez assisté tout bonnement à une suggestion produite par la pensée fixe, dominante, et à toute l'évolution d'une crise d'hystéro-épilepsie témoignant de l'état du cerveau, état, je ne saurais trop y insister, absolument momentané et compatible avec



En face de nous, dans l'ouverture de la large fenêtre, nous apercevions très distinctement un jeune homme, apporté pour ainsi dire vers nous par la lumière du phare. (Page 612.)

les travaux ordinaires de la vie et une mesure intellectuelle des plus élevées et des plus raffinées.

« Qui s'y trompera? Personne, sauf les gens de mauvaise foi et qui peuvent avoir des raisons de parti-pris de nier.

« Voilà pour Sundström.

« Reste maintenant le docteur Bataille. Celui-là est bien équilibré; mais il n'a pas su rester indifférent. Il est là; qu'il l'avoue, il s'est fait complice, et complice de qui? du trompeur, de l'acrobate.

« Eh bien, ce faisant, il a fait comme beaucoup font, comme tous même; il a vu quelqu'un à mystifier, une part à prendre dans une action théâtrale, amusante au demeurant; et il s'est laissé allé, satisfait de la chose qu'il a prise comme une récréation d'un instant. (Et comme je souriais approbativement :) Vous voyez, messieurs, que j'ai touché fort juste.

« Eh bien, vous avez eu là, sous les yeux, une mappemonde du pseudo-spiritisme, un schéma des séances qui ont lieu tous les jours.

« Vous y trouverez, en général, réunis : 1° l'élément imposteur, celui qui doit profiter de la chose, c'est celui qui remue le guéridon ; 2° l'élément croyant sincèrement honnête, qui facilite les manœuvres de l'imposteur, mais inconsciemment, par le jeu même qu'il ne soupçonne pas, par des contractures involontaires de ses muscles (ce que nous allons expérimenter scientifiquement dans un instant); et 3° l'élément joyeux ou farceur, qui pousse à la petite comédie, histoire de se divertir un peu.

« Or, qui croirait que ces éléments disparates donnent les résultats les plus probants en apparence et les plus parfaits? qui croirait que, simultanément, chez des gens qui se connaissent à peine, une connivence inattendue s'est établie, d'où bénéficiera l'imposteur et d'où ressortira une conviction de plus pour le croyant, pour l'halluciné ?

« Et cependant cela est. Vous venez d'en avoir la preuve. Mettez trois croyants, même névropathes, en présence d'un guéridon : il faudra longtemps pour obtenir des phénomènes, lesquels seront forcément incohérents et n'aboutiront à rien, parce qu'il faudra le temps et la contention pour qu'ils arrivent à l'hypnose et à la contracture, ensuite parce que, rien ne les guidant, ils vacilleront en désordre au gré de leur esprit obnubilé, hypnotisé; la séance de spiritisme dans ces conditions ratera ou sera mauvaise. Par contre, introduisez dans le cercle, dans la chaîne, un farceur ou un imposteur; ceux-ci, ayant toute leur présence d'esprit, régleront la marche des choses paraissant surnaturelles, se servant des autres comme instruments inconscients; et, dès lors, les réponses se feront, manquant peut-être d'orthographe et d'histoire, mais calmes et cohérentes; la séance de pseudo-spiritisme aura été des plus profitables, les esprits paraîtront s'être manifestés avec vigueur et lucidité.

« Je viens, messieurs, de vous résoudre l'équation spirite en vous en expliquant les trois termes. Mais cela ne me suffit pas, et je veux maintenant vous fournir la preuve expérimentale de ce que j'ai avancé là.

« Tenez, messieurs, que l'un d'entre vous descende avec moi dans l'hémicycle et s'asseye avec moi devant le guéridon. Docteur Bataille, si vous voulez bien encore, nous allons répéter la petite scène de tantôt,

mais scientifiquement et expérimentalement cette fois. Puis, nous referons l'expérience avec nos pseudo-médiums.

« Je tiens, en effet, messieurs, à vous faire toucher du doigt et à vous montrer, dis-je, expérimentalement et scientifiquement, la supercherie des prétendus spirites. Rien ne me sera plus facile que cela.

« Tout d'abord, reproduisons les phénomènes. Nous allons voir ce qui se passe pour le simulateur et comment il s'y prend ; puis, nous examinerons la part prise par le névropathe inconscient ; enfin, nous montrerons à l'œuvre le complice volontaire. »

Et ici, le président expliqua ce que le lecteur sait déjà et ce que je lui ai révélé chemin faisant.

« — Nous voici, dit-il, assis tous trois en triangle devant ce guéridon extrêmement léger, monté sur trois pieds, eux-mêmes sur des roues mobiles, et qui peuvent donc avec la plus grande facilité aller et venir sur un parquet lisse et ciré comme celui-ci. Remarquez la façon dont nous sommes ainsi : le docteur et mon assistant, carrément, chacun une main posée à plat sur le bois ; moi, un peu de travers et plus écarté qu'eux et a main à demi-fléchie sur la tranche. Voyez donc cette position : tandis que mes deux vis-à-vis restent neutres, une simple contraction, si légère soit-elle, des muscles de mon bras, le biceps seulement, et voilà un craquement dans le guéridon, deux craquements, trois craquements, un roulement même si je veux ; ce qui sera d'autant plus sensible lorsque j'opérerai avec un guéridon à moi connu, souvent employé, dont je connaîtrai pour ainsi dire les endroits craquants et qui sera de préférence en bois très sec, pitchpin surtout ou acajou. »

Et, joignant l'exemple à la parole, le président frappa des coups et exécuta des roulements à simuler presque un tambour.

Puis, il continua :

« — Suivez bien des yeux mon bras et ma main ; vous n'y apercevez rien, n'est-ce pas, de suspect ? mais vous allez voir tout de suite quelque chose qui va vous sauter aux yeux, dès que vous serez prévenus. Suivez bien ce qui se passe sur mes mains ; regardez-les un peu à contre-jour : eh bien, chaque fois que la table craquera, vous surprendrez un très léger mouvement fibrillaire, comme une onde qui passera sur le brillant de la peau tendue, et vous apercevrez ainsi trembloter imperceptiblement les tendons des extenseurs digitaux ; enfin, vous verrez la pulpe de l'extrémité de mes doigts s'aplatir avec un très léger déplacement.

« Ces caractéristiques vous paraîtront bien plus nettes encore, si ma main se trouve interposée entre une lumière et votre œil ; les jeux de lumière et d'ombre accentueront les petits déplacements que je vous indique.



« Que sera-ce alors si, au lieu d'opérer les bras dans les habits, j'opère les bras nus? C'est alors que la contraction du biceps saillant vous crèvera les yeux à chaque roulement. Vous comprenez aussi pourquoi jamais un pseudo-spirite n'opère les bras nus.

« Et cela est anatomique et ne peut se supprimer ou se masquer. En vertu, en effet, de la solidarité des muscles, dès que l'un deux ou qu'une masse se contracte, la contraction se propage en onde du centre à la périphérie ou de la périphérie au centre, parce qu'il faut toujours un point d'appui au mouvement, c'est-à-dire à une force, pour entrer en action. Ce point d'appui, le muscle qui doit agir le prend sur un os; mais comme celui-ci est mobile, il doit à son tour être maintenu immobile par d'autres muscles, lesquels doivent donc pour cela se contracter à leur tour. De là, la solidarité obligatoire dont vous constatez les effets.

« Vous m'avez compris; tout à l'heure, d'ailleurs, nous allons expérimenter à l'aide d'appareils enregistreurs qui vous enlèveront tout doute.

« Voici donc en ce qui concerne les coups ou les roulements : une contraction musculaire, une simple pression, et tous ces phénomènes se produisent admirablement.

« Combien plus facilement encore ne vais-je pas maintenant produire les phénomènes de coups frappés avec les pieds de la table?... Voyez comme ma main est bien disposée pour les produire : une légère, très légère poussée en avant, la table bute contre les mains de mes vis-à-vis et bascule, levant naturellement le pied de mon côté, surtout si j'ai en face de moi un intelligent plaisant, comme le docteur Bataille, qui me fasse bien à propos contre-poids et pèse de son côté légèrement en basculant.

« Vous remarquerez, messieurs, dans toutes les séances de pseudo-spiritisme auxquelles vous assisterez, que c'est, je ne dis pas généralement, mais *toujours*, le pied du côté du médium, c'est-à-dire du simulateur, qui se lève. Vous comprenez maintenant pourquoi : parce que toutes les conditions favorables à cela se produisent et se réunissent en ce cas. Et vous ne verrez jamais, au grand jamais, un des pieds du côté des vis-à-vis se soulever, à moins que le simulateur ne soit beaucoup et beaucoup plus fort que ses vis-à-vis, ce qui arrive uniquement et par exception dans quelques sociétés où l'on se sert comme pseudo-médiums de gaillards robustes et solides, d'anciens militaires, pour lesquels soulever par contre-poids un guéridon sur lequel deux mains reposent n'est rien ; et encore, en ce cas unique, le guéridon sera à pivot central avec trois petits pieds seulement au bas; le déplacement alors est facile par simple appui, le bord de la table formant levier, Quelle que soit la force du médium, le phénomène ne se produira donc jamais, à de très rares

exceptions près, lorsque le guéridon aura ses trois pieds distincts partant des côtés mêmes et près des bords du plateau. »

Et, tout en nous donnant les explications qui précèdent, le président soulevait le guéridon et frappait des coups avec les pieds.

Après quoi, il reprit :

« — Vous venez de comprendre, messieurs, quelles sont les qualités que doit avoir un guéridon dans toute représentation pseudo-spirite, quel est son rôle, quel est enfin le rôle du soi-disant médium et celui de l'aimable farceur indifférent.

« Eh bien, laissez-moi vous ajouter que, dans de telles conditions, tout marche en général sur des roulettes, c'est bien le cas de le dire. Les plus remarquables séances sont toujours celles qui ont lieu, en présence d'imbéciles, entre complices, coquins ou indifférents. Alors, les prétendues manifestations marchent avec ensemble, les coups, roulements, demandes, réponses, etc., etc.; tout cela est net, bien frappé, bien tranché. Le simulateur et le plaisant qui aime à mystifier, qui est content et fier de poser un instant pour la galerie et de berner toute une société, s'entendent alors admirablement. Rien ne manque, à la profonde admiration des bons gogos.

« — Quelle merveilleuse soirée ! disent-ils en s'en allant ; quel mé-
« dium ! et comme les esprits étaient ce soir favorablement disposés ! »

« Mais, hélas ! il n'en est plus de même lorsqu'un convaincu ou qu'un névropathe se mêle de la chose, et cet homme est un fléau que les pseudo-médiums craignent cent mille fois plus que les malins, dont nous allons avoir à nous occuper aussi.

« Vous avez vu tout à l'heure ce qui s'est passé pour notre collègue le professeur Hans Sundström. A son insu, il a été pris d'une crise, d'une tétanie d'abord, puis de convulsions rythmiques de tout son système nerveux généralisées, mais qui pendant un temps se sont localisées aux muscles extenseurs de la région dorsale des avant-bras.

« Dans ces cas, vous comprenez, n'est-ce pas, messieurs, que le guéridon craque et remue, admirablement; mais avec quelle incohérence alors aussi ? Plus rien n'est réglé, les coups succèdent aux roulements, et ceux-ci s'entremêlent avec les levées alternatives de pieds. Bonsoir, dans ce cas, la séance ; elle est irrémédiablement perdue.

« — Les esprits sont mal disposés ce soir, dira-t-on à la ronde ; ou
« bien : nous avons affaire à des esprits loustics ou incohérents qui
« veulent s'amuser. »

« Le fin mot est que le névropathe inconscient en état de crise remue et contracte ses muscles aux hasards de la période, ne peut se maîtriser, encore moins être maîtrisé, et produit par conséquent cette cacophonie.

« Quant au malin qui quelquefois se glisse à un guéridon pour contrôler ou vérifier, celui-là est vite accusé d'incrédulité, traité d'adversaire des esprits, et, par conséquent de personnage hostile, en présence de qui les esprits refuseront de se manifester ; on le congédiera sans façon.

« Vous connaissez, en effet, la recommandation expresse des pseudo-médiums ; il faut la croyance absolue de tous les acteurs pour la réussite de la pièce ; le moindre sceptique peut tout faire avorter. Aussi, dès que le pseudo-médium s'aperçoit que quelqu'un de sceptique ou qui veut faire le malin s'est glissé dans la chaîne, il le dénonce à haute voix et le fait expulser sans autre forme de procès, et avec le parfait acquiescement des assistants qui seraient navrés que ce monsieur fît manquer la séance. Haro donc sur l'empêcheur de tourner en rond !

« Je viens de vous expliquer, messieurs, tout le mécanisme des tables tournantes, cette assise du pseudo-spiritisme moderne ; nous avons tour à tour passé en revue les différents termes du problème ; et, de l'observation nette et précise des faits, nous avons été amenés logiquement à conclure au dol et à la supercherie. Mais nous sommes aussi de ceux, messieurs, qui ne se payent pas de mots. Je vous ai promis de vous faire toucher du doigt la réalité expérimentale de ce que je vous avance ; il faut qu'elle soit bien et dûment enregistrée par des instruments d'une précision mathématique, d'une sensibilité exquise, et qui ne peuvent tromper. Après quoi, je vous offrirai un troisième moyen de contrôle, en faisant revenir nos pseudo-médiums, et cette dernière expérimentation ne vous laissera plus aucun doute, je le crois.

« Vous savez, messieurs, que toute contraction musculaire active, quelle qu'elle soit, s'accompagne de chaleur, d'électricité, et qui, surtout, puisqu'elle est une onde vibratoire, peut s'enregistrer avec une étonnante précision et une extrême facilité.

« Eh bien, voici des instruments qui vont nous permettre de surprendre le tricheur en flagrant délit, et qui, au moment même où il trichera, lui écriront, lui enregistreront sa honte derrière son dos.

« Voici tout d'abord une aiguille aimantée sur son pivot ; elle peut tourner sur un cadran divisé ; c'est un voltamètre qui va nous révéler l'électricité. Voici encore un thermomètre, qui permet d'enregistrer les plus petites élévations rapides et passagères de température. Voici, enfin, un myographe d'Helmotz, qui nous révélera les contractions musculaires actives et leur intensité.

« Expérimentons, pour commencer, sur nous-mêmes. Tout est prêt, comme vous voyez, et l'un de mes assistants n'a plus qu'à mettre les instruments en communication par des fils avec chacun de nous.

« Voilà qui est fait. Vous voyez, nous sommes immobiles; aussi, aucune aiguille d'instrument ne remue.

« Maintenant je vais, moi, faire une légère contraction du biceps, là. Voyez tout de suite cet affolement. L'aiguille aimantée a tourné et s'est arrêtée à 70°; le thermomètre s'élève d'un 10e de degré; quant au myographe, voyez : au fur et à mesure que le rouleau couvert de noir de fumée tourne, l'aiguille monte et descend imperceptiblement, traçant avec sa pointe sur le noir de fumée, écrivant le tracé de ma contraction, si petite qu'elle ait été. Vous le constatez bien : je suis pris sur le fait, et ma supercherie est enregistrée. Je reviens au repos, et les instruments aussi. Si je veux donner une séance tout entière, les appareils continueront à marcher, et j'aurai écrit en même temps tous les exercices auxquels je me serai livré.

« Voilà, j'espère, qui est scientifique et mathématique ; et il ne nous reste plus qu'à appliquer ce contrôle infaillible à notre prétendu médium ou à nos pseudo-médiums, puisque nous en avons deux. Vous constaterez d'autant mieux les résultats. »

Le lecteur comprend aisément combien cette séance de Berlin fut intéressante et suggestive. Mais, en réalité, elle ne fut que la préface d'une autre, à laquelle il me fut donné d'assister également.

Je suis, cependant, obligé d'abréger. La rentrée des deux pseudo-médiums eut lieu ; on les fit asseoir, en les mettant cette fois en contact avec les appareils. Je laisse à penser la sarabande à laquelle se livrèrent ces derniers ! et il fallait vraiment que ces soi-disant médiums, le célèbre Mannteuffel et son collègue, fussent de véritables ignorants, d'un calibre peu ordinaire, pour ne pas s'apercevoir, à mille indices qui auraient frappé les esprits les moins clairvoyants, que l'on se moquait d'eux. Mais non, ils étaient là, ravis, enchantés et comme les héros de la petite fête.

A la fin, le président les soumit à une épreuve des plus curieuses, quoique des plus simples, et que je vous recommande; car elle est topique en l'espèce.

Il les pria tout simplement de retourner leurs mains, c'est-à-dire de les poser sur la table, le dos sur le bois et la paume en l'air.

Dès ce moment, il n'y eut plus de manifestations.

On comprend pourquoi. C'est un coup que les pseudo-médiums, même les plus *manœuvres*, c'est-à-dire les plus habitués à se servir de leurs mains, n'ont pas prévu, et auquel ils ne se sont pas encore exercés ou habitués.

On comprend, en effet, que si la paume de la main, concave, molle, a facilement des adhérences avec les objets sur lesquels elle se pose, fait

aisément corps avec eux, en se moulant dessus, — toutes circonstances qui facilitent singulièrement les mouvements de totalité, d'ensemble, c'est-à-dire la production des phénomènes pseudo-spirites, — il n'en est plus de même lorsque le dos de la main, rond, convexe, lisse, avec ses phalanges, s'applique sur cette même table; il ne peut évidemment que s'y poser, les doigts plus ou moins, non plus en contact avec le bois sur lequel ils peuvent agir, mais bien en l'air, s'agitant fatalement au moindre mouvement, à la moindre contraction, comme autant d'aiguilles de galvanomètres indiquant la supercherie. — Il en sera de même si, par un artifice quelconque, une tringle par exemple, une retenue quelconque, on peut faire que les mains du médium touchent simplement la table, mais sans pouvoir peser ni pousser soit en avant soit en arrière : les phénomènes s'arrêteront tout aussitôt.

Donc, plus de mains à plat, plus de phénomènes du pseudo-spiritisme des tables tournantes et parlantes. C'est ce qui s'appelle rompre les chiens (ou les ânes) en un tour de main.

La séance privée de la *Germania* était terminée.

Nos deux médiums s'en furent avec force salamalecs, pour se faire régler le montant de leur petite représentation.

Enfin, le président résuma rapidement les divers incidents, en rappelant : 1° que les théories du perèsprit étaient de simples hallucinations d'imaginations en délire; 2° que les phénomènes par lesquels on prétendait les prouver étaient de pures jongleries.

Il nous montra par une dernière expérience, et pour ne rien oublier, une illusion qui facilite la supercherie. Quand, en effet, deux individus sont assis devant un guéridon, et que l'un d'eux pousse avec la main et le bras, il fait nécessairement, dans ces mouvements actifs qu'il exécute, remuer cette main et ce bras; mais, comme son vis-à-vis, le passif, est obligé de suivre les mouvements de la table sur laquelle il a la main, il remue, lui aussi, comme l'autre, la main et le bras; de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'actif du passif, si l'on n'a pas en mémoire les indications citées plus haut.

Puis, le président conclut en nous faisant en peu de mots la critique des autres manifestations pseudo-spirites, photographies et autres fadaises.

Il était plus de minuit, à présent. Il semblait que tout fût fini. Aussi, c'était à qui enjamberait les banquettes; chacun s'en allait : pourtant, quelques assistants, descendus au milieu du cirque, paraissaient moins pressés de partir; ils causaient entre eux, et l'on eût dit qu'ils laissaient la foule s'écouler, pour ne quitter la salle à leur tour qu'après la cohue. Le président était parmi ceux-ci.



S'approchant de son lit, le docteur Blondin vit entre les rideaux se dresser une apparition hideuse qui lui dit :

— Signe au-dessous de moi sur ce papier, et je t'écrirai ton volume. (Page 616.)

Je me disposai à aller lui présenter mes respects. Il me vit venir à lui, et, me prévenant, il s'avança à ma rencontre.

Bien qu'il n'y mit aucune affectation, je remarquai, dans un de ses mouvements, rapide comme l'éclair, le signe de reconnaissance palladique, et je m'empressai d'y répondre.

Sitôt que nous nous fûmes rejoints, un peu à l'écart, il me dit :

— Je m'en étais douté, vous êtes tout-à-fait un frère.

— Du *Lotus* de Charleston, répondis-je.

— De mieux en mieux... Enchanté mille fois, cher docteur!... Mon nom, alors, ne doit pas vous être inconnu, je pense.

Et le président de l'intéressante séance donnée par la *Germania*, à laquelle je venais d'assister, se nomma. C'était le frère Justus Hoffmann.

Si je le connaissais, de réputation palladique?... Je crois bien!... Quel membre assidu des triangles n'a entendu parler de Justus Hoffmann, le grand-maître du *Lotus Saint-Frédéric* de Berlin, le zélé propagandiste du Palladium en Allemagne, le père d'Augusta Hoffmann, laquelle est la Sophia prussienne?...

Nouvelle présentation, celle-ci complète, c'est-à-dire luciférienne; et le frère Justus de me dire :

— Puisque vous êtes des nôtres, demeurez encore; nous n'en avons, du reste, pas pour plus d'une heure... La réunion, à laquelle vous êtes venu, était une conférence avec expériences, donnée dans un but de propagande à un public d'ailleurs choisi, à des personnes que nous préparons graduellement à leur insu, en leur démontrant les mensonges du pseudo-spiritisme, mais en leur donnant à réfléchir, en leur promettant d'entrevoir qu'il y a autre chose que ces farces et ces jongleries... Après la séance de la *Germania*, nous avons, entre principaux membres des grands triangles berlinois, une autre séance, absolument fermée à qui n'est pas parfait initié. C'est pour cela que je vous prie de rester... Nous allons, maintenant, entre nous, passer à des œuvres de véritable spiritisme.

Il n'y avait plus dans la salle qu'une centaine de messieurs. Les rares dames de la conférence étaient parties, sauf la jeune fille travestie en militaire.

— Et mademoiselle votre fille? demandai-je au grand-maître.

— Augusta?... Elle est à Rome en ce moment.

CHAPITRE XX

Les Vocates Procédants.

Avant de raconter la séance secrète, qui se greffa sur la réunion simplement privée dont je viens de faire le récit, et maintenant qu'il est bien entendu et abondamment démontré que toute une partie du spiritisme, celle que les parfaits initiés appellent le spiritisme commercial ou pseudo-Spiritisme, n'est que jonglerie et dol, il me faut, pour que le lec-

teur comprenne bien et ait une juste notion de l'ensemble, lui montrer qu'à côté de cette foire, il existe un spiritisme spéculatif ou scientifique, le spiritisme que des professeurs célèbres et des savants distingués, appartenant à toutes les parties de la science officielle, ne dédaignent pas d'étudier dans ses manifestations, et qui, je dois le dire tout de suite, a une importance capitale.

Tandis que, en effet, nous venons de le voir, les esprits sont tout-à-fait étrangers à la production des phénomènes dans le pseudo-spiritisme, ici par contre, ils s'y intéressent et y prennent part.

En deux mots, pour dire toute la vérité, Lucifer dédaigne les acrobates. C'est à peine si d'intervalles à intervalles il vole dans ce milieu une âme trop penchée sur l'abîme, sachant bien au fond que les charlatans de cette espèce lui appartiennent déjà sûrement; quant aux nigauds, égarés dans ces sociétés de jongleurs, il paraît les négliger en général, attendant sans doute une meilleure occasion de les faire tomber tout autrement entre ses griffes. Mais aussi, dès que s'élève le niveau des gens se livrant à cette branche de l'occultisme, dès qu'il sent qu'il a affaire à des âmes intelligentes, instruites et capables de lui échapper, alors il se met en frais de coquetterie, il fait des avances, envoie quelques-uns de ses aides les plus directs accompagnés de leurs légions, et alors des manifestations se produisent, discrètes encore, mais surprenantes, qui déroutent l'esprit, font réfléchir le savant qu'elles frappent, et, par le matérialisme au moyen duquel il s'acharne à les expliquer, le mènent tout droit à l'enfer.

Voilà donc les deux premières divisions du spiritisme : 1° le *pseudo-Spiritisme* des charlatans et des jongleurs, spiritisme des tables tournantes, non inoffensif évidemment, puisqu'il habitue les gogos à des pratiques que l'Église condamne formellement ; 2° le spiritisme de ceux que l'on appelle les *Vocates Procédants*, c'est-à-dire (la traduction est caractéristique) ceux qui sont appelés et qui marchent vers... vers quoi? on le devine; essentiellement nocif, celui-là, car il cache, sous les dehors de l'expérimentation et de l'étude scientifique, l'irréligion la plus absolue, le mépris voulu et affiché des lois de l'Eglise. Ceux qui se livrent à ce spiritisme intermédiaire sont des appelés du diable, et demain la plupart seront des élus, car ils ne tarderont pas à comprendre; le diable fera tout ce qu'il pourra, emploiera tous les moyens, toutes les embûches pour les avoir complètement à lui.

Ceux d'entre eux alors qui auront compris et qui n'auront abdiqué leur matérialisme que pour s'éloigner davantage de Dieu, ceux-là passeront au rang et sous la bannière des spirites lucifériens ou *Vocates Élus*. Inutile d'expliquer maintenant ces mots. A ce troisième degré, c'est le

spiritisme des triangles palladiques qui commence. Alors, plus de pseudo-médiums, plus de tables tournantes, mais des évocations directes d'esprits mauvais, évocations faites par des gens sachant bien à qui ils font appel, mais ne reconnaissant pas Lucifer comme diable et au contraire le considérant comme Dieu-Bon, égal d'Adonaï.

C'est là le vrai spiritisme, le spiritisme luciférien manœuvrant avec ses médiums vrais, qui sont, — soit d'une manière intermittente, soit à l'état continuel et latent, comme nous aurons à le voir et à l'étudier, — des possédés volontaires, conscients de leur surnaturalisme diabolique, des extatiques de Satan, enfin.

Pseudo-Spirites, Vocates Procédants, Vocates Élus, telles sont, en résumé, les trois données du problème de cette branche de l'occultisme qui s'appelle le spiritisme et qui nous occupe en ce moment.

Nous avons étudié et démasqué les pseudo-Spirites à la lumière du raisonnement d'abord et de l'expérimentation; il nous faut maintenant, procédant avec la même rigueur scientifique, étudier les Vocates Procédants.

Et justement, cela semble comme fait exprès. A l'heure où j'écris ces lignes, la science officielle mène précisément grand bruit autour d'une femme qui appartient, selon toute probabilité, à la catégorie des Vocates Procédants.

De quelque façon, en effet, qu'on considère ces phénomènes dont elle est la cause, qu'on les explique ou qu'on ne les explique pas, l'attrait qui s'en dégage, le bruit qui se fait autour de son nom, l'empressement que les gens mettent à courir après elle, puisqu'il est même question de la faire venir par souscription à Paris, tout cela prouve, avec bien d'autres motifs que nous allons exposer, que cette femme est, sinon une complice consciente, tout au moins un instrument entre les mains de Lucifer.

Il s'agit en l'espèce d'une paysanne napolitaine (voyez ici la coïncidence : Naples, un des grands directoires de la maçonnerie luciférienne). Cette paysanne de Naples s'appelle Eusapia Paladino.

Ceci est de notoriété publique. Il y a trois mois à peine, tous les grands journaux s'occupaient d'elle, sans compter les innombrables périodiques scientifiques, qui lui consacraient des études longues et détaillées.

Et ici, il faut s'incliner, il ne peut y avoir supercherie, les choses se sont faites en pleine lumière, et devant des gens de l'intelligence et de la bonne foi desquels il est impossible de douter un seul instant.

Eusapia Paladino est donc bien un des exemples les plus probants de de Vocate Procédant que je puisse présenter à mes lecteurs.

Je reproduis ici tout simplement le compte-rendu paru dans le *Figaro* du 17 mars 1893; on voit que ce n'est pas vieux.

L'*Eclair* avait parlé aussi d'Eusapia Paladino bien auparavant et lui avait également consacré un long article.

Voici ce que dit le *Figaro* :

« Le docteur Charles Richet (fils), qui a passé récemment quelques semaines en Italie, vient d'en rapporter une intéressante nouvelle ; Eusapia Paladino, — l'Eusapia, comme on l'appelle communément de l'autre côté des Alpes, — a provoqué dans le monde savant italien une émotion si vive, qu'il n'est en ce moment bruit que d'elle et des extraordinaires phénomènes auxquels elle a donné lieu.

« On connaît trop la place que le docteur Richet a prise parmi nos physiologistes les plus hardis, pour que nous ayons à rappeler ses titres ; et, d'autre part, lorsque nous écrivons le nom d'Eusapia Paladino, les lecteurs du *Figaro* savent bien de qui nous entendons parler. Il n'y a pas très longtemps, le Masque de Fer leur présentait cette paysanne napolitaine, devenue le plus puissant des médiums actuellement réputés ; il leur disait en quelle estime la tiennent les spirites du monde entier et comment, — par une série d'expériences scientifiquement contrôlées qui convertirent le sceptique Lombroso, — les curieux faits produits grâce à elle furent rendus manifestes.

« En dépit de cette conversion significative, je n'aurais point songé à prendre au sérieux les affirmations de l'honorable docteur Richet, s'il ne s'était agi cette fois, non plus d'expériences faites par un seul homme ayant pu inconsciemment se prêter aux manœuvres d'une intrigante, mais bien d'observations faites en commun par une sorte de congrès composé d'hommes dont les noms et les titres sont des garanties.

« Qu'on en juge.

« Aux séances qu'Eusapia Paladino vient de donner, et dont les procès-verbaux ont été bel et bien paraphés par les personnes dont les noms suivent, assistaient :

« MM. Alexandre Aksakof, directeur du journal *Psychiche Studien*, à Leipzig, conseiller d'Etat de S. M. l'empereur de Russie ;

« César Lombroso, professeur à la faculté de médecine de Turin ;

« Giovanni Schiapparelli, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ;

« Carl du Prël, docteur en philosophie, de l'Université de Monaco, Bavière ;

« Angelo Brofferio, professeur de philosophie ;

« G.-B. Ermacora, docteur en physique à Milan ;

« Giuseppe Gerosa, professeur de physique à l'Ecole supérieure d'agriculture de Portici ;

« Georges Finzi, docteur en physique ;

« Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique*.

« C'est à Milan, chez le docteur en physique Finzi, qui habite rue Monte di Pietra, n° 11, que les expériences dont il s'agit ont été faites. Dix-sept séances ont été tenues entre neuf heures et minuit.

« Les observations recueillies portent sur trois sortes de phénomènes : 1° les phénomènes obtenus à la lumière ; 2° les phénomènes obtenus dans l'obscurité ; 3° les phénomènes ayant eu lieu jusqu'à présent dans l'obscurité, et qui, chez M. Finzi, ont été obtenus à la lumière, en vue du médium.

« Les phénomènes de la première catégorie n'ont rien que de très commun. Ce sont notamment le soulèvement latéral d'une table, au contact des mains du médium assis à l'un des côtés plus court de celle-ci ; le soulèvement complet de la table ; les variations de la pression exercée par le corps du médium assis sur une balance ; le mouvement de la table sans contact aucun ; les coups et les reproductions de sons dans la table.

« Ceux de la deuxième catégorie sont également connus. Y figurent : e transport sur la table de la personne du médium, avec la chaise sur aquelle il est assis ; les bruits de mains battues l'une contre l'autre ; les contacts produits par une main mystérieuse sur les habits des assistants et donnant à ces derniers le sentiment qu'ils sont touchés par une main chaude et vivante ; les visions d'une ou deux mains projetées sur un papier phosphorescent ou sur une fenêtre faiblement éclairée.

« Mais, si les faits appartenant à ces deux catégories se sont produits déjà, il n'en est pas du tout de même de ceux qui entrent dans la troisième catégorie. De l'aveu des savants qui en ont été les spectateurs, ces derniers phénomènes étaient restés jusqu'ici absolument inconnus, et c'est leur constatation par les savants dont je donnais les noms tout à l'heure qui a provoqué la grande émotion que l'on sait. On avouera qu'ils méritent de retenir pendant quelques instants l'attention des hommes d'étude.

« C'est M. Ercole Chiaïa, un homme de cinquante ans environ, riche, très distingué et uni à plusieurs familles fort estimées de Milan, qui a endormi Eusapia Paladino.

« Les expériences vulgaires faites, voici comment on a procédé en vue d'obtenir à la lumière, en vue du médium et dans des conditions de sincérité et de sécurité inaccoutumées, les phénomènes en question :

« Afin qu'une partie de la pièce où se trouvaient les assistants demeurât dans l'obscurité, cette pièce a tout d'abord été divisée par un rideau. Le médium a été ensuite assis au-devant du rideau, en face de l'ouverture faite à celui-ci, le dos placé dans la partie obscure, tandis que ses

bras et ses mains, ainsi que son visage et ses pieds, restaient dans la partie éclairée de la chambre. Derrière le rideau on plaça une petite chaise, avec une sonnette, à la distance d'environ un demi-mètre du médium. Enfin, sur une autre chaise, plus loin, on posa un vase rempli d'argile humide, dont la surface était parfaitement lisse.

« Dans la partie illuminée, les assistants firent cercle autour de la table, laquelle fut placée devant le médium. Les mains du médium furent toujours tenues par celles de ses voisins, MM. Schiapparelli et Carl du Prël. La chambre, un moment éclairée par une bougie, le fut ensuite par une lanterne à verres rouges placée sur une seconde table.

« C'était la première fois qu'Eusapia Paladino était assujettie à de telles conditions.

« Et maintenant, — pour être plus exact, — qu'il me soit permis de citer le procès-verbal même au bas duquel M. le docteur Richet, M. Lombroso et les savants qui étaient avec eux ont apposé leur signature :

« Les phénomènes, dit ce document, se présentèrent tout de suite, « même à la seule lumière de la bougie. Nous vîmes le rideau se gonfler « sur nous, et les voisins du médium, ayant appuyé leurs mains sur l'é« toffe, sentirent de la résistance; la chaise de l'un d'eux fut tirée avec « violence ; puis cinq coups furent battus contre le rideau, ce qui signi« fiait qu'on demandait plus de lumière; alors, nous allumâmes la lan« terne rouge, en y mettant un abat-jour ; mais, peu après, nous avons pu « l'ôter, et même la lanterne fut mise sur notre table, devant le médium. « Les plis de l'ouverture du rideau furent fixés aux angles de la table, « et, selon le désir du médium, ils furent repliés sur sa tête et attachés « dessus avec des épingles. Alors, sur la tête du médium, quelque « chose commença à apparaître à plusieurs reprises. M. Aksakof, se « levant, posa sa main dans l'ouverture du rideau, au-dessus de la tête « du médium, et annonça tout de suite que des doigts la touchaient; puis « sa main fut saisie à travers le rideau; enfin, il sentit que quelque chose « lui était posé dans la main. C'était la petite chaise. Il la prit ; puis elle « lui fut ôtée à nouveau, et elle tomba à terre; tous les assistants, à tour « de rôle, mirent aussi leurs mains dessus le rideau et sentirent un con« tact de mains. Dans le fond noir de l'ouverture même, sur la tête du « médium, des feux, les mêmes, apparurent à plusieurs reprises.

« M. Schiapparelli fut touché avec force, à travers le rideau, sur le dos « et au côté. Sa tête fut couverte par le rideau et attirée dans la partie « obscure, pendant qu'avec sa main gauche il tenait toujours la main du « médium et avec la droite celle de M. Finzi ; dans cette position, il se « sentit touché par des doigts nus et chauds, et il vit des feux qui décri« vaient des cercles dans l'air et qui illuminaient un peu la main et le

« corps qui le transportaient. Puis, il reprit sa place, et alors une main « commença à apparaître dans l'ouverture, sans même se retirer subi- « tement, et on la vit ainsi d'une manière plus distincte. Le médium, « qui n'avait encore jamais vu cela, souleva la tête pour voir, et, tout « de suite, la main vint lui toucher le visage. M. Carl du Prël, sans « abandonner la main du médium, introduisit la tête dans l'ouverture, « au-dessus de la tête du médium, et tout de suite il se sentit touché for- « tement sur diverses parties du corps et sur plusieurs doigts; entre les « deux têtes, la main se montra de nouveau.

» M. du Prël reprit sa place, et M. Aksakof présenta un crayon dans « l'ouverture; ce crayon fut saisi, puis après lancé à travers l'ouverture, « sur la table. Une fois, apparut un poing fermé sur la tête du médium. « Il s'ouvrit lentement et nous fit voir la main ouverte avec les doigts « séparés. Cette main apparut tant de fois et fut tellement touchée aussi « par nous que le doute n'était pas possible. C'était vraiment une main « *humaine et vivante* que l'on *pouvait toucher*.

« A la fin de la séance, M. du Prël nous annonça une empreinte dans « l'argile; effectivement, on vit la forme d'une main droite, et cela nous « expliqua pourquoi ce morceau d'argile avait été lancé sur la table, à « travers l'ouverture du rideau, sur la fin de la séance, preuve évidente « que les assistants n'étaient pas hallucinés.

« Les faits se répétèrent plusieurs fois sous la même forme. Pour plus « de sécurité, on lia à la main gauche du médium un cordon élastique « qui lui enroulait séparément les doigts, ce qui permettait à tout ins- « tant de distinguer laquelle de ses mains tenait chacun de ses voi- « sins.

« Les apparitions eurent lieu également sous le contrôle rigoureux et « alerte de MM. Schiapparelli et Charles Richet. »

« De tous ces faits, que faut-il conclure? Quand des observations semblables sont attestées par une réunion de personnalités comme celles dont on a lu les noms plus haut, n'y aurait-il pas quelque entêtement à les nier ou à les donner comme de simples mystifications?...

« Je n'ai que peu de foi en le spiritisme. Cependant, il m'a semblé que les phénomènes mystérieux obtenus à l'aide d'Eusapia Paladino étaient assez curieux pour mériter un moment d'attention. Aussi n'ai-je pas été surpris d'apprendre qu'un certain nombre d'adeptes parisiens du spiritisme scientifique avaient ouvert entre eux une souscription pour faire venir ici le fameux médium.

« Sortira-t-il quelque chose d'instructif des expériences qui seront faites alors? C'est ce que l'avenir nous dira. »

J'ai tenu à reproduire *in-extenso*, et sans en changer une ligne ni un



La comtesse de M*** poussa un cri formidable et s'évanouit; elle avait sur le bras une plaie produite par une griffe mystérieuse qui s'était profondément enfoncée dans les chairs et d'où le sang coulait. (Page 618.)

mot, l'article du journal; il est des plus instructifs et des plus *suggestifs*, comme on dit maintenant.

Voilà donc des faits absolument indéniables. Qu'en faut-il penser? Y a-t-il quelqu'un qui veuille y voir, un instant seulement, l'action du peresprit d'Allan-Kardec? Évidemment non. Poser cette question, c'est la résoudre.

Et comme cela donne bien raison à ce que j'avançais dans le chapitre précédent. Les pseudo-spirites n'inventent rien; ils ne *précèdent* pas et

ne *procèdent* pas non plus, mais se traînent, avec leurs tables tournantes, leur typtologie, leurs écrivasseries, dans le domaine du lieu commun rebattu, dans une sorte de scorie scientifique. Et cela seul les condamne et les suspecte d'imitation, partant de supercherie.

Ici, par contre, nous la trouvons d'une manière frappante, cette marque distinctive de l'intervention infernale. Des procédés tout à fait nouveaux, des faits et des phénomènes, que la science n'a encore ni observés ni partant enregistrés; qui l'étonnent, parce qu'ils sortent du cadre ordinaire, parce que, disons le mot, ils côtoient le surnaturel. Qu'un coin ordurier seulement s'y montre maintenant, et, quant à moi, cela ne fera plus l'ombre d'un doute, l'esprit malin est là, et déjà j'en suis matériellement certain. Et puisque l'Église est muette dans son enseignement sur la question du peresprit, puisqu'elle ne le reconnaît pas, c'est qu'il n'existe pas.

L'ordure ne s'est pas jusqu'à présent produite, dans le cas d'Eusapia Paladino ; mais, depuis la relation du *Figaro*, les phénomènes se sont, paraît-il, encore mieux caractérisés, si cela est possible. La lanterne rouge est remplacée par la lumière ordinaire des lustres d'un salon, allumés d'un côté du rideau ; le rideau ne pend pas jusqu'à terre, et l'on peut circuler tout autour pendant la durée des expériences; aux mains mystérieuses se sont ajoutés les bras, que l'on aperçoit très distinctement; enfin, sitôt la disparition des mains et des bras en question, le bloc de terre glaise se projette de lui-même à travers l'ouverture pratiquée dans le rideau, et vient retomber contre le mur vis-à-vis, portant en creux l'empreinte profonde des deux mains inexplicables.

Qui donc produit ces phénomènes stupéfiants? La conclusion est facile, elle s'impose.

Eusapia Paladino, si elle n'est pas encore une extatique luciférienne, n'est évidemment ni une hallucinée, ni une obsédée, ni une possédée ; et il faut absolument, maintenant que nous connaissons la catégorie des *Vocates Procédants,* c'est-à-dire de ceux *qui sont appelés* et *qui vont vers*, l'y ranger.

Instrument ou agent, Eusapia Paladino est aujourd'hui une luciférienne « en puissance »; demain elle sera une extatique, et c'est par elle que l'esprit du mal amorce le matérialisme; il se sert d'elle comme le pêcheur d'un appât. Goujons scientifiques ne manquent pas, on le sait, en ce siècle, qui, de gaîté de cœur, s'iront faire dévorer par le brochet Satan.

En disant qu'Eusapia Paladino est mēdium Vocate Procédant (c'est le terme employé par les occultistes lucifériens), le lecteur entend bien que je ne dis pas qu'elle est *palladiste,* c'est-à-dire qu'elle appartient

à la maçonnerie féminine palladique, qu'elle est par conséquent embrigadée et classée régulièrement au nombre des sectaires qui composent l'armée humaine de Lucifer sur cette terre. Peut-être cependant l'est-elle; je n'en sais rien. Peut-être tout récemment s'est-elle fait initier, soit à Naples, soit à Charleston, et a-t-elle reçu la lumière de Maîtresse Templière; cela est possible. Cependant, si cela était, comme Sophie Walder, comme la Ingersoll, elle aurait une autorité parmi les sectaires; elle fréquenterait des triangles; enfin, comme ces dernières et d'autres, elle serait extatique. Or, — comme nous le verrons plus tard, quand nous saurons ce qu'il faut entendre par l'extase diabolique et ce qui la différencie de la possession extatique ordinaire, — Eusapia ne l'est pas.

Et c'est là, précisément, la principale caractéristique des *Vocates Procédants;* c'est d'être lucifériens sans être ENCORE palladistes, mais d'avoir été remarqués, puis choisis par l'esprit des ténèbres, de *procéder* vers lui après avoir été *appelés*, et, dans cette voie de progression, d'entraîner les autres que la curiosité attire, et qui, tôt ou tard, eux aussi, tombent dans l'abîme de l'initiation et de la participation au Palladisme, révélé et observé, comme une religion.

Mais, puisque cette apparition toute récente, cette révélation, si je puis ainsi m'exprimer, d'Eusapia Paladino, m'a permis de citer au lecteur un exemple frappant, authentiqué par des savants connus, un exemple d'aujourd'hui et pas même d'hier, cette question si importante des Vocates Procédants éclaire d'un jour subit tous ces problèmes, insolubles et incompréhensibles au premier abord, du spiritisme et de ses manifestations; aussi, le lecteur voudra bien me permettre de rétrograder de quelques pas et de lui donner une des clefs de ce mystérieux Orient, de cette Inde et de cette Chine dont je lui ai brusquement, au début de mon récit, dévoilé la monstrueuse et irréligieusement sanguinaire orgie.

Il m'y a suivi, je le sais, m'accordant une confiance qui m'honore et dont je suis fier: il m'a suivi, étonné, bouleversé, transporté tout à coup et de plainpied dans des horreurs insoupçonnées, et il a été ébranlé, ébloui, fantasmagorié, cherchant vainement de ces abominations une clef qui lui échappait.

Il doit cependant commencer à comprendre, à présent qu'il connaît l'existence du Palladisme et qu'il sait quel en est le véritable inspirateur, le vrai chef.

Voilà pourquoi l'Inde et la Chine fourmillent de jongleurs, d'escamoteurs, de bouddhistes; voilà pourquoi le protestantisme anglais s'y installe et y prospère: c'est parce que tous ces états de corps ou d'âme, toutes ces professions ou toutes ces religions prétendues, ne sont en dé-

finitive que des milieux spéciaux où les Vocates Procédants germent, croissent et sont cultivés comme en serre chaude (car, je le répète, il n'en existe pas que dans le spiritisme), et les Vocates Procédants, dis-je, représentent le premier pas vers l'enfer qui appelle celui qui les fréquente. De là à l'abîme il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi, grâce au Palladisme qui veille avec ses mille yeux d'Argus.

En Orient, en effet, plus que partout ailleurs peut-être, le Palladisme est là qui guette constamment des proies nouvelles; là il fleurit, là il est surtout nécessaire, indispensable au diable, parce que là aussi l'effort des missionnaires du Christ est plus grand. Aussi y est-il à son maximum d'intensité, à son maximum de culte, à son maximum aussi d'effets, de phénomènes.

Grossier, bas et sanguinaire, il répond en tous points aux aspirations de races que le catholicisme a entamées à peine et qui, sans lui, seraient totalement vouées au diable.

L'importance et la manifestation divine de l'utilité des missions catholiques ressort donc impérieusement de ce qui précède. C'était l'honneur et la gloire de la France chrétienne d'en avoir été, pendant des siècles, la protectrice officielle née: c'est aujourd'hui son opprobre de les délaisser, et c'est la marque que chez nous aussi le diable fait des progrès.

Ainsi donc, — et pour bien montrer l'unité d'action du diable, qui agit partout et toujours, et dans tous les ordres d'idées, de la même façon, — de même que chez les spirites européens et américains nous avons les trompeurs, les Vocates Procédants, enfin les Vocates Élus, de même, dans l'Inde, nous avons les jongleurs, les Vocates Procédants du fakirisme, comme à Galle et à Pondichéry, les Vocates Élus enfin, comme les lucifériens de Singapore et de Calcutta; de même, en Chine, nous avons les bouddhistes simples, puis les thian-niu du Yu-Kiao, enfin les parfaits initiés de la San-Ho-Hoeï.

Partout donc, on le voit, même plan et unité d'action.

En Chine notamment, l'intermédiaire entre la jonglerie et le lucifériasnisme pur est des plus caractéristiques.

Le Yu-Kiao, — ce qui signifie : la Maison des Sages, — est le nom d'une secte spirite, fort répandue, qui n'a pour médiums que des jeunes filles, exclusivement, et dans laquelle on procède d'une façon curieuse.

Les membre de la secte reconnaissent à certains signes, qu'il serait trop long d'énumérer ici, qu'une jeune chinoise est « thian-niu » ; c'est ainsi qu'ils appellent cette espèce de médiums. Ce titre se traduit assez bien par *fille du ciel*. « Niu » signifie à la fois : jeune fille, vierge, vertu pure, les mains jointes, modeste, calme et réfléchissant.

Cette secte ne s'affiche pas au grand jour; elle est secrète comme la San-Ho-Hoeï, mais ne se livre pas à des pratiques sanguinaires; en outre, contrairement à la San-Ho-Hoeï, elle admet des femmes. D'autre part, dans le Yu-Kiao, le dieu Tcheun-Young n'est pas représenté sous la forme d'une idole demi-dragon demi-Baphomet, mais sous celle d'un magot d'aspect quelque peu vénérable, une sorte de vieux diable barbu.

Les familles qui possèdent une thian-niu installent dans la partie la plus retirée de leur maison une petite chapelle; ces oratoires sont identiquement les mêmes partout.

Lorsqu'on désire faire opérer la thian-niu, celle-ci se rend dans l'oratoire où, devant l'idole du Tcheun-Young, brûlent alors de l'encens et d'autres parfums; la thian-niu s'agenouille et prie, récitant certaines formules; après quoi, elle se retire.

Les fidèles du Yu-Kiao entrent à leur tour, et, pendant un assez long temps, la tête de l'idole en bois s'anime, roule les yeux, ouvre la bouche et parle, répondant à toutes les questions qui lui sont posées.

Il n'y a aucune supercherie, et en voici la preuve; l'interrogant pose la question, non pas à voix basse, mais tout-à-fait en lui-même; il pense la phrase interrogative; et l'idole répond à haute et intelligible voix.

Quand le Tcheun-Young ne veut plus répondre, l'urne aux parfums s'éteint brusquement toute seule.

Une thian-niu réputée, l'Eusapia-Paladino de la Chine, se nomme la Tsa-o. Elle habite d'ordinaire Hang-Kow, chez son grand-père, un vieux yu fort vénéré; mais elle vient assez souvent à Kouang-Tchéou-Fou (Canton), où demeure son père qui y est comprador (fournisseur de navires), et où l'on peut se rendre immédiatement, lors de l'escale à Hong-Kong. C'est là que j'ai fait la connaissance de M[lle] Tsa-o, à la suite d'un service que je rendis à l'auteur de ses jours, service au sujet duquel il me voua une gratitude éternelle.

L'excellent papa de M[lle] Tsa-o s'était même, à un moment, mis dans la tête de me donner la jeune fille-du-ciel en mariage. Il me pressa fort, je dois le dire, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que je désirais rester célibataire. Si j'avais épousé M[lle] Tsa-o, elle cessait, et ce par le fait même du mariage, d'être thian-niu; mais à cela le comprador se résignait, attendu que sa seconde fille était aussi thian-niu.

Le plus clair résultat de l'incident fut que j'assistai à d'importantes réunions de la célèbre société spirite chinoise, et que M[lle] Tsa-o eut la gracieuseté de m'offrir son portrait, une photographie où elle est représentée dans son oratoire du Yu-Kiao, se livrant pieusement à ses invocations à l'adresse du vieux diable barbu. Je donne plus

haut la reproduction très exacte de cette photographie (page 569).

A l'une des séances dont je viens de parler, je posai en moi-même cette question au Tcheun-Young :

— Vieux coquin de diable, toi qui prétends savoir l'avenir, dis-moi donc si j'épouserai mademoiselle Tsa-o?

L'idole me regarda avec des yeux furibonds et me répondit à haute voix, en bon français :

— Elle n'est pas pour toi.

Et aussitôt l'urne aux parfums s'éteignit.

Le lecteur comprendra facilement que, même si le Tcheun-Young m'avait assuré que ce mariage projeté par le comprador de Canton s'accomplirait, il en serait advenu uniquement ce qui est arrivé; car je ne suis certes pas homme à épouser une thian-niu.

Mais revenons à nos spirites européens ou américains de la 2e catégorie. Le cas d'Eusapia Paladino est loin d'être isolé, comme on va le voir; et, quant à moi, c'est par centaines que je pourrais citer les exemples et les scènes de spiritisme de ce genre auxquelles j'ai assisté.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, je n'en citerai qu'une; mais elle est des plus concluantes. N'oublions pas qu'il s'agit de Vocates Procédants c'est-à-dire de gens adonnés au spiritisme, mais ne se doutant en aucune façon qu'ils ont affaire à des diables qui se mettent en frais de coquetterie pour eux, et qui, tôt ou tard, les mèneront droit au Palladisme, à Lucifer, c'est-à-dire à la damnation éternelle.

C'était à Montevideo, la capitale de la bande orientale de l'Uruguay. Le cargo-boat *l'Ortégal*, des Messageries maritimes, sur lequel j'étais alors, avait eu je ne sais plus quel retard. Bref, au lieu de partir, ainsi que c'est l'habitude, le soir pour Buenos-Ayres, afin de traverser l'estuaire de la Plata la nuit et d'arriver le matin à cette dernière ville, nous ne devions partir que le lendemain, à onze heures du matin. Question de marée aussi, paraît-il, autant qu'il m'en souvient, du moins.

Il faisait un temps superbe; et bien que la distance à laquelle on mouille en rade de la ville soit encore assez considérable pour qu'il soit nécessaire de faire le service du bord à terre avec un petit vapeur, aussi bien quoique le temps devienne en ces parages assez vite mauvais, en quelques heures à peine, — de telle sorte qu'il est quelquefois extrêmement difficile, presque périlleux, de regagner le bord, — le baromètre était tellement haut et le temps si sûr, que j'eus l'autorisation de rester à terre le soir et de rentrer à bord le lendemain matin, si je voulais.

J'en profitai pour aller passer la soirée chez des passagères que j'avais eues à mon premier voyage dans ces régions, fait à bord de la *Savoie*, de

la Société générale des Transports maritimes, paquebot commandé à cette époque par le capitaine Guiraud d'Agde, aujourd'hui commandant l'école des mousses et novices de la chambre de commerce de Marseille ; cette école est une ancienne corvette dont j'ai oublié le nom, mouillée vis-à-vis l'Hôtel-de-Ville, dans le vieux port.

Ces dames étaient la femme et les deux filles d'un des plus hauts fonctionnaires du gouvernement du général Latorre, lequel a été, on le sait, longtemps dictateur de la bande orientale de l'Uruguay. La famille se composait, en outre, de deux fils, dont l'un est mort, mais dont l'autre vit encore et que, par une coïncidence curieuse, je rencontrai plus tard à Shang-Haï, à l'administration des douanes chinoises; il avait un emploi dans le bureau chargé de la direction et de la rédaction de *Custum's Report*, cet admirable volume ou recueil annuel de statistique commerciale publié sous la direction et l'inspiration de sir William Hart, le célèbre directeur irlandais des douanes de l'empire du Milieu.

Les deux jeunes gens étaient alors en tournée d'instruction en Europe.

J'avais eu l'occasion, comme il s'en présente mille à bord pour le médecin, d'être utile et de soigner ces dames mes passagères; comme cela se passe bien souvent, elles m'invitèrent avec insistance à dîner et me présentèrent à leur père et mari. Je fus de la maison tout de suite, on le comprend.

Le colonel X*** était le type de ce que l'on appelle là-bas le porténio, de même que ses filles étaient de leur côté des porténias dans toute l'acception la plus rigoureuse du mot.

On sait ce que l'on entend par là.

Dans toutes ces républiquettes de quatre sous de l'Amérique du Sud, la morgue espagnole fleurit dans toute son innocente et impudente candeur. Elles sont entièrement ou du moins elles étaient entièrement peuplées, lors de leur fondation et de leur découverte, par des étrangers, Espagnols, Castillans, Italiens, pour la plupart, que sais-je encore? venus là de leurs pays, émigrés, gueux comme des rats, et qui peu à peu s'y sont implantés, y apportant l'industrie européenne qui transformait ces déserts en pays presque civilisés.

Naturellement, ces premiers occupants, devenus possesseurs du sol, y ont tous fait de grosses fortunes, et tel dont l'aïeul est arrivé là sans chemise occupe aujourd'hui les plus hautes situations dans l'Etat.

Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de curieux ; et, au fond, il n'y a rien de déshonorant, bien au contraire, lorsqu'on est chez soi sans le sou, de tenter hardiment la fortune à ses risques et périls à l'étranger, et, lorsqu'on y est arrivé, c'est un titre de gloire, lorsque, bien entendu, les moyens employés ont été honnêtes et loyaux.

Eh bien, c'est précisément cette seconde partie qui présente une particularité bien curieuse à dire. Le fils et le petit-fils de cet étranger arrivé là nu et cru, au lieu de s'en glorifier, au lieu de saluer bas ses ancêtres, en disait : « Eh oui, c'est à force de probité et de travail que nos pères ont conquis ici droit de cité ; ce pays, ce sont eux qui l'ont en définitive fait ce qu'il est », rougissent et ont honte de cette origine étrangère ; enflés d'un sot et vain orgueil, ces espèces de rastaquouères, hybrides de toutes les races, se drapent avec fierté dans ce fait qu'ils sont, eux, nés dans le pays : *hijo dal paiz*, comme ils disent ; ils sont, eux, fils du pays, plus simplement *portenios*. Il faut les entendre prononcer ces mots dont ils ont plein la bouche, dressés sur leurs ergots de petits bonshommes de coqs, à la peau noire ou jaune, jus de réglisse ; et quelle colère risible, quand on en sourit seulement !

Ah ! il ne fait pas bon, là-bas, ne pas s'incliner et ne pas prendre au sérieux ces pains d'épice ; car ils ont le poignet leste, et ils sont orgueilleux et hautains, comme d'ailleurs, sur notre boulevard parisien, ces rastaquouères aux chaînes étincelantes, aux doigts surchargés de bagues et qui portent beau jusqu'au jour où la police leur met la main au collet.

Mais là-bas, dame, ils sont chez eux, peuvent tout se permettre, et ont toutes les audaces. Leur sans-gêne est absolument inouï. Les formalités auxquelles ils soumettent nos bâtiments, les salamalecs qu'il faut leur faire est inimaginable. Dans toute cette région, de Bahia à Rosario, en passant par Pernambucco, Rio-de-Janeiro, du nord au sud, en un mot, il faut les saluer, les aduler, les prendre très au sérieux, et, par-dessus le marché, les nourrir.

A peine un bâtiment arrive-t-il, qu'il est aussitôt envahi sous prétexte de douanes, de police, de santé, de statistique, de port, que sais-je ? Une armée de sauterelles vous assiège, pour lesquelles il faut tenir table ouverte nuit et jour.

Puis, ce sont des vexations de toute nature, des allées et des venues, des visites *en armes* à bord (ce qui est absolument contraire au droit commun international) sous prétexte de contrebande, et qui finissent toujours par une tournée à la cambuse, dont la bande sort les poches et le gésier pleins.

Un bien joli monde, on le voit, que ces fils du pays, et le joli titre de gloire que d'être né là !

Mais qu'y faire ? Lorsqu'un bâtiment trop houspillé ou trop volé se plaint, le consul se bouche les oreilles ; et lorsqu'un commandant peu patient met une bonne fois pour toutes le pied au derrière de ces fils du pays, empanachés et morts de faim, et les flanque à la porte de son bord, ce sont alors des cris de putois qu'on écorche ou d'orfraie qu'on plume,



Tout le monde, sauf Sandeman, était pétrifié, cloué sur place; et, tandis qu'il pianotait, le crocodile ailé tournait vers la maîtresse de la maison des regards expressifs, qui, on le pense bien, mettaient celle-ci fort mal à l'aise. (Page 619.)

des menaces, des saisies, des embargos, et il faut s'exécuter, payer la forte amende, le dommage-intérêt énorme, et ne rien dire encore; car on a en face de soi, qui? quoi? une horde de rastas, et des villes où il n'y a rien à prendre ni à garder; un semblant de gouvernement, et une ombre de pays.

Les Anglais ont voulu une fois (il s'agissait précisément de Montevideo) bombarder et occuper la ville; mais ils ont dû y renoncer.

Immédiatement tout s'est arrêté : plus d'impôts, plus de douanes, plus

de trafic. Alors, comme d'ailleurs Montevideo n'intéresse pas la route de l'Inde, les Anglais ont lâché prise, après avoir quelque peu tiré l'oreille aux rastas.

En un mot, ce qui fait la force de ces gens, c'est précisément leur faiblesse. Ils n'existent pas, ne sont rien; et là où il n'y a rien, tout le monde perd ses droits, même les Anglais, ce qui n'est pas peu dire. Tout le monde... sauf messire Lucifer; car, de l'exposé que je viens de faire, le lecteur a facilement compris combien il doit être là chez lui et combien un des sept grands directoires de la maçonnerie universelle était tout indiqué là.

Un dernier mot caractérise le portenio fils du pays et rougissant de son père : il en arrive à parler de ce dernier en des termes que la plume ne peut proprement écrire; et, si son père vit encore, il le traite honteusement, avec les qualificatifs les plus grossiers, les plus orduriers.

Mais je reviens à mes gens, que cette digression nécessaire, indispensable, nous a fait négliger un instant.

Il me faut tout d'abord les présenter au lecteur.

Le colonel X*** un grand gaillard, bâti en manière d'hercule, aux biceps saillants, à la peau jaune, avec une tête microscopique sur ce corps de géant, grands pieds, grandes mains, grand, gros, fort et bête, voilà son portrait, en résumé; n'oublions pas un nez épaté de nègre, au-dessus de deux énormes moustaches de rufian : la brute inintelligente et passive, l'homme des pronunciamentos, des coups de main.

Mme X***, une petite femme, boulotte, quarteronne d'origine, avec une tête de tzigane, paresseuse et gourmande; avec cela, des prétentions littéraires et poétiques, quoique d'une ignorance crasse (elle ne savait pas écrire).

Puis, deux demoiselles, ravissantes d'extérieur toutes deux, malgré ou à cause peut-être de leur teint cuivré, de leurs grands yeux éclatants et langoureux; ignorantes, elles aussi, comme des carpes, mais vaniteuses outre mesure, et d'une prétention qui dépassait toutes les bornes.

De religion, d'ailleurs, dans tout cela, point. Mais des superstitions à revendre : se méfiant du mauvais œil, croyant au corail comme antimaléficiateur, faisant les cornes au prêtre, etc., etc. En définitive, le nec-plus-ultra de la famille mal élevée, où règnent le désordre et la vanité.

L'argent roulait là, grand train, et sortait comme il entrait, facilement. La grosse situation du père lui permettait l'agio et les exactions et abus de pouvoir, qui sont la règle du gouvernement dans de tels pays; aussi la principale occupation de la maison était le jeu, sous toutes ses formes, le théâtre, les déguisements, la danse, et enfin, dans les intervalles de cette jolie vie, des pratiques superstitieuses, des tirages de cartes, des marcs

de café; enfin, brochant sur le tout, des séances de spiritisme, sous les auspices d'un ancien sacristain (1) chassé pour vol et qui était pour l'instant la coqueluche des gens bien de Montevideo.

Ce soir-là, comme d'habitude après le souper, il vint un tas de bonnes gens pour passer la soirée: officiers de tous grades, fonctionnaires, dames et demoiselles, tout l'arsenal des soirées officielles dans le monde entier.

On avait joué, dansé, flirté beaucoup, et vers les une heure du matin, presque tout le monde s'en était allé. Nous restions quelques-uns seulement, groupés sur une sorte de balcon qui surplombait la façade de la maison.

Il faisait très chaud; toutes les fenêtres étaient ouvertes; on avait éteint les lampes, et par la baie du ciel que le balcon encadrait, on apercevait la mer, ou plutôt l'étendue du fleuve, aux vagues lentes et phosphorescentes sous le ciel noir, au centre duquel apparaissait et disparaissait tour à tour comme une gigantesque étoile, comme l'œil énorme d'un monstre, ouvert et clignant dans la nuit, la lumière intermittente du phare qui surmonte le Monte-Cerro et domine la rade et la ville à l'entrée du port.

A intervalles réguliers, ce jet de lumière en cône pénétrait dans notre salle, illuminant un instant les murs et projetant sur leurs parois nos silhouettes fortement grandies; puis, tout retombait dans l'ombre.

Les conversations étaient tombées; chacun de nous, fatigué, se laissait aller à cette mollesse particulière de demi-sommeil, à laquelle on se livre volontiers comme une dernière jouissance avant de se lever et de s'en aller.

Je ne pensais certainement pas à Lucifer en ce moment; je ne pensais même à rien du tout, assis à demi étendu, presque allongé sur un fauteuil, sorte de rocking-cher à bascule, dans lequel je me balançais légèrement, lorsque je sentis tout à coup deux battements très nets et très secs sur mon épaule (le lecteur sait ce que cela signifie); en même temps je me relevais brusquement, comme bien l'on pense, et j'entendis la voix de la plus jeune des demoiselles X*** s'élever dans le silence, qui disait :

— Tiens, voilà notre ami qui arrive; qu'est-ce qu'il veut donc ce soir?

La famille et les invités s'étaient, eux aussi, relevés à demi sur leurs chaises; quelques-uns étaient debout.

En parcourant des yeux la demi-obscurité, mon regard s'arrêta sur l'ex-sacristain, qui de son côté me regardait aussi. Sans dire un mot,

(1) Détail curieux : ce sacristain, répondant au nom de Lopez Diego, est mort jour pour jour un an après la soirée dont je parle, entièrement carbonisé dans un incendie. On ne retrouva pas trace de son corps.



et, comme répondant à ma pensée, il me désigna du geste un endroit, en dehors même de l'appartement et bien en face de la grande fenêtre.

Au moment où il me faisait le geste et où je suivais la direction indiquée, le cône de lumière du phare pénétrait, nous éclairant tous. Nous étions douze par hasard, et, à ma grande stupéfaction, j'aperçus un treizième personnage flottant debout et immobile devant nous.

J'écarquillai mes yeux. Personne ne soufflait mot. Tout à coup, le cône de lumière s'éteignit, et le personnage disparut avec lui.

— Ah! ah! fit alors la voix rieuse de la plus jeune des demoiselles, ah! ah! voilà le docteur tout interloqué... C'est vrai qu'il ne connaît pas notre ami...

A ce moment, la lumière reparut, coupant net la parole à la jeune fille et apportant de nouveau avec elle la silhouette très nettement dessinée du personnage en question. Ah! parbleu! je le voyais bien : un adolescent de dix-huit à vingt ans, au visage imberbe, aux traits plutôt féminins que masculins; je reconnaissais même sa tête pour l'avoir vue quelque part, mais où? Je ne pouvais parvenir à mettre un nom sur cette physionomie.

Une nouvelle disparition du bonhomme permit à la jeune fille de continuer.

— Ah! ah! c'est notre bon ami, docteur; il vient quand nous ne l'attendons pas, et nous ne savons ni pourquoi, ni comment; mais nous parlons avec lui, et il nous est souvent très utile. Tenez, il n'y a pas huit jours.....

Ici, le personnage reparaissait dans le jet de lumière; parbleu! mais je le reconnaissais de plus en plus, j'avais déjà vu cette tête-là quelque part; pourtant, il me semblait que c'était sur un corps de femme...

L'apparition disparut avec l'instantanéité mathématique du phare, et la jeune fille de reprendre aussitôt :

— Tenez, il n'y a pas huit jours, il a fait retrouver à maman une bague de grand prix, qu'elle croyait perdue et qui était tombée simplement dans un coin obscur de sa garde-robe..... Notre ami, se dépêcha-t-elle de continuer, parce qu'elle sentait que l'apparition allait revenir, notre ami a cette particularité, qu'il n'a pas d'ombre...

Elle avait à peine achevé ce dernier membre de phrase, que je revoyais le bonhomme, et, regardant alors le mur sur lequel le faisceau de lumière resplendissait vivement, je vis en effet nos ombres à tous parfaitement dessinées, qui debout, appuyés à un meuble, qui assis dans une chaise ou accroupis dans un fauteuil; l'apparition seule n'en projetait pas sur le mur, et cependant elle paraissait formée d'un corps solide, nullement transparent, quoique flottant dans l'espace.

Comme je me levais, pour aller à elle afin de vérifier le fait, je regardai, concentrant mon attention et ma mémoire, et tout à coup un éclair me traversa l'esprit; je ne pus retenir un cri :

— Saoundiroun!

La ressemblance était pour moi frappante; c'était bien là, devant mes yeux, habillée en homme, la dévadase luciférienne de Calcutta, que j'avais vu disparaître, s'évaporer, au milieu du tourbillon de ses compagnes, sur la table ronde de granit rose, au sanctuaire de la Rose-Croix.

Il paraît que j'avais eu tort de remuer et de chercher à atteindre le personnage mystérieux, car dès qu'il eut disparu :

— Maintenant il ne reviendra plus d'aujourd'hui, fit Lopez l'ex-sacristain; notre ami ne veut jamais qu'on essaye de savoir qui il est, ni qu'on essaie de le toucher.

On comprend combien je regrettai ce mouvement un peu vif de curiosité. L'incident mit d'ailleurs fin à la soirée. On attendit pour la forme encore quelques projections lumineuses du phare; mais rien ne parut plus au milieu de leurs rayons.

On me demanda ce que signifiait le cri bizarre que j'avais poussé.

— C'est un mot indien, répondis-je.

Mais personne n'insista. Quant à moi, j'étais fixé : un démon, dont je ne savais pas encore le nom, et que je revis plusieurs fois plus tard en d'autres circonstances, s'était évidemment produit pendant quelques années à Calcutta sous forme de dévadase, et, à un moment donné, avait jugé à propos de quitter cette forme et de disparaître de la façon que j'ai raracontée plus haut; maintenant, il se livrait à d'autres maléfices, pour agripper les âmes de cette famille de portenios.

Les lampes furent rallumées, et chacun allait se retirer. La maman et les deux jeunes filles vinrent à moi, me menaçant amicalement du doigt :

— Ah! docteur, docteur, disaient-elles, vous faites comme cela fuir nos meilleurs amis; c'est mal; tant pis pour vous, du reste, car vous auriez assisté à une séance des plus intéressantes...

Et, comme je manifestais mon étonnement :

— Parfaitement, parfaitement, reprirent-elles; tenez, demandez à Lopez; si vous saviez comme notre ami est doux, spirituel, gentil, aimable, et comme il nous rend une quantité considérable de services à ma sœur et à moi!... Quand il vient, nous causons quelquefois longtemps avec lui; il nous répond par oui ou par non de la tête; ou bien alors, quand maman et papa sont là, ainsi que le bon M. Lopez, nous nous mettons tous autour de ce guéridon que vous voyez dans le coin

du salon ; tout le monde s'assied, pose les mains sur la table, mais nous laissons toujours une place vide, et toujours la même, entre ma sœur et moi; notre ami n'en veut pas d'autre; il vient s'asseoir sans mot dire, et le guéridon frappe des coups, écrit des phrases, cause avec nous et nous raconte un tas de choses qui se passent loin d'ici. C'est ainsi que nous avons des nouvelles de mes frères en voyage et que nous savons comment ils se portent... Et puis, souvent notre ami nous apporte des fleurs qui nous endorment et nous font rêver à des choses extraordinaires... Enfin, vous le voyez, docteur, c'est un véritable ami... Comment est-il venu chez nous? nous n'en savons rien. Comme cela; un soir, c'est ma sœur Juanita qui l'a aperçu la première, mais dans un rayon de lune, noir comme un charbon parmi la lumière d'argent blanc. Nous étions, comme ce soir, mais en famille; il n'y avait que M. Lopez, et tout le monde sommeillait un peu dans l'obscurité, savourant la fraîcheur de la nuit, lorsque tout à coup nous nous réveillâmes en sursaut en entendant Juanita pousser un cri de frayeur terrible... Elle était debout devant son fauteuil, les yeux hagards, le bras tendu vers la fenêtre. Nous regardâmes dans cette direction, et aussitôt ma gorge se serra et j'eus la chair de poule. J'allais crier aussi, lorsque papa, de sa grosse voix de militaire, nous rassura tous. « N'ayez pas peur, voyons, fit-il. M. Lopez et moi, nous connaissons le personnage; c'est un bon esprit qui nous est envoyé par le Dieu-Bon ; vous savez bien que M. Lopez et moi sommes des médiums. » En effet, papa et M. Lopez s'amusaient depuis quelque temps à faire tourner des tables, comme tout Montevideo d'ailleurs; mais il faut dire aussi qu'ils n'avaient encore rien obtenu comme manifestation. C'est à croire que ce soir-là ils avaient mieux opéré... Depuis, le jeune homme est revenu souvent. Nous avons été longtemps, ma sœur et moi, à nous habituer à lui; mais maintenant c'est fait, et nous n'en avons plus aucune frayeur; il est, docteur, si bon!

Les deux sœurs m'avaient raconté toute cette histoire debout, s'interrompant mutuellement, et toutes à la joie, le teint animé. A présent, elles étaient là devant moi, la bouche ouverte, un doigt en l'air comme hésitant un instant... Puis :

— Oh! mais il faut cependant vous dire, continua la cadette : il n'y a qu'une fois où notre ami s'est mis dans une très forte colère. Ce fut contre une de nos domestiques, une négresse. Il paraît qu'elle avait voulu lui faire une grosse méchanceté, un jour qu'il traversait sa chambre; bref, nous avons entendu des cris horribles, comme une lutte, puis plus rien... Nous n'avons plus revu la négresse, depuis. Papa nous a raconté qu'il l'avait renvoyée pour ne pas causer de peine à notre ami qui est si aimable... Puis, il y a des fois encore, lorsqu'on prononce de-

vant lui le mot « Marie », il se met en colère et dit de gros vilains mots. Alors, papa nous fait sortir... Papa nous dit que cette Marie est une vilaine femme qui a fait à notre ami beaucoup de mal.

Nous en étions là de notre conversation, lorsque le colonel se leva et vint à moi en riant.

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de tout cela? dit-il; et j'espère que mes deux petites folles vous ont bien suffisamment intrigué!... Vous savez, il ne faut pas prendre tout cela au pied absolu de la lettre; il faut en prendre et en laisser. Mais, puisque vous venez, par le plus grand des hasards, d'assister à une véritable apparition d'esprit et que vous prenez intérêt à ces questions, soyez encore notre hôte, à votre retour de Buenos-Ayres dans quelques jours, et nous vous ferons assister à une de nos séances où vous verrez des manifestations spirites réellement curieuses... N'est-ce pas, Lopez? fit-il en se tournant vers l'ancien sacristain.

Celui-ci s'inclina en signe d'assentiment.

On pense que je ne me fis pas prier pour accepter l'invitation (1) et que je promis formellement de passer toute une journée à mon retour avec la famille X***, me réservant d'étudier sérieusement cette surprenante apparition dont j'avais été témoin et que je ne pouvais nier.

J'avais affaire, non à des spirites de la première catégorie, mais à une famille entière de Vocates Procédants, dont le chef était même bel et bien un Vocate Elu.

Après les salamalecs d'usage, je pris congé, réfléchissant profondément à ce que je venais de voir et d'entendre.

Une fois dans la rue, je marchai rapidement. Au bout d'un instant, il me sembla que quelqu'un me suivait. Je me retournai et ne vis personne; je pressai le pas descendant une calle, tournant l'autre; encore une fois, il me sembla entendre un pas, mais j'arrivais enfin aux appontements de bois sur lesquels la silhouette du douanier veillant se détachait sous la lanterne qui doucement se balançait au vent de la nuit. Je sifflai mes canotiers, embarquai dans le you-you, et un quart d'heure après j'étais à bord, où, après ma prière, je m'endormis comme un bienheureux, sans plus penser ni aux portenias ou aux hijos del paiz ni aux Vocates Procédants, ni même à Lucifer.

(1) Malheureusement, à notre retour à Montevideo, il faisait un temps abominable; impossible de descendre. L'*Ortégal* dut profiter d'une embellie de quelques heures pour lever l'ancre à la hâte et prendre le large où nous suivit un coup de pampero (tempête de ces parages) qui n'était pas dans un sac. C'était mon dernier voyage dans la région. Je n'ai donc pas revu mes amis de là-bas, et n'ai pu contrôler ni suivre les expériences de spiritisme auxquelles ils se livraient; mais ce que je sais, c'est que tous ont versé dans le luciférianisme et que le colonel, après la chute de Latorre, rentré dans la vie privée et fort riche, est un des chefs du luciférianisme à Montevideo. Ses filles font partie du triangle palladique le « *Espiritu del Monte-Cerro.* »



On n'en finirait pas, si l'on voulait donner des exemples de Vocates Procédants ; ils sont légion, et il y a parfois des gens, parmi ceux mêmes qui s'occupent d'un spiritisme qu'ils croient innocent, qui ont eu, à un moment donné, des phénomènes et des manifestations d'un ordre surnaturel diabolique, sans peut-être se rendre bien compte de leur vrai caractère.

Après avoir relaté un fait dont j'ai été moi-même témoin, je veux cependant encore en citer quelques-uns qui ou bien sont de notoriété publique ou m'ont été racontés par des témoins aujourd'hui vivants.

C'est d'abord ceux qu'en 1853 rapportait l'abbé Huc, le célèbre missionnaire. Ce saint prêtre allait souvent à cette époque dans une famille où l'on faisait tourner des tables. Une jeune fille de dix-huit ans était médium, et l'esprit qui venait à son appel déclara s'appeler Dornon.

Cela se passa tout d'abord très innocemment en conversations par demandes et réponses ; puis, comme cela arrive toujours en pareille circonstance, on se livra à un autre genre d'exercices.

Dornon montra aux assistants des globes lumineux qui se promenaient dans la chambre et se posaient sur eux sans les brûler ; puis encore, Dornon s'empressa de rendre service au docteur Blondin, un des invités de ces réunions, qui s'occupait alors d'électricité et publiait un ouvrage sur ce sujet.

Dornon mit le docteur Blondin en rapport avec un de ses *collègues*, sous prétexte que lui n'était pas compétent en ces matières. Et, pendant que toute la famille et la société qui se livrait à ces exercices prétendus inoffensifs étaient enchantées d'avoir à leur disposition ce qu'ils croyaient être tout simplement des peresprits, les phénomènes changèrent brusquement de caractère.

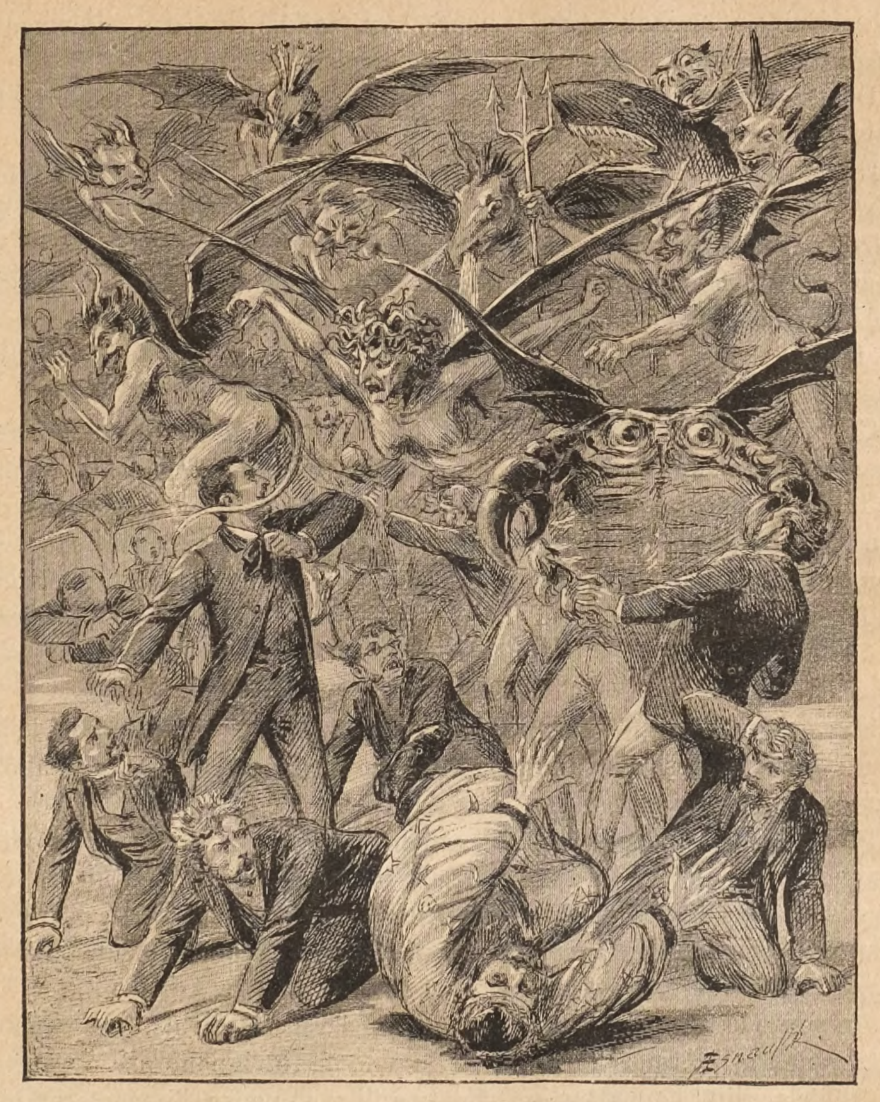
D'un côté, un soir, le docteur Blondin, en rentrant chez lui, vit sa plume se dresser toute seule sur une feuille de papier sur lequel était barbouillé un hiéroglyphe (évidemment une signature de démon), tandis qu'une voix lui disait très distinctement à son oreille :

— Signe au-dessous de moi sur ce papier et je t'écrirai ton volume.

Tout libre-penseur et matérialiste qu'il était, le docteur fut épouvanté et refusa avec énergie ce qu'il comprenait bien être un pacte ; il se promenait fort anxieux dans sa chambre, lorsqu'en s'approchant de son lit il vit entre les rideaux se dresser une apparition hideuse, qui lui répéta la même phrase et disparut subitement.

Pendant quinze jours, cette scène se répéta tous les soirs. Le docteur n'y tint plus ; il alla se confesser et devint un chrétien convaincu.

Inutile de dire qu'à dater de son premier acte de contrition, toute apparition cessa.



Nous étions poursuivis par une légion de diables, qui nous accablaient de mille coups. (Page 630.)

Il n'en fut malheureusement pas de même de la jeune fille prétendue médium. Dornon était tout simplement un démon-incube qui la convoitait, et elle subit toutes les conséquences épouvantables de sa légèreté et de celle de sa famille. Ce fut elle qui paya pour tous.

L'abbé Huc racontait encore que, tout impressionné de ce qu'il voyait là, il s'en fut une dernière fois rendre visite à cette famille, et qu'il trouva la mère et la fille, seules ce soir-là, et pleurant auprès du guéridon sur lequel était une lampe. A son entrée dans le salon, le guéridon eut un sursaut, puis sauta en l'air avec la lampe qui roula dans un coin et s'é-

teignit en se brisant en mille morceaux, tandis que des sifflements effroyables partaient de tous les coins du salon.

D'autres faits, qui ont à un moment défrayé à Paris et la cour et la ville, méritent aussi d'être brièvement rapportés.

C'était sous l'Empire, à l'époque, tout le monde s'en souvient, où l'impératrice eut la manie, singulière pour une espagnole chrétienne, de faire du spiritisme. Hume, le célèbre médium, fit un instant la pluie et le beau temps à la cour. A l'empereur, il faisait apparaître la main de son oncle Napoléon Ier; à l'impératrice, les tables prédisaient l'avenir. Jusque-là, tout allait bien; mais, là aussi, tout à coup les choses tournèrent au tragique.

Ce fut d'abord la comtesse de M***, femme d'un général et l'une des dames du palais, qui, un soir de séance, poussa un cri formidable, tomba de tout son long par terre, évanouie, faisant évanouir l'impératrice de son côté. Quand la comtesse revint à elle, elle était inondée de sang, et l'on constata qu'elle avait sur le bras une énorme plaie produite par une griffe, dont elle avait, dit-elle, très bien senti l'égratignure. C'étaient la douleur et le saisissement qui avaient été cause de son évanouissement.

La comtesse allait être mère. On comprend ce qui s'ensuivit de la formidable secousse; un malheureux petit être de plus, innocent, allait peupler les limbes.

Puis, ce fut la duchesse de B***, attachée également à la personne de l'impératrice, qui, logée aux Tuileries elle aussi, se réveilla une nuit à la suite d'une séance de spiritisme, en poussant des cris affreux. Les femmes accoururent et virent les meubles de l'appartement danser. Il était deux heures du matin.

On pense la terreur et le brouhaha que cela fit au Palais. Les phénomènes ne s'arrêtèrent qu'à l'arrivée du père de Ravignan, qui prit sur lui de bénir aussitôt l'appartement. Comme bien on pense, l'impératrice mit un frein à sa fureur de spiritisme, et Hume fut congédié de la cour.

Sandeman, — pour parler d'un fait récent, — m'a raconté un incident à la fois bizarre et fantastique, dont il fut la cause, il y a de cela quatre ans à peine, au courant de l'hiver 1889-1890, à Londres.

Il assistait à une soirée assez intime chez milady W***, qui avait choisi ses invités exclusivement parmi des spirites, tous plus ou moins Vocates Procédants.

On fit d'abord tourner et parler une table, mais sans que personne la touchât; il n'y avait donc aucune supercherie, et les assistants étaient bien tous réellement de vrais spirites.

Sans rien dire à personne, Sandeman, qui est, on le sait, Mage Élu,

et qui a beaucoup d'initiative en matière d'expériences, résolut de tenter quelque chose d'inédit.

C'était un samedi, jour consacré à Moloch. Il ne prévint personne et se contenta de dire en lui-même sept fois le nom de l'Ante-Christ, qui est: Apollonius Zabah. Il récita ensuite, toujours dans son for intérieur, l'invocation à Moloch, en s'excusant humblement vis-à-vis de cet esprit du feu, de ne pas l'appeler avec tous les accessoires habituels, mais en le priant néanmoins d'apparaître à l'assistance et de ne faire aucune victime.

Personne ne se doutait de la manœuvre à laquelle se livrait Sandeman. Tout à coup, la table qu'on venait de faire tourner au commandement, sans la toucher, bondit au plafond, retomba sur le parquet, et là, subitement, se métamorphosa en hideux crocodile, — ailé.

Ce fut une panique générale, ou, pour mieux dire, tout le monde, sauf Sandeman, était pétrifié, cloué sur place. Mais la surprise fut au comble, quand on vit le crocodile se diriger vers le piano, l'ouvrir, et y jouer une mélodie, aux notes des plus étranges.

Et tandis qu'il pianotait, le crocodile ailé tournait vers la maîtresse de la maison des regards expressifs, qui, on le pense bien, mettaient celle-ci fort mal à l'aise.

Cependant, Moloch n'était pas dans un de ses jours de cruauté.

Le crocodile, enfin, disparut brusquement. La table était, ainsi qu'auparavant, au milieu du salon, mais chargée de bouteilles de gin, wisky, pale-ale et autres boissons offertes aux invités; seulement, toutes les bouteilles avaient été vidées comme par enchantement et sans avoir été débouchées. L'assistance ne réclama pas, heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Enfin, et pour en finir avec cette série de Vocates Procédants, je vais raconter ce qui m'a été dit, il y a quelques mois à peine, par un chanoine du diocèse de Paris, prêtre des plus éminents, dont les livres et la parole font autorité. On me permettra de taire son nom. M. le chanoine X*** est, en outre, un savant de premier ordre; j'ai pu m'en assurer dans une conversation, de toute une après-dîner presque, qu'il a bien voulu avoir avec moi. Toutes les questions de science les plus arides et les plus élevées lui sont familières; il connaît à fond le cerveau ; la moëlle et toutes les manifestations nerveuses si étranges qui surprennent, à notre époque, l'homme qui les étudie, il les a observées, étudiées *ex-professo*.

Eh bien, lorsqu'un tel homme parle, armé du double flambeau de la religion, dont il est ministre, et de la science, dont il est l'adepte, il n'y a plus qu'à s'incliner.



Voici ce que me racontait M. le chanoine X*** :

« — J'ai, parmi les personnes auxquelles je m'intéresse d'une façon plus particulière, toute une famille composée du père, de la mère et de deux jeunes filles : ces deux dernières, honnêtes et bonnes, ayant fait une excellente première communion ; la mère, hum! hum! ni trop bonne, ni trop mauvaise; quant au père, franchement irréligieux, athée et adonné au spiritisme. Il laisse pratiquer ses filles pour avoir la paix et c'est tout, et il me supporte parce qu'il m'a des obligations.

« Eh bien, j'ai été un jour appelé par ces demoiselles, à raison de ce qu'il se passait, dans la maison qu'ils habitent, des choses singulières et des phénomènes de l'ordre de ceux qui se produisent dans les maisons hantées. Elles me demandaient avec instance de venir bénir la maison.

« Après m'être bien fait expliquer ce dont il s'agissait, je ne crus pas devoir refuser et m'y rendis un jour. Là, en simple surplis, le bénitier et les saints Évangiles à la main, je visitai une à une les pièces, en commençant par la salle à manger.

« A peine y étais-je entré et une goutte à peine d'eau bénite était-elle tombée sur une épaisse et massive table en chêne, que celle-ci fit entendre un grognement sourd, se mit à frémir, à trembler ; un coup de goupillon, et elle fuyait comme une bête fauve acculée dans un coin de la pièce.

« D'autres meubles, dans d'autres pièces, réagirent encore de la même façon ; mais ce qui est plus curieux, c'est que, arrivé dans la cuisine, rien : pas un meuble ne broncha, ni un ustensile. Malgré la gravité de la situation, cela me parut un contraste, et je souriais en refermant la porte, prêt à féliciter la cuisinière de ce que seule dans la maison elle avait échappé aux maléfices, lorsque tout à coup nous entendîmes une sarabande effroyable de casseroles battant les murs. Je rouvris brusquement la porte, et tout s'arrêta aussitôt.

« Mais voici un détail typique des plus curieux, ajouta M. le chanoine X***. Dans la chambre à coucher est un portrait de moi, une petite photographie très ordinaire, dans un cadre en bois très ordinaire aussi ; un simple souvenir d'ami, comme il s'en trouve au mur de tous les ménages de Paris. Or, à peine étions-nous sur le seuil de la chambre à coucher, que, tout à coup, la photographie encadrée se mit à tourner autour du clou auquel elle était suspendue, et cela avec une vitesse vertigineuse; puis, au moment où j'allais lever la main pour bénir, elle quitta le clou et s'en fut, comme lancée avec rapidité par une main invisible, dans la table de nuit dont la porte était entre-bâillée.

« Le bruit de vaisselle qu'elle y heurta montre ce qu'elle y allait faire et dans quel but elle avait été lancée là. Je dois ajouter que le but fut manqué : elle tomba à côté de la... vaisselle. »

J'ai tenu à citer ce dernier exemple tout récent de Vocates Procédants. On n'invente pas ces choses-là, et, d'ailleurs, celui qui les raconte est digne de foi. Cet ensemble de faits prouve, il me semble, jusqu'à l'évidence, que, chez les gens qui s'adonnent au spiritisme en dehors du concours trompeur des Leymarie et autres Mannteuffel, les phénomènes se succèdent toujours dans l'ordre suivant :

1° Rien du tout, ou bien des manifestations anodines; le diable n'est pas encore en humeur de se déranger, il aime assez souvent se faire attendre.

2° Des réponses, des coups frappés, des ébranlements de meubles.

3° Des lumières, des apparitions lumineuses, des mains.

4° Des objets qui tombent (fleurs, gâteaux, pièces d'argent; le diable se met en frais de coquetterie).

5° Des actes plus graves; cela commence à devenir sérieux : offre de pactes, etc., etc.; apparitions d'un démon d'ordre inférieur, qui préside aux phénomènes obtenus.

6° Des menaces ou des coups. Le diable se montre tel qu'il est; il lui a été impossible de se maîtriser et de se déguiser plus longtemps.

Les simples spirites sont devenus des Vocates Procédants.

Alors, de deux choses l'une : ou bien ils se convertissent, reviennent à Dieu ; ou bien dans un endurcissement aveugle, ils se donnent définitivement au diable, deviennent des spirites lucifériens et désormais opéreront avec le concours de Vocates Élus.

On remarquera, dans les deux cas, l'influence qu'a la première communion faite ou non faite, bonne ou mauvaise. Je signale, en passant, cela au lecteur.

Le lecteur sait maintenant ce qu'il faut entendre par Vocates Procédants. Je lui pose encore cette question :

« Quelle est la cause réelle de tous ces phénomènes d'ordre surnaturel? Est-ce un simple peresprit, un esprit même d'ordre pieux qui ferait de telles choses, avec la permission de Dieu, et qui se sauverait à toutes jambes, après avoir essayé de vilaines choses, dès qu'un ministre de ce même Dieu intervient en son nom? »

Il me semble que poser la question, c'est la résoudre.

Je n'insiste pas, et je vais maintenant m'occuper des médiums lucifériens, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, des Vocates Élus.

CHAPITRE XXI

Les médiums lucifériens ou Vocates Élus.

Lorsque le spirite du vrai spiritisme a *compris*, grâce aux phénomènes obtenus par le concours d'un Vocate-Procédant, alors il est mûr pour le Palladisme qui le guettait ; et si, au lieu d'être simple auditeur et spectateur, il est en outre médium agissant, alors il devient Vocate Élu.

La séance secrète donnée par les membres du *Lotus Saint-Frédéric*, sous le couvert de la société soi-disant exclusivement scientifique la *Germania* de Berlin, va nous montrer les Vocates Élus, leurs invocations et les manifestations qu'ils obtiennent ; et, comme on va le voir, nous sommes loin, ici, du banal spiritisme et des non-banales apparitions d'Eusapia Paladino elle-même.

Maintenant Justus Hoffmann nous regardait tous bien en face, comme s'il eût voulu lire au fond de la conscience et à travers les yeux de chacun de nous.

Personne ne bougea.

— Tous ici, messieurs, reprit alors le grand-maître, tous nous sommes membres actifs d'un triangle; c'est-à-dire que tous, vous saurez voir et regarder, entendre et écouter sans crainte.

Je réfléchissais profondément en écoutant le frère Hoffmann. Il se tut et le silence s'était établi absolu, à travers lequel on entendait bruisser le gaz. Un instant, le grand-maître sortit par une petite porte latérale ; puis, moins d'une minute après, il reparut sur le seuil de la porte vivement refermée derrière lui, et dans un singulier costume.

Une tunique blanche, bordée de noir, aux grandes et amples manches, le recouvrait tout entier ; il avait de simples sandales de cuir rouge aux pieds, et sur la tête la couronne de Mage Élu ; il tenait, dans ses mains, divers instruments de magie.

La tunique était parsemée de croissants de lune noirs, rouges et verts, ainsi que de signes cabalistiques. Il se tenait immobile sur le seuil, muet à présent et grave. Sans dire un mot, il agita tout à coup sept fois l'épée magique, trois fois dans la direction de chacune des deux portes de la salle, et une fois d'un geste circulaire haut. Aussitôt, nous entendîmes résonner les serrures qui se fermaient toutes seules, d'elles-

mêmes ; les servants avaient disparu, mais derrière le président se dressait debout, contre le mur, quelqu'un que nous n'avions pas encore aperçu. Celui-ci leva le bras gauche vers le ciel, et nous entendîmes alors comme un coup de fouet dans l'air, pendant que subitement, tac-tac, je ressentais les deux coups traditionels nets et précis, en même temps que ma chair s'horripilait.

Décidément, cela devenait curieux ; il n'y avait plus à s'y tromper, et je savais on ne peut mieux à quoi m'en tenir. Le grand-maître n'était vraiment pas un charlatan, mais bien un luciférien de premier ordre, et, qui plus est, un recruteur du Palladisme.

Après cet exorde mimique, il vint au milieu de la salle et s'assit devant la table, ayant déposé son épée et son pentagramme sur celle-ci.

— Très illustres frères, vaillants et parfaits initiés, voici Pal, mon médium inspiré, dit-il, en nous présentant le personnage sur lequel dès lors notre attention se porta un instant.

Rien de particulier à signaler chez lui. C'était un homme quelconque, qui ne me disait rien à l'esprit et ne me rappelait rien.

— Et maintenant, continua le grand-maître, commençons. Que onze Mages Élus s'agenouillent et s'unissent à moi par la prière, pour invoquer le Dieu-Bon.

Onze assistants s'agenouillèrent. Alors, la voix du président du *Lotus* de Berlin s'éleva dans le silence ; il prononçait l'invocation suivante :

« — Dieu-Bon, toi qui es ici-bas le maître de toutes choses, daigne permettre à quelques-uns de tes auxiliaires de venir se mêler à nous, nous apporter les témoignages de ta puissance et de ta bonté. Toi qui jamais n'abandonnes ceux qui ont mis leur confiance en toi, raffermis nos volontés, encourage nos énergies, fortifie nos espérances, donne-nous un gage de ta protection. Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! sois avec nous, nous tes fervents, tes apôtres, Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! »

Je n'eus pas le temps de réfléchir ; car maintenant les coups saccadés pleuvaient pour ainsi dire sur mon épaule droite, de plus en plus, à mesure qu'il parlait. Ma chair s'horripilait, et je sentais par moment des bouffées chaudes qui me rasaient la face, comme les rafales qui précèdent l'orage, entremêlées de grosses gouttes d'eau tiède qui tombent sur le sol avec un clac sec.

Je regardai mes voisins, puis l'assistance entière. Eux aussi semblaient ressentir les mêmes étranges phénomènes que je ressentais ; ils paraissaient livides dans l'obscurité, je devais donc être livide aussi.

Soudain, pendant que le gaz s'éteignait brusquement sans que personne eût tourné les robinets, et qu'un sentiment de froid me saisissait,

un cri épouvantable traversa la salle, tel que je n'en avais jamais entendu. Je fus à cet instant secoué par un long frisson.

On n'imagine, en effet, rien de plus sinistre que ce cri, ou plutôt que ce mugissement. Ce n'est ni le hurlement rauque et funèbre du chien durant l'agonie des trépassés, ni le hululement macabre de la chouette dans la longue nuit, à travers la neige et le vent d'hiver, ni le cri angoissant du pétrel des tempêtes que le marin qui se noie entend une dernière fois résonner à son oreille et éclater dans sa tête au moment où il expire, la bouche et le ventre gonflés d'eau ; non, c'est une plainte, d'une tonalité monstrueuse, comme le serrement douloureux de l'âme maudite, qui clame sa peine, immortelle comme elle, à l'Éternel qu'elle a méconnu et qui la punit, plainte de désespoir, mais aussi de malédiction et de rage. Cela, il faut l'avoir entendu pour le comprendre.

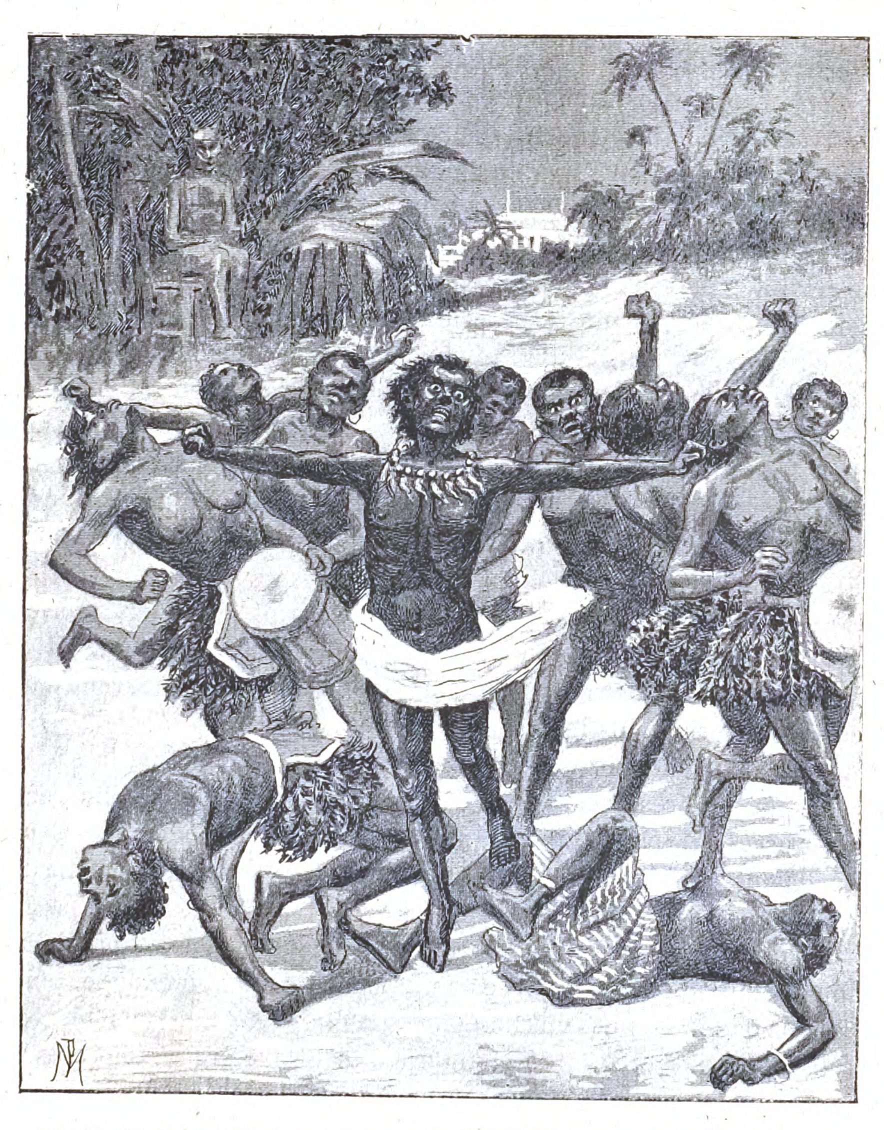
Ce cri, toujours il précède les manifestations importantes de l'esprit des ténèbres, et souvent j'en ai été saisi. Jamais je n'ai pu m'y habituer.

Qui donc le pousse, ce cri, des profondeurs de l'abîme ?... Une âme, des millions d'âmes unies en une seule clameur dans un blasphème, elles qui ne savent plus que blasphémer désormais.

Aucune puissance humaine ne peut en donner une idée. Jamais, je l'avoue, je n'avais été plus horripilé, et je fus sur le point de me laisser aller à l'épouvante ; moi que ni les serpents, ni le feu, ni la hache, n'avaient réussi à émotionner seulement, un seul cri me faisait peur.

Cependant, je me remis ; l'obscurité cessait d'ailleurs à ce moment. Il était temps ; je venais en effet de m'apercevoir tout à coup que je n'avais pas sur moi mon cordon habituel où était cousue ma médaille de saint Benoît. N'ayant quitté l'hôtel que pour aller à la réunion sans importance où pérora le Polonais, j'avais seulement emporté mes insignes misraïmites, dans ma poche. Je ne sais vraiment ce qui me serait arrivé si j'avais fait cette constatation au moment où j'entendais le cri, et dans l'obscurité, sans défense aucune, comme cela, dans ce milieu !

Je regardai. Là-bas, sur sa chaire, le président laissait tomber une poudre blanche sur le marbre de la table ; et subitement, comme la flamme d'un feu de Bengale qui n'avait pas été allumée et ne brûlait pas, une lueur vert émeraude avec des reflets rouges illumina le grand hall dans lequel nous nous trouvions, et un phénomène bizarre se produisait. La figure du président changeait d'aspect, comme la peau d'un caméléon et passait par une de ces séries de grimaces aperçues dans des miroirs de plan différent, convexes ou concaves. Tour à tour, les méplats s'illuminaient ou s'obscurcissaient, brillants ou noirs d'ombres, se creusant de rides ou de crevasses, comme une vieille face de la lune ; tantôt s'allongeant démesurément, s'effilant outre mesure comme un fil, et



La bamboula hystérique des nègres. — Le tronc des danseurs ruisselle de sueur, les respirations sifflent, les yeux sortent des orbites... (Page 669.)

aplatie de façon à représenter le sec, long et osseux profil du diable; tantôt en s'épatant, s'épaississant, comme tassée de bas en haut, tandis que la bouche s'ouvrait, formant la gueule courte et glauque du crapaud ou le derrière du bouc, dont le nez relevé simulait la queue.

Je me frottais énergiquement les yeux, pour me convaincre que je n'assistais pas là à une illusion d'optique, mais à une réalité due évidemment à un maléfice dont je ne pouvais m'expliquer la cause ni la raison.

Mais voilà que le grand-maître agitait de nouveau en l'air son épée, qu'il avait reprise dans sa main gauche, et des coups de fouet, secs et drus comme de petites décharges de capsules de fulminate, s'entendaient et traversaient l'air, pendant que d'une voix plus grave Justus Hoffmann récitait l'oraison suivante, bien connue, qui se trouve dans tous les grimoires. C'est ainsi que j'ai pu la reconstituer après coup :

« — O Lucifer, Dieu-Bon, toi que nous adorons, et dont nous célébrons maintenant et toujours les saints mystères, permets à quelques-uns de tes serviteurs, de tes esprits du feu, de se manifester à nous. Envoie-nous Adramelech, ton grand-chancelier et président de ton haut-conseil; Nitika, qui apparaît si volontiers sous la forme d'une pierre précieuse animée; Classyalabolas, qui sert de monture à Hébiros, ton maréchal de camp; Sabrus, qui soutient en l'air les extatiques; puis, Agarès, le grand-duc de la légion orientale, Giwon, le puissant esprit cher aux Japonais, Asmodée, ton aimable surintendant des jeux, le docte Sustrugiel, Leviathan, Béhémoth, etc., etc. »

Alors, le président baissa la voix, chantonnant toute une série de noms d'esprit du feu; et, pendant ce temps, les coups de fouet claquaient toujours à chaque nom prononcé de diable. Puis, ce furent d'horribles blasphèmes et des imprécations.

Cependant, Hoffmann s'était tu. Alors il me sembla que la salle se remplissait d'ombres vues, par transparence, noires sur le fond vert et rouge crus de la lueur qui nous éclairait, et des grondements sourds s'entendaient, tandis que les ombres se mouvaient silencieusement dans l'espace autour de nous.

Et à son tour, le médium luciférien, qui jusque-là n'avait pas bougé, s'élança au milieu de la salle; il resta un instant debout, immobile, puis se mit à tourner lentement sur lui-même. Il était tout nu. Mais bientôt il s'arrêta de tourner et se mit à piétiner sur place avec rage, tout en sueur déjà; et pendant ce temps, nous sentions, nous, les assistants, la chaleur monter aussi dans la salle, et des gouttes de sueur nous perlaient au front.

Le grand-maître s'était approché du médium, qui arrêta subitement ses évolutions, raide maintenant comme un pieu, comme une barre de fer.

— Es-tu prêt? lui demanda Hoffmann.

L'autre baissa la tête en signe d'assentiment. Aussitôt, sur un geste du président, un guéridon et une chaise s'approchèrent tout seuls, venus on ne savait d'où. Le médium s'assit et mit une main sur le guéridon; puis il la retira aussitôt. Le guéridon commença alors à répéter toutes les évolutions que le médium avait précédemment exécutées, puis s'ar-

rêta net à son tour. Maintenant, le président l'interrogeait en une langue que je ne comprenais pas, ne parvenant même pas à en saisir la plus petite syllabe; et le guéridon répondait en levant les pieds et frappant des coups. Puis, il interrogea de la même façon le médium, qui répondait en baissant affirmativement ou secouant négativement la tête.

L'interrogatoire fut d'ailleurs relativement court, et le grand-maître se dépêchait visiblement, comme si quelque chose dût se passer qui allait arriver là et que l'on pût difficilement contenir.

Tout de suite, en effet, la salle se remplit de nouveau d'ombres vues par transparence, noires toujours sur le fond vert et rouge crus de la ueur qui nous éclairait, et des grondements sourds aussi s'entendaient plus nets, maintenant, que tout à l'heure, tandis que les fantômes, ou plutôt les esprits diaboliques, flottant dans l'espace autour de nous, montaient vers le plafond ou la voûte, puis redescendaient alternativement en un balancement lent, superposés d'abord les uns aux autres, puis se détachant tout à coup pour danser et tourner en rond. Puis, brusquement aussi, au milieu des ombres un peu floues, une silhouette se détachait, plus claire, lumineuse, celle-là, dessinant dans un espace laissé vide une fantastique apparition, immobile au milieu des autres qui tourbillonnaient toujours.

Et des figures grimaçantes, horribles, s'entrevoyaient par intervalles, de-ci, de-là, à travers des lueurs, subitement entrevues, puis disparues avec la même rapidité.

On eût dit des têtes sans corps, balancées dans l'air, ne montrant que leurs dents à travers leurs lèvres, crispées, blanches, et le blanc de leurs grands yeux louches et démesurément ouverts, qui semblaient nous regarder, tour à tour menaçants ou gouailleurs.

Puis des claquements, augmentant d'intensité et de nombre, s'entendaient dans la voûte, comme des coups de fouet précépités, avec un tintinabulement lointain de grelots : telle doit geindre et crier sur ses essieux la diligence infernale, lorsqu'elle roule au galop sourd de ses chevaux conduisant quelques chefs de démons au sabbat.

Puis, encore un bruit plus sourd et plus profond, pareil au ronflement lourd d'un feu qui s'allume et de l'eau qui chante avant de bouillir, se percevait, venu comme des profondeurs du sol, avec des sonorités plus claires de pelles, de tisonniers et de ringards raclés, avec des charbons roulants, sur des plaques de métal; et sur cette cacophonie bizarre, rappelant les bruits d'une sorte de machinerie diabolique, des cris aigus pétillaient, dominant un tumulte de clameurs plus basses et plaintives, les cris des damnés du feu, là-bas, tout au fond.

Mais cela s'arrêta soudain; on ne vit, on n'entendit plus rien. Sur le

feu factice, qui ne brûlait pas, et dont les flammes s'élevaient à présent livides à trois ou quatre mètres de hauteur, le président jetait encore sa poudre blanche; et alors une épaisse fumée emplit la salle, mais dont nous n'étions nullement incommodés, sauf un léger relent d'œufs pourris.

Cependant, il continuait ses incantations. Il avait en main un grimoire: un gros volume, couvert de signes et d'inscriptions cabalistiques, l'*Evangelia Luciferi*, bien connu des spirites lucifériens, et qui est relié en peau humaine de supplicié; et il le lisait, faisant tout le temps des signes de croix à rebours.

« — *Sint nomina Jesu Christi et Mariæ virginæ maledicta, per sanctum et æternum et divinum ignis regnum* », disait-il, faisant suivre ce blasphème d'une invocation directe aux esprits du feu. Sa voix s'élevait, grave, dans le silence qui s'était fait, scandant ses mots intelligiblement et haut; et il continuait : « *Ariel, exaudi nos, amen! Hermès, sis nobis benedictus! Astaroth, tu es pater noster! Astarté, tu es alma mater nostra! Baal-Zeboub, te adoremus! et Moloch, aia, eia, heu! eheu! Amen, vivas et regnas, Lucifer in æternum, alleluia !* »

Il s'arrêta après cette invocation, et ferma son grimoire.

— Prions, mes frères, nous dit-il, et que tous les Mages Élus, ici présents, s'unissent à moi, joignant les mains.

On le voyait, ses lèvres marmottant, prier avec ferveur. Il releva la tête ayant fini, le mot *amen* sur les lèvres.

Mais, à ce moment, on entendit un bruit infernal inexprimable, un vacarme, une cohue, indescriptible, des clameurs à briser le tympan.

— Les bons esprits luttent contre les maleachs, fit Hoffmann. Prions!...

Tout à coup, alors, nous vîmes apparaître un grand escogriffe, lumineux, qui ressemblait à s'y méprendre à un gigantesque mulet.

— Adramalech! cria le grand-maître.

Nous le voyions très distinctement, agitant les oreilles et les pointant, puis clignant des yeux, paraissant s'ébrouer comme un cheval, puis disparu, subitement remplacé par un paon dont les plumes multicolores s'irisaient, tandis que nous percevions nettement le froufrou des plumes de sa queue qui se déployait en éventail.

A Adramelech succéda un autre diable, sous l'aspect d'un crocodile; puis ce fut une tête de lion sur un corps de requin volant; d'autres encore, impossibles à décrire, qui apparaissaient un instant, puis disparaissaient brusquement à leur tour, mais qui se montrait uniquement, sans manifester aucune hostilité à l'assistance.

Tout ce défilé, cette succession de personnages fantastiques, ressemblait à s'y méprendre à un kaléidoscope gigantesque, à une de ces séances

de projections comme on en reproduit dans les théâtres de féerie ; et vraiment c'eût été remarquable et intéressant, si cela n'avait été que cela en réalité.

Mais il n'y avait pas à s'y méprendre, ce n'était pas à une fantasmagorie que nous assistions là, et je ne le savais que trop ; la fin de la séance allait d'ailleurs m'en fournir à l'appui des arguments irréfutables, frappants.

Voilà que brusquement, des formes lascives firent irruption, déroulant à nos yeux des spectacles que la plume ne peut indiquer.

Tout cela avait un sens, paraît-il, mais qui m'échappait complètement, ainsi qu'aux assistants, suivant toute probabilité. A travers cette succession de tableaux hideux, grotesques ou sadiques, le président suivait une idée cabalistique, dont chaque tableau lui représentait un mot qu'il notait ; car, au fur et à mesure, il s'agitait davantage, prenant part active à la scène et prononçant successivement les mots « chaos, ordo, lux, materia », suivant l'ordre des mots allégoriques et réels qui se manifestaient. L'idée de création devait être assurément racontée là, à la façon diabolique.

L'énigme devint mieux formulée à la fin ; et c'était bien le mystère de la création dont le président avait demandé l'explication au diable et pour lequel il donnait cette séance. En effet, à un moment donné, le grand vacarme ayant recommencé, le président protesta avec énergie ; il semblait que cet incident déroutait ses prévisions et ne correspondait pas à ce qu'il voulait; car sa voix dominant le tumulte s'écria tout à coup éclatante :

— Le secret de la vie, voilà ce qu'il nous faut !... *Homunculus !...*

Et pendant qu'il clamait ainsi, tous les autres bruits s'étaient tus et toute apparition avait disparu. Le silence et l'obscurité profonde régnaient seuls.

— *Homunculus !* criait encore Hoffmann.

Alors, en l'air, nous vîmes une masse informe se créer sous nos yeux, blanchâtre, pareille à de la gelée transparente, et immobile un instant; puis cela remua, sembla pousser un prolongement comme une patte à travers un sac qui lui aurait servi d'enveloppe ; mais, comme si la formation de cette chose eût été difficile, incomplète, cela disparaissait aussitôt, s'essayant de reparaître et de se fixer définitivement, dès que le président, ayant l'air de l'encourager et de l'aider, reprenait sur un ton plus aigu encore le cri : *Homunculus !*

Cinq à six tentatives restèrent ainsi sans résultats ; l'homunculus demandé décidément ne se formait pas.

L'explication de ce que je venais de voir m'apparaissait en revanche maintenant très claire.

Le président essayait d'arracher au diable ce que dans les laboratoires tous les savants lucifériens appellent le secret des secrets. Ce n'est plus, je l'ai déjà dit, la pierre philosophale à notre époque, en effet, que l'on cherche, mais la vie elle-même ; et j'ajoute : quelques-uns sont près d'arriver tout au moins à une imitation ou contrefaçon, quelque surprenant et impossible que cela paraisse. Oui, ce secret divin, cet attribut suprême de la puissance divine, créer, ce que Dieu seul peut faire, Lucifer ose s'y essayer maintenant.

J'aurai à montrer plus tard de quelle façon il s'y prend et à décrire comment on cherche à fabriquer, à créer ce protoplasma, ce diminutif d'homme, cet *homunculus* enfin, qui arrachera le grand secret, au dire des docteurs inspirés par l'enfer.

Ce jour-là, on le voit, le président n'obtint pas de résultat, et les premières phrases de l'explication avaient été seulement reproduites et expliquées symboliquement dans les apparitions auxquelles nous venions d'assister.

Au surplus, la réunion allait finir brusquement et d'une façon bien désagréable pour nous tous, on va le voir.

A la suite de l'insuccès de son invocation de l'*homunculus*, le grand-maître parut absolument découragé. Il lança en l'air l'épée et le pentagramme dont il allait encore se servir ; puis, le poing tendu dans l'espace, il s'écria :

— Eh quoi ! Lucifer, te laisseras-tu donc vaincre encore une fois ?

A peine avait-il prononcé cette phrase, qu'un bruit épouvantable se fit entendre ; les vitres d'en haut qui garnissaient la toiture et le ciel-ouvert de la salle éclatèrent, se brisant, en mille morceaux qui vinrent tomber dans le cercle à nos pieds, et des troupeaux innombrables de spectres hideux traversèrent la salle au milieu de clameurs et comme en un coup de vent. On eût dit l'enfer déchaîné défilant à toute vitesse devant nous. Mais nous n'en fûmes pas quittes pour la peur ; nous reçûmes les uns et les autres de violentes bousculades, des soufflets et des cinglages dans la figure, comme des queues qui nous auraient fouettés ; nous ressentîmes aussi des morsures, dont quelques-uns de nous réellement saignaient.

Il y eut à ce moment, on le comprend, une panique indescriptible ; chacun enjambait les banquettes, se précipitant dans l'hémicycle ou vers les ouvertures ; nous étions poursuivis par une légion de diables qui nous accablaient de coups. Heureusement, je ne perdis pas la tête ; mais, m'étant levé, je récitai à demi-voix le *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*. Aux premières paroles de la prière sainte, tout s'arrêta net, et un rapide signe de croix, inaperçu de l'assistance, acheva de disperser les maudits.

A la sortie de la salle, je rencontrai le frère Hoffmann, qui était, ma foi, fort mécontent de la fin de la séance. Certes, il ne doutait pas, lui, de l'existence du surnaturel ; mais les désagréments qu'il venait de subir (car il était, pour son compte, tout meurtri de coups) ne lui ouvraient pas les yeux.

En effet, lorsque, dans une manifestation d'esprits comme celle de ce soir-là, on entend les clameurs, les hurlements effroyables, le vacarme infernal que j'ai dits, les palladistes attribuent l'incident à une bataille, pour eux invisible, entre les esprits du feu et les maleachs. Si les apparitions se déchaînent tout à coup contre eux, sous forme de monstres hideux et en outre malfaisants qui les frappent, ils en concluent que les esprits du feu viennent d'être vaincus et que les apparitions sont des maleachs dont ils reçoivent les désagréables horions.

Au lieu de réfléchir, ils se bornent à panser leurs meurtrissures, et ils se recommandent de plus belle à la protection de Lucifer. Cet endurcissement dans l'erreur peut paraître invraisemblable ; mais il ne faut pas oublier que la secrète religion palladique s'empare graduellement de l'esprit de ses fidèles et ainsi les aveugle de la façon la plus complète.

En me quittant, Justus Hoffmann me disait :

— Somme toute, nous avons été fort malmenés par les maleachs ; mais ce qui me console, c'est qu'en définitive l'avantage, dans cette escarmouche entre nos bons esprits et ceux d'Adonaï, les nôtres ont eu évidemment la victoire et nous vengent à cette heure dans les cieux infinis... Avez-vous constaté avec quelle soudaineté et quelle puissance nous avons été finalement débarrassés de nos persécuteurs par les légions invisibles de notre Dieu?...

Je ne lui répondis pas, tant je fus stupéfait d'un tel raisonnement ; mais, franchement, peut-on rêver un tel degré d'aberration ?

CHAPITRE XXII

L'Hystérie et les hystériques.

Le lecteur chrétien sait, maintenant, à quoi s'en tenir en ce qui concerne le spiritisme et ne se laissera plus duper, d'un côté par les charlatans, de l'autre côté par le démon. Il comprend aussi combien se livrer à ce genre d'exercices est dangereux au point de vue moral et spirituel, et



combien l'Eglise a raison de s'élever contre ces pratiques; il se rappellera, en effet, que les pseudo-spirites ouvrent la voie aux Vocates Procédants, que des Vocates Procédants aux Vocates Elus, il n'y a qu'un pas vers l'enfer, et que ce pas est vite franchi. Il faut quelques secondes à peine sur cette pente pour se damner et perdre son âme, peut-être à jamais, si la miséricorde divine infinie n'intervient pas au moment suprême; enfin, il aura toujours présent à la mémoire le petit tableau suivant qui lui résume la progression des phénomènes obtenus :

Pseudo-Spirites : Jongleries pures et attrape-nigauds.

Vocates Procédants : Rien du tout d'abord; puis, le diable se mettant en frais, quelques effets d'apparence rassurante : coups frappés, écritures, etc., etc.; puis, dans une deuxième période, aux phénomènes précédants se joignent des lumières vues dans l'obscurité, des mains invisibles, quelquefois des éclats insolites de voix; dès lors, le diable est là, représenté par un ou plusieurs de ses acolytes, il n'y a plus à en douter; enfin, des gestes et de la pantomime, le diable passe aux actes; ce sont des objets qui se trouvent ou tombent sans qu'on les attende; un secours porté dans telle ou telle occasion, et aussitôt alors et par une maladresse dont est coutumier l'esprit maudit, à cause de son empressement à vouloir définitivement enlever et saisir l'âme qu'il convoite, comme s'il trouvait que cela tarde trop, arrivent des brutalités inattendues, l'offre d'un pacte, qui d'ordinaire surprend, épouvante, mais auquel échappe bien rarement celui qui dans son antichrétienne obstination a poussé les choses jusque-là. Alors, il fait partie des *Vocates Elus.*

Lecteur catholique, fuyez le spiritisme, et craignez-le comme l'enfer lui-même, dont il provient.

Mais il me faut, il en est temps, quitter ce spiritisme, sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire si l'on voulait entrer dans tous les détails. Cela est malheureusement impossible dans une publication comme celle-ci, forcément limitée; et j'ai besoin, continuant ma route d'enquête, de démasquer le diable dans d'autres de ses opérations.

A ce point de vue, hystériques et démoniaques vont me fournir des sujets inépuisables d'observations et de découvertes, au double flambeau de la religion et de la science, celle-ci si lumineuse, quand elle s'appuie sur celle-là.

Mais, pour en arriver aux démoniaques proprement dits, pour que le lecteur puisse bien comprendre ce que je lui dirai de ce qui les différencie très nettement et les sépare d'avec les hystériques, pour que je puisse lui raconter avec fruit ce que j'ai vu et observé chez les lucifériens, il me faut tout d'abord lui faire toucher du doigt ce que c'est que l'*hystérie.*

Un grand problème se dresse en effet, tout d'abord, au seuil de cette



Les derviches hurleurs. — La petite fille a deux ans à peine; raidie, catalepsiée, on la couche par terre, et le vieux cheik piétine son corps, sans l'écraser, au milieu des hurlements des derviches. (Page 672.)

question, problème dont la solution apparaît différente et entièrement opposée suivant l'opinion que l'on se fait. Pour les uns, il y a des hystériques seulement et pas de démoniaques ; l'obsession et la possession, si nettement définies et reconnues par l'Eglise, ne sont pour eux que leurre et erreur. Pour les autres, dans l'hystérie il y a une limite où se termine le naturel et où le supranaturel commence, supranaturel qui pour eux est bien près du merveilleux simplement, c'est-à-dire de l'ordre de choses que la science arrivera à expliquer un jour.

Des deux opinions, on le voit, l'une nie carrément l'intervention diabolique, elle est intransigeante sur ce point; l'autre, opportuniste, admet la possibilité, à un moment donné, de l'intervention du surnaturel, au sujet duquel, d'ailleurs, elle évite de s'expliquer nettement; à l'Eglise qui lui dit « possession », la première répond « hystérie » ; et la seconde dit : « peut-être bien que si, peut-être bien aussi que non. »

Eh bien, elles se trompent toutes deux.

Comme nous allons le voir, hystérie et obsession ou possession, peuvent, il est vrai, se rencontrer ensemble chez le même individu ; un boiteux peut être à la fois et par hasard bossu ; mais ce n'est pas là la règle, bien au contraire.

L'hystérie est une maladie médicale, qui relève de la médecine et de la médecine seule ; la possession est un état spécial qui n'a rien à voir avec la maladie et relève de l'Eglise, et de l'Eglise seulement ; et jamais, au grand jamais, l'hystérique ne deviendra ou ne sera possédé, parce que hystérique ; pas plus que le possédé n'est un hystérique, en quoi que ce soit. Il y a là, entre les deux, un abîme, une différence nette et caractéristique, au sujet de laquelle aucune confusion ne peut être établie, si ce n'est par ceux qui ont intérêt à l'établir par haine de l'Église et pour essayer de la surprendre en défaut.

Enfin, — tandis que dans la possession, tout est supranaturel et inexplicable autrement que par l'intervention du Maudit, tandis que tout renverse les lois ordinaires de la nature, — dans l'hystérie, au contraire, tout est naturel, physiologique, tout s'explique simplement, disons-le, par un seul mot que nous expliquerons : *inhibition ;* et il n'y a pas dans cette maladie, ordinaire et banale, rien qui s'approche du surnaturel ou le côtoie seulement.

Un premier fait va l'établir immédiatement.

L'hystérie se diagnostique et se soigne médicalement. Grâce aux remèdes, à l'hygiène peut-être plus encore, elle s'améliore quelquefois, mais ne guérit, absolument, jamais; c'est une folie circulaire du système nerveux et principalement du grand sympathique, qui revient par périodes, puis disparaît, mais pour un temps seulement ; c'est une maladie, en un mot. Il en est tout autrement de la possession : celle-ci ne cède jamais aux remèdes, qui sont sur elle sans action ; mais en revanche elle disparaît totalement, dans la grande majorité des cas, sous l'influence de l'exorcisme, et dès qu'il plaît à Dieu. En tous cas, lorsque le possédé est délivré, il l'est bien ; et, — tandis que l'hystérique, même dans ses périodes de calme, porte sur sa figure et dans son habitus le cachet indélébile de la maladie qui le tient, dont l'état anormal habituel de son système nerveux est la cause, *traîne* en un mot sa vie durant, — le

possédé, au contraire, dès sa délivrance, se retrouve du jour au lendemain dans son état normal.

Le possédé n'était donc pas un hystérique, et réciproquement.

Voilà une première différence très nette, il me semble; l'argument est topique, et je crois difficilement qu'on le puisse réfuter.

Mais, quelque décisif et victorieux qu'il soit, il me plaît de ne pas m'en contenter; je ne veux pas qu'on puisse dire de lui : *testis unus*. Je prétends maintenant suivre savants et médecins sceptiques sur leur propre terrain, les y battre et démontrer, par l'observation absolument scientifique des faits, d'un côté la maladie, de l'autre la possession.

La question est trop grave pour que le lecteur ne m'accorde pas toute son attention. Qu'il ne s'effraie pas, je serai clair, d'une clarté absolue.

Etudions l'hystérie, celle qu'on a appelée la grande névrose, d'abord. Voici comment il faut la comprendre. Quelques mots expliquant le fonctionnement du système nerveux seront nécessaires pour cela.

Je peux, si je veux, prendre ma plume et écrire, puis la reposer sur mon encrier, mais je peux aussi ne pas le faire; je peux me lever, marcher, courir, mais je peux aussi rester assis, ou m'arrêter; tous ces actes sont des mouvements sur lesquels j'ai une autorité absolue, directe et immédiate, que j'exécute aux moyens de muscles, appelés muscles à fibres striées, d'une structure anatomique spéciale, définie et très connue.

Mais, si je puis accomplir ces actes, il en est d'autres que je ne puis ni accomplir ni empêcher de mon plein gré, à l'état normal. Ces actes de la deuxième catégorie sont, pour n'en citer que quelques-uns, les battements de mon cœur, la digestion de mon estomac et les mouvements péristaltiques de cet organe; les secrétions de mes glandes, etc., etc..., toutes choses dont les agents de mouvement sont aussi des muscles, mais d'une structure autre que les précédents, à fibres lisses, d'une structure anatomique spéciale donc aussi, mais maldéfinie et peu connue.

Ces deux ordres de phénomènes que je viens de signaler, sont les deux caractéristiques principales de la vie qui se manifeste donc : 1° *par les fonctions de la vie de relations;* 2° *par celles de la vie végétative.*

A ces deux ordres de fonctions, dont les agents sont, nous l'avons vu, deux systèmes de muscles différents, correspondent aussi deux systèmes nerveux différents : l'un, qui règle la vie de relations, *le système nerveux cérébro-spinal,* composé d'un ensemble complet, le cerveau, la moelle épinière et les nerfs; l'autre, qui règle la vie végétative, *le système nerveux du grand sympathique,* composé de parties mal connues encore et insuffisamment précisées quant à leur structure et à leur action.

La science a profondément pénétré dans la connaissance du système nerveux cérébro-spinal et a fait dans ce domaine des acquisitions définitives.

Dans l'ordre anatomique, on y a notamment découvert les *départements moteurs*.

On a reconnu que le cerveau et son prolongement, la moelle épinière, sont composés de deux substances, l'une grise, l'autre blanche, diversement disposées par rapport l'une à l'autre suivant les régions, mais dont la caractéristique principale est, pour la substance grise, d'être l'organe actif ; et pour la substance blanche, l'organe passif ; en d'autres termes, la substance grise est une pile électrique, dont la substance blanche est le conducteur.

Deux structures différentes correspondent à ces deux fonctions. La substance grise se compose d'amas de cellules appelées pyramidales gigantesques, à cause de leur forme bien caractéristique ; la substance blanche, au contraire, de fibres longues, de fils en un mot, destinés, par les nerfs qui la continuent et se rendent dans tous les muscles, à transmettre l'ordre élaboré dans la substance grise aux muscles chargés de l'exécuter.

Des organes spéciaux, de terminaison des nerfs dans les muscles ou dans la peau, permettent aux premiers et à cette dernière de recevoir les impressions centrales ou de renvoyer au centre les sensations périphériques, de façon à ce que le circuit soit complet dans le domaine de la vie de relations.

On a été plus avant dans ces découvertes. On a trouvé dans le cerveau des zones particulières de localisations de telle ou telle fonction. On a vu, par exemple, que, à telle partie de telle circonvolution cérébrale, correspond l'origine de tel ou tel mouvement du bras ou de la jambe, pour préciser ; si bien que, si ce point, gros comme une tête d'épingle, vient à être malade ou blessé, aussitôt la fonction correspondante disparaît, ainsi que la possibilité d'exécuter le mouvement dépendant du groupe de cellules de la région ; ce groupe de cellules est en définitive l'aboutissant des ficelles motrices du bras et de la jambe, comme aussi le point de départ du mouvement de ces ficelles, chez le pantin humain. On a enfin reconnu que ces ficelles s'entrecroisent, et que le cerveau droit commande au côté gauche du corps, et réciproquement.

Puis, on s'est livré à une dissection physiologique, plus curieuse peut-être encore, et d'une finesse vraiment admirable. On a étudié et l'on a trouvé, jusqu'à un certain point, le fonctionnement de ce cerveau moteur, tel que je viens de le décrire ; et je vais faire comprendre, par un mot le plus banal du monde, ce fonctionnement.

L'exemple montrera comment le cerveau acquiert une idée et la transforme en un mouvement.

Voyons le chemin que suit l'idée et le travail cérébral qui va se faire pour en arriver à l'acte, au mouvement,

Nous allons prendre le mot *cloche*, si vous le voulez bien.

Voici une *cloche*, par exemple. L'enfant voit pour la première fois une *cloche :* instantanément, il acquiert une *notion visuelle;* une image s'est empreinte sur sa rétine, qui l'a transmise au centre cérébral auquel elle est plus spécialement destinée. Mais cette notion est banale et ne lui dit rien.

Plus tard, l'enfant entend sonner une cloche, qu'il ne voit pas ; il acquiert alors une *notion acoustique* : un son a frappé son tympan, qui l'a aussi transmis au centre cérébral de destination ; mais cette deuxième notion est encore *quelconque*, c'est un son. Puis, un jour, il voit remuer une cloche et entend le son qu'elle rend ; aussitôt quelque chose se passe en lui d'inexplicable, son *moi* se manifeste, *un jugement* se fait de la réunion des deux sensations ; il *sait*, il a conscience que ceci fait cela, les deux notions visuelle et acoustique, jusqu'alors séparées et indifférentes, se sont rejointes et fondues, tellement que maintenant, quand il entendra sonner, *cérébralement* il se représentera la cloche, dont il verra et évoquera l'image, et quand il verra une cloche, *cérébralement* il s'en figurera et en entendra le son.

Mais jusqu'ici il n'aura pas encore le mot. Pour lui, la cloche sera *ding-ding* ou *dong-dong;* mais elle ne sera pas encore *la cloche.*

Pour cette nouvelle acquisition qui complètera le cycle total de l'idée, il sera nécessaire que le père ou la mère prononcent fréquemment le mot « cloche » à l'ouïe du son où à la vue de l'objet, en attirant dessus son attention. L'enfant le répétera d'abord, en bégayant, c'est-à-dire en *boitant* de la langue ; il dira *cosse*, *closse*, *coche*, jusqu'à ce que l'imitation complète, l'habitude aidant, lui fasse prononcer *cloche*, lorsque ses muscles gesticulateurs du langage articulé seront dressés.

Alors il aura non seulement le mot, mais l'accent, c'est-à-dire la façon de le prononcer. Dès lors aussi le cercle sera complet, et son esprit se promènera sans peine du mot à la chose et de la chose au mot. L'idée s'affinera, se perfectionnera, se complètera plus tard, en différenciant entre elles les cloches différentes et les différents sons.

Ce que je viens d'exposer est si vrai, le cerveau est tellement habitué à cette forme d'acquisition, que, toute la vie, la trace en reste chez l'homme dans le phénomène de la mémoire. C'est ainsi que, pour débiter ou raconter quelque chose, les uns, tandis qu'ils parlent, se figurent *cérébralement* voir et lire la feuille de papier sur laquelle ce qu'ils disent serait

écrit ; les autres, au contraire, entendent *cérébralement*, pendant qu'ils parlent, prononcer et souffler en quelque sorte à leurs oreilles les mots et les tirades qu'ils vont débiter.

De là, deux manières chez l'orateur : le premier est un *visuel*, et le second un *auditif*.

Cette expérience est des plus simples à pratiquer, et chacun peut, très facilement, la répéter sur soi. Imaginez-vous que vous « récitez » quelque chose, et tout de suite, en parlant, vous verrez ou vous entendrez *cérébralement*, vous serez un *visuel* ou un *auditif;* et, j'ajoute qu'il vous sera absolument impossible de vous rappeler quelque chose, sans invoquer la vue cérébrale ou l'ouïe cérébrale.

A cet égard il n'y a pas d'indifférents.

N'est-ce pas que ce sont là d'admirables et très précises choses, et qu'il n'est que juste de rendre à notre science française ce qui lui est légitimement dû, c'est-à-dire une part prépondérante dans ce mouvement en avant de connaissances et d'exploration dans l'œuvre du Créateur ? Mais combien aussi n'est-il pas surprenant et pénible de constater qu'un grand nombre de savants, frappés véritablement d'une inconcevable obnubilation intellectuelle, s'obstinent, comme hallucinés par l'esprit des ténèbres, à se baser sur de si remarquables et si géniales découvertes pour en tirer des conclusions absolument fausses?

De ce que, en effet, les circonvolutions cérébrales frontales ascendantes et pariétales descendantes sont le siège de localisations de certains mouvements, ils en ont immédiatement conclu que les cellules qui les composent corticalement *sécrètent* ce mouvement par une action physique ou chimique, et que l'âme, par conséquent, n'existe pas, n'est que la résultante d'actions naturelles du jeu des organes matériels et de leur vie.

Et quel bel argument pour le matérialisme contemporain ! Tel un singe, tournant autour d'un piano depuis des siècles fermé, et dont la vue l'obsède (cerveau et moelle épinière) ; l'ouvre tout à coup et à force de peine ; puis, découvre les touches (circonvolutions cérébrales et zones grises motrices) et les essaie l'une aprés l'autre, constatant que cela remue au moyen de leviers de communications (substance blanche et nerfs), et que cela sonne (mouvement résultant) ; puis, s'émerveille de ce qu'il a découvert, et s'écrie : « Ce piano s'est créé tout seul, il est là de toute éternité, et les touches *sécrètent* le son que j'entends. »

Voilà réduits à leur plus simple expression la théorie et l'argument des libres-penseurs, qu'on pourrait, on le voit, appeler plus expressément et sans crainte de se tromper : des *imbéciles-penseurs*.

Mille fois imbécile, en effet, celui qui ne sent pas que, à côté de tous

les mots que tout à l'heure ma plume traçait pour expliquer les opérations cérébrales, le mot *âme* venait de lui-même se placer, et qu'il m'a fallu un réel effort volontaire de style pour l'esquiver et lui échapper, vainement d'ailleurs ; l'âme éclate, elle s'impose, elle luit à travers toute cette trame anatomique et resplendit pour en faire comprendre et la vie et la splendeur.

Qu'est-ce que cette mémoire ? Qu'est-ce que ce *jugement*, surtout, qui permet de *comprendre*, de faire naître une *idée* de la comparaison de deux sensations, si ce n'est l'âme divine, qui se sert d'organes matériels pour faire agir la matière, et la diriger ?

Et qui ne sent aussi que tout ce mouvement, toute cette action, toute cette vie de relations est volontairement et judicieusement réglée par le cerveau, intermédiaire et organe de l'âme, laquelle compare, juge et dirige ; et que, si une lésion de l'organe supprime la fonction, une lésion de l'âme, un trouble seulement psychique, sans lésion, sans maladie, sans maladie anatomique, la supprime aussi ou bien la laisse, mais alors sans direction, sans contrôle, sans justification ; et que, si, une fois la matière détruite, l'homme disparaît matériellement, il peut disparaître aussi intellectuellement, comme dans la folie, par exemple, où il n'y a pas la plus légère altération dans la matière, et où, néanmoins l'homme n'existe plus, où il ne subsiste qu'un animal qui vit et végète, anatomiquement seulement, dans un corps d'où l'âme est absente, momentanément ou à jamais ?

Il est juste aussi de dire que les prétendus libres-penseurs ont montré eux-mêmes, par la continuation de leurs recherches, que ce matérialisme qu'ils affichent si haut et affectent de clamer si fort, est tout simplement de l'anticatholicisme, de l'irréligion voulue, et qu'au demeurant, dans le fond de leur âme et conscience, quelque boueux que soit ce fond, il y reste une parcelle propre, et que de leurs vaines déclarations ils ne croient pas un traître mot.

Il y a, en effet, dans ce piano humain sur lequel tape aujourd'hui à tour de bras, histoire de faire grand bruit, le singe dont je parlais tout à l'heure, tout un côté mystérieux, tout un coin inexploré, que le facteur divin ne veut pas encore, paraît-il, que l'on découvre ; peut-être un jour seulement, dans les temps à venir, il permettra d'en analyser une corde, si toutefois cela lui plaît ; et ce coin inexploré, c'est le cerveau antérieur, ce quelque chose de derrière le front, où d'instinct l'homme sent que, sous les touches au moyen desquelles se révèle plus directement la pensée, l'âme siège, l'âme, ce cerveau pensant qui le fait homme, de singe qu'il veut être, et bien qu'il en ait.

Ce coin, la science, se targuant de scepticisme, essaie, depuis des

siècles, de lever le rideau qui le cache, et depuis des siècles, aussi, elle s'y brûle les doigts. L'acharnement qu'elle y met prouve, à lui seul, qu'elle n'est pas tant que cela sa propre dupe, et qu'elle est loin d'être satisfaite de sa théorie de l'homme mécanique et de sa vie, résultante du jeu de ses organes, eux-mêmes résultants de conditions chimiques et physiques réalisées aux hasards de l'aventure, de l'espace et du temps.

Je viens de résumer, d'une façon aussi claire et aussi précise que possible, les premières connaissances qui nous sont nécessaires pour comprendre l'hystérie, la folie et la possession ; et j'ai donné la solution de la première portion du problème, l'explication de la vie de relations : un cerveau, intermédiaire et agent de l'âme, qui, par sa substance grise, active, commande ; dont les ordres sont transmis par des nerfs et exécutés par des muscles ; tout cela, dirigé, ordonné, discipliné et soumis à une volonté, émanation de l'âme, qui, lorsqu'elle disparaît, réalise l'homme matériel, la brute, vivante encore, mais inconsciente et incoordonnée.

Il me faut maintenant, et de la même façon, expliquer et exposer la vie végétative, par laquelle j'arriverai directement à l'hystérie.

Ici nous pénétrons en plein inconnu : tandis que la physiologie et l'anatomie du système nerveux cérébro-spinal ou de la vie de relations sont bien connues, il n'en est plus de même pour celles du système nerveux de la vie végétative ou grand sympathique.

Dans ce domaine, plus de cerveau, plus de moelle, mais seulement de petits amas de substance grise nerveuse, connus sous le nom de ganglions, disséminés au centre même des tissus qu'ils innervent, mais sans qu'on sache rien de leur structure précise ni de leur disposition. Tels sont, par exemple, dans le cœur, les ganglions connus sous les noms de ganglions de Ludwig, de Remack et de Bider.

Ces ganglions, composés de substance grise, sont évidemment des centres actifs et moteurs, puisque tel paraît être le rôle de cette substance ; mais comment agissent-ils ? Tel est le problème. Comment transmettent-ils leurs ordres aux tissus ? Autre problème. Sont-ce de petits cerveaux, répandus partout et qui ne possèdent que la faculté motrice ? ou sont-ce simplement des centres de décharge, des accumulateurs de volonté ? Sont-ils directement en rapport avec les centres cérébro-spinaux et subissent-ils leur influence ? ou bien sont-ils autonomes et indépendants ? Toute une série d'x se dresse là, auxquels la science moderne n'a pas encore pu répondre d'une manière satisfaisante.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont une action sur les organes de la

E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.





La procession sanglante de Djagghernaath. — Le char de l'idole s'avance; les uns s'accrochen par les épaules aux crocs dont les jantes des roues sont garnies; d'autres se mutilent d'autres se font écraser une jambe, un bras ou la tête, par le char. (Page 680.)

vie végétative, et qu'ils président dans une certaine mesure à leurs mouvements et à leurs fonctions.

Mais, — tandis que le cerveau pensant coordonne d'une façon très nette et dirige toute la sphère de relations, tandis qu'il en surveille les actes et les mouvements de telle sorte que ces actes et ces mouvements sont calmes, réfléchis, ont une cause et une raison, — d'autre part, toute la sphère végétative paraît échapper à cette action cérébro-spinale centrale, qui n'agit sur elle que d'une façon médiate et indéterminée. Le

cœur bat, l'estomac digère, indépendamment du cerveau, indépendamment de ses ordres et de sa volonté, et nous avons affaire ici véritablement à l'homme des prétendus libres-penseurs, à l'homme purement végétatif, à la bête dont les fonctions sont à la merci des conditions physiques, chimiques ou pathologiques du milieu ambiant, sans que le cerveau ait à intervenir et, dans le libre arbitre de l'âme, commander à la fonction physiologique ou à la maladie, en disant : oui ou non.

Il y a donc, on le voit très nettement, deux choses en nous : l'homme, l'âme, d'abord ; puis la bête, le cerveau et les ganglions sympathiques.

Les mêmes conditions et dissemblances que nous venons de rencontrer dans l'anatomie et la physiologie des deux systèmes nerveux, nous allons les rencontrer dans leur pathologie, c'est-à-dire dans leurs maladies.

Tandis que, en effet, les maladies du cerveau et de la moelle sont bien connues dans leurs causes comme dans leurs effets ; tandis que l'on sait parfaitement qu'à la lésion de telle ou telle zone, de tel département nerveux, de tel territoire médullaire nettement délimité, correspond telle ou telle maladie : à l'hémorrhagie territoriale du cerveau, par exemple, l'apoplexie mortelle ou la paralysie hémiplégique avec ou sans hémianesthésie, suivant la branche de la sylvienne atteinte dans les ventricules ou dans la capsule interne ou externe ; à la sclérose médullaire primitive ou consécutive, telle celle du faisceau pyramidal descendant, et suivant la zone malade, l'hémichorée post-hémiplégique, la contracture inguérissable, l'athétose ou les autres formes de tabes ; à celle des cornes antérieures de la moelle, l'ataxie ; tandis que l'on sait aussi que toutes ces formes, en apparence si diverses, des maladies médullaires procèdent au fond de la même lésion, sclérose conjonctive étouffant l'élément noble, ne varient dans leur expression phénoménale que suivant la zone atteinte et sont en définitive inguérissables, c'est-à-dire évoluent fatalement ; par contre, des maladies du système nerveux du grand sympathique on ne connaît encore rien.

Pas de lésions appréciables dans ce département nerveux, et pas de maladies précises, à symptomatologie nette et arrêtée, dans ce domaine non plus, où tout semble devoir se passer avec calme et tranquillité, deux qualités qui sont bien la caractéristique et l'apanage de la vie végétative et bestiale.

Mais voilà que tout à coup, au milieu de cette animalité végétative, et cela à l'insu même du sujet, inconsciemment et sans que le cerveau y prenne la moindre part causale, une tempête éclate soudaine et inattendue dans ce même domaine médullaire et organique jusque-là indifférent et passif. L'estomac ne digère plus ou digère trop, il ne mange

plus et pourtant il rend ; le cœur devient arythmique ; les secrétions se suppriment ou surabondent jusqu'à l'incontinence ; tout s'arrête brusquement, puis repart comme au pas de course, dans un désordre inexprimable et complet ; la vie végétative se bouleverse entièrement : des fonctions se suppriment momentanément, pendant que d'autres se créent ; des phénomènes extraordinaires se montrent, qui paraissent renverser toutes les lois de la nature ; des maladies en apparence formidables paraissent subitement éclater, qui tout à coup avortent ou disparaissent ; et tout cela pendant que, au milieu de ce déchaînement de la vie animale, le sujet qui en est le théâtre reste calme, sans fièvre, sans altération de la nutrition et de la vie, qui suivent leur cours normal, comme un petit ruisseau son cours tranquille au milieu et entre des torrents déchaînés.

Et, chose plus singulière encore, renversante, c'est que ce système nerveux maintenant en délire, qu'aucun cerveau n'est là pour pondérer et qui ne semble pas en relation avec le cerveau, va, tout à coup aussi, entraîner dans l'orbite folle de son incohérence le système nerveux cérébro-spinal tout entier.

Dorénavant, tout sera annihilé. Le cerveau pensant qui commande obéira ; système musculaire, système osseux, intelligence, conscience, tout sera annihilé et aux ordres de ces quelques ganglions animaux ; la vie intelligente sera suspendue, et, pour un instant, l'homme s'échappant à lui-même, descendra au rang de bête inconsciente.

Une maladie, la seule connue, du système sympathique vient d'éclater : c'est l'hystérie, que nous venons de dessiner à grands traits, et dans l'étude de laquelle il nous faut entrer maintenant.

Résumons tout d'abord, en un petit tableau très succinct, ce que nous venons d'exposer :

Chez l'homme, deux ordres de manifestations vitales : 1° celles de la vie de relations, soumises à l'empire de la volonté et dirigées par le cerveau et la moelle épinière ; 2° celles de la vie végétative, inconscientes à l'état normal, automatiques et en apparence dirigées par des amas de substance nerveuse, disséminés dans les tissus des organes. Ces deux ordres de manifestations évoluant synchroniquement, mais en quelque sorte indépendamment les unes des autres ; puis, tout à coup, sous l'empire d'une maladie du deuxième système, toute la sphère vitale bouleversée et soumise à l'action incohérente du grand sympathique en quelque sorte atteint de folie. Telle est la façon dont, dans son ensemble, il faut comprendre l'hystérie.

Voyons-la se produire maintenant, étudions-la, et nous verrons bien que nous avons affaire là à une maladie, naturelle, malgré ses apparences

extraordinaires, et dans laquelle le supranaturel n'intervient aucunement.

L'hystérie est la folie de la vie végétative. Etudions-la.

Nous voici en présence de deux enfants, un petit garçon et une petite fille ; car l'hystérie est une maladie propre aux deux sexes, on le sait. Suivons-les, si vous le voulez bien, dans leur développement, et surveillons-en les péripéties diverses.

Un mot d'abord sur le père, la mère et les ascendants : des névropathes toujours, très souvent des alcoolisés ; en tous cas, des déshérités de la vie, des tarés intellectuels et matériels, congénitaux ou acquis ; de telle sorte que la descendance se ressentira fatalement, à un degré quelconque, des mécomptes intellectuels ou physiques des ataves.

Chez l'enfant, ainsi prédisposé, le surmenage intellectuel ou le vice précoce, le surmenage physique, l'énervement, résultats communs d'une éducation morale et hygiénique mauvaise, par trop de sollicitude méticuleuse, de bien-être, ou par trop d'abandon, de laisser-aller, par pauvreté.

Dans ce milieu, le système nerveux évolue, inapte encore à se conduire lui-même, mais prêt à subir admirablement les impressions internes ou extérieures; et, sans tarder, éclatent les premiers symptômes caractéristiques de son instabilité et de son état précaire : inaptitude au travail, difficulté de l'assimilation intellectuelle, à côté d'envolées subites inexplicables, suivies d'affaissement, migraines, douleurs diverses, tics ; telle est la première symptomatologie, l'expression phénoménale du futur hystérique. En même temps, le caractère se ressent de l'incertitude de l'élément nerveux. L'enfant ne sera pas comme ses camarades. La gaîté franche et turbulente de son âge sera remplacée chez lui, ainsi que le chagrin, par des alternatives de bouderie et d'éréthisme hilarant, des bouffées de rires comme des bouffées de pleurs, subintrantes, ou saccadées, mais toujours incontinentes, sans rime ni raison ; à une affectivité sans borne ni cause, succédera une horreur aussi inconsidérée. Tout cela évoluera sans règle fixe, sans pondération, mais comme dans un perpétuel à peu près.

Le physique naturellement suivra le moral ; l'enfant graine-d'hystérique poussera mal et encore à côté. Aux couleurs disparues ont succédé un teint pâle, avec des alternatives de rougeur et de décoloration, toutes deux outrées ; la peau s'est amincie comme chez le vieux, tandis que la partie supérieure du crâne s'est outre mesure développée au détriment de la face et des mâchoires ; le nez s'est effilé, et les oreilles se sont écartées de la tête, de chaque côté du front bombé, au-dessous duquel,

profonds dans l'orbite, scintillent maladivement les deux yeux, aux sclérotiques bleues. L'arbrisseau tout entier est chétif, malingre, rabougri, tout en étant démesurément grandi, et noueux aux articulations, tout en restant droit. Singulier contraste, vivant paradoxe, qui prélude par là à la folie névrosique de plus tard.

Dès lors, en effet, le terrain est préparé, l'éducation a ensemencé et les premiers bourgeons paraissent ; la maladie installée va faire soudainement irruption.

Jusqu'ici toute la symptomatologie s'est bornée à une impressivité extraordinaire de la sphère sensitive, et aucun phénomène ne s'est encore produit qui puisse permettre de dire : « Ah ! voilà de l'hystérie ! » C'est plutôt un état de nervosisme général exagéré, lorsque tout à coup, et sans cause appréciable ou raisonnable, la première crise se produit.

Fruste encore, et rapide, fugace, elle est la silhouette, le fantôme seulement de la névrose, qui pour la première fois se montre avec une certaine évidence. Mais aussitôt la première crise d'entrée en matière passée, tout rentrera dans l'ordre instable, au moins pendant un certain temps.

Mais voici que le grand sympathique va entrer décidément en jeu, et aussitôt les principales fonctions de la vie végétative vont être atteintes. Un beau jour, et à propos de rien, l'estomac se détraque fonctionnellement ; il devient grognon, refuse toute nourriture, se contracte, se rétracte, ou bien s'enfle de gaz comme une outre pour s'affaisser aussitôt, ou bien encore, atteint de pica ou de boulimie, avalera de tout, outre mesure, aliments aussi bien qu'objets divers ; transformé en bazar hétéroclite, il fera tout de travers son choix parmi les choses qui l'encombrent, rejetant les aliments qu'il devrait digérer, pour conserver les objets nuisibles qu'on sera obligé d'expulser de force de son contenant. Le pain sera pour lui une chose devenue insupportable ; la présence d'une simple mie le fera tordre, comme brûlé par l'acide le plus violent, tandis que les choux, les coquilles d'amandes, tous les détritus en un mot indigestes, passeront comme lettres à la poste. L'intestin, bien entendu, suivra les mêmes errements ; puis, c'est le cœur, comme ivre, qui battra la chamade sans rime ni raison, occasionnant de violentes douleurs et des palpitations ; le foie, les reins, les glandes diverses, se mettront aussi de la partie, pour sécréter ou se tarir à tort et à travers.

Dès lors, c'est fait ; toute la sphère végétative du grand sympathique est prise, et l'incohérence fonctionnelle commence de ce côté : l'hystérie est faite.

Voici que tout d'un coup, en effet, la première crise sérieuse et caractéristique a lieu. On ne peut plus s'y tromper, et d'un seul coup, sans transition aucune, le système nerveux cérébro-spinal que nous connais-

sons bien maintenant et dont nous pouvons montrer les modifications et les comprendre, ce système nerveux cérébro-spinal, qui devrait commander à tout l'organisme, tout pondérer, étant ordinairement hors des atteintes du grand sympathique, est subitement englobé dans la danse macabre, est atteint de folie à son tour, et, pendant les crises et même dans leurs intervalles, va être à son tour déséquilibré. Alors, l'hystérie bat son plein. La crise que nous allons décrire va nous montrer cela bien.

Voici, en effet, les caractères et l'expression phénoménale de la crise hystérique :

Quelques heures avant qu'elle n'éclate, le malade se sent dans un état tout particulier : il a des vertiges, des éblouissements ; il lui semble que sa tête est vide et que l'intérieur résonne et vibre ; les oreilles bruissent et bourdonnent ; puis, des bouffées alternatives froides et chaudes, montent à la face, laquelle se couvre de sueurs perlées et mates, tandis qu'elle se congestionne vivement ou pâlit ; les mains aussi deviennent mates, et la peau s'horripile. Alors un sentiment de constriction naît aux tempes ; il semble que le front s'étreint d'une barre, tandis qu'un peu de céphalalgie diffuse se produit ; des bluettes, du scotome scintillant même, alternent, suivies de pandiculations, de bâillements, de pleurs. Au milieu de ces différents prodromes qui accusent l'attaque imminente, l'intelligence reste encore nette et lucide, sans la plus légère obnubilation. Puis, tout à coup, après une attente plus ou moins longue, brusquement l'attaque a lieu.

Une contrariété légère, un choc qui passerait absolument inaperçu dans la vie ordinaire, suffisent à la provoquer.

Alors, sans transition et coup sur coup, subintrantes les unes aux autres, les manifestations vont se dérouler.

C'est d'abord la boule, cette constriction particulière avec pinçure qui part de l'épigastre pour remonter jusqu'au larynx, pendant que se produit de l'étouffement et un sentiment comme de strangulation ; une giclée de salive liquide et très claire emplit la bouche en un seul jet ; puis, la bouche se dessèche aussitôt ; alors, immédiatement et sans transition, le malade a perdu connaissance. Si rien ne le retient, il tombe de tout son long sur le sol, et là, la convulsion va se produire aussitôt.

Il y a deux ordres de convulsions qui se suivent toujours et classiquement de la même façon. Les premières sont plutôt des contractures. Etendu sur le dos, on voit le malade serrer les poings, les pouces en dehors, raidir les bras en croix, tourner la tête sur une épaule ou sur l'autre, serrer les jambes, puis soulever lentement le milieu du corps, de façon à former un arc de cercle, dont la corde est le sol et les deux extrémités la tête et les pieds.

Tous ces mouvements sont lents, pénibles, douloureux ; c'est une contracture, une crampe générale, une raideur de tous les muscles du corps, qui constitue la phase dite de *convulsions toniques*. On dirait que le malade s'étend, s'étire à la fois avec une grande lenteur et une extrême énergie. A cette période, qui dure plus ou moins longtemps, en général quelques minutes, avec de très légères secousses du corps en totalité, succèdent immédiatement et sans transition les *convulsions cloniques*.

Celles-là affectent toutes sortes de formes et consistent en une série de mouvements, de gestes et d'actes désordonnés et en apparence tout au moins sans cohérence. Violemment tendu, l'arc nerveux et musculaire se détend brusquement, imprimant des vibrations d'amplitude et de vigueur différentes à la corde qui le sous-tendait. C'est ainsi qu'il faut comprendre le but et la cause des convulsions cloniques.

Alors, le malade se roule par terre, frappant alternativement le sol avec les différentes parties du corps ; il se contorsionne de diverses façons, jetant de côté et d'autre ses bras et ses jambes, comme une tortue mise sur le dos et qui s'essaie à se redresser; et c'est peut-être là qu'il faut en effet chercher la cause réelle des convulsions cloniques : un essai de l'hystérique, dont la crise de contracture, de congestion, de rigidité, de crampe, est terminée, de se ressaisir et de revenir à lui, mais inefficacement encore.

Ici encore interviennent ce que l'on appelle les attitudes passionnelles, c'est-à-dire exprimant des passions, mais mal esquissées encore à ce point de la maladie, et que nous allons retrouver tout à l'heure mieux dessinées et plus caractéristiques. Ces attitudes varient. On y rencontre d'abord la projection en avant du bassin (avec mouvement de casserole) qui est typique pathognomonique de l'affection qui nous occupe, et si expressive, — faussement expressive, disons-le bien vite, — qu'elle a été prise longtemps pour la caractéristique même de la maladie, que l'on considérait comme une maladie satyriasique, à cause de ce mouvement du bassin et des hanches, véritable danse du ventre, érotique en apparence.

Rappeler aujourd'hui cette idée ancienne et absolument erronée, c'est en montrer le peu de valeur et la classer définitivement dans les erreurs absolues. L'hystérie, le fait est démontré avec une rigueur scientifique absolue, et qui ne laisse place à aucun doute, est une maladie spéciale du système nerveux, et non du *tempérament*, dans le sens où ce mot se prenait jadis.

Après le mouvement de casserole, se rencontre la crucifixation. Cette convulsion clonique est banale. Jetez par terre une personne quelconque en état de relâchement complet, ou même un cadavre non encore rigide, et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les bras seront projetés en l'air,

écartés du corps, et la tête sera lancée sur une des épaules, sur laquelle elle semblera reposer. Je le répète, ce fait dont on a voulu faire une attitude est un résultat naturel du décubitus agité, une pose des plus ordinaires de la vie usuelle, où quantité de gens dorment ainsi, les bras en l'air ou en croix. Cette forme de décubitus est, en effet, une de celles qui reposent le mieux.

Je m'arrête ici dans cet exposé de ce que l'on a voulu appeler les attitudes passionnelles au cours de la crise. On le voit, ce sont tout au plus des ébauches d'attitudes, des esquisses, et rien de plus.

Pendant cette période, tout s'est détendu chez le malade ; aux contractures a succédé la flaccidité des muscles; la respiration jusqu'alors hoqueteuse arrêtée fréquemment en inspiration et la cage thoracique pleine d'air pour l'immobiliser et en faire un point d'appui résistant, la respiration, dis-je, devient suspirieuse et s'arrête au contraire en expiration, décongestionnant la face et les veines du cou jusqu'alors gonflées, bleuies ; le masque devient flasque, pâle, blafard ; et le globe de l'œil, jusqu'alors aussi en état de convulsion supérieure et de strabisme interne ou externe convergent, divergent ou opposé, redevient veule, au regard atone ; aux grimaces succède l'air hébété.

Tout, en un mot, annonce, indique la détente. Et la voilà bien, qui se produit rapidement, complète, totale; et sa caractéristique est que la *boule* a disparu. Le malade, en effet, ne porte plus à chaque instant la main machinalement à la gorge, comme pour en arracher cette maudite boule, remontée de l'estomac, et qui l'étouffe (boule qui n'est évidemment pas autre chose qu'une névrose momentanée et légère d'une des branches du phrénique). Alors aussi, aux mouvements incohérents succède le calme ; l'hystérique est étendu sur le sol, sans force, flaccide en totalité, pendant que de grosses larmes lui coulent des yeux, inondant sa figure, ou qu'une émission d'urines, d'une abondance quelquefois extraordinaire, a lieu sans qu'il en ait conscience.

Telle est la fin de l'attaque d'hystérie, de la crise à laquelle succède de l'abattement, du sommeil, une sorte d'hébétude qui se prolonge plus ou moins longtemps.

Disons, dès à présent, que la crise ne se reproduira plus qu'à un intervalle long, ou bien qu'elle peut se reproduire immédiatement et qu'on peut assister au spectacle, chez le même malade, d'une série de crises subintrantes les unes aux autres et qui se répètent avec les mêmes caractères. Cette sorte d'état dure quelquefois une heure ou deux.

Je viens de décrire au lecteur, en un tableau abrégé, mais d'une scrupuleuse exactitude scientifique, l'étiologie, c'est-à-dire les origines et la symptomatologie de l'hystérie. Il a pu suivre un malade depuis le début



Le bienheureux curé d'Ars couchait dans son pauvre grenier, sans lit, sous le toit auquel manquaient des tuiles. Là, le diable venait le tourmenter, le privant de sommeil, l'attaquant avec violence, lui donnant de grands coups d'escabeau à lui briser le corps. (Page 704.)

de l'affection jusqu'à la crise qui la caractérise et permet d'asseoir d'une façon définitive le diagnostic jusqu'ici réservé.

Jusqu'à présent aussi, avec moi, le lecteur trouvera qu'il n'y a rien de bien surnaturel dans tout cela, et qu'il est matériellement impossible de confondre un bon hystérique, bien et dûment hystérique, avec un possédé, et que ce n'est pas parce que l'hystérique fait quelques mouvements incohérents et des contorsions, qu'il viendra à l'idée de personne, sauf à des malintentionnés ou de parfaits ignorants, de le confondre avec un possédé.

Tout à l'heure, en parlant de la folie, dont il sera bon aussi de faire le diagnostic différentiel, parce que là encore l'opinion publique est pleine à cet égard d'idées fausses, absurdes, qu'il faut redresser à tout prix ; en parlant de la folie, dis-je, je montrerai là où elle se rapproche et là où elle s'écarte de l'hystérie et de la possession.

Hystérie, folie, possession, le lecteur aura eu sous les yeux les trois x du problème ; il saura à quoi s'en tenir et ne se paiera plus de mots au hasard ; et une fois de plus il aura vu la science des incroyants ne faire qu'expliquer ce que la religion a dit et découvert depuis des siècles.

Mais il me faut continuer cette étude préliminaire, et encore une fois je demande pardon au lecteur d'entrer dans ces détails techniques ; mais ils lui sont absolument indispensables, s'il veut comprendre quelque chose et faire œuvre d'intelligence catholique au milieu du fatras de pseudo-science matérialiste sous lequel on cherche à étouffer sa foi. C'est donc un petit effort d'attention que je lui demande encore ; il ne me le refusera certainement pas.

Voilà donc notre hystérique fait. Cela a commencé, on le voit, par une sorte d'apprentissage; puis, la névrose a fait ses premiers essais, ses débuts en quelque sorte sur la scène de la vie. D'abord, des prolégomènes vagues; puis, des phénomènes, des altérations dans la sphère végétative seule ; enfin, l'extension des symptômes à la sphère des relations.

Dans la crise classique que j'ai décrite, et à laquelle nous venons d'assister, la symptomatologie sympathique ouvre toujours la scène, et ce n'est qu'à sa suite que le système nerveux cérébro-spinal et les départements auxquels il commande entrent en jeu.

Mais, peu à peu, la névrose s'installe définitivement ; elle fait sien ce corps humain, cette économie, et va, ne s'arrêtant plus aux bagatelles de la porte, aux manifestations de la première époque, se montrer, avec une expression phénoménale un peu différente et plus compliquée.

Alors plus de crises ou presque pas, un état de malaise continu du grand sympathique caractérisé par tout un ensemble de névralgies, de douleurs, de troubles de fonctions (maux de tête, pleurodynies, gastralgies ou entéralgies diverses) etc., etc. ; et sur ce fond, qui n'est en réalité composé que de douleurs et non de lésions, va évoluer tout un état de choses particulier.

Tout à coup, en effet, un des bras (par exemple) de l'hystérique va devenir le siège d'une contracture localisée de certains muscles, mettons le biceps, et les muscles de l'avant-bras fléchisseur, ainsi que ceux des doigts ; et tout l'ensemble du système préhensif supérieur, épaule, bras, avant-bras et mains, va être raidi, contracturé, et dans un état d'impos-

sibilité fonctionnelle ; il restera raidi, étendu ou contracturé, et si solidement, si énergiquement, que nulle puissance humaine ne parviendra à le faire plier, sans briser les os et amener les plus graves lésions. Cet état absolument involontaire et que le malade ne peut empêcher de se produire volontairement, a une durée irrégulière, de quelques minutes à des mois et des années, et disparaît aussi brusquement qu'il est venu.

Au lieu du bras, ce peut être la jambe ou toute autre partie du corps; dans ces différents cas, les troubles fonctionnels varieront bien entendu avec la partie lésée.

A cette période, l'hystérie peut prendre les apparences de toutes les maladies des régions sur lesquelles elle se porte, c'est-à-dire desquelles le système nerveux est par elle faussé dans son action ; car n'oublions pas que nous avons affaire ici à des images de maladies, à une mise en scène qui en reproduit nécessairement, avec une remarquable précision imitative, tous les symptômes (puisque la maladie n'est en définitive qu'une physiologie exagérée ou diminuée et que c'est le système nerveux qui préside à cette physiologie), mais que nous n'avons pas affaire à une maladie réelle de la région, et qu'il ne se produit jamais de lésions anatomiques.

La preuve en est que, aussi brusquement qu'il est apparu, le trouble fonctionnel disparaît, quelle qu'ait été sa durée, et cela sans laisser de traces appréciables à sa suite.

Cette période de l'hystérie est la période cataleptique, laquelle au bout d'un certain temps se confond, s'amalgame avec sa précédente, de façon à ce que tantôt il y a crise et catalepsie consécutives, tantôt crise seulement, et tantôt catalepsie seulement sans crise; l'accès de catalepsie arrivant tandis que le sujet malade en a conscience, garde son entière lucidité d'esprit, ne perd à aucun moment connaissance et assiste à ce qui se passe dans son bras ou sa jambe, mais sans pouvoir l'empêcher ; absolument comme une crampe qui arrive et qu'il faut laisser passer.

C'est alors que se produisent souvent des erreurs de diagnostic, regrettables chez des médecins peu au courant et non prévenus.

Voici par exemple un homme qui tout à coup, au milieu de la santé la plus parfaite, se met à vomir des flots de sang ; il sue, maigrit et tousse ; ses joues se creusent; sa voix devient rauque, aphone complètement même ; l'auscultation enfin, chose plus curieuse encore, donne à l'oreille tous les signes stéthoscopiques de la phthisie à ses différentes époques : craquements secs, puis humides, sibilants, sous-crépitants, bruits caverneux, etc., etc..., pour les énumérer à vol d'oiseau. Tout y est en un mot, toute la symptomatologie de la phthisie pulmonaire, de la tuberculose au grand complet, sauf la maladie elle-même. C'est une phthisie

nerveuse hystérique, une fausse phthisie qui guérira seule et subitement.

Chez la femme, des phénomènes plus curieux encore se manifestent, de fausse parturition par exemple, mais sur lesquels nous n'avons pas à insister ; il serait sans intérêt de les décrire, maintenant que nous pouvons nous en faire une idée très nette par ce que nous savons de l'hystérie.

Il y a dans cet ordre de faits, on le comprend, une cause de méprises fréquentes et d'erreurs de diagnostic, dont il faut se méfier, et qu'il convient de contrôler toujours avec la plus scrupuleuse attention. Il suffit de les avoir signalés. Ce n'est pas un cours de médecine que je fais ici.

Pendant ce temps, l'hystérie suit son cours régulier et normal ; et au fur et à mesure qu'elle s'implante davantage, qu'elle entre plus avant dans l'économie, d'autres phénomènes vont se présenter et se dérouler.

Jusqu'à présent, nous les avons vu se dérouler presque exclusivement dans le domaine de relations et le domaine végétatif ; ils vont maintenant atteindre le cerveau lui-même et y produire des désordres momentanés.

Là encore, la névrose procédera par petits à-coups. Douleurs d'abord, éréthisme cérébral, puis phénomènes fonctionnels.

Le lecteur se rappelle ce que je lui ai dit de l'acquisition du mot *cloche* et des associations de sensations qui se produisaient ; eh bien, un des rôles de l'hystérie cérébrale va être de dissocier tout cela.

Des phénomènes principaux se produiront, montrant des atteintes partielles du cerveau ; puis, un autre phénomène suivra, montrant que le cerveau tout entier est atteint. Les deux premiers sont des dissociations fonctionnelles. C'est ainsi que tout à coup l'hystérique verra dans son cerveau une cloche, mais il ne pourra en prononcer le nom, c'est l'*aphasie ;* ou bien, prononçant le nom, il lui sera impossible de voir l'objet dans sa pensée, c'est la *cécité verbale ;* ou enfin il ne pourra, quoi qu'il fasse, s'en figurer le son, c'est la *cécité acoustique ;* en un mot, l'idée et la fonction seront dissociées en leurs éléments primitifs, dont un ou deux manqueront à l'appel cérébral lorsque le cerveau en aura besoin et fera tous ses efforts pour les évoquer et former le cycle complet de l'idée. Je n'insiste pas. L'autre phénomène, dont les deux premiers n'ont été que les prémices, les précurseurs, est l'obnubitation totale momentanée du cerveau : le *somnambulisme.*

Ainsi donc : prodromes, crise classique, phénomènes de catalepsie, puis somnambulisme, telles sont les étapes successives, les transformations par lesquelles passe une hystérie ; et jusqu'à présent encore nous ne trouvons là rien de surnaturel, rien de diabolique surtout.

Le *somnambulisme* va nous montrer maintenant ses secrets, curieux mais non mystérieux; on va le voir.

L'hystérie touche ici de près à une des fonctions de l'âme : elle annihile la personnalité, supprime la volonté comme le fait l'ivresse momentanément, en altérant le fonctionnement de l'organe, de la cellule nerveuse, qui sert à rendre tangibles et à transmettre les manifestations de ce coin du moi. L'homme à l'état de somnambulisme n'est plus conscient, il n'est plus lui, il n'est plus responsable, il est une machine animée mais irréfléchie, dont la volonté, la libre disposition de lui-même a sombré à son insu pour un certain temps.

Le somnambulisme est un état de sommeil, mais non, comme on le croit à tort et ainsi que le mot semble l'indiquer, un état de sommeil physiologique au cours duquel le malade dort, comme dort un homme au cours de la nuit par exemple. Le somnambule ne dort pas; ses yeux sont grands ouverts ; il va, il vient, il marche, mais il n'en a pas conscience ; il pense, il agit, mais sans conscience aussi ; c'est un automate qui veille et dont le moi est endormi.

Comme la catalepsie, le somnambulisme hystérique peut survenir et survient en général tout à coup accompagné des autres symptômes, ou seul, comme manifestation isolée de l'hystérie. Brusquement, en ce cas, le cerveau de l'hystérique s'obnubile, la volonté se suspend et l'état inconscient arrive en quelques secondes à peine, tandis que toute la machine humaine, cerveau et corps, vont continuer à fonctionner automatiquement : alors il se passe ce qui a lieu dans le rêve ; le cerveau trottant tout seul sans frein, ni bât, sans contrepoids, se promène, et le corps suit sans avoir conscience du temps, de l'espace, de la gravité ou de la légèreté de l'acte impulsif commis, sans se rendre compte du danger couru ou à courir; l'acte se commet tel qu'il est commandé et pensé par le cerveau.

Quel est le mécanisme de cette obnubilation momentanée, de même que quelle est la cause de tous les phénomènes que nous venons de passer en revue? Là est encore le mystère ; c'est une armoire en bois naturel et sans le plus léger secret, mais dont la science n'a pas encore trouvé la clef.

On comprend, maintenant, si les phénomènes de catalepsie et de somnambulisme se mélangent chez l'hystérique au même moment, combien la crise sera curieuse, et combien les actes et les mouvements qui se commettront ou s'exécuteront paraîtront singuliers.

A une rigidité et à une augmentation singulière de forces, qui paraîtront et seront en réalité extraordinaires, correspondront des actes en apparence extraordinaires aussi : des équilibres sur des toits, des murs, à des

hauteurs vertigineuses, impossibles sans le concours de cet état spécial; des tenues d'attitudes bizarres qui semblent défier la fatigue humaine et les lois naturelles; des actes passionnels enfin, admirablement exécutés, de colère, de plaisir, de haine, de crainte, de désir, d'érotisme même (bien que ces derniers tout à fait, je ne saurais trop le répéter, à titre absolument exceptionnel) se dérouleront; tout un drame ou une comédie, en un mot, où tout sera vrai, sauf la passion qui fera absolument défaut. Le malade, en effet, se réveillera tout à coup, sans le moindre souvenir et au milieu même de l'acte qu'il commet.

Inhibition, phénomènes d'inhibition, tels sont les mots que prononce la science; arrêt ou phénomènes de modification spéciale, voilà en effet comment il faut comprendre, en l'état actuel des recherches tout au moins, la série de ce qui s'observe dans l'hystérie. C'est un arrêt, une modification, en exagération ou en diminution, des phénomènes vitaux ordinaires, avec inconscience et non participation volontaire du sujet.

Chez l'hystérique, le drame se déroule en général silencieux; il est bien rare que la parole intervienne autrement que par interjections ou cris ou monosyllabes; encore est-ce l'exception.

On le voit donc, très nettement, l'hystérie est une maladie, rien autre chose qu'une maladie très régulière dans son cours; et l'on peut dire que tout irréguliers, intermittents, inattendus, incohérents que soient ou que paraissent les symptômes qui se présentent, ils ont un ordre, une suite; la maladie court son chemin avec une très régulière et très normale irrégularité.

Mais il y a encore dans l'hystérie un autre symptôme dont je n'ai pas encore parlé, que j'ai, à dessein, tiré hors de pair, pour le mettre bien en vue en lui consacrant d'ores et déjà quelques lignes. De même que dans ce que je viens de décrire, le lecteur a reconnu, en même temps que l'hystérie, l'*hypnotisme*, et qu'il a pu se dire: « Tiens, mais l'hystérie n'est que de l'hypnotisme naturel, non provoqué, inconscient, ou l'hypnotisme n'est que l'hystérie provoquée », et, ce pensant, il aura été absolument dans le vrai; de même, ce que je vais lui démontrer maintenant en quelques lignes le fera penser immédiatement à l'envoûtement et à sa réalisation, et là encore il aura raison. J'aurai à développer cela dans un chapitre particulier, à la VIIe partie de cet ouvrage.

Ces symptômes auxquels je fais d'abord allusion sont les altérations, les troubles fonctionnels de la *sensibilité*.

Voici ce qu'il faut entendre par là:

La crise d'hystérie s'accompagne toujours ou presque toujours d'une perversion de la sensibilité, caractérisée surtout par ce que l'on appelle

l'hémianesthésie, c'est-à-dire l'abolition absolue, complète de la sensibilité dans une des moitiés du corps.

On peut, en effet, brûler, couper, déchirer, tenailler cette moitié sans que le malade sente la moindre des choses, pas le plus léger contact ou chatouillement; mais, par contre, l'autre moitié du corps est absolument hypéresthésiée, c'est-à-dire que la sensibilité y est développée à un tel point, que le plus petit attouchement, le passage d'une simple et délicate barbe de plume sur l'épiderme détermine des douleurs atroces, déchirantes, qui font pousser des hurlements au malade. On dirait que la sensibilité entière la plus exquise du reste du corps insensible s'est réfugiée dans la moitié restée sensible ou s'y est déversée brusquement.

Quelquefois, ce phénomène de l'hémianesthésie ne se produit pas chez l'hystérique dans sa totalité et du premier coup; il y a d'abord des zones disséminées de perte de sensibilité sur le corps, des plaques d'anesthésie plus ou moins larges et plus ou moins confluentes, mais toujours d'un seul côté, bien entendu; le phénomène si connu du doigt mort est, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'embryon de la chose; généralisez-la maintenant, et vous aurez l'hémianesthésie totale des hystériques, telle que je viens de vous le décrire.

Mais, et c'est ici où j'appelle l'attention du lecteur, ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'hémianesthésie occupe très exactement et très mathématiquement la moitié du corps et qu'elle ne déborde jamais; elle suit une ligne géométriquement droite; enfin, *elle peut se transférer*, c'est-à-dire changer de côté brusquement.

Je signale seulement ce fait pour l'instant, mais sans y insister; nous le retrouverons à propos de l'hypnotisme, et nous le verrons être « la clef de l'envoûtement ».

J'en ai fini avec cette question de l'hystérie proprement dite, et j'ai cru devoir la traiter aussi complètement que possible, dans ses grandes lignes tout au moins; je le répète, son importance est capitale pour qui veut maintenant, se reportant en arrière au début de mes révélations, se rendre un compte exact de ce que je lui ai dépeint des pourritures, des tortures, des scènes d'abiose, de fakirisme, où des femmes se brûlent par morceaux, où des hommes se laissent pourrir en détail, etc., etc. ; il fera la part de l'hystérie possible, et il verra que peut-être le démon, lorsqu'il s'en sert, aide ainsi parfois aux pratiques cruelles de son culte.

Mais ici encore le lecteur évitera de tomber dans l'erreur et de mettre tout sur le compte de l'hystérie. Qu'il réserve son jugement un instant; car aussi bien, tout à l'heure, je lui donnerai, à propos de la possession, des moyens certains de faire la différence et d'établir nettement les limites.

Cette étude de l'hystérie se justifie donc et n'aura pas été inutile, je crois. Un petit tableau la rappellera au lecteur :

Hystérie. — Prédisposition atavique, — premiers symptômes du jeune âge, — crise, — manifestations de la jeunesse, — entrée en jeu du système nerveux cérébro-spinal, — manifestations de l'âge mûr, — contractures, — imitation de maladies, — hémianesthésie, — phénomènes cérébraux, — catalepsie, — somnambulisme.

Puisque à propos de l'hystérie je suis accidentellement revenu à cette Inde si curieuse, si suggestive, et qui a été en quelque sorte le point de départ dans mon enquête, je vais y rester un instant et montrer, à propos précisément de l'hystérie dont nous nous occupons en ce moment, combien ici encore tout diffère, tout s'aggrandit, tout se monstrualise, dans ce pays de Satan, à côté duquel comme étendue de territoire, comme population, comme nature, nous autres les Européens qui nous croyons d'une telle importance, nous ne sommes que pygmées et qu'avortons.

L'hystérie là-bas est monumentale, comme le reste; elle est grandiose et saisit tout un peuple au grand air et au plein soleil; elle se caractérise par des actes d'une sublime horreur, alors que chez nous au contraire elle est l'apanage de quelques névrosés seulement, hommes ou femmes qui la couvent à l'abri des murs, en serre chaude, sous une cloche à melon, avec des symptômes ridicules, une grimace, au lieu d'un coup de dent. Dans l'Inde, c'est la grande furie hystérique, l'épidémie de toute une race, la forêt qui couvre l'espace et vit; chez nous, c'est rien, moins que rien, une maladie de quatre sous, la fleurette qui pousse et meurt au coin d'un vieux mur. Arrière nos hospices où se contorsionnent quelques bonnes d'enfants en rupture d'anse du panier, soigneusement triées sur le volet pour de soi-disant études scientifiques, et place aux palais gigantesques, aux cérémonies énormes où deux millions d'hommes sont saisis par la névrose au même instant!

Tenez, regardez en plein Paris cet homme ou cette femme atteints de la crise. Quelques grimaces, les yeux blancs roulés en boule de loto, et c'est fini; mais franchissez les murs, allez seulement jusqu'à Constantinople, et les derviches tourneurs vont vous montrer déjà un spectacle bien autrement intéressant, une forme bien autrement curieuse de l'hystérie.

Mais il me faut tout d'abord, pour l'intelligence de ces faits, parler de ce que l'on appelle l'hypnotisme et la suggestion.

Nous savons déjà, en partie, tout au moins, ce que sont ces deux choses. Prenons en effet l'hystérie, telle que nous la connaissons avec toutes ses phases, et supposons que, au lieu de survenir naturellement chez un



Asmodée brandissait de la main droite un sabre de forme fantastique, et de la gauche tenait un objet étrange, dont la nature était difficile à reconnaître au premier coup d'œil; on eût dit l'appendice caudal d'un fauve de forte taille. (Page 711.)

sujet, elles soient occasionnées par une cause prise dans le sujet ou en dehors de lui ; et nous avons alors l'hypnotisme, qui n'est donc que l'hystérie artificiellement provoquée d'une façon ou d'une autre.

Chez tous les névropathes, d'abord, puis chez tout le monde, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, chez les animaux même, on peut provoquer des crises, déterminer la catalepsie ou le somnambulisme. Cela est scientifiquement, expérimentalement démontré. On amène ces états par des moyens différents, extérieurs au sujet; c'est ce que l'on appelle

pratiquer l'hypnotisme, lequel s'appellera *auto-suggestion*, si le sujet arrive à s'hystériser de lui-même par le seul effet de sa volonté, et *suggestion* tout simplement, si l'état hystérique est provoqué par le fait qu'un autre que le sujet aura commandé ou suggéré à celui-ci d'y tomber.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre depuis le début de cette étude a maintenant la clef de tout le passé et un avant-goût de l'avenir. Point n'est besoin de lui faire à présent l'historique embrouillé de toutes ces questions. Il comprend Braid, qui hystérisait ses sujets par la fixité du regard, la vue de près et la contemplation d'objets lumineux, tels par exemple une lumière intense, un objet en métal, la surface de l'eau brillante dans une assiette, etc.; il sait que ses successeurs ont eu tort de croire à un fluide, et que ce qu'ils attribuaient à l'action du fluide dit magnétique était simplement produit par l'effet moral des passes auxquelles ils se livraient, c'est-à-dire des gestes qu'ils exécutaient devant la figure du sujet, et par de l'auto-suggestion de la part de ce dernier; il a maintenant aussi une idée nette, appuyée sur une base scientifique, précise et indiscutable, de ce que c'est que l'hypnotisme et la suggestion pratiquée à notre époque.

Braidisme, magnétisme, hypnotisme, ne sont que les trois phases historiques des différents procédés dont on s'est servi pour amener, chez des hystériques avérés ou chez des névropathes prédisposés, la succession des phénomènes et des états que nous avons décrits à propos de l'hystérie.

Et on le voit, donc il n'y a ni fluide quelconque, ni magnétisme, ni moyen surnaturel quelconque, ni intervention merveilleuse en quoi que ce soit, dans les phénomènes si curieux, mais si naturels, que nous offre et qu'étudie la science moderne. Tout est terre à terre dans cette voie.

Prenez un hystérique ou un névropathe; qu'il s'habitue lui-même à cet exercice, et il s'auto-suggestionnera; habituez-le, et à votre instigation les phases de sa maladie se créeront et se dérouleront comme vous le voudrez et dans l'ordre qu'il vous plaira. Rien de plus simple et de plus compréhensible, et le lecteur a bien saisi. L'hystérie, et l'hystérie seule, est la cause et la clef de tout cela.

Mais il me faut serrer la question de plus près, et à présent que nous sommes campés en anatomie et physiologie et que nous sommes entièrement dégagés du merveilleux, il nous faut avancer sur le terrain purement scientifique et montrer le tableau de l'hypnotisme. Nous verrons où cela nous conduira.

Sans vouloir entrer dans l'étude approfondie des zones ou des points dits hystérogènes, je me contenterai de les signaler, en disant qu'il y a chez les hystériques des endroits du corps, variables et différents suivant

les sujets, sur lesquels un choc ou une pression détermine immédiatement l'état hystérique dans une de ses formes. C'est ainsi que la pression du vertex au sommet de la tête provoque la catalepsie ou le somnambulisme, celle du globe oculaire la crise de sommeil ou l'obnubilation cérébrale que nous connaissons.

On voit combien cela est simple : un hystérique se cogne quelque part ou serre par exemple son coude au corps, il bute du pied, et immédiatement la névrose est éveillée et entre en action. Peu à peu, par l'habitude et l'exercice consciemment exécuté, le malade arrive à s'éveiller par le seul effet de sa volonté ou encore par la simple suggestion d'autrui; l'exercice peut même avoir à un tel point dressé le sujet, que la suggestion agit sur lui, non plus immédiatement, mais à temps fixé et plus ou moins éloigné.

Examinons maintenant quels sont les phénomènes que l'on peut provoquer par suggestion ? A cette question il y a une seule réponse à faire : tous les naturels. On peut, en effet, provoquer chez le sujet tous les phénomènes naturels, les activer ou les retarder. On peut avoir une action même sur les fonctions et les organes de la vie de relations, sur lesquels le sujet lui-même, nous le savons, est sans action en temps ordinaire et dans l'intervalle de ses crises.

Que l'hystérique se soit hypnotisé de lui-même ou qu'il ait été suggestionné, voici dans quelle sphère d'action vont se dérouler les faits :

Il y a d'abord inhibition, c'est-à-dire perte de la volonté, de la conscience; le malade est en état de crise, il est devenu une machine; puis arrive la catalepsie, par elle le malade devient, en tant que pantin, en tant que système musculaire, une cire molle. Toutes les attitudes prises, tous les mouvements communiqués s'exécuteront automatiquement, sans arrêt ni fatigue; la contracture ou la détente s'opéreront à l'insu du sujet. Mais, tandis que par l'état cataleptique le mannequin seul est tenu, l'état somnambulique survient, par lequel l'homme pensant peut être dominé, ainsi que son âme elle-même.

Un auteur catholique dont l'autorité est incontestable et la science considérable, M. l'abbé Elie Méric, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne, a admirablement décrit ces différentes phrases dans un volume intitulé *le Merveilleux et la Science*.

Voici ce que dit le savant professeur :

« On plonge un sujet dans le sommeil par les procédés les plus simples, les plus faciles, les plus divers, et cet homme est à vous, comme l'argile est au potier qui la pétrit ; il est à vous comme l'esclave antique appartenait à son maître, avec un caractère aggravant d'infamie, car l'esclave antique, après avoir livré ses pieds et ses mains aux chaînes, gardait avec



l'honneur et la dignité de son âme, la fière indépendance de sa pensée ; la créature hypnotisée livre à la fois son corps et son âme, elle perd la défense suprême des âmes libres, elle abandonne sa volonté ; elle est à vous comme les animaux domestiques employés à votre service, avec cette différence que l'animal résiste quelquefois et que la personne hypnotisée ne résiste jamais.

« Par la léthargie et la catalepsie qui marquent les premières étapes de l'hypnotisme, on s'empare du corps inerte, insensible, inconscient d'un homme ou d'une femme ; par le somnambulisme qui le termine, on s'empare de son âme, on la domine, on la dirige, on la fait agir comme on subjugue, on dirige et l'on meut le corps lui-même, dans la flaccidité de la léthargie. On s'empare de l'imagination, et, par des hallucinations positives, négatives, mixtes, on trouble absolument et profondément ses rapports avec le monde extérieur. A son réveil, les yeux ouverts, marchant et agissant comme vous et moi, cette femme hypnotisée ne verra pas ce que je vois, n'entendra pas ce que j'entends, et elle verra ce qui n'est pas, et tout cela avec une conviction qui défie les négations, avec l'énergie du désespoir.

« On s'empare de la sensibilité générale de cette femme et de tous ses organes, et par une parole impérieuse ou caressante, l'hypnotiseur lui fait éprouver des sentiments et des sensations, comme si elle était affectée en réalité par les objets dont il évoque le souvenir. On peut ainsi lui donner les terreurs et l'effroi de la mort, l'ivresse et l'extase de la joie, les fureurs de la colère, les feux dévorants de l'envie, de la jalousie, de la haine, les sensations d'un délicieux breuvage et d'un poison détestable, d'une odeur infecte et d'un parfum suave ; une parole y suffit, la réalité n'existe pas.

« On s'empare, enfin, de sa volonté, on la dirige à son but, comme le tireur bande son arc et lance un trait. On lui commande, pendant son sommeil, de faire les actes les plus graves, elle obéira, sans jamais reculer, ni devant le crime, ni devant l'infamie : on lui commandera le vol, la calomnie, l'assassinat, le suicide même, elle accomplira l'ordre donné avec l'inflexibilité tranquille et l'implacable fermeté d'un automate. A son réveil elle a tout oublié, elle ne sait plus rien ; elle pense, elle parle, elle agit, comme vous et moi ; après un mois, deux mois, au jour, à l'heure indiquée ou marquée par celui qui l'a endormie, cette femme est prise, soudain, d'une invincible obsession, d'une tentation plus forte que sa volonté, elle succombe, elle commet le crime ordonné. Le vrai coupable n'est pas là, et si, au moment de la suggestion, il a pris la précaution de défendre à cette femme hypnotisée de révéler jamais le nom de l'hypnotiseur qui n'a pas reculé devant la honte d'abuser de son sommeil et de lui

commander un acte odieux contre la propriété, l'honneur, la vie même de son prochain, la justice des hommes sera en défaut, le secret ne sera jamais révélé, le vrai coupable est assuré de l'impunité. »

Ainsi s'exprime M. l'abbé Méric. Il est difficile d'être plus clair, plus précis et plus complet. Dans ces quelques lignes, l'hypnotisme et la suggestion sont peints de main de maître, et nous qui connaissons l'hystérie, qui savons à quoi nous en tenir, nous savons maintenant ce qu'il faut entendre par ces mots : *sommeil*, *catalepsie*, *somnambulisme*, *s'emparer de la sensibilité de quelqu'un*, *suggestion*. L'hystérie nous a donné la clef, et la clef naturelle, de tout cela. Rien donc encore de merveilleux ni de supranaturel, et il paraîtra difficile, à moins d'être de mauvaise foi, de considérer un hystérique comme un possédé, et réciproquement aussi, comme nous le verrons plus tard.

Mais allons jusqu'au bout. Tout en appartenant au domaine du naturel, les phénomènes de l'hystérie provoquée (hypnotisme) sortent assez souvent de l'ordinaire ; en dehors du monde médical, les effets de la suggestion surprennent, paraissent étonnants, et bien des personnes crieraient encore à la supercherie, comme on l'a fait au début, si les faits n'étaient pas tous les jours officiellement et publiquement constatés par des savants, par de très nombreux docteurs, dont plusieurs jouissent d'une notoriété universelle.

Pourtant les phénomènes de l'hypnotisme vont plus loin encore que ceux dont le public d'Europe se montre si surpris. L'allusion que j'ai faite tout à l'heure à l'hystérie aux Indes va me permettre, dans un instant, de ramener le lecteur au point de départ de mon enquête et de lui montrer, en bien peu de pages, — par l'exposé de faits ayant bien plus que ceux constatés à la Salpêtrière le cachet de la plus rigoureuse authenticité, — que des choses d'une étrangeté inouïe, stupéfiante, sont possibles dans l'hystérie provoquée, dans la suggestion et l'auto-suggestion, sans pour cela que le surnaturel ait à s'y mêler.

J'irai donc, ainsi que je viens de le dire, jusqu'au bout de l'extraordinaire en matière d'hypnotisme, et pourtant en demeurant toujours strictement renfermé dans le domaine du naturel.

Un petit arrêt indispensable d'abord, pour traiter la question des *formes frustes ;* et j'arrive à l'hystérie en Afrique et en Asie. Cette rapide étude est nécessaire, pour que mon lecteur possède bien à fond le sujet, pour qu'il puisse comprendre très nettement et démontrer à son tour triomphalement l'opposition absolue qui existe entre les hystériques et les démoniaques.

Examinons donc les formes frustes ou larvées de la névrose, par

lesquelles elle semble confiner et côtoyer la folie ; parlons, enfin, des formes généralisées ou pour ainsi dire épidémiques. Nous aurons ainsi parcouru tous les échelons de cette échelle pathologique si bizarre en sa structure, et nous serons allés du simple geste impulsif étriqué à la plus grandiose des folies humaines, du modeste tic habituel de l'épicier du coin au char de Djagghernaath de l'Inde, c'est-à-dire à l'hystérie d'un peuple tout entier.

On désigne sous le nom de formes frustes d'une maladie, celles qui ne paraissent avoir avec elle qu'un rapport trés éloigné au premier aspect et en différer même totalement. Il est des maladies, — l'ataxie locomotrice, par exemple, pour en prendre une dans le domaine nerveux de la vie de relations, — qui ne se manifestent tout d'abord que par des symptômes, pour le diagnostic desquels il faut une très grande sûreté de jugement et une très grande connaissance des cas. C'est ainsi qu'un ataxique aura, pendant dix, quinze, vingt ans avant sa maladie, des crises gastriques qui seront prises par des médecins inhabiles pour des symptômes de gastrites ou de gastralgies; mais un homme intelligent et expérimenté y reconnaîtra, du premier coup d'œil, à certains caractères de ces crises, un début éloigné, une forme fruste, larvée encore, de l'ataxie locomotrice, laquelle éclatera plus tard suivant sa forme classique, ou qui pourra ne pas éclater aussi, bien entendu, mais qui n'en existera pas moins en puissance chez le sujet. Eh bien, il en est de même pour l'hystérie. Mais ici un moyen de contrôle et de diagnostic des plus simples va nous permettre de cantonner dans son domaine tout ce qui lui appartient légitimement ; et ce moyen, c'est l'inconscience.

L'inconscience est, le lecteur ne l'a pas oublié, une des caractéristiques principales de l'hystérie. Dans la grande névrose, le malade est automatique et agit pour ainsi dire mécaniquement.

Une grande partie de nos actes inconscients, automatiques, ressortissent donc, on peut l'affirmer sans crainte de se tromper beaucoup, de l'hystérie, en sont les formes frustes, larvées, la menue monnaie quotidienne, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il ne s'ensuit pas que l'homme qui les possède doive fatalement devenir un jour un hystérique classique; mais il y a cent à parier et à gagner contre un qu'il est un prédisposé, un sujet en puissance, en possibilité, en instance même de dérangement fonctionnel du système nerveux du grand sympathique.

Au nombre de ces formes frustes, il faut ranger d'abord les tics, et principalement ceux que l'on a appelés les « tics coordonnés », qui sont du domaine de la vie ordinaire et que tout le monde reconnaîtra.

Ces tics-là, une quantité innombrable de gens en effet les ont plus

ou moins, et ils les désignent à l'attention curieuse du public, intéressée des médecins.

Mais ici encore il faut distinguer : tant que le tic sert seulement à accompagner une pensée, à compléter une idée, à accroitre la force d'un argument (comme le tic d'un orateur qui fait toujours le même geste, dans le feu de son discours), il est voulu, il a sa raison d'être et masque seulement quelquefois la timidité ; mais dès qu'il devient irrésistible et surtout inconscient, dès lors il entre dans la symptomatologie de la névrose, et le tic est alors une des formes frustes de l'hystérie.

Passons en revue ces tics ; ils nous reposeront un instant des questions ardues que nous venons de parcourir. C'est l'humanité grimaçante que nous allons kaleïdoscoper.

Parmi les tics, voici d'abord le « cligneur » qui semble toujours avoir un œil rempli de sable qu'il s'occupe à chasser en clignant ; puis le « fronceur », qui fait le lapin avec son nez ; « le secoueur de tête », qui dit constamment oui ou non d'un air moqueur ou goguenard ; puis, viennent le « renifleur », le « souffleur » qui semblent procéder du marsouin ou du phoque.

La bouche, à son tour, va nous fournir des variétés. D'abord, le « mâchonneur », qui toujours mâche à vide sans rime ni raison (je ne parle pas, bien entendu, du vieillard édenté) ; le « têteur de langue », qui pousse sa langue de côté entre ses grosses molaires et la suce doucement, la mâchonne, comme s'il tétait ; le « nettoyeur de vestibule », qui la passe constamment entre ses joues, ses dents et ses lèvres surtout, comme s'il nettoyait ces parties. Puis, viennent les « siffleurs », les « postillonneurs », ceux qui postillonnent sans que ce soit l'effet d'un défaut de dentition, les « pschutteurs », enfin les « claqueurs de langue », les « grinceurs de dents », les « crachotteurs ». D'autres encore se passent incessamment la langue sur les lèvres, entre elles, comme pour les humecter doucement, à petits coups rapides, sans compter les « mordilleurs de lèvres ».

Si au « secoueur de tête », vous prêtez les différentes attitudes qu'il peut prendre, si vous y ajoutez l'homme à l'oreille, à la peau du front, à la mèche de cheveux mobiles, vous aurez l'ensemble à peu près de tous les tics céphaliques qui peuvent se trouver, seuls ou associés, chez le même individu.

Certaines gens dansent en marchant ou quand ils sont au repos ; d'autres sautent ; d'autres enfin se balancent, c'est le « tic de l'ours » ; il y en a enfin qui tremblent sans s'arrêter.

Les jambes possèdent peu de tics coordonnés, et, à proprement parler, il n'y a guère que celui qui consiste, étant assis, à remuer constamment,

comme en une vibration perpétuelle, les jambes sur la pointe des pieds, les talons en l'air, ou encore, celui qui consiste, les genoux étant à côté, à les choquer l'un contre l'autre ; ou lorsqu'ils sont croisés, à lancer indéfiniment et par petites secousses la pointe du pied en avant; les autres mouvements incohérents des jambes ne sont pas des tics hystériques, mais bien du domaine des différentes maladies de la moelle épinière.

Les tics du bras, les tics du geste sont, eux aussi, infinis.

Je signalerai d'abord l'élévation d'une ou simultanément des deux épaules, le geste de hausser les épaules comme pour se moquer de quelqu'un; ce tic s'accompagne souvent d'un autre, qui consiste en une contorsion du bras, comme si quelque chose gênait dans la marche, ou dans un lancé du bras, accompagné du « coup de la manchette ». Quelques-uns serrent constamment leurs bras au corps, comme s'ils avaient froid.

Puis, vient la série des gestes que l'homme affligé de tics exécute sur lui-même ou à l'occasion de lui-même. Dans cet ordre d'idées, présentons les « gratteurs » ; légion sont ceux qui se grattent la tête, le nez, l'oreille, le lobule particulièrement, le front, l'œil, le coin externe surtout, y compris celui qui pince sa manche sur l'avant-bras et frotte comme s'il grattait d'un petit mouvement lent et continu. Après les gratteurs, nous avons les « coiffeurs », les « friseurs » : cheveux, barbiche, moustaches, sourcils, cils même, tout en un mot ce qui est poil sur la tête ou la face est tourné, tiraillé, frisé, coiffé, crêpé, lustré, en un geste de réflexion, lentement ou rapidement exécuté ; dans cette catégorie il faut aussi ranger le « mangeur de moustaches », celui qui, après les avoir soigneusement épilées et consciencieusement tiraillées ou tordues, en introduit les extrémités, les pointes, entre ses dents, et les mordille jusqu'à les couper.

Le « rongeur d'ongles ou de petites peaux des doigts » est aussi légion, en y ajoutant ceux qui passent leur vie à se nettoyer le nez, ainsi que les « têteurs de pouce. »

Une masse de gens sont gesticulateurs dans le vide, c'est-à-dire exécutent de petits gestes qui n'ont ni rime, ni raison. De ce nombre sont ceux qui se passent rapidement la main devant le front, la joue ou le nez, comme s'ils voulaient chasser des mouches; ceux qui mettent la main à une certaine distance de leur bouche, comme pour ne pas cracher sur les passants; ceux enfin qui se les frottent constamment d'un air satisfait, ravi, enchanté.

Les « digitaux » aussi sont nombreux, c'est-à-dire ceux qui remuent, par tic nerveux, les doigts de différentes façons. Les uns serrent le poing, les autres semblent rouler de la mie de pain; d'autres enfin se grattent la pulpe des doigts avec l'ongle. Ces différents tics s'exécutent à une ou à deux mains.



Tout à coup, Bordone, l'auteur de la motion relative à la mise en œuvre des ultionnistes, poussa un horrible cri de douleur, et sa tête se retourna subitement à l'envers, le visage fixé désormais du côté du dos. (Page 719.)

Un mot des « calligraphes ». Il est des gens qui ne peuvent écrire sans faire des gestes incohérents, absolument comme s'ils s'appliquaient ou calligraphiaient. Ce sont des ronds, des festons, des astragales décrites pendant tout le temps que dure la lettre qu'ils écrivent. On s'approche, on regarde, il n'y a rien qu'une petite écriture quelquefois très serrée, monotone, et des plus correctes.

Et maintenant, il me faut, pour terminer, faire une mention toute spéciale de ceux dont le tic prend pour victime autrui.

Vous les connaissez bien, ceux qui, pendant tout le cours de la conversation qu'ils ont avec vous, vous touchent, vous pelotent, vous énervent. Citer leurs spécialités, c'est les indiquer suffisamment. Qui de nous n'en est journellement victime? Parmi eux signalons : les « brosseurs », les « épousseteurs », les « arracheurs de boutons ou de fils », enfin les « tapeurs sur le bras ou l'épaule », dont le tic se répète jusqu'à contusion.

Loin d'être inoffensifs et amusants, ou simplement agaçants comme les premiers, les « peloteurs » sont nocifs et constituent un véritable fléau. Cependant, on ne peut leur en vouloir; ils ne sont pas coupables, mais inconscients, impulsifs, irrésistibles et sans défense eux-mêmes contre la névrose fruste dont ils sont victimes.

Nous venons de passer en revue toute une catégorie d'hystériques inconscients; car il est évident qu'il ne faut classer dans cette liste que ceux qui sont absolument indemnes de toute tare anatomique, telles que lésion de dentition, malformation des os de la face ou de la langue, maladies osseuses ou nerveuses médullaires, auxquelles ils doivent les irrégularités fonctionnelles que nous avons vues. Ceux-là ne sont pas des hystériques, mais des estropiés, dont la fonction n'est plus intègre par altération de son organe actif. Mais aussi ceux-là sont, disons-le tout de suite, infime minorité à côté de ceux qui, indemnes absolument au point de vue anatomique, doivent leur tic inconscient et irrésistiblement impulsif (alors que les précédents ont au contraire conscience de leur infirmité) à un trouble du système sympathique réagissant sur le cérébro-spinal, à une hystérie, par conséquent, diminuée à ses débuts, fruste ou larvée, mais à une hystérie dont nous pouvons, à l'aide des premières données que nous avons sous les yeux, comprendre maintenant et la cause et la genèse et la marche.

Mais ce n'est pas encore tout; et, dans le domaine des formes frustes de l'hystérie, il nous faut relever d'autres particularités encore.

Nous venons de voir la forme fruste du geste; un mot maintenant de la forme fruste de la pensée.

Certaines personnes lisent; tout à coup, au beau milieu d'une page, instantanément, leur raison s'obnubile; il y a inhibition subite, leur lecture continue, mais sans la participation de la pensée, en inconscience absolue à présent. Quelques secondes à peine se passent, et le retour de la conscience a lieu; le malade secoue légèrement la tête, cligne deux ou trois fois des yeux, et revient à lui. Il en est de même dans la conversation : une absence cérébrale momentanée rompt le fil, repris sans apparence de cessation quelques secondes après.

Et que dire maintenant des actes?... N'en citons qu'un, il est clas-

sique : celui de ce président d'assises, qui, au milieu d'une séance des plus solennelles de la cour qu'il présidait, se lève de son siège, va dans un coin de l'hémicycle, et gravement urine, puis revient à sa place, inconscient de l'acte énorme qu'il vient de commettre aux yeux de tous.

Ainsi donc, formes frustes de la pensée, du geste, de l'acte, telles sont les principales caractéristiques de l'hystérie larvée, où domine l'inconscience absolue, comme critérium ; et ce sont là bien des manières d'être de l'hystérie qui n'ont rien à voir ni avec la folie ni avec la possession et que l'on ne peut confondre avec elles. Car, si nous voulons les résumer, les analyser rapidement, qu'y trouvons-nous ? la folie ? non ; la possession ? pas davantage ; mais l'hystérie tout entière et classique, comme nous allons voir.

Classons-les, en effet, dans leur ordre véritable et pathognomonique.

Qu'est-ce que c'est que cette absence momentanée du moi, cette lecture ou cette conversation une seconde à peine interrompues, si ce n'est la première phase de l'hystérie classique : l'inhibition, l'obnubilation?

Que sont en effet ces tics, ces contractures simples ou associées, passionnelles à attitudes ou non, si ce n'est la seconde phase de l'hystérie classique, la catalepsie ?

Que sont enfin ces actes, inconscients malgré leur énormité, si ce n'est la troisième phase de l'hystérie, le somnambulisme ?

Auto-suggestion, zone hystérogéne inconsciemment mise en éveil, telle est leur genèse et leur cause. Quelque merveilleux que cet ensemble apparaisse, il est naturel, archinaturel ; c'est la dissection, la dissociation, le morcellement de la grande névrose ; et le rapprochement de tous ces morceaux, leur mosaïque, la reconstitue dans son intégrité.

Inconscience, c'est-à-dire inhibition, telle en est la formule, l'explication ; et une dissection plus minutieuse irait plus loin ; elle ferait même retrouver, dans chacune des formes en apparence peut-être seulement fruste et larvée, la névrose tout entière, classique, telle que nous la connaissons bien à présent.

Mais cette étude nous entraînerait trop loin. Ici encore, je donne une clef à mes lecteurs, un moyen pour eux d'approfondir.

On le voit donc, l'hystérie est innombrable, essentiellement protéiforme, changeante et diverse ; c'est un arc-en-ciel, physiologique ou pathologique, d'exagérations en deçà ou au delà ; et c'est précisément cette quantité considérable de cas, cette incontinence d'hystérie se glissant partout, qui a permis de douter des cas de possession et de les ranger dans l'hystérie, à la suite d'erreurs inconscientes ou voulues.

Mais, dans ces derniers cas, comme nous allons le voir, l'Eglise nous est le critérium.

Ainsi donc, une maladie existe, qui s'appelle l'hystérie. Elle est caractérisée par une altération — exagération ou diminution — des fonctions de la vie végétative qui sont sous la dépendance du système nerveux du grand sympathique; à un moment donné de son évolution, l'hystérie agit sur le système nerveux cérébro-spinal ou de relations, originellement indemne. Inhibition, sommeil, catalepsie, somnambulisme, tels sont les symptômes, les diverses phases de son expression phénoménale, produits ou résultats de troubles fonctionnels mélangés dans les deux systèmes nerveux. Enfin, ces phénomènes, qui se déroulent naturellement en général, peuvent aussi être provoqués, dans l'hypnotisme ou hystérie artificielle, par auto-suggestion du sujet sur lui-même, ou par suggestion de quelqu'un sur lui.

En dehors des crises, en dehors des phases qui peuvent survenir, mais aussi ne pas survenir, le malade est calme, vit comme tout le monde, jouit d'une santé parfaite.

Mais quelque chose qu'il faut maintenant mettre en relief et qui est curieux (j'en ai déjà dit un mot plus haut), c'est ce fait, que l'hystérie, discrète et rare relativement dans nos pays civilisés d'Europe, y est en quelque sorte à l'état sporadique. Bien que l'on puisse hardiment affirmer que rien n'est plus innombrable, incalculable que la quantité toujours croissante d'hystériques faits ou en puissance, ayant donc eu ou pouvant avoir des crises et être hypnotisés, il est rare d'assister dans nos pays à des phénomènes extraordinaires ; il n'en est pas de même ailleurs. Il semble que plus on se rapproche de l'état de barbarie, et plus la névrose ait d'action et de violence.

Depuis la bamboula du nègre, jusqu'à la cérémonie du char de Djagghernaath de l'Indien, en passant par les derviches tourneurs et hurleurs, il va nous être facile de trouver maintenant l'hystérie dans sa plus violente expansion, de montrer son action, son intervention, et d'expliquer par elle bien des faits qui ont paru et paraissent encore supranaturels à quelques-uns. Prenons la bamboula du nègre, tout d'abord.

Nous voici, par exemple, au Dahomey. La nuit est venue, après une journée torride ; le soleil, le travail et l'alcool, ont surexcité, chacun de son côté, le système nerveux du nègre de la côte : au lieu de se livrer au repos dont il aurait grand besoin, il va encore se surexciter davantage par des fêtes où la danse et l'alcool rempliront les rôles principaux.

Voici tout le village silencieusement accroupi en rond, hors des cases, sur la plage. Un millier de personnes environ sont là. Tout est calme d'abord ; là-bas, seulement, la mer s'entend, dont le bruissement monotone et triste remplit l'esprit d'une vague langueur. Toutes ces faces noires

aux dents blanches, aux yeux brillants dans l'obscurité, reflètent encore la fatigue et l'abêtissement. Quelques monosyllabes gutturaux éclatent de-ci de-là dans la masse grouillant silencieusement, et dans un coin de laquelle un remous s'est fait, occasionné par de nouveaux arrivants, retardataires qui viennent, eux aussi, s'asseoir dans l'immense rond.

Le silence pèse épais dans l'air plus lourd et plus épais encore ; personne ne remue plus. Soudain, quelque chose a retenti : c'est le son de l'ogidigbo, le tambour en usage dans les réjouissances publiques ; un petit coup sec et sonore vibrant à travers l'espace aussitôt éteint, et cela a suffi. Immédiatement, les visages, jusque-là veules, s'éclairent de petits sourires falots ; encore un coup, et un frémissement spécial a traversé d'un charme particulier les corps de tous ces nègres ; encore un autre coup, et l'homme est transfiguré. Trois sons en tout ; il n'en a pas fallu davantage. Maintenant, il n'y a plus de fatigue, plus de chaleur, plus d'esclaves ; il n'y a plus que des nègres, pris d'une envie frénétique de danser.

C'est un effet d'hystérie ; une phase somnambulique s'est déclarée chez tous ; l'inhibition a eu pour cause les trois coups d'ogidigbo.

A présent, hommes et femmes à tour de rôle vont se lever et entrer dans le cercle, debout, immobiles, catalepsiés, les yeux fixes, levés au ciel. Ils commencent par exécuter une série de mouvements lascifs, que l'ogidigbo accompagne doucement et faiblement d'abord ; mais voilà que l'instrument bat plus vite, et le danseur inconscient suit le rythme indiqué. Alors, il creuse plus profondément ses reins, rejetant la tête en arrière, tandis qu'il bat des ailes avec ses deux mains repliées, ses deux bras frappant alternativement ses flancs, et qu'il sautille tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre : mais le mouvement s'est accéléré ; des voix humaines aussitôt se mêlent au son du tambour, chantant à l'unisson en onomatopées bizarres ; danse et chant en même temps.

« Ebo, ojagbo, gbo... Ke mi ki... o agbo, bo, gba, gbo... » Telles sont les syllabes qui sortent de mille gosiers à la fois, sourdes en commençant, puis plus sonores, plus claires, montant au ciel en un vacarme assourdissant, un gigantesque coassement de grenouilles humaines, et dont la cadence et le ton vont toujours crescendo ; alors, le mouvement s'accélère encore ; les indifférents ou les calmes ont pris part à la danse, et c'est un remous général, qui ne tarde pas à devenir tourbillon vertigineux.

Tout tourne dès lors sans s'arrêter ; le tambour, lui-même hypnotisé, a peine à les suivre et frappe plus de cent-vingt coups à la minute sur son instrument.

Le tronc des danseurs ruisselle de sueur, les respirations sifflent, les yeux sortent des orbites, les corps se sont rapprochés, et la multitude frénétiquement dansante ne fait qu'un tout rond, qui tourne, qui tourne

comme un tonton, comme une toupie au ronflement gigantesque dominé par le bruit du tambour, le bruissement de la mer et la clameur rauque de toutes les poitrines glapissant à l'unisson : « Gbo, ojagbo, gbo... Ké mi ki... o agbo, bo, gba, gbo, gbo. »

L'hystérie est complète et a traversé ses trois phases classiques : inhibition, catalepsie, somnambulisme.

Voici, enfin, la crise qui arrive, énorme, comme chez les brutes. La danse a tout à coup cessé, comme par enchantement; le tambour lui aussi s'est tu presque et ne frappe guère plus que par intervalles. Tous les nègres sont tombés par terre et se roulent pris de convulsions; maintenant ils ne crient plus, ils râlent; ils ne se meuvent plus, ils se contorsionnent, jusqu'à épuisement, quelques-uns jusqu'à la mort.

Ces mêmes choses, nous allons les retrouver en Turquie, avec les derviches tourneurs et hurleurs, et ici encore nous rencontrerons la névrose que nous connaissons bien.

Nous sommes à Péra, dans un faubourg misérable de Kassim-Pacha, planté tout le long d'une colline ombragée et dégringolant jusqu'à la Corne d'Or. Au milieu d'un jardin en friche, le teckké ou mosquée des derviches s'isole, croulant, minable et délabré, formé de quelques galeries en bois. L'intérieur est des plus simples : une salle carrée, blanchie au lait de chaux, dominée sur trois côtés par des tribunes, et dans le milieu, un espace réservé, couvert d'un parquet luisant, protégé par une balustrade. Au fond, en face la porte, la niche d'un mihrab s'encadre de quelques versets du Coran.

De nombreux fidèles attendent déjà, accroupis sur des nattes, et parmi eux des officiers turcs qui égrènent leur chapelet d'ambre jaune.

Les derviches sont entrés à la file, une vingtaine, les pieds nus, la tête basse, les mains croisées sur la poitrine, vêtus d'un ample manteau noir ou bleu sombre, coiffés d'un haut bonnet de feutre brun ressemblant à un pot de fleurs renversé.

Après de longues psalmodies récitées en chœur, ils ont fait trois fois le tour de la salle, marchant à pas saccadés, se retournant et se saluant l'un l'autre, en inclinations profondes, puis baisant au passage la main de leur cheik, un grand vieillard, à barbe blanche, digne et majestueux, qui se tient debout, impassible, surveillant la cérémonie.

Une musique très lente, douce et monotone, a retenti soudain, jouée par un orchestre de flûtes et de tambourins, installée dans les tribunes. Attention, la crise va commencer.

Un instant, comme les nègres de tantôt, les derviches sont restés immobiles, fixes, au port d'armes, obnubilés; l'inhibition s'est faite, c'est

la première phase; au tour de la catalepsie à présent. Un petit coup de tamtam : avec des gestes hiératiques, raides, automatiques, les derviches dépouillent leurs manteaux et apparaissent en simples robes de laine blanche, et les voilà commençant à tourner, les bras catalepsiés en croix, le buste immobile, et pivotant sur leurs talons.

Peu à peu, la voix dès flûtes monte, aiguë, au milieu d'une pluie de petites notes perlées; le grondement des tambourins s'y mêle maintenant, éclatant en coups précipités; et le somnambulisme chez les derviches suit aussi et remplace l'état cataleptique. Plus de raideur, dès lors; suivant la cadence, le mouvement de la valse s'accélère, devient vertigineux et fou : les têtes s'inclinent mollement sur les épaules, les yeux se ferment à demi comme noyés d'extase; les corps se distinguent à peine dans le tourbillonnement des jupes qui se gonflent, s'étalent, s'arrondissent, légères et papillottantes. Et la valse continue toujours; elle s'accélère encore; les secondes succèdent aux secondes, les minutes au minutes; un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heures s'écoulent, et les derviches tournent toujours. La nausée vient avec le vertige chez ceux qui regardent ce tourbillon.

A présent, on ne distingue plus rien; c'est une énorme masse molle et moite qui flotte, danse et tourbillonne; une heure s'est passée, et les derviches tournent toujours.

Mais voici venir la fin de la crise. Un petit coup de tam-tam, et tout brusquement s'arrête, tous les derviches s'abattent, prosternés sur le sol. Quelques secondes à peine pour reprendre entièrement connaissance, et rechaussant ses babouches, chacun d'eux s'en va, l'air gourd, un peu étonné, comme s'il ne se souvenait de rien de ce qui vient d'avoir lieu.

Chez les hurleurs, c'est à peu de chose près la même crise.

La scène se passe aussi à Kassim-Pacha, un peu plus loin, dans un petit couvent en planches, d'aspect plus misérable encore que le premier. La cérémonie vient de commencer; regardons.

Au fond d'une longue salle, une quinzaine d'hommes debout, serrés coude à coude, se balancent, d'un mouvement rythmique, comme des ours en cage, et crient faiblement : « Allah! Allah! » Le large turban rouge oscille aux secousses de leurs têtes, comme d'énormes citrouilles au bout d'un bâton. Planté devant eux, un vieux cheik barbu, maigre et pâle, les excite de la voix et du geste, et frappe du pied énergiquement pour accentuer la cadence, très vénérable et très décoratif, tout de pourpre habillé, turban, robe et manteau. Attention; un coup sec, frappé par le vieux dans ses mains, va déterminer la crise. Toujours l'obnubilation, l'inhibition d'abord; puis la contracture cataleptique du larynx.

Sous cette influence, peu à peu l'invocation, répétée à l'infini, devient

une sorte cri inarticulé et sauvage, un râle sourd, un aboiement rauque qui n'a plus rien d'humain; les faces se congestionnent, ruisselantes de sueur, hideuses et bestiales; les épaules se projettent en soubresauts frénétiques et saccadés. L'exaltation arrive à son paroxysme; c'est le somnambulisme qui va commencer.

Ici se dessine une des caractéristiques de l'hystérie, que nous retrouverons à son apogée tout à l'heure, dans l'Inde, à la fête de Diagghernaath : c'est l'imitation, à laquelle les sujets sont impuissants à résister.

Dans la salle, en effet, plusieurs assistants se lèvent et viennent prendre place au milieu des hurleurs, passant, eux aussi, en quelques secondes par les trois phases de la névrose pour en arriver sans interruption au somnambulisme. Les voilà donc, qui eux aussi crient, s'agitent, puis vocifèrent à tue-tête le nom d'Allah!

Mais la scène de somnambulisme continue. On vient de dérouler aux pieds du cheik des peaux de mouton teintes en rouge; et, par groupes de quatre ou cinq, inconscients, insensibles, somnambulisés, les fidèles, hommes, enfants, vieillards, s'allongent sur le dos, sur le flanc ou sur le ventre, tandis que le vieux impassible monte sur eux et les piétine doucement.

Alors, les uns après les autres aussi, ils se relèvent, et le cheik s'approche de chacun d'eux à part, pour exécuter sur sa tête des passes mystérieuses et bizarres et enfin les réveiller en leur soufflant sur les yeux.

N'est-ce pas là, depuis le commencement, depuis le coup de tamtam déterminatif de la crise, jusqu'au souffle sur les yeux de la fin, c'est-à-dire déterminatif du réveil, une scène complète d'hypnotisme, telle qu'elle se pratique en Europe dans nos hôpitaux?

L'incident suivant va bien montrer la toute-puissance de la contagion de la névrose, et aussi sa précocité. Voici qu'on vient de descendre des loges grillées qui entourent la salle, et où se cachent les femmes, une petite fille de deux ans, raidie, catalepsiée, que l'on couche par terre et sur le frêle corps de laquelle le vieux cheik se met à piétiner incontinent, et pourtant sans l'écraser, sans la tuer. La pauvre enfant pousse des hurlements épouvantables, mais ce sont des hurlements du genre de ceux des derviches; puis, elle se lève, lorsque le cheik a fini, se laisse souffler à son tour sur les yeux, et enfin se sauve à toutes jambes, elle qui sait à peine marcher.

Arrivons-en maintenant aux fêtes indiennes de Djagghernaath, et nous aurons passé en revue toute la gamme hystérique depuis ses manifestations les plus simples jusqu'à celles incroyables et qui côtoyent, sans y tomber cependant, le surnaturel; et là, puisque nous avons vu



« — Commence par filer d'ici, toi, ou bien quelque chose va se passer ! »
Disant ça, je tiens ma fourche en arrêt. (Page 723.)

l'hystérie chez les enfants de deux ans, nous y ajouterons l'hystérie chez les animaux. Ce sera complet ; nous pourrons alors aborder avec fruit l'étude de la possession, des démoniaques, après en avoir, en quelques mots, séparé les fous ; car nous savons qu'il est aussi des ignorants et des gens de mauvaise foi qui prétendent que les possédés sont des personnes atteintes de folie.

Nous voici dans l'Inde, ou, pour mieux préciser, dans la province de Orissa, présidence du Bengale, à 480 kilomètres de ce Calcutta satanique

dont j'ai déjà donné des aperçus au lecteur. Le bâtiment longe la côte du golfe de Bengale; nous approchons de Djagghernaath, et à toute vue déjà nous apercevons ses tours massives surmontées de pyramides de soixante-dix mètres de haut, en granit rouge. C'est bien là le premier aspect du plus célèbre des établissements de la religion païenne de l'Inde.

Au fur et à mesure que nous approchons, la vue se dégage; et, à peine à terre, nous saisissons les proportions colossales de l'ensemble.

Le temple principal, qui a, avec sa pyramide, environ cent-vingt mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, est construit au centre de neuf avenues d'arbres, dont chacune est constituée par des arbres spéciaux, et les mêmes pour chaque avenue.

Autour du temple, un espace de cinquante kilomètres est rempli de statues gigantesques, représentant des animaux fabuleux. Tout cet ensemble est consacré à Vichnou, dont la statue invraisemblablement formidable occupe tout le temple et la pagode, et y est adorée sous le nom de Djagghernaat; d'où en prononçant à l'anglaise : Djégghernaouth, c'est-à-dire le nom de la ville.

Cent mille habitants sont massés autour de l'édifice, et tout à l'heure plus d'un million de gens, hommes et femmes, atteints subitement de crise hystérique, vont s'y catalepsier, s'y somnambuliser.

Djagghernaath est une des incarnations de Vichnou. Je passe la légende du dieu, confuse et bête comme toutes celles des religions païennes.

La fête a lieu au mois de juin, en pleine chaleur et saison des pluies, pendant la mousson de Suroua.

Depuis un mois, de tous les coins de l'Inde, de Ceylan, de Golconde, d'Aoude, de plus loin encore, d'Arabie, de Perse, du Thibet, de la Chine, de partout où se prononce avec vénération le nom de Bouddha, de tous ces pays dont la superficie totale occupe plus d'un tiers du monde continental, des gens sont venus qui campent en plein air.

De quinze cent mille à deux millions d'êtres humains sont là, nus pour la plupart, grouillant en une étrange promiscuité des sexes, dans la boue à la couleur rouge de sang et parmi la vermine noire. Une vapeur se dégage comme un brouillard dans l'air humide, emportant au loin la fumée puante, le suint humain. Toute cette tourbe campe, formant des cercles concentriques autour du colossal temple de granit, dans les profondeurs sombres duquel l'idole et ses deux acolytes sont cachés encore mystérieusement à tous les yeux. Et, du soir au matin, tout cela bruisse, frôle, piétine, cause, prie, vocifère et danse, en un brouhaha assourdissant, tandis que les peaux, jaunes, blanches, grises ou noires, des gens qui vont et viennent, comme une fourmilière en agitation perpé-

tuelle, piquent d'un carrelage de damier mouvant le rouge sanglant et immobile du sol argileux.

Puis, à un moment donné et comme à un signal, tout cela s'arrête, après un gigantesque remous, une ondulation, une vague vivante de plusieurs centaines de lieues d'étendue; et une fantastique acclamation, poussée par ces millions de poitrines, couvre en ce moment les bruits de la terre et là-bas le sourd roulement des flots de l'Océan indien.

Un bonze, à la face grippée jaune, dans sa jaune tunique, vient d'apparaître en haut, émergeant d'un des pylones des portiques, avec sa mythra sur la tête ; peu après, on l'aperçoit perché sur la ligne architecturale du faîte de la corniche, gros, dodu, en boule, immobile. Alors, tout le monde, le cou tendu, regarde et écoute, de loin comme de près, par continuité, aussi bien les plus rapprochés qui voient et entendent que ceux là-bas qui ne voient ni n'entendent, hors de portée de la vue et de la voix.

Le bonze ouvre les bras, et sa bouche clame essoufflée; il scande ses phrases d'un geste de doigts agités, comme s'il jouait du fifre; il expectore, en un hurlement de poussah, des préceptes bouddhiques qui varient suivant le temps et l'heure du jour. Puis aussitôt, il disparaît après l'acclamation, et le brouhaha recommence.

Déjà, dans l'énorme foule, des symptômes d'hystérie se manifestent, isolément d'abord, et de-ci de-là quelques forcenés préludent à la folie de plus tard.

En même temps qu'ils ont prié pendant quelques jours, les yeux obstinément fixés sur la flèche de la pagode, sans boire ni manger, l'obnubilation cérébrale, l'inhibition est survenue chez eux ; l'hystérie va commencer à se dérouler.

Les voici bientôt en état de catalepsie absolue, et toujours ils continuent à prier. Depuis trois semaines, maintenant, immobiles, debout dans la même attitude, sans un geste, sans une contraction musculaire, jour et nuit, sans un tressaillement ni un clignement des paupières de leurs yeux tout grands ouverts.

Isolés, lorsque la foule entière est accroupie sur les talons pendant le jour, et lorsque tout le monde dort étendu dans la nuit, leurs silhouettes se détachent en longues enfilades, comme des cariatides minuscules, comme des piquets, jalonnant l'immensité de la plaine.

Un mois presque s'est écoulé, et ils n'ont ni bu ni mangé, ni dormi, ni veillé; ils sont restés ainsi en catalepsie, les pieds rivés au sol, rigides, cloués. Au fur et à mesure que l'époque de la fête approche, au jour le jour aussi, le nombre augmente sans cesse de ces catalepsiés. Enfin, ils



sont par groupes, serrés, compacts, ou disposés en cercles, comme un paysage disséminé de la Belle-au-bois-dormant.

Puis, ainsi que le sang qui se prend et se coagule, la grande majorité de la foule a suivi le mouvement, ou plutôt l'immobilité; et rien n'est plus étrange que d'avoir sous les yeux ce second spectacle du silence et de la mort apparente, de la rigidité, là où naguère sur des centaines de kilomètres s'étendaient le bruit, le grouillement et la vie.

Certains d'entre eux ont la catalepsie plus fantaisiste : soit que par hasard quelqu'un les ait au passage frôlés et déplacés, soit qu'habitués à ce genre d'exercice ils aient pris d'eux-mêmes et inconsciemment la position extraordinaire, on les aperçoit debout sur un seul pied, ou sur une seule main, la tête en bas, presque au ras du sol, dans l'attitude des clowns qui culbutent, mais immobiles toujours, et incassables, impliables, rigides comme des barres de fer.

Ce spectacle laisse une inoubliable impression. Un instant, un vent de folie, d'insenséisme, vous traverse la tête; le monde vous apparaît de travers; on voit double; la nausée vous prend, et l'on se demande si, soi-même aussi, on ne va pas se catalepsier, devenir fou. Lorsque cette hallucination vous prend, il faut se méfier, se coucher tout de suite par terre, les yeux fermés, puis se faire reconduire sans regarder derrière soi; sans quoi l'on serait pris; c'est contagieux, irrésistible. Ce qui prouve bien encore, une fois de plus, qu'il n'y a rien là de surnaturel, mais que les forces seules de la nature, exagérées évidemment, sont en jeu.

Et pendant tout ce temps, de quinze jours à un mois, qu'il pleuve à torrents comme il sait pleuvoir en ces pays, qu'il se déchaîne des orages, un ouragan épouvantable, à travers les éléments déchaînés comme sous l'ardent et implacable soleil des insolations qui tuent instantanément, la catalepsie imperturbable continue son œuvre, le système nerveux déroule sa névrose, inconscient des hommes et des éléments; et, dans ce milieu d'hypnose, les animaux, eux-mêmes pris, sont hystérisés.

Les chiens, les chats, les chacals, les loups, l'oiseau même qui passe, vautours, gyps ou corneilles mantelées qui pullulent en ces contrées, tout semble hésiter au passage à travers ou au-dessus de la foule; le bœuf s'alanguit, puis s'arrête; le chien déjà se contorsionne; l'oiseau sent son vol s'alourdir, son cou se tend, ses yeux louchent en avant, son bec crispé se ferme, et il s'accule sur une pierre ou une branche, que spasmodiquement il étreint de ses griffes.

Le vent de la névrose souffle; de lui-même le mimosa-pudica, la sensitive, ferment leurs feuilles comme en sommeil. Rien ne résiste, le coup d'hypnose empoigne tout et tous; la nature entière est prise sans dé-

fense, pour peu qu'elle ait quelque chose qui ressemble à un système nerveux.

Il y a loin de là, certes, à nos mesquines crises européennes, à notre hystérie de famille ; et comme ce qui nous parait chez nous si énorme devient petit par la comparaison !... Qui donc maintenant sera tenté de considérer comme possédé un malheureux Parisien qui aura eu quelques accès d'hystérie? et comme on va bien saisir tout à l'heure la différence entre ce qui n'est au fond que jonglerie du système nerveux humain en délire, et les faits, plus modestes en apparence dans leur expression phénoménale, où il n'y a que peu ou pas de système nerveux en jeu, mais où en revanche le diable se met de la partie, c'est-à-dire l'opposition qui existe entre l'hystérique d'un côté et le démoniaque de l'autre.

Mais voici le grand jour venu. C'est aujourd'hui que la vraie fête, le Rath-Jatra va se célébrer.

Somme toute, elle est bien simple et consiste tout bonnement en la sortie de chars surmontés par les trois idoles : Djagghernaath et ses deux acolytes, Bala-Rama et Sita, la sœur de Vichnou. Mais on va voir comment, l'hystérie aidant, la chose devient monstrueuse.

La cérémonie commence à midi. Sur l'immense étendue des plaines de terre et de la mer, pas une tache d'ombre ; le soleil presque perpendiculaire n'en fait pas ; les gens ont les pieds dans le petit rond qu'ils forment sous eux. Il règne un silence profond. C'est encore la catalepsie.

Mais voici que tout à coup les portes du temple se sont ouvertes comme d'elles-mêmes, poussées par les mains invisibles de gens cachés derrière ; et, à travers l'obscurité profonde et le froid de caverne, le soleil entre à torrents, en une grande coulée de lumière et de chaleur. Aussitôt les profondeurs se sont illuminées ; une lueur bleuâtre, tremblotante, y scintille à présent, faisant danser les arêtes des objets qu'elle irise ; la coulée d'air, qui s'est formée du chaud au froid, se colore et se voit.

A travers ce nimbe transparent, maintenant l'idole apparaît, le dieu pour lequel près de deux millions d'hommes sont accourus.

L'idole, grossièrement taillée, est en bois, peint en rouge, tandis que le visage l'est en noir ; les sept bras du monstre divinisé sont dorés ; la bouche est ouverte et couleur de sang ; des pierres précieuses figurent les yeux. Couverte de vêtements somptueux, la statue est assise sur un trône, entre les deux autres, peintes en jaune et en blanc.

Déjà tout est prêt : les idoles ne sont plus sur les piédestaux monumentaux qui les supportent d'habitude ; mais elles ont été hissées sur trois chars énormes, hors de toutes proportions, composés de solides madriers cloués, enchevêtrés, peints en vert, et ornés d'arabesques étincelantes de toute nature. Les planchers reposent sur des roues mo-

numentales aussi hautes chacune de plus de cinq mètres de diamètre et dont la jante qui roule sur le sol forme un rouleau de deux mètres cinquante de largeur. La force de ces roues et leur solidité sont à toute épreuve ; comme les boules avec lesquelles on joue chez nous, elles sont piquées d'une cuirasse continue de clous de fer.

Le char de Djagghernaath a quarante-cinq pieds de hauteur totale; celui de Bala-Rama, quarante-quatre; et celui de Sita, quarante-deux. Le poids de cet ensemble est incalculable, et il faut des milliers de gens pour le traîner. Aussi, en vue de cela, de tous côtés de l'énorme timon pendent des sangles, des chaînes, des cordes, auxquelles qui veut peut s'atteler.

Aussitôt que les portes du temple se sont ouvertes brusquement, comme si ce moment purement psychologique était un signal réel et tangible, aussitôt, dis-je, une formidable auto-suggestion a empoigné la foule. Instantanément, à la catalepsie succède le somnambulisme.

Dans une énorme poussée, ainsi qu'une gigantesque lame de houle venue du pôle à travers les océans jusqu'au fond du golfe des Indes, l'immense cohue des pèlerins fait irruption à l'intérieur. Une poussée d'un million d'hommes!... Rien ne résiste, les piliers de pierre craquent, et comme l'écume frangée de la lame, l'écume humaine des premiers rangs vient s'aplatir et s'écraser dessus. Des cris éclatent, sinistres, sortis de poitrines qui crèvent en un hoquet suprême d'agonie. Du somnambulisme à la mort, il n'y a eu pour eux qu'un pas en avant; le coin de pierre des blocs granitiques aigus est entré, s'est incrusté en eux, leur écrasant le cœur; et dans la poussée qui continue plus forte, l'aplatissement complet du cadavre sur le mur a lieu. En quelques secousses, l'homme vivant n'est plus qu'un cadavre d'abord, qu'une bouillie informe ensuite, sur laquelle l'homme qui suit vient s'écraser à son tour. Le sang gicle et cascade en gouttelettes qui s'esclaffent aux murs, coulent le long des arêtes et perlent aux angles. La vie se rue à la mort dans un étouffement.

Cependant, la vague humaine a épuisé son effort, comme la vague marine; un mouvement de reflux se produit, suivi d'une accalmie.

Un des bonzes réfugié sur le socle de pierre des idoles en profite; il donne le signal, en faisant le simulacre de pousser de l'épaule l'un des chars.

Aussitôt, des grappes d'hommes robustes s'attèlent au timon, se pendent aux courroies, aux chaînes, aux énormes câbles disposés exprès pour cet office, et en avant!... Les trois chars balancent un instant leurs idoles, qui semblent ainsi hésiter à sortir; puis, le mouvement se dessine; enfin les voilà ébranlés. Ils s'engagent sous la voûte et la porte, et le premier

d'entre eux, celui de Djagghernaath, apparaît au dehors, dans le flamboiement du plein soleil, avec un bruit de craquement d'ais assourdissant.

Alors, dès que l'idole est aperçue de la multitude restée au dehors, un cri épouvantable retentit, qui la salue, cri fait de l'acclamation de plus d'un million de poitrines, mélangé de sifflements stridents. Le bruit du haro dure quelquefois plusieurs minutes et paraît interminable à qui l'entend et qui attend.

Mais déjà le Djagghernaath est hors de l'édifice; maintenant il miroite à la lumière éclatante de l'astre du jour; l'idole à des irradiements infinis, et ces innombrables rayons en auréole qui l'entourent, scintillent, comme s'ils en émanaient, éblouissent, hypnotisent, font loucher et achèvent de somnambuliser.

Aussi, c'est une gigantesque folie d'hypnose que ce peuple sue. Il n'y a plus rien de conscient; la névrose a touché chacun de son aile et emporte la foule en un effarement dans l'inconnu.

Le char continue à marcher, et les deux autres derrière lui se profilent; les trois sommets vont cahotants, et les têtes des divinités païennes branlottent brusquement ou se balancent comme en un remous; et toujours un scintillement obsédant en émane, un arc-en-ciel qui rend fou à le regarder.

Jusqu'alors calme, le somnambulisme de la foule va entrer sous la période délirante. De tous côtés, maintenant, elle se rue, et devant les chars qui ont décrit une courbe, elle forme deux haies sur des kilomètres et des kilomètres d'étendue, au milieu desquelles ils passent, lentement, pesamment. Et, de tous côtés sur le passage, sous les roues pleuvent l'or et l'argent, les rameaux verts, les noix de coco, tout ce que la foule tient dans ses millions de mains. Mais bientôt les mains sont vides; plus rien à lancer, dansons donc; et une farandole insensée se déroule de chaque côté du chemin.

Mais il y a mieux encore : le dieu aime le sang; offrons-lui-en. Alors commence la grande scène des auto-mutilations.

Des groupes se forment comme dans les foires, où l'enjeu est un morceau de vie, du sang. Les uns se roulent sur des clous et des verres cassés répandus sur le sol; ils s'y frottent la figure et la langue. D'autres se font attacher à l'extrémité de balanciers, au moyen de deux crochets de fer qu'on leur enfonce dans les omoplates, et, enlevés à cinq ou six mètres de haut, tournent avec une rapidité vertigineuse, en lançant des fleurs et des feuilles autour d'eux dans des petites pluies de fines gouttelettes de sang. D'autres encore se traversent avec des tiges de fer différentes parties du corps, les bras, les jambes, la poitrine même, et se mutilent de mille façons pour arriver à ce que le total de leurs blessures arrive au

chiffre de cent-vingt par personne, chiffre fatidique et consacré. Ne citons que pour mémoire ceux qui se contentent de se percer ou de se couper la langue, le nez ou l'oreille ; ceux-là constituent un menu fretin sans importance. Nul n'est indemne ; l'hypnose mutilante continue sans arrêter un instant.

Et, pendant ce temps, les trois chars suivent et processent toujours.

Cependant la crise va bientôt toucher à sa fin, et la détente suivra, après un paroxysme indescriptible.

A l'annihilation hystérique, à l'obnubilation, à l'hypnose encore un peu consciente, à la nirvâna, c'est-à-dire à l'absorption par la névrose, va succéder la nirvâna définitive par la mort, et des scènes de sauvagerie sans nom vont se dérouler, une hystéro-catalepsie destructive, une somnambulie-suicide va terminer la crise et être la période de la fin.

Regardez. Les uns s'accrochent par les épaules aux crocs de fer dont les jantes des roues sont garnies ; ils vont se faire, à chaque tour, fracasser bras et jambes, et ils mourront en trois ou quatre évolutions, sans avoir repris connaissance et en un délire inconscient. Les autres vont faire mieux : isolément d'abord, et les uns après les autres, les voici d'abord qui vont se faire écraser, mais avec des raffinements. Celui-ci se couche sur le passage de la roue en engageant seulement la tête; crac! la roue passe, c'est fait. Cet autre s'étend tout du long, le visage contre terre, les pieds dirigés vers le char, mais de façon à n'être écrasé que d'une moitié du corps. Cet autre enfin, debout, attend la roue qu'il voit venir bien en face ; elle le culbute, et encore une fois, crac! un tour, c'est fini ; quelques lambeaux humains montent encore en cercle de l'autre côté, avec la jante à laquelle ils sont collés, puis disparaissent sans plus laisser de traces ; d'un seul coup, le sable a pompé le sang, et du corps de l'homme pulvérisé, derrière elle, il ne reste rien qu'un sillon rouge dans le sol, dont c'est la couleur naturelle qui se confond avec le sang.

Maintenant, les isolés sont devenus foule, et c'est un tapis humain qui s'allonge et se recouche sans cesse sous les roues...

Pouah! ce souvenir écœurant est ineffaçable..... En vain j'essaie de l'expulser de mon esprit... Là-bas, sous l'étouffée humaine dans le temple, les cadavres en bouillie et en putrilage déjà sous la chaleur restent collés aux murs, reconnaissables encore ; mais ici, sous l'écrasement de la roue, il ne reste plus rien de ce qui fut un homme.

Tantôt, lorsque la cérémonie sera finie et la foule en route dans le lointain, aux derniers rayons obliques et brûlants encore du soleil couchant, les chacals viendront flairer les places, les hyènes gratteront du pied et de la langue humeront la terre saturée de détritus promptement putréfiés, et demain, de la scène il ne restera plus trace; seuls, des



L'énorme poule noire s'avance jusqu'au milieu de la pièce, les ailes hérissées, le bec ouvert au bout du cou tendu vers la malheureuse femme, comme si elle voulait la dévorer. (Page 725.)

essaims de mouches noires, les mouches des carnes, voleront alourdies par l'effluve puante, transportant de tous côtés les bacilles épidémiques avec la poussière de leurs ailes qu'elles iront secouer et brosser çà et là.

Et tout cela, c'est l'hystérie, et l'hystérie seule qui en est la cause, la grande névrose naturelle qui est le *summum* de l'extraordinaire, mais qui ne paraît merveilleuse que lorsqu'on ne sait pas se l'expliquer.

Ainsi, nous venons d'explorer à fond l'hystérie; nous en avons vu

jusqu'à ses phénomènes les plus monstrueux, qui, aux yeux du vulgaire, ont longtemps passé, et qui passent encore, aux yeux de bien des gens, pour des phénomènes surnaturels. Mais mon lecteur, désormais, ne s'y trompera plus, s'il est de ceux dont le jugement a quelquefois hésité. Je lui ai donné la clef de l'hystérie, depuis la simple contracture passagère jusqu'au suicide somnambulique ; il sait, à ne pas se méprendre, en quoi consiste l'hypnose et la suggestion.

Je le répète donc, ces données et cet aperçu, cette étude d'ensemble qui n'a pas encore été faite, du moins à ma connaissance, sur la grande névrose, lui étaient absolument indispensables pour comprendre et séparer tout cas naturel, même extraordinaire, des manifestations sataniques résultant de l'intervention directe du diable, c'est-à-dire pour établir nettement dans son esprit la différence absolue qui existe entre les hystériques et les démoniaques.

Il sait à présent jusqu'à quelle extrême limite va le naturel ; il sent que l'hystérie ne peut raisonnablement être confondue avec la possession, à laquelle nous arrivons, que nous allons étudier minutieusement de même, dans un instant — tout en réservant, ainsi que je l'ai annoncé en donnant le plan de mon ouvrage, un chapitre spécial relatif à la possession à l'état latent, dont le type le plus caractéristique que j'aie rencontré est Mlle Walder, dite Sophia-Sapho.

S'il y a dans tout ce que nous venons de voir quelque chose ne provenant pas de la nature, telle que Dieu l'a créée, c'est cet affreux détraquement, cette effroyable maladie de l'hystérie elle-même. L'Écriture Sainte nous enseigne, en effet, que Satan a le pouvoir de causer des maladies. Or, qui peut avoir imaginé un tel bouleversement des organes, qui peut avoir suscité, déchaîné un pareil fléau, si ce n'est le grand ennemi de l'humanité ?

Dieu avait créé l'humanité parfaitement saine. Dans la vie de nos premiers parents au paradis terrestre, les maladies n'existaient pas, ne pouvaient se produire. Une des conséquences de la faute d'Adam et Eve fut de les livrer, ainsi que leur descendance, aux maux corporels ; Satan, qui n'avait eu jusqu'alors que le droit de tentation, à lui laissé par Dieu pour mettre l'humanité naissante à l'épreuve, Satan eut, dès le péché originel, la permission de troubler, de faire souffrir le misérable corps humain, cette enveloppe matérielle de l'âme qui avait un moment oublié les devoirs de sa céleste origine. Aussi, Satan, qui déteste au plus haut point l'homme que Dieu avait créé à son image, l'homme que Dieu a destiné à ce ciel d'où lui, archange déchu, a été à jamais banni, l'homme en qui Dieu, dans son infinie miséricorde pour sa créature, avait, preuve suprême d'un éternel amour, résolu de s'incarner, par un ineffable mys-

tère de tendresse toute-puissante, aussi Satan, dis-je, ne s'est-il point fait faute d'exercer sa rage infernale contre l'humanité.

Donc, les maladies sont le fait de la haine du diable; la religion nous le dit, et nous devons le croire. De tout temps, les saints, c'est-à-dire les hommes les plus dignes de Dieu, ceux qui savent marcher et se maintenir dans les voies de la perfection, ont chassé les démons pour expulser les maladies; aujourd'hui encore, on fait des neuvaines, on brûle des cierges devant les autels de la Vierge et des saints, pour obtenir sa propre guérison ou celle d'une personne chère. Ce sont là des pratiques de piété recommandées par l'Eglise; car le malade est une personne sur qui Dieu, soit dans un but d'épreuve, soit par punition, a laissé au diable la faculté d'exercer sa malice haineuse.

Pour subir la peine des péchés, il peut donc arriver que l'on ait à souffrir en ce monde, par les maladies : c'est alors une heureuse fortune pour le pécheur qui, tout en ayant failli, n'a point cependant sombré dans l'abîme de l'incrédulité, qui a su sauvegarder sa foi; il prend ainsi ses douleurs en patience, il les accepte avec joie même; il fait, selon le terme naïf et populaire, son purgatoire sur terre.

Mais, si Satan, auteur du mal sous toutes ses formes, est ainsi le fomentateur des maladies, si particulièrement l'affreuse hystérie est en quelque sorte surnaturelle dans son origine générale, il n'en est pas moins vrai que cette maladie, comme les autres, est naturelle dans ses faits, dans ses résultats, dans ses conséquences, dans toutes ses manifestations.

Où le surnaturel entre carrément en jeu, c'est lorsque l'individu, hystérique ou non, accomplit des actes qui sortent du domaine humain.

Ainsi, lorsque le derviche, pivotant sur lui-même, tourne pendant quatre, cinq, dix heures; lorsque l'indien fanatique fait broyer sa tête sous la roue du char de Djagghernaath; lorsque le fakir s'hypnotise sans le concours d'aucun hypnotiseur et entre en catalepsie totale, en abiose même, c'est là à la rigueur l'extrême limite du naturel, c'est là une chose humainement possible, la science le démontre et le prouve, sans avoir besoin de chercher à se mettre en contradiction avec la religion.

Mais, si le derviche, en tournant, cesse de toucher terre et s'élève dans l'espace, s'il y plane manifestement, sans appui, sans soutien, comme si son corps matériel avait perdu tout poids et était devenu aérien, comme il est arrivé à Simon le Mage de le faire, comme le fait de nos jours la Ingersoll (de Saint-Louis, aux Etats-Unis); si l'indien bouddhiste, après avoir eu sa tête broyée, se relève, va se promener et continue à vivre, ne serait-ce qu'un mois ou deux; si le fakir est hypnotisé par une idole de bois ou de métal, que les personnes assistant à cette scène entendent

tout à coup parler, idole dont les yeux d'émeraude s'animent et inondent le fakir d'une lumière verte que son corps garde par une imprégnation réelle et persistante, après que les yeux de l'idole se sont éteints; voilà tout autant de faits qui relèvent absolument du surnaturel.

En deux mots, l'hypnotisée peut atteindre à l'extraordinaire, mais ne le franchit pas. Elle exécute tout ce que dit le savant abbé Méric, dans son remarquable ouvrage dont j'ai cité un extrait; c'est déjà beaucoup, mais c'est tout. Que l'hypnotiseur lui donne à boire de l'eau pure en lui déclarant que c'est de l'absinthe, et elle trouvera à cette eau le goût d'absinthe; bien plus, elle sera ivre réellement, sans aucune simulation; mais cette eau pure qu'elle tient dans un verre et qu'elle va boire, elle ne pourrait la changer réellement en absinthe, quelque insistance que mettrait l'hypnotiseur à lui en donner l'ordre. Elle paraîtra supprimer en elle toutes les lois de l'équilibre et marchera au bord d'un toit, penchée vers la rue, et sans tomber; mais elle ne se fluidifiera pas, elle ne passera pas au travers d'un mur. Enfin, durant toute la crise, comme avant et après, elle ne cessera pas d'être en chair et en os; il lui sera impossible de s'évaporer, de disparaître instantanément, à Paris par exemple, pour réapparaître et se reconstituer, instantanément aussi, à Shang-Haï ou à Montevideo.

Ces observations faites, je termine ce chapitre par les quelques remarques que j'ai promises relativement à la folie, et nous aborderons immédiatement l'étude des démoniaques.

Si, de parti-pris, on a voulu confondre hystériques et démoniaques, si on le veut encore, dans un but anticatholique et pour faire obstacle à ce qui est de foi dans l'enseignement de l'Église, combien plus facilement d'aucuns ne se gênent guère pour arguer que le démoniaque, le possédé est un simple fou.

Eh bien, il y a là encore tout un diagnostic différentiel à faire et à établir, à la suite duquel il ne sera pas possible de confondre l'un avec l'autre, les premiers avec les seconds.

Je vais donc, et en quelques mots rapides, dire au lecteur ce qu'il y a lieu de penser sur ce point et comment il faut scientifiquement comprendre et interpréter la folie.

Je serai très court et très clair :

Il y a, tout d'abord, une grosse erreur à détruire, qui a cours très communément dans le public.

Pour les trois quarts des gens, en effet, le fou est un monsieur qui se livre à toutes espèces d'extravagances, d'incohérences, qui crie, pleure, rit, saute, bondit, casse, brise, jette, et cela alternativement, sans s'arrê-

ter un seul instant, autrement que sous l'empire de l'extrême fatigue, brisé et écumant.

Or, c'est là une grossière erreur. Le fou qui a un délire général, complet, c'est-à-dire qui, à cause des diverses et multiples hallucinations de la vue et de l'ouïe dont il est assailli sans cesser un instant, et qui se démène aussi sans cesser un instant pour leur répondre, ce fou-là n'existe pas. L'agité, même, est le plus exceptionnel des fous ; en tous cas, l'agitation de celui-ci n'est encore pas générale, elle sera localisée, partielle et appropriée à l'hallucination, de laquelle il est pris à l'instant et pour toujours.

L'agité commet un acte, mais un seul à la fois : il tue pour se défendre, ou se tue aussi pour se défendre, dans les deux cas pour échapper à son hallucination, toujours la même, qui le poursuit.

Le fou est en général un monomane, inoffensif, calme et tranquille et circulaire ; c'est-à-dire à actes se reproduisant toujours les mêmes, par intervalles, avec de très longs temps de repos, de calme et comme de guérison. Je ne saurais trop le répéter, rien n'est calme comme un fou. On peut causer avec lui des journées entières, toujours il vous suivra ou vous précédera dans la conversation, avec une netteté profonde et un bon sens, une suite frappante dans les idées ; ni il n'incohère, ni il ne divague. C'est au point que, non prévenu, vous le prenez en commisération ; avec lui, vous le plaignez ; avec lui, vous vous étonnez de sa séquestration ; lorsque tout à coup, à l'improviste, il vous échappe et s'échappe à lui-même ; en plein bon sens, sa monomanie le saisit ; alors il chevauche sur son dada ; dès qu'il l'a califourché, il est sorti ; ou, si vous préférez une autre comparaison populaire, le train vient de dérailler subitement. Et aussitôt vous assistez à une série de secousses, de chocs, de tamponnements, de mouvements de lacets, lorsque, soudain, la locomotive retrouve le rail qu'elle avait quitté ; il y a là une aiguille, toujours la même pour le même fou, qui permet au train de remonter sur la voie de fer qu'il avait momentanément abandonnée. L'aiguille est à fonctionnement doux, huileux ; du déraillement au retour à la voie normale, il n'y a aucune transition brusque, comme il n'y en avait pas eu pour la quitter ; tout cela s'est fait avec calme ; cela a été chez vous de la surprise ; chez le fou, de l'inconscience ; remis en selle de sa raison, il ne se rappelle rien du fossé qu'il vient de dévaler tout à l'heure ; déjà il a repris son chemin, en apparence sain d'esprit.

Ainsi donc, le fou n'incohère, ne divague, qu'à l'occasion de sa monomanie, à l'occasion de l'hallucination qu'elle lui suggère et au moment où cette hallucination vient à se créer. Le reste du temps, il ressemble au commun des mortels, dont il paraît un des plus sensés.



Le fou vrai est, par conséquent, un sage à sa manière ; il est calme ; il suit, avec une logique parfaite, l'idée extravagante dont il est convaincu ; son cerveau le conseille mal par intervalles et lui procure des hallucinations sur un seul point, rarement sur plusieurs ; et, comme le jugement est perdu pour lui (c'est la perte du jugement qui constitue la folie), il obéit en ce point à son impulsion, mettant d'accord par un acte juste la pensée et l'impulsion fausses qui le hantent. Il n'est donc, en réalité, pas insensé d'une façon absolue ; il a simplement perdu la notion des rapports normaux de l'acte avec la pensée, sur le point singulier et précis de son hallucination.

Et la preuve, c'est que les fous furieux les plus dangereux sont doux comme des agneaux, lorsqu'ils ont affaire à des personnes qui les traitent avec douceur en toute occasion, et surtout qui ne les contredisent pas. Cela se voit couramment dans les hospices d'aliénés : les fous, rebelles envers les gardiens qui les ont une seule fois brutalisés, sont d'une docilité étonnante dans leurs rapports avec ces anges humains, qui sont les sœurs de charité, dont ils subissent au plus haut degré la douce influence. Ne vous contentez point de ne pas contredire un fou, abondez dans son sens ; vous ferez de lui ce que vous voudrez : ce ne sera pas le moyen de l'amener à la guérison (si elle est possible), je ne le conteste pas ; mais ce qui est certain, c'est que dès lors vous le conduirez par le bout du nez comme un enfant.

Quoi qu'il en soit, le fou n'est fou que parce qu'il obéit à une suggestion cérébrale que rien ne justifie. Il tue parce qu'il se croit menacé dans son existence, parce qu'il s'hallucine persécuté et pour échapper à cette persécution. Mais l'idée seule chez lui est folle et incohérente ; l'acte lui-même, ce qu'on voit, est au contraire calme, et ne diffère en rien de celui que commet l'homme sain d'esprit, par exemple, qui tue, ou bien le criminel.

De même que d'un coup net et sec, après s'être approché d'elle en silence pour la surprendre, l'assassin frappera sa victime, de même fera le fou, tout à son aise et à sa pensée, mais sans extravagance visible ; il ne bondira pas, ne sautera pas, n'écumera pas pour frapper ou avant de frapper.

Au contraire, le possédé qui est toujours traité avec douceur, pour qui l'on prie et que l'on plaint, aura des accès de fureur, si on le touche avec un objet béni même à son insu ; car ce n'est pas lui qui agit, ni sa nature humaine.

La folie est donc une chose relative, contingente, et qui ne se voit qu'au manque de justification de l'acte commis, qu'à son énormité, qu'à son incohérence relative en l'absence de motif et de cause, puisque celle-ci

ne réside que dans une hallucination particulière au fou, mais qui ne se traduit nullement par la façon particulière dont l'acte est commis, exécuté ; car sa façon d'agir est celle de tout le monde, de l'homme le plus calme et le plus sensé.

J'ajoute, comme dernière preuve à l'appui de ce que j'avance, que le fou est — ceci est un fait d'observation, — toujours un isolé. Il ne s'unit pas à d'autres fous ou à des sages, il est solitaire, il ne complote pas. C'est un impulsif et non un réfléchi.

CHAPITRE XXIII

L'Obsession.

J'en ai fini avec les notions qui nous étaient indispensables pour différencier nettement des choses, nettement différentes aussi, hystérie, folie, possession.

Nous avons vu que l'hystérie est une maladie connue, classée, étudiée, que l'on provoque même à volonté ; le diagnostic de l'hystérie est des plus faciles. Nous avons vu aussi que la folie est une maladie, une vésanie, dont le diagnostic est des plus faciles également. Ce sont là des choses scientifiques, médicales, qui peuvent paraître ou être même extraordinaires, mais qui ne sont en tous cas pas surnaturelles. Nées dans le domaine de la médecine, elles y doivent rester et constituer l'un des chapitres de cet art dont elles ressortissent complètement.

Mais il en est tout autrement de la possession surtout, et aussi de l'obsession qui s'y rattache, deux états qui relèvent du surnaturel, — bien que dans l'obsession il n'y ait pas pénétration complète du démon dans le corps de la créature en butte à ses assauts.

Puisque nous avons une méthode scientifique d'une rigoureuse précision, nous allons essayer de l'appliquer à l'obsession et à la possession ; nous allons essayer d'esquisser son tableau clinique, sa symptomatologie ; et, tout de suite, au seuil même de cette étude, l'impossibilité va se dresser devant nous, et immédiatement aussi, nous comprendrons, sans qu'il soit nécessaire d'aller plus loin, qu'il y a là quelque chose qui nous échappe, un secret de Dieu, qui fuit l'analyse scientifique comme la synthèse, et qui ne ressortit que de lui. L'Eglise seule, dans ce cas, a le droit de parler et d'élever la voix.

Voyons, en effet, tout d'abord ce qu'elle nous enseigne à cet égard.

Il est de foi qu'il y a des anges bons et mauvais et qu'ils ont un grand pouvoir sur les choses humaines. Toute l'Ecriture est pleine de leurs opérations en bien ou en mal. Depuis le commencement du monde, où, sous la forme d'un serpent, Satan perdit nos premiers parents et un chérubin fut placé à la porte du Paradis terrestre, pour en empêcher l'entrée, jusqu'à la fin des siècles, où le démon, déchaîné contre les hommes, leur causera les plus grands maux, et où Michel et les bons anges le combattront et remporteront sur lui une victoire complète, les anges se trouvent partout dans l'Ecriture Sainte. Le livre de l'Apocalypse, en particulier, semble n'être que leur histoire.

L'intervention perpétuelle de Satan (1) dans les événements généraux et particuliers de ce monde imprime la marche ou la déviation à presque toutes les choses humaines. Dans l'ordre de la Providence, Satan est le feu dont se sert le Souverain Maître pour éprouver, purifier, consumer, détruire, renouveler, produire l'agitation au moyen de laquelle il mène lui-même le monde à ses destinées ; élément terrible, dont la nature est de détruire, mais dont une main habile sait modérer, diriger et utiliser la puissance. C'est sous ce rapport et dans ces limites que l'Evangile appelle Satan « le prince de ce monde ». Mais ce prince ennemi, dans l'exercice même de sa haine, est encore le serviteur de Dieu; il ne peut se soustraire à une telle condition, malgré sa révolte.

L'Eglise est loin d'adopter ce que l'ignorance et la superstition imaginent et débitent sur les opérations du démon. Mais ce serait un excès et une erreur, qu'elle condamne par sa doctrine et sa pratique, de n'admettre dans les démons aucun pouvoir sur les choses naturelles, ou dans l'Eglise aucune autorité pour en imposer au démon, le chasser des corps et délivrer les hommes de sa malice. On sait que le Christ ordonna souvent au diable de quitter les malheureux dont il avait pris possession; son commandement n'était jamais stérile : il parlait, et le diable disparaissait. Comme le Christ donna également mission à ses disciples de chasser le démon et déclara que cette puissance sur les mauvais esprits serait un signe auquel on reconnaîtrait ses vrais disciples, l'Eglise a, de tout temps, fait usage du pouvoir qu'elle a reçu à cet égard, par les exorcismes, et a confié ce soin à une classe spéciale de ministres des derniers rangs, les exorcistes, comme pour renouveler la victoire du jeune David sur le géant Goliath.

L'Eglise n'exerce pas cependant sans motif son pouvoir par des conjurations solennelles. Il y a trois circonstances surtout qui donnent lieu

(1) Satan, ici, n'est pas un nom propre; il désigne toute la milice infernale, la classe entière des esprits rebelles aussi bien que le chef de leur rébellion.



La mort de Faust (*légende*). — Quand il fut au-dessus d'un précipice effrayant par sa profondeur, Méphistophélès ouvrit les mains, et Faust tomba dans l'abîme. (Page 733.)

aux exorcismes : la possession, le catéchuménat et certaines bénédictions d'objets naturels. — La *possession* est l'état malheureux de ceux dans lesquels le diable établit formellement sa demeure : elle était très fréquente dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; ainsi, Origène et Tertullien en parlent comme d'une chose vulgaire et connue. Les exorcismes des possédés étaient alors souvent employés : pendant quelque temps, ils furent même prononcés par certains fidèles qui avaient le don spécial, extraordinaire et surnaturel, de chasser les démons. Dans les âges

postérieurs et de nos jours, les possessions sont plus rares. Les exorcismes sont réservés aux prêtres, qui ne peuvent même les entreprendre qu'avec l'autorisation de l'évêque. — Les exorcismes des catéchumènes (adultes ou enfants) sont de la plus haute antiquité : le concile de Carthage, en 255, en parle comme d'une chose connue; de même Tertullien. On peut en démontrer l'usage habituel dans le baptême, en Orient et en Occident, depuis le quatrième siècle. La conviction qu'a l'Eglise que quiconque n'est pas régénéré pour le royaume de Dieu appartient au royaume des ténèbres a produit cet usage liturgique. L'Eglise ne pense en aucune façon, dans ces exorcismes, à une possession corporelle du catéchumène par le diable; mais, sachant que celui-ci ne cesse de méditer notre perte, elle l'adjure de rendre au Dieu trois fois saint l'obéissance qui lui est due, et de cesser à jamais toute tentative pour retenir le catéchumène sous l'empire du péché ou pour le rendre infidèle à l'alliance de Jésus-Christ. — Parmi les bénédictions qui sont liées à des exorcismes depuis les temps les plus reculés se trouve la consécration des saintes huiles, faite solennellement par l'évêque le jeudi-saint. Les huiles consacrées ce jour-là ont une haute destination : elles servent à oindre les nouveaux baptisés, les confirmés, les malades, les prêtres et les évêques dans leur ordination, à sacrer les rois et les empereurs, à consacrer les églises, les autels, les calices, à bénir les cloches. L'évêque, en exorcisant les huiles, ordonne au malin esprit de se retirer de ce qui est saint, et de ne pas répandre son souffle envenimé là où le Tout-Puissant manifeste sa présence par ses bénédictions. La seconde bénédiction qui est précédée d'un exorcisme est celle de l'eau bénite : les motifs sont les mêmes.

Le démon, jusqu'à la venue du Fils de Dieu, a passé pour invincible. Il a exercé sa tyrannie pendant quatre mille ans. C'était seulement dans un petit coin de la Judée que la religion du vrai Dieu bannissait les impiétés du culte de cet usurpateur; encore avait-il trouvé moyen d'y entrer. Si dans Jérusalem on offrait des victimes à l'Eternel, Satan s'en faisait offrir dans les bois et sur les collines. Mais quand Jésus-Christ vint au monde, il fallut céder la place. Jésus-Christ le chassa du corps des possédés.

Il s'agit de bien comprendre la nature de ces possessions diaboliques, telles qu'elles existent dans une des phases les plus tristes de la vie humaine.

Substantiellement, le démon ne peut jamais demeurer dans l'âme; sa volonté ne saurait envahir le fond le plus intime de la volonté humaine. Seulement, il peut pénétrer dans la sphère de ses facultés, la conquérir insensiblement, ou l'envahir par une attaque subite, ou encore

accepter sa soumission volontaire. Il est présent dans tout mal qui se fait : c'est là son royaume, le siège de sa puissance et de son action; c'est là qu'il continue et développe l'œuvre criminelle qui l'occupe incessamment. Mais, outre cette présence du démon en tout ce qui est mal, il en est encore une autre plus intime qui a son principe dans la volonté même. Comme il habite naturellement dans le mal, il a pour tout ce qui est mal un amour de préférence; il cherche à attirer à lui et à s'approprier ceux en qui il trouve des dispositions sympathiques aux siennes, en essayant de communiquer aux volontés créées la servitude sous laquelle il gémit lui-même. Les degrés auxquels l'esprit humain et l'esprit diabolique s'enlacent et s'impliquent dans cette alliance forment naturellement une longue échelle. Au premier degré, le principe mauvais qui se tient toujours près de l'homme, mais caché et invisible, se manifeste à sa vue par quelques phénomènes sensibles : l'âme est comme assiégée par le démon, les puissances sataniques harcelant l'âme de tous côtés, l'entravant dans ses actions les plus vulgaires comme dans ses opérations les plus pures, cherchant à s'emparer d'elle et à l'enlacer dans leurs filets. Mais ce n'est que l'*obsession*. Le mal, à ce degré, n'a pas encore pénétré dans la vie. Le démon ne *possède* pas, il *obsède* l'âme. Mais dès que le mal a trouvé ou s'est préparé des dispositions favorables, il se produit d'une manière sensible, non plus à l'extérieur, mais dans le domaine de la vie. Vous voyez d'abord apparaître des effets qui ne peuvent avoir leur origine dans ce domaine : la nature seule ne suffit pas pour les expliquer, car le but vers lequel ils tendent est au-dessus d'elle; ils ne peuvent, par conséquent, provenir que d'une nature morale plus élevée. Ce ne sont d'abord que les légers mouvements d'un être surnaturel, qui passe peu à peu d'une certaine familiarité à une malice déclarée. L'action satanique n'est plus seulement extérieure, mais infecte de son poison le principe de la vie : c'est ce qu'on appelle la *possession*. Non que le démon puisse absorber ou détruire la personnalité de l'homme et lui substituer la sienne propre, puisque Dieu lui-même s'est refusé ce pouvoir; non encore qu'il puisse violer le sanctuaire de la liberté humaine et contraindre la volonté à faire des choses qu'elle ne veut pas : son pouvoir, quelque étendu et quelque incompréhensible qu'il soit, ne va pas jusque-là.

Mais Dieu, pour des motifs que nous ne pouvons pas pénétrer, livre quelquefois au démon cette portion de notre âme qui est comme le vestibule de la personnalité, c'est-à-dire ces facultés moins profondes qui tiennent de plus près aux sens et au monde extérieur et par lesquelles l'action de celui-ci pénètre incessamment en nous. Une vision de sainte Hildegarde peut nous donner une idée de la manière dont l'action du démon s'exerce sur l'homme dans la possession. Elle vit une possédée



environnée de noir et d'une fumée infernale, qui, entourant toute la partie sensible de son âme raisonnable, ne permettait pas à la partie spirituelle de respirer dans la plénitude de sa liberté. Elle avait ainsi perdu le parfait usage de ses sens et de ses opérations propres; elle poussait des cris ou faisait des actions qui n'avaient aucun sens. La substance du démon ne peut donc pénétrer la substance de l'âme humaine; il agit uniquement par ses attributs sur les attributs de l'âme, sur ses puissances corporelles ou sensibles dont il s'est emparé, qu'il *possède* et dont il dispose à son gré. Alors, il se manifeste une si étonnante division, un dualisme si terrible, qu'il semble qu'il y a non plus une, mais deux personnes, dont l'une est soumise à un dur esclavage, tandis que l'autre domine et étend son pouvoir bien au delà des forces naturelles à l'homme.

A la vérité, nous ne connaissons pas les bornes de sa puissance : s'il ne dépendait que de lui, il attirerait à soi toute la terre et toutes les créatures, il ferait du ciel son siège, et de la terre l'escabeau de ses pieds. Mais il est certain qu'il ne peut rien sans la permission de Dieu; avec cette permission, il peut faire beaucoup de choses supérieures aux forces de l'humanité. Dieu accorde rarement ces permissions qui troubleraient l'ordre de la nature et pourraient être prises pour des miracles. Mais jamais il ne lui permet de forcer la liberté de l'homme pour l'entrainer au péché. Il en est de même de tous les agents naturels : la mer pourrait engloutir toute la terre; mais le Tout-Puissant lui a dit : « Tu iras jusque-là, et tes flots se briseront à un grain de sable. » La foudre pourrait tout écraser, la grêle tout briser, les bêtes féroces tout dévorer, le feu tout consumer ; mais tout est entre les mains de Dieu, qui prescrit à chacun ses bornes. Ainsi le démon ne peut que ce que Dieu lui permet.

Puisqu'il en est ainsi, quelles sont donc les causes de la possession? On peut considérer ces causes de la part de Dieu, de la part du démon ou de la part de la personne possédée.

Dieu n'est jamais la cause directe de la possession ; il la permet. Satan demande à Dieu de lui laisser ravager les richesses de Job et d'affliger son corps ; il n'ose entrer dans le troupeau de pourceaux sans son ordre. Sa volonté est perverse; mais il ne peut pas ce qu'il veut, il ne peut que ce que Dieu lui permet : « *Non est potestas nisi a Deo* », dit saint Paul. Saint Grégoire explique par une comparaison la conduite de Dieu en cela. Un médecin, dit-il, applique les sangsues à un malade. La sangsue tirera autant de sang qu'elle pourra ; son intention, son instinct est de se gorger de plus de sang possible ; mais, le médecin, lui, a une toute autre intention; son désir est de ne tirer que le mauvais sang pour guérir son patient, et en conséquence il veillera à ce que la sangsue ne tire que le mauvais sang. Dieu fait de même, en permettant au démon de tour-

menter une créature. Il n'y a que de la sagesse en cela. Sans compter que ce sera une leçon pour beaucoup. L'homme a à sa disposition un triple moyen de connaissance : la raison, la foi et l'expérience. La raison naturelle lui montre Dieu et ses œuvres, la foi lui apprend avec plus de certitude ce que la raison lui montrait de Dieu, et d'autres choses que la raison ne pouvait connaître. Mais il y a des hommes si aveugles que ni la raison ni la foi ne les peuvent éclairer; Dieu veut leur ouvrir les yeux par l'expérience. L'athée qui ne croit pas qu'il y ait des esprits ou qui nie la Providence de Dieu sur les hommes, voyant un possédé, est convaincu par ses sens qu'il y a des intelligences et d'autres créatures que les corporelles ; car, voyant que ce possédé parle latin ou toute autre langue qu'il n'a pas apprise, découvre les choses secrètes ou éloignées, obéit au commandement qu'on lui fait par la seule pensée, qu'il fait en un mot tant de choses qui surpassent le pouvoir de l'homme, est contraint de conclure qu'en ce possédé il y a quelque chose de plus que l'homme, et puisqu'il ne peut voir de ses yeux ce principe qui le fait agir ainsi, il faut que ce soit une chose incorporelle, spirituelle; et comme il voit une pauvre créature admirablement garantie de la fureur d'un ennemi sur lequel rien de naturel n'a aucun pouvoir, il faut qu'elle soit sous la sauvegarde d'une puissance surnaturelle. Le Juif est disposé à recevoir la foi de Jésus-Christ, au nom duquel il voit que les esprits malins sont domptés et chassés. Le philosophe païen ou incrédule ne trouve pas étrange le mystère de l'Incarnation, voyant en sa présence un démon presque incarné. L'âme pécheresse voit un échantillon de la torture qu'elle doit souffrir en enfer et comprend avec quelle cruauté le démon tourmentera l'âme qui lui sera livrée éternellement, puisqu'il exerce une telle rage sur celle qui, après tout, est peut-être en grâce avec Dieu et peut se sauver. L'âme fidèle apprend à ne pas mépriser la voix de l'Église et de ses ministres, puisque Lucifer lui-même ne la peut mépriser ; elle voit combien sont grandes ses obligations à Jésus Rédempteur, qui nous a affranchis de la tyrannie d'un ennemi si furieux.

De la part de Satan qui accepte volontiers la permission de posséder une créature, les raisons sont multiples. Elles se tirent de sa haine pour Dieu et de son envie pour l'homme. Il est l'ennemi des trois personnes de l'adorable Trinité et de toutes les perfections de Dieu ; mais il en veut particulièrement à la seconde personne, au Fils, le Verbe de Dieu incarné ; aussi ce singe de Dieu est porté à affecter une ressemblance et une égalité entière avec lui. Il ne peut souffrir que la nature humaine qu'il regardait au dessous de la sienne dans l'ordre de la création, qu'il avait corrompue par sa malice, sur laquelle il avait exercé si longtemps une tyrannie paisible, qui était ennemie de Dieu comme lui, et qui de-

vait être compagne de son malheur éternel sans l'Incarnation, ait été élevée à l'union de la divinité en Jésus-Christ, et dans les autres hommes à l'adoption de Dieu et à son héritage. Sa haine et son orgueil lui suggèrent le désir d'imiter autant qu'il peut un si grand mystère, d'en traverser les desseins et de s'opposer à sa fin qui est la déification des fidèles. Il trouve ce moyen dans la possession, parce qu'elle a quelque rapport avec l'Incarnation. Dans le corps du possédé, en effet, il y a deux esprits, l'âme et le démon, comme en Jésus-Christ il y a Dieu, qui est esprit, et son âme, substance spirituelle. En Jésus-Christ, Dieu et l'homme s'unissent sans se confondre ; dans le possédé, le démon s'unit à l'homme, mais il ne se change pas en lui, et ces deux substances demeurent toujours distinctes ; en Jésus-Christ, la divinité pénétrait l'humanité et s'en servait comme d'un instrument conjoint pour opérer des œuvres surnaturelles ; dans le possédé, le démon pénètre le corps et l'âme, s'insinue dans tous ses sens, dans ses puissances, et il se sert de tous ses membres pour accomplir des actions horribles. Tantôt il profère par sa bouche des blasphèmes épouvantables ; tantôt il joint les actions aux paroles : il élève le corps, le tient suspendu, le jette contre terre, et quand il semble qu'il l'a tout brisé, on le trouve sans blessure ; il s'en joue comme il veut, pour le tourmenter ou pour tromper les spectateurs, ou par des actions violentes ou par des actes ridicules. Toutefois, comme en Jésus-Christ la volonté divine n'apportait aucune contrainte à la volonté humaine, de même le démon ne peut forcer la volonté du possédé et le porter malgré elle à offenser Dieu.

De la part du possédé, quoique cet état terrible puisse se présenter sans que l'homme en soit moralement coupable, dans la plupart des cas, il se rattache à des prémices antérieures, naturelles ou morales ; ainsi le tempérament, les passions, les affections vives, certaines dispositions physiques, l'épilepsie, le désordre du système nerveux, peuvent, suivant les circonstances, préparer les voies, ouvrir l'accès, faciliter l'invasion de l'esprit malin. Mais ce sont surtout les péchés de la personne ou des ancêtres qui en sont le plus souvent la cause. Prosper d'Aquitaine, contemporain de saint Augustin, dit que de son temps une fille fut possédée de l'esprit immonde pour avoir jeté la vue inconsidérément sur une image de Vénus. Tertullien, auteur encore plus ancien, dit qu'une dame romaine alla en bonne santé à la comédie, et en retourna possédée du diable. Lorsqu'on fit les exorcismes, le prêtre reprocha au démon d'avoir osé posséder une matrone chrétienne : le démon répondit : « Je l'ai saisie hardiment, c'était mon droit ; tout ce que je trouve sur mes terres m'appartient ; si je l'eusse trouvée à l'église, je n'eusse osé l'approcher ; je l'ai trouvée en mon assemblée, je l'ai prise comme chose qui était sur mon



fonds. » Saint Grégoire raconte, dans ses Dialogues, qu'en un monastère où l'on avait coutume de faire le signe de la croix sur tout ce qu'on mangeait, une religieuse ayant oublié de le faire avant de manger de la laitue cueillie au jardin, se trouva possédée, et Satan, interrogé par l'exorciste, répondit : « Quel tort lui ai-je fait? j'étais sur la feuille de laitue; elle ne m'en a pas chassé, je me trouve bien ici. »

Nous venons de voir rapidement comment l'Eglise admet et comprend l'obsession et la possession ; il nous faut maintenant montrer avec quelle prudence elle agit en ces cas.

Voici, tout d'abord, un extrait du Rituel des Exorcismes; je traduis le texte même du livre sacré :

« Le prêtre, ou tout autre ministre légitime de l'Eglise qui est appelé à pratiquer l'exorcisme sur un possédé, sera aussi remarquable par sa piété, sa prudence, et l'intégrité de sa vie tout entière ; car il doit devoir, non à sa vertu propre, mais à celle dont Dieu l'arme, la fonction qu'il va remplir. Humble et charitable, il lui faut encore présenter toutes garanties d'âge mur; il lui faut être vénérable, non seulement par le titre qu'il a, mais encore par l'austérité de ses mœurs.

« Par sa connaissance approfondie des textes sacrés et de tout ce qui touche à cette question des possédés, il sera mis en garde de lui-même contre les causes qui pourraient surprendre son jugement. Il ne doit pas, par exemple, croire très facilement que quelqu'un est obsédé ou possédé du démon, avant d'en avoir des preuves notables qui lui établissent le diagnostic différentiel entre le possédé et celui que les passions tristes ou une maladie quelconque travaillent.

« Les signes principaux, en effet, de l'action diabolique sont : Parler couramment une langue inconnue, ou bien comprendre quelqu'un qui la parle ; voir à distance et dévoiler des choses secrètes ; montrer des forces bien supérieures à celles que l'âge ou la condition permettent naturellement de déployer. D'autres signes enfin, moins nets et moins caractéristiques, aideront encore le prêtre à s'assurer de la réalité de l'intervention diabolique.

« Puis, en présence du possédé, l'exorciste devra, après l'un ou l'autre de ses exorcismes, interroger fréquemment le malheureux, lui demander ce qu'il ressent en son âme et dans son corps, pour découvrir quelles sont les choses qui agissent le plus pour tourmenter le diable, afin d'insister précisément sur elles et les répéter le plus fréquemment.

« L'exorciste se mettra en garde contre les tromperies et les subtilités habituelles aux diables, pour le prendre en défaut. Quelques-uns ont, en effet, l'habitude de répondre tout de travers et de ne se manifester qu'a-



vec une extrême difficulté, afin que l'exorciste, à bout de patience et de forces, se désiste, ou qu'il prenne le change et ne croie plus à la possession du malheureux. Quelquefois, après s'être montrés, ils se cachent et paraissent avoir abandonné tout à fait le corps du possédé, de façon à ce que l'exorciste se méprenne encore et croie à leur expulsion définitive; mais il ne doit cesser les exorcismes que lorsqu'il a un signe évident de leur départ et de la libération.

« Quelquefois les démons suscitent des obstacles pour empêcher le possédé d'être soumis aux exorcismes ; ou bien ils s'efforcent de persuader que son cas est naturel ou provient de quelque maladie naturelle. D'autres fois, au milieu même de l'exorcisme, ils endorment le possédé, ou lui donnent une vision par laquelle il se croit définitivement débarrassé d'eux.

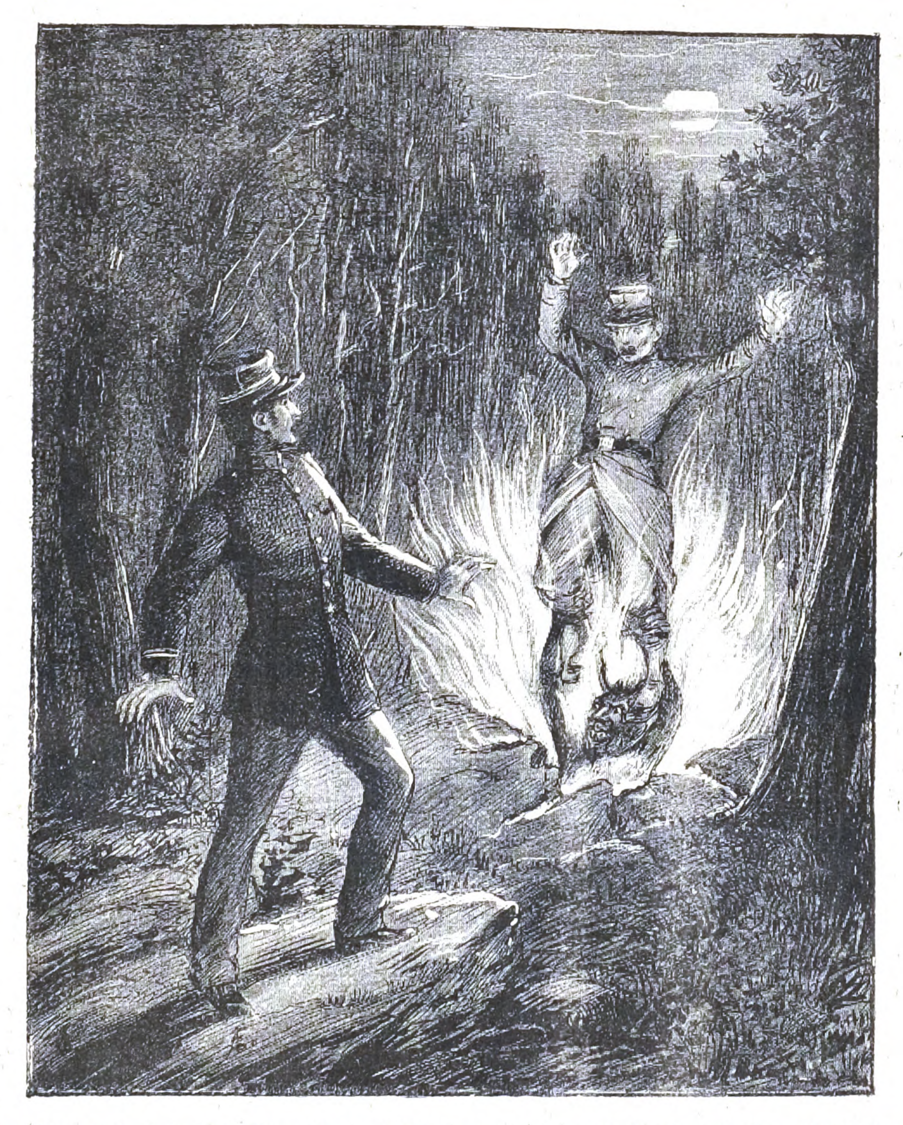
« Certains démons font des maléfices ou les simulent, disent par lesquels d'entre eux ces maléfices sont faits et indiquent eux-mêmes comment il faut s'y prendre pour les vaincre et les expulser; cela pour pousser à se servir et à employer des manœuvres cabalistiques et des superstitions. Enfin, les démons vont même quelquefois jusqu'à permettre au malheureux possédé de recevoir la Très Sainte Eucharistie et le laissent un temps absolument en repos, absolument comme s'il était délivré.

« Les ruses et les fraudes du diable pour tromper l'homme, sont, on le voit, innombrables. Pour ne pas en être dupe, l'exorciste doit donc être méfiant. En cette cause, il aura toujours présent à la mémoire que Notre-Seigneur a dit que les diables s'expulsent surtout par le jeûne et la prière, ces deux moyens si puissants d'appeler et d'obtenir le secours divin ; aussi, pour les chasser, doit-il y avoir recours, à l'exemple des Pères de l'Eglise, personnellement et par les gens autour de lui.

« L'exorcisme peut avoir lieu soit en l'église, soit en tout autre lieu religieux et honnête, loin des regards de la multitude; cependant, si le possédé est alité et dans l'impossibilité d'être transporté, ou bien si c'est un haut personnage ou encore pour tout autre motif honnête, l'exorcisme peut avoir lieu en une maison privée.

« Il faut prévenir le possédé, si l'état de son esprit et de son corps le lui permettent, de prier et de jeûner, de se confesser souvent et de s'unir à la communion du prêtre; et, tandis que l'exorcisme a lieu, qu'il se recueille absolument, ne pense qu'à Dieu et lui demande le salut avec la plus vive humilité et la foi la plus complète; enfin, lorsqu'il est le plus douloureusement et le plus violemment tourmenté par les démons, qu'il supporte patiemment ces épreuves et ne doute pas un instant de la bonté et du secours de Dieu.

« Qu'il tienne entre ses mains ou devant ses yeux le crucifix, et que



Le soldat de Fontainebleau (légende). — L'officier aperçut son fantassin qui disparaissait dans un gouffre de feu tout à coup entr'ouvert. (Page 736.)

des reliques saintes, si cela est possible, soient décemment, et en sûreté dans leurs enveloppes, placées, imposées, sur la tête ou la poitrine du possédé, en les surveillant avec attention, afin que ces objets sacrés ne soient traités qu'avec le plus grand respect et ne subissent aucune maladresse du possédé, ni surtout aucun outrage des démons. La Très Sainte Eucharistie ne doit jamais servir à ces usages, de peur de la moindre irrévérence.

« L'exorciste n'a pas à perdre son temps en bavardages ni en interro-

gatoires curieux, surtout au sujet des choses futures et cachées qui n'ont pas trait à son œuvre ; mais il ordonnera à l'esprit immonde de se taire, et de ne répondre que quand et à ce pourquoi on l'interroge. Qu'il se défie surtout, si le démon prétend être l'âme de quelque saint, d'un défunt, ou l'ange gardien du possédé.

« Les interrogatoires nécessaires doivent porter sur le nombre et le nom des diables assaillants, sur le temps depuis lequel et la façon dont ils sont entrés dans le corps du possédé et de la cause de leur entrée. L'exorciste empêchera toutes les autres réponses plaisantes, badines ou ineptes des démons ; il leur opposera le mépris absolu, et il préviendra les assistants, très peu nombreux d'ailleurs, de n'en avoir cure, de ne pas interroger eux-mêmes le possédé, mais de passer leur temps à prier avec humilité, foi et ardeur.

« Les exorcismes seront faits et lus avec autorité et force, avec la plus grande confiance, la plus grande ferveur et humilité, et d'autant plus répétés et plus rapprochés, que l'exorciste verra les démons en être plus furieux et plus tourmentés ; et toutes les fois qu'il verra le possédé se contorsionner en une partie de son corps, ou s'y frapper, ou une tumeur y apparaître, il y fera le signe de la croix et l'arrosera d'eau bénite, qu'en tous cas il aura toujours à portée de sa main.

« L'exorciste remarquera aussi quelles sont les paroles qui humilient davantage les démons, celles qu'ils redoutent le plus de façon à les répéter le plus souvent ; et, quand il sera arrivé à la phrase comminatoire, qu'il la répète à satiété, de façon à constamment augmenter les tourments qu'ils endurent ; et, enfin, s'il les voit prêts à se sauver, qu'il persévère dans son exorcisme deux, trois, quatre heures et même davantage, sans repos ni trêve, jusqu'à ce que victoire s'ensuive.

« L'exorciste se gardera de faire prendre ni de conseiller au possédé aucune médecine ni aucun traitement.

« En exorcisant une femme, il aura soin d'être entouré de personnes honnêtes, qui maintiennent la possédée pendant que le démon s'y démène ; que ces personnes soient patientes, des parents (si possible) de la possédée ; précautions nécessaires, indispensables, pour que rien ne se dise ou ne se fasse qui soit ou puisse être, pour l'exorciste ou ceux qui l'entourent, une occasion de mauvaises pensées.

« Pour l'exorcisme, le prêtre se servira surtout des paroles sacrées, de préférence à ses propres phrases ou à celles qui lui auront été suggérées par d'autres ; et il ordonnera au démon de dire s'il est retenu dans ce corps à la suite de quelque opération magique ou par maléfice, et que, s'il est renfermé dans une substance que le possédé aurait avalée par mégarde, il la vomisse aussitôt ; de même, s'il est renfermé dans des objets

extérieurs, qu'il les désigne, pour que ces objets soient immédiatement jetés au feu et brûlés.

« Le possédé sera prévenu de ne rien cacher de ce qu'il ressent, ni des tentations dont il est l'objet; enfin, une fois délivré, il devra soigneusement se garder du péché, pour ne pas fournir au diable l'occasion de retourner en lui. »

Par ce rapide extrait du Rituel des Exorcismes, on voit que l'Eglise ne s'avance dans cette voie qu'avec une infinie précaution, et combien elle recommande cette même précaution à ses ministres; on voit aussi avec quelle clarté, quelle netteté, ainsi qu'il est dans son génie propre, et comme elle le montre dans tous ses écrits de même qu'en tous ses actes, elle sait résumer substantiellement en peu de mots et condenser tous les cas qui se peuvent rencontrer concernant le sujet si complexe et si déroutant qui nous occupe.

Point n'est besoin de commenter ce texte; tout y est prévu; il renferme tout ce qu'un exorciste doit savoir dans l'accomplissement de ce ministère.

Mais, pour mieux montrer encore aux lecteurs cette méticuleuse prudence de l'Église, même dans ses affirmations, qu'il me permette de lui citer le passage suivant, d'un auteur dont personne ne contestera l'autorité, saint Alphonse de Liguori, dans sa *Théologie Morale*. Voici comment s'exprime le docte et saint écrivain, s'adressant aux confesseurs auxquels il donne des conseils :

« Quelques-uns, obsédés par les malins esprits, sont tourmentés par des spectres des plus effrayants ou par des douleurs corporelles. De ceux-là le traitement est indiqué; il faut les convaincre de l'efficacité de la prière, de la patience et, par dessus tout, de la soumission à la volonté divine. Le conférencier ne doit pas penser que toutes les invasions et les infections diaboliques dont on se plaint à lui sont des fantasmagories et des infirmités corporelles, ou des chimères ; car il ne peut nier qu'il y a, même chez les chrétiens, des cas notoires de possession.

« L'Église, en effet, a institué contre ces cas des exorcismes, et le concile de Trente nous enseigne que ces exorcismes ont toujours été en usage ; donc, si les possédés n'existaient pas, l'ordre des exorcistes aurait été inutilement et à tort institué par elle et manquerait absolument à sa mission, qui est de conférer aux exorcistes autorité et pouvoir sur les catéchumènes et les énergumènes. Or, ceci ne peut raisonnablement pas se supposer, puisque cet ordre est un des sept qui de tout temps ont fait partie de l'Église, ainsi que le même concile l'a déclaré.

« Au demeurant, il faut toujours se méfier de ces invasions du diable et les tenir pour possibles, au lieu de les nier et de les considérer comme



des fictions, des imaginations ou des maladies, surtout quand il s'agit des femmes. »

Saint Alphonse de Liguori fait suivre ces lignes de prologue de tout un chapitre relatif à divers cas particuliers de possessions et d'obsessions.

Mais en voici assez à ce propos. Il était nécessaire de montrer que l'Église a toujours admis la possession, qu'elle la reconnaît, et qu'elle a des exorcistes; il fallait, enfin, montrer aussi qu'elle sait unir la prudence la plus grande à la plus ferme décision.

Je n'oublie pas, en tout ceci, que le lecteur attend de moi, non des extraits des livres saints et des écrits des Pères de l'Église, mais des explications précises et claires sur l'évolution de la religion infernale et sur l'œuvre du démon de notre temps ; aussi, vais-je, serrant de près la question, le faire assister immédiatement à des scènes d'obsession et de possession accidentelle. Ce n'est que plus tard, il le sait, que je lui parlerai de la possession à l'état latent.

C'est au cours des récits qui vont suivre qu'il verra nettement se dessiner la différence entre l'hystérie et la possession, et qu'il comprendra que tels phénomènes, quelque merveilleux qu'ils paraissent, n'admettent pas l'intervention diabolique, alors que d'autres, à côté desquels il passe tous les jours, sans presque y faire attention, tant ils lui paraissent simples, sont au contraire au plus haut degré sataniques.

Nous allons en trouver immédiatement dans l'obsession, qui est, comme on sait, le premier stade, la porte d'entrée, pour ainsi dire, de la possession.

On peut, nous allons le voir, diviser l'obsession proprement dite en plusieurs catégories, dont les deux principales sont : l'obsession par l'idée seulement, et l'obsession par les faits et les actes. De même, nous distinguerons deux sortes d'obsédés : 1° les obsédés qui sont des personnes pieuses et que le diable assiège avec fureur par haine, pour leur faire du mal ; 2° les obsédés qui sont de vrais spirites, à qui le diable, dans un moment de colère et de déception quelconque, cherche à jouer un vilain tour, ou bien encore ceux qui sont des gens sur la pente de l'abîme et que le démon obsède pour leur faire signer un pacte.

En résumé, obsession idéale et obsession persécutrice, telles sont les deux formes que je vais rapidement passer en revue.

L'obsession par l'idée d'abord :

Il me suffira de citer à cet égard les obsessions si nombreuses, à notre époque, relatives au VIe commandement de Dieu.

Il y a là, pour le diable, une source inépuisable de tentations et d'obsessions, pour résister auxquelles il faut être essentiellement vertueux.

Sans y insister, je dirai seulement que, dans cet ordre d'idées, le diable peut pousser à tout, depuis l'idée seule, la suggestion de la pensée, jusqu'à l'acte de l'animalité la plus grossière terminé quelquefois par le crime.

S'il m'était permis d'entrer dans des détails techniques médicaux, je pourrais ici montrer au lecteur que certains de ces crimes, classiques, si on peut s'exprimer ainsi, ne se justifient et ne s'expliquent ni par l'hystérie ni par la folie; qu'ils ne ressortissent d'aucune hallucination, d'aucun besoin à assouvir, d'aucune aberration sexuelle; mais qu'ils se développent tout à coup, au milieu du calme le plus parfait de l'acteur qui les commet et de l'endroit où ils se passent, inattendus, monstrueux, surhumains, et par cela même caractéristiques de leur marque de fabrique démoniaque.

Les vampires, notamment, sont des possédés, selon toute vraisemblance.

Il me suffit d'avoir effleuré ce sujet; je ne veux pas y insister; je demande même pardon au lecteur d'avoir attiré et retenu un instant son attention à cet égard.

A côté de cette obsession honteuse, il en faut placer une, très fréquente à notre époque; c'est l'obsession anticatholique.

Elle commence par l'esprit de doute.

Quelques-uns, et des meilleurs catholiques, des pratiquants zélés quelquefois même, sont subitement saisis d'idées qui leur traversent le cerveau. Cela n'a que la rapidité d'un éclair, d'un vertige; mais c'est, en tous cas, un *qui sait?* Le diable a passé là par hasard ; et, pour se moquer du fidèle, dans un but de malice qui peut paraître sans conséquence, il a laissé tomber un grain d'ivraie dans le champ du Bon-Pasteur.

Dès lors, le repos du chrétien est troublé ; il hésite, il chancelle, et il lui faut parfois faire appel à toute sa raison et à tout son bon sens pour se remettre de la chaude alarme. L'ivraie prend rarement, lorsque le champ est bien surveillé et fréquemment débroussaillé.

Nul n'est à l'abri de cette forme d'obsession, peut-être la plus dangereuse de toutes par son apparence inoffensive.

Quelquefois aussi, au hasard du semis, le grain d'ivraie tombe dans une flaque d'eau à la surface limpide, mais dont le fond est boueux, vaseux. Alors, sur ce terrain propice, la plante ne tardera pas à pousser, offrant au Maudit l'occasion d'une future moisson. Les racines ont ramifié drues et serrées dans la vase ; l'obsédé d'aujourd'hui sera le possédé de demain.

Il faut l'avouer encore, il y a à notre époque une vaste étendue de marécages : toute cette foule à laquelle maçons et lucifériens hauts-gradés

ont depuis longtemps déjà désappris Dieu et son Eglise ; chez ceux-là, le terrain est absolument préparé. L'obsession, chez eux, est caractéristique ; elle les pousse contre tout ce qui est chrétien. Cette forme est bien connue; elle est celle de « ceux qui voient le jésuite partout », suivant l'expression familière. Mais l'homme qui voit le jésuite partout est sûrement un irréligieux fanatique, remarquez-le bien ; et l'objet vrai de sa haine, c'est Jésus-Christ et l'Eglise.

Chez ceux-là, l'obsession est à son apogée et confine à la possession ; ils forment cette tourbe de sectaires haineux, ennemis de tout ce qui est grand, noble, beau, bien, de tout ce qui vient de Dieu, et qui ne rêvent que l'égalité *par en bas ;* et nous savons ce que *en bas* veut dire.

Ceux-là sont perpétuellement obsédés par cette forme spéciale qu'on appelle l'anticléricalisme, qui consiste à persécuter des innocents, des faibles, des enfants et des femmes, et qui est tellement bête, tellement monstrueuse, qu'elle ne peut provenir que du Maudit.

Pourquoi, en effet, cet acharnement contre l'Eglise, et, notons-le bien, contre l'Église catholique seule? Pourquoi cette fureur contre ceux qui n'ont qu'un tort : prier? Et qui ne voit là, très nettement, dans cette forme d'obsession spéciale, que personne ne confondra ni avec l'hystérie ni avec la monomanie, la griffe même, le souffle et l'inspiration de Satan?

N'insistons pas. Enoncer le fait, c'est le prouver et l'expliquer jusqu'à la dernière évidence.

Mais ce sont là, pour ne citer que ces quelques manières, des obsessions que l'on pourrait appeler par suggestion d'idées diaboliques et dans lesquelles le Maudit ne s'est pas encore montré, ni découvert nettement. Nous savons qu'il est des obsessions d'espèces encore différentes : celles où les esprits malins jouent un rôle actif.

Le chapitre des Vocates Procédants nous en a fourni des exemples assez probants, pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Je répéterai seulement que cette catégorie se divise en deux classes : ceux que le démon obsède pour les attirer à lui, et dans le but de remporter sur eux une victoire définitive; ceux, au contraire, qu'il comprend bien qu'il n'aura jamais, mais qu'il se plaît seulement à tourmenter, — tels que le bienheureux curé d'Ars et d'autres encore, dont la liste serait trop longue à publier.

Vocates Procédants et bons chrétiens fidèles et vertueux, voilà donc deux classes distinctes d'obsédés, qui varient par les personnes, les effets et les résultats de l'obsession.

Il suffirait de rapporter tous les faits certains, reconnus, avérés, d'obsession diabolique, pour infliger bien facilement une défaite honteuse à ceux qui nient de parti pris cette première action du diable sur la créa-

ture de Dieu, ou qui n'y veulent voir qu'hallucination et vésanie; et je ne sache pas que l'article 7 et l'expulsion des congrégations religieuses, résultats d'obsessions diaboliques chez ceux qui les ont décrétées et exécutées, soient des hallucinations ou des suites d'hallucinations, ni que l'hystérie ait joué chez Gambetta, Jules Ferry, Bismarck, le moindre rôle dans la perpétration de ces infamies.

Allons donc ! et l'évidence saute aux yeux.

Néanmoins, publier une pareille nomenclature de faits nous mènerait bien loin, et nous n'aboutirions au surplus qu'à des répétitions.

Un exemple seulement suffira pour démontrer, de façon à défier toute contestation, ce qu'est l'obsession persécutrice, bien qu'elle puisse se présenter sous des variétés innombrables. Cet exemple, pris en ce siècle, est celui du bienheureux curé d'Ars, cas qui est bien connu et que je me bornerai à résumer.

Jean-Baptiste-Marie Vianney, né à Dardilly, près de Lyon, le 8 mai 1796, de parents simples, charitables, pieux, édifia dès sa jeunesse tous ceux qui le connurent ; il gardait le troupeau de sa famille. Sa vocation sacerdotale fut découverte par l'abbé Charles Balley, un saint prêtre qui avait courageusement et glorieusement traversé les épreuves de la Révolution, et qui fut nommé curé d'Ecully à la restauration du culte. Jean-Marie fit alors d'Ecully à la Louvesc un pèlerinage à pied au tombeau de saint François Régis ; son but était de mettre sa vocation naissante sous la protection de ce saint.

Le 9 août 1815, Jean-Marie fut ordonné prêtre par Mgr Simon, évêque de Grenoble, un des prédécesseurs du vaillant antagoniste de la franc-maçonnerie actuelle, de celui qui a porté à la secte des coups si rudes qu'elle lui a voué sa haine la plus rigoureuse. (J'ai nommé Mgr Fava, dont les luttes énergiques contre les fils du diable ont provoqué l'admiration des honnêtes gens du monde entier, Mgr Fava qui a l'honneur d'être brûlé chaque année, régulièrement, en effigie, ainsi que quelques autres princes de l'Eglise : le Saint-Père, à la date du 20 avril; Mgr Fava, à celle du 25 juillet. Mais j'aurai à revenir sur ce sujet plus spécialement.)

Jean-Marie Vianney fut donc nommé vicaire de l'abbé Balley, à Ecully. L'abbé Balley meurt, et Jean-Marie devient curé à Ars, arrondissement de Trévoux, dans l'Ain. Dès qu'il a pris possession de sa cure, il établit et multiplie les bonnes œuvres dans sa paroisse : adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, association pour les communions fréquentes, prière du soir en public, confrérie du Saint-Rosaire, une providence ou asile d'orphelines qui fut le modèle de nombreux établissements du même genre et où passa tout le bien que lui avaient légué ses parents.

Les fruits de ces pratiques pieuses ne tardèrent pas à se montrer nombreux : plus de bals ni de cabarets dans le village, cela obtenu sans contrainte ; l'église était toujours pleine.

Jean-Marie entreprend alors de prêcher des missions dans la contrée. Son zèle est si grand et sa piété éclate tellement que tout le monde comprend que c'est un saint et vient se confesser à lui, même des hauts dignitaires de l'Eglise.

Alors, commence pour le bienheureux la période des actes de mortification et d'ascétisme. Il ne boit plus que de l'eau, porte constamment une chaîne de fer, s'administre les plus dures diciplines. et ne vit plus que pour Dieu, le salut des âmes et le soulagement de la misère des pauvres.

Il avait pour lui-même le plus profond mépris. Dans sa paillasse était une planche; puis, trouvant cette couche encore trop sybarite, il finit par aller se coucher dans le pauvre grenier de son pauvre presbytère, sous le toit, auquel manquaient les tuiles, sans lit, avec une grosse pierre brute pour oreiller. Il est facile de comprendre qu'un chrétien aussi élevé dans la perfection était détesté par Satan de toutes les forces de sa haine infernale.

C'est dans son pauvre grenier, la nuit, que le diable allait le tourmenter, s'acharnant contre lui, jusqu'à le priver de sommeil, lui tirant les pieds, lui donnant de grands coups d'escabeau sur le corps. Jean-Marie avait donné un nom à son persécuteur; il l'appelait « le grappin », et ce nom est un de ceux qui sont restés pour désigner le diable.

L'abbé Vianney souffrait ces assauts furieux du démon, ces violences, ces brutalités, et cela par mortification nouvelle, tandis qu'il aurait pu chasser « le grappin » par un signe de croix : il le fit pourtant, quand il était trop brisé de coups, mais uniquement pour montrer à l'esprit immonde que le Christ est son éternel vainqueur.

Il passa souvent plusieurs jours sans prendre de nourriture, et lorsqu'il mangeait, c'était du pain noir *déjà moisi* « qu'il achetait aux mendiants ». Jamais le foyer de sa cuisine ne vit le feu.

De telles macérations, jointes à des fatigues continuelles, avaient exténué son corps; mais la vie intérieure transfigurait sa douce physionomie.

Pour les autres, il renouvela plusieurs fois le miracle de la multiplication des pains et celui des noces de Cana.

Dès 1825, on vint en pèlerinage à son église d'Ars : le père Lacordaire, Mgr Dupanloup, Mgr de Bonald, Mgr de Ségur notamment, vinrent le voir et se confessèrent à lui.

Il mourut en 1859, en odeur de sainteté; et l'Église qui ne se trompe pas, elle, qui ne confond pas les choses naturelles les plus extraor-

dinaires avec les merveilles du surnaturel, l'Église, par le ministère de son chef et pontife infaillible, s'empressa d'ouvrir la cause de béatification de Jean-Marie Vianney, dont la solution est prochaine.

Le pèlerinage d'Ars, que l'on ne saurait trop recommander au zèle des catholiques, offre à la France et au monde une démonstration continuelle du surnaturel; car, tous les jours, des miracles y ont lieu, ainsi qu'en



LES SŒURS MAÇONNES INDÉPENDANTES

Juliette Lamber
grande-maîtresse
de la Loge *la Clémente Amitié*, à Paris.

Diana Vaughan
grande-maîtresse
du Triangle *Phébé-la-Rose*, à New-York.

pourrait témoigner le vénéré successeur actuel de Jean-Marie, M. l'abbé Convert. Grâce au vénérable Vianney, Ars est aujourd'hui une citadelle de la foi chrétienne. Ars proclame, pour la confusion des incrédules, non-seulement que le diable n'est pas un vain fantôme créé par des imaginations en délire, ainsi qu'ose le prétendre la pseudo-science matérialiste ; mais Ars proclame encore, avec preuves éclatantes à l'appui, que le diable, existant bel et bien et se manifestant, est et sera toujours le vaincu dans sa révolte contre Dieu.

Les adeptes de la fausse science (car il n'est de *science vraie* que celle qui est éclairée par la foi) poussent l'audace jusqu'à traiter de cas de folie ou d'hystérie celui du bienheureux curé d'Ars et les autres semblables. A leur suite, les catholiques superficiels, ceux qui, par un sot orgueil, tiennent souvent pour non avenus les avis et les enseignements qui émanent de la chaire auguste de Pierre, les mauvais catholiques, pour dire le mot, n'osent pas accuser le curé d'Ars d'imposture ; mais ils affectent de ne voir en lui qu'un halluciné ; car, dans leur suffisance et leur présomption, ils n'ont même pas le respect des saints. De l'aveuglement volontaire des uns et des autres, Satan se réjouit, et un jour, — mais il sera pour eux trop tard, — ils constateront, dans les flammes éternelles, sa très réelle existence.

En attendant, pour que ma démonstration soit complète en ce qui concerne Jean-Marie Vianney, je considère comme essentiellement utile de reproduire ici quelques extraits des sermons si touchants que le curé d'Ars avait l'habitude d'adresser à ses paroissiens ; ces sermons sont de véritables chefs-d'œuvre de bon sens, de piété et de douceur angélique. Qu'on en juge :

« L'homme, disait le bienheureux, a été créé par amour : c'est pourquoi il est si porté à aimer. D'un autre côté, l'homme est bien grand, dans la création ; il en est le roi ; aussi, rien ne peut le contenter sur la terre. Il n'y a que lorsqu'il se tourne du côté de Dieu, qu'il est content... Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas ; eh bien, voilà l'homme sans Dieu...

« ... La terre est un pont pour passer l'eau, elle ne sert qu'à soutenir nos pieds... Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur qu'à aimer, nos yeux qu'à pleurer nos péchés...

« ... Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile ; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage, voilà qui est incompréhensible... L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu. Les damnés diront : « Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, « nous souffririons moins ! l'enfer serait supportable ! Mais avoir été tant « aimés et être restés indignes de cet amour, ne pas l'avoir compris, ne « pas l'avoir reconnu, quelle douleur ! »

« ... Comme une belle colombe blanche, qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour... Le Saint-Esprit repose sur une âme pure, comme sur un lit de roses... Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur comme celle de la vigne, lorsqu'elle est en fleur... Quand on a conservé son innocence, on se sent



porté en haut par l'amour, comme un oiseau est porté par ses ailes...

« ... Une fois, j'allais voir un malade. C'était au printemps ; les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui se tourmentaient la tête à chanter. Je prenais plaisir à les écouter, et je me disais : « Pauvres petits « oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites! Comme c'est dommage ! « Vous chantez les louanges de Dieu... »

Et voilà l'homme aux pensées si bonnes et si douces, voilà le saint dont les matérialistes incrédules, et les mauvais chrétiens, stupides dans leur aveuglement, ont osé dire que c'était un hystérique ou un fou !

Nous venons de voir un cas bien caractéristique d'*obsession persécutrice*. Mais, ainsi que je l'ai dit, en dehors des personnes pieuses que le diable assiège avec fureur par haine, pour leur faire du mal, il y a d'autres obsédés, des esprits faibles, par exemple, à qui les démons se manifestent plus ou moins fréquemment, cherchant à les capter, soit en leur rendant certains services en échange de leur âme, soit en exerçant sur eux un empire réel, basé sur la terreur qu'ils leur inspirent et dont ces malheureux égarés ne savent pas secouer le joug.

Ces deux catégories d'obsédés existent dans les Vocates Procédants, gens sur la pente de l'abîme et qui finissent par y rouler en devenant Vocates Élus. Quant aux palladistes « parfaits initiés », c'est-à-dire frères Hiérarques et Mages Élus et sœurs Maîtresses Templières, ils sont tous des obsédés, cela est indiscutable, et même beaucoup d'entre eux sont vraiment des possédés dans toute l'acception du terme, soit par intermittence, soit (le très petit nombre) à l'état latent.

La séance secrète du *Lotus Saint-Frédéric* nous a montré que les esprits infernaux ne se bornent pas, vis-à-vis de ceux qui les évoquent sciemment, à leur donner des spectacles prestigieux, dépourvus de toute supercherie et appartenant bel et bien à l'ordre des choses surnaturelles, mais encore qu'ils se fâchent contre leurs fidèles quelquefois, les malmènent durement, les battent comme le négrier rosse ses esclaves ; il est vrai que ces fanatiques aveugles attribuent aux esprits du feu les services rendus, et les coups, aux maleachs.

Avec le diable, incohérent et capricieux comme le mal dont il est le principe, on ne sait jamais exactement à quoi s'attendre. Il lui arrive même, — je me hâte de dire que les cas de ce genre sont exceptionnels, — d'obséder, parmi les fidèles de sa contre-Église, telle créature, en lui accordant une sorte de privilège incompréhensible, dont les parfaits initiés eux-mêmes, et les plus familiers avec les démons, ne peuvent s'expliquer le motif. Cette palladiste privilégiée n'éprouvera aucune mésaventure dans les triangles ; Lucifer ou l'un de ses sous-ordres de haute

importance la couvre d'une protection étrange, au point de châtier ceux des autres occultistes qui se permettraient contre cette préférée la moindre méchanceté, ou qui noueraient, pour lui nuire dans la secte, une de ces malveillantes intrigues de coterie, si nombreuses, si habituelles au sein des sociétés secrètes.

A cet égard, le fait, tout contemporain, de Diana Vaughan (de Louisville), fait universellement connu dans le monde des spirites lucifériens, est surprenant au plus haut degré, dépasse tout ce qu'on peut imaginer comme bizarrerie du surnaturel diabolique; et je ne sais rien d'aussi singulier que la situation de cette jeune femme carrément protégée contre les sectaires eux-mêmes par un démon de la hiérarchie supérieure.

Diana Vaughan serait-elle une possédée à l'état latent? me demandera-t-on. — Pas le moins du monde. Jamais l'esprit malin, qui lui accorde cette préférence dont tous les palladistes sont déroutés, n'a pénétré en elle.

Est-ce une pauvre fille jetée là par accident, n'osant essayer de s'arracher à l'abîme et se contentant peut-être d'invoquer le vrai Dieu en elle-même? et alors, ces aveugles, qui attribuent aux anges du ciel les coups dont ils sont parfois gratifiés par les esprits infernaux, n'attribueraient-ils pas, en proie à une erreur semblable, cette protection exceptionnelle à Lucifer ou à l'un de ses subalternes, tandis qu'en vertu d'une grâce divine cette sauvegarde inespérée serait le fait de la Providence, toujours mystérieuse dans ses desseins? — Non, répondrai-je encore. L'étrange privilégiée de Louisville, née en dehors de la religion catholique, ayant vécu dès son plus jeune âge dans un milieu foncièrement hostile au catholicisme, le considérant elle-même comme l'adversaire qu'il s'agit d'abattre, ne croyant à aucun de nos dogmes sacrés, n'a certainement (tel est du moins mon avis) pas le moindre titre à la faveur de Dieu. Sa doctrine est celle du gnosticisme pur; c'est à Lucifer Dieu-Bon qu'elle croit, exactement comme tout palladiste parfait initié; en outre, elle n'est pas d'un caractère faible, mais elle possède, au contraire, une étonnante somme d'énergie dont elle a donné bien des preuves et qui lui a valu l'inimitié profonde de Sophie Walder; car, entre ces deux femmes, il y a une rivalité sourde. Je ne dirai pas que c'est une haine réciproque; Diana n'est pas haineuse; mais elles sont, par rapport l'une à l'autre, comme l'eau et le feu, comme le chien et le chat. Enfin, il suffit de connaître l'histoire de Mlle Vaughan pour se rendre compte que, dans son fait, c'est-à-dire dans le surnaturel qui se produit à son propos, c'est absolument et uniquement l'action démoniaque qui se manifeste.

Cette histoire, qui ne date pas du moyen-âge, qui est d'hier, d'aujour-

d'hui, je vais la raconter en quelques pages ; et, comme elle me paraît devoir être classée dans ce chapitre spécial à l'obsession, je qualifierai le fait extraordinaire de Diana Vaughan : *cas exceptionnel d'obsession protectrice.*

En même temps, il me servira à donner un exemple de cette demi-indépendance dont jouissent quelques sœurs maçonnes. Si invraisemblable que cela puisse paraître, il y a, en effet, des maçonnes pour qui la règle générale est levée dans certains cas, qui ne passent pas par toutes les formalités rituelles ; jugées nécessaires, indispensables à la secte, pour une raison quelconque, elles sont affranchies de telle ou telle obligation; car on ne veut pas, en les choquant, se priver de leur influence soit extérieure soit intérieure.

Ainsi, dans la Maçonnerie ordinaire, et pour ne parler que de notre pays, la sœur Juliette Lamber (M[me] Edmond Adam) serait exclusivement, si j'en crois ce qui m'a été affirmé, une maçonne politique. Pour être initiée, elle l'est bien; car elle est inscrite à l'annexe de la loge *la Clémente Amitié,* de Paris, et elle a longtemps tenu la place la plus marquante dans les hauts conseils du Grand Orient de France. Très intelligente, très active, d'une merveilleuse adresse à se créer des relations dans le monde parlementaire républicain, elle a, fort habilement, joué le rôle d'Egérie auprès de plusieurs de nos hommes d'État. Aussi, les frères qui sont dans le secret de l'existence des loges androgynes se sont bien gardés de la heurter jamais en quoi que ce fût. Admirée de tous, adulée, elle a été la reine de leurs réunions, où elle tenait le sceptre de la grâce et de l'esprit. Il est malheureux que Juliette Lamber, qui est loin certes d'être la première venue, ait mis ses belles qualités intellectuelles au service d'une société dont le programme est la ruine de l'Église. Je n'écrirai pas ici l'histoire maçonnique de M[me] Adam, par la raison que son œuvre, même dans les ateliers d'Adoption, a été essentiellement politique, et que la question politique est la partie la plus accessoire de mon ouvrage. Du reste, depuis quatre ans environ, la sœur Juliette Lamber, sans être complètement démissionnaire, si ce n'est de ses fonctions, a cessé toute activité au Grand Orient; toujours de cœur avec ses frères maçons, il semble établi qu'elle ne fréquente plus leurs loges ; en tout cas, elle n'y paraît plus et a été officiellement remplacée.

J'ai cité cette maçonne de haute marque, uniquement comme exemple de la sorte d'indépendance à laquelle je viens de faire allusion et que nous allons retrouver, plus intense, à un autre point de vue, et plus surprenante encore, chez Diana Vaughan. L'indépendance au sein même du Palladium, c'est-à-dire dans les triangles de la maçonnerie absolu-

ment luciférienne, voilà ce qui confond l'imagination ; et pourtant, cela est. Mais aussi, comme cela trahit bien et constate le caprice désordonné, l'incohérence de l'esprit des ténèbres : l'indépendance d'une sœur maçonne, sous la protection directe du diable !...

En somme, Diana Vaughan est une physionomie des plus originales, au milieu de l'occultisme contemporain. Mi-française, mi-américaine, elle est parisienne de naissance, voyage beaucoup, comme toutes les inspectrices générales de la haute maçonnerie, vient souvent dans notre capitale, et réside aux États-Unis, en domicile attitré. Elle a pour père un yankee protestant, du Kentucky, et pour mère, une française également protestante, originaire des Cévennes. Elle a un an de moins que Mlle Walder, son ennemie personnelle.

Ce père et cette mère détestaient cordialement le catholicisme, et l'éducation de la jeune fille s'est, comme on le comprend sans peine, ressentie de cette animosité farouche. Si je suis bien renseigné, Diana était dans sa quatorzième année, lorsque sa mère mourut au Kentucky, où le F.·. Vaughan, possesseur d'importantes propriétés rurales, se livrait alors en grand à l'élevage du bétail ; la proximité du grand marché de Louisville lui offrait un débouché fort productif.

Vaughan s'affilia au Palladisme, peu après la création de ce rite souverain par Albert Pike. Il fut au nombre des fondateurs du triangle de Louisville, *les Onze-Sept*. Il présida lui-même à l'initiation de sa fille, comme Apprentie, en tenue ordinaire d'Adoption, en mars 1883. Un peu plus d'un an après, Diana avait reçu les grades de Compagnonne et de Maîtresse ; elle avait donc vingt ans, à l'époque où elle fut désignée pour franchir le seuil des triangles.

Dans l'intervalle, c'est-à-dire entre la première et la troisième initiations, et, si mes notes sont exactes, au jour anniversaire de la naissance de la jeune fille, un des démons de la hiérarchie supérieure, très en honneur chez les ré-théurgistes optimates, apparut inopinément dans une réunion des *Onze-Sept*, et se livra à leur égard à une de ces mystifications extravagantes dont les sires de l'enfer sont coutumiers, et que leurs fidèles acceptent avec une crédulité stupéfiante, eux qui se moquent de la foi des catholiques, la traitant de ridicule superstition. Oui, vraiment, lorsqu'on songe aux absurdités que le diable débite à ses suppôts, et quand on réfléchit que ceux-ci, d'autre part, osent plaisanter les enseignements de l'Église, si évidemment frappés du sceau de la vérité divine et de la plus sublime raison, on se demande si ces pauvres égarés ne sont pas des fous. Hélas ! il n'en est rien ; ils ne sont nullement insensés, au sens médical du mot ; ils sont des aveugles volontaires, et,

par conséquent, de grands coupables dans leur apparente folie, qui n'est qu'irréligion fanatique, impiété poussée aux extrêmes limites de la haine de Dieu.

Donc, ce jour-là, 28 février 1884, tandis que Hiérarques, Mages Elus et Maîtresses Templières de Louisville étaient réunis en séance de cabale théurgiste au grand triangle *les Onze-Sept*, tandis que, pour n'en pas perdre l'habitude, ils faisaient leur prière à l'inévitable Baphomet, tout à coup la voûte du temple s'entr'ouvrit et donna passage à un génie du feu, lequel n'était autre qu'Asmodée.

L'apparition descendit avec une lenteur mesurée, et s'arrêta enfin, demeurant suspendue dans l'espace, à une légère distance du sol. Asmodée brandissait de la main droite un sabre de forme fantastique, et de la gauche tenait un objet étrange, dont la nature était difficile à reconnaître au premier coup d'œil; on eût dit l'appendice caudal d'un fauve de forte taille.

Asmodée, s'adressant gravement à l'assistance, lui fit un récit impossible. A son dire, une terrible bataille venait d'avoir lieu, quelques instants auparavant, entre les légions de Lucifer et celles d'Adonaï; on s'était battu avec un acharnement réciproque, et la victoire n'était demeurée acquise à aucune des deux armées, qui s'étaient retirées l'une et l'autre après avoir échangé des millions d'estocades. Dans la lutte, l'esprit luciférien Nysrock, « daimon du second ordre », avait perdu sa casserole ; mais, par contre, lui, Asmodée, en cherchant à atteindre l'esprit adonaïte Marc, avait tranché la queue du lion qui sert de monture à ce maleach; et c'est pourquoi il apportait, ajouta-t-il, ce glorieux trophée au triangle de Louisville, pour lequel il avait une prédilection toute particulière.

— De ce jour, dit Asmodée en concluant, ce temple me sera spécialement consacré. Cette dépouille de l'ennemi est le gage de mon amitié envers les *Onze-Sept*. Conservez précieusement cette queue du lion adonaïte. Afin qu'elle ne puisse jamais aller rejoindre le corps dont je l'ai séparée, j'ai placé en elle Bengabo, un de mes légionnaires. Il demeurera ici dans l'immobilité, jusqu'au jour où j'aurai à intervenir pour marquer ma faveur toute-puissante à une vestale que je vous destine.

Après quoi, majestueux et solennel, Asmodée déposa, sur l'autel, aux pieds du Baphomet, l'objet qu'il venait d'apporter; puis, il disparut.

Frères et sœurs du grand triangle *les Onze-Sept* s'approchèrent les uns après les autres, mus par la curiosité, tâtant d'abord avec méfiance le singulier cadeau de l'esprit du feu, puis s'enhardissant. C'était, en réalité, une énorme queue de lion; mais elle n'avait pas la rigidité cadavérique; quoique inerte, elle était flexible. En outre, elle avait un poids qui

n'était aucunement en rapport avec son volume ; elle pesait plus de deux cents livres, et il fallut se mettre à trois personnes pour la transporter au sacrarium du temple.

On fabriqua, afin de conserver dignement le cadeau diabolique, un écrin splendide et colossal ; depuis lors, l'objet bizarre, qui ne s'est jamais desséché et qui paraît, aujourd'hui comme en 1884, d'excision récente, est devenu légendaire chez les palladistes.

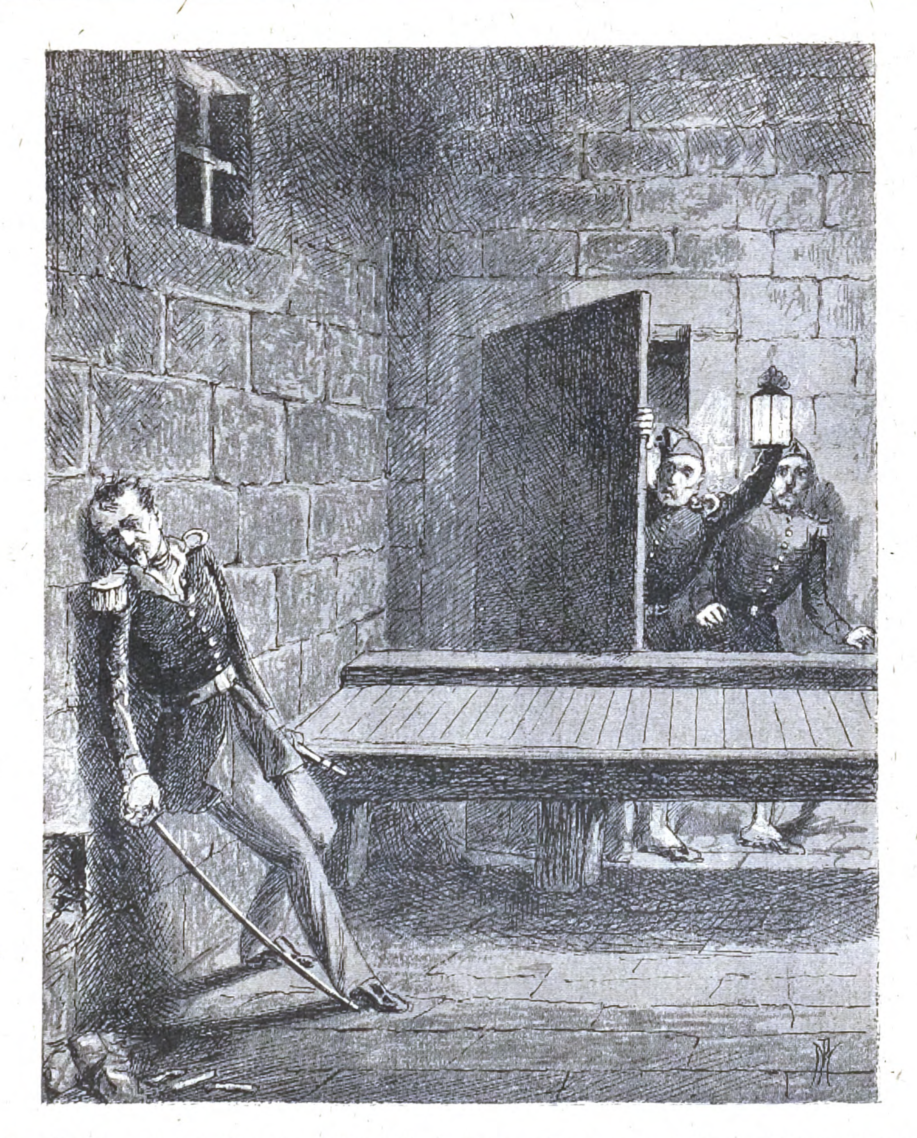
En 1884, je n'étais pas à Louisville. Par conséquent, je n'ai point assisté à la séance où Asmodée fit don aux *Onze-Sept* de ce prétendu trophée. Je ne parle ici qu'en témoin auriculaire; je rapporte tout uniment ce qui m'a été affirmé par des personnes déclarant l'authenticité de cette apparition et de ses conséquences. Ces faits m'ont été certifiés par les frères Kolb-Gérard, James Gordon, Nathan Pixly, et par la sœur Ellen Gerbel, amie intime de Diana Vaughan. Je n'ai eu l'occasion de voir que deux fois seulement la sœur Diana : à New-York, où elle est actuellement grande-maîtresse d'honneur ad vitam du grand triangle *Phébé-la-Rose*, et à Paris, où elle vient assez fréquemment et toujours volontiers.

Lui ayant demandé la confirmation de ce qui m'avait été allégué, elle me répondit :

— A l'époque où Asmodée se manifesta pour la première fois à Louisville, je n'étais pas encore affiliée au Palladisme. Donc, sur ce fait, je ne sais rien que ce qui m'a été dit par nos frères et sœurs, présents à la séance...

Puis, brusquement, elle changea le cours de la conversation, et ne me fournit aucun renseignement sur les autres faits qu'il me reste à relater et que j'ai sus par ailleurs.

Après ces premières explications, il est peut-être utile de faire ressortir combien le conte bleu raconté par le sous-lieutenant de Lucifer est grotesque et ne tient pas debout. Je ne suis pas grand expert en théologie, je connais mon Évangile comme un simple et humble catholique, laissant à de plus savants et de plus autorisés que moi le soin de controverser sur les questions douteuses; mais, à moins de me tromper fort, il me semble, il m'a toujours semblé qu'il n'existe pas de lion de saint Marc, que ce lion est un animal purement symbolique, un attribut de l'évangéliste, à lui donné parce que ce disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ commence son récit en exposant la prédication de saint Jean-Baptiste dans le désert. Asmodée s'est donc effrontément moqué des *Onze-Sept ;* il leur a fait cadeau d'une queue de lion quelconque, et ceux qui ajoutent foi aux mensonges, le plus souvent stupides, des esprits infernaux, ont une fière dose de crédulité superstitieuse, on le recon-



La salle de police de Vincennes (*légende*). — Le sous lieutenant, visiblement étranglé, était debout contre le mur, tenant d'une main son sabre, dont la pointe appuyait par terre, et de l'autre main son pistolet déchargé. (Page 739.)

naîtra, et devraient bien, ne fût-ce que par pudeur, se garder de critiquer la foi catholique.

Et voilà, dirai-je encore, voilà les gens qui rient des vénérables reliques des saints, dans notre religion ! Ils sont, dans le monde, plus d'un million de palladistes, à qui l'on a raconté que le triangle de Louisville a eu d'abord et qu'un des triangles de New-York possède aujourd'hui en dépôt la queue du lion de saint Marc, conquise dans une bataille entre

les anges et les démons ; et ils sont, oui, plus d'un million, hommes et femmes, qui croient une pareille ineptie !

Mais arrivons à des choses plus sérieuses. La queue du lion de Louisville n'a rien de surnaturel par elle-même ; néanmoins, un diable peut parfaitement y avoir élu son domicile, et alors des manifestations infernales peuvent se produire, et elles se produisent en effet assez souvent, au commandement de la sœur Diana Vaughan, la protégée d'Asmodée.

C'est en octobre 1884 que Diana passa de la loge au triangle, c'est-à-dire au Palladium, où le premier grade féminin (Elue Palladique) lui fut conféré. Peu de semaines après, son père mourait, enlevé rapidement par une pneumonie aiguë. A son lit de mort, le frère Vaughan, qui avait dirigé sa fille dans la voie diabolique, mais qui ne voulait pas cependant qu'elle fût soumise à certaines obligations, obtint de ses collègues que, lorsque Diana se présenterait à l'initiation de Maîtresse Templière, elle serait dispensée de l'épreuve du Pastos. Cette promesse faite au père agonisant fut ratifiée par un vote des *Onze-Sept*, et le vote fut confirmé par un bref du suprême grand-maître et souverain pontife dogmatique Albert Pike.

L'année suivante, au commencement de mars, Diana arrivait en France ; majeure, elle avait à régler, m'a-t-on dit, quelque affaire d'intérêt, de la succession de sa mère, héritage dont son père avait eu l'administration.

Elle profita de la circonstance pour voir Sophia, qui, elle-même, habitait alors Paris, où Philéas Walder l'avait conduite et l'avait établie grande-maîtresse du triangle *Saint-Jacques*, dès la fondation même de cet atelier (1884). Le grand-maître du triangle *Saint-Jacques* n'était autre que le fameux Bordone.

Sophia, insinuante, réussit à décider Mlle Vaughan à se faire inscrire à l'atelier qu'elle présidait et à y recevoir la parfaite lumière palladique, c'est-à-dire le grade de Maîtresse Templière.

L'initiation avait été fixée au 25 mars. Ce n'est pas sans intention que Sophie Walder avait choisi cette date : pour les catholiques, le 25 mars est la fête de l'Annonciation, jour béni entre tous dans l'Eglise ; car c'est celui où la sainte Vierge Marie apprit, de la bouche de l'archange Gabriel, qu'elle avait été prédestinée du ciel pour être la mère du Fils de Dieu, s'incarnant pour la rédemption du monde.

Sophie avait eu une idée bien digne d'elle : elle avait résolu de célébrer le glorieux et touchant anniversaire du divin mystère chrétien par une orgie de sacrilèges ; puisque le Christ avait été conçu du Saint-Esprit ce jour-là, il fallait le meurtrir, « le tuer palladiquement », selon son expression favorite.

Diana Vaughan arrive. Vu la dispense d'une des deux épreuves im-

portantes, le cérémonial ordinaire de la réception est abrégé. Du reste, aucun des assistants n'ignore que la jeune fille sait à quoi s'en tenir sur la doctrine occulte de la divinité double, qu'elle considère Adonaï comme le principe du mal, et Lucifer comme le vrai Dieu-Bon. Pourquoi perdre du temps à des formalités inutiles et à des allocutions superflues? Un court interrogatoire de la récipiendaire; à l'unanimité, l'assemblée est satisfaite de ses réponses. Le catéchisme de Maîtresse Templière est récité à deux voix devant elle; elle écoute attentivement et semble approuver de la tête. Frères et sœurs se mettent à genoux devant l'autel du Palladium et la grande maîtresse prononce d'une voix retentissante l'oraison célèbre : « Viens, Lucifer, viens! ô le calomnié des prêtres et des rois! » Diana écoute encore, puis regarde, non sans surprise à présent, tous les assistants qui, un poignard à la main, le lèvent avec fureur dans la direction du plafond, en criant: *Nekam Adonaï! nekam!*

Que se passe-t-il alors dans la cervelle de la sœur Vaughan? Elle réfléchit, et ses regards étonnés passent en revue l'assemblée.

Cependant, on lui remet la formule du serment : « A toi, Lucifer, je jure amour, respect, fidélité. » Elle la lit et relit, approchant le papier d'un flambeau. Elle ne veut donc agir qu'en parfaite connaissance de cause. Enfin, d'une voix qui ne tremble pas, d'une voix forte, elle prête le serment, sans sauter une ligne de la formule.

Tous les palladistes sont dans la jubilation.

On apporte une hostie consacrée; Sophia la jette dans le calice qui sert aux profanations du triangle *Saint-Jacques*. Elle crache sur la divine Eucharistie et invite la récipiendaire à l'imiter.

Diana la regarde froidement et dit, avec autant de simplicité que de décision énergique :

— Non.

Stupéfaction générale.

— Mais, riposte Sophie Walder, c'est là une formalité obligatoire. Nous ne pouvons te recevoir et consacrer Maîtresse Templière que si tu craches sur cet objet de la vénération des adonaïtes. Et il te faudra percer une autre hostie avec un poignard qu'on va te remettre.

La jeune fille secoue la tête négativement, d'un air décidé.

— Je ne ferai pas cela, déclare-t-elle. Je n'ai jamais cru à la présence d'Adonaï dans ce pain mystique. Mon père m'a toujours dit que, sur la question de l'eucharistie, les catholiques étaient dans une erreur complète, et que la communion n'était qu'un symbole. Dès que j'ai eu l'âge de raison, il m'a expliqué que Lucifer était méconnu, calomnié, qu'il est souverainement bon, et qu'Adonaï, le dieu des catholiques, est méchant, cruel, qu'il accable l'humanité de fléaux, qu'il a autrefois, dans un

jour de rage, noyé tous les hommes, sauf une seule famille. Voilà pourquoi je méprise Adonaï et pourquoi je suis heureuse de me vouer à Lucifer. Mais je crois indigne de mon dieu d'outrager follement un morceau de pain, de le poignarder. Me comporter de la sorte serait commettre une insanité, et je ne suis point folle. Si c'est une épreuve que vous avez imaginée pour sonder le fond de mon cœur, eh bien, vous connaissez maintenant ma pensée. Je me refuse formellement à me livrer à un acte d'aberration.

Sophie Walder comprit qu'elle n'obtiendrait rien de Diana. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et, lançant avec fureur l'hostie dans un brasier, sans attendre la fin de la séance, elle annonça que la réception de la sœur Vaughan comme Maîtresse Templière était ajournée.

Toute l'assemblée s'écarta autour de Diana; elle, calme, souriant de pitié, haussant même les épaules, sortit.

Il faut croire que jamais un incident semblable ne s'était produit dans le Palladisme; car, sitôt qu'il fut connu dans les grands triangles, il y causa une émotion indescriptible.

Le lendemain de cette réception manquée, les dignitaires du triangle *Saint-Jacques* se constituèrent en comité secret pour examiner le cas et juger quel parti ils devaient prendre à l'égard de Diana Vaughan.

La situation était fort embarrassante. L'opinion unanime des membres du comité tendait à l'ajournement indéfini sur le fait de la réception au grade de Maîtresse Templière, cela va sans dire; mais frères et sœurs étaient d'avis d'aller plus loin, et, sur le point de la radiation complète de Diana, proposée et votée en principe à l'unanimité, ils se trouvaient arrêtés par les règlements.

En effet, d'après la constitution palladique, un frère ou une sœur peut recevoir un grade supérieur dans un triangle autre que celui où il a eu la première initiation (il suffit pour cela de s'inscrire complémentairement au triangle qui consent à vous conférer le grade supérieur, et de payer un droit spécial), mais, d'autre part, si à la suite des épreuves le triangle dont on a sollicité le grade supérieur refuse de le conférer, celui-ci ne peut qu'ajourner indéfiniment le ou la récipiendaire, et n'a pas le droit de radiation complète, c'est-a-dire de privation des grades inférieurs qu'il n'a point conférés. Seul, le triangle qui a donné la première initiation palladique peut radier son membre qu'on lui signale comme devenu indigne ou dangereux; et du moment qu'un adepte se voit retirer son titre de Kadosch du Palladium, si c'est un frère, ou d'Elue Palladique, si c'est une sœur, il va de soi que tous les titres reçus postérieurement au premier tombent d'eux-mêmes et que l'adepte est définitivement et complètement déchu de l'ordre. Autre stipulation réglementaire : l'atelier palla-

dique, qui a commencé une initiation à un grade quelconque et qui l'a interrompue, peut seul, s'il y a lieu, c'est-à-dire si le récipiendaire est reconnu enfin acceptable, reprendre le cérémonial et donner la consécration d'abord refusée.

Le triangle *Saint-Jacques*, de Paris, pouvait donc empêcher Diana Vaughan de devenir jamais Maîtresse Templière; mais il n'avait aucun pouvoir pour la radier totalement du Palladium. Il restait uniquement à Sophia Walder et à Bordone le droit de solliciter l'adoption de cette mesure auprès du triangle *les Onze-Sept*, de Louisville, en lui adressant un réquisitoire motivé.

Le rapport contre Diana fut donc rédigé et signé. Bordone estimait que demander la radiation complète n'était pas suffisant : à son avis, la sœur Vaughan en savait beaucoup trop, et elle était devenue non seulement indigne, mais encore et surtout dangereuse ; il fallait la supprimer, la faire disparaître. La majorité, cependant, ne se rallia pas à sa proposition ; on pensa que, si l'on réclamait aux *Onze-Sept* de mettre en mouvement les ultionnistes, on n'obtiendrait rien, pas même la radiation simple ; car on savait que Diana était aimée des palladistes de Louisville, et que des mesures de rigueur extrême ne seraient pas prises contre la fille du principal fondateur du triangle.

Tout cela avait été discuté et réglé en quarante-huit heures à Paris ; le rapport était prêt à partir le 27 mars. Mais Diana avait eu vent de ce qui se machinait contre elle. Toujours prompte dans ses résolutions, elle prit le prochain paquebot transatlantique, si bien qu'elle arriva à New-York et de là à Louisville en même temps que le réquisitoire du triangle *Saint-Jacques*.

Une séance spéciale des *Onze-Sept* fut immédiatement consacrée à cette grave affaire.

Diana comparut, et le grand-maître Pixly l'invita à présenter sa justification. Elle se borna à développer, mais avec éloquence, sa théorie de l'inutilité des profanations. « Je suis une luciférienne vraie, conclut-elle, une luciférienne de cœur et de raison », èt, montrant le Baphomet : « Les adonaïtes prétendent que le symbole de notre Dieu est un vain simulacre, et pourtant, si une de ces représentations de la divinité naturelle tombait entre leurs mains, ils la mettraient en pièces avec fureur ; laissons donc les folies aux adonaïtes, et ne les imitons pas. Propageons la vérité par une action lente, douce et sûre ; tirons peu à peu les profanes de l'ornière de l'erreur ; c'est ainsi que nous établirons progressivement le culte du Dieu-Bon sur tout le globe, c'est ainsi que nous amènerons les peuples à nous. Mais pas de violences absurdes ! pas d'insanités chez nous qui prêchons la logique et le bon sens ! »

Les opinions étaient partagées. Quelques adeptes combattirent la manière de voir de Diana: puisqu'elle n'acceptait pas toutes les pratiques liturgiques du Palladisme, on était bien forcé de la radier, quoique à regret et en lui gardant amitié dans les relations profanes.

Diana répliqua. Elle ne l'entendait pas ainsi : non seulement elle voulait rester palladiste, mais elle réclamait même sa proclamation comme Maîtresse Templière, ayant prêté, disait-elle, le serment et n'en rétractant pas un mot.

Le grand-maître allait mettre la radiation aux voix.

Soudain, — c'est du moins ce qu'on raconte à Louisville, — on entendit un bruit bizarre dans l'écrin ; on eût dit que l'objet offert par Asmodée l'année précédente s'agitait, à briser les parois du coffre.

On ouvrit l'écrin ; la queue du prétendu lion de saint Marc s'élança hors de la boîte, et, légère comme un fouet, cingla vigoureusement tous ceux qui avaient parlé contre Diana. Il n'y avait pas à en douter : le talisman prenait parti pour elle.

En présence d'une telle manifestation, personne n'osa voter l'expulsion de la sœur indépendante. Elle fut maintenue adepte.

Là-dessus, le vote étant acquis, le grand-maître réclama quelques explications à la queue de lion protectrice. On la plaça sur une table, et on interrogea l'objet diabolique.

— Est-ce toi, Bengabo, qui es présent ?

La queue de lion frappa deux coups sur le bois de la table, ce qui veut dire « non ».

— Est-ce toi, Asmodée ?

Un coup sec répondit « oui ».

Puis, l'appendice léonin se projeta de lui-même à travers l'espace, vint s'enrouler moelleusement autour du cou de Diana ; le flot caudal se transforma en une petite tête de diable, et cette tête, ouvrant la bouche, dit :

— Moi, Asmodée, commandant à quatorze légions d'esprits du feu, je déclare que je protège et protégerai toujours ma bien-aimée Diana envers et contre tous. Quand on voudra me consulter, il faudra qu'elle soit présente, et je ne répondrai qu'à son interpellation.

On ajoute qu'Asmodée dit encore, retournant sa tête vers celle de la sœur Vaughan :

— Diana, je t'obéirai en toutes choses, mais à une condition expresse : c'est que tu ne te marieras jamais. Du reste, si tu ne te conformais pas à mon désir sur ce point, qui est la seule loi que je t'impose, j'étranglerais quiconque deviendrait ton époux.

Après quoi, le flot reparut à la place de la petite tête de diable ; la queue de lion, bondissant de nouveau et sillonnant l'air, réintégra son

écrin, pour y redevenir inerte. Bengabo, gardien du talisman, y avait succédé à Asmodée, appelé ailleurs par son œuvre infernale.

Ce n'est pas tout. Le jour même où la discussion sur la radiation de Diana eut lieu à Louisville, un autre fait merveilleux se produisit à Paris, au sein du triangle *Saint-Jacques*, qui tenait aussi séance de comité : tout à coup, Bordone, l'auteur de la motion relative à la mise en œuvre des ultionnistes, poussa un horrible cri de douleur, et sa tête se retourna subitement à l'envers, le visage fixé désormais du côté du dos.

On s'imagine facilement la surprise causée par ce coup de théâtre. D'abord, le phénomène, étant de nature on ne peut plus désagréable pour un palladiste zélé, fut attribué à un maleach. Sophie Walder évoqua aussitôt un de ses esprits familiers, afin de connaître la cause de cette mésaventure, et, au surplus, dans le but de réparer le mal.

L'esprit déclara que l'artisan du méfait était Asmodée, protecteur de Diana Vaughan, que quiconque tenterait une méchanceté contre cette sœur serait châtié par le puissant génie luciférien, ayant 93,324 légionnaires sous ses ordres, et qu'il n'y avait que Diana qui pourrait, si l'infortuné Bordone lui faisait humblement des excuses, remettre sa tête dans son sens naturel.

Le triangle *Saint-Jacques* télégraphia à Nathan Pixly. La sœur Vaughan rit beaucoup de la mésaventure de son ennemi ; mais, comme elle est, en somme, bonne fille et pas rancunière du tout, comme d'autre part elle n'avait pas terminé de régler en France ses affaires d'héritage maternel, elle reprit le paquebot et revint à Paris.

On pense si Bordone l'attendait avec impatience ; pendant vingt ou vingt-et-un jours, il fut condamné à ne pas sortir ; on disait, à qui le demandait, qu'il était en voyage ; il était tellement désolé, navré, humilié de cette ridicule position, qu'il avait perdu tout appétit et maigrissait à vue d'œil. Enfin, la libératrice parut. Si Bordone se jeta à ses pieds, implorant son pardon, il est inutile de le dire. Diana prit dans ses mains la tête de l'ex-pharmacien, et, la faisant virer doucement comme sur un axe, la remit en place sans la moindre difficulté.

La leçon avait été dure pour Bordone ; il y avait eu là de quoi le dégoûter des intrigues, des complots dont il était coutumier, et du Palladisme lui-même. Quatre jours après avoir été débarrassé de son terrible torticolis, il démissionnait. Comme président du triangle *Saint-Jacques*, il a été remplacé par le frère Laroque.

Quant à Diana Vaughan, elle se présenta de nouveau à l'atelier de Sophie Walder pour réclamer sa consécration et sa proclamation au grade de Maîtresse Templière ; on voit que la jeune femme est tenace. Mais Sophia fut inflexible ; elle maintint l'ajournement.



Diana ne se tint pas pour battue ; elle adressa ses doléances aux *Onze-Sept.* A raison des prescriptions formelles de la constitution, les membres du grand triangle de Louisville n'avaient pas le droit d'empiéter sur les droits acquis le 25 mars par le grand triangle parisien ; seul, celui-ci pouvait reprendre la cérémonie d'initiation interrompue et la terminer par la consécration régulière. Les *Onze-Sept* tournèrent alors les règlements, en proclamant Diana Vaughan « Maîtresse Templière *honoraire.* ».

Là-dessus, conflit entre les *Saint-Jacques* et les *Onze-Sept;* les deux triangles s'excommunient, par dessus les flots de l'Atlantique. Mais Albert Pike intervient, mande auprès de lui la jeune sœur, cause de tout ce grabuge, consulte Moloch, Astarté, Astaroth, Baal-Zeboub et Lucifer, dit-on, et finalement ordonne la consécration tant contestée. Sophie Walder, n'ayant plus qu'à s'incliner, proclama, bien à contre-cœur, sa rivale détestée Maîtresse Templière à titre régulier, dans la séance du 15 septembre 1885, au grand triangle *Saint-Jacques.*

La sœur Vaughan, ayant obtenu ce qu'elle voulait, retourna à Louisville, où elle fut, pendant six années, la reine des *Onze-Sept,* plus que jamais sous la protection d'Asmodée dont le talisman parle toujours à son ordre. En 1890, le grand-maître suprême Albert Pike la nomma Inspectrice Générale (en mission permanente) pour l'état du Kentucky. C'est en août 1891 qu'elle a quitté Louisville et est venue s'établir à New-York, où la queue du prétendu lion de saint Marc l'a suivie : elle disparut, un beau soir, de son coffre, et fit son apparition au grand triangle *Phébé-la-Rose,* constitué en l'honneur de la sœur Vaughan. Diana, je l'ai dit plus haut, est aujourd'hui grande-maîtresse d'honneur ad vitam de cet important triangle américain, composé surtout des palladistes de la colonie française de New-York.

Un dernier renseignement : — De taille plutôt grande que petite, d'un visage régulier, brune, jolie, les cheveux quelque peu à la garçon, Mlle Vaughan porte aisément le costume masculin ; sans manquer de coquetterie, loin de là, elle affectionne peu les bijoux, contrairement à Sophie Walder qui en séance se couvre volontiers de brillants. Diana, d'une mise simple, mais élégante, s'orne tout au plus, parfois, d'un bracelet ou d'une épingle de cravate ; mais elle n'a jamais de boucles d'oreilles. D'un caractère franc, elle a l'humeur douce et gaie, tandis que Sophia semble toujours mijoter dans son fiel.

L'obsession protectrice, dont je viens d'exposer un cas des plus curieux, est tout à fait exceptionnelle ; le diable, convoitant une âme, déploie toute sa rouerie, en cette circonstance, au point de mettre une sourdine

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY LE GÉRANT : F. DELHOMME





Miraculeuse intervention de saint Pierre, venant au secours d'un prêtre coupable, mais repentant, que le diable voulait écraser. (Page 741.

à sa haine contre Dieu ; il agit par un mode de séduction vraiment inattendu ; Diana, dans son libre arbitre, se refuse à commettre des profanations ; l'enfer alors devient hypocrite, et Diana, quoique opposée aux sacrilèges, est néanmoins protégée par un démon.

Mais combien plus nombreux sont les cas où le diable obsède les créatures de Dieu en cherchant à les terrifier. Les faits de cette nature se remuent à la pelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. J'en citerai deux seulement, dont la narration m'est faite par un de mes lecteurs, de Dampierre.

Notez bien que je n'ai provoqué nullement les récits de ce genre, — loin de là! — sans quoi j'en aurais reçu évidemment de tous les points du globe, tant l'obsession est une chose fréquente, quotidienne, de chaque instant, et sous les formes les plus variées.

« Le fait que voici date de huit ou dix ans, m'écrit mon honorable correspondant, excellent catholique ; il s'est passé à quelques kilomètres de chez moi; l'homme qui me l'a raconté y a été témoin et acteur. Ce n'est point un cerveau sous l'empire des superstitions; bien au contraire, c'est une de ces natures à la fois énergiques et abruptes, incrédules surtout, n'ayant cru ni à Dieu ni à diable jusque-là, grondant chaque dimanche quand il voyait sa femme partir pour la messe, et de plus, ancien soldat ayant pris part à la guerre de Crimée, ayant fait le siège de Sébastopol, bref, un dur-à-cuire qui n'avait, m'a-t-il dit, jamais eu peur de sa vie.

« Il me raconta son aventure en ces termes :

« Un soir, c'était en été, j'avais du foin par terre ; dans la nuit, il se leva un orage ; inquiet pour mon foin, je fais lever mon beau-père et ma belle-mère. Nous partons ; il pleuvait à verse, il faisait noir, on ne voyait que par les éclairs, il tonnait.

« Mon beau-père et ma belle-mère paraissaient accablés par la pluie. Je leur dis :

« — Eh bien, puisque c'est ainsi, retournez-vous-en ; je me charge
« tout seul de l'ouvrage et serai aussi tôt rendu que vous. »

« Ils s'en vont ; j'arrive dans le pré, et je me mets à ma besogne. »

(Ici, fait observer mon correspondant, ce que le père J*** ne dit pas, c'est qu'il est d'un tempérament très emporté, et que la contrariété qu'il éprouvait lui faisait probablement pousser des jurons effroyables ; et cela a sans doute contribué à motiver ce qui eut lieu. J'ajoute à mon tour : il est évident que les blasphèmes, toujours agréables au démon, l'attirent, comme le fer attire la foudre.)

« A certain moment, continue notre homme, j'aperçus derrière moi comme quelqu'un qui serait accroupi ; je crus que c'était mon beau-père.

« — Qu'est-ce que vous fichez ici, beau-père ? que je lui dis. Je vous ai
« dit de vous en aller ; pourquoi restez-vous là, à attraper cette pluie ? »

« Ça ne bougeait pas ni ne me répondait.

« — Mais retournez-vous-en donc, encore une fois! fis-je ; puisque je
« ferai seul l'ouvrage, allez-vous-en! »

« Silence encore... Enfin, d'impatience :

« — C'est-il vous ou ce n'est-il pas vous, beau-père, qui êtes là?... Si
« c'est vous, parlez, sacrebleu! »

« A ces mots, ça se lève, et il vient se poser devant moi une forme

noire, de la taille d'un homme de plus de six pieds, où il paraissait comme des épaules énormes, sur lesquelles je distinguais une manière de tête affreuse, mais sans membres distincts ; le tout, complètement noir.

« Mes cheveux se dressèrent.

« — Ah ! ça, que je dis, je ne sais qui vous êtes, vous ; mais ce n'est « pas à ce moment l'heure où l'on doit s'amuser des gens... Donc, com« mence par filer d'ici, toi, ou bien quelque chose va se passer ! »

« Disant ça, d'une main je tiens ma fourche en arrêt, de l'autre je ramasse des pierres, et j'avance dessus... »

(Comme on voit, le père J*** n'a pas l'air d'un peureux.)

« A mesure que je poursuivais, dit-il, ça fuyait devant moi ; quand je lançais des pierres, ça se baissait, disparaissait, puis reparaissait.

« Je le poursuivis ainsi pendant plusieurs centaines de pas.

« Je crus l'avoir chassé, et je retournai à mon travail, quand je le vis qui revenait derrière moi... J'en étais fatigué à la fin... Voyant qu'il me suivait avec tant d'obstination, je me mis à le poursuivre encore, à lui tenir tête ; mais ça revenait sans cesse... Ma chemise en était mouillée, de l'émotion ; pourtant, il ne fallait pas céder.

« — Que le bon Dieu, murmurai-je en moi-même, me donne la force « de chasser cette vilaine bête-là ! »

« A la fin, voyant que je ne m'en débarrassais pas, je pris le parti de faire mon ouvrage, sans plus m'occuper de *lui*. Il finit par s'en aller, une demi-heure à peu près avant que j'eusse terminé. Il est certain pour moi que j'ai bien eu affaire là au malin esprit. »

Mon correspondant de Dampierre fait suivre son premier récit de ces réflexions fort judicieuses :

« Naturellement, notre homme ne fut pas, le lendemain, sans conter son aventure. Au siècle où nous sommes, on rencontre bien des incrédules partout, des gens qui, dès qu'il s'agit d'un fait extraordinaire, commencent tout d'abord, et avant même le moindre examen, par nier, de parti-pris, le témoin du fait fût-il une personne incapable de mensonge et jouissant de tout son bon sens. Mais le père J*** est un de ces caractères avec qui l'on n'ose pas toujours pousser la raillerie trop avant.

« Tout récemment, quelqu'un, lui rappelant ce fait, lui observait que d'aucuns prétendaient que c'était son ombre qu'il avait vue.

« — Croit-on donc, répondit-il, que je suis fou ?... Je n'avais jamais « eu peur de ma vie ; mais j'ai eu peur cette fois-là ; et, même aujourd'hui, « la simple pensée de cette affreuse apparition me cause encore de l'effroi. »

« Au reste, comment peut-on supposer que cet homme ait vu son ombre, une nuit d'orage, par conséquent en temps noir ?

« Il ne faut pas non plus supposer cet homme frappé au moral. Le père J*** habite Saint-Mandé, près d'Aulnay. C'est un des meilleurs et des plus rudes travailleurs de l'endroit. Depuis cette aventure, il croit en Dieu et ne contrarie plus sa femme allant à la messe. Son fils est incorporé, depuis un an, dans la garde républicaine, de Paris ; c'est un garçon honnête, intelligent ; il n'ignore point cet épisode de l'existence de son père. »

En ce qui me concerne, je ne trouve, dans cette histoire, rien qui puisse la faire classer dans la catégorie des hallucinations, dont j'aurai à parler plus loin.

Nous sommes en présence d'un narrateur réunissant toutes les garanties de véracité : il est excellent catholique ; il connaît personnellement le cultivateur de Saint-Mandé, dont il s'agit ; il est homme de raison et de jugement sain ; il atteste que l'obsédé J*** est incapable de mentir, d'une part, et possède, d'autre part, une somme de courage et de bon sens telle qu'il n'a pu se faire illusion. Donc, le fait est vrai.

Qu'en conclure alors ?

C'est que c'est là réellement un cas d'obsession, où le diable, ayant affaire à un homme qui ne pratiquait pas la religion, qui se laissait aller parfois à jurer et blasphémer, a cru adroit de chercher à l'impressionner par une démonstration surnaturelle de nature terrifiante ; il voulait le conquérir par l'intimidation, en faire son esclave, lui prouver qu'il existe autre chose que le matériel, mais cela pour l'influencer peu à peu, — si l'obsédé, faible d'esprit, s'y était prêté, — dans le sens des intérêts de sa malice infernale.

Cette fois-là, comme en beaucoup d'autres cas semblables, Satan en a été pour ses frais ; il a fait fausse route. L'obsédé était tout le contraire d'un poltron ; il ne s'est pas laisser intimider ; il ne s'est pas jeté à genoux, tremblant, devant l'apparition, la suppliant de ne pas lui faire du mal et prêt à souscrire à ses exigences.

Le père J*** a été ému, comme on le conçoit sans peine ; mais il avait, à défaut de foi chrétienne, le caractère énergique et bien trempé, le cœur assez ferme pour ne pas se laisser envahir par la terreur. Il a opposé une résistance courageuse au démon ; et dans cette affaire, on le voit, c'est le diable qui s'est trouvé être un parfait imbécile. Sa méchanceté s'est retournée contre lui ; il n'a réussi qu'à faire d'un incrédule un croyant.

Et cela prouve, une fois de plus, qu'il n'y a dans l'univers qu'un seul et unique Souverain Maître, qui est notre Dieu, et non l'archange révolté, fausse divinité des palladistes ; cela prouve que Dieu fait toujours bien ce qu'il fait, que tout ce qu'il ordonne *ou tolère* est réglé par une suprême

sagesse, et que, lorsqu'il lâche la bride au Maudit, c'est qu'il a ses raisons, raisons que nous pouvons ne pas comprendre, vu l'impuissance de notre intellect humain, mais qui n'en existent pas moins, si mystérieuses qu'elles soient.

Je passe au deuxième fait dont je trouve la narration dans la lettre de mon correspondant de Dampierre :

« Ce qui suit date de plus loin et m'a été raconté par mon père, qui n'était point homme à broder sur ces choses-là. Lui-même y avait assisté avec un nommé Laverdure, qui, lors du fait, était sacristain de M. l'abbé Fuseau, curé à Dampierre.

« A cette époque, une femme, dont les descendants habitent encore Dampierre, passait pour s'occuper de grimoire et de magie. Un jour, cette femme se trouva prise d'accès désordonnés de terreur, qui attirèrent chez elle les voisins. On alla avertir le curé, M. Fuseau, qui, arrivant aussitôt, vit la femme en proie à des transports épouvantables, se roulant, se tordant, et criant :

« — Le voilà ! le voilà ! il va m'emporter ! »

« Le curé s'était assis et s'efforçait de la rassurer, lui disant :

« — Non, non, il ne vous emportera pas. »

« Mais voici que tout-à-coup, à la grande surprise des assistants, on voit entrer dans la chambre, surgissant on ne sait d'où, une poule noire, énorme, de la taille d'une grosse dinde, qui s'avance jusqu'au milieu de la pièce, les ailes hérissées, le bec ouvert au bout du cou tendu vers la malheureuse femme, comme si elle voulait la dévorer.

« Le curé se leva. A l'instant même, l'énorme poule noire tomba raide morte.

« — Mes amis, dit l'abbé Fuseau, qu'on enlève d'ici cette bête ; allez « l'enrocher le plus profond que vous pourrez, et que personne, animal « ou homme, ne mange de sa chair. Cette femme vient d'être délivrée « de son obsession. »

« Évidemment, cette poule était le diable, qui, sans la présence du vénérable prêtre, se serait jeté sur la malheureuse, et alors sait-on ce qui serait arrivé ? »

Je partage entièrement l'opinion de mon correspondant. Le diable, pour obséder les créatures de Dieu, prend toutes les formes, aussi bien les formes ridicules que les formes non ridicules. Les sceptiques riront de cette histoire de grosse poule noire. « Est-il admissible, diront-ils, que le diable, s'il existait, soit assez niais et stupide pour s'incorporer dans une poule grotesque, quoique énorme ? Non certes, cela n'est pas admissible, et, par conséquent, l'histoire de la femme de Dampierre, obsédée par une volaille de basse-cour, est un conte imaginé à plaisir. »



Tel est, en effet, le langage des sceptiques, qui n'ont rien vu et ne croient à rien, sous prétexte qu'ils n'ont pas vu. Ils font les fendants et s'imaginent que leur argument est triomphant, irréfutable. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont, au contraire, les déraisonnables, eux, que tout leur système d'argumentation est le comble de l'absurde.

— Avez-vous été en Chine? leur dirai-je.

— Non.

— Avez-vous vu Pékin?

— Non.

— Croyez-vous à l'existence de la Chine?

— Oui.

— Croyez-vous que la Chine a une capitale qui se nomme Pékin?

— Sans aucun doute.

— Mais pourquoi croyez-vous alors à Pékin que vous n'avez jamais vu, à la Chine où vous n'êtes pas allé?

— Parce que des voyageurs sont allés en Chine et ont vu Pékin.

— Cependant, continuerai-je, il est bien invraisemblable qu'il existe un pays où les gens naissent et vivent jaunes comme des citrons, ont la tête rasée sauf un bouquet de cheveux qui pend en une interminable tresse, sont dotés unanimement d'un nez large et aplati, d'yeux fendus tout droit comme avec un couteau et allant en pointe vers les oreilles, d'un menton toujours court, de lèvres uniformément grosses et charnues, d'oreilles ridiculement grandes et éloignées de la tête, des gens qui dans un visage rond ont les pommettes saillantes, pointues, qui, quel que soit leur sexe, portent des pantalons vastes à loger une patte d'éléphant, qui mangent en faisant sauter leur nourriture du plat dans la bouche au moyen de petits bâtons manœuvrés comme des baguettes de tambour, et qui s'habillent tout de blanc quand ils sont en deuil... Regardez autour de vous. Franchement, est-ce que l'humanité est aussi grotesque? Voyons, mon cher ami, veuillez un peu réfléchir, prenez un grain de bon sens. Vous et vos voisins, vous êtes blancs de peau; vous avez le sommet et le derrière de la tête couverts de cheveux, et il faut l'âge ou une maladie pour vous rendre chauves; chez vous, les nez, les yeux, les oreilles, les lèvres, les mentons sont de formes variées, et, en tout cas, en dehors d'exceptions rares, les visages comportent une certaine harmonie; les sexes se distinguent dans la toilette, c'est la caractéristique de la femme de viser à la coquetterie du costume; vous mangez avec des cuillers et des fourchettes; et, quand vous êtes en deuil, vous mettez des vêtements noirs... Et vous avez pu croire une minute, une seconde, qu'il existe une contrée où les habitants soient au rebours de l'humanité que vous con-

naissez si bien?... Allons, mon cher ami, les voyageurs qui vous ont raconté pareille histoire se sont moqués de vous.

— Non, je n'ai pas vu la Chine, et tout de même je crois fermement que ce pays est suprêmement grotesque et que les voyageurs m'ont dit l'exacte vérité.

Voilà bien le sceptique. Vous lui ferez admettre une vérité, mais à la seule condition qu'elle ne touche à rien de son préjugé irréligieux. Sa cervelle à l'envers ne conçoit l'idée ni de Dieu ni du diable ; l'indifférence, mère de la négation, y est ancrée, et se refuse opiniâtrement à l'examen. Et c'est ainsi que, s'il lui arrive de discuter, ce n'est pas pour se rendre compte, pour apprendre ce qu'il ignore et ce que les autres savent ; mais c'est pour en revenir toujours à ses fausses idées préconçues, pour s'obstiner à fermer les yeux devant ce qui le gêne ; sa discussion, pétrie de mauvaise foi et d'insanité, tourne dans un cercle vicieux. Une vérité de l'ordre surnaturel aura beau être évidente comme la lumière du jour ; dès l'instant qu'elle vient à l'appui des enseignements de l'Eglise, il clot les paupières et ne voit rien. Intellectuellement, le libre-penseur sceptique est une autruche.

Satan le sait bien, cela. Et c'est une des raisons pour quoi il affectionne souvent, dans ses manifestations, le grotesque poussé à ses extrêmes limites : il fournit ainsi aux aveugles volontaires un prétexte de demeurer plongés dans leur cécité.

Examinez, entre parenthèses, les rituels de n'importe quel rite maçonnique. A côté d'une organisation, trop savamment combinée pour pouvoir être d'essence humaine, vous trouverez des pratiques d'une extravagance invraisemblable. Dans le Rite Écossais, par exemple, il y a un grade où le récipiendaire, les yeux bandés, est jeté sur une couverture tenue aux quatre bouts par des frères vigoureux; on fait ainsi bondir dans l'air le néophyte, et, chaque fois qu'il retombe sur la couverture tendue, on lui dit qu'il vient d'arriver dans un nouveau ciel. A un autre grade, on fait mettre le postulant nu jusqu'à la ceinture ; des messieurs moustachus et barbus, armés de soufflets, vêtus de camisoles de femmes et de courtes jupes roses, comme des danseuses, lui soufflent du vent dans le dos, et le président annonce au postulant qu'il nage dans l'atmosphère du soleil. Ce sont là des stupidités voulues et d'invention bien satanique. Lorsqu'un auteur chrétien publiera des révélations sur la secte infernale, il fera forcément crier à l'invraisemblance dans le monde des sceptiques, et les francs-maçons, riant sous cape, diront :

— Vous voyez bien que cet écrivain est un calomniateur ; il s'est laissé emporter par la passion du mensonge ; il est allé trop loin dans ses prétendues révélations ; et, en dépassant les bornes, il a trahi son impos-



ture... Est-il admissible, en effet, que la franc-maçonnerie se roule dans ces bas-fonds de la stupidité et du grotesque?...

Pourtant dans les loges des 26e et 28e degrés de l'Ecossisme, les choses se passent réellement ainsi.

Le sceptique, endurci dans le parti-pris, croira la maçonnerie calomniée. Le chrétien fidèle, qui sait que Satan est capable de toutes les ruses, ne s'étonnera point ; et c'est le vrai chrétien qui aura raison.

Ce n'est donc pas par sottise, mais bien par une rouerie consommée, que le diable affecte parfois de se manifester sous une forme ridicule, stupide, idiote ; il frappe d'avance de discrédit les récits qui pourront être faits au sujet de ses manifestations, lorsque le narrateur aura pour but de le démasquer et de combattre son œuvre de perdition des âmes.

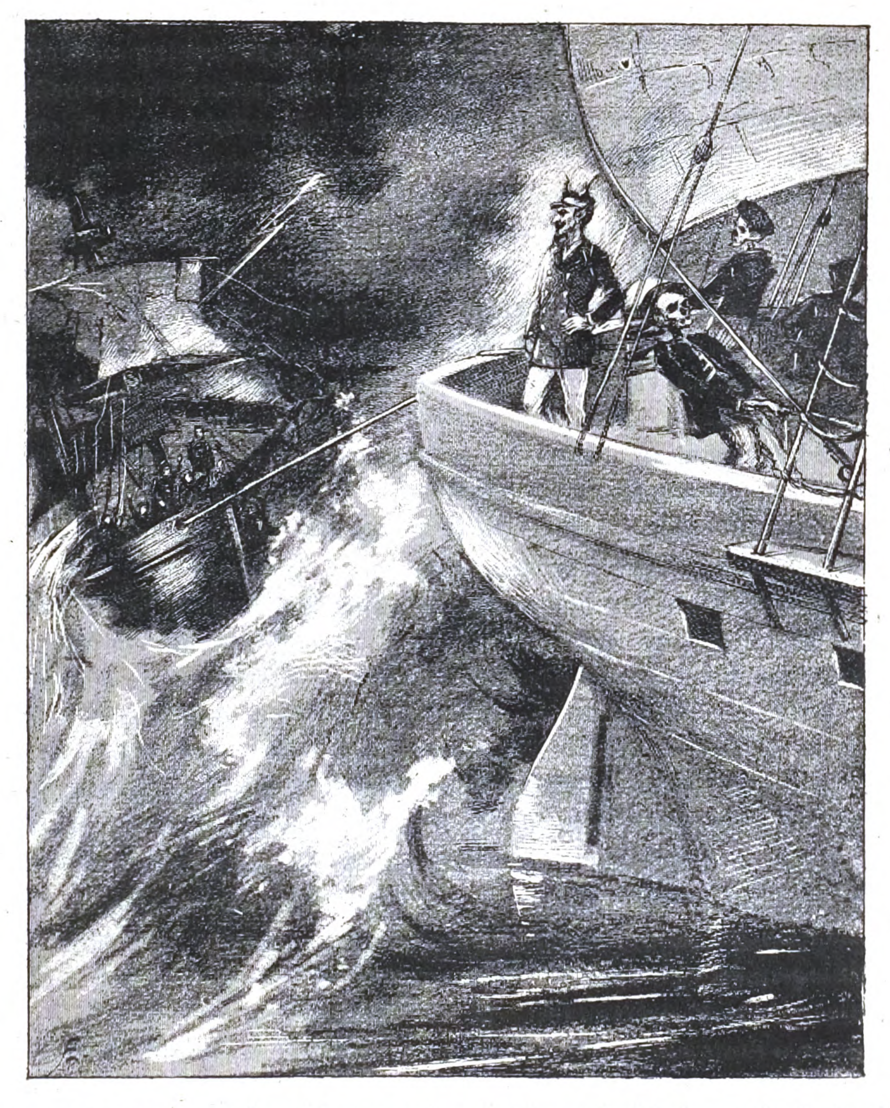
D'autres faits d'obsession terrifiante m'ont été cités, et notamment des cas où il y a eu mort d'homme.

Mais ici je suis tenu à une excessive réserve.

J'ai rapporté les deux faits que mon honorable correspondant de Dampierre a bien voulu mettre à ma connaissance, et je crois qu'il n'y a eu dans ces deux cas aucune erreur, aucune illusion ; j'ai été témoin, moi-même, de faits bien autrement extraordinaires. D'autre part, je n'ai assisté personnellement à aucune de ces aventures que la légende de Faust a mises à la mode et où le démon tue ou emporte une créature de Dieu.

Le diable nous assiège surtout au moment de la mort ; mais il n'a pas le pouvoir de nous la donner. Arrive-t-il à la déterminer par des moyens détournés ? La question est des plus délicates, et je n'ai pas qualité pour la résoudre.

Ainsi, il est hors de doute que l'idée du suicide, résolution criminelle au premier chef, est inspirée par Satan : l'homme qui se détruit lui-même, qui supprime de ses mains cette existence à lui donnée par Dieu, commet, en agissant de la sorte, un péché mortel ; mais, bien entendu lorsque celui qui se fait son propre meurtrier n'est pas en proie à un accès d'aliénation mentale, il y a chez lui acte de libre arbitre ; il a succombé à la tentation, exactement comme lorsqu'il commet tout autre crime. Bien plus, jusqu'à l'ultième seconde de la vie, il peut, même lorsqu'il est irrémédiablement perdu dans son corps, sauver encore son âme par un acte de contrition parfaite, s'il sait retrouver sa foi en cette terrible circonstance, s'il pousse au fond de son cœur un cri de regret sincère de son suicide et de ses péchés passés, joint à un cri suprême d'amour vers Dieu. Tel l'individu qui se pend, celui qui se noie ou s'asphyxie de n'importe quelle manière ; nous ne pouvons affirmer, en toute



Le vaisseau infernal, continuant à voguer dans le calme malgré la tourmente de tous les éléments conjurés, entraînait à sa suite le *Saint-Marcan ;* le capitaine Jean Jouin était remorqué par le diable. (Page 730.)

sûreté, nous simples humains, si ce cadavre que nous relevons est réellement celui d'un damné. Toutes les probabilités sont pour l'affirmative; et c'est pourquoi l'Église, *à priori*, refuse à bon droit la sépulture sainte au suicidé dont la fin est démontrée le résultat d'une détermination coupable, prise et accomplie en état de pleine raison; c'est lui qui, par le fait même de son crime, s'est mis hors la loi religieuse. Quant à ce qui a eu lieu, au point de vue du repentir mêlé d'amour envers l'Éternel Père miséricordieux, au dernier instant où le suicidé a rendu l'âme, cela, Dieu

et le diable seuls le savent; et si par impossible cette âme a échappé à Satan, celui-ci, furieux et confus, se garde bien de venir proclamer sa défaite, ou, lorsqu'il l'a avouée (cela s'est vu quelquefois), c'est que Dieu l'y a contraint et forcé, afin que notre pauvre humanité sache combien sa miséricorde est infinie.

Dans le cas de pacte avec le diable, l'obsédé se lie, c'est vrai; mais il ne perd pas pour cela son libre arbitre. Il lui sera, sans doute, extrêmement difficile de se délier, s'étant mis entre les griffes d'un pareil tyran; néanmoins, il le peut quand même, envers et contre l'autre signataire du traité infernal. Albert Pike, dont on ne saura jamais tous les pactes avec Satan et ses démons, Albert Pike lui-même aurait pu se convertir.

Quand j'en serai au chapitre de la Possession, je montrerai une démoniaque, nommée Barbe Bilger, aussi avancée dans le lucifériansime des Old-Fellows que Sophie Walder dans celui des Palladistes, une femme qui a joué, il n'y a pas longtemps, un rôle d'une importance considérable dans la haute maçonnerie universelle, qui presque quotidiennement était en rapports directs avec Satan en personne, qui connaît tous les mystères diaboliques de la persécution contre l'Église en ces temps derniers, qui est à même de dévoiler tous les secrets infernaux de la perpétration du Kulturkampf, — et, je le dis en passant, je mets au défi M. le prince de Bismarck de la contredire, si elle parle; car, lui, Bismarck, a reçu les ordres de Lucifer, évoqué à sa demande par la sœur Barbe et son inspirateur sataniste, en présence, par conséquent, de la dite Barbe Bilger et d'autres témoins. — Eh bien, cette femme a su, dans un éclair de grâce, reconquérir la liberté de son âme, s'affranchir de la tyrannie personnelle de Satan. Elle est vivante et bien vivante, malgré tous les efforts de la rage des sectaires qu'elle a abandonnés. Elle a su échapper à leurs recherches. Elle est aujourd'hui dans une retraite, que je me garderai bien de faire connaître au cours d'une publication; mes lecteurs approuveront ma discrétion prudente. Mais, comme je n'avance rien qui ne soit rigoureusement vrai, je me hâte de dire que, grâce à un incident providentiel dont mes révélations ont été la cause, et grâce surtout au zèle intelligent d'un vénérable dignitaire ecclésiastique qui a bien voulu me faire l'honneur de s'unir à moi en cette occasion, aujourd'hui la trace de Barbe Bilger a été retrouvée, mais pour les chefs de l'Église seuls; aujourd'hui l'identité de cette haute maçonne luciférienne est établie, sa conversion réelle et sincère, constatée; aujourd'hui, elle a déjà été interrogée par des pères jésuites, par des chanoines, c'est-à-dire par des hommes sûrs et expérimentés, qui, si Lemmi et ses agents osaient nier, déclareraient, sans révéler la retraite de la Sophia des Old-Fel-

lows, que ce que j'affirme dès à présent, en attendant d'en dire plus long, est l'exacte vérité.

Donc, dans le cas de pacte, l'obsédé est toujours, malgré Satan, libre de se ressaisir ; les serments prêtés au diable ne lient pas réellement, n'ont aucune valeur, est-il besoin de le dire ? Considérez, par exemple, la situation d'un homme qui se serait engagé, par serment, vis-à-vis d'un autre homme, à commettre un assassinat ; si ce malheureux égaré vient à comprendre ensuite qu'il est déjà bien coupable d'avoir souscrit un pareil engagement, il est évident qu'il n'y a pas de serment qui tienne et qu'il n'a besoin de personne pour l'en délier ; il renoncera alors à accomplir le crime, il récupérera sa liberté, de lui-même, par la seule décision de sa conscience revenue au bien et à la raison ; cela tombe sous le sens. Le pacte avec le diable est, de même, absolument annulé par la seule volonté de la créature humaine, à qui Dieu a donné le libre arbitre pendant tout le temps que dure cette épreuve : la vie ; et cette liberté de la décision, à n'importe quelle minute, à n'importe quelle seconde de l'existence, est un bien inestimable que toutes les puissances de l'enfer conjurées contre un homme ne peuvent lui ravir.

Mais cela n'empêche pas que l'obsédé, s'il succombe lorsque le démon lui propose un pacte, court les plus grands dangers de damnation ; il entre dans une voie fatale où, plus il marchera, plus il sera environné de ténèbres ; sa conscience subira un obscurcissement toujours progressif ; Satan le pénétrera, chaque jour davantage, de la haine de Dieu ; et cet homme, qui aura eu la lumière à son point de départ, mais qui sera devenu aveugle volontairement et graduellement, qui aura assumé tous les risques de mourir dans l'impénitence finale, mourra très probablement ainsi, par sa faute, victime de lui-même, nullement tué par l'archange déchu, et pourtant lui appartenant à jamais, puisqu'il n'aura pas su ni voulu se reprendre. Quand il se réveillera dans les flammes éternelles, dans le royaume des souffrances atroces et sans fin, son réveil sera terrible ; mais alors il sera trop tard.

En effet, celui qui méprise les enseignements de l'Église commet par ce seul fait un crime contre lui-même, et en outre il oublie que la vie est bien fragile et que nul ne peut dire d'une façon certaine de quel genre de mort il périra. Une émotion ne suffit-elle pas souvent à tuer sur le coup l'homme le plus robuste ? Prenons, par exemple, le fait du palladiste Georges Shekleton, dont il est question, à l'avant-propos de cet ouvrage, dans le récit de Carbuccia. Le lecteur aura remarqué, sans doute, que je me suis borné à reproduire ce récit ; je n'ai nullement essayé de discuter là-dessus. Je crois Carbuccia sincère ; sur tous les points essentiels, j'ai constaté, du reste, la parfaite exactitude de ce qu'il m'a dit. Eh bien, dans

le fait du palladiste Georges Shekleton, voici l'hypothèse très admissible que je conçois : Shekleton foudroyé, non par Lucifer, mais par l'émotion éprouvée en touchant l'être surnaturel qu'il croit être le vrai Dieu. Les fanatiques du Palladisme pensent et continueront à penser que Georges Shekleton a été choisi par Lucifer pour aller en sa compagnie au séjour de la félicité éternelle : en cela, leur erreur est manifeste à tous les points de vue ; car, au moment où Satan s'approchait de ce malheureux, si celui-ci, au lieu d'être suffoqué de bonheur, avait eu un retour subit vers la vérité, s'il avait instantanément réfléchi, s'il avait éprouvé une épouvante salutaire, et si, dans une seconde de foi en Dieu miséricordieux et tout-puissant, il l'avait invoqué, accompagnant son invocation d'un signe de croix, non seulement il eût sauvé à la fois son âme et son corps, mais encore il eût vu disparaître l'esprit immonde, vaincu et s'effondrant dans une honteuse défaite.

Il me faut, cependant, — puisque je tiens à être complet, — citer, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, quelques-unes de ces légendes qui ont cours, dans lesquelles il y a sans doute un fond de vrai, en ce qui concerne le fait des manifestations diaboliques, mais où la fantaisie populaire, se plaisant à broder, a ajouté cette conclusion, sujette à réserves, du meurtre commis par le démon sur la personne de l'obsédé.

Ces citations, — dont deux seront relatives à des légendes contemporaines, — auront, du reste, une utilité pratique : elles serviront à distinguer les différences, quelquefois infinitésimales, qui existent entre le vrai et le faux en ces questions si délicates. On verra que, toujours, quelque chose de vague reste dans l'esprit, comme flottant, chaque fois qu'il s'agit d'une légende où seulement un point n'est pas en harmonie parfaite avec la doctrine de l'Église ; et c'est là, précisément, par contre, un des signes caractéristiques de l'authenticité des faits du même ordre, mais conformes à l'enseignement des théologiens, que leurs circonstances les plus insignifiantes sont, toujours aussi, d'une minutieuse précision.

Je rappellerai, d'abord, la légende de Faust, puis, celle du soldat de Fontainebleau et celle de la salle de police du fort de Vincennes.

Johann Faust est un nécromancien allemand qui vécut, dit-on, au seizième siècle. Certains auteurs le font naître à Kundlingen, dans le Wurtemberg ; d'autres, à Roda, près de Weimar. Dans sa jeunesse, il gaspilla sottement le riche héritage d'un oncle ; puis, assagi un moment, il se mit à étudier avec ardeur toutes les sciences ; mais cette étude, poussée à l'extrême, devait lui être fatale. Il se prit à regretter l'époque où il avait de l'argent à dépenser sans compter, et, l'alchimie l'ayant conduit à la magie, à l'occultisme, il en arriva à évoquer les mauvais esprits.



Un démon, du nom de Méphistophélès, lui apparut un jour dans la forêt de Wittemberg et lui offrit un pacte. Méphistophélès s'engageait à le servir durant vingt-quatre années, au bout desquelles le nécroman serait la proie de l'enfer. Faust accepta.

Dès lors, Faust, s'intitulant le docteur suprême, parcourut l'Allemagne, accomplissant chaque jour des prodiges, semant l'or sur toute sa route. Charles-Quint le reçut, dit-on, à sa cour, et il fit apparaître devant cet empereur plusieurs illustres personnages de l'antiquité : Alexandre le Grand, Jules César, Aspasie, Lucrèce, Cléopâtre. On ajoute que les puissances invisibles dont il disposait le transportaient, à sa volonté et instantanément, partout où il en avait le désir. Il fit revivre la belle Hélène et l'épousa.

Parmi les épisodes les plus connus de cette légende qui a inspiré plusieurs poètes, il faut relater l'aventure dite des étudiants. Se trouvant dans une auberge avec Faust, un groupe d'étudiants lui demanda de prouver son pouvoir surnaturel. Faust donna un coup d'épée dans une table en bois ; aussitôt, sous la pointe de l'arme, jaillit, comme d'une source, un vin délicieux. Les étudiants le supplièrent alors de leur montrer la vigne qui avait produit ce breuvage merveilleux.

— Je le veux bien, répondit l'ami du diable ; mais, auparavant, vous allez me promettre de ne pas toucher aux fruits de cette vigne.

— Nous le jurons ! dirent en chœur les jeunes gens, que le vin avait déjà légèrement enivrés.

Faust prononça quelques mots magiques. A l'instant même, une vigne d'une beauté surprenante parut. Elle était chargée de raisins mûrs et vermeils. Les étudiants la contemplèrent avec admiration ; mais bientôt, oubliant leur promesse, ils se précipitèrent, le couteau à la main, chacun voulant couper une des plus belles grappes. Alors, Faust ordonna la cessation du prodige, et chacun des joyeux compagnons se trouva tenir, au lieu de grappe, le nez de son voisin ; du même coup, le docteur suprême les dégrisa, sans quoi ils se seraient tous tranché le nez les uns aux autres, croyant couper des raisins.

Enfin, l'échéance du pacte survint en l'an 1550. D'après les uns, Faust oublia la date fatale, étant plongé dans les plaisirs ; d'après d'autres, il avait formé le projet de se réfugier le dernier jour dans une église. Quoi qu'il en soit, au dire de la légende, Méphistophélès lui apparut.

— L'heure approche, fit-il impérieusement ; suis-moi.

Faust essaya de résister.

Là-dessus, Méphistophélès le prit dans ses bras et s'élança bien haut à travers l'espace ; puis, quand il fut au-dessus d'un précipice effrayant par sa profondeur, Méphistophélès ouvrit les mains, et Faust tomba dans

l'abîme, pour s'y briser le corps contre les rochers aigus qui étaient au fond.

Les deux légendes que je veux encore rapporter ont pour théâtre les environs de Paris, et la croyance populaire les place sous le règne de Napoléon III. Je les donne aussi pour ce qu'elles valent.

Dans l'une des compagnies d'un régiment qui était en garnison à Fontainebleau, se trouvait un soldat, raconte-t-on, lequel passait depuis longtemps pour avoir des habitudes étranges. Il se levait, la nuit, pendant que tous ses camarades étaient plongés dans le sommeil, et s'en allait, passant par dessus les murs, vagabonder à travers la forêt; — c'était du moins ce que l'on croyait, — et, le lendemain, on le retrouvait pâle et défait dans son lit.

Le médecin régimentaire, consulté, déclara qu'il était atteint de somnambulisme et qu'il fallait le réformer. Il passa, en effet, devant la commission et fut déclaré bon à renvoyer dans ses foyers, en congé de réforme modèle n° 2, c'est-à-dire pour infirmités temporaires contractées en dehors du service des armées de terre et de mer.

Quelques jours avant son départ, son capitaine le fit appeler pour une cause ou pour une autre, et, en causant, l'interrogea sur ce qui lui arrivait. Le soldat déclara alors tout à coup à son chef qu'il n'était pas somnambule du tout, comme on le croyait et comme les médecins l'avaient affirmé, mais qu'il était sorcier, bien et dûment sorcier, et que ses sorties nocturnes avaient pour but sa rencontre quotidienne avec un diable. On juge de la stupéfaction de l'officier.

— Le diable ! le diable ! fit-il; je n'y crois guère... mais c'est égal, je serais bien curieux de le voir...

Le capitaine poussa son interrogatoire plus à fond. Le soldat n'hésitait pas une seconde dans ses réponses, et elles étaient si nettes, si explicites, et en même temps si étranges, que la curiosité saisit de plus en plus l'officier; si bien qu'il s'entendit avec le soldat, pour rejoindre celui-ci la nuit suivante à son entrevue diabolique. Rendez-vous fut pris à telle clairière, à quelque distance de la Roche-qui-Pleure.

— Ah ! pendant que j'y pense, une seule recommandation, dit le soldat au moment de se retirer : vous savez, mon capitaine, pas d'objet de dévotion catholique sur vous ! rien qui de près ou de loin ait touché à la sacristie !

Certes, cette recommandation était superflue. S'il n'était pas athée, le capitaine était tout au moins indifférent en matière de religion, se moquant volontiers des prêtres, qu'il englobait tous sous la dénomination générale de curés, que ce fussent des religieux ou des membres du clergé séculier; et, pour tous souvenirs d'église, il ne retrouvait que



force maugréades de sa part lorsqu'il avait été de service commandé à une messe ou à une procession. Il était donc bien tranquille par rapport aux objets religieux qu'il pouvait avoir sur lui.

Moins tranquille, cependant, il était en ce qui concernait l'engagement qu'il venait de prendre. Il avait beau être sceptique; maintenant, il commençait à devenir légèrement inquiet. Il réfléchissait, se disait qu'il n'avait pas peur, parbleu! Il essayait de se faire un raisonnement. « Le diable, murmurait-il en lui-même, il faut être une vieille femme pour croire à ça! Ce soldat est fou, ma parole; je ne verrai rien. Ou bien, il a un compère qui fera le fantôme. Eh bien, je l'attends le compère; je lui passerai mon fil de l'épée à travers le ventre, et ce sera bien fait pour le prétendu fantôme. Et si par impossible c'était vraiment le diable en personne, ma foi, tant pis pour lui! » Il s'imaginait ainsi calmer son émotion naissante; en réalité, il l'avivait.

Finalement, le capitaine résolut de parler de la chose à sa femme. Celle-ci, comme bien on le pense, poussa des cris de frayeur et essaya de faire revenir son mari sur son projet.

L'officier était entêté. Il n'y avait plus à s'en dédire, pensait-il; un militaire ne peut pas reculer, une fois qu'il s'est avancé, ni manquer à une parole donnée. Bref, malgré les instances de sa femme, le capitaine alla au rendez-vous.

La nuit était superbe; il faisait un clair de lune admirable; un complet silence de la nature régnait, au milieu duquel retentissait par intervalles le cliquetis du sabre de l'officier battant ses jambes, s'ourlant à son pas régulier et cadencé.

Tout en cheminant, le capitaine avait allumé sa pipe, qu'à présent il fumait gaillardement, remis tout-à-fait de son émotion du matin, calme comme un jour de bataille; et il marchait, filant rondement, sous bois, au moment où la demie de onze heures sonnait au clocher, là-bas.

Il s'étonnait même d'être si calme; à l'émotion, en effet, avait succédé la curiosité, et il hâtait le pas, comme pressé de voir, une fois, face à face, ce coquin de diable dont on parlait tant et auquel il ne croyait point.

Enfin, il arrive à la clairière et ne voit d'abord personne.

— Je suis le premier au rendez-vous, pense-t-il; — et il se prépare à attendre.

Mais aussitôt une idée lui traverse la cervelle :

— Aurais-je été mystifié? se demanda-t-il; ce vaurien de soldat se serait-il moqué de moi? suis-je ici pour poser inutilement comme un imbécile?

Soudain, il ressent une violente commotion, sa pipe se casse net entre



ses dents, tandis qu'un coup de tonnerre sec éclate en plein ciel, et, à quelques pas de lui, l'officier aperçoit son fantassin qui venait d'arriver, lui aussi, et qui disparaissait dans un gouffre de feu tout à coup entr'ouvert, s'écriant d'une voix plaintive comme quelqu'un qui souffre horriblement, et avec un ton de reproche :

— Capitaine, capitaine, vous avez manqué à la parole jurée, vous m'avez trahi, et je paie pour vous. Adieu ! vous disparaîtrez comme moi.

Puis, plus rien. La forêt redevint silencieuse et sans autre lumière que celle de l'astre des nuits.

Le capitaine, fort ému cette fois, rentra chez lui en toute hâte et narra l'événement à sa femme; celle-ci lui avoua alors qu'elle avait eu la précaution de coudre une médaille de la sainte Vierge dans la doublure de sa tunique.

La légende ajoute que personne ne revit plus le soldat, lequel, du reste, étant en congé de réforme, ne fut porté au corps ni déserteur ni disparu, et que le capitaine, par qui l'aventure fut connue, disparut lui-même à son tour pendant la guerre de 1870-1871.

Il est facile de voir, quand on est pénétré des enseignements de l'Église, les points erronés qui montrent la fausseté de cette légende. D'abord, le diable emportant le soldat *vivant* au fond des enfers est absolument inadmissible. Ensuite, la présence d'une médaille de la Vierge sur le lieu même où le démon opérait ses maléfices était de nature non-seulement à protéger le capitaine, mais encore à rendre l'esprit malin totalement impuissant; j'aurai à citer plus loin un fait qui m'est personnel et qui montre bien que le Maudit est réduit à enrager sans pouvoir nuire quand il a devant lui quelqu'un qui porte un objet bénit. Enfin, on ne sait si le capitaine se convertit ou non, et l'affirmative est probable; mais sa persistance folle dans l'incrédulité ne suffirait pas à justifier sa propre disparition plus tard. Il va sans dire que, si je me trompe, je soumets humblement mon jugement à la lumière infaillible qui de Rome éclaire le monde entier.

La seconde légende contemporaine que j'ai promise à mes lecteurs est celle de la salle de police du fort de Vincennes. Ici encore nous nous trouvons en présence de faits, qui, s'ils sont vrais, — et cela est possible, — sont du moins fort mal interprétés. Le public ne connaît guère la série d'incidents dont il s'agit; il en a peut-être entendu parler vaguement; mais ce que je vais rappeler est cité couramment, en médecine, comme un cas des plus curieux d'hallucination obsédante.

Voici les faits :

Un matin, le sous-officier de garde pour la police du fort, en ouvrant la salle de punition où la veille un soldat avait été enfermé, aperçoit, à sa



James Power, agitant de plus belle sa baguette magique et présentant le pentagramme au dragon d'acier, triomphait en voyant celui-ci reculer.
— Le maleach est impuissant! s'écriait-il; le maleach est vaincu! (Page 755.)

grande stupéfaction, le soldat pendu, au moyen de sa ceinture, à un très fort clou enfoncé dans le mur, près de la meurtrière donnant sur le chemin de ronde; ce clou avait dû servir jadis de support à quelque lourde planche.

Il s'approche et est encore plus stupéfait de voir, gravés dans le plâtre de la muraille, à hauteur d'homme et à côté du cadavre pendu, ces mots: « Je me pends sur l'ordre du diable, que je viens de voir. »

On pense le bruit que fit l'aventure dans le quartier. Unanimement,

officiers, sous-officiers et soldats, tous traitèrent le malheureux suicidé d'halluciné et de fou. Puis, une heure après, personne n'y pensa plus.

Le soir même, était mis à la salle de police un nouveau soldat, que le lendemain on trouvait aussi pendu, comme le premier.

Cette fois, par exemple, c'était trop fort; et voilà vraiment une singulière, mais une bien bizarre coïncidence, se disait-on à la ronde. Pourtant, tout arrive ici-bas... Néanmoins, une certaine émotion régnait parmi la garnison de Vincennes; si bien, que le premier soldat qui fut puni refusa d'entrer dans la prison, et qu'on dut employer la force pour l'y enfermer.

Le lendemain encore, on trouvait notre homme pendu de la même façon que les deux précédents; et cependant, à onze heures du soir, pendant une ronde, le caporal du poste était entré dans la salle de police et avait vu de ses yeux le soldat placidement endormi sur la planche du lit de camp et ronflant comme un sonneur.

Pour le coup, ce fut alors toute une affaire. Il y avait évidemment un charme, disait-on; il était impossible que de robustes et solides gaillards comme nos militaires fussent ou devinssent subitement hallucinés, à la vue ou par la contemplation d'un clou; l'événement était incompréhensible, il fallait en finir.

On commença par enlever le clou. Puis, avec l'autorisation du colonel, le sous-lieutenant de la compagnie du premier suicidé déclara qu'il coucherait, lui, tout seul, dans la salle de police, et qu'il se chargeait de recevoir le diable et de lui dire deux mots.

A dix heures du soir, en effet, on disposait un petit lit pour l'officier, qui, armé de son sabre et un pistolet d'arçon à son côté, se coucha tout habillé, prêt à sauter debout à la première alerte. Pour plus de sûreté, on laissa la porte de la salle de police non fermée à clef, de façon à ce que l'officier pût appeler au secours ou s'enfuir en n'importe quel cas.

A minuit, personne encore ne dormait dans le quartier; le poste de police se tenait prêt à marcher au premier appel; et à toutes les fenêtres on apercevait, malgré l'obscurité profonde, des têtes d'hommes étagées les unes sur les autres, regardant anxieusement à travers les ténèbres.

Tout à coup, des cris violents s'entendirent dans l'intérieur de la prison, dont la meurtrière s'illumina subitement comme en une série d'éclairs; puis, résonnèrent des coups de sabre, le vacarme d'une lutte, dominé par la détonation du pistolet.

Bien entendu, on n'avait pas attendu la fin de ce tapage extraordinaire pour accourir. En un clin d'œil, tout le quartier fut dans la cour, se précipitant afin d'ouvrir la porte, par laquelle on s'étonnait de ne pas voir fuir le sous-lieutenant.

La stupeur fut générale, quand on s'aperçut qu'elle était solidement barricadée à l'intérieur ; mais comment, par qui et par quoi?

Cependant, tous les bruits maintenant avaient cessé dans la salle de police, et un silence, plus effrayant peut-être et complet, leur succédait.

Sans perdre un instant, on se mit en devoir d'enfoncer la porte qui offrit une résistance inexplicable; on dut y aller à coups de hache. Enfin, brisée, en morceaux, elle céda ou plutôt tomba par fragments.

On put alors, à la lueur des lanternes, examiner l'intérieur, qui offrait un étrange et lugubre spectacle. Le lit de camp énorme, solidement construit et puissamment scellé dans le mur, était arraché de ses attaches de fer; et c'était lui qui, mis en travers, barricadait hermétiquement la porte. Or, il était matériellement impossible qu'un homme seul eût fait cela ; cet acte était, de toute évidence, au-dessus des forces humaines et aurait demandé, pour être exécuté, plusieurs heures à deux ou trois maçons armés de leurs outils professionnels.

Contre le mur du fond, le sous-lieutenant était debout, acculé, tenant de la main droite son sabre, dont la pointe appuyait par terre et servait de point d'appui au corps, et de la main gauche le pistolet déchargé pendant au bout du bras.

D'après cette attitude, on voyait que l'officier avait dû se défendre et n'avait pas été surpris par derrière. La figure de l'infortuné était méconnaissable, livide par plaques et tuméfiée; la langue pendait hors de la bouche; les yeux sortaient des orbites, d'où s'écoulaient encore, goutte à goutte, des pleurs; et, autour du cou, un énorme bourrelet gonflé, ecchymosé, montrait les traces de deux mains d'une vigueur invraisemblable, qui l'avaient entouré, serré progressivement, puis, dans une dernière étreinte, étranglé tout-à-coup.

Telle est, non pas l'histoire, mais la légende de la salle de police du fort de Vincennes. Rien n'est plus facile que de démêler le vrai du faux, dans tout ce récit; mais il faut, pour cela, s'éclairer de la lumière de l'Église. Le fait des suicides consécutifs des trois soldats se classe, sans grande difficulté, dans la catégorie des hallucinations de caractère obsédant, avec contagion (je parlerai des hallucinations dans la VIᵉ partie de cet ouvrage), et il ne s'est passé rien autre. Mais cette série de suicides par imitation étant extraordinaire, — je ne dis pas : surnaturelle, — le besoin de broder, qui est une faiblesse des foules, s'en est mêlé et a transformé l'histoire vraie en légende fantaisiste. Seulement, il est arrivé ce qui se produit chaque fois que le mensonge entre en jeu : il laisse toujours percer le bout de l'oreille.

Comment pourrait-on admettre une seconde que Dieu, qui est infiniment juste et bon, eût laissé assassiner par le Maudit trois créatures inno-



centes, trois pauvres soldats, qui, ici, ne sont nullement représentés comme impies, alors que ce même Dieu, dans sa miséricorde suprême, interdit au démon de tuer personnellement les fanatiques égarés, coupables d'avoir fait pacte avec l'enfer, alors qu'il suffit d'invoquer la Vierge ou les saints pour être délivré des attaques les plus furieuses de Satan?

A l'histoire vraie, qui consiste uniquement en trois suicides par imitation, accomplis en pleine hallucination obsédante, c'est-à-dire l'individu ne jouissant plus de sa raison, à cette histoire la légende a ajouté l'épisode, encore plus tragique que le reste, de l'officier étranglé par les mains mêmes du diable. Cet épisode final, complètement inventé et dont les médecins ne parlent pas, était nécessaire à la foule superstitieuse pour donner un caractère surnaturel aux trois suicides de soldats.

Enfin, l'histoire dit tout simplement que, pour rassurer la garnison parmi laquelle la terreur était répandue, on fit démolir la salle de police, par crainte de voir d'autres soldats s'halluciner encore et se suicider, et qu'on en construisit une autre ailleurs. La légende a transformé également la conclusion de cette triste affaire : on a prétendu que, découverte de la dernière heure, il fut constaté que l'ancienne prison s'élevait sur l'emplacement d'une chapelle où des sacrilèges avaient été commis autrefois. J'avoue que je ne vois pas bien le diable vengeant des sacrilèges! et cela en pendant et étranglant des militaires innocents!

Par ce qui précède, le lecteur se dira que, examinateur scrupuleux et impartial, je n'accepte pas, les yeux fermés, tout ce qui se dit et se raconte; le lecteur sera dans le vrai. Il faut, en effet, n'accepter les légendes où le surnaturel joue un rôle qu'avec les plus extrêmes réserves; et, dès l'instant qu'une légende est, ne serait-ce que sur un seul point, même insignifiant d'apparence, en contradiction avec la doctrine de l'Église, rejetez cette légende impitoyablement, car elle est à coup sûr fallacieuse et erronée.

Je vais en avoir fini avec les obsédés qui ont commis le crime de souscrire un pacte à Satan, et montrer, par une histoire vraie, que Dieu vient au secours de ces malheureux, même les plus coupables, dès qu'ils ont le repentir de leur faute et qu'ils font appel à sa miséricorde. Ceci, qui n'est pas une légende fabriquée par des imaginations ignorantes, prouvera, en outre, que le diable ne tue pas les gens aussi facilement que beaucoup le croient, à tort, et quelque envie que l'éternel ennemi de l'humanité puisse avoir de détruire les créatures de Dieu.

Cette histoire est rapportée par plusieurs auteurs ecclésiastiques; c'est dire qu'elle est d'une certitude absolue.



Un prêtre, se laissant aller au plus criminel des entraînements, avait, dans l'espoir d'obtenir des biens terrestres qu'il convoitait, profané une hostie par lui consacrée. Satan lui apparut et lui proposa un pacte ; ce prêtre indigne l'accepta. Il vécut ainsi quelques années, ayant obtenu ce qu'il désirait et se croyant heureux.

Or, un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, le diable se montra à lui tout à coup dans les airs, portant entre ses mains une énorme colonne ; c'était une colonne qu'il venait d'arracher à un édifice public de Rome et qu'il avait transportée de la sorte, à l'effet d'écraser, du moins voulait-il tenter de le faire, le misérable apostat et sacrilège ; car celui-ci lui avait donné son âme, et, dans le pacte, il était stipulé que Satan aurait tout loisir de le prendre pour son royaume à tel jour. On était donc au jour fixé.

A la vue de son terrible créancier, le prêtre criminel fut épouvanté ; il comprit toute l'horreur de son forfait, et, se jetant à genoux, il s'écria :

— O mon Dieu, je suis le dernier des misérables, mais ayez pitié de moi ! Reprenez-moi cette fortune que je ne possède que par le plus affreux des crimes ! que je finisse mes jours dans la plus noire misère, dans les pires douleurs corporelles, dans la honte et le délaissement de tous les hommes ! Et vous, ô bon saint Pierre, mon patron, intercédez pour moi ; obtenez que j'endure sur terre toutes les souffrances de l'enfer, dont hélas ! je suis digne. Sauvez-moi, ô saint Pierre ! surtout, sauvez mon âme !

Aussitôt, l'apôtre invoqué parut, et, à trois reprises, il jeta le diable et sa colonne dans la mer ; car le Maudit persistait à vouloir écraser le malheureux, en prétendant qu'il lui appartenait.

Le diable fut à tel point vexé de cette défaite, qu'il brisa de colère sa colonne et s'enfuit le plus vite qu'il put.

Des fragments de cette colonne sont conservés dans une église de Prague.

Que l'on ne vienne donc plus nous dire que Satan a le pouvoir de vie et de mort sur les hommes. L'Église déclare le contraire et le prouve par l'intervention miraculeuse des saints, qui, dans le cas de contrition parfaite, et lorsqu'un obsédé rompt son pacte par un acte de libre arbitre, peuvent défendre contre la rage infernale le pécheur repentant.

Pour terminer sur la question de l'obsession, il me reste à citer deux faits, dont le dernier m'est strictement personnel ; dans l'autre, je n'ai pas été acteur, mais témoin. En outre, cette double narration m'amènera à relater encore une histoire de pacte, qui n'est peut-être pas une légende. Nous passerons ensuite au chapitre consacré à la possession.



Le *Menzaleh*, paquebot des Messageries Maritimes, était entré en armement à la Ciotat, et j'avais été désigné comme médecin de ce navire. Le *Menzaleh* devait, une fois armé, rejoindre la station de Yokohama pour remplacer le *Tibre*, arrivé à la fin de son temps et qui avait à rentrer en France afin de changer ses chaudières.

Mais auparavant le *Menzaleh* devait aller à Londres « faire le plein », c'est-à-dire chercher un chargement complet pour les principales escales de son voyage, mais surtout pour Yokohama directement.

Nous partîmes de Marseille, — il m'en souvient bien, — un dimanche matin, une heure avant le courrier de Chine, qui, lui, nous suivait, mais prenant à la sortie du port la direction de Naples, tandis que nous allions dans celle de Gibraltar.

Il faut huit jours environ pour aller de Marseille directement à Londres, sans faire, bien entendu, escale nulle part.

Nous passâmes de nuit le détroit, sans nous y arrêter. J'avais donné des ordres pour qu'on m'éveillât dès que nous serions en vue, à toute portée, et je montai aussitôt sur la passerelle, ou se trouvaient l'officier de quart et le commandant.

Il était une heure du matin ; il faisait un temps superbe, mais noir comme un four éteint. Néanmoins, la masse imposante du colossal rocher sortait peu à peu, grossissait, se détachant des ténèbres ; mais il nous fallait nos jumelles pour la distinguer nettement.

Déjà nous étions au pied, et maintenant l'immense muraille de rocs cyclopéens du versant de la Méditerranée nous surplombait, se profilant sur le ciel bleu-noir de la nuit.

Je m'écarquillais les yeux à sonder cette énormité noire, cherchant une fissure, un filet, un soupçon de lumière, une flammèche, une étincelle, quelque indice enfin, ne fût-ce qu'une fumée légère, qui trahît pour moi, initié, l'infernal travail qui s'effectuait dans les flancs de la masse granitique.

Rien, absolument rien.

Mais voici que nous doublions la Pointe-d'Europe, et un cordon de lumière à présent courait devant nos yeux, à mi-hauteur du roc, nous signalant la ville bâtie en éventail.

Et toujours, je regardais, mes jumelles invinciblement tournées, fixées, pour ainsi dire, sur Gibraltar. Nous passions au large, afin d'éviter les bancs du détroit, celui de la Perle, entre parenthèses.

Déjà nous relevions Tarifa, puis Algésiras, puis Ceuta, dont les feux multicolores piquaient là-bas le noir de la nuit ; et je quittais comme à regret ce Gibraltar, à travers le roc duquel je voyais, moi, et où je revivais pour un instant les scènes du fer et du feu que j'ai racontées, lors-

que tout à coup je me sentis frapper sur l'épaule les petits coups secs que je connaissais si bien.

Aussitôt, et sans même me retourner, je braquai, plus attentivement que jamais, mes jumelles sur Gibraltar, maintenant à tribord par l'arrière de nous, et tout de suite, au sommet de la tour sur laquelle par hasard je tombai, j'aperçus deux grands yeux ouverts, glauques, qui fixaient le navire. J'eus un léger frisson.

— Ah ! ça, par exemple, c'est drôle ! entendis-je dire derrière moi.

C'était l'officier de quart, qui, à travers le taximètre, relevait Gibraltar, et qui, lui aussi, à travers ses jumelles, apercevait la particularité.

— Voyez donc, commandant, fit-il ; sur Saint-Georges on dirait deux feux verts conjugués et à éclats.

Le commandant regarda à son tour.

— Tiens, oui, ma foi, dit-il aussi...

Puis, en riant :

— Ça fait l'effet de deux yeux de diable, qui clignent, au milieu de la nuit !

— C'est vrai, murmura l'officier de quart... C'est bien un nom à leur donner, si c'était par hasard des feux fixes établis nouvellement. — Après quoi : 45° de l'arrière de tribord, fit-il, continuant à prendre son relèvement.

Les deux officiers avaient repris maintenant leur promenade sur la passerelle, ne pensant déjà plus aux yeux du diable, et le commandant, au bout d'un instant, descendait pour aller se coucher, après avoir rectifié la route et inscrit de nouveaux ordres sur son cahier. Moi, je ne perdais pas de vue Saint-Georges, qui insensiblement disparaissait avec la lueur étrange des deux yeux.

En passant devant moi, le commandant me dit :

— Bonne nuit, docteur...

Et, comme je ne répondais pas :

— Eh bien, quoi donc ? ajouta-t-il ; qu'avez-vous ?... Vous paraissez pétrifié.....

— Ah ! pardon, commandant... Non, je ne suis pas pétrifié ; mais je pense à ce que vous venez de dire tout à l'heure... Ces yeux de diable... Si pourtant vous aviez touché de près à la vérité !... Qu'est-ce que vous croyez de cela ? interrogeai-je.

Alors, le commandant, un instant arrêté, me dit :

— Ah !... Eh bien, voulez-vous mon opinion bien nette, bien intime et bien réfléchie à cet égard ?

— Oui, répondis-je, attendant une déclaration sérieuse.

— Eh bien, je m'en f...iche !

Et il descendit, en éclatant de rire, l'échelle-arrière de la passerelle et me souhaitant de nouveau bonne nuit.

Voilà, pensai-je, comment dans la vie on passe cent fois à côté du diable ; on le voit, *on le relève* (pour parler marine), et l'on ne se doute même pas de sa présence.

A ce moment, l'officier de quart s'approchait de moi, pour me dire, lui aussi, en riant :

— Dites donc, docteur, vous savez, je double l'opinion du commandant ; je m'en contref...iche !

Le lendemain, en effet, en parcourant le livre de loch, ce livre où, après chaque quart, l'officier inscrit scrupuleusement tous les incidents, même les plus minimes, qui se sont produits pendant ses quatre heures de passerelle, je trouvai banalement ces mots :

« A une heure, 17 minutes, 8 secondes, relevé Gibraltar par 45e tribord arrière, passé à 2 milles du feu. »

Et c'est tout.

Cependant, un incident personnel devait me prouver, la nuit suivante, que le feu que nous venions de constater sur Saint-Georges n'était pas un indice naturel.

C'est avec cet incident, cas d'une obsession à laquelle j'ai été moi-même en butte, que je terminerai ce chapitre. Ainsi que je l'ai expliqué déjà, je ne m'astreins pas à l'ordre chronologique : je préfère classer par catégories les faits que j'ai à relater ; ce qui est, au point de vue de l'étude, un procédé d'une meilleure méthode ; en suivant strictement l'ordre des dates, je n'aboutirais, dans certains cas, qu'à faire paraître mon récit diffus, et je tiens au contraire à ce que tout ce que je raconte demeure d'une façon bien claire dans l'esprit du lecteur, sans qu'il ait besoin, à la fin de mon ouvrage, de récapituler et de se livrer à un pénible classement ; d'autant plus que bien des lecteurs, opérant alors, risqueraient de commettre des erreurs, et de prendre, par exemple, des faits d'obsession simple pour des faits de possession. Je crois ma méthode bonne, et je la suis ; c'est ainsi, du reste, qu'on procède dans toute étude scientifique.

Je reviens à mes officiers incrédules, qui ne sont pas rares dans la marine, et je fais ressortir, à ce propos, que l'observation m'a fait constater que l'on trouve, en général, une foi beaucoup plus intense dans la classe subalterne. Souvent, après ma visite réglementaire, il m'est arrivé de causer avec les matelots du bord ; j'ai remarqué chez eux un fond de religiosité très intelligente ; grand nombre de ces braves gens sont pieux même. Tout aumônier de la marine le dira. Ils croient, ils ne sont pas à ergoter tout le temps avec des *si* et des *car*, des *pourtant* et des *pour-*



Me sentant doucement frapper sur l'épaule, je me retournai et restai bouche bée... Nous n'avions aucun passager à bord; j'avais fermé avec soin ma cabine; et pourtant quelqu'un était auprès de moi... C'était Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar... (Page 775).

quoi à n'en plus finir ; et ainsi, tout simplement, comme de braves gens qu'ils sont, je le répète, ils font leur salut; ce qui est la meilleure preuve qu'ils ne sont pas des imbéciles.

Le lendemain du jour où je fus en butte à l'obsession dont je réserve le récit pour tout à l'heure, le maître d'équipage du *Menzaleh*, un breton, bon chrétien de vieille roche et qui était plein de bon sens, me raconta une histoire de pacte qu'il tenait pour authentique, d'après la parole de

plusieurs personnes du pays, mais dont malheureusement il ne connaissait pas la fin.

Cette curieuse histoire mérite d'être rapportée. Bon nombre de marins français la connaissent; on se la redit de l'un à l'autre, au gaillard d'avant. Je vais donc la consigner dans cet ouvrage, en laissant la parole à mon vieux breton.

— Connaissez-vous, me dit-il, l'aventure du *Saint-Marcan*, qui fit en sept jours la traversée de Terre-Neuve à Saint-Brieuc?...

Oui, répéta-t-il, sept jours du banc de Terre-Neuve à Saint-Brieuc!... C'est une belle tournée, n'est-ce pas?... La corvette *la Diligente*, notre plus fine voilière, ne l'aurait pas faite en sept semaines, surtout si, comme le *Saint-Marcan*, elle avait eu à lutter contre une mer affreuse et une brise carabinée de vent d'est... Et pourtant le *Saint-Marcan* n'est pas taillé pour la marche!... C'est un gros brick bien solide, peu coquet, étalant un gros arrière aux formes massives; jamais il n'avait dépassé six nœuds, son journal en fait foi.

Il fut beaucoup parlé, dans Saint-Brieuc, de cette merveilleuse traversée. Quelques-uns l'admirèrent; beaucoup en furent surpris; d'aucuns, et c'étaient les plus vieux, gardaient à cet égard un silence significatif, ou hochaient la tête d'un air mystérieux.

Mais pourquoi le capitaine Jean Jouin n'aimait-il pas qu'on entamât un sujet de conversation si flatteur pour lui? Aux félicitations, il se taisait; aux questions, il répondait avec brusquerie, en envoyant promener les questionneurs. D'où lui venait donc cette tristesse inusitée? Quelle était la cause de cette réserve taciturne? N'avait-il pas bien vendu son beau chargement de morue? Et la vie ne s'annonçait-elle pas à lui sous les plus heureux auspices?...

... La saison de pêche tirait vers sa fin. Déjà bon nombre de navires bien chargés avaient quitté le banc de Terre-Neuve; les plus tardifs se préparaient à débanquer à leur tour, et le *Saint-Marcan* n'avait pas encore salé un seul baril de morue.

C'était un sort; rien ne lui réussissait. Depuis qu'il était sur le fond, il n'avait pas perdu un instant; ses flottes bien allongées attestaient sa vigilance; ses chaloupes n'étaient point paresseuses; et, tandis que les navires qui l'entouraient faisaient une pêche abondante, lui, il ne prenait pas un morillon.

Il avait beau virer de bord, changer la panne, quitter un mouillage pour un autre; le malheur lui donnait la chasse et le poisson semblait le fuir.

Et pourtant ses ains étaient bien aquès; chaque jour ses boëtes étaient



soigneusement rafraîchies. Le saleur jurait ses grands dieux que le navire était charmé; l'équipage ne jurait plus, il faisait des vœux; le capitaine Jean Jouin, l'esprit fort de Saint-Brieuc, n'envoyait pas une chaloupe sans faire un signe de croix. Peine inutile; il eut la douleur de voir le dernier de ses compagnons pousser le hourrah de départ et faire voile pour la France, sans qu'il eût, lui, pu saler encore un baril.

Et voyez comme cela se rencontrait mal pour le pauvre Jean Jouin; c'était son premier voyage de capitaine; sa réputation en dépendait, et il avait en perspective un superbe mariage.

— Tonnerre de Brest! s'écriait-il, quand la chaloupe ramenait à bord des lignes toujours désertes; mille tonnerres! pour un rien, je vendrais mon âme!...

L'extrême bonheur touche souvent à l'extrême infortune. C'est vieux, mais c'est juste. Jean Jouin l'éprouva. Il y avait dix jours que la dernière voile avait disparu à l'orient, quand la chance tourna.

Alors, les chaloupes tiraient à couler bas; le pont du *Saint-Marcan* ployait sous le poids du poisson; le saleur ne pouvait suffire à sa tâche; les tonneliers se multipliaient; on travaillait le jour, on travaillait la nuit. La joie reparut à bord: la saison ne serait pas perdue. On était en retard; mais qu'importe! on serait favorisé pour le retour... Les marins sont si confiants! Si l'espérance était bannie de la terre, on la retrouverait à bord d'un navire.

En huit jours, le bâtiment avait son plein. Il appareilla le soir même. Jamais hourrahs ne furent poussés avec plus d'allégresse. La mer en frémit, et la corvette de station chercha pendant deux jours, croyant avoir entendu quelque coup de canon de détresse.

Le lendemain matin, ils avaient débanqué.

Le temps se soutint beau toute la journée; le soir, il mollit; la nuit, calme plat. Ils espérèrent.

Le deuxième jour, une faible brise d'est s'éleva; c'était le vent debout. Ils jurèrent.

Peu à peu, la brise fraîchit, l'horizon prit une apparence menaçante de gros nuages gris, poussés avec rapidité, obscurcirent le ciel; la mer grossit. Le *Saint-Marcan* fatiguait: ils mirent à la cape.

Plus de doute, c'était un coup de vent.

La première journée, ils avaient prié; la seconde, ils avaient blasphémé; la troisième, ils se reprirent à implorer le ciel, mais ce n'était plus avec la ferveur des âmes pieuses. Ils avaient une manière d'invoquer le patron du navire qui ressemblait plus à une mise en demeure qu'à une supplique; saint Marcan fit la sourde oreille, et leurs invocations peu respectueuses furent emportées par la tempête.

Ils étaient donc dans cette cruelle position, et rien n'annonçait la fin du mauvais temps. La nuit était venue, jetant à travers l'ouragan les teintes lugubres de son obscurité; le ciel, devenu invisible, était voilé par une brume épaisse, qui, chargée d'eau salée, brûlait leurs yeux appesantis par la fatigue; l'océan, déployant ses énormes lames, tourmentait, roulait, ballottait dans tous les sens le bâtiment. Livré sans défense à sa fureur, à moitié désemparé, le brick offrait un spectacle de désolation affreux; l'équipage, entièrement démoralisé, s'était groupé auprès de la dunette, et, dans un engourdissement apathique, attendait.

Mais qui pourrait peindre le désespoir de Jean Jouin? Depuis le commencement de la tourmente, ses yeux ne s'étaient pas fermés; il n'avait pas mangé, il n'en avait pas eu l'idée. Debout près du gouvernail, serrant fortement dans ses doigts contractés la corde dont le bout entourait son corps, ses regards n'avaient pas quitté l'horizon; aucun ordre n'était sorti de sa bouche.

Chaque fois que maître Calé venait lui annoncer quelque nouvelle avarie :

— C'est bon, disait-il.

Et il retombait dans son morne silence.

C'est qu'aussi ce retard l'accablait. Il songeait qu'il arriverait longtemps après les autres, que sa cargaison n'aurait aucune valeur, qu'il perdrait son commandement, et que, sans commandement, adieu le mariage rêvé!...

Donc, il faisait nuit, et la tempête était dans toute sa force, quand Jacques Grou, le tonnelier, mettant une chique neuve en sa bouche, s'approcha de maître Calé qui se tenait à côté du capitaine.

— Eh bien, maître, lui dit-il en serrant précieusement sa boîte à tabac, que pensez-vous de ce temps-là?

— Je pense, répondit l'autre, que c'est un chien de temps, et l'on y voit clair comme dans la conscience d'un corsaire.

— Et ça n'est pas encore fini, savez-vous; le mauvais temps a pris avec la lune, il finira avec elle.

— Que le diable t'emporte! fit Jean Jouin, qui écoutait.

— Merci, capitaine!... Seulement, ce n'est pas bien de parler du diable, lorsqu'on ne sait pas qui est-ce qui peut vous entendre.

— Surtout, il est dangereux d'en parler, quand on entend cette musique-là, murmura le saleur.

— Oh! oui, ajouta Jacques Grou; dire qu'à tout moment on peut masquer son perroquet de fougue!... Oh! voyez donc là-haut, capitaine...

Jean Jouin dirigea les yeux vers l'endroit que lui montrait le tonne-

lier ; une légère flamme bleuâtre voltigeait autour du mât et des vergues et se jouait au travers des cordages.

— Le feu Saint-Elme ! fit-il.

Et il retomba dans sa mélancolie, sinistre.

— Le feu du diable ! grondèrent les deux matelots.

— Bon Dieu du ciel ! reprit aussitôt Jacques Grou, nous sommes flambés !...

La chute du petit mât de hune l'interrompit.

Ils se regardèrent, en guignant du coin de l'œil le capitaine, qui demeurait immobile.

— Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le ventre, dit le saleur, à voix basse.

Et vraiment le malheureux brick offrait un aspect lamentable. Les mâts de hune, pendant sous le vent, et retenus par quelques manœuvres, suivaient les mouvements du roulis et frappaient les flancs du navire avec une force qui faisaient craquer la membrure. Il fallait toute la solidité de sa construction bretonne pour qu'il pût résister à d'aussi terribles secousses ; et pourrait-il résister longtemps ?

La tempête semblait redoubler de violence ; le vent rugissait avec force ; la mer déchaînée envahissait de toutes parts et battait en brèche le pont. Les matelots, réveillés par l'imminence du danger, étaient accourus et tenaient leurs yeux inquiets fixés sur le capitaine.

— Grand saint Jacques ! s'écria tout à coup le tonnelier Grou, si nous nous tirons de là, je fais vœu....

— Grand saint Nicolas ! dit à son tour le saleur...

— Grand saint diable ! interrompit Jean Jouin, si tu veux me donner la remorque, je l'accepte et je t'envoie un grelin !...

En entendant ces paroles, les autres le regardèrent, stupéfaits.

— Navire ! cria une voix... Navire derrière nous !

Toutes les têtes se tournèrent vers le point indiqué ; toutes restèrent immobiles, le regard dirigé vers l'objet effrayant qui s'avançait dans le lointain, se rapprochant d'eux à grande vitesse.

Malgré l'obscurité, malgré l'épaisseur de la brume, on voyait, distinctement, un beau navire courant toutes voiles dehors. Mais, ce qu'on ne pouvait concevoir, ce qui fit dresser les cheveux sur la tête des plus hardis, il courait contre le vent et la mer, brassé carré, les bonnettes tribord et babord.

Une lueur vague, qui flottait autour de lui, rendait visibles toutes les parties d'une mâture élancée et d'un gréement en bon état. Ses voiles, gracieusement arrondies, semblaient céder à l'impulsion d'une brise favorable, qui ne soufflait que pour lui. Sa guibre sculptée ne refoulait

pas devant lui avec force la mer furieuse, et les flots déchaînés n'allaient pas en grondant tournoyer autour de son gouvernail, insensible à la tourmente qui faisait rage, mais seulement à peu de distance tout autour.

Droit, tranquille, majestueux, il glissait rapidement sur la cime des vagues, qui semblaient le respecter et ne garder aucune trace de son passage.

Quant il fut à bonne portée de vue, quand tous les détails s'aperçurent, on constata que le fantastique navire avait un équipage digne de lui : les matelots étaient des squelettes, le capitaine paraissait être un démon.

Bientôt, le bâtiment mystérieux passa bord à bord du *Saint-Marcan*. Alors, une voix stridente, éclatant au milieu du fracas de la tempête qui n'avait pas cessé, fit entendre ces mots :

— Amarre à bord !

Et le bout d'un grelin tomba sur le pont du *Saint-Marcan*.

— Tourne à la bitte ! cria Jean Jouin, désengourdi, l'air radieux.

Mais pas un de ses matelots ne bougea ; tous étaient frappés de stupeur.

— Quand ce serait *Lui !* fit Jouin.

Et il s'élança, pour saisir l'amarre. Ce furent ses dernières paroles. Il était maintenant immobile, une main appuyée sur la bitte, et l'autre tenant le bout du cordage qu'il venait de fixer solidement.

Puis, le vaisseau infernal, continuant à voguer dans le calme, malgré la tourmente de tous les éléments conjurés, entraîna à sa suite le *Saint-Marcan*. Jean Jouin était remorqué par le diable.

Qui pourrait savoir ce qui se passa, en cette nuit terrible, entre le capitaine et *l'autre ?* Jean Jouin n'en a jamais rien dit ; et ses matelots s'étaient réfugiés à fond de cale...

... Le soleil venait de se lever, à Saint-Brieuc ; la mer commençait à monter, lorsque le sémaphore signala un navire en vue.

Le vent était bon : il terrissait rapidement ; à ses mâts de perroquet à flèches, on reconnut le *Saint-Marcan*, capitaine Jean Jouin.

Dès qu'il fut dans le port, le pont fut encombré d'une foule de curieux : les uns félicitaient le capitaine d'être arrivé premier ; les autres le louaient du bon état de son navire (car toutes ses avaries avaient disparu, on n'a jamais su comment) ; tous s'enquéraient des bâtiments qu'il avait laissés derrière lui.

A toutes ces questions, Jean Jouin répondit par une autre : il demanda le quantième du mois.

Il y avait juste sept jours qu'il avait débanqué !...

Que conclure de ce récit?... Est-il véridique? ou appartient-il, au contraire, au domaine de la légende?... Il s'agit là, je le répète, d'une histoire à laquelle grand nombre de marins français, excellents catholiques, croient.

En somme, tout esprit non prévenu n'y trouvera rien d'invraisemblable. Dans ce cas du capitaine Jean Jouin, l'obsession tenace, persistante, est caractéristique. L'homme, qui faisait le libre-penseur sceptique, qui posait pour l'incrédule absolu, avait, en réalité, des tendances à l'impiété fort prononcées; ce qui est fréquent dans le monde des fanfarons de scepticisme. Des revers soudains viennent-ils à les accabler, ils s'adressent d'abord, quelquefois, à Dieu, mais sans conviction, et ne tardent pas à recourir au diable, pour qui ils sont mûrs.

Toutefois, cet épisode, bien que n'ayant (il me semble) rien de contraire à ce qui est admis par l'Église, ne repose que sur une sorte de tradition, transmise de l'un à l'autre par nos vieux loups de mer, et qui n'a, que je sache, reçu la consécration d'aucun théologien. A son égard, nous devons donc être très circonspects. Le lecteur comprend à merveille, du reste, que je n'ai nullement la prétention de lui imposer la moindre croyance à des faits, sur lesquels Rome, c'est-à-dire la suprême autorité compétente, ne s'est pas prononcée.

Je raconte ce que j'ai vu, j'y ajoute ce qui m'a été dit par des personnes n'ayant aucun intérêt à me tromper. En un mot, je catalogue et classe ce que j'ai recueilli. Il est impossible que je ne rencontre pas des incrédules. Néanmoins, j'estime que, dès l'instant qu'un fait cité de bonne foi n'est pas en contradiction avec ce que l'Église enseigne, il est téméraire de le nier uniquement par l'effet d'un parti pris. Qu'on le déclare sujet à réserve, je l'admets et ne m'en offense pas; mais la réserve doit être impartiale.

Nier des faits surnaturels, par la seule raison qu'on n'a pas été soi-même témoin, est peu digne d'un catholique. C'est, en outre, s'exposer à recevoir plus tard un démenti par les événements, si de nouveaux témoignages, qui n'avaient pas osé d'abord se produire, viennent un jour s'ajouter au premier.

Ainsi, sur la question des choses que j'ai constatées dans les arrière-loges et les triangles palladiques, il est évident que chacun a le droit de réserver son jugement définitif; mais il est évident aussi, — et je préviens expressément les incrédules à ce sujet, — que le doute, par défaut de constatation personnelle, n'autorise pas la négation, surtout lorsqu'on n'oppose point au narrateur un contre-témoignage émanant d'un catholique.

Si à un chrétien qui a exposé sa vie pour surprendre les secrets des

ennemis de l'Église, et qui arrache les masques sans pitié, on ne trouve à opposer que les négations intéressées de ces mêmes ennemis de l'Église, la réfutation est sans valeur pour les vrais catholiques; elle n'est même plus une réfutation, elle constitue une attaque injurieuse et illégitime contre l'homme qui s'est dévoué. Bien plus, elle se retourne immédiatement contre le douteur qui s'abaisse à ramasser de pareilles armes dans la boue de l'impiété sectaire et qui s'en sert pour combattre le chrétien, par le seul motif que celui-ci a le malheur de n'être pas sympathique à l'autre.

Enfin, les catholiques ne doivent jamais perdre de vue que les francs-maçons ont toujours nié, même l'évidence, et qu'ils nient aujourd'hui la pratique de l'occultisme luciférien dans leur secte, au même titre qu'ils niaient, il n'y a pas longtemps encore, leur rôle politique clandestin, comme ils ont toujours nié leurs assassinats les plus avérés, niant quand même, cyniquement, lorsque le sang de leurs victimes crie contre eux.

Pour moi, lorsqu'un récit m'est fait de bonne foi et que celui qui m'écrit ou me parle jouit de son bon sens, je l'accepte de prime abord, sans autre réserve que l'examen du cas au point de vue de l'enseignement de l'Église; et si un théologien me dit: « Ce fait est inadmissible, pour telle ou telle raison », alors je considère que mon narrateur, tout en étant de bonne foi, s'est trompé. Mais mon premier mouvement est toujours de croire à la sincérité de quiconque combat avec énergie le diable, père du mensonge. Celui donc qui attaque le diable, c'est-à-dire le mensonge, est à mes yeux logiquement un homme loyal; il peut commettre une erreur, avoir mal interprété tel ou tel détail, sans que cela infirme en rien sa loyauté; s'il se trompe par malheur, du moins ne cherche-t-il pas à me tromper, et le jugement infaillible de Rome est là pour rectifier lorsqu'il s'agit de faits graves sujets à réserve et affirmés par un honnête homme.

On me dira que je suis trop crédule, que je suis naïf de croire à l'aventure du capitaine Jean Jouin, à moi racontée par un brave matelot, excellent chrétien, me répétant une histoire traditionnelle dans la marine et qui n'a jamais été démentie; il y a même des gens, je le sais, qui diront que je suis de mauvaise foi en l'introduisant dans mon ouvrage. Je laisse les arguments de cette espèce à ceux qui, ayant l'habitude de mentir, sont tout de suite portés à voir partout des menteurs.

Ne voyant, moi, rien d'invraisemblable dans l'épisode du *Saint-Marcan* remorqué par le diable, je le maintiens dans les cas d'obsession suivie de pacte, sauf à me soumettre humblement à l'avis de l'Église, si dans cette histoire elle ne voyait qu'une légende à laisser de côté.





Les prestiges de Simon de Gitta. — Il faisait apparaître soudain le disque de la lune, au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure. (Page 797.)

Mais voici un fait, dont personnellement je suis sûr, que j'affirme avoir vu, — ou, sinon, il faudrait que je fusse fou, — et qui, dans mon voyage à bord du *Menzaleh*, s'est produit au moment de notre arrêt à Londres.

Ce que j'ai vu s'est passé dans une maison du Golden-Square, local maçonnique ouvert aux occultistes parfaits initiés, mais où les francs-maçons non lucifériens sont également reçus.

J'assistai à une tenue ordinaire de triangle, qui devait être suivie d'une séance d'évocations. Dans l'intervalle, l'atelier se mit en récréation, et

quelques-uns d'entre nous se rendirent, pour passer un moment, à la réunion des frères de la maçonnerie vulgaire, lesquels dépendaient du Suprême Conseil d'Angleterre (rite écossais). Bien entendu, pour nous y rendre, nous laissâmes nos insignes palladiques dans la salle du triangle, ces insignes ne devant être portés qu'au sein des assemblées de parfaits initiés.

Quand je revins avec cinq ou six de mes collègues, l'un d'eux, sans y prendre garde, ni moi non plus d'abord, revêtit mon cordon, et moi le sien. Puis, la séance d'évocations commença. Je m'aperçus alors de l'erreur commise, en tâtant la pointe de mon cordon ; je n'y sentis pas ma précieuse médaille. Regardant plus attentivement mes deux voisins, je vis que celui de droite, le F∴ James Power, portait mes insignes, lesquels se ressemblent tous entre adeptes de même grade ; mais, par l'usage, on distingue néanmoins chacun le sien. Je n'avais aucune raison plausible de le lui réclamer à ce moment, et je ne pouvais que le lui reprendre, par un échange, à la sortie.

Or, après quelques préliminaires anodins, mon voisin de gauche, sous je ne me rappelle plus quel prétexte, réclama l'honneur d'évoquer *Zaren*, « daimon vengeur ». Il avait droit à opérer. On lui fit place, et il se mit à l'œuvre, au milieu de la salle.

Il agit selon le rite, n'oublia aucune des formules de la liturgie satanique, et Zaren parut.

Ce diable-là se montra instantanément sous la forme d'un animal métallique, un dragon à trois têtes, en acier. Il avait un aspect hideux, effrayant.

Mais, à peine fut-il là, que, poussant des grondements sourds, il se précipita, furieux, de mon côté, vers mon voisin Power, comme s'il voulait le dévorer. L'évocateur reculait, lui, au fur et à mesure que l'affreuse bête avançait.

Power, de crier :

— Ce n'est pas Zaren, c'est un maleach !

En même temps, mon voisin, qui tenait à la main son pentagramme, le retournait vivement, ainsi qu'on fait lorsqu'on a affaire à un esprit contraire, c'est-à-dire qu'il présentait deux pointes, au lieu d'une, au dragon d'acier. D'autre part, il faisait un pas en avant contre le monstre, et, rapide comme la pensée, il saisit la baguette dont l'évocateur venait de se servir.

Alors, se passa une scène bizarre.

Le dragon reculait en grognant, et Power marchait résolument contre lui. En vain, le diable soi-disant vengeur faisait-il mine de reprendre l'offensive ; Power lui tenait tête victorieusement.

Moi, je comprenais à merveille ce qui avait lieu. C'était bien un démon

qui était là; sans doute, c'était le Zaren évoqué; mais ce n'était certes ni la baguette magique ni le pentagramme retourné qui protégeaient mon collègue palladiste. Il était, j'en suis convaincu encore, protégé à son insu par la médaille de saint Benoît cousue dans le cordon qu'il avait revêtu par erreur.

James Power, agitant de plus belle ses ustensiles, triomphait en voyant reculer le dragon d'acier, qui renversait tout dans sa marche en arrière.

— Le maleach est impuissant! s'écriait-il, le maleach est vaincu!

Finalement, Zaren s'évanouit, tout d'un coup, comme il était apparu, mais en laissant après lui une fumée tellement puante qu'il fallut ouvrir de suite toutes les fenêtres; sinon, je crois, les assistants auraient été, sinon asphyxiés, du moins malades à vomir.

A la sortie, je ne manquai pas de reprendre à Power mon cordon, et je m'en retournai, réfléchissant profondément à ce qui venait d'arriver.

C'est un fait, auquel les fervents catholiques croient avec raison: quand l'Église a béni et indulgencié une médaille, Dieu récompense souvent, par des marques d'une protection spéciale, celui qui la porte avec dévotion, et quelquefois même une médaille de la Vierge Marie ou d'un saint a sauvé d'un grand péril telle personne qui l'avait sur elle, sans s'en douter, grâce au pieux subterfuge d'une parente profondément croyante.

D'autre part, l'exemple que je viens de citer démontre une fois de plus que l'aventure du soldat de Fontainebleau est une légende inadmissible; car, s'il s'agissait là d'une histoire vraie, la médaille que portait le capitaine aurait provoqué la défaite du démon. Le diable, vaincu par les saints, l'est à plus forte raison par la Mère de Dieu.

Cela, les bons catholiques le comprennent; les indifférents, les sceptiques, les esprits forts et les chrétiens superficiels, qui sont à mettre dans le même panier, en rient et traitent de « billevesées du moyen-âge » les miracles divins et les prestiges diaboliques; quant aux palladistes, vous ne leur arracherez pas de la tête l'idée folle que, dans un cas d'obsession tel que celui de James Power, c'est la vertu du pentagramme qui a triomphé d'un maleach.

J'en arrive, pour terminer ce chapitre, à l'obsession personnelle à laquelle j'ai été en butte, fait qui se place chronologiquement à la première nuit écoulée après le passage du *Menzaleh* devant Gibraltar.

Ici, c'est une sorte de confession que je fais à mes lecteurs, et j'ai besoin de toute leur indulgence.

Ils verront comment le démon s'y prit pour m'attaquer. Ah! il faut reconnaître qu'il m'enveloppa habilement. Il procéda contre moi par

l'*obsession scientifique*. Un moment, toutes idées se brouillèrent dans ma pauvre cervelle humaine ; et, quand je réagis, il était temps. Mais aussi, comme mon histoire, dans cet épisode, prouve que le diable, alors même qu'il croit toucher à la victoire, n'est qu'un agent passif des impénétrables desseins de Dieu ! L'esprit mauvais pensait me tenir, cette fois ; il se manifesta, croyant frapper un coup décisif, et ce fut son apparition qui chassa de mon raisonnement bouleversé l'erreur qu'il s'efforçait d'introduire en mon âme.

Donc, nous avions passé Gibraltar ; nous voguions maintenant sur l'Atlantique, et nous devions, par conséquent, arriver à Londres quelques jours après, — exactement, le mardi de la semaine suivante à deux heures après midi, — et cela sans plus voir de terre, c'est-à-dire en ne relevant plus que le feu de Finistère à toute portée.

Six jours de monotonie et d'ennui entre ciel et terre. Notez que nous n'avions pas de passagers et que par conséquent les heures se seraient écoulées terriblement assommantes pour moi si je n'avais eu, toujours en prévision de ces cas, une provision de travail sur la planche ; et ici le mot « planche » est le vrai, étant donnée la planche à glissière qui sert de table et de bureau dans nos cabines.

Je mis donc rapidement en ordre et classai à leur fiche, dans mon livre de bord particulier, les incidents de cette rapide traversée de Marseille à Gibraltar ; je glissai le livre dans mon chiffonnier fermé à clef sous mon linge, et je pensai à autre chose.

Tous ces événements que je documentais alors, tous ces spectacles, coupés pour ainsi dire, auxquels j'assistais pendant cette période, n'avaient pas encore en effet à cette époque le puissant intérêt de suite et de rattachement les uns aux autres que je leur ai reconnu depuis. Alors, je savais déjà quelque chose de ce monde du diable ; je ne doutais pas de son existence réelle, du culte qui lui était rendu, ni de sa direction effective de la maçonnerie universelle ; mais, comme l'étudiant en médecine au début de ses études, qui sait qu'il abordera une science vaste qui va dévoiler à son intelligence des choses extraordinaires, incompréhensibles, dont il ne saisira la clef que dès qu'il sera vraiment initié et au courant de tout, et qui étudie, documente, enregistre des faits, pour plus tard débrouiller ce chaos au fur et à mesure qu'il avancera dans la science, de même, moi, j'enregistrais purement et simplement les faits, avec leurs dates, aussi minutieux fussent-ils et aussi indifférents en apparence tout au moins, sachant que j'aurais occasion de revoir tout cela encore au cours de mes voyages, de m'assurer de nouveau que j'avais bien vu, de me contrôler pour ainsi dire moi-même, de rectifier et de classer enfin à leur véritable place, avec leur vrai

sens, leur portée réelle, les faits disparates à un premier examen superficiel.

Mais ce travail considérable, auquel il m'a fallu me livrer depuis et de l'importance duquel le lecteur se doute bien, je n'aurais évidemment pas pu l'aborder avec fruit à ce moment; aussi, pour ne pas m'y casser la tête, pour éviter d'en être à mon insu trop préoccupé, pour ne penser au diable en un mot qu'au moment surtout où j'allais me présenter aux réunions occultes de ses adorateurs, et pour bien me borner au rôle de simple enregistreur et me distraire scientifiquement, j'avais entrepris une étude géographique et anthropologique sur le Japon et les Japonais, de façon à arriver déjà préparé, théoriquement au moins, dans ce pays où je devais passer une très longue station.

Et ce n'était pas là une petite affaire, je vous prie de le croire.

Je m'étais fait, avant le départ, toute une bibliothèque à ce sujet, allemande, anglaise, italienne et française; et bien que je possède les trois premières langues assez couramment pour suivre une conversation, lire des lettres, vivre en un mot dans le pays en homme conscient et pas trop ahuri, je ne les possède pas assez pour comprendre les écrits scientifiques un peu ardus; d'où, nécessité de l'emploi du dictionnaire. Je m'étais donc créé là un jeu de casse-tête japonais, c'est le cas de le dire, qui m'occupait et m'empêchait de penser au diable et à sa maçonnerie. Je ne voulais pas me créer à cet égard une sorte d'obsession, qui eût pu m'influencer en quoi que ce fût, me faire voir à côté et adultérer à un moment donné l'indépendance de mon esprit, la justesse de mon raisonnement.

Je m'étais promis d'observer *en médecin*, c'est-à-dire sans haine, sans zèle et sans crainte, et de ne me laisser préoccuper, déconcerter, intimider par rien : confiant du côté de Dieu, en règle et tranquille aussi avec ma conscience; la prière et le travail m'ont soutenu pendant onze années d'enfer, et jamais ni mes camarades du bord, ni les nombreux passagers laïques et ecclésiastiques avec lesquels j'ai été en rapport, ne se sont douté de ce que je faisais, — mon confesseur, bien entendu, excepté.

Pour en revenir au *Menzaleh*, mon livre du diable fermé, je m'étais remis au Japon, et j'allais, on va le voir, peu à peu m'abstraire dans cette étude.

Je m'étais enfermé pour cela dans ma cabine, dans le calme et le silence; je n'entendais, tamisé par les cloisons étanches et les boiseries, que le toc-toc doux et monotone de la machine qui ronflait dans les profondeurs du bâtiment; bruit doux, incitant au travail et à la rêverie.

J'en étais à cette époque aux généralités, et je cherchais à pénétrer le secret de ce pays, nouveau pour moi.

Un singulier rapprochement se faisait en mon esprit, précisément entre Yokohama où j'allais et Gibraltar devant lequel je venais de passer : tous deux nés dans le cataclysme que l'on sait ; tous deux sur la même latitude, qui est, au surplus, celle de Charleston (il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour constater cette singularité de situation identique, par rapport à l'équateur, de Charleston, Yokohama et Gibraltar) ; tous deux mystérieux dans leurs origines humaines ; et, par un plus singulier rapprochement encore, servant tous deux de limite d'habitat septentrional à une seule et même race de singes, le macaque, *macacus speciosus* à Yokohama et *innuus* à Gibraltar. Et du singe, je passais à l'homme, me demandant si je ne trouverais pas les mêmes analogies ou les mêmes rapprochements ? cette idée me venant comme cela, sans pensée irréligieuse, mais uniquement pour examiner et même trouver en défaut messieurs les darwinistes.

Et d'ailleurs, ces mots « homme » et « singe » n'ont-ils pas été rapprochés volontairement par ces pseudo-savants, vrais sectaires ? et toute une science, l'anthropologie, ne s'est-elle pas fondée pour fausser l'intelligence de la jeunesse et lui faire croire que l'homme descend du singe ?

Ici, au lieu de suivre le fil de mes études et de mes réflexions, le lecteur me permettra de lui exposer rapidement un coin de cette science anthropologique, qui touche de si près au diable par ce côté surtout, et qui en est en tous cas directement inspirée, on va le voir.

Croire et chercher à démontrer, contrairement à la doctrine de l'Eglise, à la révélation, que l'homme descend du singe, est un singe transformé, est une des formes les plus bizarres de l'obsession irréligieuse, et malheureusement une des plus spécieuses que le diable ait de nos jours inventées, et, en apparence du moins, une des plus attirantes pour un médecin chercheur.

Nous avons, à l'égard de la création, un dogme catholique, une révélation. Nous savons à n'en pas douter que Dieu créa l'homme, qu'il le créa à son image, qu'il le créa donc à l'image de Dieu, ainsi que le dit la Bible, et que cette création fut séparée des autres, fut un acte spécial de la divinité.

Pourquoi donc, puisque cela est vrai, créer une science qui torture les textes, force les analogies, dénature l'anatomie, pour insinuer quoi ? que l'Evangile ment.

Pourquoi s'abrutir le cerveau en des chinoiseries scientifiques? pourquoi, avec Ch. Martins et Durand (de Gros), chercher comment, le mode suivant lequel une nageoire se transforme en membres coudés dans le même sens, comme chez la tortue ; puis, dans des sens opposés comme

chez l'homme, la façon dont elle se segmente en colonnes longitudinales qui s'épaississent et s'atrophient pour former la jambe du chien, du sanglier, du cheval ou du gorille? Pourquoi, comme Agassiz, se plaire à montrer sur un tableau à ses auditeurs de New-York, « comment en contournant ceci et en allongeant cela », on arrive à faire un poisson, un reptile, un mammifère, un singe, un homme? Pourquoi enfin s'appuyer sur deux hypothèses absolument indémontrées encore : « *la nature ne fait pas de sauts* » et « *la lutte pour la vie* », pour démontrer, avec Lamark et Darwin, quoi? que l'homme est le résultat d'une transformation lente de la matière préexistante, et non le résultat d'une création spéciale de Dieu? Et ne sent-on pas l'inanité pratique et le danger de telles études qui aboutissent droit au matérialisme et à l'enfer?

C'est là, je le répète, une des formes les plus curieuses, et les plus intéressantes à étudier, de l'obsession scientifique : elle rentre directement dans cette partie de mon exposé ; elle a été cause que j'ai été moi-même obsédé ; il me faut donc en parler ici.

J'essaierai d'être rapide et clair comme pour l'hystérie. Ma méthode consiste à exposer la théorie de l'adversaire, à montrer comment il s'y prend pour séduire, et ainsi je fais ressortir tout le danger du piège. Comme le protestantisme, dont elle est fille (parce que tous les initiateurs célèbres de cette science ont été et sont des protestants), l'anthropologie est un genre de folie scientifique ; comme le protestantisme, elle est une manie raisonnante, en définitive, une obsession satanique.

Voici comment s'exprime l'anthropologie, et comment le diable, père de toute fausse science, essaie de démontrer à l'homme qu'il est fils de rien du tout, créé au hasard du chaos et de l'espace, perfectionné du singe en définitive, descendant de tout, sauf de Dieu.

« Lorsque le naturaliste détache son regard des faits de détail et embrasse l'ensemble du règne animal, il est frappé du petit nombre de moyens mis en œuvre pour obtenir les formes les plus diverses. Il remarque que, d'une manière générale, il y a progression continue des organismes les plus simples aux organismes les plus complexes. Son impression se traduit par des périphrases telles que : « l'harmonie générale », « le plan suivi par la nature », « l'unité de type, de composition ou de conformité organique ». Il compare la suite des êtres connus à une échelle, à une chaîne ou à un arbre aux branches très ramifiées. Sa pensée intime, formulée ou non, c'est qu'il y a succession, gradation, entre les divers types d'animaux, comme si quelque force d'organisation s'était ingéniée à modifier et compliquer sans cesse pour porter en une continuité ininterrompue les espèces à l'infini. »

C'est cette doctrine que Cuvier a combattue en soutenant, au contraire, celle des créations successives.

« Quel que soit le secret de l'origine des êtres, dit l'anthropologiste, il est certain que les choses se présentent comme s'ils dérivaient les uns des autres. Bien des lacunes existent entre eux; mais le nombre en diminue de jour en jour par des découvertes imprévues au fond de l'Océan, dans le sein de la terre, en des coins jusqu'ici inexplorés du globe. »

Tel est, on le voit, le plan général de la création des espèces animées, comme le comprend et l'enseigne l'anthropologie, qui peut se résumer en deux mots : « Continuité et transformisme ».

A cette doctrine vient s'ajouter celle de Satan qui l'agrandit tout d'abord et la généralise plus encore.

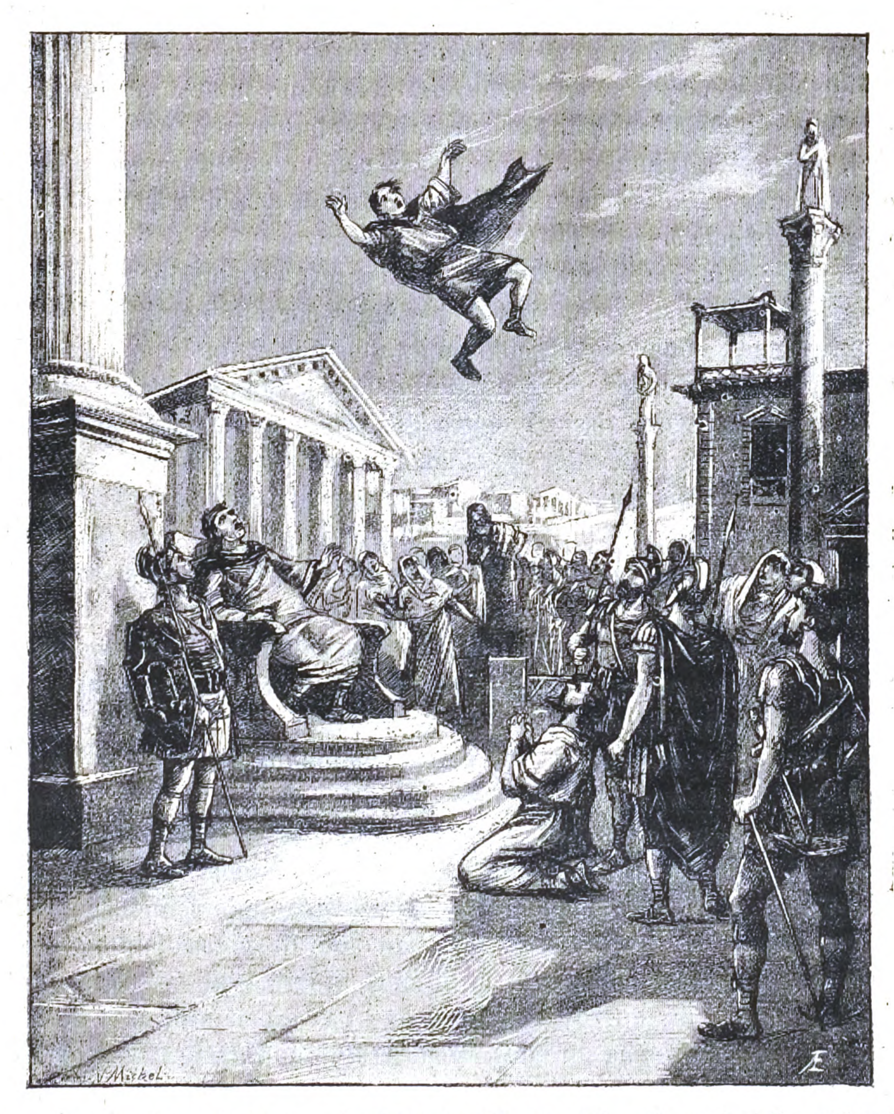
« Le Dieu des chrétiens, créateur de toutes choses, n'existe pas », dit l'esprit du mal, lorsqu'il veut s'attirer des âmes en fomentant les divers systèmes matérialistes.

« Il peut y avoir un être suprême, divisé en deux principes surnaturels ; mais, au sens vrai du mot, il n'y a pas eu de création, et Adonaï est un imposteur. Il y a eu, de tout temps, une certaine quantité de matière préexistante et une certaine quantité de force.

« A un moment donné de l'évolution des siècles, de l'espace et du temps, sous certaines conditions absolument physiques et chimiques, d'essence absolue et primordiales aussi, la force a agi sur la matière pour la transformer.

« Parmi d'autres choses, et pour n'envisager que notre système planétaire, le soleil s'est créé, c'est-à-dire le feu, c'est-à-dire une simple transformation du mouvement qui est la vraie force initiale préexistante, et maintenant le soleil met à la surface de la terre, sous forme de lumière et de chaleur, deux forces vives, lesquelles y sont emmagasinées, sous forme de force latente, par les plantes, lesquelles, à leur tour mangées par les animaux, sont par eux retransformées en forces vives de mouvements. Les animaux, enfin, en mourant, restituent à la terre toute cette force redevenue latente ; et la terre, cette matière éternelle, transformable, mais indestructible, devient le réservoir de cette force, transformable aussi, mais éternelle et indestructible aussi, le mouvement. »

Voilà donc, expliquée par le diable et professée par les savants irréligieux, l'idée générale qu'il se faut faire de notre monde actuel, hypothèse chimique, physique et mécanique ; en tous cas, hypothèse simplement, même si on laisse de côté l'enseignement de l'Eglise. Et ici nous remarquerons, une fois de plus, combien la pseudo-science, si intraitable quand il s'agit de dogmes religieux catholiques seulement (car des



Les prestiges de Simon de Gitta. — A peine saint Pierre eut-il prié, pendant l'ascension de Simon, que celui-ci, brusquement abandonné par les démons, tomba du haut des airs. (Page 804.)

autres elle s'accommode), devient gobeuse et naïvement gobeuse des hypothèses matérialistes et négatives de Dieu, quelque énormes et quelque saugrenues qu'elles soient.

Mais allons plus loin dans cette étude. Comment l'homme est-il né? Ce n'est pas bien malin à dire, allez, et le diable n'y va pas par quatre chemins. « Créé par Dieu? Allons donc! pure hypothèse que Dieu, vous dis-je! invention des prêtres que le nommé Dieu!... Comment l'homme est venu? voilà la question. »

Un beau jour, ou une belle nuit, car à cet égard la science matérialiste est muette, la matière s'est animée. Le protoplasma s'est organisé, une cellule est née. Un prolongement, paf! voilà une patte ; un autre, voilà une queue ; c'est l'animal. Supprimez le prolongement, paf! plus d'animal, mais bien l'homme. Vous voyez combien tout cela est simple, *exempt d'hypothèses surtout, n'est-ce pas?* et combien Dieu n'a rien à voir en tout cela?

Et notez qu'en habile menteur, Satan se sert de certaines apparences pour bâtir son système et perdre les âmes par l'incrédulité. En effet, tous les jours, nous voyons se dérouler sous nos yeux le mécanisme de cette création ; tous les jours, nous voyons, sous le microscope, des cellules vivantes de nos tissus émettre des prolongements, se segmenter, se subdiviser, se rassembler, de façon à former de nouveaux tissus ; tous les jours, nous surprenons sur le vif un des arcanes de l'œuvre si admirablement mystérieuse du..... allons, bon! j'allais dire : *du Créateur;* tandis que c'est le hasard qu'il faut dire, selon les pseudo-savants que Satan obsède.

Car, n'est-ce pas? c'est le hasard physico-chimique qui produit tout cela, et ce n'est pas une hypothèse que le hasard? c'est quelque chose de tangible qui existe, tandis que Dieu... allons donc!...

Et dire qu'il y a des gens qui avalent comme du lait ces théories abracadabrantes !

Eh bien, oui, parfaitement, il existe une matière, il existe une force ; tout cela s'amalgame, se transforme, sous l'influence physique et chimique ambiante; je vois la cellule, j'aperçois son mouvement amiboïde, je constate son dédoublement ; mais, au nom de votre diable, prouvez-moi donc que c'est le hasard, le nommé hasard, qui fait tout cela!... Comment ne vous apercevez-vous donc pas qu'en affirmant de telles choses, vous émettez la pire des hypothèses, dont vous êtes incapable et dont vous serez toujours incapable de démontrer la réalité?...

Ainsi donc, voilà l'univers et voilà l'homme, au dire du diable. Mais cela ne suffit encore pas. Il faut, en effet, non seulement démontrer que l'homme n'est pas la créature de Dieu, mais encore que, provenant de la cellule protoplasmique matérielle préexistante, il est arrivé à l'état d'homme, après avoir passé par toute une série de transformations animales, qu'il n'est en somme qu'un échelon, le premier, si l'on veut, de la série des animaux.

Deux classifications principales pour démontrer cela sont en présence, dans lesquelles la distance qui sépare l'homme de ses plus proches voisins zoologiques est estimée différemment. Dans l'une, l'homme forme un ordre à part, au même titre que le singe ou le carnassier; dans l'autre,

il ne forme qu'une famille dans l'ordre des primates, les diverses divisions des singes venant ensuite :

Ainsi :

Premier système. *Premier ordre :* l'homme ; *deuxième ordre :* les singes ; *troisième ordre :* les chauves-souris ; *quatrième ordre :* les chiens, les ours, etc., etc...

Second système. *Premier ordre :* les primates. *Première famille :* l'homme ; *deuxième famille :* les singes supérieurs ou anthropoïdes (gorille, chimpanzé, orang, gibbon) ; *troisième famille :* les singes de l'ancien continent ou pithéciens (semno-pithèques, guenon, magot, cynocéphales ; rappelons-nous qu'il y a des magots à Gibraltar et Yokohama, et voyez le rapprochement) ; *quatrième famille :* les singes du nouveau continent ou cébiens (hurleurs, atèle, sajou, ouistiti) ; *cinquième famille :* les lémuriens (maki, galéopithèque).

Deuxième ordre : les cheïroptères ou chauves-souris. *Troisième ordre :* les carnassiers. *Première famille :* les plantigrades ; *deuxième famille :* les digitigrades, etc., etc., etc... Voilà donc les animaux qui descendent les uns des autres et se transforment !...

« Remarquons en effet, disent ces obsédés, que les lémuriens ou singes inférieurs forment la transition des singes ordinaires aux divers genres disséminés dans les ordres suivants ; que dans la famille des anthropoïdes, le gibbon établit le passage aux pithéciens, et que parmi les cébiens quelques-uns jouent le même rôle à l'égard des lémuriens. Ces formes intermédiaires comblent donc toutes les lacunes du *premier ordre*, on le voit, et cela entre bien, concorde bien avec la théorie du transformisme. »

Jusque-là, la science anthropologique triomphe : elle me montre très nettement, ou du moins suivant une hypothèse que je peux considérer comme tenant debout en apparence, sinon comme acceptable, que le Créateur..., pardon, le hasard, au lieu de créer séparément chaque espèce animale l'une après l'autre, a créé pour l'animalité la vie, en disant : « Va et développe-toi en une succession ininterrompue de siècles et de formes, suivant des lois, des règles, un ordre, que j'ai de toute éternité prévus, établis, ordonnés. » Et déjà, même dans cette hypothèse faite pour séduire ceux qui oublient la Bible, on ne peut manquer de s'étonner que le hasard soit si intelligent !

Malheureusement, pour les anthropologistes, cette belle théorie craque au plus beau moment. Au moment même où, après avoir soigneusement étudié dans tous ses détails *cet enchaînement de hasards* que j'expose ici à grands traits, au moment où la conviction obsidionale du diable commence à me pénétrer, lorsque j'oublie l'Ecriture Sainte, au

moment où je me dis : « Parbleu ! c'est évident, Dieu n'a rien créé du tout ; il y a là une chaîne sans fin qui a existé de tout temps » ; au moment enfin où, superbe dans mon orgueil imbécile qui me pousse à vouloir en remontrer à l'Eglise, je me crois victorieux du dogme, et où je compte les maillons de cette chaîne qui me passent entre les doigts, crac ! le dernier maillon cède, casse, et tout s'écroule ; l'animal intermédiaire entre l'anthropoïde et l'homme m'échappe, envolé, disparu, introuvable... et mon homme, mon homme de Dieu, me reste seul, là-bas sur une toute autre rive, riant en son for intérieur ou pleurant de mes efforts désespérés à chercher ce pont, ce gué, ce passage, cet intermédiaire entre le singe et lui. L'homme, — matérialistes, vous aurez beau dire et beau faire, — est le seul et unique de son espèce ; cela crève tellement les yeux, qu'il n'y a pas à barguigner, fût-on le diable, et que, devant cet axiome éclatant, il n'y a plus, messire Satan, qu'à mettre votre queue entre vos jambes et vous en aller marmiteux et déconfit !

Cependant, on n'en veut pas avoir le démenti, quand on perd de vue la Bible, la revélation ; au lieu de s'incliner devant l'évidence et de se dire : « la fameuse chaîne n'est qu'une ficelle », on argumente, on ergote, on se débat contre le formidable de l'œuvre incompréhensible; et c'est alors qu'on se montre, non plus homme de Dieu, mais vrai singe de Satan.

Ah oui ! comme je le disais à propos de l'hystérie ; tout va bien, tant qu'on s'en tient à la sphère animale ; mais, dès qu'on arrive dans la sphère intellectuelle, spirituelle, religieuse, dans le domaine de cette âme que l'on veut nier, toutes les fausses théories s'évanouissent, comme bulles de savon qui crèvent au souffle de l'enfant. On sent qu'il y a là quelque chose que le Créateur a gardé pour lui comme un secret dans l'origine de cet homme pour lequel il s'est incarné, qu'il a élevé jusqu'à lui en le rédimant, et qu'il n'a pas voulu, par conséquent, quelque semblable aux animaux que l'apparence le fasse, le créer semblable aux animaux.

Mais je n'ai encore jusqu'ici montré que le plan général de la création, telle que l'explique le diable : puisqu'il ne veut pas être convaincu de son erreur, ou mieux, puisque n'étant pas sa propre dupe il cherche de parti-pris à duper les hommes, moins avisés naturellement que lui, il me faut maintenant montrer par quelques détails comment il s'y prend pour expliquer cette séparation absolue entre les animaux et l'homme, ou plutôt pour démontrer qu'elle n'existe pas.

Tout d'abord, lui qui traite les vérités bibliques d'hypothèses inadmissibles, et qui, comme par un soufflet qu'il se donne inconscient sur sa

propre joue, accumule hypothèses sur hypothèses, comment procède-t-il dans son enseignement ?

Il lance pour commencer, comme ballons d'essais, quelques fous scientifiques qui créent de toutes pièces l'échelon intermédiaire introuvable, l'*anthropopithèque*, le singe-homme ou précurseur de l'homme. Partant d'une hypothèse, ces fous hypothèsent encore plus, et voici ce qu'ils imaginent : un petit canevas de roman créatif, mais peu récréatif, on va voir.

Au commencement de la période appelée *laurentienne* par les géologues, et de la rencontre fortuite, dans des conditions qui ne se sont peut-être présentées qu'à cette époque, de quelques éléments de carbone, d'oxygène, d'hydrogène et d'azote, se formèrent les premiers grumeaux albuminoïdes. A leurs dépens, et par voie de génération spontanée, surgirent les premières cellules animées connues. Ces cellules, dès lors, se segmentent, se multiplient, se disposent en organes, et arrivent, par une série de transformations que M. Hœckel, se croyant infaillible, fixe à neuf, à donner naissance à quelques vertébrés tout à fait primitifs, dans le genre de l'*amphioxus lanceolatus*. La séparation des sexes y est dessinée ; la moelle épinière et la *chorda dorsalis* y sont visibles. Au dixième degré, le cerveau et le crâne apparaissent, comme dans les lamproies. Au onzième, se montrent les membres et les mâchoires, comme dans les squales ; la terre, en ce moment, n'en est encore qu'à sa période silurienne. Au seizième degré, l'adaptation à la vie terrestre est terminée. Au dix-septième, qui répond à la phase jurassique de l'histoire du globe, la généalogie de l'homme s'élève au kanguroo, parmi les marsupiaux. Au dix-huitième, il devient lémurien ; l'âge tertiaire commence. Au dix-neuvième, il devient catarrhinien, c'est-à-dire un singe à queue, un pithécien. Au vingtième, le voilà anthropoïde, durant toute la période miocène environ. Au vingt-et-unième, c'est l'homme-singe, il n'a encore ni le langage ni le cerveau correspondant. Au vingt-deuxième, enfin, l'homme apparaît tel que nous le connaissons... Et voilà ! Enfoncé, le système de la création de Dieu !

Cependant, le pontife matérialiste n'est pas au bout de ses doctes explications. Satan a encore quelques bonnes folies à introduire dans son cerveau obsédé.

Hœckel ne se bornera pas là, et il nous donnera l'endroit où se sont opérées toutes ces transformations, ou plutôt les endroits, en des continents auxquels il donne le nom de *Lemurie*, aujourd'hui submergés, et qui s'étendaient de Gibraltar au Japon, en passant par Madagascar, Ceylan, les îles de la Sonde. C'est au fond des océans qu'il faut aller fouiller pour trouver les preuves de ce que les bons matérialistes ont rêvé !

Que le lecteur se rappelle ce que je lui ai dit de ces divers pays en leur état actuel, des révolutions dont ils ont été le théâtre. Là, apparaissent les indices probables d'un monde qui, ayant hautement renié Dieu pour adorer publiquement Satan, a été englouti dans une heure de châtiment terrible ; mais rien ne révèle dans ces bas-fonds la preuve de l'existence d'un anthropopithèque ou de tout autre échelon intermédiaire entre le singe et l'homme.

Ainsi donc, on le voit, au dire de l'anthropologie, tout concorde, la physique, la chimie, l'histoire naturelle et la géographie, pour détruire la conception de la création telle que l'enseigne l'Eglise ; telle qu'elle vient d'Adonaï, ajoute Satan à demi-voix.

Il n'y a pas jusqu'à l'embryogénie matérialiste qui ne vienne y apporter sa note, en nous montrant l'embryon passant successivement par toutes les mêmes phases, protoplasmiques, aquatiques, acéphales et acérébrales, puis définitivement fixes, dans sa vie intra-utérine, par lesquelles l'homme d'Hœckel a passé au cours de ses diverses transformations terrestres. Ce que nous voyons sous le champ du microscope pour la cellule, nous le retrouvons chez l'homme tout entier à sa période de formation. *Hœckel dixit.*

Nous voilà donc bien et dûment, n'est-ce pas ? essences de singe ; les vingt-deux phases ou périodes d'Hœckel nous le démontrent victorieusement. Quel dommage seulement que Hœckel ait oublié le vingt-troisième degré, celui dans lequel se manifestent les Bossuet et les Léon XIII !

C'est, en effet, là, la pierre d'achoppement de tout le système diabolique. Toute l'argumentation repose sur l'anatomie et les analogies, qu'elle fournit, entre l'homme et les animaux, comme nous allons le voir. Mais là elle s'arrête, et, après avoir buté une première fois sur l'échelon intermédiaire qui lui manque entre l'homme et le singe, elle tamponne et déraille sur l'homme intelligent, l'*homo sapiens*, celui qui pense et qui croit à Dieu.

Voici comment procède l'anthropologie, pour en arriver à sa démonstration ; pour elle, la question se pose en ces termes : « Quelle est la valeur des caractères qui séparent l'homme des singes et en particulier des anthropoïdes ? leurs différences répondent-elles à la distance qui sépare deux familles ou deux ordres ? »

C'est ce que l'on appelle l'*anthropologie zoologique.*

Elle étudie tout d'abord l'anatomie, pièces par pièces, morceaux par morceaux, os par os, et là porte toute son attention à démontrer que tel os du bœuf, du singe et de l'homme sont entièrement semblables, que le crâne, l'angle facial, la situation et la direction du trou occipital, la forme

du sphénoïde, l'horizontalité du regard, la dentition, les membres, le bassin, les conditions d'équilibre du tronc, la musculature, etc., etc., des animaux sont semblables ou ne diffèrent que très peu sensiblement des choses identiques que l'on trouve chez l'homme ; et de cet ensemble elle conclut aussitôt à la descendance de celui-ci de l'animal.

Pourquoi pas, dirai-je, et par les mêmes raisons, à la descendance de l'animal de l'homme ? Pourquoi, puisqu'elle est en opposition avec la Bible, qui dit que l'homme a été le dernier créé, est le dernier venu, accepte-t-elle cela, et ne démontre-t-elle pas, au contraire, — cela est dans la même manière de fausse logique, les mêmes raisons méritant pour ou contre, — que l'homme a été créé d'abord, ou a existé d'abord, et que les animaux descendent de lui ? Puisque tout dégénère, dit-elle, et se transforme, pourquoi n'y aurait-il pas eu un hasard créateur rétrograde au lieu de progressif ? L'une ou l'autre opinion se peuvent soutenir, quand on se base uniquement sur ce qu'on appelle des preuves anatomiques.

Il n'y a, au surplus, pas besoin d'être grand clerc pour tout cela. Il y a longtemps que le premier ou le dernier imbécile venu, en suçant un os de côtelette, ou en rongeant une vertèbre de mouton, un coccyx de poule, s'est aperçu de cette ressemblance ; mais, je le répète, je me demande en quoi, lorsque l'anthropologie m'aura scientifiquement démontré cette ressemblance, m'aura-t-elle en même temps montré la descendance directe ? L'unité de plan, oui ; et, ce faisant, elle m'aura fourni une fois de plus son contrôle scientifique à un axiome depuis longtemps formulé par l'Église et devenu article de foi. Aura-t-elle fait quelque chose de plus ? Cela ne m'apparaît pas nettement.

Tant que le diable reste sur le terrain anatomique, il se donne des airs de triomphe ; et aux documents anatomiques qu'il accumule devant moi, s'il ne peut me prouver ce qu'il avance, je n'ai à lui opposer, pour le moment, que ce mot bien connu : « Tu es le père du mensonge ». Il récuse, d'ailleurs, le témoin que je lui présente, l'Église catholique ; il ricane, quand je lui parle *foi*. En cela, en tant que diable, il est dans son rôle.

Laissons-lui ce court instant de triomphe fictif ; la roche tarpéienne, pour lui aussi, est proche du Capitole, et, ici encore, ce système nerveux, ce cerveau que nous avons étudié à propos de l'hystérie, va lui servir de marchepied pour se précipiter lui-même dans l'imbécillité qui est un de ses domaines.

Voici comment l'anthropologie résume la première partie de son argumentation ; voici comment sur un os, trois muscles, un nerf et deux angles, elle échafaude sa théorie :

« Il faut donc reconnaître que l'homme ne présente pas de différence radicale avec ses plus proches voisins, les singes anthropoïdes. Anatomiquement, ce sont les mêmes organes construits et disposés de la même façon, et ne s'écartant que par des nuances secondaires ; les pieds, les mains, la colonne vertébrale, le thorax, le bassin, les organes des sens, tout est configuré de même. »

Puis, serrant de plus près la question, la démonstration de ce qui est son vrai but, c'est-à-dire la descendance directe de l'homme du singe, elle se livre au petit casse-tête suivant :

Quel que soit son passé, l'homme se présente à nous actuellement comme formant un groupe zoologique nettement défini et circonscrit, auquel il convient de donner un titre dans la classification. Quel sera-t-il ?

A l'occasion de chaque caractère anatomique que nous avons étudié, nous avons été conduit à admettre l'existence de types particuliers à chaque division ou subdivision zoologique. D'abord, un type général propre à tous les mammifères, c'est-à-dire un ensemble de caractères communs tout à la fois à l'homme et aux quadrupèdes, qui les réunit en les distinguant collectivement d'avec les oiseaux et les reptiles, comme s'ils avaient été tous fondus dans un même moule et que la diversité soit survenue après. Puis, un type commun à tous les singes et dans lequel l'homme rentre infiniment plus qu'il ne rentre dans celui des carnassiers et des ruminants. Enfin, dans ce groupe des singes, une suite de sous-types dissemblables : d'abord, celui des lémuriens, peu homogène, mal délimité et donnant la main d'une part à certains chéiroptères et insectivores, et de l'autre à quelques espèces des cébiens ou singes du nouveau continent, c'est-à-dire au second type, bien mieux arrêté et déjà plus perfectionné ; puis, un troisième type, celui des pithéciens ou singes de l'ancien continent, se détachant nettement du second et dans lequel les traits particuliers de ressemblance avec l'homme s'accusent davantage.

Jusque-là, les trois types simiens se succèdent régulièrement en formant une gradation continue. Mais, après le troisième, un saut s'opère : les pithéciens ont moins de ressemblance avec les anthropoïdes qu'ils n'en ont avec les cébiens. Le type général des anthropoïdes est, en effet, tout différent et très accusé ; mais c'est avec celui des hommes qu'il présente le plus d'analogie ; tel caractère, semblable chez les singes des trois groupes inférieurs et chez les quadrupèdes, est différent chez l'anthropoïde et y revêt la physionomie qu'il présente chez l'homme. En un mot, le type des caractères change, en passant des pithéciens aux anthropoïdes ; leur degré ou leur quantité seule varie, en passant des anthropoïdes aux hommes.



Une nuit, avant matines, le moine Glaber vit, au pied de son lit, un petit monstre noir à forme humaine, qui s'agitait, se démenait furieusement, secouant son lit avec violence. (Page 812.)

Les différences réelles entre ces derniers se réduisent, en effet, à deux, de valeur inégale : 1° l'homme ne se tient que debout ; l'anthropoïde se tient tantôt debout et tantôt à quatre pattes, et dans ce cas, il se sert de ses membres antérieurs comme de mains, ainsi que nous le ferions dans cette attitude, et non comme de pieds ; les variations dans leur squelette respectif, leurs muscles, leurs viscères et la direction du regard en dépendent ; 2° le cerveau de l'homme est cinq fois plus gros ; le dévelop-

pement de ses facultés intellectuelles, de sa faculté du langage et de son angle facial en sont la conséquence.

A part ces deux points et tout ce qui en ressort, on ne découvre entre l'homme et les anthropoïdes que des ressemblances, et la question suivante s'impose : « Parmi les quatre genres dont les anthropoïdes se composent, en est-il un qui soit plus voisin de l'homme ? »

Le gibbon doit être mis de côté. Par ses circonvolutions cérébrales et l'ensemble de sa colonne vertébrale, il est réellement supérieur ; mais, par les proportions de ses membres, l'étroitesse de son bassin, la disposition de ses muscles, ses traces de callosités aux fesses et ses allures du vivant, il établit la transition aux pithéciens.

L'orang occupe une place également défavorable par quelques caractères anatomiques qui lui sont propres, par les proportions de son squelette, par ses mains et ses pieds défectueux ; mais il se relève par ses circonvolutions cérébrales, son angle facial, par le nombre de ses côtes, enfin par ses dents.

Le chimpanzé a pour lui la richesse de ses circonvolutions cérébrales, la proportion de son squelette, la disposition de son fémur et la physionomie générale de son crâne.

Le gorille, enfin, a en sa faveur le volume du cerveau, la direction de son regard, sa taille, les proportions générales de ses membres, la disposition de ses muscles, de sa main, de son pied, de son bassin ; mais il a treize paires de côtes, une colonne vertébrale défectueuse, des sacs laryngers, un diastème et des canines fort longues.

Ainsi donc : 1° un type général commun à tous les mammifères ; 2° un sous-type général commun à tous les singes proprement dits, à l'anthropoïde et à l'homme ; 3° un type particulier commun à ces deux derniers ; 4° le type humain. Tels sont les éléments sur lesquels doit se baser la disposition hiérarchique des divisions zoologiques ; et puisque les anthropoïdes sont anatomiquement plus rapprochés de l'homme que des singes suivants, il en faut conclure que l'homme descend des anthropoïdes, dont il n'est qu'un échelon, qu'un perfectionnement.

J'ai tenu à donner au lecteur, dans leurs grandes lignes tout au moins, et malgré leur aridité, les principales données sur lesquelles la science dite anthropologique s'appuie pour démontrer la descendance de l'homme du singe. Beaucoup ont entendu parler de cela ; mais peu connaissaient et la voie et les moyens employés pour y arriver. Maintenant, ils sont fixés et voient clair dans cette forme d'obsession irréligieuse scientifique, la pire de toutes, parce qu'elle est spécieuse, excitant la curiosité, poussant à une étude compliquée où l'on peut se fourvoyer, et qu'elle sert admirablement le diable en ce sens qu'elle permet au sectaire de se parer,

de se targuer d'une fausse science, d'une apparence d'esprit-fort bien au-dessus de ce que Satan appelle « les sornettes enseignées par la religion » ou des vieilles histoires des temps passés ; elle lui permet le développement de l'incommensurable orgueil, une des principales caractéristiques du Maudit, qui a la prétention, mais la prétention seule, de poser des conditions, des lois et des bornes à Dieu.

Mais, sans sortir de cette anatomie, et puisque l'anthropologie matérialiste s'y cantonne avec entêtement, puisqu'elle brandit cette mâchoire... d'âne, dont elle se fait une arme contre l'Église, prenons, nous aussi, cette mâchoire, et ouvrons le chapitre des *seulement*.

L'homme descend du singe, dirai-je, et supposons un instant que cela soit vrai... Seulement... Seulement quoi ?...

Eh bien ! mais, comme *seigneur* vient de *dominus*, en changeant *domi* en *sei* et *nus* en *gneur*.

Vous avez pu le remarquer, en effet ; dans cette longue énumération des qualités ou des caractéristiques anatomiques qui rapprochent le singe de l'homme, tout était absolument pareil, semblable,... sauf ce qui ne l'était pas ; tout se ressemble.... sauf ce qui diffère.

Ainsi, tenez, parmi nos vieux frères les singes, c'est le chimpanzé, n'est-ce pas ? qui se rapproche le plus de nous ; et, ma foi, en ce qui me concerne, j'en suis bien aise ; j'aime assez le chimpanzé... Pas vous ? parce que vous n'en avez jamais vu... ni moi non plus, d'ailleurs, ni non plus les anthropologistes les plus convaincus.

Alors, comment ont-ils pu trouver et démontrer ?... Ah ! voilà le seulement... Le malheur est que le chimpanzé est le plus rare des singes ; et, tandis que le premier échelon, l'intermédiaire direct, vous savez bien, l'homme-singe, l'anthropopithèque, manque absolument et s'obstine à ne pas répondre aux appels désespérés dont l'anthropologie fait retentir les échos des quatre coins de l'univers, d'autre part, le second échelon, le chimpanzé, est des plus rares et des plus discrets ; il est presque impossible de s'en procurer des spécimens.

Voici d'ailleurs ce qu'il en est des anthropoïdes. Le genre gorille se borne à une seule espèce certaine jusqu'à ce jour, le *gorilla Savagii*, dont les mœurs ont été décrites par F. du Chaillu (Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale). L'orang, ou *simia* ou *satyrus*, comprend deux espèces : le *rufus* ou roux de Bornéo, et le *bicolor* de Sumatra. Le gibbon, ou *hylobates*, a de nombreuses espèces, dont une dizaine d'étudiées ; le plus grand est le siamang, ou *hylobates syndactylus*. Enfin, du chimpanzé, ou *troglodite*, on ne sait pas grand chose, si ce n'est qu'il en existe un noir ou *niger*, ou *troglodites Aubryi*, dont un unique échantillon est parvenu en France, puis, croit-on, un *calvus* ou

chauve, ou *koola kamba*, un *Schweinfurtii*, des rives du Haut-Nil, blanc, et le *Livingstonii* ou *soko*, des bords du lac Bengwelo. Somme toute, notre frère le plus direct ne nous est guère connu que par les racontars des voyageurs, qui l'ont rencontré fuyant à toutes jambes devant eux.

Bizarre, n'est-ce pas ? cette antipathie entre frères !... L'échelon direct, l'aîné, nous tire une révérence définitive, personne ne l'a jamais connu ni même vu, pas même à l'état de fossile ; le cadet nous fuit dès que nous l'approchons, et pour l'apercevoir, il nous faut prendre une longue-vue... Franchement, ce n'est pas de chance pour le pauvre homme, d'être ainsi réduit à des conjectures sur cette précieuse parenté avec le singe, d'être incapable de retrouver bien et dûment les papiers de sa propre famille ! Triste et pénible situation, en vérité !...

Néanmoins, pour tout dire, l'anthropologie a pu saisir un spécimen du frère cadet, un seul et unique spécimen, vous entendez ; et, au lieu d'une reconnaissance aimable, tout un drame de famille s'est déroulé entre la science matérialiste et lui.

Elle l'a tué, écorché, dépecé, séché, puis monté en squelette, pour en tirer les caractéristiques qui suivent :

Prenons le crâne seulement, et établissons les comparaisons avec celui de l'homme. Nous trouvons : angle facial (méthode de Cloquet), homme, 72 ; chimpanzé, 26 ; renard, 22,5 ; sanglier, 10.

Il y a donc, on le voit, à cet égard, une distance colossale entre l'homme et le singe, plus colossale encore qu'entre celui-ci et les autres animaux, et nous constatons que l'homme se détache ainsi de la façon la plus remarquable de tout le reste des mammifères, y compris les anthropoïdes.

Comparons maintenant les rapports du crâne et de la face. Ce rapport, chez l'homme, est comme 1 est à 1, et, chez le chimpanzé, comme 4 est à 1, d'après Cuvier. La capacité cranienne est de 1,500 centimètres cubes, chez l'homme, et de 400, chez le chimpanzé.

Ici encore, cette capacité, qui est de 105 chez le chien terre-neuve et s'accroît progressivement dans la série animale et graduellement, s'accroît tout à coup et d'une façon prodigieuse chez l'homme ; et en tenant compte de la masse relative du corps, cette différence est plus considérable encore.

Par ce court aperçu sur quelques caractères seulement du crâne, on peut juger du reste ; et voilà pourtant le singe dont on veut nous faire descendre !...

Ces divergences sont absolument capitales, rien n'est plus frappant ! Partout et toujours, il y a un saut énorme, et hors de toutes proportions,

dès qu'on arrive à l'homme ; et, même anatomiquement, il ressemble au singe comme une cuillère ressemble à une fourchette. L'homme et le singe sont deux créatures, comme la fourchette et la cuillère sont deux ustensiles ; mais toute la ressemblance s'arrête là.

Que sera-ce donc, si nous voulons maintenant aborder la question des fonctions générales et manifestations psychiques ?

Sans parler de la durée de la vie, plus que triplée chez l'homme par rapport au singe, nous pouvons constater que l'homme habite toutes les régions du globe et se plie à tous les climats, à toutes les conditions de l'existence ; les pôles et l'équateur, les hautes montagnes et les profondes vallées, les déserts arides et les marécages insalubres, rien ne le rebute. Les Esquimaux se montrent jusqu'au 80° degré de latitude ; des populations vivent et prospèrent jusqu'à 4 et 5,000 mètres d'altitude et au-delà, dans les Andes et l'Himalaya ; on s'étonne de trouver des tribus indigènes sur ces vastes espaces où Livingstone voyageait avec de l'eau jusqu'à la ceinture ; 47 degrés au-dessus de zéro observés à l'ombre au Sénégal, et 56 degrés au-dessous constatés aux pôles, sont des extrêmes, c'est-à-dire un écart de 103 degrés, dans lesquels l'homme peut vivre et prospérer. Il n'en est pas de même des animaux, moins encore des singes, et moins encore du chimpanzé, dont l'aire d'habitat est seulement la côte occidentale d'Afrique, sur une longueur d'environ 15 degrés de chaque côté de l'équateur.

L'homme fait cuire ses aliments, il asservit toutes les autres espèces ; nu et sans armes naturelles, il doit tout à son industrie. Jamais singe, jamais chimpanzé, jamais anthropoïde quelconque n'a su se tailler un bâton, utiliser une pièce, faire du feu, ni se construire un abri.

Les sauvages les plus inférieurs, connus, ont des notions de dessin ; ils savent faire pour le moins une croix ou un rond, en imitation des objets qu'ils ont sous les yeux.

Toutes les races humaines possèdent le langage articulé. Dans toutes les races humaines, il existe les sentiments de coquetterie, et toutes ont la notion du nombre. L'homme a enfin, comme une de ses principales caractéristiques, la religiosité, la notion du devoir, une morale, la conscience du moi, de la personnalité ; et, pour en revenir à la médecine, si l'hystérie, cette maladie du système nerveux, lui est commune avec les animaux, c'est parce que, nous le savons, elle est une maladie du système nerveux animal, ganglionnaire, de la vie végétative ; l'homme a, par contre, *seul*, un privilège, triste privilège, il est vrai, mais qui prouve bien que seul il a un cerveau pensant, une âme, le privilège de la folie. D'autre part, il partage avec les animaux la possibilité de la possession diabolique ; ce qui prouve bien que cette dernière n'est une maladie ni

du cerveau ni de la masse ganglionnaire, mais bien un état, une façon d'être, tout simplement, les symptômes et les crises dans l'hystérie, la folie et la possession étant, au surplus, d'une dissemblance absolue.

Les précédents exposés sur l'hystérie, la folie, et ce que je dirai encore plus loin au sujet de cette dernière maladie permettront au lecteur de comprendre bien ce que je ne fais qu'exposer ici en deux mots.

On le voit, l'anthropologie, et toute science irréligieuse est donc en général une forme d'obsession. Elle repose, en effet, sur l'orgueil, la révolte contre le dogme, l'erreur manifeste, la singerie et la méconnaissance de Dieu. Il n'était pas inutile, après l'avoir dit, de l'avoir prouvé et d'avoir montré, par l'exemple de l'anthropologie bien examinée et prise en flagrant délit de mensonge, que toutes les sciences anticatholiques ont les caractéristiques principales de Satan.

L'étude de l'anthropologie, même en s'y livrant avec les meilleures intentions du monde, ouvre si bien la voie à l'obsession diabolique, que j'en fus moi-même victime, ce soir-là, dans ma cabine, à bord du *Menzaleh*.

La comparaison entre les singes de Gibraltar et ceux du Japon, qui sont les mêmes, m'avait amené à me plonger, une fois de plus, dans l'examen des systèmes de Hœckel, Darwin et autres docteurs anticatholiques. J'avais repris mes livres, je lisais ; la plume à la main, je consignais sur le papier mes notes, mes observations, les arguments à opposer à ces faux savants dont le vrai but est de détruire la foi. Je discutais en quelque sorte avec eux.

Pour mieux terrasser l'ennemi, je le poursuivais jusqu'au fond de son abîme d'imposture. J'étais descendu, — le mot est juste, — dans cet enfer scientifique, tellement qu'à un moment donné je n'avais plus en mon cœur que mes croyances d'enfant pour me défendre et que mon cerveau en vint à ne plus être éclairé un instant, une seconde, que par ces fausses lumières que le père du mensonge nomme la vraie science, la science raisonnée, mirage trompeur aux reflets troublants.

Pardon, ô mon Dieu !

Le doute, l'affreux doute jaillit. Ah ! ce n'est pas du doute qu'on peut dire que c'est un éclair déchirant un voile de nuages épais et les dissipant pour faire paraître le jour. Bien au contraire, le doute provoque l'obscurité ; le soleil divin de la foi illuminait votre raison, et si le doute hélas ! surgit, c'est l'éteignoir qui se pose sur votre intelligence.

Alors, l'esprit est brusquement envahi par les ténèbres du démon ; vous sentez l'éteignoir sur vous, mais vous ne soupçonnez pas qui le tient, cet éteignoir maudit. Vous voulez raisonner le surnaturel, et vous ne comprenez point qu'étant maintenant un aveugle la notion du vrai vous

fait défaut; le surnaturel s'est dérobé devant vos yeux clos; et bientôt vous cessez d'y croire, car ce n'est plus que le naturel que vous cherchez, et encore vous cherchez à tâtons, vous exposant à toutes les plus funestes méprises.

Et alors, vous lançant sans flambeau dans une analyse fatalement fausse, tâtant dans les ténèbres les apparences simiesques de l'homme ou les apparences humaines du chimpanzé, impressionné malgré vous par le raisonnement artificieux de ces docteurs incrédules que vous êtes venus combattre dans ces bas-fonds, raisonnement qui à présent, comme une pieuvre, vous enlace de ces subtilités menteuses et déroutantes, vous vous dites, en cette seconde de bouleversement cérébral:

— L'erreur serait-elle dans la Bible?

Oh! pardon, mon Dieu! pardon! pardon!

... Soudain, je me sentis frapper doucement sur l'épaule. Je me retournai et restai bouche bée.

Nous n'avions pas de passagers à bord. Ce ne pouvait être donc qu'un de mes camarades; mais je m'étais retiré seul pour veiller dans ma cabine, fermée avec soin au verrou.

Et pourtant, quelqu'un était auprès de moi.

Il me contemplait, avec un sourire étrange sur les lèvres. Je le regardais, stupéfait. C'était Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar.

Lentement, sa main quitta mon épaule. Il recula d'un pas, plongea ses yeux dans les miens; puis, sa bouche laissa tomber ces paroles:

— Marche, marche vers la lumière. Hœckel et Darwin ne l'ont pas eue encore; mais ils se sont acheminés, eux et leurs disciples, dans la voie qui conduit à l'ineffable clarté. L'erreur est dans la Bible; l'erreur est aussi dans le matérialisme athée. Toutefois, la tradition biblique, c'est le piétinement sur place dans la boue du mensonge; le matérialisme, qui foule aux pieds la superstition et s'en dégage par la science, c'est, malgré son erreur quant à la divinité, c'est l'envolée courageuse vers les sphères supérieures et infinies, où règne l'Être Supreme, le dieu vrai et raisonnable, le seul digne de ton amour et de ton adoration... Dieu est éternel, et il est dans tout. La nature est donc éternelle; elle a existé de tout temps, elle existera toujours. Dieu existe, mais comme âme de la nature. Il n'y a pas eu création, mais génération, transformation, organisation. Dans la divinité, comme dans tous les éléments de l'univers, il y a deux principes contraires, d'où résulte l'équilibre des forces éternelles: l'un tend à détruire, c'est le mal et le mensonge; l'autre conserve et améliore sans cesse, c'est le bien et la vérité. Au vrai, raisonnable et seul Dieu-Bon, très haut le plus haut, architecte de la nature, à lui sont dus tes hommages... L'athéisme est une transition salutaire; le dieu que l'athée

nie, ou, pour mieux dire, qu'il combat et chasse des âmes par sa négation, c'est le dieu barbare et imposteur, ennemi de l'humanité; l'athée, en repoussant dans l'ombre le dieu-mauvais, mais ne connaissant point encore *l'Autre*, poursuit, avec vaillance et raisonnement scientifique, sa route, en avant, toujours en avant. Il cherche, il cherche sans se lasser, et, puisqu'il cherche, il trouvera... Te voici maintenant engagé au sein de l'énigme. Tu es comme le voyageur, que la locomotive, symbole du progrès, entraîne pendant quelques instants sous le tunnel obscur. Le doute est le tunnel, à l'issue duquel tu trouveras une lumière plus éblouissante que celle que tu viens de quitter!...

Ayant dit ces mots, il disparut.

Et je me jetai à genoux, murmurant à mon Dieu, au Dieu de mon enfance et de toute ma vie, une prière improvisée, une action de grâce, un acte de foi, d'espérance et d'amour; et mes yeux étaient inondés de larmes.

— O mon Dieu! m'écriai-je enfin, vous avez permis cette obsession, pour raffermir plus que jamais ma croyance en vous!... Merci! merci!... Je comprends à présent le pourquoi de tous ces systèmes matérialistes, soi-disant scientifiques, et vraiment imaginés, inspirés par Satan. C'est lui qui les fomente; la négation du surnaturel est une de ses manœuvres; c'est vous qu'il veut, avant tout, chasser des âmes. Un de ses démons vient de me le dire: le matérialisme athée n'est qu'une transition, un tunnel par lequel on quitte votre domaine pour entrer dans le royaume de l'enfer!...

Maintenant, que les incrédules disent que ceci est une hallucination ou une invention audacieuse; peu m'importe. J'ai vu.

CHAPITRE XXIV

La Possession et les démoniaques.

Me voici arrivé à l'un des plus importants chapitres de cet ouvrage. Le lecteur est fixé maintenant sur l'obsession, dans laquelle le diable attaque la créature, l'assiège, en se montrant, quelquefois, et sans se montrer, dans la plupart des cas: les esprits forts rient de la croyance à l'obsession diabolique; pourtant, elle n'est que trop réelle; elle est si fréquente et si habile que grand nombre de personnes obsédées ne se



A Orléans, une nuit, les gardiens de la cathédrale, en ouvrant la porte du clocher, vers l'heure des matines, virent se précipiter un loup, qui alla à la corde de la cloche, la prit entre ses dents et sonna l'office à toute volée. A force de cris et de coups, on chassa l'étrange sacristain. (Page 814.)

doutent même pas de ces attaques, au moment même où elles en sont l'objet.

Mais on est ainsi fait, aujourd'hui. Un vent de scepticisme souffle partout, et bien des catholiques, cela est triste à dire, se laissent envahir par l'esprit d'indifférence; ils ne croient plus au surnaturel. Ils vont à l'église, quand ils en ont le temps; ils prient de moins en moins. « Pourquoi prier? Dieu existe (ils veulent bien encore reconnaître qu'il y a un Dieu!); mais il ne s'occupe pas de la marche du monde. » Telles sont les

idées à la mode. L'intervention du surnaturel dans l'humanité leur paraît chose des plus risibles; les miracles de Lourdes même ne leur ouvrent pas les yeux. Quant au diable et à ses œuvres, ils n'y croient plus; il ne faut pas leur en parler, c'est perdre son temps.

Ils s'imaginent faire un grand honneur à Dieu en déclarant que les fléaux, par exemple, viennent comme cela, tout naturellement, au petit hasard, sans aucun motif. Un de mes lecteurs fidèles m'écrivait, il y a peu de jours, qu'un groupe de catholiques de sa connaissance s'étaient désopilé la rate à la lecture d'une page que j'ai écrite vers la fin du chapitre de l'hystérie, et où je dis que ces maladies terribles qui déconcertent la science humaine sont des châtiments de Dieu, et que, dans ces circonstances, à la suite de nos trop nombreux péchés, Dieu, afin de punir ce monde oublieux et frivole, laisse pendant quelque temps Satan se déchaîner. Les catholiques du genre de ceux dont mon honorable correspondant me parle se rencontrent partout.

Aussi, j'estime qu'il n'est pas inutile de remettre sous les yeux du public quelques lignes de Mgr Gerbet sur cette question des fléaux, lesquels, loin d'être l'effet du hasard, ont au contraire une raison, et une raison divine, le diable étant un simple instrument des volontés du Très-Haut.

Voici en quels termes s'exprimait le savant évêque de Perpignan, l'un des plus éminents théologiens de ce siècle :

Quand la Providence lance, sur les contrées les plus confiantes dans la salubrité de leur climat, ces épidémies mystérieuses qui déconcertent les théories de la science, qui, dans leur marche bizarre, s'affranchissent et se moquent non seulement des lois de la vie, mais aussi des règles ordinaires de la mort, ne serait-on pas tenté de croire qu'elle a des caprices barbares, des fantaisies foudroyantes, où elle semble se complaire dans les coups qu'elle porte, et jouer, pour ainsi dire, avec des cercueils ?

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ainsi ? Est-ce qu'il n'aurait pu, avec sa puissance et son intelligence infinies, organiser la nature de telle sorte qu'elle n'eût offert que des traces de son infinie bonté ?

Sans doute il eût été libre de le faire, comme il a été libre de choisir l'ordre actuel. D'où vient donc qu'il a préféré un plan où sa bonté semble, à en juger par les apparences, être en défaut, où elle recule en quelque sorte, pour faire place à quelque chose qui n'est pas elle ?

La philosophie humaine cherchera tant qu'elle voudra le mot de cette énigme : elle n'en trouvera pas de meilleur que celui qui est suggéré par la foi. La foi nous dit que le monde des corps n'a pas sa raison d'être en lui-même et qu'il n'existe qu'en vertu de son rapport au monde des esprits ; que l'ordre matériel est adapté à l'ordre spirituel ; que les combinaisons de l'un sont coordonnées aux convenances de l'autre ; que Dieu a voulu qu'il y eût des tempêtes dans la nature, parce qu'il y a de coupables orages dans le cœur de l'homme ; que les fléaux pestilentiels ont été prédestinés à punir les épidé-

mies qui ravagent les âmes ; qu'en un mot, le mal moral, dans sa marche à travers le monde, est condamné à traîner sur ses pas des maux physiques, comme un corps en mouvement traîne son ombre après lui. Dieu a jugé qu'un univers matériel, qui ne serait que le serviteur de sa bonté, serait moins digne de sa sagesse que celui qui est aussi le ministre de sa justice. Nous concevons ainsi que l'absence apparente de sa bonté, dans les calamités du monde physique, est, au fond, la présence de sa justice dans le monde moral, et que ce qui semble être un désordre particulier n'est en réalité qu'une sublime condition de l'ordre universel.

Cette doctrine est résumée, sous une forme touchante, dans une prière que l'Église a prescrite à ses ministres d'offrir à Dieu dans les temps de mortalité. Elle est conçue en ces termes : « Faites, Seigneur, nous vous en sup-« plions, que l'oblation de ce sacrifice vienne à notre secours, afin que, par sa « puissance, elle nous affranchisse de tous nos égarements, et qu'elle nous « fasse échapper aux incursions de tout ce qui vient pour nous perdre. » Dans cette prière, l'Église a particulièrement pour but de prévenir ou d'arrêter les effets du fléau ; mais elle ne le nomme pas en première ligne, elle nous fait d'abord monter jusqu'à son principe ; elle demande, avant tout, que nous soyons délivrés de nos péchés, parce qu'elle sait que les meilleures prières contre les maux physiques doivent commencer par reconnaître, avec une humble foi, qu'ils ont leur source première dans les désordres du monde moral, et qu'il faut détourner le cours de la justice pour retrouver la bonté.

Ce que Mgr Gerbet disait des fléaux, on peut le dire de l'obsession et de la possession. Ce ne sont pas des « balivernes », selon l'expression des sceptiques; ce sont bel et bien des faits réels, où le surnaturel éclate avec la dernière évidence, dès qu'on veut prendre la peine d'observer. Et ces cas sont des épreuves divines; ils ont une raison de se produire qui nous échappe, mais qui n'en existe pas moins.

Tout récemment, un cas très caractérisé de possession était constaté aux environs de Paris, — j'en parlerai plus loin dans ce chapitre; — dans cette grave affaire de l'exorcisme de Gif, les feuilles boulevardières ne trouvèrent qu'un thème à plaisanteries.

A ce propos, M. le chanoine Mustel, qui est à la fois un érudit et un vaillant, donna, dans la *Revue Catholique* de Coutances, une leçon bien méritée aux catholiques légers d'esprit, qui, au lieu de se rendre compte des choses, sont toujours portés à se moquer.

Abordant ici un des plus graves problèmes du surnaturel, je dois montrer à mes lecteurs qu'en écrivant ce livre je ne me suis nullement fourvoyé; aussi, est-il indispensable que je cite, dès le début, les écrivains ecclésiastiques les plus compétents.

« Grâce à l'éducation rationaliste qui, depuis un siècle, étouffe la foi dans les âmes baptisées, dit M. le chanoine Mustel, tout ce qui est surnaturel ou extra-naturel, miracle divin, prestige diabolique, grâce inté-

rieure, tentation, puissance et action de Dieu et des anges, ou, en sens contraire, des démons, sur l'homme et sur le monde matériel, tout cela est nié, tourné en dérision avec une légèreté qui n'a d'excuse que dans l'ignorance et l'irréflexion des prétendus esprits forts...

« ... Est-ce qu'on peut encore recourir aux exorcismes? Est-ce qu'on peut croire au diable et à la possession, en plein dix-neuvième siècle, comme on y croyait « au milieu des ténèbres du moyen-âge »? Et de prétendus catholiques ont fait des gorges chaudes de « ces pratiques « surannées », qui compromettent évidemment l'Eglise et font perdre la foi aux bons chrétiens du boulevard!

« ... Cependant Léon XIII, dont il est difficile de faire un esprit étroit et aveugle, fait réciter à tous les prêtres, chaque matin, et aux fidèles qui assistent à la messe, un véritable exorcisme. Il a publié des formules d'exorcisme spéciales, dont il a recommandé au clergé de faire un fréquent usage comme prières personnelles: et enfin les exorcismes font partie de toutes les bénédictions, de toutes les consécrations liturgiques, depuis le baptême des enfants jusqu'à la bénédiction de l'eau.

« L'Eglise reconnaît donc, affirme donc la puissance du démon sur le monde et sur les hommes, puisqu'elle demande à Dieu qu'il nous en délivre.

« Il ne faut donc pas rejeter de parti pris les faits où l'intervention diabolique paraît se produire; mais il faut les examiner avec une grande prudence, une attention toute spéciale, et suspendre son jugement jusqu'à ce que la vérité se manifeste avec une clarté irréfragable. Du reste, à *l'Eglise seule* il appartient de se prononcer en chaque cas particulier. »

On ne saurait parler avec plus de raison et de bon sens. C'est pourquoi, suivant quant à moi la règle si logique et la seule chrétienne indiquée par M. le chanoine Mustel, j'ai examiné et j'examine avec prudence, avec attention, les faits qui m'ont été rapportés, ainsi que ceux dont j'ai été le témoin; j'attends, pour me prononcer catégoriquement, que la vérité m'apparaisse manifeste; et, considérant que le jugement définitif à porter sur ces faits est du ressort exclusif de l'Eglise, je lui soumets mon appréciation personnelle, toujours prêt à m'incliner respectueusement, si le Pape et les Evêques, à qui seuls appartient dans l'Eglise le ministère doctrinal, la décision des controverses, venaient à déclarer que je me suis trompé.

Mais on comprendra aussi quel chagrin déchire mon cœur, chaque fois que j'apprends qu'il y a des prêtres, — hélas! oui, des prêtres, — se laissant entraîner sur la terrible pente du doute, au sujet de la possibilité de la possession, et, ce qui est encore plus surprenant, au sujet du diable lui-même.

Il en est malheureusement ainsi, en ce triste siècle. Après avoir jeté son bandeau perfide sur les yeux des ouailles, le scepticisme médite d'aveugler les pasteurs à leur tour, et déjà la cécité fatale en a atteint quelques-uns.

La mystique, m'écrit-on de diverses parts, devient chez nos séminaristes un côté un peu négligé de leurs études, à côté de leur admirable éducation sacramentelle. De là viendrait le mal, paraît-il.

Naguère encore, un dignitaire ecclésiastique du Sud-Ouest, aussi distingué par sa science que par ses vertus, m'adressait une lettre, dont je détache ce passage :

« Je lis très exactement, monsieur, votre si importante publication. J'en remercie Dieu et je vous en félicite.

« La Révolution, qui a tué tant de choses en France, a tué les hautes études dans le clergé. Nos prêtres ne savent plus la mystique. Beaucoup d'entre eux affectent une incrédulité ridicule, quand on leur parle du diable. Parfois, cette incrédulité est feinte : elle cache alors des pensées ambitieuses. Pour arriver, il faut plaire aux hommes et aux opinions du jour; et de nos jours il est de toute nécessité de ne pas croire au diable : c'est le seul moyen d'arriver aux honneurs. Et dame! pour quelques-uns, les honneurs passent avant l'honneur.

« Tout à l'heure, il y a cinq minutes, un ecclésiastique en vue, que j'aime beaucoup, mais qui a tout l'air de souffrir de cette maladie qui consiste à nier le mal pour n'avoir pas à le combattre, me disait : « Je ne « crois pas à cela. »

« Cette disposition, monsieur, est plus générale que vous pourriez le croire. Aussi voudrais-je vous voir faire un chapitre sur les prêtres qui nient le diable et n'osent pas prononcer son nom. Je vous y aiderai, si vous le désirez; j'ai à votre disposition des documents importants, et, par ma position, je sais bien des choses... »

Je cite cette lettre pour montrer que je ne m'avance pas à la légère en dénonçant cette déplorable incrédulité qui deviendrait désastreuse pour la religion si elle s'étendait davantage dans le clergé; les églises seraient bientôt désertes, si nos prêtres perdaient la croyance au surnaturel. Mais, néanmoins, je ne ferai pas ce chapitre; il n'entre pas dans le cadre de mon ouvrage, qui doit se borner à citer des faits du surnaturel diabolique et à les examiner scientifiquement, tant comme médecin que comme chrétien. Je me contente donc de plaindre ceux qui, ayant mission de prêcher la croyance aux enseignements de l'Eglise, en rejettent, plus ou moins, pour leur compte, une partie. Et qui sait si ce n'est point pour réveiller la foi, si diminuée en ces temps maudits, que Dieu tolère le déchaînement des hordes infernales auquel nous assistons? Car c'est au

moment où l'on rit le plus des diableries du moyen-âge que Satan reparaît plus audacieux que jamais, réorganisant son culte sacrilège et recommençant déjà au grand jour ses possessions. N'est-ce pas frappant ?

Mais voici une autre lettre, tout aussi explicite que celle dont je viens de donner un extrait. Celle-ci émane d'un prêtre éminent, témoin, lui aussi, de faits diaboliques, d'un exorciste aguerri contre Satan. Cette lettre m'est arrivée d'un autre bout de la France. On le voit, l'opinion est la même de tous les côtés.

Je cite encore, en abrégeant :

« Monsieur, je ne puis que vous féliciter du courage que vous déployez et avec lequel vous dévoilez la franc-maçonnerie, et je demande à Dieu de vous aider et de vous protéger.

« Je lis votre récit avec d'autant plus d'intérêt, que depuis sept ans je m'occupe spécialement des questions diaboliques, ayant à soutenir et à exorciser plusieurs personnes possédées par les démons.

« On passe pour exalté quand on parle de ces choses-là ; mais peu de personnes, même parmi les prêtres, soupçonnent combien l'action du démon est fréquente à notre époque et quelle large part ce monstre prend aux affaires humaines.

« Avec ce que j'ai vu, dans les cas que j'ai rencontrés, et ce que la théologie nous enseigne, il est facile d'expliquer tous ces phénomènes que vous rapportez, et pas un de ceux que j'ai lus jusqu'ici ne m'a étonné.

« Cette pauvre Sophia est une possédée, c'est évident ; ces fakirs et presque tous les personnages que vous citez ont pour moi des signes de possession certains.

« A vous dire tout ce que je pense, je me demande comment vous-même vous avez pu échapper à l'action diabolique, ou au moins à la vengeance du « grappin ». Vous avez eu une protection toute spéciale de Dieu.

« Je serais heureux si vous pouviez me dire si, dans votre enquête, vous n'avez pas trouvé quelque part le démon *Cerbère*. Je tiens enfermé, dans le corps d'une pauvre et sainte fille, un démon puissant qui me paraît être celui-là. Si c'est lui, vous n'avez certainement pas dû le rencontrer... »

J'interromps ici cette lettre, pour montrer combien l'exemple que cite mon honorable correspondant est significatif. Il avait, on le voit, affaire à un démon qui refusait obstinément de dire son nom, et à divers indices il avait soupçonné Cerbère.

Or, l'exorciste ne se trompait pas. Je n'ai jamais, en effet, rencontré Cerbère au cours de mon enquête. Mais, d'autre part, je savais à quoi

m'en tenir sur son compte; car, lors de mon second voyage à Charleston, j'ai copié plusieurs des livres infernaux qui sont aux archives du Suprême Directoire Dogmatique, parmi lesquels un curieux registre où figure toute la hiérarchie diabolique, telle que Satan l'a fait connaître à son vicaire.

J'ai donc pu donner quelques indications précieuses à l'éminent exorciste qui me faisait l'honneur de me consulter. C'est ainsi que je lui fis savoir que Cerbère s'intitule « marquis de l'enfer », qu'il est inscrit comme commandant à dix-neuf légions, soit à 128,654 diables subalternes, et qu'il apparaît d'ordinaire sous la forme d'un chien, à une tête (et non à trois, comme on se l'imagine), ladite tête pourvue d'une barbe humaine noire et coiffée d'un bonnet pointu. J'indiquai aussi, pour le cas où le fait eût été ignoré de mon correspondant, qu'on pouvait surprendre ce démon, en lui parlant d'une certaine Marie Martin avec qui il avait eu des relations.

Mes renseignements ne furent pas superflus; car bientôt ce méchant et puissant démon se laissa surprendre le secret de son identité : c'était bien Cerbère.

Depuis lors, Cerbère s'est enfui de la ville où il avait établi sa résidence, dans le corps de la malheureuse possédée dont il est ici question.

Mon honorable correspondant, dans la même lettre, me parlait encore de Lucifer lui-même, à qui il pensait avoir eu affaire en une autre circonstance. Il me demandait, notamment, si l'archange déchu continuait toujours à se manifester à Charleston; question difficile à résoudre, attendu que, selon les termes mêmes du vénérable prêtre, « tout cela n'est pas aisé à établir, vu la facilité avec laquelle ces esprits peuvent nous tromper et se font un jeu de se faire passer les uns pour les autres ».

En effet, rien n'est plus incommode que ces constatations. Ainsi, en ce qui me concerne, c'est seulement la troisième fois que j'ai vu Athoïm-Olélath que j'ai su exactement qui il était.

« Cependant, continuait le judicieux ecclésiastique en parlant de Lucifer, je me souviens que, pendant que je cherchais à lier le prince détrôné, pour l'empêcher de rôder et d'aller perdre les âmes, il me dit en gémissant : — *Que va devenir MA franc-maçonnerie ?*

« C'est que, en effet, dans ce moment, la Sainte Vierge combat pour l'Eglise, et déjà, avouent les démons, elle a le pied levé pour écraser l'enfer. Elle se sert d'âmes saintes et victimes pour faire contrepoids aux péchés des hommes et arracher aux démons les forces qu'ils ont acquises contre l'humanité, depuis la chute de nos premiers parents.



C'est ainsi que, par une vue particulière de Dieu, plusieurs démons ont été enfermés dans des personnes que je connais, et ces personnes les font beaucoup souffrir par leur vertu et finissent par les contraindre à abandonner l'assaut des âmes et à retourner en enfer, vaincus.

« Je ne suis pas seul à connaître ces mystères du surnaturel ; d'autres prêtres les ont constatés comme moi, et si vous n'étiez déjà au courant des choses diaboliques, je n'oserais vous les dévoiler.

« Je combats donc contre l'enfer dans le monde caché des âmes, pendant que vous le combattez à l'extérieur et par la plume. Je suis en rapport, à Paris même, avec des prêtres qui sont dans les mêmes conditions que moi. »

J'ai reçu plus de cent lettres conçues dans l'esprit des deux que je viens de reproduire en partie. Toutes sont aussi intéressantes et instructives. Mes correspondants voudront bien me pardonner, si je ne les cite pas tous en témoignage ; j'ai à éviter le reproche de développement exagéré. J'aurais pu même me borner à donner la première lettre ; mais j'ai tenu à faire mention de la dernière, parce qu'elle signale des faits précis de possession, et aussi pour une autre raison, celle-ci d'ordre intime.

Mon honorable correspondant se trouve être le frère d'un ancien commandant de la Compagnie des Messageries Maritimes, pour lequel je professe, comme tous mes camarades, du reste, la plus grande estime. Je n'ai pas eu l'honneur de servir sous ses ordres ; mais sa réputation de loyauté et de courage est telle, qu'aux Messageries tout le monde est fier de lui. Dans la marine, personne ne l'ignore, nous sommes comme dans l'armée ; la Compagnie, c'est le régiment ; tous les cœurs battent à l'unisson. Le frère du signataire de la lettre que l'on vient de lire est d'autant plus aimé chez nous, qu'il a subi un naufrage où il s'est conduit héroïquement. Aussi le lecteur comprendra cette courte digression, qui m'a permis de rendre hommage à un brave ; ces quelques lignes me sont parties du cœur.

Mais, puisque j'aborde ce chapitre si grave de la possession, je ne dois pas me borner à des citations de correspondants particuliers. Sans prétendre faire la leçon à quiconque, il me faut pourtant rappeler l'enseignement des théologiens, au moins de l'un des plus savants et des plus compétents d'entre eux. Je suis en butte à la critique des incrédules, et il y en a même parmi les catholiques ; l'indifférence sur ce qui a trait à l'action des démons à l'égard du monde a fait pénétrer le scepticisme même dans les rangs du clergé, hélas ! C'est pourquoi, il est indispensable que je remette sous les yeux du public d'élite, sérieux et réservé, qui me fait l'honneur de me lire et surtout de me faire lire, quelques



Les possédes, d'après les documents officiels. — Affaire Didyme : au sabbat, Belzébuth parut costumé en Dominicain, et l'on égorgea devant lui un petit enfant, tandis que magiciens et sorcières dansaient tout autour. (Page 839.)

extraits de la doctrine de l'Église, telle qu'elle a été exposée par un grand évêque qu'aucun prêtre ne pourra récuser ; j'ai nommé Bossuet.

Bossuet a laissé deux sermons sur les démons : tous deux ont été prononcés le premier dimanche de carême, comme explication de l'Évangile de ce jour, lequel est consacré au récit de la tentation de notre divin Sauveur.

Ces deux admirables discours, pleins de la doctrine la plus exacte et la

plus lumineuse, contiennent en abrégé tout ce que la tradition chrétienne et l'Église nous apprennent sur cette matière.

Voici donc comment le grand évêque expose la puissance naturelle des démons :

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l'opération fût maligne et pernicieuse.

Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre.

Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations des esprits et des corps, que les païens même attribuaient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous ferons en la dernière partie de cet entretien.

Ces oracles trompeurs, ces mouvements terribles des idoles, ces prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, nous chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant à entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusions, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui, de tous les philosophes, ont eu les connaissances les plus relevées et qui ont recherché le plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux, jusque-là qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser et pour nous les rendre favorables.

Ignorants et aveugles qu'ils étaient, ils pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain!... Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsque, en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient découvert trop manifestement la folie, s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés ; il voulait les faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions, tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des Platoniciens.

Or, ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons par l'autorité des païens. A Dieu ne

plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique ! Mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande qu'ils n'ont pu la dissimuler et qu'elle a même été découverte par les idolâtres, qui étaient leurs esclaves et dont ils étaient les divinités.

Entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile? puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament. Pourtant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que nous nous sommes prescrit, j'irai, avec l'assistance divine, reconnaître cet ennemi qui s'avance si résolûment contre nous, pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins.....

Dieu étant une lumière infinie, Il ramasse, en l'unité simple et indivisible de son essence, toutes ces diverses perfections qui sont dispersées de çà et de là dans le monde. Toutes ces choses se rencontrent en lui d'une façon très éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans ces créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine, d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies ; et c'est de cette race que sont les démons...

... Les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toucher de plus près à la majesté divine ? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la magnificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences.

Et de même que ce qui nous paraît quelquefois si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes, ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'un rayon imparfait de la science de ces esprits purs dont la vie n'est que raison et intelligence.

Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs ; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature et non pas de leur malice, de ce que Dieu les a faits et non de ce

qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire, dans les anges condamnés, les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu, et ainsi c'est le Créateur que je loue pour confondre l'ingratitude de ses ennemis (1)...

... Il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se sont jetés sur moi », *Irrueront in me fortes;* par où saint Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan « le Fort armé », *Fortis armatus.* Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances : *Fortis armatus.* Ailleurs il le nomme « le Prince du monde, » *Princeps hujus mundi,* et saint Paul « Gouverneur du monde », *Rectores mundi.* Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, et qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais magistrats et les princes naturels du siècle » : *Dœmones magistratus sunt sœculi.* Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle, mais pour ne laisser aucun doute sur sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il en est le Dieu : *Deus hujus sœculi.*

En effet, il fait le Dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures pour les opposer à son Maître; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien, et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur; enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans.*

Telle est la puissance de notre ennemi, et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très bien saint Thomas, sont très arrêtés dans leurs entreprises; car, au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes, les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard, avec toutes ses circonstances, et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable (2).

..... L'Apôtre nous crie dans l'Épître aux Éphésiens : « Revêtez-vous, mes frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons point à combattre contre la chair ni le sang, ni contre des puissances visibles. »

Pénétrons la force de ces paroles. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que, dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui n'a fait que souffrir, que nous appelons la matière? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur; mais les ennemis que nous avons à

(1) *Premier sermon sur les démons* (1re et 2e parties).
(2) *Second sermon sur les démons.*

combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous sont des esprits pervers et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait pas leur fureur, nous les verrions agiter le monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « Ce sont, en effet, les princes du monde, dit le saint Apôtre, ce sont des malices spirituelles », *spiritualia nequitia :* où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées, mais que, par une rage désespérée, ils les ont converties en malice (1).

Tel est l'enseignement de Bossuet sur la puissance naturelle du démon ; et l'aigle de Meaux est bien l'écho fidèle et l'exact interprète de l'enseignement des Pères et des docteurs. D'après ceux-ci, d'après le grand évêque, la puissance des démons reste, sinon entière, du moins assez peu diminuée, après leur chute, pour dépasser tout ce que nous pouvons voir ou imaginer dans les forces naturelles que ce monde nous présente.

C'est ce qu'a expliqué très clairement, dans la *Revue Catholique* de Coutances (numéro du 31 mars 1893), M. le chanoine Mustel, en commentant les extraits ci-dessus des deux sermons de Bossuet. — Je cite volontiers le courageux écrivain religieux, non seulement parce que son érudition théologique est bien connue, mais aussi parce qu'il est honoré de la haine spéciale des francs-maçons en général et des palladistes en particulier. Je ne le connaissais pas, lorsque j'ai entrepris la divulgation de mon enquête ; et déjà, avec son esprit perspicace, comme Mgr Fava, comme Mgr Meurin, il avait sondé les profondeurs de Satan. Il savait sans avoir vu ; il était certain des infamies qui se commettent et que je suis venu dévoiler. J'ai été, je suis le témoin dénonciateur. M. le chanoine Mustel, constatant que ce que je révélais confirmait ce que les catholiques clairvoyants ont depuis longtemps annoncé, s'est rendu sans hésiter auprès de moi ; sa loyauté n'a pas mis un moment en suspicion ma sincérité ; la sympathie réciproque a été le premier résultat de cette connaissance, qui a bientôt entraîné des relations plus régulières ; nous avons échangé nos vues, et c'est ainsi qu'à mon tour je n'ai pas hésité à confier à cet intrépide champion de l'Église bien des choses que je ne pouvais livrer à la publicité. — M. le chanoine Mustel est donc un des ecclésiastiques à qui je me suis fait connaître dès la première heure ; aussi, je dois le dire, ses encouragements m'ont consolé de bien des tristesses, ont chassé de mon cœur bien des amertumes.

Donc, M. l'abbé Mustel écrivait dans son commentaire de Bossuet :

« Les démons peuvent agir et sur les intelligences et sur les corps, avec une puissance dont rien de ce que nous voyons hors de nous et de ce qui est en nous ne peut nous donner une idée.

(1) *Premier sermon sur les démons* (première partie).

« Leur puissance est, par rapport à nos conceptions, véritablement illimitée ; et il nous est impossible d'y trouver et d'y fixer d'une manière certaine d'autres bornes que celles où commence le domaine propre et réservé de la puissance divine.

« Ainsi, Dieu seul peut créer; seul, il peut donner et rendre la vie, parce que seul il a l'empire de la vie et de la mort; seul, il peut connaître certainement les événements futurs qui ne peuvent encore être vus ou prévus dans leurs causes ; seul, enfin, il agit par des actes de pure volonté.

« Mais, en dehors de ce domaine réservé à la toute-puissance, — domaine que nous n'entendons pas ici définir ou circonscrire, mais simplement désigner par quelques-unes de ses propriétés les plus marquantes et les plus incontestables, — la puissance des démons a un champ immense où il lui est loisible de se déployer, sous les réserves que nous allons indiquer sommairement.

« C'est, en effet, une puissance non seulement limitée par sa nature, puisque cette nature est créée, mais tenue en bride et enchaînée par le bon plaisir et la miséricorde de Dieu. Les démons ne peuvent user de leurs forces qu'autant que Dieu le permet. C'est pourquoi nous ne les devons craindre que pour *veiller et prier*. Ils ne peuvent rien contre nous qui nous cause un vrai dommage, si nous ne leur donnons pas prise par notre présomption et notre malheureuse et coupable complaisance à entrer en relations avec eux.

« Ils ont, d'ailleurs, deux moyens principaux d'agir sur nous : la tentation intérieure, par laquelle ils luttent contre la grâce divine, et le prestige extérieur, qui est la contrefaçon des miracles divins.

« C'est surtout des prestiges diaboliques qu'il est question ici.

« Or, il est facile de remarquer, pour peu qu'on soit familiarisé avec l'histoire de l'Église aux différentes époques et dans les différentes parties du monde, que Dieu laisse aux démons un plus grand pouvoir, en ce genre d'opérations, dans deux circonstances directement opposées l'une à l'autre. Vaincu par les saints sur le terrain de la tentation, le Maudit obtient souvent la permission de les assaillir et de les tourmenter, comme Job, par toutes sortes d'attaques extérieures et sensibles.

« Nos lecteurs connaissent assez, pour la plupart du moins, les vies des anciens Pères du désert pour y pouvoir vérifier cette observation, et à notre époque la vie du vénérable curé d'Ars, en particulier, nous montre la rage infernale exerçant sa violence et brisant ses efforts contre l'humilité et la confiance paisible de ce grand et modeste serviteur de Dieu. Ainsi la fureur et la haine de l'enfer tournent à sa confusion, et Dieu est glorifié dans l'épreuve et par le triomphe de ses saints.

« D'autre part, quand une âme ou quand une race se livre plus ou moins complètement au démon, celui-ci acquiert à leur égard comme un droit qu'il exerce avec une application et une vigilance effrayantes. Il les tient sous le joug, il les fascine, il les trompe et se les attache, non seulement par les pratiques abominables et sacrilèges qu'il suggère et qu'il exige, mais aussi par son intervention, réelle, personnelle, qu'il manifeste par des *signes* propres à séduire les malheureux égarés. Le démon est enchaîné, avons-nous dit après saint Jean dans l'Apocalypse ; mais malheur à celui qui s'approche assez de lui pour être à la portée de ses morsures : il le dévore d'autant plus, qu'alors sa chaîne s'allonge presque indéfiniment.

« C'est ainsi qu'il a régné et qu'il règne encore chez les peuples idolâtres. Il est facile de se moquer des oracles des faux dieux ; il est impossible d'en contester la réalité, au moins dans certains cas.

« Les missionnaires ont, depuis trois cents ans, dans les *Lettres édifiantes* et dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et autres publications du même genre, relaté un grand nombre de faits inexplicables autrement que par l'action de Satan. Du reste, les possessions diaboliques, si fréquentes autrefois, et qui n'ont pas entièrement disparu, sont des faits évangéliques qui s'imposent à la foi de tout chrétien.

« Est-il étonnant que des faits du même genre deviennent plus fréquents à mesure que la foi diminue et que le vice et la haine de Dieu grandissent et s'étendent ?

« Ne sommes-nous pas avertis que dans les derniers temps l'esprit du mal, plus complètement déchaîné, fera des prodiges tels que les élus eux-mêmes seraient séduits s'ils pouvaient l'être ? C'est le divin Maître lui-même qui nous a prévenus. Pourquoi donc notre foi serait-elle troublée et déconcertée par les prodiges diaboliques dont les arrière-loges lucifériennes et certaines réunions spirites sont actuellement le théâtre ?

« Ces prodiges nous paraissent inconcevables ?... Il doit en être ainsi, puisque le pouvoir des démons dépasse notre science, si bornée même relativement à la nature physique, qui est au moins autant le domaine de ses discussions et de ses erreurs que de ses découvertes.

« Comment, dira-t-on, une personne vivante peut-elle passer à travers une muraille ? Je l'ignore absolument. Mais je sais qu'il n'y a pas là une impossibilité absolue, une contradiction à l'essence des corps. En effet, les corps glorieux seront doués de ce pouvoir après la résurrection, et il n'est point certain que les corps des damnés eux-mêmes n'aient, au moins en puissance, ce don de la subtilité. — Très bien, peut-on répondre ; mais le corps humain ressuscitera, d'après saint Paul, dans un état tout différent de celui où il est avant la mort. C'est un corps animal

qui meurt; c'est un corps spirituel qui ressuscite. — Il est vrai, mais c'est cependant le même corps, quant à la substance, et cela suffit pour que l'on conclue que la fluidité la plus subtile n'est pas contraire à l'essence des corps. Et ce serait en vain qu'on voudrait tirer argument de la transformation, de l'épuration dont le corps est l'objet par sa décomposition même, selon la parole du même apôtre : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione.* En effet, le corps de Notre-Seigneur, en tout semblable aux nôtres, n'a point passé par la corruption du tombeau; il est ressuscité intègre, et cependant il sortit du tombeau scellé à travers la pierre, sans rompre les sceaux que les Juifs avaient apposés, et il apparut plusieurs fois à ses apôtres réunis, les portes étant fermées.

« Or, rien ne nous permet d'affirmer que ce miracle dépasse les forces angéliques.

« Nous en dirons autant des fakirs de l'Inde, qui restent des mois et parfois des années dans un état de mort apparente, enfermés hermétiquement dans un sépulcre, et qui reviennent ensuite à la vie. Quelque prodigieuse que soit cette suspension de la vie, la nature nous en offre des exemples dans un grand nombre d'animaux inférieurs qui se dessèchent, semblent morts, et qui revivent dès qu'ils se retrouvent dans les conditions requises pour que leur vie se manifeste. »

Voilà certes un excellent commentaire, et le théologien érudit qui a écrit ces lignes est un écrivain ecclésiastique faisant autorité. Voilà quelqu'un qui possède à fond la doctrine de l'Église; sa démonstration est remarquable par la précision et la netteté, et elle aboutit à prouver, en somme, que ceux d'entre les catholiques, qui de parti-pris, haussent les épaules quand s'agite devant eux la question du surnaturel démoniaque, des prestiges diaboliques, y compris les cas de possession, ont tort, grandement tort.

Mais, après la dissertation savante et probante, passons à la preuve directe par les faits.

Mon ouvrage est surtout consacré à l'action de Satan au dix-neuvième siècle ; cela est entendu, et, dans ce chapitre, j'étudierai plusieurs cas de possession contemporains.

Néanmoins, je ne dois pas perdre de vue que j'aborde en ce moment la question la plus audacieusement niée par la médecine matérialiste ; je ne dois pas oublier que le scepticisme à l'égard de la possession et des phénomènes surnaturels dus à la puissance des démons, a envahi, en ce siècle de foi chancelante, même l'âme de certains prêtres.

Il me faut donc avant tout, — et exceptionnellement dans ce chapitre, — remonter au-delà de notre époque, pour accumuler les preuves frap-



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Nicôle Aubry : Astaroth sortit sous la forme d'un porc; Cerbère, sous la forme d'un chien; Belzébuth, le dernier, sous la forme d'un taureau. (Page 812.)

pantes. Il est nécessaire que je fasse passer sous les yeux du lecteur quelques-uns des faits surnaturels, de nature infernale, dont l'authenticité est déjà sanctionnée par l'examen minutieux et les conclusions formelles de l'Église. Il est indispensable, en un mot, que je rapporte ces cas extraordinaires ; que je les oppose aux contradictions de nos catholiques de surface ; et que, leur rappelant ce qu'ils feignent d'oublier, je leur dise : « Voilà ce que l'Église affirme ; voilà des faits précis, que l'Église déclare vrais ; voilà des circonstances, où l'Église proclame que le

surnaturel diabolique s'est manifesté, où elle a agi avec l'infaillible certitude qu'elle n'était pas en présence de choses naturelles, simplement humaines. Osez maintenant nier ces faits! Osez contester les déclarations de l'Église! Osez railler ses décisions! Osez blâmer ses actes! Je vous mets au pied du mur. Si vous avez l'audace de faire cela, eh bien, quittez alors votre titre de catholiques, ayez au moins la franchise de vos opinions; les matérialistes, qui nient publiquement Dieu et le diable, vous attendent, à bras ouverts; ne restez pas plus longtemps chez nous, allez chez eux! »

Ainsi, la situation sera nette. D'un côté, les croyants; de l'autre, les incrédules. Mais finissons-en une bonne fois avec le système, si nuisible à la cause chrétienne, de ces gens qui officiellement sont dans le camp où l'on croit, et qui, en même temps, laissent entendre à tout propos qu'ils pensent au fond comme dans le camp où l'on ne croit pas. Voilà ceux qui troublent la conscience des fidèles; voilà ceux qui sèment le doute dans les âmes catholiques, plus terriblement que toutes les déclamations des pseudo-savants faisant publique profession d'athéisme.

Du reste, dans cette revue rétrospective, mon ouvrage ne perdra rien, au point de vue de l'enseignement par les faits; les exemples que je vais citer d'abord, ne laissent pas, pour être plus ou moins anciens, que d'être extrêmement intéressants, et la plupart sont très mal connus. Je donnerai ensuite les principaux cas contemporains, et j'étudierai *parallèlement* une hystérique de la Salpêtrière et une démoniaque en parfaite santé; on verra, de la sorte, que la possession ne peut en aucune façon être confondue avec l'hystérie, dès l'instant qu'on veut examiner les choses dans un esprit d'impartialité.

Je commencerai cette série d'épisodes qui font partie de l'histoire de l'Église, par quelques aperçus sur le fameux sectaire juif, Simon de Gitta, dit le Magicien ou le Mage, qui fut le fondateur du Gnosticisme, et, par conséquent, le premier ancêtre de la franc-maçonnerie.

Les Actes des Apôtres parlent de ce personnage, né à Gitta, ancienne ville du territoire samaritain, et nous le représentent comme l'adversaire forcené du christianisme naissant. Il exerçait la magie à Samarie; il avait réussi à séduire le peuple; les Samaritains le surnommèrent « la Vertu de Dieu ». En vrai scélérat qu'il était, méprisant les choses saintes, il offrit de l'argent à saint Pierre pour se faire conférer les pouvoirs du sacerdoce chrétien. On sait avec quelle indignation le chef des apôtres repoussa ces offres abominables.

« Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as estimé que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Il n'y a pour toi ni



part ni sort en ceci; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence d'une telle méchanceté; et prie Dieu, afin que peut-être il te pardonne cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité. » (*Actes des Apôtres*, VIII.)

Le Mage avait vu là un moyen d'exercer son art magique et de mieux tromper les foules; il avait essayé de se glisser dans l'Église. Démasqué par saint Pierre, il n'hésita pas à le poursuivre dès lors d'une haine mortelle.

« Cet homme, écrit Mgr Fava dans son magnifique ouvrage *Jésus-Christ roi éternel*, fut pour le chef de l'Église un ennemi acharné; on le dirait une incarnation de Satan. Après s'être joué des choses sacrées en se faisant chrétien, en apparence du moins, il redevint ce qu'il était, c'est-à-dire mage ou magicien. On le vit travailler par l'éloquence de sa parole, son savoir, qui était grand, et des artifices de toute nature, à empêcher l'apostolat de saint Pierre, qui n'arrivait dans une ville que pour y retrouver les derniers échos de la voix du Mage. Celui-ci fuyait Pierre, qu'il avait appris à connaître; mais, comme un vrai suppôt du démon, il troublait les esprits et les indisposait contre la vérité chrétienne. »

Longtemps, le rôle qu'a joué Simon le Magicien, aux premiers temps de l'ère chrétienne, a été mal interprété.

« Jusqu'ici, lit-on dans l'abbé Darras, le défaut de renseignements suffisamment complets avait égaré le jugement des historiens sur le rôle de Simon; on considérait généralement cet hérésiarque comme un imposteur vulgaire, comme un empirique de bas étage, sans portée dans l'esprit, sans relations avec le mouvement intellectuel du passé, sans influence sur l'avenir. La récente découverte du manuscrit des *Philosophumena* nous a mis sur la trace du vaste système gnostique organisé par Simon le Mage.

« Des fragments considérables, textuellement extraits de l'Évangile de ce pseudo-messie par l'auteur inconnu des *Philosophumena*, nous permettent d'apprécier dans son ensemble la doctrine du patriarche de l'hérésie.

« Sous le titre d'*Apophasis* (révélation), Simon le Mage avait fondu, en une ambitieuse synthèse, les principales erreurs du Zend persan, du bouddhisme indien, de l'ésotérisme d'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Au moment où Philippe vint prêcher à Samarie, le Mage se hâta de se faire initier à la prédication évangélique, comme il s'était fait initier précédemment à la doctrine des hiérogrammates d'Orient. Nul doute qu'en offrant à Pierre une somme d'argent, il ne continuât son procédé habituel vis-à-vis des autres chefs d'écoles.



« Quoi qu'il en soit, Simon conçut de prime abord l'influence qu'allait exercer la prédication évangélique sur le monde; il se flatta de pouvoir la confisquer à son profit, et de la présenter, en la dénaturant, comme le couronnement de son œuvre. L'audace de sa pensée aura lieu de nous surprendre, quand nous l'analyserons en détail, et que nous la verrons précéder, à la distance de tant de siècles, les témérités de la philosophie transcendante de Schelling et de Hegel. Le mage de Gitta était loin de la pénitence et du repentir que lui prêchait saint Pierre. Après le départ des apôtres, il concentra toutes les facultés de son intelligence dans le champ nouveau pour lui de la révélation chrétienne. A mesure que les textes de l'Évangile et les Évangiles des Apôtres furent publiés, Simon s'en empara pour les adapter à sa Gnose. Les *Philosophumena* nous fourniront ainsi une nouvelle preuve de l'authenticité des Évangiles et de l'intégrité de leur publication sous leur forme actuelle, dans le cours du premier siècle. » (V, p. 360.)

Ces révélations du manuscrit des *Philosophumena* sont trop instructives pour que j'hésite un seul instant à les mettre sous les yeux des lecteurs, telles qu'on les trouve dans l'abbé Darras, reproduites au surplus par Mgr Fava. (*Jésus-Christ roi éternel*, tome II, livre 3, chapitre 2.)

« La rencontre des apôtres à Samarie fut donc pour Simon le point de départ d'une nouvelle évolution théosophique. Jusque-là, exploitant l'attente universelle d'un Messie qui tenait toute la Palestine en suspens, il se proclamait « la grande puissance de Dieu ». En lui s'incarnait le Rédempteur d'Israël, promis par les prophètes. Le schisme samaritain trouvait une satisfaction nationale à voir surgir de son sein le Désiré des nations. Mais il fallait soutenir ces hautes prétentions par des opérations extraordinaires, et tenir en éveil la curiosité publique. Ce fut à la pratique des sciences occultes et aux traditions mystérieuses du spiritisme ancien, *renouvelées de nos jours avec des procédés analogues*, que Simon demanda cet élément de succès. Le texte sacré est formel sur ce point : « Il avait séduit les Samaritains par les prestiges de son art ma-« gique », dit saint Luc. » (Mgr Fava, tome II, page 46.)

Les *Philosophumena* nous apportent le commentaire le plus explicite de cette parole du texte sacré.

« Simon, disent-ils, était profondément versé dans la connaissance des arts magiques et dans les formules de Thrasymède, que nous avons précédemment exposées. Ces secrets l'aidèrent à tromper les multitudes. Il ecourut ainsi aux interventions démoniaques, et les résultats qu'il obtint de la sorte aidèrent puissamment, dans ses tentatives d'apothéose personnelle, cet imposteur orgueilleux et pervers. » (*Philosophumena*, livre VI, § 7; ouvrage attribué à saint Hippolyte.)



« Ses disciples ont appris de lui les procédés de la magie et des incantations. Ils savent troubler l'esprit de ceux qu'ils veulent séduire, en les livrant aux démons des songes, ainsi qu'ils les nomment, et en faisant apparaître une autre sorte d'esprits qu'ils appellent démons familiers. » (*Ibid.*)

« L'auteur des *Philosophumena* nous apporte sur ce point les révélations les plus curieuses, écrit l'abbé Darras. On comprendra sans nul doute l'importance qui s'attache à un sujet actualisé chez nous par l'invasion du spiritisme dans nos vieilles sociétés.

« Le Mage, dit cet auteur, faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande qu'on voulait adresser au démon. La feuille, pliée en quatre, était jetée dans un brasier ardent, pour que la fumée allât révéler au démon ce qu'on lui demandait. L'encens était jeté à pleines mains sur les charbons ; le Mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus, les noms, écrits en caractères hébraïques, des démons auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt, l'esprit semblait envahir le Mage, qui poussait des cris inintelligibles, invoquant les esprits supérieurs. Un sacrifice commençait, où tous les assistants apportaient leur oblation, et le Mage répondait à la question posée.

« Des apparitions fantastiques surgissaient parfois au milieu du brasier ardent.

« A l'approche de l'antre magique, on voyait les brebis amenées pour l'immolation se précipiter d'elles-mêmes sous le couteau du sacrificateur et se donner la mort.

« Le feu paraissait descendre du ciel sur les objets que le Mage avait désignés. A sa voix, le bruit de la foudre se faisait entendre.

« Dans un bassin rempli d'eau, il évoquait les fantômes des dieux païens, et le spectateur saisi d'effroi distinguait clairement l'image enflammée d'Hercule ou celle de Diane, chassant avec sa meute dans les forêts sacrées.

« Souvent le Mage se faisait remettre, soigneusement cachetées, les demandes qu'on voulait adresser aux dieux. Il y répondait et remettait la lettre sans que l'empreinte eût été violée.

« D'autre fois, la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol.

« Le disque de la lune apparaissait soudain, au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure.

« La terre tremblait sous les pieds des assistants ; et un crâne humain, posé sur le sol, rendait des oracles, d'une voix qui semblait venir des enfers. »

Et Mgr Fava, publiant ce qui précède et confirmant de sa haute autorité les pages érudites de l'abbé Darras, ajoute :

« L'auteur des *Philosophumena* décrit longuement les procédés physiques à l'aide desquels on obtenait alors ces diverses illusions, qui ne seraient qu'un jeu pour la science moderne. Mais de ces opérations naturelles il distingue nettement les relations démoniaques.

« Encore aujourd'hui, les évocateurs par le magnétisme, le spiritisme et les tables tournantes, ne se font pas scrupule d'emprunter aux ressources de la physique quelques-uns de leurs effets. Le double caractère de Simon le mage se retrouve ainsi dans ses successeurs. Comme lui, ils plongent dans un sommeil factice ; ils font apparaître sous le nom d'âmes des morts ceux que le mage de Gitta nommait les démons familiers.

« Le dix-neuvième siècle reproduit jusque dans les moindres détails les ténébreuses évocations que saint Pierre frappait d'anathème à Samarie, et notre civilisation, si fière d'elle-même, se replonge « dans le fiel « d'amertume et les liens d'iniquités » du magicien Simon. A tel point que l'on croirait écrites d'hier ces lignes de Tertullien (*Apologeticum*, XXIII) : « Les mages évoquent les fantômes ; ils souillent par leurs infamies les « esprits des morts ; ils font rendre des oracles par la bouche des jeunes « enfants ; ils produisent des effets prodigieux en faisant tourner les « objets ; ils plongent dans le sommeil, et les tables devinent sous leurs « mains. » (Mgr Fava, *Jésus-Christ, roi éternel*, tome II, pages 48-49.)

Pendant que je tiens l'admirable livre de l'évêque de Grenoble, j'en reproduirai encore quelques pages ; car, pour les faits surnaturels déjà admis par l'Église, il est nécessaire de ne puiser qu'aux sources de la plus pure vérité.

Mgr Fava, en effet, parle encore de Simon le magicien à deux reprises. Il nous le présente de nouveau, lorsque saint Pierre le rencontra pour la seconde fois ; c'était à Césarée. Là, en arrivant, le chef des apôtres s'aperçut que Simon était venu prêcher ses erreurs et insinuer dans les âmes la licence de sa morale dépravée.

« Rappelons, dit Mgr Fava (tome II, pages 96 et suivantes), que cet homme, né à Gitta, en Samarie, avait appris la philosophie et les sciences à Alexandrie ; puis, entraîné par un désir ardent de savoir, il avait étudié les doctrines de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Alors, s'élevant dans son fol orgueil, il résolut de fusionner tous ces systèmes ensemble pour s'en former un à lui-même. Il poussa l'audace jusqu'à prétendre arriver à la connaissance de l'Être divin, jusque dans son essence, sans le secours de la Révélation divine, ce qui est une folie, puisque Dieu est et doit être inaccessible, dans sa nature infiniment parfaite, à l'esprit

humain, toujours borné, si sublime soit-il. Il n'y a que Dieu qui puisse parler aux hommes de sa propre essence et la leur révéler ; c'est évident. Aussi en a-t-il agi ainsi envers Adam, Moïse et les prophètes ; puis, par l'Homme-Dieu, nous a-t-il donné la Révélation chrétienne.

« Simon le mage, ainsi que nous l'avons vu, avait été frappé des clartés de l'Évangile et de la puissance de l'Esprit de vérité, qu'il avait voulu se procurer à prix d'argent. Saint Pierre, éclairé d'en haut, avait vu que cet homme, en recevant le baptême, désirait simplement puiser dans le christianisme un surcroît de notions devant servir à compléter le système qu'il rêvait, connu sous le nom de *Gnose*, connaissance par excellence ; aussi l'avait-il traité sévèrement.

« Loin de s'arrêter et de se corriger, l'imposteur avait continué ses travaux, de manière à se rapprocher le plus possible de la Révélation chrétienne, mais, on peut le dire, en la parodiant.

« C'est ainsi que le Mage admet, dans son système, « le Père, principe « infini et un, ayant sa pensée repliée en soi. Il était seul, sans qu'on « puisse dire qu'il préexistât à sa pensée. Mais, s'étant manifesté soi-« même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père, que lorsque « sa propre pensée l'eût salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifes-« tant à soi-même, produit sa propre intelligence, *Epinoïa*.

« Cette dernière, franchissant les limites du *Cosmos* divin, a engendré « les Anges et les esprits surnaturels. Les Anges, voulant être créa-« teurs, ont formé le monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de « ténèbres, de rébellion.

« Dans la crainte qu'Epinoïa, leur mère, ne leur donnât plus tard des « rivaux, dans sa fécondité divine, ils l'attirèrent un instant dans le « monde créé par eux, et réussirent à l'enchaîner sous une forme hu-« maine, dans la sphère inférieure. Captive et voyageuse, cette intelli-« gence divine est apparue sous la forme d'une femme admirablement « belle. Hélène, cause du siège de Troie, n'était pas autre qu'Epinoïa. »

Evidemment, tout cela est absurde. Le diable tâtonne encore dans la fabrication de son dogme. Plus tard, il retouchera ce système menteur et bête, et, après les Gnostiques, nous aurons les Manichéens et leur fameuse doctrine secrète, la divinité double, Lucifer et Adonaï. Mais, avec Mgr Fava, ayons le courage d'aller un peu plus loin dans l'exposé de la doctrine du Mage.

« Epinoïa attendait sa délivrance, et le Père résolut de la lui accorder. Il ne s'incarna pas, vu que la chair est radicalement mauvaise ; mais il se manifesta en traversant les syzygies divines, transformé en Ange parmi les Anges, en homme parmi les hommes. Aux Juifs, il apparut comme Fils ; à Samarie, comme Père ; aux nations, comme Esprit. Partout, il

cherchait sa brebis égarée, sa drachme perdue, son Epinoïa. On l'avait vu souffrir quoique impassible, mourir quoique immortel, ressusciter quoique n'ayant jamais cessé de vivre, sous les traits de Jésus de Nazareth. Mais Jésus n'était qu'une forme passagère.

« Finalement, le libérateur d'Epinoïa, ce fut Simon lui-même. Il rencontra cette intelligence divine prisonnière, sous les traits d'une esclave, aux abords du théâtre de Tyr, laquelle aussi s'appelait Hélène. Son maître la livrait à la prostitution ; Simon le mage en fit sa compagne, et ce jour-là le monde fut racheté. »

Remarquons, en passant, que l'occultisme, dans ses diverses sectes, a la manie persistante de faire revivre la belle Hélène, pour les grandes occasions. Simon le magicien la déclare n'ayant pas cessé d'exister depuis la guerre de Troie, et, de métamorphose en métamorphose, devenir l'esclave prostituée de Tyr, qu'il prend pour épouse. Faust, le magicien allemand, la fait reparaître en fantôme, d'abord ; puis, elle prend corps, et devient également sa compagne. Enfin, quand nous parcourrons plus tard le livre *Apadno*, qui est l'évangile des lucifériens modernes, nous retrouverons encore la belle Hélène, annoncée comme devant se réincarner pour être la mère d'Apollonius Zabah, c'est-à-dire de l'Ante-Christ.

« On peut juger, par cette synthèse doctrinale du système de Simon, quelle devait être sa morale, écrit Mgr Fava. C'est celle des Gnostiques, dont il est le père. Nous les retrouverons sur notre voie, avec les erreurs et les mœurs infâmes du Mage, patriarche de l'hérésie (1).

« Voilà l'homme dont Satan se servit pour combattre le Christianisme naissant. Il précédait saint Pierre en tous lieux, débitait ses élucubrations, en remplissait les esprits, les faisait accepter des uns et repousser par les autres, de manière à déconsidérer par avance la prédication de l'Evangile.

« L'imposteur était déjà à Césarée, quand saint Pierre y arriva.

« Tout rempli de l'Esprit-Saint, notre Apôtre renversa bientôt le vain système du Magicien, montrant à tous sa fausseté et les désordres affreux qu'il autorisait. Les habitants de Césarée, qui s'étaient laissé tromper, reconnurent leur erreur et chassèrent le Samaritain. Ils embrassèrent généreusement la doctrine chrétienne et sa morale, ennemie des passions désordonnées, si bien que, quand saint Pierre les quitta, il put placer à leur tête, comme évêque, Corneille, le centurion.

« Apprenant que le Mage était à Tyr et qu'il y semait de toutes parts

(1) Pour plus de détails, voir l'abbé Darras, qui a traité longuement cette question, sous le titre *Hérésie de Simon le Mage*, en son tome cinquième.

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY LE GÉRANT : F. DELHOMME





Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Elisabeth de Ramphain : elle s'élevait en l'air avec tant d'impétuosité, pendant les exorcismes, que plusieurs personnes parvenaient à peine à la retenir. (Page 844.)

son erreur et ses vices, Pierre se hâta de se rendre dans cette ville opulente, où déjà il avait envoyé trois de ses disciples : Clément, Nicétas et Aquila. Il évangélisa, en passant, Ptolémaïde, et, arrivé à Tyr, il prêcha l'unité de Dieu, la rédemption du monde par Jésus-Christ, seul Sauveur, et il leur dit que les maladies dont ils souffraient alors dans la ville, étaient causées par les démons, dont Simon était le ministre, mais qu'ils seraient guéris, s'ils croyaient en Jésus crucifié et recevaient le baptême. C'est ce qui eut lieu aussitôt, et un très grand nombre de Tyriens

se convertirent à la foi. Pierre y institua une Eglise et un évêque pour la gouverner.

« Au bruit de ces merveilles, Sidon s'était ébranlée, et lorsque saint Pierre y arriva, le Magicien, qui s'y trouvait, prit la fuite avec ses compagnons. L'Apôtre parla et guérit les malades ; à sa voix, un très grand nombre d'habitants firent pénitence et crurent en Jésus-Christ.

« A Béryte, la terre trembla, et lorsque le héraut de Jésus-Christ arriva, le calme se fit, et Simon, qui avait ourdi contre l'Apôtre une trame infernale avec ses compagnons, fut attaqué par le peuple. Couverts de blessures, ils furent expulsés de la ville.

« A Byblis, qu'il évangélisa avec succès, il apprit que celui qui le précédait en tous lieux, Simon, était à Tripoli; il l'y poursuivit. L'Apôtre fut reçu avec enthousiasme, parce que les fidèles de Tyr, de Sidon, de Béryte, de Byblis l'y avaient précédé. Saint Pierre parla, imposa les mains aux malades, et les corps comme les âmes furent guéris. Une foule d'habitants reçurent le baptême, et tandis que le ministre de Jésus triomphait, Simon le magicien, ministre de Satan, profitait des ombres de la nuit pour gagner la Syrie. »

Qu'elle est intéressante, l'histoire de cette pérégrination de saint Pierre, chassant partout devant lui Simon le Mage! et comme elle est utile à rappeler à nos chrétiens dégénérés, qui méprisent les enseignements de l'Église et ne croient plus aux miracles!

Mais nous voici à Rome ; l'empereur régnant est Néron. De l'avis des principaux auteurs ecclésiastiques, Néron était un véritable possédé. Pétri de tous les vices, il s'adonnait, en outre, à la magie. Il n'était pas moins passionné pour cette vaine et trompeuse science, source des plus horribles abominations, que pour son talent de chanter et de jouer de divers instruments, talent qu'il mettait au-dessus de tous les autres et dont il se vantait avec le plus d'extravagance. Cela lui paraissait une belle chose de pouvoir, par le moyen des enchantements, ainsi qu'il se l'imaginait follement, commander même à ses divinités, comme nous l'apprenons de Pline (*Histoire*, livre XXX, second chapitre). Si, pour y parvenir, il fallait égorger des victimes humaines, et, dans leurs entrailles fumantes, chercher les plus secrets mystères de cet art, Néron, le meurtrier de son frère et de sa mère, non seulement n'en devait pas avoir l'horreur, mais il y trouvait ses délices. D'ailleurs, les maîtres les plus habiles et les plus renommés de la secte des Mages ne pouvaient lui manquer.

Quelques efforts que fissent la plupart des empereurs païens pour éloigner de Rome, même par les édits les plus sévères, les Chaldéens et les astrologues, gens adonnés à ces arts exécrables, jamais toutefois, ainsi



que les auteurs païens eux-mêmes l'attestent, ils ne réussirent à délivrer entièrement de cette peste la capitale, où il ne se pouvait qu'ils ne trouvassent de puissants protecteurs. Lors donc que de ce nombre furent les empereurs eux-mêmes, il est facile de concevoir avec quelle ardeur ces imposteurs y vinrent en foule de toutes les parties de l'univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome pour recevoir de la main de César la couronne d'Arménie, y vint avec un grand nombre de mages, soit qu'il fût un de leurs initiés, soit peut-être encore pour faire plaisir à l'empereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

Simon le Mage ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de faire admirer ses prestiges à Rome sous un pareil prince. « Son principal but, écrit l'abbé Rohrbacher, était de discréditer les miracles des apôtres, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, de ramener à lui les regards et l'admiration des peuples, de décrier la doctrine de Jésus-Christ et de ses disciples, et de se faire regarder lui-même comme quelque chose d'au-dessus de l'homme, comme une vertu divine descendue du ciel pour délivrer les hommes de la corruption et les conduire à l'immortalité de la gloire. Plein de ces idées, l'imposteur se vanta un jour de voler en présence de l'empereur et du peuple. Et, comme il tenait saint Pierre pour son capital ennemi, afin de le couvrir de confusion, il voulut qu'on le conduisît par force, pour qu'il fût présent lui-même à ce curieux spectacle et qu'il vît de ses propres yeux la gloire de ce Simon qu'il décriait tant. (*Histoire universelle de l'Église Catholique*, livre XXV.)

Ce combat public entre saint Pierre et le Mage de Gitta est rapporté très explicitement dans les *Constitutions apostoliques*, citées par l'abbé Darras et par Mgr Fava. Le récit fut fait par saint Pierre lui-même à l'auteur, dans une conversation que celui-ci a recueillie et dont l'authenticité n'a jamais été contestée par les écrivains catholiques.

Voici en quels termes s'exprima le chef des apôtres :

« J'avais rencontré Simon à Césarée, et, dans une conférence publique, je l'avais forcé à s'avouer vaincu ; il quitta l'Orient et partit pour l'Italie. A son arrivée à Rome, il recommença sa lutte contre l'Église, ébranla la foi d'un grand nombre de nos frères, et séduisit les païens par son art magique.

« Un jour, il convoqua pour midi la foule dans l'amphithéâtre, et m'y fit entraîner moi-même, promettant de s'envoler dans les airs.

« Tous les regards étaient fixés sur lui. Moi, je priais dans le secret de mon cœur. Déjà, soutenu par les démons, il s'élevait dans les airs.

« — Je monte au ciel, disait-il, et je ferai pleuvoir sur vous les béné-
« dictions ! »



« La multitude éclatait en applaudissements unanimes et le saluait comme une divinité.

« Cependant, le cœur et les mains levés au ciel, je suppliais Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur d'abattre l'orgueil de cet imposteur, de briser la puissance des démons qui séduisaient les hommes pour les entraîner à la mort, de faire précipiter cet impie dans une chute ignominieuse, et de lui rompre les membres, mais en lui conservant la vie.

« Je m'écriai donc, en regardant Simon :

« — Si je suis réellement l'homme de Dieu, le véritable apôtre de Jésus-« Christ, le docteur de la piété sincère, et non un imposteur tel que toi, « misérable Simon, j'ordonne aux puissances du mal, complices de ton « impiété, qui te soutiennent dans ton vol, de t'abandonner à l'instant. « Tombe de ces hauteurs, et viens entendre les railleries de la multitude « séduite par tes prestiges ! »

« J'avais à peine parlé, que Simon, délaissé par les démons, tombait avec fracas dans l'amphithéâtre. Il avait une cuisse fracturée et les doigts des pieds désarticulés.

« — Le Dieu que Pierre annonce est le seul Dieu véritable ! » disait-on dans la foule.

« Dès lors, un grand nombre d'hommes abjurèrent les erreurs de Simon. D'autres, pourtant, véritables fils de perdition, persévérèrent dans cette secte funeste. »

L'abbé Darras ajoute :

« Telle est aussi, croyons-nous, la vérité complète sur la tentative solennelle d'ascension, essayée à Rome par Simon le magicien. Nous disons la tentative solennelle, car elle ne fut pas la seule, et il est certain qu'en d'autres occasions et dans des séances particulières le Mage de Samarie réussit plus d'une fois à faire croire qu'il avait la puissance de se soutenir dans les airs.

« On le vit, rapporte Anastase le Sinaïte, faire marcher des statues ; se précipiter dans les flammes sans en être atteint ; se métamorphoser et prendre la figure d'animaux divers ; faire apparaître, dans les festins, des fantômes et des spectres ; faire mouvoir les meubles d'un appartement, par des esprits invisibles. Il disait qu'il était escorté par une multitude d'ombres, auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. Enfin, il s'envolait dans les airs ; et, un jour, Néron l'ayant fait appeler, il disparut soudain, laissant un fantôme à sa place. (Saint Anastase l'Ancien, livre IX, chap. xx.)

« Suétone raconte en ces termes la chute de Simon : « Un an après « son avènement, Néron fit construire près du champ de Mars un am-« phithéâtre en bois. Il y donna d'abord un combat de gladiateurs, où il

« ne laissa mourir personne, pas même les criminels ; puis, une nauma-
« chie, où des baleines se jouaient dans un immense bassin d'eau de
« mer ; enfin, des jeux pyrrhiques. Là on vit un Icare prendre son
« essor; mais il vint retomber à côté de la loge impériale, qu'il couvrit
« de son sang. » (Suétone, *Néron*, chap. XII.)

Ainsi, voilà plusieurs faits merveilleux, accomplis par un personnage indubitablement l'instrument de l'enfer, qui sont certifiés d'une façon formelle. On pourrait citer encore Arnobe, le célèbre apologiste latin du christianisme, qui eut Lactance pour disciple ; voir l'édition de son traité par l'abbé Migne, *Disputationum adversus gentes libri septem*, chap. II. En outre, Suétone n'est pas le seul auteur païen qui rapporte l'histoire du vol et de la chute publique d'un magicien, laquelle, selon toute évidence, s'applique à Simon et confirme ce que les Pères de l'Église affirment. Cléodème atteste, dans Lucien, qu'après avoir traité lui-même de ridicule et de fabuleux ce qu'on lui racontait en ce genre des magiciens, il avait changé d'opinion, en voyant de ses propres yeux un certain barbare du Nord voler, se promener sur l'eau, marcher à pas lents au milieu des flammes. Dion Chrysostome, philosophe stoïcien et rhéteur grec, contemporain de Trajan, raconte que Néron se fit donner ce spectacle par le Mage, et qu'avant la mésaventure de celui-ci, l'empereur le comblait de caresses et le faisait traiter splendidement à la cour.

Eh bien, je le demande à tout homme impartial, est-ce que le Mage de Gitta n'était pas vraiment un possédé ? D'une part, nous ne trouvons rien qui ressemble à de l'hystérie, dans ce que rapportent de lui ses contemporains ; d'autre part, les actions extraordinaires produites par lui sortent absolument du domaine naturel ; jamais un hypnotiseur n'a montré un sujet, bien et dûment hyetérique, s'élevant dans les airs.

Dans le cas de Simon le Mage, il est de toute évidence que les démons entraient en lui, à son appel, et que, restant invisibles, c'étaient eux qui le soutenaient ; et la prière de saint Pierre fut un véritable exorcisme. Le chef des apôtres chassa les démons, les obligea à sortir du corps de Simon, et le possédé, n'ayant plus à l'instant même les forces surnaturelles diaboliques à son service, retomba immédiatement sur le sol.

Il faut avoir perdu toute foi pour ne pas comprendre une chose si simple.

« Quant à la mort de Simon le Mage, écrit Mgr Fava (tome II, page 337), nous la connaissons par les *Philosophumena*.

« Cet imposteur mourut dans un dernier combat avec saint Pierre, et voici de quelle manière :

« Comme il ne s'était jamais bien guéri des suites de sa chute au cirque romain, il était obligé de s'asseoir, quand il parlait au peuple ; car

il continuait de combattre le christianisme par ses impostures et ses prestiges diaboliques. Saint Pierre ne manquait jamais de le confondre, lorsqu'il le rencontrait. La dernière fois qu'il le vit, ce fut dans la campagne romaine.

« Le Magicien était assis sous un platane, enseignant la foule. Pressé « par les arguments de l'Apôtre et réduit au silence, le Mage, après avoir « tergiversé longtemps, prit le parti d'annoncer qu'il allait se faire enter- « rer vif, et qu'on le verrait ressusciter le troisième jour. Il ordonna « donc à ses disciples de creuser une fosse et de l'envelopper d'un suaire. « On le déposa dans cette tombe; mais il y est resté jusqu'à ce jour, car « Simon n'était point le Christ. » (*Philosophumena*, livre VI, § 20.)

« Évidemment, fait observer Mgr Fava après cette citation, les francs-maçons peuvent réclamer le Magicien de Samarie pour un de leurs ancêtres, *prophète du Rite magique de Misraïm*, associé de Satan et compagnie, pour la destruction du christianisme.

« Nos sectaires modernes sont bien petits auprès de ce Samaritain, comme hommes; mais les démons qui les aident sont toujours les mêmes. Chose étrange ! nous retrouvons, après dix-neuf siècles, Pierre luttant encore avec les fils de Simon le Magicien, que leurs chutes ne corrigent jamais. »

Je laisse de côté d'autres faits aussi caractéristiques de possession, s'étant produits aux premiers siècles de l'Église, — sauf à parler plus loin du cas de Julien l'Apostat, que j'aurai à opposer, comme exemple des prestiges diaboliques, aux cas d'hallucination ressortissant de la médecine, — et je passe sans transition aux faits surnaturels constatés dans la fameuse période dite de l'an 1000.

Le plus grand des maux, la plus aiguë des misères de cette époque, a été, sans contredit, le déchainement des puissances infernales. Quelle fut à ce moment la pensée de Dieu? Nul ne le sait. Mais les faits prouvent surabondamment que le monde sembla alors comme sur le point d'être entièrement bouleversé.

Une croyance était partout répandue; d'après des prophéties, sans doute mal-interprétées, l'opinion presque générale était que le dernier soir de l'an 1000 verrait la destruction de toutes choses, la terre, l'humanité et l'Eglise sombrant dans une catastrophe apocalyptique. On appliquait à l'an 1000 ces paroles de l'Ecriture Sainte : « Quand vous entendrez parler de guerre, prenez garde de ne pas vous troubler; car il faut que toutes ces choses arrivent; mais ce ne sera pas encore la fin... Il y aura des famines, des pestes, des tremblements de terre en divers lieux; il paraîtra des choses effroyables et de grands signes dans le ciel. »

Satan, à qui l'avenir est caché, put croire que le moment était venu pour lui de tenter le grand coup, et il se prépara à l'assaut du ciel en multipliant ses maléfices sur la terre. La suite devait démontrer que le père du mensonge s'était le premier trompé ; il avait pris son désir pour la réalité ; la dernière heure du monde n'était pas encore près de sonner. N'importe, les signes de son audace inouïe en ces circonstances sont certains ; le Maudit agit, pour perdre l'humanité, avec une rage qui n'avait jamais atteint jusqu'alors un pareil degré. Les faits sont là, indéniables, rapportés par les chroniqueurs de l'époque.

A ce sujet, on peut citer, comme formels, les témoignages des contemporains : Abbon de Fleury (*Apologeticum* dans Migne, *Patrol. lat.*, tome CXXXIX, col. 462); Sigebert de Gembloux (*Chronicon*, sur l'an 1000, dans les *Historiens de France;* Cf. Pagi, *ad Baron.*, an 1001); et surtout Raoul Glaber (*Histor.*, livr. III, ch. IV et VI), complétés par Godwel (*Chronic. Hirsaug.*, p. 103) et Tritheim (*Monach. Lemovic.*, dans les *Historiens de France*, tome X, p. 262).

Les phénomènes diaboliques qui se manifestèrent furent si graves, qu'il y eut une véritable panique parmi les chrétiens les plus fidèles ; cela est incontestable. Ainsi, la Société archéologique de Montpellier possède un témoignage peu connu, mais des plus curieux, de cette attente où l'on était dans beaucoup d'endroits, surtout dans le Midi, de la grande catastrophe : c'est une prose avec chant, provenant de l'abbaye d'Aniane, et inspirée par la préoccupation de la fin du monde. Elle a été publiée sous ce titre : *Prose de Montpellier* ou *Chant du dernier jour*, composée pour l'an 1000 en notation neumatique (deuxième édition, par MM. Paulin Blanc et l'abbé Tesson, Paris, 1863; Cf. *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, tome III, 1850). Cette prose est tirée d'un manuscrit de la fin du dixième ou du commencement du onzième siècle ; elle est notée en points superposés, suivant le système de notation du chant dans les manuscrits du neuvième au onzième siècles. La poésie, inspirée de pensées du jugement dernier, en est simple et grandiose ; la mélodie, écrite dans le premier mode du chant grégorien, est d'un caractère expressif. Paroles et musique forment une des plus belles compositions du moyen-âge. Le texte du manuscrit de l'abbaye d'Aniane n'est qu'une copie, où se rencontrent plusieurs fautes dues à l'ignorance ou à la négligence du transcripteur. En voici, à titre de curiosité, la première strophe :

Audi tellus, audi magni maris limbus ;
Audi homo, audi omne quod vivit sub sole :
Veniet, prope est dies iræ supremæ,
Dies invita, dies amara,

Qua cœlum fugiet, sol erubescet,
Luna mutabitur, dies nigrescet,
Sidera suprà terram cadent.
Heu miseri! heu miseri!
Quid, homo, ineptam sequeris lœtitiam?

Pour être tout à fait exact, il convient de dire que tous les catholiques, et notamment bon nombre de supérieurs de communautés religieuses, ne partagèrent point l'erreur. Ainsi, Abbon, avec Richard, abbé du monastère de Fleury, écrivit contre l'opinion « fort accréditée », dit-il lui-même, de la fin du monde. Ce fut aussi pour s'édifier à cet égard que la reine Gerberge, femme de Louis d'Outre-Mer, engagea Adson à écrire sur l'Ante-Christ; mais Adson, loin de donner dans l'erreur populaire, montra à la reine que le temps de l'Ante-Christ était encore fort éloigné et que même le jugement dernier ne suivrait pas de si près la destruction de cet ennemi de Dieu (voir *Historiæ Francorum scriptores*, tome II, Paris, 1636, p. 844, où Duchesne publie la préface du traité d'Adson, lequel avait été jusque-là attribué mal à propos à saint Augustin et à Alcuin par divers éditeurs).

Quoi qu'il en soit, le diable tenta à cette époque un effort formidable, qui se traduisit sur terre par une extraordinaire quantité de ces actes de bouleversement des lois de la nature, dont il est coutumier.

Bien avant la prétendue échéance fatale, il suscita partout des illuminés, vrais hérétiques, venus on ne sait d'où, qui parcouraient les campagnes, vêtus de noir, avec des cornes rouges sur la tête, et qui annonçaient publiquement la prochaine venue de l'Ante-Christ.

Là-dessus, la famine arriva, désolant tout.

Pour les catholiques superficiels qui s'imaginent que les fléaux se produisent par l'effet du pur hasard, cette famine éclatant inopinément sera un incident quelconque de la vie de l'humanité, et non un indice grave. Les vrais croyants, au contraire, ceux qui pensent, avec Mgr Gerbet, que les fléaux ont une cause surnaturelle, dérivant de la volonté de Dieu, et que Dieu, lâchant parfois la bride à Satan, permet qu'il éprouve l'humanité en assouvissant sa rage contre elle, ceux-là comprendront que la terrible famine du dixième siècle était un signe d'une importance extrême. Le diable, autorisé par Dieu à vagabonder en ce temps-là hors de l'enfer, se croyait déjà tout permis.

Naturellement, comme Satan, semblable aux loups, réserve sa plus terrible haine aux pasteurs institués par l'Eternel pour garder les brebis, ce fut dans les monastères, dans les ordres religieux, dans le clergé régulier et séculier, qu'il exerça d'abord ses ravages. Il commença son œuvre criminelle par un scandale inouï qui fit frémir toute la chrétienté.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Madeleine Bavan : on fit déterrer l'aumônier Picard ; on excommunia son cadavre, pour le jeter ensuite à la voirie (Page 845.)

En 936, un jeune moine de Farfa, le plus opulent monastère de Sabine, empoisonne son abbé, s'empare de la crosse et de l'anneau, se marie et marie tous ses moines. La communauté abandonne le couvent, emportant les vases sacrés et les ornements sacerdotaux ; elle bâtit des maisons de plaisance, mène joyeuse vie, organise le brigandage sur les routes, et revient chaque dimanche célébrer, dans son ancienne chapelle, une messe sacrilège.

En 947, le comte de Tusculum, sénateur de Rome, réussit à chasser

l'abbé prévaricateur et démoniaque. Un nouvel abbé, Dagobert, secondé par des moines pieux venus de Cluny, rétablit la règle; mais bientôt il est empoisonné à son tour, et la bacchanale diabolique reprend de plus belle autour de Farfa. Elle dura jusqu'au règne d'Othon III, à la veille de l'an 1000.

Alors, le moine assassin de Dagobert entreprend, on ignore dans quel but, de gravir le mont Gargano, au haut duquel habitaient de dignes religieux, propagateurs de la dévotion à saint Michel. On sait que l'histoire ecclésiastique rapporte trois apparitions principales de l'archange, dont la première eut lieu précisément sur le mont Gargano, en Italie, en l'année 462; en ce temps-là, les habitants de Naples assiégèrent Siponte, ville située dans la Pouille, près de la montagne que je viens de nommer. Saint Michel intervint miraculeusement et défendit la cité. Ce fut donc le mont Gargano que le moine apostat essaya de gravir; il en tenta l'escalade à plusieurs reprises, durant toute une année; chaque fois, il fut repoussé par une force mystérieuse; finalement, il dégringola un jour et disparut dans un précipice.

A cette même époque, on vit reparaître des « clercs errants », vêtus cette fois de rouge, parcourant encore les campagnes, jetant l'effroi dans les monastères, tenant des propos obscènes aux prêtres qu'ils rencontraient, les poursuivant, les injuriant, chantant et célébrant dans les carrefours un office monstrueux, que ces suppôts de l'enfer appelaient « la messe de Bacchus ».

Tout cela, on le voit, n'était pas bien naturel, et il faudrait une forte dose de parti pris, un aveuglement des plus incurables, pour soutenir que de tels événements sont chose très ordinaire, que le diable n'y était pour rien.

Puis, le père du mensonge s'attaqua au Saint-Siège même, en l'enveloppant d'un réseau de noires calomnies. La chaire de Pierre était occupée par Silvestre II (Gerbert), qui appartenait à l'ordre des bénédictins; moine, il avait toujours été irréprochable; pape, il fut un génie, un des pontifes dont l'Église s'honore le plus.

Satan procéda contre lui par les insinuations venimeuses; il se vanta d'avoir Gerbert au nombre de ses adeptes secrets; tous es faux bruits possibles et imaginables étaient répandus dans la chrétienté pour discréditer le successeur du chef des apôtres. On retrouve, dans les chroniques du temps, les traces de cette suspicion sans fondement, où Silvestre II était tenu. Le diable, vaincu par la vertu du Saint-Père, se vengeait en répétant partout qu'il avait été victorieux, et nombre de catholiques croyaient sincèrement que le Souverain Pontife se livrait en cachette aux pratiques de la sorcellerie.

Au siècle suivant, ces faux bruits couraient encore. Le prétexte que le diable avait pris pour calomnier Silvestre était que ce pape était un grand savant. Il a laissé des traités sur l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie; sur la manière de construire un astrolabe, un cadran, un quart de cercle, une sphère; sans compter des traités de rhétorique et de dialectique. Il était surtout fort habile à fabriquer des instruments. Ditmar, évêque de Mersebourg, son contemporain, rapporte que Gerbert était parfaitement versé dans la science astronomique; qu'il surpassa tous les savants de l'époque en plusieurs autres belles connaissances; qu'étant à Magdebourg avec l'empereur Othon III, il construisit une superbe horloge dont il régla le mouvement sur l'étoile polaire, qu'il considérait à travers un tube. Un autre auteur ancien parle avec admiration des orgues hydrauliques, où Gerbert introduisait le vent et le mouvement nécessaires par le moyen de l'eau bouillante. D'après ces vieilles chroniques, il est aisé de comprendre que Silvestre II fut un précurseur des grands inventeurs de notre temps et qu'il trouva, dès le dixième siècle, l'horloge à roues, la lunette astronomique à longue vue et certaines machines à vapeur. Satan, en calomniant ce grand pape, a prouvé sa haine du progrès, de l'humanité se perfectionnant par la science unie à la foi. Silvestre II était si peu un adepte de l'occultisme, il était au contraire si bien le digne chef de l'Église catholique, qu'il est le premier souverain pontife qui ait conçu le projet des croisades pour débarrasser le monde des sectateurs de Mahomet.

Pendant cette longue période qui précède l'an 1000, on voit donc les agissements de l'enfer en toute circonstance. Les œuvres diaboliques, les prestiges se multiplient, dans des proportions effrayantes.

Le moine Raoul Glaber, qui a laissé des chroniques du plus haut intérêt où les historiens ont puisé souvent, fut en butte lui-même, plus d'une fois, aux assauts des mauvais esprits.

La première fois, il fut plus fort que le démon et déjoua sa malice.

Un charlatan vendait, comme reliques de martyrs, des ossements vulgaires, qu'il dérobait dans les cimetières ; il changeait de nom, en même temps que de province, et opérait surtout dans les contrées de la Maurienne et de la Savoie.

Il offrit un jour à saint Guillaume et à plusieurs évêques les fausses reliques de saint Just, pour une église que l'on consacrait à Suse. Il prétendait recevoir chaque nuit la visite d'un ange, qui l'enlevait de son lit, sans que sa femme s'en aperçût. On l'interrogea minutieusement, et l'on constata bientôt que cet homme n'avait rien d'angélique, mais était un ministre du mensonge.

Des personnes dévotes croyaient à l'authenticité de ces reliques ; des

ecclésiastiques, qui avaient été trompés par ce scélérat, les mirent sous la pierre des autels et dans des châsses. La nuit suivante, les moines et les clercs qui veillaient dans l'église, eurent une grosse peur : des figures monstrueuses, des Éthiopiens tout noirs, sortaient de la chapelle où reposaient ces ossements, puis s'enfuirent en ricanant.

Une nuit, au monastère de Saint-Léger, avant matines, Glaber vit, au pied de son lit, un petit monstre noir à forme humaine, le cou grêle, la face maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche énorme, le menton court et effilé, un barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les yeux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides ; il s'agitait, se démenait furieusement. Il saisit le bois du lit et le secoua avec violence, grinçant des dents et répétant :

— Tu ne resteras pas plus longtemps ici !

Glaber s'échappa, plus mort que vif, et courut se réfugier sur les degrés de l'autel de saint Benoît.

A Saint-Bénigne, le même démon se montra à lui dans le dortoir des frères. C'était au petit jour. Il courait en criant :

— Mon bachelier ? où est-il ? où est mon bachelier ?

Mais, cette fois, ce n'était pas lui qu'il cherchait ; il faisait la chasse à un novice nommé Thierri, d'un caractère très léger, qu'il posséda incontinent, et qui le lendemain se sauvait du couvent, jetant le froc aux orties.

La troisième rencontre de Glaber avec le démon eut lieu à l'abbaye de Moutiers, près d'Auxerre. La cloche achevait de sonner matines, et le moine, un peu las, somnolent, tardait à se lever : çà et là, dans le dortoir encore ténébreux, d'autres frères, dont la paresse était, paraît-il, le péché mignon, dormaient très paisiblement, bercés par le son de la cloche. A peine les derniers moines dociles à la règle furent-ils partis, et au moment où Glaber se réveillait, un diable, toujours le même, bondit tout haletant, en haut de l'escalier, et vint s'appuyer au mur de la chambrée monacale, les mains derrière le dos, en criant :

— C'est moi ! c'est moi, qui reste avec ceux qui restent !

Trois jours plus tard, l'un de ces frères trop amis de la couchette s'échappait du couvent, possédé lui-même.

Mais, à cette époque aussi, le diable ne se contentait pas de troubler les couvents et les moines ; il parcourait l'Europe entière, semant partout le désarroi.

Ses artifices furent, comme toujours, d'une invention très variée.

Il entre dans un château, sur les pas d'une femme hérétique, et suivi d'une troupe de diables en robe noire, à faces horribles ; il s'agit de capter l'âme d'un écuyer moribond. Il crie au malade :

— Me connais-tu, Hugo ? Je suis le plus puissant des puissants, le plus riche des riches. Crois-moi, et je t'arracherai à la mort, et tu vivras longtemps.

Puis, il se vanta d'avoir donné le trône pontifical à un moine possédé de lui (c'est ainsi qu'il semait la calomnie contre le grand Silvestre II), la couronne impériale en Occident à Conrad le Salique, en Orient à Michel le Paphlagonien.

Un signe de croix, fait par Hugo expirant, suffit pour chasser la bande infernale, qui s'évanouit avec d'épouvantables grimaces.

Le démon attend les gens sur les ponts, dans le voisinage des monastères. Un paroissien passe-t-il pour se rendre à l'office ; soudain, il voit se dresser en face de lui une tour ; mais, devinant la présence du malin, il se signe, retourne très vite chez lui, et meurt en paix quelques jours plus tard.

Près du château de Joigny, trois années durant, il pleut des pierres de toutes grandeurs dans la maison d'un gentilhomme nommé Arlebaud ; bornes des champs ou des chemins, pierres arrachées à des édifices éloignés, c'est une averse surnaturelle qui ne s'arrête plus, et les blocs tombés du ciel s'amoncellent, sans blesser personne. Pourtant, ce prodige eut des suites mauvaises : plus de trente années de querelles et de meurtres dans la famille du gentilhomme possédé.

Le diable se fait encore, toujours par des prodiges, l'annonciateur de grands malheurs.

Un prêtre qui vivait au château de Tonnerre, s'étant mis à la fenêtre un dimanche soir, avant le souper, vit venir du nord et tourner au couchant une multitude de chevaliers qui semblaient courir au combat. Tout à coup, ils disparurent comme fumée légère, et le bon prêtre, frappé de terreur, se mit à pleurer. Il mourut quelque temps après ; l'année suivante, Henri, fils du roi Robert, assiégea le château et y fit un massacre.

Un dragon de feu paraît au ciel, et, quelques mois plus tard, Robert met la Bourgogne à feu et à sang.

Puis, le diable lui-même parodie la religion ; les phénomènes infernaux se produisent jusque dans une église.

Un jeune moine, d'âme très douce, priant seul, un matin de dimanche, dans l'église rayonnante de soleil, voit entrer au chœur, sans bruit, des clercs vêtus d'aubes blanches et de dalmatiques de pourpre ; un évêque, mître en tête et crosse en main, les précédait ; il monta à l'autel de saint Maurice, martyr, et commença de chanter la messe du jour. Le moine leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient ; ils lui répondirent qu'ils étaient morts pour la défense de la foi catholique, et qu'ils s'en allaient,



à petites journées, au paradis, à travers les champs tout en fleurs. Après le *pater*, l'évêque envoya un de ses diacres au frère pour lui donner le baiser de paix. Le jeune moine se leva pour suivre ces pèlerins bienheureux; mais déjà ils s'étaient évanouis, et l'Église était vide. Cinq mois plus tard, à la suite d'une vision où la Vierge lui avait annoncé sa fin prochaine, le jeune moine mourait à l'heure du soleil couchant.

A Orléans, une nuit, les gardiens de la cathédrale, en ouvrant la porte du clocher vers l'heure des matines, virent se précipiter un loup, qui alla à la corde de la cloche, la prit entre ses dents et sonna l'office à toute volée. A force de cris et de coups, on chassa l'étrange sacristain. Ce prestige était évidemment diabolique; mais, d'autre part, un miracle divin eut lieu dans le même diocèse. Un crucifix pleura, dans une abbaye des environs de la ville. Quelques mois après, il y eut des incendies dans les églises d'Orléans, et de nombreuses maisons de bourgeois brûlèrent aussi.

Des signes se manifestèrent, d'autre part, dans les astres. Une comète qui s'évanouissait à chaque aurore, au premier chant du coq, précéda de quelques jours l'incendie de l'église du Mont-Saint-Michel, fondée par saint Aubert, évêque d'Avranches; la célèbre abbaye fut reconstruite, on le sait, au siècle suivant. De nombreuses éclipses se succédèrent. A plusieurs reprises, la lune parut couverte de larges gouttes de sang, tantôt rouges, tantôt noires.

Pendant ce siècle, et surtout durant la seconde moitié, les cas de possession furent innombrables.

Glaber cite, entre autres, un nommé Leutard, du diocèse de Châlons, qui fut pénétré par un essaim d'abeilles diaboliques, lesquelles lui entraient par le bas du corps et lui sortaient par la bouche; après l'avoir ainsi traversé intérieurement, elles l'enveloppaient à l'extérieur, le piquaient, lui parlaient et lui donnaient des ordres. Leutard, se déclarant prophète, se rendait alors dans les églises, brisait les crucifix, et proclamait qu'il agissait ainsi par révélation. Après avoir causé de grands scandales, il finit par se précipiter un jour dans un puits.

Mais si le diable se livrait à de pareils excès, Dieu, pour donner espoir à l'humanité, pour l'éclairer et lui montrer qu'il ne l'abandonnait pas, suscita un grand nombre de saints en ce terrible siècle : saint Udalric; saint Adalbéron, évêque d'Augsbourg; sainte Wiborade; saint Hugues; sainte Mathilde, reine; saint Gennade, d'Astorga; saint Pélage, martyr de Cordoue; saint Méginrade, d'Einsielden; saint Jean de Vandières; saint Guibert, de Gembloux; saint Kadroé; saint Mapcalan; saint Foranna; saint Gérard, de Brogne; saint Gauzelin et saint Gérard, de Toul; le bienheureux Bernon, fondateur de Cluny; saint Odon, de Can-

torbéry; saint Wenceslas, duc de Bohême; saint Brunon, archevêque de Cologne; saint Aimard et saint Mayeul, de Cluny; saint Luc le Jeune; saint Paul de Latre; sainte Adélaïde, reine; saint Adalbert, archevêque de Magdebourg, apôtre des Slaves; saint Nicon Métanoïte; saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne; saint Jean de Parme; saint Bernard, de Menthon, qui a laissé son nom à deux célèbres sommets des Alpes; saint Ethelwold, de Winchester, et saint Oswald, de Worchester; saint Edouard, roi d'Angleterre, et sa sœur sainte Edith; saint Rudesinde, évêque de Dume, en Espagne, et sa parente sainte Segnorine, abbesse de Baste; saint Nil, de Calabre; saint Romuald; saint Bernard, évêque de Hildesheim; saint Etienne, duc et apôtre de Hongrie; saint Henri, empereur et roi de Germanie, et sa femme sainte Cunégonde; saint Héribert, de Cologne; saint Olaüs, roi de Norvège; saint Sifride, apôtre de la Suède; saint Froïlan, évêque de Léon; saint Attilan, évêque de Zamora; et tant d'autres encore, sans oublier surtout saint Dunstan, le grand saint d'Angleterre, si célèbre par ses miracles.

Puisque j'en suis au chapitre de la possession, il est juste de dire quelques mots de saint Paul, de Latre, qui a délivré beaucoup de possédés. Ce saint fut d'abord ermite ; il habitait, en Grèce, une caverne au sommet d'un pic élevé et escarpé, le mont de Latre. Bientôt, des religieux, ardents aux austérités, vinrent se joindre à lui, dans d'autres grottes du même pic, et c'est ainsi que se créa, sous le nom de « la laure de Latre », un monastère tout en cavernes, en guise de cellules; la plus belle grotte fut la chapelle, sous le vocable de Saint-Michel.

Saint Paul se mortifiait à un tel point, qu'on ne le vit jamais se coucher pour dormir ; il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre un bloc de pierre. Il faisait la cuisine pour ses compagnons, et l'aspect du feu lui faisait alors verser d'abondantes larmes ; car il ne pouvait s'empêcher, en cette circonstance, de songer aux flammes éternelles de l'enfer, où souffrent et blasphèment tant d'âmes qui auraient pu, au contraire, s'assurer par une vie pieuse les joies sans fin du royaume de Dieu. Quant à lui, il ne se nourrissait qu'avec de l'huile de lampe, et encore prenait-il la plus mauvaise huile, celle qui restait au fond des récipients, encrassée et mêlée aux bouts de mèches brûlées.

Tant de sainteté valut à Paul le don des miracles. Il voyait son bon ange auprès de lui ; les bêtes féroces venaient lui tenir compagnie, sans lui faire aucun mal ; lorsqu'il disait la messe, au moment où il communiait, tout le haut de la montagne était secoué par un tremblement de terre, et les roches se mettaient en mouvement, sans blesser cependant ni les moines ni les pèlerins. Un jour que la communauté manquait de vivres, il se mit en prières, et aussitôt on vit arriver, escaladant le pic,

des mulets agiles, chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et de quantité d'autres provisions.

Il avait une telle affection pour l'aumône, qu'il donnait tout, jusqu'à sa part de nourriture et ses habits ; enfin, il voulut une fois se faire vendre comme esclave en pays inconnu, pour donner le prix aux pauvres.

Il mourut le 15 décembre 956.

« Un des moines du mont de Latre, rapporte Fleury (livre 55), ayant été délivré à son tombeau du démon qui le possédait, Siméon (successeur de Paul à la direction de la communauté), indigné du tumulte qu'il avait causé dans l'église, s'approcha du tombeau du saint et lui dit, comme s'il eut été vivant : « Est-ce donc là votre aversion pour la gloire humaine ? « est-ce là votre amour pour la solitude et la tranquillité ?... Vous allez « nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli « d'hommes, de femmes et d'enfants ; et quelle liberté après cela, quel « repos aurons-nous ?... Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos « miracles, faites-le nous savoir promptement. Nous vous descendrons « de la montagne, et nous vous laisserons en bas faire ce qu'il vous « plaira. »

« Depuis cette remontrance, le saint ne guérit plus en public aucun possédé. »

Quant à saint Dunstan, ses miracles sont renommés dans tout l'univers catholique, et ils doivent être donnés à méditer à nos chrétiens de la décadence, qui ne croient plus au surnaturel.

Il suffit d'ouvrir les *Acta Sanctorum,* de relire la *Légende dorée*, de l'archevêque Jacques de Voragine, pour être transporté d'enthousiasme en parcourant ces pages, pleines de vérité et de foi. Ainsi, saint Dunstan possédait une harpe, qu'il accrochait parfois contre la muraille de sa chambre; aussitôt, cette harpe jouait, toute seule, des airs mélodieux, et, en même temps, on entendait des voix célestes qui chantaient des cantiques.

Les sceptiques diront, irrévérencieusement, qu'il y avait là quelque supercherie; c'est leur rôle. Mais ce miracle est un de ceux à raison desquels l'archevêque de Cantorbéry a été canonisé ; les catholiques doivent s'incliner devant la décision de l'Église, car l'Église ne se trompe pas.

Saint Dunstan reconnaissait, rien qu'en les regardant une seconde, les gens qui avaient commis un crime. Par l'effet d'une courte prière, il arrêtait, à distance, les chevaux emportés, même s'ils étaient arrivés au bord d'un précipice. Il parlait aux oiseaux, aux poissons, qui lui répondaient. Avec la permission de Dieu, il montait dans l'espace, comme fit Simon le Magicien ; mais lui, il était soutenu par les anges ; aussi, pou-



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Abel Delarue ; le démon Rigoux transporta au sabbat Delarue et son patron, maître Pierre. (Page 818.)

vait-il planer sans danger au milieu des airs, et jamais il ne fit une chute, en redescendant sur terre. Un jour qu'il était sur une plage, en Angleterre, il conçut la pensée d'aller prêcher en Bretagne : aucun navire ne se trouvait là ; le saint fit un signe à une petite montagne voisine ; celle-ci se déplaça ; Dunstan s'assit au sommet ; la montagne se mit alors à voguer en pleine mer et débarqua l'homme de Dieu à Saint-Malo ; après quoi, la montagne se retira, en faisant au saint une révérence.

Voilà des faits, qui prouvent le surnaturel, des faits qui repoussent

toute présomption de supercherie. Est-ce que jamais un magnétiseur a pu arrêter, sans le toucher, un cheval emporté? est-ce que jamais un hystérique a pu tenir une conversation, en langue humaine, avec des oiseaux et des poissons? monter et planer dans l'espace? déplacer une montagne pour s'en servir comme d'un navire? Il faut vraiment avoir des coquilles collées sur les yeux pour ne pas voir le surnaturel.

Les matérialistes, qui n'ont aucun respect des choses saintes, nient carrément ces prodiges; c'est plus commode. Quant aux catholiques superficiels, ils n'aiment pas qu'on leur en parle; cela les gêne; ils haussent les épaules, d'un air supérieur. « C'est bon pour les vieilles femmes, ces histoires! » murmurent-ils. A leur avis, « la religion gagnerait à se débarrasser des miracles; » j'en connais qui osent s'exprimer ainsi, et qui vont à la messe, pourtant. Alors, je me le demande, que vont-ils faire à l'église? le saint-sacrifice n'est-il pas le renouvellement quotidien du plus grand des miracles? n'est-il pas la permanente proclamation divine du surnaturel?... Et si un prêtre ne croit plus au diable, il est bien près de ne plus croire à Dieu; si le scepticisme envahit l'âme d'un prêtre, dans quel état d'esprit flottant sera-t-il au moment où il consacre l'hostie?...

Repoussons ces pensées; elles font frémir. Disons-nous bien, au contraire, que Dieu veille sur son Église et qu'il pardonne le doute, et même pis, dès que le coupable sait se ressaisir, dès que le sceptique redevient croyant.

A ce propos, rien n'est plus consolant que l'histoire de saint Théophile, racontée par la nonne Roswith, religieuse de Gandersheim et poète du dixième siècle.

Théophile était économe de l'église d'Adana, en Cilicie. Exact, pieux, charitable, il était chéri de tout le monde, particulièrement de son évêque, qui avait eu en lui la plus grande confiance. L'évêque étant mort, Théophile fut choisi d'une voix unanime pour lui succéder; il protesta de son indignité, disant que ce lui était assez d'être économe de l'église. On le porta malgré lui aux pieds du métropolitain qui devait le consacrer; mais, prosterné sur le pavé, il continuait à se dire indigne d'un tel honneur et à le refuser absolument. Le métropolitain, voyant son obstination, en nomma un autre.

Quelque temps après, le nouvel évêque ôta la charge d'économe à Théophile, qui se retira chez lui et continua de s'appliquer aux bonnes œuvres. Mais cela ne dura guère. Le même tentateur qui perdit un apôtre fit naître dans son cœur le regret d'avoir été dépouillé de sa charge et le désir de la recouvrer. Cette passion alla bientôt si loin qu'elle le fit recourir à des maléfices.

Or, il y avait dans la même ville un juif, adonné aux opérations diaboliques, et qui avait déjà perdu plusieurs chrétiens. Théophile alla le trouver de nuit, pour réclamer son intervention. Le juif lui recommanda de venir la nuit suivante, à la même heure, afin de le présenter à son maître.

A l'heure convenue, le juif conduisit Théophile dans un cirque, où se donnaient les spectacles pendant le jour, et il lui dit :

— Quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, ne vous épouvantez pas; mais surtout ne faites pas le signe de la croix.

Théophile l'ayant promis, ils virent aussitôt le prince des ténèbres, assis au milieu d'une cour nombreuse qui l'acclamait.

Le juif exposa l'affaire. Satan répondit que, si Théophile voulait être son serviteur, il lui rendrait sa place avec plus de crédit qu'auparavant. Théophile répliqua qu'il était prêt à tout, pourvu qu'on vînt à son aide; et il se mit à baiser les pieds du prince infernal, qui ajouta :

— Théophile obtiendra tout, pourvu qu'il renie le Fils de Marie, et Marie elle-même, et qu'il le fasse par écrit.

Alors, Satan entra dans Théophile et dit par sa bouche :

— Je renie le Christ et sa Mère.

Après quoi, Théophile fit de cette déclaration une cédule, qu'il scella de son anneau.

Dès le lendemain, l'évêque rendit la place d'économe à Théophile, qui pendant quelque temps, en eut bien de la joie.

Mais enfin, Dieu, en considération de ses bonnes œuvres passées, eut pitié de lui et fit naître le repentir dans son cœur. Rentré en lui-même et considérant l'abîme où il s'était précipité, Théophile ne fit plus que gémir, que verser des larmes, que jeûner et prier. Il eut recours à la Sainte Vierge et passa quarante jours consécutifs à prier, à jeûner et à pleurer dans son église.

Au bout de ce temps, la Mère du Sauveur lui apparut, lui reprocha son crime, et ajouta « que pour l'injure qu'il lui avait faite à elle-même, il pourrait facilement en obtenir le pardon, tant elle aimait les chrétiens, surtout ceux qui recourent à elle avec une dévotion sincère; mais que, pour l'injure faite à son Fils, il fallait une grande pénitence ».

Théophile répondit qu'il espérait la faire, à l'exemple de tant de pécheurs qui avaient obtenu miséricorde.

La Mère de Dieu lui dit de faire alors une profession de foi sur la divinité et l'incarnation du Christ; après quoi, elle dit : « A cause du baptême que vous avez reçu par mon Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et à cause de l'extrême compassion que j'ai pour vous autres chrétiens, croyant à ta sincérité, je vais le supplier à genoux pour toi, afin qu'il te reçoive. »

Théophile passa trois jours dans la même église, à prier, à jeûner, à répandre des larmes, prosterné sur le pavé. La Mère de miséricorde lui apparut une seconde fois, avec un visage respirant la bienveillance et la joie, et lui dit : « Le Seigneur a reçu tes larmes et a exaucé tes prières, à cause de moi, pourvu que tu persévères dans ces sentiments jusqu'à la mort. » Théophile le promit, mais la supplia de faire en sorte qu'il récupérât cette fatale cédule d'apostasie.

Il passa dans les larmes et les prières trois autres jours, après lesquels la sainte Vierge Marie lui apparut en songe, et, à son réveil, il trouva sur sa poitrine ce funeste papier avec le sceau; il en eut une si grande joie qu'il trembla de tous ses membres.

Le lendemain, qui était un dimanche, tout le monde étant à l'église pour la messe solennelle, Théophile, après la lecture de l'Évangile, se prosterna aux pieds de l'évêque, raconta tout haut l'histoire de sa chute et de son pardon, et remit à l'évêque l'horrible billet, qui fut lu devant tout le monde et ensuite brûlé.

Après la messe, il alla de nouveau dans l'église de la Sainte Vierge pour la remercier. Ayant pris quelque nourriture, il tomba malade, distribua tous ses biens aux pauvres, dit adieu aux frères et mourut saintement le troisième jour.

C'est de quoi son disciple et biographe, Eutychien, assure avoir été témoin oculaire (*Acta Sanctorum*, 4 février); et c'est ce que la religieuse-poète Roswith a mis en fort beaux vers latins, ainsi que Marbode, évêque de Rennes. L'histoire de saint Théophile est citée par saint Bernard, par saint Bonaventure et dans plusieurs hymnes anciens. Son authenticité est donc indiscutable.

En ce fameux dixième siècle, et de plus en plus au fur et à mesure que l'on approchait de l'an 1000, les forces de la nature furent bouleversées partout. La maladie et la famine sévirent à un degré effrayant.

C'est, par exemple, le « mal des ardents », qui brûle les membres et les détache du corps; en une seule nuit, il a dévoré le malade.

La première apparition de ce fléau diabolique a lieu en l'année 945; on la voit mentionnée dans la chronique de Frodoard.

Glaber décrit une nouvelle invasion du mal en 993. La médecine se déclare impuissante à combattre cette maladie et n'en peut découvrir les causes. C'est un mal subit, absolument incompréhensible. Un feu caché se produit tout à coup dans un membre et, en vingt-quatre heures, souvent moins, le sépare du corps. Plusieurs personnes atteintes furent ainsi privées d'une partie de leurs membres.

En 994, l'horrible épidémie fauche 40,000 personnes dans l'Aquitaine, le Périgord et le Limousin. C'est de l'histoire, cela. Les bras, les pieds,

le visage même étaient le siège du mal, qui s'annonçait par un vif sentiment de froid suivi de chaleur, puis par du délire, de la prostration, de violentes douleurs à la tête et aux reins, pour continuer par des abcès subits de l'aine et de l'aisselle, pour finir enfin par la gangrène des extrémités principalement. Les auteurs du temps ajoutent que les membres devenaient noirs comme du charbon et se détachaient du corps ; puis la plaie se fermait rapidement, et les malheureux mutilés revenaient à une parfaite santé.

La famine éclate à son tour, épouvantable et terrible comme jamais. On mange les bêtes immondes et les reptiles; on touche même à la chair des morts. Cette calamité inouïe dure trois ans. Les peuples meurent de faim en Orient, en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre.

Durant trois années, la pluie tombe avec tant d'abondance et de continuité, qu'il n'est plus possible de semer ou de moissonner. On sème du blé, du maïs, du riz, de l'orge, de la graine de carottes, d'épinards, des haricots, des petits pois, en un mot, tout ce qui est nécessaire à l'alimentation ; c'est de l'ivraie qui pousse, ce sont des herbes de marécages. Dans les localités où le diable agit le moins vigoureusement contre l'humanité, une mesure de blé jetée en terre rapporte à peine une poignée de grains. Les riches et les bourgeois affamés pâtirent comme les pauvres.

Quand on eut mangé les bêtes et les oiseaux, les herbes des ruisseaux, les racines des arbres, l'argile mêlée au son, on s'en prit aux cadavres; mais c'était en vain, la faim de plus en plus dévorante ne trouvait pas à se satisfaire.

Le voyageur était assailli sur le chemin par des cannibales ; les misérables, qui fuyaient leur province, croyant trouver ailleurs de quoi vivre, étaient, s'ils demandaient abri dans quelque maison isolée, assassinés la nuit par leurs hôtes. Des enfants furent attirés dans les bois par l'offre d'un fruit ou d'un œuf et dévorés. Un homme apporta, au marché de Tournon, de la chair humaine, cuite et préparée comme de la viande de pourceau ; il fut arrêté, garrotté et brûlé. Un autre alla déterrer pendant la nuit cette chair qu'on avait enfouie ; il la mangéa et fut brûlé à son tour.

Dans la forêt de Mâcon, près d'une église dédiée à saint Jean, perdue au fond des halliers, un assassin avait construit une cabane où il égorgeait les pèlerins. Un jour, un voyageur, accompagné de sa femme, entre dans la cabane pour s'y reposer ; il aperçoit, dans un coin, des têtes d'hommes, de femmes et d'enfants ; il se lève pour fuir, mais l'hôte l'arrête et veut le tuer. La crainte de la mort double alors les forces du malheureux ; il se sauve, avec sa femme, et dénonce sa découverte au

comte et au peuple. On envoie des soldats à la cabane sanglante : ils y comptent quarante-huit têtes humaines. L'assassin est traîné à la ville, attaché à une poutre de grenier, et brûlé vif.

Les affamés mouraient en poussant un cri très faible, comme la plainte d'un oiseau qui expire. On enterrait dans les carrefours des villes, dans les fossés des champs ; puis, les morts devenant trop nombreux, on abandonna les cadavres par monceaux, et alors les bandes de loups accoururent pour s'en repaître.

Tout ce qui se passait en ce temps effroyable n'est-il pas réellement et sûrement démoniaque?... D'autre part, nous l'avons dit, Dieu soutenait la confiance des fidèles par ses saints, qui, très nombreux à cette époque, multipliaient les miracles. Malgré tout, Satan ne désarmait pas.

Et que l'on ne dise pas, de ce tableau rétrospectif que je viens de tracer, qu'il était inutile, que j'écris des pages pour remplir n'importe comment cet ouvrage. Non; je ne perds pas de vue ce que j'ai à dire encore de l'action du diable au dix-neuvième siècle, et ces horreurs de l'an 1000 étaient nécessaires à rappeler.

En effet, nous sommes arrivés à un temps où des signes précurseurs de quelque grande catastrophe se manifestent déjà. Si nous basons nos calculs sur la prophétie de saint Malachie (relative à la succession des papes), il paraît certain que nous ne verrons pas le cataclysme, et nos enfants non plus. Mais, dès cette heure, la recrudescence des haines infernales contre le nom chrétien est visible, nettement visible, pour tout observateur intelligent.

C'est pourquoi il était utile de remettre en lumière ces faits historiques du dixième siècle, pour bien montrer à quels excès Satan se livre dès que Dieu permet que sa chaîne s'allonge. Et, quand on considérera, avec attention, en comparant dans un esprit calme, sans parti-pris, l'état surnaturel du monde bouleversé aux approches de l'an 1000 avec les symptômes de plus en plus étranges et répétés du merveilleux diabolique à notre époque, plus d'un lecteur, j'en suis certain, sera frappé.

Ainsi, le « mal des ardents » a déjà fait quelques réapparitions, au cours de la seconde moitié de ce siècle-ci, notamment en Sologne et dans le Dauphiné, pour la France, et aussi en Suisse et en Italie; quelque nouvelle épidémie semble couver, comme un feu inconnu sous la cendre.

Voici encore un rapprochement que le lecteur fera de lui-même : le gnosticisme perfectionné par le manichéisme nous étreint secrètement dans ses tentacules de pieuvre, depuis le jour où, sous les auspices de Cadorna, le grand-maître officiel Frapolli et le grand-maître secret Mazzini installaient la franc-maçonnerie à Rome même, la Papauté étant dé-

pouillée du pouvoir temporel, et où, en même temps, à la même minute, le grand-maître dogmatique de l'occultisme, Albert Pike, vicaire de Lucifer, proclamait à Charleston que le vrai Palladisme était désormais fondé.

Eh bien, pour mieux comparer les deux époques, lisez, sans en sauter une ligne, cet épisode de l'histoire du manichéo-gnosticisme au dixième siècle. Je prends ce récit textuellement dans Rohrbacher (*Histoire universelle de l'Église catholique*, tome VI, pages 5 et suivantes), pour ne pas être taxé d'avoir donné libre cours à mon imagination.

Une femme, venue d'Italie, avait formé à Orléans une société secrète, où l'on professait les erreurs les plus monstrueuses des manichéens et des gnostiques. Cette femme artificieuse s'attacha d'abord aux principaux du clergé par une apparence hypocrite de piété, et elle fit semblant de les prendre pour ses directeurs ; mais, quand elle eut gagné leur confiance en leur donnant la sienne, elle commença elle-même à les diriger, s'appliquant à corrompre les cœurs pour séduire les esprits ; et elle ne réussit que trop.

Depuis plusieurs années, donc, les principaux du clergé étaient infectés des erreurs les plus absurdes et adonnés aux pratiques les plus infâmes du manichéisme, et rien n'en paraissait au dehors, lorsque la Providence permit que ce mystère d'iniquité fût dévoilé de la manière suivante.

Un seigneur normand, nommé Arefaste, de la famille des ducs de Normandie, avait chez lui un clerc nommé Herbert, qui était allé achever ses études à Orléans ; mais, au lieu de la vérité qu'il y cherchait, il y suça le plus subtil poison de l'erreur. Deux ecclésiastiques d'Orléans, Étienne et Lisoie, auxquels il eut le malheur de s'attacher, lui eurent bientôt inspiré les pernicieux sentiments qu'ils avaient. Lisoie était chanoine de Sainte-Croix, qui est la cathédrale ; Étienne, qu'on appelait aussi Herbert, présidait à l'école d'un monastère. Le clerc normand, séduit par la réputation de ces deux hérétiques, devint un des plus entêtés de leurs disciples. De retour en Normandie, il tâcha adroitement de gagner son maître à la secte.

Arefaste était homme de probité, de bon conseil, et éloquent ; par cette raison, il avait été souvent employé dans des négociations auprès du roi de France et des autres seigneurs. Ayant donc aperçu l'erreur de son clerc, il en avertit Richard, duc de Normandie, et le pria d'écrire au roi Robert, pour lui découvrir le mal caché dans son royaume, avant qu'il fît plus de progrès, et pour l'exhorter à donner à Arefaste lui-même le secours nécessaire afin d'y remédier.

Le roi, surpris d'une si étrange nouvelle, manda qu'Arefaste se rendît



à Orléans avec Herbert, son clerc, lui promettant toute sorte d'assistance.

Arefaste se mit en chemin, suivant l'ordre du roi, et, passant à Chartres, il voulut consulter sur cette affaire l'évêque Fulbert, célèbre pour sa doctrine ; mais il apprit qu'il était allé à Rome, par dévotion. Il s'adressa alors au trésorier de l'église de Chartres, nommé Evrard, homme sage ; et, lui ayant découvert le sujet de son voyage, il lui demanda conseil sur les moyens de combattre ces hérétiques et de se garantir de leurs artifices. Evrard lui conseilla d'aller tous les matins à l'église faire sa prière, pour implorer le secours de Dieu et se fortifier par la sainte communion, puis, ayant fait le signe de la croix, d'aller trouver ces hérétiques, de les écouter sans les contredire en rien, et de faire semblant d'être leur disciple.

Quand Arefaste fut arrivé à Orléans, il pratiqua de point en point tout ce qu'Evrard lui avait conseillé, et dans la maison de ces nouveaux maîtres, auprès desquels il fut introduit par son clerc, il se tenait assis le dernier, comme le moindre de leurs disciples.

D'abord, ils lui donnèrent des exemples et des comparaisons tirés de l'Écriture, et ils l'exhortaient à rejeter la mauvaise doctrine qu'il avait crue jusqu'alors, pour recevoir la leur, comme venant du Saint-Esprit. Le voyant qui rendait grâces à Dieu de tout ce qu'il lui disaient, ils crurent l'avoir gagné et commencèrent à lui découvrir leur doctrine, sans l'envelopper comme auparavant d'expressions de l'Écriture.

Ils traitaient donc de rêveries tout ce qu'on lit dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, touchant la Trinité et la création du monde, disant que le ciel et la terre avait toujours été comme nous les voyons, sans avoir ni auteur ni commencement. Ils niaient que Jésus-Christ fût né de la Vierge Marie, qu'il eût souffert pour les hommes, qu'il eût véritablement été mis dans le sépulcre, ni qu'il fût ressuscité. Ils disaient encore que le baptême n'effaçait point les péchés ; que le corps et le sang de Jésus-Christ ne se faisaient point par la consécration du prêtre ; qu'il était inutile de prier les saints, soit martyrs, soit confesseurs ; enfin, que les œuvres de piété étaient un travail inutile, dont il n'y avait aucune récompense à espérer, ni aucune peine à craindre pour les voluptés les plus criminelles. Ils condamnaient le mariage et défendaient de manger de la chair.

Arefaste leur demanda alors en quoi donc il devait mettre sa confiance, puisqu'ils lui défendaient de croire la passion de Jésus-Christ et l'efficacité des sacrements de baptême et d'eucharistie.

Ils lui répondirent :

— Vous avez été jusqu'ici dans l'abîme de l'erreur avec les ignorants,



Urbain Grandier.

D'après une gravure du dix-septième siècle.

et vous venez d'ouvrir les yeux de l'esprit à la lumière de la vérité. Nous vous ouvrirons la porte du salut, et, quand vous y serez entré, vous serez purifié de tous vos péchés par l'imposition des mains, et vous serez rempli des dons du Saint-Esprit, qui vous fera pénétrer la profondeur des Écritures. Ensuite, étant nourri d'une viande céleste, vous verrez souvent avec nous les anges, et, par le secours de ces visions, vous pourrez en un moment vous transporter où il vous plaira, et vous ne manquerez jamais de rien, parce que Dieu sera toujours avec vous.

Ce qu'ils appelaient la *viande céleste* se faisait de cette manière. Ils s'assemblaient, hommes et femmes, certaines nuits, dans une maison marquée, chacun une lampe à la main, et récitaient les noms des démons, en forme de litanies, jusqu'à ce qu'ils vissent un démon descendre tout d'un coup au milieu d'eux, sous la forme d'une petite bête. Aussitôt ils éteignaient toutes les lumières, et la débauche alors se donnait libre cours, au hasard. Un enfant né dans ces circonstances était, huit jours après sa naissance, apporté au milieu d'eux, mis dans un grand feu et réduit en cendre. Ils recueillaient cette cendre et la gardaient avec autant de vénération que les chrétiens gardent le corps de Jésus-Christ pour le viatique des malades. Cette cendre, disaient-ils, avait une telle vertu, qu'il était presque impossible de convertir quiconque en avait avalé, pour peu que ce fût.

Sur les avis d'Arefaste, le roi Robert et la reine Constance se rendirent à Orléans, avec plusieurs évêques, entre autres Léothéric de Sens, et, le lendemain, on se saisit de tous les hérétiques dans la maison où ils étaient assemblés, et on les amena en l'église cathédrale de Sainte-Croix, devant le roi, les évêques et tout le clergé.

Arefaste fut amené avec eux comme prisonnier, et prenant le premier la parole, il dit au roi :

— Seigneur, je suis vassal du duc de Normandie, qui est le vôtre, et c'est sans sujet qu'on me tient enchaîné devant vous.

Le roi lui répondit :

— Dites-nous pourquoi vous êtes venu ici, afin que nous voyions s'il faut vous garder ou vous renvoyer comme innocent.

Arefaste répondit :

— Ayant ouï parler de la science et de la piété de ceux que vous voyez ici avec moi dans les fers, je suis venu en cette ville pour profiter de leurs instructions. C'est aux évêques qui sont assis avec vous à voir si, en cela, je suis coupable.

Les évêques dirent :

— Si vous nous expliquez ce que vous avez entendu de ces gens-ci touchant la religion, nous en jugerons facilement.

Arefaste répondit :

— Commandez-leur, le roi et vous, de dire eux-mêmes en votre présence ce qu'ils m'ont enseigné.

Le roi et les évêques le leur ordonnèrent; mais les hérétiques ne voulaient point s'expliquer : ils disaient autre chose que ce qu'on leur demandait; ils n'entraient point dans le fond de leur doctrine, et plus on les pressait, plus ils employaient d'artifices pour échapper.

Alors, Arefaste, voyant qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps et à couvrir leurs erreurs de belles paroles, leur dit :

— J'ai cru avoir des maîtres qui enseignaient la vérité et non pas l'erreur, vu l'assurance avec laquelle vous me proposiez cette doctrine, que vous nommiez « salutaire », soutenant que vous n'y renonceriez jamais par la crainte des tourments ni de la mort même, et je vois maintenant que vous n'osez l'avouer, et que vous ne vous mettez pas en peine du péril où vous me laissez. Il faut obéir au roi et aux évêques, afin que je sache ce que je dois rejeter. Vous m'avez enseigné que, par le baptême, on ne pouvait obtenir la rémission des péchés; que Jésus-Christ n'était point né de la Vierge, n'avait ni souffert pour les hommes, ni été enseveli, ni ressuscité, et que le pain et le vin, qui, étant mis sur l'autel par les mains des prêtres, deviennent le sacrement par l'opération du Saint-Esprit, ne pouvaient être changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

Après qu'Arefaste eut ainsi parlé, Guérin, évêque de Beauvais, s'adressa à Etienne et à Lisoie, comme aux docteurs des autres, et leur demanda si c'était là leur croyance.

Ils déclarèrent hardiment qu'ils croyaient ainsi et depuis longtemps, « et nous nous attendons, ajoutèrent-ils, à ce que vous et tous les autres embrassiez cette doctrine, qui est la pure vérité. »

L'évêque leur dit :

— Jésus-Christ a voulu naître de la Vierge, parce qu'il l'a pu, et il a voulu souffrir en son humanité pour notre salut, afin de ressusciter par la vertu de sa divinité et nous montrer que nous ressusciterons aussi.

Ils répondirent :

— Nous n'y étions pas présents, et nous ne pouvons croire que cela soit vrai.

L'évêque de Beauvais leur dit :

— Croyez-vous avoir eu un père et une mère?

Ils en convinrent, et il reprit :

— Si vous croyez être nés de vos parents, lorsque vous n'étiez pas, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le Dieu engendré de Dieu, sans mère, avant tous les siècles, soit né d'une Vierge, à la fin des temps, par l'opération du Saint-Esprit?

Ils répondirent :

— Ce qui répugne à la nature ne s'accorde point avec la création.

L'évêque reprit :

— Avant que rien se fit par nature, ne croyez-vous pas que Dieu le Père a fait tout de rien par son Fils?

Ils répondirent :

— Vous pouvez dire ces contes à ceux qui ont des pensées terrestres et qui croient les inventions des hommes charnels, écrites sur la peau des animaux. Pour nous, qui avons une loi écrite par le Saint-Esprit dans



l'homme intérieur, et qui n'avons d'autres sentiments que ceux que nous avons appris de Dieu même, c'est en vain que vous nous parlez ainsi. Finissez, et faites de nous ce que vous voudrez.

On disputa contre eux depuis la première heure du jour jusqu'à trois heures après midi, et l'on fit tous les efforts possibles pour les tirer de leur erreur.

Comme on les vit endurcis, on leur déclara que, s'ils ne changeaient, ils seraient aussitôt brûlés par ordre du roi et du consentement de tout le peuple. Ils dirent qu'ils ne craignaient rien et qu'ils sortiraient du feu sans aucun mal; ils se moquaient même de ceux qui voulaient les convertir.

Alors, on les fit vêtir chacun des ornements de son ordre, et aussitôt les évêques les déposèrent.

La reine Constance, par ordre du roi, se tenait à la porte de l'église, de peur que le peuple ne se jetât dedans pour les tuer; mais quand, au moment où on les faisait sortir, elle aperçut Etienne, qui avait été son confesseur, elle en fut si indignée, qu'elle lui creva un œil, d'une baguette qu'elle tenait à la main.

On les conduisit hors de la ville, sous une cabane où l'on avait allumé un grand feu. Ils y allaient gaîment, disant qu'ils ne désiraient autre chose. De treize qu'ils étaient, il n'y eut qu'un clerc et une religieuse qui se convertirent; les autres furent brûlés, avec la poudre abominable dont il a été parlé.

Quand ils commencèrent à sentir le feu, ils se mirent à crier qu'ils avaient été trompés et qu'ils avaient eu mauvaise compréhension de Dieu, Seigneur de l'univers. Quelques-uns des assistants, touchés de leurs cris, voulurent les retirer du feu; mais il n'était plus temps, et ils furent tellement réduits en cendres qu'on ne trouva pas même leurs os.

On découvrit que le chantre de l'église d'Orléans, nommé Théodat, et mort trois ans auparavant, était de la même hérésie, suivant le témoignage des catholiques et des hérétiques mêmes. C'est pourquoi l'évêque Odalric le fit ôter du cimetière et jeter à la voirie.

On brûla de même ceux de cette secte qui furent trouvés ailleurs, particulièrement à Toulouse, comme témoigne Ademar, évêque d'Angoulême, auteur du temps. Il ajoute que ces émissaires de l'Ante-Christ étaient répandus en différentes parties de l'Occident et se cachaient avec soin, séduisant tous ceux qu'ils pouvaient, hommes et femmes. Il les nomme expressément « manichéens », et dit qu'ils commettaient en secret des abominations qu'il n'est pas même permis de dire, et toutefois, à l'extérieur, ils feignaient d'être vrais.

On voit encore que c'étaient des manichéens ou gnostiques, par les



raisons qu'emploie le moine Glaber pour réfuter leur doctrine. Il montre premièrement la nécessité de croire en Dieu, souverain auteur de toutes les substances corporelles et incorporelles. Il marque la source du mal, en ce que la créature s'est écartée de l'ordre prescrit par le Créateur. Il dit que l'homme, étant placé au milieu, entre la créature purement spirituelle et celle qui n'est que corporelle, s'est abaissé au-dessous de lui; que Dieu, pour le relever, a fait de temps en temps des miracles et lui a donné les saintes Ecritures dont il était l'auteur; que quiconque blasphème contre l'ouvrage de Dieu ne connaît point Dieu; que, par les saintes Ecritures, nous connaissons la Sainte-Trinité, particulièrement le Fils de Dieu, de qui, par qui et en qui est tout ce qui est véritablement. Il vient ensuite à l'incarnation, dont le dessein est de rétablir en l'homme l'image de Dieu, effacée par le péché; et enfin il montre que le mérite des saints est de s'être attachés à Jésus-Christ par la foi et la charité. (Glaber; Ademar; Chronique de Saint-Pierre; Bouquet, tome X.)

J'ai terminé ma citation. Qu'en dites-vous, lecteurs?

N'est-ce pas qu'elle est vraiment singulière, cette similitude de situation entre cette période qui environne l'an 1000 et la période déjà troublée de notre dix-neuvième siècle?

Cette femme qui, venant d'Italie, apporte en France le manichéo-gnosticisme et fait partout des adeptes à la secte, n'est-elle pas, en quelque sorte, l'ancêtre de cette autre femme, vivant de nos jours, qui, venant de Charleston et de Rome, propage secrètement chez nous, ainsi qu'en Suisse et en Belgique, et par les mêmes procédés que l'autre, le Palladisme Réformé Nouveau, lequel est ni plus ni moins la résurrection du gnosticisme manichéen?

Ces malheureux prêtres qui se laissent pervertir l'esprit au point d'en arriver à ne plus avoir la compréhension exacte de la divinité, eux, ministres de Jésus-Christ, et à prendre le diable pour Dieu et Dieu pour le diable, ne sont-ils pas rappelés, de nos jours, par les Constant, les Despilliers, et d'autres indignes qui tremblent depuis l'apparition de cet ouvrage, dans la crainte que je sache leurs noms?

En effet, la première hostie consacrée que j'ai vu frapper en France par des palladistes, c'est, hélas! un bénédictin (1) qui l'apporta au triangle et qui présida au sacrilège. Il n'y a pas longtemps encore, le secrétaire d'un des souverains grands-maîtres d'Europe était un prêtre. Celui-ci vient de se convertir, est rentré dans l'obscurité, et je forme les vœux les

(1) Pour éviter toute erreur d'interprétation, je déclare dès à présent et en toute loyauté que je n'entends nullement rendre le respectable ordre des Bénédictins solidaire des brebis galeuses dont je publierai plus loin les noms en toutes lettres, accompagnés de tous les renseignements nécessaires, les plus sûrs et les plus précis.



plus ardents pour qu'il persévère dans l'expiation et qu'il finisse sa vie en redevenant tout à fait digne de Dieu. A Rome, on sait bien de qui je veux parler. Je pourrais en mentionner d'autres.

La seule différence qui existe entre les deux époques tient aux mœurs publiques, lesquelles ont changé. De nos jours, Arefaste n'aurait sans doute pas agi comme il l'a fait. Après s'être introduit dans la secte pour en surprendre les criminels secrets, il n'aurait pas, je crois, envoyé sa dénonciation à son évêque et au président de la République.

Aujourd'hui, le chef de l'Etat aurait ri au nez d'Arefaste. Cela lui est bien égal, allez, qu'il y ait sur le territoire français des temples secrets où l'on rende un culte à Satan! Depuis longtemps, d'ailleurs, la loi contre le sacrilège est abolie. Sophia, qui connaît un peu tout, me montrait, un jour, un état fort bien fait, ma foi, dressé par elle, de la législation dans tous les pays du globe, au point de vue de la répression ou de l'impunité du sacrilège. Elle me disait : « Dans tel pays, nous pouvons aller jusque-là ; dans cet autre, nous sommes obligés de nous arrêter à telle limite ; ici, nous n'avons absolument rien à craindre; là, au contraire, nous sommes forcés de changer totalement notre liturgie et nous ne pouvons donner à nos adeptes qu'un enseignement à demi-mot; à eux de comprendre et d'accomplir isolément chez eux, à leur manière, et selon leur inspiration personnelle, les actes agréables à notre Dieu. » Je ne suis pas jurisconsulte, et j'ignore si Sophia était bien renseignée à cet égard; mais, d'après elle, il paraîtrait qu'en France les palladistes peuvent, même étant réunis, se livrer à tous les excès de profanation, sans avoir rien à craindre des tribunaux. Il est donc évident que le président de la République aurait envoyé promener Arefaste dénonciateur.

Quant à nos évêques, je les respecte trop pour formuler la moindre critique en ce qui les concerne. Les conditions, dans lesquelles ils peuvent exercer aujourd'hui leur autorité, sont lamentables, et sont la conséquence de la Révolution, ce boulet que l'impiété philosophique a rivé aux pieds de la France. Ils sont réduits à l'impuissance ; l'État prétend les assimiler à ses autres fonctionnaires, sous le prétexte menteur du budget des cultes, qui n'est en réalité qu'une très minime et très incomplète restitution des biens volés au clergé. Les évêques ne peuvent donc agir, dans la plénitude de la liberté qui leur serait nécessaire ; les temps ne sont plus, où ils pouvaient juger, avec l'assistance et la coopération du pouvoir civil, les scélérats accusés de sacrilège, c'est-à-dire du plus grand crime qui se puisse commettre ; où, leur jugement prononcé, ils livraient les coupables au bras séculier ; et où ils présidaient au châtiment, terrible, mais juste.

Même en écartant cette impossibilité de la répression matérielle, du



juste châtiment par le supplice, si bien fait pour donner à réfléchir aux autres coupables non découverts et empêcher en tout cas la gangrène hérétique de s'étendre, et en demeurant exclusivement sur le terrain de a répression morale, je me demande quels sont ceux de nos évêques qui, si un nouvel Arefaste leur dénonçait un Étienne ou un Lisoie, traduiraient ces misérables devant un tribunal ecclésiastique, en présence des fidèles, comme il fut fait en la cathédrale d'Orléans, et qui, solennellement, pour donner un grand et nécessaire exemple, dégraderaient les indignes, après qu'Arefaste, témoignant en public, les aurait contraints à avouer leur affiliation à une secte criminelle. Oui, l'on trouverait, je le pense, quelques-uns de nos évêques, ceux qui sont au premier rang dans le combat chrétien contre la franc-maçonnerie, ceux qui ne ménagent pas leurs coups à cette société secrète et monstrueusement perverse, et dont les imbéciles, les aveugles et les complices cachés du Palladisme disent qu'ils vont trop loin ; leurs noms vénérés sont au bout de ma plume ; et ils sont aussi sur les lèvres de tous mes lecteurs ; oui, il est quelques-uns de ces prélats, qui, ne répudiant pas le moyen-âge tant calomnié, n'hésiteraient pas, si le cas se présentait dans leur diocèse, à exécuter, du moins moralement, les Judas devant le peuple catholique indigné. Mais combien sont-ils?... Hélas ! ils sont la minorité, la faible minorité ; et, précisément parce qu'on leur sait une main de fer, ils n'ont pas à craindre de défection dans leur clergé ; les Sophia et autres sirènes lucifériennes savent qu'elles n'ont rien à faire dans leurs diocèses, où la sainte phalange sacerdotale est admirablement préservée.

Comment donc aurait agi Arefaste, s'il avait vécu au dix-neuvième siècle ?... Il me semble, ou je me trompe fort, qu'il aurait agi comme je fais. Il aurait écrit un livre, non seulement pour ses contemporains, dans le but de leur faire toucher du doigt le mal présent, mais aussi pour la postérité, afin que, si ses avis étaient méprisés, si le peuple persistait à fermer les yeux, même lorsqu'on lui cite des noms et des faits, du moins nos petits-enfants, nos arrière-neveux pussent dire, au moment où tous les suppôts de Satan, arrivés à leurs fins, sortiront de leurs antres ténébreux pour établir leur culte infernal au grand jour, pour placer l'idole de Lucifer sur l'autel de Notre-Dame :

— Les catholiques du dix-neuvième siècle avaient été prévenus, et ils ont accusé d'imposture le dénonciateur ; ils ont écouté les coupables intéressés à nier, et ils ont stupidement couvert de leurs clameurs la voix révélatrice. Ils sont la cause de tout ce qui arrive aujourd'hui ; ils ont préparé, sans le vouloir sans doute, mais avec un aveuglement funeste, l'avènement de l'Ante-Christ.

Quelques-uns diront peut-être qu'Arefaste, s'il avait vécu de nos



jours, n'aurait eu qu'une chose à faire : dénoncer secrètement la situation au Pape.

Il est possible que cette objection soit dans la pensée de gens pointilleux à l'extrême ; mais elle ne tient pas debout.

Arefaste, aujourd'hui, n'apprendrait rien au Souverain Pontife qu'il ne sache depuis longtemps. Et, puisque je suis amené à mettre en parallèle l'enquête que fit Arefaste au dixième siècle et la mienne, le lecteur me permettra d'insister sur ce point : c'est que, lorsque N. T. S. P. Léon XIII a écrit son admirable encyclique *Humanum Genus*, il connaissait évidemment des faits sur lesquels il s'est basé pour affirmer au monde entier comme il l'a fait de la façon la plus expresse, la plus formelle, que : 1° la franc-maçonnerie n'est pas autre chose, au fond, tout au moins dans les hauts grades, que la religion occulte de Satan ; 2° les francs-maçons ne se bornent pas à corrompre les hommes dans leurs réunions secrètes, mais ils pervertissent aussi les femmes qu'ils parviennent à attirer chez eux ; 3° ces sectaires, pour arriver à la destruction de la société moderne et établir leur domination sur ses ruines, ne reculent pas devant le crime et pratiquent le meurtre avec une telle dextérité que la plupart du temps leurs assassins, vrais esclaves des chefs, échappent à la justice.

Personne ne supposera une seconde que, pour porter contre la franc-maçonnerie des accusations aussi graves, Léon XIII n'était pas parfaitement renseigné, qu'il parlait à la légère sur de simples présomptions.

Non ! le vicaire du Christ savait mieux que personne à quoi s'en tenir; il connaissait des faits, des faits probants, dépassant peut-être, en horreur, tout ce que j'ai vu, tout ce dont j'apporte le témoignage sincère et loyal.

Or, les trois ordres de faits que les francs-maçons nient avec la dernière opiniâtreté (culte de Satan, existence des sœurs maçonnes, mise en œuvre des ultionnistes) sont établis par le récit de mes investigations. La parole de Léon XIII suffisait amplement pour les catholiques ; mais notre fin de siècle est dans une telle décadence, au point de vue de la morale et de la foi, qu'il y a, même chez les catholiques, des esprits indifférents qui ne prêtent pas l'oreille à la parole du Pape.

Ce sont ces mous dont j'essaie de secouer la torpeur, et j'écris ma publication sous une forme populaire précisément pour la faire pénétrer dans les masses, où il y a des millions et des millions d'aveugles.

Le grand Léon XIII n'a cessé d'avertir la chrétienté sur le péril maçonnique. Combien ne l'écoutent plus, dés que ses enseignements gênent soit les apathies, soit les intérêts politiques ou privés ! On l'a vu, à l'occasion de ses récentes instructions relatives à l'acceptation des institu-





Les possédes, d'après les documents officiels. — Affaire des Ursulines de Loudun : Les religieuses furent maléficiées par une branche de rosier diabolisée, que Grandier avait jetée dans le monastère. (Page 853.)

tions républicaines par les catholiques français. — Je cite cet exemple, non pour faire une profession de foi politique (mon œuvre est chrétienne exclusivement et restera exclusivement chrétienne jusqu'au bout), mais pour prouver que la voix de Rome n'est plus aussi écoutée qu'autrefois. — Aujourd'hui, un auteur qui s'adresse au peuple lui doit, avant tout, des faits; c'est là ce qui le frappe, c'est là ce qui lui démontre dans quelle erreur il était plongé.

Je n'ai donc pas entrepris et mené mon enquête pour fournir au Saint-

Père des documents destinés à demeurer secrets et dont, au surplus, il n'aurait aucun besoin pour connaître la situation. J'ai agi, ainsi qu'Arefaste aurait agi au dix-neuvième siècle, c'est-à-dire pour éclairer le peuple, et cela conformément à l'ordre même de Léon XIII, qu'on ne saurait trop répéter : « Arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. »

J'arrache les masques, et je montre que l'odieuse secte internationale est bien telle que, au mois de mars dernier, le *Moniteur de Rome*, journal directement inspiré par le Vatican, la dépeignait, en publiant ces lignes, frappantes de vérité :

« Satan gouverne, par son action sur les chefs suprêmes de la secte, la secte elle-même tout entière. Par suite, le règne de la Franc-Maçonnerie est, dans toute la rigueur du terme, le règne de Satan. Et l'on peut juger par là de l'étendue du mal causé à la société par cette horrible domination, lorsque les faits confirment si malheureusement cette parole de l'encyclique *Humanus Genus* : « Employant à la fois la ruse et l'au-« dace, la secte des francs-maçons a envahi tous les rangs de la hiérar-« chie sociale et commence à prendre dans les Etats modernes une puis-« sance qui équivaut à la souveraineté. »

« Telle est la situation dans toute son effrayante réalité.

« La Franc-Maçonnerie gouverne les Etats modernes et Satan gouverne la Franc-Maçonnerie. En sorte que Satan est redevenu aujourd'hui le maître d'une partie du monde. Il règne en souverain par les Loges, presque à l'égal du divin Chef des chrétiens, et il est adoré concurremment avec le Christ Rédempteur, avec l'Homme-Dieu, son éternel ennemi. »

J'ai encore à mettre sous les yeux du public les cas de possession, — du moins les principaux, — dont l'authenticité ne saurait être suspectée ; je veux parler de ceux qui ont l'estampille officielle de l'Église.

Dans le peuple, on a entendu parler de ces faits ; mais on les connaît mal. Beaucoup croient que ces histoires de possédés des deux sexes, le plus souvent des possédées, sont des légendes, ou que des prêtres ignorants (la calomnie des matérialistes est allée jusqu'à dire cela) ont exorcisé des hystériques, par erreur.

C'est pourquoi exposer rapidement les faits en question, d'après les procès-verbaux officiels mêmes, sera la démonstration irréfutable que, de tout temps, les exorcistes de l'Église ont procédé en parfaite connaissance de cause, qu'ils ne se sont jamais aventurés sur un domaine exclusivement réservé à la médecine, que chaque fois des médecins ont examiné avec eux ou avant eux les personnes en proie à l'action diabolique,

et que, somme toute, les faits produits ont été réellement surnaturels.

Nous avons une nouvelle période, abondante en cas de possession; c'est celle qui comprend la seconde moitié du seizième siècle et presque tout le dix-septième, dont les dernières années seules apportent le témoignage d'une accalmie. Je prends donc cette période; mais, selon ma façon de procéder, je ne suivrai pas strictement l'ordre chronologique.

LES POSSÉDÉES D'AUXONNE

En 1662, il y avait déjà près de dix ans que les possessions, comme une sorte d'épidémie, sévissaient chez les Ursulines d'un couvent d'Auxonne, près de Dijon.

Le garde des sceaux, informé de cet événement, chargea l'archevêque de Toulouse, les évêques de Rodez, de Rennes et de Châlon-sur-Saône, et cinq docteurs en médecine, d'examiner ces cas étranges et de donner leur avis.

Les possédées étaient au nombre de dix-huit, appartenant aux diverses classes de la société, de tous les âges, postulantes, novices ou professes.

L'évêque de Châlon, assisté d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de médecins, procéda pendant quatorze jours aux exorcismes.

Voici quelques détails, tirés en substance du rapport de ce prélat, en date du 20 janvier 1662, contenant dix articles :

I. — Ces filles avaient le don de l'intelligence des langues et répondaient parfaitement au latin des exorcistes.

II. — Presque toutes lisaient la pensée et obéissaient exactement à l'ordre mental qui leur était donné par les exorcistes.

III. — Elles prédisaient les événements futurs et connaissaient les choses les plus intimes, surtout ce qui concernait les maléfices cachés dans les corps des autres filles, et celles-ci les rendaient à l'heure marquée. Elles annoncèrent aux prélats et aux ecclésiastiques des particularités fort secrètes les concernant.

IV. — Elles avaient, dans leurs affreuses agitations, une grande aversion pour les choses saintes. Avant la communion, elles criaient, hurlaient effroyablement, se roulaient par terre. La sainte hostie étant sur la pointe de la langue, elles l'avançaient et la retiraient horriblement, au commandement de l'exorciste. A l'approche des reliques, elles entraient aussi dans des fureurs épouvantables.

V. — Le démon, forcé de donner des signes surnaturels, arrêtait le pouls au bras droit ou au bras gauche alternativement, au gré de l'exorciste. — Au commandement de l'exorciste, le cou de sœur Jamin enflait d'une manière monstrueuse ou désenflait. Sœur Lazare Arivey tenait dans la main un charbon ardent, sans se brûler.



VI. — Une insensibilité prodigieuse se manifestait à un simple commandement de l'évêque. Ainsi, on enfonçait fort avant une épingle sous l'ongle de la nommée Denise, sans qu'elle éprouvât rien; au gré de l'exorciste, le sang coulait abondamment ou cessait de couler.

VII. — Le vomissement de corps étrangers, si fréquemment observé chez les possédés, se manifestait aussi. Après plusieurs heures de conjurations, elles rendaient des sorts, tels que morceaux de cire, cailloux, os, cheveux, etc. Denise, après trois heures d'exorcismes, rendit un crapaud vivant, large comme la paume de la main.

VIII. — Les démons étaient forcés de sortir et de donner des signes convaincants d'expulsion. A la délivrance de Denise, on vit une vitre se casser, au moment même où elle fut délivrée. — Plusieurs rendirent par la bouche des morceaux de drap ou de taffetas, sur lesquels étaient écrits en lettres rouges les noms de Marie et d'autres saints dont on avait invoqué l'assistance. Sœur de la Purification, qui fut délivrée le jour de saint Grégoire, rendit, pour marque de sa délivrance, un morceau de drap dans un cercle de cuivre, sur lequel on lut : *Gregorius*. Le démon, en signe d'expulsion pour la même sœur, fit paraître sur un bandeau blanc, en gros caractères de sang, ces mots : *Jésus*, *Marie*, *Joseph*.

IX. — La sœur Borthou, commandée d'adorer le Saint-Sacrement, se prosterna contre terre, appuyée seulement sur la pointe de l'estomac; la tête, les pieds, les mains, le reste du corps se dressèrent en l'air. Sœur de la Résurrection se prosternait, le corps plié en cercle, la plante des pieds lui touchant le front. Les nommées Constance et Denise étaient renversées contre terre, qu'elles ne touchaient que du sommet de la tête et de la plante des pieds, et marchaient ainsi, la plupart étant à genoux, les bras croisés sur l'estomac, leur tête touchant la plante des pieds et leur bouche baisant la terre; elles y faisaient des signes de croix avec la langue.

X. — Dans leurs transports, elles se frappaient rudement la tête contre les murailles, sans qu'il en résultât ni déchirements ni contusions.

Tels sont en substance les phénomènes qui duraient depuis dix ans. La pensée d'une fourberie dut être repoussée.

« Tous les témoignages, dit expressément le rapport, sont unanimes en faveur de ces filles; quant aux ecclésiastiques qui ont procédé aux exorcismes, il ne peut s'élever contre eux le moindre soupçon. Cinq docteurs en médecine, Leroy, Cornet, Annat, Morel et Grandin ont déclaré et persistent à déclarer que les phénomènes précités étaient surnaturels. »

LES POSSÉDÉES DE COLOGNE

Là encore, les cas de possession sont d'une authenticité absolue.



Il s'agit des religieuses du monastère de Nazareth, à Cologne. Cette possession dura plusieurs années, pendant lesquelles les diables tourmentèrent horriblement les pauvres sœurs.

En 1564, il survint un état plus étrange encore et plus affreux à cause de la confusion, de la honte que Satan infligeait à ses victimes. Elles étaient brusquement renversées à terre et dans des postures incroyables qui ne se peuvent décrire ici.

De cette affaire, une des plus surprenantes de l'époque, il est difficile de dire grand chose dans un livre comme le mien. Mais, sans entrer dans aucun détail, je puis dire, après l'examen de ce qui est rapporté, qu'il ne s'agissait nullement d'hystériques. Plus loin, je donnerai minutieusement au lecteur un parallèle entre une hystérique et une possédée, toutes deux contemporaines. Pour l'instant, je cite des faits établissant que l'Église n'a jamais émis à la légère son avis en matière de possession, pas plus qu'en toute autre circonstance.

Ainsi, dans le cas des possédées de Cologne, le savant médecin Jean Wier, un des docteurs les plus renommés de l'Europe au seizième siècle, élève et ami de Cornélius Agrippa, se transporta lui-même au monastère de Nazareth, le 25 mars 1565, assisté de nobles personnages, pour examiner les faits, et il conclut formellement à la possession, disant qu'elle n'était pas douteuse. Et cependant Wier n'était pas un homme à s'en laisser imposer : ses très nombreux ouvrages traitant exclusivement de sujets médicaux attestent sa science ; en outre, et c'est là ce qui prouve son impartialité, quand il se rendit à Cologne, il venait de publier, au retour d'un voyage en Orient, un remarquable traité sur les questions de diabolisme, ouvrage dans lequel il démasque l'imposture et les tromperies du démon et où il distingue très bien entre les charlatans et les vrais magiciens. (*De prœstigiis dœmonum et incantationibus ac veneficiis*, Bâle, 1564, in-8°.)

VÉRONIQUE STEINER

Véronique Steiner, rapporte Goërres, dans *la Mystique chrétienne*, — demeurait chez les seigneurs de Taxis, au château de Staremberg, en Autriche, lorsqu'un certain jour de l'an 1574, elle se trouva subitement possédée.

Le père Brebantin, jésuite de Vienne, fut nommé pour l'exorciser; ce qu'il fit, après avoir reconnu par des signes certains l'existence de la possession.

Il en sortit d'abord quatre démons qui manifestèrent leur expulsion par une puanteur si insupportable, que des assistants se trouvèrent mal.

Les exorcismes continuèrent.



Ordre est donné aux démons d'éteindre chacun une lumière, à mesure qu'ils sortiraient. On entend dans le corps de la possédée un bruit épouvantable ; son cou, sa poitrine enflent prodigieusement, ses membres se raidissent; elle se ramasse comme une pelote, devient sourde et aveugle ; et, dans l'espace de six heures, tous ses démons sortirent, en éteignant chacun un cierge.

Le dernier résistait; cinq hommes tenaient la possédée, qui, malgré eux, s'élevant à plusieurs pieds de terre, saute d'un seul bond sur le corporal qu'elle avait arraché de l'autel et le foule aux pieds; ce dernier démon lance deux pierres, l'une dans la chapelle, l'autre dans la cour du château; Véronique s'évanouit et se trouve délivrée.

LES POSSÉDÉES DE FLANDRE

On donne ce nom à un procès de sorcellerie qui eut lieu à la même époque et dont le retentissement fut grand en Europe.

Ici, nous ne sommes plus en présence de personnes pieuses chez qui le diable s'introduit méchamment, ayant surtout pour but de les faire souffrir. Il faut, en effet, distinguer les cas de possession passive et les cas de possession active; car les magiciens, les sorciers et autres gens de même espèce, qui s'adressent au diable en parfaite connaissance de cause, pour obtenir de lui certains avantages matériels ou pour le faire intervenir surnaturellement à leur demande, finissent bien souvent par être en état de possession. Mais ils sont des possédés coupables, attendu qu'ils ont sollicité Satan, de quelque nom qu'ils l'appellent. L'Église établit donc, et avec raison comme toujours, une distinction formelle entre ces deux catégories de possédés. Les possédés passifs, dignes de pitié, sont délivrés par les exorcistes pour la plus grande gloire de Dieu; quant aux possédés actifs, vrais criminels, elle les traite en conséquence, et, au moyen âge, lorsque ces misérables ne témoignaient pas un repentir sincère de leurs méfaits, la justice séculière intervenait, après le jugement porté par le tribunal ecclésiastique, se saisissait des coupables et les livrait au bourreau. Et, pour mon compte, je n'hésite pas à le déclarer, dût-on me traiter d'exalté et d'intolérant, je regrette fort qu'il n'en soit plus ainsi; l'association directe d'une créature avec Satan contre Dieu créateur est le pire des crimes. La liberté de conscience n'est pas en jeu dans ce cas, puisqu'il s'agit de véritables attentats contre l'humanité même. Nuire à son prochain dans sa santé et jusque dans sa vie par des moyens surnaturels, tels que l'envoûtement et autres sortilèges, n'est pas moins criminel que l'attaquer par des moyens naturels, poignard ou poison.

Les possédées de Flandre étaient donc des sorcières, c'est-à-dire des

possédés actives. On a les noms de trois d'entre elles, celles qui comparurent devant le tribunal ecclésiastique : Marie de Stains, Simone Dourlet, et Didyme.

Les aveux de cette dernière, consignés au procès-verbal de l'affaire, sont des plus significatifs.

Didyme, qui ne fut pas mise à la torture et qui fit librement ses déclarations, avoua qu'elle avait eu commerce, au sabbat, avec les hommes avec les femmes, avec les démons et avec les bêtes ; qu'il lui était arrivé souvent, dans ces réunions abominables, de fouler aux pieds la sainte eucharistie ; que l'on y mangeait de la chair des petits enfants.

Elle donna, sur ces atrocités, des détails que ma plume se refuse de retranscrire, notamment sur la manière dont le diable s'y prenait pour la posséder.

Elle raconta, comme la chose la plus simple du monde, le rapt de petits enfants chrétiens, que magiciens et sorcières, d'accord avec des juifs, égorgeaient, soit au sabbat, soit dans l'assemblée particulière israélite. Pour son compte, elle en avait porté sept ou huit à la synagogue, afin qu'on les y tuât, conformément au rituel.

Dans un de ses interrogatoires, elle fit connaître qu'une nuit, au sabbat, Belzébuth parut costumé en dominicain : devant ce démon, un des sorciers égorgea un petit enfant, tandis que magiciens et sorcières dansaient tout autour une sarabande infernale ; puis, Belzébuth fit circuler dans l'assemblée son froc dominicain ; les assistants s'en revêtirent les uns après les autres, par dérision, chacun exécutant des grimaces ridicules ou obscènes.

On lui demanda si, au cours de ce sabbat, on n'avait pas dit des injures des religieux dominicains. Didyme, narguant les prêtres qui l'interrogeaient et d'une voix entrecoupée par des éclats de rire qui durèrent trois quarts d'heure, répondit qu'on les appelait : « *garnements, vauriens, bouts d'homme, peu de cervelle, petits monts de bran* ».

A la fin du procès, quand elle vit que le bûcher serait la conclusion inévitable de cette affaire, elle rétracta ses aveux, disant qu'elle ne comprenait pas comment elle avait pu se laisser aller à déclarer des faits aussi graves. Elle tenta alors de faire croire qu'elle avait uniquement voulu se moquer du tribunal ecclésiastique : mais elle ne réussit qu'à émettre des contradictions flagrantes, se brouilla dans ses mensonges, ne put justifier l'emploi de son temps pendant la durée des sabbats. Finalement, comme elle n'avait aucun repentir, elle fut condamnée et brûlée.

NICOLE DE VERVINS

On désigne sous ce nom une fameuse possédée, délivrée à Laon, qui



vivait au seizième siècle. L'histoire de cette possession a été écrite tout d'abord par un ecclésiastique contemporain érudit, Boulvèse, qui était alors professeur d'hébreu au collège de Montaigu. D'autres auteurs nombreux, se sont occupés de l'affaire, notamment l'abbé Migne, Bizouard, l'abbé Lecanu (docteur en théologie du clergé de Paris); les exorcismes furent publics pendant deux mois; les pièces officielles ont été publiées; et, pour lire un travail complet sur cette possession, mes lecteurs pourront se reporter à un livre qui n'est pas bien vieux et dont l'orthodoxie est irréprochable : l'*Histoire de Nicole de Vervins, ou le triomphe du Saint-Sacrement sur le démon*, par l'abbé Roger, première édition en 1863, ouvrage revêtu de l'approbation de monseigneur l'évêque de Soissons et Laon, c'est-à-dire du prélat qui, en l'année de la publication de ce dernier volume, était le chef du diocèse où les faits se sont passés.

Nicole Aubry, de Vervins, était fille d'un boucher et mariée à un tailleur de cette ville.

Un jour, en 1563, le 3 novembre, tandis qu'elle priait sur la tombe de son grand-père, Joachim Villot, mort sans confession, elle crut le voir sortir du tombeau. L'apparition, qui représentait un homme revêtu d'un suaire, se nomma, en effet, à elle, comme étant son aïeul, et lui demanda de faire dire des messes pour le repos de son âme, qui était en purgatoire.

Nicole en tomba malade de frayeur. On fit venir les médecins; après examen, ils déclarèrent que la maladie, naturelle peut-être à son début, s'était compliquée de maléfices diaboliques, et que l'on ferait bien de demander l'avis de prêtres prudents et éclairés.

Le curé, Claude Lautrichet, reconnut bientôt la présence du démon, et la suite devait démontrer combien ce vénérable ecclésiastique était perspicace.

L'esprit malin, qui avait élu son domicile dans le corps de Nicole, prétendait se faire passer pour l'âme de son grand-père défunt; mais, à ses paroles et à ses effets, le curé comprit et déclara que c'était un ange des ténèbres, un des compagnons de Satan. Il paraissait même probable que Nicole Aubry était possédée par plusieurs diables à la fois.

Un religieux jacobin, Pierre Delamotte, fut chargé de procéder aux exorcismes. Il fit avouer au principal des démons présents qu'il n'était autre que Belzébuth.

— Quel est ton nom? lui demanda l'exorciste.

— Belzébuth, prince des diables, après Lucifer, répondit l'esprit.

— Es-tu seul?

— Non.

— Combien de tes compagnons sont-ils avec toi?



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire des Ursulines de Loudun : quelques-unes des religieuses, en voyant paraître Grandier, s'élancèrent sur lui pour le déchirer. (Page 870.)

— Nous sommes vingt aujourd'hui, mais nous serons davantage dès demain ; car je vois bien qu'il faut que nous soyons un parti important pour lutter contre vous.

On ordonna des prières, des jeûnes, des macérations. Un moine poussé par un zèle ardent, s'administra la discipline pendant les exorcismes, afin d'obtenir de Dieu, par cette pénitence publique, l'expulsion des démons de Nicole Aubry.

La possédée se contorsionnait, bondissait à des hauteurs où elle ne

pouvait certainement pas s'élancer par ses seules forces naturelles. On la fit communier, et elle fut aussitôt calmée.

Un bon prêtre, transporté de joie, s'écria en parlant au diable :

— O maître Gonin, te voilà vaincu!

Mais, quand une fois l'hostie fut digérée, les démons revinrent et paralysèrent les membres de Nicole. Elle faillit même être emportée par le démon Baltazo.

Vingt-neuf autres démons noirs, avec des griffes de chat et gros comme des moutons, vinrent renforcer Belzébuth. Ce fut une vraie lutte entre les exorcistes et la bande infernale; ce combat dura fort longtemps.

Enfin, en 1566, vingt-six diables furent définitivement chassés à Notre-Dame de Liesse. Un autre prit la fuite à Pierrepont; mais il déclara que le reste de la meute ne délogerait que devant messire Jean Dubourg, évêque et duc de Laon.

Nicole fut donc conduite à Laon, où l'évêque l'exorcisa en personne. Les exorcismes dans la ville épiscopale furent publics, comme les autres, et eurent lieu à la cathédrale, où une estrade fut dressée par les ordres du prélat. On accourut à cet étrange spectacle de tous les coins de la France et même de l'étranger. « Un grand nombre de protestants, rapporte l'abbé Lecanu, se convertirent à la vue de phénomènes extraordinaires et surtout de la guérison de la possédée, qui fut obtenue après trois mois d'exorcismes publics. »

L'évêque Jean Dubourg chassa les trois derniers diables, qui s'étaient montrés si obstinés. Astaroth sortit sous la forme d'un porc; Cerbère, sous la forme d'un chien; et, en dernier lieu, Belzébuth, sous la forme d'un taureau, « lequel, après avoir confessé la présence réelle dans l'Eucharistie, disparut dans une fumée épaisse, accompagné de deux coups de tonnerre ».

Cette solennelle et définitive expulsion, où Nicole souffrit un véritable martyre, comme on le comprend sans peine, laissa la pauvre femme presque morte; elle fut rendue à la santé par une oraison de saint Bernard, que l'évêque récita sur sa tête.

L'histoire de Nicole de Vervins, ai-je dit, a été mentionnée par un grand nombre de théologiens et d'autres écrivains catholiques. L'un d'entre eux, Collin de Plancy, après sa conversion, parla de cette affaire, en même temps que de quelques autres faits de possession, et il émit un léger doute sur celle-ci, à cause de la sortie extraordinaire des trois derniers démons du corps de Nicole. Or, cette sortie d'Astaroth, Cerbère et Belzébuth, sous les formes de porc, chien et taureau, est certifiée, au procès-verbal officiel authentique, par les nombreux témoins oculaires. D'où il s'ensuit que Bizouard, dans son *Histoire des rapports de l'homme*

avec le démon, ouvrage très catholique, a donné à Collin de Plancy, en le citant, une leçon bien méritée, en ces termes : « On se demande, dit-il, comment M. Collin de Plancy, qui, dans sa troisième édition, déteste ses anciennes erreurs et se déclare en tout *fils soumis de l'Eglise*, peut douter de cette possession. »

ÉLISABETH DE RAMPHAIN

Veuve du sieur du Bois, capitaine et receveur d'Arche, Elisabeth de Ramphain se préparait à entrer au couvent de l'Annonciade, à Nancy, quand elle éprouva les atteintes d'un mal contre lequel tous les remèdes furent impuissants.

Le 2 septembre 1619, on commença de l'exorciser ; mais ce fut d'abord sans succès.

Le sieur Juillet, chanoine de Nancy, très versé dans la connaissance des maladies surnaturelles, « lui fit vomir, dit le rapport officiel, tout ce qui sert d'enveloppe aux maléfices » ; néanmoins, elle n'était pas guérie.

Le père Albert, gardien des capucins de Toul, assisté de plusieurs autres prêtres, dut continuer de l'exorciser, et força d'abord le démon à décliner son nom. Il était seul ; c'était un diable nommé Persin.

Plusieurs médecins distingués, de la ville de Nancy, assistèrent aux exorcismes et opinèrent pour la possession.

L'évêque de Toul lui-même nomma de nouveaux exorcistes. On exorcisa en latin, en grec et même en hébreu, en présence du duc Eric de Lorraine, de Charles de Lorraine, évêque de Verdun, de plusieurs théologiens et docteurs en Sorbonne.

Le médecin ordinaire de Leurs Altesses de Lorraine, le docteur Pichard, rédigea lui-même le rapport des faits qui se manifestèrent au cours des exorcismes, depuis le 10 novembre 1620 jusqu'au commencement de mars 1621.

Pichard ayant appliqué des reliques sur l'abdomen de la possédée, on entendit un bruit semblable à celui que fait le poisson jeté dans de l'huile bouillante.

« Cette dame, qui savait à peine lire le latin de son livre d'heures, dit-il, répondait en latin, en grec et en hébreu, en italien, en allemand et en anglais, avec des périphrases et des métaphores très difficiles à comprendre même pour les savants. » L'exorciste s'étant trompé, un jour, en employant un génitif pour un accusatif, le démon le lui fit observer.

« Cette dame, dit toujours Pichard, discutait sur les plus hauts mystères, savait les choses les plus secrètes. Par la souplesse, elle égalait les funambules les plus habiles, parfois pendant vingt-quatre heures de

suite. Elle s'élevait en l'air avec tant d'impétuosité que plusieurs personnes pouvaient à peine la retenir. Elle faisait aller et venir les plus gaillards comme des bouchons de paille. Elle grimpait sur des branches d'arbres comme un écureuil. »

Le médecin fait une longue description de la difformité de ses traits, de sa langue, tantôt d'une longueur ou d'une largeur démesurément grande, de la torsion de ses membres, de ses cheveux hérissés, « droits comme des serpenteaux ». Elle faisait entendre les cris de tous les animaux, émis de son gosier dans la perfection. Elle était parfois enflée subitement, à un tel point « qu'on croyait qu'elle allait crever à l'instant »; et, tout à coup aussi, elle se dégonflait au commandement de l'exorciste.

Son démon la rendait quelquefois si noire, lui donnait des yeux si flamboyants qu'elle était épouvantable. Il fallait parfois jusqu'à huit personnes pour la contenir.

Pichard a consigné encore, dans le procès-verbal, les violences qu'elle se sentait contrainte d'exercer. Le duc de Lorraine lui-même ne fut point épargné; elle le prit un jour par la barbe et le fit marcher à reculons. On l'entendit souvent proférer des injures des plus grossières et d'horribles obscénités, bien qu'elle fût une personne pieuse et de la meilleure éducation.

Don Calmet, le célèbre érudit français, le grand théologien, une des gloires de l'ordre des bénédictins, déclare qu'il ne peut citer un exemple plus propre à persuader qu'il y a des possessions réelles. (*Des apparitions*, tome II, chapitre 26.)

Le certificat, en date du 12 décembre 1619, déclarant que la possession ne peut être niée, est signé de Charles de Lorraine, ainsi que de Juillet, Viardin, Simonin, Léonard, Irénée, Oudin, etc., tous théologiens appartenant à divers ordres monastiques, hommes éclairés et d'un rare mérite.

Selon l'opinion générale, voici quelle aurait été la cause de cette possession. La dame de Ramphain, étant veuve, fut recherchée en mariage par un médecin nommé Poirot; celui-ci, ayant été éconduit, recourut à des pratiques magiques. Cette cause est adoptée sans hésitation par divers auteurs catholiques, notamment par l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan* (page 389). Poirot, reconnu sorcier, fut brûlé comme tel (Dom Calmet, *ibidem*).

MADELEINE BAVAN

Le procès de Madeleine Bavan est universellement connu.

Tourière du couvent de Louviers, Madeleine fut soupçonnée d'avoir

contribué à envoyer les mauvais esprits se mettre en possession des religieuses de cette ville.

L'évêque exorcisa Madeleine ; il découvrit qu'elle avait été elle-même ensorcelée par Mathurin Picard, aumônier du couvent. Picard était mort. On le fit déterrer; on excommunia son cadavre; après quoi, il fut jeté à la voirie.

Madeleine, amenée devant le lieutenant criminel Routier, avoua qu'étant à Rouen, chez une couturière, un magicien la corrompit et la conduisit au sabbat; que ce magicien y célèbra la messe noire et lui donna à porter désormais sur elle une certaine chemise enchantée, dont les effets étaient tels que je ne puis les reproduire du procès-verbal; qu'elle fut mariée au diable Dagon, lequel la fit beaucoup souffrir; que Mathurin Picard l'éleva à la dignité de princesse du sabbat, quand elle eut promis d'ensorceler toute la communauté.

Cette malheureuse avoua bien d'autres infamies, des abominations sans nom, qui sont consignées tout au long dans les procès-verbaux officiels. Je ne mentionnerai que ce qui peut être mis en français, dans un ouvrage comme celui-ci. Ainsi, elle composa des maléfices, en se servant d'hosties consacrées qu'elle mêlait à du poil de bouc du sabbat. Dans une maladie qu'elle éprouva, Picard lui fit signer un pacte, en grimoire diabolique. Elle assista, au sabbat, à l'accouchement de quatre magiciennes; elle aida à égorger leurs enfants; elle fut au nombre de ceux qui mangèrent de cette chair. Un jeudi-saint, Picard, elle et d'autres magiciens et sorcières firent ensemble la cène, et là encore on mangea un petit enfant; puis, dans la nuit du jeudi au vendredi, Picard et Boullé, son vicaire, transpercèrent à coups de couteau la sainte Eucharistie ; l'hostie jeta du sang.

De plus, elle confessa avoir usé, avec succès, d'emménagogues abortifs, et avoir assisté à l'évocation de l'âme de Picard, faite par Thomas Boullé, dans une grange, pour confirmer les divers maléfices jetés sur le diocèse d'Evreux. Les démons lui apparaissaient souvent, la nuit dans sa cellule, sous la forme de gros chats noirs.

Madeleine Bavan, ayant témoigné un repentir qui parut sincère, ne fut pas envoyée au bûcher ; on se borna à la condamner, par jugement du 12 mars 1643, à être confinée à perpétuité dans une basse-fosse et à jeûner au pain et à l'eau, trois fois par semaine, pendant tout le reste de sa vie.

Quant à Thomas Boullé, il fut solennellement destitué de ses fonctions d'aumônier, flétri en public comme prêtre indigne, ayant apostasié Dieu pour se mettre au service de Satan ; il eut son procès personnel instruit, et finalement il fut brûlé vif à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, le 22 août 1647.



MARIE MARTIN

Cette fille était une sorcière du bourg de la Neuville-le-Roi, en Picardie. Elle pratiquait la magie en secret et était un véritable fléau pour la région. Des maladies se déclaraient tout à coup chez les gens à qui elle en voulait; des familles entières s'alitaient; les villageois dépérissaient à vue d'œil; leurs troupeaux étaient subitement atteints de maladies étranges qui les détruisaient en peu de temps.

On finit par se méfier de Marie Martin; il y eut des plaintes; on l'arrêta.

Comme marque du diable, on constata sur son corps l'empreinte d'une énorme patte de chat.

Traduite à la prévôté, elle avoua qu'elle était sorcière; qu'elle employait, pour ses maléfices, une poudre composée d'ossements de trépassés; que le diable qui l'assistait était Cerbère. Il fut constaté que ce démon lui apparaissait souvent et lui parlait.

Elle reconnut qu'elle méprisait le saint sacrifice la messe, dans le but de plaire à Cerbère. Son plus curieux aveu fut celui relatif au dernier sabbat auquel elle avait assisté. C'était à Varipon, près de Noyon. Elle raconta que là le démon Cerbère, vêtu d'une courte robe noire, n'ayant qu'une tête, qui était une tête de gros chien avec une barbe humaine et noire, coiffé d'un chapeau pointu, tenait son chapitre près des haies dudit Varipon, et qu'il appelait les sorciers et les sorcières par leurs noms.

Le 2 juin 1586, Marie Martin fut condamnée à être pendue et étranglée; son exécution eut lieu le 25 juillet.

ANTIDE COLAS

Autre sorcière de la même époque, habitant le Jura. Le bruit ayant couru qu'elle avait commerce avec le diable, elle fut soumise à la visite d'un chirurgien, le sieur Nicolas Millière, de Regnaucourt.

Cette femme était mariée, et son mari ne s'était jamais douté de ces relations diaboliques. Elles furent néanmoins constatées. Antide Colas avait, au-dessous du nombril, un trou fort profond, dont elle n'était nullement incommodée et qui lui avait été fait par son démon de prédilection, nommé Lizabot; elle expliqua que c'était à la suite de cette opération de chirurgie surnaturelle qu'elle était devenue l'épouse du diable.

Elle fut brûlée à Dôle en 1599.

ABEL DELARUE

Ce personnage était encore un sorcier de la fin du seizième siècle. Il



exerçait à Coulommiers le métier de cordonnier ; il était surnommé « le Casseur ».

En 1582, il y avait déjà quelque temps qu'on lui trouvait des allures suspectes. Lors du mariage de Jean Moureau avec Phare Fleuriot, mariage qui fut malheureux, la voix publique accusa Abel d'avoir noué l'aiguillette.

Appelé devant le lieutenant civil et criminel, Nicolas, seigneur de Quatresols, le cordonnier se troubla, fit des réponses évasives, essaya de tromper le magistrat, et ne réussit qu'à se compromettre davantage. Nicolas de Quatresols n'hésita pas à le faire mettre en état d'arrestation, et ainsi il agit sagement ; car on ne tarda pas à découvrir qu'on avait affaire à un mauvais homme. fort dangereux. Du reste, quand il se vit pris, Abel Delarue entra bientôt dans la voie des aveux.

Voici quelques extraits des procès-verbaux de ses interrogatoires ; c'est-à-dire les principaux points qui ont été acquis au procès :

Abel Delarue, dit le Casseur, avait été placé dans sa jeunesse au couvent des Cordeliers de Meaux. Là, il s'était fâché furieusement, un jour, contre Caillet, maître des novices ; il prétendit que celui-ci l'avait battu. Quoi qu'il en soit, il haïssait grandement Caillet, et il quitta le couvent, ne méditant que vengeance.

Ne sachant où aller, il invoqua le diable, le priant de lui trouver une place, ailleurs que chez des gens pieux. Un démon lui apparut alors sous la forme d'un homme d'une haute stature, le visage blême, d'un effroyable aspect, le corps sale et l'haleine puante. Ce démon, qui lui dit s'appeler maître Rigoux, avait devant l'estomac et les deux genoux des visages d'hommes, affreux à voir ; il avait, en outre, des pieds de vache. Il promit à Abel de s'occuper de lui et lui donna un rendez-vous pour le lendemain sous un arbre qui était près de Vaulcourtois.

Là, le diable Rigoux apparut encore à Delarue, et, cette fois, il le mena chez un berger de Vaulcourtois, du nom de maître Pierre. Celui-ci, qui était sorcier, prit Abel à son service.

Peu de temps après, il lui offrit de le conduire au sabbat, et Abel accepta avec empressement. Une assemblée de magiciens et de sorcières devait se tenir dans trois jours (c'était l'avant-veille de Noël).

« Maître Pierre envoya sa femme coucher hors de chez lui », raconta Delarue au tribunal ecclésiastique auquel il avait été déféré par Nicolas de Quatresols, pour être examiné ; « puis, mon patron me fit mettre au lit à sept heures du soir. Je ne dormis guère. Il avait mis au coin du feu un énorme balai de genêt, long et sans manche.

« Vers les onze heures du soir, j'entendis un grand bruit. Maître Pierre me dit que nous allions partir. Il prit de la graisse, s'en frotta les



aisselles, m'invita à faire de même, et se plaça à califourchon sur le balai ; je m'y mis à mon tour, derrière lui et le tenant par le milieu du corps. Tout à coup, le démon Rigoux parut et nous enleva par la cheminée.

« La nuit était obscure ; mais Rigoux, qui nous précédait, tenait un flambeau à la main. Je vis, dans cette course aérienne, l'abbaye de Ribets. Nous descendîmes dans un lieu herbu, où nous trouvâmes une nombreuse assemblée ; j'y reconnus plusieurs personnes, notamment une sorcière qui avait été pendue à Lagny quelque temps auparavant.

« Le diable ordonna, par la bouche d'un vieillard, de nettoyer la place. Maître Rigoux se transforma alors en un grand bouc noir ; sous cette forme, il commença à gronder et à tourner dans le cercle que formait l'assemblée ; et chacun se mit aussitôt à danser à revers, le visage dehors et le derrière tourné vers le bouc.

« Ensuite, le bouc courba ses deux pattes de devant et leva son derrière en haut ; et alors certaines menues graines, grosses comme têtes d'épingle, pleuvaient et se convertissaient en poudres fort puantes, sentant le soufre et la poudre à canon ; et cela tombait sur les drapeaux des sorciers présents. Après quoi, le plus vieux de l'assemblée se mit à marcher à genoux, partant de l'endroit où il était, et alla s'incliner devant le diable, et embrassa icelui honteusement. Cela fait, ledit vieil homme recueillit son drapeau, qui contenait des poudres et des graines. »

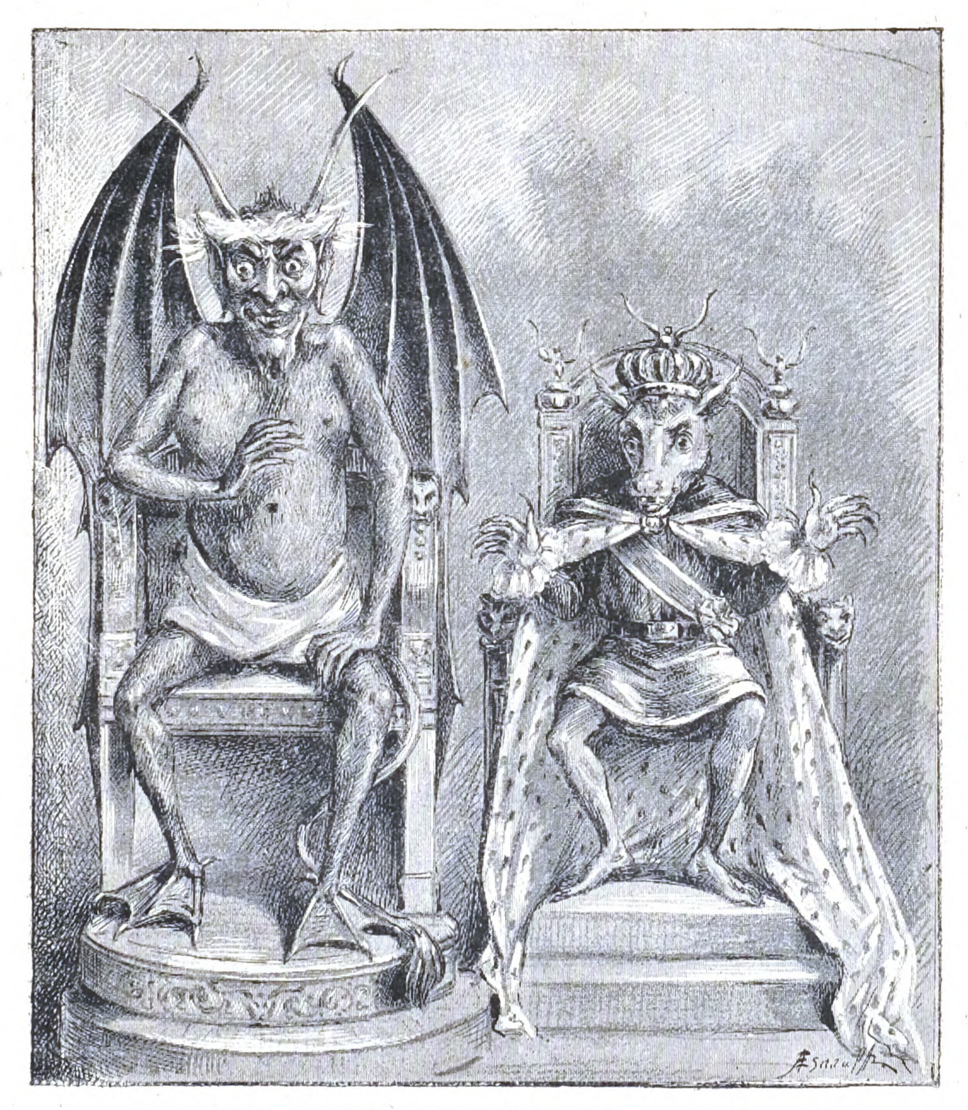
Abel Delarue avoua encore que chaque personne de l'assemblée avait fait de même, et qu'à son tour il s'était approché du bouc. L'animal diabolique lui avait alors demandé, en langage humain, ce qu'il voulait de lui. Abel avait répondu qu'il voulait savoir nouer l'aiguillette à ses ennemis ; le diable lui avait désigné maître Pierre pour lui enseigner cette science, et, en effet, il l'avait apprise ainsi. Il ajouta que, depuis, le diable avait voulu le noyer, un jour qu'il se rendait en pèlerinage à Saint-Loup, près Provins, pour faire pénitence ; mais il fut établi qu'Abel avait menti sur ce dernier point. Il avait donc essayé trompeusement de faire croire à son repentir, et il résultait, au contraire, de tous ses aveux qu'il avait agi en parfaite connaissance de cause.

Abel Delarue, dit le Casseur, fut condamné, le vendredi 6 juillet 1582, à être brûlé vif ; la sentence fut exécutée le 23 juillet, au marché de Coulommiers, par le maître des hautes-œuvres de la ville de Meaux.

URBAIN GRANDIER ET LES URSULINES DE LOUDUN

Les citations en matière de sorcellerie et de possession pourraient être multipliées ; car c'est *par milliers* que ces procès ont eu lieu, c'est *par centaines* que des magiciens et des sorcières, coupables de commerce





LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations :
Belzébuth. **Moloch.**

volontaire avec le démon, ont été envoyés au dernier supplice. Les soi-disant catholiques, qui ne craignent pas de faire montre de scepticisme, lorsqu'on leur parle du surnaturel, oublient tout simplement, ou, disons mieux, ignorent totalement qu'il existe *cent-trois bulles pontificales* traitant la question du surnaturel diabolique, et que ces cent-trois bulles des Papes infaillibles servaient de règle aux inquisiteurs chargés d'instruire les procès de sorcellerie.

Mais il est un procès célèbre que je ne saurais passer sous silence ; c'est

celui d'Urbain Grandier. Je dois dire tout d'abord que, si je vais en donner un aperçu suffisant par des extraits des pièces officielles, c'est sur les conseils mêmes d'un des respectables ecclésiastiques qui veulent bien m'honorer de leur amitié, prêtre aussi prudent et vertueux qu'intelligent et savant, et l'un des exorcistes les plus autorisés de notre pays. Le procès d'Urbain Grandier, en effet, n'est connu du grand public que par les calomnies des ennemis de l'Eglise. Il est donc nécessaire de le mettre sous les yeux de mes lecteurs, au moins en abrégé et en prenant certaines précautions typographiques en quelques endroits; car ce procès a l'avantage de présenter à la fois un magicien, soit un agent diabolique actif, et des possédées, soit des instruments involontaires et passifs des démons.

Vers la fin de 1617, un jeune prêtre, Urbain Grandier, parent du célèbre théologien Nicolas Gautier et du grand érudit Gilles Ménage, prenait possession de la cure de Saint-Pierre du Marché, à Loudun. Un de ses oncles, Claude Grandier, chanoine de Saintes, avait été frappé de ses heureuses dispositions, et l'avait placé chez les pères jésuites de Bordeaux, où il fit d'excellentes études.

« Il avait le port grave, dit un de ses contemporains, et une certaine majesté qui le rendait et semblait orgueilleux. On l'a toujours admiré pour son éloquence et sa doctrine. » — « Il était docte, dit Ismaël Boullian dans une lettre à Gassendi, bon prédicateur, bien disant; mais il avait un orgueil et une gloire si grande, que ce vice lui a fait pour ennemis la plupart de ses paroissiens. »

Gonflé de ses talents et fier de sa bonne mine, le jeune curé se crut tout permis. Recherché pour les agréments de sa personne et de sa conversation, ses succès achevèrent de le griser. En outre, il se laissa aller en chaire, aux critiques les plus acerbes et aux sarcasmes les plus violents contre les ordres religieux, les capucins, les cordeliers et les carmes, ne craignant pas même de glisser dans ses discours des insinuations calomnieuses contre ces respectables moines et cherchant par tous les moyens à attirer les Loudunaises à son confessionnal. — Selon une tradition fort répandue dans le Loudunais, on disait, parmi le peuple, « que le diable, en montrant au Fils de Dieu tous les royaumes du monde, s'était réservé trois métairies qu'il faisait valoir lui-même, et qui étaient : Châtellerault, Chinon et Loudun. »

Si la popularité du curé de Saint-Pierre lui fit de nombreux ennemis, il faut reconnaître, et ses amis eux-mêmes ne l'ont jamais nié, que sa conduite prêtait grandement à la censure. Il poussa l'indignité jusqu'à se servir de son saint ministère pour mettre à mal ses jeunes pénitentes. C'est ainsi que la fille d'un de ses plus intimes amis, le procureur du roi Trincant, devint mère; le malheureux procureur, déshonoré dans son

enfant, fut dès lors, tout naturellement, l'un des ennemis les plus implacables de Grandier. Il était de notoriété publique que Grandier fréquentait intimement, d'autre part, une des filles d'un conseiller du roi, René de Brou, allié aux familles les plus honorables de la ville. Avant de mourir, la mère de Madeleine de Brou avait recommandé sa fille au misérable hypocrite, qui lui avait promis de veiller sur elle. Afin de faire taire les scrupules religieux de la jeune fille, Grandier imagina la plus sacrilège des comédies : une nuit, dans l'église de Saint-Pierre, devant l'autel, il célébra lui-même la cérémonie du mariage, à la fois comme prêtre et comme époux. Ce fut aussi pour calmer les remords de Madeleine de Brou qu'il composa son ouvrage *Contre le célibat des prêtres*, ouvrage qui fut plus tard découvert chez lui, et dont le manuscrit se trouve à Paris, à la Bibliothèque de l'Arsenal. Le fait est consigné dans les registres de Laubardemont et dans l'extrait des preuves du procès.

En 1626, les religieuses ursulines vinrent s'établir à Loudun, au nombre de huit, rue du Pâquin, dans une maison de peu d'apparence, depuis longtemps déserte, ou habitée, a-t-on dit, mais seulement plus tard, par les malins esprits. Parties de Poitiers sans provisions et sans ressources, elles durent vivre d'abord de la charité publique, manquan de pain et de linge le plus souvent. Mais bientôt la population catholique de Loudun s'intéressa à leur triste situation, et à la fin de la première année de leur séjour, leur pensionnat comptait déjà un certain nombre d'élèves. La supérieure fondatrice fut alors, en récompense de son dévouement et de ses services, nommée à un poste plus important.

La supérieure appelée à lui succéder s'appelait sœur Jeanne des Anges. Née au château de Coze, en Saintonge, en 1602, elle était fille de Louis, de Belciel et de dame Charlotte de Goumart. Elle était entrée au couvent d'ursulines récemment fondé à Poitiers, et, après un court noviciat, y avait prononcé des vœux perpétuels. Elle a laissé elle-même sur sa vie de curieux mémoires, conservés à la Bibliothèque de Tours. « Elle avait demandé avec grande instance, dit-elle dans ces mémoires, d'être une de celles qui seraient envoyées pour faire la fondation de Loudun, et y avait réussi. »

Nommée supérieure, elle parut ne s'y résigner que par esprit d'obéissance à ses supérieures qui lui « commandèrent absolument d'accepter la charge... J'en ressentis d'abord, dit-elle, un grand déplaisir et j'eusse bien voulu que ce sort fût tombé sur une autre. Ce n'est pas que je n'aimasse les charges et que je ne fusse bien aise d'être estimée nécessaire à la communauté. »

Le nombre des religieuses, de huit, fut bientôt porté à dix-sept. Sauf une seule, sœur Séraphique Archer, elles appartenaient toutes à la no-



blesse. Comme elles reparaîtront à tour de rôle dans le cours de cette histoire, en voici les noms :

1. Jeanne de Belciel, de la maison de Coze en Poitou, dite sœur Jeanne des Anges. — 2. Sœur Louise de Jésus, dame de Barbeziers, de la maison de Nogaret. — 3. Sœur Catherine de la Présentation, Jeanne de Barbeziers, sœur de la précédente. — 4. Sœur Agnès de Saint-Jean, ou Anne de Sainte-Agnès, Anne de La Motte, fille de M. de la Motte-Baracé, du pays d'Anjou. — 5. Sœur Jeanne du Saint-Esprit, Anne d'Escoubleaux de Sourdis, de la même famille que le célèbre archevêque de Bordeaux, de ce nom. — 6. Sœur Claire de Sazilly. — 7. Sœur Gabriel de l'Incarnation, madame de Fougère, sous-prieure. — 8. Sœur Elisabeth Bastard ou Elisabeth de la Croix. — 9. Sœur Catherine d'Aufray. — 10. Sœur Monique de Sainte-Marthe. — 11. Sœur de Saint-Nicolas. — 12. Sœur Séraphique Archer. — 13. Sœur Angélique de Saint-François, maîtresse des novices. — 14. Sœur du Saint-Sacrement. — 15. Sœur Anne de Saint-Augustin. — 16. Sœur Thérèse de Jésus. — 17. Sœur Marthe, fille du sieur de Magnoux.

Au mois de juin 1631, le prieur de Chasseignes, l'abbé Moussaut, étant venu à mourir, les religieuses durent chercher un autre confesseur. Urbain Grandier se mit sur les rangs, et cela, dit le procès, dans les intentions les plus perverses.

Son caractère et ses mœurs, comme nous l'avons vu, ne se prêtaient que trop à ces accusations. On lui préféra un de ses collègues dans le canonicat de Sainte-Croix, messire Mignon, avec lequel il avait eu de grands démêlés. Mais laissons parler ici le père Surin (1).

« Cette histoire surprenante a commencé par de grands procès entre deux chanoines de l'église collégiale de Sainte-Croix de Loudun, nommés, l'un, M. Mignon, homme fort sage, vertueux, et d'un mérite distingué ; l'autre, Urbain Grandier, fort bien fait, éloquent, docte, se tirant adroitement de toutes sortes d'affaires. Il était chanoine et curé de la paroisse de Saint-Pierre du Marché. M. Mignon gagna un procès contre lui devant son évêque, Mgr de Poitiers, et le perdit devant le primat, Mgr l'archevêque de Bordeaux.

« La source de ce procès fut le libertinage de Grandier, que M. Mignon ne pouvait souffrir, parce qu'il était d'une vertu très solide. Comme son mérite le faisait estimer de tout le monde, les religieuses ursulines, s'étant établies à Loudun dans ce temps-là, le choisirent pour leur confesseur. Grandier ressentit vivement cette préférence, d'autant plus que, loin d'accepter l'offre qu'il leur avait faite de ses services, jamais aucune

(1) *Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun, et des peines du Père Surin, de la Société de Jésus* (ouvrage inédit faisant suite à ses œuvres), in-12, 1828.

d'elles n'avait voulu lui parler. Pour s'en venger, il résolut de se servir de la magie, qu'il avait apprise d'un de ses oncles, et de donner aux religieuses un charme qui leur inspirât de l'amour pour lui. Il espérait par là en corrompre quelques-unes, et que le scandale qui en arriverait serait attribué à M. Mignon qui avait seul la conduite de cette communauté.

« Ce fut l'an 1632 que ce malheureux curé jeta plusieurs maléfices sur ces pauvres religieuses, particulièrement au moyen d'une branche de rosier, où tenaient plusieurs roses, qu'il jeta dans le monastère. Toutes celles qui les flairèrent se trouvèrent saisies de l'esprit malin. Madame de Belciel, nommée sœur Jeanne des Anges, alors supérieure de ce monastère, fut la première qui sentit la tyrannie de cet ennemi. Après elle, les dames de Nogaret, ses deux parentes, en furent attaquées ; puis, madame de Sazilly, parente du cardinal de Richelieu ; ensuite, la mère de Sainte-Agnès, fille du marquis de la Motte-Baracé d'Anjou, et deux sœurs converses.

« Il y en eut peu dans la maison qui ne fussent possédées ou maléficiées, et ne sentissent une forte inclination pour Grandier, qui apparaissait tantôt à l'une, tantôt à l'autre, pour les solliciter au mal ; mais elles le rebutaient avec un grand courage, et dans toutes les tentations qu'elles éprouvèrent de la part du démon, jamais il ne put tirer de consentement de leur volonté. Les démons ont rendu eux-mêmes ce témoignage, marquant leur rage de n'avoir pu ébranler la volonté d'une fille malgré toute leur malice. Outre les religieuses, plusieurs filles séculières furent possédées, dont la plus célèbre se nommait Elisabeth Blanchard. »

L'histoire de ces possessions serait longue à raconter en détail ; il y faudrait des volumes. Je dois me borner à en raconter les épisodes les plus curieux et les plus saillants. Mais avant d'entrer dans le détail des faits, pour donner une idée d'ensemble, je vais citer la *Liste authentique* (rédigée et publiée en 1634 en présence même des événements) *des Religieuses et Séculières possédées, obsédées et maléficiées, le nom de leurs Démons, le lieu de leur résidence, avec les signes de leurs sorties :*

Religieuses possédées :

« Sœur Jeanne des Anges a été possédée par sept diables, dont trois furent chassés le samedi 20 mai 1634 et firent, pour signe de leur sortie, trois ouvertures en son côté droit, savoir : Asmodée, des Trônes ; Amon, des Puissances ; Grézil, des Trônes ; les quatre autres sont Leviathan, des Séraphins, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis pour signe d'y faire une croix de sang ; Behemoth, des Trônes, qui a sa résidence en l'estomac, et a promis pour signe d'enlever la fille à deux pieds

de haut ; Balam, des Dominations, qui a sa résidence à la seconde côte du côté droit, et pour signe doit écrire sur la main gauche de la fille son nom qui y doit demeurer toute sa vie ; Isacaron, des Puissances, a sa résidence sous la dernière côte du côté droit, et pour signe a promis de fendre le gros doigt de la main gauche, autant qu'en emporte l'ongle des deux côtés.

« Sœur Louise de Barbeziers a deux démons : Eazaz, des Dominations, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et doit enlever la fille à trois pieds de haut, durant un *Ave maris stella;* le second s'appelle Caron, des Vertus, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis de sortir, par la bouche, en forme de flamme de feu de deux coudées de long et deux doigts de diamètre, laquelle sortie durera un *Miserere*, et il doit emporter une lozange du vitrail de l'église.

« Sœur Jeanne de Barbeziers, sa sœur, n'a qu'un démon, nommé Cerbère, des Principautés, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et pour signe a promis d'élever la créature en l'air à une hauteur de deux pieds.

« Sœur Agnès, dite au monde Anne de la Motte, a quatre démons ; Asmodée, des Trônes, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et pour signe, le père exorciste lui a enjoint de faire une fleur de lys sur la main gauche, d'autant qu'il n'en a voulu promettre aucun ; le second est Bérith, des Trônes, qui a sa résidence en l'orifice de l'estomac, et a promis pour signe d'enlever la calotte de M. de Laubardemont, conseiller d'État, commissaire de Sa Majesté, à la hauteur d'une pique et plus en l'air, l'espace d'un *Miserere;* le troisième est Achaos, des Archanges, qui a sa résidence à la tempe gauche, et pour signe a promis de faire un cœur au lieu de sa résidence; le dernier est Achaph, des Puissances, qui a sa résidence au milieu du front, et pour signe a promis de faire un cercle ou anneau au même lieu.

« Sœur Claire de Sazilly est possédée de huit démons : Zabulon, des Trônes, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis pour signe de faire un nom de Jésus au lieu de sa demeure, qui y sera toute la vie de la fille; le deuxième est Nephtali, des Trônes, qui a sa résidence au bras droit, et pour signe a promis d'emporter du prêche la chaire du ministre protestant de Loudun et de la poser sur la tour carrée du château ; le troisième est un diable nommé Sans-fin, se disant autrement Grandier, des Dominations, qui a sa résidence à la seconde côte du côté droit, et pour signe promet d'enlever le corps de la fille à cinq pieds de terre; le quatrième, Élimy, des Vertus, qui a sa résidence au côté de l'estomac, et a promis pour signe de percer le lieu de sa demeure, et de sortir en figure d'un serpent volant, de la longueur d'un quart d'aune, dont moitié doit sortir; le cinquième a dit se nommer l'Ennemi-de-la-Vierge, des Chéru-

bins, qui a sa résidence au-dessous du cou, et pour signe a promis de percer la main droite d'outre en outre, de la grosseur d'un bout de doigt ; le sixième se nomme Πολλυτιον, des Chérubins, qui a sa résidence auprès de l'épaule gauche, et pour signe promet de percer un des pieds ; le septième, Verrine, des Trônes, qui a sa résidence à la tempe gauche, pour y demeurer la vie de la fille; le huitième, Concupiscence, des Chérubins, qui a sa résidence à la tempe droite, et pour signe a promis de percer le pied gauche.

« Les religieuses qui suivent, quoique possédées, néanmoins n'ont point dit le lieu de la résidence de leurs démons, ni promis aucun signe de leurs sorties, d'autant qu'elles n'ont point été exorcisées.

« Sœur Catherine d'Aufray a trois démons : Penault, des Principautés ; Caleph, des Trônes; Daria, des Archanges.

« Sœur Elisabeth Bastard est possédée de cinq démons, savoir : Caph, des Trônes ; Celse, des Archanges ; Castorin, des Dominations ; Allumette-d'Impureté, des Chérubins ; et Agal, des Archanges.

« Sœur Marthe Monique est possédée de Cédon, qui est des Vertus.

Religieuses obsédées :

« Sœur de Saint-Nicolas est obsédée par le démon Agar ; sœur Séraphique, par Baruch ; sœur de l'Incarnation, par Béhémoth, Isacaron, et Baruch; sœur Angélique, par Cerbère ; sœur du Saint-Sacrement, par Berith et Caleph; sœur Marie Acher, par Φορνιχατιον.

Religieuses maléficiées :

« Sœur Séraphique a un maléfice en l'estomac, qui est une goutte d'eau gardée et conservée par Baruch, et en son absence par Carreau; sœur Anne Descoubleaux a pour maléfice une feuille de vinette gardée dans son estomac par Elimy. Sa sœur a un maléfice d'une prune de damas violet, aussi gardée par Elimy dans son estomac.

Séculières possédées :

« Isabelle Blanchard a six démons ; le premier, Astaroth, qui est des Anges, et a sa résidence sous l'aisselle droite, et il a promis pour signe de sa sortie d'enlever la fille à la hauteur de six pieds ; le deuxième est Belzébuth, des Archanges, qui réside sous l'aisselle opposite ; le troisième, Charbon-d'Impureté, des Anges, réside sur la hanche gauche ; le quatrième, Lion-d'Enfer, des Archanges, réside sous le nombril; le cinquième, Pérou, des Chérubins, réside sous le cœur ; le sixième, Marou, Chérubin, réside sous la mamelle gauche. Ces cinq démons ont promis de percer les pieds, les mains et le côté de la fille.

« Françoise Fillastreau a quatre démons : Sonnillon, des Trônes, qui réside dans le cerveau à la partie antérieure; Jabel, des Archanges, qui va et vient par toutes les parties du corps; Buffetison, des Puissances, qui réside au-dessous du nombril; Queue-de-Chien, des Archanges, qui réside en l'estomac.

« Léonie Fillastreau, sa sœur, a trois démons : Esron, des Trônes, qui réside dans la partie antérieure du cerveau; Luther; et Lucian.

« Susanne Amou est possédée par Roth ; Marthe Thibault, par Béhémoth; Jeanne Pasquier, par Lezear.

Séculières maléficiées :

« Madeleine Beliard a trois feuilles de roses, gardées en l'estomac ; Marthe Thibault a une goutte d'eau en l'estomac, gardée par Béhémoth.

« Les démons auxiliaires qui ne possèdent ni n'obsèdent, et qui ont été nommés anges gardiens de Grandier et ses messagers, sont : Barberith, Chérubin; Carreau; Grelet ou Grelier; Rebat, des Anges ; Luret, des Trônes; Legret, Ange; Baruch.

« Belzébuth est venu souvent, selon le rapport des autres démons, tant pour fortifier Grandier, que pour fortifier les possédées. Luciferon est aussi venu à l'aide de Charbon-d'Impureté, dans le corps d'Isabelle Blanchard, et avait sa résidence au-dessous du cœur. »

Telle était l'armée que les ursulines accusaient Grandier d'avoir à ses ordres, et de déchaîner contre elles par ses sorcelleries et maléfices ; et leur accusation était bien fondée, comme on va le voir par la suite.

Dès le printemps de 1632, le bruit courait que des choses étranges se passaient dans le couvent des Ursulines. Les religieuses, disait-on, quittaient leur lit la nuit, comme des somnambules, pour parcourir la maison et grimper sur les toits. Elles se plaignaient elles-mêmes d'être visitées la nuit par des spectres ; l'un d'eux avait parlé à une jeune sœur en termes obscènes ; d'autres avaient été frappées dans l'obscurité et montraient les marques des coups. Bientôt elles sentirent toutes, plusieurs fois de jour et de nuit, « sur soy des touchements de personnes invisibles et se trouvèrent cent fois dans l'horreur de ces visions épouvantables. »

Le chanoine Mignon, leur directeur, mis au courant de ces particularités, s'en émut, et songea à y remédier.

« Messire Mignon, dit le père Surin, jugea bien que cette affaire était un maléfice donné aux religieuses ; et quoi qu'il n'eut pas bonne opinion de Grandier, néanmoins il ne lui vint jamais dans l'esprit de le soupçonner capable d'une si méchante action. Il pria le curé de Chinon,



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations :
Astaroth. **Astarté.**

Barré, homme d'un mérite et d'une vertu extraordinaires, de l'assister de ses conseils et de son secours dans une affaire de cette conséquence.

« Après en avoir conféré ensemble, ils prirent résolution d'exorciser la mère-prieure. »

Les premiers exorcismes eurent lieu le 3 et le 4 octobre 1632 et ne donnèrent que des résultats assez insignifiants. Le troisième exorcisme, pratiqué par Barré le 5, détermina chez Jeanne de Belciel une attaque convulsive qui agita grandement la patiente et pendant laquelle le diable,

sommé de dire son nom, répondit par deux fois : « Ennemi-de-Dieu. » Puis, on lui commanda de la laisser au repos, « ce qu'il fit, disent les procès-verbaux, après beaucoup de violences, vexations, hurlements, grincements de dents, dont il y en eut deux de derrière cassées. » (1)

Le lendemain 6 octobre, la sœur Claire de Sazilly, soumise à l'exorcisme, ne fit que rire pendant la cérémonie, et quand on lui demanda le nom du diable qui la possédait, elle répondit : « Zabulon ». « Au cours d'un de ces exorcismes, à cette question : « Au moyen de quel pacte le « démon s'est-il introduit dans le monastère ? » la supérieure avait répondu que, le 1er octobre de l'année 1632, étant couchée, et ayant près d'elle, à l'entour de son lit, cinq religieuses, une desquelles faisait la lecture dans un livre spirituel, ayant les deux mains sous la couverture, elle sentit que sa main droite fut prise, ouverte et étendue, puis refermée après que quelque chose eût été mis dedans; dans le moment elle s'écria : « Mon Dieu! que m'a-t-on mis dans la main? » laquelle ayant été présentée ouverte à ses religieuses, elles aperçurent qu'il y avait trois épines d'aubépine... Les religieuses qui les virent ont rapporté qu'elles étaient de la longueur d'une épingle commune et de la grosseur d'une aiguille à coudre en caneux. »

Ces épines furent remises au chanoine Mignon, qui, sur l'avis des principaux religieux de Loudun consultés, décida qu'elles seraient jetées dans le feu par la main de la prieure. Mais le charme n'en fut point rompu pour cela et plusieurs autres religieuses « furent tellement occupées des malins esprits, qu'on entendait continuellement sortir de leurs bouches des blasphèmes, sacrilèges, impiétés et toutes saletés très horribles » (2).

Le bruit que faisaient les exorcismes dans la ville, et l'excitation de la curiosité publique déterminèrent alors les exorcistes à donner avis de ce qui se passait aux magistrats de la ville. Guillaume de Cerisay, de la Guérinière, bailli du Loudunois, et Louis Chauvet, lieutenant-civil, furent priés de se transporter au couvent des Ursulines, pour y être témoins des prodiges opérés dans la personne des religieuses par les malins esprits.

Les deux magistrats s'y rendirent le 11 octobre 1632. Ils suivirent le chanoine Mignon et entrèrent avec lui dans un dortoir où les deux possédées, la prieure et une sœur laie, étaient couchées, en présence de plusieurs carmes, des autres religieuses de la communauté, et du chirurgien Mannoury.

A leur vue, Jeanne de Belciel « commença à faire des actions et mouvemens fort viollens avecq quelques cris comme petits grondemens d'un

(1) *Procès-verbaux de Barré et Mignon.* (Bibliothèque Nationale. Manuscrit n° 7618).
(2) Manuscrit de la Bibliothèque de Tours.



pourceau, puis se seroit enfoncée dans le lit, serré les dents, et faisant aultres semblables contenances d'une personne esgarée de son sens, et qui a perdu toutes connoissances; estoit à sa droicte un religieux carme, et à sa main gauche le dict Mignon, qui y a mis deux doigts, à savoir le pouce et l'index, dans la bouche de ladite supérieure, et luy a fait exorcismes et conjurations en nostre présence » (1).

Sur la demande du bailli, Mignon lui posa diverses questions en latin :

— « *Propter quam causam ingressus es in corpus hujus virginis?* » (Pourquoi es-tu entré dans le corps de cette fille?)

— « *Causa animositatis* »; répondit en latin la possédée. (Par animosité.)

— « *Per quod pactum?* » (Par quel pacte?)

— « *Per flores.* » (Par des fleurs.)

— « *Quales?* » (Quelles fleurs?)

— « *Rosas.* » (Des roses.)

— « *Quis misit?* »(Qui les a envoyées?)

— « *Urbanus.* » (Urbain.)

— « *Dic cognomen.* » (Dis son surnom.)

— « *Grandier.* »

— « *Dic qualitatem.* » (Dis sa qualité.)

— « *Sacerdos.* » (Prêtre.)

— « *Cujus ecclesiæ?* (De quelle église?)

— « *Sancti-Petri.* » (De Saint-Pierre.)

— « *Qua persona attulit flores?* » (Quelle personne a apporté les fleurs?)

— « *Diabolica.* » (Une personne diabolique.)

Le lendemain et les jours suivants, le bailli continua d'assister aux exorcismes en compagnie des autres officiers.

Le 31 octobre, la supérieure fut en proie à de grandes convulsions; l'écume lui sortait de la bouche comme dans un accès de rage.

Barré se mit alors à l'exorciser, et demanda au démon de déclarer à quel moment il sortirait du corps de la possédée :

— « *Cras mane.* » (Demain matin), répondit le démon.

Et comme l'exorciste insistait en lui demandant pourquoi il ne sortait pas tout de suite, on n'entendit plus que des mots latins sans suite sortir de la bouche : « *Pactum, sacerdos, finis...* »

Après de nouvelles convulsions, elle s'apaisa enfin, et dit à Barré en souriant : « — Il n'y a plus de Satan en moi. »

Urbain Grandier, se voyant personnellement mis en cause, et dénoncé

(1) Extrait des procès-verbaux originaux du bailli de Loudun.

comme étant dans toute cette affaire l'instrument du diable et la cause première de la possession des religieuses, eut recours alors aux amis qui lui restaient à Loudun pour essayer de détourner l'orage qui menaçait sa tête ; il porta une plainte en calomnie par devant les juges et l'évêque de Poitiers ; et l'affaire s'assoupit pour quelque temps, grâce à l'intervention du métropolitain, Mgr de Sourdis, qui faisant droit à la requête de Grandier, défendit à Mignon d'exorciser à l'avenir, et adjoignit à Barré deux autres exorcistes, les pères L'Escaye, jésuite de Poitiers, et Gau, de l'Oratoire de Tours. De plus, « défence fut faiste à tous autres de s'immiscer aux dits exorcismes sous les peynes de droict. »

Le père Surin, dans son *Histoire abrégée*, résume ainsi cette première période de l'histoire de la possession des Ursulines :

« Les démons firent des choses surprenantes, pendant qu'on exorcisait la prieure, comme de lever de terre la mère, de répondre en latin aux pensées secrètes. Mais ce qui étonna le plus les exorcistes, ce fut la réponse qu'ils firent en latin à la question du rituel : *Quis te magus immisit ?* (Quel magicien t'a envoyé ?) ils dirent : *Urbanus Grandier*. Ces messieurs n'avaient jamais soupçonné cet ecclésiastique d'être magicien. Ce témoignage, quoique de la part du démon, étant soutenu de la mauvaise vie de Grandier, lui fit grand tort ; de sorte qu'on mit l'affaire entre les mains des magistrats de la ville, qui, étant amis du curé, la tournèrent autant qu'ils purent en sa faveur ; mais les démons, soutenant toujours que Grandier était l'auteur de cette tragédie, le peuple, qui se trouvait à l'exorcisme, en demeura convaincu.

« La chose étant venue aux oreilles du roi, il donna ordre à M. de Laubardemont, intendant de la province, d'en prendre connaissance et de s'y comporter comme juge. Il était à Paris, quand il reçut cet ordre, et vint aussitôt à Loudun. »

La supérieure des ursulines était la parente de Laubardemont, qui devait prendre un vif intérêt à cette affaire. Il fut bientôt au courant des moindres détails, et surtout des accusations qui couraient contre le curé de Saint-Pierre. Ardent patriote et grand admirateur de Richelieu, Laubardemont ne pouvait pas rester indifférent au bruit accrédité à Loudun, que maître Urbain Grandier était l'auteur d'un libelle infâme naguère publié contre le cardinal-ministre sous ce titre : *Lettre de la cordonnière de la reine-mère à M. de Baradas.* Une correspondance suivie entre Urbain Grandier et une femme de Loudun, nommée Catherine Hammon, qui se trouvait au service de Marie de Médicis, ne laissait presque aucun doute sur la part qu'il avait prise à ce pamphlet contre l'illustre homme d'Etat, l'un de ceux qui ont contribué le plus à faire la France grande, puissante, glorieuse et prospère.



Afin de prévenir le mauvais effet des rapports de ses ennemis à Laubardemont, Urbain Grandier alla le voir chez lui aussitôt après son arrivée, espérant l'abuser par ses belles phrases.

« Le curé, sachant son arrivée, continue le père Surin, vint lui rendre ses civilités ; mais M. l'Intendant ne l'eut pas plutôt vu, qu'il eut une impression dans l'âme que cet homme était un criminel que Dieu lui envoyait à ses pieds ; ce qui l'obligea de le faire prendre et conduire au château d'Angers, parce qu'il n'y avait pas de prison assez forte à Loudun pour un tel criminel. Mais comme les démons disaient tous les jours de nouvelles choses sur lesquelles il était nécessaire de confronter et d'examiner Grandier, M. de Laubardemont fit construire une forte prison à Loudun, où le coupable fut transporté. »

Vers le milieu de l'été de 1633, les manifestations démoniaques avaient soudainement reparu, non seulement dans le couvent des Ursulines où cinq nouvelles religieuses se trouvaient possédées, mais encore dans la ville de Loudun, où un certain nombre de filles étaient tourmentées par la possession, l'obsession, ou les maléfices. La contagion s'était étendue jusqu'à Chinon, où Barré était retourné après l'apaisement qui avait suivi à Loudun l'intervention de Mgr de Sourdis. Barré eut l'honneur d'exorciser deux de ces infortunées victimes de Satan, en présence de Laubardemont, le jour où celui-ci passait à Chinon, pour aller à Paris chercher les pleins pouvoirs qui lui étaient nécessaires afin d'agir énergiquement en cette affaire. Il put à Chinon prendre connaissance des procès-verbaux d'exorcisme, minutieusement rédigés par Barré, et se présenter devant Richelieu, muni de tous les renseignements.

On a essayé de faire accroire que Richelieu était au fond un sceptique et considérait les cas de possession en général, et particulièrement ceux de Loudun, comme des faits auxquels le surnaturel était totalement étranger. Pour calomnier ainsi le grand cardinal, de prétendus érudits ont analysé, avec une minutie qui n'est que grotesque, des lettres écrites par lui à Gaston d'Orléans, et se sont efforcés de prouver qu'elles étaient ironiques en ce qui concerne les faits et gestes des démons ; des phrases tronquées, séparées du reste des lettres, ont été reproduites perfidement, tandis que, lorsqu'on lit en entier ces lettres, on voit que leur style est tout simplement enjoué. D'autre part, des écrivains, portés à l'exagération, et tombant dans l'excès contraire, ont osé insinuer que le cardinal était un adepte de l'occultisme et qu'il s'occupait d'astrologie, de magie et de pierre philosophale. Pour avoir la vérité, il faut se reporter à ce que Richelieu a écrit ; son beau livre *l'Instruction du chrétien* montre que l'homme d'Etat était aussi un ferme croyant, un des plus dignes prêtres de l'Eglise catholique. Dans cet ouvrage, publié



en 1618, alors qu'il n'était encore qu'évêque de Luçon, et qu'il fit réimprimer en 1626, Richelieu s'occupe, en théologien éclairé, de cette grave question du surnaturel diabolique, et même il a soin d'établir une distinction fort claire et tout à fait orthodoxe entre la sorcellerie et la magie :

» La magie, dit-il, est un art de produire des effets par la puissance du diable ; la sorcellerie, ou maléficerie, est un art de nuire aux hommes par la puissance du diable. Il y a cette différence entre la magie et la sorcellerie : que la magie a pour fin principale l'ostentation, et la sorcellerie la nuisance. »

D'autre part, le père Tranquille, religieux capucin, un des principaux exorcistes des possédées de Loudun, affirme dans sa *Relation* que « c'est Monseigneur l'Eminentissime Cardinal, la première intelligence de l'Etat, qui croit la possession, et non seulement il la croit, mais après Sa Majesté on doit à son zèle l'entreprise de cette affaire, comme le témoignent assez les lettres qu'il en a escrites à M. de Laubardemont... Celui-ci a eu cette prudence que jamais il n'a fait aucune procédure pour la preuve de possession et pour l'instruction du procès, qu'il n'en ait pleinement informé Sa Majesté et Monseigneur le Cardinal, jusques aux exorcismes de chaque jour, auxquels il a toujours assisté, et qu'il a recueillis de sa main avec une patience et persévérance non pareilles (1). »

Le 6 décembre 1633, Laubardemont revenait à Loudun, porteur d'une commision rédigée en plein conseil royal par le chancelier Séguier, et ainsi conçue :

« M. de Laubardemont, conseiller du roy en ses conseils d'Etat et privé, se rendra à Loudun et autres lieux que besoin sera, pour, y estant, informer diligemment contre ledit Grandier sur tous les faits dont il a été ci-devant accusé, et autres qui lui seront de nouveau mis sus, même touchant la possession des religieuses ursulines dudit Loudun, et autres personnes qu'on dit aussi être possédées et tourmentées des démons par le maléfice dudit Grandier : informer de tout ce qui s'est passé dès le commencement tant aux exorcismes qu'autrement sur le fait de ladite possession ; faire rapporter les procès-verbaux et autres actes des commissaires à ce délégués ; assister aux exorcismes qui se feront, et du tout faire procès-verbaux ; et autrement, procéder comme il appartiendra pour la preuve et vérification entière desdits faits ; et sur le tout décréter, instruire, faire et parfaire le procès au dit Grandier et

(1) *Véritable relation des justes procédures observées au fait de la possession des Ursulines de Loudun et au procès de Grandier*, par le R. P. Tr. R. C. Paris, 1634.



à tous les autres qui se trouveront complices desdits cas, jusques à sentence définitive exclusivement, nonobstant oppositions, appellations et récusations quelconques pour lesquelles et sans préjudice d'icelles ne sera différé même, attendu la qualité des crimes, sans avoir égard au renvoi qui pourrait être requis par ledit Grandier ; mandant Sa Majesté à tous les gouverneurs et lieutenants-généraux de la province et à tous baillifs, sénéchaux, vice-sénéchaux, prévôts, leurs lieutenants, maires et échevins des villes et autres officiers et sujets qu'il appartiendra, donner pour l'exécution de ce que dessus, toute assistance et main forte, aide et prison, si métier est et qu'ils en soient requis. »

Le premier soin de Laubardemont, à son retour à Loudun, fut de s'assurer de la personne de Grandier, et de le faire conduire sous bonne garde au château d'Angers. Puis, il fit saisir chez lui ses papiers, parmi lesquels s'en trouvaient de fort compromettants, sa correspondance avec Jean d'Armagnac, premier valet de chambre du roi, et l'un de ses protecteurs, le pamphlet de *la Cordonnière* et le traité *contre le Célibat des prêtres.*

L'information fut commencée sur-le-champ ; et, selon les termes de la commission donnée à Laubardemont, tout appel, requête et protestation des amis et parents du prévenu furent écartés et annulés. Un nouvel arrêt du conseil d'Etat du 31 mars lui renouvelait ses pleins pouvoirs, et lui ordonnait de continuer le procès, « nonobstant toutes oppositions, appellations ou récusations faites ou à faire... Le Roi lui en attribue de nouveau la connaissance, et icelle interdit au Parlement de Paris et à tous autres juges. »

Afin d'avoir Grandier sous sa main, Laubardemont le fit ramener en avril à Loudun, et enfermer dans une prison particulière, une maison appartenant à Mignon. Pour empêcher que les diables ne vinssent délivrer le magicien, on mura les fenêtres, et l'on fit sceller partout d'énormes barres de fer.

Alors, commencèrent les exorcismes. Les possédées, devenues plus nombreuses, furent séquestrées en des maisons séparées : les sœurs Claire de Sazilly et Catherine de la Présentation furent logées chez le chanoine Maurat ; Jeanne de Belciel, Louise de Jésus et Anne de Sainte-Agnès, chez M. de la Ville, avocat du couvent; Elisabeth de la Croix, Monique de Sainte-Marthe, Jeanne du Saint-Esprit et Séraphique Archer, chez Nicolas Moussaut, oncle du procureur du roi ; les autres chez une tante de Mignon, la veuve Barot.

Des médecins furent appelés pour observer les possédées dans leurs crises ; on leur attacha un apothicaire et un chirurgien, l'apothicaire Adam et le chirurgien Mannoury. Puis, on procéda à la nomination des



exorcistes. Les exorcistes désignés par l'archevêque de Bordeaux furent remplacées par le père Lactance, récollet, et Guilloteau, théologal de l'évêque de Poitiers. Ils entrèrent en fonctions des le 15 avril 1634. Bientôt, la possession prenant des proportions de plus en plus inquiétantes, ils durent demander du renfort ; on leur adjoignit alors quatre capucins, les pères Luc, Tranquille, Protais et Elisée, et deux carmes, les pères Pierre de Saint-Thomas et Pierre de Saint-Mathurin.

Les exorcismes se firent simultanément dans les quatre églises de Loudun, les églises de Sainte-Croix, du couvent des Ursulines, de Saint-Pierre du Martroi, et du prieuré de Notre-Dame du Château.

« Comme les démons, dit le père Surin, disaient tous les jours de nouvelles choses sur lesquelles il était nécessaire de confronter et d'examiner Grandier, M. de Laubardemont fit faire une forte prison à Loudun, où le coupable fut transporté. Il refusa d'abord de répondre aux interrogations de son juge ; mais, peu après, il le fit. Mgr l'évêque de Poitiers, apprenant ce qui se passait dans l'exorcisme, vint à Loudun. Les démons ayant dit qu'on trouverait sur le corps de Grandier certaines marques qu'ils dépeignirent, on le fit visiter, et on en trouva deux, comme les démons avaient dit. »

C'était, en effet, une doctrine généralement reçue que tout magicien devait avoir sur le corps des endroits insensibles, comme preuves de son commerce avec Satan.

Dans la séance du 26 avril, un des démons de la supérieure, interrogé à ce sujet, déclara que Grandier était marqué en deux endroits du corps les plus secrets (1). Le chirurgien Mannoury fut chargé de l'opération, qui confirma l'assertion de la supérieure. Le 28 avril, Asmodée, interrogé au sujet du pacte par lequel le curé de Saint-Pierre avait vendu son âme au diable, refusa d'abord de répondre ; puis, cédant aux instances de l'exorciste, il promit d'apporter une copie du pacte en question, déposé dans le cabinet de son maître Lucifer. Le lendemain, à l'heure marquée, il remettait en effet par les mains de Jeanne de Belciel la pièce suivante aux exorcistes :

« Monseigneur et Maistre, je vous recognois pour mon Dieu et vous prometz de vous servir pendant que je viveray, et dès à présent je renonce à tous autres et à Jésus-Christ et à Marie et à tous les saints du ciel et à l'Eglise catholique et apostolique et romaine et à tous les suffrages d'icelle et auraisons qui pourroient faire pour moy, prometz vous adorer et faire hômages au moings trois fois le jour et faire le plus de mal que je pourray et attirer à mal faire autant de personnes qui me sera

(1) « *In duabus natibus circà* ανυμ *et in duobus* τεστικυλις. »





LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations :
Belphégor. **Mammon.**

possible, et de bon cœur je renonce à cresme et à batesme et à tous les mérites de Jésus-Christ, et, au cas que je me vouleuse convertir, je vous donne mon corps, mon âme et ma vie comme la tenant de vous, l'aiant cédée à jamais, sans me vouloir repentir.

« Ainsi signé : URBAIN GRANDIER, *de son sang* (1). »

« Asmodée, ajoute Laubardemont dans son rapport, ayant rapporté un

(1) Bibliothèque Nationale, manuscrits, f. fr., n° 7618.

pacte d'un petit morceau de papier teint de quelques gouttes de sang, déclara, après beaucoup de résistance, que le sang qui paraissait sur ce papier était sorti du pouce de la main droite de son maître. » Une légère blessure que Grandier avait au pouce droit, fut constatée par les médecins et vint confirmer le dire d'Asmodée.

Pendant l'exorcisme du 19 mai, le même Asmodée avait apporté la lettre suivante :

« Je promais en sortant du corps de cette créature (la supérieure) de luy faire une fante au dessous du cœur de la longueur d'une épingle, ensemble à la chemise, corps de cote et sotane (avec une fante correspondante à la chemise, à la jupe et à la robe), laquelle fante cera sanglante, et ce demain vintiesme de may à six heures après midi, jour de samedi, et promes aussi que Grésil et Aman feront ausi leur ouverture en la mesme manière quoyque plus petite, et aprouve ce que Leviatan Behemot et Beherit ons promis de faire avec leurs compagnons pour signe de leur sortie sur ce registre en l'église de Sainte-Croix.

« ASMODÉE. »

L'épreuve eut lieu au jour dit dans l'église de Sainte-Croix remplie de curieux. Des médecins, invités à visiter les côtés et les vêtements de la religieuse, constatèrent « qu'ils n'avaient trouvé aucune plaie sur son côté, aucune solution de continuité dans ses vêtements et aucun fer tranchant dans les replis de ses robes. » Après cette inspection, eut lieu l'exorcisme.

Le père Lactance prononça les adjurations, et les convulsions diaboliques se manifestèrent. La possédée fit « une contorsion de son corps qui parut épouvantable ; ses mains et ses pieds furent également retirés en dehors, et après que les paumes de ses mains et les plantes de ses pieds se furent bien jointes, tous ses membres tournèrent en leur premier état, et alors elle se releva. A peine fut-elle revenue de cette première convulsion, l'exorciste lui réitéra ses adjurations ; elle se coucha alors la face en terre, et on vit sa cuisse droite retirée en dehors ; puis, s'étant baissée sur le bras et sur le côté gauche, elle demeura dans cet état quelque peu de temps, et enfin on l'entendit gémir ; et lorsqu'elle tira sa main droite de son sein, on aperçut les bouts de ses doigts teints de sang. » Les médecins présents constatèrent la présence des signes annoncés par Asmodée, les trois plaies de la longueur d'un doigt en travers au-dessous de la manche gauche, avec autant de déchirures à la chemise, au corps de jupe et à la robe.

Urbain Grandier assistait à cette séance. On résolut de le confronter lui-même avec les religieuses, ses accusatrices. Cette confrontation eut lieu le 23 juin dans l'église Sainte-Croix, en présence de l'évêque de

Poitiers. J'emprunterai le récit de cette dramatique séance à une relation reconnue fidèle par tous les contemporains (1).

« Le vendredi, 23 juin 1634, veille de la Saint-Jean, sur les trois heures après midi, Mgr de Poitiers et M. de Laubardemont étant dans l'église de Sainte-Croix de Loudun, pour continuer les exorcismes des religieuses ursulines, de l'ordre dudit sieur de Laubardemont, commissaire, fut amené de la prison en la dite église, Urbain Grandier, prêtre-curé, accusé et dénommé magicien par lesdites religieuses possédées, auquel furent produits par ledit sieur commissaire, quatre pactes, rapportés, à diverses fois, aux précédents exorcismes, par lesdites possédées, que les diables qui les possédaient disaient avoir faits avec ledit Grandier pour plusieurs fois, mais l'un particulièrement rendu par Leviathan, le samedi 17 du présent mois, composé de la chair du cœur d'un enfant, prise en un sabbat fait à Orléans en 1631 ; de la cendre d'une hostie brûlée, du sang et de la σεμενσε dudit Grandier, par lequel Leviathan dit être entré au corps de sœur Jeanne des Anges, supérieure desdites religieuses, et l'avoir possédée avec ses adjoints, Béhémoth, Isacaron et Balam ; et ce 8 décembre 1832 ;

« L'autre, composé de graines d'oranges et de grenades, rendu par Asmodée, alors possédant la sœur Agnès, le jeudi, 22 du présent mois, fait entre ledit Grandier, Asmodée, et quantité d'autres diables, pour empêcher l'effet des promesses de Béhérith, qui avait promis, pour signe de sa sortie, d'enlever la calotte du sieur commissaire à la hauteur de deux piques, l'espace d'un *Miserere ;*

« Tous lesquels pactes réputés au dit Grandier, il a dit, sans témoigner aucun étonnement, ne savoir ce que c'était des dites pactes, ne les avoir jamais faites, et ne connaître point d'art capable de telles choses, n'avoir jamais eu de communications avec ces diables, et ignorer absolument ce qu'on lui disait; dont fut fait un procès-verbal que ledit Grandier signa. Cela fait, l'on amena toutes lesdites religieuses possédées, en nombre de neuf, et trois autres séculières aussi possédées, dans le chœur de ladite église, accompagnées de nombre de religieux, et y étaient trois médecins, un chirurgien et quelques prêtres. Lesquelles possédées, à leur arrivée, firent quelques petits cris, appelant ledit Grandier leur maître, et témoignant allégresse de le voir. Lors, l'un des exorcistes exhorta toute l'assistance d'élever leur cœur à Dieu, avec une ferveur extraordinaire, pour recevoir la bénédiction de monseigneur l'évêque de Poitiers. Ce qu'ayant été fait, il continua de dire que l'affaire dont il

(1) Bibliothèque Nationale : Recueil Thoisy, 92. Réserve. *Interrogatoire de maistre Urbain Grandier, avec les confrontations des religieuses possédées contre le dit Grandier.* 1634, avec permission.



s'agissait était d'un si grand poids, et tellement important aux vérités de l'Eglise catholique et romaine, que cette seule considération devait servir de motif pour exciter la dévotion, et que d'ailleurs le mal de ces pauvres filles était si étrange, après avoir été si long temps, que la charité obligeait tous ceux qui ont droit, de travailler à leur délivrance et à l'expulsion des démons, d'employer l'efficace de leur caractère pour un si digne sujet, par l'exorcisme que l'Eglise prescrit à ses pasteurs : puis, adressant sa parole audit Grandier, icelui dit qu'étant de ce nombre, par l'onction sacrée du prêtre, il y devait contribuer tout son pouvoir et son zèle, (s'il plaisait à Monseigneur l'Evêque de Poitiers lui en donner la permission) et commencer la suspension et autorité. Ce que ledit sieur évêque ayant concédé, le père récollet présenta une étole au dit Grandier, qui, s'étant tourné vers ledit sieur Evêque, lui demanda s'il lui permettait de la prendre, lequel ayant répondu qu'oui, il se mit ladite étole au col; et incontinent qu'il eût pris ladite étole, les démons s'écrièrent : « Tu y as re-« noncé » ; et alors ledit récollet lui présenta un rituel, qu'il demanda permission de prendre audit sieur évêque, comme ci-dessus, reçut la bénédiction, se prosternant à ses pieds ; sur quoi, le *Veni Creator* ayant été chanté, il se releva et adressant sa parole à mondit sieur l'Evêque, lui dit : « Monseigneur, qui dois-je exorciser? » Sur quoi lui fut répondu par mondit sieur l'Evêque : « Ces filles. » Il continua, et dit : « Quelles « filles? » A quoi fut répondu : « Ces filles possédées. » — « Tellement, « Monseigneur, que je suis obligé de croire la possession de l'Eglise ; je la « crois, puisque l'Eglise la croit; je la crois aussi, quoique je n'estime pas « qu'un magicien peut faire posséder un chrétien sans son consentement » ; lorsque quelques-uns s'écrièrent qu'il était hérétique, d'avancer cette créance, que cette vérité était indubitable, reçue en toute l'Eglise et approuvée par la Sorbonne. Sur quoi il répondit qu'il n'avait point formé de créance déterminée là-dessus, que c'était seulement sa pensée, qu'en tout cas il se soumettait du tout à l'Eglise, dont il n'était qu'un membre et que jamais personne ne fut hérétique pour avoir des doutes, mais pour y avoir persisté opiniâtrément, et que ce qu'il en avait proposé audit sieur Evêque, c'était pour être assuré par sa bouche qu'il n'abuserait point de l'autorité de l'Eglise.

« Et lui ayant été amenée par devers ledit récollet la sœur Catherine, possédée, comme la plus ignorante de toutes et moins soupçonnée d'entendre le latin, il commença l'exorcisme en la forme prescrite dans le rituel ; mais, au lieu où il y avait : *Præcipio aut impero* (je vous commande ou vous ordonne), il disait : *Cogor vos* (je suis forcé de vous ordonner), dont il fut repris par ledit sieur évêque de Poitiers, qui lui dit que l'Eglise ne parlait point en ces termes aux démons. Il (Grandier) ne



ne put continuer longuement (l'exorcisme), parce que toutes les autres possédées firent des cris et des diableries qu'on ne saurait exprimer; et entre autres, la sœur Claire qui s'avança contre lui, lui reprochant son aveuglement et son opiniâtreté, se voulant jeter sur lui, si bien qu'en cette altercation, il quitta cette sœur Catherine, et adressa ses paroles à la sœur Claire, laquelle, pendant tout le temps que ledit Grandier parlait à elle, ne fit que faire l'enragée pour se jeter sur lui, et ledit Grandier ayant dit qu'il la voulait interroger en grec, étant une des marques requises pour justifier une possession que les diables entendaient toutes sortes d'idiomes, alors le diable, par la bouche de la supérieure, lui dit : « Ah! que tu es fin, tu sais bien que c'est une des premières conditions » du pacte fait entre toi et nous, de ne répondre point en grec. » A quoi il répondit : « *O pulchra illusio, egregia evasio..* » (O le beau subterfuge! la belle échappatoire!) et lors lui fut dit qu'on lui permettait d'exorciser en grec, et de fait le diable, par la bouche de ladite sœur Claire, lui dit : « Parle en grec et en quelle langue tu voudras, je te répondrai. » Cela dit, il demeura fort étonné et demeura court; et même ledit sieur de Laubardemont était disposé à écrire en grec. Mais tout cela n'eut point d'autre effet; car le magicien ne dit plus mot, et les possédées persistèrent de l'accuser de magie et du maléfice qui les travaillait, s'offrant de lui rompre le col, si on leur voulait permettre, et faisant toutes sortes d'efforts pour l'outrager ; ce qui fut toujours empêché par les défenses de l'Eglise et par tous les religieux. Lui cependant demeura troublé et en grande émotion, regardant fixement faire toutes ces diableries, protestant de son innocence, priant Dieu d'en être le protecteur; et s'adressant vers ledit sieur Evêque et le commissaire, leur dit : qu'il implorait l'autorité ecclésiastique et royale, dont ils étaient les ministres, pour commander à ces démons de lui rompre le col, du moins de lui faire une marque visible au front, au cas qu'il fût l'auteur du crime dont il était accusé, afin que la gloire de Dieu fût manifestée, l'autorité de l'Eglise exaltée, et lui confondu, pourvu toutefois que les filles ne lui touchassent des mains (pourvu que les possédées ne le touchassent pas avec les mains). Ce qu'on ne voulut point permettre, tant pour n'être point accusé du mal qu'il lui eût pu arriver, que pour n'exposer point l'autorité de l'Eglise aux ruses des démons. Mais les exorcistes ayant commandé le silence au diable et de cesser les désordres qu'il faisait, on fit alors apporter du feu dans un réchaud, dans lequel on jeta toutes ces pactes les unes après les autres; et à même temps les démons commencèrent à faire le sabbat avec plus de violence et désordre qu'auparavant et cris sans pareils, et les contorsions de bras et de jambes, tirements de langue extraordinaires, et quelques-unes se tenaient sur le bout des pieds, sans avoir jamais perdu

terre, se voulaient jeter toutes sur ledit Grandier pour le déchirer, étant cause, disaient ces diables, de les faire souffrir par le brûlement de ces pactes; toutes lesquelles choses étaient effroyables à tous. Néanmoins ledit Grandier s'efforçait à l'extérieur, et témoignait qu'il ne s'étonnait pas, quoiqu'il en eût plus de sujet qu'aucun autre, les diables continuant les accusations, lui cottant les lieux, les heures et les jours de leurs communications avec lui, ses premiers maléfices, ses scandales, son insensibilité, les renoncements faits à la foi et à Dieu. A quoi il répondit, sans avoir appréhension, que jamais il n'avait donné lieu à ces abominations, tant parce qu'il ne s'est jamais rien vu de pareil.

« Je me suis oublié de vous dire qu'un de ces démons cria que Belzébuth était alors entre ledit Grandier et un capucin qui était à son côté ; et sur ce qu'il dit, adressant la parole au démon : *obmutescas* (fais silence), le dit diable commença à jurer que c'était le mot du guet ; mais qu'ils étaient forcés de tout dire, parce que Dieu était plus fort que tout l'Enfer, si bien que ces diables se voulurent jeter sur lui, s'offrant de le déchirer, de montrer ses marques, de l'étrangler, quoiqu'il fût leur maître. Sur quoi il prit occasion de dire qu'il n'était leur maître, ni leur valet, et que c'était une chose incroyable qu'ils le publiassent leur maître et s'offrissent de l'étrangler. Alors, ces filles lui ayant jeté leurs pantoufles à la tête, il dit : « Voilà les diables qui se déferrent d'eux-mêmes. » Enfin, ces diableries crurent à un tel point que, sans l'empêchement de ces religieux, infailliblement l'horreur de ce spectacle eût fini sa vie, et tout ce qu'on put faire, fut de le ramener en la prison vers les six heures...

« Enfin après tous ces exorcismes et interrogatoires, ledit Grandier fut atteint et convaincu de magie, sortilège, irréligion, et autres cas mentionnés au procès, ainsi qu'il appert par l'arrêt. »

Laissons ici la parole au père Surin :

« Le roi envoya un nouvel ordre à M. de Laubardemont de faire venir quatorze juges de plusieurs présidiaux voisins, tels que Poitiers, Angers, Tours, Orléans, Chinon et la Flèche ; ce qui fut exécuté... Ils furent quarante jours à examiner cette affaire, sur laquelle les démons, par un ordre exprès de Dieu, leur donnaient tous les jours de nouvelles lumières au préjudice de Grandier : et après un mûr examen on trouvait qu'ils ne disaient rien contre lui qui ne fût véritable. »

En conséquence, le vendredi 18 août 1634 fut prononcé contre Urbain Grandier l'arrêt de condamnation suivant :

« Vu par nous, commissaires députés par le Roy, juges souverains en cette partie suivant les lettres patentes du huitième juillet 1634, le procès criminel extraordinairement fait à la requête du procureur de Sa Majesté, demandeur et accusateur, pour crime de magie, sortilège, impiété, sa-

crilège et autres cas et crimes abominables, d'une part, et maître Urbain Grandier, prêtre, curé de l'église de Saint-Pierre du Marché de Loudun, et l'un des chanoines de l'église Sainte-Croix dudit lieu, prisonnier défendeur et accusé d'autre part :

« Nous, sans avoir égard à la requête du onzième du présent mois d'août, avons déclaré et déclarons ledit Urbain Grandier duement atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession arrivée par son fait ès personnes d'aucunes des religieuses ursulines de cette ville de Loudun, et autres séculières mentionnées au procès ensemble des autres crimes résultans d'iceluy, pour réparation desquels, iceluy Grandier, condamné et condamnons à faire amende honorable nue tête et en chemise, la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres, devant les principales portes des églises de Saint-Pierre du Marché et Sainte-Ursule de cette dite ville, et là, à genoux, demander pardon à Dieu, au Roy et à la Justice, et, ce fait, être conduit en la place publique de Sainte-Croix de cette dite ville, pour y être attaché à un poteau sur un bûcher, qui pour cet effet sera dressé au dit lieu, et y être son corps brûlé vif, avec les pactes et caractères magiques étant au greffe : ensemble le livre manuscrit par lui composé contre le célibat des prêtres, et les cendres jetées au vent. Avons déclaré et déclarons tous et un chacun ses biens acquis et confisqués au Roy, sur iceux préalablement pris la somme de cent cinquante livres pour être employé à l'achat d'une lame de cuivre, en laquelle sera gravé le présent arrêt par extrait, et icelle apposée dans un lieu éminent en ladite église des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité ; et auparavant qu'être procédé à l'exécution du présent arrêt, ordonnons que ledit Grandier sera appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, sur la vérité de ses complices.

« Prononcé et exécuté le dix-huitième jour d'août, 1634. »

Le père Surin raconte ainsi les derniers moments du condamné.

« Quand on lui eut prononcé l'arrêt de mort, il pria M. de Laubardemont de modérer la rigueur de la sentence. La réponse fut que le meilleur moyen d'obtenir cette grâce de la justice était de dire ingénuement ses complices, et de produire des actes de contrition d'un cœur sincère, Il répondit qu'il n'avait point de complices. Un père exorciste qui était présent lui fit un discours fort tendre qui tira les larmes des yeux de tous les assistants. Grandier seul n'en fut point touché... Rien ne put toucher ce malheureux cœur; et il fut si endurci qu'il chantait une chanson profane deux heures avant d'aller au supplice.

« Quand il y fut arrivé, un père capucin lui présenta le crucifix, dont il détourna la tête. On le pressa de se confesser, il répondit qu'il n'en



avait pas besoin, s'étant confessé depuis peu. Lorsqu'il fut au milieu du bûcher, le bourreau voulut l'étrangler, afin qu'il ne sentît pas le feu ; mais le feu brûla la corde, et son corps tomba dans les flammes. A ce moment, le démon de la sœur Claire, étant à l'exorcisme, s'écria : « Voilà « mon pauvre maître Grandier qui brûle et qui tombe comme je fais ». Lorsqu'il fut sur le point d'expirer, les démons témoignèrent avoir de l'inquiétude ; mais aussitôt qu'il fut mort, ils éclatèrent de joie, disant qu'ils avaient eu grande peur qu'il ne leur échappât, parce que la Mère de Dieu avait prié pour lui.

« Un autre démon dit le lendemain qu'ils étaient allés plus de deux cents diables conduire en enfer Urbain Grandier, à quatre heures trois quarts du soir, qui fut en effet l'heure où il mourut. Le père exorciste lui dit : « Tu es un menteur, Grandier s'est converti. » — « C'est vous-« même qui mentez, répondit-il ; il ne s'est point converti, à cause de sa « superbe, et parce qu'il n'a pas voulu confesser qu'il fût magicien. » — « Mais, lui dit le père, il a invoqué le Créateur en mourant. » — « Dites « donc plutôt, reprit le démon, qu'il a invoqué Lucifer ; et pour marque « qu'il ne s'est point converti, il n'a pas prononcé le nom de Jésus, ni « pris de l'eau bénite. » Puis le démon, se tournant vers les assistants, leur dit : « Messieurs, je vous conjure d'être superbes ; vous verrez « comme nous les traitons en enfer ! »

Après la mort de Grandier, les ursulines continuant d'être possédées comme auparavant, les exorcismes se firent avec la même assiduité. Les démons, interrogés en particulier sur le sort de Grandier et les supplices qu'il souffrait en enfer, donnèrent à ce sujet les détails les plus circonstanciés.

« Un père exorciste, continue le père Surin, s'apercevant que depuis la mort de Grandier, plusieurs démons ne paraissaient plus dans les religieuses, en demanda la cause à un qui était en faction. « Ils sont allés « en enfer, lui répondit-il, festoyer Grandier qui était notre maître, et « qui est devenu notre valet. La fête est bonne pour nous, et les féries « sont longues pour lui. » Un autre père exorciste demandant encore au démon ce que faisaient les autres en enfer si longtemps : « Ils paient, « dit-il, Grandier des bons services qu'il leur a rendus. » — Un autre démon, étant interrogé où était son maître Grandier, dit : « Il n'est plus « mon maître, il est auprès de Lucifer où il se chauffe bien. Il fait bien « chaud dans ce pays-là ! Lucifer l'a reçu avec bien de la cérémonie. Il « a été fort étonné du traitement qu'il en recevait. Il maudit son oncle « qui lui a appris le métier de magicien. Il enrage de ce que je publie « ses malheurs et les miens ; mais il faut obéir au Souverain qui veut « que je dise que Grandier grince des dents et est toujours désespéré... »





LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations :
Asmodée. **Adramélech.**

Le père Lactance était un des plus zélés à travailler à la délivrance des religieuses. « Dans le fort de ce travail, dit le père Surin, il tomba malade et mourut le 18 septembre 1634, étant terriblement obsédé des démons. »

Le père Tranquille ressentait aussi fortement les vexations des esprits infernaux ; Laubardemont crut nécessaire d'en informer Richelieu : « Le père Tranquille, écrivait-il au cardinal, souffre maintenant les mêmes vexations que ces pauvres filles ; son corps est agité sans aucune douleur

d'une façon en tout prodigieuse. Je n'ai, monseigneur, rien vu en toute cette affaire qui m'ait donné tant d'étonnement que l'accident arrivé à ce bon religieux, lequel en tire de grands profits et avantages pour le bien de son âme. »

Les capucins ne suffisant plus à la besogne, « le roi, ayant fort à cœur cette affaire, résolut, avec le cardinal de Richelieu, de la mettre entre les mains des jésuites. Ils en écrivirent au provincial de la province de Guyenne, et lui donnèrent ordre d'envoyer au plus tôt quelques religieux pour exorciser les religieuses de Loudun. »

L'un de ces religieux (1) était le père Surin, alors âgé de trente-cinq ans ; il partit pour Loudun le 17 décembre 1634.

« Ayant écouté l'ordre de mon supérieur, dit-il, je ne répliquai rien, quoique cet emploi me parût surpasser de beaucoup mes forces. Mais, comme il faisait déjà nuit, il fut conclu que j'attendrais pour partir au lendemain matin. Dieu fit connaître à une sainte fille, que je conduisais dans les voies du salut, l'ordre que j'avais reçu et les maux extrêmes que je souffrirais dans cet emploi. Elle vint me trouver pour me le dire, et m'avertit qu'elle avait vu sur moi une main divine pour me protéger. »

Il est utile de laisser maintenant la parole au père Surin, dont je résume le récit détaillé, sans altérer en rien le texte même de ses écrits.

« Je ne fus pas plutôt arrivé à Loudun, qu'on me donna commission d'exorciser la mère-prieure. Je pouvais présumer que, parce qu'elle était la première en dignité, elle avait aussi les démons des premiers rangs, c'est-à-dire des Chérubins et des Séraphins. Mais la force de ces grands ennemis ne me donna aucune crainte du combat, ne croyant pas que tout l'enfer pût prévaloir sur l'obéissance, qui seule m'engageait sur ce champ de bataille, où j'avais à combattre quatre furieux démons, savoir : Léviathan, Béhémoth, Isacaron et Balam, que je voyais, par les lumières de la foi, faibles comme des mouches par rapport à la puissance de Dieu, dont je me voyais revêtu par la force de l'obéissance...

« Je n'eus pas plutôt commencé le premier exorcisme sur la mère-prieure, que je fus pleinement convaincu que les religieuses étaient possédées. Car, parlant à la mère du bien infini que l'âme goûte dans l'oraison et l'union avec Dieu, un démon ne manqua pas aussitôt de se présenter et de m'interrompre en me demandant pourquoi j'avais laissé à Marennes tant de bonnes âmes que je cultivais, pour venir m'amuser avec des filles folles. Ensuite, il me dit plusieurs particularités secrètes de ces personnes de Marennes, dont la mère-prieure ne pouvait avoir aucune connaissance. C'est ce qui m'obligea de tirer de ma poche une

(1) Les autres étaient les pères Rousseau, Anginot et Bachellerie.



lettre que m'avait écrite celle qui m'avait dit à mon départ de Marennes que Notre-Seigneur lui avait fait connaitre que j'aurais bien à souffrir dans cet emploi. Montrant donc cette lettre au démon, il dit : « Voilà « une lettre de ta dévote. » — « Quelle est-elle ? » repris-je en latin. — « Ta Madeleine », dit-il... Je lui dis : « Quel est son propre nom ? » Il entra aussitôt en fureur et dit : « Ta Beinet »...

« Peu après, Mgr de Nîmes, étant à l'exorcisme, me pria de faire un commandement au démon dans un latin un peu difficile, pour voir s'il l'entendrait. Le commandement était : « *Appone lævam poplitibus* « *meis.* » (Mettez votre main gauche sur mes genoux). Je le fis, et peu après le démon exécuta ce qui avait été ordonné. Mgr de Nîmes fit aussi au démon un commandement intérieur, puis un autre, jusqu'à six dans un instant, les révoquant l'un après l'autre, et tourmentant le démon en lui disant : « *Obediat ad mentem.* » (Qu'il obéisse suivant mon intention). Le démon répéta tout haut les six commandements du prélat, disant après chacun : « Mais monsieur ne veut pas tous ces six comman- « dements ». Au sixième il dit : « Nous verrons si nous ferons celui « auquel il s'est enfin fixé. »

« Le démon, par une sotte extravagance, menait la mère-prieure sous une gouttière, quand il pleuvait ; et comme je savais que c'était sa coutume, je lui faisais un commandement intérieur de me l'amener. Aussitôt elle venait, et il me demandait : « Que me veux-tu ?... »

« Dès que je fus aux exorcismes, je vis une chose qui me surprit beaucoup, et qui était ordinaire à toutes les possédées ; c'est qu'étant renversées, la tête leur touchait aux talons, et elles marchaient ainsi avec une vitesse surprenante. J'en vis une qui, étant relevée, se frappait la poitrine avec la tête, mais si rapidement et si rudement, qu'il n'y a personne au monde, quelque agile qu'il soit, qui puisse rien faire de semblable.

« Elles remuaient toutes la tête avec des mouvements si prompts qu'on ne pouvait le voir sans avouer que cela était au-dessus des forces humaines. Quand elles étaient couchées par terre, elles se roidissaient et s'appesantissaient de telle sorte, que l'homme le plus robuste avait peine à leur remuer seulement la tête, et tous ceux qui étaient présents confessaient que cela ne pouvait être naturel.

« Elles tiraient la langue et la grossissaient horriblement... on a vu les plus habiles médecins avouer que c'était un effet purement surnaturel.

« La mère-prieure avait un démon appelé Balam, qui lui mettait dans les yeux une vivacité qu'on ne peut imaginer ; et les médecins disaient qu'elle ne pouvait être naturelle.

« Elle faisait une contorsion, qui était de tordre les bras en trois en-

droits : à la jointure de l'épaule, à celle du coude, et à celle du poignet, faisant un tour en chacune de ces jointures. Cela arrivait ordinairement quand on la contraignait d'adorer le Saint-Sacrement; car alors elle appuyait le ventre sur la terre, joignait les pieds ensemble, et tournant les bras par derrière, elle joignait aussi les mains avec les pieds; ce qu'elle ne pouvait exécuter sans faire un tour à chaque jointure.

« Leurs cris étaient semblables à ceux des damnés. On ne saurait jamais s'imaginer de quelle façon elles criaient, poussant des hurlements beaucoup au-dessus des forces des hommes les plus sauvages, et des bêtes les plus féroces.

« Les agitations des possédées étaient si violentes, qu'il fallait que les personnes les plus robustes les tinssent. Cependant, leur pouls était aussi tranquille que celui des personnes qui vivent dans un grand repos; ce qui faisait clairement connaître que ces agitations étaient causées par des esprits d'une force supérieure...

« Une autre preuve très convaincante de la possession des religieuses, est qu'elles entendaient les langues étrangères, et parlaient de théologie, comme auraient fait d'habiles docteurs. Je suis témoin que les démons donnaient l'intelligence des langues à ces filles; que très souvent elles pénétraient les choses les plus élevées, dont la connaissance n'appartient qu'aux anges. Elles m'entretenaient quelquefois des heures entières, me démêlant des questions de théologie très difficiles. Elles donnaient une solution nette à tous les doutes que je proposais à l'exorcisme. Comme il nous fallait être tous les jours cinq ou six heures à l'exorcisme, et qu'on ne pouvait pas toujours crier contre les démons, nous les entretenions souvent en tête-à-tête, et ces entretiens familiers étaient toujours fort utiles..... »

Le père Surin cite en exemple un long discours sur les choses spirituelles que leur tint Léviathan le jour des Rois 1636, aussitôt que le démon Isacaron fut sorti de la mère-prieure.

Un autre jour, il força ce même Isacaron de lui dire comment il se comportait pour détourner les âmes du service de Dieu.

Voici quelques fragments du discours d'Isacaron :

« Pour détourner les âmes de la voie du salut, et pour les corrompre, je me sers d'un moyen, qui est l'impureté. Asmodée et moi faisons de bons coups par ces tentations charnelles. La première conquête que j'ai faite m'a mis en grand crédit auprès de Lucifer, qui m'a toujours depuis donné des commissions sur la terre. Cette conquête fut la chute de Macaire le jeune, que je visitai dans le désert. Ce pieux ermite avait, pendant toute sa vie, servi Dieu avec une grande perfection. Je l'attrapai en mettant dans son chemin le soulier d'une femme et un mouchoir par-

fumé, qu'il sentit pendant trois jours ; et je faisais couler dans son cœur le poison du péché. Au bout de trois jours, je le visitai sous la forme d'une femme, et il succomba à la tentation. Mais aussitôt il se releva, et faisant une fosse, il s'y enterra jusqu'au col, ne se laissant que la tête pour regarder le ciel... Allumette, démon qui possède la sœur Elisabeth, attrapa aussi Martinien par une courtisane que nous lui envoyâmes. »

« — Comment, lui dis-je, continue le père Surin, le coup contre saint Macaire te mit-il en si grand crédit auprès de Lucifer, puisque tu ne l'as pas perdu? »

« — Je fis voir, répondit-il, ce que je savais faire. »

« Après avoir dit ces paroles, il entra dans une grande rage, hurlant et faisant des efforts pour me frapper, parce que je le contraignais à parler en faveur des hommes. Sa fureur redoublant il me disait : « Je te veux « manger »; et ensuite, se tournant vers ceux qui étaient à l'exorcisme : « Je veux vous manger tous, leur disait-il; je veux manger toutes les créa- « tures, anéantir toutes les œuvres de Dieu, et puis m'anéantir moi- « même... Que je suis fou de m'être embarqué en ce corps mortel! car « j'ai été bien trompé. Je pensais faire de cette fille une sorcière, et je « suis contraint d'en faire une sainte, et de servir aux desseins de Dieu « pour le salut des hommes! »

Un autre jour, c'est Léviathan qui déplore le mauvais succès de la possession :

« — Je suis bien malheureux, disait-il, d'être venu ici faire la religieuse; car, pendant que cette âme s'applique aux saints exercices de la contemplation, il faut que je sois dans un coin de sa tête sans oser remuer. Outre cela, il faut jeûner, porter la haire, sans que je puisse rien empêcher... Il y a longtemps que je ne serais plus ici, si Dieu ne me retenait par force. Je me suis de tout temps mêlé de posséder des corps; mais je ne m'y suis jamais tant ennuyé qu'en celui-ci... Il y a trois mois que nous avons fait, avec les magiciens, vingt maléfices pour empêcher cette âme d'avancer; mais on ne nous a permis d'en achever aucun. »

Le père Surin s'étend avec de grands détails sur la nature et le caractère de divers démons auxquels il a eu affaire : Leviathan, Balam et Béhémoth.

« Béhémoth surtout est un démon d'une dureté inflexible. C'est de lui que parle Job, lorsqu'il dit : « *Son cœur est dur comme la pierre et le fer.* » Il le compare encore à l'éléphant, et Léviathan à la baleine. « Ce Léviathan était le chef de toute la troupe, et j'avais affaire à ces deux terribles bêtes. Pour revenir à Béhémoth, j'ai traité avec lui trois ans entiers ; c'est pourquoi je puis bien confirmer ce que dit Job... Isacaron, qui est un démon d'impureté, semblait être plus facile; car, quand je

lui reprochais d'avoir perdu Dieu, il en versait de grosses larmes. Balam, qui est le démon de l'ivrognerie, n'avait pas non plus cette dureté. L'emploi de l'impitoyable Béhémoth est de porter les hommes à jurer... Il disait que, quand il retournait en enfer pour visiter son troupeau de damnés, qu'il avait pris à la chasse sur la terre, il sonnait de bien loin de la trompette, et que, dès que ces pauvres âmes entendaient ce son, elles tombaient en des craintes effroyables, comme à l'arrivée du bourreau le plus impitoyable de l'enfer.

« Un jour que je tenais Béhémoth à l'exorcisme, il entra tout-à-coup dans une rage extraordinaire, et la plus grande que je lui aie jamais vue; en sorte que je crus qu'il allait sortir. Je l'obligeai sans de grandes peines de me dire le sujet de cette furieuse agitation. Il m'avoua qu'il venait d'apprendre par un Trône, un de ses suppôts, la plus fâcheuse nouvelle qu'il eût entendue depuis plusieurs années. C'est, me dit-il, qu'un homme d'une ville qu'il me nomma, qui est vers le levant en Languedoc, étant fort tenté par le démon d'impureté, succomba à la tentation, et moi, ne trouvant point de femme avec qui il pût consommer son péché, je me présentai à lui sous la forme d'une jeune fille. Comme sa passion était violente, il accepta l'offre que je lui fis de le contenter. Après qu'il eut donc ainsi vécu quelque temps avec moi, je fis un pacte avec lui par lequel il s'engagea à me servir, et moi je m'engageai à satisfaire ses passions. Cette vie a duré dix-huit ans, après lesquels Dieu, par une grande miséricorde, lui a envoyé une maladie qui l'a fait rentrer en lui-même et retourner à Dieu, dans la grâce de qui il vient de mourir... C'est ce qui m'a mis dans une si grande fureur... »

L'un des événements les plus merveilleux qui signalèrent cette histoire des possédées de Loudun, fut la conversion d'un conseiller au Parlement de Bretagne, M. de Quériolet. Le père Surin raconte ainsi cette conversion miraculeuse opérée à l'aide des démons.

« On sait en quel état était M. de Quériolet, quand il fit un voyage exprès à Loudun pour débaucher une huguenote, à dessein de se faire calviniste, s'il était nécessaire, pour contenter sa passion. Il s'était abandonné à tous les vices; il haïssait l'Église, ses ministres, et toutes les personnes consacrées à Dieu. Il voulait se faire magicien, et avoir commerce avec les démons. Enfin, il les trouva à Loudun; mais il ne se fût jamais imaginé que leur entretien dût être la source de son bonheur.

« Étant donc à Loudun, proche de l'église, où se faisaient les exorcismes, la curiosité le poussa à y entrer, à dessein seulement de s'en moquer. D'abord, il y prit quelque plaisir; ce qui fit qu'il y retourna encore deux fois. A la seconde fois, le démon l'entreprit et le pressa fort de se retirer, parce qu'il savait l'effroyable violence que Dieu voulait

qu'il se fit en le convertissant. L'exorciste pressa alors ce démon de sortir de la possédée. Il répondit en se tournant vers le conseiller, et le montrant au doigt : « Que sais-tu si je ne reste pas ici pour convertir cet « homme ? » On fit donc approcher M. de Quériolet, ce qui lui donna lieu de faire trois questions au démon. La première : qui l'avait garanti d'un coup de tonnerre qui était tombé, il y avait quinze mois, auprès de son lit ? Il répondit : « Sans la Sainte Vierge et le Chérubin, ton ange gar- « dien, je t'aurais emporté. » La seconde question fut : Qui l'avait préservé d'un coup qu'on avait tiré sur lui et qui avait brûlé son pourpoint ? « Il n'avait garde, dit le démon, de te blesser ; ton chérubin te gardait. » Il lui demanda en troisième lieu ce qui l'avait fait sortir de chez les chartreux ? Le démon eut beaucoup de peine à répondre à cette demande ; mais enfin, étant pressé, il dit : « C'est à cause de *telles* et *telles* impu- « retés ; et Dieu ne voulait pas qu'un homme si impur restât dans une si « sainte maison. »

Ces révélations frappèrent tellement M. de Quériolet, qu'il se convertit sur le champ et mena depuis la vie d'un saint.

Nous avons vu plus haut que le père Surin fut spécialement chargé d'exorciser les démons qui possédaient la supérieure, sœur Jeanne des Anges. Le père s'étend avec le plus grand détail sur la méthode et les procédés d'exorcisme qu'il employa pour les combattre et les expulser du corps de la possédée. Cette méthode, tout intérieure et d'union intime et constante avec Dieu, se distinguait des procédés antérieurs jusqu'alors employés, que le révérend père considérait comme trop peu sérieux, et aboutissant souvent à des insuccès fâcheux dont triomphaient les démons. Il en donne pour exemple l'expulsion de Zabulon.

« A peine étais-je arrivé à Loudun, raconte-t-il, qu'on me fit fête de ce que le démon Zabulon, qui possédait la sœur Claire, avait promis de sortir le jour de Noël, lorsque le père Lactance, sous l'autorité Mgr de Poitiers, l'interrogeait comme tous les autres démons, selon le Rituel, sur le jour et l'heure de sa sortie ; et pour signe, qu'il écrirait sur le front de cette fille le nom de Jésus. L'exorciste reçut cette nouvelle avec un peu trop d'avidité. Tous les autres démons promirent des merveilles. L'un en sortant devait emporter la chaire du ministre sur le haut de la tour du château ; l'autre devait emporter la calotte de M. de Laubardemont. Ces promesses flattaient la curiosité de tout le monde, et cela fut mandé à Poitiers ; en sorte que l'évêque de Nîmes étant sur le point de s'en retourner, le cardinal de Richelieu le pria de passer par Loudun, pour s'informer de ce qui s'y passait. Il se pressa fort, afin d'être présent à la sortie de ce furieux démon, et arriva la veille de Noël. Mais on interrogea les démons de la mère-prieure, qui étaient les plus impor-

tants de la bande, parce qu'on craignait que Zabulon n'exécutât pas sa promesse.

« Le père Elisée, qui était exorciste de la sœur Claire depuis la mort du père Lactance, vint lui-même interroger les démons de la mère-prieure. Béhémoth dit que Zabulon avait fait un mensonge, et qu'il était obligé de l'en avertir. Le père lui répondit : « C'est toi qui es un men- « teur. » Et se fiant à la promesse solennelle de son diable, il soutint à Béhémoth que cela arriverait quoi qu'il en dît. « Il n'en arrivera, re- « partit Béhémoth, que confusion pour toi et pour ton ordre... »

« Cependant, comme chacun espérait de voir des merveilles en cette sortie, on arrêta que le jour de Noël, à midi, on ferait une procession solennelle où assisteraient tous les exorcistes, et que la fille possédée serait menée dans l'église du château, où elle serait placée dans un lieu éminent. Chacun faisait effort pour avoir une bonne place, afin de voir le signe que le démon avait promis. Toute l'après-dînée se passa en prières, en chants, en exorcismes ; on attendit jusqu'à cinq heures du soir, et Zabulon ne sortit point. On ne savait que dire, sinon que les démons étaient de vrais menteurs.

« De plus, depuis plusieurs mois, les démons disaient que la mère-prieure était grosse. En effet, il y en avait toutes les apparences ; ils prétendaient par là perdre de réputation cette pauvre fille et la désespérer. Mais, le jour de la Circoncision de l'an 1635, le démon dit que la Sainte Vierge la contraignait de faire rejeter à la mère toutes les humeurs qui causaient cette grossesse apparente ; elle les vomit en effet durant l'exorcisme, pendant l'espace de deux heures ; de quoi plusieurs personnes de qualité furent témoins ; entre autres, l'évêque de Nîmes, qui écrivit à Son Eminence pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu...

« Toutes les églises de Loudun étaient alors occupées par les exorcistes, et le concours de peuples était prodigieux pour voir tout ce qui se passait. Les exorcistes travaillaient beaucoup ; il n'y en eut pas un seul qui ne fût obsédé, et je le fus moi-même tout le premier. »

La mère prieure fut quelque temps sans pouvoir donner sa confiance à son nouvel exorciste ; mais enfin, frappée des révélations que Dieu fit au père Surin de ses peines et tentations intérieures, elle finit par lui ouvrir son cœur. « Isacaron, dit celui-ci, qui jusque-là l'avait tenue dans la réserve, conçut une rage furieuse de ce changement. » Des lors, la guerre fut déclarée entre le démon et l'exorciste : « Nous continuâmes tous les deux à nous dire cent choses, et à nous faire un défi général et une déclaration de combat à toute outrance. Le démon parlait par la bouche de la possédée ; cela arrivait ordinairement le soir, dans un parloir qui répond à l'église, en la seule présence de Dieu et de ses saints

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY LE GÉRANT : F. DELHOMME



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE.
D'après les diverses constatations.
Hermès. **Ariel.**

anges. Le démon tint sa parole, et moi la mienne. Si je ne l'épargnai pas, il ne m'épargna pas non plus ; car, outre que je souffrais déjà son obsession, je supportai de sa part d'étranges assauts que je décrirai ailleurs.

« Isacaron, qui me parlait presque toujours (car ils ne sont pas tous en faction ; mais ordinairement il n'y en a qu'un seul qui parle et qui paraît), résistait si fort aux exorcismes que je faisais sur la mère, que je conjecturai qu'il y avait un charme puissant et terrible fait par les magiciens, dont le démon prenait avantage. Je voulus savoir, contre ma cou-

tume, ce qui en était ; car je ne m'informais jamais de telles choses, me confiant au pouvoir de l'Eglise. Le démon m'avoua que, depuis huit jours, trois magiciens, un à Paris, deux à Loudun, avaient communié et gardé les hosties, afin de les mettre entre les mains du diable ; que les démons cependant, n'osant y toucher, les mettaient en dépôt entre les mains de ces magiciens, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; que maintenant elles étaient entre les mains de celui de Paris, et que bientôt on les ferait brûler.

« Je conçus un grand désir d'avoir ces hosties, et d'empêcher qu'elles ne fussent profanées davantage par ces malheureux ; je commandai donc à Isacaron de s'en aller à Paris, et d'avoir grand soin qu'elles fussent conservées, lui disant que je l'en faisais gardien. On ne peut croire jusqu'où va le pouvoir d'un exorciste qui agit sur le démon au nom de l'Eglise. Isacaron quitta aussitôt le corps de la mère et n'y parut plus à l'ordinaire. Comme je craignais tout pour ces hosties, je commandai à Balam, autre démon qui possédait la mère, d'y veiller aussi, et je lui dis : « Je t'ordonne, de la part de Dieu, d'aller à Paris incessamment, et « en quelque lieu que soient les hosties, de les prendre et de les rap- « porter demain à l'exorcisme de l'après-dînée, pour me les remettre, « entre les mains. » Il refusa absolument de m'obéir, disant que cette commission était trop horrible pour lui, et jamais je ne pus lui faire promettre qu'il le ferait.

« Lorsque je fus dans notre chambre, ce désir de retirer Notre-Seigneur de leurs mains me pressa si fort que je lui offris ma vie, le suppliant de la prendre, et de me faire la grâce de retirer ces hosties. Je me mis sûr cela en oraison, et je priai mon bon ange de contraindre Balam d'exécuter le commandement que je lui avais fait.

« L'après-dînée, ne me souvenant plus de la prière que j'avais faite à mon bon ange, je commençai l'exorcisme ; mais je trouvai tous les démons absents, excepté Béhémoth qui gardait la place. Je le chargeai de m'avertir du retour des autres démons. Peu de temps après, Isacaron arriva dans une grande furie, et il fut aussitôt suivi de Balam qui parut sur le visage de la mère. Je lui demandai s'il avait fait ce que je lui avais ordonné. Il me répondit que oui, et qu'il avait apporté ces hosties ; mais que jamais il n'avait porté un si pesant fardeau ; qu'il les avait trouvées sous une paillasse où une magicienne les avait mises...

« Quand il fallut qu'il dît le lieu où il avait mis ces hosties, il s'en défendit tant qu'il put ; il fut enfin forcé de dire qu'elles étaient sur l'autel. Ayant reçu ordre de dire l'endroit précis, il étendit le corps de la mère, qui était petit, portant sa main jusque dans une niche au-dessus du tabernacle, où le Saint-Sacrement était alors exposé dans un soleil d'ar-

gent. Baissant ensuite la main, il prit sur le pied du soleil un papier, et avec un tremblement et un respect profond le mit entre mes mains. Je le reçus à genoux, et j'y trouvai trois hosties. Je commandai au démon de les adorer ; ce qu'il fit avec un respect si admirable, que toute l'assemblée en fut touchée. »

Les succès du père Surin dans ses efforts pour faire marcher la mère Jeanne des Anges dans le chemin de la perfection eurent pour premier résultat d'exaspérer les démons qui la possédaient.

« Léviathan, leur chef, dit-il, voyant que son royaume tendait à sa ruine et que tout retomberait sur lui, me déclara une guerre ouverte. Les démons me firent alors tous les maux qu'ils m'avaient promis; ils m'attaquèrent par des tentations d'impureté d'une manière si épouvantable, que, sans une grâce miraculeuse, je n'aurais jamais pu m'en défendre ; ils me tourmentèrent ainsi un an entier avec cette violence. Ils m'obsédèrent de telle sorte que, quand je voulais parler aux possédées, ils m'ôtaient de l'esprit ce que je voulais leur dire. Souvent je restais tout stupide, et lorsque je voulais me faire violence, il me prenait un mal de cœur ou de tête que je ne pouvais surmonter...

« On n'avait jamais vu que les démons possédassent un ministre de l'Église pendant les exorcismes ; mais comme je les tourmentais d'une manière nouvelle, qui les réduisait à la dernière confusion, Léviathan eut permission de Dieu de me posséder publiquement. Il commença par me tourmenter toute la semaine sainte de l'année 1635, me promettant de me faire souffrir la passion le Vendredi-Saint. En effet, ce jour même, en présence de tous les pères, de M. de Laubardemont et de quelques officiers, je me sentis un grand mal de cœur, qui aboutit à me débattre et à me tordre les membres comme un possédé, avec des transports si grands, que tous les assistants en furent effrayés. Je portais la main à la bouche pour la mordre ; je me mettais à genoux, puis je me relevais, faisant des sauts qui étonnaient tout le monde. Les pères m'exorcisèrent, et à force de conjurations firent retirer le démon... Ce qui causait de l'admiration à tout le monde, c'est que le démon quittait tout d'un coup le corps de la mère, pour entrer dans le mien ; alors la mère devenait fort paisible, et moi je devenais furieux. Cela arriva un jour que M. le duc d'Orléans, frère du roi, était à l'exorcisme ; car il vit que la mère étant délivrée pour quelque temps, je fus jeté par terre, et que voulant me relever, j'y fus jeté de nouveau. »

Cette visite de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, à Loudun, à laquelle le père Surin fait allusion, donna lieu à des manifestations extraordinaires, qui sont racontées en détail dans une relation du temps, publiée avec l'attestation des exorcistes, en 1635. Comme c'est une des

pièces importantes de l'histoire des possédées de Loudun, nous en citerons les principaux passages:

« Monsieur étant arrivé en cette ville de Loudun le mercredi neuvième mai de la présente année 1635, alla incontinent après voir les religieuses ursulines à la grille, où, tandis qu'il s'informait d'elles-mêmes, de leur état, sœur Agnès, qui est exorcisée ordinairement par le père Cothereau de la Compagnie de Jésus, parut un peu troublée, et fit quelques frémissements, qui marquaient la présence du premier des quatre démons qui la possèdent, nommé Asmodée; on fut d'avis de l'exorciser tout sur l'heure, et pour cet effet on la fit venir dans la chapelle, où on ne tarda guères à voir cet Asmodée dans sa plus haute rage, secouant diverses fois la tête de la fille en avant et en arrière, et la faisant battre comme un marteau avec si grande vitesse et furie que les dents lui en claquaient, et son gosier rendait un bruit forcé et entrecoupé de ces agitations. Le visage était tout-à-fait méconnaissable, le regard furieux, la langue prodigieusement grosse, longue et pendante en bas hors la bouche, livide et sèche à tel point que le défaut d'humeur la faisait paraître comme toute velue; puis tout-à-coup Bérith, qui est un autre démon, fit un second visage riant et agréable qui fut encore diversement changé par deux autres démons, Achaph, et Achaos, qui se produisirent l'un après l'autre. Mais enfin, commandement fait à Asmodée de demeurer ferme et aux autres de se retirer, le premier visage revint, et alors le démon, adjuré d'adorer le Saint-Sacrement, fit de grandes difficultés, et finalement obéit, prosternant le corps en terre et montrant les sentiments qu'il avait de la présence de son Dieu par des tremblements, cris, groumellements, postures et contenances tout à fait horribles, et enfin portant un pied par le derrière de la tête jusqu'au front, en sorte que les orteils touchaient quasi le nez... Quand la fille revint à soi, interrogée par Monsieur si elle se souvenait de tout ce qui s'était passé, elle dit qu'elle avait mémoire de certaines choses, et non des autres, et que pour les réponses qui avaient été faites par sa bouche, elle les avait seulement ouïes, comme si un autre les eût proférées, et est à remarquer qu'un médecin, chirurgien, et autres de la suite de Monsieur, lui touchèrent le bras, et trouvèrent son poûls égal, après toutes ces violentes secousses et agitations. »

A cette séance en succédèrent plusieurs autres, où furent exorcisées sœur Claire de Sazilly, dont le démon nommé l'Ennemi-de-la-Vierge obéissait au commandement du père Élisée, capucin; la mère-prieure Jeanne des Anges, « sur le visage de laquelle l'un de ses démons nommé Balam se fit voir dès le commencement de l'exorcisme, puis, commandé par le père Surin, jésuite, de se retirer, céda la place à Isacaron, qui

changea tellement le visage de la fille, qu'il semblait qu'on lui eût appliqué un masque dessus. »

La relation n'oublie pas de faire mention de la possession momentanée du père Surin :

« Comme il parlait à Monsieur et allait finir l'exorcisme, il sentit les attaques d'Isacaron, qui le renversa deux fois par terre et lui agita les jambes avec quelques frémissements et tremblements... »

Mais le plus dramatique de ces exorcismes opérés devant Monsieur fut celui d'une possédée séculière, Elisabeth Blanchard, à Sainte-Croix, où elle devait communier.

« Elle fut alors incontinent troublée, dit la relation, par un des six démons qui la possèdent, nommé Astaroth. Lors, le père Pierre Thomas de Saint-Charles, religieux carme, son exorciste ordinaire, prenant la Sainte Hostie, fit commandement au démon Astaroth d'approcher la fille; sur quoi elle tomba en une convulsion générale de tout le corps, sa face changea de forme et de couleur, paraissant livide et fort enflée; la langue qui sortait toute hors la bouche fut vue fort chargée, et d'une largeur, épaisseur et grosseur tout-à-fait extraordinaires, et en cet état elle vint serpentant jusques aux pieds du prêtre, qui lui mit le Saint-Sacrement sur les lèvres, commandant au démon d'empêcher que les Espèces ne s'humectassent en aucune façon, et lui défendant de commettre ni souffrir qu'aucun de ses compagnons commît aucune irrévérence contre cet adorable Mystère.

« La fille fut incontinent jetée sur le carreau, le diable exerçant sur son corps de grandes violences, et donnant des marques horribles de sa rage; il la renversa par trois fois en arrière en forme d'arc, en sorte qu'elle ne touchait au pavé que de la pointe des pieds et du bout du nez, et semblait qu'il voulait faire toucher la sainte Hostie à terre, l'en approchant quasi à l'épaisseur d'une feuille de papier. Mais l'exorciste, réitérant ses premières défenses, l'en empêcha toujours; puis, le démon se relevant soufflait contre la Sainte Hostie, qu'on voyait sur les lèvres agitée comme les feuilles d'arbre quand un vent impétueux donne dedans, et passant diverses fois d'une lèvre à l'autre. Cependant, Belzébuth ayant eu commandement de monter au visage, on vit un battement à la gorge qui la lui enfla extraordinairement, et la rendit dure comme du bois; et Monsieur ayant témoigné qu'il désirait voir paraître tous les diables qui possèdent cette fille, l'exorciste les fit venir au visage les uns après les autres, tous le rendant fort hideux, mais chacun faisant sa difformité différente; puis, commandement fait à Astaroth de se faire voir, on remarqua au-dessous de l'aisselle droite une grosse tumeur avec un battement précipité, qui fut admiré de tous, et même du médecin de Son



Altesse; et le démon commandé de s'ôter de cet endroit, cette tumeur et battement cessa en ce lieu, et on vit un frémissement et agitation au bras droit jusqu'à l'extrémité des doigts; après quoi, le même démon alla saisir le visage, et au commandement de l'exorciste, laissa couler là Sainte Hostie sur la patène, où elle fut remarquée toute sèche, sans qu'on pût reconnaître l'endroit par lequel elle avait adhéré aux lèvres, que le démon avait aussi tellement desséchées qu'elles pelaient; et la peau paraissait toute blanche et soulevée. L'exorciste toucha même du doigt tous les bords de l'Hostie sans qu'il la pût lever pour faire voir qu'elle n'avait été retenue sur les lèvres par aucune humidité. En suite de ceci, le même exorciste essuya les dents de la fille avec son surplis, et appliqua la Sainte Hostie au milieu d'une de ses dents de devant du rang d'en haut, et elle demeura ainsi suspendue tout un long temps, croisant le tranchant de la dent, et n'y tenant que par le simple attouchement d'un point de la circonférence, nonobstant les agitations très violentes de tout le corps, les contorsions étranges de la bouche et un souffle fort véhément que faisait Astaroth, comme pour la rejeter; à la fin les Espèces furent avalées au commandement de l'exorciste qui pria le médecin de Monsieur de visiter lui-même la bouche de la fille, pour reconnaître si la Sainte Hostie y était. Ce qu'il fit, mettant les doigts au-dedans des gencives et les portant jusqu'au gosier, et reconnut qu'il n'y avait rien du tout; après quoi, on fit boire de l'eau à la fille et lui visita-t-on de rechef la bouche, et enfin l'exorciste commanda au démon Astaroth de rapporter l'Hostie, qui fut vue incontinent après sur l'extrémité de la langue, et cette preuve fut réitérée encore deux autres fois...

« Monsieur ayant vu et admiré tout ce que dessus, pour avoir une plus entière et parfaite satisfaction, convint secrètement, avec le père Tranquille, d'un commandement qu'il ferait au démon; après quoi le père s'adressant au démon lui dit seulement : « *Obedias ad mentem Principis* » (obéis à la pensée du prince), sans rien spécifier. Son commandement fut suivi de celui du père Elisée et des prières et conjurations de tous les autres exorcistes qui furent bientôt exaucées; car le démon ayant jeté un regard affreux sur Monsieur, comme se fâchant d'être contraint à lui donner cette preuve, alla incontinent se mettre à genoux en se traînant les mains jointes vers le père Elisée, qui ne savait pas l'intention de Monsieur, comme s'il eût voulu encore adorer le Saint-Sacrement, et appliqua doucement la bouche de la fille vers le milieu de sa main droite, et la baisa, et puis dit : « Je te mordrai; » et Monsieur, ravi d'aise, dit tout haut : « Il n'y a rien à redire, je voulais qu'il baisât la main droite, « il a parfaitement obéi. » Après, il parut un autre démon, nommé Verrine, qui renversa la fille par terre et la rendit fort pesante et roide comme du

fer, et puis elle étant retournée en sa raison par le commandement de l'exorciste, Monsieur lui parla, et lui toucha le bras qu'il trouva frais et le pouls fort égal... »

Monsieur, après avoir été témoin de ce qui se passa aux exorcismes du mercredi soir et du jeudi, afin de témoigner toute la satisfaction qu'il en avait reçue, donna l'attestation suivante :

« Nous, Gaston, fils de France, frère unique du roi, duc d'Orléans, certifions qu'ayant pendant ces deux jours assisté aux exorcismes qui se sont faits, ès églises des Ursulines et de Sainte-Croix en cette ville de Loudun, sur les personnes de sœurs Jeanne des Anges, Anne de Saint-Agnès, Claire de Sazilly, religieuses ursulines, et d'Elisabeth Blanchard, fille séculière. Nous avons vu et remarqué plusieurs actions et mouvements de tout étranges et surpassant les forces naturelles, et nommément en la communion de ladite Elisabeth Blanchard ; avons vu la Sainte Hostie demeurant sur les lèvres toutes sèches, et arrêtée contre une dent aussi toute sèche, nonobstant un souffle véhément qui sortait de sa bouche, laquelle Hostie ayant été avalée par ladite Blanchard, au commandement du père exorciste, ladite Hostie a été ramenée du fond de l'estomac, et mise sur la langue de ladite Blanchard, après lui avoir fait boire de l'eau, et visiter s'il n'y avait rien dans la bouche. Ce qui est arrivé par trois diverses fois au commandement que ledit frère faisait au démon nommé Astaroth; ce que Nous avons estimé être en tout surnaturel ; et ayant encore désiré avoir un signe parfait de la véritable possession de ces filles, avons concerté secrètement et à voix basse avec le père Tranquille, capucin, de commander au démon Zabulon, qui possédait actuellement la sœur Claire, qu'il allât baiser la main droite du père Elisée son exorciste, ledit démon y a ponctuellement obéi selon notre désir. Ce qui Nous fait croire certainement que ce que les religieux travaillant aux exorcistes desdites filles nous avaient dit de leur possession était véritable, n'y ayant point d'apparence que tels mouvements et connaissance des choses secrètes pût être attribué aux forces humaines. De quoi voulant rendre témoignage au public, Avons octroyé cette présente attestation que Nous avons signée de notre main, et fait contresigner par le secrétaire de nos commandements, maison et finances

A Loudun, le onzième jour de mai, 1635.

« Signé : « Gaston », et plus bas : « Goulas. »

Le procès-verbal que nous venons d'analyser était attesté véridique par les signatures suivantes :

« De ce que dessus font foi tous les exorcistes sous-signés et les procès-verbaux du sieur Nohay, secrétaire de M. de Laubardemont, et commis par son ordre pour assister aux exorcismes.

« Ainsi signés: R. Demorans, prêtre chanoine de Thouars, commis par Mgr l'évêque de Poitiers pour la direction des Ursulines; F. Tranquille, capucin; F. Pierre Thomas de Saint-Charles, carme; F. Mathurin, carme; F. Elisée, capucin; F. Mathieu; F. Luc, capucin; Jean Doamlup, jésuite; Jacques Cothereau, jésuite; Jean-Joseph Surin, jésuite. »

Les laborieux efforts du père Surin pour soustraire la prieure à la tyrannie du démon furent enfin couronnés de succès. Il eut la satisfaction de chasser coup sur coup trois de ses principaux démons : Léviathan, Balam et Isacaron.

L'expulsion de Léviathan est ainsi racontée par le père lui-même :

« C'était le 5 de novembre 1635; et il se trouva ce jour-là une grande compagnie à l'exorcisme. Léviathan, qui croyait être victorieux par rapport au dessein qu'il avait formé de me faire sortir de Loudun, avait résolu de se moquer de moi dans cette grande assemblée. Ayant donc pris les ornements et salué le Saint-Sacrement, je commençai l'exorcisme; et, ayant reconnu que Léviathan se présentait contre son ordinaire, je l'attaquai, et lui commandai par la puissance de Jésus-Christ que je tenais en mes mains, de rendre obéissance à l'Eglise, en quittant le corps qu'il possédait et de donner la marque prescrite. Il voulut parler pour m'insulter sur le changement qui allait se faire, mais il ne le put; et fut arrêté tout court et tomba par terre, se pliant et rampant comme un serpent. Ensuite, il se prosterna à mes pieds, et sortit laissant la mère libre. Au même moment, il parut une croix rouge sur son front; c'était le signe que le démon avait donné à Mgr de Poitiers pour marque de sa sortie.

« Comme, par l'agitation du démon, la mère avait laissé tomber sa coiffure, on avait remarqué qu'elle avait le front fort blanc; et ensuite, sans que personne l'eût touchée, ni qu'elle se fût touchée elle-même, on vit cette croix rouge. Elle eut une grande joie de se voir délivrée de ce démon, et toute l'assemblée en loua Dieu avec elle. Le père recteur jugea à propos d'interroger quelques-uns des démons qui restaient sur ce qui venait d'arriver. Dans le moment, Isacaron parut: le père lui demanda ce qu'était devenu Léviathan. Il répondit: « Joseph est venu « qui l'a chassé, lorsqu'il voulait faire confusion au ministre de l'Eglise. »

Ce récit du père Surin est confirmé par une lettre authentique adressée à ce sujet par lui à l'évêque de Poitiers, et imprimée au moment même, accompagnée d'un extrait du procès-verbal des exorcismes (1).

(1) *Lettre escrite à Monseigneur l'Évesque de Poitiers* par un des pères jésuites qui exorcisent à Loudun, contenant un brief récit de la sortie de Léviathan, chef de cinquante démons, qui possèdent tant les filles religieuses que séculières.

Paris, 1635. — L'extrait du procès-verbal est suivi des signatures suivantes:

Jean-Jose Surin, R. Demorans, F. Tranquille, Guillaume Anginot, de la Compagnie de



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations
Léviathan. **Béhémoth.**

On y lit à propos du signe de sa sortie donné par Léviathan :
« De rechef pressé d'achever son adoration, il s'est mis aux pieds du

Jésus, Jean Doamlup, F. Luc, F. Elisée, F. Venance d'Angers, capucin, Marie de Bragelogne, Charlotte d'Estampes de Volançay, Charles de Jalesnes, Eléonor de Maillé-Brézé, de la Fosse, doyen et curé de Ponts au diocèse de Troye, F. Clément d'Angers, capucin; Queyrard, curé de Saint-Pierre-du-Marché de Loudun, Ranger, prêtre curé de Venien, Charlotte Brulard, Anne de Jalesnes, Anne le Baile, Blaisine de Saluce, René Mesmin d'Eseille, Aubin de la Nèche, Duparc, Mesmin, Nesme Eslu, à Loudun, Icanueau, avocat du Roy en l'Election, Menuau, Moussault, Villeneufve, le Vacher, Poitiers, J. Boutiller, P. Maunourry, T. Jude, et Nozay, greffier.

père, se roulant avec des agitations effroyables, les embrassant à diverses fois, et pendant que le *Magnificat* se chantait, il a étendu les bras et les mains en les raidissant; et la tête appuyée aux pieds dudit exorciste, sur le milieu de la marche de l'autel; il l'a tournée en profil vers quelques-uns des spectateurs du côté de la fenêtre; il y a fait voir une blessure en croix *découlante d'un sang frais et vermeil,* où la première et la seconde peau, qu'ils disent le derme et l'épiderme, étaient offensées et entr'ouvertes, et cette croix était à peu près de la même mesure qu'elle paraît en cette figure.

« Mais ce n'est pas tout. Au moment où la prieure délivrée de ce diable montrait un visage si serein et si tranquille, que, nonobstant le sang qu'elle avait sur le front, les spectateurs y voyaient clairement le doigt de Dieu et chantaient le *Te Deum,* on entreprit Isacaron, un des autres démons de la prieure, pour le forcer à rendre compte de cette blessure, et il s'écria par trois fois avec une contenance effroyable et une joie insolente: « Je suis maître à cette heure chez moi, je suis maître. » Interrogé sur ce qu'il entendait par là, il répondit: « Le chef s'en est « allé... Joseph est venu, qui l'a chassé, lui intimant de la part de Dieu « qu'il n'était plus temps de résister au ministre de l'Eglise et qu'il en « avait assez triomphé. »

Ce succès éclatant du père Surin le fit remonter, comme exorciste, dans l'opinion de ses supérieurs.

« Le père Doamlup, dit-il lui-même, et tous les pères qui avaient été présents à cet exorcisme, écrivirent au R. P. Provincial en ma faveur, afin qu'on me permît de continuer, et j'eus ordre de le faire jusqu'à ce que le R. P. Provincial eût répondu aux lettres qu'on lui avait écrites. Mais le père Provincial, prenant la chose d'une autre manière, crut que c'était la présence du père Doamlup qui avait fait sortir Léviathan. Ainsi il persista dans son sentiment; en sorte néanmoins que ce père et moi nous continuions les exorcismes, exorcisant ensemble, le matin la sœur Lacroix, et le soir la mère des Anges. »

Le père Surin ne tarda pas à donner une nouvelle preuve de l'efficacité de ses exorcismes. Le 29 novembre 1635, à son ordre, le démon Balam sortait du corps de la prieure.

« Ce même jour, raconte le père Surin, arriva à Loudun un seigneur anglais, fils de mylord Montaigu, qui n'était pas catholique. Il avait avec lui deux gentilshommes hérétiques comme lui. Il me présenta une lettre de la part de Mgr l'archevêque de Tours, qui me priait de donner satisfaction à ce seigneur dans l'exorcisme. Je lui répondis que Dieu était

entièrement le maître dans cette tragédie, et qu'il n'y verrait que ce qu'il plairait à sa majesté. On pria le père Doamlup de venir au plus tôt à l'exorcisme; mais, comme il voulait pousser sa pointe avec les démons de la sœur Lacroix qu'il avait entrepris le matin, il pria le supérieur de permettre qu'on se passât de lui un peu de temps, parce qu'il était fatigué. Le père Anginot, supérieur de cette maison de Loudun, le lui accorda.

« Lorsqu'on commença l'exorcisme, je trouvai Balam en faction. Je lui commandai de sortir, et voyant qu'il donnait des symptômes extraordinaires, je crus que l'heure de sa sortie pouvait être arrivée. Je pris donc le Très Saint Sacrement dans la main, et par la vertu de Jésus-Christ que je tenais, et par l'autorité de l'Eglise, je lui ordonnai de sortir. Le démon se mit alors dans une grande furie, et abattit la manche de la mère. Je dis à ces messieurs que le démon, pour signe de sa sortie, avait promis qu'il écrirait sur la main de la mère le nom de saint Joseph à la place du sien qu'il y voulait mettre absolument. Il eut bien de la peine à faire ce changement. Il avait promis à Mgr de Poitiers qu'il écrirait *Balam;* et ce prélat s'en était contenté, parce qu'on tire ce qu'on peut de ces esprits de ténèbres, comme de mauvais payeurs. Mais je voulus, moi, qu'il mît celui de saint Joseph. Il me résista, disant que, puisqu'il n'irait jamais au ciel, il aurait eu un grand plaisir que la mère y portât son nom ; que néanmoins, comme je le voulais absolument, il écrirait, en sortant, le nom du *Bonhomme*, quoiqu'il fût, après Marie, le plus grand ennemi qu'il eût au ciel.

« Je pris la manche de la mère qu'il avait rompue, et mylord Montaigu prit la main par le bout des doigts ; les autres messieurs étaient proches, et tous trois regardaient de fort près avec des religieux qui étaient présents. Ils virent clairement le nom de Joseph en caractères sanglants, sur la main qu'ils avaient vue blanche. Ils furent étonnés de cette merveille, et le dirent à tous les assistants ; ils en donnèrent même leur témoignagne qui fût mis au greffe. Un de ces gentilshommes me dit qu'il publierait partout ce qu'il avait vu, et qu'il en parlerait au roi d'Angleterre. »

En effet, cette même année 1635, peu après l'événement, paraissait une « *Relation de la sortie du démon Balam du corps de la Mère Prieure, des Ursulines de Loudun, et ses espouvantables mouvemens et contorsions en l'Exorcisme*, avec l'Extrait du procès-verbal desdits exorcismes qui se font à Loudun par ordre de Monseigneur l'Evesque de Poitiers, sous l'authorité du Roy. » Cette relation contient l'attestation expresse des témoins du prodige dont parle le père Surin :

« Ledit père, y est-il dit, s'étant aperçu que le démon n'en pouvait

plus, et conjecturant qu'il était pour sortir du corps, lui a commandé avec grande ferveur de ce faire ; lors le corps de ladite fille étant à genoux, se serait penché en arrière sur ses talons, et étendant le bras gauche en l'air à la vue de tous. Avons vu avec plusieurs autres des assistants, savoir : le sieur Demorans, vice-gérant de monseigneur de Poitiers, les pères Anginot et Bachelerie, jésuites exorcistes, le père Luc, capucin exorciste, lesdits seigneurs anglais (le sieur de Montaigu et les sieurs Kligieu (1) et Scandret), ledit Nozay greffier, le sieur Dufresne, bourgeois de Loudun, et notablement ledit père Surin exorcisant, se former sur le dessus de ladite main des caractères sanglants qui faisaient le nom de Joseph, de quoi ledit père s'étant aperçu, a dit que c'était le signe de la sortie de Balam : ledit nom est escrit en lettres romaines en la forme et grandeur que voici, **IOSEPH** lequel signe ledit Père avait extorqué dudit démon le premier du mois d'octobre dernier... »

Au-dessous de la signature de milord Montaigu étaient écrites quelques lignes en langue anglaise, interprétées ainsi en français par ledit sieur de Montaigu lui-même :

« J'ai vu la main blanche comme mon collet, et en un instant changer de couleur tout du long de la veine et devenir rouge, et tout aussitôt une parole distincte naître, et la parole était *Joseph.* »

Lord Montaigu, après avoir vu ce miracle, alla trouver le père Surin et lui déclara qu'il se faisait catholique. « Ensuite il fut à Rome, ajoute le père Surin, où il fit profession de foi devant le pape Urbain, à qui il raconta le fait. Depuis ce temps, il a reçu l'ordre de prêtrise, et a été du conseil du roi de France, vivant en très bon ecclésiastique et en réputation de vertu. »

Après la sortie de Balam, le père Surin interrogea Isacaron sur les causes de cette sortie, que celui-ci attribua à saint Joseph ; puis il ajouta : « Nous sommes encore deux qui restons. Je sortirai à l'autel de la Vierge à Saumur, après que j'aurai servi à la justice de Dieu, et Béhémoth sortira au tombeau de l'évêque de Genève, François de Sales. »

Une vision surnaturelle qui apparut à la mère Jeanne des Anges vint peu après confirmer ces paroles d'Isacaron. Mais M. de Laubardemont, consulté à ce sujet, se montra assez froid, et Mgr de Poitiers y vit aussi mille difficultés. L'entière guérison de la mère se trouvant ainsi retardée, elle eut un songe fort remarquable. « Il lui sembla, dit le père Surin, voir saint Joseph qui lui dit ces paroles pleines de consolation : « Puisque

(1) Les signatures qui accompagnent l'extrait du procès-verbal nous permettent de rendre à ce nom estropié sa véritable orthographe : Thomas Killigren.



« les hommes ne font pas tout ce qu'ils doivent pour procurer votre en-
« tière guérison, je vous assisterai, et vous donnerai moyen d'être délivrée
« à Loudun, sans qu'il soit nécessaire d'aller plus loin. Dites-le à votre
« père exorciste, et qu'il prenne patience dans les grandes peines qu'il
« aura à souffrir dans son emploi avant votre entière délivrance. » S'étant ensuite réveillée, elle sentit sa chambre toute parfumée d'une très douce odeur.

En conséquence, le père Surin averti se mit en devoir de chasser Isacaron. Cette sortie eut lieu en 1636.

« Lorsque j'appris ces bonnes nouvelles, continue le père Surin, je voulus disposer Isacaron à écrire le nom de *Marie* sur la main de la mère, au premier exorcisme, lorsqu'il sortirait, au lieu de fendre l'ongle du doigt, ce qui était le signe qu'il avait promis de donner de sa sortie. Il protesta qu'il n'en ferait rien. Je continuai toujours à lui commander d'écrire sur la main droite de la mère le nom de *Marie* : il dit qu'il l'écrirait, mais sur la main gauche, où le nom de *Joseph* était déjà. Il fallait que ce fût la volonté de Dieu, et que je me trompasse en cette circonstance.

« J'avais résolu de ne point faire d'exorcisme le jour des Rois, parce qu'après les vêpres et le sermon le jour était presque passé, et que la mère était indisposée. Mais elle fut si troublée pendant le sermon, que j'y fus contraint; et comme je la menais à l'autel de la Sainte Vierge, elle frappait tout le monde et voulait m'outrager moi-même. »

Après le chant du *Magnificat*, de l'*Ave Maris Stella*, et de l'hymne *O gloriosa Domine*, pendant lesquels les démons ne cessèrent de vomir par la bouche de la mère les plus horribles blasphèmes, le père Surin fit délier la mère, dont le corps entra aussitôt dans d'étranges convulsions.

« Isacaron, paraissant de nouveau avec un visage hideux, se laissa tomber à tête, où il s'écria : « Maudite soit Marie et le fruit de son ventre! » J'insistai encore, afin qu'il fît réparation de ses horribles blasphèmes. Je lui commandai même de se vautrer par terre, comme le serpent dont elle avait écrasé la tête, et de lécher le pavé de la chapelle; ce qu'il fit avec un air plein de furie. Je pris le Saint-Sacrement à la main, je l'obligeai de lui faire amende honorable, et de dire à l'honneur de la Sainte Vierge des paroles qui réparassent les outrages qu'il lui avait faits. Il dit alors d'une voix précipitée, et qui venait de la poitrine de la mère, en se pliant le corps : « Reine du ciel de la terre, je demande pardon à votre
« majesté des blasphèmes que j'ai dits contre votre nom. Votre puissance
« me contraint de sortir à vos pieds. »

« Entendant ces mots, je dis aux assistants : « Il va sortir. » Je lui commandai de nouveau d'écrire le nom de Marie. Alors, il leva le bras

gauche avec des cris et des hurlements, et quitta la mère, laissant sur sa main gauche, à la vue de tout le monde, le saint nom *Maria* en caractères romains. Ils étaient profonds dans la chair, au-dessus du nom de saint Joseph, qui était d'un caractère plus petit. La mère étant revenue à elle, on chanta le *Te Deum* en actions de grâces, pendant que l'on dressait l'acte pour le faire signer aux assistants. »

Restait Béhémoth, qui s'entêtait à ne vouloir sortir qu'à Annecy, en Savoie, devant le tombeau de l'évêque de Genève, promettant qu'il écrirait le nom de *Jésus* au-dessus de celui de *Marie*. « En attendant, disait-il au père Surin, je ferai bien du mal avant que cela arrive. » En effet, les obsessions du père devinrent si violentes et si continuelles, qu'il dut renoncer à poursuivre les exorcismes.

« Dans ce temps-là, dit-il, mes maux s'augmentèrent si fort, que je ne savais plus que faire. En sorte que mes parents et mes amis prièrent le révérend père Provincial de me retirer de l'emploi d'exorciste; ce qu'il fit... Etant donc retourné à Bordeaux vers la fin de l'année 1636, on donna à la mère comme exorciste le père Vessel, jésuite, très capable de cet emploi. Il se plaisait à la rigueur des exorcismes, voyant le bien que cela faisait au peuple, qui était fort ému par ces spectacles. C'est ce qui engageait ce père à pousser loin ces exorcismes, quoique fort pénibles pour la mère. »

Pendant l'absence du père Surin eut lieu en faveur de la possédée un miracle signalé qu'il raconte dans le plus grand détail. Le mère Jeanne des Anges étant tombée gravement malade, et son mal paraissant si désespéré qu'on lui donna l'extrême-onction et qu'elle tomba en agonie, une apparition nocturne de saint Joseph pendant cette agonie la guérit miraculeusement, par la vertu d'un baume dont il mouilla son côté. C'était le 7 février 1637.

« Deux jours après, raconte le père Surin, la mère se souvint de l'onction que saint Joseph avait mise à son côté et qu'elle n'avait essuyée qu'avec sa chemise. Elle crut que la chose méritait bien qu'elle y prît garde. Elle pria donc la sous-prieure de venir voir avec elle ce que c'était. Elles s'enfermèrent toutes les deux dans une chambre, où la mère ayant quitté ses habits, elles sentirent une odeur admirable; et regardant cette chemise que la mère quitta, elles y trouvèrent cinq gouttes bien apparentes de ce baume divin, qui parfumait la chambre d'une suavité sans pareille. Elles coupèrent tout le bas de la chemise; mais comme elle n'était guère propre du haut parce qu'elle lui avait servi pendant sa maladie, elles prirent le parti de la blanchir; et craignant d'endommager les cinq gouttes de baume, elles lièrent l'endroit de la chemise où elles étaient, en sorte que, savonnant le reste de la chemise, elles ne mouil-

lassent point ce baume précieux : ce qui réussit miraculeusement, car l'endroit où étaient les cinq gouttes étant aussi sale que le reste, lorsque la chemise fut sèche, il parut aussi blanc que si le savon y eût passé, et les gouttes étaient plus distinctes qu'auparavant.

« Dieu a fait depuis tant de miracles par ce baume, que le révérend père Provincial des jésuites écrivant à Rome à son Général ce prodige, lui manda : *Cœci vident, claudi ambulant*, etc. Les aveugles voient, les boiteux marchent, etc. »

Les supérieurs du père Surin, voyant qu'il ne recevait aucun soulagement de ses peines et vexations diaboliques par son éloignement de Loudun, jugèrent à propos de l'y renvoyer. Il y rentra après l'octave du Saint-Sacrement de l'année 1637, et aussitôt arrivé, reprit le travail des exorcismes. Béhémoth, pressé de sortir, persistait à répondre qu'il ne sortirait qu'au tombeau de saint François de Sales ; et d'autre part Laubardemont et Mgr de Poitiers continuaient à se prononcer contre le voyage de Savoie. La mère Jeanne des Anges eut alors une céleste inspiration. Le jour de l'Assomption, après avoir communié, elle entendit une voix intérieure qui lui dit : « Puisque les hommes s'opposent aux voies que « Dieu ouvre pour votre délivrance, si votre père exorciste et vous faites « vœu d'aller ensemble remercier Notre-Seigneur, et visiter le sépulcre « de saint François de Sales, vous pourrez être délivrée même à Loudun, « et voir la fin de votre peine. Ne manquez pas de le dire à votre père « exorciste. » Ce vœu se fit solennellement le 17 septembre 1637, jour des stigmates de saint François.

Au commencement d'octobre, elle désira faire une retraite ; ce fut pendant les exercices spirituels de cette retraite que Béhémotte, sans être de nouveau exorcisé, se décida à quitter le corps de la prieure.

« Ce jour heureux, dit le père Surin, arriva le 15 octobre 1637, fête de sainte Thérèse. Car, ayant dit la messe et présenté la communion à la mère, il lui prit une furieuse convulsion, quoique depuis longtemps elle communiât en grande paix. Son visage devint effroyable, et son corps se pliant en arrière par l'impulsion du démon, elle haussa la main gauche, la tournant en sorte que je vis manifestement les noms de *Marie* et de *Joseph*, formés en beaux caractères sanglants, et au-dessus le nom de *Jésus*, aussi clairement, que j'aie jamais vu aucune chose. Je ne vis pas formé le nom de saint François de Sales ; il s'y trouva néanmoins écrit.

« Dans le même moment, la mère revint de sa convulsion : le démon l'ayant quittée, elle se remit dans sa posture, et reçut le corps adorable de notre Sauveur. Depuis, elle n'a eu toute sa vie aucune de ces méchantes impressions diaboliques, Béhémoth, en sortant, fit une impression remarquable sur l'esprit de la mère. Elle me dit que Jésus-Christ

dans la sainte Eucharistie avait lancé contre le démon les foudres de sa colère d'une manière épouvantable, et que le démon lui avait imprimé cette opération; en sorte qu'il semblait que c'était elle que cet aimable Sauveur froudroyât. Ce fut comme une foudre surnaturelle qui l'abîma et la dévora ; elle croyait que ce coup eût été capable de la faire mourir, si Dieu ne l'eût soutenue...

« La mère porta pendant un grand nombre d'années sur sa main gauche les noms de *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, et *François de Sales*, afin que cette merveille persuadât entièrement le monde de la vérité de cette possession et de la soumission des démons pour l'Eglise. On crut que ces noms s'effaceraient huit ou dix jours après, comme la croix que Léviathan avait imprimée sur son front, qui enfin sécha et disparut. Mais ces noms furent renouvelés presque tous les quinze jours pendant vingt-cinq ans par le bon ange de la mère ; ce qui se faisait ordinairement pendant son oraison, la nuit, ou après la communion. Il lui apparaissait visiblement, et quelques religieuses l'ont vu quelquefois faire cette opération miraculeuse. Il y laissait une odeur si céleste, que jamais on n'a rien senti de si suave.

« Deux millions de personnes, tant de France que des royaumes étrangers, ont vu ces noms et senti cette odeur, la même que celle de l'onction de saint Joseph ; et dans le voyage que la mère fit à Paris, après son entière délivrance, le cardinal de Richelieu, les filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, et plusieurs autres personnes de considération eurent la consolation de voir ces noms sacrés imprimés sur sa main.

« Enfin, cette bonne mère, après vingt-cinq ans, fatiguée de faire voir ces noms à tout le peuple qui venait exprès à Loudun, pria Notre-Seigneur de les effacer. Elle fut exaucée en 1662. »

Le père Surin raconte ensuite très longuement de quelle manière la mère prieure et lui accomplirent leur vœu au tombeau de saint François de Sales, les nombreux miracles opérés pendant le voyage d'Annecy et pendant le retour par l'onction de saint Joseph ; mais ces détails nous entraîneraient trop loin et ne rentrent qu'indirectement dans la question que je traite en ce chapitre.

Revenons aux possédées de Loudun. La possession dura encore jusqu'en 1638. Depuis le départ du père Surin et l'entière délivrance de la mère, on continua d'exorciser jusqu'à la mort du père Tranquille, qui mourut à la fin de mai 1638. Cet infatigable exorciste tomba malade après avoir prêché le jour de la Pentecôte, et mourut huit jours après. Il souffrit comme un martyr pendant sa dernière maladie par l'obsession des démons.



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations.
Abigor. **Baël.** **Alocer.**

« Les démons, dit un capucin son confrère, dans une Relation de sa mort, se ruaient sur ses sens intérieurs et extérieurs ; ils le renversaient par terre, criaient et juraient par sa bouche ; ils lui faisaient tirer la langue en sifflant comme un serpent ; ils lui bandaient la tête, resserraient le cœur et lui faisaient endurer mille autres maux. Il vomit des ordures si horribles et en si grande quantité, qu'on ne douta pas qu'il n'y eût des pactes et des maléfices de la part des magiciens et des démons (1).

(1) On assure même qu'on ouvrit son corps après sa mort, pour savoir s'il y restait quelque maléfice; mais il ne s'en trouva point.

Lorsqu'on lui donna l'extrême-onction, les démons sortirent de son corps et se jetèrent dans celui d'un religieux du couvent, dont les convulsions et les hurlements ne cessèrent qu'après l'enterrement. »

Les magistrats firent mettre cette épitaphe sur la tombe du père Tranquille :

« Cy-git l'humble père Tranquille, prédicateur capucin: les démons, « ne pouvant plus supporter son courage dans les exorcismes, l'ont fait « mourir par leurs vexations, le dernier jour de mai 1638. »

« Le lendemain des funérailles, pendant l'exorcisme qui se faisait dans l'église des Capucins, un diable s'en alla sur la fosse, et grattant la terre avec la main de la possédée, il la jetait de côté et d'autre. Peu après, agitant les mains de la fille, comme fait un boulanger qui pétrit de la pâte, il dit, tout enragé : « C'est ainsi que le père Tranquille fait de « moi. » Le même démon assura avec serment que c'étaient les démons et les magiciens qui l'avaient fait mourir ; mais qu'ils n'y avaient pas gagné, parce qu'il soutenait plus que jamais les possédées auprès de Dieu. »

Après la mort du père Tranquille, la possession diminua de plus en plus ; le roi, ayant appris de divers endroits que cette possession ne faisait plus autant d'éclat, jugea à propos de retrancher la pension qu'il donnait pour l'entretien des exorcistes ; finalement, le couvent des Ursulines de Loudun rentra dans l'ordre.

Cette possession extraordinaire avait duré six ans entiers; elle avait commencé à se déclarer au mois de septembre 1632, et elle ne finit réellement que sur la fin de 1638.

La mère Jeanne des Anges, paralysée de la moitié du corps dans les dernières années de sa vie, mourut le 29 janvier 1665, en odeur de sainteté.

Quant au père Surin, sa persécution par les démons dura vingt ans, avec quelques rares intervalles de repos. Cependant il recouvra définitivement le calme et la santé en 1658, et mourut à Bordeaux le 21 avril 1665.

Voilà donc des cas nombreux, — et j'aurais pu multiplier les citations, — où la possession de l'homme par le démon est indiscutable.

Possédés actifs, possédés passifs, les uns et les autres sont nombreux au dix-neuvième siècle, comme au moyen-âge, comme à certaines époques troublées où le diable voit sa chaîne s'allonger dans des proportions effrayantes. J'ai expliqué tout à l'heure (page 838) la distinction entre ces deux genres de possession. Aujourd'hui, les mœurs et la situation politique des états ont changé ; le rôle bienfaisant de l'Eglise a été partout

restreint, de sorte que les cas de manifestation du surnaturel diabolique paraissent presque disparus, aux yeux du vulgaire. On s'imagine, dans le public, que l'ère de ces manifestations infernales est close, ou à peu près ; c'est là une grave erreur. La vérité est que les possédés sont généralement ignorés. En effet, nous avons affaire à une prétendue science matérialiste qui nie de parti-pris le surnaturel et qui ordonnera des drogues, quand ce sont les exorcismes qui sont indispensables : un possédé passif se réfugiera donc dans les milieux où l'action divine seule, par le ministère du prêtre, pourra le débarrasser de son mal, contre lequel la médecine humaine est impuissante. Quant au possédé actif, bien qu'il n'ait plus à craindre de nos jours le bûcher, il ne se montre pas non plus à la foule ; car, Dieu merci, le lucifériánisme n'est pas encore devenu la religion de l'État, et messire Satan se garde bien d'effaroucher le peuple et le déclare du reste inapte à recevoir sa lumière ; aussi est-ce dans les triangles palladistes, chez les old-fellows de la seconde classe, chez les satanistes indiens, chinois, américains, en un mot, dans toutes les sociétés d'occultisme pratiquant, même en Europe, même au cœur de Paris, qu'il faut aller chercher, pour les voir à l'œuvre, les magiciens et les sorcières du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire les possédés actifs contemporains.

Or, sauf la question de publicité des manifestations du surnaturel diabolique, nous sommes exactement au même point qu'au temps de Simon le Mage et d'Urbain Grandier. Et c'est pourquoi il est d'un haut intérêt d'étudier, sans se laisser émouvoir par l'absurde haussement d'épaules des sceptiques, l'obsession et la possession, envisagées au point de vue médical. Je vais plus loin : celui qui écrit ces lignes se fait fort de donner, quand on le voudra, la démonstration pratique de sa théorie, c'est-à-dire de prouver, envers et contre la Salpêtrière, et cela au moyen d'un sujet quelconque, la différence absolument capitale qui existe entre la possession et l'hystérie ou la folie.

La possession, de nos jours aussi bien qu'autrefois, s'opère de plusieurs façons.

Ou bien elle a lieu brusquement et n'est qu'éphémère, et il peut arriver qu'on ait été possédé sans le savoir ; on est alors inconscient ; on accomplit une mauvaise action, en ayant perdu pendant quelque temps la conscience, la notion du bien, du devoir ; artiste, on aura exécuté une œuvre abominable ; écrivain, on aura écrit des pages impies, qu'on regrettera amèrement ensuite. Personne, je crois, ne peut répondre de n'avoir jamais été en proie à une aberration de ce genre, et l'on cite tout bas de bons catholiques, des meilleurs, qui ont eu de ces défaillances, lesquelles autrement seraient inexplicables. Cette possession de courte durée, et

qui cesse sans exorcisme, par la grâce de Dieu touché d'un instant de repentir, se constate fréquemment. C'est à son propos que l'Église, en citant le cas de saint Théophile acceptant de renier sa foi, dit : « Alors « Satan entra en lui et renia par sa bouche le Christ et sa Mère. » C'est, en effet, le diable, qui, mettant à profit la défaillance de cet homme jusqu'à ce moment si pieux, est entré en lui, et c'est lui, démon, qui a renié.

D'autres fois encore, la possession est subite, sans qu'il y ait eu faute même vénielle commise, et elle se prolonge avec plus ou moins de ténacité de la part du démon. Le possédé, étant innocent, n'a pas à se repentir ; pourtant, le diable, qui a sauté sur lui à l'improviste, qui s'est emparé de sa personne, homme ou femme, et s'y est installé, ne veut plus déloger, et, pour le faire céder, les exorcistes sont contraints à entamer de véritables luttes. Tel est le cas des ursulines de Loudun, qui avaient simplement reniflé le parfum de quelques roses, ignorant qu'elles étaient ensorcelées ; cas de possession absolument passive.

Dans d'autres cas, enfin, le possédé est un impie invétéré, qui a pris depuis longtemps le soin de tapisser lui-même l'intérieur de sa conscience de méchants actes, de mauvaises pensées, d'irréligion et de toutes sortes d'infamies. Tel devait être, par exemple, le fameux Ravachol, que les médecins se sont accordés à déclarer parfaitement en possession de sa raison, qui a été condamné comme criminel, mais qui n'était certainement pas un criminel ordinaire, *naturel*, si j'ose m'exprimer ainsi, et qui a marché tranquillement à la guillotine, en chantant des horreurs, comme Grandier allant au bûcher ; car personne n'a oublié l'abominable chanson, blasphématoire au plus haut degré contre Dieu, que cet anarchiste modulait gaiement au moment même où le bourreau allait lui trancher la tête. Je suis convaincu que, si Ravachol, au lieu d'être examiné par des médecins, l'avait été par des exorcistes, on aurait reconnu dans son cas une possession des mieux caractérisées.

Ces prolégomènes donnés, nous pouvons maintenant étudier la possession, comme nous avons étudié l'hystérie. Essayons donc d'employer la méthode scientifique pour la décrire, l'analyser en médecin, et dressons, si nous le pouvons, le tableau clinique de cette prétendue maladie.

Eh bien, ici, dès le premier abord, tout va nous manquer sous les pieds, quelque effort que nous fassions ; et nous aurons beau forcer les analogies, torturer les mots, tenter des rapprochements extraordinaires, il nous sera impossible de classer le possédé parmi les malades, ni de catégoriser la possession dans les névroses, de quelque façon que nous nous y prenions. Et cela seul est une preuve de sa spécialisation.

Cherchons, en effet, dans la possession, ce que l'on doit tout d'abord chercher dans une étude de ce genre, l'hérédité et l'étiologie, — ce que

nous avons si nettement et si facilement trouvé au début de notre étude sur l'hystérie.

Les ataves ?... Où sont-ils, je le demande, les ataves pathologiques du possédé ? Où sont-ils, les ancêtres dont l'état de santé précaire a prédisposé le sujet et amené chez lui, en quelque sorte forcément et fatalement, cette maladie de la possession, dont l'obsession ne serait qu'une forme fruste, qu'une période d'incubation, pour ainsi dire ? car c'est bien là, n'est-ce pas ? la forme de l'objection des gens de science anticatholique... Où les névrosés ? les tarés ? les alcooliques de tout à l'heure, originels de toutes les dyscrâses ? où les *minus habentes* physiologiques, précurseurs de l'état morbide qu'ils causent et qui, dans leur descendance, les reproduit et les suit ?...

Nous avons beau chercher ; nulle part nous ne trouverons, dans l'économie humaine, la cause ancestrale héréditaire, le fumier morbide, le tronc pourri qui doit porter l'arbre de la possession, le nourrir, lui faire pousser des bourgeons en une suite ininterrompue de sève maladive et adultérée.

Du fumier ?... Peut-être, cependant, en rencontrerons-nous, mais seulement chez le possédé actif, chez le magicien, le sorcier, et encore à titre rare, exceptionnel ; mais, en tout cas, pas du fumier morbide, ni pathologique ; c'est dans l'ordre psychologique, et non physiologique, qu'il nous faut l'aller chercher. Ce fumier moral va mieux encore nous faire comprendre, par l'analogie forcée, par le rapprochement voulu et la comparaison symbolique entre le matériel et le moral, les dissemblances, les complètes distinctions qui existent entre la maladie du corps, d'une part, chose tangible et concrète, et la maladie de l'âme, de laquelle encore nous ne connaissons rien, en tant que médecin.

Le possédé actif a peut-être des ataves, des parents ou grands-parents, mais dont la maladie aura surtout été morale et non matérielle, intellectuelle et non physiologique. Chez eux, l'impiété, le protestantisme à outrance, la haine juive contre le Christ, le paganisme, l'irréligion sous ses différentes formes connues ou inconnues, auront peut-être préparé une génération démoniaque, *possessible* en tout cas, mais pas *possédable* fatalement ; et ici s'arrête l'analogie déjà si forcée. Bien mieux, la maladie morale ne se transmet pas obligatoirement par descendance directe : si Sophia tient son art diabolique de son père, Urbain Grandier fut magicien par son oncle ; il y aurait donc, non hérédité, mais effet de relation. Allons plus loin, et nous constaterons ceci : tandis que l'atave hystérique engendrera une descendance fatalement névrosique à formes frustes ou classiques, mais maladive, quoi qu'il advienne et quoi qu'on en ait, l'impie à outrance n'aura pas cette fatalité dans ses enfants ; le

libre arbitre sera toujours là, chez la descendance, pour la préserver des effets secondaires de la tare morale des ascendants.

Le descendant d'impie, quelque prédisposant et quelque grave qu'ait été l'état moral de ses précurseurs, ne sera jamais, pour cette raison, possédé ni même obsédé; et s'il l'est, à l'attaque insinueuse ou violente, en tout cas non fatale, il pourra toujours répondre par la lutte et la victoire, l'Eglise venant à son aide; bien différent en cela de l'hystérique, qui est un passif, un fatal, un corollaire découlant forcément du théorème, né de lui et sans défense contre lui.

Donc, dissemblance absolue, irrémédiable, opposition complète de ce côté entre l'hystérique, c'est-à-dire le malade, et le possédé.

Cherchons maintenant, dans le tempérament même du sujet, ou dans l'éducation, dans le milieu, les *intima* ou les *circumfusa*.

Tandis que nous connaissons si admirablement le tempérament, l'aspect, la physionomie de l'hystérique; tandis que nous avons pu le synthétiser, le concréter, en quelque sorte le photographier *ne varietur;* tandis qu'à la vue seulement de l'homme nous avons pu, avec une précision mathématique, nous écrier : « Voilà bien un hystérique », et que nous ne nous sommes pas trompé, que trouvons-nous pour caractériser le possédé, pour nous le désigner avec une absolue certitude? Rien; et surtout, rien de cette physionomie spéciale, de cet *habitus corporis* pathognomonique, qui distingue singulièrement l'hystérique entre tous?... J'ai beau chercher, je ne trouve rien; et ici encore je me vois obligé de procéder par analogie forcée et de fouiller dans le côté moral et immatériel, dans les passions tristes, ce que je ne trouve pas dans le côté physique et matériel, dans l'état de la santé du sujet.

L'hystérie, bien au contraire, m'a offert, on l'a vu, une symptomatologie nombreuse, abondante, considérable, tumultueuse même, en laquelle les signes s'accumulaient, se pressaient, s'étageaient les uns sur les autres, dans lesquels je n'avais que l'embarras du choix pour ma seméïologie, pour trouver mes caractéristiques. J'ai vu, pas à pas, la névrose s'installer et être en instance d'éclat; j'ai pu prédire l'heure, la minute précise, la forme même de cet éclat, quelque protéïque au premier chef que soit la maladie ; je l'ai, en un mot, diagnostiqué dans son étiologie, son incubation, son évolution ; mais il m'est impossible de me livrer à cette même étude, de disséquer de la même façon la possession. Si je veux quand même un parallèle, des analogies, je serai obligé de dire : « L'homme impie, le protestant forcené, le juif haineux, le païen bestial, c'est-à-dire l'individu dont l'état d'âme peut être à la rigueur comparé à l'état de corps de l'hystérique, celui-là est évidemment une proie facile au démon et peut devenir possédé, après avoir été obsédé

tout d'abord ou non. » Mais rien d'absolu ne ressortira de cette comparaison ni de l'ensemble des faits que j'aurai énoncés ; et c'est là tout ce que j'aurai découvert au point de vue atavique, étiologique, causal primitif ou secondaire, immédiat ou médiat, en ce qui concerne la possession.

La possession n'est donc pas une maladie. Donc, chez le possédé, pas d'atavisme, pas de prédisposition physique, pas de tempérament, rien qui ressorte de l'anatomie ou de la physiologie du sujet, rien de maladif, en un mot.

Aussi, voyons-nous le possédé être indifféremment gros ou gras, ou étique et maigre, jeune ou vieux, homme ou femme, enfant enfin. Tantôt, c'est un fort gaillard de la campagne, d'esprit borné ; une servante ignorante, des champs. Tantôt c'est un subtil, un intelligent, un lettré de la ville. Croyants ou incrédules, sots ou spirituels, tous sont ou peuvent être pris ; le diable ne choisit guère ou fait un choix qui nous échappe et qui est étranger au physique de la créature, sa victime. Il obsède et possède pour des raisons que Dieu seul connaît et que, lui, démon, n'entrevoit que si Dieu le permet. Chez aucun de ceux qu'il prend ou essaie de prendre, l'état de santé n'est une cause déterminante ; cela, il n'est pas un médecin catholique ayant observé divers cas de possession qui ne le dira avec moi, et c'est là le point capital.

Il n'y a pas non plus, chez le possédé, de phénomènes prémonitoires pathologiques ; il n'existe pas pour lui une symptomatologie, qui, lorsqu'elle se manifeste, permette de dire, avec quelque apparence de raison et de certitude : « Cet homme sera possédé tout de suite, dans quelques instants, ou demain », comme on le dit, sans se tromper, d'un hystérique.

On naît névrosé et fatalement hystérique, on ne le devient pas, tandis qu'on devient possédé.

L'hystérique est et reste le même toujours et à toute l'échelle ; nous le connaissons, depuis le pseudo-spirite du genre de Sundström, que j'ai cité, jusqu'à la fille banale et ignorée de nos hôpitaux de névrosés modernes ; nous l'avons déjà côtoyé et désigné, après l'avoir facilement reconnu. C'est toujours le même aspect du malade qui exécute les mêmes jongleries nerveuses naturelles, où rien de supranaturel n'intervient et ne se conçoit ; c'est toujours, par le fait, la même maladie. Bien au contraire, tout est différent dans la possession ; le lecteur l'a déjà compris par les divers exemples officiels, authentiques, déjà énumérés, et je vais à présent le lui faire toucher du doigt. Car, pour combattre efficacement à notre époque l'erreur matérialiste avec laquelle on s'efforce d'aveugler l'humanité, il faut surtout établir scientifiquement ceci, qui est la

vérité pour le médecin catholique : « La possession n'est pas une hystérie, et réciproquement. »

D'abord, pour continuer avec fruit mon étude analytique du possédé, il me faut répondre à ceux qui prétendent que le possédé n'existe pas et qui ont imaginé ceci, qu'ils prennent pour un argument : « L'Eglise, disent-ils avec superbe, s'est trompée et se trompe ; il n'y a pas de possédé ; l'Eglise est encroûtée dans l'ignorance. » On a osé, l'on ose dire cela.

Eh bien, cela est inepte, tout simplement; et rien n'est plus aisé que de déblayer le terrain d'une aussi insolente objection.

L'Eglise, d'abord, en tant que corps, en tant que doctrine, n'est pas ignorante et ne peut l'être, puisqu'elle est directement inspirée par Dieu lui-même, dont elle est l'émanation directe aussi, et qui est, lui, le foyer suprême de toute science.

Il serait par trop facile de citer des milliers et des milliers d'exemples de l'omniscience de l'Eglise; mais ce serait sortir du cadre de cet ouvrage de vulgarisation. Bornons-nous à jeter un rapide coup d'œil sur la Rome chrétienne. Comment trouvez-vous, dites-moi, cette admirable direction que, depuis la rédemption du monde, l'Eglise a imprimée à la société ? Prenez l'histoire de la Papauté entière, et voyez s'il n'y a pas, dans toute la conduite des successeurs de Pierre, comme une sorte d'omniscience de ce qui est, une prescience de ce qui sera, devant laquelle le diable et ses suppôts sont obligés de venir s'incliner, même à l'heure présente.

Rappelez-vous seulement certains événements récents; envisagez ce monde impie, libre-penseur, athée, contempteur de Dieu et de son Eglise; pensez à ce saint vieillard opprimé, dépouillé, enchaîné politiquement. « Enfin! le monde vient donc d'échapper à l'Eglise, clament les Pike et les Lemmi depuis le 20 septembre 1870; le monde est libre, l'heure de Lucifer est proche. » Clameurs insensées que celles-là!... Au moment même où l'univers troublé, incohérent, inapte à se diriger, semble avoir perdu la tête et ne sait plus comment s'orienter, lui, le saint vieillard, à demi soulevé sur le siège auguste du chef des Apôtres, étend le bras et prononce quelques mots. Aussitôt, le monde entier remue, qu'il soit païen ou catholique, incrédule ou croyant, et les puissants du jour, ceux mêmes qui ont la force et qui le tiennent captif, sont obligés de venir s'agenouiller devant lui, le sabre abaissé, le casque du guerrier à la main. Et ils lui mendient quoi? sa force? non, car son bras est débile, son corps aussi; sa puissance matérielle? non, car il n'est rien comme souverain temporel. Mais ils lui mendient cette science, cette omniscience absolue, cette infaillibilité dogmatique et pratique, spiri-



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations
1. **Orobas**. — 2. **Buer**. — 3. **Léchies**. — 4. **Amduscias**.

tuelle, lumineuse pour toutes les questions non seulement religieuses, mais sociales (car il n'y a pas de société sans religion), qui fait que, sachant, il prévoit, sous l'inspiration de Dieu. Il sait où va le monde et comment il faut le diriger.

Oui, celui-là sait tout, on peut hardiment le dire. Lorsque le monde est embarrassé, il n'a qu'à s'adresser à lui. Alors, le Vicaire du Christ a bientôt fait d'indiquer la route, simplement et avec la majestueuse grandeur de la modestie. Et lorsque le monde l'écoute, tout va bien; lorsque

le monde méprise ses avis ou les oublie, tout va mal. Et tant que le monde sera monde, il en sera ainsi.

Cela prouve que le Saint-Père, que l'Eglise catholique a la science, non cette science de détail, qui consiste à ergoter sur des mots et que nous autres, pauvres humains, nous pratiquons, mais cette science vaste des ensembles, des synthèses, qui quelquefois, souvent même, défie notre analyse, mais n'en est pas moins, qu'on le veuille ou non, toute la science et la science de tout.

Lorsque l'Eglise parle, ce n'est pas une parole humaine qu'on écoute, c'est la parole du Verbe lui-même qui est Dieu.

Ceux qui osent conclure à l'ignorance de l'Eglise, — repoussons du pied cette objection, — n'ont même pas lu les œuvres scientifiques des écrivains ecclésiastiques, prêtres ou religieux. S'ils parcouraient le premier catalogue de librairie venu, ils verraient que le clergé, loin de dédaigner les conquêtes du progrès humain, s'y passionne, et que, dans toutes les sciences, ce sont toujours des prêtres que l'on trouve aux premiers rangs.

Je poursuis mon étude, et je reviens au possédé. Chez lui, avons-nous vu, pas d'ancêtres, pas de tempérament nécessaire, pas d'idiosyncrasie, pas de phénomènes prémonitoires, mais invasion brusque, avec ou sans obsession préalable.

Voici, par exemple, un enfant, petit garçon ou petite fille, que rien ne prédispose à la possession. L'enfant est indemne de toute tare pathologique, lorsque tout à coup le diable s'empare de lui. Pourquoi? Là est le mystère; nous ignorons les desseins de Dieu, nous ne pouvons approfondir. Médecin, je me borne à constater. Le cas est moins rare qu'on ne le croit.

Un jour, à travers champs, à l'école, même quelquefois à l'église, l'enfant s'arrête tout à coup dans ses jeux, son étude, sa prière; il lui semble que quelque chose d'étrange commence à se passer en lui. Effaré, étonné, il jette autour de lui des regards anxieux; sa petite tête, blonde ou brune, s'incline comme sous un poids qui vient de la plier, peut-être aussi en signe de désespérance, ou encore de soumission inconsciente à la terrible épreuve permise par Dieu... Qui sait?

L'enfant, en effet, remarquez-le bien, est surtout naïf. S'il connaît Dieu, c'est à peine s'il connaît le diable; il en a entendu parler assez peu et comme en passant. Il n'a appris encore que les premiers éléments de l'instruction chrétienne, et il n'a évidemment assisté, ni dans sa famille ni ailleurs, à des dissertations ou des controverses sur la puissance des démons; du reste, il n'y aurait rien compris.

Chez lui, donc, pas d'idée préconçue, pas de précédent qui puisse

donner lieu à une hallucination. Son état moral est intègre; c'est celui d'un enfant qui, en ce moment, pense à l'heure présente, mais ni à hier, ni à tout à l'heure, ni encore moins à demain. Encore, il ne parle pas de ce qui vient de lui arriver, parce qu'il ne sait ni ne comprend; inhabile à analyser ce qu'il éprouve, incapable de juger, c'est à peine s'il songera tantôt au malaise pourtant bien caractérisé qu'il a ressenti passagèrement et pour la première fois.

Cependant, ces malaises continuent, indéfinissables, vagues; sans rien noter de précis, l'enfant sent qu'il n'est déjà plus lui-même, mais comme la proie, la chose de quelqu'un. Il a conscience de frôlements, d'attouchements invisibles; quelquefois déjà il reçoit des coups, qu'il accuse et dont il porte les traces, venus on ne sait d'où. Si dès lors il se plaint, le médecin, appelé en toute hâte, — et qui n'y entend rien, pour peu qu'il se laisse influencer par les idées fausses de l'école matérialiste, — hoche gravement la tête, prononce quelques mots, rassure la famille, tout en réservant son diagnostic et son pronostic; puis, il s'en va, oubliant, sitôt sorti, son petit malade, pour ne pas penser encore au malade qui suivra, qu'il va voir, mais après avoir ordonné la potion anodine habituelle, sans action quelconque : « Alcoolature d'aconit; VI gouttes, dans un julep gommeux. »

Le lendemain, l'enfant est mieux; c'est là une des ruses familières du diable, cherchant à faire croire à une indisposition naturelle de sa victime.

Mais voilà que tout à coup, maintenant, quelque chose apparaît à l'enfant, quelque chose qu'il voit, à n'en pas douter; et ce quelque chose, c'est quelqu'un. Et ni l'enfant ne se trompe, ni il n'est halluciné. Ce n'est ni un spectre, ni un squelette, ni une bête affreuse; c'est quelqu'un, une personne en chair et en os, comme vous et moi. Il la voit, assise à ses côtés, ou debout devant lui, le regardant avec pitié ou intérêt. Parfois, cette personne inconnue lui adresse la parole, doucement, sur un sujet banal, puis disparaît, laissant l'enfant étonné, mais non effrayé ni même inquiet. Puis, la personne revient. L'enfant s'y habitue peu à peu, et finit par l'appeler son bon ami, son camarade, suivant l'aspect que l'autre prend ou a pris.

Il n'en a encore rien dit à personne; mais papa ou maman trouvent quelquefois, le soir en déshabillant l'enfant, dans ses poches, des objets, principalement des jouets, de provenance inexplicable. C'est le bon ami qui a donné cela à l'enfant. Et la maman le gronde d'avoir accepté des cadeaux, comme cela, d'un inconnu; sans défiance elle-même, elle ajoute assez souvent : « Au moins lui as-tu dit merci, à ce monsieur? »

Cependant, un jour, l'enfant revient au logis; il a eu peur. Son ami lui

a proposé quelque chose d'inavouable, à quoi d'ailleurs il n'a rien compris, sentant seulement d'instinct que c'est mal. On lui a appris une chanson ordurière ou des mots grossiers, impies. Tout ému, l'enfant frissonne et est pris d'un peu de fièvre. Nouvel appel et nouvelle visite du médecin ; l'éternelle potion d'aconit intervient encore une fois. Régulièrement, cette fois encore, l'enfant guérit, et le médecin rayonne ; il se prend pour un sauveur. Nul, ni parents, ni médecin, ne soupçonnent le diable, auquel ni les uns ni les autres ne croient guère, dans le quartier et même dans la famille.

Alors, pourtant, la situation s'aggrave. L'*autre*, qui est une brute, ne se contraindra pas plus longtemps : la lutte commence.

Le diable est définitivement entré et installé dans l'enfant ; celui-ci, désormais, ne reverra plus son bon ami, qui a subitement disparu. Mais, à partir de ce moment, l'enfant ne sera plus le même ni lui-même, et des phénomènes étranges vont se dérouler par lui et à cause de lui.

Chose curieuse à noter en premier lieu, les animaux domestiques le fuiront, sans qu'on puisse expliquer pourquoi. Le chien s'éloignera, la queue basse, en hurlant de détresse, lui d'ordinaire si camarade, si doux, si patient avec l'enfant, au point de se laisser tourmenter, martyriser, pendant des heures, sans se fâcher, sans mordre et sans même aboyer ; ou bien, alors, au passage, il se jettera brusquement sur l'enfant et le mordra, sans être enragé et sans motif aucun. Quant au chat, il soufflera à son approche et hérissera son poil, s'arc-boutant, terrifié. Il semble que, dans ces circonstances, les animaux ne s'y trompent pas, eux, comme s'ils flairaient le Maudit.

Toutefois, la prise directe de corps est, en général, moins prompte, et est retardée souvent jusqu'après la première communion. D'ici là, le diable va mettre tout en œuvre pour la lui faire faire mauvaise. Distractions continuelles pendant le catéchisme, plaisirs coupables, horreur du prêtre et moqueries à son adresse, le diable lui procurera tout, lui inspirera tout, mille méchancetés, confessions incomplètes et sans le moindre repentir, préparation déplorable ; on juge dans quel état d'âme l'enfant s'approchera de la Sainte-Table ; on pense quelle influence décisive va avoir alors cet acte capital de la vie de l'homme, bien ou mal accompli, et l'on voit avec quelle habileté vraiment infernale le maudit prépare son terrain, ensemence la terre qu'il veut faire sienne, jusqu'au sacrilège abominable, inclusivement. Dans ces conditions-là aussi, on comprend combien la pleine possession sera fatale et irrémédiable presque, si l'on n'y met pas ordre avec vigueur et promptement.

Mais nous avons pris d'abord l'enfant avant sa première communion ; continuons ainsi cet exposé.



Ce que l'on appellerait médicalement « la période d'incubation de la maladie », et qui n'est au demeurant qu'une des formes de l'obsession, dont la durée a été plus ou moins longue, avec des alternatives de répits, vient donc de se terminer. Rien dans l'aspect extérieur de l'enfant n'annonce l'état intérieur ; son système nerveux est calme, intact ; ses fonctions physiologiques s'exécutent normalement. Il mange, boit et dort, comme d'habitude. Rien ne paraît, si ce n'est une sorte de flamme extraordinaire qui par intervalle lui passe dans les yeux, dont le regard est, à ce moment seul, étrangement changé.

Par intervalles aussi, l'enfant surprend tout le monde, par un mot lâché, une phrase dite, une pensée révélée brusquement, qui a trait à un ordre de choses bien supérieur à ses études, à ses conversations ordinaires de la vie, à ce qu'il a pu apprendre par audition ou lecture. Le maître ne lui a pas fait encore décliner « *rosa*, la rose » ; l'enfant est, par conséquent, bien loin d'aborder le grec ; il ne se doute certes pas que Xénophon a existé et a écrit l'histoire de la retraite des Dix-Mille ; et voilà que tout à coup, à propos de rien, il y fait allusion et en récite un passage, qui tombe juste avec la conversation de grandes personnes, à laquelle il assiste ; et cela, je le répète, à brûle-pourpoint, tandis que lui, à qui nul ne prenait garde, jouait aux billes sur le tapis de la chambre, où ses parents causent avec des amis en visite chez eux.

On relève la tête ; on est surpris, étonné, stupéfié. « Mais qui t'a appris cela ? » interroge papa ou maman. L'enfant reste sans répondre ; il n'en sait rien lui-même et ne cherche pas à savoir, d'autant mieux qu'il n'y a pas lieu pour lui de faire appel à son souvenir. Il est là, interdit, incapable de se juger ; être sensitif avant tout, il n'a pas encore d'étonnements, parce qu'il n'a encore pas aussi la notion exacte des choses extraordinaires dans le domaine intellectuel. Au surplus, il est déjà retourné passionnément à ses billes.

Cinq minutes après, personne ne se rappelle plus l'incident et nul n'y repense, si ce n'est pour dire : « C'est un enfant précoce ; il aura appris cela par hasard sur le livre laissé ouvert par son grand frère », etc., etc... Appris le grec, n'est-ce pas, et lu cette langue ? lui qui ne lit encore qu'incorrectement le français !... Mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il se satisfait quelquefois des explications les plus étonnamment singulières et ne prête aucune attention à des faits déconcertants pourtant, alors qu'au contraire la moindre vétille l'arrête, d'autres fois, et qu'il passe des heures à abstraire des quintessences, à ferrer des cigales, à divaguer sur des aberrations.

Ce n'est pas tout. Quelque temps après ce premier incident ou tout autre du même ordre mystérieux, l'enfant, à propos de rien, se met à

vomir des ordures. Ce n'est plus du grec, à présent, c'est du français, mais du français de ruisseau. Des mots ignobles sortent de sa bouche, des descriptions d'actes, que, évidemment, il ne peut avoir ni vus ni lus, ni par conséquent retenus. « Baste ! conclut la famille, rebelle à comprendre, dans son ignorance ou son oubli du surnaturel diabolique ; baste ! quelque paysan grossier, quelque vil charretier aura passé sur la route, devant la grille du jardin, en sacrant et jurant, et Bébé, vrai perroquet, aura tout retenu ! » Et l'on gronde l'enfant, pour la forme, bien entendu ; car, au fond, on n'est nullement épouvanté. N'est-ce point là, en effet, se dit-on, une nouvelle démonstration de l'intelligence précoce de l'enfant gâté ?

Par ces quelques exemples, pris entre cent, on voit ce qui se passe au moment de la possession chez l'enfant, ou ce qui peut se passer dans le domaine intellectuel.

Ce qu'il convient de noter en ceci, c'est la conscience parfaite du jeune possédé. Ces mots, il ne les dit pas sans s'en douter : il n'est pas le moins du monde, en effet, un automate absolument inconscient ; tel l'hystérique, qui a eu sa crise et ne se rappellera rien à sa sortie ou à son réveil. La différence est sensible, énorme, dans ce qui nous occupe ici. L'enfant possédé n'a pas de crise, dans le sens hypnotique, somnambulique, hystérique, du mot. Il est automatique, mais conscient ; c'est-à-dire qu'il est impulsif résistible ou irrésistible, en ce sens que quelque chose d'intime le pousse tout à coup à proférer certaines phrases ou certains mots, poussée à laquelle il résistera ou ne résistera pas. Mais il sait, somme toute, qu'il dit quelque chose ; il se rappelle qu'il a dit et ce qu'il a dit. La seule distinction est qu'il ne sait et ne comprend pas le sens de ce qu'il dit, ni comme idée, ni comme portée. Il dit, et c'est tout.

La connaissance réelle de la mise en œuvre des facultés d'élocution, le souvenir, la possibilité de résister ou de ne pas résister, telles sont les conditions toutes spéciales, les signes pathognomoniques, qui séparent notre enfant sain d'un enfant malade, notre jeune possédé d'un hystérique, d'un hypnotisé. Elles sont capitales en l'espèce, on le voit.

Après l'ordre intellectuel, passons en revue l'ordre physique.

J'ai dit que l'enfant possédé jouissait de la plénitude de sa santé, et que, par conséquent, rien ne pouvait le faire confondre avec un malade en temps ordinaire ; et cela est la règle. Il ne faudrait pas en conclure, cependant, ni en induire que la possession diabolique met l'enfant à l'abri de la maladie. Évidemment, il n'en est rien. Et c'est là encore un des points principaux de dissemblance bien caractérisée, d'opposition absolue entre l'hystérie et la possession.

L'hystérie, — ceci est une règle (presque sans exception) d'observation

médicale, — est une maladie qui met en général à l'abri des autres maladies. Cette maladie du système nerveux est, pour ainsi dire, une patente de santé, une libre pratique de bien porter. Cela est curieux, sans doute ; mais c'est la vérité. L'expérience le prouve surabondamment.

L'hystérique, — et nous allons ici le retrouver tout entier, tel que nous le connaissons, — n'est à peu près jamais sérieusement malade de ce l'on appelle une maladie mettant au lit, avec l'existence en danger ; mais, par contre, il est toujours insupportable, toujours mal portant, toujours comme à l'agonie (il le croit, du moins) ; et il éprouve les sensations nettes de ces états, au point de s'y méprendre, au point de tromper quelquefois ceux qui l'observent. En définitive, à force de mourir tous les jours, il ne meurt jamais ; il finit par compter, en sa vie, les jours où il a été obligé de rester au lit... Et quelle symptomatologie, pourtant !... Dans son imagination, le cancer, la phthisie sous toutes ses formes, la méningite, ne l'abandonnent pas ; à chaque minute, il en meurt, il semble y succomber ; il en a les souffrances, les angoisses, les affres ; il en est le martyr, mais pas l'exécuté... En résumé, il se porte comme un charme ; au point de vue des lésions, ses maladies sont imaginatives, jusqu'à la douleur qu'il éprouve tenace, pénétrante, terrible parfois, et que pourtant, pas plus que la maladie, il n'a en réalité.

Le lecteur connaît trop l'hystérie, par la longue description que je lui en ai faite, pour que j'aie besoin de lui mettre les points sur les *i* de nouveau, d'entrer encore dans des détails et de m'appesantir sur des faits qui lui sont maintenant familiers. Il les comprend, en saisit la raison et les causes, et il me suffit de les lui signaler d'un mot, de les lui remémorer en passant.

Eh bien, tandis que l'hystérique n'est jamais malade dans le vrai sens du terme, par contre le possédé, dont le système nerveux est indemne, peut être malade comme tout le monde, et, lorsqu'il l'est, il l'est en réalité, sa santé subit une véritable atteinte, son existence peut être compromise. Mais, dans ces cas, sa maladie revêt un caractère spécial, prend une forme sur laquelle il me faut m'arrêter un instant.

Prenons, par exemple, la méningite, cette horrible et si meurtrière maladie. La méningite, pour les enfants, c'est la mort, en effet, et il est facile de comprendre pourquoi. La méningite est tout simplement une forme de la phthisie, la forme tuberculeuse localisée dans le cerveau sur ses membranes d'enveloppe, les méninges, si délicates et si sensibles ; et d'avance l'on comprend qu'il ne peut y avoir guérison en ce cas. Je m'explique.

La tuberculose est une maladie générale, occasionnée par l'absorption d'un bacille spécial qui, en se développant, produit des lésions dans les

différents tissus où il s'est installé et où il prospère. Ces lésions sont les tubercules, qui peuvent être nombreux ou rares, confluents ou discrets ou « pleuvoir » en quelque sorte dans un tissu.

Toujours, le tubercule : ou subit la dégénérescence crétacée, c'est-à-dire se durcit, et alors c'est la guérison ; ou bien se ramollit, tombe en putrilage, laisse à sa place, en s'éliminant, un trou, une caverne, qui, elle aussi, peut se cicatriser, et alors encore c'est la guérison. Mais, pour que cette guérison puisse s'effectuer, il faut que les tubercules crétacés ou les cavernes cicatrisées n'aient pas été ou ne soient pas en assez grand nombre pour envahir totalement l'organe malade, en adultérant définitivement ses tissus et, partant, ses fonctions. Cela se conçoit sans peine : une feuille de papier, pleine de nœuds en reliefs, de callosités, ou criblée de trous, n'est plus une feuille de papier et ne peut en remplir les fonctions. Cela revient à dire que la guérison n'est pas possible, si cette guérison est la mort, c'est-à-dire si la cessation de la maladie ne s'obtient qu'au détriment de l'organe, ou encore que la guérison est impossible lorsque l'organe tuberculeux est de nature si sensible, est si indispensable à l'économie dans son fonctionnement intégral, que la moindre atteinte qui y est portée amène la mort.

Or, précisément, c'est là le cas des méninges. Intimement liées au cerveau qu'elles recouvrent et protègent, la moindre de leurs inflammations, la moindre lésion bacillaire dont elles sont le siège se répercute aussitôt sur le cerveau, et c'est la mort. La présence seule du tubercule, l'inflammation, dont il est le centre, suffit, et la marche de la maladie vers l'issue fatale est tellement rapide, tellement foudroyante, lorsqu'il y a confluence, que la mort arrive bien avant la cavernisation, qui elle-même, en tout cas, serait la mort bien plus évidemment.

Méningite est donc, on le voit, et fatalement, synonyme de mort ; cela parce que, tandis que les poumons, le foie, peuvent à la rigueur fonctionner et sont compatibles avec l'existence, même partiellement malades ou immobilisés fonctionnellement, et ne sont pas des éléments absolument « nobles », dans le sens strict du mot, les méninges, au contraire, ne supportent pas la moindre altération toxique ou septique, telle que la bacillaire, par exemple, c'est-à-dire pas la moindre altération de la nature de celles qui permettent l'inflammation.

Méningite, carreau, tumeurs blanches, enfin phthisie pulmonaire, c'est-à-dire tuberculisation cérébrale, abdominale, osseuse et pulmonaire, telles sont les grandes formes essentielles des maladies les plus communes à l'enfance, occasionnées par la tuberculose consécutive à la pénétration dans l'économie du bacille de Koch, et qui tuent ou dont l'enfant guérit avec ou sans estropiation consécutive, suivant l'impor-



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations.
Haborym. **Zaëbos.**

tance de l'organe atteint, suivant aussi une symptomatologie dont il me faut parler, diverse encore suivant l'organe ou les organes atteints.

En ce qui concerne plus spécialement la méningite qui nous occupe, cette symptomatologie est la suivante :

Quelque temps avant que la maladie ne se déclare ouvertement, l'enfant est « déjà pris » ; au moment où personne ne s'en doute encore, il est déjà tellement atteint qu'aucune puissance humaine ne saurait lui donner la guérison ; et néanmoins, il est, mais en apparence seulement,

plein de vie et de santé. Et c'est là le côté affreusement terrible de la méningite, le côté odieusement paradoxal. Mais alors déjà la maladie, si elle échappe à l'œil tendrement vigilant de la mère, n'échappera pas à celui du médecin exercé. Il a reconnu chez l'enfant certains troubles prémonitoires : une pâleur insolite alternant avec des bouffées de rougeurs intenses et fugaces de la face ; des congestions partielles, des troubles surtout pupillaires, mais qui disparaissent brusquement.

Peu à peu aussi, le caractère de l'enfant change dans son ensemble ; il s'assombrit. Au milieu de ses jeux, il s'arrête soudain ; il rougit, puis pâlit ; sa petite tête se penche, et il s'assoupit sans en avoir eu conscience, s'endort d'un sommeil lourd et pesant, d'une plus ou moins longue durée. Le réveil a lieu, inquiet, avec un peu de céphalalgie, gravative, avec un point sus-orbitaire, plus spécialement. Puis, tout reprend ou semble reprendre chez le petit malade ; mais la rémission est de courte durée et n'est, du reste, pas absolue. Déjà, en effet, l'appétit est perdu, l'urine devient plus rare, la constipation se montre, la tête s'alourdit, les pupilles se dilatent et restent en état de mydriase, ou se rétrécissent comme un point, jusqu'à rendre la vue impossible. L'enfant, en un mot, est profondément touché dans son économie. Les traits se tirent, la peau s'amincit ; il commence à ressembler à un petit vieux, sérieux, tandis que sur les lèvres légèrement tremblantes erre par intervalles, par une ironie qui serre le cœur de celui qui l'observe, un sourire bon, doux, presque gai quelquefois, comme un dernier rayon de soleil, de vie et d'espoir. L'enfant s'est alité.

Puis, aussi quelquefois, et comme par un miracle (hélas ! de courte durée), l'enfant se relève tout à coup et paraît absolument guéri. En quelques heures, toutes traces de maladie ont disparu, et l'enfant retourne à ses jouets. Cela dure ainsi deux heures ou deux jours, et subitement tout s'écroule en deux secondes. L'enfant vient de lâcher le polichinelle qu'il tenait et s'endort ; le coma l'a saisi ; il ne s'en tirera plus. Alors, il est étendu, immobile, inconscient ; une sorte de mouvement des doigts qui se contractent plus ou moins, un « ramassage » diffus des mains sur la couverture, et c'est tout. La mort l'a surpris brusquement. Un jouet sur le tapis de la chambre, une forme vague couchée dans le berceau ou le petit lit, un pli vivant, des langes ou des habits, dessinant un geste ; c'est tout ce qui restera de lui. Il est allé continuer son rêve, à peine ébauché, dans un monde d'où l'on ne revient pas, laissant à sa mère en pleurs le souvenir de son dernier regard et de son dernier geste, qui se sont adressés à elle tous deux.

J'ai tenu à présenter au lecteur cette rapide esquisse de la méningite ; sans entrer dans les détails techniques, je l'ai dessinée aussi complète

que possible, afin qu'il voie bien ici, encore maintenant, comme il l'a vu pour l'hystérie, la différence qu'il y a entre des maladies nettement connues et classées et cet état spécial qu'on appelle la possession. Avec l'hystérie, il a vu une altération fonctionnelle, purement nerveuse, sans lésions ; avec la méningite, une maladie de la substance, avec lésions, et fatalement mortelle. Encore une fois, je le demande, en quoi tout cela ressemble-t-il à la possession et peut-il être confondu avec elle ?... Et j'ai encore plus à dessein choisi la méningite tuberculeuse comme point de comparaison, parce qu'elle va m'amener plus directement à la possession.

Il est malheureusement du domaine de la pratique médicale, de se tromper constamment. Si la médecine est par elle-même une science absolue, mathématique même, en quelque sorte, qui cherche à trouver des lois, il n'en est pas de même de la pratique de la médecine. Le bon médecin de quartier, de campagne ou de ville, le praticien ordinaire, a fait, en général, de rapides études, dans le seul but d'obtenir le plus promptement possible son diplôme, lui permettant de s'établir et d'exercer; c'est-à-dire que son unique objectif n'est pas de s'ouvrir de vastes horizons pour de nouvelles et plus profondes études, mais tout prosaïquement de se créer, disons le mot, une clientèle dont les maladies le feront vivre. Je m'empresse d'ajouter : honorablement, pour ne heurter personne; mais, avouez-le, chers confrères, Molière n'avait pas tout à fait tort quand il critiquait, avec sa joyeuse ironie et son fin esprit français, les praticiens. En effet, le praticien n'est pas le vrai médecin; son défaut capital est de ne presque jamais savoir poser un diagnostic; cela est triste à dire, mais cela est.

Sur cent praticiens, il n'y en a pas trois, — vous entendez bien, trois, pas quatre, — capables de dire exactement ce qu'a le malade qu'ils soignent. J'ai, à cet égard, des faits surprenants et déroutants; mais ce n'est pas ici le lieu de les exposer complètement.

Il me faut pourtant en dire quelques mots, ne fût-ce que pour montrer ce qu'est en réalité cette science qui se croit si forte, qui est si orgueilleuse en face de l'Eglise, et qu'un mot cependant pourrait faire rentrer dans le néant, auquel elle a tant de droits dès qu'elle se pose comme soutien de l'irréligion, du matérialisme, de l'impiété.

Je prendrai un exemple dans une grande ville française, à l'Ecole de médecine de laquelle j'ai fait mes études, et je citerai le cas d'une des célébrités médicales de cette ville, médecin des hôpitaux, professeur à l'Ecole de médecine en question, lequel soignait, depuis un an environ, le frère d'un de mes amis, phthisique. La famille, sentant le jeune homme

perdu, demanda, comme c'est l'usage, une consultation, afin de pouvoir se dire qu'elle n'avait rien négligé, qu'elle avait fait tout ce qu'il était humainement possible d'accomplir.

La consultation eut lieu, je m'en souviens comme si c'était d'hier; et je vois encore la tête du célèbre médecin, ânonnant, balbutiant, ainsi qu'un écolier récitant une leçon qu'il ne sait pas, et incapable, absolument incapable de nous poser le diagnostic précis de la phthisie qu'il soignait depuis un an, incapable, j'y insiste, de dire, en parlant de ce malade qu'il auscultait ou faisait semblant d'ausculter tous les jours : « Ici, il y a telle lésion; ici, telle autre. Nous sommes donc en présence de telle phase de l'évolution de la maladie. »

Voilà ce que sont, ou tout au moins ce que peuvent être, des médecins des hôpitaux et de l'Ecole, dans une des plus grandes villes de France. N'est-ce pas épouvantable, cela? Le médecin auquel je fais allusion vit encore, d'ailleurs, et est en pleine possession de la notoriété. Il se reconnaîtra bien dans cette anecdote, à moins que plusieurs ne s'y reconnaissent; ce qui est encore possible, car ils sont comme cela légion en ladite ville et ailleurs.

Mais j'en reviens à ma méningite.

Cette maladie est donc de celles dont le nom seul épouvante les familles, qui savent très bien à quoi s'en tenir concernant son issue toujours fatale. Aussi, quelle surveillance minutieuse de l'enfant à ce point de vue! La plus petite migraine, le plus léger malaise, vite on fait appeler le médecin; et bien souvent celui-ci, pour se donner la gloire facile d'une guérison étonnante, laisse volontiers croire à l'existence de la méningite.

Ah! si les parents veillaient avec le même soin sur le moral que sur le physique de leurs enfants, tout irait pour le mieux, et, dans bon nombre de cas, il serait préférable pour eux d'aller chercher le prêtre plutôt que le médecin. Mais le prêtre? mais Dieu? on n'y pense qu'au moment de la mort! On cherche d'abord à sauver, quoi qu'il en coûte, le corps, et l'on ne s'occupe de sauver l'âme qu'en désespoir de cause et comme à tout hasard. Singulière façon d'agir, n'est-ce pas? et vraiment inexplicable.

En résumé, la méningite, cette méningite tuberculeuse dont le malin praticien a prétendu avoir guéri l'enfant, n'était pas une méningite; il y a eu erreur de diagnostic. Ou ce n'était rien, un simple malaise passager; ou il y avait là *quelque chose d'insoupçonné*, et sur quoi il nous faut nous arrêter un instant.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu prononcer ces deux mots : fièvre cérébrale. Combien de mamans ne disent-elles pas : « Figurez-vous, mon enfant vient d'avoir une fièvre cérébrale épouvantable; heureusement,

notre médecin était là, un homme qui... un homme que... un homme dont... » Toute une litanie d'éloges de sa vigilance, de son expérience, de son talent. « Bref, il me l'a sauvé; sans lui, mon enfant était perdu! »

Eh bien, la fièvre cérébrale n'existe pas. Elle est d'invention maternelle ; elle est une grosse erreur encouragée par le médecin ignorant ou coupable, qui en profite moralement et pécuniairement. Je m'explique.

Nous savons que l'hystérie et la méningite ont, chacune de son côté, une symptomatologie, et qu'elles sont absolument distinctes l'une de l'autre, en ce sens que même une hystérie qui simulerait les symptômes de la méningite prouverait qu'elle n'en est pas une par le fait concluant de la guérison. Or, vous remarquerez que, ni dans l'hystérie de l'enfant, ni dans sa méningite, celui-ci ne *délire*, dans le sens absolu du mot. L'enfant, qui pense peu, d'ailleurs, qui est plutôt passif qu'actif, délire peu en général aussi : il a plutôt des convulsions et tombe dans le coma, état d'assoupissement plus ou moins profond; son intelligence n'aberre pas, elle s'éteint. Eh bien, contrairement à cette règle générale et par une unique exception, peut-être, dans ce qu'on appelle vulgairement une fièvre cérébrale, c'est le délire qui prime tout. Là, tandis que dans l'hystérie et la méningite tout est calme, triste, parce que l'économie, terrassée à l'improviste, n'a pas pour ainsi dire la force de réagir en présence de la mort qui est là, au contraire, tout est bruyant dans cette prétendue fièvre cérébrale. Un grand délire, monotone, quelquefois doux avec des exacerbations terribles, telle est en deux mots la caractéristique de cette maladie qui n'existe pas, que la vraie science médicale se refuse à reconnaître. Et si maintenant nous voulons nous rappeler ce que nous avons observé de l'enfant obsédé au début de la possession diabolique, cela se rapportera tout naturellement à ladite fièvre cérébrale, et ici nous serons dans le vrai.

Vous n'avez pas oublié cet enfant, qui est rentré chez lui avec une grosse peur. Or, pour peu que l'action démoniaque ait été vive et la peur considérable, le délire s'établira chez cet enfant, accidentellement et d'une façon tout à fait exceptionnelle, et cela à raison de ce que la cause de la maladie dont il est atteint est exceptionnelle aussi. Je mets ici « maladie » pour les besoins de la discussion, bien que ce ne soit pas le cas d'employer ce terme; car nous sommes en présence d'un accident qui n'a rien de naturel.

Alors, que se passe-t-il?... Sous les yeux de la mère épouvantée, la pseudo-méningite ou fièvre cérébrale suit son cours, caractérisée par le délire permanent. Le pauvre petit est pris de fièvre ou plutôt d'élévation du pouls ; sa figure est rouge, vultueuse, comme framboisée ; il s'horri-



pile, crie, pleure, portant sans cesse la main à ses yeux, comme s'il voulait en chasser une image qui l'obsède ; puis, il déparle dans son cauchemar, prononce des mots extravagants, incohérents, orduriers, sans arrêt quelquefois durant des heures entières, puis retombe épuisé, et parfois meurtri de coups ; notez bien ce dernier détail, très important.

Est-ce là l'évolution de l'hystérie ou de la méningite?... Allons donc!... Quel est le médecin ayant étudié longtemps et sérieusement, quel est le vrai docteur, le praticien savant qui oserait répondre oui? Je serais curieux de le connaître... Non, il n'y a là ni hystérie ni méningite ; il y a une maladie (?) particulière, qui n'est autre qu'une crise d'obsession ou une tentative de possession de l'enfant par le diable ; la prétendue fièvre cérébrale est ni plus ni moins une fièvre démoniaque, et elle est du ressort du prêtre plutôt que du médecin.

Et rappelez-vous bien ce que je vous dis ici, mères de famille : en ces cas, quand par malheur ils se produisent, puisque vous faites appeler l'homme de la science médicale, ne manquez pas de réclamer aussi et en même temps l'homme de la science divine ; les deux se complèteront. Presque toujours, dans les cas de ce genre, le prêtre vaut mieux que le médecin. Ce dernier trop souvent ne sait pas grand'chose en médecine, et il ne peut rien, à coup sûr, pour combattre le mal dans le domaine du surnaturel ; tout au contraire, le premier, infaillible en diabolisme, ne nuira du moins jamais au point de vue médical.

Il resterait peut-être bien à dire encore, pour en terminer avec ce qui a trait à ce point particulier qui nous occupe. Je pourrais établir le diagnostic différentiel d'avec la fièvre typhoïde ; mais c'est là une maladie si connue, si banale, si classique, que cela serait véritablement oiseux. Du reste, je crois avoir procédé par élimination dans des proportions suffisantes, pour que le lecteur ait déjà bien compris qu'il y a opposition absolue entre certains états naturels ou maladies et l'état surnaturel de souffrance qui est la possession passive. En outre, j'ai hâte de sortir de cette médecine, que je sens peu intéressante, pour revenir sur le terrain de l'exploration et des faits.

Il m'a semblé bon d'insister quelque peu et même de consacrer plusieurs pages à cette exposition, à raison de ce que le scepticisme, l'incrédulité en ces matières semblent avoir envahi une certaine partie du public catholique et jusqu'à des prêtres. Cet examen était donc nécessaire, et j'ai pris de préférence l'état de possession chez l'enfant, parce qu'on ne saurait l'accuser de se livrer à des jongleries.

Cela dit, j'en arrive plus spécialement aux faits, et, ici de nouveau, je commence par ce qui concerne les enfants.

Au cours d'une de mes traversées, j'avais eu, parmi mes passagers, une vraie tribu de gens bien curieux; c'était sur *le La Bourdonnais*, qui effectuait des voyages circulaires sur la côte de Syrie.

Dans ces voyages, on part de Marseille, pour aller directement à Alexandrie d'Égypte et, de là, faire ce qu'on appelle la côte de Syrie : Port-Saïd, Jaffa, Beyrouth, Tripoli, Lattaquié, Alexandrette, Mersina, Rhodes, Smyrne, Syra, etc. Tous ces ports se touchent presque, et l'on roule de l'un à l'autre en vingt-quatre heures, travaillant de jour à embarquer dans le port les marchandises et employant la nuit à la mer pour rejoindre le port suivant. Mais, en même temps que les marchandises, on embarque des passagers, et quels passagers, grand Dieu!... Ils sont, je vous le certifie, bien spéciaux à cette ligne et à ces pays!

A Marseille, cette espèce pullule, venue précisément par le courrier de Syrie. On les comprend, en langage de la marine, sous la désignation générale de *Banabacks*. Pour le matelot, le banaback est tout ce qui est étranger à Marseille, provenant des côtes de la Méditerranée, mais plus particulièrement des ports de l'est. Napolitains, Palermitains, Grecs, Turcs, gens des Dardanelles, de Stamboul, d'Iscanderioun, d'Iscandarié ou de Joppé (de Constantinople, d'Alexandrette, d'Alexandrie ou de Jaffa, sans donner à ces villes leurs noms turcs), les Maltais encore et ceux qui viennent de Tunisie, de la Tripolitaine ou d'Algérie; bref, tous ceux qui ont des costumes plus ou moins abracadabrants, avec ou sans culottes, avec ou sans fez, avec ou sans burnous, tous ceux enfin qui prononcent le français en zézayant : « Moi zé né souis pas uné Francès », tout ça, ce sont des banabacks.

Banaback équivaut à rastaquouère, mais à un rastaquouère spécial renversé. Le rastaquouère, en effet, brille par son luxe de mauvais aloi, mais riche et réel; le banaback, dans son débraillé de bon aloi et bien réel, ne reluit que par sa saleté, bien réelle aussi. Le type du rastaquouère, tout le monde le connaît : il est beau, a l'œil vif et noir, ainsi que le cheveu, la figure intelligente. Le banaback, moins connu, est tout le contraire. Le vrai type du banaback est l'habitant de Smyrne; le type parfait, celui de Jérusalem.

Voyez ce grand gaillard, maigre, dégingandé et déjeté, aux pieds larges et plats, ronds comme des assiettes, parce qu'ils sont développés dans l'exagération de leurs formes naturelles, n'ayant jamais été enfermés dans des souliers; les mains extraordinaires aussi, avec des doigts crochus, et dont quelques-uns, les Jézides, ont les ongles en griffe. Le dos est voûté, on dirait noueux; les jambes, cagneuses; la peau, aux poils rares, jaunie comme un vieux parchemin. Regardez cette figure hâlée, basanée, au milieu de laquelle s'ouvre une bouche énorme, hu-

mide, édentée, surmontée d'un nez crochu, noir et puant. Le sommet de la tête est glabre, d'une calvitie maladive spécifique, entrecoupée de plaques de couleur jambon fumé. Tout l'aspect est veule, triste, falot, minable, dans un accoutrement plus minable encore. Les yeux éteignent cette physionomie terreuse, au lieu de l'animer. Oh! ces yeux! deux fentes rouges à leurs bords, d'une muqueuse épaissie et sanieuse, derrière laquelle se montre ou plutôt se cache un œil strabique, d'une loucherie particulière, torte et recouverte d'un voile, d'une taie de la cornée caractéristique de la race. L'individu est enfermé dans un costume innommable : celui de l'ancêtre, qui sert au père et plus tard servira encore à l'enfant, quand celui-ci, le père mort, sera homme à son tour. Ce costume remonte ainsi à la plus haute antiquité. Un fez ou une manière de turban, un gilet pareil à celui de nos zouaves, un pantalon bouffant comme les leurs, et, par-dessus le tout, un manteau invraisemblable, fait de pièces et de morceaux; cafetan, burnous ou paletot, il affecte toutes les formes. Tel est le costume du banaback. De linge, bien entendu, pas l'ombre; la saleté et la crasse en tiennent lieu. Cette crasse est indélébile, en effet, disséminée et confluente, par places ou par plaques, formant une croûte au-dessous de laquelle suinte l'humeur; dans cette saleté grouille un monde de vermine, cohabitant, non parasite, mais commensal du logis, que l'on ne tue pas, mais que l'on écarte parfois en le saisissant et le déposant sur le sol doucement, comme pour l'adresser au voisin dont il augmentera la famille verminière.

Autant le mâle de cette ménagerie pseudo-humaine est sec, parcheminé et maigre, autant la femelle est bien en chair. Un amoncellement de viande molle et blanche (avant la crasse, bien entendu) et encombré de graisse, voilà la femme; le tout surchargé d'oripeaux, de cuivreries, bijoux et amulettes, dans un nuage de tulle ou d'étoffe légère, qui lui cache le visage, en ne laissant voir que les yeux. Cet écroulement gras reste immobile, tout le long du jour, assis sur les fesses, sans presque parler ni penser, apathique; le sang, grâce à la graisse, est si loin de la fleur de peau, chez cette créature, que la vermine dédaigne de la mordre, passant sur elle seulement, légion la traversant comme le désert du dégoût huileux et rance, où il n'y a rien à manger que du lard infect et qu'il faut fuir sans s'y arrêter.

Mais, par une opposition des plus merveilleuses, la progéniture de ce couple, qui semble n'avoir de l'humanité que le nom, est un véritable enfant. Tandis que la main puissante de Dieu s'est appesantie sur cette race qui l'a renié et, comme on le verra plus loin, le renie encore, — les Jézides ou Juifs de Jérusalem, venus de Ninive, adorent ouvertement le diable, auquel ils rendent un culte non caché, sous le ciel; — tandis



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations.
1. **Andras.** — 2. **Abraxax.** — 3. **Eurynome.** — 4. **Amon.**

qu'elle a marqué d'une tare, stigmatisé indélébilement les ascendants, il semble que la suprême miséricorde se soit arrêtée sur l'enfant. Dieu n'a pas voulu que ce qui est encore pur, comme l'agneau qui vient de naître, fût en apparence pourri. Plus tard seulement, lorsque cet enfant sera devenu homme, lorsqu'il se sera livré aux pratiques infâmes du culte maudit, Dieu étendra à lui le juste châtiment qui frappe la race. L'enfant est une oasis, un paradis momentané, dans cet enfer humain.

Joufflu et rose, sous le bistre qui cependant guette déjà sa peau dans le pigment de laquelle il commence à se déposer, l'enfant du banaback est grassouillet et bien pris dans ses petites formes pelotonnées; vigoureux et agile, d'une précocité due à la race et au climat, il va, se remue, court, alors que ceux de nos pays sont encore au maillot. Nu comme un ver, il grouille en masse, piaillant ou silencieux et grave, par intervalles. Ses lèvres, un peu fortes, sont d'un rouge vermeil, découvrant des dents blanches de jeune chien; l'oreille est bien ourlée, le nez fin, les extrémités mignonnes. L'éléphantiasis, cet avant-coureur de la lèpre, l'ichtyose de la peau, la macrodermie, le verruquage épithélial de toute nature, qui plus tard végètera sur l'adulte comme le gui sur le chêne, ont encore épargné l'enfant. La peau est fine et fraîche, presque veloutée, d'un velours brun rosé, soyeux. La chevelure ondule en boucles fines, un peu grasses, végétation touffue et saine, poussée dru sur un sol vierge, sain; il n'y a pas jusqu'à ce léger soupçon de strabisme qui ne soit gracieux et qui ne contribue à donner à la physionomie du bambin, à ses deux grands yeux noirs, bordés de longs cils, un air étonné, d'une malicieuse espièglerie. Tout est bon, sent bon, la jeunesse et la santé, chez cet enfant, que la crasse n'a pas entamé encore. Qui dirait, en le voyant, que c'est là l'enfant du maudit, du juif errant, du Jézide, que nous aurons à étudier plus loin dans cet ouvrage? Qui dirait que c'est le fils d'un de ces hommes sur lesquels le démon exerce le plus volontiers son action?

Voilà donc, enfants, femmes et hommes, les banabacks qu'on embarque à bord en Orient, sur la ligne de Syrie à Jaffa, c'est-à-dire à Jérusalem surtout; et on les embarque souvent par troupeaux, par tribus, avec les familles de leurs familles, allant de port en port, de ville en ville, toujours émigrant, marchant devant eux, eux-mêmes ne sachant où ils vont ni pourquoi ils se déplacent sans cesse. C'est un besoin pour eux, ce mouvement perpétuel, cette migration de sauterelles sales et dévorantes, qui semble calmer un instant leurs affres humaines; ils se fuient ainsi eux-mêmes, en fuyant l'endroit où ils étaient et en respirant un autre air que celui qu'ils ont tout à l'heure empuanti.

Et cela est si vrai qu'à bord on les parque comme des troupeaux de bêtes; des barrières, qu'ils ne doivent pas franchir, les maintiennent, les enserrent, les poussent sur l'avant du navire, les uns sur les autres, en une pestilente promiscuité. Là, on les aperçoit, tachant d'une nappe mobile et sale le bois goudronné du pont, hommes ou femmes ou enfants, chiens ou vermine, en tas groupés, au milieu desquels émerge une tête plus hideuse, plus sale, plus puante encore : c'est la tête de quelque vieil aïeul arrivé aux limites de l'âge, rongé par la pourriture vivante des insectes parasites, véritable infection ambulante, qui, dodelinant du chef

et branlotant de tout le corps, s'en va, emporté, roulé par l'avalanche émigrante, comme la preuve que la malédiction de Dieu étendue sur la race le suivra jusqu'à l'heure de la mort. Et c'est un inoubliable spectacle, pour qui sait voir et méditer, que celui de ce pont encombré de banabacks qui s'en vont de pays en pays, fuyant ils ne savent qui, allant ils ne savent où, toujours en route ils ne savent pourquoi.

Plus tard, je le répète, j'aurai à revenir sur tout cela, à propos surtout des Jézides, — sectateurs avérés du diable, ainsi que je l'ai dit, — et j'entrerai dans des détails particuliers; et les lecteurs qui se sont étonnés de ce que j'ai écrit sur les lucifériens indiens seront bien autrement encore stupéfiés, le Jézide luciférien étant la plus basse, la plus vile, la plus abominable expression du satanisme contemporain. Pour le moment, j'ai voulu seulement tracer les caractères généraux de l'espèce, ceux qui frappent au premier abord l'observateur même le plus superficiel.

Laissons donc cela de côté, et, en attendant, examinons avec plus d'attention le petit enfant de banaback au point de vue qui nous préoccupe.

Celui-là vit et meurt dans la méconnaissance de Dieu. Ni baptême, ni première communion, ni extrême-onction ; il ne reçoit aucun des sacrements qui font le catholique, l'enfant soumis à Dieu et protégé par lui. Depuis sa naissance, il évoluera comme une bête, dont il semble puiser les instincts même dans son alimentation. Les mères banabacks, en effet, ne nourrissent que tout à fait exceptionnellement ; ce soin est laissé aux chèvres, au pis desquels les enfants s'attachent. Mais, ce qu'il est important que l'on sache, c'est que, chez les Jézides, les chèvres sont, en même temps que les boucs, consacrées à Lucifer. On peut donc dire que, dans cette race immonde et exécrable qui est l'opprobre de l'humanité, l'enfant s'alimente, dès ses premiers jours, d'un lait vraiment satanique, voué au démon ; et, du reste, dans certains sacrifices, on répand, en hommage au roi de l'enfer, le lait de ces chèvres, dont quelques-unes souvent auraient bien besoin d'être exorcisées (la possession s'étendant jusqu'aux animaux, on ne l'ignore pas). Si, à côté de cela, on examine la quotité de la mortalité de ces races, qui est effrayante, 87 pour 100 pour les enfants, on aura l'idée du nombre considérable, et, par conséquent, qui est à faire frémir, de ces enfants morts sans baptême après avoir tété du lait de diable, lesquels ainsi peupleront les limbes pour l'éternité.

On comprend aussi combien ceux des petits banabacks qui résistent aux causes de mort morale et physique accumulées en eux et autour d'eux doivent être une proie facile pour le démon. Les trois quarts, en effet, sont bientôt obsédés et possédés. Comme ils n'ont rien pour lutter contre l'esprit du mal, que l'eau bénite est totalement inconnue dans ces

tribus réprouvées, le démon en fait promptement sa chose, un lieu d'habitat, comme une place d'exercice où les diables d'ordre inférieur apprennent leur métier de tourmente-chrétiens. Aussi, les petits banabacks n'accomplissent-ils jamais que des prodiges d'ordre que l'on pourrait appeler secondaire.

A l'encontre de l'enfant possédé européen, le petit banaback asiatique ne profère pas de phrases scientifiques ni de mots extraordinaires ; quelques ordures de-ci de-là, puis un gros blasphème contre le Christ et la sainte Vierge, que certainement ils ne connaissent pas, telles sont les premières marques de la prise de possession d'un de ces enfants par le diable. Mais, d'autre part, un second signe particulier s'effectue chez le possédé petit banaback avec plus d'intensité que chez les enfants de nos contrées, et sur ce point je ne saurais trop appeler l'attention des mères de famille.

De même qu'elles entendent tout à coup, comme je l'ai dit plus haut, l'enfant prononcer des phrases souvent assez longues en langues étrangères, latin ou grec surtout, et que, sans en deviner la vraie cause, elles s'étonnent de ce fait, agréablement surprises, enchantées, ravies et fières en leur for intérieur de ce qu'elles attribuent à la précocité intellectuelle du bébé chéri ; de même, il n'est pas rare que, rentrant à l'improviste dans la chambre où l'enfant s'amusait tout seul, la maman le trouve juché sur la table, sur la cheminée, sur le buffet ou sur quelque autre meuble un peu élevé, sans qu'une chaise, un escabeau ou une petite échelle pliante soit là auprès pour avoir facilité au bambin l'accès de cette hauteur.

En ces cas-là, si la mère réfléchissait une seconde, elle comprendrait qu'il est matériellement impossible que l'enfant ait accompli cette escalade à l'aide de ses seules forces ou de sa propre industrie. Le marmot est là, penaud, pleurant silencieusement ou appelant au secours, ahuri, épouvanté, incapable de dire, d'expliquer ni même de comprendre comment il est parvenu là. Maman, alors, moitié effrayée du danger que bébé courrait s'il tombait de cette hauteur, moitié ravie de ce qu'elle prend pour un tour de force de sa progéniture, essuie d'abord une larme furtive, puis saisit l'enfant dans ses bras, l'embrasse, le serre contre son cœur et s'efforce de le rassurer, de le faire revenir de son effroi.

— Mais comment, dit-elle, as-tu fait pour grimper là ?

La question reste sans réponse, ou l'enfant balbutie qu'il ne sait pas.

— Tu as donc le diable au corps, petit malheureux ! ajoute quelquefois la mère, sans penser qu'elle dit juste et qu'elle a, à son insu, exprimé la vérité.

C'est, en effet, le diable qui a pris l'enfant, sans qu'il s'en doute, et l'a déposé là où on l'a trouvé.

Cet exercice est, d'ailleurs, familier aux mauvais esprits. Ce déplacement des choses et des êtres est un des tours les plus fréquents, les plus habituels de leur répertoire ; et les maisons hantées en apportent la preuve frappante, sans cesse renouvelée, que les aveugles seuls persistent à ne pas voir. Pourquoi cette fumisterie du démon ? dans quel but ? quel plaisir peut-il y trouver ? Autant de problèmes qui sont insolubles, pour nous, humains ; mais, ce qu'on ne peut contester, c'est que les faits sont là.

Eh bien, cet exercice inexplicable, ce déplacement par des forces inconnues, est encore plus caractéristique chez les petits banabacks, et j'ai eu précisément l'occasion de le constater, d'en être stupéfié, dans ce voyage dont j'ai parlé tout à l'heure, à bord du *La Bourdonnais*. J'ai vu, de mes yeux vu, quelques-uns de ces enfants de Jézides, des tout petits, entendez bien, à peine les matelots avaient-ils le dos tourné, escalader en quelques secondes, comme des écureuils, des hauteurs vertigineuses, jusque dans la mâture ; et ils étaient là, cramponnés comme des crabes, l'air grave et ahuri tout à la fois, et rien n'était plus difficile que de les contraindre à descendre. Le temps que les matelots les plus agiles mettaient à aller les rejoindre, pour les arracher de ces postes périlleux, était, sans aucune comparaison, infiniment plus long que celui que les petits banabacks avaient employé ; chez eux, l'ascension avait été si rapide, qu'on peut, sans exagération, la qualifier de presque instantanée.

Mais, dans cette race de diabolisants à outrance, les parents ne s'effraient nullement : ils « savent » ; je les voyais sourire d'un sourire énigmatique ; et, lorsqu'ensuite je les interrogeais, ils me répondaient selon leur habitude énervante, avec ce hochement de tête de bas en haut, accompagné d'un petit clac sec de la langue au palais, onomatopée muette qui veut tout dire et ne veut rien dire, et d'où il est impossible, quelque insistance qu'on y mette, de les faire sortir.

Je le répète, ce déplacement, ce juchement est une des caractéristiques principales de l'état de possession démoniaque d'un enfant. Et qu'on ne vienne pas me dire que ces faits sont naturels et que tous les bambins font cela ; car je répondrai : — Oui, ils grimpent sur des tabourets, des coussins, des chaises à la rigueur, partout où leurs forces leur permettent d'arriver ; mais jamais, au grand jamais (sauf dans les cas spéciaux sur lesquels j'insiste), on ne voit des marmousets du premier âge escalader des corniches à pic, des murs, plans, ou la mâture d'un navire ; il y a là précisément la ligne de démarcation qui existe absolue entre le naturel, même poussé à ses dernières limites, et le surnaturel qui est une chose à part et qui n'en provient ni n'en découle. Prendre pour un fait normal ces étranges exercices, toujours soudains, des petits

banabacks, ces manœuvres subites et extraordinaires, dont les plus vieux loups de mer sont déconcertés, renversés, chaque fois qu'elles se produisent, c'est exactement comme si l'on soutenait que des casseroles, qui se mettent tout à coup à tourner autour de leurs clous, dans la cuisine d'une maison hantée, agissent en vertu d'un mouvement naturel. Il faut ne croire à rien pour émettre de sembables raisonnements. Le juchement de l'enfant du premier âge sur une corniche inaccessible ou dans la mâture est du diabolisme pur, et il est impossible d'expliquer autrement ce fait dûment constaté par des centaines de témoins.

Seulement, il se produit ceci : inattentif et superficiel, on passe outre, sans réfléchir ; mère de famille, on est secouée de peur, mais fière, car on attribue le fait à une précocité virile de l'enfant ; médecin et catholique, on examine, on songe, et l'on conclut d'accord avec l'enseignement de l'Église ; banaback ou jézide, on sait, mais on se tait...

Ce déplacement, au-dessus des forces naturelles de l'enfant, est, disons-le bien, un des tours familiers du diable, le premier pas, le premier degré du soulèvement et de la tenue dans l'espace, ainsi qu'il arrive aux Simon de Gitta, aux fakirs lucifériens, aux Ingersoll du palladisme, exercice effectué contre les lois de la pesanteur. C'est l'esquisse de la fluidification du possédé à l'état latent, en qui le démon et la créature humaine semblent presque se confondre ; c'est la préparation, pour ainsi dire, aux grandes œuvres de Satan, dont je parlerai tout particulièrement dans le chapitre qui sera consacré aux mystères diaboliques des triangles.

Dirai-je, maintenant, un mot relativement à certains cas de disparition ? Oui, mais un mot très rapide. Il faut en finir avec ce qui concerne l'enfant.

Grand nombre de mes lecteurs ont certainement entendu parler d'enfants qui disparaissent, un temps plus ou moins long, du domicile de leurs parents, et que l'on retrouve après, calmes, tranquilles, et comme s'ils n'avaient jamais quitté leurs jeux. Le hasard les fait retrouver là, n'importe où. Qui les a nourris pendant ce temps ? d'où viennent-ils ? qu'ont-ils fait ? Rien, personne, ils ne savent pas, ils ne se rendent pas bien compte des pourquoi et des comment. Ils se rappellent à merveille s'être amusés, avoir ri, avoir mangé, avoir dormi. Mais où ? de quelle façon ? avec qui ? chez qui ? Sur tous ces points précis, il y a une lacune dans leur souvenir.

Ces faits se renouvellent assez fréquemment dans les campagnes, et les paysans ne s'en préoccupent pas outre mesure. Dans le midi notamment, vous les entendez dire comme par plaisanterie, lorsque leur enfan disparaît ainsi pendant quelques jours : « *A esta oou diablé, revendra ;* il a été au diable, il reviendra ». Et ils font, en manière d'exorcisme, un

léger signe de croix avec le pouce, qu'ils baisent ensuite. C'est tout. Il est vraiment fâcheux que ces cas de disparition ne soient pas mieux examinés ; il est déplorable qu'ils soient traités avec autant de sans-façon.

Pour en finir avec la possession chez l'enfant, il est certain que les cas n'en sont que trop nombreux et trop réels ; il serait à désirer que les médecins, s'inspirant des idées chrétiennes, y veillassent sérieusement.

En résumé : choses extraordinaires et hors de proportion avec les connaissances de l'enfant, et dites consciemment avec à-propos ; une certaine allure caractéristique, surtout dans le regard ; des bizarreries spéciales, survenues dans le caractère ; des malaises indécis, mal connus du médecin ; l'irruption brusque d'une pseudo-maladie cérébrale, confondue avec la méningite et considérée à tort comme une fièvre cérébrale, laquelle n'existe pas ; fréquentation et camaraderie avec un être qui existe, mais qui ne se manifeste qu'à l'enfant ; frôlements, attouchements, obscénités ; actes tels que grimper en des endroits normalement inaccessibles pour lui ; enfin, disparitions momentanées. Tels sont un certain nombre de caractères formant un ensemble, grâce auquel on peut, en dehors même des caractères spirituels que nous enseigne l'Église, reconnaître l'état de possession chez un enfant. Ajoutez à ceux que je viens de dire une mauvaise première communion, quand il s'agit d'un enfant de onze à douze ans.

Or, je le demande, qu'est-ce que la maladie naturelle ou l'hystérie peuvent avoir à faire là-dedans ? et qu'y a-t-il, dans cet ensemble, qui leur ressemble ? Où a-t-on vu un hystérique du premier âge grimper dans une mâture ? où l'a-t-on vu atteint d'une fièvre cérébrale ? où enfin l'a-t-on entendu parler grec et latin ?

Du reste, il est un moyen bien simple, pour les familles, de ne s'exposer à commettre aucune erreur ; et ce moyen, je défie messieurs de la Salpêtrière d'en faire l'expérience, sans être obligés de s'avouer vaincus dans leur pseudo-science matérialiste.

Prenez, d'une part, un enfant hystérique avéré, déclaré tel par les disciples de Charcot, et, d'autre part, faites venir un enfant dans les conditions que j'ai décrites, et qu'un prêtre (assisté d'un médecin vraiment catholique) déclarera possédé. Ni l'un ni l'autre de ces deux enfants ne savent ce que c'est qu'une relique ; au surplus, bandez-leur les yeux. Eh bien, procédez à un essai parallèle. Que le prêtre, autorisé par son évêque, pose l'objet sacré sur le petit hystérique ; pas une fibre chez lui ne tressaillera ; si même il sent le contact de la relique, ce sera pour lui un objet quelconque. Mais, quand viendra le tour du possédé, une véritable scène, des plus significatives, se produira : à la seule approche de la relique présentée par le prêtre à ce bambin qui pourtant ne verra pas

l'objet saint, ce seront des contorsions, des grimaces horribles, non d'enfant, mais de diable ; que le prêtre approche la relique davantage, ce seront des cris ; qu'il la pose sur l'enfant, les cris deviendront des hurlements, le petit possédé, ou plus exactement, le démon qui le possède entrera en rage frénétique.

A cela, que peuvent répondre les libres penseurs? Rien ; car cette expérience est décisive, et jamais ils n'ont voulu, jamais ils ne voudront la tenter. Mais, aux yeux de toute personne de bonne foi, elle est la preuve la plus évidente de l'opposition absolue existant entre les deux états, hystérie et possession.

La morale qui se dégage logiquement de ce qui précède peut et doit être résumée en ces termes : — Mères catholiques, surveillez mieux vos enfants, au point de vue du diable ; ne les abandonnez pas comme des petits banabacks ; consacrez-les, dès leur naissance, à la sainte Vierge, car elle est la plus puissante protectrice de l'enfance contre le démon ; faites de temps en temps une bonne neuvaine, à laquelle vous associerez vos bébés mignons, et ce sera la meilleure manière de leur apprendre leurs prières tout en les préservant. Et si, par malheur, par faute d'avoir négligé ces précautions qui sont l'hygiène de l'âme, vous avez un enfant présentant tout à coup une anomalie de santé ou de caractère, appelez vite le prêtre, au moins en même temps que le médecin.

Ainsi, messire Satanas et ses acolytes seront tenus à distance, et une créature de plus poussera librement pour Dieu.

Je viens de parler des médecins matérialistes ; mais il y a aussi les catholiques de surface, les gens qui se disent chrétiens et qui au fond ne croient plus au surnaturel ; il y a ceux qui ont cherché, par des moyens déjà sévèrement jugés (les innombrables encouragements qui me sont parvenus l'attestent), à entraver mon œuvre saine et, je le dis avec orgueil, salutaire ; il y a ces gens qui se sont condamnés par ce seul fait qu'ils ont osé m'opposer, comme ayant une valeur honorable, un démenti... de qui ?... du dernier des hommes, de leur ami Cadorna, le violateur sacrilège de Rome, l'apostat audacieux et sans pudeur, le massacreur des zouaves pontificaux blessés, l'assassin des religieux et des sœurs de charité.

Ceux-là diront qu'il n'y a que des phrases dans tout ce que j'ai écrit au sujet de la possession chez l'enfant. Mon témoignage, ils le récusent ; ils ont eu l'audace de publier, dans leurs feuilles imprimées avec la plus insigne mauvaise foi, que sans doute je ne suis même pas médecin !... Je ne prétends imposer confiance à personne ; libre à qui me lit de me croire ou non. Mais personne n'a le droit de publier que ce livre est une œuvre



PARALLÈLE ENTRE HYSTÉRIQUE ET DÉMONIAQUE

Rosa. (De la Salpêtrière.)

La Ingersoll. (De Saint-Louis.)

d'imposture, surtout quand pour jeter la suspicion sur moi on est obligé de recourir à un Cadorna, en se gardant bien de faire connaître au public catholique quel est cet individu.

Eh bien, puisque mon témoignage ne suffit pas, voici, sur le cas de la possession chez l'enfant, le témoignage d'un moine. Je laisse aux Georges Bois, aux Aigueperse et autres le soin d'aller consulter à présent les grandes lumières de la Salpêtrière, pour combattre l'avis motivé d'un des plus vénérés exorcistes d'Europe.

Aux catholiques superficiels, allant plus souvent au théâtre qu'à l'église, qui disent que « le diable se manifestait *peut-être* au moyen-âge, mais qu'aujourd'hui *certainement* il ne se manifeste plus et qu'il n'existe plus de cas de possession », je citerai tout d'abord un fait qui n'est pas bien vieux ; il date seulement de 1891.

Je veux parler d'un enfant qui a été possédé en Bavière, que les médecins irréligieux déclarèrent atteint d'une hystérie délirante, et qui n'a pu être délivré que par les exorcismes d'un zélé religieux, le P. Aurélian, capucin.

Voici le rapport officiel sur ce cas d'exorcisation :

RAPPORT SUR UN CAS D'EXORCISATION

(13 et 14 juillet 1891)

DANS LE CLOITRE DES CAPUCINS DE WEMDING (BAVIÈRE)

Traduction du document in-extenso.

(A) AVANT-PROPOS

Depuis le mardi gras (10 février), les époux Zilk, meuniers à Oberlottermuhle, remarquaient chez leur fils aîné Michel, âgé de dix ans, des phénomènes tout à fait insolites. Non seulement il ne pouvait faire. mais il ne pouvait encore entendre réciter une prière, sans tomber dans un accès de fureur très extraordinaire ; il ne souffrait près de lui aucun objet religieux ; il se permettait envers ses parents les mauvais traitements les plus grossiers. Les traits de son visage étaient tellement transformés qu'on dut conclure à l'existence d'un état extraordinaire. Dans ces tristes circonstances, les parents cherchèrent secours près d'un médecin ; mais ce fut sans résultat. Alors, dans leur profond chagrin, ils s'adressèrent au révérend vicaire, M. Seitz de Durrwangen, pour voir si les prières de l'Église ne parviendraient pas à débarrasser ce malheureux enfant de ses souffrances. Le révérend appela à diverses reprises la bénédiction de l'Église sur cet infortuné. N'ayant remarqué aucune amélioration, il dirigea parents et enfant vers notre cloître, dans la pensée que là peut-être le secours divin lui serait accordé.

Au premier abord, nous constatâmes chez cet enfant les étranges phénomènes signalés plus haut. Nous commençâmes par lui donner la bénédiction habituelle des malades. Il montra alors une telle agitation, ou, pour mieux dire, une telle rage et une telle fureur (solches Wuen und Toben), qu'on ne pouvait penser qu'à une chose : l'influence démoniaque. Il déployait, en outre, une force musculaire telle qu'il est impossible d'en voir une pareille chez un enfant de dix ans et que trois grandes personnes pouvaient à peine le maîtriser. La guérison que les parents venaient nous demander et que nous avions nous-mêmes vivement désirée ne fut pas obtenue. Leur douleur s'en accrut d'autant et ils rentrèrent chez eux inconsolables. Cependant ils ne perdirent pas courage ; ils songèrent que quiconque se confie au Seigneur n'en éprouve aucune honte et revinrent pleins de confiance demander plusieurs fois (sept à huit fois) notre secours. Désireux de le leur accorder, nous eûmes recours à tous les moyens. Nous donnâmes à cet enfant la *benedictio a*

dæmone vexatorum et nous fîmes, après en avoir obtenu la permission du père Provincial Fr. Xavier Kappelmayr, l'exorcisation *in Satanam et angelos apostatas*, telle qu'elle a été édictée par le pape Léon XIII le 19 novembre 1890, et cela souvent; mais le secours désiré ne fut pas obtenu. A diverses reprises, nous envoyâmes les parents avec l'enfant à la célèbre Église des Pèlerins pour demander la bénédiction du prêtre des pèlerinages. Malgré toutes ses tentatives, le résultat était nul ; le bon Dieu faisait attendre son aide, voulant sans doute manifester avec un éclat particulièrement brillant la force qu'il a donnée sur la terre à ses prêtres.

Le 12 mai 1891, le vénérable évêque Pancrace d'Augsbourg était en visite chez le curé de la ville M. Scheide, à Wemding. Le père du malheureux enfant, ayant eu connaissance de cette visite, demanda au vénérable évêque une audience qui lui fut accordée. Dès que le père entra avec son fils dans la salle d'audience, l'évêque, en pleine conscience de sa force et de sa dignité épiscopale, se dirigea vers eux, en disant : « Ce n'est pas moi que tu tromperas, esprit impur ». Néanmoins, les phénomènes étranges ci-dessus mentionnés persistèrent toujours. Quand le vénérable évêque donna la bénédiction, la tenue de l'enfant le convainquit qu'il n'y avait chez celui-ci aucune supercherie ; bien plus, que l'enfant était tourmenté par l'esprit immonde. Il faut ajouter, — point extrêmement important pour les faits ci-dessus signalés dont nous, P. Remigius, vicaire, et P. Aurelian, fûmes les témoins, — il faut ajouter que quelques autres personnes (le père et la mère de l'enfant et d'autres assistants tant de leur pays que de Wemding et des environs), peuvent confirmer ces choses.

Chaque fois que l'enfant devait passer près d'une église ou d'un crucifix, près d'un monument érigé en l'honneur de la mère de Dieu ou de quelque autre saint, arrivé à une distance d'environ trente pas, il devenait d'abord agité et tombait ensuite à terre comme inanimé. On le portait à une distance notable, de l'autre côté de ce monument pieux, et il pouvait dès lors continuer son chemin. En outre, nous avons nous-même, ainsi que des centaines de personnes, fait cette observation : à savoir que cet enfant montrait dans l'église une agitation effroyable, tout à fait étrange, au moment de la transsubstantiation et ne pouvait jamais élever vers l'autel ses yeux qu'il tenait constamment fermés. Ce malheureux resta près de six mois dans cette triste situation. Malgré toutes les prières, son état ne s'améliora en aucune façon ; bien plus, il devint de plus en plus pénible. C'est alors que le père écrivit au vénérable évêque d'Augsbourg pour lui demander l'essai d'un exorcisme solennel. Le 25 juin, il obtint l'autorisation demandée, l'évêque se réservant la liberté de choisir le prêtre qui accomplirait ce lourd devoir. Le père dut s'adresser aux capucins de Wemding en qui l'évêque avait la plus grande confiance. Le vicaire de Durrwangen et celui de Feuchtwangen avaient décliné une si lourde tâche, alléguant tous deux leur jeunesse et leur inexpérience en la matière.

Le 5 juillet, le vénérable vicaire de Durrwangen nous écrivit pour nous demander si nous pouvions entreprendre une exorcisation solennelle. Nous répondîmes par l'affirmative ; mais nous eûmes encore une difficulté à surmonter. Durrwangen appartient au diocèse d'Augsbourg et Wemding à celui d'Eichstætt. Le vénérable évêque ne pouvait nous donner aucune juridiction.

Pour entreprendre « *licite* » l'exorcisme à Wemding, nous avions besoin de l'autorisation de l'évêque Léopold d'Eichstætt. Elle nous fut accordée le 10 juillet. Ainsi armés des pleins pouvoirs de l'évêque nous mandâmes les parents et l'enfant, le 13 juillet, jour où commença l'exorcisation.

(B) EXORCISATION SOLENNELLE

Anxieux, mais confiants dans le secours divin, nous entreprîmes, nous P. Remigius et P. Aurelian, l'exorcisme solennel, le 13 juillet à 7 heures du matin, pour la première fois. Au préalable, nous avions fait fermer l'église, d'un côté pour n'offrir aucune occasion à la curiosité publique dans cette première tentative, de l'autre pour n'avoir pas à rougir devant la foule, au cas où le malin esprit voudrait révéler certains secrets, même mensongers, comme il l'avait fait au vicaire de Durrwangen quand celui-ci avait autrefois béni l'enfant. Toutefois, nous laissâmes dans l'église, à titre de témoins, les parents du possédé, un certain marchand d'ici M. Pscherr, notre frère lai et le portier du couvent. Quelque temps avant le commencement de l'exorcisation, l'enfant se mit à souffleter ses parents d'une manière indescriptible. Nous dîmes de l'apporter dans le sanctuaire, et alors se joua une scène véritablement horrible. D'abord. quand on voulut exécuter notre ordre, le possédé se mit à pousser des cris effroyables « ein furchterliches geschrei ». On aurait dit, non la voix d'un homme, mais bien celle d'un animal sauvage. Ces cris étaient tellement violents que ce rugissement — l'expression n'est pas trop forte — fut entendu à plus de cent mètres en dehors de l'église du couvent, et tellement abominable que tous ceux qui les entendirent furent remplis d'horreur. Une telle scène laisse deviner quelle fut notre émotion. Et cependant la suite devait être encore plus effrayante. Quand le père voulut apporter son fils dans le sanctuaire, il fut moins fort que son faible enfant. Ce faible enfant jeta son vigoureux père par terre avec une telle force, qu'une profonde inquiétude nous saisit tous. Enfin, après une longue lutte, le père put l'apporter, grâce à l'aide des témoins sus-nommés et de notre frère lai Macarius qui déployaient toutes leurs forces. Par mesure de prudence, nous lui fîmes lier les pieds et les mains avec de fortes courroies; mais il remuait ses membres comme s'il n'avait pas eu d'entraves. Après ces préparatifs, nous nous décidâmes à commencer l'opération pleins de confiance dans l'assistance d'En-Haut. Nous procédâmes à l'exorcisme selon le grand rituel d'Eichstætt, et exposâmes la sainte Croix. Nous bénîmes l'enfant avec celle-ci et l'enfant se remit à pousser des cris affreux. En outre, il ne cessait de cracher sur la Croix et sur les P. Remigius et Aurelian, dans l'exercice de leurs fonctions. Ces cris et ces crachements durèrent ininterrompus jusqu'au récit des litanies des Saints. Ensuite, nous récitâmes en latin les formules d'exorcisme. Toutes nos questions restèrent sans réponse. Montrant le plus grand mépris pour nous, l'enfant nous crachait au visage à chaque demande. Le malin esprit voulait sans aucun doute, par ce mépris, nous forcer à cesser l'exorcisme; mais, grâce à la force que Dieu nous avait donnée, nous ne nous laissâmes pas effrayer et poursuivîmes la cérémonie. Lorsque, conformément au rituel, nous passâmes l'étole violette autour du cou de l'enfant, nous pûmes dédaigner l'esprit immonde. Ce signe, en effet, qui exprime la puissance du prêtre, lui causa de monstrueuses douleurs qu'il exhala en

hauts gémissements et soupirs. Le P. Aurélian répéta l'exorcisation, et les mêmes phénomènes se montrèrent. Jusque-là, nous n'avions eu aucun résultat ; mais notre confiance s'était accrue si grandement, que nous avions l'espérance de chasser l'esprit impur. L'après-midi, à 2 heures, le P. Aurelian, en présence du P. Remigius et des témoins sus-nommés, recommença l'exorcisation dans le chœur. Avant le commencement de la cérémonie et pendant les litanies des Saints, les mêmes scènes que dans la matinée eurent lieu. A la fin de l'exorcisation, lorsque je l'eus menacé de porter le Saint-Sacrement dans le chœur et de le forcer à adorer son maître, le diable s'écria plein de rage : « L'enfant est possédé. » Preuve évidente de la présence réelle de Jésus dans le Saint-Sacrement et preuve de la terreur que le diable a pour lui. Dans une exorcisation ultérieure, à cette demande si un seul diable possédait l'enfant, il répondit qu'ils étaient dix. Conjuré de quitter l'enfant, il répondit : « Je ne puis pas ». Au cours de toutes les autres séances d'exorcisation, l'esprit impur se tint tranquille ; il se bornait de temps en temps à me cracher au visage avec mépris. Les douleurs qu'éprouvait le démon quand je le menaçais du Saint-Sacrement, aucune plume ne peut les décrire : ses gémissements et ses soupirs déchiraient le cœur. Toujours les phénomènes déjà décrits survenaient, lors de la bénédiction avec la sainte Croix et de la prière des saints. A toutes mes questions, il ne répondait rien, mais témoignait son mépris par les crachements incessants du malade sur ma personne et sur la Croix. Ainsi, après plusieurs tentatives d'exorcisation, nous avions au moins obtenu ce résultat : le diable reconnaissait qu'il possédait l'enfant.

Le lendemain, 14 juillet, le P. Rémigius dut aller à Wolfenstadt. Les PP. Angélicus et Joseph étant en mission à Bonissa, la lourde tâche incomba au seul P. Aurélian. Je l'entrepris avec une grande anxiété. Cependant, confiant dans l'assistance divine, dans le secours de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les Anges et de tous les Saints, tranquillisé par cette pensée que j'avais entrepris une telle tâche non de moi-même mais de par les pleins pouvoirs de deux évêques, j'avais l'espoir d'obtenir un résultat heureux; et en réalité le bon Dieu me secourut en ce jour. Après la sainte messe, à sept heures du matin, je commençai la cérémonie. Je laissai l'église ouverte. Etaient présents une grande foule de gens au milieu desquels beaucoup de pèlerins. Tous sont témoins des événements. Pendant la bénédiction avec la sainte croix, pendant les litanies des Saints, rage, fureur et crachements continuels. L'exorcisation commença. Durant la cérémonie, je plaçai sur la tête de l'enfant la sainte Croix et sur sa poitrine un petit reliquaire. Il est impossible de dépeindre la douleur que le méchant esprit devait souffrir. Le visage de l'enfant était déchirant; sur ses traits se lisait la douleur. Dans ces conditions, je conjurai le diable presque pendant une heure. A diverses reprises, je demandai à la foule de prier avec moi ; car moi-même j'étais sur le point de désespérer. Ma prière fut enfin écoutée. Je menaçai encore le diable du Saint-Sacrement. Avec des grimaces horribles du visage, avec de hauts gémissements et avec les signes d'une vive douleur, adjuré d'abandonner l'enfant, le diable répondit : « Non. » Je l'adjurai encore de le quitter, je lui ordonnai de le faire par la force divine et au nom de la puissance que Dieu m'avait donnée. A cette demande et toujours au milieu des mêmes phénomènes, j'obtins cette réponse : « Je ne puis pas ». Pour éviter les répétitions, je ferai remarquer que l'esprit malin répondait après de longues objurgations

et au milieu des phénomènes effrayants déjà décrits. Je continuai à lui répéter d'abandonner l'enfant et de cesser une résistance inutile. Furieux, il s'écria : « Je ne puis pas. — Pourquoi ne peux-tu pas quitter le corps de cet enfant? demandai-je. — Parce qu'elle le tient toujours ensorcelé », donna-t-il comme raison. Je demandai qui, elle, une femme? La réponse fut : « Oui. » Aussitôt je demandai son nom. « Herz », répliqua-t-il. A ces mots, les parents du possédé se frappant la tête et pleurant s'écrièrent : « Cette femme est notre voisine ». Je l'interrogeai pour savoir si elle leur avait jeté le sort de la possession. Il dit : « Oui ». — « Pour quelle raison? continuai-je. — Parce qu'elle était en colère » déclara-t-il. Cet enfant avait-il fait quelque mal à cette femme? achevai-je. — Non, répondit-il.

Dans les exorcisations répétées l'adjurant de quitter l'enfant, lui déniant le droit de tourmenter une créature de Dieu, il donna toujours et sans cesse la même réponse : « Je ne peux pas ». Quand on lui demandait pourquoi il ne pouvait pas quitter cet enfant, il répondait : « Parce que cette Herz l'ensorcèle toujours ». — L'ensorcèle-t-elle encore maintenant? « — Oui. — Ainsi, tant que cette femme continuera son sortilège, tu ne pourras pas abandonner l'enfant? demandai-je au possédé. — Oui. — Mais tu dois abandonner cet enfant, je t'en adjure, malgré que cette femme l'ensorcèle encore. Dieu est plus puissant que toi, et ma qualité de prêtre me donne barre sur toi. » — Alors il s'écria très méchamment : « Je ne peux pas ».

Je l'adjurai ensuite de me dire si et quand il quitterait l'enfant. Réponse : « Je ne peux pas ». — Depuis combien de temps possèdes-tu cet enfant demandai-je. — Depuis une demi-année, répondit-il. — Cette réponse est juste; en effet, depuis six mois, ce malheureux se trouve dans ce lamentable état.

Puis, je l'adjurai de me dire pour quelle raison il tourmentait ainsi ce pauvre enfant innocent, sur lequel du reste il n'avait aucun pouvoir, puisque l'enfant n'avait encore commis aucun péché mortel. « Parce que je le dois, répliqua-t-il ». — Pourquoi, demandai-je aussitôt. — Parce que cette Herz l'ensorcèle toujours; tant qu'il en sera ainsi je ne pourrai partir, repartit-il. — Comme je lui déclarais encore une fois qu'il devait néanmoins s'en aller, il répéta très méchamment : « Je ne puis pas. » — Mais il faut pourtant que tu t'en ailles, dis-je; je t'adjure par le Dieu tout-puissant, de déclarer de suite et ouvertement quand tu t'en iras. — « Je ne le sais pas », s'écria-t-il avec mépris. Enfin, je dis au diable de me dire son nom, et il répondit : « Je ne le sais pas ».

J'étais entièrement épuisé et très grandement ému : ces exorcisations duraient depuis deux heures. Je terminai la séance. Mes souffrances durant ces jours, mes sentiments pendant et après l'exorcisation, je laisse à chacun le soin de les juger. Je veux seulement déclarer ceci : c'est que, après cette exorcisation, je fis la promesse de dire une messe d'actions de grâce en l'honneur de la Mère de Dieu, de tous les anges et de tous les saints, si par leur intercession le bon Dieu daignait m'exaucer. Effectivement, dans l'après-midi, mes prières furent écoutées.

Plein de confiance comme le matin et encouragé par les nombreuses déclarations que l'esprit malin avait faites dans la matinée, je repris l'exorcisation, dans l'après-midi, à une heure, et cette fois-ci pour la dernière fois Pendant la bénédiction cruciale et les litanies des Saints, l'enfant était encore agité mais les crachements avaient cessé. Usant des mêmes procédés que le

matin, j'adjurai le diable d'avouer la franche vérité et de dire s'il voulait abandonner ce corps. Après de longues supplications, au milieu de gémissements et de soupirs douloureux, sur un ton passablement humble, il dit: « Oui ». Encouragé par cette réponse, je lui demandai au nom de Dieu, de la Mère de Dieu, et de l'archange Saint-Michel, s'il voulait le faire de suite. — « Oui. » — Alors pour la troisième fois, je l'adjurai de déclarer en pleine vérité s'il voulait s'en aller sur le champ. Il répondit un « oui » décidé.

Quand, pour la dernière fois, le diable eut avoué qu'il voulait quitter l'enfont, je l'adjurai de ne rentrer ni dans le corps d'une des personnes ici présentes ni dans celui de « la Herz » qui lui avait fait posséder l'enfant, et de s'én retourner au contraire aux lieux que Dieu lui avait assignés. Après une pause, je lui posai cette question: « As-tu déjà abandonné l'enfant »? J'obtins comme réponse: « Oui ». — Ainsi que tes compagnons? — Oui. — Pour la troisième fois, je t'ordonne de me dire l'entière vérité. As-tu avec tes compagnons quitté le corps de cet enfant? — Oui, répliqua-t-il. — Où es-tu maintenant? dis-je. — Dans l'enfer, répartit-il. — Tes compagnons aussi? — Oui, répéta-t-il. — Au nom de la très sainte Trinité je te conjure, pour la troisième fois, de faire connaître par un signe, si tes compagnons et toi êtes réellement en enfer. — Oui, nous sommes en enfer », répondit-il avec un accent horrible. Dans cette dernière réponse, il semblait véritablement que la voix venait de l'enfer. Jusque-là le diable avait répondu sur un ton arrogant et insolent. Cette suprême réponse était pleine de tristesse.

Alors, des larmes coulèrent en abondance des yeux de l'enfant, signe que le malin esprit l'avait réellement quitté. En effet, au moment où il me déclara pour la troisième fois qu'il était en enfer, il partait. Antérieurement il m'avait toujours menti. C'est du reste le père du mensongé. Je fis alors faire à l'enfant le signe de la croix, regarder le crucifix, prononcer les noms de Jésus, de Marie et de l'archange Saint-Michel. Il le fit en pleurant à chaudes larmes. Je lui tendis la croix et les saintes reliques à baiser; il les baisa en les couvrant de pleurs. Il récita ensuite le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, en poussant de profonds soupirs. Enfin j'achevai l'exorcisation. Cela fait, je placai cet enfant sous la protection de la Mère de Dieu, en le revêtant du quadruple scapulaire.

Grande était la joie que nous ressentions tous. Pour rendre hommage au bon Dieu qui, par l'intermédiaire de son indigne serviteur, avait accompli cette merveille, je me dirigeai accompagné de l'enfant et des assistants vers le maître-autel et entonnai le *Te Deum*. Et puis je donnai la bénédiction avec le saint ciboire.

Le lendemain, mercredi 15 juillet, le matin à cinq heures et demie, eut lieu la messe solennelle d'actions de grâces avec rosaire, ainsi que je l'avais promis. Pendant la messe, l'enfant, à genoux sur un prie-Dieu dans le sanctuaire. récita le rosaire, entouré de nombreux fidèles, en signe de reconnaissance. Et tous les yeux se mouillèrent de larmes, à la vue de cet enfant délivré de son mal.

Telle est l'histoire de cette difficile mission qui m'échut, du plus lourd devoir qui puisse incomber à un prêtre. Je dois au reste m'écrier avec le Psalmiste: « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais c'est à votre nom que l'honneur en revient ». Je ne puis, pour ma part, que remercier Dieu et célébrer l'infinie miséricorde qu'il a révélée si éclatante au sujet de cet enfant.

(C) Causes de la possession

Le père de l'enfant est catholique; sa mère, protestante. Ils vivaient ainsi sous un mariage mixte. Mariés dans la foi protestante, ils faisaient suivre à leurs enfants une école évangélique. Cependant, le père fut un jour pris de remords; il voulut racheter ses fautes et envoya ses enfants à l'église catholique de Durwangen. Ce revirement excita la haine des protestants qui firent tous leurs efforts pour amener la ruine complète des meuniers. Ils leur demandèrent intérêt et capital de l'argent qu'ils leur avaient prêté; ils ne vinrent plus à leur secours dans le besoin; ils ne firent plus moudre leur blé chez eux, pour les réduire rapidement à la mendicité. Et pour compléter leur malheur, la voisine Herz ensorcela leur enfant. L'enfant, en effet, a une fois déclaré dans une extase démoniaque qu'il avait été possédé après avoir mangé des «*Hutzeln* (1)» — une cinquantaine environ — que cette femme lui avait envoyés le mardi-gras. Ce pauvre enfant avait fréquemment de pareilles extases. Un jour, dans une d'elles, le diable disait qu'il habitait autrefois une idole dans une île; il prédisait de grands malheurs à cette Herz dont les malédictions l'avaient fait entrer dans le corps d'un enfant qu'il serait bientôt obligé de quitter. Une autre fois, il disait: «Il vient maintenant une lettre de l'évêque; il sera chassé». Notre propre lettre, il l'avait annoncée aussi quelques jours avant.

Le père de l'enfant, qui était venu nous voir plusieurs fois, mit ordre à sa situation. Il se fit marier une nouvelle fois d'après le rituel catholique, et ses enfants furent baptisés à nouveau. Toutefois le possédé, tant qu'il fut dans son triste état, ne put être baptisé: il était pris d'une telle rage et d'une si horrible fureur, que six hommes vigoureux ne pouvaient le maîtriser.

Si grand que fut en apparence le malheur des parents, la grâce divine fut encore plus grande. Le père devint de nouveau un fervent catholique; les enfants étaient gagnés pour notre Église, et la mère elle-même, vivant dans la religion protestante, ne tarda pas à rentrer dans le giron de l'Église catholique. Qui n'admirera la sagesse de Dieu qui d'un tel mal a su tirer un si grand bien!

(D) Phénomènes consécutifs a la possession

L'enfant se montrait maintenant très gai et très joyeux. Pendant la possession, il tenait constamment la bouche et les yeux clos; on ne pouvait lui tirer aucune parole. Depuis, il est devenu très parleur. Ses yeux d'enfant brillent si clairs et si innocents que c'est plaisir de s'y mirer. Durant la possession, il baissait sans cesse les yeux maladivement vers sa poitrine et avait des secousses non naturelles dans le corps. Après il revint à l'état normal. Pendant les cinq séances d'exorcisme, l'enfant tomba chaque fois dans une extase démoniaque « in einer dæmonischen ekstase »; après chacune d'elles, il semblait à moitié mort, entièrement raide et comme sans vie « ganz starr und wie leblos ». Après la dernière exorcisation, le diable expulsé, l'enfant fut très tranquille et on ne remarqua chez lui aucun phénomène insolite. Au temps de la possession, il ne pouvait souffrir près de lui aucun objet sacré; après la guérison, il prenait de ses propres mains la sainte Croix

(1) On désigne sous ce nom un mélange de fruits (pommes, poires et prunes) cuits et coupés en quartiers.



LES PRINCIPAUX DÉMONS, TELS QU'ILS APPARAISSENT D'ORDINAIRE
D'après les diverses constatations :
Cerbère. **Léonard.**

et les reliques, les embrassait et s'aspergeait avec de l'eau bénite. Je dois faire ici une remarque. Chaque fois que j'aspergeais le possédé avec de l'eau bénite, il s'élançait furieux vers moi ; prenais-je de l'eau ordinaire, — ce qu'il ne pouvait savoir, — il demeurait tranquille. De même, si je prononçais une prière d'église en langue latine, il entrait dans une rage furieuse. Si je lisais au contraire un passage d'un classique, il me laissait lire tranquillement.

Après l'expulsion du diable, l'enfant s'approchait volontairement du maître-autel, examinant toutes les statues qui s'y trouvaient ; il se glissait de même et spontanément autour de l'autel, ainsi que nous et d'autres témoins peuvent

le témoigner. Pendant la possession, la bénédiction avec la Croix faisait tomber l'enfant dans une explosion de fureur ; après la guérison, il montra le plus grand respect pour le Saint-Sacrement. Durant la possession, il courait dans les bois, autour du pays, comme un animal sauvage, une grande partie de la journée, et tout le monde le fuyait. Maintenant il se plait dans la solitude, et tout le monde l'aime.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute la contrée. Catholiques et protestants écoutaient étonnés cet événement qui tient du miracle. L'enfant, en effet, était connu à dix lieues à la ronde, et personne n'a osé s'élever contre ces faits. Seul un parfait incrédule pourrait le faire. Quiconque viendrait nier de nos jours l'existence de la possession avouerait par là qu'il méconnaît l'enseignement de l'Église catholique. Celui-là croira à la possession, le jour où il sera en enfer entre les mains du diable. Pour moi, j'ai l'autorité de deux évêques.

Depuis le 3 août 1891, d'après les rapports du père et du fils, tout est normal chez cet enfant. Il visite maintenant avec amour et en catholique l'église catholique, prie avec ferveur, apprend bien à l'école, — au cours de la possession il ne pouvait les fréquenter, — et fait la joie de ses parents. Dans les trois premiers jours qui suivirent l'expulsion du démon, il se passa des choses effrayantes dans la maison des parents : on croyait à chaque instant que la maison allait s'écrouler. Mais le quatrième jour, la tranquillité revint et elle existe encore. Le jour de l'Assomption de Marie, le père est venu avec son fils pour me remercier encore une fois. Mon cœur était content de voir cet enfant en pleine santé ; car la possession l'avait beaucoup fait maigrir.

Ce rapport a été écrit par le P. Aurélian qui chassa le démon, en éternel souvenir, pour les archives de la province d'Altœtting aussi bien que pour les archives du cloître de Wemding.

Wemding, le 15 août 1891.

P. AURÉLIAN, capucin.

Voilà donc une première preuve de ce que les possessions ont encore lieu de nos jours, comme elles se sont produites de tout temps; et voilà un témoignage qui ne saurait être récusé par aucun bon catholique.

Plus récemment encore, un autre cas de possession s'est produit aux portes mêmes de Paris, et a été porté à la connaissance du public par les indiscrétions de la presse. Je pourrais en citer bien d'autres, dont l'historique complet m'a été communiqué par les exorcistes; mais ces communications m'ont été faites à titre confidentiel. Par le temps qui court, vu l'incrédulité irréligieuse qui sévit et qui est devenue officielle presque partout, l'Eglise, ayant les bras liés par le pouvoir civil, est tenue à une très grande réserve. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les Salpêtriers ont réussi à imposer leurs idées impies, et que la presse anticatholique est toujours aux aguets, cherchant le scandale et ne laissant échapper aucune occasion pour ameuter contre le clergé la multitude ignorante; on l'a vu à propos des exorcismes de Gif, auxquels je viens

de faire allusion. Il n'est donc pas utile de multiplier les preuves de possessions contemporaines en me basant sur les informations émanant des vénérables ecclésiastiques, mes correspondants; il serait mauvais même, fût-ce pour mieux confondre la sottise orgueilleuse des incrédules et des superficiels, de troubler la quiétude des pieux asiles où les pauvres possédés passifs sont, en notre siècle de bouleversement, obligés de se réfugier, pour trouver le calme et la délivrance.

Mais, puisque l'affaire de la possession de Gif est devenue publique et a, du reste, pris fin, en fournissant une nouvelle preuve de la réelle puissance spirituelle de l'Eglise contre les hordes infernales, il est bon de la mentionner dans cet ouvrage; elle y a sa place tout indiquée.

Gif est une petite commune du département de Seine-et-Oise, diocèse et arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau. C'est dans cette localité que la sœur maçonne Juliette Lamber (M[me] Edmond Adam) a son château, qui, rappelons-le en passant, est construit sur l'emplacement d'une ancienne abbaye et en porte même le nom. Ce couvent, dont des ruines importantes et pittoresques subsistent, — et l'on sait que les adeptes de la maçonnerie recherchent, pour s'y installer de préférence, les vieux monastères abandonnés ou désaffectés, — n'est autre que la célèbre Abbaye royale des Bénédictines, qui, après la destruction de Port-Royal-des-Champs, en continua les traditions; les principales familles nobles de France y eurent des abbesses. Le curé de Gif, M. l'abbé Périer, est un saint prêtre, d'une haute intelligence et d'une grande vertu, âgé d'une cinquantaine d'années environ, en pleine possession de toutes ses facultés. Les journaux, même hostiles à la religion, qui ont parlé de cette affaire, ont reconnu qu'il jouit, dans la commune, de l'estime générale, qu'il n'y a pas un seul ennemi, et que, par sa bonté, sa charité, sa tolérance éclairée, il a su se bien faire voir de tous les habitants, paysans, ouvriers, commerçants, petits rentiers, même de ceux qui ne mettent jamais les pieds à l'église.

C'est un journal, dans la rédaction duquel M[me] Edmond Adam compte de nombreux amis, qui, dans la seconde quinzaine de juillet 1893, a, le premier, appelé l'attention publique sur les faits de Gif. Ce qui se passait dans cette commune était traité avec raillerie, à la façon boulevardière; on jetait la dérision sur le curé, sur les exorcistes, et l'on mettait, en quelque sorte, Mgr l'Evêque de Versailles en demeure de désavouer ses prêtres. Le journaliste ignorait que des exorcismes ne peuvent avoir lieu sans l'autorisation épiscopale. Bref, on critiquait d'une manière moqueuse et sur le ton de la rengaîne connue, la « tarte à la crème » de tous les soi-disant esprits-forts : « Les diableries ont pu passer pendant le moyen âge; mais aujourd'hui, en notre époque de progrès et de lu-

mières, arrière la superstition religieuse et place à la science humaine, la seule infaillible! »

Après cette pétarade, les reporters des divers journaux parisiens se mirent en mouvement, et Juliette Lamber, ayant déchaîné la presse sceptique et gouailleuse, put se frotter joyeusement les mains. L'ex-grande-maîtresse de *la Clémente-Amitié*, elle qui a su obtenir un jour du diable la somme rondelette de cent mille francs, faisait nier publiquement le diable, c'était là un tour assez bien réussi.

Quels étaient donc les faits dont il s'agissait? Que s'était-il passé au juste?

Je me bornerai à résumer ici ce qui a été publié, à cette époque si récente, par les journaux d'informations, qui ont fait campagne pour ou contre.

La possédée en question est une jeune fille, nommée Blanche Guyon; elle habite, avec ses parents, le hameau de Chateaufort, situé à cinq kilomètres de Gif. « C'est, dit l'*Eclair*, une fille de dix-huit ans, de taille moyenne, bien faite, les dents jolies et d'une délicate blancheur. Son maintien est modeste. Elle travaillait encore l'année dernière à la chiffonnerie de Courcelles; elle rentrait chez ses parents, le soir, en traversant la plaine. » Ce détail a fait dire, mais à tort, qu'elle fut accostée, un soir, par un berger boiteux, lequel lui aurait jeté un sort. On a fait remarquer aussi, et ceci est vrai, qu'avant la possession de Blanche, ses parents ne fréquentaient pas l'église et se targuaient plutôt d'une certaine incrédulité. Aussi, quand la jeune fille fut prise, ils crurent à une maladie naturelle et appelèrent, non le prêtre, mais les médecins. Tout ce que ceux-ci ordonnaient à Blanche n'amenait aucune amélioration dans son état.

Blanche souffrait; elle ne marchait plus, ne mangeait ni ne buvait, passait des nuits atroces. Pendant dix mois, de février à novembre 1892, les médecins furent seuls admis à la soigner. Enfin, elle et ses parents eurent une bonne inspiration : ils demandèrent les secours de l'Eglise, et le curé de Gif ne tarda pas à reconnaître qu'il était en présence d'un cas de possession bien caractérisée.

L'autorisation nécessaire fut demandée à Mgr Goux, évêque de Versailles, qui donna à M. l'abbé Périer pouvoir d'exorciser, avec assistance de M. le chanoine Perdereau, supérieur du grand séminaire du diocèse. Au nombre des exorcistes, les journaux ont cité également M. l'abbé Cordonnier, vicaire de Sainte-Clotilde, à Paris, et M. le curé d'Orsay, paroisse voisine de Gif; mais ceux-ci n'ont dû, évidemment, se trouver mêlés aux exorcismes qu'à titre auxiliaire.

C'est le 25 novembre 1892, d'après les divers récits publiés, que

l'Eglise eut à s'occuper de cette malheureuse démoniaque. Les exorcismes eurent lieu jusqu'au 21 juillet 1893, jour de l'expulsion définitive. Ce fut alors que, le triomphe de Dieu ayant mis en colère les écrivains qui, consciemment ou inconsciemment, sont les complices du diable, ceux-ci essayèrent de donner le change au public, prirent les devants auprès de l'opinion en criant à l'hystérie, et réclamèrent l'envoi à la Salpêtrière de Blanche Guyon, qui maintenant était guérie, c'est-à-dire délivrée, et qui depuis a continué à se porter à merveille.

On consulta, à cette occasion, le docteur Luys, en le qualifiant d' « éminent spécialiste », et notre pseudo-savant matérialiste ne manqua pas de lâcher une de ses balourdises habituelles.

« — Je ne crois pas à la possession, cette vieille fable du moyen-âge, déclara-t-il solennellement au reporter du *Matin;* je ne crois donc pas non plus à l'exorcisme... Cette jeune fille eût-elle présenté tous les symptômes dont on a parlé, et serait-elle revenue complètement à la santé, que, même malgré cela, je ne pourrais admettre ni la possession ni l'exorcisme... L'imagination peut, dans certains tempéraments, devenir une puissance autosuggestive et guérir certaines affections nerveuses. Les cures opérées à Lourdes n'ont pas d'autre explication. Cela n'est pas du ressort de la science... Voilà pourquoi je me récuse, tout en regrettant, pour l'intelligence humaine, qu'on remette en circulation ces absurdités. »

Le docteur Luys cité comme faisant autorité? Vraiment, cela fait rêver. Aussi ai-je tenu à reproduire son interwiew, qui, en somme, nous montre un de ces orgueilleux pédants en plein bafouillage, balbutiant quand il est mis au pied du mur, n'admettant pas le surnaturel, et reconnaissant que les miracles de Lourdes, qu'il appelle cures, ne sont pas du ressort de la science (de la science humaine, oh! oui !), et finalement se récusant, parce qu'en réalité chaque possession suivie de délivrance lui ferme la bouche, mais terminant sa consultation par une insolente grossièreté à l'adresse de l'Église.

Heureusement, le *Matin*, impartial en cette circonstance, a fait demander aussi et a publié l'avis d'un ecclésiastique des plus compétents en la matière, M. le chanoine Moreau, vicaire général honoraire de Langres, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'hypnotisme, approuvé par un grand nombre d'évêques.

Voici donc ce qu'a répondu M. le chanoine Moreau au rédacteur du *Matin* qui l'interrogeait :

L'exorcisme de Gif soulève une double question : une question de doctrine et une question de fait.

La question de doctrine, c'est l'existence du surnaturel. Le démon peut-il agir sur les créatures humaines ? Y a-t-il des cas de possession ? L'Eglise répond oui. Il y a eu des cas de possession, il y en a et il y en aura toujours.

Sur la question de doctrine, pas d'hésitation dans l'Eglise. L'existence du démon est un point de notre dogme catholique, et nul ne peut le mettre en doute ni refuser d'admettre la part d'action du démon sur les âmes, sur les corps, sur la nature entière, part d'action qui est la conséquence de son existence.

De même, l'Eglise a été investie de toute-puissance pour chasser le démon; et depuis sa fondation, elle n'a jamais cessé d'exercer ce droit qui est un devoir.

La question de fait est tout autre.

Dans l'espèce, la jeune fille dont Mgr l'évêque de Versailles a autorisé l'exorcisation, est-elle vraiment possédée ?

D'abord, ce fait que l'Ordinaire a autorisé l'exorcisme est, pour les catholiques, plus qu'une présomption en faveur de la possession. Un doute, après que l'Ordinaire a parlé, serait au moins téméraire.

Mais comment un Ordinaire peut-il se faire une opinion ? comment peut-il juger scientifiquement s'il y a phénomène surnaturel ou si la maladie n'est qu'une manifestation hystérique ? Comment, en particulier, dans le cas de Gif, l'Ordinaire de Versailles a-t-il pu autoriser M. le curé de Gif, assisté du directeur du grand-séminaire de Versailles, à procéder à l'exorcisme ?

Je ne connais le fait que par ce qu'en ont raconté les journaux et plus particulièrement un des organes les moins sympathiques à l'idée chrétienne. Or, le récit de votre confrère suffit à me prouver le bien fondé de la décision de Mgr de Versailles. Ecoutez ce récit :

« *Les premiers médecins appelés à donner un diagnostic restèrent bouche bée devant les manifestations d'un mal qui les déroutait. Cette jeune fille aurait dit des choses surprenantes sur le passé, le présent et l'avenir à des personnes qu'on prétend être sérieuses.* »

L'attitude de ces médecins qui restent « bouche bée » devant « des crises nerveuses, qui dégénèrent en hystérie compliquée de somnambulisme et d'hypnotisme, crises violentes et répétées qui se traduisaient par des cris aigus de nature à troubler la tranquillité des paisibles habitants », prouve à tout homme de bonne foi que la jeune fille est la victime d'une misère différente de l'hystérie. Il n'y a pas un médecin qui aujourd'hui ne connaisse, par le détail, tous les phénomènes bizarres qu'une hystérique peut présenter.

Or, voilà les médecins déroutés par ce qu'ils voient. Ce qu'ils voient, en effet, est bien de nature à les dérouter :

1° La jeune fille dit des choses surprenantes sur le passé, le présent et l'avenir;

2° Aussitôt qu'elle aperçoit les prêtres, elle s'écrie (je cite encore votre confrère) : « Tiens, voilà les calotins qui vont commencer leurs bêtises. » Et elle cherche à leur cracher à la figure et à leur lancer des soufflets. Les orémus la font éclater de rire, et quand on récite les litanies des saints, au lieu de répondre après chaque verset : *Ora pro nobis*, elle dit avec rage le mot de Cambronne, qu'elle répète jusqu'à trois fois sur un ton de plus en plus élevé;

3° Elle comprend toutes les prières récitées en latin et en allemand.

Ce sont là autant de symptômes non équivoques et très expressifs de la possession.

D'abord, la *double vue*, alors qu'elle est constatée scientifiquement comme à Gif : la jeune fille parle devant témoins de choses qu'elle ne peut connaître ni comprendre avec son intelligence ordinaire.

Ensuite, la *frénésie* en présence des choses saintes, des ministres ou des objets du culte.

Enfin, le soulagement qu'a ressenti la possédée, à la suite des exorcismes, en prouve l'utilité.

Donc, la question de fait doit être résolue comme l'a jugée Mgr de Versailles.

Aujourd'hui, par suite de résultats heureux qu'un certain nombre de médecins ont obtenus par leurs traitements des maladies nerveuses et de l'hystérie en particulier, des expériences de laboratoire qu'ils répètent peut-être avec un peu trop de fracas, sans les multiplier autant que le public se l'imagine, — beaucoup se figurent que la possession et la grande hystérie sont identiques. C'est une erreur qui n'est pas moins théologique que scientifique. Il y a des possédés qui ne sont nullement hystériques. Il peut y avoir entre les uns et les autres des points de contact. Mais il y a encore plus de différences. L'état des uns relève du domaine moral ; l'état des autres, du domaine physiologique.

Point n'est besoin de faire ressortir la certitude, l'autorité, avec laquelle M. le chanoine Moreau s'exprime. Comme tout est précis, comme tout s'enchaîne dans son argumentation ! et pourtant, quand il parle au rédacteur du *Matin*, il ne connaît encore les faits que par les premières indiscrétions des journaux les moins sympathiques à l'idée chrétienne, c'est-à-dire de ceux qui ont eu pour but de donner le change à l'opinion publique. Mais, ministre d'une religion de vérité, il a saisi d'un simple coup d'œil la réalité de ce qui vient de se produire, et il a bien vite fait de remettre toutes choses à leur point. C'est ainsi que s'exprime la vraie science ; elle ne bafouille pas, comme le pédantisme des Salpêtriers.

Bientôt, en effet, on sut à quoi s'en tenir ; M. le curé de Gif fut interwiewé à son tour. Il entra dans quelques détails des faits, et, comme l'avait si bien dit M. le chanoine Moreau, il fut définitivement prouvé, aux yeux de tout homme de bonne foi, que Blanche Guyon avait été « victime d'une misère différente de l'hystérie. »

Je prends ici l'interwiew de l'*Eclair* ; de la sorte, on ne m'accusera pas de m'appuyer sur des journaux acquis d'avance à toute démonstration de la réalité du surnaturel. L'*Eclair* est, dans sa direction et sa rédaction, d'un scepticisme des plus connus ; et, dans la circonstance dont il s'agit, il lui a certes bien fallu sacrifier à l'actualité, pour qu'il se soit imposé la pénible charge de donner, dans ses colonnes, la parole à M. l'abbé Périer. Enfin, quoiqu'il ait pu en coûter à ses opinions person_

nelles, le directeur de *l'Eclair* a fait connaître au public le récit impartial des faits, tombant des lèvres du principal ecclésiastique mis en cause; c'est une justice à rendre à ce journal.

Nous nous arrêtons à Gif, raconte le rédacteur (numéro du 2 août 1893). Nous nous faisons indiquer la cure; M. le curé nous reçoit incontinent.

— Ah! vous voici, dit-il; saint Thomas, vous venez mettre le doigt dans la plaie... Eh bien, voyez et publiez la vérité... Elle est guérie, la pauvre possédée, et j'affirme qu'elle ne retombera pas dans ses crises démoniaques.

Nous nous asseyons. L'ecclésiastique défend avec ardeur sa thèse et se couvre de l'autorité épiscopale.

— Que n'avez-vous parlé à monseigneur?

— Vous comprenez bien qu'avant de rien faire, je me suis enquis de connaître exactement la situation de la jeune fille. Elle était malade d'une maladie étrange, disait-on dans le pays; elle restait des semaines sans manger. Je l'avais vue, j'avais essayé les secours ordinaires de la religion; comme les médecins, je n'avais obtenu aucun résultat appréciable.

La jeune fille me dit un jour, — car c'est elle et les siens qui ont été au-devant de l'Eglise : — « Vous faites des bonnes œuvres; pourquoi ne me délivrez-vous pas? Je souffre et je vous appelle. »

Je m'enquis donc de connaître l'état exact de sa maladie.

C'est alors que, par des expériences préparatoires qu'il ne m'appartient pas de dévoiler, j'acquis la certitude : 1° qu'elle comprenait le latin, bien qu'il-lettrée; 2° qu'elle avait la double vue, c'est-à-dire qu'elle me racontait ce qui se passait au loin, — bien entendu, je faisais contrôler ses réponses; — 3° que sa force physique était considérable. De cela, tout le monde a été témoin : il fallait plusieurs hommes pour la maintenir dans son lit; nous nous pendions à son bras, et elle nous portait.

Ces trois caractères indiquent la possession d'un corps humain par les démons, je n'avais plus le droit de douter. Je prévins Mgr de Versailles, et le supérieur du séminaire vint à son tour se renseigner. Il acquit, par des expériences nouvelles, la certitude que je ne m'étais pas trompé. D'accord avec la tradition de l'Eglise, notre évêque autorisa l'exorcisme.

Le cas que nous avons eu à guérir est rare, c'est vrai, mais surtout par son intensité; car il ne faudrait pas croire que la possession des gens par les démons ne se rencontre qu'à des intervalles éloignés. Si cette fois on s'en est tant occupé, c'est que l'exorcisme a été pratiqué dans un village, et que qui voulait pouvait assister à nos prières. D'où une publicité que nous n'avons pas cherchée.

D'ordinaire, les possédés se trouvent dans les couvents ou maisons hospitalières. On agit, pour les sauver, de même que nous l'avons fait pour notre malade; mais cela se sait moins facilement. En un mot, il y a toujours eu, et sans interruption, des possédés.

Quant aux pratiques de l'exorcisme, on les a dénaturées à plaisir. On a dit que nous avions allumé partout des cierges dans la chambre; nous n'en avons pas allumé un seul.

M. Dumontpallier, le médecin, a dit dans une interview qu'à chaque instant nous prononcions la phrase : *Vade retro, Satanas!* Si je l'ai prononcée



LA MORT D'UN POSSÉDÉ PACTISANT

une fois, c'est tout, et encore seulement lorsque je discutais avec un démon. Cette fameuse phrase n'est même pas dans le rituel.

En effet, pour avoir raison des démons, nous récitons simplement les prières inscrites au rituel. Par moment, les démons parlent par la bouche des possédés, et alors le prêtre engage avec eux une discussion.

Chose étrange, quand nous faisions une faute de latin, nous n'avions pas fini notre phrase que déjà nous étions repris.

Niera-t-on la présence des démons, puisque la jeune fille dont ils empruntaient la bouche est illettrée?

Comment les démons s'emparent-ils des possédés? Ce sont là des faits surnaturels que je n'ai pas le droit de dévoiler.

Ce que je sais pour avoir entendu la jeune fille me le dire, je ne le répéterai pas. C'est le secret du confessionnal, si ce n'est pas le secret professionnel.

Toujours est-il que la science était impuissante à guérir la malade. Il y avait au moment de sa guérison dix-huit mois qu'elle était abattue. Or, de février à novembre de l'an dernier, seuls les médecins ont approché son chevet. On lui donnait alors du bromure, plus tard des bains. Le bromure n'a eu aucune action ; les bains ont été malfaisants. Et, après comme avant, elle restait dans son lit, ne pouvant pas marcher, ne mangeant pas, en proie à d'horribles crises persistantes.

La science n'a rien pu pour elle, parce qu'elle n'était pas seulement hystérique, mais aussi démoniaque. Nous sommes venus, nous avons chassé les démons, et elle est guérie. Elle marche, elle va et vient de Châteaufort à Gif. Lundi dernier, je l'ai emmenée à Paris avec ses camarades du village. Son langage est maintenant celui d'une jeune fille réservée et modeste. Sa famille était plutôt incrédule et remplissait mal ses devoirs religieux. Les siens, ainsi qu'elle, se sont inclinés devant la puissance de Dieu, et ils aiment maintenant la religion.

Les médecins ont pu à leur aise faire montre de leur science; personne ne les a éloignés de la malade. M. Dumontpallier a essayé les passes magnétiques. Nous étions présents. Je le vois encore nous disant : « Encore un effort, elle va s'animer. » Mais la jeune fille restait sur son lit, effondrée et blême. Je priais, et tout à coup je la voyais se dresser sur son séant, se ranimer, ouvrir les yeux. La lutte entre les démons et l'Église commençait.

On a dit qu'elle nous insultait. Oui, les premières fois; quand les démons parlaient par sa bouche, nous avons été insultés par eux comme les médecins. N'était-ce pas à M. Dumontpallier qu'ils disaient en ricanant et en produisant un souffle : « Tiens, médecin, pique donc mon souffle avec ton épingle, si tu le peux ».

Aujourd'hui tous les démons ont été expulsés. La jeune fille est redevenue elle-même ; elle n'a pour nous que des paroles d'attendrissement.

Elle est guérie enfin. Elle pourra être malade, de maladies auxquelles nous sommes tous sujets ; mais elle n'est plus démoniaque et les crises ne se renouvelleront plus.

Qu'ajouter à cela?... Blanche Guyon elle-même confirma les faits à tous les reporters qui vinrent l'interroger. « Pourquoi attaquez-vous M. le curé? leur disait-elle. Vous avez lu les mauvais journaux ; ils mentent. C'est moi qui ai demandé à M. le curé de me soulager. Les prières ne m'ont pas fait de mal ; au contraire ! » On insinua que la famille Guyon disait comme le curé, parce qu'il lui était venu en aide pécuniairement ; on déclara que Blanche, nullement guérie, était sur le point d'entrer à l'hôpital. Rien n'était plus faux ; et la vérité est que, depuis sa délivrance par les exorcismes, la malade se porte admirablement bien. Elle n'était donc pas malade, mais réellement possédée. La médecine matérialiste en a été pour sa courte honte.

Les exemples de Wemding et de Gif nous ont montré, à une époque récente, des possédés *passifs* (enfant et adulte). Déjà, avec eux, nous sommes loin de l'hystérie ; que sera-ce donc si nous pouvons étudier de près les possédés *actifs*, c'est-à-dire les magiciens, les sorciers, qui se livrent corps et âme au diable, eux-mêmes, de gaîté de cœur, par fanatisme, par un maudit enthousiasme, et dont la possession, tenue secrète dans les sociétés d'occultisme, n'est combattue par aucun prêtre de l'Église catholique ?... Car, il ne faut pas l'oublier, les possédés se divisent en deux catégories bien distinctes, que l'on peut appeler encore : les *quoique* et les *parce que*.

Mais l'observation de ces derniers n'est pas commode ; il faut, pour les voir à l'œuvre, pénétrer au sein des antres du satanisme. Dans les prestiges de Cagliostro, à la fin du siècle dernier, il y avait souvent de la supercherie ; toutefois, les écrivains les plus sérieux qui se sont occupés de ces questions s'accordent à reconnaître que le fondateur du Rite maçonnique Egyptien, condamné d'ailleurs comme sorcier par le tribunal de la Sainte-Inquisition de Rome, exécutait bien des fois, dans les arrière-loges, des actes appartenant vraiment au domaine surnaturel et sans aucun artifice.

Il en a été ainsi de tout temps, il en est de même encore aujourd'hui. Si les possédés actifs se cachent avec plus de soin que dans la période préliminaire de la Révolution, c'est bon signe pour nous ; cela prouve que le moment est encore éloigné du nouvel et terrible assaut préparé par Satan.

Les magiciens modernes, les imitateurs de Simon de Gitta, d'Apollonius de Tyane, d'Urbain Grandier, de Cagliostro, existent bel et bien ; plusieurs sont des gens jouissant d'une certaine notoriété, ne passant certes pas pour tels aux yeux du public ; ils ne se révèlent qu'aux initiés palladistes, old-fellows de la seconde classe, chevaliers du Graal et autres lucifériens plus ou moins déguisés. J'ai réservé, pour en faire connaître un certain nombre, les neuvième et onzième parties de cet ouvrage, qui seront consacrées, l'une à la Goétie ou magie noire, l'autre à la Théurgie ou magie blanche ; je dirai tout au long leurs œuvres, leurs maléfices, en les nommant ; il en est de très connus en France.

Pour l'instant, je ne signalerai qu'un cas, et ici il s'agira plutôt du fait que de la personne, laquelle n'a aucune importance, du reste, pour le lecteur. Ce que je veux avant tout, en terminant ce chapitre, c'est établir un parallèle bien clair, faisant toucher du doigt au lecteur l'absolue différence qui existe entre l'hystérie et la possession ; c'est prendre, d'un côté, un cas d'hystérie nette et avérée, étudié à la Salpêtrière, et, de l'autre, en dehors des cas de possession exorcisés par l'Église, une dé-

moniaque des triangles palladiques, c'est-à-dire un cas bien caractérisé de possession active.

Mes exemples seront : Rosa, une des grandes hystériques de France, et la Ingersoll, une des grandes démoniaques des États-Unis. En dehors des Charcot, Luys et consorts, la première a été étudiée et suivie à la Salpêtrière par un véritable savant catholique, M. l'abbé Elie Méric ; la seconde, Albert Pike lui-même nous l'a présentée dans son récit de voyage, que j'ai reproduit (voir, page 360, le passage qui la concerne). En outre, j'ai eu personnellement l'occasion de voir la Ingersoll et de l'étudier de très près.

Voici d'abord Rosa l'hystérique. C'est une femme ayant dépassé la cinquantaine, sèche, maigre, ridée, aux veines apparentes, portant un costume banal. « Ses traits, écrit M. l'abbé Méric (*le Merveilleux et la Science*), expriment la contrariété, la lassitude, l'ennui ; sa démarche est lourde et somnolente. » Quiconque l'a vue garde le souvenir de sa physionomie souffreteuse ; le médecin n'oublie pas ce sillon naso-buccal prononcé, cette bouche aux lèvres pincées, ces yeux vagues aux sourcils contractés ; et c'est là, en effet, l'aspect de l'hystérique, son habitus général, sa façon d'être, qui, ainsi que je l'ai déjà indiqué, dénonce la névrose, la tare congénitale. Rosa a l'empreinte indélébile de la maladie inguérissable qui la mine ; il n'y a pas à s'y tromper.

« Le docteur (il s'agit de Charcot) l'appelle, elle approche, ses yeux évitent la lumière extérieure dont l'éclat la fatigue ; elle tombe subitement sur sa chaise, plongée dans l'état léthargique. Le docteur s'est contenté de la presser aux coudes où elle a des points hypnogènes, et la production du sommeil est instantanée.

« C'est la première phase du sommeil hypnotique. La position inclinée de la tête, l'occlusion des paupières, l'abandon des bras jetés le long du corps, la résolution absolue et générale des membres, tout indique l'abattement, la prostration qui succède ordinairement à une grande fatigue. Elle ne voit pas ; elle n'entend pas ; elle ne sent pas ; toute communication avec le monde extérieur paraît coupée, interrompue ; elle a les apparences et les abandonnements de la mort. Cependant, la vie végétative existe et continue son travail secret et profond de nutrition : elle respire, le sang circule, la vie sourde chemine à travers les innombrables chemins de ce corps et dans ses replis infinis ; ce n'est plus l'être humain, c'est la plante avec ses phénomènes de nutrition. Le docteur crie à ses oreilles, elle n'entend pas ; il la pince fortement, elle ne sent rien ; l'insensibilité ou l'anesthésie est absolue. Quel est l'état de l'âme ou de la conscience et de la pensée à cette première période du sommeil hypnotique ? Il est impossible de le savoir, les appareils graphiques ne peuvent rien nous apprendre, et la mémoire est abolie (amnésie)...

« ... La sensibilité a disparu, la conscience n'existe plus, son action est suspendue, l'activité cérébrale est paralysée ; mais l'irritabilité de la moelle épinière est à son plus haut degré.

« L'expérimentateur renouvelle en notre présence les expériences qui démontrent la réalité de cette expérimentation neuro-musculaire. En pressant sur le nerf cubital, il produit la « griffe cubitale » ; une pression sur le nerf médian au pli du coude provoque l'apparition de la « griffe médiane » ; en pressant sur le nerf radial au sortir de la gouttière de l'humérus, il détermine la « griffe radiale ». Le phénomène apparaît d'une manière instantanée et permet de constater la parfaite sincérité de l'expérience. A coup sûr, cette fille plongée dans le sommeil léthargique est incapable, même éveillée et prévenue, de produire ces attitudes difficiles, de connaître les muscles qu'il faut contracter et les antagonistes qu'il faut laisser en repos, pour former la griffe cubitale, médiane, radiale...

« ... Le docteur s'approche de Rosa, lui soulève les paupières, et, en découvrant ses yeux, la fait tomber en catalepsie. C'est la seconde phase du sommeil hypnotique. Dans son état cataleptique, Rosa est encore assise, mais immobile ; son regard est fixe ; ses traits ne changent pas et ne trahissent ni pensée, ni sentiment.

« Après quelques minutes d'examen, je constate l'extraordinaire souplesse de ses membres, leur légèreté, leur aptitude à conserver toutes les positions qu'il me plaît de leur donner. C'est le mannequin qui sert de modèle à l'artiste et dont les membres se prêtent à toutes les attitudes du corps humain. Et non seulement elle prend les positions que je lui donne, mais elle les garde dans une étonnante immobilité, pendant une durée de dix à quinze minutes, sans fatigue et sans les oscillations qui trahiraient facilement la simulation et la supercherie. La sensibilité générale est abolie ; les mouvements de la respiration sont lents, superficiels, intermittents. Au moyen de quelques frictions brusques, rapides, l'expérimentateur produit dans Rosa une contracture généralisée et la rigidité de tout le corps. C'est un spectacle triste et singulier. L'expérimentateur soulève Rosa en masse, tout d'une pièce, comme on ferait d'une barre de fer. Il la jette comme un pont sur deux chaises, qu'elle touche seulement par la tête et par les talons... »

M. l'abbé Méric suit ainsi toutes les phases et en donne minutieusement la description. C'est la mise en action de ce que j'ai exposé plus haut dans le chapitre de l'hystérie. Il nous montre, par le compte-rendu fidèle de ses observations, la passivité du sujet se révélant au plus haut degré, dans la rigidité générale et dans la fascination, puis l'automate devenant actif, dès qu'on imprime à ses membres un mouvement déterminé. Il décrit les expressions si variées de physionomie, qu'on obtient de Rosa, en agissant sur le sens musculaire par des attitudes provoquées et diverses, et ces expressions sont toutes en rapport avec l'attitude donnée. Ainsi, on fait agenouiller Rosa, on joint ses mains au-dessus de la tête ; aussitôt, sa figure prend une expression saisissante de ravissement, de prière, d'extase. « Quelle admirable contrefaçon de l'extase ! » écrit M. l'abbé Méric. J'ajoute que le mot ne saurait être plus juste, et il me permet de faire bien saisir la réalité de ce qui se passe. C'est, en effet, une contrefaçon ; car Rosa, étant en catalepsie, n'est donc nulle-

ment ravie, elle ne prie pas, elle n'aperçoit rien dont elle puisse s'extasier. Et voilà bien l'hystérie : ce sont les muscles, les nerfs qui sont en jeu ; mais il n'y a là rien de surnaturel. Contrefaçon ; impossible de mieux dire.

Le savant ecclésiastique passe ensuite aux phénomènes du *transfert*. Rosa, malade hypnotisée, est frappée d'hémiléthargie et d'hémicatalepsie. Au moyen d'un aimant, on transfère, en deux minutes, d'un côté à l'autre du corps du sujet, la sensibilité, la contracture et la paralysie.

Puis, une friction au sommet de la tête fait passer Rosa de l'état cataleptique à l'état somnambulique, et M. l'abbé Méric décrit l'étrange et profonde transformation de la personne humaine sous l'influence de la suggestion et dans les ténèbres du somnambulisme. En effet, dans l'hypnose et par l'effet de la suggestion de l'hypnotiseur, le rôle des sens est profondément troublé, perverti ; l'hypnotisé ne voit plus les objets réels, il ne voit plus que les objets imaginaires évoqués par une parole de l'hypnotiseur.

« — Rosa, dit l'expérimentateur au sujet endormi, vous ne verrez plus « monsieur; il est sorti, il n'est plus là. »

« C'est moi qui suis désigné, écrit M. l'abbé Méric. Je suis seul dans le cabinet du docteur, avec l'expérimentateur et l'hypnotisée.

« Rosa, réveillée, regarde l'expérimentateur et s'entretient avec lui.

« — Regardez monsieur, dit le docteur en me désignant. — Qui, monsieur? « — Le monsieur qui était là, tout à l'heure, qui vous a parlé. — Mais il « n'est plus là, il est parti. — Vous ne le voyez donc pas là, tout auprès de vous ? — Mais non; il n'y a personne. »

« Je me place directement en face d'elle, dans l'axe de son regard ; elle ne me voit pas. Je crie dans ses oreilles ; elle ne m'entend pas. Je fais passer brusquement un papier devant ses yeux ; ils restent immobiles. Je m'approche, je lui tire les cheveux, pour provoquer une sensation douloureuse et la convaincre de ma présence ; elle continue à ne pas me voir. Il est évident que je n'existe pas pour elle. »

Après quoi, c'est l'inverse que l'expérimentateur produit par suggestion. Rosa, qui ne voit pas l'objet ou la personne frappés d'interdit par l'hypnotiseur, verra un objet qui n'existe pas ; c'est un polichinelle, qu'on lui dit être déposé là sur telle chaise, où il n'y a rien, et elle le voit, ce polichinelle, elle en rit aux larmes ; c'est un bouquet imaginaire, qu'on lui affirme être là, tombé sur le parquet, et elle le ramasse, le respire avec complaisance, l'attache en souriant à son corsage. C'est de l'hallucination suggerée.

Même jeu pour le sens du goût. Rosa boit un verre d'eau fraîche, d'abord avec délices, parce que l'hypnotiseur lui a dit que c'est du champagne, et instantanément avec horreur, en recrachant le liquide, brusquement qualifié de vinaigre par l'expérimentateur.

Une constatation importante faite par M. l'abbé Méric, c'est celle-ci : Rosa étant en état somnambulique, l'abbé lui récita très lentement deux vers qu'elle devra répéter à son réveil. Le réveil a lieu ; Rosa répète, en cherchant avec effort et en hésitant beaucoup, un mot, deux mots ; mais il lui est impossible de redire les deux vers qu'elle a entendus. Endormie de nouveau, l'abbé prononce quelques mots en langue étrangère ; mais Rosa ne comprend pas, elle n'entend rien. Comme nous sommes loin des possédés, à qui l'exorciste peut parler en n'importe quelle langue, latin, grec, hébreu, et qui répond exactement en s'exprimant dans les idiomes les plus inconnus de lui !...

« Nous voici, enfin, continue M. l'abbé Méric, au point le plus délicat et le plus grave du problème : sous l'influence de l'hypnotisme, la liberté humaine paraît être abolie, et le sujet devient un instrument passif et terrible entre les mains de l'hypnotiseur...

« L'expérimentateur s'adresse devant nous à Rosa, la grande hypnotique de la Salpêtrière

« Elle est en somnambulisme ; il lui dit à haute voix :

« — Rosa, tu voleras les gants qui sont dans la poche de monsieur. Tu les « vois bien, ces gants ? — Oh ! par exemple ! non, je ne ferai jamais cela ! Je « ne suis pas une voleuse, vous le savez bien ! — Mais ils sont à moi, ces « gants ; il me les a pris. — Comment, ils sont à vous ? Eh bien, s'ils sont à « vous, vous pouvez bien les lui réclamer. — Mais non, je ne peux pas. — « Vous pouvez bien les réclamer, et mettre ce monsieur à la porte ; on ne « garde pas chez soi un voleur. — Je te dis que je le veux ! Tu les prendras, « et tu me les apporteras. »

« Rosa frappe du pied, s'impatiente ; mais pour empêcher la délibération et la résistance, l'expérimentateur la réveille brusquement. D'un air ennuyé, et comme si elle ne me voyait pas, elle va vers un meuble, en tire un album de photographies ; puis, s'approchant du témoin désigné, elle lui dit, en grimaçant un sourire : « Voulez-vous voir des photographies ? — Je veux bien. » Le témoin se penche vers l'album. Rosa en profite pour s'emparer des gants, qu'elle va remettre au docteur.

« Cette expérience ne me paraît ni suffisante ni décisive. D'abord, comment Rosa savait-elle qu'il y avait un album enfermé dans ce meuble du docteur Charcot ? C'est que, sans doute, on l'avait déjà soumise à cette expérience plusieurs fois, et, dans la circonstance présente, elle joue inconsciemment la comédie, elle répète son rôle. Puis, rien, dans le fait dont je viens d'être témoin, ne rappelle l'action d'un voleur. Je ne constate ni défiance à l'égard des témoins, ni habileté dans le procédé, ni précaution pour n'être pas vue ; elle prend grossièrement ces gants dans la poche de portefeuille du témoin, qui la laisse faire ; elle obéit à un ordre, elle fait une commission ; elle ne commet pas un vol, et rien n'est plus facile que de le constater.

« Je demande une seconde expérience. Le docteur endort Rosa et lui dit : « Tu prendras cette épingle d'or qui est sur ce bureau, et tu me l'apporteras. » La lutte morale recommence entre le docteur et la malade. Il y a une première étape à franchir ; il lui fait entendre qu'elle a le droit de prendre cette

épingle et qu'elle doit lui obéir. Il essaie de faire naître cette conviction dans cet esprit affaibli. Puis, il la réveille.

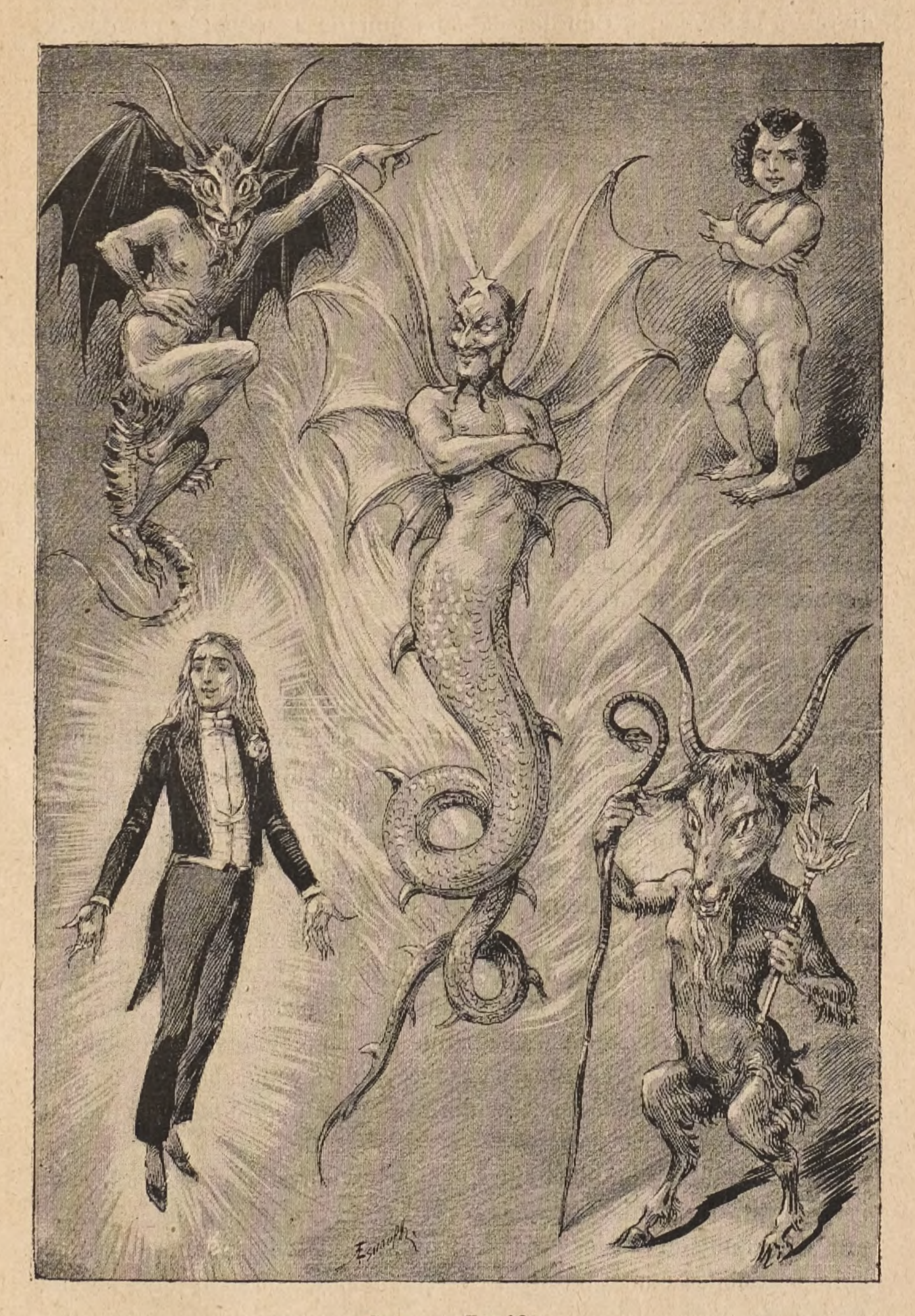
« Elle avance timidement vers le bureau. Mon regard la trouble ; elle prend un livre d'un air embarrassé et fait le simulacre de lire ; elle cherche l'épingle. A ce moment, je m'approche d'elle, et je lui dis avec autorité : « Vous avez envie de faire une mauvaise action, de voler cette épingle ; c'est « très mal de voler. Vous pouvez, si vous le voulez, résister à la tentation. « Eloignez-vous ! » Elle me regarde d'un air étonné, et, attristée dans sa confusion, elle regagne sa place et tombe brusquement sur sa chaise.

« J'ai fait plusieurs fois, en d'autres circonstances et dans d'autres lieux, cette même expérience, et j'ai toujours obtenu le même résultat. Un ordre impérieux abolissait la suggestion, et l'hypnotisée résistait à la tentation, comme si elle était dominée et domptée par une force supérieure. »

Voici donc, rapportée par un théologien, l'observation médicale d'une hystérique ; c'est, au point de vue catholique, un document d'une valeur considérable. Il démontre, en effet, que Rosa, la grande hystérique de la Salpêtrière, exécute tout bonnement ce que toutes les hystériques exécutent, rien de plus, rien de moins. C'est banal.

Notez que je ne dis pas que Rosa n'exécutera jamais rien autre ; je constate que jusqu'à présent elle en est là, et que tout ce qu'on a toujours obtenu d'elle ne sort pas du domaine du naturel. Mais si, un de ces quatre matins, les Salpêtriers nous apprenaient que leur Rosa se met, par exemple, à converser en chinois avec un professeur de l'École des langues orientales ou à vomir un chien vivant à la fin d'une de ses crises, il ne faudrait pas en conclure que c'est en tant qu'hystérique qu'elle se livrerait à de pareils exercices. Ah ! non, certes ; ceci ne serait plus, mais là plus du tout, de l'hystérie.

Evidemment, c'est au diable, père de toutes les maladies, que nous devons l'hystérie ; ennemi de l'humanité, il s'ingénie à trouver mille moyens de nous faire souffrir, il invente sans cesse de nouveaux fléaux ; depuis la grave faute commise par nos premiers parents au paradis terrestre, il a pouvoir de bouleverser le corps humain, œuvre magnifique de Dieu. Néanmoins, lorsqu'il a imaginé un nouveau mode de bouleversement, une nouvelle maladie, celle-ci suit une marche, que la médecine étudie, constate, et elle cherche alors à découvrir le remède qu'il convient d'opposer à ce mal ; c'est ainsi que la maladie, tout en étant l'œuvre du démon, agissant avec la permission de Dieu, est une chose naturelle. Et, de même que Satan produit une maladie, que la médecine, art humain et naturel, s'efforce de combattre, de même le ciel, par faveur spéciale envers tels et tels malades, atténue ou même supprime tout à fait la maladie, en dehors de toute action médicale ; telles sont les guérisons miraculeuses, obtenues par la prière, par la foi, par effet de la grâce



Satan ou **Lucifer**

Sous ses formes les plus usitées d'apparition.

divine, à la Salette, à Lourdes et dans tant de sanctuaires privilégiés. Dieu alors, dans son infinie bonté, rappelle sa toute-puissance aux peuples oublieux ; il montre qu'il n'a pas besoin, lui, de médecin ni de remède, pour rétablir l'ordre dans le corps humain bouleversé par Satan.

Mais, encore une fois, les maladies ont leurs règles, leurs lois, et l'hystérie aussi bien que toutes les autres. C'est pourquoi un hystérique peut devenir possédé et, dans ce cas, accomplir des choses supranaturelles, sans qu'il s'ensuive que, d'autre part, un possédé soit hystérique, par le fait de sa possession.

Entre autres démoniaques, pratiquant couramment le satanisme, je prends la Ingersoll ; je ne puis voir en elle une hystérique, à aucun degré. C'est à mon second voyage aux États-Unis que je l'ai rencontrée, dans une séance d'occultisme palladique. C'était à New-York ; car on fait voyager là-bas cette malheureuse, de ville en ville, comme les lucifériens de Suisse conduisaient partout la pauvre Barbe Bilger avant qu'elle ne s'arrachât de leurs mains, comme les docteurs en spiritisme italien font voyager dans toute la péninsule la déjà célèbre Eusapia Paladino, laquelle est fort bien une démoniaque, quoique seulement encore au degré de vocate procédant.

La Ingersoll, dont Albert Pike a parlé incidemment dans la relation de sa fameuse tournée maçonnique de 1883, avait, lorsque je l'ai vue, entre trente-quatre et trente-cinq ans ; c'est, du moins, ce qui me fut affirmé par le frère qui l'accompagnait : mais elle ne paraissait certes pas cet âge ; on lui aurait donné vingt-huit ans tout au plus. C'est une belle fille, pleine de vigueur et de santé, d'une carnation fraîche, l'œil noir clair et limpide, ayant d'admirables cheveux noirs, à poignées, lourdes et touffues. Chez elle, l'œil surtout est caractéristique ; il est calme, reposé, d'un regard grand et légèrement rêveur. La bouche est saine ; les lèvres roses ; aucune contraction dans le visage, mais au contraire un bel épanouissement de jeunesse et de douceur. Rien, en elle, ne sent la malade, et encore moins l'hystérique ; c'est une fille en plein état de robustesse, aux bras blancs, qu'elle a nus en séance, où les veines bleues apparaissent délicatement. Avec cela, bien prise, de stature ordinaire, et presque vigoureusement musclée.

Où pourrait-on voir, d'ailleurs, des actes d'hystérique, dans le court passage qu'Albert Pike lui a consacré ? Loin de là, nous sommes bien en présence d'une de ces démoniaques, qui, si nous vivions au temps où le culte de Lucifer était un crime sévèrement puni, seraient jugées dignes du bûcher, comme Didyme, la magicienne flamande, comme Marie Martin, la sorcière picarde, comme Antide Colas, l'épouse du diable dans le Jura. La Ingersoll est une possédée parce que, une possédée active, cela

ne fait pas l'ombre d'un doute ; ses démons de prédilection sont Astaroth, Ariel et Béhémoth.

Pourtant, elle n'occupe pas dans le haut-palladisme une situation prépondérante, comme Sophie Walder ou même Diana Vaughan ; mais elle n'en est pas moins très recherchée, dans les cénacles mystérieux du L.·. D.·. R.·., attendu que, par elle, les initiés ont souvent des manifestations des plus surprenantes : aussi, Pike l'a-t-il qualifiée de « médium de premier ordre », — médium luciférien, bien entendu. — Tandis que Sophia représente surtout l'élément actif, recruteur, et Diana, l'opposition, la Ingersoll est un des meilleurs types de l'élément expérimental : elle est un sujet, une véritable pythonisse ; et, comme Eusapia Paladino chez les vocates procédants italiens, on se la dispute, pour les séances d'expérimentation pratique, chez les vocates élus américains. Moins douée cependant que Sophia au point de vue luciférien, non possédée à l'état latent, mais par intermittence et par l'effet des prières sataniques des Mages Élus, la Ingersoll est néanmoins très précieuse aux sectaires. Elle n'est pas capricieuse, elle n'a pas de hautes envolées, pas de maladroites escapades comme l'autre ; si elle n'a pas le génie de l'activité infernale, si elle demeure paisible et ignorée des profanes, elle ne se dérobe pas, par contre, elle se prête à tout, elle répond à tous les appels des chefs de triangles ; elle est, en un mot, un bon sujet de laboratoire, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Les faits consignés par Albert Pike dans sa relation ne prêtent à aucune équivoque. Une personne, qui, à Saint-Louis des États-Unis, donne les plus fraîches nouvelles de quelqu'un à ce moment-là même à Rome, n'est pas une hystérique ; l'hystérie ne permet pas de planer, dans l'espace, au-dessus d'une assemblée ; de voltiger, comme porté par un nuage invisible ; d'avoir ses vêtements brusquement dévorés par une flamme sans foyer, qui enveloppe le corps et ne lui fait aucune brûlure ; de recouvrer, soudain aussi, ses vêtements, renaissant du néant, sous le souffle d'un esprit de forme corporelle, apparaissant tout à coup et disparaissant de même. Tout cela est au-dessus de l'hystérie, n'est pas de l'hystérie. On aura remarqué aussi qu'il n'y a nullement besoin d'avoir recours au sommeil pour amener la Ingersoll à l'état spécial qui lui permet d'accomplir des prodiges ; nulle phase de somnambulisme non plus, dans son cas. Le docte Pike est formel : « Sans endormir notre sœur Ingersoll, écrit-il, nous la pénétrâmes de l'esprit Ariel lui-même ; mais Ariel, s'emparant d'elle, s'adjoignit trois cent vingt-neuf génies du feu. » On a eu le nombre exact au moment de l'expiration, à la fin de l'expérience, et c'est ainsi que les choses se passent dans tous les exorcismes : la seule différence, c'est que, chez le possédé passif, les démons sortent malgré eux et par le

pouvoir que Dieu donne au prêtre, tandis que, chez la Ingersoll (possédée active), ils sortent d'eux-mêmes, pour aller commettre ailleurs leurs méfaits ordinaires contre les âmes, certains de toujours trouver l'habitation prête à les recevoir.

Dans le local de Haarlem-Lane, où j'ai vu la Ingersoll, toute une soirée, j'ai pu constater par moi-même que les Mages évocateurs ne prenaient pas la peine de plonger le sujet dans un sommeil quelconque. Une oraison du rituel luciférien, et cela suffit. La jeune femme, assise jusqu'alors sur un trépied de fer, se leva toute droite, sans aucune raideur cataleptique, sourit et s'avança vers les initiés. « Je sens l'esprit, dit-elle. — Qui es-tu? demanda un des Mages Elus. — Béhémoth. — Quel est ton signe? — Que quelqu'un touche mes bras. » Je m'approchai, et d'une main je saisis le bras droit de la Ingersoll. Il était naturel, palpable; je le tenais très bien. « Prends l'autre », me dit-elle. J'essayai : le bras gauche était impalpable. Je fermais la main sur lui, sans rien saisir, et pourtant je le voyais bien, ce bras gauche : elle le levait, le baissait, ne le retirait pas quand je venais pour le prendre, et mes doigts ne touchaient rien; seulement, j'éprouvais chaque fois, dans le creux de ma main, la sensation d'une brûlure vive, comme si ce néant cachait des flammes invisibles. Puis, ce fut le bras gauche qui redevint palpable, et le même jeu recommença avec le bras droit. J'étais fixé; il n'y avait aucune supercherie, et, dans le corps de cette femme, il y avait bien vraiment un démon.

On apporta une planche, massive, épaisse de huit ou dix centimètres, pas davantage; on l'installa sur deux tréteaux. La Ingersoll monta sur cette table improvisée; elle se tenait debout. Tout à coup, son corps se mit à descendre, et ses vêtements avec le corps, comme si un trou subit s'était fait, lui livrant passage; mais, au-dessous de la planche, on ne voyait que le vide, comme auparavant. Elle descendit ainsi jusqu'à mi-corps. Pourtant, la basse moitié de son corps n'était pas entrée dans la planche; c'était matériellement impossible : le bois n'avait pas absorbé ce demi-corps humain. Plusieurs d'entre nous saisirent des épées et les agitèrent au-dessous de la planche; je fis comme eux : je ne frappai que le vide. La moitié du corps de la Ingersoll avait absolument disparu.

J'eus alors l'idée de me livrer, à mon tour, à une expérience. Tandis que frères et sœurs du Palladium poussaient des cris de joie et proclamaient, en un cantique luciférien, la puissance du Dieu-Bon, et qu'ils le priaient de faire apparaître l'esprit possesseur sur les traits de la jeune femme, je récitai en moi-même, mentalement, l'*Ave Maria*. A ce moment, le haut du corps de la Ingersoll, la partie supportant la tête, se mit à grossir de façon monstrueuse; la peau devint gris sale, rugueuse,

comme le cuir d'un pachyderme; le cou enfla démesurément; la tête se transforma en peu d'instants : c'était une tête d'éléphant. Mais les yeux étaient restés les mêmes; ce n'était pas les yeux de la bête, c'était toujours ceux de la Ingersoll; seulement, leur expression témoignait une sorte de fureur, rendue d'autre part par une clameur effroyable et des mouvements désordonnés de la trompe.

Tous les assistants étaient stupéfaits; il paraît que Béhémoth ne leur était jamais apparu ainsi. Cependant, bientôt tout rentra dans l'ordre. La Ingersoll se trouva soudain, dans son entier, debout sur la planche; elle était là, comme tout à l'heure, mais d'une pâleur livide. Elle poussa un cri, tomba en arrière. Quelques frères, alertes, la reçurent dans leurs bras, tandis qu'elle murmurait : « Oh! je ne sais pas ce qui m'est arrivé, cette fois; j'ai beaucoup souffert, pendant un long moment. »

On causa peu de l'événement, du moins ce soir-là, dans le triangle de Haarlem-Lane. Je me retirai avec les autres. Je reviendrai plus tard sur cette affaire, qui eut des suites pour moi; car elle a figuré parmi les griefs qui m'ont été imputés, lors de ma mise en accusation.

Ce qu'il importe de retenir ici, c'est la différence capitale qui existe entre les phénomènes de l'hystérie et ceux de la possession. On peut être déconcerté par les premiers; mais la science finit toujours par leur trouver une cause naturelle, et ses découvertes n'arrivent jamais à pouvoir contredire les enseignements de l'Eglise. Au contraire, les faits merveilleux que produisent les possédés, tant actifs que passifs, sont, de toute évidence, surnaturels; ils défient l'analyse et les explications de la science humaine. En dehors du cas de la Ingersoll, je pourrais en citer bien d'autres, soit à ma connaissance personnelle, soit rapportés par des témoins, dont plusieurs, qui sont mes correspondants, sont des ecclésiastiques. Mais je crois que ce qui vient d'être dit est suffisant; au surplus, le lecteur voudra bien revoir, en y donnant sa plus grande attention, les pages que j'ai consacrées aux procès officiels, authentiques, de possession (principalement ce qui concerne les affaires dites des possédées d'Auxonne, de Nicole de Vervins, et d'Urbain Grandier). En repassant mes résumés de ces procès, et en ayant bien présent à l'esprit tout ce qu'il sait maintenant de l'hystérie, il se convaincra sans peine que les phénomènes connus et avérés en matière de possession n'ont aucun rapport, aucune analogie, pas la moindre ressemblance, avec les faits, même les plus extraordinaires, accomplis par des hystériques.

L'hystérique à l'hôpital, le possédé à l'église, voilà leurs places à tous deux. Encore, je me trompe; car, à Lourdes, par exemple, l'hystérique pourra être guéri, comme le possédé aura de grandes chances d'y être délivré; tandis qu'à la Salpêtrière, ni l'un ni l'autre ne guériront jamais!

J'ai gardé pour la fin un argument décisif, qui, j'aime à le croire, frappera tous les esprits impartiaux, même ceux des gens qui ne croient pas ou ne croient plus au surnaturel. Je m'adresse donc ici aux personnes qui veulent à tout prix confondre l'hystérie et la possession, et je leur dis :

Selon l'enseignement de l'Église, le diable peut, avec la permission de Dieu, attaquer, battre, faire souffrir un homme ; mais il n'a pas le droit de le tuer, il ne peut disposer de sa vie. Même dans le cas où un fanatique du mal se donne corps et âme au démon, le libre arbitre reste intact pour ce malheureux, à qui il est toujours loisible de se reprendre dans un élan de contrition parfaite et par l'effet de la grâce divine.

Evidemment, à l'heure de la destinée fixée par Dieu seul, au moment suprême, Satan, qui sait que de cet instant solennel dépend l'éternité pour le moribond, met en jeu toutes ses ressources, perfides ou violentes, pour conserver à jamais une âme qui s'est donnée à lui ; et rien n'est plus effroyable que l'agonie d'un possédé actif pactisant. Le maudit lutte alors avec la dernière énergie pour empêcher la lumière de se faire dans cette conscience pleine de ténèbres ; si, malgré ses efforts, une lueur paraît, si une tendance au repentir se manifeste, il essaiera d'arrêter, à la gorge de l'agonisant, le cri de : Pardon, ô mon Dieu !... Mais ce cri sauveur, le pactisant pourra quand même le pousser, au fond de son cœur.

A plus forte raison, le diable est impuissant, s'il ose tenter d'abréger les jours d'un homme dont il s'est emparé sans son consentement, c'est-à-dire d'un possédé passif. Il fera son jouet de ce corps humain où il est entré, où il s'est établi, sans avoir été sollicité par la victime ; il lui infligera mille tortures, comme nous l'avons vu dans les crises démoniaques de tous les possédés et possédées quoique. Mais, puisque Dieu est seul maître de notre existence, le possédé, qui ne s'appartient plus, qui est la chose du démon, accomplit les actes surnaturels les plus étonnants, souffre corporellement au plus haut degré dans certains cas, mais ne se suicide pas, ne se suicide jamais ; car le suicide du possédé passif équivaudrait à un meurtre direct par Satan, ce qui serait contraire à la doctrine de l'Église.

Eh bien, c'est là un fait constaté, et l'expérience confirme victorieusement la doctrine de l'Église, en démontre la vérité d'une façon éclatante. Les faits sont là, il est impossible de les nier. On ne cite pas un seul cas de possession qui se soit terminé par un suicide. Et c'est vraiment là une merveille, qui est en même temps une preuve de premier ordre.

Au contraire, dans l'hystérie, comme dans la folie, les suicides se produisent ; il en existe des exemples, même assez nombreux. Certes, l'hys-

térique ou le fou qui, dans un accès, met fin à ses jours, n'est pas responsable ; il n'y a pas crime devant Dieu. Mais cette nouvelle différence entre lui et le possédé n'en est pas moins une des caractéristiques capitales de l'opposition absolue, indéniable aux yeux de tout homme de bonne foi, entre l'hystérie, maladie, état humain, et la possession, non-maladie, état non-humain.

En un mot, si ni Dieu ni le diable n'existaient, comme l'affirment les pseudo-savants matérialistes, si l'Église était ignorante et un foyer d'erreur, ainsi qu'ils ont l'audace de le déclarer à leurs aveugles disciples, si enfin la possession était vraiment de l'hystérie, les possédés se suicideraient, on en pourrait citer au moins quelques cas, comme il arrive aux hystériques de se suicider.

Je m'arrête; il ne saurait plus y avoir de doute dans l'esprit du lecteur impartial. Hystérie et possession sont deux états absolument opposés ; tout le démontre, tout le prouve, tout l'atteste.

Quant au surnaturel diabolique, son existence elle-même, la possibilité de ses manifestations, appartiennent à l'ordre des dogmes. On a le droit de ne pas croire à tel ou tel fait, tant que le Pontife infaillible de Rome ne s'est pas prononcé ; mais, une fois que l'auguste vieillard a parlé, il faut s'incliner, sous peine d'être un renégat du catholicisme.

Or, la grande voix du Vatican s'est élevée, il n'y a pas longtemps encore, pour rappeler aux oublieux que Satan n'a pas désarmé, et qu'il emploie, pour séduire et terrifier l'humanité, les prodiges les plus surprenants, comme aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le 16 avril 1893, Léon XIII proclamait Bienheureux le vénérable Antoine Baldinucci, missionnaire, membre de la Compagnie de Jésus ; et, en procédant à cette béatification, le Saint-Père s'appuyait précisément sur de nombreux miracles que le zélé serviteur de Dieu avait accomplis en luttant contre les prestiges du démon.

Je conseille aux catholiques qui ont perdu la foi au surnaturel de lire avec attention la vie du bienheureux Antoine Baldinucci ; ils y verront ce dont Satan est capable. Ils y verront le diable se servir de mille moyens surnaturels pour troubler et entraver la mission du saint jésuite : grosses pierres tombant du ciel sur l'estrade où il prêchait ; aboiements de chiens, mugissements de taureaux, grognements d'animaux immondes, bruits impétueux de vents et d'ouragans, tout cela au milieu d'un sermon et sans que les animaux dont on entendait les clameurs fussent présents ; puis, des cloches sonnant toutes seules dans une église voisine ou cris effrayants poussés par des possédés ; bêtes hideuses paraissant tout à coup, ensuite, et exécutant toutes sortes de mouvements et de grimaces



pour distraire l'auditoire ; enfin, ils y verront le diable produire un jour une véritable inondation, cuanger une place publique en vaste lac, et pousser l'eau jusque dans l'intérieur de l'église, mais avec tant de force que les fidèles réunis furent en grand danger d'être submergés. Et la preuve que ces phénomènes n'avaient rien de naturel, c'est qu'il suffisait souvent au bienheureux Antoine Baldinucci de faire un simple signe de croix pour les dissiper, les faire cesser instantanément.

Mais, pour combattre avec efficacité les stratagèmes de l'enfer, il faut être un saint. Le croyant, qui est aussi, hélas! un grand pécheur, ne peut pas grand'chose contre les puissances diaboliques ; mais, si ce chrétien indigne a su du moins conserver sa foi, s'il sait la retrouver après les tristes heures de défaillance, s'il est, en outre, un observateur doublé d'un médecin, et s'il est ou a été en mesure d'assister à des phénomènes étranges et troublants, il les note, les étudie, les rapporte, et, dans la mesure de ses faibles forces, il en tire argument et travaille en ceci pour la cause de Dieu : c'est là son seul mérite, et il est bien petit.



E. COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. LE GÉRANT : F. DELHOMME.

CINQUIÈME PARTIE

LA MANCIQUE ou MAGIE DIVINATOIRE

CHAPITRE XXV.

Les charlatans vulgaires.

Ainsi que le lecteur l'a compris sans peine, ce n'est pas à une simple enquête sur le Palladisme que je me suis livré ; j'ai porté mes recherches dans le domaine de l'occultisme tout entier, ayant à cœur de donner au public une étude complète de l'action du diable à notre époque.

Du reste, cela est hors de toute discussion, le danger pour les catholiques n'est pas exclusivement dans la franc-maçonnerie luciférienne. Les palladistes et autres sectaires diabolisants ne sont qu'une poignée, eu égard à la population totale du globe ; ils sont, il est vrai, les chefs, les directeurs du satanisme contemporain. Mais le démon ne se borne pas à agir dans les triangles, et il travaille le plus souvent à son œuvre maudite, là tout auprès de vous, madame qui me lisez, et alors que vous vous en défiez le moins.

Je dois donc, puisque j'ai étudié la question sous tous ses aspects, m'éloigner de temps en temps, dans mon récit, de ces mystérieux et exécrables triangles lucifériens, si féconds en manifestations du surnaturel diabolique, pour montrer les autres manifestations, les autres prestiges auxquels le prince des ténèbres a recours, quand il s'adresse à la foule, à la multitude profane ; car il n'est pas seulement le singe de Dieu dans le culte qu'il a réussi à établir au sein des arrière-loges, il est encore le roi de ce monde, il cherche à séduire par mille artifices ceux que les francs-maçons qualifient de « profanes », c'est-à-dire quiconque n'est pas affilié à leur infernale secte.

Nous avons vu, par l'étude de l'hystérie mise en parallèle avec la possession, que tout l'intérêt, pour l'observateur préoccupé des mystères de l'action diabolique, n'est pas exclusivement circonscrit aux sociétés organisées pour travailler à la destruction de l'Eglise en s'appuyant sur les révolutions politiques et en les faisant naître au besoin. Nous avons vu la main du diable, lorsque nous passions en revue quelques-unes des questions que fouillent les savants.

Ainsi, pour montrer le magnétisme occulte dans son épanouissement démoniaque (médiums lucifériens ou vocates élus), j'ai dû appeler d'abord l'attention de mes lecteurs sur les vocates procédants, qui, eux, n'opèrent pas dans les ateliers maçonniques, et même il m'a fallu, avant tout, prendre comme point de départ les supercheries des pseudo-spirites.

C'est là le seul procédé pratique à employer dans un examen profond et sérieux.

De même, si je veux dévoiler le satanisme de la Mancique, il m'est nécessaire de m'astreindre au même ordre d'explications graduelles.

La Mancique, c'est, nous le savons, la Magie divinatoire ; elle a ses charlatans, ses imposteurs, comme le spiritisme ; ce sont, du reste, à peu près les mêmes personnages, tout au moins des individus de la même espèce.

Une des prétentions de Satan, lorsqu'il communique avec ses fidèles préférés, est de faire croire qu'il possède la science de l'avenir ; c'est là un de ses artifices familiers. Mais il suffit de raisonner cinq minutes pour voir et se convaincre que, dans ce cas, comme toujours, le diable ment et trompe ses adeptes ; et ceci va prouver, une fois de plus, qu'il n'y a de vraie raison que celle qui est d'accord avec la foi.

En effet, comment Satan, archange déchu, pourrait-il connaître l'avenir, alors que les bons anges eux-mêmes, les patriarches, les saints, même saint Joseph et la Sainte Vierge, l'ignorent, ou, pour mieux dire, n'en savent que les fractions, les parcelles à eux dévoilées par Dieu ?

Il n'est qu'un seul être, dans l'immensité infinie des mondes, qui connaisse l'avenir : c'est Dieu, attendu que Dieu a tout créé de rien, attendu que lui seul règle la destinée des êtres animés et des choses inanimées ; lui seul sait ce qu'il a décrété, et ce n'est pas le vaincu des abîmes infernaux, certes, qui a la possibilité de changer d'un iota telle ou telle décision de Dieu, seul tout-puissant. Dieu seul sait ce qui doit arriver, puisque seul il est maître de faire que ceci ou cela arrive.

Je ne dois pas négliger la réponse du manichéo-gnosticisme au dogme chrétien. Les palladistes aveugles et autres partisans du système de la divinité double, ceux qui sont sincères, — et il en est, comme cette pauvre Diana Vaughan, que je ne saurais trop recommander aux prières de mes amis, — nous répondent : « Votre raisonnement tiendrait debout, s'il n'y avait vraiment qu'un seul Dieu, ainsi que vous le dites ; mais, en réalité, il y en a deux : le vôtre, qui est cruel, barbare, qui est le principe du mal, et celui que nous adorons, qui est bon, doux pour l'humanité qu'il aime, qui est le principe du bien. Ces deux principes, étant éternels l'un et l'autre, étant l'un et l'autre divins, n'ont chacun d'autre limite à sa puissance que la puissance infinie de l'autre (c'est notre mystère, à nous, palladistes) ; et, si l'un des deux dieux contraires pouvait, à un moment donné, avoir la prééminence

sur l'autre, ce serait évidemment le Dieu-Bon, notre dieu, puisqu'il est raisonnable, logique, d'espérer et de croire que le bien finira par triompher du mal; *Lucifer excelsus excelsior!* Par conséquent, Lucifer, que vous calomniez, vous catholiques, en l'appelant Satan le Déchu, connaît l'avenir aussi exactement qu'Adonaï. En d'autres termes, votre raisonnement est faux, parce qu'il est basé sur une erreur fondamentale, l'unité de la divinité ; erreur absolue aux yeux de quiconque, qui, se dégageant des préjugés, veut bien constater que, dans l'univers, tout atteste l'existence de deux principes contraires et éternels. »

Cette argumentation, que j'ai entendu cent fois développer en conférences palladiques, — et notamment, un jour, par un soi-disant esprit de défunt, évoqué, qui se donna pour l'empereur Julien l'Apostat en personne, — cette argumentation avait sa place ici, au moins en résumé.

Les palladistes nous renvoient le qualificatif d'aveugles ; mais on se demande à quelle aberration ils sont en proie, pour ne pas comprendre que les aveugles, ce sont eux. Et elle est formidable, leur cécité !

Rien n'est plus absurde, en effet, que le dogme palladique de la divinité double. Il a été triomphalement réfuté par les Pères de l'Eglise, par tous les théologiens catholiques, et nous savons par le Pape, qui est infaillible, par les conciles, que le Saint-Esprit inspire directement, qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu. Si Dieu, le nôtre, que nous proclamons le seul et unique, avait en Lucifer un rival égal en puissance, si l'un pouvait s'opposer aux décisions divines de l'autre et réciproquement, le secret de l'avenir n'appartiendrait pas davantage à Lucifer pour cela ; mais ni notre Dieu ni Lucifer ne pourraient répondre de l'accomplissement futur de tel ou tel événement décrété par l'un des deux ; cela est clair comme le jour. Donc, même en se plaçant une minute sur le terrain de la contre-théologie manichéo-gnostique pour les besoins de la discussion, même en accordant un instant d'attention à ce système aussi déraisonnable qu'impie, on est obligé de conclure que Lucifer ne possède pas, ne peut pas posséder la science de l'avenir.

Mais demeurons avec l'Eglise, en qui seule réside la vérité, l'éternelle et immuable vérité. En nous éclairant de ses lumières, nous ne nous égarerons pas dans le dédale de l'erreur. Or, l'Eglise nous enseigne que Lucifer ou Satan, comme on voudra l'appeler, n'est qu'un archange révolté, déchu à la suite de sa révolte contre le Dieu unique et seul éternel, et qu'il n'est qu'un instrument entre les mains du Tout-Puissant. *Excelsus*, appliqué à Dieu, telle est la vérité, selon la foi et la raison tout ensemble ; *excelsus excelsior*, appliqué à Lucifer, est un audacieux blasphème, inventé par l'orgueilleux monstre des enfers, père du mensonge.

C'est pourquoi la Mancique est, *par elle-même*, une science radicalement trompeuse, mensongère, fausse, aussi bien lorsque ses professeurs sont des

charlatans vulgaires que lorsqu'ils sont des magiciens diabolisants ; cela, bien entendu, chaque fois que les docteurs de cette science occulte tentent de pénétrer les secrets de l'avenir.

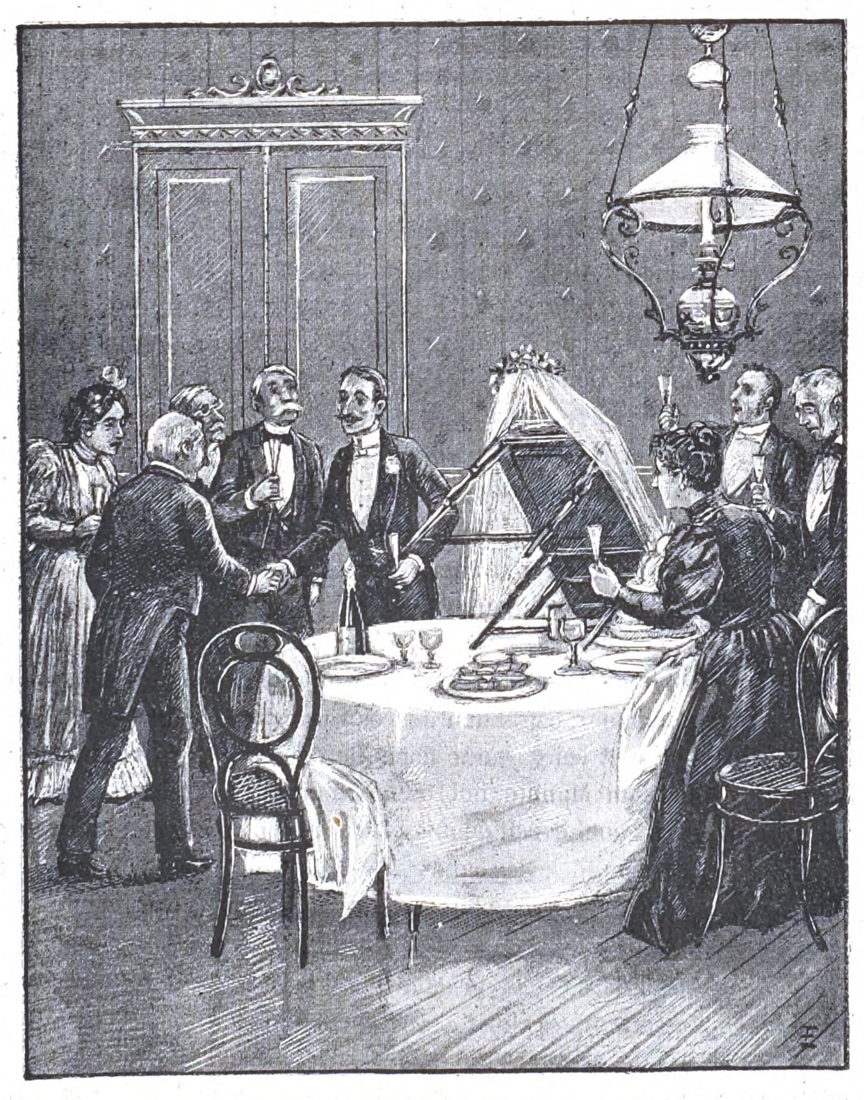
Il importe donc, avant tout, de diviser les personnes qui se livrent à la magie divinatoire en deux catégories bien distinctes : 1° les charlatans dupeurs ; 2° les fanatiques trompés par le démon, c'est-à-dire ceux à qui Satan ou ses compagnons de révolte et de damnation se manifestent, visiblement ou invisiblement.

Les charlatans vulgaires, tout le monde les connaît. A propos du pseudo spiritisme, j'en ai présenté au lecteur un type entre mille, le Wilhelm Mannteuffel, de Berlin. Dans la pratique de la mancique, ces artisans de supercheries sont légion. L'Eglise condamne en bloc tous ces prétendus docteurs en science des choses cachées, parce que dans cet ordre d'idées le consultant ne peut avoir affaire qu'à des impostures ou à des diableries.

Nous ne devons pas chercher à connaître ainsi l'avenir ; c'est à la fois un péché et une sottise. Lorsque Dieu nous éprouve, nous commettons un crime contre lui, si, pour nous guider dans ce que nous avons à faire, nous recourons à Satan et à ses œuvres ; et, au surplus, tout en étant criminels, nous sommes imbéciles, puisque le démon ne peut rien nous apprendre des choses futures. Dans le cas d'une de ces épreuves de la vie, auxquelles je fais allusion, nous n'avons qu'une conduite à tenir : nous rendre dignes de Dieu et prier les saints d'intercéder pour nous.

Je vais me faire comprendre par un exemple bien simple. Il provoquera, sans doute, le rire chez les gens qui dénigrent ma publication ; peu m'importe ; leurs rires, pas plus que leurs attaques, ne m'empêcheront d'accomplir mon devoir.

Je prends donc un exemple parmi les faits les plus communs de la vie. Vous avez à soutenir un procès ; vous êtes dans votre droit, mais votre droit n'apparaît pas clairement aux magistrats chargés de juger, et vous avez contre vous une partie adverse dépourvue de scrupules et possédant une rouerie telle, que vous êtes menacé de perdre votre procès ; il serait juste que vous eussiez gain de cause, mais les magistrats sont des hommes et peuvent se tromper. Dans cette situation pénible, que fait souvent, trop souvent, une personne superstitieuse ? Elle va chez la tireuse de cartes et la consulte ; elle lui demande des renseignements sur les secrets du dossier de son adversaire ou sur toute autre chose dont elle s'imagine pouvoir tirer parti dans son procès. Eh bien, cela est mal, puisque l'Église condamne les pratiques de cette espèce, et cela est stupide, parce que le gain de votre procès ne dépend pas de la tireuse de cartes. Ce qu'il faut faire, le voici : prier Dieu d'éclairer les magistrats chargés de votre affaire ; reconnaître humblement que l'épreuve que vous subissez est méritée par vos péchés ;



La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait,
On but à la santé et au bonheur du couple. (Page 12.)

implorer la miséricorde divine ; vous remettre à fréquenter les sacrements, si vous avez eu à cet égard une négligence coupable ; enfin, mettre votre cause sous la protection de quelque grand saint ou de la bonne Mère. Un cierge brûlé en l'honneur de saint Joseph, croyez-moi, mes amis, vaudra beaucoup mieux, pour le gain de votre procès, qu'une consultation de la tireuse de cartes.

Maintenant, je dois, afin de parer à toute interprétation erronée au sujet

de l'étude qui va suivre, insister, plus que je ne l'ai fait à propos du pseudo-spiritisme, sur ce point essentiel : quand je dis qu'il y a supercherie de la part de tel charlatan, je ne prétends nullement poser comme principe absolu que jamais, dans les œuvres de ce charlatan, il n'y aura action démoniaque. Il ne faudrait pas se méprendre là-dessus, ni me faire dire ce que je ne dis pas.

Le charlatan est celui qui trompe volontairement la personne à qui il a affaire. Mannteuffel trichait en faisant tourner et parler la table ; le président de la *Germania* a démontré sa supercherie, sans réplique possible. Mais il y a eu tricherie, attendu que les choses se sont passées ainsi que j'en ai fait le récit. Quand la table, où censément l'esprit de Frédéric le Grand s'était insinué, s'exprimait avec des fautes d'orthographe, c'était le Mannteuffel, ignorant comme un âne, qui la faisait manœuvrer. Si, au contraire, elle avait écrit correctement, c'eût été une preuve que le charlatan n'était pour rien dans cette manifestation.

Ce qui est faux, ce qui est mensonge, c'est le système lui-même. Une table ne peut pas se mettre, tout naturellement, à tourner, sans aucune supercherie ; il n'y a pas de fluide nerveux. Un esprit de défunt, non plus, ne vient pas, à l'appel d'un médium, se loger dans une table ; sauf la permission de Dieu, les bienheureux restent au ciel, les âmes ayant à se purifier restent en purgatoire, et les damnés restent en enfer ; et ce n'est pas pour satisfaire le désir d'un Mannteuffel ou de tout autre charlatan que Dieu autoriserait n'importe quel esprit de défunt à venir se manifester sur terre.

Par contre, les démons, en vertu du décret divin qui les autorise à tenter les hommes dans le but de rendre plus grands en mérites ceux-ci dans leur résistance à la tentation, peuvent aller et venir par le monde et, à un moment donné, transformer le prestidigitateur en prestigiateur. Aussi, qu'une table vienne à tourner violemment, en dehors de toute supercherie, — par exemple, si les personnes qui entourent le meuble font la chaîne avec la main renversée, la paume en l'air, — alors, c'est que dans la table il y a, non un fluide ni un esprit de défunt, mais bel et bien un démon qui l'anime. Si elle parle de choses vraiment secrètes, sans aucun compère, si elle dit des ordures, si elle prétend dévoiler l'avenir, plus de doute possible, c'est le diable qui est là.

Ceci est archiprouvé par une expérience qui a été faite bien des fois : il suffit de jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la table en mouvement ou en train de parler, pour que la manifestation s'arrête instantanément. Le diable est parti.

Si le fluide nerveux existait et était une chose naturelle, ainsi que l'affirment certains catholiques ignorants, mais de bonne foi, trompés par le charla-

tanisme des braidistes et des mesmériens, comment et pourquoi l'eau bénite viendrait-elle contrecarrer l'action normale, naturelle, de ce fluide?

Donc, que cela soit bien entendu entre mes lecteurs et moi : lorsque j'écris ces mots de charlatanisme, de charlatan, je désigne uniquement une œuvre ou un artisan de supercherie, à l'occasion d'une pratique où le surnaturel n'est pas entré en jeu, comme dans le cas de la première séance (celle de pseudo-spiritisme) de la *Germania* que j'ai racontée ; mais je suis parfaitement d'avis que le diable a parfois la malice de se servir même des charlatans pensant le moins à lui.

Et tout de suite je vais montrer une de ces manœuvres de Satan, en racontant la curieuse histoire de Wladimir.

Wladimir est vivant ; il habite Paris ; il est bien connu dans le monde des spirites, mais il n'est pas luciférien ; il appartient aux groupes qui ont adopté les théories de Rivail, dit Allan-Kardec. De son état, il est représentant d'une fabrique de pipes, et, comme tel, il est en relations quotidiennes avec les débitants de tabac de la capitale ; tout en leur faisant l'article pour les pipes de son patron, il s'efforce de les convaincre de la réalité du « perespril » ; il tâche de leur glisser, mais gratuitement, son spiritisme ; gratuitement, car il n'en fait pas commerce ; il est du nombre des spirites qui paient, et non de la catégorie des Leymarie qui se font payer. C'est un convaincu.

En outre, Wladimir est veuf, deux fois veuf ; mais il en est, néanmoins, à sa quatrième femme. N'en soyez pas étonné outre mesure ; tout va s'expliquer.

La première femme de Wladimir était une mulâtresse, de la Martinique, assez jolie, en dépit de sa peau ultra-brune ; elle avait, assure son mari, mille qualités : mais la principale, aux yeux de Wladimir, c'est que madame était spirite comme lui.

« Ils étaient âmes-sœurs, venues de l'ératicité », c'est-à-dire de l'éther ; « ces deux âmes-sœurs s'étaient rencontrées sur terre, vraiment destinées l'une à l'autre. » Du moins, telle est la conviction de Wladimir, et il ne manque pas de le répéter, chaque fois qu'il a occasion de parler de sa première défunte.

Ce mariage a été très heureux, paraît-il ; mais cette union si bien assortie fut de courte durée. La négresse de Wladimir mourut bientôt, emportée par une rapide maladie.

Wladimir n'ayant aucun goût pour le célibat, se remaria. Cette fois, il eut la malechance de ne pas tomber sur une âme-sœur. Sa deuxième épouse fut juste la contre-partie de la première. Loin d'être spirite, elle le contredisait à outrance, chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour vanter le système d'Allan-Kardec. Elle lui faisait des scènes, se montrait emportée, cassait des

assiettes ; et, ce qui navrait surtout Wladimir, c'est que, lorsque la vaisselle volait en l'air dans la salle à manger, au milieu du repas, c'était par suite de projections absolument naturelles. Si les assiettes eussent volé d'elles mêmes contre les murs, l'époux-spirite se fût consolé; il eût triomphé même, ces incidents lui eussent permis d'épiloguer victorieusement sur le peresprit.

D'autre part, Mme Wladimir nº 2 était dépensière au-delà de toutes limites ; en peu de temps, elle dévora à son infortuné époux les quatre cinquièmes de son petit avoir. Pourtant, le pauvre homme tenait quand même à cette femme revêche, gaspilleuse, acariâtre et pas spirite. Il avait toujours le secret espoir de la gagner à ses idées.

Il se disait qu'elle était au pouvoir d'un esprit ennemi de lui ; aussi, le soir, quand madame était endormie, il procédait sans bruit à des conjurations, conformément à un petit livre manuscrit qu'un médium de son groupe spirite lui avait vendu fort cher.

Par exemple, si madame venait à se réveiller pendant les simagrées du pauvre homme, elle coupait court, brusquement, à ces conjurations, avait ses nerfs, et souventes fois, dans une circonstance de ce genre, elle lui frictionna vigoureusement l'échine avec le premier objet venu, pelle ou pincettes, qui lui tombait sous la main.

On le voit, ce second mariage fut bien malheureux pour Wladimir ; aussi rendit-il grâces au peresprit d'Allan-Kardec, lorsque cette âme rebelle s'en retourna, un beau jour, dans l'ératicité.

Veuf pour la deuxième fois, Wladimir se posa une question :

— Dois-je encore me remarier ?

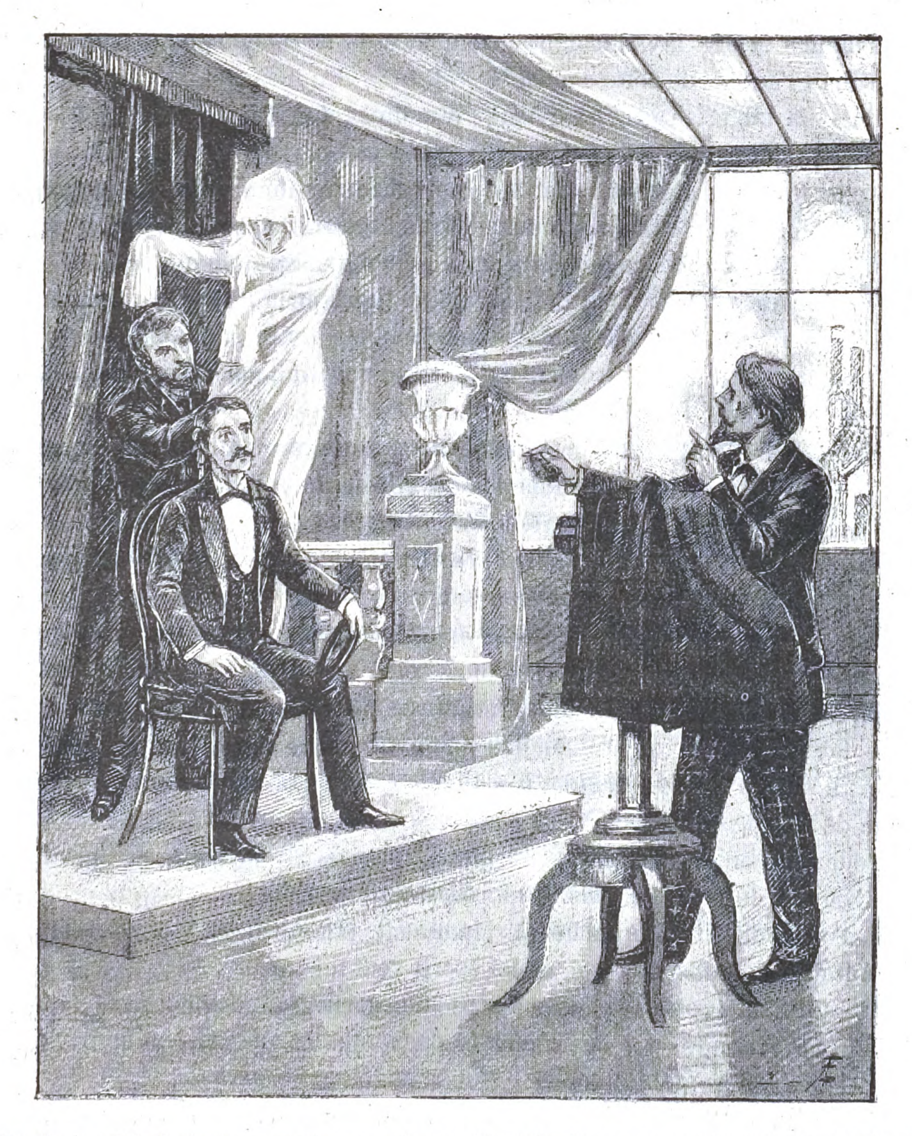
La réponse qu'il se fit fut : Oui... Mais avec qui contracterait-il un troisième hymen ? Comment s'assurer que Mme Wladimir nº 3 serait bien une âme-sœur ?...

Il passait ainsi en revue, par des démarches discrètes, toutes les familles en rapport avec lui et où se trouvait quelque aimable personne à marier. Peine et temps perdus ; il ne découvrait pas l'âme-sœur tant désirée.

Cependant, il voulait convoler, malgré tout, en troisièmes noces. Tantôt presque décidé, lorsqu'il songeait aux joies sans mélange de sa première union, tantôt rompant les pourparlers, au seul souvenir des infortunes terribles de son second mariage, il flottait constamment sur l'Océan troublé des hésitations, ne sachant que devenir, comme un navire en détresse, désemparé.

Il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus ; il maigrissait à vue d'œil.

Un soir, Wladimir assistait à une séance de son groupe spirite ; pas un seul des assistants n'appartenait à un triangle, je me hâte de le dire, et je



Tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention! ne bougeons plus », un compère dissimulé derrière lui mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze. (Page 13.)

prie le lecteur de le retenir ; tous pseudo-spirites, charlatans ou gogos, aucun luciférien.

On forma la chaîne, et la table, servant aux opérations habituelles, tourna sans difficulté ; les émules du Mannteuffel berlinois faisaient merveille avec leurs petits trucs, dont les Wladimir et autres bons garçons ne s'apercevaient pas le moins du monde.

Tout à coup, la table s'arrêta net, résistant à ses entraîneurs ; mais, en

s'arrêtant, elle poussa un gros soupir, qui stupéfia l'assemblée. Chacun des charlatans et des mystificateurs complaisants se demandait lequel d'entre eux était l'auteur de cette comédie.

Puis, la table, se penchant vers Wladimir, dans un violent mouvement inattendu qui fit rompre la chaîne, esquissa comme une sorte de salut.

Cette fois, les charlatans et les mystificateurs de l'assistance se regardèrent, interdits ; eux qui se considéraient comme trompant les autres, ne savaient plus quelle contenance tenir. Quelques-uns même étaient assez effrayés. Au fond, ne croyant pas à leur peresprit, ils se demandaient de quelle nature était ce phénomène nouveau pour eux, tandis que les gogos, par contre, se montraient enchantés, ravis, voyant dans cette manifestation subite un peresprit de premier ordre.

Enfin, la table reprit sa position normale ; on reforma la chaîne ; mais on ne put obtenir du meuble aucun mouvement de rotation. La séance finit ainsi, chacun se retirant passablement intrigué.

En rentrant chez lui, Wladimir, resté seul, s'abîmant dans ses pensées, s'attarda quelques instants en son salon.

Là, nouveau phénomène. Tandis que ses yeux erraient mélancoliques, regardant tout ce qui l'entourait, mais comme quelqu'un qui ne les fixe sur rien, brusquement, son attention fut attirée par une petite table de fantaisie, une table-gigogne, qui semblait se mouvoir d'elle-même. Il observe avec soin ; il se tâte ; rêve-t-il ? Non, il est bien éveillé. La table-gigogne frappait d'un de ses pieds le parquet.

Pour le coup, Wladimir est ahuri. Jamais il n'avait vu une table manœuvrer de la sorte, sans le concours d'un médium.

Il s'enhardit, il s'approche. Evidemment, pense-t-il, il y a un esprit de défunt dans la table-gigogne, et cet esprit veut lui parler.

Alors, il l'interroge à la façon des pseudo-spirites. Il convient avec la table qu'elle lui répondra par des coups frappés, plus ou moins nombreux, dans l'ordre des lettres de l'alphabet.

Une conversation s'engage entre Wladimir et la petite table, le premier interrogeant et notant précieusement les réponses. Ce qui était étrange en ceci, c'est que le questionneur n'avait nul besoin de poser ses mains, doigts étendus, sur la table-gigogne ; ah ! certes, le fameux fluide n'était ici nullement nécessaire.

Et voici ce que la table-gigogne dit à Wladimir :

« — Je suis l'âme-sœur que tu cherches ; mais je ne veux point m'incorporer dans une femme dont tu ferais ton épouse... Je t'aime depuis bien longtemps... Ton premier mariage m'a irritée... Moi, femme-esprit, âme refusant toute alliance avec la matière, je te veux pour moi seule, et je te persécuterai si ta pensée va désormais à une humaine, vivante ou morte...

C'est moi qui ai tué ta première épouse, par jalousie, et ta seconde épouse, pour te rendre service... Veux-tu de moi pour épouse immatérielle ? Veux-tu t'unir spirituellement à moi ? »

Wladimir, de plus en plus surpris, au fur et à mesure que la table s'exprimait, demanda à réfléchir. Il ne s'attendait pas à ce qui lui arrivait. En somme, il était flatté d'être aimé d'un esprit-femme ; mais il n'avait jamais envisagé la perspective d'un mariage de ce genre.

Les jours suivants, il eut de nouvelles conversations avec sa table-gigogne.

L'esprit-femme lui apprit qu'il, ou, si vous aimez mieux, qu'*elle* avait décidément établi sa résidence dans ce meuble, et que c'était sous cette forme qu'elle ferait ménage avec lui, s'il consentait à lui accorder sa main.

Wladimir demeura quelque temps perplexe.

S'il eût été un bon catholique, il serait allé consulter un prêtre, et le ministre de Dieu aurait eu bientôt mis ordre à cette fantasmagorie diabolique. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que le prétendu esprit-femme logé dans la table-gigogne était ni plus ni moins un démon, et nullement une âme-sœur, encore moins un perespiit. Une aspersion d'eau bénite, un exorcisme, voilà ce qui aurait promptement clos l'incident et rendu le calme au cerveau de Wladimir, hanté par une des plus absurdes superstitions.

Mais ce fut à ses amis médiums que Wladimir s'en vint faire part des déclarations si surprenantes de sa table-gigogne. Ceux-ci, n'ayant pas compris grand'chose à la première manifestation qui s'était produite en séance à l'égard de leur collègue, voulurent vérifier par eux-mêmes le fait. Seulement, en leur présence, la table demeura immobile et muette ; d'où ils conclurent entre eux que Wladimir était halluciné. Il ne l'était pas du tout. La vérité est que le diable, capricieux, comme on sait, ne daignait pas se déranger pour eux.

Entre eux, ils se dirent encore que, puisque leur collègue croyait fermement à la présence d'une âme-sœur dans sa table, il ne fallait pas l'en dissuader, et que c'était une occasion superbe de lui faire payer un festin pantagruélique.

Ils l'engagèrent donc à épouser sa table-gigogne, puisqu'elle le désirait tant.

Je n'invente rien ; cette histoire est absolument véridique, quoique interprétée de diverses façons. Le mariage de Wladimir avec une femme-esprit résidant dans une table-gigogne est un fait qui appartient aux annales du spiritisme parisien ; je ne sais s'il a été ou non mentionné dans quelque revue spirite, mais je le tiens d'une personne grave, très sérieuse, connaissant plusieurs des membres du groupe de Wladimir.

La noce a eu lieu dans toutes les regles, à Paris, quelque temps avant

l'affaire des photographies Buguet, et l'on va voir dans un instant comment ce mariage tout à fait hors de l'ordinaire se rattache à la photographie spirite.

Les invités, tous dans le secret de l'étrange aventure, se réunirent au domicile de Wladimir, où il fut procédé à la cérémonie conjugale, avant le balthazar de rigueur.

Si je suis bien informé, c'est Leymarie qui présidait et qui remplaça à la fois l'officier de l'état civil et le ministre du culte, pour cette union bizarre. La table-gigogne avait été revêtue d'un voile de mariée et d'une couronne de fleurs d'oranger.

On imita les formalités que tout le monde connaît. Le président de la réunion intime posa les questions d'usage. On assure que la table répondit « oui » à la mode spirite. Les uns pensèrent qu'il y avait un truc ; les autres, qu'on avait vraiment affaire à un esprit-femme. Personne n'eut l'idée d'une manifestation diabolique. Le démon joua si bien son rôle que, Leymarie ayant demandé à la table-gigogne d'où venait l'esprit qui s'était établi en elle, les coups qu'elle frappa du pied donnèrent cette réponse :

« — J'habitais auparavant la planète Jupiter. »

Ce qui correspondait exactement à l'une des croyances des pseudo-spirites, lesquels, on ne l'ignore pas, s'imaginent que les âmes, après la mort, vont résider dans des planètes.

Ainsi, le démon agissait d'une façon indiscutable parmi les mystificateurs et les mystifiés, et, tout en se manifestant, il les trompait, il les entretenait habilement dans leur erreur. Allez donc dire après cela, aux naïfs invités de Wladimir, qu'il n'y a pas de peresprit !

Les manifestations, cependant, s'arrêtèrent là. Le repas ne fut marqué par aucun fait anormal. La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait depuis l'instant où Leymarie avait prononcé le sacramentel : « Je vous unis. » On but, à de fréquentes reprises, à la santé et au bonheur du couple, et chacun emporta de cette journée un souvenir ineffaçable.

Les premiers mois de l'hymen se passèrent, pour Wladimir, dans une satisfaction des plus suaves. Durant des heures entières, il conversait avec sa table-gigogne, qui, pour lui seul, se livrait à des jeux tenant du prodige. Elle ouvrait brusquement et allongeait ses tablettes, puis les rentrait de même, manifestant ainsi comme une gaîté folle. Elle venait au-devant de lui, quand il rentrait du restaurant; car il prenait son repas dehors, Satan ne poussant pas la complaisance jusqu'à lui faire la surprise de déjeuners et de dîners qu'on n'aurait pu certes pas qualifier de tombés du ciel. Elle exécutait devant lui des danses, pirouettant sur un pied, se balançant avec mollesse

comme une almée, et ces exercices chorégraphiques le plongeaient dans le ravissement.

Quand Wladimir faisait à ses amis du groupe spirite des confidences sur les allégresses de son intérieur, ceux-ci le félicitaient et même accueillaient ses révélations avec des transports d'enthousiasme ; mais, à peine avait-il le dos tourné, qu'ils murmuraient tout bas entre eux :

— Wladimir est devenu fou !

Grande était leur erreur. Les phénomènes auxquels cet homme assistait pouvaient être incohérents, grotesques, extravagants; mais ils étaient réels. Toutes les personnes qui ont vu des maisons hantées peuvent dire que le surnaturel diabolique atteint souvent les derniers degrés du ridicule.

Mais c'est ici que l'on constate comment la supercherie grossière vient parfois se mêler au pur diabolisme.

Quelque chose manquait au bonheur aveugle de Wladimir. En somme, il n'avait pas la moindre idée de la forme réelle de sa femme-esprit. Il ne connaissait que sa table-gigogne, laquelle était tout simplement une enveloppe matérielle, dénuée de toute poésie.

A ce sujet, il s'ouvrit à Leymarie, qui en conféra secrètement avec Buguet, photographe et médium pseudo-spirite. Peu après, les deux compères se concertaient et arrêtaient un projet, bientôt mis à exécution. Il s'agissait de mystifier Wladimir dans de vastes proportions.

Buguet fabriqua un mannequin enveloppé de gaze, et Leymarie persuada au mari de la table-gigogne d'aller se faire photographier chez Buguet. Une formule particulière d'évocation fut rédigée, grâce à laquelle la femme-esprit apparaîtrait auprès de son époux, au moment où celui-ci poserait devant l'objectif.

Wladimir, tenaillé par le désir de savoir à quoi s'en tenir sur la forme vraie de sa jovienne conjointe, se laissa volontiers convaincre. Buguet le portraictura, et, tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention ! ne bougeons plus », un complice, dissimulé derrière lui, mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze, réussit à disparaître sans bruit avant la fin de l'opération, et Wladimir eut ainsi une photographie lui donnant pour compagne une femme-fantôme, assez vague, mais dont il se déclara satisfait.

Telle fut l'origine des photographies spirites, qui conduisirent plus tard en correctionnelle les coryphées du pseudo-spiritisme parisien. Une supercherie avait été greffée sur du diabolisme réel.

Finalement, Wladimir se lassa de cet hymen par trop platonique. Sa femme-esprit, cessant un jour d'être jalouse, lui rendit sa parole, se laissa fléchir par ses supplications, promit de ne pas entraver une quatrième union,

la troisième avec une humaine, et lui annonça qu'elle retournait vivre dans la planète Jupiter. De ce jour, la table-gigogne redevint immobile.

Wladimir s'unit avec une spirite, plus ou moins femme de lettres; ils vivent tous deux, s'accordant à merveille, lui, vendant toujours des pipes, et elle, Ludovique (c'est son nom), tricotant des bas bleus.

Cette histoire, qui jette une note gaie (1) dans l'étude de l'occultisme contemporain, méritait d'être rapportée, pour les raisons que j'ai indiquées plus haut. Elle montre que, même dans le milieu des mystificateurs et des mystifiés, le diable ne dédaigne pas parfois d'intervenir. Wladimir a beau ne pas être luciférien, il est évident qu'il a passé plusieurs mois de sa vie en commerce avec un démon, et il a certainement beaucoup plus de chances de finir en enfer qu'au ciel.

On n'en finirait plus, si l'on voulait raconter des anecdotes sur ce monde étonnamment naïf des mystifiés pseudo-spirites. Ils sont innombrables, dans les divers pays; Paris, comme toutes les grandes villes, en pullule.

Tous n'appartiennent pas à des groupes organisés; on en est arrivé à faire du spiritisme en famille.

Je prendrai pour exemple une famille de très braves gens, les Jacquet. Le chef de la famille, excellent homme, se croit magnétiseur; cette idée lui est venue, parce qu'un jour le chat, qu'il avait un moment fixé, s'était mis à fermer les yeux; de là, il conclut que ses prunelles étaient deux sources abondantes de fluide.

Mme Jacquet, née Tenaille, d'un caractère assez espiègle, se rallia à l'opinion de son mari, et bientôt tout le monde devint spirite dans cet intérieur. La belle-mère, Mme Tenaille, ne fut pas la dernière à adopter la théorie de Fox. Amis, amies, parents et connaissances furent sollicités, gagnés, convaincus, ou firent semblant de l'être. La maison devint le foyer d'une société de spirites amateurs.

Les réceptions, consacrées à ces séances intimes, ont lieu le mercredi. L'esprit familier, qui prend ses ébats dans ce milieu, a déclaré se nommer Naudin. C'est au moyen d'une table ovale qu'on opère.

(1) Les tables tournantes ne se comportent pas toujours gaiement ou inoffensivement, lorsque le diable s'en mêle. On m'a cité le fait d'une de ces tables qui, à Lyon, il y a peu d'années, dans une société de pseudo-spirites amateurs, romp brusquement la chaîne des personnes qui l'entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l'un des soi-disant médiums, et, le serrant fortement entre elle et le mur, lui fit souffrir une vraie torture jusqu'à ce qu'on vint le délivrer. La table ne lâcha prise que lorsqu'une des personnes présentes eut la bonne inspiration de faire un signe de croix, ayant compris alors que le perespript évoqué n'était autre qu'un démon. Cette personne, à la suite de cette aventure, se jura de ne plus se livrer aux passetemps du pseudo-spiritisme, et elle a tenu parole. Quant au médium à demi-écrasé, loin de renoncer à ces coupables pratiques, il n'en a été que plus ardent et croit plus que jamais à la puissance du perespript. Je tiens ce fait d'un saint religieux qui en a eu confidence et qui, bien entendu, a gardé et garde le secret sur les personnes en cause. Les tables tournantes peuvent donc être considerées, en certains cas, comme des preuves de la possession des objets par le diable.



Des observateurs malins ont fait la remarque que l'esprit Naudin donne toujours raison à Mme Jacquet contre son mari, lorsqu'ils ne sont pas d'accord sur une question quelconque. Ainsi, quand monsieur et madame ont décidé une partie de plaisir pour le dimanche suivant, et que madame voudrait, par exemple, que l'on allât à Montmorency, tandis que monsieur opine pour aller à Fontenay-aux-Roses, on consulte la table ovale, et l'esprit Naudin répond, à coups de pied sur le parquet, que la partie devra se faire à Montmorency. Si Jacquet et sa femme ont un placement à faire et qu'il y ait discussion sur la valeur à acheter, la table ovale est mise en demeure d'indiquer l'obligation la plus avantageuse, et l'esprit Naudin confirme invariablement le choix, la préférence de Mme Jacquet. Il en résulte que l'esprit de la table ovale porte la culotte dans le ménage.

Ce spiritisme-là, entre amateurs, fait tache d'huile; il s'étend de famille en famille.

Un jour, les époux Jacquet avaient été invités à un thé spirite chez des amis. Ils arrivèrent en retard. On avait déjà commencé à évoquer; c'est à Cagliostro qu'on avait fait appel. Seulement, à peine dans la table, l'esprit Cagliostro déclara qu'il s'y trouvait mal à l'aise et qu'il finirait la soirée assis dans un grand fauteuil; il désigna le fauteuil à sa convenance parmi ceux du salon. Tout le monde fit cercle autour du fauteuil choisi, et, la table ayant cessé de parler (le mystificateur de la société ayant arrêté son jeu), chacun fut persuadé que Cagliostro, tout en demeurant invisible, était là. On était dans l'attente de ce que l'esprit allait faire.

Soudain, le timbre de la porte d'entrée résonne; on ouvre; ce sont les retardataires qui arrivent, M. et Mme Jacquet.

Ils s'excusent, on les complimente néanmoins, et l'excellent Jacquet, ignorant ce qui venait de se passer au début de la séance qu'il interrompait, va s'asseoir dans le grand fauteuil.

Exclamations du maître et de la maîtresse de la maison, ainsi que des invités :

— Que faites-vous, grands dieux ! crie-t-on à Jacquet ; vous vous asseyez sur Cagliostro !...

Jacquet ne fait qu'un bond hors du fauteuil, honteux, confus de son inconvenance à l'égard d'un tel esprit. Bien bas, il s'incline devant le meuble, demande pardon humblement, supplie Cagliostro de ne pas lui en vouloir et lui offre toutes les réparations qu'il pourra désirer.

Comme on le pense, cet accident jeta un froid. On eut beau interroger la table, elle ne répondit que par des lettres ne formant aucun mot; le mystificateur de la société s'amusait d'une autre manière que tout à l'heure. Quant au fauteuil, il ne donna lieu à aucun prestige. On avait espéré que Cagliostro se montrerait, assis là, en fantôme phosphorescent, et à cet effet

on éteignit les lumières; mais nul fantôme ne se montra. D'où l'assistance conclut que Cagliostro, vexé, s'en était allé.

Cette mésaventure est un point noir dans l'existence de l'excellent Jacquet. Il en traîne lugubrement le souvenir, comme un remords; il ne se pardonne pas de s'être assis sur Cagliostro et d'avoir ainsi fait manquer une séance de spiritisme.

Il était bon de parler, en quelques lignes, de cette naïveté des gens superstitieux; oubliant les enseignements de l'Eglise, ils vont se livrer aux mystificateurs, pour qui ils sont un sujet de moquerie, et aux charlatans, dont ils remplissent bénévolement la caisse.

Ils ne voient pas les dangers qu'ils courent, en cultivant le pseudo-spiritisme même le plus anodin; car ils commencent par être la proie des Mannteuffel et finissent par être celle des démons.

On ne saurait trop insister là-dessus : la supercherie, remplaçant les œuvres vraiment diaboliques, met les âmes en péril; elle est le premier degré de cette échelle descendante qui conduit à l'enfer. Les charlatans ne sont pas seulement coupables en soutirant les gros sous des naïfs; ils les habituent à des pratiques funestes. De même que des pseudo-spirites on passe aux vocates procédants et de ceux-ci aux vocates élus, de même, dans les œuvres manciques, on passe des cartes et du marc de café à l'anthropomancie et à la cabale.

Nous allons donc étudier la magie divinatoire, en la scindant en trois parties, en la graduant par trois catégories :

1° Rapide exposé des œuvres manciques de mince importance, exploitées surtout par les charlatans vulgaires;

2° Les œuvres manciques criminelles ;

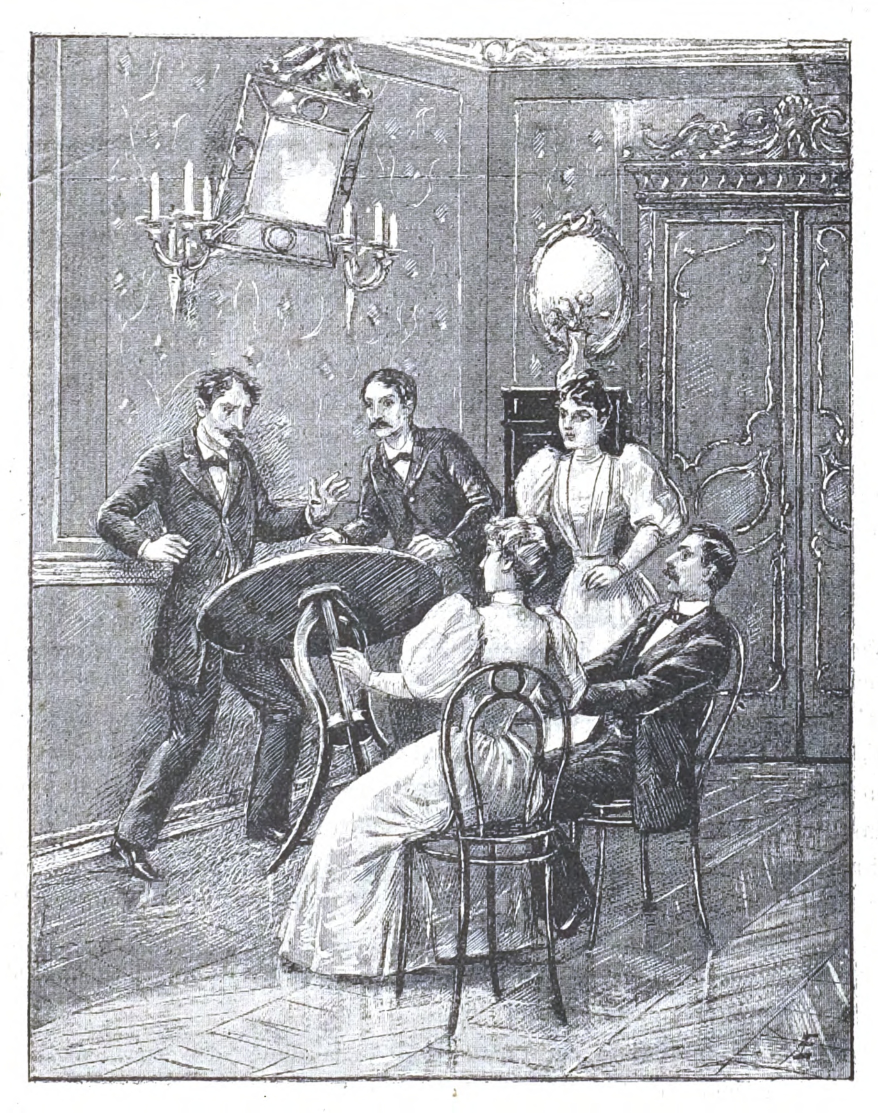
3° La mancique diabolique.

Il me faudrait plusieurs gros volumes pour passer en revue, avec quelques détails, les divisions infinies de la mancique, telle qu'elle a été pratiquée dans les temps anciens, telle qu'elle l'est encore de nos jours; car c'est bien de l'occultisme qu'on peut dire avec raison : « Rien de nouveau ! » Je dois donc me borner ici à dresser un tableau succinct, qui ne comprendra que les pratiques divinatoires les plus usitées.

Les voici, par ordre alphabétique :

Aéromancie. C'est là un mode de divination auquel se rattachent tous les prétendus signes prophétiques tirés de la pluie, du vent, de l'orage, en un mot des diverses perturbations atmosphériques.

Alectryomancie. Cette divination s'opère au moyen d'un coq. Ceux qui croient à cette superstition placent des grains de blé répartis dans les diverses



La table, rompant brusquement la chaîne des personnes qui l'entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l'un des soi-disant médiums et le serra fortement entre elle et le mur. (Page 14.)

cases d'un grand casier plat, qu'on pose sur le sol ; chaque case porte une lettre de l'alphabet. On place un coq sur le casier et l'on inscrit les lettres où le volatile a pris au hasard des grains.

On raconte que l'empereur Valens croyait à ce mode de divination et qu'il y recourut pour découvrir quel personnage de l'empire était désigné par le destin pour lui succéder. Il comptait ainsi, dit la légende, s'opposer à l'accomplissement du destin et faire périr son successeur. Le coq ayant mangé les grains qui se trouvaient sur les lettres TH. É. O. D., Valens fit mourir tous ceux dont le nom commençait par ces lettres ; malgré cela, il n'atteignit pas son successeur,

qui fut Théodose-le-Grand. Je n'ai pas besoin de dire que cette légende n'a rien d'authentique ; elle a été imaginée par les occultistes, qui se sont attachés à mettre à la mode l'alectryomancie.

ALOMANCIE. Divination par le sel ; elle est encore en usage. Bien des gens, de nos jours, regardent comme un présage de mauvais augure le renversement d'une salière. Il est vrai que d'autres tiennent cet accident pour un bon signe. Les avis sont partagés, on le voit, ce qui prouve, une fois de plus, l'absurdité de ces superstitions.

Un poète malicieux a composé, à ce sujet, un sixain plein de bon sens sous sa fine ironie :

Si vous renversez la salière,
Parfois un malheur surviendra ;
Mais, d'autres fois, il adviendra
Précisément tout le contraire ;
Enfin, il est des cas où rien
N'arrivera, ni mal ni bien.

AMNIOMANCIE. Divination introduite par les sages-femmes, pour prédire censément la fortune du nouveau-né par la considération de la membrane appelée en grec *amnios*, dont il est quelquefois revêtu. C'est ce que rappelle le proverbe vulgaire : « être né coiffé ».

ANTHROPOMANCIE. C'est la divination, suivant un sacrifice humain, principalement par l'inspection des entrailles de la victime, mancique criminelle au plus haut degré, dont je parlerai amplement plus loin.

ARITHMANCIE. Divination par les nombres.

ARUSPICINE. Nous la retrouverons plus loin ; elle a trait à l'inspection des entrailles des victimes.

ASTROLOGIE. Très pratiquée de nos jours et devenue la mancique essentiellement diabolique chez les cabalistes. Elle aura un chapitre spécial, où nous verrons reparaître Adriano Lemmi.

CAPNOMANCIE. Divination par l'inspection de la fumée des sacrifices ou de celle des cassolettes à parfums.

CARTOMANCIE. Par les cartes ; cette superstition mérite quelques pages ; elle fleurit plus que jamais en ce pauvre siècle de soi-disant esprits forts.

CATOPTROMANCIE. Divination au moyen d'un miroir.

CHIROMANCIE. Par les lignes de la main. Même observation que pour la cartomancie.

CLÉROMANCIE. Divination par les sorts.

COSKINOMANCIE. Divination par le crible. Vulgairement : « tourner le sas ». Encore en usage dans ces derniers temps.

« Il y a encore trente ans, dit un professeur de superstition dans un manuscrit curieux que j'ai eu sous les yeux, je me suis servi trois fois de ce genre de divination : la première fois, à l'occasion d'un vol ; la deuxième, pour découvrir un envieux qui m'avait brisé des filets à prendre les oiseaux ; et la troisième,

pour découvrir qui avait un chien à moi, que j'aimais beaucoup. La chose m'a toujours réussi. »

Le mage en question dit peut-être la vérité ; mais alors c'est que l'opération a réussi par l'intervention invisible d'un diable, ces trois expériences s'étant appliquées à des faits présents ou passés, ce qui est dans la compétence du démon.

Mais si messire Satanas ne se met pas de la partie, l'opération, livrée au hasard, n'a plus aucune certitude de résultat.

En voici la preuve par le récit d'un contemporain :

« Je me suis trouvé un jour dans une maison, à Bourges, dans le temps qu'on pratiquait cette sorte de divination, pour savoir si une servante avait dérobé quelque vaisselle d'argent que l'on ne pouvait trouver. Pour tourner le sas (le crible), on ficha des ciseaux dans son châssis ; puis, deux personnes, le tenant suspendu en l'air, chacun sur un de ses pouces mis sous chaque anneau des ciseaux, prononçaient quelques paroles avec le nom de la servante, prétendant que, si le sas tournait, ce serait signe qu'elle était coupable. Le sas tourna, et pourtant il fut reconnu plus tard que la servante était tout à fait innocente de ce larcin. »

Cromniomancie. Divination des plus sottes, pratiquée en Allemagne. Le soi-disant devin, à qui une fille à marier se présente pour savoir le nom de celui qu'elle doit épouser, lui fait écrire sur l'écorce d'un certain nombre d'oignons les noms de ses demandeurs (autant d'oignons que de prétendants). Après quoi, la jeune fille enterre ces oignons, persuadée que celui qui germera le premier représente le mari avec lequel elle a le plus de chances d'être heureuse.

Dactylomancie. Divination par des anneaux enchantés.

Géomancie. Divination par l'inspection de certaines figures formées sur la terre.

Hydromancie. Divination par l'inspection des phénomènes de l'eau. On en distingue huit espèces.

Oomancie ou Ooscopie. Divination au moyen d'œufs. Mlle Lenormand a rendu fameuse cette divination, très en vogue de nos jours.

Onéiromancie ou Onéirocritie. Divination par l'interprétation des songes. Elle a été de tout temps fort pratiquée, et j'aurai d'autant plus à en parler tout à l'heure qu'il sera utile de montrer comment le démon peut exercer son action par ce moyen détourné.

Ornithoscopie. Divination par le vol, le chant et la manière de manger des oiseaux.

Physionomancie. Par l'inspection des traits du visage.

Pyromancie. Par le feu ou par la manière dont brûlent divers objets jetés au feu.

Rabdomancie. Par la baguette dite divinatoire.

Ce tableau, que je pourrai allonger de l'énumération de cinquante autres *mancies*, suffit pour indiquer quel vaste champ le diable a ouvert aux charlatans, qu'ils soient ou non directement ses adeptes, et qui, en tout cas,

faussent l'esprit des naïfs en les poussant à découvrir les secrets de leur avenir.

Une grande partie de ces pratiques, intimément liées au caractère des religions païennes, sont tombées en désuétude, grâce aux lumières apportées à l'humanité par le christianisme; mais il semble que, dans ces derniers temps, surtout depuis la Révolution, dont le succès a donné espoir au prince des ténèbres, elles ont repris et reprennent tous les jours force et vigueur. Les journaux en sont même arrivés à donner les noms et adresses des prétendus devins et des sybilles à tant la séance.

Parmi les procédés les plus fréquemment employés à notre époque, il me faut citer la *chiromancie*, la *cartomancie* et l'*onéirocritie*, qui méritent quelques détails.

On y peut joindre la *cléromancie* ou *rhapsodomancie*, qui compte aujourd'hui de fervents amateurs chez nos nouveaux mages. C'est ainsi qu'un rédacteur d'un de ces organes de l'occultisme moderne qui ne peuvent être compris, en général, que par les initiés, énumérait il n'y a pas longtemps quelques-unes des expériences qu'il a faites de nombreux procédés de divination artificielle, et il citait avec une complaisance toute particulière celle des sorts dits *virgiliens* au moyen-âge, parce qu'alors Virgile était l'oracle favori des devins.

« Il y a, dit-il, une foule d'autres moyens et instruments artificiels de divination : sorts des dés, des saints, des évangiles, des lettres, sorts homériques et virgiliens, et même d'autres livres ; mais il est à remarquer que tous les livres n'y conviennent pas également. D'après les expériences nombreuses que j'en ai faites, l'*Odyssée* est préférable à l'*Iliade* ; l'*Enéide* donne aussi de bons résultats. J'ai eu souvent à me louer du petit *Traité de l'Ame*, de Cassiodore ; mais la Bible est encore ce qu'il y a de meilleur. Au surplus, c'est à chacun à se guider sur sa propre expérience. Il semble que les livres spirituels sont les meilleurs ; mais c'est peut-être, du moins en partie, question de personnes (1). »

Il est à regretter que l'auteur ne nous ait pas fait part des révélations frappantes qu'il a puisées dans l'*Odyssée* ou le petit *Traité de l'Ame*, de Cassiodore. Mais ce qu'il faut surtout voir en ceci, c'est la constante préoccupation que les fils du diable ont de singer les choses saintes.

Chacun sait que rien ne vaut une bonne lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, suivie d'une méditation, pour prendre conseil quand on est embarrassé dans certaines circonstances de la vie. Nous prions Dieu de nous éclairer, et nous ouvrons un de ces bons livres de piété, où l'âme se réconforte toujours ; mais ce n'est nullement pour y chercher les mystères de

(1) L'*Initiation*, 2e année, n° du 5 février 1889, page 105.

l'avenir, c'est pour y puiser une inspiration, et souvent Dieu répond à cette prière du croyant, en lui faisant ouvrir le bon livre juste à l'endroit qui s'applique à son cas.

Les gens superstitieux, au contraire, se font un jeu de chercher, en ouvrant au hasard même un livre saint qu'ils profanent ainsi, quelle ligne sur laquelle tombera leur regard pourra leur apprendre une chose future. Telle est la cléromancie. Cependant, il est juste de dire que les mages du XIXe siècle s'y livrent surtout à titre de passe-temps ; ils réservent toutes leurs forces et tout leur enthousiasme pour des choses plus diaboliques, l'astrologie, par exemple, et la cabale.

A. — CHIROMANCIE

De tous les procédés divinatoires dus au charlatanisme inspiré consciemment ou inconsciemment par le démon, ceux qui ont eu le plus de persistance et de vogue dans les temps modernes, sont à coup sûr les procédés qui ont pour objet l'examen du corps de l'homme, afin d'en tirer d'abord des inductions, très hasardées, ceci soit dit avant tout, sur les qualités ou défauts, les passions ou les habitudes de l'âme, pour aller de là jusqu'à la divination et à la prétendue prédiction des faits à venir. De tout temps, l'homme a cherché à lire les caractères invisibles de l'âme sur le visage, sur la physionomie humaine, et de là sont nées ces sciences d'observation, plus ou moins conjecturales, qui ont passionné à certaines époques la curiosité publique sous les noms de *physiognomonie*, de *phrénologie*, de *crâniascopie*. D'après saint Jérôme, « le visage est le miroir de l'âme, et les yeux, en gardant le silence, découvrent les secrets de l'esprit. »

Mais le visage est un miroir trop mobile, et dont les images sont dépendantes jusqu'à un certain point de la volonté humaine. Quant à la phrénologie et à la crânioscopie (systèmes de Spurzheim, de Gall et autres analogues), il fut trop facilement démontré par l'expérience qu'il n'y avait au fond de ces merveilleuses théories physiologiques que pure fantaisie, conceptions puériles et absurdes. Restait la main, ce miroir que rien ne peut troubler, disent les sorciers modernes, ce miroir toujours prêt à livrer les secrets cachés dans le dédale de ses lignes ou sous les rugosités plus ou moins apparentes de ses protubérances ; la *chiromancie*, victorieuse de ses sœurs détrônées, continue à passionner les esprits faibles du vulgaire, les âmes crédules détournées de Dieu par la superstition, dupes toutes prêtes à l'exploitation du premier charlatan venu.

Du reste, la chiromancie a pour elle, à défaut de mérite, un attrait, un prestige auquel les esprits qui se disent indépendants ont peine à se soustraire : l'antiquité. L'art de prédire l'avenir par l'inspection de la main

remonte aux époques fabuleuses des plus anciennes traditions orientales. C'est une opinion, volontiers acceptée aujourd'hui, que les Egyptiens, Bohémiens, Gitanos, Zingari, Gypsies, qui ont importé cette prétendue science en Europe au XVe siècle, sont tous originaux de l'Hindoustan.

En 1442, arrivait à Paris une troupe de Bohémiens à la figure basanée, aux cheveux noirs et crépus, parlant une langue inconnue de l'Europe. Ils furent logés au village de la Chapelle-Saint-Denis, où on alla les voir en foule. « Il y avait parmi eux, dit Pasquier, des femmes qui regardaient dans les mains. » Cette apparition fit à Paris une sensation profonde.

L'Eglise, toujours vigilante au salut de ses enfants, s'en émut, devina le danger et essaya de le prévenir. L'évêque de Paris excommunia cette horde sauvage et la fit chasser de la capitale. En vrais fils du diable et bravant l'anathème et la juste proscription, les Bohémiens se multiplièrent tellement dans toute la France qu'en 1560 les Etats d'Orléans jugèrent nécessaire d'en purger le royaume. Ils se réfugièrent en Allemagne, en Hongrie, et dans les autres parties de l'Europe, et ne cessèrent depuis d'y exercer leur métier de diseurs de bonne aventure.

On évalue aujourd'hui à 2.000 le nombre des Bohémiens errant sur la surface de la France, et leur nombre total en Europe à 700.000.

Leur industrie se répandit rapidement en France, grâce aux nombreux ouvrages, édités depuis l'origine de l'imprimerie (1), sur la matière, et qui devinrent bientôt populaires. La chiromancie fit une guerre ouverte à l'astrologie, et n'eut pas de peine à la détrôner dans l'estime du vulgaire. Un seul chiromancien, qui courut la France et l'Allemagne de 1597 à 1599, prétendit démontrer à 100.000 personnes qu'il était plus assuré de ses pronostications que tous les Généthliaques de son siècle. Il y eut cependant un essai de fusion entre ces deux sciences, et l'astrologie parvint à se glisser jusque dans la chiromancie. Chacune des régions de la main fut soumise à l'influence d'une planète.

Il suffirait de rapprocher les diverses théories des chiromanciens (on compte jusqu'à 433 systèmes différents) pour montrer combien elles diffèrent entre elles sur des points importants, et par conséquent combien elles méritent peu de créance. Si je fais à ces calembredaines l'honneur de les faire figurer dans cet ouvrage, c'est parce que je tiens à laisser au public catholique un ouvrage complet, et qu'il n'est pas inutile de combattre Satan même dans ses manifestations les plus puériles.

Avec d'Arpentigny et Desbarolles, vers 1856, la chiromancie a essayé de se relever de l'abjection dans laquelle elle était tombée, en revêtant des

(1) Un des premiers ouvrages sortis des presses d'Allemagne est un *Traité de Chiromancie*, attribué à Aristote.



allures scientifiques et en se rattachant aux enseignements des cabalistes (1) ; et tel fut le succès de cet essai de rénovation satanique que Desbarolles pouvait s'écrier : « On rit encore de la phrénologie, de la chiromancie, des sciences occultes ; mais on rit moins déjà parce que le jour se fait, parce que, tôt ou tard, la vérité arrive toujours. »

La grande nouveauté du système de Desbarolles (qui n'en était pas moins un praticien avisé, cherchant, comme il le disait, dans le métier de devin une compensation légère à la rivalité de ses innombrables adeptes élevés tout d'un coup à la hauteur du maître), consistait surtout dans ce retour aux vieilles doctrines chiromanciennes que les chiromanciens vulgaires n'ont pu détruire. « La Kabbale seule, s'écriait-il d'un ton triomphant, m'indiqua le vrai chemin et la base véritable de la chiromancie, c'est-à-dire, le *Système des signatures astrales*, indiqué dans un chapitre important de mon livre, sous le titre : *L'homme en rapport avec les astres*. »

La chiromancie, ainsi entendue, devient, proprement, une branche de l'astrologie et mériterait d'être traitée comme telle, si, avec toute la bonne volonté du monde, on pouvait apercevoir le moindre lien logique et nécessaire entre ces deux pseudo-sciences ; la vérité est que cette couleur d'astrologie cabaliste donnée à la chiromancie n'est en réalité, chez Desbarolles et ses disciples, qu'un prestige menteur, un charlatanisme de plus.

Il suffit, pour s'en convaincre, de citer quelques lignes d'un portrait quelconque tracé par Desbarolles dans sa manière astrologico-chiromancienne.

Mais ces lignes seraient absolument inintelligibles, si je ne résumais pas préalablement la doctrine fondamentale de la chiromancie moderne. Voici, en quelques lignes, d'après les deux grands maîtres de l'art, d'Arpentigny et Desbarolles, les points principaux de cette doctrine, et sa genèse.

Le capitaine d'Arpentigny nous raconte lui-même qu'étant très jeune, en province, il était souvent invité aux soirées que donnait le propriétaire d'un château de son voisinage. Grand amateur de mécanique et de sciences exactes, ce dernier recevait de préférence des géomètres, des mécaniciens ; tandis que sa femme, dont les aptitudes et les goûts étaient tout différents, réservait son jour de réception à des artistes. N'étant ni artiste ni savant, M. d'Arpentigny était également invité par les deux époux.

Ce fut, à l'en croire, dans ces soirées qu'il fut frappé des contrastes qu'offraient les physionomies de personnes de caractères si différents.

Chez les invités du mari, les mathématiciens, les géomètres, les indus-

(1) Au dire des occultistes, la Cabale ou Kabbale est l'ensemble des révélations orales communiquées par Dieu (?) à Adam selon les uns, à Abraham selon les autres, et transmises depuis par une chaine non interrompue d'initiés. Cette doctrine est renfermée plus spécialement dans le *Zohar*, commentaire du Pentateuque, écrit en araméen, la Bible des cabalistes.



triels, il remarqua des mains aux doigts noueux; tandis que chez les artistes habitués du salon de la dame, il ne rencontrait que des doigts lisses. Ce fut le point de départ de ses premières observations.

Plus tard, étant officier en Andalousie, il fut accosté sur une route par une *hechicera* (sorte de bohémienne) qui lui demanda sa main afin de tirer son horoscope.

« Cette fille, dit M. Gourdon de Genouilhac (1), qui accusait le type mauresque dans toute sa pureté, était fort belle, et elle sollicitait avec instance. D'Arpentigny consentit volontiers à soumettre, en riant, sa main à son investigation et à entendre débiter gravement je ne sais quelle prédiction mirifique, en rapport avec la générosité du lieutenant qui, tout en continuant sa route, songeait à cette forme de divination par les lignes de la main, et à certains termes bizarres dont s'était servie la bohémienne, qui avaient attiré son attention. Il se dit que si la chiromancie pratiquée par les bohémiens et les bateleurs ignorants n'était qu'une innocente supercherie destinée à leur procurer de gros sous, il n'en était pas moins vrai qu'en étalant leur prétendue science, ces mêmes gens ne faisaient que répéter des mots qu'ils tenaient de leurs pères, qui les avaient appris de leurs devanciers. »

Pendant trente ans, le capitaine d'Arpentigny étudia les différentes formes de la main dans tous les milieux, et classa les mains en différents genres d'après leurs caractères généraux, les nodosités des articulations, la forme des doigts et leurs proportions.

Voici un spécimen de ses prétendus résultats :

Il y a deux sortes de nœuds : le nœud d'ordre dans les idées, et le nœud d'ordre matériel. Le premier se trouve entre la phalange onglée et la suivante; le second entre la seconde phalange et la troisième. Les phalanges ont chacune une signification particulière : la phalange qui tient à la partie charnue de la main représente la matière; la seconde, ou médiane, représente la raison, le monde intellectuel et moral; l'onglée représente l'idéalisme, l'inspiration, la spontanéité. La signification des nœuds sera modifiée selon la forme de la phalange onglée, c'est-à-dire selon que les doigts seront ou pointus, ou carrés, ou spatulés, ou mixtes ou élémentaires. Les doigts pointus ont la signification de la phalange onglée : invention, poésie, religion. Les doigts carrés ont celle de la phalange médiane : raison, ordre, régularité, convenance, etc., etc.

Ces classifications, déjà très compliquées chez d'Arpentigny, se compliquèrent encore chez Desbarolles de toutes les rêveries de l'ancienne chiromancie ressuscitée. Il adopta cette opinion des chiromanciens que l'influence du *fluide astral* non seulement a une action constante dans la main, mais

(1) *La Science de la Main*, par le capitaine d'Arpentigny. Préface de M. Gourdon de Genouilhac.





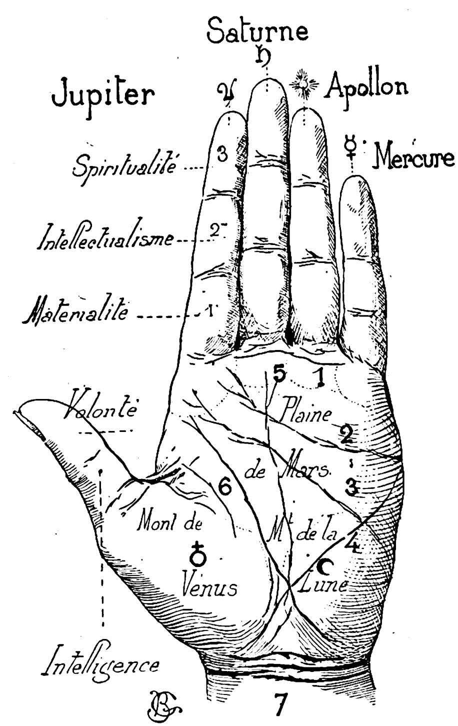
En 1442, arrivait à Paris une troupe de bohémiens, à la figure basanée. Il y avait, parmi eux, dit Pasquier, « des femmes qui regardaient dans les mains. » (Page 22.)

que, selon la nature de l'astre, cette influence grave dans la main des signes visibles appelés stigmates des astres. Tout l'art du chiromancien consistera à découvrir les concordances entre les significations déjà remarquées et les signatures astrales, doigt par doigt, ligne par ligne.

Comme on le voit, c'est de la divagation pure.

Chaque doigt et chaque saillie à la base du doigt, appelée *mont*, ont un stigmate astral particulier : le pouce et la protubérance qui forme sa racine

appartiennent à *Vénus*; l'index, à *Jupiter*; le médius, à *Saturne*; l'annulaire, à *Apollon*, c'est-à-dire au *Soleil*, et l'auriculaire à *Mercure*.



La partie volante de la main, la percussion, s'appelle la *plaine de Mars* (1). En regard de Vénus, de la passion physique, se trouve *la Lune* (4), ou l'imagination.

Ajoutez à cela la topographie des lignes de la main, parmi lesquelles on distiugue sept ligne principales :

La ligne du cœur, ligne oblique qui va du mont de Mercure à celui de Jupiter (2);

La ligne de tête (3), qui va du mont de Mars au bas du mont de Jupiter;

La ligne de vie, qui contourne le mont de Vénus (6);

La ligne du foie ou de la santé, qui, du mont de Mercure, descend entre la ligne de vie et le mont de la Lune (4);

La ligne de fatalité, qui descend de Saturne, en traversant toute la paume de la main (5);

Le bracelet, la ligne ou les lignes qui forment un bracelet à la naissance du poignet (7);

L'anneau de Vénus, ligne qui s'étend en demi-cercle au-dessous de Saturne et d'Apollon (1);

Les lignes de tête, de cœur, de fatalité et de vie forment la lettre M.

Selon la théorie des chiromanciens, on doit examiner une ligne non seulement dans sa nature propre, c'est-à-dire voir avec soin si elle est longue ou courte, régulière ou brisée, profonde ou large, colorée ou pâle, mais encore dans les signes caractéristiques qui viennent s'y ajouter, signes dont voici les principaux :

Les *rameaux*, qui se voient à l'extrémité des lignes; les *points* blancs ou rouges qui se montrent dans chaque ligne; le *rond*, signe de mauvais présage sur une ligne, mais considéré comme un heureux présage lorsqu'il est sur un mont; la *chaîne* ou la *grille*, signes d'obstacles et de luttes; l'*île*, l'un des signes les plus dangereux et les plus défavorables; les *croix*, dont la signification varie suivant leur situation; l'*étoile*, signe d'une fatalité heureuse ou malheureuse, selon l'endroit qu'elle occupe; le *carré*, qui se

rencontre souvent dans la paume, et qui indique, près de Mars, le sang-froid, et sur le mont de Vénus, la prison ou le couvent ; les *barres*, les *traits* ou petites lignes, et enfin le *croissant*, qui, s'il se trouve sur le mont de la Lune, indique une influence funeste exercée par les femmes.

Puis, vient l'observation des angles et quadrangles formés par les différentes lignes de la main, la mesure de la ligne de vie, partagée par les cabalistes en dix degrés de chacun dix années, et par d'autres en sept.

Ces indications sommaires suffiront pour donner une idée de la multiplicité infinie des présages qu'un charlatan ingénieux peut tirer de toute cette complication de signes particuliers à chacune des mains observées ; et l'ingéniosité de nos chiromanciens dépasse toute imagination ! Ecoutons, par exemple, Desbarolles nous traçant le portrait d'un certain Jacob de La Cottière. Ce Jacob de La Cottière, un de ses plus chauds adeptes, était un journaliste qui, en retour de cette faveur du maître, publiait dans tous les journaux son éloge enthousiaste.

« Est-il artiste ? écrivait Desbarolles. Oui ! Par le doigt long du Soleil et par la ligne solaire sur le mont et par le doigt de Saturne qui se penche du côté du Soleil. Est-il ambitieux ? Il est ambitieux par Jupiter, le mont de Jupiter développé. Quelle est son ambition ? Il est simple, il est affable, et son doigt du Soleil, *réputation*, *art*, a la même hauteur que le doigt de Jupiter et que le doigt de Saturne, la fatalité !... S'il était militaire, il aurait, dans la cavalerie, les doigts très spatulés ; s'il était dans l'infanterie, les doigts carrés ; mais son mont de Mars serait très développé et ses oreilles très saillantes. Il est artiste, enfant d'Apollon ; il est capricieux, parce que la Lune (le caprice) domine son imagination, parce qu'il aime l'eau et les lacs qui sont sous l'influence dominante de la Lune... etc. »

Que penser d'une science qui aboutit à un pareil galimatias ? Et Desbarolles est le coryphée, l'oracle de la secte. *Ab uno disce omnes.*

Mais le plus surprenant, c'est de voir que non seulement les charlatans, mais même des lucifériens dogmatisants donnent dans de pareilles insanités ; tant il est vrai que toute raison non basée sur la foi est simplement de la déraison.

Je ne saurais mieux faire ressortir la vanité et la nullité de cette prétendue science telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, même depuis Desbarolles, qu'en citant le témoignage d'un homme bien placé pour l'étudier à sa source même, c'est-à-dire dans les traditions les plus authentiques des Bohémiens, le président de la *Gipsy-Lore Society* de Londres, M. Ch. Godefroy Leland. Il dit dans son livre intitulé *Gipsy Sorcery* (1891) :

« Il y a chez les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure peu de science réelle de la chiromancie, telle qu'elle est professée dans la littérature ou la science de l'occulte. Il y a deux siècles, quand la chiromancie était sérieuse-

ment et profondément étudiée par des hommes savants et sages, ils comparaient des milliers de mains, et naturellement découvraient par cette comparaison certaines vérités que nous aurions découvertes nous-mêmes en faisant les mêmes expériences. D'abord, ils observèrent, comme tout le monde peut le faire, que la main d'un rustre ne ressemble pas à celle d'un gentilhomme, ni celle d'un ignorant à celle d'un artiste ou d'un savant. La ligne dite ligne de tête ou de cervelle est plus courte en moyenne chez les femmes que chez les hommes; presque dans tous les cas, certains signes indiquent infailliblement la prédominance de la sensualité, ou des dispositions à la rêverie, au sentimentalisme, à l'occulte. Or l'amour, la sagesse, la force de volonté ou l'inertie ont quelque rapport avec Vénus, Apollon, Jupiter et Saturne, et comme, alors, on croyait sérieusement à l'astrologie, il fut reçu que les signes de la chiromancie seraient distribués entre les sept planètes, et soumis à leur influence. C'était une erreur, mais en somme ce n'était qu'une classification. Les noms de Jupiter, de Saturne, d'Apollon, de Mercure, de Vénus et de Mars ne sont là, proprement, que des synonymes de qualités constituant le caractère de la personne et désignant ses aptitudes, ses passions et ses facultés. Celui qui, sans trace de superstition, voudrait analyser et comparer un grand nombre de mains avec les caractères de ceux à qui elles appartiennent, adopterait en effet le même arrangement. Quand nous nous rappelons le temps où vivaient ces vieux chiromanciens, ils nous apparaissent singulièrement affranchis de toute superstition. Beaucoup d'entre eux auraient regardé avec un mépris suprême un Desbarolles avec sa *bonne aventure* à 20 francs. L'un d'entre eux, Prætorius, dans son vaste ouvrage sur la chiromancie et la physiognomonie, parlant de l'intrusion des bohémiennes, conclut que leur prétendue science de pronostication de l'avenir n'est que de la farce...

« J'ai plus d'une fois, il est vrai, entendu des bohémiennes me dire de mon passé des choses étonnantes, inexplicables; et pour les amateurs ordinaires de prodiges, il suffit qu'une chose dépasse la claire intelligence. « Comment « expliquez-vous cela ? » vous disent-ils d'un air de triomphe. De fait, ils aimeraient mieux qu'on ne le leur expliquât pas. Ils ne veulent pas être désillusionnés.

« Par le long exercice de leur métier, les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure finissent par acquérir une étonnante facilité de lire dans l'âme de celui qui les consulte, à travers ses yeux. Tout dépend du sujet et de la facilité avec laquelle il se livre lui-même.

« Un jour, me promenant près de Bath, je rencontrai un chaudronnier, et lui demandai s'il n'y avait pas de bohémienne dans le voisinage. Il me donna l'adresse d'une femme qui habitait un cottage à peu de distance. Je la trouvai non sans peine, et je fus étonné, en entrant, de l'abominable misère et de la

sordide apparence de son réduit. C'était une femme à moitié ou au quart bohémienne, en haillons, sale et prise de vin ; un essaim d'enfants misérables grouillait au milieu de quelques objets d'ameublement dispersés dans le plus grand désordre. Je m'adressai à la femme poliment ; mais elle était trop vulgaire et trop dégradée, pour être capable d'engager une espèce de conversation honnête. Cette race de gens fait aujourd'hui partie de la pire classe des vagabonds. Saisi de dégoût, j'allais me retirer en lui laissant une légère aumône ; mais elle m'offrit de me dire ma bonne aventure, et comme je déclinais l'offre, elle me cria : « Vous verrez que je sais quelque chose. » En effet, elle me dit, à mon grand étonnement, quelque chose d'un événement qui m'était arrivé deux ans auparavant à une grande distance. Pour l'éprouver, je niai tout froidement ; alors, singulièrement étonnée, elle me dit : « Vous êtes pourtant bien certainement la personne en question. »

« Quelque merveilleuses que paraissent de pareilles révélations, elles peuvent n'être que le résultat d'une grande expérience pratique, d'une intuition longuement développée, d'une habitude invétérée de lire dans la pensée, soit naturellement, soit en suivant certaines règles artificielles. On ne peut voir dans cette dernière méthode que de la hâblerie ; cependant, ces règles suivies par n'importe qui, même par le plus faible amateur qui s'est contenté de lire Desbarolles pour amuser un salon, pourront souvent mystifier des dupes. C'est ainsi que souvent nous trouvons que les bonnes aventures imprimées que nous distribuent pour un sou les mendiantes de la rue correspondent à notre cas. »

Ce tableau des bohémiennes de l'Angleterre ne peut-il pas s'appliquer à nos bohémiennes en chambre ? Et peut-on voir autre chose que du mensonge et de la jonglerie dans cette chiromancie dégénérée, qui s'apprend pour quelques sous dans les *Mystères de la main* ou l'*Avenir dévoilé ?*

On peut en dire autant des cartomanciennes. Du reste, ces deux industries aujourd'hui n'en font généralement qu'une, et nos devineresses contemporaines sont tout aussi fortes sur la dame de pique et le valet de trèfle que sur la ligne de vie ou celle du cœur.

B. — CARTOMANCIE

Bien que la cartomancie ne puisse revendiquer une aussi haute antiquité que la chiromancie, elle a cependant aussi ses quartiers de noblesse, et se prévaut de l'antiquité très respectable du noble jeu de *Tarot*, dont on fait remonter l'origine aux époques les plus reculées.

Le *Tarot*, ou livre de Thoth ou Hermès, qui passe pour le fondateur de la religion, de la philosophie et de la science égyptiennes, et qui est en réalité un démon, est un livre hiéroglyphique composé de 78 lames ou cartes

allongées dont on fait remonter l'origine aux mages de l'Egypte ou aux cycles primitifs de l'Inde. Il se compose de 22 clefs magiques figuratives des 22 arcanes ou secrets de la Doctrine absolue, pour employer le jargon des occultistes, et de quatre quatorzaines de cartes marquées chacune à l'un des signes ou lettres du divin Tétragramme. Ces signes sont : le *Bâton* (Iod) principe mâle, devenu le Trèfle de nos jeux de cartes vulgaires ; la *Coupe* (Hé), principe féminin, la potentialité du mal (Cœur) ; l'Epée (vaf ou vau), l'union lingamique des deux principes combinés (Pique); enfin le *Sicle* ou *Denier* (Hé), fruit de cette union, fécondité de la nature dans le monde sensible (Carreau). Chaque quatorzaine est constituée par le dénaire de Pythagore et un quaternaire de figures emblématiques représentant l'application du Grand Nom à chacun des dénaires : le *Roi*, la *Reine*, le *Cavalier* et le *Valet*. Les clefs magiques des 22 arcanes correspondant aux lettres hébraïques, représentent : le Bateleur (Aleph), la Papesse (Beth), l'Impératrice (Ghimel), l'Empereur (Daleth), le Pape (Hé), l'Amoureux (Vau), le Chariot (Zain), la Justice (Heth), l'Hermite (Teth), la Roue de Fortune (Iod), la Force (Caph), le Pendu (Lamed), la Mort (Mem), la Tempérance (Noun), le Diable (Samech), la Maison-Dieu (Gnaïn), l'Etoile (Phé), la Lune (Tsadé), le Soleil (Coph), le Jugement (Resh), le Mat ou le Fou (Schin), le Monde (Thau).

Dans ces 22 allégories, prétendent les docteurs en cartomancie, se déroule l'évolution complète des trois principes premiers : l'Univers, l'Homme et Dieu; elles représentent la Nature naturante, la Nature naturée, la Force animatrice universelle, le Pouvoir, l'âme du monde, etc. Je ne sais pas si vous avez bien compris, cher lecteur ; mais je vous assure que je n'invente rien. Du reste, pour vous donner une idée du symbolisme contenu dans chacune de ces allégories et de l'ingéniosité de ceux qui les interprètent, je citerai ce que le F∴ Papus, 33e et occultiste, dit de la figure 15, appelée le *Diable*, on ne sait trop pourquoi, par exemple !

« Le *Diable* représente, dans toutes les cosmogonies, cette mystérieuse force astrale dont l'hiéroglyphe de *Samech* dévoile l'origine. Mais une considération un peu attentive du symbole permet d'y retrouver les mêmes données que dans plusieurs autres figures du Tarot. En effet, placez le *Bateleur* à côté du *Diable*, et vous ne tarderez pas à voir que les bras des deux personnages font un même geste, mais d'une manière intervertie. Le Bateleur dirige sa main droite vers l'Univers, sa main gauche vers Dieu. le Diable fait le contraire : c'est la main gauche qu'il tend vers la terre, la main droite qu'il élève en l'air. Au lieu de la baguette magique et initiatrice du Bateleur, le Diable tient la torche allumée, symbole de la Magie noire et de la Destruction... Le sceptre de Vénus-Uranie (arcane 3) est devenu la torche du Démon, les ailes de l'Ange sont devenues les ailerons hideux du Dieu du mal.

« La 15e lame du Tarot tire ses significations de son symbolisme même :

« 1. Le Destin (le hasard).
2. La Fatalité, résultat de la chute d'Adam-Ève.
« 3. Le fluide astral qui individualise.

« NAHASH, le Dragon du seuil.

« Rapports divers :

« Hiéroglyphe primitif : le Serpent.
« Astronomie : le Sagittaire.
« Mois : Novembre.
« Lettre hébraïque : Samech (simple). »

Il faut reconnaître qu'il est besoin de beaucoup d'imagination pour découvrir dans une image d'Epinal un tas de si belles choses. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir exposé dans un appareil aussi scientifique le symbolisme occulte du Tarot, le F.·. Papus n'hésite pas à exposer avec le même sérieux les applications ridicules et niaises qu'en font les modernes cartomanciens au point de vue divinatoire. Donnons-en un exemple :

Baton (Trèfle) :

Création. — Entreprise. — Agriculture.

Roi. — Le Roi de Bâton symbolise un homme brun, ami. Il représente généralement un homme marié et surtout un père de famille.

Dame. — Femme brune, amie. Représente une femme sérieuse, de très bon conseil, souvent une mère de famille.

Cavalier. — Jeune homme brun, ami, etc.

Et ainsi de chacune des 78 cartes du Tarot.

Tel est le Tarot, dit Tarot des Bohémiens, pour le distinguer des vulgaires jeux de Tarot, Tarot allemand, Tarot chinois, Tarot de Paris, Tarot d'Eteilla, qui, « entre les mains de nos tireuses de cartes n'est souvent, comme l'avoue l'occultiste Stanislas de Guaita, qu'un instrument très lucratif de chantage et même de crime. »

D'autre part, nos modernes mages professent généralement pour le *Tarot* ou *Livre de Thoth* le plus profond respect. Quelques-uns même vont jusqu'à en faire la base et le point de départ de leur système, « la partie essentielle de leur méthode divinatoire. » Ils se pâment devant cette *Bible en images*, comme ils l'appellent, « devant l'harmonieux arrangement de ces *lames*, leurs mystérieuses allégories, le génie qui a présidé à leur création, et les révélations étonnantes que leurs diverses combinaisons présentent à l'esprit. » Le docte F.·. Papus ne craint pas, dans son *Traité méthodique des sciences occultes*, de l'appeler « le plus ancien livre du monde. »

Les cartomanciens et cartomanciennes vulgaires ne vont pas chercher si loin ; ils se moquent de Thoth ou d'Hermès : l'*Art de tirer les cartes*, ou *le véritable Etteilla*, leur suffit.

La cartomancie, telle qu'elle se pratique aujourd'hui en France et surtout à Paris, la ville de la crédulité autant que des lumières, ne remonte qu'au milieu du dix-huitième siècle, à ce fameux perruquier Etteilla (anagramme d'Alliette), auteur de nombreux ouvrages sur la cartomancie, réunis dans une collection fort rare aujourd'hui, intitulée : *Collection sur les hautes sciences, ou Traité théorique et pratique de la sage magie des anciens peuples, absolument complet en douze livres*; *lesquels contiennent tout ce qu'Etteilla a écrit sur la philosophie hermétique, l'art de tirer les cartes, ses combinaisons sur les 90 numéros de la loterie, et notamment le sublime livre de Thoth.* L'auteur s'intitulait professeur d'algèbre, et, comme on peut le voir au titre ronflant de son recueil, s'entendait assez bien en réclames charlatanesques. Du reste, il se vantait de n'être pas un pur théoricien, et d'avoir fait école : « J'ose avouer, dit-il modestement en tête d'un traité spécial sur l'art de tirer les cartes, que depuis seize ans j'ai été le maître de ceux et de celles qui ont fait le plus de bruit en ce genre ; mais plusieurs me reconnaîtront. »

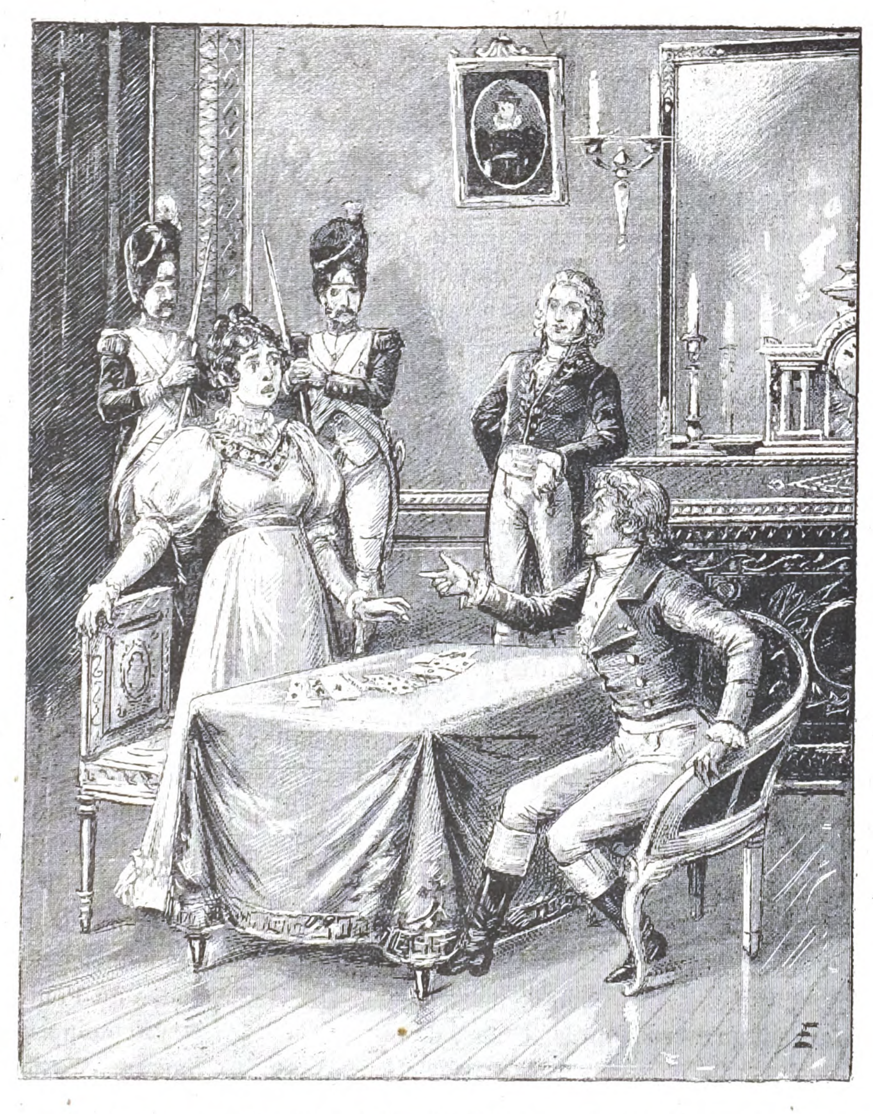
Il est probable qu'Alliette trouva plus de profit à exercer ce métier qu'à professer l'algèbre ou la grammaire ; c'est ce qu'il reconnaît lui même assez naïvement, quand il ajoute :

« Si j'avais découvert que la cartomancie n'était absolument qu'une frivolité, qu'une charlatanerie, et même qu'une souplesse de main, ayant, sans amour-propre et, pour le dire net, autant de petites finesses qu'un autre, je l'aurais délaissée pour jouer du savant ; ainsi, avec quelque leçon du fatigant et froid art grammatical, pillant, volant, relisant les anciens et les modernes, j'aurais, je le crois, promené ma mince existence physique dans les rues et dans les cercles, couvert d'un titre fastidieux, M. l'académicien de Nanterre, de Villeneuve-les-Avignonnais et peut-être des Arcades du Pont-Neuf. »

Il savait aussi fort à propos dans ses ouvrages, même les plus sérieux en apparence, glisser une adroite réclame en faveur de son métier ; ainsi, dans un *Fragment sur les hautes sciences* (Amsterdam, 1785), il disait :

« L'auteur et restaurateur de la cartomancie française et égyptienne, moyennant trois livres par leçon prise chez lui, met en peu de temps les curieux au fait des principes palpables de cet amusement qui ne le cède pas au jeu d'échecs et de dames, qui nous viennent des mêmes peuples. La cartomancie a de plus que ces jeux d'amuser en occupant solidement un solitaire, et d'insinuer plus sensiblement à tous les hommes le goût des mathémathiques, de l'histoire, et, comme l'a dit feu M. Gébelin, d'être le répertoire général de toutes les sciences humaines. »

Si l'on veut maintenant un échantillon de l'enseignement d'Alliette, qui est resté jusqu'à nos jours le type et le guide favori de nos cartomanciens,



« — Vos tarots sont embrouillés, dit Fouché à Mlle Lenormand ; car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en prison. Vous ne l'aviez pas prévu ? » (Page 37.)

ouvrons au hasard un de ses manuels ; voici un exemple d'une de ses leçons :

« Le numéro 26 de l'as de trèfle signifie rancune, sur quoi ? Sur le numéro 8 suivant, qui signifie avarice ; rancune sur l'avarice, avarice de quoi ? Du numéro 9, qui signifie bon : rancune de l'avarice du bon ; je dis que vous êtes rancuneuse contre les avaricieux de faire le bien ; voilà généralement comme tout doit se dériver. Si la première carte suffit, ou, pour mieux dire, explique une chose nette, vous n'allez pas plus loin ; au contraire, vous irez jusque dans le deuxième coup savoir la terminaison de

la première signification, je suppose, si vous ne la trouviez pas définie dans la rangée et que l'article fût conséquent pour vous. Je dis donc que la dame de pique est noble, mais en même temps je la trouve fille ou femme du monde ; je la fais tomber sur la carte suivante, qui signifie naissance ; je sais bien que cette femme est née, puisque je lui parle. Raisonnons : cette femme vraisemblablement, tombant sur naissance, va peut-être m'instruire davantage ; je vois ensuite campagne, je dis naissance à la campagne ; mais, avant d'aller plus avant, est-elle mariée ? Je ne sais point, puisque rien ne l'annonce : le sera-t-elle ? Nous le verrons ; mais nous voyons déjà que cette femme est noble, née à la campagne, qu'elle ne se conduit pas bien, etc. »

Il faut avouer que les élèves d'Etteilla n'étaient pas difficiles en fait de clarté et de beau langage. On a peine à comprendre que de pareilles inepties aient jamais pu en imposer à qui que ce soit, et quand on les a lues, on ne peut que plaindre bien sincèrement les naïfs superstitieux, infortunées victimes du démon.

« Tirer des cartes pour y lire sa destinée, quelle duperie ! dit fort bien à ce sujet le R. P. dominicain Mathias de Giraldo, dans une très curieuse *Histoire des Sorciers*. Les sorciers et les sorcières qui les font parler ont continué de captiver la confiance de leurs dupes, en leur révélant d'abord quelques circonstances de leur vie passée, chose toujours facile à faire : car, parmi ces circonstances, il en est beaucoup qui s'appliquent également bien à la vie de tout le monde. Du passé on marche vers l'avenir, et comme la vie a ses lieux communs, c'est dans ces banalités que les diseurs et les diseuses de bonne aventure puisent leurs prédictions. S'il en est une sur mille qui se vérifie, le tireur de cartes est un devin, un sorcier, un prophète. Quant aux autres, on les oublie, à moins, ce qui arrive souvent, qu'on en attende la réalisation pendant un temps déterminé.

« L'argent qu'escroquent les tireurs de cartes est d'ailleurs le moindre de leurs méfaits : ils corrompent la raison de ceux qui les consultent ; ils les détournent souvent de leurs utiles travaux, en leur montrant des éventualités irréalisables, et tiennent les esprits faibles sous l'empire d'une stupide erreur, si ceux-ci n'ont reçu que de mauvaises prédictions en échange d'une trop menue pièce de monnaie.

« On cite des exemples de personnes dont l'imagination fut tellement frappée par les prophéties des jongleurs, qu'elles devinrent vraies par suite même de la frayeur qu'elles avaient inspirée.

« Un homme mourut à quarante ans, parce qu'une célèbre devineresse avait marqué ce terme à sa vie. Quelques jours auparavant, il avait été atteint d'une indisposition qui ne présentait aucun symptôme alarmant. La fatale prédiction lui revint en mémoire dans un accès de fièvre ; le délire



étant survenu, la fièvre prit un caractère cérébral, qui l'emporta au terme prédit.

« Le docteur Bruhier cite un fait exactement pareil.

« Un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontre en société une femme que l'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main. La vieille regarde en soupirant, et dit : « Quel dommage « qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre ! » Quelque temps, il s'échauffe à la chasse ; la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre. »

Mais comment expliquer, me dira-t-on, la vogue incroyable obtenue en notre siècle par certaines individualités qui semblent ne devoir pas être confondues avec le commun des charlatans, Mlle Lenormand, par exemple, celle qu'on a surnommée la Sibylle moderne ? Le temps a fait justice de la renommée de cette femme célèbre, et ceux-là seuls peuvent encore conserver à son sujet quelque illusion, qui ne la connaissent que par les légendes et les contes répandus sur elle, ou par les mystérieux prospectus et réclames qu'elle a publiés elle-même sous forme de Mémoires.

Ce qui a fait la célébrité de Mlle Lenormand, c'est qu'elle tirait les cartes à l'impératrice Joséphine. Toute sa fortune et sa renommée viennent de là. Un de ses biographes a réduit à sa juste valeur cette réputation usurpée, une des preuves les plus frappantes de cette vérité, peu flatteuse pour notre siècle, que les charlatans qui savent exploiter les passions et les faiblesses de leurs contemporains sont toujours sûrs du succès, pour peu qu'on les laisse faire.

« On vous contera, dit ce biographe (1), qu'étant petite elle fut illuminée et douée de bonne heure de l'art divinatoire ; qu'elle prédit aux bonnes religieuses qui lui apprenaient à lire le déplacement de leur supérieure, et d'autres particularités merveilleuses ; qu'en 1793, elle tenait déjà, à vingt-deux ans, un antre de sibylle ; qu'elle reçut trois hommes qui vinrent savoir chez elle leur destinée ; qu'elle prédit à tous trois une mort violente, avec des funérailles éclatantes pour l'un, et pour les deux autres les insultes de la populace ; que ces trois hommes étaient Marat, Robespierre et Saint-Just (2) ; qu'elle osa dire à d'autres terroristes des choses aussi formidables ; que ses imprudences la firent mettre en prison et que la réaction thermidorienne la sauva. Tous ces récits, faits après coup, sont des contes sans ombre de fondement. Mlle Lenormand n'était pas connue encore sous le Directoire.

(1) *Dictionnaire des Sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne.

(2) « J'ai vu de bien près ce farouche Maximilien, dit-elle dans ses écrits, et j'ai pu le juger livré à lui-même ; c'était un homme sans caractère. Superstitieux à l'excès, il se croyait envoyé par le ciel pour coopérer à une entière régénération. Je l'ai vu, en me consultant, fermer les yeux pour toucher les cartes, frissonner même à l'aspect d'un neuf de pique... J'ai fait trembler ce monstre ; mais peu s'en est fallu que je devinsse sa victime. »



« C'était, en 1796, une grosse fille d'une éducation très négligée, d'une fortune assise sur les brouillards de la mer, qui, voulant un mari pour avoir une position quelconque, le cherchait dans les cartes, comme font à Paris, aujourd'hui encore, tant de jeunes filles incomprises.

« A force de remuer le jeu de piquet, de lire nuit et jour les livres variés qui expliquent le jeu de cartes, les horoscopes et les songes, d'étudier les rêveries publiées par Alliette sous l'anagramme d'Etteilla, concernant la cartomancie et l'art de trouver les choses cachées dans les tarots, elle était parvenue à se faire un babil qui en imposait.

« Elle était reçue dans une de ces maisons très mêlées que fréquentait la veuve Beauharnais, créole citoyenne, à qui une vieille négresse avait promis aux colonies, comme le promettent toutes les vieilles négresses, qu'elle monterait sur un trône. La citoyenne Beauharnais venait d'épouser un simple officier, le jeune Bonaparte, dont on ne prévoyait guère alors la splendeur future, car lui-même cherchait du service en Corse. Curieuse et crédule, elle se tirait les cartes elle-même. Elle n'eut pas plutôt appris que Mlle Lenormand avait dans cet art un talent de société de quelque force, qu'elle la pria de lui faire le jeu. La grosse fille, sachant le prix que Mme Bonaparte attachait, tout en riant, à son horoscope de la négresse, rencontra intrépidément le même horoscope dans le jeu de piquet, et protesta fermement que la dame de trèfle porterait la couronne. Bonaparte, qui était le roi de trèfle, rit beaucoup du pronostic. Mais il avait si bien pris que la devineresse promit depuis des royaumes à tout le monde. Si tout ces royaumes n'arrivèrent pas, Bonaparte devint premier consul ; et quand sa femme fut l'impératrice Joséphine, comme elle n'avait cessé de cultiver Mlle Lenormand, et qu'elle la consultait tous les mois, la sibylle se trouva à la mode. »

C'est alors qu'elle établit rue de Tournon un salon où elle disait la bonne aventure, sous le nom de « Sibylle du faubourg Saint-Germain. » Là se pressaient, pour recueillir ses oracles, les plus grandes dames et les plus hauts personnages. On y vit des hommes et des femmes célèbres, maçons et maçonnes : Talma, le peintre David, Mme de Staël elle-même. L'empereur, qui savait tirer parti de tout dans les intérêts de sa politique, avait fait de ce salon une succursale de sa police secrète. Tous les mois, l'impératrice Joséphine savait de sa Sibylle les visites qu'elle avait reçues et les secrets qu'elle avait découverts. Ainsi s'explique la protection intéressée que Napoléon donnait à ces jongleries. Mais, tout en l'exploitant ainsi, il ne laissait pas de la faire espionner elle-même, et toute prophétesse qu'elle était, Mlle Lenormand tombait dans le panneau. En voici un curieux exemple :

« Lorsqu'il projeta son divorce avec Joséphine, continue le même biographe, ce projet fut longtemps connu avant que Napoléon voulût l'annoncer à sa femme. Il était formellement recommandé à ceux qui approchaient l'impé-

ratrice de ne rien éventer d'une telle intention. Napoléon ne songeait pas à la Sibylle ; elle ne manqua pas de dévoiler le fait à Joséphine comme une prophétie. Le lendemain, Fouché, qui dirigeait la police, fit venir Mlle Lenormand.

« — Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je vous ai demandée ?

« — Pour une consultation, sans doute, répondit-elle. J'ai apporté le « grand jeu. »

Fouché et Talleyrand l'appelaient quelquefois ainsi, sous prétexte de son art, mais pour la faire parler d'autre chose que des cartes.

« — Vous n'avez pas regardé dans votre main, ou vos tarots sont em-« brouillés, reprit Fouché, car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en « prison. Vous ne l'aviez pas prévu ?

« — Mais pourquoi en prison ? demanda-t-elle.

« — Vous qui savez tant de choses, vous ne savez pas cela ? Cherchez dans « vos cartes. »

Au bout de peu de jours, comme on ne voulait donner qu'une leçon à la sorcière et qu'on avait besoin d'elle, on la remit en liberté. Mais, plus tard, quand vinrent pour Napoléon les jours de revers, la Sibylle, ayant caressé quelques espérances des légitimistes, fut emprisonnée de nouveau, toujours sans l'avoir prévu.

Quelques années plus tard, alors que son étoile était bien en baisse, et que, pour ramener sur elle la curiosité publique, elle allait à Bruxelles, dans l'intention de tirer l'horoscope du prince d'Orange, il lui arriva semblable mésaventure. Comme elle ne se contentait pas d'être sorcière, mais qu'elle se mêlait aussi de contrebande, les douaniers belges, ayant saisi dans ses boîtes à double fond des montres qu'elle passait en fraude, la mirent en prison. Cependant le prince d'Orange, dit-on, ne l'en reçut pas moins, et se fit dire sa bonne aventure. Ne songeant qu'à prédire au prince de glorieuses destinées, elle ne vit pas que sa ligne de fortune était brisée en un certain point ; elle n'avait pas prévu la révolution de 1830.

Une dernière anecdote sur cette femme si célèbre achèvera de faire apprécier la valeur de sa science prophétique.

Un banquier qui doutait de sa lucidité, lui amena un jour son jeune fils déguisé en femme, pour la consulter sur l'avenir de sa prétendue fille. La sibylle s'y laissa prendre, et prédit à la fausse jeune fille tous les bonheurs en amour et en époux.

Enfin, Mlle Lenormand fut arrêtée une dernière fois en Belgique, en 1821 ; elle était accusée d'avoir énoncé quelques maximes mal sonnantes dans un de ses ouvrages : *La Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, d'avoir des entretiens avec le génie Ariel, de posséder une loupe magique, etc. Traduite pour ces faits devant le tribunal de Louvain, elle y fut condamnée à

l'amende et à une année d'emprisonnement. Mais elle se défendit elle-même avec beaucoup de fermeté et de talent, et le jugement fut cassé par la cour suprême de Bruxelles.

La mort elle-même donna un démenti à sa science. Elle avait soixante-douze ans lorsqu'elle mourut le 25 juin 1843; or, elle avait annoncé qu'elle en vivrait cent-et-un. Quelque temps avant de mourir, dit-on, elle reconnut les erreurs et la vanité de son charlatanisme, et termina sa vie dans les sentiments chrétiens. Elle laissait une fortune de plus de 500.000 francs.

Mlle Lenormand devait nécessairement être classée parmi les cartomanciennes; mais elle avait plusieurs cordes à son arc, et elle s'est attachée à renouveler plus d'un des procédés que nous avons énumérés. Non seulement elle tirait les cartes, cartes ordinaires, petit, moyen et grand jeu, et faisait les tarots, jeu de cartes beaucoup plus compliqué et offrant, avec ses 78 cartes et ses nombreuses figures, une plus grande latitude aux inventions de la devineresse; elle pronostiquait encore par le *blanc d'œuf*, recette qu'elle prétendait tenir de Cagliostro, puis par le *marc de café*, devenu depuis d'un si fréquent usage chez nos sorcières de haut et de bas étage; elle pratiquait aussi l'*alectromancie* et la *captromancie*, cette dernière, en jetant une goutte d'eau sur une glace de Venise. Enfin, elle donnait des horoscopes, ou thèmes généthliaques, suivant les enseignements des vieux astrologues. Un horoscope, écrit en règle, coûtait 400 francs chez Mlle Lenormand.

Aujourd'hui, les tireuses de cartes sont en nombre considérable, qui va sans cesse en augmentant, ce qui prouve que le métier est lucratif. Triste signe de l'influence de la superstition en ce siècle qui se prétend éclairé et où tant de personnes se livrent au prince des ténèbres. Plus nous allons, plus Satan gagne du terrain. Il est temps de réagir.

La sibylle parisienne la plus réputée à cette heure est une dame Duchâtellier, dont la loquacité intarissable est tenue pour un fleuve d'oracles par la formidable quantité de gogos qui vont la consulter. J'avais chargé un de mes amis de voir cette cartomancienne, à titre de client, afin de vérifier s'il y a quelque diablerie dans son jeu. Du rapport qui m'a été fait, il résulte que Mme Duchâtellier semble convaincue de l'infaillibilité de son art. Elle est accueillante avec une sorte de bonhomie non affectée, d'une intelligence plutôt au-dessous de la moyenne qu'au-dessus, ce qui ne l'empêche pas de savoir bien conduire ses petites affaires et faire venir l'eau à son moulin; mais elle est babillarde à vous casser la tête; ce n'est pas une créature humaine, c'est un robinet. Comme on le pense, ce sont des banalités qu'elle débite ainsi à n'en plus finir, et les badauds prennent ce flux de paroles pour un langage inspiré, pour des prophéties! Toutes les cours d'Europe, m'a-t-on assuré, ont recours à ses lumières magiques! Voilà où nous en sommes. La marotte de la dame Duchâtellier est de trouver une combinaison lui per-

mettant de prédire par les cartes quels sont les chevaux qui doivent gagner aux courses.

Les Duchâtellier, les Andréa, les Lenormand, toutes se valent, qu'elles croient ou non à leurs systèmes; même celles qui sont de bonne foi trompent leurs consultants, parce qu'il ne peut pas y avoir de divination vraie. Mais, ce qui est le plus dangereux pour les clients assidus qui fréquentent les salons de ces soi-disant prophétesses, c'est que le diable, quoique invisible, y rôde, et que, sans le savoir, ils s'habituent à prendre contact avec lui.

C. — ONÉIROCRITIE

Parmi les phénomènes naturels qui ont servi de base à la pseudo-science divinatoire, les songes occupent un des premiers rangs. Les gens qui veulent à tout prix connaître l'avenir se sont demandé si cette seconde vie, que nous vivons pendant le sommeil, ne pourrait pas être la révélation des événements futurs qui nous attendent dans notre vie d'état de veille. Et de tout temps, les charlatans, experts en l'art de se faire des rentes par l'exploitation de la crédulité des superstitieux, ont répondu affirmativement à cette question. Par conséquent, on s'est mis à chercher les moyens d'interpréter dans ce sens les visions du sommeil, et de créer des règles, un système pour cette interprétation.

De là, l'*Onéirocritie*, ou l'art d'interpréter les songes, qui a joui, dès l'antiquité, d'une popularité universelle. Attribué par le juif Thilon à Abraham, et par Pline à Amphictyon, cet art remonte aux origines mêmes de l'espèce humaine.

On sait quelle importance les anciens, Grecs et Romains, attachaient aux rêves, et quelle célébrité avait acquise en Grèce l'antre béotien de Trophonius. Les interprètes des songes étaient considérés comme des êtres doués d'une vertu surnaturelle; la science d'Amphiaraüs le fit mettre au nombre des dieux.

On trouve même dans la Bible un certain nombre de récits qui laisseraient supposer que Dieu se sert des visions nocturnes pour éclairer parfois l'homme sur ses destinées futures. Une foule de songes mentionnés dans l'Ancien Testament nous montrent l'Esprit de Dieu soufflant sur l'homme pendant son sommeil et lui inspirant des prévisions de l'avenir. Le Nouveau Testament s'ouvre par un songe de ce genre : l'ange apparaissant à Joseph et lui annonçant que Marie enfanterait un fils, à qui il donnerait le nom de Jésus.

Les partisans de l'onéirocritie ont donc pris texte de ces faits isolés rapportés dans la Bible, pour en tirer argument, oubliant que, si Dieu a agi ainsi en des circonstances exceptionnelles, il ne s'ensuit pas que tout songe

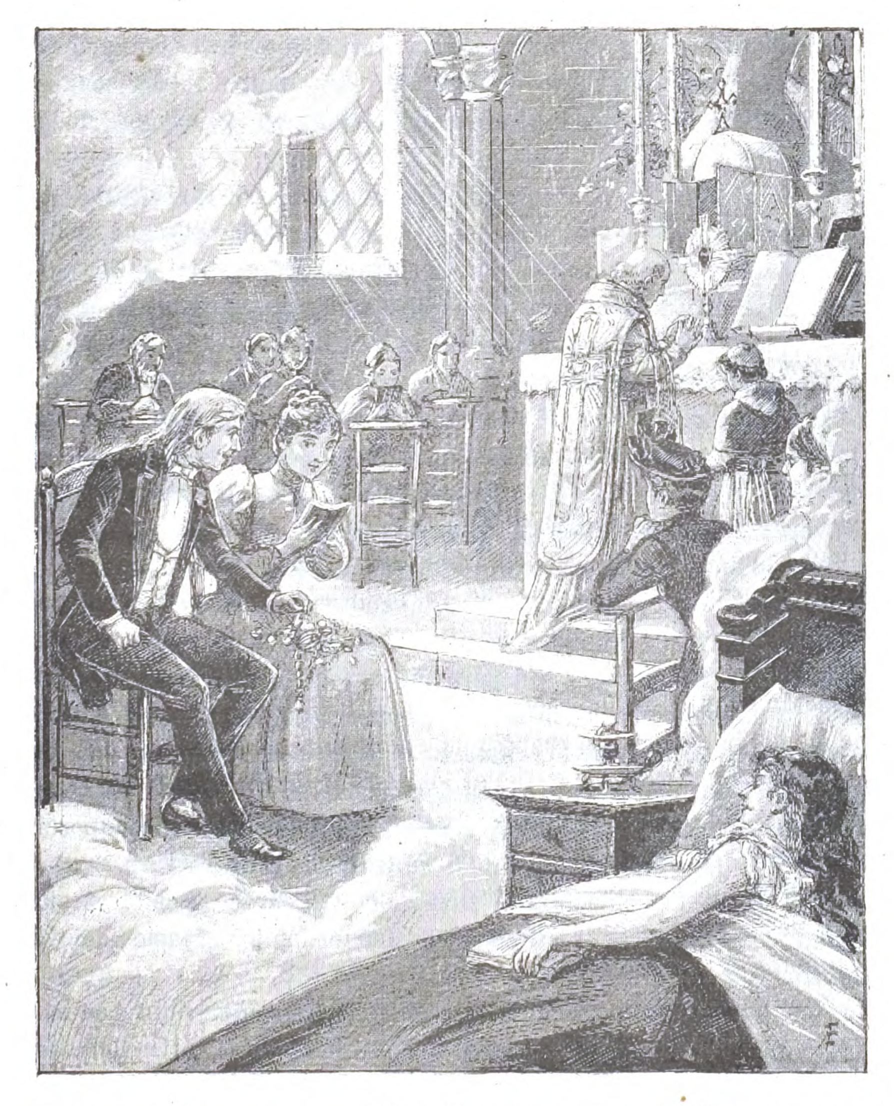
soit forcément envoyé par lui avec un sens caché de révélation. C'est pour quoi, à ce mauvais argument du charlatanisme et de la crédulité aveugle, il convient d'opposer, pour combattre cette superstition, certains passages du *Lévitique* et du *Deutéronome*, qui sont assez précis, certes, comme celui-ci : « *Non augurabimini, nec observabitis somnia* (vous n'augurerez point, ni n'observerez les songes)... Celui qui s'attache à de fausses visions, dit l'Ecclésiaste, est comme celui qui embrasse l'ombre et qui poursuit le vent... Les divinations de l'erreur, les augures trompeurs et les songes des méchants ne sont que vanité. N'appliquez point votre pensée à ces visions, à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même. »

Mais, répétons-le bien, pour éviter tout malentendu : en même temps qu'elle condamne les fausses visions et les songes des méchants, la Bible nous apprend qu'il y a des visions vraies et envoyées par le Très-Haut. Aussi, la loi de Moïse permettait-elle de s'adresser à Dieu par l'entremise des prophètes pour avoir l'interprétation des songes venant du ciel. Par ce moyen, l'onéirocritie était maintenue dans de sages limites, qui soustrayaient le peuple aux dangers que pouvait lui faire courir l'exploitation du charlatanisme. Le Deutéronome va jusqu'à édicter la peine de mort contre les faux prophètes qui débitent des songes et prédisent des choses extraordinaires et prodigieuses.

Moïse admettait donc une espèce d'onéirocritie, l'onéirocritie de révélation divine, dont l'interprétation rentrait dans les attributions sacrées des lévites et du grand-prêtre. Cependant, malgré le sage règlement de Moïse, l'Onéirocritie mensongère trouvait encore des adeptes dans Israël, et florissait du vivant d'Isaïe, qui reprochait à ses contemporains de passer les nuits dans des cavernes et d'aller coucher dans les sépulcres, pour y recevoir dans leur sommeil des révélations de l'avenir.

Il est inutile d'énumérer tous les songes merveilleux racontés par la Bible ; le songe de Jacob, ceux dont Joseph et Daniel furent les interprètes, sont dans toutes les mémoires. Le Nouveau Testament nous fournit aussi plusieurs exemples de ces songes ayant une signification prophétique, et une origine vraiment divine. Outre celui que nous avons déjà cité, ce fut encore en songe qu'un ange conseilla à Joseph de se retirer en Egypte pour échapper à la proscription d'Hérode, et que les Mages reçurent les instructions qui devaient diriger leur itinéraire. Les *Actes des Apôtres* racontent comment saint Paul n'entreprit son voyage en Macédoine que pour obéir aux sollicitations d'un macédonien. L'*Apocalypse* n'est, en quelque sorte, qu'un songe merveilleux, une vision sublime, où Dieu révèle à saint Jean les mystères du monde surnaturel et ouvre à son esprit le livre des destinées.

Il n'est donc point étonnant que l'Eglise chrétienne des premiers siècles, se fondant sur cet enseignement de la Bible, ait considéré, sous les réserves



En disant cela, le personnage mystérieux déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes. (Page 47.)

que je viens d'indiquer, l'onéirocritie compatible jusqu'à un certain degré avec la foi. Les Pères de l'Eglise ne pouvaient traiter de fables et d'illusions coupables les songes aux moyens desquels Dieu entrait en communication avec des hommes pieux et saints, ceux qui servirent à consoler dans leurs prisons les défenseurs de la foi chrétienne; ceux dont les biographes attestent l'authenticité et qui peuvent être considérés comme des miracles; ceux enfin que firent des prêtres, des évêques et surtout des saints; celui de sainte Monique, qui fut avertie par un jeune homme que son fils renoncerait au

Manichéisme; celui de saint Jérôme, qui le détourna des études purement profanes; celui de saint Ambroise, qui put ainsi découvrir les corps des deux martyrs saint Gervais et saint Protais, et enfin tant d'autres songes qui vinrent s'offrir à des personnages recommandables par leur bonne foi, leurs lumières et leur moralité.

Tertullien et saint Chrysostome admettaient nettement la révélation divine par les songes; seulement, ils veulent, avec juste raison, qu'on ne croie aux songes qu'après leur accomplissement, les prédictions tirées des songes n'ayant un caractère divin que lorsqu'elles se réalisent. Saint Grégoire de Nysse et saint Thomas jugent qu'il est parfaitement licite d'appliquer l'onéirocritie à la médecine, et permettent aux médecins de se servir de l'observation des songes d'un malade, pour lui prescrire un traitement conforme à son tempérament. Saint Augustin est un partisan déterminé de l'onéirocritie divine. Il en raconte plusieurs cas, auxquels il croit franchement comme à des avertissements directement venus du ciel.

En voici un dont il avait recueilli les détails à Milan :

Un fils venait d'hériter de son père, quand on lui demanda le paiement d'une dette considérable que celui-ci n'aurait pas eu le temps d'acquitter avant sa mort. Etonné que son père fût resté débiteur d'une aussi forte somme sans lui en avoir rien laissé soupçonner, il se trouva dans un extrême embarras, d'autant plus que le testament était à cet égard aussi muet que les autres papiers du défunt. Il ne savait donc quelle résolution prendre, quand, par bonheur, son père lui apparut en songe, tout exprès pour lui apprendre qu'il avait déjà payé cette dette, et qu'il en avait mis la quittance à un certain endroit, où le fils le lendemain la trouva en effet. Grâce à cette révélation reçue en rêve si à propos, il put couvrir de confusion le créancier déloyal et garder son argent.

Dans une lettre à Evodius, qui l'avait consulté à ce sujet, saint Augustin le renvoie à ce qu'il a dit sur les visions du sommeil dans le 12me livre de ses *Commentaires sur la Genèse*, et termine en lui racontant le fait suivant :

« Notre frère Gennadius, médecin très connu de tous et qui nous est très cher, aujourd'hui demeurant à Carthage, après avoir exercé son art avec le plus grand éclat à Rome, vous est connu pour un homme religieux, d'une bienveillance et d'un dévouement infatigables dans le soin des pauvres. Cependant, comme il nous l'a raconté dernièrement lui-même, étant encore adolescent, il doutait s'il y avait une autre vie après la mort. Mais comme Dieu ne perdait pas de vue ses intentions et ses œuvres de miséricorde, il lui apparut en songe un beau jeune homme qui lui dit : « Suis-moi. » Et en le suivant, il arriva à une certaine ville, où il entendit tout à coup à sa droite les sons de la plus douce mélodie, dont la suavité dépassait toutes les mélodies connues. Comme il cherchait à deviner ce que c'était, le jeune homme lui



dit que c'étaient les hymnes des bienheureux et des saints; ce qu'il vit alors à sa gauche, je ne m'en souviens pas bien. Il se réveilla, et ne se préoccupa pas davantage d'un simple songe. Voilà que la nuit suivante, le même jeune homme lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il le connaissait. Il lui répondit qu'il le reconnaissait parfaitement. Alors, il lui demanda où il l'avait connu. Gennadius se souvint de son rêve precédent, et lui en rappela toutes les circonstances. Le jeune homme, continuant de l'interroger, lui demanda si ce qu'il venait de lui raconter, il l'avait vu en songe ou bien éveillé. « En « songe, répondit Gennadius. — Tu as raison, dit le jeune homme, c'est bien « en songe que tu as vu et entendu tout cela; et c'est bien en songe que tu « vois encore maintenant. » Puis il ajouta : « Où est maintenant ton corps? » Gennadius répondit : « Dans mon lit. — Sais-tu, dit le jeune homme, que « les yeux de ce même corps sont à présent fermés et inactifs, que tu ne « vois rien par eux? — Je le sais, répondit Gennadius. — Quels sont donc « ces yeux, reprit l'autre, avec lesquels tu me vois? » Ne sachant que répondre à cette question, Gennadius se tut. « Eh bien! continua son inter- « locuteur, de même que les yeux de ta chair, pendant que tu dors dans ton « lit, sont sans exercice et sans emploi, et que cependant il y a d'autres yeux « avec lesquels tu me vois et jouis de cette vision, de même, quand tu seras « mort, et que les yeux de ta chair seront éteints, il y aura en toi une autre « vie dont tu vivras, d'autres sens avec lesquels tu sentiras. Ne doute donc « plus désormais que la vie persiste après la mort. » C'est ainsi que cet homme de foi me dit que ce doute disparut de son esprit; en vertu de quel enseignement, sinon de la providence et de la miséricorde de Dieu?

Les écrivains orthodoxes, à la suite des Pères de l'Eglise, n'ont jamais mis en doute l'origine céleste de certains songes. Mais il serait difficile de rapporter à cette origine toutes les visions qui assiègent l'esprit de l'homme pendant son sommeil. S'il est des visions et des songes divins, il en est aussi de diaboliques. Telle a été de tout temps la croyance générale de l'Eglise.

Un écrivain ecclésiastique du XVIIIe siècle, le R. P. Costadan, dans son *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées ou le commerce des esprits*, résume ainsi la question de l'intervention diabolique dans les songes :

« Il est constant que les songes superstitieux et diaboliques ne sont venus qu'après les divins et les naturels; mais sur ceux-ci le malin esprit en a feint d'autres à sa mode; et il ne tarda pas à le faire dans le dessein de tromper les hommes, en se faisant passer pour un dieu, et son dessein lui réussit. Il ne commença pas d'abord à faire croire aux hommes, par des visions, que la découverte de l'avenir qui dépend de la liberté, que la révélation des secrets du cœur et des pensées intérieures ne surpassaient pas son pouvoir, ils s'en seraient défiés; mais, pour en venir là, il entreprit

premièrement de leur découvrir, pendant le sommeil, et par des fantômes, de ces sortes de choses qu'il n'ignorait pas, comme sont toutes celles qui étaient présentes ou passées, ou qu'il devait opérer lui-même. Le succès de ces sortes de songes fit croire qu'il y avait quelque chose de divin en lui; et les hommes aveuglés, dans la conviction que le démon savait l'avenir et qu'ils pouvaient l'apprendre de lui, employèrent pour cela mille moyens superstitieux, mais qui ne furent inspirés que par le démon même qu'ils reconnaissaient déjà pour leur maître. »

Le R. P. Costadan ne faisait que traduire l'opinion de saint Thomas qui assure que Satan est le père de ses songes, qu'il peut, non pas nous y révéler l'avenir, mais pronostiquer sur certains faits avec quelques chances de succès, alors que l'avenir est déterminé dans ses causes, et qu'il lui est possible, à plus forte raison, de nous y dévoiler le présent et le passé. Il peut nous apprendre dans les songes les choses les plus diverses, comme par exemple ce qui se passe dans les pays les plus éloignés au moment de notre rêve, les remèdes qu'il faut employer dans telle ou telle maladie, et enfin ce qu'il compte opérer lui-même dans quelque temps. L'intervention du diable dans certaines visions nocturnes n'est l'objet d'aucun doute pour Lactance, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Isidore de Séville, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse.

La *Vie des saints* est remplie de récits de visions nocturnes dans lesquels le diable, prenant toutes les formes, essaie de les séduire et de les faire tomber dans le péché.

Un célèbre théologien scolastique du XIe siècle, Guibert de Nogent, élève de saint Anselme, est un des exemples les plus frappants de ces attaques du diable pendant le sommeil à l'aide des songes et visions. Si l'on veut savoir quelle était au XIe siècle l'opinion des hommes de foi les plus éclairés sur l'intervention surnaturelle des puissances de l'enfer, il faut lire la *Vie de Guibert de Nogent écrite par lui-même en trois livres*. En voici quelques courts extraits qui se rapportent à notre sujet :

« J'ai lieu de croire, Père céleste, dit-il, que mes pieuses dispositions irritaient excessivement le diable, lequel devait plus tard se laisser apaiser par un oubli de cette sainte ferveur. Ainsi, une nuit que j'avais été réveillé par de misérables angoisses, je restais dans mon lit où je croyais être plus en sûreté, grâce à la proximité d'une lampe qui épandait une très vive clarté. Voici que tout à coup, au milieu du plus profond silence, je crois entendre non loin de moi un grand nombre de voix venant d'en haut. Ces voix ne proféraient aucune parole, seulement elles présageaient un malheur. Au même instant, ma tête fut ébranlée comme dans un rêve; je perdis l'usage de mes sens, et je crus voir apparaître un homme mort dans un bain. Effrayé de cette image, je m'élançai hors de mon lit en poussant un

cri, et, dans mon premier mouvement, regardant tout autour de moi, je vis la lampe éteinte, et à travers les ténèbres de ces redoutables ombres, j'aperçus le démon se tenant debout auprès du mort. Une si affreuse vision m'eût réduit au désespoir, si mon maître, qui veillait très souvent pour me secourir dans mes terreurs, n'eût pris soin de calmer peu à peu le trouble et l'agitation qui m'avaient mis hors de moi. »

« Le démon, raconte-t-il plus loin, me présentait très fréquemment en songe les images des trépassés, et principalement de ceux que j'avais appris avoir péri en des lieux divers, soit par le glaive, soit par toute autre mort violente. Il effrayait mon esprit engourdi dans le sommeil par de telles apparitions, que, durant la nuit, si mon maître n'était pas auprès de moi pour me donner du courage, il ne m'était possible ni de me tenir au lit, ni de m'empêcher de crier. Je pouvais à peine être maître de ma raison. »

Une fois établi qu'il faut distinguer deux sortes de songes, les divins et les diaboliques, la question suivante se présente nécessairement : « A quel signe reconnaîtra-t-on les songes diaboliques des songes divins ? »

L'accord existe entre les théologiens, sur les points que voici :

1° Les songes dont le diable est l'auteur ont généralement un objet condamnable et funeste, quelquefois même sous l'apparence de l'honnêteté et du bien ; et dans ce cas il faut soigneusement examiner si ce bien ne renferme pas le principe de quelque chose d'indécent, de ridicule, d'inutile, ou pouvant dégénérer en mal. Les songes voluptueux ou érotiques rentrent dans cette catégorie ; plus d'une fois ces songes ont été considérés comme des agressions impures des démons incubes.

2° On peut attribuer au diable les songes offrant des représentations horribles, des objets monstrueux, impossibles ; ceux qui révèlent certains secrets dont la découverte ne peut contenter qu'une vaine curiosité ; ceux où règnent la confusion et le mensonge ; ceux enfin qui ne se vérifient pas par l'événement.

Du reste, les songes d'origine vraiment divine sont assez rares et ne sont envoyés du ciel que dans des occasions solennelles. Il faut pour les discerner une lumière spéciale, qui n'est accordée qu'à un très petit nombre d'hommes.

Pendant toute la durée du moyen-âge, l'onéirocritie fut en grand honneur, malgré les lois civiles et religieuses qui en flétrissaient et en punissaient les nombreux abus. Les Capitulaires des Rois de France contiennent des dispositions fort sévères à l'égard des interprètes de songes, qui plus d'une fois subirent de rigoureuses et justes condamnations. Nous voyons la croyance aux songes persister en France pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles.

Il ne serait pas juste de dire que le XIX[e] siècle a vu disparaître l'onéirocritie. Elle vit encore dans la multitude de ces esprits superstitieux qui croient, avec une opiniâtreté imbécile, aux révélations du sommeil et qui

souvent règlent leurs actions, leurs espérances ou leurs craintes d'après les pressentiments plus ou moins obscurs de leurs visions nocturnes. On remplirait plus d'un volume du récit de ces rêves dont les pressentiments ont paru aux naïfs plus ou moins justifiés par l'événement.

Quant aux attaques du démon par le moyen des songes, elles sont fréquentes aujourd'hui, comme de tout temps. Je ne citerai, à titre d'exemple contemporain, que l'histoire d'une jeune fille morte il y a peu d'années dans des circonstances lamentables, et que j'ai connue dans un triangle de l'Amérique du Sud.

Elle appartenait à une famille catholique, des plus honorables, laquelle occupe une situation importante dans le monde industriel de son pays ; aussi, je ne la désignerai que sous son prénom, Emilia.

Emilia avait été élevée religieusement, mais peut-être pas avec toute l'attention que ses parents auraient dû exercer. Ainsi, ils lui laissèrent de bonne heure lire des romans. Elle parlait et écrivait le français aussi bien que l'espagnol, et les gens de la contrée dont il s'agit faisaient alors leurs délices des œuvres d'Alexandre Dumas père. Emilia et une de ses amies se les procuraient chez un libraire qui avait un cabinet de lecture et louait les volumes de nos romanciers à ses clients. L'amie prenait les livres, les lisait d'abord, et les passait ensuite à Emilia qui les dévorait. Après Alexandre Dumas père, vint Frédéric Soulié, puis Eugène Sue, ce dernier lu en cachette. La jeune fille prit ainsi peu à peu des goûts frivoles, des idées déraisonnables, et négligea de plus en plus ses devoirs religieux.

Elle allait encore à l'église pour y accompagner sa mère, le dimanche ; mais elle était distraite pendant l'office, elle ne songeait plus à prier. Elle fut près d'un an sans se confesser. Le samedi soir, l'après-midi, son amie venait la chercher, et toutes deux faisaient une promenade, sous prétexte de se rendre au tribunal de la pénitence. Elle trompait ainsi sa famille, grâce à la connivence de cette pernicieuse amie. Pourtant, elle n'avait commis encore aucun sacrilège.

Pâques approchait, et elle se demandait comment elle s'y prendrait pour éviter de communier, sans que personne le sût.

Pendant la Semaine Sainte, elle continua, comme à l'ordinaire, sa lecture des mauvais livres. Elle les cachait dans sa chambre ; c'était le soir surtout qu'elle les lisait, au lit, avant de s'endormir.

La nuit du Mercredi-Saint, elle s'était plongée dans un des plus irréligieux romans d'Eugène Sue ; le sommeil la prit, et elle eut un songe, que voici :

Elle se vit à l'église, dans une chapelle où les fidèles étaient peu nombreux ; c'était le matin, à l'une des premières messes. Tandis que le prêtre officiait, à l'autel, elle ne se préoccupait aucunement, elle, du saint sacrifice. Sa pensée était à son roman.

Tout à coup, un personnage d'une beauté étrange, au rire sardonique, se trouva à côté d'elle, assis sur la chaise voisine. Emilia ne l'avait pas vu venir ; il était là, comme ayant surgi par enchantement. Et, tandis que le prêtre poursuivait la célébration de la messe, le personnage mystérieux se pencha vers elle et lui parla à voix basse.

— Je suis votre meilleur ami, mademoiselle, lui dit-il. Je sais que vous êtes inquiète à propos de vos Pâques, et j'ai trouvé le moyen de vous tirer d'embarras.

Emilia le regarda, surprise. C'était un homme jeune, d'âge assez indécis, ayant entre vingt-huit et trente-deux ans ; ses cheveux d'or, longs, flottaient sur ses épaules ; il avait une maigreur qui ne l'enlaidissait nullement.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? lui demanda la jeune fille ; car je vous vois pour la première fois.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, répondit l'inconnu. Tout ce qu'il vous importe de savoir, c'est que mon plus grand désir est de vous être utile... Vous aimez les perles, les bijoux, les diamants ; en voici.

Et, en disant cela, il déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes. Elle était heureuse, alors, et d'un sourire gracieux elle remercia cet inconnu.

— Oh ! fit celui-ci comme négligemment, je puis mettre à vos pieds tous les trésors de la terre ; je suis le roi de ce monde ; il n'est aucun monarque dont la puissance égale la mienne. . Vous me plaisez beaucoup, mademoiselle, et je vous assure encore une fois que je suis votre meilleur ami.

— Je veux bien le croire, monsieur. Vous avez vraiment une grande bonté pour moi.

Elle contemplait avec admiration les cadeaux du personnage.

— Tout cela est à vous, reprit-il, je vous le donne.

— Oh merci !

— Et je vais vous indiquer comment vous pouvez tourner la difficulté en ce qui concerne vos Pâques... Tenez, en ce moment, nous sommes là assis : les fidèles sont tout à leur dévotion, ils ne prennent pas garde à nous, le prêtre non plus... Quand tout à l'heure il donnera la communion, est-ce qu'il saura si les fidèles qui viendront s'agenouiller devant lui se sont ou non confessés au préalable ?

— C'est vrai, il n'en saura rien.

— Eh bien ! de quoi donc vous inquiétez-vous, ô ma douce et bonne amie ?... Vous avez l'obligation d'accompagner votre mère à l'église ? allez-y. Le jour de Pâques, elle communiera, et elle serait étonnée si vous ne faisiez pas de même, n'est-ce pas ? Communiez avec elle, quoi de plus simple !...

Et, comme elle hésitait, il ajouta :

— Chère Emilia, croyez-moi, c'est un bon conseil que je vous donne là.

Vous ne vous confessez plus depuis longtemps, et vous avez mille fois raison ; pourquoi aller raconter à un prêtre vos actions, lui rendre compte de vos paroles, de vos pensées ? Est-ce que ces choses-là le regardent ?... Or, votre mère croit que vous vous confessez régulièrement, et cela lui suffit... La communion n'a pas plus d'importance... Voyons, mon aimable amie, promettez-moi de communier le jour de Pâques, sans vous être confessée. Est-ce dit ?... Je comblerai tous vos désirs, pour chasser de votre cœur les moindres inquiétudes. Je ne veux pas que mon Emilia ait des tristesses ; je veux qu'elle soit gaie, sans souci, belle, la plus belle de toutes et la plus heureuse... Me promettez-vous de suivre mon conseil ?

— Oui, monsieur.

A ce moment, l'enfant de chœur sonna le *Sanctus*, et le mystérieux ami d'Emilia disparut. Puis, le rêve se termina, ou un autre songe banal, insignifiant, lui succéda, dont la jeune fille ne garda pas souvenir.

Le lendemain, Emilia, réfléchissant à ce qu'elle avait vu et entendu dans son sommeil, se dit que la nuit lui avait porté bon conseil et qu'elle communierait sans se confesser au préalable.

Ce fut ainsi qu'elle entra dans la voie du sacrilège. Elle mena dès lors une existence hypocrite, toute de dissimulation. Parfois, elle revoyait dans ses rêves son ami étrange. Elle s'habitua à lui. Enfin, elle voulut savoir son nom. Elle insista beaucoup ; mais il refusa encore de la satisfaire sur ce point.

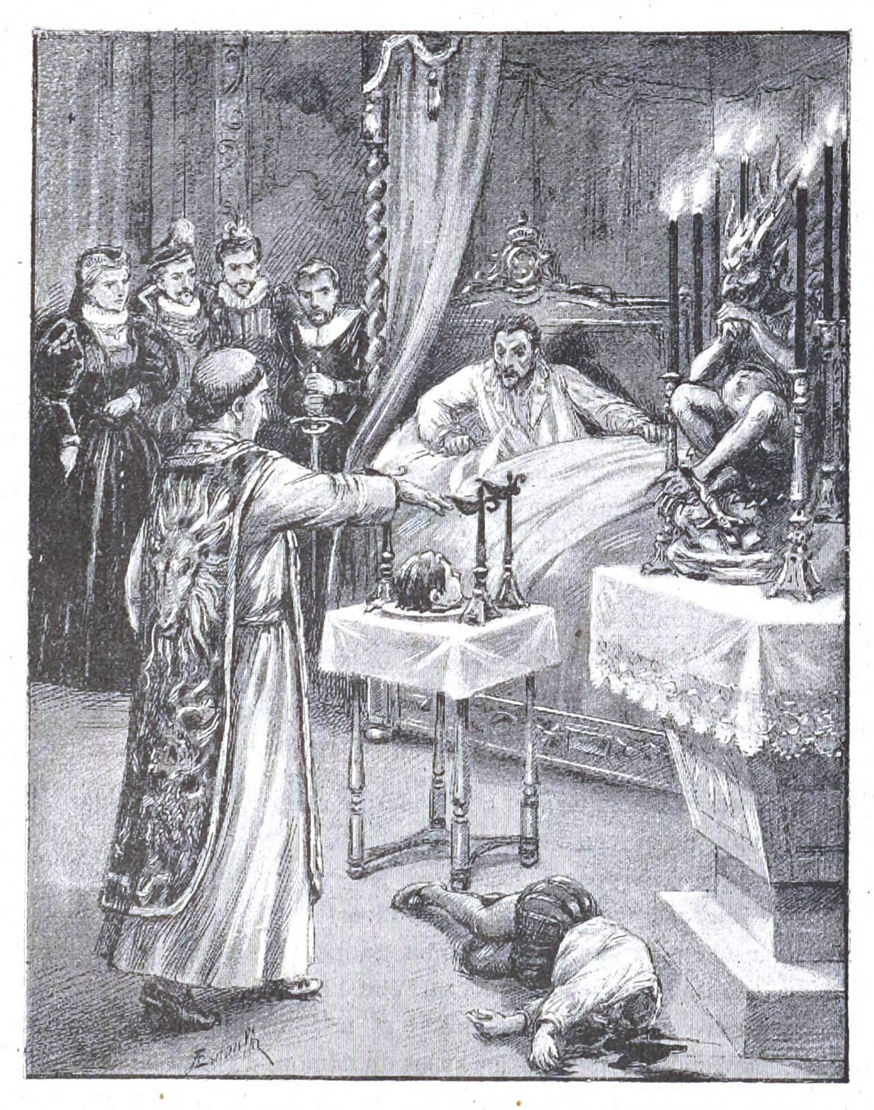
Sa camarade d'enfance, un peu plus âgée qu'elle, était sa seule confidente. Celle-ci apprit un jour à Emilia qu'elle aussi voyait en songe le même personnage énigmatique. Puis, elle lui offrit de la faire entrer dans une société dont elle avait été reçue membre. C'était une loge luciférienne.

— Figure-toi, Emilia, lui dit-elle, que, l'autre jour, à notre réunion, nous avons eu, parmi les frères visiteurs, un monsieur très distingué qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'ami secret que nous voyons dans nos songes. Il m'a pris à part, un moment, et m'a dit : « Je vous en prie, ma chère sœur, conduisez-nous Emilia. »

Emilia fut enchantée d'être présentée au triangle. Elle demanda l'initiation par l'intermédiaire de sa camarade, et fut reçue à son tour.

Deux années se passèrent. Jamais la famille ne se douta de rien ; car dans ces pays-là, les jeunes filles sortent à volonté et ont une grande liberté d'allures. On savait que, par son amie, son inséparable amie, Emilia fréquentait telles et telles personnes, toutes assez bien considérées dans la ville. Le père et la mère d'Emilia voyaient, d'autre part, quelquefois, ces personnes, mais sans soupçonner que c'était des affiliés aux arrière-loges.

Je tiens cette histoire de la bouche d'Emilia elle-même ; elle était devenue Maîtresse Templière, et, à une tenue palladique à laquelle j'assistai et où elle remplissait les fonctions de Chevalière d'Eloquence, elle raconta que c'était



Le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c'est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète du roi. (Page 64.)

par une succession de songes qu'elle avait été amenée à connaître le Dieu-Bon. Elle donna tous les détails que je viens de rapporter, se félicitant de ses lectures de Dumas père, de Soulié et surtout d'Eugène Sue. Cette malheuheuse, qui parlait avec une certaine facilité et non sans élégance, nous fit une sortie contre les prêtres d'Adonaï, qui fut fort applaudie. Elle avait tout au plus vingt-un ans. On voit qu'elle avait rapidement progressé dans la voie du mal.

Quant à sa fin, elle est bien triste; je l'ai sue par ouï-dire, il n'y a pas

longtemps, un jour que je demandai de ses nouvelles à quelqu'un du pays.

Emilia et son amie refusaient à leurs familles, invariablement, quiconque leur était présenté comme prétendant à leur main. Ni l'une ni l'autre ne voulaient se marier, disaient-elles. Un jour, sans que l'événement ait jamais pu être expliqué, on les trouva toutes deux mortes, au retour d'un court voyage du père et de la mère d'Emilia. Elles s'étaient enfermées dans la chambre de celle-ci, avaient allumé un réchaud de charbon et s'étaient asphyxiées. Elles reposaient toutes deux ensemble sur le lit, côte à côte, se tenant les mains. Aucun écrit n'était là pour indiquer ce qui les avait poussées au suicide ; elles emportèrent leur secret dans la tombe. Mais ce qui, dans cette catastrophe, mit le comble à la surprise des deux familles, c'est qu'Emilia et son amie avaient chacune au bras gauche un bracelet en or, figurant un serpent, enrichi de diamants de la plus belle eau, et nul de leurs parents n'avait jamais vu ces bijoux ; on les présenta aux différents orfèvres de la ville, ils ne sortaient de chez aucun d'eux. Je me crois le droit d'ajouter que, seuls, les frères et sœurs du triangle connaissaient l'existence de ces parures d'Emilia et de son amie, et peut-être, eux, ils en savaient, en outre, la secrète provenance. En fait de richesses, ce fut là, évidemment, tout ce que Lucifer avait donné à ses élues, et les malheureuses lui avaient livré leur âme !

Par tout ce qui précède, on voit que le diable exerce, d'une manière puissante, son action au moyen des songes, lorsque les personnes qui ont de tels rêves s'y sont préparées par de mauvaises lectures ou de mauvaises fréquentations. On comprend encore par là qu'un directeur de conscience a le devoir de s'enquérir de ces mystères du sommeil, qui peuvent avoir une très grande importance pour indiquer parfois quel est l'état d'esprit de la personne dirigée ; par là, un prêtre intelligent, perspicace et prudent en même temps que vertueux, parviendra à déjouer les ruses du démon, à l'affût d'uue âme déjà troublée ; ainsi, le ministre de Dieu agira, dans le domaine des consciences qui lui est réservé, comme le médecin agit dans l'intérêt de la santé du corps, alors que, dans certains cas, il s'enquiert des rêves de son malade.

Quant à ce qui est de l'interprétation des songes au point de vue de la découverte de l'avenir, nous savons déjà que c'est une science purement illusoire, en dehors de Dieu et de ses prophètes. Il n'y a pas lieu de se préoccuper dans ce sens, au sujet des diverses visions nocturnes, et c'est une folie que d'adopter telle ligne de conduite à raison de tel rêve.

Ces songes, c'est-à-dire ceux qui ne sont ni divins ni diaboliques, ainsi que ceux où les songeurs sont doués de facultés intellectuelles dépassant la portée de l'intelligence à l'état de veille, sont plutôt du domaine de la psychologie scientifique. Mais, cela est triste à dire, pour le vulgaire des superstitieux,

tous les songes, quels qu'ils soient, doivent avoir un sens, une signification spéciale qui donne la clef de tous les événements futurs. Or, pour avoir cette clef, ils s'abandonnent aux charlatans qui, sachant par cœur les divers dictionnaires d'onéirocritie, leur débitent mille sottises.

Si, par exemple, ils ont rêvé de la lune, l'interprétateur leur déclarera ceci d'un air inspiré :

« LUNE : *La voir briller* signifie argent gagné ; pour un mari, santé et constant amour de sa femme. *La voir obscurcie ou voilée*, signifie danger en voyage ; perte d'argent, mort ou maladie de femme, de mère, de fille ou de sœur ; périls sur mer, affection du cerveau, mal d'yeux. *Voir la lune ronde, pleine et blanche* signifie, pour le mari, naissance d'un fils ; pour la femme, naissance d'une fille qui sera jolie, etc. »

Ce qui est absolument abusif, c'est que les charlatans qui font métier de devins par les songes, mettent bien souvent leurs interprétations ridicules et arbitraires sur le compte des théologiens et même des saints. Ainsi, ces imposteurs attribuent faussement à saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, des inepties du genre que voici :

Voir en songe un coq annoncerait, à leur dire, que le reste du rêve doit bientôt se réaliser ; manger du pain chaud serait un présage de maladie prochaine ; tenir une abeille, le présage d'espérances déçues ; rêver que l'on plane au-dessus de terre signifierait un changement de lieu, un voyage en pays étranger ; tenir un livre, que l'on sera élevé en dignité ; entendre le tonnerre, que l'on recevra des nouvelles inattendues ; manger des raisins, que l'on aura bientôt de la pluie.

Marcher sur des coquilles brisées annoncerait que l'on échappera à des embûches d'un ennemi ; voir sa propre image sous les traits d'un vieillard serait un présage d'heureuse chance dans les entreprises ; se voir mordre par un chien, présage de quelque injure, d'un affront, d'un dommage, provenant de quelqu'un qui vous déteste ; dîner avec un ennemi, présage d'une prochaine réconciliation ; marcher dans une boue claire, vanité des projets ; voir un nègre, ou manger des laitues, ou encore des grenades ou des oranges, tout autant de présages de maladie prochaine ; voir des corbeaux, présage qu'on recevra de dangereux conseils ou qu'on commettra quelque honteuse action ; voir un bœuf serait un avertissement de se défier d'une imprudence.

Voir un serpent dans son lit serait un heureux présage ; qui l'eût cru ?... idem, voir une maison en feu.

Si l'on rêve qu'on se promène en tenant ses souliers à la main, on n'a plus qu'à se tenir sur ses gardes, quelque péril imprévu vous menace. Les tromperies dont on doit être victime, sont annoncées par le songe dans lequel on mange des figues !

Voir des cailles est donné comme le présage d'une mauvaise rencontre ;

se voir enterré vif, présage de chûte dans une grande détresse : se voir vêtu de différentes couleurs, présage d'insuccès dans les entreprises, contrariétés, chagrins ; battre du fer sur une enclume, présage de querelles ; tirer de l'eau trouble d'un puits, présage d'un mariage malheureux ou d'une dangereuse maladie qui suivra de près le mariage ; si l'eau est limpide, présage contraire ; voir un vase plein d'eau se briser sans que l'eau se répande, présage d'un veuvage prochain ; voir des pendus, présage de grande adversité ; voir de la neige en été, menace de ruine, si l'on est commerçant ; voir un mûrier déraciné, présage de la mort d'un enfant ; voir un mort qui vous poursuit et vous arrache vos vêtements, présage d'un péril extrêmement grave où l'on courra grands risques de trépasser. Mais, par contre, songer que l'on a la tête tranchée et séparée du corps serait un pronostic des plus avantageux : aux malades, la décapitation en rêve annoncerait la guérison ; aux affligés, la consolation ; aux pauvres, la fin de leur misère ; aux prisonniers, la délivrance; aux heureux de ce monde, un accroissement de dignités ou une augmentation de fortune.

Quant au diable, disent les interprétateurs, c'est bon signe d'en rêver. Et ceci prouve bien qu'au fond de l'onéirocritie il y a une inspiration infernale, même chez les charlatans. En effet, selon les principes de cette fausse science, diable signifie joie, contentement ; causer familièrement avec le diable annonce la richesse ; être possédé du diable en rêve est censément la prédiction de nombreux bienfaits qu'on recevra d'un grand personnage, d'un prince, c'est le pronostic d'une vie longue et heureuse ; enfin, rêver que l'on est emporté par le diable est le présage des plus grands bonheurs.

Ces dernières interprétations suffisent à faire juger l'onéirocritie.

Telles sont les inepties qui remplissent *le Grand Interprète des Songes, guide infaillible pour l'explication des songes*, par le dernier descendant de Cagliostro, ou le *Traité des songes et des visions d'après les Egyptiens et les Perses*, ou les livres du même genre.

A ces dictionnaires, se trouve ordinairement joint le Tableau des numéros gagnant à la loterie, correspondant aux sujets des rêves, par exemple :

48, abattis de volaille ; — 63, amant fidèle ; — 70, anglaise ; — 9, culotte ; — 28, hanneton ; — 59, jésuites ; — 46, juifs ; etc., etc.

A côté des charlatans vulgaires, exploitant si audacieusement la bêtise humaine, l'onéirocritie compte dans notre siècle des partisans en apparence plus sérieux, qui s'adressent aux gens au-dessus de la multitude, esprits cultivés, mais âmes dévoyées.

Pour ces nouveaux mages, tous les genres de divination artificielle sont bons, dès lors qu'ils ont pour but d'obtenir ce qu'ils appellent les « inspirations d'en-haut » ; et nous savons ce que cela veut dire. Ceux-là sont lucifériens ou satanistes, plus ou moins secrètement ; en réalité, c'est au

diable qu'ils demandent ces connaissances intérieures, ces révélations sur l'avenir. Ils ne s'arrêtent pas à Cagliostro, mais ils remontent à Artémidore, à Platon, à Homère même, pour mieux déjouer la curiosité du public profane. Ils reprennent et commentent la fameuse allégorie homérique du *Temple du Sommeil* aux deux portes, l'une de corne, par où passent les songes véritables, révélations du monde invisible ; l'autre, d'ivoire, par laquelle entrent les songes vains et illusoires. Ils vont jusqu'à indiquer les moyens pour le songeur de se procurer des songes de la première espèce, qui sont de trois sortes : les *songes sentis*, ou les sensations divines ; les *songes vus*, ou les visions, et les *songes ouïs*, ou les oracles. Pour ne pas effaroucher le profane entre les mains de qui pourrait tomber un de ces livres maudits, on y imprime que les règles prescrites pour se procurer ces songes sont empruntées à Cicéron et à saint Bernard. La première et la plus essentielle, c'est d'être pur d'âme et de corps ; pour comprendre, il faut lire « pur selon Lucifer », purifié par le baptême du feu et après avoir élevé son âme vers le Dieu-Bon.

Quant à la nature des songes, il en est de clairs et d'obscurs. Les premiers n'ont pas besoin d'interprétation : « Il n'est pas rare, par exemple, écrit un rédacteur de l'*Initiation*, de rêver la mort d'une personne chère, parente ou amie, dans la nuit et à l'heure même où elle a lieu. » En ce qui concerne l'interprétation des songes obscurs, les mages dont il s'agit la laissent faire par chacun à sa guise ; « c'est, disent-ils, plutôt affaire d'intuition que de raisonnement. » Mais ils reconnaissent que « tout le monde n'est pas apte à discerner les inspirations divines des naturelles. » A les entendre, « cette science d'interprétation est le privilège de ceux qui vivent saintement. » Lisez : il faut être un des plus fanatiques parmi les initiés de l'occultisme.

Pour ce qui est de leurs recettes, elles ne sont données que verbalement : il faut, afin d'avoir ces songes révélateurs, se rendre le plus possible digne de Dieu (le dieu Lucifer). Nous n'en sommes plus aux recettes des magiciens d'autrefois « pour se procurer telle espèce de songes que l'on voudra, même les plus délicieux. »

Telle est celle-ci, donnée par Pierre Mora, dans un grimoire intitulé *Zekerboni*, vieux manuscrit qui est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal :

« Prenez une demi-once de priape de cerf ou plutôt de nature de biche calcinée, trois onces de crâne de loup aussi calciné, une once de terre sigillée et deux dragmes de bol d'Arménie, de la noix muscade et de la racine de grande consoude, trois dragmes de tragacanthe, avec une demi-dragme de sel de nitre. Mêlez le tout et pulvérisez-le bien dans un mortier. *Manière de s'en servir* : Il faut ou s'en saupoudrer le sommet de la tête ou le distribuer en saquets d'une demi-once. »



Cela, c'est le vieux jeu, c'est le pendant de la fameuse recette du poison à confectionner avec des vipères, des aspics et un gros crapaud.

Aujourd'hui, l'on n'en est plus là chez les sectateurs de Lucif. On l'invoque avant de s'endormir. On lui dit une prière du soir ; car les fidèles de la magie diabolique ont leur prière du soir, comme le chrétien fervent qui, avant de se mettre au lit, récite son *Pater* et son *Ave Maria*.

Le vieux luciférien Ragon, maçon des hauts grades, se garde bien de publier, dans ses livres, ces oraisons dont la connaissance est réservée aux parfaits initiés, seuls autorisés à prendre copie des manuscrits secrets. Mais, dans son livre sur *la Maçonnerie occulte*, il laisse échapper un aveu qui, s'appliquant à tous les ouvrages de magie en général, peut être retenu à bon droit pour ce qui concerne les traités de divination ayant pour auteurs des occultistes de l'école de Charleston.

Parlant de Cornélius Agrippa, l'auteur sacré de la secte en France s'exprime ainsi (page 443) :

« Peu de personnes ont compris son traité de *Philosophie occulte ;* car il y avait une clef qu'il réservait pour ses amis du premier ordre (19 *épist.*, livre V).

« Il a dit, avec raison, que tout ce que les livres apprennent touchant la vertu du magisme, de l'astrologie, de l'alchimie, est faux et trompeur, *quand on l'entend à la lettre* ; qu'il y faut chercher le *sens mystique*, sens qu'aucun des maîtres n'avait encore développé. »

Et c'est là, en effet, le secret de tous ces ouvrages abominables. Ignorez que, lorsqu'un auteur-mage vous parle de Dieu, du vrai Dieu, du Dieu bien compris, c'est de Lucifer qu'il parle, et, en parcourant ces pages en apparence confuses, ces phrases énigmatiques, vous croirez avoir sous les yeux l'œuvre d'un homme égaré ne sachant pas ce qu'il veut dire, vous y perdrez votre latin et votre grec. Au contraire, ayez la clef, connaissez le secret des secrets, relisez attentivement, en pesant tous les mots, et vous comprendrez tout.

Voici ce que le F∴ Ragon dit au sujet des songes, dans une note, au cours de son chapitre sur la divination :

« Les songes étant un résultat, une affection commune de l'âme et du corps, chacun, généralement parlant, pouvait avoir des songes ; mais de même que l'intelligence (1) est l'apanage de l'humanité, et que certains hommes avec peu d'esprit sont mieux partagés du côté du corps, il y en avait aussi que leur tempérament portait à avoir souvent des songes et d'autres qui n'en avaient pas.

(1) *Intelligence* veut dire *lecture intérieure ;* où l'intelligence peut-elle lire, si ce n'est dans la mémoire, livre miraculeux, magique, qui, en quelques feuillets, renferme les empreintes de toutes nos sensations et de leurs rapports innombrables ? (Note de Ragon.)



« L'action de songer ayant *ordinairement* pour cause la maladie, le chagrin, une inquiétude profonde ou une secousse violente de l'esprit, et beaucoup d'hommes étant en repos de l'esprit et du corps, il était impossible de compter sur un songe personnel ; de là, nécessité de consulter ceux qui avaient la faculté de voir, en songe, les affections des autres.

« L'expérience ayant appris que le songe pouvait être sollicité, amené, par des frictions, des attouchements, des préparations, etc., le songe naturel ne fut plus le seul, et tous les songes utiles étaient regardés comme un présent de la divinité ; on allait, dans les temples, au pied des autels demander à songer ; puis, enfin, pour ceux qui ne pouvaient pas y parvenir, il y eut des prêtres songeurs (qui entraient en rapport magnétique avec eux). De là, trois espèces de songes : 1° songes naturels ; 2° songes demandés et obtenus dans les temples ; 3° songes reçus de prêtres songeurs, appelés, par cette raison, *oracles en songes*.

« On sait que Socrate eut un songe dans sa prison, trois jours avant sa mort ; que l'Arcadien de Mégare était couché chez un de ses amis, quand il songea à son ami couché et assassiné dans une hôtellerie ; que Quintus était chez lui, en Asie, quand il vit, en dormant, Cicéron qui tombait dans un fleuve ; et que Cicéron lui-même était à sa maison d'Atina, lorsqu'il fut informé par un songe de ce qui se passait à Rome à son sujet. Ajoutons que, naguère encore, les guerriers de l'Amérique méridionale n'auraient pas osé livrer une bataille décisive, sans avoir consulté les songes d'hommes accrédités.

« Il faut distinguer le songe du rêve ; le songe est une vision de l'âme pendant le sommeil du corps ; le rêve n'est ordinairement, dans le cerveau, qu'un rappel incohérent d'un travail fait dans l'état de veille. Un songeur était chez les anciens un homme vénéré ; un rêveur ne le fut jamais. »

C'est tout, et c'est bien peu de chose. Mais il importe de se rappeler que le F.·. Ragon professe une admiration sans borne pour l'antiquité païenne, et ses quelques lignes, que je viens de reproduire, invitent, sans en avoir l'air, l'initié à imiter les anciens pour avoir ces songes, tenus avec tant de soin en dehors des rêves, c'est-à-dire à prier la divinité (?) qui a pouvoir de les donner. Et si la divinité ne les envoie pas à l'initié solliciteur, celui-ci devra se mettre en rapport magnétique (?) avec un prêtre du magisme évocateur, en d'autres termes, avec un Mage Élu, qui aura pour lui le songe désiré et le lui expliquera.

Mais, quand nous en serons aux 9e et 11e parties (Goétie et Théurgie), je montrerai alors comment opèrent les prêtres du diable. Pour le moment, fidèle au plan que je me suis tracé et qui consiste à faire étudier méthodiquement le satanisme contemporain, je ne dois pas sortir des charlatans vulgaires, avec lesquels, du reste, j'en ai fini.

Le lecteur a bien compris qu'il y a danger à se livrer, dans un but de divination, aux pratiques même les plus inoffensives en apparence. Dès qu'on agit contrairement aux prescriptions de l'Eglise, on est attiré par le démon toujours aux aguets, et l'on va vers lui, sans s'en douter, aussi bien par la chiromancie, la cartomancie et l'onéirocritie que par les œuvres de crime et de diabolisme direct.

CHAPITRE XXVI

Les œuvres manciques criminelles.

Il y a un an, au moment où j'écris ces lignes, on pendait, à la prison de Port-Louis (île Maurice), un individu, nommé Dianh, coupable d'un crime horrible. Pour donner la date exacte, l'exécution est du 12 décembre 1892.

Ce Dianh, âgé de trente-cinq ans, né de parents africain et hindou, était un homme marié, père de cinq enfants. Dans le pays, il ne jouissait pas d'une trop mauvaise réputation ; cependant, le bruit courait, depuis quelque temps, qu'il était un adepte de l'occultisme. J'apprendrais qu'il appartenait à un des triangles de l'île Maurice, que je n'en serais nullement étonné.

Toujours est il que Dianh était en rapports fréquents avec Lucif. Il s'occupait de mancique, faisait de l'astrologie, cherchait par tous les moyens à connaître l'avenir. Le cerveau troublé par le fanatisme occultiste, il poursuivait surtout un but : il voulait arriver à acquérir une influence surhumaine sur ses semblables. Un jour, à la suite d'évocations sans succès, il s'était mis à faire je ne sais quels calculs de sorcellerie, et avait fini par se convaincre que, pour parvenir à ses fins, il lui fallait boire le sang d'une jeune fille âgée de sept ans.

Il rechercha donc une enfant de cet âge, trouva une petite créole dans les conditions désirées, l'attira dans un endroit écarté, lui trancha l'artère carotide et se mit à boire sans frémir le sang chaud qui coulait des veines de l'innocente victime.

Persuadé alors que la puissance surnaturelle lui était acquise et qu'il pourrait en user dans un délai fixé également par ses calculs, Dianh eut l'audace de raconter à un de ses amis le crime dont il s'était rendu coupable, s'en glorifiant même. Celui-ci, épouvanté, s'empressa d'avertir la police.

Le scélérat fut donc arrêté, jugé, condamné à mort et pendu, comme je viens de le dire. L'exécution a eu lieu à huis-clos, selon l'usage anglais, et



GIUSEPPE BALSAMO DIT GAGLIOSTRO

une quinzaine de personnes seulement furent admises à assister à l'affreux spectacle. Mais le procès a été publié par les journaux ; le fait est public, indéniable ; la presse locale a même rapporté que « Dianh avait expié son forfait avec la sérénité d'un philosophe méconnu par ses contemporains. »

Quelques années auparavant, un précurseur de Dianh, un nommé Picot, avait essayé également de s'attirer les bonnes grâces des puissances infernales en mangeant le cœur encore palpitant d'un jeune enfant.

Ces faits et d'autres analogues se rattachent à l'*anthropomancie*, qui est certainement la plus odieuse des œuvres manciques. Satan a poussé, de tout temps, aujourd'hui comme autrefois, ses fidèles à commettre des crimes, à

détruire des vies humaines, avec cruauté, avec la plus sauvage barbarie.

L'anthropomancie, ou divination par le sacrifice de l'homme (hommes, femmes ou enfants, d'ordinaire éventrés), procède directement de l'espèce de divination que les anciens appelaient *aruspicine*, *extispicine*, ou inspection des entrailles de la victime. Ils supposaient que les dieux avaient gravé d'avance, dans les organes intérieurs des victimes, les signes ou symboles qui devaient donner les présages demandés par les aruspices. Ces prêtres devins prédisaient : 1° par la simple inspection des victimes vivantes ; 2° par l'état de leurs entrailles ouvertes ; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. Le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, surtout l'absence du cœur ou du foie annonçaient de grands maux. On rapporte que le cœur manqua à deux bœufs le jour où fut assassiné César. Quelques sorciers modernes ont aussi cherché l'avenir dans les entrailles de certains animaux, le chat, la taupe, le lézard, la chauve-souris, le crapaud ou la poule noire. Cette superstition de l'antiquité païenne trouvait sa confirmation dans l'enseignement même de la philosophie. Platon, par exemple, déclarait que le foie est un miroir où se reflète la pensée divine et se concentre pendant la vie l'intuition divinatoire ; qu'après la mort on y retrouve l'empreinte des images contemplées par l'âme.

Mais l'antiquité ne se borna pas à l'inspection divinatoire des entrailles des animaux : Strabon raconte que les Albaniens du Caucase et les Lusitaniens pratiquaient l'*anthropomancie*, ou l'inspection des viscères humains.

Les Grecs, plus humains, n'allèrent pas jusque-là, au moins à l'époque civilisée de leur histoire. Hérodote raconte que Ménélas, retenu en Egypte par les vents contraires, sacrifia deux enfants du pays, et chercha à savoir dans leurs entrailles la volonté des dieux.

Plusieurs empereurs romains sont accusés d'avoir pratiqué l'anthropomancie ; Héliogabale fit immoler des enfants pour demander à leurs entrailles le secret de l'avenir, et Julien l'Apostat se livra à la même pratique dans ses opérations magiques et ses sacrifices nocturnes. Dans sa dernière expédition, se trouvant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma pendant quelque temps dans le temple de la Lune, avec quelques-uns de ses satellites. Lorsqu'au lendemain de sa mort, on ouvrit les portes du temple qu'il avait fait sceller, on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

Au fur et à mesure que l'Eglise prend pied, l'intensité de l'anthropomancie diminue ; bientôt, cette atroce et diabolique superstition ne se cache plus que dans les antres de la sorcellerie.

Tout le monde connaît l'histoire de ce baron du xve siècle, Gilles de Rais ou le maréchal de Retz, d'abord le chevaleresque champion de son roi et le



valeureux compagnon d'armes de la Pucelle, puis, quand l'oisiveté de la vie de château a succédé à l'animation des camps, victime de son amour du luxe et des plus brutales passions, se donnant à Satan pour assouvir, par des moyens surnaturels, ses convoitises effrénées. A cette dépravation surhumaine, il fallait de l'or à tout prix. Dieu restant sourd à ses prières, il eut recours aux sciences occultes, et s'enferma au fond de son château de Tiffauges pour y travailler, avec un alchimiste, à la découverte de la pierre philosophale. Irrité du peu de succès de ses recherches, il passa bientôt de l'alchimie à la sorcellerie, consulta les plus grands magiciens du temps, Antoine de Palerme, Jean de la Rivière, l'orfèvre Robin, et fit enfin venir d'Italie un savant florentin, François Prélati, se disant expert dans l'art de la *géomancie* et en commerce réglé avec Satan.

Celui-ci s'empara facilement de l'esprit du baron. Alors, au fond de ce château de Tiffauges, dit le chroniqueur Alain Bouchard, il se passa des choses étranges, horribles, impossibles à croire. Il y eut des conjurations fantasmagoriques, de magiques apparitions, de sanglants sacrifices. Des enfants disparurent. Une vieille femme, appelée la Meffraye, qui parcourait les campagnes et les landes, la tête couverte d'une étamine noire, les attirait par de brillantes promesses auprès du maréchal. Bientôt se répandit partout le bruit que « le seigneur de Rais usait de l'art et science de négromantie et qu'il faisait murtrier et occire grand nombre d'enfans, afin d'en avoir et recueillir le sang, dont il escript tous ses caractères des devinemens requis pour invoquer les infernaulx esperitz, tendant parvenir par leur moyen à recouvrer grans trésor et richesses. »

L'évêque de Nantes obtint, pour le mettre en accusation, une bulle dans laquelle le pape Eugène IV le déclarait « imbu du malin et oublieux de son salut. »

Le 10 septembre 1440, le maréchal fut arrêté dans son château de Tiffauges, au milieu de ses sanglantes orgies. L'ouverture du procès eut lieu dans la grande salle du Château de Nantes, le 28 septembre 1440. L'acte d'accusation contenait quarante-neuf chefs principaux. Sept témoins déposèrent que leurs enfants avaient été enlevés par les gens du maréchal, et depuis n'avaient plus reparu ; « lesquels enfants, est-il dit dans le procès (manuscrit conservé aux archives de la Loire-Inférieure) avaient été pris très inhumainement, démembrés, brûlés et livrés aux démons, aux malins esprits, après avoir servi aux plaisirs du maréchal. »

Celui-ci finit par avouer tous ses forfaits, confessa ses crimes sur les enfants, nomma ses complices, entra dans le détail des tourments qu'ils infligeaient à ces innocentes victimes, soit en leur coupant la tête, soit en les assommant à coups de bâton, soit en les éventrant pour voir les entrailles...

Les restes des cadavres, coupés par morceaux, étaient enfouis sous les murs du château ou jetés à l'eau.

Prélati, arrêté avec le maréchal, fit à son tour ses aveux, raconta sa vie, ses évocations à Tiffauges pour lesquelles il avait demandé au maréchal la main, le cœur et les yeux d'un petit enfant ; il cita les longues formules dans lesquelles il appelait le démon, celle-ci entre autres : « Baron, Sathan, Bélial, Belzébuth, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, au nom de la Vierge Marie et de tous les saints, je vous supplie d'apparaître ici en personne, afin de parler avec nous, et de faire notre volonté. » Il affirma que le diable lui était apparu un jour sous la forme d'un beau jeune homme, un autre jour, sous celle d'un serpent vert à tête de chien : mais que le maréchal, toujours muni d'un fragment de la vraie croix, voulut alors entrer dans la chambre, et l'or du diable se réduisit en poussière.

L'évêque de Nantes, au nom de l'Inquisition, prononça la sentence :

« Nous, évêque de Nantes, etc., déclarons toi, seigneur de Rais, devant le tribunal et le peuple ici rassemblé, hérétique, relaps, traître et évocateur du diable, coupable du crime contre nature avec des enfants des deux sexes, et de violations d'immunités ecclésiastiques, devant être corrigé et puni justement suivant les saints canons de l'Eglise. »

Le maréchal fut brûlé avec ses complices le 27 octobre 1440. La cour séculière lui accorda le privilège d'être étranglé avant d'être livré aux flammes.

Le cas de Gilles de Retz n'est pas, à proprement parler, celui d'un de ces hommes que nous qualifions de « lucifériens ». Il y a, chez le seigneur de Tiffauges, une aberration qui ne ressemble aucunement à celle de nos palladistes. Il n'offrait pas ses hommages à Satan, il ne le croyait pas dieu ; mais il espérait se le rendre favorable, d'une part, en commettant des crimes monstrueux, et il prétendait, d'autre part, le forcer à lui obéir par la vertu des reliques du Christ.

Abstraction faite des crimes dont se souillait Gilles de Retz, cette aberration est plus fréquente qu'on ne croit et à plusieurs degrés. Je l'ai rencontrée assez souvent, sous une forme tout à fait anodine, mais déjà coupable néanmoins, au sein même des familles chrétiennes, et principalement chez les femmes.

Hélas ! oui, il m'est arrivé parfois d'entendre une dame ou une jeune fille, sincèrement catholique, exprimer cette inconséquence, ou, mieux, cette énormité :

— J'aimerais bien voir le diable, mais sans l'appeler par un sacrilège, bien entendu. Je voudrais connaître une formule qui le fît venir, là, devant moi, pour savoir comment il est, ce qu'il me dirait ; oh ! une formule sans blasphème, une formule banale. Et certainement, si alors il m'apparaissait et m'offrait la richesse ou quelque grand avantage d'ici-bas, je repousserais ses



propositions ; bien plus, je serais heureuse de le chasser honteusement, en lui opposant tout à coup une médaille ou un scapulaire. Mais j'aimerais bien le voir tout de même, en tête-à-tête, et je n'ai pas peur de lui, allez !

Comme nous retrouvons là la curiosité d'Eve ! Combien de ses filles ne sont pas corrigées !... On s'imagine que les formules des rituels de magie sont absolument indispensables. Quelle grande erreur ! Satan a inspiré et quelquefois dicté lui-même ces formules ; mais il vient, quand Dieu le lui permet, sans avoir besoin nullement d'être appelé, sollicité, évoqué. Or, ce seul désir d'avoir une entrevue avec lui est déjà des plus coupables. S'il apparaissait, dans de telles circonstances, ce ne serait pas sous une forme hideuse ni entouré d'un appareil effrayant. Loin de là, il se ferait aimable, intéressant, pour mieux séduire ; il a toutes les ruses, même celle de feindre le repentir de sa révolte, quand il veut tenter une âme pieuse. Il demanda, un jour, à un ermite (j'ai lu cela dans un livre d'hagiographie) de prier pour lui, d'implorer de Dieu la miséricorde et de le faire rentrer en grâce parmi les anges du ciel ; l'hypocrite ! il n'avait d'autre but que d'accoutumer le saint homme à ses visites ; mais il en fut pour ses frais. L'ermite, sachant bien qu'on ne doit avoir aucun commerce, si anodin qu'il puisse sembler, avec l'éternel maudit, le chassa dès sa première tentative par un énergique : *Vade retro, Satanas !* On peut donc s'attendre à ce qu'il déploie toute l'habileté nécessaire pour ne pas effaroucher la curieuse qui désire le voir, et c'est vraiment un jeu bien dangereux que de concevoir de pareils désirs. Ainsi, rejetez bien loin ce sentiment, madame ou mademoiselle, s'il s'éveille en vous ; étouffez cette curiosité coupable, dès que vous la sentez naître ; car Satan, pour peu que vous en exprimiez la demande avec ou sans formule, viendrait, et s'il ne vous est pas encore apparu, madame ou mademoiselle, c'est que vous avez au ciel quelque puissant protecteur qui intercède en votre faveur, qui obtient de Dieu que la bride ne soit pas lâchée à Satan en ce qui vous concerne, c'est que votre saint patron, en un mot, ou la sainte Vierge, vous défend contre votre folie, contre vous.

J'en reviens à l'anthropomancie et aux criminelles pratiques du même genre. Quand on étudie l'histoire, on constate que Florence a été un foyer de magisme ; beaucoup de grands sorciers du moyen-âge et de l'époque de la Renaissance, venus dans notre pays, étaient florentins.

Je ne puis passer ici sous silence le cas de Catherine de Médicis : tout en dégageant cette reine des légendes outrées, forgées par les protestants, il n'en reste pas moins acquis qu'elle était superstitieuse, et que, Dieu ne l'exauçant pas à son gré, elle ne craignait pas de recourir au diable.

Triste souveraine que celle-là, qui, avant d'être couronnée à Saint-Denis, avait commencé par s'effacer par calcul devant Diane de Poitiers, dont le triomphe était une insulte permanente à ses droits d'épouse ; qui, une fois



couronnée, resta volontairement subordonnée à la maîtresse royale et s'abaissa jusqu'à s'efforcer de gagner l'amitié et les faveurs de sa rivale ; si bien qu'on vit ce spectacle singulier d'une reine protégée auprès de son époux par une favorite qui occupait sa place. Triste souveraine, oui, qui, au lieu de chercher, pour guider sa conduite, les lumières de l'Eglise, s'inspira de la politique de son compatriote Machiavel : tenant la balance entre les partis et les factions ; divisant pour régner ; se faisant un plaisir d'augmenter les divisions en mettant aux prises, dans le fameux colloque de Poissy, les théologiens catholiques et les théologiens protestants ; autorisant le culte hérétique hors des villes ; entourant de plaisirs son fils Charles IX, dès l'âge de treize ans, pour mieux le dominer, et l'énervant par la volupté ; s'entourant de deux cents jeunes filles, dans ses voyages d'un luxe ruineux, « l'escadron de la reine », ce qui était pour elle un moyen de succès dans ses intrigues politiques ; vivant au milieu de sorciers avérés, en pleines guerres civiles, qu'elle avivait, au lieu de chercher à les éteindre ; reléguant tout à coup dans l'ombre les Guises, vrais catholiques et bons Français ; ne comprenant pas d'abord que Coligny était traître à la France ; puis, perdant la tête devant l'attitude hautaine des protestants, dont ses faiblesses avaient été la cause, concevant, décrétant et faisant exécuter l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, qui est son œuvre personnelle, dont elle eut le cynisme de se vanter auprès des cours catholiques, et dont la calomnie sectaire rejette, par un mensonge audacieux, la responsabilité sur l'Eglise.

Non, Catherine de Médicis n'était pas une princesse vraiment catholique ; car elle passa toute sa vie à ne tenir aucun compte des défenses formelles du Saint-Siège, concernant les pratiques de la sorcellerie ; ce fut elle qui la remit à la mode, c'est à elle que l'on dut ce vertige presque général de diabolisme, dont l'historien est stupéfait, quand il parcourt les chroniques de l'époque.

Elle amena à sa suite, dit M. l'abbé Lecanu *(Histoire de Satan)*, un grand nombre de magiciens et d'astrologues, parmi lesquels le trop fameux Côme Ruggieri, florentin, qu'elle honora toujours de sa protection, malgré ses crimes, ou peut-être à cause de ses crimes, et à qui elle donna l'abbaye de Saint-Mahé, en Bretagne, pour le dédommager des ennuis d'un emprisonnement qu'il avait subi pour fabrication d'images de cire, dans le but d'envoûter Charles IX et la reine Marguerite.

Elle bâtit l'hôtel de Soissons et y fit ériger un observatoire, du haut duquel elle suivait le cours des astres pendant les nuits, afin de demander aux planètes et aux étoiles conseil sur la conduite de ses affaires du lendemain ; et elle en avait acquis l'emplacement, pour ne plus demeurer dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui lui était devenue odieuse, ainsi que le palais même des Tuileries, quoiqu'il fut son ouvrage, depuis

qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle mourrait en un lieu nommé Saint-Germain.

Tous les astrologues étaient assurés des bonnes grâces de Catherine. Luc Gauric avait part à sa bienveillance. Auger Férier lui dédia son traité des *Jugements d'astronomie sur les nativités*.

Elle portait toujours sur la poitrine une peau humaine apprêtée par des sorciers, une peau d'enfant couverte de caractères talismaniques. Luc Gauric composa pour elle une ceinture magique, destinée à la préserver de tout accident.

Ce Luc Gauric, soi-disant prophète, fut trompé par le diable, ainsi que tous ses pareils. Il avait prédit à Henri II qu'il serait empereur et qu'il parviendrait à une heureuse vieillesse, s'il pouvait surmonter les dangers qui menaçaient sa cinquante-sixième et sa soixante-quatrième années. Or, Henri II ne fut jamais empereur et mourut à quarante ans. Ce qui prouve une fois de plus que Satan ne connaît pas l'avenir.

Catherine de Médicis mit tellement l'astrologie à la mode, à la Cour et dans le reste de la France, que la plupart des dames eurent à leurs gages un astrologue, qu'elles appelaient leur « baron », et qu'elles manquaient rarement de consulter tous les matins. Il serait difficile de faire la liste de tous les almanachs prophétiques qui parurent pendant son règne. Jean Vostet, Toinot Arbot, Edmond Lemaistre, Michel Nostradamus le jeune, Maria Coloni, se distinguèrent parmi les plus abondants et les plus hardis pronostiqueurs. En 1574, Michel Nostradamus fit paraître son recueil des *Prédictions des choses mémorables* qui étaient à venir jusqu'en 1585.

S'il faut en croire Pasquier, la superstitieuse princesse n'aurait pas été moins livrée à la nécromancie qu'à l'astrologie. « La feue reine-mère, dit-il, désireuse de savoir si tous ses enfants monteraient à l'Etat, un magicien, dans le château de Chaumont, lui montra dans une salle, autour d'un cercle qu'il avait tracé, tous les rois de France qui avaient été et qui seraient, lesquels firent autant de tours autour du cercle qu'ils avaient régné ou qu'ils devaient régner d'années; et comme Henri III eut fait quinze tours, voilà le feu roi qui entre sur la carrière gaillard et dispos, et qui fit vingt tours entiers, et, voulant faire le vingt-unième, disparut. A la suite, vint un petit prince, de l'âge de huit à neuf ans, qui fit trente-sept ou trente-huit tours, et après cela toutes choses se rendirent invisibles, parce que la feue reine-mère ne voulut pas en voir davantage. »

Si ce n'était pas une histoire arrangée après coup, ainsi qu'il était facile de le faire au temps où Pasquier écrivait, il y aurait eu une erreur de quelques années de la part du devin relativement au règne de Louis XIII, et ce serait peu de chose.

A toutes les dispositions à la magie, dont elle était abondamment pourvue,



Catherine de Médicis joignait la faculté des extases dites prophétiques. La reine Marguerite en parle avec une complaisance toute filiale.

Encore, le médecin Fernel lui fit présent d'une médaille cabalistique, afin de lui procurer une fécondité sur laquelle elle ne comptait plus, ayant déjà eu dix enfants. Cette médaille est restée célèbre. Catherine y est représentée dans l'état le plus immodeste, environnée de signes hiéroglyphiques multipliés, ayant à sa droite et à sa gauche les constellations du Taureau et du Bélier, sous ses pieds le nom d'*Ebuleb-Asmodée*, un javelot dans une main et un cœur dans l'autre; on lit à l'exergue le nom d'Oxiel.

Tout cela est caractéristique. Ce qui nous amène à l'anthropomancie, c'est un épouvantable épisode de la vie de Catherine de Médicis, rapporté par Bodin. Cette superstitieuse femme en vint jusqu'à réclamer ce qu'on appelait alors « l'oracle de la tête sanglante ».

C'était à l'époque de la maladie qui emporta Charles IX. Aucun médecin ne pouvait découvrir la cause de ce mal qui rongeait le roi ni en expliquer les effrayants symptômes. Catherine, qui gouvernait entièrement son fils et qui pouvait tout perdre sous un autre règne, Catherine, qu'on a soupçonnée de cette maladie, contre ses intérêts mêmes, parce qu'on supposait toujours à cette femme, capable de tout, des ruses cachées et des intérêts inconnus, consulta d'abord ses astrologues pour le roi, puis eut recours à la mancique criminelle. L'état du malade empirant de jour en jour et devenant désespéré, elle voulut consulter l'oracle de la tête sanglante, et voici comment on procéda à cette infernale opération :

Il fallait un enfant de onze ans, beau de visage et innocent : on se le procura ; on le fit préparer en secret à sa première communion par un aumônier du palais, ignorant certainement le crime qui se perpétrait. Puis, le jour venu, ou plutôt la nuit du sacrifice arrivée, un moine, jacobin apostat et adonné aux œuvres occultes de la magie noire, commença à minuit, et en présence seulement de Catherine de Médicis et de ses affidés, ce que l'on appelait alors la messe du diable.

A cette messe sacrilège, célébrée devant l'image du démon ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier prononça les paroles de la consécration sur deux hosties, l'une noire, l'autre blanche. La blanche fut donnée à l'enfant, qu'on amena et qui fut égorgé sur les marches mêmes de l'autel, aussitôt après sa communion. Sa tête, détachée du tronc d'un seul coup, fut placée, toute sanglante, sur la grande hostie noire qui couvrait le fond de la patène, puis apportée sur une table où brûlaient des lampes magiques.

L'exorcisme, selon le rite de la sorcellerie, commença alors; le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c'est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète, que le roi n'osait faire tout haut et n'avait même confiée à personne.



Les bourreaux, maçons occultistes, plongèrent leurs mains dans les entrailles de William Morgan, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination. (Page 67.)

Alors, s'il faut en croire le récit de Bodin, une voix faible, une vcix étrange et qui n'avait plus rien d'humain, se fit entendre, comme sortant de cette pauvre petite tête de martyr.

— *Vim patior* (j'y suis forcé), disait cette voix, parlant latin.

On a pensé que le roi avait demandé protection à l'enfer et que le diable lui signifiait ainsi qu'une force plus puissante que la sienne le contraignait à l'abandonner à son mal.

Quoiqu'il en soit, à cette réponse, un tremblement horrible saisit le fils de Catherine, ses bras se raidirent. Il cria d'une voix rauque :

— Eloignez cette tête ! éloignez cette tête !

Et jusqu'à son dernier soupir on ne l'entendit plus dire autre chose.

Ceux qui le servaient et qui n'étaient pas dans la confidence de cet affreux mystère, crurent qu'il était poursuivi par le fantôme de Coligny, et qu'il croyait revoir devant lui la tête de l'amiral.

Si cet épisode peu connu est vrai, il prouverait une fois de plus que les appels au diable, même en les accompagnant d'un crime pour lui complaire, ne réussissent pas à procurer un avantage au coupable. Ou le diable trompe ses fidèles, ou il est obligé d'avouer son impuissance.

Parmi les crimes d'anthropomancie consommés au XIXe siècle, il convient de noter celui qui a été commis au cours et comme conclusion de l'assassinat de William Morgan, en 1826, aux Etats-Unis d'Amérique.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette épouvantable affaire ; elle a été assez bien résumée par le *New-York Hérald*, à qui l'on doit savoir gré de son enquête à ce sujet, enquête qui a duré d'août 1875 à juillet 1881 et qui s'est terminée par l'érection d'une statue à la victime, grâce aux souscriptions des abonnés du grand journal américain. Plusieurs auteurs antimaçonniques ont rapporté en des récits intéressants tout ce que le *New-York Hérald* avait pu découvrir (1). Mais il convient de dire que la lumière complète ne pourra être faite qu'à la condition de publier les 300 et quelques pages consacrées à la procédure secrète contre William Morgan dans le Registre n° X du Livre d'Or de Charleston (archives du Rite Ecossais). En effet, c'est là seulement qu'existe la copie des pièces authentiques de l'affaire, sous le titre : « Procédure extraordinaire suivie sur la plainte de la Loge *le Rameau d'Olivier*, de Batavia (New-York), et après l'avis d'urgence donné par le Parfait Conseil de Rochester. »

William Morgan était un grand coupable aux yeux de la franc-maçonnerie. Il fut le premier qui publia, pour l'édification du public profane, les rituels de l'Ecossisme. *Freemasonry exposed and explaned* (la Franc-Maçonnerie exposée et expliquée), tel est le titre de l'ouvrage qu'il fit paraître à New-York et qui jeta les sectaires dans une véritable fureur.

On sait quels pièges lui furent tendus, comment il en évita plusieurs ; on sait que ses ennemis le firent arrêter d'abord pour vol, mais que son innocence fut reconnue, puis qu'ils obtinrent une seconde fois son incarcération pour dettes, au moyen de titres de créance faux, présentés par un frère nommé David Jackson ; on sait enfin qu'il fut délivré par un certain Loton Lawson, qui se déclarait depuis longtemps un de ses admirateurs

(1) Voir, notamment, l'ouvrage intitulé *les Assassinats Maçonniques*, par MM. Léo Taxil et Paul Verdun ; chap. VII, William Morgan.



enthousiastes, qui versa pour lui la caution fixée par les juges, et qui, passant à ses yeux pour son sauveur, l'emmena dans une campagne, afin de fêter sa mise en liberté.

C'est à ce moment-là que William Morgan disparut. Son prétendu ami et admirateur Loton Lawson était un sectaire, qui avait réussi à le jouer, à gagner sa confiance, et qui fut le chef de ses bourreaux.

On n'a pu réunir que peu de détails sur les diverses circonstances du meurtre. Par les deux seuls témoignages d'une négresse et d'un garde-magasin du Fort-Niagara, on est arrivé à savoir quelques-unes des tortures qui furent infligées au malheureux, tourmenté pendant deux jours et trois nuits. Les récits publiés jusqu'à présent sont fort dramatiques, mais forcément incomplets.

D'autre part, donner ici la reproduction de la procédure serait sortir du cadre que je me suis tracé; les documents maçonniques de l'affaire Morgan fourniraient, à eux seuls, la matière d'un volume.

Ce qu'il importe de faire savoir en ce moment, c'est que l'infortuné William Morgan, après avoir été torturé dans la cave de la petite maison isolée, située aux bords du lac Ontario, fut définitivement éventré, une fois ce long supplice terminé par un dernier coup de poignard à la gorge.

Les bourreaux étaient des maçons occultistes. Ils plongèrent leurs mains dans ses entrailles, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination. Le procès-verbal consigne l'étrange résultat suivant : « Menace pour la liberté par un libérateur, cachant un tyran. » Ce présage fut interprété par les uns comme s'appliquant à Quincy Adams, alors président des Etats-Unis, et par les autres comme s'appliquant à Bolivar.

Un exemple encore plus récent d'anthropomancie criminelle est celui que nous offre une affaire jugée en février 1857 devant la cour d'assises de la Haute-Marne, et qu'expose ainsi l'acte d'accusation :

« Des cultivateurs de la commune d'Heuillez-le-Grand vivaient dans une ferme isolée, et devaient à cet isolement même une tranquillité que rien ne semblait vouloir troubler, lorsque le 21 janvier dernier un crime horrible, unique peut-être dans les annales judiciaires, vint les jeter dans le deuil et la désolation. Le mari, Jean-Baptiste Pinot, était parti dès le matin pour le travail, et sa femme l'avait bientôt rejoint après s'être assurée toutefois que son enfant, âgé de onze mois, qui était couché dans son berceau, dormait profondément. Comme la grange où elle allait travailler n'était qu'à quelques pas de la maison d'habitation, elle n'avait pas pensé en sortant à fermer les portes à clef.

« Le travail dura quelque temps ; la femme Pinot rentra la première pour s'assurer si l'enfant dormait encore. Quel ne fut pas son effroi lorqu'elle s'aperçut que le berceau était vide ! On fit immédiatement de vaines recher-



ches. Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on découvrit, caché sous des gerbes de paille, dans une écurie de la ferme, le corps de l'enfant entièrement nu, affreusement mutilé. La tête en avait été détachée au moyen d'un instrument tranchant, et ne put être retrouvée.

« De profondes entailles, faites sur l'une des épaules, indiquaient qu'on avait eu la pensée de couper le corps en morceaux pour le faire disparaître. Le crime était constant ; mais quel était l'assassin, et quel intérêt avait pu armer son bras ?... La pauvre victime était âgée de onze mois à peine.

« Les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur un homme qui était au service de la ferme. Ses antécédents étaient faits pour les éveiller. Voleur d'habitude depuis son enfance, il avait été condamné pour vol à deux ans de prison, et pour se soustraire aux recherches de la justice, il avait changé de nom ; il avait substitué à son nom de Vautrin celui de Morisot. Cet homme est âgé de vingt-quatre ans. Il était taciturne, recherchait l'isolement, et avait plusieurs fois donné des preuves d'une froide cruauté.

« A la nouvelle de la disparition de l'enfant, Vautrin avait pâli, et, au lieu de se livrer comme tous à des recherches actives, on l'avait vu morne et préoccupé, cherchant à diriger les soupçons sur un ancien domestique de son maître, qui aurait pris l'enfant pour lui couper la tête et aller avec cette tête dans les châteaux.

« Mais cet étrange propos, émis avant que personne sût si la tête de l'enfant avait été mutilée, était une révélation. Il indiquait le mobile et l'intérêt du crime. Vautrin avouait, en effet, le lendemain, qu'il avait entendu dire que le crâne d'un enfant assassiné avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait, et de permettre à un voleur qui s'en ferait une lanterne, de pénétrer impunément dans les habitations. Vautrin croyait à cette odieuse superstion ; ainsi s'expliquaient l'intérêt du crime et la mutilation. »

Vautrin fut arrêté, et l'interrogatoire qui suivit ne vint que trop confirmer les soupçons qu'on avait eus sur lui. Les dépositions des témoins furent si accablantes, que le verdict du jury fut affirmatif sans circonstances atténuantes. En conséquence, Vautrin fut condamné à la peine de mort et exécuté.

Sans avoir complètement disparu, l'anthropomancie est donc un cas exceptionnel dans les annales du crime. En outre, elle peut échapper souvent à la constatation. Bien des disparitions inexpliquées sont, à bon droit, suspectes dans ce sens.

Enfin, tout le monde a présente à la mémoire cette série de crimes commis récemment en Angleterre, qui ont épouvanté le monde civilisé, et dont l'auteur, désigné sous le nom de Jack l'Eventreur, est resté inconnu, en réalité. En considérant la façon dont procédait ce mystérieux assassin, tuant à tort et à travers des femmes, les premières venues, et leur arrachant



les entrailles, n'est-on pas en droit de croire à une aberration de sataniste se livrant à l'anthropomancie ?

Voilà donc où peut conduire la superstition. N'est-ce pas à faire frémir ? Et comme on reconnaît bien là l'inspiration diabolique!... Que les rares palladistes qui sont de bonne foi ne viennent plus nous parler de leur Lucifer Dieu-Bon, ami et protecteur de l'humanité ; ce n'est pas dans l'Eglise, dans la religion catholique, que l'on trouve cette barbarie, cette rage de destruction de la créature de Dieu, ayant pour but de découvrir les secrets de la destinée. Aussi, n'y a-t-il qu'un cri dans le peuple, quand on apprend quelqu'une de ces sauvages horreurs ; chacun dit avec raison : « La main du diable est là. »

CHAPITRE XXVII

La mancique diabolique : l'astrologie.

Nous voici arrivés à celle des diverses mancies dans laquelle éclate et se déploie tout le machiavélisme de Satan ; je veux parler de l'astrologie. Là, en effet, nous nous trouvons en présence d'un art diabolique qui a toutes les apparences, — rien que les apparences, bien entendu, — d'une science véritable.

L'astrologie est la première manifestation de la magie. Les mages de l'antiquité, ces hauts initiés des époques lointaines, étaient astrologues. Au-dessus et en dehors de la fausse religion que les prêtres de l'idolâtrie enseignaient à la foule, ils avaient, pour eux seuls, une religion secrète, d'un ordre spécial, empreinte d'un certain mysticisme, et le voile qui recouvrait ces mystères diaboliques était la science des astres, laquelle est une vraie science lorsqu'elle est simplement l'astronomie, mais est une tromperie démoniaque lorsqu'elle dégénère en astrologie.

L'astrologie (ou art divinatoire fondé sur l'observation des astres et des phénomènes célestes) se confond donc, dans l'origine, avec la science de l'astronomie, dont elle n'est, je le répète, qu'une application essentiellement diabolique ; car Satan fait croire aux initiés de la magie qu'il a une action, une puissance sur les astres, et qu'il a écrit dans le firmament même le livre des destinées de l'univers. Il a poussé la tromperie à l'égard de l'homme détourné de la vraie religion, jusqu'à lui faire admettre qu'il y a, non aux



enfers, mais au sein de l'immensité des cieux, des génies, ses prétendus anges de lumière, présidant aux diverses parties de la création.

C'est en vertu de ce mensonge satanique que les prêtres du paganisme ont donné à adorer aux peuples, sous le nom de dieux, des démons qui brillaient censément au firmament et distribuaient la lumière. C'est ainsi que les païens, fanatisés par les impostures du diable, ont adoré un génie imaginaire du soleil, appelé Baal, Osiris, Bacchus, Mythra, Phœbus-Apollon, suivant les lieux, suivant aussi ses attributions diverses et les légendes fabriquées par les prêtres inspirés du démon. Ils ont adoré un prétendu génie de la lune, appelé Beelsama, Atergatis, Dagon, Derceto, Cabar, Hécate, Isis, Astarté, Junon, Diane, suivant les circonstances diverses. Le génie imaginaire de la belle planète Vénus n'eut qu'un nom, celui de Vénus, mais une multitude de surnoms et des légendes à remuer à la pelle. Sirius, la plus brillante des étoiles, eut un génie appelé Adonis, Horus, Mercure, Anubis. Quant à Jupiter, qui, dans le paganisme grec et romain, avait sous sa direction toute la voûte des cieux, son génie avait été antérieurement le même que celui du soleil, et ce génie du soleil, chez les Perses, par exemple, n'était autre que le Tout-Puissant.

On le voit, ce n'est plus de l'astronomie, cela ; c'est du diabolisme tout pur; la main du diable apparaît nettement dans cet enseignement mystique classant les astres et les soi-disant génies.

C'est ainsi que l'astrologie a conduit directement ses fervents au sabéisme, qui était le culte des astres.

Et lorsqu'on étudie les mythologies anciennes, lorsqu'on les compare les unes aux autres, en partant de la pseudo-science des mages égyptiens et perses jusqu'aux mystères abominables du paganisme grec et romain, on retrouve partout, en des analogies frappantes, le caractère de l'orgueil et de l'imposture du Maudit, de l'archange révolté et déchu.

C'est Lucifer qui se fait adorer chez les uns comme soleil, foyer de lumière, et chez les autres sous le nom de Jupiter.

Quoi ! dira en haussant les épaules quelque sceptique de notre fin de siècle, Jupiter, c'était Satan en personne ?... Allons donc ! vous voulez rire ?

Je ne plaisante pas, et rien n'est plus vrai. Qui dit Jupiter dit Satan. Il a pris même le nom de l'Eternel, *Jov*. Il s'intitule le père des hommes ; *Jupiter* ou *Jov-pater* ne signifie pas autre chose. Son autre nom *Zeus* est le nom de Dieu, *Deus*. Qui, sinon Dieu, le vrai Dieu, a créé la lumière ? Qui a dit que la lumière soit ? Eh bien, Satan, chez les païens, se faisait appeler père de la lumière, *Diespiter*. Et quant au véritable Dieu, l'archange déchu le relègue à l'arrière-plan ; tous les théologiens qui ont étudié les fausses religions de l'antiquité sont d'accord pour reconnaître cette audacieuse imposture du prince des ténèbres. Selon lui, Dieu, notre Dieu, n'est plus l'Eternel,

c'est le temps, *Saturne*, *Kronos* ; espèce de vieil imbécile, cruel et glouton, qui dévore ses enfants ; dieu aveugle et impuissant, qui est dominé par la fatalité, car Kronos ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que veut le destin. Mais lui, Jupiter (lisez : Satan), échappé par fraude à la voracité de son père, il a bien su le mettre à la raison, prendre sa place et rétablir l'ordre dans l'univers ; c'est lui désormais qui règne sous la voûte des cieux, c'est lui qui assemble les nuages et lance la foudre ; allez l'adorer à l'Olympe ; c'est lui qui fait planer l'aigle au plus haut des airs et distribue à tous les êtres le mouvement et la vie. Ce n'est plus lui qui est l'orgueilleux, le jaloux, le révolté, écrit très judicieusement M. l'abbé Lecanu ; c'est au contraire contre lui que la révolte a eu lieu : les Titans voulaient escalader le ciel, mais il s'est armé de sa foudre et a renversé ces fiers enfants de la terre. Prosternez-vous, mortels, et adorez Satan.

Chez les mages de la Perse, de la Babylonie, de la Chaldée, même imposture du Maudit. Là encore, il se pose orgueilleusement en rival de Dieu, en triomphateur même. A peine un souvenir pour le Créateur, relégué dans un océan de lumière inaccessible ; et alors, deux dieux dirigeant l'univers, tout en se combattant, Ormuzd, principe du bien, organisateur des choses créées, et Ahriman, principe du mal, désorganisateur, destructeur ; premier système du dualisme de la divinité. Ormuzd (quelques auteurs écrivent : Oromase) recevait des hommages et un culte, en tant que dieu bon, Ahriman, un culte tout différent et des sacrifices, dans le but d'apaiser sa colère, de détourner de l'adepte sa méchanceté.

Un grand nombre de théologiens sont d'avis qu'en inspirant cette fausse religion, Satan visait surtout à faire haïr le Christ, le Verbe divin, sous le nom d'Ahriman ; et ils partent de ce principe, généralement admis, que l'archange Lucifer s'est toujours posé plus spécialement comme l'adversaire du Verbe et que sa révolte a eu pour cause première l'insurrection de son orgueil, à la pensée qu'il aurait à adorer Dieu le Fils incarné, c'est-à-dire l'Homme-Dieu.

Dès lors, pour les mages de ces pays, Ormuzd (Lucifer), principe du bien et de la lumière, fut censé résider dans le soleil, foyer de la lumière en ce monde, tandis qu'Ahriman fut présenté aux foules comme le prince des ténèbres. En se faisant adorer sous le nom d'Ormuzd, le diable créa donc le culte rendu au soleil : adorations et prières, au lever de cet astre ; adieux et prières, à son coucher, pour le supplier de revenir distribuer le lendemain ses bienfaits au monde. Et, le soleil étant ainsi déifié, proclamé roi divin de tous les astres, l'astronomie devint chez les Perses la science religieuse par excellence. Il ne suffit plus aux prêtres du démon d'étudier les évolutions des astres au point de vue auquel se placent les savants ; mais, dans la pensée que le dieu-soleil était l'âme de l'univers, ils prirent ces évolutions, ainsi que

le groupement des constellations et tout ce qui se voit au firmament, pour des manifestations de la pensée du Dieu-Bon.

Telle est l'origine de l'astrologie, c'est-à-dire une origine foncièrement diabolique, cela ne fait aucun doute.

C'est ainsi que l'on a pu écrire que l'astrologie se retrouvait dans les traditions païennes les plus antiques, et que les Chaldéens, adorateurs d'Ormuzd-Lucifer, sont cités comme les premiers astrologues. C'est chez eux que cette divination, toute spéciale, a pris naissance, pour se transmettre ensuite à l'Egypte, à la Grèce, à l'Italie. « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parfaitement que tous les autres peuples leurs mouvements et leurs influences, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver ; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment *interprètes* et que nous appelons planètes. »

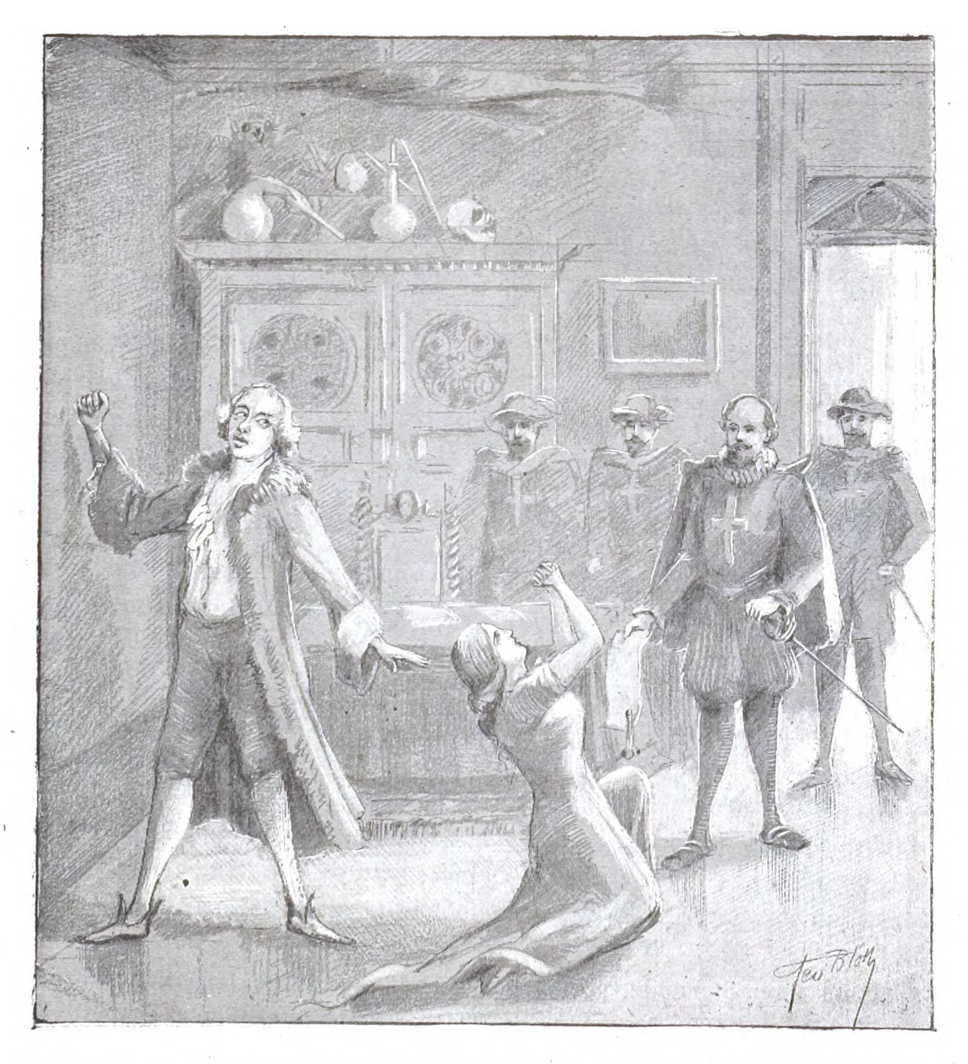
Lucien, tout en constatant que de son temps la divination a perdu beaucoup de son prestige, rappelle qu'anciennement en Grèce on n'entreprenait rien sans avoir consulté le devin, « dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie. »

Les Romains ne furent pas moins passionnés que les Grecs pour l'astrologie ; on cite parmi ses sectateurs des hommes tels que Pompée, César, Vespasien, Marc-Aurèle. Cicéron, dans son *Traité de la Divination*, parle d'un de ses amis, Lucius Tarrutius, « qui consacra toute sa vie à la divination par les astres, et à relever des *nativités* au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien. » — « Aux kalendes de Janvier, disait l'empereur Adrien, je sais tout ce qui m'attend jusqu'au 31 décembre. »

Proscrite dans les premiers temps de l'Eglise par le Christianisme, l'astrologie trouva dans les conciles et les Pères des adversaires irréconciliables qui la combattirent à la fois comme un système portant atteinte à la liberté et à l'action de la Providence, et comme une science diabolique directement inspirée par l'enfer. En vain les astrologues et leurs partisans invoquaient en faveur de leur art la prétendue véracité de certains pronostics réalisés par l'événement, l'Eglise leur répondait avec saint Augustin : « Plus les astrologues disent vrai, plus il faut se méfier d'eux, attendu que leur entente avec le démon est évidente par cela même (la réalisation des pronostics) et que la preuve en est dans la manière dont ils finissent leur vie, c'est-à-dire, en compagnie des malfaiteurs et des empoisonneurs ; ce qui vous explique ce mot de Juvénal : « On ne saurait trouver un seul astrologue qui n'ait payé « bien cher le secours de son génie. »

Dans maints endroits de ses ouvrages, le même saint s'élève avec force contre la criminelle erreur de l'astrologie. Dans son traité *De Doctrina christianà* en particulier, il nous représente la *superstition des Mathéma-*





Décidément, son démon protecteur l'abandonnait. Ne pouvant se rendre invisible ni traverser la muraille, il frappait celle-ci, furieux, à coups de poing redoublés. (Page 82.)

ticiens, ainsi qu'on appelle les astrologues, comme une science vaine, une erreur pernicieuse, résultat « d'une société empestée de l'homme avec les démons, un art diabolique, que le chrétien doit absolument répudier et fuir. » — « Les astrologues, quoiqu'ils recherchent et découvrent quelquefois, à l'époque d'une naissance, la véritable position des astres, dès qu'ils s'efforcent d'en tirer des prédictions de nos actions ou du résultat de nos actions, tombent dans la plus grossière erreur, et vendent aux simples une misérable servitude. Quiconque, en effet, entre libre chez un de ces mathématiciens, lui donne de l'argent pour en sortir esclave de Mars ou de Vénus, ou plutôt esclave de tous les astres à la fois... Il est facile de noter, au moment d'une

naissance, le mouvement des astres et l'état du ciel; mais vouloir en déduire la prédiction du caractère, des actes et de la destinée de l'enfant, c'est une grande erreur et une grande folie... Consulter les mathématiciens et les aruspices, c'est forniquer avec les démons. »

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (chap. III), se repent amèrement d'avoir cherché dans sa jeunesse l'entretien des épieurs de planètes qu'on appelle *Mathématiciens*, que le christianisme condamne et rejette.

En dépit des condamnations et des anathèmes de l'Eglise, l'astrologie ne continua pas moins, dans tout le cours du moyen-âge, de recruter de nombreux adeptes; les rois et les princes donnèrent eux-mêmes l'exemple. Charles V, roi de France, fait venir d'Italie un des astrologues les plus célèbres du temps, le père de Christine de Pisan, contre lequel Gerson a écrit son *Traité contre les Astrologues*: Au XVI[e] siècle, le nom de Nostradamus est aussi célèbre que celui de Catherine de Médicis ou de Charles IX, dont il fut l'astrologue.

Jusqu'en plein XVIII[e] siècle, l'astrologie a compté en France de chaleureux partisans; un des plus savants hommes d'alors, le comte de Boulainvilliers, menait de front avec les études historiques celle des grimoires de l'astrologie (1), malgré les railleries de Voltaire, à qui il avait prédit, de concert avec un astrologue italien, Colonna, qu'il mourrait à l'âge de trente-deux ans. « J'ai eu la malice, écrivait Voltaire en 1757, de les tromper déjà de trente ans. Je leur en demande humblement pardon. »

Il était curieux de donner ici l'opinion de Voltaire, dont l'impiété était basée sur le scepticisme; il est vrai que, s'il ne croyait pas au diable, c'était précisément par son incrédulité que le diable le tenait et finit par l'avoir tout à fait.

C'était sans en demander pardon aux astrologues de son temps, que l'astronome Bailly condamnait en bloc l'astrologie de tous les temps, comme une prétendue science « dont les fripons se sont servis pendant tant de siècles pour tromper les curieux et les faibles. »

Cependant, cette divination se distingue des autres dont nous avons parlé, en ce sens qu'elle n'est pas à la portée du premier charlatan venu, la science des horoscopes nécessitant de la part de ses adeptes une étude comparable à celle d'un mathématicien à la recherche d'un des problèmes les plus compliqués de l'algèbre.

Cette science des horoscopes, qui est la partie principale de l'astrologie, est si hérissée de calculs, de combinaisons et de formules hiéroglyphiques, qu'il

(1) Il a laissé manuscrit un grand ouvrage intitulé : *La Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les nativités*, pour lequel il avait réuni plus de 200 volumes sur la philosophie hermétique et les sciences occultes. C'était, comme on le voit, un fervent lucifèrien de son époque.



est difficile d'en donner une idée nette en quelques pages. Je n'en dirai donc que peu de mots, en étant aussi clair que possible, bien que dans cette satanée science de l'astrologie il y ait souvent de quoi perdre la tête.

Pour dresser un horoscope, ou thème généthliaque, selon les règles exposées par le comte de Boulainvilliers, il faut faire deux choses : 1° observer, par le mouvement journalier, quelle était, au moment de telle naissance, la situation des étoiles fixes, et particulièrement les douze signes du zodiaque, et lequel desdits signes montait l'horizon, ou occupait le milieu du ciel, et ainsi des autres ; 2° examiner, par le cours particulier des planètes, en quels signes et en quels degrés elles se trouvaient alors et avec quelles étoiles fixes elles étaient jointes. C'est ce que les astrologues expriment en disant que telle étoile fixe est en telle « maison », c'est-à-dire « domiciliée » chez tel signe du Zodiaque.

« J'en ai vu, dit Boulainvilliers, une expérience signalée en un jeune garçon que je connais avoir l'âme noble et désintéressée au delà de sa condition et de sa fortune, et avec cela quelque ressemblance d'aigle au nez, aux yeux et au front, ce qui me donna la curiosité de lui demander l'heure de sa naissance et de faire son horoscope, où je découvris d'abord ces étoiles (les étoiles de l'Aigle) en son ascendant. »

La première règle à suivre, toujours d'après le comte de Boulainvilliers qui fait autorité, c'est d'établir la nature des douze signes du Zodiaque. Le Bélier, le Lion, le Sagittaire sont de la nature du feu. Le Taureau, la Vierge et le Capricorne composent le triangle de la terre. L'Ecrevisse, le Scorpion et les Poissons appartiennent à l'eau. Les Gémeaux, la Balance et le Verseau, à l'air.

Puis, vient la nature des Planètes (2e règle).

Saturne est du tempérament de la Terre, sec et froid ou mélancolique.

Jupiter, de la nature de l'air, humide et chaud ou sanguin.

Mars tient du feu, chaud et sec, ou colère.

Vénus est froide et humide, comme l'eau, ou flegmatique.

Quant au Soleil et à la Lune, ils ont des naturels difficiles à réduire, et passent pour des causes universelles.

La 3e règle concerne l'aspect des étoiles, c'est-à-dire la distance qui se trouve entre elles, vers l'horizon, ou le méridien, ou la *partie de fortune* (l'endroit du ciel où se lève la lune). Le 1er aspect (distance de 60 degrés) ou *sextile*, est bon. Le 2me (distance de 120 degrés) ou *trin*, est assez bon. Le 3me (distance de 180 degrés) ou *opposition*, est mauvais. Le 4me, *en carré*, est contraire. Le 5me, ou *conjonction*, est tantôt bon, tantôt mauvais.

La 4me règle définit « les dignités et faiblesses des planètes » ; la 5me, la nature des 12 maisons célestes.

Ces 12 maisons célestes sont les espaces du ciel occupés par les 12 constel-

lations zodiacales que parcourt annuellement le soleil. Elles partagent le Zodiaque en 12 parties :

1. Maison du *Bélier*, appelée l'Angle oriental ; c'est la maison de la Vie.

2. Maison du *Taureau*, appelée Porte inférieure ; c'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

3. Maison des *Gémeaux*, appelée la Demeure des Frères ; c'est la maison des héritages et des successions.

4. Maison de l'*Ecrevisse*, appelée le Fond du Ciel, l'angle de la terre, la demeure des parents ; c'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

5. Maison du *Lion*, appelée la Demeure des Enfants ; c'est la maison des legs et des donations.

6. Maison de la *Vierge*, appelée l'Amour de Mars ; c'est la maison des chagrins et des maladies.

7. Maison de la *Balance*, appelée l'Angle occidental ; c'est la maison des mariages et des noces.

8. Maison du *Scorpion*, appelée la Porte supérieure ; c'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

9. Maison du *Sagittaire*, appelée l'Amour du Soleil ; c'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

10. Maison du *Capricorne*, appelée le Milieu du Ciel ; c'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

11. Maison du *Verseau*, appelée l'Amour de Jupiter ; c'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

12. Maison des *Poissons*, appelée l'Amour de Saturne ; c'est la maison la plus funeste, celle des empoisonnements, des misères, de l'envie et de la mort violente.

C'est ce symbolisme zodiacal qui sert de base à toute l'astrologie. Toutes les aptitudes, toutes les passions, tous les vices, toutes les vertus se trouvent répartis censément dans les 12 constellations. Quant à l'influence des planètes, au dire des astrologues, elle résulte de trois facteurs : 1° la nature de chaque planète ; 2° ses aspects ; 3° la maison dans laquelle se trouvent les planètes au moment de l'horoscope.

Celui qui tire l'horoscope doit donc tenir compte de toutes les circonstances et de beaucoup d'autres, à n'en plus finir.

Au fond, tous ces calculs ne riment à rien ; les règles en vertu desquelles il s'agit d'opérer sont de la plus haute fantaisie ; et vraiment le diable, en inventant cette pseudo-science, s'est moqué, de la plus mirifique façon, de nos pauvres mathématiciens impies, qui s'imaginent qu'en dehors de leur arithmétique il n'y a rien de vrai. Ah ! oui, certes, quel trompeur cynique, et en même temps ironique parfois, que messire Satanas, quand il se moque de ses dupes !... Naïf incrédule, mathématicien stupide, tu passes tes veilles à

résoudre des problèmes de chiffres, car tu n'aperçois rien au delà de tes chiffres ; tu pâlis sur tes équations, et tu oublies Dieu, tu n'y crois plus. Alors, le démon vient te souffler à l'oreille que l'avenir est écrit dans le firmament, et que tu déchiffreras cette écriture mystérieuse en observant le mouvement des astres. Et toi, qui dédaignes d'ouvrir la Sainte Bible, et qui tiens les prophètes de Dieu pour des rêveurs, débitants de sornettes, tu te plonges dans les grimoires des magiciens astrologues, tu étudies avec passion ces combinaisons idiotes d'étoiles et de planètes domiciliées tour à tour dans les prétendues maisons des signes du zodiaque, tu alignes sur ton papier des colonnes de chiffres, tu matérialises ton cerveau d'homme pensant, et tu finis par croire que tu as trouvé quelque chose, que l'avenir n'a plus de secret pour toi !...

C'est ainsi que nombre de savants, dupés par le diable, se sont livrés à mille observations astrologiques, et que, cherchant rétrospectivement quel était, à tel jour, l'aspect du ciel, au moment de la naissance de telle personne, ils en ont tiré au sujet de cette personne des déductions absolument insensées, à titre de présage, sur la durée de la vie, sur les aptitudes, les passions, sur les événements et les maladies.

On est allé jusqu'à s'imaginer que les combinaisons des constellations avec les planètes permettent de prévoir les maladies et de faciliter leur guérison !

Des médecins n'ont pas craint de mêler aux pronostics de la science ceux de l'astrologie. En plein XIXe siècle, un médecin de Lyon, M. Beckensteiner, voué à l'électricité, a obtenu, prétendent nos lucifériens modernes, des succès étonnants, en employant par des courants électriques l'or, l'étain, le cuivre, le fer ou l'argent, selon les principes de l'astrologie, c'est-à-dire pour des maladies dites du Soleil, de Jupiter, de Vénus, de Mars et de la Lune.

Non seulement les maladies, affirment ces détraqués, sont sous l'influence des constellations et des planètes, mais encore chaque maison préside à une partie spéciale du corps. La maison du Bélier, à les en croire, préside à la tête ; celle du Taureau, au cou ; celle des Gémeaux, aux bras, aux mains et aux épaules ; celle de l'Ecrevisse, à la poitrine et aux poumons ; celle du Lion, à l'estomac, au cœur et au foie, ou encore au dos ; celle de la Vierge, au ventre et aux côtes ; celle de la Balance, aux aines et aux entrailles ; celle du Scorpion, aux reins et aux parties génitales ; celle du Sagittaire, au derrière ; celle du Capricorne, aux cuisses et aux genoux ; celle du Verseau, aux jambes ; et celle des Poissons, aux pieds. Vous seriez-vous jamais douté de cela, je vous le demande ?

En vérité, on est renversé, quand on songe que des idées aussi biscornues ont pu être adoptées par des gens qui, sous d'autres rapports, ne manquaient

pas de valeur; et pour que l'astrologie ait ainsi pris pied, se soit fait admettre comme vraie science par des savants, il faut bien qu'elle soit essentiellement diabolique.

On pourrait dresser une longue liste des plus fameux astrologues dans les temps anciens et modernes.

Sans aller jusqu'aux astrologues de l'ancienne Etrurie, nous trouvons chez les anciens Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Artémidore de Daldys. Au VIIIe siècle, Albumazar, dont se réclament les Auger Ferrier, Morin de Villefranche, Jérôme Cardan, Képler. On cite encore, parmi les personnages adonnés à l'astrologie : les rabbins de Judée, les tolbas arabes, Alphonse X, roi d'Espagne, Charles V, roi de France, Rodolphe II, empereur d'Allemagne, Savonarole, Campanella, Raymond Lulle, Trithème, Guillaume Postel, Pierre Bungo, Adrien Sicler, etc.

Le plus fameux des astrologues de la fin du dernier siècle, fut Giuseppe Balsamo, dit Cagliostro, franc-maçon luciférien, tristement célèbre par l'audace de son charlatanisme et l'étrangeté romanesque de ses aventures; on peut dire qu'il est le père de l'occultisme, tel qu'il est pratiqué de nos jours, et, à ce titre, il doit nous arrêter un instant.

Cagliostro (1748-1795), comme tous les imposteurs renommés, s'est appliqué à envelopper de ténèbres son origine et ses premiers pas dans la vie. Si nous en croyons Goëthe, qui a fait de savantes recherches sur Cagliostro, en vue de son drame *le Grand Cophte*, Giuseppe Balsamo, après avoir d'abord pris à Naples l'habit des Frères de la Miséricorde, se serait fait recevoir dans l'ordre des médecins, d'où il se serait fait chasser par sa mauvaise conduite. Diverses escroqueries le firent ensuite expulser de Naples, une entre autres envers un certain Marano, orfèvre, à qui il avait extorqué soixante onces en lui promettant la découverte d'un trésor caché. C'est alors qu'il adopta la vie d'aventures et de charlatanisme qui lui acquit une si grande célébrité.

Quelle vie, en effet, que celle de cet homme énigmatique! Enrichi par une multitude de vols et de larcins, qui lui permirent de tenir longtemps un rôle de grand seigneur, il promenait son faste, ses impostures et ses prestiges par toute l'Europe. Moitié charlatan, moitié sorcier, il vendait aux uns un prétendu élixir de longue vie et des remèdes mirobolants qui devaient toujours rendre la santé, et devant les autres il prédisait l'avenir, évoquait de prétendus morts qui étaient bel et bien des démons, ainsi que cela a été démontré par le tribunal de la Sainte Inquisition où il échoua finalement.

C'est en 1772 qu'il vint à Paris pour la première fois. On l'y retrouve encore en 1780, ainsi qu'à Strasbourg, bientôt mêlé à la mystérieuse affaire du collier et vivant aux dépens du cardinal de Rohan. L'abbé Georget, secrétaire de celui-ci, nous le représente, dans ses mémoires, se livrant

à des orgies avec le baron de Planta, buvant à flots le vin de Tokay de son hôte.

La baronne d'Oberkirch, qui le vit à cette époque chez le cardinal, en constatant l'influence qu'il exerçait sur celui-ci, plus naïf que coupable, nous peint Cagliostro ainsi : « Il n'était pas absolument beau ; mais jamais physionomie plus remarquable ne s'était offerte à mon observation. Il avait surtout un regard d'une profondeur presque surnaturelle ; je ne saurais rendre l'expression de ses yeux ; c'était en même temps de la flamme et de la glace ; il attirait et il repoussait. » Ces dernières lignes sont à méditer.

Mais, pour achever de rappeler sa physionomie, je citerai encore ce portrait, tracé par le comte Beugnot, qui rencontra Cagliostro chez la comtesse de La Motte : « Il était d'une taille médiocre, assez gros ; il avait le teint olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête et d'un nez ouvert et retroussé. Il avait tout l'extérieur et l'attirail d'un charlatan et faisait sensation, surtout sur les dames, dès qu'il entrait dans un salon. Sa coiffure était nouvelle en France ; il avait les cheveux partagés en plusieurs petites cadenettes qui venaient se réunir derrière la tête et se retroussaient dans la forme de ce qu'on appelait alors un catogan. Il portait ce jour-là un habit à la française, gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en large point d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit, et un chapeau bordé avec une plume blanche ; des manchettes de dentelle, plusieurs bagues de prix, et des boucles de souliers assez brillantes pour qu'on les crût de diamants fins. »

Tel était l'homme. Arrêté le 23 août 1785, accusé par Mme de la Motte, d'avoir reçu le fameux collier des mains du cardinal de Rohan, et de l'avoir dépecé, enfermé de ce chef pendant neuf mois et demi à la Bastille, il fut renvoyé de l'accusation par arrêt du Parlement, mais dut quitter Paris dans les vingt-quatre heures.

Mais ce qui nous intéresse, ce sont surtout les prestiges de ce bizarre personnage, qui sut, pendant plusieurs années, concentrer l'attention publique sur lui d'une manière exclusive.

Personne n'ignore qu'il joua un grand rôle dans la franc-maçonnerie. Initié à plusieurs rites, il en fonda un sous le titre de Rite Egyptien, qui est absolument diabolique. Dans ses loges, il prêchait à ses adeptes ce qu'il appelait la régénération physique et morale de l'homme. Pour se régénérer physiquement, il fallait se soumettre à des jeûnes, à des purgations ; quant à la régénération morale, on l'obtenait censément par des prières et des sacrifices au prétendu Grand Architecte, et Cagliostro disait quand ces sacrifices avaient été agréés par sa divinité. Avec cela, il donnait un grand éclat aux tenues des ateliers de son rite, faisant alterner brusquement les plus vives lumières avec les ténèbres les plus profondes ; il parodiait les cérémonies du

culte catholique ; les chants sacrés étaient psalmodiés avec des interprétations obscènes, par exemple, le *Veni Creator* ; il mêlait la fantasmagorie au vrai satanisme.

Il avait une manière à lui de prédire l'avenir. Il ne se contentait pas de débiter verbalement ou par écrit ses oracles ; mais il faisait voir les choses futures dans l'eau d'une carafe.

Parmi ses prédictions à la mode ordinaire, on cite sa lettre au peuple français, datée de Londres le 20 juin 1786, dans laquelle la destruction de la Bastille est nettement prophétisée. Mais cette prédiction ne s'est réalisée qu'en partie, et au surplus on a dit que la lettre était, non de Cagliostro qui la signa, mais du sieur d'Espréménil, conseiller au Parlement, l'un des plus ardents ennemis de la cour, l'un des plus chauds partisans de Philippe-Egalité. Quoiqu'il en soit, l'un et l'autre étaient au nombre des initiés les plus avancés dans les loges maçonniques, et, au surplus, la lettre en question pouvait être écrite en dehors de toute inspiration surnaturelle.

Elle disait, en effet : « La Bastille sera détruite de fond en comble, et le sol sur lequel elle s'élève deviendra un lieu de promenade. » Or, cette mesure avait été arrêtée dans les loges, le fait est aujourd'hui avéré ; donc, rien de merveilleux comme prophétie. En outre, les prédictions suivantes, contenues dans la même lettre, ne se réalisèrent nullement, mais montrent bien quels avaient été les projets de la secte : « Il règnera en France un prince (Philippe-Egalité), qui abolira les lettres de cachet (il les redoutait à juste titre), convoquera les Etats Généraux (ils le furent par Louis XVI), et rétablira la vraie religion » (la religion des loges maçonniques).

Par contre, la vision des choses futures dans la carafe est bien le fait d'un prestige infernal. Pour cela, il fallait à Cagliostro un jeune garçon, qu'il appelait *Pupille*, ou une jeune fille, qu'il appelait *Colombe*. La carafe, devant servir à l'expérience, était placée entre neuf bougies consacrées diaboliquement. Les jeunes enfants, vêtus de blanc, avaient été d'abord consacrés par Cagliostro, qui leur soufflait sur le visage et leur imposait les mains. Et à ce propos, il est bon de dire que Cagliostro est formellement reconnu par l'Eglise comme ayant possédé l'imprégnation satanique, et ayant eu la faculté de la communiquer. Donc, il est hors de conteste que ces Pupilles et ces Colombes du diable, qui, au commandement du grand Cophte, regardaient les carafes et y voyaient des scènes lointaines, ou des scènes qui devaient censément avoir lieu le lendemain ou plusieurs jours après, subissaient une influence démoniaque et n'étaient aucunement des compères.

Il est absolument certain que Satan aidait Cagliostro dans une grande partie de ses opérations. Mais on sait aussi que le prince des ténèbres finit par se moquer de lui, ou, tout au moins, fut impuissant, quand notre coquin osa tenter de bouleverser Rome par ses prestiges.

SAINT-ETIENNE, IMP. CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13 *Le Gérant :* P. PEYRE.

